En français dans le texte : dix siècles de lumières par le livre

EN FRANÇAIS DANS LE TEXTE

DIX SIÈCLES
DE LUMIÈRES
PAR LE LIVRE

Bibliothèque
Nationale

La Bibliothèque Nationale présente quatre cents chefs-d'œuvre, jalons du rayonnement de la langue française pendant plus de dix siècles.

Les livres choisis témoignent d'une découverte, d'une innovation ou d'un accomplissement inédit dans tous les domaines du savoir et de l'expression. Ils sont l'œuvre soit d'auteurs de nationalité française, soit de créateurs étrangers ayant choisi de s'exprimer en français.

Des notices rédigées par plus de deux cents spécialistes réputés, une conception graphique originale et de très nombreuses illustrations en couleurs permettent à cet ouvrage de parler autant aux yeux qu'à l'esprit.

Photographie de couverture :
Tranche dorée d'un ouvrage imprimé sur vélin vers 1470 et relié en maroquin rouge à la fin du XVIIIe siècle.
(Photo Bibl. Nat.)

Ateliers RENOV'LIVRES S.A.

1998

EN FRANÇAIS

DANS

LE TEXTE

Sous le haut patronage
de Monsieur François Mitterrand
Président de la République


MANUSCRITS



Direction artistique et conception graphique
FERNAND PERCIVAL

Assistante
LYDIE DEMÊMES - PERCIVAL

Coordination de l'édition
FRANCE DE RASILLY
Conservateur à la Bibliothèque Nationale

Réalisation
ARBOOK INTERNATIONAL

Conseiller pour la typographie
THOMAS GRAVEMAKER
(Arbook International)

Reportage photographique
VINCENT GODEAU

ISBN 2-7177-1809-5

EN FRANÇAIS

DANS

LE TEXTE

DIX SIÈCLES

DE LUMIÈRES

PAR LE LIVRE

Bibliothèque

Nationale



PRÉFACE

EMMANUEL LE ROY LADURIE

"En français dans le texte" fonctionne comme exposition encyclopédique, de même que la Bibliothèque Nationale est une "librairie universelle", qui engrange, voire médiatise, les domaines divers du savoir, le tout sur une grande variété de "supports". Au fil du dernier millénaire, le français est devenu progressivement langue des idées, idiome véhiculaire des savants, penseurs, idéologues, poètes, écrivains, artistes. Le concept, l'invention, la créativité, qui sont le fait de Montaigne, Pascal, Descartes, Pasteur, Simenon... sont affectés, au minimum, d'un dénominateur commun, à chercher du côté des mots, sinon des notions.

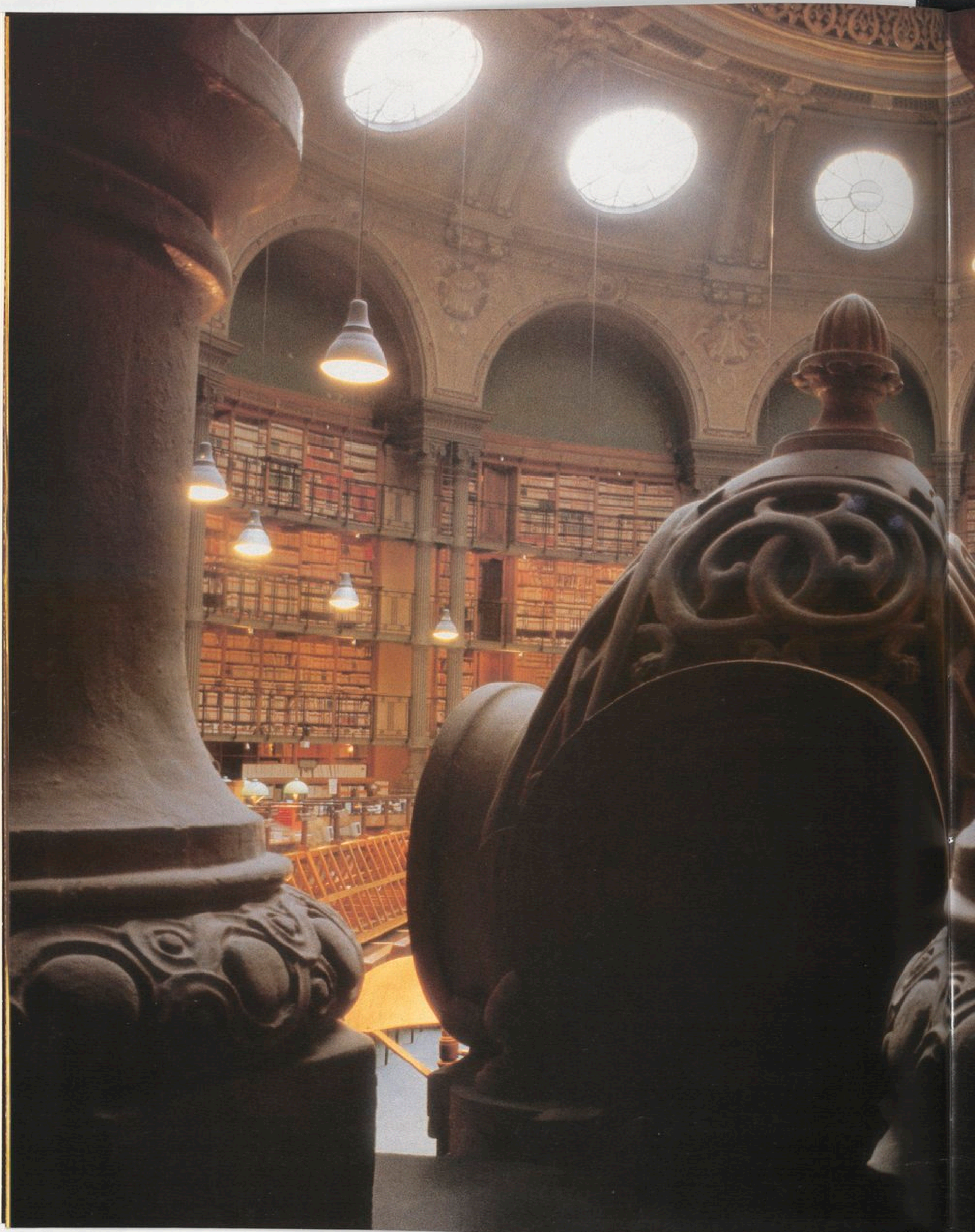
"En français dans le texte" est donc un hommage, nullement chauvin, à la culture d'une certaine nation, dans sa modalité linguistique ; cette culture n'est pas seule au monde : 50 % des lecteurs de la Bibliothèque nationale sont des étrangers, qui font la jointure entre "l'Hexagone et le reste"...

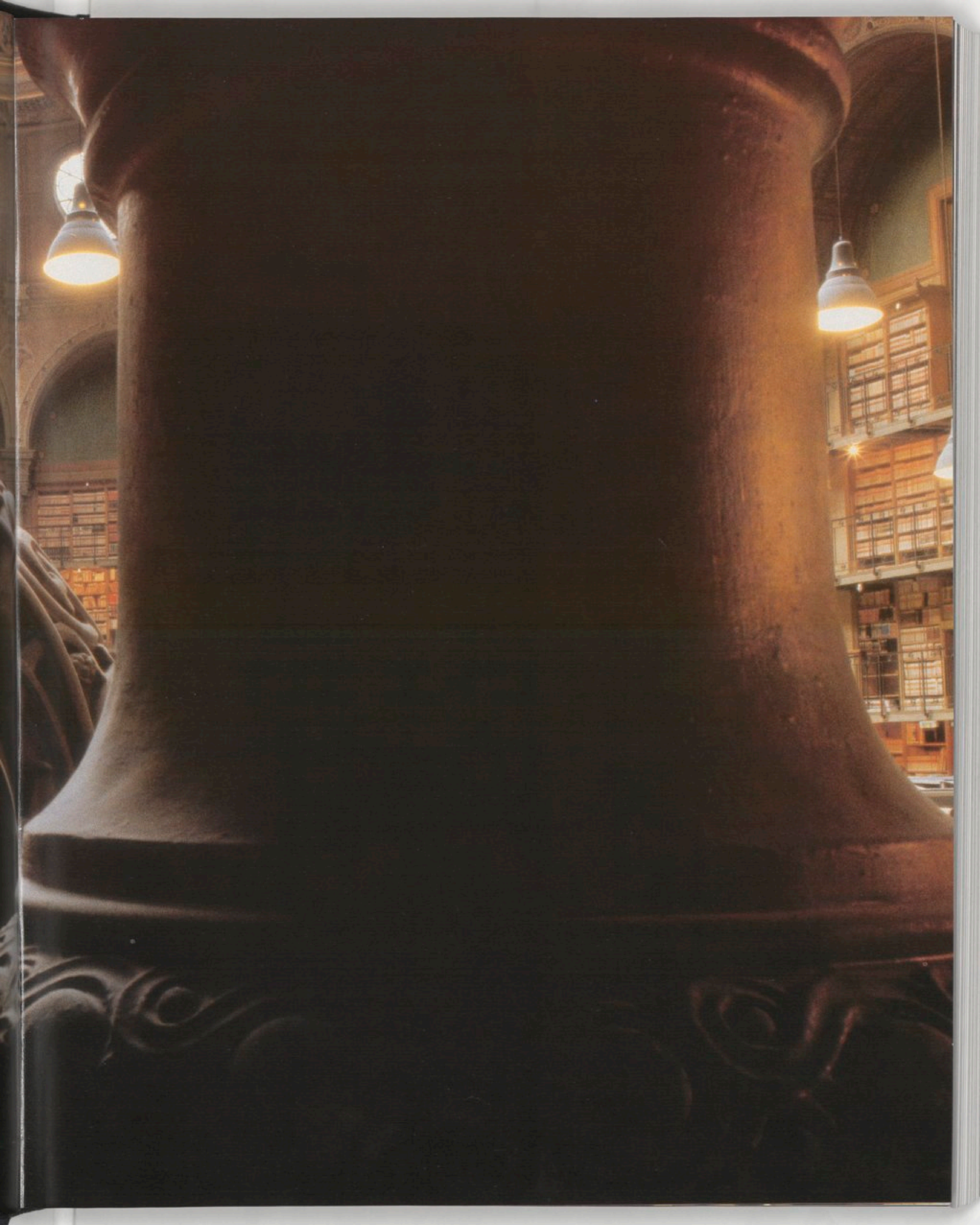
En retraçant, texte en main, le cheminement de la langue française à travers un lointain passé, l'exposition ipso facto va de livre en livre ; elle déploie les fastes d'une certaine bibliophilie, préservée aux fonds de la B.N., comme dans d'autres collections publiques ou privées.

"En français dans le texte" matérialise un authentique événement "livresque", qui résulte à son tour d'une coopération de caractère inédit entre les divers détenteurs ou dépositaires de la chose imprimée : boutiques, collections, bibliothèques en général... et B.N. en particulier.

Plus de 220 spécialistes "tous azimuts" ont apporté leur concours à notre livre qui se trouve être en même temps un recueil d'images, un instrument de travail solide et rigoureux, conçu dans la tradition des grands catalogues de la B.N.

Je tiens à remercier ici l'ensemble des auteurs de notre texte collectif, ainsi que les diverses personnes qui, au sein de la B.N. et hors d'icelle, ont prêté leur concours à la mise en œuvre de l'exposition ; elle exigea, de leur part, une énergie considérable. Je voudrais témoigner tout particulièrement ma gratitude aux personnes généreuses qui consentirent à nous prêter de belles pièces. Enfin, je n'aurai garde d'oublier Mireille Pastoureau, conservateur au département des Cartes et Plans, commissaire de l'exposition, pour la rigueur et le dynamisme de son travail, ainsi que notre grand ami, Philippe Zoummeroff, l'un des plus compétents et dévoués mécènes de la Bibliothèque Nationale. *Emmanuel Le Roy Ladurie, Professeur au Collège de France, Administrateur général de la Bibliothèque Nationale.*







LE QUATRE CENT ET UNIÈME LIVRE

1. Quatre cents livres, les plus importants, nous assure-t-on, de notre langue. Ceux qui ont annoncé, éclairé, guidé vers son avenir tout un moment de la civilisation, en France sinon même de par le monde, et quelques-uns qui ont moins cette qualité d'évidence que l'éclat plus rouge et diffus des vérités qui n'ont pas encore trouvé formule. Quatre cents livres. Ainsi les étoiles de première grandeur dans ces ciels de la nuit d'été dans le gouffre duquel on perçoit d'ailleurs qu'infini est le nombre des autres astres, ceux qui sont moindres de taille, ou plus lointains.
Et la tentation est grande, et j'y céderai, de prolonger cette métaphore. Quatre cents livres, et parmi eux des constellations, certaines étincelantes, qui forment comme des signes auxquels on a grand désir de trouver du sens. Cette ligne brisée, au ras presque de l'horizon, cachée ici ou là par des cimes d'arbres, sur des collines, c'est Jean de Meung, Henri Étienne, Guillaume Budé, Rabelais, Hugo. Plus haut, enveloppée d'une vague phosphorescence, voici la constellation de Fermat, Descartes, Désargues, Gallois, Cauchy, Cavaillés, parmi nombre d'autres. Puis la croix double que forment, une des grandes lumières du ciel français, nos chroniqueurs, Joinville, Froissart, Saint-Simon, Chateaubriand, Michelet, aussi Marcel Proust. Et là-bas la Pléiade et ici enfin, si proche de nous, cette sorte d'Ourse, ce septuor de scintillations, où je reconnais Villon, Baudelaire, Nerval, Rimbaud, Mallarmé peut-être... Tout un ciel, tout le poids et le mystère d'un ciel, oui, une civilisation c'est cela, avec aussi ces plages de galaxies inconnues, et ces régions au-delà encore, qui semblent vides. Et des questions m'assaillent, les mêmes que devant l'autre firmament, celui de la simple matière. Que sont ces feux, que signifient ces figures ? Peut-on faire des mots avec ces ombres de lettres ? Et qu'y a-t-il dans le vide qu'on voit entre elles, est-ce le rien d'avant le langage ou, invisible, tout un passé d'astres morts ? Je me demande aussi quelle est la force de gravitation qui tient en sa main immense tout cet espace, et s'il y a en celui-ci quelque part une seule étoile qu'on puisse dire immobile. Contrairement au ciel de nos nuits terrestres, qui semble ne tourner que d'un seul grand mouvement autour de l'étoile polaire, celui des œuvres ne donne pas cette impression de positions fixes qui a impressionné les mages de la Perse ou de la Chaldée, incitant à des pensées pessimistes mais aussi à la rêverie qu'une étoile pourrait bouger, une fois, dans la torpeur de toutes les autres, et vaincre ainsi l'antique Fatum. Sans répit les constellations de l'écriture, ou dans leur sein les étoiles, se meuvent, bien que parfois lentement, par rapport à celles qui les entourent. Il semble que certaines confluent, vont former un signe nouveau, un signe enfin déchiffrable, puis l'illusion se dissipe : ce mouvement n'est qu'une apparence, ces signes ne sont que mythes. Et la question d'un centre, dans ces réseaux, peut-être ce labyrinthe, n'en est donc que plus obsédante ? A quoi le livre tend-il ? Quelque chose de plus que simplement la pensée se cache-t-il dans ses mots, c'est-à-dire sous notre plume ? Une évidence plus forte que toute formulation d'à présent va-t-elle un jour transcender nos langues encore infirmes ? Ou bien ce ciel-là est-il autant privé de raison d'être que l'autre, et n'existe-t-il, ne donne-t-il même cette vague impression de vigne, où des grappes pourraient mûrir, que du fait d'un désir en nous qui le rêve, mais va demain retourner à la nuit d'avant le temps, et d'après ? Il fait nuit, toujours nuit, suis-je en train de paraître dire. Et nuit plus encore même dans l'espace des livres qu'autour de notre planète puisque leurs feux ne s'effacent jamais ensemble au même instant matinal sous les rayons d'un soleil plus proche, pour nous révéler une terre. Mais rien là non plus d'évident, rien pour en finir une fois pour toutes avec l'énigme de l'espérance — car tant de rayons s'entrecroisent, dans l'écriture, et même tant de couleurs, qu'il peut faire très clair, sur nos chemins de lecteurs. Et voici même parfois, est-ce une ultime illusion, qu'une des étoiles s'accroît, on dirait que le jour se lève. La nuit qui sépare les livres n'est ni constante ni vraiment noire. Les rayons qu'émettent les œuvres peuvent réchauffer, rassembler, autant que signifier par irisations ou intermittences le gouffre qu'ils ont franchi pour venir à nous. Et grande est la tentation, après l'heure de pessimisme, de penser que ce désordre a sa loi secrète ; que ce travail, car c'en fut un, à travers les siècles, finira par nous assurer, sinon la vérité, qui est peut-être inaccessible au langage, du moins un lieu, pour y vivre en paix. Une seule lumière, un jour, comme la somme de tous ces feux. Un soleil léger de prairie à l'aube, bien qu'ourlé à ses bords de l'infrarouge du rêve, de l'ultraviolet de la pensée qui s'angoisse.
2. Mais laissons la métaphore qui s'use, sauf pour y prendre encore l'idée de la lunette nouvelle, qu'on aimerait tourner vers ces condensations de la chose écrite, pour en mieux comprendre les lois. Car, après tout, que savons-nous de ce qu'on appelle un livre ? Nous avons bien une histoire littéraire, et une histoire de la pensée scientifique. On enseigne même, aujourd'hui, la sémiologie, la psychanalyse qui permettent de pénétrer quelque peu les phénomènes de l'écriture, y distinguant des structures, et comment le mot, comme tel, agit sur la pensée qui l'emploie, mais accédons-

nous par ces voies aux véritables questions que le fait du livre nous pose? « Pourquoi écrivez-vous? » demandait plus profondément déjà le poète surréaliste. Et pourquoi, quand on écrit, veut-on ces objets qu'on appelle livres, pourquoi les fait-on brocher de façon qu'ils s'ouvrent, entre nos mains, comme un coffre: s'ouvrent, c'est-à-dire, aussi bien, se ferment? Un livre, faut-il le rappeler, ce ne fut pas toujours ce qu'évoque cette liste de quatre cents parmi eux, si on la lit de façon distraite. Quatre cents livres, et, c'est vrai, nous pensons quatre cents œuvres, quatre cents textes, mais au Moyen Âge on eût imaginé à ces mots des volumes sur une table, dans leur vêture de cuir ou de parchemin, on eût entrevu cette écriture serrée sur le bossellement de la page, qui semble ne délivrer le sens que peu à peu et jamais ne le fera tout à fait. Le roman de Lancelot, le *Speculum humanæ salvationis*, ce n'était pas pour leur lecteur de l'époque ce réseau de significations et de références que nous analysons dans l'œuvre moderne avec le sentiment que tout se joue là, dans un texte, faute qu'il y ait quoi que ce soit au dehors. L'inconnu, l'inconnaissable, qu'ils soient de Dieu ou des autres régions du monde, côtoyaient de toutes parts ce frêle dire, et d'ailleurs aussi ces images, les retenant sous leur autorité transcendante, à preuve ce début du *Conte de Graal* où Chrétien de Troyes se réclame, pour justifier son récit, d'un autre ouvrage, plus ancien que le sien et donc plus proche de l'origine autrement inaccessible, perdue. Il importait alors d'être le dépôt d'une tradition, le copiste comptait autant que l'auteur, on les distinguait mal l'un de l'autre, l'essentiel était qu'un volume perpétuât, au secret d'un château ou d'un monastère, ce qu'avaient eux-même reçu ces êtres qui resteraient anonymes, ou à peu près — en bref, c'était le livre la vraie présence, qui fascinait, qui troublait, qui faisait rêver: il n'était nullement, avant Gutenberg, ce médium qui doit s'effacer dans l'intellection du message.

Indice, d'ailleurs, que cet objet, le livre, a été presque un être, presque une vie, ce Don Quichotte qui brûle ses romans de chevalerie: puisque précisément il les brûle, montrant qu'il a besoin de leur destruction la plus matérielle pour se délivrer de l'envoûtement qu'exerçaient sur lui les mondes chimériques dont ils prétendaient l'existence. Mais après ce brasier, qui est l'aube des temps modernes, le livre ne cesse pas pour autant de paraître, à certains, une présence au moins aussi fascinante, sinon même plus mystérieuse, que le texte qu'il communique; c'est ce qu'éprouve Gérard de Nerval encore, quand il regarde dans le grenier de son oncle les traités de philosophie occulte du siècle juste passé, aimant leurs frontispices, dont les allégories sont si enchevêtrées et obscures qu'elles lui paraissent sans doute l'affleurement d'une vérité transcendante, le sceau de Dieu soudain dans la poussière des vieilles malles.

Il reste — et c'est là une des causes, peut-être, de notre désintérêt de modernes pour tout ce qui n'est pas, purement, simplement, le texte, que le livre a perdu, de très longue date, si ce n'est presque dès l'origine, cette autre sorte de présence, de majesté dans ses aspects les plus matériels que lui assurait, symboliquement, le prestige de l'écriture. J'écris ces lignes à deux pas d'un « Oriental Institute » où sont conservées plusieurs de ces petites colonnes ou pyramides couvertes de belles entailles qui furent en Mésopotamie les premiers livres. De simples véhicules, ces écrits à trois dimensions? Mais ce sont des stèles, des monuments aussi vastes, pour le regard de l'esprit, que ceux où les tyrans successifs proclamaient leurs conquêtes et leurs pillages, et on voit bien que le scribe a symbolisé de cette façon une victoire autrement profonde, celle du signe sur la matière. J'aime revenir à l'Oriental Institute, au hasard des années, car rien ne m'émeut davantage que cette conviction, cette foi, et la fierté qui les accompagne. Elles me paraissent plus assurées que, déjà, nos psautiers ou évangéliaires du Moyen Âge, scellés pourtant de gemmes, mais qui de ce fait même semblent se retirer de la vie, se fortifier, comme s'ils savaient que l'écrit a une irréductible faiblesse, et en craignaient l'ennemi, qu'en dernier recours ils chercheraient à emprisonner dans ces labyrinthes de l'encre ou de la couleur dont les entrelacs de la Bible de Kells sont si bel exemple.

Et dès l'invention de l'imprimerie, ne faut-il pas percevoir dans les plus grandes beautés du livre un renoncement progressif à en faire la garantie de la valeur propre de la vérité d'écriture? Certes la typographie fut, pendant longtemps, magnifique, les pages de titre, les frontispices disent superbement leur respect du livre et de la lecture, et il y a des in-quarto et des in-folio du temps de Louis XIV qui sont comme des temples, où l'on entend des musiques. Après quoi les reliures du siècle des Lumières, minces et souples comme un corps jeune, font que le livre reste une vie — le livre autant que l'œuvre qu'il met au monde. Mais cette beauté-ci n'est donc plus qu'élégance, sensualité, vivacité de la repartie, elle a renoncé à proclamer un sacré, à annoncer un mystère, et sous les pages de garde la typographie s'invisibilise, le texte va rester seul à batailler dans la société qui se laïcise et se fait réflexion plurielle, recherche contradictoire. Au XIXe siècle l'évolution est presque achevée. Qu'elles nous sont précieuses, les premières éditions des *Fleurs du Mal* ou d'*Une saison en enfer*, ces deux astres majeurs du ciel des livres! Mais ce n'est pas qu'elles prétendent à quoi que ce soit par elles-mêmes, avec leur mauvais papier, leur typographie d'affiches de la mairie, et il nous revient de leur assurer, par une affection reportée de l'œuvre à son enveloppe, cet être qui fera qu'on ne pourrait déchirer leurs modestes pages sans avoir le sentiment de commettre un sacrilège. Quant au livre de notre temps, rien en lui pour dire par métaphore quoi que ce soit de bien solennel. On ne le remarque plus, on n'a plus même à couper ses pages. C'est à croire que la pensée du XXe siècle veut suggérer de cette façon qu'aucun respect particulier n'est dû a priori, sinon aux recherches de la parole, du moins à leurs manifestations successives.

3. Mais aussi bien n'est-il pas vrai que le livre — et j'entends cette fois le texte, celui qu'un auteur a signé — est bien ambigu par nature, une présence peut-être mais aussi illusoire que substantielle, aussi dangereuse qu'utile, la meilleure des choses mais tout aussi bien la pire, comme la langue dans les repas de Diogène? Que le livre — c'est-à-dire le texte qui a pris forme, incité d'ailleurs à ce faire par ces pages qui le limitent autant qu'elles le préservent — soit un danger pour l'esprit, cette pensée étonnante a bien été formulée, ce fut par quelques Grecs, et Platon lui-même, à l'époque où l'écrit commençait à se répandre à Athènes, concurrençant l'orateur. Voilà, remarquait Platon dans le *Phèdre*, un interlocuteur qui ne répondra pas à mes arguments. Ce qu'il m'aura dit d'emblée, il se contentera, quand je l'aurai critiqué, de me le redire, et il fera cela si constamment, si obstinément, avec moi et avec les autres, et ailleurs aussi bien qu'ici, qu'il va peut-être, un jour, profiter de nos lassitudes pour étouffer la voix de nos objections. Un livre — disons cela autrement — est une parole qui a été obligée à se limiter, à se rabattre sur soi, à se construire par implosion de sa forme et non plus dans le devenir de l'échange, à s'arrêter en un point où c'est cette forme qui la décide. Or, la pensée la plus véridique souffre de limitations, de préjugés, d'ignorances; et absolutiser cette structure qui est de fait, non de droit, en l'épaississant de beauté formelle et la consignant dans un livre, c'est donc accréditer ces erreurs autant que prétendre au vrai. Là où la parole parlée est toujours en risque d'être interrompue, contredite, et se prête donc à un devenir dans la réflexion, dans la langue, l'écrit, devenu le livre, entraîne dans des mirages. Et ce n'est pas là simplement retarder, ou vicier, le mouvement de l'esprit, du fait de cette clôture qu'on pourrait dire idéologique parce qu'elle fige le libre jeu des concepts.

En se fixant, en effet, et se faisant ainsi de l'intemporel, un système de représentations, de valeurs, aussi complexe soit-il, va perdre ce qu'on peut dire le sens de la durée, du temps vécu, qui sont la dimension propre de l'existence, le lieu où le sujet et autrui se croisent, peut-être parfois se parlent. Et ainsi ce n'est pas seulement la pensée des autres que l'auteur du livre ne saura plus mais le simple fait qu'ils existent, d'autre façon que par leur pensée — existent avec des joies, des souffrances et cet appel qui éveille la compassion, et fonde la société sur la solidarité et l'échange. Autant que clôture idéologique le livre est clôture existentielle. Ceci une fois perçu, on peut certes penser qu'il est dangereux, et ne plus vouloir le vêtir d'une robe qui lui vaudrait le respect.

Mais tout aussi bien on peut dire que la pensée brimée par l'entêtement d'un livre peut s'exprimer dans un autre livre; et quant à la dimension d'existence que le livre perdrait de vue, elle peut se ressaisir dans l'action ou l'expérience affective, et se risquer alors au péril du livre, comme font les plus grands poèmes, qui ne sont que ce débat au plus vif et parfois l'impossible soudain crié. Si bien que si le livre est le mal il est aussi le remède. Et nous savons bien, d'autre part, que la dogmatisation n'est pas le seul fait des livres, la force des armes ou la magie des rituels la produisent avec encore plus d'efficace: ce qui demande que nous ayons le plus de livres possible pour assurer la circulation de la pensée qui proteste. En fait ce que j'appellerai la *parole*, c'est-à-dire la puissance dans le langage qui fait remettre en question ce qu'un moment de la langue impose, n'a vraiment pris force, à travers le monde, qu'avec l'augmentation du nombre des livres, et c'est elle, parmi ceux-ci, la force de gravitation que j'évoquais tout à l'heure. Là même où dans un livre s'est reformée la clôture inhérente à l'emploi des mots, ce qui la fait ressembler aux cristallisations aveugles de la matière, là précisément l'insatisfaction travaille qui, elle, est notre lumière. Et, millions de pensées remuées, portées à l'incandescence, agrégations, explosions, cette agitation par les siècles ressemble elle aussi d'ailleurs à quelque chose de la nature — le devenir cette fois de l'Univers même depuis l'incompréhensible origine. L'invention du langage n'aurait-elle fait que déplacer vers un autre plan de réalité la force qui se cherche dans la matière? La première grande synthèse dans le creuset de l'absence appelle-t-elle un second degré, dans la profusion de l'écrit, par quoi l'or vain des coffres du ciel simplement nocturne finirait par valoir comme métaphore d'une humanité de plus de raison d'être, dans l'univers, qu'elle n'est portée, en ces temps-ci, à le croire?

4. En bref, si les systèmes de signes dévitalisent la vérité, le signe comme tel la relance, et il n'y a donc pas de raison pour ne pas respecter le livre. Cette clôture, mais c'est aussi l'occasion qui nous est donnée de nous débattre contre sa griffe, beaucoup d'ouvrages le font, et en cela les essais, les poèmes, les travaux de l'historien, ceux du psychologue, tous sont part non d'un texte unique — comme parfois on le rêve, n'exprimant ainsi qu'encore la crainte de se retrouver jeté hors du texte, dans le temps de la finitude — mais d'une immense parole qui va à travers l'histoire et au moins y maintient le sentiment du mystère d'être.

Et je m'avise que ce qu'est le livre aujourd'hui — le livre comme objet, à nouveau, ce dos cassable, cette page où le flot des signes typographiques semble, venant de loin, de partout, affluer un instant, passer, vague que rien, apparemment, ne distingue — est moins peut-être l'indice de la diminution d'une foi que la perception symbolique enfin correcte et complète de ce que l'acte d'écrire a, à la fois, d'insuffisant et d'irremplaçable, d'illusoire à jamais irréductible et de réel, de plus réel que quoi que ce soit d'autre dans l'univers. Pourquoi ces quelques centaines de feuilles, imprimées aujourd'hui, ici, pourraient-elles prétendre à se présenter, de quelque façon, comme un vêtement en somme sacerdotal, tout imprégné de sacré, quand l'auteur lui-même perd toute chance d'avoir valeur s'il s'en arroge une quelconque? Plutôt se souvenir que tout recommence à chaque mot qu'on écrit, et ne se laisser retenir, dans l'aspect matériel du livre, que par ce flux noir sur blanc dans la profondeur duquel, mystérieusement, tout l'avenir se décide. Ne voyant dans la présentation anonyme que le lieu neutre où c'est à nous, lecteurs, à nous seuls, de décider de ce qui a sens. Il n'y a plus de grandes orgues du livre, mais c'est tant mieux car nous voici requis ainsi de participer de l'invention collective. Et comme vérifier le respect n'est que le faire plus grand, l'édition originale des *Fleurs du Mal*, dont je parlais tout à l'heure, n'en brille certes que plus, de réfléchir ce rayon.

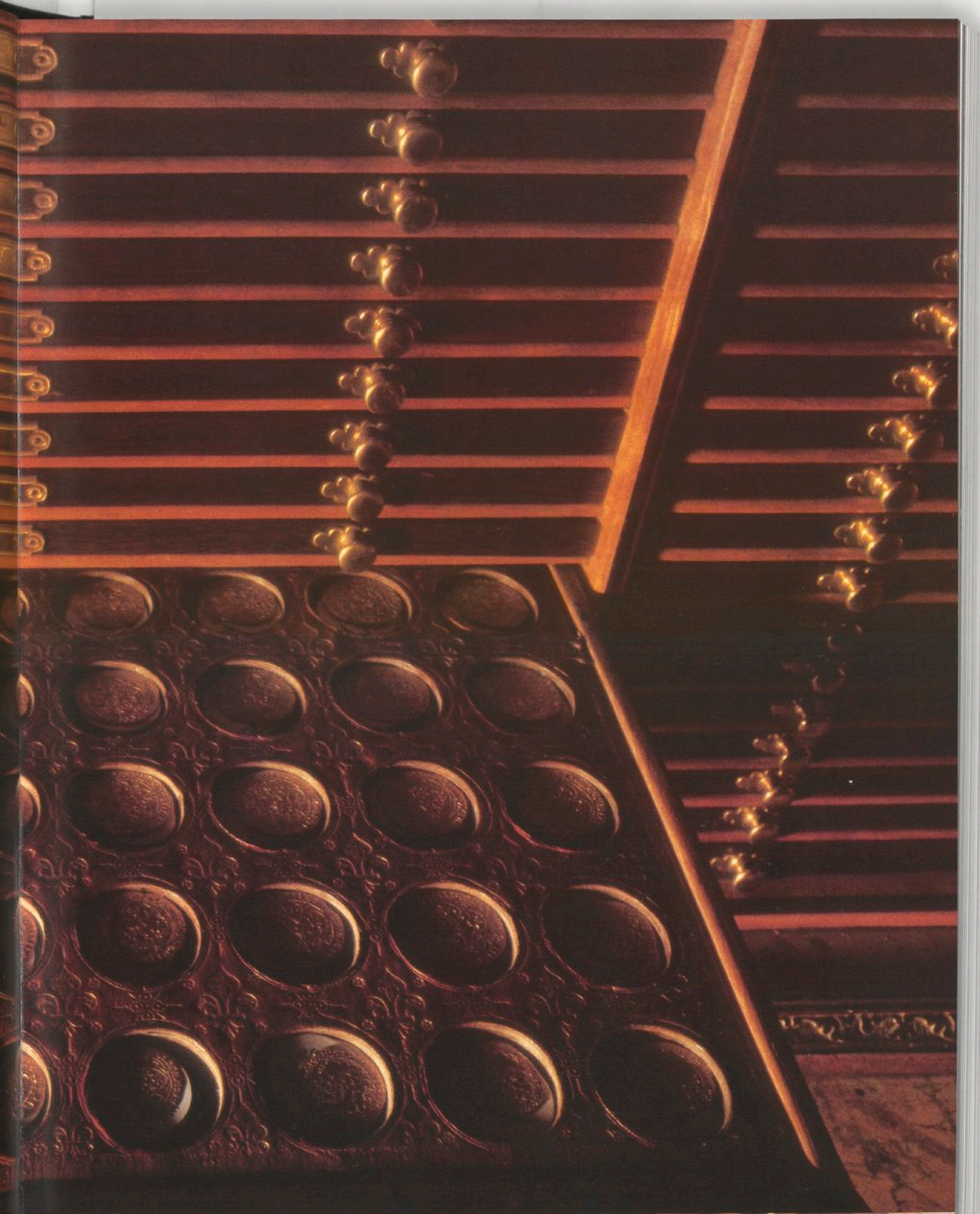
Rien de plus vrai que le livre humble, paré de rien que la clarté simple des formes qui rend le texte lisible, rien de plus légitimement émouvant qu'un vieux numéro tout cabossé de *Critique*, disons, ou quelques couvertures de collections qui ont changé leur époque, que ce soit en littérature ou dans les sciences, rien de plus un appel que toute couverture nouvelle, quand elle n'est que ses mots et avant que ceux-ci n'en aient éteint la promesse, rien qui dise mieux ce qu'est le livre — l'écrit, cette fois, cet acte qui ne vaut que par l'élan qui le porte au-delà de soi.

Et aucun grand texte ne sera donc trahi par la vêture de *paperback* que tout désormais endosse, aucun n'est mieux à sa place que sur les rayons surchargés ou dans les piles instables et qui s'écroulent, découvrant toujours d'autres titres. — En face de cet Oriental Institute où sont exposés sous vitrine les livres d'argile ou de pierre de la première écriture, on peut franchir un porche assez bas dans un mur vaguement gothique, puis descendre un bref escalier qui ouvre en sous-sol sur une suite de salles, ou plutôt ce sont des couloirs qui s'élargissent parfois en tournant de façon inattendue. Et maintenant on avance entre des parfois couvertes de livres, contre lesquelles s'appuient, quand ils ne sont pas assis devant, à l'indienne, des hommes et des femmes jeunes et vieux, tous intensément occupés à tourner des pages. Les lampes, pourtant, ne sont pas nombreuses. Une musique, faible c'est vrai, de Monteverdi ou de Bach, ou orientale, pourrait distraire, comme l'odeur du café qui vient d'un recoin lumineux, encombré de gobelets de carton. Ce *basement*, ce temple au livre inconnu, est un de ces lieux où l'on vient de toutes parts, dans les grandes villes de notre siècle. Des illuminations s'y produisent, dans quelques-uns de ces fronts penchés, ou bien ce sont des rencontres, d'abord à voix chuchotées, qui vont peut-être changer toute une vie. Les librairies — ou les bibliothèques publiques, quand on a accès aux rayons — sont la démocratie même: non son idée mais son acte, et son pouvoir de fonder. Et, certes, c'est bien là que l'on peut penser que les livres sont tout un ciel, toute une vigne d'étoiles, non moins nombreuses et lumineuses d'être ainsi resserrées comme à nouveau aux heures d'une origine. On peut même s'y assurer qu'est vraie au plan de l'esprit l'idée de l'étoile libre, celle qui brise de sa trajectoire imprévue les lois du ciel simplement physique.

Rassemblons, célébrons les quatre cents livres qui ont donné à notre pays sa civilisation, et souvent contribué à une recherche plus vaste. Mais plaçons auprès d'eux, par la pensée, un quatre cent et unième livre, celui qui, choisi au hasard — ou presque — sur la table des nouveautés, signifiera le travail par lequel la théorie incertaine, le poème encore en chemin vers soi, l'édition critique une fois de plus recommencée de Baudelaire ou Shakespeare remettent en question ce qui semblait l'évidence. Car les quatre cents livres ne désignent rien et ne veulent rien que ce livre en plus, c'est celui-ci qui bouge et de ce fait les anime, c'est lui qui fait de leurs constellations, de leurs feux, un signe qui a un sens.

Yves Bonnefoy





Comité d'Organisation

Thierry Bodin
François Lesure
Mireille Pastoureau
Yves Peyré
Roger Pierrot
Jacques Quentin
Philippe Zoummeroff

Comité Consultatif

François Avril
François Chapon
Alix Chevallier
Antoine Coron
Gérald Duverdier
Yves Laissus
Michel Melot
Claude Pichois
Gilles Quinsat
Raymond Josué Seckel
Jeanne Veyrin-Forrer
Jean Viardot

Coordination
Mireille Pastoureau

GENÈSE D'UN LIVRE PAR LE COMITÉ D'ORGANISATION

Certains peuvent se souvenir d'une exposition qui eut lieu au mois de juillet 1963 à la British Library de Londres intitulée : « *Printing and the Mind of Man* ». L'ambition de cette exposition était de montrer l'importance du livre comme véhicule de la pensée dans le monde occidental, depuis Gutenberg jusqu'à nos jours, et sa portée sur l'histoire du monde durant les cinq cents dernières années.

Le projet était ambitieux, mais le résultat avait dépassé les espérances des organisateurs, puisque le livre qui a accompagné, l'exposition sert encore aujourd'hui de référence aux bibliothèques et aux bibliophiles du monde entier. Vingt-cinq ans après, il nous a semblé que si une telle exposition devait avoir lieu de nouveau, il serait indispensable d'étudier d'une façon approfondie le patrimoine de chaque pays. C'est pourquoi est née l'idée de faire en France, dans le cadre prestigieux de la Bibliothèque nationale, une exposition dont la vocation serait de montrer l'ensemble des disciplines.

La langue française ne saurait se borner à des frontières nationales. Son rayonnement et son expansion l'ont fait choisir par de grands créateurs étrangers, sensibles à son génie propre : ainsi Marco Polo dictant en français la relation de ses voyages, Huygens et Leibniz rédigeant en français certains de leurs traités, Casanova, Cioran, Beckett, Ionesco et beaucoup d'autres... D'où le titre : *« En français dans le texte. Dix siècles de lumières par le livre »*. Les livres que nous avons retenus ont donc tous été écrits en langue française, à l'exception de quelques témoignages essentiels en latin et en langue d'oc.

Nous n'avons pas voulu considérer uniquement le livre imprimé (l'écrit n'avait pas attendu Gutenberg) ; nous avons donc retenu aussi le livre manuscrit, remontant le plus loin possible dans les siècles. Les Serments de Strasbourg (842), premier texte conservé en langue romane, nous ont semblé le point de départ légitime. Nous avons fixé la date de 1960 comme limite extrême de notre enquête, étant persuadés qu'au-delà nous manquerions du recul suffisant pour placer nos contemporains dans leur juste perspective.

Pour la plupart, les livres que nous avons choisis matérialisent une découverte, une innovation, un apport inédit dans tous les domaines du savoir et de l'expression. D'autres trouvent ici leur place par leur qualité de miroir d'un temps ou d'une sensibilité, ou par leur dimension mythologique.

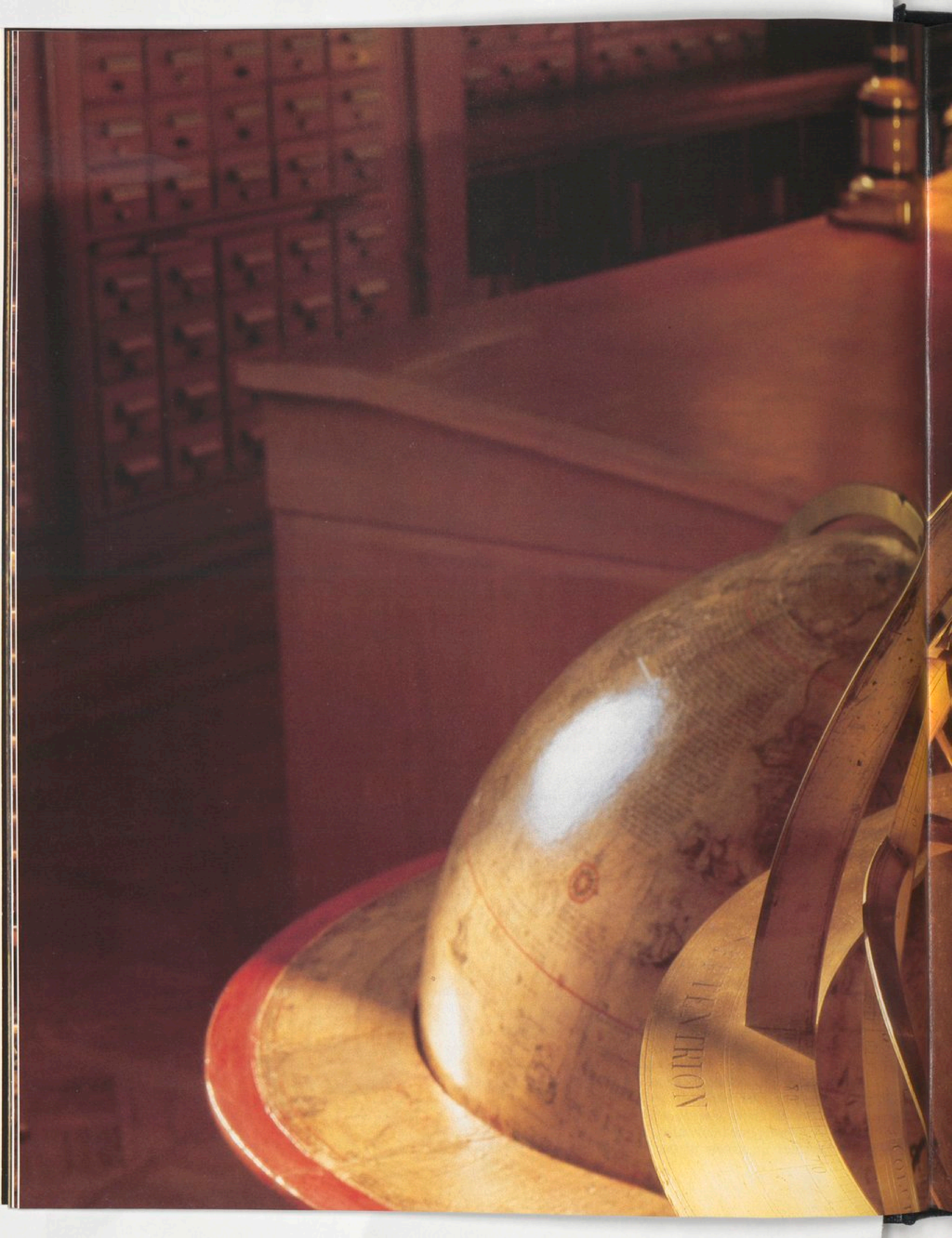
Chaque ouvrage est présenté par un spécialiste (membres de l'Institut, professeurs au Collège de France, universitaires, chercheurs, conservateurs et bibliothécaires, écrivains, scientifiques, libraires, etc.) selon un schéma assez souple pour permettre à chacun de s'exprimer selon sa sensibilité propre.

Expression d'une pensée, le livre est avant tout un texte qui peut s'incarner sous les formes les plus diverses, de l'humble plaquette au volume le plus somptueux. C'est donc le contenu des œuvres qui prime dans cet ouvrage. L'exposition qui doit l'accompagner ne peut cependant en retenir qu'une sélection. Elle privilégiera le caractère visuel et la curiosité de certains documents, avec la complicité d'une mise en scène appropriée.

Le Comité d'organisation, éclairé par les avis du Comité consultatif, a travaillé pendant deux ans pour mettre au point la sélection ici proposée. Parfois, au terme d'un débat, un titre a nécessité un vote pour son acceptation ou son exclusion. Voici 399 notices représentant 439 titres. Ce panorama est le fruit d'un choix réfléchi à plusieurs, ne prétendant ni à l'exhaustivité ni à une objectivité chimérique. A chacun d'ajouter ici son quatre centième, son quatre cent unième livre... Loin d'un regard nostalgique porté sur un âge d'or, notre démarche est bien au contraire un pari sur l'avenir du livre comme réalité vivante.

N.B. : L'ordre des notices est chronologique, mais bien souvent nous avons privilégié la date de conception ou d'écriture, lorsque la publication a été tardive (cardinal de Retz, Saint-Simon), ou lorsque l'antériorité de telle entreprise méritait d'être soulignée (ainsi, les Descriptions des Arts et Métiers *apparaissent avant* l'Encyclopédie*).*

Pour le Moyen Âge, le classement est proposé à la date la plus vraisemblable de création du texte, même si le manuscrit est sensiblement plus tardif.
Une table analytique permet de reclasser les ouvrages par disciplines.
Nous avons tenté de donner pour chaque livre une transcription complète de la page de titre et une description bibliographique la plus précise, sans toutefois pouvoir tenir compte des particularités que pourraient offrir d'autres exemplaires que ceux que nous avons tenus en mains. En fin d'ouvrage, une bibliographie sommaire complète les notices.

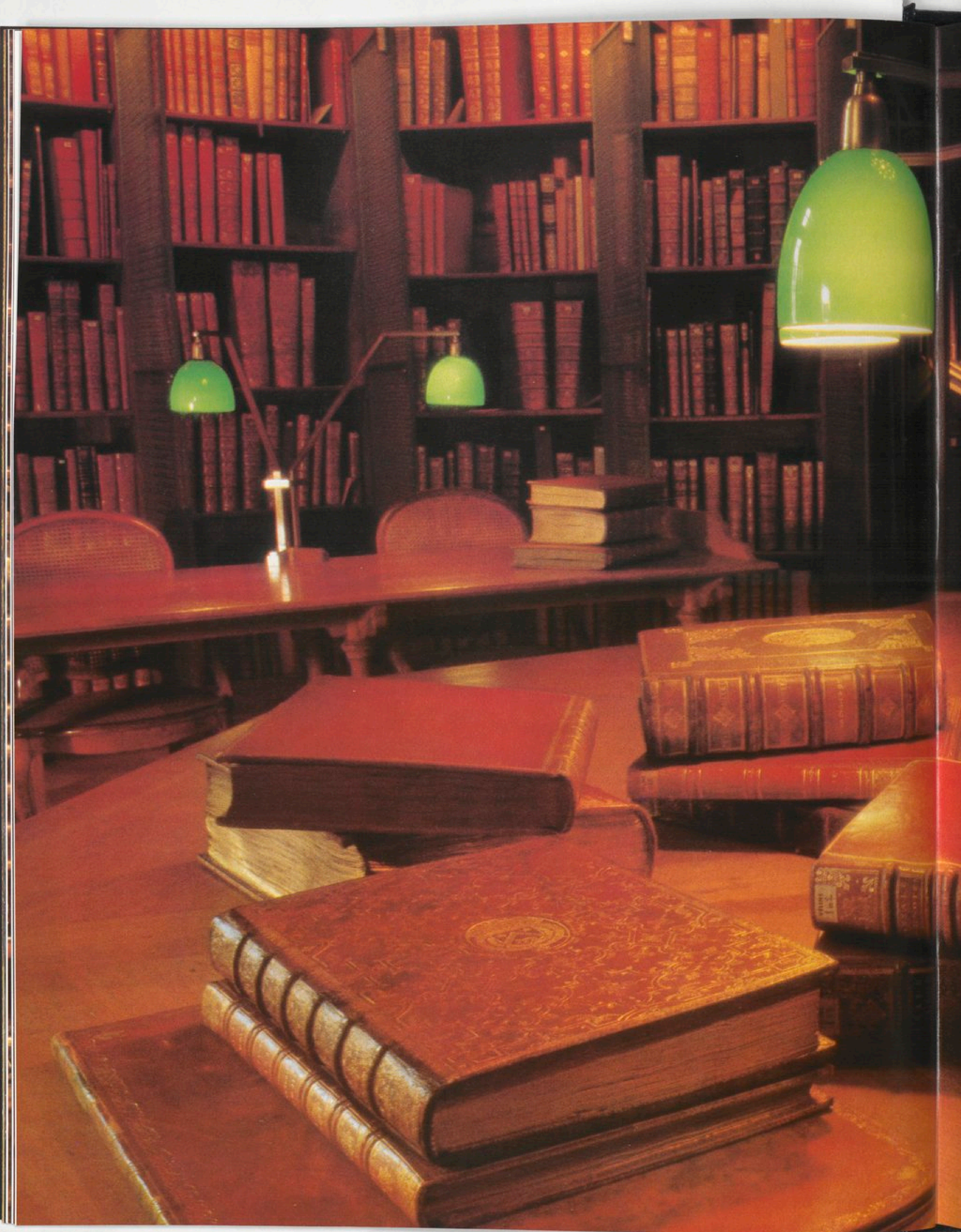


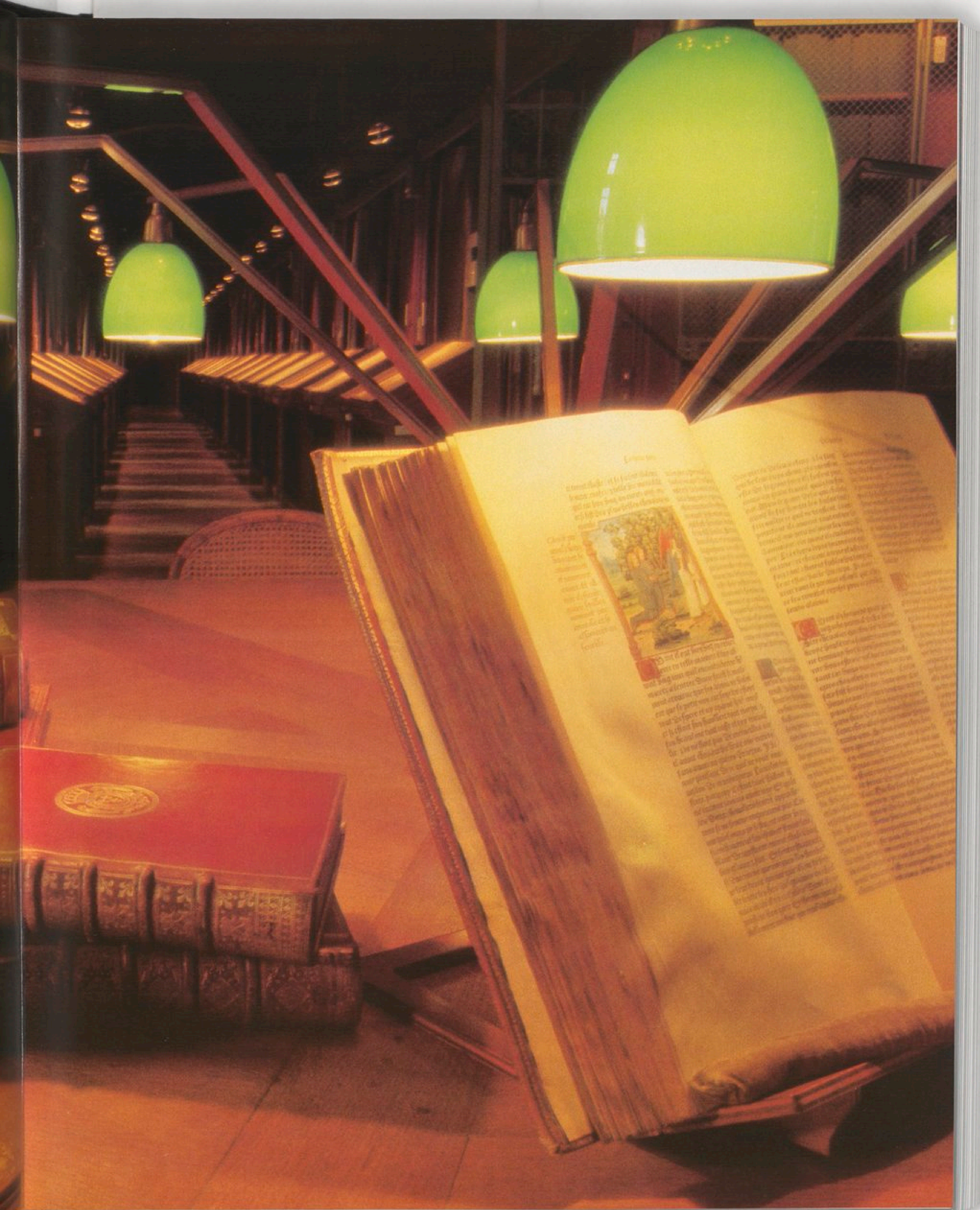

COLURE
MAY
IUIN

LES AUTEURS

ARLETTE ALBERT-BIROT, *maître de conférences à l'E.N.S.* (379).
GÉRALD ANTOINE, *professeur émérite à l'Université de la Sorbonne nouvelle, Paris III* (337).
ALAIN ARNAUD, *inspecteur général des Spectacles au Ministère de la Culture et de la Communication* (7,83, 385).
SYLVAIN AUROUX, *directeur de recherche au C.N.R.S.* (99, 100).
FRANÇOIS AZOUVI, *C.N.R.S.* (158, 216, 324, 360).
JACQUES BAILBÉ, *professeur à l'Université de Paris-Sorbonne* (53, 85).
SIMONE BALAYÉ, *docteur ès lettres, Bibliothèque Nationale* (220, 225).
BLANDINE BARRET-KRIEGEL, *chargée de recherche au C.N.R.S., C.A.C.S.P.* (136).
ODILE BEAUFUMÉ, (220, 289).
JEAN-PIERRE DE BEAUMARCHAIS, *ancien élève de l'E.N.S., agrégé de l'Université* (178).
COLETTE BECKER, *professeur à l'Université de Picardie, Amiens* (296).
ROGER BELLET, *professeur à l'Université Louis Lumière de Lyon II* (307).
PIERRE BERÈS, (58, 79).
PATRICK BERTHIER, *assistant à la Sorbonne* (91, 127, 191, 269, 291, 354, 358).
THIERRY BODIN, *libraire-expert en manuscrits et autographes* (108, 124, 153, 182, 193, 237, 252, 295, 301, 306, 314, 317, 352).
PIERRETTE BODIN, (365, 388).
ALAIN BONNEROT, *éditeur de la Correspondance de Sainte-Beuve* (259).
HENRI BORDILLON, *professeur agrégé des Lettres* (322).
PIERRE BOTINEAU, *conservateur en chef de la Bibliothèque municipale classée de Bordeaux* (359).
HENRY BOUILLIER, *professeur à l'Université de Paris-Sorbonne* (340).
SYLVIE BOUISSOU, *maître de conférences à l'Université de Tours, chargée de recherche au C.N.R.S.* (140).
ARMAND BRULHART, *Université de Genève* (155, 351).
MAURICE BRUZEAU, *directeur régional des Postes* (238).
ROBERT BURAC, *maître de conférences à l'Université de Picardie, Amiens* (336).
JEAN-DANIEL CANDAUX, *chargé de recherche à la Bibliothèque publique et universitaire de Genève* (169, 177).
ALAIN CANTILLON, (111, 122).
FRANÇOIS CARADEC, *régent du Collège de Pataphysique, écrivain* (293, 316).
PIERRE-GEORGES CASTEX, *membre de l'Institut* (310).
NICOLE CAZAURAN, *professeur à l'Université de Paris-Sorbonne* (56).
MICHEL CAZENAVE, *ancien élève de l'E.N.S., responsable de programmes à France-Culture* (369).
JEAN CÉARD, *professeur à l'Université de Paris XII-Créteil* (72).
BERNARD CERQUIGLINI, *professeur à l'Université de Paris VII, délégué général à la langue française* (1, 2, 5, 9).
JACQUELINE CERQUIGLINI, *professeur à l'Université de Genève* (33).
ANDRÉ CHAPPERT, *maître de conférences à l'Université de Montpellier III* (230).
GEORGES CHARACHIDZÉ, *professeur à l'Ecole des langues orientales* (382).
ANDRÉ CHASTEL, *membre de l'Institut, professeur honoraire au Collège de France* (371).
ABBÉ JEAN CHATILLON, *professeur à l'Institut catholique de Paris* (8).
SYLVIE CHEVALLEY, *conservateur honoraire de la Bibliothèque-Musée de la Comédie-Française* (119).
LOÏC CHOTARD, *C.N.R.S., Centre des correspondances du XIXe s. Université de Paris-Sorbonne* (249, 287, 325).
MARIE-FRANÇOISE CHRISTOUT, *docteur ès lettres, conservateur spécialiste à la Bibliothèque Nationale-Département des Arts du Spectacle* (161).
PIERRE CITRON, *professeur émérite à la Sorbonne nouvelle Paris III* (361).
YVES COIRAULT, *professeur émérite à l'Université de Paris-Sorbonne* (146).
PIERRE COLLÉ, (266).
JEAN-PIERRE COLLINET, *professeur à l'Université de Dijon* (105).
MICHEL COLLOT, (383).
SYLVIE COLLOT, *Docteur en littérature français, 3e cycle, professeur de lettres classiques* (395).
MICHELINE DE COMBARIEU DU GRÈS, (35).
ANTOINE COMPAGNON, *professeur à Colombia University, New York* (397).
MICHEL CONTAT, *C.N.R.S., I.T.E.M.* (378).
ANTOINE CORON, *conservateur à la Réserve des livres rares et précieux, Bibliothèque Nationale* (51, 81).
LAURENT COULET, *libraire* (94).
HENRI COULET, *professeur émérite à l'Université de Provence* (87, 95, 97, 112).
JEAN CUISENIER, *directeur de recherche au C.N.R.S., conservateur en chef du Musée National des Arts et Traditions Populaires* (376).
HUBERT CURIEN, *professeur, ministre de la Recherche et de la Technologie* (176).
JEAN DAGEN, *professeurà l'Université de Toulouse - Le Mirail* (194).
JACQUES-RÉMI DAHAN, (228).
LUCIEN DÄLLENBACH, *professeur à l'Université de Genève* (399).
MICHEL DÉCAUDIN, *professeur émérite à la Sorbonne-Nouvelle, Paris III* (341).
MICHEL DEGUY, *écrivain, professeur à l'Université de Paris VIII* (143).
YVES DELANGE, *maître de conférences au Muséum national d'Histoire naturelle* (308).
FRÉDÉRIC DELOFFRE, *professeur émérite à l'Université de Paris-Sorbonne* (109).
MICHEL DELON, *professeur à l'Université de Paris-Nanterre* (166, 195).
GUY DEMERSON, *professeur à l'Université Blaise Pascal, Clermont-Ferrand* (42).
LOUIS DESGRAVES, *inspecteur général honoraire des bibliothèques* (138).
ROLAND DESNÉ, *professeur à l'Université de Reims* (137, 141, 151, 197).
MICHEL DEWACHTER, *attaché au Cabinet d'égyptologie du Collège de France* (219).
ALBERT DICHY, *responsable du Fonds Jean Genet* (B.L.F.C.) (390).
JEAN DIEUDONNÉ, *membre de l'Académie des Sciences* (380).
ROGER DUCHÊNE, *professeur à l'Université de Provence* (110, 113).
JEAN DUFOURNET, *professeur à l'Université de la Sorbonne nouvelle, Paris III* (19, 23, 24, 38).
PIERRE DUBRUNQUEZ, *écrivain* (387).
JEAN DURRY, *directeur du Musée du Sport français* (320).
GÉRALD DUVERDIER, *conservateur à la Bibliothèque du Collège de France* (243).
ALAIN ERLANDE-BRANDENBURG, *adjoint au Directeur des Musées de France, inspecteur général des Musées* (15).
MICHEL ESTÈVE, *docteur ès Lettres* (374).
LOUIS ÉVRARD, *collaborateur des Editions Gallimard, Paris* (386).
JEAN-CLAUDE FALQUE, *chef de service éditorial, Encyclopaedia Universalis, Paris* (116, 223, 239, 270, 362).
YANN FAUCHOIS, *historien (Institut Raymond-Aron)* (187).
CHRISTINE FAURÉ, *docteur ès lettres, chargée de recherche au C.N.R.S. en sociologie* (392).
ALFRED FIERRO, *conservateur en chef à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris* (304, 327).
JEAN-LOUIS FISCHER, *docteur en histoire des sciences, C.N.R.S.* (305, 328).
MARIE-MADELEINE FONTAINE, *maître de conférences à l'Université de Paris Sorbonne, Paris IV* (43, 49, 75).
LOUIS FORESTIER, *professeur à la Sorbonne* (292, 311).
BENOÎT FORGEOT, *libraire* (60).
ROBERT FOSSIER, *professeur à la Sorbonne, Paris I* (20).
PASCAL FOUCHÉ, *docteur en histoire sociale, éditeur* (366).
MARIE-MADELEINE FRAGONARD, *professeur à l'Université Paul-Valéry, Montpellier III* (77).
PATRICK FRÉCHET, *directeur de la revue Limon* (343).
MICHÈLE GALLY, *maître de conférences à l'E.N.S., Fontenay/Saint-Cloud* (13, 36).
MICHEL GAREL, *conservateur des Manuscrits hébreux à la Bibliothèque Nationale* (3).
SYLVIE GARREAU DE LOUBRESSE, (226).
JEAN GAULMIER, *professeur émérite à l'Université de Paris-Sorbonne, Paris IV* (271).
MARIE-ODILE GERMAIN, *conservateur au Département des Manuscrits de la Bibliothèque Nationale* (319).
LUCE GIARD, *Chercheur au C.N.R.S.* (61, 68)
C. STEWART GILLMOR, *professeur à Wesleyan University , Middletown, Connecticut, U.S.A.* (180).
MARIE-THÉRÈSE GOUSSET, *C.N.R.S., Bibliothèque Nationale (Manuscrits enluminés)* (4, 30).
AMÉLIE GRANET, *historienne d'Art* (326).
MIRKO DRAZEN GRMEK, *directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études, IVe section* (Sorbonne) (288).
ÉDOUARD GUITTON, *professeur à l'Université de Rennes 2 — Haute-Bretagne, président de la Société des Amis de Roucher et André Chénier* (181).
MARGUERITE HAILLANT, *docteur ès lettres* (130).
PHILIPPE HOURCADE, (82).
ÉTIENNE-ALAIN HUBERT, *maître de conférences à l'Université de Paris-Sorbonne, Paris IV* (347).
MARIE-JOSÉ IMBAULT-HUART, *professeur d'Histoire de la Médecine à l'Université René Descartes-Paris V* (26, 48, 66, 107, 120, 142, 168, 204, 242, 283, 338).
JEAN IMBERT, *membre de l'Institut* (69, 210).
ANDRÉ JARDIN, *C.N.R.S.* (253).
JEAN JOLIVET, *directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études - section des Sciences Religieuses* (6).
JACQUES JOUET, *écrivain* (370).
VICTOR KARADY, *directeur de recherche au C.N.R.S., sociologue, éditeur des Œuvres* de Marcel Mauss (355).
FRANÇOIS LABADENS, (278).
GILLETTE LABORY, *archiviste paléographe, C.N.R.S.* (28, 31).
ÉLISABETH LABROUSSE, *maître de recherche honoraire au C.N.R.S.* (129).
JEAN LAFOND, *professeur à l'Université François Rabelais, Tours* (102).
MARIE-MADELEINE DE LA GARANDERIE, *professeur honoraire à l'Université de Nantes* (40).
YVES LAISSUS, *inspecteur général des bibliothèques* (52, 152).
JEAN-JACQUES LANGENDORF, *historien, Chypre-Nord* (254).
FRANÇOISE LANGEVIN - MIJANGOS, *conseiller technique auprès du Ministre de l'Agriculture et de la Forêt* (333, 372).
DANIEL LANGLOIS-BERTHELOT, (280).
PIERRE LARTHOMAS, *professeur émérite à l'Université de Paris-Sorbonne* (93, 126).
GOULVEN LAURENT, *directeur de l'Institut de Lettres et d'Histoire de l'Université Catholique de l'Ouest, Angers* (205, 224).
BRUNO LAURIOUX, *agrégé d'Histoire, ancien élève de l'E.N.S.* (29).
XAVIER LAVAGNE, *conservateur en chef de la Bibliothèque Méjanes d'Aix-en-Provence* (64).

Madeleine Lazard, *professeur à l'Université de la Sorbonne nouvelle - Paris III* (36).
Jean Leclant, *professeur au collège de France, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* (234).
Eric Lefebre, *libraire-expert* (74).
François Léger, (303).
Louis Le Guillou, *professeur à l'Université de Brest* (251).
Jean Leray, *membre de l'Institut, professeur honoraire au Collège de France* (329).
Emmanuel Le Roy Ladurie, *professeur au Collège de France, Administrateur général de la Bibliothèque Nationale* (364).
Frank Lestringant, *professeur à l'Université de Lille III* (47, 54, 80).
François Lesure, *directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études* (27, 89, 131, 164, 170, 264, 290).
Jacques Lethève, *conservateur en chef honoraire à la Bibliothèque Nationale, ancien président de la Société J.K. Huysmans* (312).
Maurice Lever, *directeur de recherche au C.N.R.S.* (86).
Denyse Linick, (150, 207, 218).
Georges Lochak, *directeur de recherche au C.N.R.S., directeur de la Fondation Louis de Broglie* (353).
Antal Lökkös, *conservateur à la Bibliothèque publique et universitaire de Genève* (57, 62).
Georges Lubin, *homme de lettres* (261).
Jean-François Maillard, *chargé de recherche au C.N.R.S.* (76).
Bernard Marbot, *conservateur au Département des Estampes et de la Photographie, chargé de la Photographie du XIX[e] siècle* (255).
Christiane Marchello-Nizia, *professeur à l'E.N.S. Fontenay-Saint-Cloud* (11, 16, 18, 35).
Claude Martin, *professeur à l'Université Louis Lumière, Lyon II* (330).
Catherine Massip, *directeur du Département de la Musique de la Bibliothèque Nationale* (106).
Jean-Claude Mathieu, *professeur à l'Université Paris VIII - Vincennes* (389).
Jean Mesnard, *professeur à l'Université de Paris - Sorbonne, Paris IV* (96).
Jean-Claude Milner, *professeur de linguistique à l'Université de Paris VII* (373).
André Miquel, *professeur au Collège de France* (133, 221).
Janine Miquel, (133).
Jacques Monfrin, *membre de l'Institut, professeur à l'École des Chartes* (117).
Jean Mongrédien, *professeur à l'Université de Paris - Sorbonne, Paris IV* (189).
Bruno Morando, *astronome au Bureau des Longitudes* (139, 201, 267, 309).
Daniel Morcrette, *libraire-expert* (248).
Marie-Renée Morin, *directeur honoraire du Département des entrées étrangères à la Bibliothèque Nationale* (227).
François Moureau, *professeur à l'Université de Dijon* (148, 149, 157).
Danielle Muzerelle, *conservateur à la Bibliothèque de l'Arsenal* (236).
Jean-Pierre Osier, (282).
Pierre Oster Soussouev, *poète* (339).
Gilbert Ouy, *directeur de recherche au C.N.R.S., ancien conservateur au département des Manuscrits de la Bibliothèque Nationale* (32).
Mireille Pastoureau, *conservateur en chef au Département des Cartes et Plans de la Bibliothèque Nationale* (50, 78, 98, 331).
Michel Paty, *directeur de recherche au C.N.R.S.* (147).
Benoît Peeters, *écrivain et scénariste* (375).
Annick Perrot, *conservateur du Musée Pasteur* (272).
Claudette Perrus, *professeur à l'Université de la Sorbonne-Nouvelle, Paris III*(18).
Jean-Pierre Peter, (171).
Annie Petit, *maître de conférences à l'Université Blaise Pascal, Clermont-Ferrand* (245).
Yves Peyré, *écrivain, conservateur de bibliothèque* (12, 46, 55, 70, 90, 121, 145, 162, 188, 190, 209, 247, 299, 302, 368, 391).
Claude Pichois, *professeur à la Sorbonne, directeur du Centre Baudelaire (Université Vanderbilt)* (260, 273, 276, 355).
Roger Pierrot, *conservateur en chef honoraire à la Bibliothèque Nationale* (45, 114, 233, 244, 265, 275, 285, 300).
Edmond Pognon, *conservateur en chef honoraire à la Bibliothèque Nationale* (398).
Daniel Poirion, *professeur émérite à l'Université de Paris-Sorbonne, Paris IV* (10).
René Pomeau, *membre de l'Institut* (154, 160).
Alain Pons, *maître de conférences à l'Université de Paris X - Nanterre* (196).
Docteur Francis Pottiée-Sperry, (73).
Marie-Christine Pouchelle, *C.N.R.S., Centre d'Ethnologie française* (25).
Jean Pouillon, *secrétaire génral de* L'Homme, revue française d'anthropologie, *Laboratoire d'Antropologie sociale du Collège de France* (393).
Jean-Yves Pouilloux, (381).
José A. Prades, *Canada* (321).
Maxime Préaud, *conservateur en chef au Département des Estampes de la Bibliothèque Nationale* (92).
Luis J. Prieto, *professeur à l'Université de Genève* (346).
Christophe Prochasson, *historien, agrégé de l'Université* (334).
Jacques Proust, *professeur honoraire à l'Université Paul Valéry - Montpellier III* (156).
Ghislaine Quentin, *libraire-expert* (41).
Jacques T. Quentin, *libraire-éditeur* (40, 44, 63, 134, 159, 175, 183, 185, 186, 256, 258, 281, 318).
Gilles Quinsat, *écrivain* (342, 356).
Daniel Rabreau, *professeur à l'Université de Bordeaux III* (208).
Pierre Riberette, *maître de recherche au C.N.R.S.* (206, 268).
Jean Richard, *membre de l'Institut* (14, 22).
Ned Rival, (173, 217).
Judith Robinson-Valéry, *directeur de recherche au C.N.R.S.* (323).
Olivier Rony, *secrétaire-adjoint des Amis de Jules Romains* (350).
Isabelle de Rouvre, *docteur ès Sciences* (241).
Guy Sagnes, *professeur à l'Université de Toulouse II* (277).
Jacqueline Sanson, *directeur du Département des Livres Imprimés à la Bibliothèque Nationale* (125).
Lucien Scheler, *écrivain* (357).
Nelly Schmidt, *chargée de recherche au C.N.R.S., professeur à l'Université de Paris X-Nanterre* (257).
Claude Schopp, (263).
Raymond Josué Seckel, *conservateur au Département des Livres Imprimés de la Bibliothèque Nationale* (286, 345, 348, 363).
Philippe Sellier, *professeur à l'Université de Paris-Sorbonne, Paris IV* (396).
Jean Sgard, *professeur à l'Université de Grenoble* (144).
Claude Sicard, *professeur à l'Université de Toulouse-Le Mirail* (349).
Marc Soriano, *professeur émérite à l'Université de Paris VII* (128).
Jude Stefan, *poète* (394).
Étienne Taillemite, *inspecteur général honoraire des Archives de France, ancien président de l'Académie de Marine* (167, 199).
Julien-Frédéric Tarn, *docteur ès lettres* (262).
Guy Teissier, *maître de conférence à l'Université François Rabelais* (Tours), *secrétaire général de l'Association des Amis de Jean Giraudoux* (367).
Pierre Testud, *professeur à l'Université de Poitiers* (198).
Jean Théodoridès, *directeur de recherche au C.N.R.S.* (214).
Paule Thévenin, *éditrice des Œuvres complètes* d'Antonin Artaud (377).
Jacques Thuillier, *professeur au Collège de France* (104).
Alessandra Torriani, (284).
Pierre-André Touttain, *Société Jules Verne* (294).
Jacques Truchet, *professeur à l'Université de Paris-Sorbonne, président de la Société d'étude du XVII[e] siècle* (118).
Jean Tulard, *professeur à la Sorbonne, directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études* (211, 235).
Jean-Luc Verley, *ancien élève de l'E.N.S., maître de conférences à l'Université de Paris VII* (71, 103, 115, 179, 200, 202, 206).
Laurent Versini, *professeur à l'Université de Paris - Sorbonne, Paris IV, doyen honoraire de la Faculté des Lettres de Nancy* (174).
Jeanne Veyrin-Forrer, *conservateur en chef honoraire à la Bibliothèque Nationale* (36, 59).
Paul Viallaneix, *professeur émérite des Universités* (250, 384).
Jean Viardot, *libraire, expert près la Cour d'Appel de Paris pour les livres rares* (65, 84, 123, 163, 165).
Bernard Vinot, *agrégé d'Histoire, docteur ès Lettres* (192).
Pierre-Olivier Walzer, *professeur émérite à l'Université de Berne* (298, 313, 344).
Serge Wasersztrum, *membre du Bureau de la Société internationale d'Histoire de la Psychiatrie et de la Psychanalyse* (203, 297).
Jean Watelet, *conservateur au Département des Périodiques à la Bibliothèque Nationale* (88).
Benoît Yvert, *chargé de recherche à la Maison de Chateaubriand* (229).
Adriana Zimmermann, *Genève* (132).
Philippe Zoummeroff, (67, 101, 135, 172, 184, 212, 215, 231, 232, 240, 279, 315, 332).
Simone Zoummeroff, (213, 220, 274).







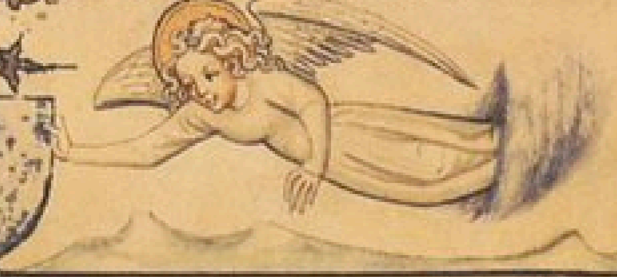












Clarté du Moyen Age

Buona pulcella fut eulalia. Bel auret corps bellezour anima
Voldrent la ueintre li dō inimi. Voldrent la faire diaule seruir
Elle nont eskoltet les mals conselliers. Quelle dō raneiet chi maent sus en ciel
Ne por or ned argent ne paramenz. Por manatce regiel ne preiement
Niule cose non la pouret omq̄ pleier. La polle sempre n̄ amast lo dō menestier
E poro fut p̄sentede maximiien. Chi rex eret a cels dis soure pagiens
Il li enortet dont lei nonq̄ chielt. Qued elle fuiet lo nom xp̄iien.
Ell ent aduret lo suon element. Melz sostendreiet les empedementz
Quelle perdesse sa uirginitet. Poros furet morte a grand honestet
Enz enl fou lo getterent com arde tost. Elle colpes n̄ auret por o nos coist
A czo nos uoldret concreidre li rex pagiens. Ad une spede li roueret tolir lo chief
La domnizelle celle kose n̄ contredist. Volt lo seule lazsier si ruouet krist
In figure de colomb uolat a ciel. Tuit oram que por nos degnet preier
Qued auuisset de nos xp̄s mercit. Post la mort & a lui nos laist uenir
Par souue clementia.

RITHMUS TEUTONICUS DE PIAE MEMORIAE HLUDUICO REGE
FILIO HLUDUICI AEQUE REGIS.

Einan kuning uueiz ih. Heizsit her hluduig.
Ther gerno gode thionot. Ih uueiz her imos lonot.
Kind uuarth her faterlos. Thes uuarth imo sar buoz.
Holoda inan truhtin. Magaczogo uuarth her sin.
Gab her imo dugidi. Fronisc githigini.
Stual hier in urankon. So bruche her es lango.
Thaz gideilder thanne. Sar mit karlemanne.

XVIII

I

SERMENTS DE STRASBOURG
842

Au soir de la bataille de Fontenoy (24 juin 841), Lothaire, qui hérite légitimement de son père Louis le Pieux l'empire de Charlemagne, est en déroute. Il a été vaincu par son frère, Louis le Germanique, et son demi-frère, Charles le Chauve, alliés militairement. Pour les intellectuels qui entourent les deux jeunes princes, il s'agit d'un « jugement de Dieu ». La volonté divine est qu'un seul homme ne doit plus régner sur un si grand territoire, et qu'en ce sens l'idée d'empire n'est plus tenable. Il convient donc que Charles et Louis passent un véritable accord politique, traité d'alliance entre deux rois égaux (ce furent les *Serments* prononcés à Strasbourg le 14 février 842), et que, se partageant l'empire, ils se reconnaissent des territoires (traité de Verdun, 843). Charles obtient la partie francophone, Louis, le domaine germanophone. C'est donc la langue qui signifie le partage, elle est le nouveau signe du politique : les *Serments* furent prêtés en langues vulgaires, français et allemand.

Au premier rang des intellectuels qui guidèrent cette opération diplomatique et politique, figure Nithard. Petit-fils de Charlemagne, et donc cousin des princes, c'est à la fois un lettré et un guerrier ; proche conseiller de Charles, il rédige à sa demande, et dans le feu de l'action, en latin, une *Histoire des fils de Louis le Pieux*, qui explique et justifie les événements comme les décisions. Afin de signifier cette nouvelle alliance, Nithard utilise l'échange linguistique, et reproduit les *Serments* dans les deux langues vulgaires. L'écriture était jusque-là entièrement latine ; par le geste de Nithard, le français accède à l'écrit.

BERNARD CERQUIGLINI

Les Serments *figurent dans le manuscrit de l'*Histoire des fils de Louis le Pieux *de Nithard, aux fol. 13 r. et v. Parchemin, ff. 1-18, 290 × 215 mm. Fin du Xe ou début du XIe siècle. B.N., Mss, latin 9768.*

2

SÉQUENCE DE SAINTE EULALIE
vers 881

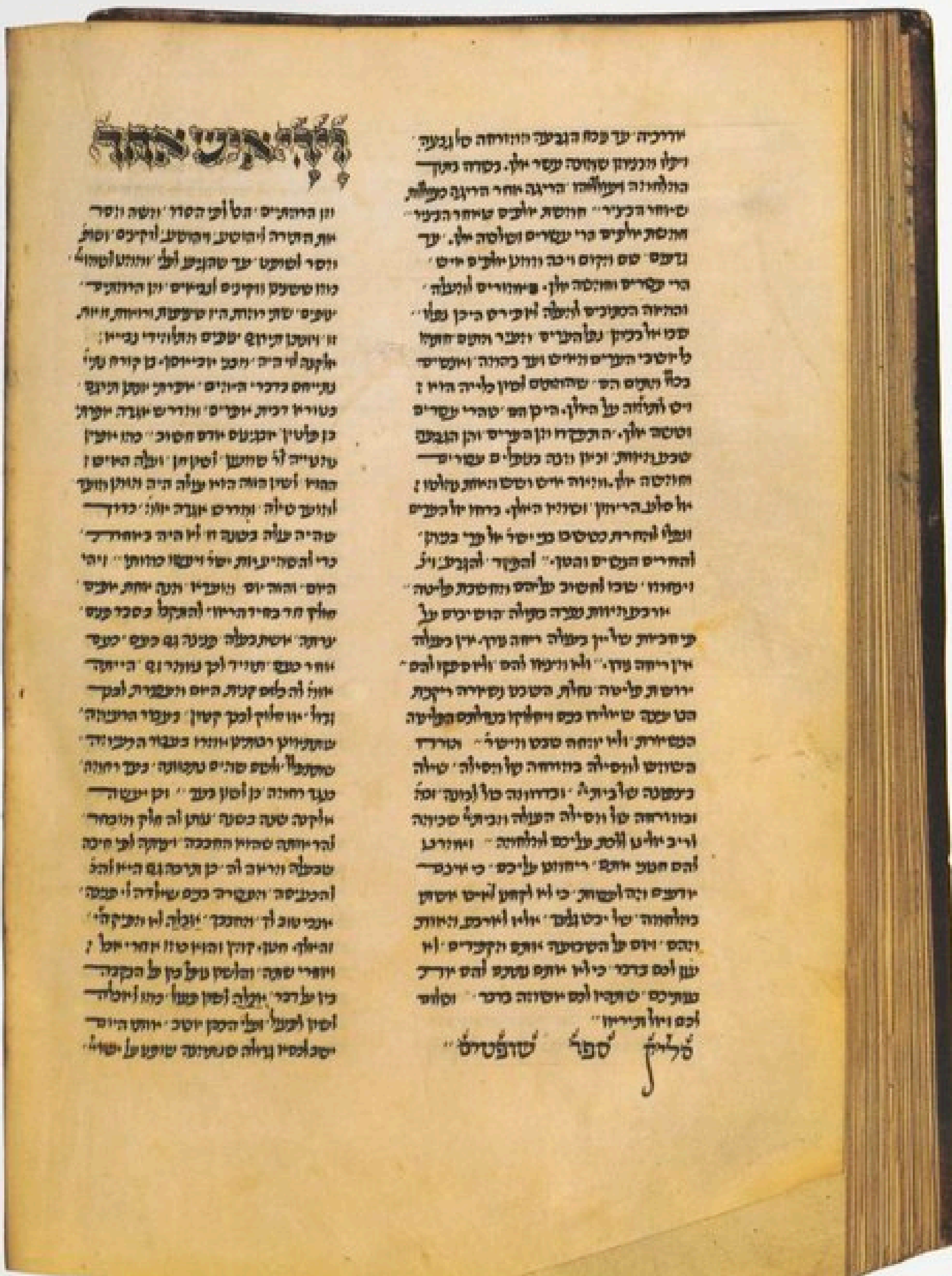
Un manuscrit latin, copié sans doute dans la première moitié du IXe siècle à l'abbaye de Saint-Amand-les-Eaux, et qui contenait une traduction latine des œuvres de saint Grégoire de Naziance, fut l'objet d'une double intervention qui lui donne une place éminente dans l'histoire du livre français.

Vers la fin du siècle on inséra, au recto du folio 141, un poème latin évoquant la mémoire de sainte Eulalie de Merida. C'est là sans doute le double effet du culte d'Eulalie (dont les reliques avaient été déposées à Saint-Amand en 878), et de l'activité littéraire suscitée par Hucbald, fin lettré, théoricien de la musique et abbé dynamique de Saint-Amand. On inséra ensuite, copiées par une main autre et unique, deux œuvres en langue vulgaire : une *séquence* française, également consacrée à Eulalie (fol. 141 v.), et le *Ludwigslied*, poème germanique dédié au roi Louis après sa victoire de Saucourt (5 août 882).

Comme pour les *Serments de Strasbourg*, on voit que le français accède à l'écrit en association avec une autre langue vulgaire (la langue germanique), et en un dialogue avec la langue savante, le latin. Toutefois, si la séquence française utilise le même schéma rythmique que le poème latin consacré à Eulalie (elle devait se chanter sur la même mélodie), elle n'est pas un calque de ce dernier. Plus narrative, elle met en œuvre, par ses images, ses parallélismes et son lexique une langue poétique essentiellement romane. Cette séquence de 29 vers constitue ainsi le premier monument littéraire de la langue française.

BERNARD CERQUIGLINI

Parchemin, 143 ff., 237 × 150 mm. IXe siècle. Valenciennes, Bibliothèque municipale, Ms. 150, fol. 141 v.



3

Salomon ben Isaac dit Rashi

(1040-1105)

Commentaire sur la Bible

v. 1070-1090

Le plus grand des exégètes de la Bible et du Talmud naquit à Troyes, capitale de la Champagne, ville marchande où, parallèlement à son éducation religieuse, il reçoit une instruction concrète dans les domaines aussi variés que le tissage, la broderie, la banque et l'agriculture. Il poursuit sa formation rabbinique dans les académies de Mayence et de Worms, puis, vers l'âge de 25 ans, revient à Troyes pour fonder sa propre école, qui bientôt allait supplanter celles des provinces rhénanes. Sa renommée fut immense et immédiate, son influence sur l'exégèse chrétienne — Hughes et André de Saint-Victor, Nicolas de Lyre, entre autres — n'est plus à démontrer, et, aujourd'hui comme hier, Rashi reste le commentateur le plus étudié dans les écoles juives du monde entier.

Le texte hébreu des commentaires du maître de Troyes constitue une source fondamentale pour l'étude de l'ancien français. Son œuvre est en effet émaillée de mots français écrits en caractères hébraïques qu'il utilise pour éclairer le sens des termes difficiles (le dialecte champenois est sa langue maternelle, c'est aussi celle de la communauté et de l'école). L'apport de ces termes à la connaissance de l'ancien français est considérable : on ne compte rien moins que 1 300 vocables — dont près de mille sont des mots différents — dans son Commentaire sur la Bible, et 4 400 gloses, dont 1 100 sont différentes, dans son Commentaire du Talmud, qui fournissent nombre de renseignements sur l'état de l'ancien champenois au XIe siècle. Outre un reflet plus fidèle de la prononciation de l'ancien français, car dans bien des manuscrits les mots sont pourvus de points-voyelles, Rashi véhicule dans son œuvre les attestations premières en notre langue de centaines de mots ainsi que des termes qui, disparus par la suite, ne sont connus que par lui. La source, par ailleurs, est d'autant plus précieuse que les mots en question concernent principalement la vie quotidienne au Moyen Âge et ne figurent donc pas dans la littérature contemporaine.

MICHEL GAREL

3

Parchemin, 318 ff., 350 × 250 mm. Copie franco-allemande datée 5058 de la Création (1298) ; écrit par David ben Gershom pour son frère Lévi. Reliure en maroquin rouge aux armes de Richelieu. B.N., Mss, hébreu 154.

4

Guillaume IX d'Aquitaine

(1071-1127)

Chansons

1103-1127

Guillaume, neuvième duc d'Aquitaine et septième comte de Poitiers, le plus ancien des troubadours connus, est une figure à la fois hors du commun et très significative de son temps. Il vit à une époque de mutation où une sensibilité nouvelle va petit à petit trouver son expression grâce à une redécouverte de la personne humaine. Cette évolution psychologique a eu d'importantes répercussions, jusque dans le domaine religieux où elle s'oppose à l'antiféminisme foncier alors ambiant.

Le fait que Guillaume ait participé de tout son génie poétique à l'essor de ce qui peut être qualifié de « révolution culturelle », sous-entend qu'il a bénéficié d'une atmosphère favorable à l'expansion de son lyrisme. Cet heureux concours de circonstances s'explique tout d'abord par la situation géographique de ses états. À la mort de son père en 1086, Guillaume est nanti d'un héritage de territoires plus étendus que ceux du roi de France : il gouverne depuis ses deux « capitales » Poitiers et Bordeaux, sur le Poitou, l'Angoumois, le Limousin et la Gascogne. Cette position met en évidence la possibilité des contacts et des échanges culturels aussi bien avec le pays d'oïl qu'avec l'Occitanie. On sait que Bréri, barde gallois, s'est rendu à Poitiers au début du XIIe siècle pour y relater l'histoire des rois de Bretagne. Les légendes celtiques n'étaient donc certainement pas ignorées de Guillaume. D'autre part, le choix qu'il fait de la langue d'oc laisse entendre que celle-ci lui offrait, mieux que le français, un vocabulaire suffisamment diversifié et apte à traduire la tendresse profane, ce qui suppose l'existence d'une poétique antérieure probablement restée orale. Son œuvre, limitée aux onze « cansos » que nous a transmis la tradition manuscrite et qui ont été vraisemblablement composés à partir de son retour de croisade en 1102, présente des points communs avec la littérature de l'Espagne musulmane qui connaît un essor particulier avec l'épanouissement de la poésie amoureuse exprimée soit en arabe classique, soit en arabe dialectal de l'Andalousie ou en mozarabe. Il n'a certainement pas fallu attendre l'expédition malheureuse du croisé, dont l'armée fut battue à Héraclée en 1101, ou les victoires remportées à Cutanda en 1119-1120, pour que le poète se familiarise avec la culture de l'Islam. En effet, en 1064, son père Guillaume VIII au retour d'une campagne victorieuse en Espagne, ramena des otages et des prisonniers parmi lesquels se trouvaient des conteurs et des femmes. Tout cet arrière-plan littéraire ne doit pas inciter à croire que l'œuvre de Guillaume est une juxtaposition d'influences. Il n'en est rien. Il a su à partir de cet acquis élaborer une synthèse parfaitement originale et profondément marquée par sa puissante personnalité.

Les spécialistes ne proposent que des hypothèses en ce qui concerne la chronologie des « cansos » mais s'accordent à donner comme point de départ le retour de la croisade en 1102. Cette croisade n'a pas été pour notre poète un pèlerinage. Il s'est plutôt agi pour lui d'une expédition militaire décevante, dont le seul aspect positif aura été de lui permettre de découvrir une autre civilisation dans les cours franques d'Orient, plus spécialement celle de Tancrède, le chevalier normand haut en couleurs, héros d'une geste rédigée de son vivant. D'après Jean-Charles Payen, la composition des « cansos » se situe entre 1103 et 1127, et s'échelonne donc sur la totalité de sa carrière, laquelle se déroule d'une manière très mouvementée entre les aventures amoureuses, les difficultés intérieures dans le gouvernement de ses domaines, et les démêlés politiques avec ses voisins, mais surtout avec l'Église qui en 1114-1115 profère contre lui l'anathème et le frappe d'excommunication à la suite de ses empiètements sur les droits des églises et de sa liaison officielle en 1114 avec Dangereuse, vicomtesse de Chatellerault, mieux connue sous le

lodharius me & hunc fratrē meū post
obitū patris nr̄i insectando usq; ad internec
tionē delere conatus sit · nostis. Cū aūt
nec fraternitas · nec xp̄ianitas · nec qđlibet
ingeniū salua iusticia · ut pax int nos esset
adiuuare posset · tandem coacti rem ad
iudiciū omnipotentis dī detulimus · ut suo
nutu · quidcuiq; deberet · contenti esse
mus. In quo nos sic nostis p misericordiā
dī uictores extitim̄ · Is aūt uictus ·
una cū suis quo ualuit secessit. Hinc
uero fraterno amore correpti · nec non
& sup populū xp̄ianū conpassi · psequi
atq; delere illos noluimus · Sed hac
tenus sicut & antea · ut saltem deinde
cuiq; sua iusticia cederetur · manda
uimus · At ille post haec non contentus
iudicio diuino · sed hostili manu
iterū & me · & hunc fratrem meum ·
psequi non cessat · Insup & populū
nr̄m incendiis · rapinis · cedibusque
deuastat. Quā obrē · nunc neces
sitate coacti con uenimus · Et qm̄ uos
de nr̄a · stabili fide ac firma fraternitate
dubitare credimus · hoc sacramentū int nos
in conspectu ur̄o · iurare decreuimus.
Non qualibet iniqua cupiditate illecti hoc
agimus · sed ut certiores si dī nobis ur̄o
ad iutorio quietem dederit · de comu
ni profectu simus · Si aūt qđ absit
sacramtū qđ fr̄i meo iurauero uiola
re psumpsero · a subditione mea · nec
non & a iuramento qđ mihi iurastis ·

unū quēq; ur̄m absoluo · Cūq; karolus
haec eadē uerba · romana lingua perorasset.
Lodhuuuic qm̄ maior natu erat · prior
haec deinde seruaturū testatus ē.
Pro dō amur & p xp̄ian poblo & nr̄o comun
saluament · dist di en auant · in quant dr̄
sauir & podir me dunat · si saluarai eo ·
cist meon fradre karlo · & in ad iudha ·
& in cad huna cosa · sicu om p dreit son
fradra saluar dist · In o quid il mi altresi
fazet · Et ab ludher nul plaid nūquā
prindrai qui meon uol cist meon fradre
karle in damno sit · Quod cū lodhuuuic
explesset · karolus teudisca lingua sic
eadē uerba testatus est ·
In godes minna ind in thes xp̄anes folches
ind unser bedhero gealtnissi · fon thesemo
dage frammordes so fram so mir got
geuuizci indi madh furgibit so haldih thesan
minan bruodher soso man mit rehtu
sinan bruher scal in thiu thaz er mig so
sama duo · indi mit ludheren in nohheiniu
thing ne gegango · the minan uuillon imo
ce scadhen uuerdhen.
Sacramentū aūt qđ utroruq; populus
quiq; propria lingua testatus est ·
Romana lingua sic se habet · Si lodhu
uuigs sagrament · que son fradre karlo
iurat conseruat · Et karlus meos sendra
de suo part n lostanit · si io returnar non
lint pois · ne io ne neuls cui eo returnar
int pois · in nulla aiudha contra lodhu
uuig nun li iuer · Teudisca aūt lingua.

surnom de « la Maubergeonne » qui lui venait de ce que Guillaume l'avait installée au château de Poitiers dans la tour Maubergeon.

Dès la première chanson le ton de l'œuvre est donné :

« Companho, faray un vers... convinen :
Et aura.i mais de foudaz no.y a de sen,
Et er totz mesclatz d'amor e de joy e de joven. »

(Compagnons, je ferai une chanson... qui convienne : / Il y aura là plus de folie que de sens, / Et elle sera mêlée d'amour et de joie et de jeunesse.)

Ici comme dans les deux chansons suivantes le poète s'adresse à ses compagnons dans leurs réjouissances après boire en exaltant la jeunesse, la folie, l'amour et le « joy », mélange de plaisir et d'orgueil que suscite la possession de la personne aimée. D'inspiration peu élevée, ce « canso » dans lequel l'auteur confie ses hésitations entre deux femmes comparées à des chevaux, est plus proche du chant de soudard que du poème courtois. Tout en cultivant l'humour, le « gab » provocateur, les pièces composées plus tard vont gagner en raffinement. Toutefois, ce raffinement ne tend pas forcément vers une spiritualisation des sentiments comme ce sera le cas chez certains troubadours ultérieurs, l'hédonisme charnel demeurant le thème majeur de l'œuvre de Guillaume. Le seul « canso » qui adopte un ton différent est le XI vraisemblablement écrit alors que le comte de Poitiers subit la pieuse influence de l'abbesse Sibille de Saintes et qu'une blessure grave lui a fait frôler la mort. Ce poème est un adieu au monde où le regret des biens matériels reste cependant plus vif que celui des péchés. Le non-conformisme du poète y est plus discret, ce qui explique sans doute le succès de la pièce et le fait qu'elle ait été choisie pour illustrer l'art de Guillaume dans les anthologies.

Le ms français 854 de la Bibliothèque nationale, un *Chansonnier provençal* d'origine vénéto-padouane, datant de la seconde moitié du XIII[e] siècle, est l'un des manuscrits où seul le « canso » XI a été retenu. À la suite de la « vida » tracée à l'encre rouge au fol. 142, — cette notice biographique tributaire des chroniques d'Orderic Vital, de William de Malmesbury et de Raoul Dicet plutôt médisantes à l'égard de Guillaume, rédigée dans un style trop conventionnel pour que soit évoquée avec justesse le complexe tempérament du pionnier de la poésie occitane —, apparaît au fol. 142 v., en haut de la page, le « portrait » du duc d'Aquitaine. Fidèle au texte de la « vida » qui concède malgré tout au grand-père de la célèbre Aliénor d'avoir été bon chevalier d'armes, l'enlumineur a représenté Guillaume dans l'initiale du « canso » à cheval et armé, prêt au combat.

Ce « portrait » de Guillaume de Poitiers fait partie de la série des quatre-vingt-treize initiales historiées qui ornent le manuscrit en cherchant à évoquer l'état, la qualité des troubadours ou un trait saillant de leur vie. La structure compartimentée des lettres, la forme des antennes et le coloris d'une intense vivacité avec pour dominantes le rouge, le vert, le jaune, le bleu gris et l'ocre clair, sont des caractères spécifiques des productions vénéto-padouanes. Le ms français 854 de même qu'un autre *Chansonnier provençal* issu du même atelier, le ms français 12473 de la Bibliothèque nationale (ci-dessous n° 12), témoignent de l'intérêt que les œuvres des troubadours, auxquelles s'allient dans ces deux manuscrits celles de leurs émules italiens, a suscité au-delà des limites de nos frontières.

Ainsi, est conservé de Guillaume l'image du brillant chevalier, qui, en dépit de son amour excessif des femmes, de sa lutte contre les tabous de son époque, a su donner une impulsion définitive à la poésie courtoise. L'esprit du « canso » XI copié au fol. 142 v. est semble-t-il bien révélateur de la mentalité de l'homme qui paradoxalement s'est ruiné en octrois de privilèges et donations à de nombreux monastères. Guillaume aura-t-il cherché à prendre quelque assurance sur l'au-delà ? Il n'est pas exclu que derrière la frivolité perverse du « gabeor » ou la cruauté de celui qui détient le pouvoir ne se cache pas une âme en proie à cette angoisse métaphysique qui n'a cessé de hanter le monde médiéval, même au sein de ses errements.

MARIE-THÉRÈSE GOUSSET

Parchemin, 199 ff., 325 × 230 mm. Fin XIII[e] s., Venise-Padoue. B.N., Mss, français 854.

5

LA CHANSON DE ROLAND

vers 1125

Au début de notre siècle, afin de vanter les beautés littéraires de la *Chanson de Roland* (et pour lutter contre les partisans d'une genèse populaire de l'épopée française), Joseph Bédier voulut démontrer la « précellence » du manuscrit d'Oxford (Bibliothèque Bodleienne, fonds Digby n° 23) de la *Chanson*. Le texte qu'on y lit est en effet fort cohérent et beau, d'une grande intensité dramatique ; Bédier n'était pas loin d'y voir le chef-d'œuvre d'un génie singulier, poète aussi lettré que talentueux. Éloge bienvenu, qui faisait entrer la *Chanson de Roland* au panthéon de la littérature française, mais éloge réducteur qui rapportait définitivement, dans les éditions et dans les commentaires, la *Chanson* au manuscrit d'Oxford, faisant de cette épopée un texte unique et clos, déposé dans une excellente copie, adultéré dans les autres.

Or, quelque idée qu'on se fasse de la genèse des chansons de geste françaises, on ne peut négliger qu'elles furent transmises, et en tout ou partie composées oralement. Par là même, elles constituent un corps de textes mouvants, dont la mouvance est le principe. La *Chanson de Roland*, au vrai, est un ensemble de sept manuscrits, de sept versions. Ainsi, la version rimée de la seconde moitié du XII[e] siècle que l'on peut lire dans un manuscrit que conserve la Bibliothèque nationale est des plus estimables. Comparée à la version d'Oxford, si elle ne possède pas les beautés qui séduisent un moderne (ou du moins un classique), elle présente une excellente maîtrise de la technique propre à l'épopée, des développements originaux, des images fortes. Elle nous rappelle que l'art épique ne vit que de variantes.

BERNARD CERQUIGLINI

Parchemin, 274 ff., 340 × 255 mm. B.N., Mss, français 860, fol. 1-36.

6

Pierre Abélard
(1079-1142)
Théologie Chrétienne
vers 1125

Abélard, né près de Nantes (Le Pallet), maître de logique puis de théologie à Corbeil, Melun, Paris (vers 1100-1117), moine à Saint-Denis (1117-1121), retiré près de Troyes (Le Paraclet, qu'il fonde en 1122), abbé de Saint-Gildas-de-Rhuys (1127-1132), de nouveau maître en logique et théologie à Paris, réfugié à Cluny (1140), meurt à Saint-Marcel-les-Chalon.

L'œuvre et la personne d'Abélard ont eu une grande importance dans l'histoire de la logique (il est sans doute le principal logicien du XIIe siècle), de la philosophie (critique du réalisme), de la théologie (mise au point d'une technique fondée sur la grammaire et la logique, d'où les condamnations à Soissons, 1121, et à Sens, 1140), de la sensibilité (liaison avec Héloïse, 1114-1117, poursuivie après la castration d'Abélard et l'entrée du couple en religion par des relations d'ordre spirituel : Héloïse abbesse au Paraclet, correspondance dont le texte pose des problèmes critiques ; ces événements et ces textes ont inspiré les *Lettres portugaises* et J.J. Rousseau). L'*Historia Calamitatum* attribuée à Abélard, objet elle aussi de discussions mais dont l'authenticité est généralement admise, raconte les luttes et les épreuves d'Abélard jusque vers 1130.

La première édition de la *Theologia Christiana* (E. Martène et U. Durand, *Thesaurus novus anecdotorum,* t. V, Paris 1717, col. 1139-1360) a été faite sur le manuscrit *Tours, Bibliothèque municipale, ms* 85. Ce manuscrit est du XIIe siècle ; le texte de la *Theologia Christiana* y est écourté d'un folio. Il contient aussi (outre notamment des gloses anonymes sur l'Ancien Testament et des textes de Hugues de Saint-Victor) deux autres œuvres théologiques d'Abélard : le *Sic et non*, et un fragment important de la *Theologia « Scholarium »*. Les deux tiers environ de ce dernier traité sont contenus dans le manuscrit *Paris, Bibliothèque de l'Arsenal,* 265.

La *Theologia Christiana* est l'état le plus long d'une œuvre continuellement remaniée par son auteur et qui en a connu deux autres : l'un est antérieur, la *Theologia « Summi Boni »*, condamnée en 1121, l'autre est postérieur, la *Theologia « Scholarium »*, condamnée en 1140 (et de chacun de ces états il existe plusieurs versions). Plusieurs thèmes centraux sont communs à ces trois œuvres, notamment : l'appropriation au Père de la Toute-Puissance divine, au Fils de la Sagesse, à l'Esprit de la Bonté ; l'énumération d'objections contre la trinité des Personnes et contre l'unité divine, suivies de deux séries correspondantes de réponses ; l'analyse de transferts de vocabulaire nécessaires au discours théologique ; l'examen dialectique des termes *même* et *autre*. Particulière à la *Theologia Christiana* est la beaucoup plus grande longueur des développements consacrés aux « témoignages » d'auteurs païens à l'appui de la Trinité divine (livre I) et à la défense des philosophes anciens et de la loi naturelle (livre II).

Jean Jolivet

Theologia Christiana. *Parchemin, 196 ff., 312 × 200 mm, XIIe siècle. Tours, Bibliothèque municipale, ms 85, fol. 133-155.*

7

Saint Bernard de Clairvaux
(1090-1153)
De l'Amour de Dieu
1128

L'homme était de tempérament violent, on le sait, chose des plus partagées dans l'aristocratie d'un temps qui prêtait à la violence. S'il n'était guère porté aux compromis et aux finesses diplomatiques de cour, il était habité d'une mystique toute de tendresse et d'amour.

Dilectio, il faut s'arracher au terme. Il titre et scande l'ouvrage (l'emportant sur *amor* et *caritas*). Il inaugure un discours qui ira proliférant avec la *devotio moderna.* Il dit une *expérience*, tissée de réminiscences *(memoria)* et d'attente *(desiderium)*, lieu d'un conflit incessant entre des puissances tantôt associées. Ce discours est à la fois une *science* (sûre de son objet), une poétique (murmurant en d'innombrables métaphores le mystère de cet objet) et une éthique (avec ses critères, son code). Cette *expérience* est liée à l'amour courtois, dont elle exalte les valeurs chevaleresques : l'honneur dû à la Dame, l'héroïsme du sacrifice, le lien de réversion entre l'amour et la mort. S'enlevant sur fond d'une nouvelle anthropologie du croire, héritière du *cogito* énoncé par Augustin, elle se détourne de la théologie alexandrine et néo-platonicienne, trop exclusivement fixée sur le Christ ressuscité, pour insister sur le Dieu-homme, le Jésus-enfant. Affirmant la vertu de médiation rédemptrice de cette humanité, s'attachant à la contemplation de ses signes *visibles* (clous, plaies...), exaltant ses figures symboliques (la Vierge au premier chef, dont Bernard se fit l'homme-lige), elle rompt avec l'esthétique idéaliste pour une esthétique de l'incarnation. Sans abandonner les splendeurs du ciel, le regard scrute le monde créé pour y discerner les signes de la gloire divine qui lui sont motifs de jubilation. De même, l'*homo religiosus* ne dédaigne pas de s'engager dans la vie économique et politique. Mais, paradoxe cher aux mystiques, cette incarnation ne trouve sa justification que parce qu'elle mise sur un au-delà de la chair et du *monde* : il *faut* le corps pour transgresser le corps, la pérégrination dans l'ici-bas pour accéder à l'au-delà.

La *dilectio* est *sine modo* : sans mode ni mesure. Infinie car son objet, même approché, reste inépuisable ; impensable car elle excède l'intelligence, ou plutôt, relève d'un autre ordre. Son mouvement est solipsiste, c'est un *circulus* : l'amour de Dieu, c'est l'amour dont Dieu, source et terme de tout amour, s'est aimé en nous le premier et continue de nous attirer en cet amour. *Seipsum,* ce terme incantatoire chez Bernard, fait de la *dilectio* une spirale sans fin, où le désir est désir du désir et l'amour, amour de l'amour.

Un ordre pourtant préside à ce vertige, et un progrès. L'époque y prête, où grammairiens et métaphysiciens sévissent (Anselme, avec sa preuve ontologique, a jeté les bases d'une métaphysique qui va rendre caducs les arguments cosmologiques pour parler de Dieu ; Avicenne, Avicébron, Abélard multiplient les « catégories logiques »). Rétif envers ces disciplines, Bernard n'y consacre pas moins. La *dilectio* suit un *ordo*, comporte des *gradus* (l'amour de soi, puis des autres, enfin de Dieu pour lui-même ; hiérarchie fruste encore, mais que détailleront à foison les successeurs : chartreux, victorins, rhénans et espagnols...).

Un mystère gît en ce *circulus* : nul n'y entre qu'il n'y soit déjà. Intuition de Tertullien puis d'Augustin : « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé. » Énigme tautologique, celle de la prédestination. (Bernard, après et avant tant

Ꝗ



lo coms de peitieus. xxxij.
vois de chantar m'es ps
talent. farai un vers do
sui dolent. mas n serai
obediez. En peitau ni en
limozi.
Queira men irai en ei
sil. En gran paor et en
peril. En guerra laissarai
mo fill. E faran mal sei uezi.
Lo departirs mes aitan grieus. Del seignor
atge de peitieus. En garda de fol con d'angi
eus. lais la terra e son cosi.
Si fol cos d'angieus nol secor. El reis de
cui ieu tene m'onor. Faran li mal tut li plu
sor. fellon gascon et angeui.
Si ben no es savis ni pros. Quat eu serai
partitz de uos. Viatz l'auran tornat en ios.
Car lo ueiran iove mesqui.
Per merce prec mo copaignon. Sanc li fi
tort quil mo perdo. Et il prec en iezu del tro.
En romas et en son lati.
De proessa e de ioi fui. mas ara parte ambe
dui. Et ieu irai m'en a cellui. On tut pecca
dor troban fi.
Mout ai estat cuendes e gais. mas nostre se
igner nol uol mais. Ar no posc pl' soffrir
lo fais. Tant sui aprochat de la fi.
Tot ai guerpit qant amar suoil. Cavalla
ria et orgoill. E pois dieu plaz tot o acuoill.
E prec lui q'm retenga ab si.
Tot mos amics pc a la mort. Que uega
tut e mo ren fort. Qu'eu ai auut ioi e deport.
loing e pres e amo aizi.
Aissi guerpisc ioi e deport. E uair e gris e
senbeli.

Guiraut de calanson si fo uns ioglars de ga
scoigna. Ben sap letras e suptils fo d' tro
bar. e fetz cansos maestradas de plazer e de
scort, d'aquella saso. oral abelluole fo en pro
ensa. e dos dit e petit ac do no entrel contes. xxxiij.



Ella cui am de cor e de sa
ber. Domne seignor et
amic uoill dir. E ma
chanson sil plas co deig
auzir. Del menor terz
d'amor son gran poder.
P so car uenz princeps duos e marques. Com
tes e reis e la on sa cort es. No ser tals mas
plana uoluntat. E ia nuill teps noi auzi dir
uigat.
Tant es subtils com ni la pot uezer. E cor tan
tost q res noi pot fugir. E fer tant dreigs qe
res noi pot gandir. Ab dard d'ausier don fer
colp de plazer. E no ill ten pro ausbercs fortz
ni espes. Si lansa dreit e pois fer de manes.
Saietas d'aur ab so arc destensat. pois lanssa
un dart de plom gent afinat.
Corona d'aur porta p son dever. E no ue ren
mais lai on uol ferir. Noil faill nuill temps
tan gen sap aizir. E uola leu e fai si mot tem.
E nais d'ausaut que ses ab ioi emps. E qant
fai mal senbla que sia bes. E uiu de ioi e de
sen e combat. E noi garda paratge ne ricor.
En son palais on ella ua iazer. A. v. porta
ls e qui l dos uol ubrir. leu passa ls tres ma
greu s'en pot issir. E uiu ab ioi cel qui pot
romaner. E pois puie hom p catres gras i
morles. mas noi entra uilans ni mal aps.
Quar li fals so el barri albergat. Q'an pres
del mon tota luna meitat.
Lai al peiron on ellai uai sezer. A un tauler
tal com saf deuezir. Que negus hom noi pot
los ponz eslir. las figuras noi troba so pla
zer. Et a nuillz ponz egals q no i a des. hom
malauratz e del iogar mesps. Que li ponz
son de uertz e trasgitat. E qui l'am fuig per
son ioc enuidat.
Tan quan clau mars ni terra pot tener. Al
solleill lutz si fai a totz tener. los uns tenir
e ils autres fai languir. los uns tenbat els
autres fai ualer. pois estra leu so q agen ap
mes. E uai nuda mas quat d'un pane d'aur
fres. Que porta seign etur fier parentat lis
son d'un foc. De que so aflamat.
El segon ters sofraing que ueire mes. El sole
rans es de tan gran rictat. Que sobrel cel es
lusa son reignat.

Guiraut de calanson. xxxiiij.
Tan doussamen. me uen al cor ferir. Us
dous desir. d'amor q'n ten iauzen. Qu'a
muet plaignen. D'una dousa dolor. Q'm ue
d'amor. p so sai en cert que sia amatz. mais
plus destreig on om nes plus priat. loina

pp: 4

d'autres, consacrera un traité aux relations de grâce et du libre-arbitre). Ainsi la voie n'est pas homogène. Un *raptus* la brise. Des quatre degrés qui l'invitent à se perdre en Dieu *(defectus in Deum)*, trois sont accessibles à l'homme, le dernier lui est accordé de surcroît. Il exige sa mort. Aussi longtemps qu'elle s'exerce dans la chair et l'intelligence, la *dilectio* achoppe face à leurs limites : le soi fait obstacle au dépassement de soi. Délivrée de ces contraintes, elle peut se noyer *(liquescere)* dans l'infini maritime de Dieu. Et cette fusion déifie son sujet *(sic affici, deificari est)*.

Mais attention au solide réalisme de la pensée médiévale ! Même enivrée de Dieu, l'âme exige un corps. Non plus celui, charnel, qui l'avait accueillie sur terre (objet de pénitence), ni le cadavre qu'elle a quitté à sa mort (objet de repos), mais le corps *spirituel* de la Résurrection qui abolit toute dissimilitude entre Dieu et l'homme et ouvre celui-ci, devenu *speculum Dei*, à la consumation d'un amour sans limite ni différence avec son objet.

Nulle fuite du *monde* sur ce parcours. Parce qu'elle est *corporalis*, la *dilectio* est *socialis*. Elle subit et partage le joug du *monde*, et y inscrit ses effets. Les consolations de la *suavitas* ne sauraient autoriser l'abandon de la présence à l'autre, le commandement de la *fraterna caritas*. Les apparentes contradictions dans la vie de Bernard ne sont que la marque de cette double appartenance, de la tension entre le réalisme de l'incarnation et l'attente de la fusion, entre l'attention portée au langage et la conscience de son inanité. Ici, le cloître, le silence, la solitude... là, en même temps, les voyages à travers l'Europe, les fondations d'abbayes, la prédication des croisades, les polémiques avec le pouvoir temporel, intellectuel et magistériel.

Par où l'on retrouve le primat d'humanité de cette spiritualité. Par où tout mystique est souvent *aussi* un politique.

ALAIN ARNAUD

Parchemin, 219 ff., 185 × 130 mm, initiales en couleurs et rubriques. Le De Diligendo Deo *se lit aux f. 36 v.-45 v. B.N., Mss, latin 2944.*

8

SUGER
(1081-1151)

La Consécration de l'église de Saint-Denis
1143
Mémoire sur son administration abbatiale
1147

Né probablement à Saint-Denis ou à Argenteuil, en 1081, Suger avait été voué en 1091 à l'abbaye de Saint-Denis. Il en sera élu abbé en 1122. Avant même cette date, il était devenu « l'ami et le conseiller » du roi Louis VI le Gros dont il écrira plus tard la *Vie*. Le roi Louis VII, monté sur le trône en 1137, aura en lui la même confiance. Le dévouement de l'abbé de Saint-Denis à la dynastie capétienne a conduit à lui donner parfois le titre de « père de la monarchie française ».

Cet attachement à la couronne de France est inséparable du zèle que Suger devait déployer au service de son monastère. Il en avait d'abord réorganisé le temporel et accru les revenus. Mais c'est à la reconstruction de l'abbatiale qu'il devait principalement s'attacher. Lui-même nous raconte les étapes et les motifs de cette reconstruction dans son traité sur *La Consécration* de cette église et dans son *Mémoire sur son administration abbatiale*. La vieille église carolingienne qui subsistait encore au moment de son élection était devenue trop petite pour accueillir les foules qui s'y pressaient. Avec une intrépidité et un génie inventif souvent évoqués, cet homme de petite taille se mit lui-même à la tâche. Après avoir fait abattre l'ancien porche, trop étroit, il créa un triple portail, surmonté de deux tours. Il y ajouta les deux premières travées d'une nouvelle nef, flanquée elle-même de deux collatéraux. Il s'attaqua ensuite à l'édification d'un nouveau chevet, d'une remarquable ampleur. Sur la crypte romane, qui servit de soubassement, il organisa une couronne de sept chapelles rayonnantes débouchant sur un double déambulatoire. Les voûtes de ces chapelles, portées par des croisées d'ogive que soutenaient de légères colonnes, et les hautes fenêtres qui inondaient l'église de lumière, constituent une étape décisive dans l'histoire et l'évolution de l'architecture gothique. De somptueux vitraux et un riche mobilier devaient faire de cette église la plus belle de l'Occident chrétien.

L'œuvre architecturale de l'abbé de Saint-Denis est animée tout entière par une esthétique spirituelle dont ses écrits nous révèlent les principes. A la différence de saint Bernard qui, à la même époque, manifestait son hostilité à tout luxe dans le décor des églises et se faisait le défenseur d'une architecture caractérisée par sa pureté et sa simplicité, Suger veut mettre au service de la célébration des saints mystères ce que l'on peut trouver de plus riche et de plus beau. Il était influencé, en cela, par les écrits attribués alors à saint Denis, premier évêque de Paris, que l'on croyait avoir été disciple de saint Paul. En réalité, ces ouvrages étaient sortis de la plume d'un auteur syrien du début du VIe siècle. Ils étaient rassemblés dans un précieux manuscrit, déposé à Saint-Denis, qui avait été donné à Louis le Pieux par l'empereur de Constantinople, Michel le Bègue, au IXe siècle. Traduits et commentés par Jean Scot Erigène, ces écrits avaient contribué à répandre un enseignement spirituel difficile, mais dont on peut résumer l'essentiel en rappelant qu'il s'agissait, par la prière et la purification du cœur, et à travers la splendeur de symboles empruntés aux réalités terrestres, de revenir à Dieu, lumière invisible, source de toute beauté et de toute lumière. Suger trouvait là une philosophie et une théologie dont on retrouve l'écho dans ses propres écrits et qui justifiaient l'admirable entreprise dans laquelle il s'était engagé.

ABBÉ JEAN CHATILLON

Parchemin, 66 ff., 205 × 150 mm, lettres ornées, écriture soignée. XIIe s. Provient de l'abbaye de Saint-Denis. Ne contient que le Liber de rebus in administratione sua gestis. *B.N., Mss, latin 13835.*

9

WACE
(1100 ?-après 1174)

Roman de Brut
1155

De Wace, nous ne savons guère que ce qu'il dit lui-même dans son dernier ouvrage, le *Roman de Rou* (commencé en 1160). Né dans l'île de Jersey, tout au début du XIIe siècle, il fit ses études à Caen puis à Paris ; il revint à Caen, où il était « clerc lisant » vers 1135, et fut chanoine de Bayeux après 1165. Cet intellectuel normand, homme de lettres, se fit une spécialité de traduire en français des textes latins (*Vie de sainte Marguerite*, la *Conception Nostre Dame*, etc.).

En 1155, il offre à Aliénor d'Aquitaine, épouse de Henri II d'Angleterre, grande figure du mécénat au XIIe siècle, son *Roman de Brut*. « Maistre Vace l'ad translaté », comme il le dit, de l'*Historia Regum Britanniae* que Geoffroy de Monmouth avait composée une vingtaine d'années plus tôt. Cette adaptation en langue romane (ce « roman », de 15 000 octosyllabes) est en fait une œuvre véritable, un *roman*. Conduit de façon alerte et parfois lyrique, ce texte, par le soin qu'il porte en particulier aux descriptions (jeux, voyages en mer, tempêtes, etc.), montre une réflexion et une dextérité stylistiques nouvelles ; il marque un progrès des techniques littéraires de la langue vulgaire. En outre, traduisant le chroniqueur gallois, Wace raconte pour la première fois en français les faits et gestes du roi Arthur. Ajoutant quelques détails de son cru (qu'il a lus ? entendus ?), telle la fameuse Table Ronde, il jette les bases de la grande légende arthurienne, à laquelle Chrétien de Troyes puis la prose du XIIIe siècle donneront tout son lustre.

BERNARD CERQUIGLINI

Le Roman de Brut *se lit dans de nombreux manuscrits. Une copie du XIIIe s. est montrée ici. Parchemin, 182 ff., 320 × 230 mm. XIIIe s. B.N., Mss, français 1416, fol. 63 v.-182 v.*

10

TRISTAN ET YSEUT
après 1160

Le manuscrit 2171 du fonds français de la B.N. nous a conservé un des textes les plus importants pour la connaissance de la tradition littéraire de *Tristan et Yseut*. Le contraste est grand entre la valeur de cette relique et l'aspect modeste, voire misérable, du monument codicologique qui l'abrite. Les 32 feuillets de vélin ne constituent qu'une partie d'un ouvrage dont manquent les premiers et les derniers feuillets, dans une proportion que nous ignorons. Encore les premières pages conservées sont-elles en partie effacées par des taches d'humidité, obligeant les éditeurs modernes à de difficiles tentatives de reconstitution. L'écriture elle-même, sans doute bien ordonnée sur deux

Ne trouvast on ne ne veïst
Si belles qui tes i queïst
Li varles aus loges s'estut
Tant qu'au seigneur venir estut
.ii. sergens i envoia
Et al avec eulz s'en ala
En la sale qui fu carree
Et longue autretant comme lee
En mi la sale avoit un lit
.i. preudomme seoir i vit
Qui estoit de chennes mellez
Son chief estoit enchapellez
D'un sebelin noir comme meure
D'une pourpre vermeil par deseure
Et cautel fu sa robe toute
Apuiez fu sus une coute
Et devant lui .i. feu mlt grant
De seche busche cler ardant
Qui fu entre .iiii. coulombes
Bien peust on .iiii. hommes
Asseoir environ le feu
Seust chascun et aise et leu
Les coulombes mlt fors estoient
Qui le cheminal soustenoient
D'arain espes et haut et le
Devant le seigneur s'ont ale
Cil qui li amainent son hoste
Si que chascuns li fu encoste
Ci endroit devise comment perceval
vint chies le roy pescheour et il vint
.i. vallet a la porte qui aporta une es
pee et le roy la tendi a perceval.

Quant le sire le voit venant
Si le salue maintenant
Et dist amis ne vous soit grief
Se encontre vous ne me lief
Que ie n'en sui mie a aisiez
Pour dieu sire or vous en taisiez
Fet cil qui ne me grieve point
Se dieu ioie et sante me doint
Li preudom tant pour lui se grieve
Tant com il puet se soulieve
Et dist amis ca vous traiez
Et de moi ne vous esmaiez
Si seez ci seurement
Lez moi si vous vient a talent
Li varles s'est lez lui assis
Et li preudoms li dist amis
De quel part venistes vous hui
Sire fet il hui matin mui
De biau repaire ainsi a non
Si m'eist dieux fet li preudom
Trop grief iournee avez hui faite
Vous meustes ainz que la guaite
Eust hui main l'aube cornee
Ainz estoit la prime sonnee
Fet li vallés ie vous affi
Que il parloient ainsi
.i. varles entre par la porte
De la meson et si aporte
Et apres devise comment il fu a
table encontre .i. biau feu. Et com
ment le vallet vint qui aporta la lance
qui sainne et les puceles le saint graal.



pp: 11

colonnes de 35 ou 36 vers, avec la première lettre, généralement majuscule, bien détachée à gauche de chaque vers, reste cependant confuse en raison de nombreuses négligences dans la graphie. Le copiste a certainement commis de nombreuses fautes d'interprétation, y compris celle de confondre une correction interlinéaire de son modèle avec un vers à ajouter. Les paragraphes, qu'il marque par une grande initiale à l'encre rouge, semblent avoir été parfois quelque peu décalés. Mais dans de nombreux cas ils correspondent à un changement dans la suite du récit.

Malgré tout le respect qu'on peut avoir pour cette copie unique, de la fin du XIIIe siècle, et malgré le désir de respecter au mieux les mots et les formes de l'époque, comme reflets d'une mentalité plus proche que la nôtre du créateur de l'œuvre, il est impossible d'éditer tel quel le manuscrit qui apparaît dans le détail parfois incompréhensible. C'est pourquoi un patient effort de retouche et d'interprétation se poursuit chez les éditeurs du texte depuis 1835. On essaie maintenant de réduire au maximum les corrections. Cependant il faut reconstituer le texte écrit, au moins un siècle plus tôt, par celui que l'on appelle Béroul, d'après deux allusions du texte lui-même, dans sa première partie : de Béroul au copiste du XIIIe siècle l'évolution a dû connaître plusieurs intermédiaires, avec un transfert du dialecte de l'ouest au français parlé dans l'Ile-de-France.

L'œuvre, par sa structure, son style, sa thématique, marque le passage de la tradition des conteurs ou chanteurs épiques, donnant de la légende une version discontinue, répétitive, organisée en scènes dialoguées, à la tradition des grands romans arthuriens, organisant le récit en longues séquences, et se signalant par l'intervention du roi Arthur lui-même et de ses chevaliers. Le changement de style se repère à partir du folio 20 v., 2e colonne : « Seignors, au jor du parlement... », c'est-à-dire avec l'épisode de la séparation des amants, découverts en forêt par le roi Marc. Le *Tristant* d'Eilhart von Oberg, qui a suivi jusque là Béroul, s'en sépare alors, ce qui renforce l'impression que notre texte suit plus rigoureusement un modèle dans sa première partie, pour s'en écarter ensuite et donner libre cours à une autre forme de création littéraire : c'est souvent le cas avec les œuvres du XIIe siècle, et la nôtre peut être contemporaine des premiers romans de Chrétien de Troyes. Cette opposition structurale des styles s'appuie sur le contraste voulu entre la vie des amants sous l'effet du philtre et l'évolution de leur amour une fois dissipée la magie du philtre, le partage se situant au solstice de la troisième année, soit à la Saint-Jean. Cette version de la légende se caractérise aussi par une interprétation symétrique de la magie et de la souffrance amoureuses, interprétation qui, rompant avec l'image de la sexualité celtique, oriente définitivement la légende de Tristan et Yseut vers l'idéal du couple uni, au-delà de toute règle, dans la passion. Quant aux premières actions, d'allure mythologique, de Tristan (sa naissance, le combat contre le Morholt, le combat contre le dragon et la conquête d'Yseut pour le roi Marc), il y est fait des allusions précises dans notre texte, sans qu'on puisse décider si l'auteur en faisait le récit détaillé au début du texte, comme Eilhart von Oberg, ou s'il se contentait de renvoyer à une tradition supposée connue (comme le fait, à la même époque, Marie de France, au début du *Lai du chèvrefeuille*). Même incertitude en ce qui concerne le dénouement. L'enchaînement des épisodes conduisant à la mort des amants nous est connu par Thomas d'Angleterre, qui a tiré le mythe vers le symbole. Par comparaison avec cet auteur, fin et courtois, Béroul ou son successeur (dans la deuxième partie) semblent plus près du mythe, un mythe qu'ils ont contribué à créer, et qui hante encore la conscience moderne.

DANIEL POIRION

Parchemin, 32 ff., 240 × 165 mm. Fin du XIIIe s. B.N., Mss, français 2171.

11

CHRÉTIEN DE TROYES
(XIIe siècle)

Le Conte du Graal
ou *Perceval*
vers 1180

De Chrétien de Troyes, l'un des écrivains les plus importants du Moyen Âge, l'on ne sait guère que ce qu'il dit de lui-même dans le prologue de certains de ses romans. Clerc accompli, il vécut sans doute quelque temps à la cour de Marie de Champagne, fille d'Aliénor d'Aquitaine, qui lui commanda le *Chevalier de la Charrette*. Il est l'auteur de chansons courtoises — qui font de lui le premier trouvère français —, et surtout de cinq romans en vers qu'il signa *Crestïens* ; il en avait peut-être composé d'autres, perdus ; on lui attribue parfois *Guillaume d'Angleterre*, un récit hagiographique fort éloigné de l'univers arthurien.

Erec et Enide (vers 1165) est le premier roman arthurien en français ; utilisant les figures d'Arthur, de Guenièvre, de Gauvain, de Keu que lui fournit le *Brut* de Wace, Chrétien « met en roman » des légendes d'origine bretonne. *Cligès* (1176) se donne comme un « anti-Tristan » dépassant l'opposition entre amour courtois et mariage et refusant une conception de l'amour nécessairement tragique ; ce récit illustre en outre le thème de la *translatio studii*, passage des valeurs du monde antique gréco-latin au monde occidental : Cligès vient de Grèce, aime Fénice, fille de l'empereur d'Allemagne, et s'enfuit avec elle à la cour d'Arthur avant de l'épouser et de retrouver son trône. Le *Chevalier de la Charrette* (ou *Lancelot*) et le *Chevalier au Lyon* (ou *Yvain*) furent sans doute écrits parallèlement, vers 1179-1180 ; dans le premier, achevé par Godefroi de Lagni, apparaît pour la première fois le couple courtois formé par Lancelot et Guenièvre ; le second, comme *Erec*, traite de l'amour courtois et du mariage, et de leurs rapports avec les vertus chevaleresques.

Le dernier roman de Chrétien de Troyes, le *Conte du Graal* ou *Perceval*, commencé vers 1180-1181 et inachevé, est sans doute celui qui eut la plus riche postérité. D'une part, très vite, des « continuateurs » composèrent des suites et des conclusions aux aventures interrompues de Perceval et de Gauvain. D'autre part, avec le surgissement de la prose, dans la première moitié du XIIIe siècle, des « cycles » romanesques reprennent et amplifient les aventures de la cour d'Arthur et la légende du Graal. C'est en effet dans ce roman de Chrétien qu'apparaît pour la première fois cette légende qui devient très vite l'un des thèmes fondateurs de la littérature médiévale.

Roman d'éducation, le *Conte du Graal* est construit autour de l'épisode du château du Graal : le jeune héros, à qui son nom n'a pas encore été révélé, assiste à l'énigmatique cortège du Graal : un jeune homme traverse la salle, portant une lance dont la pointe saigne ; il est suivi d'une jeune fille portant le Graal dont sourd une extraordinaire lumière ; elle-même est suivie d'une autre jeune fille portant un tailloir d'argent. Le jeune homme n'ose poser de question : son silence sera cause de graves malheurs. Cette scène fondatrice sera le point de départ de plusieurs « quêtes », et d'un texte à l'autre, le Graal se transforme : corne d'abondance magique à ses origines celtiques sans doute, il se trouve peu à peu christianisé, par Chrétien de Troyes d'abord chez qui il contient l'hostie ; Joseph de Boron, puis l'auteur du *Perlesvaus* en font la coupe où fut recueilli le sang du Christ mourant sur la croix ; dans la *Quête du Graal*, il est explicitement métaphore de la grâce divine et rassasie chacun des chevaliers présents.

Le premier « éditeur » de Chrétien fut le copiste Guiot qui, vers le milieu du XIIIe siècle, réunit en un recueil plusieurs romans, dont ceux de Chrétien. Ce manuscrit, le français 794 de la Bibliothèque nationale, est entré dans la Bibliothèque du Roi en 1733, venant de la collection de Cangé ; c'est un gros volume de 433 feuillets de vélin.

Si les quatre premiers romans de Chrétien nous ont été transmis par six ou sept manuscrits des XIIIe ou XIVe siècles, le *Conte du Graal*, lui, se trouve dans quinze manuscrits, dont les plus beaux sont sans doute le manuscrit de Montpellier (Bibliothèque de la Faculté de Médecine, H.249) et le français 12577 de la Bibliothèque nationale.

CHRISTIANE MARCHELLO-NIZIA

Parchemin, 272 ff., 322 × 224 mm. Paris, vers 1330. B.N., Mss, français 12577.

12

Arnaut Daniel

(vers 1150-1200)

Œuvres

v. 1180-1200

Il arrive qu'un monde à son apogée et déjà menacé par l'ombre de sa ruine imminente façonne la langue la plus pure et traverse les siècles pour faire entendre un chant. C'est en tout cas ainsi qu'il en est de la civilisation d'oc dans la seconde moitié du XIIe siècle qui a choisi de nous léguer la perfection de sa lyrique pour prix de son passage. Alors, en un homme, ici, c'est Arnaut Daniel, vient se concentrer l'accès de langue d'un très haut moment de poésie, l'un de ces relais de la vraie parole que l'on perçoit, pour peu que l'on y prenne garde, comme un possible point d'origine, antériorité superbement idéale de tout lyrisme à venir. C'est là, à ce plus haut, que se tient Arnaut Daniel, né en Périgord, noble lettré, poète autant que musicien, en proie à cette quête de l'impossible qu'est le « trouver » (trobar), s'éprouvant dans l'amour de la langue qui recoupe très précisément celui qu'il voue à sa dame. Arnaut porte la langue d'oc à son point d'indépassable, et avec lui — comme en témoignent les dix-huit pièces qui nous sont parvenues — l'alliance d'une intention poétique, d'une pratique musicale et d'une vision de l'amour se propose dans le heurt d'un vertige comme l'unité frémissante de l'être — homme et monde — saisi en son entier. Cette hardiesse tutoyant le sacré n'a été, ni du vivant d'Arnaut Daniel ni dans le cours de l'histoire, totalement comprise. Pourtant, pour plusieurs, et qui sont eux-mêmes poètes et quels, il est le paradigme de l'homme entré en poésie. C'est à Dante, au chant XXVI de son *Purgatoire*, qu'il revient d'avoir le premier donné à Arnaut sa juste place et doublement, puisque Dante, immédiatement après avoir fait prononcer l'éloge d'Arnaut par Guido Guinizelli, incomparable intercesseur dans la mesure où il est le père du « dolce stil novo », c'est-à-dire de la poésie que Cavalcanti et Dante lui-même dès l'abord ont pratiquée, suspend le cours de son poème, de sa langue, afin de laisser parler Arnaut dont l'occitan s'engouffre dans le grand poème qu'est la *Comédie* pour le parcourir à la façon d'une nostalgie, résurgence d'un passé fondateur venu soulever l'instant. Dante ne pouvait aller plus loin dans l'ordre de l'hommage que de céder ainsi la parole en une manière de pastiche. Pétrarque à son tour saluera Arnaut auquel il emprunte la forme si profondément originale de sa fameuse sextine (une canso où les rimes-refrains au nombre de six tournent et reviennent en un paysage complexe d'échos suggérant l'infini dans le fini), et Le Tasse, gagné lui aussi par cette passion des grands poètes italiens pour Arnaut, ira jusqu'à lui prêter un talent épique que rien aujourd'hui vraiment n'atteste (pas même l'allusion de Dante aux « proze di romanzi »). Toutefois, en raison peut-être même de ces brûlantes références, s'appuyant souvent sur une mésinterprétation du « miglior fabbro » (meilleur forgeron) de Dante, à vrai dire se délectant d'un véritable contre-sens, toute une tradition d'approches érudites a contenu Arnaut Daniel dans les limites très strictes d'un formalisme sec et ludique où la seule vertu serait le tour de force (fortune qui n'est pas sans rappeler de semblables objections







13

tout aussi infondées adressées à Scève ou à Gongora, à Mallarmé ou à Hopkins). Il faut entendre la langue d'Arnaut, aller jusqu'à elle, considérer l'ampleur de l'aventure spirituelle ainsi mise à nu, goûter le parfum vocal qui s'attache dans ses strophes à la « joy », au « sofrir », et s'avancer sous l'incomparable sensualité du vent et du fleurir, comme s'émouvoir du frôlement des oiseaux qui sont chez lui omniprésente réalité poétique et nullement images convenues. Il est tout naturellement revenu à un poète de notre siècle, Ezra Pound, de balayer décisivement les surdités face à cette poésie et de la présenter pour ce qu'elle est : une présence magnifiquement visitée, ce qui n'exclut pas du tout mais au contraire accroît l'efforcement poétique de qui s'astreint *aussi* à un travail d'artisan pour mieux affûter la langue d'amour.

Dans ce demi-siècle qui est l'âge d'or d'une entité géographique à travers sa langue avivée à l'extrême, il n'est pas indifférent de faire voisiner le nom d'Arnaut Daniel avec ceux de son maître et du plus aimé de ses pairs : les troubadours Raimbaud d'Orange (l'autre grand initiateur du *trobar clus*) et Bertran de Born (le reître lyrique), ami d'Arnaut avec lequel il a échangé (comme un siècle plus tard le feront Cavalcanti et Dante) l'envoi de quelques poèmes dans l'Aquitaine en ces deux décennies, fiévreuses et apaisées, qui précèdent l'année 1200.

YVES PEYRÉ

Chansonnier provençal. Parchemin, I-XIII *+ 188 ff., 335 × 230 mm. 93 initiales historiées (fol. 50, portrait d'Arnaut Daniel).* XIIIᵉ *s. Venise-Padoue. Reliure maroquin rouge aux armes de Clément XII. B.N., Mss, français 12473.*

13

ROMAN DE RENART
1174-1205

Le *Roman de Renart* est la somme de récits, appelés « branches », composés par des auteurs presque tous anonymes, qui ne se connaissaient que par leurs œuvres. Les principales branches, et les plus anciennes, — on en compte une quinzaine — sont rédigées entre 1174 et 1205. Mais de nombreux épigones rajoutent des épisodes jusqu'en 1250.

Le classement des branches est arbitraire et ne correspond ni à un ordre chronologique de composition, ni à un ordre rigoureux de succession des épisodes. Leur trait commun est de mettre en scène des animaux qui, sauf quelques exceptions tardives, éprouvent à leurs dépens la perfidie de Renart. L'élément essentiel est cependant la rivalité de Renart et d'Ysengrin, le loup.

On attribue à Pierre de Saint-Cloud le premier récit en français (appelé branche II), rédigé entre 1174 et 1177. Il ne se nomme pas, mais les auteurs anonymes des branches I et XVI parlent de lui. Ce premier récit se termine par le viol de la louve par Renart. Il remporte un vif succès auprès de toutes les classes sociales. Un autre auteur a l'idée de décrire le procès de Renart devant la cour de Noble (branche I) : ce récit, fertile en rebondissements, servira de point d'ancrage aux principaux épisodes, Renart multipliant les méfaits mais échappant toujours au châtiment suprême.

Participant de la veine parodique et satirique, cette épopée héroï-comique offre un reflet des institutions et du fonctionnement de la société féodale des XIIᵉ et

12

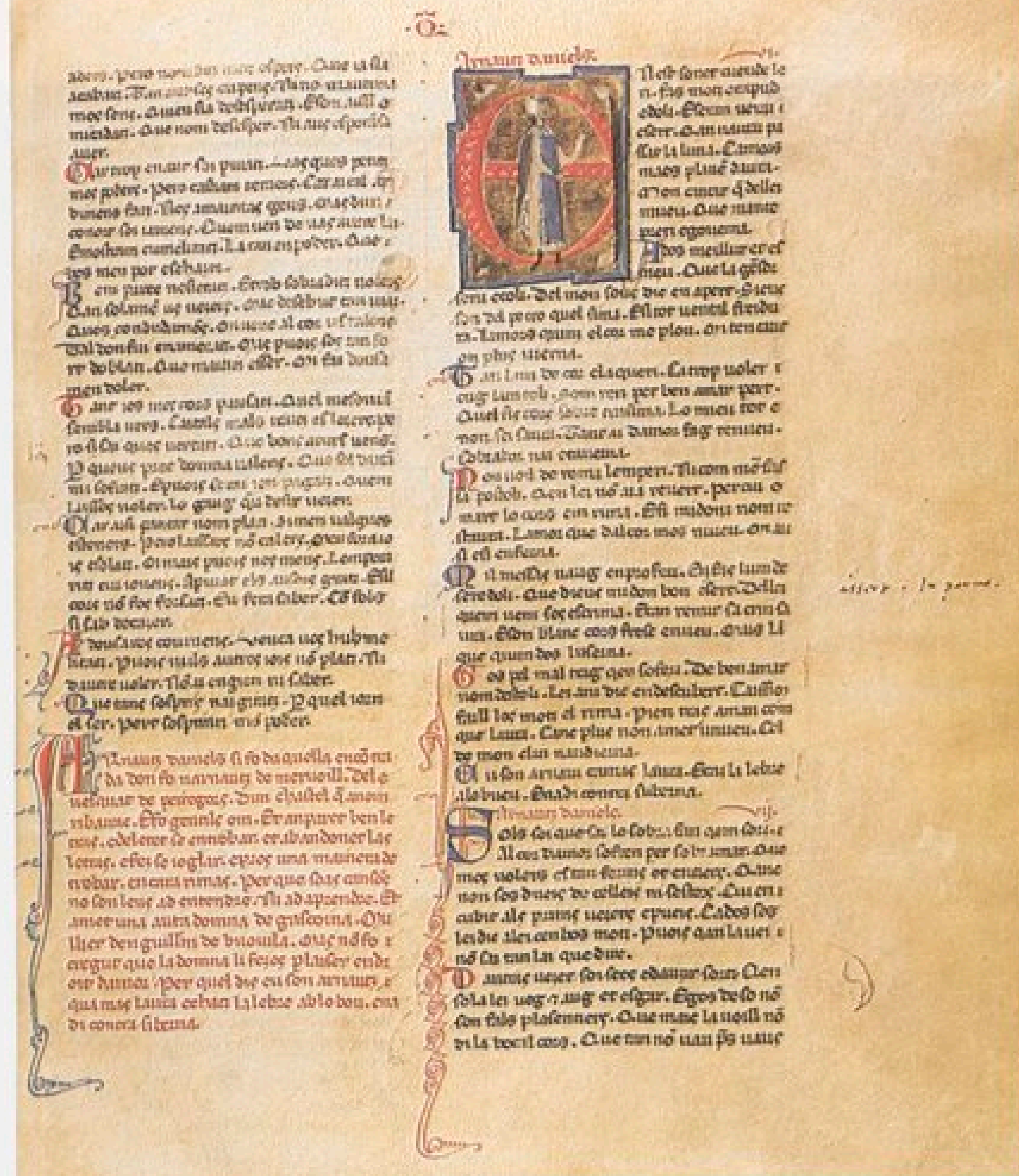
XIIIe siècles. Elle décrit un monde hiérarchisé où règne la violence, où il faut sans cesse se battre pour manger et survivre. Elle ne ménage pas les représentants de l'Église. Si quelques vilains apparaissent, la bourgeoisie est à peu près absente et aucun épisode ne se situe dans un milieu urbain.

À la fin du XIIIe siècle, Jacquemart Gielée reprend les mêmes personnages pour écrire une œuvre d'édification morale à forme allégorique et symbolique où Renart devient l'incarnation du Mal, maître du monde (*Renart le Nouvel,* 1288). Plus clairement polémiques et dirigées contre les Ordres Mendiants, deux autres œuvres du XIIIe siècle utilisent la forme du *Roman de Renart: Renart le Bestourné* de Rutebeuf (vers 1261) et le *Couronnement de Renart.* Au XIVe siècle, enfin, un clerc de Troyes donne une dernière version de *Renart*: son but est de prendre le masque de Renart pour critiquer la société. Son *Renart le Contrefait* passe en revue tous les états et accorde une place de choix à la bourgeoisie.

Les diverses branches sont réunies dans un même manuscrit dès le XIIIe siècle. Ces manuscrits, du XIIIe et du XIVe, sont illustrés de nombreuses miniatures, qui donnent à voir les principaux personnages et les scènes les plus connues: Renart et Chanteclerc, l'épisode du puits, etc. constituant des sortes d'histoires en images, parallèles au texte. Les manuscrits de *Renart le Nouvel* offrent des représentations plus anthropomorphiques: Noble et Renart, en armure, sont à cheval; Renart reçoit, assis sur un trône, les représentants de l'Église et de la Noblesse.

MICHÈLE GALLY

Parchemin, 157 ff., 278 × 195 mm. Nombreuses petites peintures. Fin XIVe s. Nord de la France. B.N., Mss, français 12584.



14

GEOFFROY DE VILLEHARDOUIN
(vers 1154-après 1212)

La Conquête de Constantinople
vers 1208

Geoffroy de Villehardouin, maréchal du comté de Champagne dès 1185, prit la croix en 1199 avec le comte Thibaud III qui l'envoya à Venise pour y négocier le transport des croisés (février 1201). Il eut ensuite à décider Boniface de Montferrat à remplacer Thibaud comme chef de l'expédition. Son propre départ doit se placer en avril 1202, quand il renonça à sa maréchaussée.

Il joua un grand rôle dans la croisade, assumant plusieurs fois des missions diplomatiques. En 1205, Baudouin Ier le fit maréchal de Romanie; c'est lui qui ramena à la côte les croisés vaincus à Andrinople. Devenu seigneur de Mosynopolis dans le royaume de Salonique, il participait en 1210 à la négociation du concordat de Ravenique. Sans doute commença-t-il à écrire en 1208 une relation de la Croisade qu'il mena jusqu'en 1207. Il disposait de notes et de documents grâce auxquels sa chronologie est bien assurée. Bien informé, il explique le détournement de la croisade par une succession d'événements imprévus dont il rejette la responsabilité sur ceux qui abandonnèrent la croisade, sans trop insister sur l'erreur initiale sur les effectifs attendus dans laquelle il avait lui-même sa responsabilité. Il voit dans ces événements une intervention de la Providence. On l'a accusé d'avoir voulu dissimuler des intrigues et des arrière-pensées; mais on s'accorde à peu près aujourd'hui pour reconnaître sa sincérité.

Le récit est vivant, bien structuré, écrit dans une langue très claire, qui ne recherche pas les effets littéraires. C'est pratiquement la plus ancienne relation historique écrite directement en français par un chevalier, et sa valeur comme source historique n'est pas inférieure à celle qu'elle a sur le plan littéraire.

Le manuscrit français 4972 n'est pas le plus ancien des manuscrits conservés; il date seulement de la seconde moitié du XIVe siècle. Mais, avec celui d'Oxford (Bodleian Library, Laud. misc. 587) auquel il est étroitement apparenté, il représente la forme la plus ancienne du texte. C'est au même groupe qu'appartenaient les manuscrits aujourd'hui perdus qui ont été utilisés par le plus ancien éditeur du texte, le fameux humaniste Blaise de Vigenère qui a donné en regard une version en français « rajeuni » (Paris 1585), et par l'édition réalisée en 1601 à Lyon.

JEAN RICHARD

Parchemin, 220 ff., 298 × 220 mm. XIVe s. Au bas du fol. 1 se trouve une miniature représentant l'arrivée des croisés à Constantinople. B.N., Mss, français 4972.

15

VILLARD DE HONNECOURT
(XIIIe siècle)

Carnet de dessins
Ier tiers du XIIIe siècle

Villard de Honnecourt nous est connu par un précieux manuscrit réalisé au cours du premier tiers du XIIIe siècle. Dans cet ouvrage, l'auteur se présente en même temps qu'il annonce son projet: il cherche à expliquer les techniques de construction (pierre et bois), et de dessin. Il s'agit avant tout d'une série de dessins à la plume sur parchemin avec de courts commentaires en latin ou en français. Villard a reproduit les machines les plus perfectionnées, s'intéressant comme bien d'autres au mouvement perpétuel; il a donné des croquis techniques sur la taille de la pierre et la mise en œuvre de la charpente; il a reproduit nombre de détails des édifices les plus importants construits ou en cours de construction (Reims, Laon, Chartres, Meaux...); il s'est inspiré de sculptures réalisées. Il y ajoute une ouverture d'esprit remarquable qui le pousse à s'intéresser aux animaux, dont certains exotiques, et ne dédaigne pas de donner une recette pour guérir les blessures. Il est vraisemblable qu'en réunissant cette documentation, il songeait à une sorte de manuel destiné à diffuser les connaissances les plus avancées de l'époque, servi en outre par une qualité de dessin non moins remarquable.

Il s'agit donc d'un témoignage exceptionnel, dont nous ne connaissons pas de semblables.

Une édition moderne qui tient compte des recherches les plus récentes sur tous les aspects abordés par Villard de Honnecourt, s'est efforcé de mettre en lumière la personnalité d'un être qui annonce à bien des égards la curiosité d'esprit des hommes de la Renaissance. Reproduisant le manuscrit à sa dimension originelle, elle se veut à la portée du public le plus large possible.

ALAIN ERLANDE-BRANDENBURG

Parchemin, 33 ff., 240 × 160 mm. Ier tiers du XIIIe s. B.N., Mss, français 19093.

Sachiez que .M. et C.
et quatre uinz anz apres
lincarnation nostre sei
gnor iesucrist. Al tens
Innocent lapostoille
de Rome et phelipe
Roi de france. et Richart Roi den
gleterre et un saint home en fran
ce qui ot nom folques de nuilli.
Cil nuillis si est entre ligni sor
marne e paris. et il ere prestres et
tenoit la parroiche de la uille. Et
cil folques dont ie uos di comenca
a parler de deu par france et par
les autres terres entor. et nostre sires
fist maint miracles por lui. Sachi
ez que la renomee de cel saint home
ala tant que ele uint a lapostoille
de Rome Innocent. et lapostoil
le enuoia en france et manda al
prodome quil preechast de la croiz par
sautorite. et apres i enuoia un suen
cardonal maistre perron de
chappes croisie. et manda par lui
le pardon tel come uos dirai. Tu
it cil qui se croisseroient et feroient le
seruise deu un an en lost seroient
quites de toz les pechiez que il auo
ient fait dont il seroient confes.
Porce que cil pardons fu issi granz.
si sen esmurent mult li cuers des genz.
et mult sen croisierent porce que
li pardons ere si granz.
En lautre an apres que cil preu
dom folques parla en si de deu

ot un tornoi en campaigne a un cha
stel qui ot nom Aicris. Et par la
grace de deu si auint que tibauz
quens de campaigne et de brie prist
la croiz. et li quens loeys de blo
is et de chartain et ce fu a lentree del
auent. Or sachiez que cil quens
Thibauz ere iones hom. et nauoi
t pas plus de .xxii. anz. Ne li
quens loeys nauoit pas plus
de xxvii. anz. Cil dui conte ere
neueu le Roi de france et si co
usin germain et neueu le Roi
dengleterre de lautre part.
Avec ces .ii. contes se croisserent
.ii. mult halt baron de france
Symons de monfort et Renal
de monmirail. Mult fu grant
la renomee par les terres quant
cil .ii. halt home se croisierent.
En la terre le conte Thibaut de
campaigne se croisa garniers
li euesques de troies. li quens
Garniers de brene. Jofroi de jo
enuile qui ere seneschaus de
la terre. Robert ses freres. Gau
tiers de Gaignoru. Gautiers de
monbeliart. Eustaices de con
flans. Guis deplaissie ses
freres. Henris darbilliers. Oge
rs de saintcheron. Vilains de nu
lli. Jofroi de uilehardoin li ma
reschaus de campaigne. Jofroi ses
niers. Guillelmes de nulli. Gau
tiers de fuligni. [illegible]




Ci comence li force des trais de
portraiture si con li ars de iometrie
les ensaigne · por legierement ouvrer ·
& en lautre fuel sunt cil de le maconerie ·


19







16

VINCENT DE BEAUVAIS
(v. 1190 - v. 1264)

Le Grand Miroir

1244-1256/1259

Vincent de Beauvais fut le plus important des encyclopédistes du XIIIe siècle, et l'un des plus grands du Moyen Âge. On sait fort peu de chose de son existence : il était Frère Prêcheur (dominicain), et aurait été lié avec le roi Louis IX.

Son œuvre majeure est l'immense *Speculum majus*, qui comprend trois parties : le *Speculum naturale* (histoire naturelle), le *Speculum doctrinale* (exposé de la doctrine scolastique), le *Speculum historiale* (histoire universelle retraçant l'histoire du monde de la création jusqu'au temps de saint Louis), et un *Speculum morale* qui devait être ajouté plus tard.

À proprement parler, Vincent de Beauvais fut non pas l'auteur, mais bien plutôt le maître d'œuvre de cette gigantesque encyclopédie : une équipe l'aidait sans doute, et le roi aurait même donné l'ordre qu'on ouvrît à Vincent toutes les bibliothèques du royaume ; on a gardé trace de son passage dans plusieurs abbayes pour y trouver des informations.

De cet énorme ouvrage nous sont parvenus plus de cent manuscrits, de l'Europe entière, ce qui témoigne d'un très grand succès. Dès le début du XIVe siècle, un index alphabétique fut ajouté au *Speculum* pour en faciliter la consultation : ce fut sans doute le premier du genre. Imprimé dès 1473, l'ouvrage de Vincent de Beauvais n'a cessé de connaître des rééditions jusqu'au XVIIe siècle.

Au début du XIVe siècle, Jean de Vignay, l'un des traducteurs les plus prolifiques de l'époque, et qui travaillait surtout pour la reine Jeanne de Bourgogne et le roi Philippe VI de Valois, donna une traduction française du Prologue (le célèbre et important *Libellus apologeticus* où l'auteur expliquait son but et sa démarche) et des deux premiers livres du *Speculum historiale* : le *Miroir historial* fut ainsi mis à la portée d'un public laïque et dès lors figura dans nombre de bibliothèques princières.

CHRISTIANE MARCHELLO-NIZIA

Miroir historial *(traduction faite en 1332-1333 par Jean de Vignay). Parchemin. 6 vol. 325 × 225 mm. Vers 1370-1380, Paris. 707 miniatures. Exécuté probablement pour Charles V ; a appartenu à Jean de Berry. Entré à la B.N. en 1970. B.N., Mss, n.a.fr. 15939-15944.*

pp: 15

18

17

BRUNETTO LATINI (BRUNET LATIN)
(v. 1220-1294)

Le Trésor

vers 1266

Né vers 1220, formé à l'Université (de Bologne ou d'Arezzo), Brunetto Latini fut notaire, profession d'une grande importance dans la vie privée et publique à Florence. Il l'exerça au service des organismes politiques de la commune, alors aux mains des Guelfes. Envoyé en ambassade en 1260 auprès du roi de Castille, il apprend sur la route du retour la victoire des Gibelins à Montaperti, leur entrée à Florence et sa propre condamnation à l'exil et à la confiscation de ses biens. Brunetto séjourne en France (Arras, Paris, Bar-sur-Aube) pendant six ans au cours desquels il écrit en langue d'oïl le *Trésor* et en toscan son abrégé le *Tesoretto*, ainsi que la *Rettorica* (première traduction, partielle, du *De Inventione* de Cicéron dans une langue vulgaire), le *Favolello* (petit poème moral inspiré, à travers un ouvrage latin de Boncompagno da Signa, du *De Amicitia* de Cicéron), et enfin des traductions toscanes de trois (et peut-être quatre) discours de Cicéron.

Rentré à Florence en 1266, après la revanche guelfe de Bénévent, il y occupe, outre d'importantes fonctions politiques, celle de « scriba consiliorum et cancellarie » de la Commune, c'est-à-dire de rédacteur en latin de tous les actes officiels, traités, etc., émanant du gouvernement.

Objet d'un respect unanime qu'attestent le chroniqueur Giovanni Villani et Dante (qui lui rend hommage au chant XV de l'*Enfer*), Brunetto doit sa popularité à sa science, à ses qualités de prosateur, à son œuvre de divulgation du savoir. Mais son originalité, par rapport à d'autres éminents traducteurs, rhétoriciens, encyclopédistes ou épistolographes de son temps, réside dans le lien, qu'il ne cesse de proclamer, entre son activité et la formation de l'élite dirigeante florentine, entre la rhétorique (« science des cités ») nourrie des *Artes dictandi* de Bologne, et l'art de penser juste et de bien gouverner. Cette préoccupation se révèle notamment dans la dernière partie du *Trésor*.

Le *Trésor* est la première encyclopédie médiévale rédigée directement en langue vulgaire, « selon le langage des François... porce que la parleure est plus delitable et plus commune a tous gens ». Il comporte trois sections, la première comprenant des éléments de théologie, d'histoire universelle, de physique, géographie, histoire naturelle ; la seconde des notions d'éthique et d'« économique » ; et la dernière des enseignements de rhétorique et de politique. Cette compilation originale de sources fort diverses devait connaître en Europe un grand succès (surtout dans une version en prose toscane dont on ignore l'auteur, retraduite à son tour en diverses langues, dont... le français).

CLAUDETTE PERRUS

Li Livres dou Tresor. *Parchemin, 178 ff., 325 × 230 mm. Fin XIIIe s., Italie centrale. Initiales historiées et ornées. A appartenu à Colbert. B.N., Mss, français 570.*

18

GUILLAUME DE LORRIS
(Ire moitié du XIIIe s.)

et JEAN DE MEUN
(XIIIe s.)

Le Roman de la Rose

v. 1230 - v. 1270

Le *Roman de la Rose*, poème en vers octosyllabiques, fut entrepris par Guillaume de Lorris vers 1230. Interrompu au vers 4028 (ou 4058 suivant les versions), il fut poursuivi par Jean de Meun (ou de Meung) vers 1270, mais dans une tout autre perspective (vers 4029-21750 ou 4059-21580).

Guillaume de Lorris inventa une forme narrative nouvelle, adaptant le procédé *allégorique* hérité des poètes latins aux thèmes de la lyrique courtoise ; l'un des tout premiers, il utilise la forme du *songe autobiographique*, et Jean de Meun poursuit dans cette voie : le roman se présente comme un immense récit de rêve.

La partie écrite par Guillaume de Lorris se donne comme un art d'amour : *Ce est li Romanz de la Rose, ou l'art d'Amors est tote enclose* (vers 37-38). C'est une quête initiatique courtoise, mais allégorisée : un matin de printemps, le jeune héros (le narrateur) arrive devant un parc enclos de murs peints de figures af-

A pou que le cuer ne me part
Quant de la rose me souuient
Que si esloignier me couuient

L'amant

En tel point ay grant piece este
Tant que me vit ainsi mate
La dame de la haulte garde
Qui de sa tour aual esgarde
Raison fu la dame appellee
Lors s'est de sa tour aualee
Si est tout droit a moy venue
Elle ne fu pas ieune ne chanue
Ne fu trop hardie ne trop lasse
Ne fu trop maigre ne trop crasse
Les yeux qui en son chief estoient
Comme chandelles reluisoient
Si ot ou chief une couronne
Bien ressembloit haulte personne
A son semblant et a son vis
Pert qu'el fust faite en paradis
Car nature ne seust pas
Oeuvre faire de tel compas
Sachiez se la lettre ne ment
Que dieux la fist mesmement
A sa semblance et a s'ymage
Et li donna tel auantage
Qu'elle a pouoir et seigneurie
De garder homme de folie
Pour qu'il soit tel que il la croie
Ainsi com ie me dementoie

Comment raison descent de sa tour pour chastoier l'amant



Atant e vous raison commence
Biaux amis folie et enfance
T'ont mis en paine et en esmay
Mar veis le biau temps de may
Qui fist ton cuer trop esgaier
Mar t'alas oncques umbraier
El vergier dont oiseuse porte
La clef dont el ouuri la porte
Folz est qui s'acointe d'oiseuse
S'acointance est trop perilleuse
Elle t'a trahy et deceu
Amours ne t'eust ia veu
S'oiseuse ne t'eust conduit
Ou biau vergier qui est deduit
Se tu as folement ouure
Or fai tant que soit recouure
Et garde bien que tu ne croies
Le conseil par qui tu foloies
Bien foloie qui se chastie
Et quant ieunes homs fait folie
L'en ne s'en doit pas merueillier
Or te vueil dire et conseillier
Que l'amour mettes en oubli
Dont ie te voy si affoibli
Et si conquis et tourmente
Ne voy autrement ta sante
Ne ta garison autrement
Car mont te bee durement
Dangiers li fel a guerroier
Tu ne l'as mie a essaier
Et de dangier neant ne monte
Enuis que de ma fille honte
Qui les roses deffent et garde
Com celle qui n'est pas musarde
Si en dois auoir grant paour
Car en tous ceuls n'y voy peour
Auec ces deux est male bouche
Qui ne seuffre que nuls y touche
Auant que la chose soit faite
L'a il ia en .C. lieux retraite

Pour quoy las tu crucefie sanz raison. et as este si ose et as amene a nr̄e region laniacent et iuste. et as pdu les maulais ⁊ nos iustes de tout le monde. Tu as fait contre toy ⁊ contre moy. Ore en auāt cognisteras tu quans ⁊ combien grans tormens ⁊ sanz fin tu es a souffrir en ma pardurable garde. Et celui disant ceste parole le roy de gloire dist a celui. Le sathan sera en ta poeste en lieu de adam ⁊ de ses filz. et de touz les iustes. Et en estendant sa main dist venez avant a moy touz mes sains. et touz vous qui avez mon ymage ⁊ ma samblance. Et apres ce dist il a haute voiz. Je te benirai sire pour ce que tu mas receu. ne tu nas pas delite mes anemis sus moy ⁊c. Et tenant la main de adam mōta hors denfer. et touz les sains lont ensui. Et adonc se escria david chantez a nr̄e seigneur nouvel chant. Quar il a fait merveilles. Et toute la multitude des sains respondi. Ceste gloire est a touz les sains de celui. ainsi soit il. Et donc se escria abacuch. Tu es issus sire el salu de ton pueple. Et touz les sains respondirent beneoit soit celui qui est venu ou non de nr̄e seigneur dieu nr̄e seigneur. Et il resplendi en nous. Et micheas se escria disant qui est le dieu si cōme toy ostant iniquite aussi cōme toy. Et touz les sains respondirent. Cestui est nr̄e seigneur dieu en pardurablete. et ou siecle des siecles. ycelui regnera en nous el siecle ⁊ en outre. Et touz les sains prophetes li raportoient loenges saintes de leur devant dittes prophecies. Et touz les sains ensuioient nr̄e seigneur crians amen et alleluya. le quel les mist en paradis.

De la venue a lencontre dieu de enoch ⁊ de helye. Et du larron qui fu pendu a destre qui la tendoient a lentree de paradis. lxij





Et donc leur vindrent a lencontre deux hōmes anciens de iours auquel il demanda qui estes vous qui ne fustes onques mors en enfer avec nous. Mais estes mis en paradis avec vr̄e cors. Et lun deulz respondi. Je sui enoch qui par la parole de dieu fui ca transporte. et cestui est helyes qui est ci aporte en un curre de feu. Et navons point gouste de mort iusques a ore. Mais sommes gardes a lavenement antecrist pour combatre avec lui par signes ⁊ demonstrances devines pour estre ocis de lui en ihrlm. Et trois iours ⁊ demi apres nous serons derechief receu es nues. Et si cōme il ploient ainsi. vez un autre hōme tres mescheant portant a ses espaules le signe de la crois. Et touz les sains voians ycelui li demanderent. et tu qui es ⁊ quel signe est ce que tu portes a tes espaules. le quel respondi. Je fui larron et crucefie avec ihūcrist. Et vi les merveilles des creatures q̄ sont faites par la crois dycelui. Et cru ycelui roy et createur de toutes choses et tout puissant et depriai ycelui disant. remembre toy de moy sire quant tu venras en ton regne. Le quel tantost receut ma priere et me dist. Ainsi soit il. Je di a toy. Tu seras hui avec moy en paradis. et me dōna le signe de la croiz disant. Va en paradis portant ce signe. Et se les autres gardes de paradis ne te laissent entrer demonstre leur ce signe disant ihūcrist filz de dieu orendroit crucefie ma envoie ci. Et si cōme ie le fis maintenant langle ouvrant moy lins me mist dedens. Et me mist a la destre partie de paradis disant vez attent toy un pou. et tu verras entrer adam pere de tout humain linage.

auec ses filz sains et nestes de nr̃e seign̄.
Et les sains oyans les paroles du larro
distrent a vne vois. Beneoit soit le dieu q
apert. le dieu des misericordes qui a done
telle grace aus pecheours & a demene pec
a la gloire de paradis en vie tres certaine.
amen. De la fin de leur narracion et de
leur descripcion. lxiii.



Ce sont les misteres que no
auons veus. Et nous ne so
mes pas souffers raconter pl
ces autres choses. si comme mich.
angle nous est tesmoigne. le
quel nous est comande a aler outre le flum
iourdain en lieu tres bon et plenteif la ou
mlt dones sont qui resusciterent et qui re
suscitent auec nous. Et tant seulement no
sommes souffers celebrer .iij. iours la pasq
en ihrlm auec noz parens viuans en tes
moing de la resurrection nr̃e seigneur ihu
crist. apres les quiex .iij. iours il sont ra
uis es nues touz ceulz qui surrexerent auec
nous et menez outre le flum iourdain. &
ne sont plus veus de nul homme. Et donc
puis quil orent escript chascun toutes ces
choses en vn feullet de parchemin. Carinus si
bailla ce quil auoit escript es mains de a
ne. de cayphas & de gamaliel. Et leucie
donna ce que il auoit escript es mains de
nichodemus & de ioseph. Et puis sont i
diffigures soudainement et deuenuz touz b
blans. et ne furent puis veuz. Et les es
cripz d'yceulz furent trouuez touz egaux
ne plus ne moins vne seule lettre. Et
donc tout le peuple de la synagogue tres
tuis oyanz ces diz merueilleux escris de ca
rin & de leucien distrent touz ensamble.
Vraiement ces choses sont faites de nr̃e seig.
Et issanz de la synagoge ferianz leurs poi

trines a toute paour et angoisse sen ale
rent chascun a ses propres lieux. Et tantost
ioseph et nichodemus denoncierent ces cho
ses a pylate iuge qui les escript toutes et
mist ou liure du comu de sa preuoste.
De lascension nostre seigneur. lxiiii.



Adonc auant le iour de lascen
sion nr̃e seigneur si comme il est dit
par dessus sapparut nr̃e seigneur
viii. foiz. Et .ij. foiz en ciel io.
Cest a sauoir aus .xj. desciples
menganz a leur disner. Et touz les desci
ples tant apostres comme autres desciples &
femmes habitoient en ihrlm en celle partie
qui est dite mello. Cest a sauoir en la mo
taigne de syon ou dauid auoit fait faire
vn manoir pour soy. Et la estoit .j. refecto
oir grant & estendu. el quel nr̃e seigneur
comanda sa pasque estre appareillie. la ou les
apostres habitoient adonc touz .xj. Ces au
tres desciples et les femmes habitoient ilec
enuiron en diuers hostieux. Et si comme les
.xj. mengoient en ce refectouer nr̃e seigneur
sapparut a eulz. et reproua la durece de le
cuers et menga auec eulz. Et en dignant
comanda a yceulz que il ne se departissent de ihe
rusalem. Mais attendissent la promissio
de son pere. Et quant il ot ce dit il leur co
manda que il ississent hors de la cite & estia
noy des ier d'yceulz. Et tantost apres men
gier les .xj. apostres et les autres desciples
& les femmes issirent d'un acort hors de la
cite selonc le comandement nr̃e seigneur et
vindrent ou mont doliuet. Et de rechief
nr̃e seigneur sapparut a eulz. Et donc ce
qui la estoient assamblez comencierent a de
mander a ycelui disans. Sire restabliras
tu en ce temps le regne disrael. Cest a sa
uoir temporel quant a aucuns folz. et

19

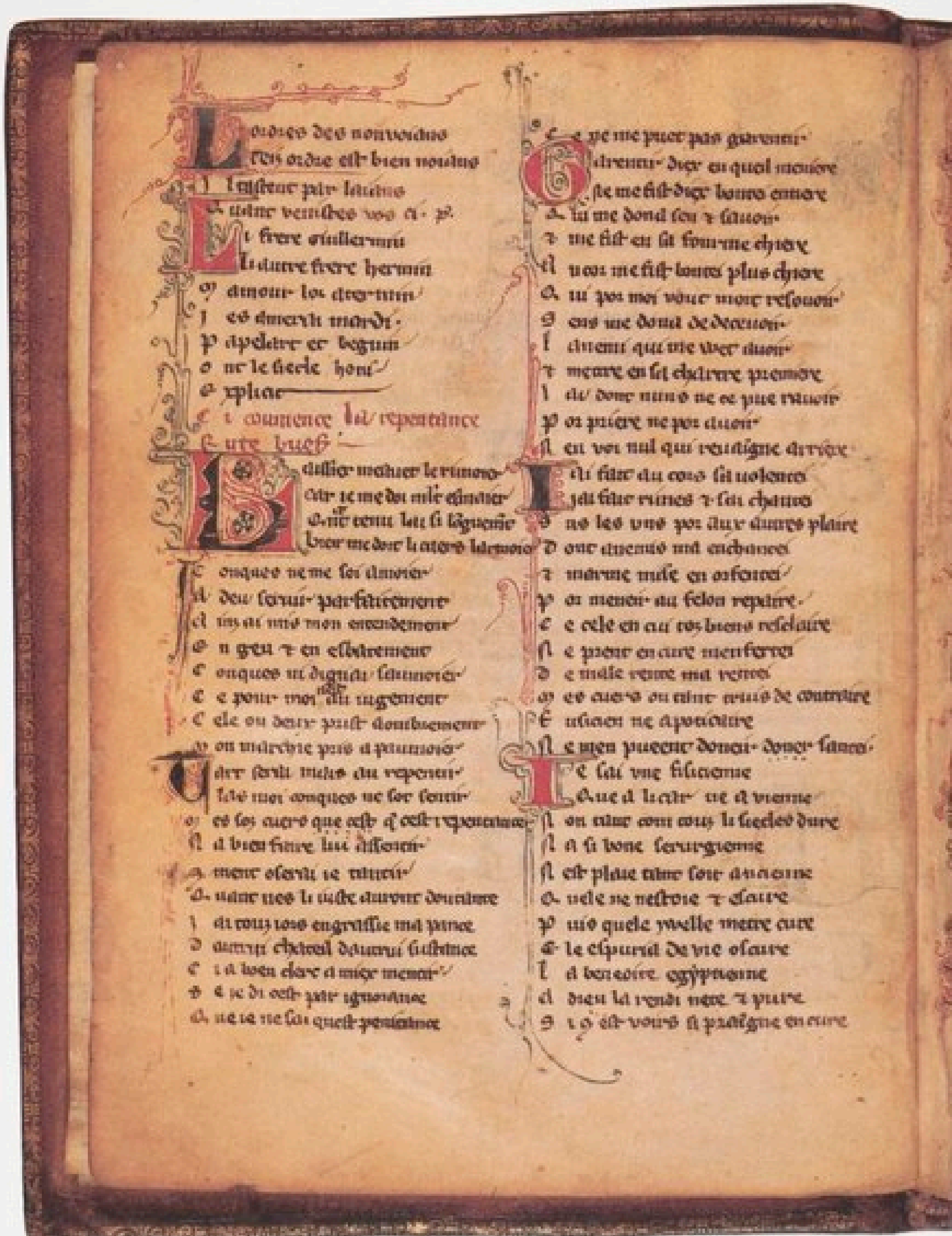
pp: 16 freuses (Haine, Pauvreté, etc.). La charmante Oiseuse lui en ouvre la porte : c'est le jardin de Déduit, où se distrait une brillante société (Beauté, Richesse, Courtoisie, Jeunesse...). Mais il tombe en arrêt devant une fontaine, la fontaine de Narcisse, au fond de laquelle deux cristaux reflètent tout le jardin : c'est l'image ainsi perçue d'une rose en bouton qui éprend son cœur de désir ; en fait, il vient d'être frappé des flèches du dieu Amour. Suit une initiation amoureuse semée d'embûches et d'espoirs par Danger, Honte, Peur, etc. d'une part, Bel Accueil et Ami d'autre part.

La partie composée par Jean de Meun, qui fut en outre le traducteur de Végèce, Boèce, Abélard, constitue une sorte d'allégorie au second degré ; l'essentiel en est une réflexion philosophique sur les rapports entre l'homme et la nature, sur la fonction du désir et du plaisir, sur la création et la procréation. Les péripéties allégorisées se poursuivent : aidé d'Abstinence Contrainte et de Faux Semblant, puis de Courtoisie et Largesse, enfin de Franchise et Pitié, l'amant attaque la tour construite par Jalousie pour protéger la rose ; cette première attaque échoue, mais la seconde réussira, lui permettant de cueillir la rose. Le récit est scandé de longues interventions de Raison, d'Ami, et surtout de Nature et de Génius, et du rappel de mythes antiques célèbres (Narcisse, Pygmalion, Phénix...).

Le *Roman de la Rose* fut l'œuvre la plus célèbre du Moyen Âge : on a conservé plus de 250 manuscrits de la version complète (la première partie seule n'a semble-t-il pas eu une grande diffusion). C'est la première œuvre en français à avoir, dès le XIVe siècle, fait l'objet de gloses. Au début du XVe siècle, il suscite une célèbre querelle de lettrés, où s'opposent arguments humanistes (Jean de Montreuil, les frères Col) et conception morale de la littérature (Christine de Pizan, Jean Gerson). Le *Roman de la Rose* fut le premier « classique » français. Lu, copié, cité, glosé, puis imprimé fréquemment (une réédition de 1735 eut un immense succès), admiré sans cesse au long des siècles, il est le roman médiéval par excellence.

CHRISTIANE MARCHELLO-NIZIA

Parchemin, 160 ff., 370 × 215 mm. Début XVe s. Paris. Nombreuses peintures ; lettrines ornées. Provient de la librairie de Jean de Berry. B.N., Mss, français 380.



19

RUTEBEUF
(entre 1230 et 1290)
Poèmes
de 1249 à 1277

Rutebeuf est un inconnu, sans doute d'origine champenoise, mais qui a vécu à Paris, porteur d'un surnom dont il a fait plusieurs fois l'exégèse en *rude* (ou *ruiste* « impétueux ») *bœuf*, se dissimulant derrière des personnages qu'il joue — le *povre fol*, le mari malheureux, le clerc tourmenté, le martyr de Dieu — et l'œuvre disparate d'un poète de l'actualité, témoin de son temps, incarné dans une histoire concrète qu'aucune question n'a laissé indifférent, ménestrel travaillant à la commande et dépendant d'autrui pour sa subsistance. On lui doit des poèmes satiriques contre les frères mendiants, des poèmes en faveur de la croisade, des poésies jongleresques de l'infortune, des vies de saintes et des poésies à la Vierge, des pièces à rire (monologue et fabliaux).

Avec Rutebeuf naît une poésie nouvelle, faite non plus pour le chant mais pour la récitation, le lyrisme plus expressionniste d'un jongleur qui mime sa vie, aux prises avec le monde, tendant vers la description, libéré de la tradition aristocratique et courtoise, se penchant sur la réalité médiocre des souffrances, des repentirs et des colères de la vie banale, tout en jouant avec la trame sonore des mots.

Il annonce plusieurs lignées de poètes : celle de la plainte réaliste, souriante (Marot, La Fontaine) et lyrique (Villon, Verlaine, Apollinaire), celle des grands satiriques et des moralistes lyriques (Du Bellay, Ronsard, d'Aubigné, Hugo).

JEAN DUFOURNET

Parchemin, 181 ff., 275 × 205 mm. La page de garde, feuillet indépendant, porte au recto la copie en italien des prophéties de Merlin pour 1340-1350. Le volume comporte deux parties : la première (folios 1-84) est la plus riche collection des poèmes de Rutebeuf (50 pièces et deux extraits du Miracle de Théophile*) ; la seconde (folios 85-181) est la copie incomplète d'un roman d'Alexandre. La première partie, qui forme un tout complet, écrit dans l'est de la France, et dont l'ornementation des lettres est riche, est d'une écriture du XIIIe siècle, d'une grande* libraria *soignée et bien moulée (de la même main, sauf pour le recto du premier folio). B.N., Mss, français 1635.*

20

PHILIPPE DE REMY
SIRE DE BEAUMANOIR
(1250-1296)
Coutumes du Beauvaisis
1283

Philippe de Remy, à l'ouest de Compiègne, sire de Beaumanoir, est né probablement vers 1250 d'une famille d'officiers royaux et d'écrivains. Entré très tôt dans l'administration du domaine, il a occupé successivement des charges difficiles de bailli de Clermont en Beauvaisis (1279-1281), sénéchal de Poitou puis de Saintonge (1284-1289), de bailli de Vermandois, de Touraine, enfin de Senlis, emploi dans lequel il mourut, assez brusquement, en 1296.

C'est sans doute durant un bref congé entre 1282 et 1283 qu'il rédigea les Coutumes du Beauvaisis. Il a laissé en outre des œuvres poétiques et romancées, à moins qu'il ne faille les attribuer à son père et homonyme ; deux romans en vers selon les usages et le goût du temps : la *Mannekine* (8600 vers), *Jehan et Blonde* (6200 vers) ; en plus, une douzaine de petits poèmes de circonstance, dits « fatrasies », au total plus de 17 000 vers, dont notre siècle a redécouvert la richesse.

Les Coutumes de Beauvaisis ne nous sont pas parvenues en original, mais en copies dont la plus ancienne, la meilleure et la seule richement historiée, est déposée à Berlin à la Bibliothèque centrale (RDA), Mss Hamilton 193 ; d'autres copies du milieu du XIVe siècle sont conservées à Paris (B.N., Mss, français 18761), à Beauvais et en autres lieux. L'édition initiale, d'ailleurs médiocre, est de 1540. L'ouvrage a fortement influencé le *Grand Coutumier* de Jacques d'Ableiges en 1388, en sorte que des passages de Beaumanoir ont été inclus dans cette somme.

Le coutumier, rédigé avec beaucoup de pugnacité par l'auteur, est écrit en une langue très alerte, fortement marquée de picard ; il comporte 70 chapitres, rangés, comme c'est souvent le cas au Moyen-Âge, dans un certain désordre. Beaumanoir s'est servi de son expérience d'homme de terrain, des usages oraux locaux, et aussi des décisions de la cour royale où il a siégé. Il s'agit d'un ensemble considérable et tout à fait neuf à l'époque en pays de langue d'oïl qui rassemble ps: 20



Ci commence li livres des coustumes et des
usages de Biauvoizins selonc ce que il couroit
ou tans que chis livres fu fais. C'est assavoir en
l'an de l'incarnation nostre Signeur .m. cc.
.iiij.xx. et iij. C'est li prologues.



La grant esperance
que nous avons de
l'aide celi par qui tou
tes coses sont fetes et
sans qui riens ne puet
estre fet. C'est li pe
res et li fiex et li Sains
Esperis, les queles .iij.
tres saintes coses et tres parfetes sont .i. seus
diex en trinite. Nous donent talent de metre
nostre cuer et nostre entendement en estude et en pen
see de trouver .i. livre par le quel cil qui desirent vivre
en pais soient ensaignie briement comment il se
defendront de ceus qui a tort et par malvese cause
les assaudront de plet et comment il conoi
stront le droit du tort, use et acoustume en
le conte de Clermont en Biauvoisis. Et pour ce que
nous sommes d'icelui pais et que nous sommes en
tremis de garder et de fere garder les drois
et les coustumes de la dite conte par la volente
du tres haut homme et tres noble Robert, fil





du roy de France, conte de Clermont, devons nous
avoir plus grant volente de trouver selonc
les coustumes du dit pais que d'autre. Et
si resgardons .iij. resons principaus que
sont qui nous doivent mouvoir. La pre
miere reson est assavoir que Diex commanda
que on amast son proisme comme soi meisme,
et cil du pais sont nostre proisme par reson de voisi
nage et de nascion, et tex y a de lignage et de nor
riture ... par nostre travail a la
aide de Dieu lor porons fere cest livre par le quel
il puissent estre ensaignie de pourchacier le
droit et de laissier le tort. La seconde si est
pour ce que nous puissons fere a l'aide de Dieu au
cune chose qui plese a nostre signeur le conte et a
ceus de son ostel, que se Dieu plest par cest livre
pourra il estre ensaignies comment il devra
garder et fere garder les coustumes de sa
conte et de la conte de Clermont, si que li homme et
li menus peuples les puisse vivre en pes des
sous li et que par cest ensaignement li tricheur et
li bareteur soient conneu en lor tricherie
et en lor barat et boute arriere par le droit
et par le justice le conte. La tierce reson
si est pour ce que nous devons avoir mout en
memoire ce que nous avons veu user et ju
gier de nostre enfance en nostre pais, que d'autre
tant nous n'avons pas apris les coustu
mes ne les usages. Et neporquant nous
n'esperons pas en nostre le tens par le quel nous puis
sons fournir cest livre et ceste emprise. Mais
on a souvent veu avenir que maint homme ont
commencie bones oeuvres qui n'avoient pas le sen
en aus de furnir, mais Diex qui connoissoit lor
cuers et lors entendemens lor envoioit sa grace
si que il parfesoient legierement ce que il lor sembloit grant
au commencier. Et en la fiance de celui qui est
commencemens et parfins et de la sienne grace que
nous puissons a ceste besogne parfurnir et par





car avec son ost qui n'ot pouoir de cuillir. Et fait guerre a tous les tartars qui
entour sa terre demeurent. Or vous ay compte de ces males gens et de leurs
affaires. Et si vous dy pour vray que messire marc pol fu pres de celle gent
en celle obscurete. Mais si comme dieux vouloit s'en foui et se bouta en
un chastel qui bien pres d'illec estoit qui a a nom conosalmy et perdy tou
te sa compaignie qu'il n'eschappa avec lui que. vij. personnes de toute sa mes
nie. Or vous ay compte si comme il avint si yrons avant et vous
compterons d'autres choses.



Du plain pain de formose et de la valee doubteuse

Il est vous que le plain dure tres mydy bien. v. journees et
puis si treuve l'en une autre chiere qui dure bien. xx. qui est
moult mauvaise voie et doubteuse. car il y a moult de mau
vaises gens et robeurs. et quant on a descendue ceste vallee
Si se treuve on un autre plain moult beau qui s'appelle le
plain de formose. Il dure. ij. journees de lonc et y a belles rivieres. Si y a dattes
assez et assez d'autres fruis. Encore y a de moult de manieres d'oiseaux moult
beaux que nous n'avons pas. Et quant on a chevauchie ces. ij. journees si
treuve l'en la mer oceanne. et sur la rive a une cite qui est appellee cormos
la quelle a port. et vous dy que les marchans y viennent avec leurs nefs
chargiees d'espicerie et de pierrerie et de pelles. et de draps de soie et d'or et de dens
d'olifans et d'autres plusieurs marchandises. Si les vendent aux marchans
qui puis les portent par l'universel monde. vendant aux autres marchans.
Elle est ville de moult grant marchandises. Elle a soubs soy citez et chasteaux

pp: 22 les décisions et prescriptions de droit civil, pénal ou administratif touchant aux hommes, aux biens, aux contrats. Cette véritable somme du droit coutumier excède la Picardie quant à son aire d'intérêt et touche à toute la France du nord. Son mérite principal provient de ce qu'il s'agit à la fois d'un document de la pratique quotidienne, du vécu, mais aussi d'une version idéale de la justice humaine.

ROBERT FOSSIER

Li Livres des Coustumes et des Usages de Beauvoisis. Parchemin, 193 ff., 335 × 230 mm. Milieu du XIVe s. B.N., Mss, français 18761.

21

ADAM DE LA HALLE
(v. 1240- v. 1288)
Jeu de Robin et Marion
vers 1285

Né à Arras, « Maître Adam », dit parfois (à tort) le Bossu, fit ses études chez les cisterciens de Vaucelles puis à l'Université de Paris. Après un court exil à Douai, il revint dans sa ville natale et entra au service du comte Robert II d'Anjou, qu'il accompagna à Naples en 1283.

Si comme trouvère, auteur de chansons monodiques, Adam est traditionnel, ses rondeaux à trois voix sont, en revanche, tout à fait originaux: il semble être le premier à utiliser la polyphonie dans des formes profanes telles que ballades, virelais et rondeaux, qu'il traite en forme de conduits.

Son nom reste surtout attaché aux origines du théâtre profane en France, grâce à deux œuvres: le *Jeu de la feuillée* et le *Jeu de Robin et Marion*. Le premier, qui est une œuvre de jeunesse représentée à Arras probablement en 1262, est une sorte de farce ou sottie qui prévoit l'intervention de refrains mais dont une seule et courte mélodie a été conservée. Le *Jeu de Robin et Marion*, qui fut écrit à Naples pour la Cour d'Anjou, est une pastourelle dramatisée, émaillée de mélodies échangées par les partenaires et qui ne sont très probablement pas d'Adam lui-même: neuf refrains figurent ainsi dans la première partie du Jeu, tandis que les interventions musicales sont moins nombreuses dans la seconde partie, qui tient davantage de la bergerie.

Ce qui reste frappant est le côté isolé de cette œuvre, qui n'eut aucune postérité. On n'a pas manqué pourtant de répéter qu'elle est à l'origine du vaudeville ou qu'elle constitue le premier opéra-comique français. Il serait plus exact de la rapprocher de la future pastorale dramatique et de rappeler que, dans l'esprit de la pastourelle, elle était destinée à l'amusement d'un public aristocratique.

La position unique d'Adam de la Halle réside enfin dans le fait qu'il fut à la fois poète, dramaturge et musicien monodiste et polyphoniste: sa notoriété est confirmée par le fait que ses œuvres ont été conservées dans un plus grand nombre de sources qu'aucun autre auteur du temps.

FRANÇOIS LESURE

Parchemin, 283 ff., 255 × 170 mm. XIIIe s. B.N., Mss, français 25566, fol. 210-216.



22

MARCO POLO
(v. 1255-1324)
Le Livre des merveilles du monde
1298

Marco Polo était le fils d'un Maffeo Polo, Vénitien, qui quitta en 1260 Constantinople pour les pays soumis aux Mongols, avec son frère Nicolo, et ne revint à Venise qu'en 1269, après être allé jusqu'en Chine. En repartant, les deux frères emmenèrent le jeune Marco, qui arriva avec eux à Pékin en 1275. Il servit le grand-khan, peut-être dans l'administration fiscale, et fut chargé de diverses missions. Tous trois regagnèrent l'Occident en profitant du voyage d'une princesse mongole envoyée en Perse (1291-1295). Peu après, Marco fut fait prisonnier lors de la bataille navale de Curzola (1298) et c'est au cours de sa captivité à Gênes qu'il dicta son livre à Rustichiello de Pise, qui l'écrivit en français. Revenu à Venise où il se maria, Marco remania son livre pour l'offrir à Thibaud de Chepoy, représentant de Charles d'Anjou (1307), et à nouveau, en y ajoutant des éléments non encore notés, dans une version qu'a transmise un manuscrit conservé à Tolède.

Le *Livre de Marco Polo* n'est pas une relation de voyage, mais un *Devisement du Monde*: l'auteur, avec un peu d'histoire mongole, a décrit le monde qu'il avait parcouru ou connu par ouï-dire en Extrême-Orient, dans l'Asie centrale et dans l'Océan Indien. Cette description est enrichie de témoignages directs qui en rehaussent le pittoresque; mais, si l'auteur a recueilli bien des légendes, il a été soucieux d'information exacte et contrôlée. Son livre a eu un grand succès: il en existe 143 manuscrits en diverses langues. Mais le fait que le livre ait d'abord été écrit pour un public de langue française dit assez la place que tenait cette langue dans le monde méditerranéen.

Le manuscrit 2810 de la Bibliothèque nationale ajoute au texte du *Livre* (qui appartient à la version courte, dite de Thibaud de Chepoy) plusieurs relations traduites du latin en français, en 1351, par Jean le Long d'Ypres: Odoric de Pordenone, Guillaume de Bodensele, Jean de Cori, Mandeville et d'autres, sous le titre: « ce livre est des merveilles du monde ». Il fut exécuté vers 1400 pour Philippe le Hardi, qui en fit don à son frère Jean de Berry, et passa des héritiers de ce dernier à la Bibliothèque du Roi. C'est un très bel exemplaire, orné de 265 miniatures, dont 84 pour le seul Marco Polo. Un autre manuscrit, un peu moins richement illustré, ne comprenant que Marco Polo, aujourd'hui conservé à Oxford (Bodley 264), est sans doute de provenance analogue.

Le *Livre de Marco Polo* a été imprimé à de nombreuses reprises; la plus ancienne édition paraît avoir été réalisée à Nuremberg en 1477. Les éditions récentes se sont attachées aux différentes versions: on notera celle de L.F. Benedetto, *Marco Polo. Il Milione* (Milan 1928) et la traduction anglaise incorporant les leçons du manuscrit de Tolède dans la version courante et accompagnée de la version latine de F. Pipino, procurée par A.C. Moule et complétée par les notes posthumes de P. Pelliot (Londres 1938, 2 vol. et Paris 1959-1973, 3 vol.). Une adaptation française annotée a été publiée par L. Hambis, *Marco Polo. La description du monde* (Paris 1955).

JEAN RICHARD

Parchemin, 297 ff., 430 × 300 mm. Vers 1410. 265 miniatures. B.N., Mss, français 2810.

23

FABLIAUX
XIIIe siècle

Les fabliaux, écrits entre 1159 et 1340, sont de courts récits en vers, autonomes, dont les agents sont des êtres humains et qui relatent, sur un ton trivial, une aventure digne d'être racontée parce que plaisante ou exemplaire. Ces pièces, qui entraient dans tous les milieux et dont beaucoup ont disparu (il en reste 150 sur un millier), constituent l'envers de la littérature courtoise en petites scènes qui rappellent certains chapiteaux historiés des cathédrales ou des sculptures de stalles, et où s'inscrit l'expérience de tous les jours — sorte de burlesque courtois jugé digne du travail de l'écrivain et destiné au même public que le roman arthurien, mais dont il a existé des niveaux plus populaires, au style plus épais: le fabliau a été exploité par des professionnels de talents inégaux pour des publics très divers. Il introduit donc, à côté des chevaliers, les clercs et les vilains. S'il a fleuri surtout dans les provinces du Nord, les plus grands auteurs s'y sont essayés: Jean Bodel, Jean Renart, Huon le Roi, Rutebeuf, Jean de Condé...

L'image du fabliau est foisonnement, diversité, mutation, plaisir du texte dans l'effervescence de l'imagination, objet de perpétuels remaniements entre l'écriture et la diffusion orale, dans un mouvement constant des originaux aux réécritures qui représentent tous les stades de la dégradation. Dans ces contes d'une lucidité un peu cynique, sans arrière-pensée ni valeur symbolique, sans référence à l'essence des choses, tout conserve des proportions tangibles et visibles, et ce bavardage plaisant et cohérent, dont le comique

se déploie de l'humour le plus fin à l'obscénité provocante, privilégie la chose dite et la manière de la dire.

Si l'éventail social y est largement ouvert, les personnages en général, types plutôt qu'individus, sont conventionnels, sans profondeur psychologique ; mais il faut se garder de simplifier un genre assez complexe et protéiforme qui, à côté d'œuvres rudimentaires, en présente d'autres, raffinées, subtiles et brillantes.

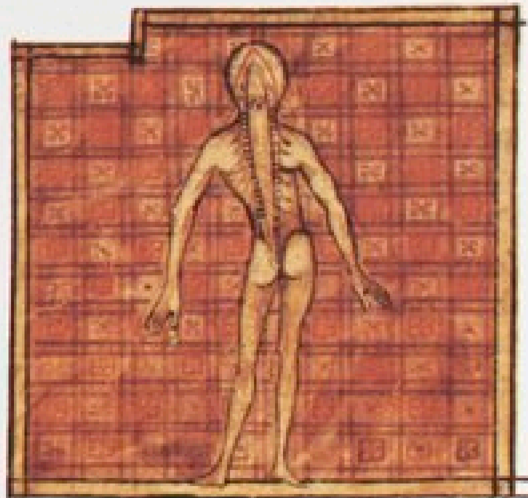
JEAN DUFOURNET

Ce gros volume in-folio compilé au XIIIe siècle, qui est le plus important recueil de fabliaux, compte 362 feuillets de parchemin dont chacun comporte deux colonnes de 50 lignes écrites en une petite écriture gothique régulière. La reliure actuelle date du XVIIIe siècle, en maroquin rouge, aux armes de Louis XV. En tête de chaque pièce, une grande initiale peinte en or sur fond bleu ou rouge. Au début du volume, une initiale plus grande représente sans doute l'auteur du recueil, en blanc, nu-tête et agenouillé, offrant son livre à un personnage assis, vêtu d'une robe brune à larges manches et avec capuchon. Le volume, qui n'a pas de titre, commence par les premiers vers du Dit du barisel. *B.N., Mss, français 837.*

24

JEAN DE JOINVILLE
(1225-1317)
Vie de saint Louis
1305-1306

Écuyer tranchant du comte de Champagne, sénéchal de Champagne, Joinville, croisé en 1248 à la suite de Louis IX, participa à la prise de Damiette (1249) et à la bataille de Mansourah (1250) ; fait prisonnier avec le roi, malade, libéré et rapatrié à Saint-Jean-d'Acre (1250), il prolongea son séjour en Terre Sainte avec Louis IX (1251-1254) qui le prit à son service et dont il devint le confident,



25 l'admirateur et le conseiller. De retour en France, il passa tout le reste de sa vie en Champagne, refusant de prendre part à la croisade de 1270, arbitre des traditions courtoises, administrateur irréprochable, chargé d'importantes missions, très vigoureux dans sa vieillesse puisqu'en 1304 il participa encore à la bataille de Mons-en-Pévèle. Son témoignage hâta sans doute la canonisation de saint Louis.

25



Il écrivit *la Vie de saint Louis* à la demande de la reine Jeanne de Navarre entre le 1er novembre 1305 et le 30 avril 1306. Sans doute s'agit-il d'une première dictée qu'il présenta achevée en 1309 au roi Louis X le Hutin.

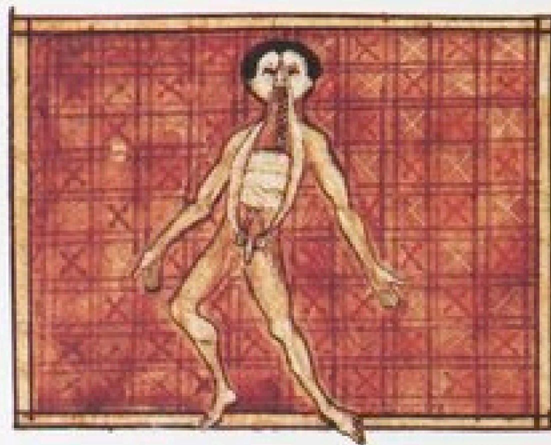
Ce livre d'histoire anecdotique, de littérature documentaire, qui relate, avec le talent d'un peintre, ce que Joinville connaît par expérience personnelle (les six années passées aux côtés du roi pendant la VIIe Croisade) et ce qu'il a entendu à son sujet depuis son retour en France, est aussi un ouvrage d'édification morale à desseins didactiques, une série d'*exempla* destinés à illustrer l'idéal de la *prodomie* — dans ses paroles et ses actes, Louis IX incarne les valeurs du bon chrétien, du roi fort et juste, du chevalier preux et courtois — et à donner un certain nombre de leçons : les princes doivent mériter leur supériorité sociale.

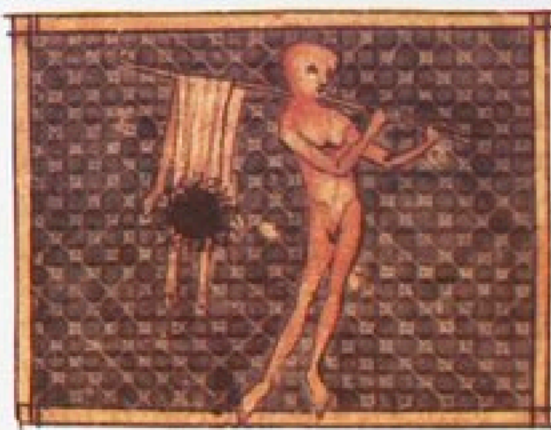
Mais ce livre, qui fait revivre l'homme autant que le roi et le saint, est le premier exemple de littérature de témoignage, l'œuvre d'un témoin oculaire qui finit par écrire son autobiographie : Joinville s'est mis lui-même dans son livre où il se détache en pleine lumière.

Le manuscrit 13568 du fonds français de la B.N., appelé ms. de Bruxelles et désigné par la lettre A, fut exécuté sur vélin vers la fin du deuxième tiers du XIVe siècle.

« A son bon seigneur Looÿs, filz du roy de France, par la grace de Dieu roy de Navarre, de Champaigne et de Brie conte palazin, Jehan sire de Joinville, son seneschal de Champaigne, salut et amour et honneur et son servise appareillé. Chier sire, je vous foiz a savoir que ma dame la royne vostre mere, qui moult m'amoit, a cui Dieu bonne merci face, me pria si a certes comme elle pot que je li feisse faire un livre des saintes paroles et des bons faiz nostre roy Looÿs, et je les y oi en couvenant, et à l'aide de Dieu le livre est assouvi en deux parties. »

Ce manuscrit est décrit pour la première fois dans l'inventaire des livres de Charles V (1373) dressé par Gilles Mallet : « Un livre des miracles et de la vie monseigneur saint Loys, roy de France, couvert de cuir vermeil a emprainctes, a deux fermoers d'argent, donné au roy par Gilet. Escript de lettre formee en françois, a deux coulombes. » Après avoir fi-





guré dans la bibliothèque de Charles VI (1423), il passa dans celle du duc de Bourgogne, et il est ainsi présenté dans l'inventaire de 1487 : « Ung livre couvert de cuir rouge dessiré, a ung cloant de leton, historié, et intitulé : *Livre parlant des faiz du roy Loys de France.* » L'adjectif *historié* rappelle que le manuscrit comporte, à la première page, une miniature de présentation, et au folio 42 une image censée représenter la prise de Damiette. Quand les Français s'emparèrent de Bruxelles en 1746, le maréchal de Saxe se saisit d'un certain nombre de manuscrits (dont le 13568) qu'il envoya à la bibliothèque du roi, suscitant l'enthousiasme de savants comme Capperonnier qui l'éditera en 1761.

JEAN DUFOURNET

Parchemin, 196 ff., 225 × 150 mm. Paris, vers 1330-1350. B.N., Mss, français 13568.

25

HENRI DE MONDEVILLE
(1260 ?-v. 1320)
Cyrurgie
1314

Père longtemps méconnu de la chirurgie française, Henri de Mondeville fut un transgresseur. Au nom de la « raison » et de ce qu'il appelait l'« expérience », il refusa d'obéir aveuglément aux prescriptions des auteurs anciens sur lesquels s'appuyait traditionnellement le savoir médico-chirurgical du Moyen Âge. Prenant avec son maître Jean Pitard le parti des « modernes », il introduisit en France une méthode thérapeutique qui fit scandale et qu'il avait apprise des chirurgiens italiens de la fin du XIIIe siècle. Il s'agissait, contrairement au bon sens médical de l'époque, non seulement d'empêcher la suppuration des plaies mais aussi et surtout de ne pas provoquer dans celles-ci la formation d'un « pus louable » qu'on supposait alors indispensable à la guérison. À cet effet il recourait par exemple au lavage extérieur des plaies avec du vin très chaud, et à l'application de pansements secs. Seul son statut privilégié de chirurgien royal lui permit de vaincre dans sa pratique quotidienne les résistances de ses patients et l'opposition de ses confrères. Et lui disparu, tout traitement antisuppuratif fut écarté pour longtemps puisque ce n'est qu'à la fin du siècle dernier que la médecine occidentale en a redécouvert la nécessité.

Ce fut encore à contre-courant des tendances de son temps qu'il prôna l'unification de la médecine et de la chirurgie. Mais c'est en plein accord avec l'esprit des corporations nées au XIIIe siècle qu'il revendiqua le monopole de son métier contre les « empiriques », contre les religieux, voire contre les pèlerinages dont certains saints faisaient l'objet de la part des malades. Écrite sur un ton vigoureux, l'œuvre est attachante. Elle illustre bien ce qu'a pu être, au tournant des XIIIe et XIVe siècles, un homme de science, un thérapeute passionné, tout vibrant de fierté professionnelle, et anxieux de transmettre son savoir.

La maladie ne lui laissa malheureusement pas le temps d'achever sa somme de chirurgie, la première jamais écrite en France. Sur les cinq

boute le feu dont dieu le gart a petit pont.

Or disons dont q̃ grant grace nous fist dieu le tout puissãt quant il nous deffen di de mort et de peril a la uuer la ou nous arriua mes a pie et courumes sus a nos ennemis q̃ qui estoient a cheual.

Ci deuise comment damiete fu prinse.



Grant grace nous fist nostre seigneur de damiete que il nous deliura. La quele nous ne deussions pas auoir prise sanz affamer. Et

traités prévus, il manque une grande partie du troisième (consacré à des affections diverses) et la totalité du quatrième (sur les fractures et les luxations). Le manuscrit français 2030 contient la traduction française, réalisée dès 1314, de l'original latin des premier et second traités, composés entre 1306 et 1312, ainsi que du commencement du troisième (respectivement Anatomie, Traitement des plaies et ulcères, Incisions).

L'intérêt de ce manuscrit tient d'une part à la langue utilisée : le français fait à cette occasion l'une de ses premières apparitions dans le domaine scientifique. On y trouve nombre de termes médicaux encore en usage aujourd'hui, et dont c'est la plus ancienne occurrence connue à ce jour (cartilage, contusion, diaphragme, épiglote, rétine, etc.). D'autre part les miniatures qui accompagnent le texte n'ont pas manqué de susciter les commentaires des historiens de la médecine. Bien qu'elles n'aient pas eu, comme on l'a parfois cru, une influence décisive sur l'évolution de l'iconographie anatomique, elles témoignent de l'abandon progressif d'une posture dite « de grenouille » qui a longtemps caractérisé la figuration du corps humain dans les manuscrits médicaux du Moyen Âge. Mais surtout, ces miniatures reprennent des planches dont Mondeville se servit pour professer l'anatomie à Paris en 1306. Une telle utilisation de l'image n'était sans doute pas courante à une époque où l'enseignement anatomique tenait plus de l'explication de texte que de la démonstration concrète. Elle ne surprend pas chez un chirurgien si soucieux de pédagogie et si attentif à l'« expérience sensible » qu'il avait également suggéré d'« avoir un crâne artificiel qu'on puisse ouvrir, dentelé aux commissures, divisé en quatre parties, afin que, lorsque (le maître) aura démontré l'anatomie externe, il puisse l'ouvrir pour que l'on voie par les sens l'anatomie des membranes et du cerveau ». C'était avant l'avènement de la dissection...

Marie-Christine Pouchelle

Parchemin, 108 ff., 225 × 160 mm. France, XIVe s. 15 miniatures. B.N., Mss, français 2030.

26

Guy de Chauliac (v. 1290 — v. 1317-1370)

La Grande Chirurgie

1363

« Chirurgien et maître en médecine de l'illustre école de Montpellier », selon sa définition, Guy de Chauliac fut le plus célèbre et le plus influent chirurgien du XIVe siècle. Ses écrits firent autorité durant plus de deux cents ans.

Ses dates de naissance et de mort ne sont pas connues avec certitude. On sait, en revanche, qu'il étudia la médecine à Toulouse, Montpellier et Bologne où il perfectionna ses connaissances anatomiques. On le retrouve à Paris, Lyon (où il est nommé chanoine), Reims et Mende, puis en Avignon, siège de la papauté à cette époque. Victime de la peste qui ravage Avignon en 1348, il en réchappe et donne de l'épidémie une remarquable description. Il insiste sur la nature contagieuse de la maladie, et observant pour la première fois une forme pulmonaire et une forme bubonique, il en indique le caractère différent. Homme de son temps, il n'en accuse pas moins les juifs qui, selon lui, veulent empoisonner le monde, d'être à l'origine de la maladie. Il fut successivement le médecin des papes Clément VI (1342-1352) qu'il trépana avec succès pour des céphalées rebelles et dont il devint le chapelain, Innocent VI (1352-1362) et Urbain V (1362-1370). C'est à la cour pontificale que, pour distraire sa vieillesse et « exercer son esprit », il termina en 1363, son *Inventorium sive collectorium in parte chirurgiciali medicine*, plus connu sous le titre *Chirurgia Magna*. Jusqu'à Ambroise Paré, la « Grande chirurgie » a représenté la somme la plus achevée de la chirurgie occidentale. Elle restera l'ouvrage de base de toute la profession chirurgicale, pratiquement jusqu'à la fin du XVIIe siècle. Divisée en sept livres, la *Chirurgia Magna* est une somme médico-chirurgicale complète.

Guy de Chauliac y a cherché avant tout, non à faire œuvre originale, bien qu'il donne ses idées sur beaucoup de points, mais à rassembler ce qui lui paraissait le meilleur dans le savoir médical de son temps ; Galien est l'auteur le plus cité (890 fois), mais Aristote, Hippocrate, les médecins arabes (Rhazès, Abulcasis, Avicenne, Averroës) sont cités de nombreuses fois. Le tome I est un petit traité d'anatomie directement inspiré de Galien, le tome II traite dès dermatoses et des cancers, le tome III des traumatismes. Le tome IV est consacré aux ulcères, le tome V aux fractures et aux luxations. Le tome VI traite de différents points de pathologie chirurgicale et le tome VII de gynécologie. Guy de Chauliac termine son ouvrage par un traité de matière médicale où il énumère 750 médicaments.

Sur deux problèmes essentiels de la chirurgie de son époque : l'hémostase et la réunion des plaies, il préconise, dans le premier cas, de n'user de la ligature des vaisseaux que lorsque tous les autres procédés d'hémostase auront échoué et recommande de n'employer pour ces ligatures que des « matières difficilement pourrissables », comme le « filet de serge ou une petite corde de luth ». Dans le second cas, il adopte une position qui dominera la chirurgie jusqu'au milieu du XIXe siècle : à la suite de Galien pour qui « l'humide est bon et le sec mauvais », Guy de Chauliac considère qu'une suppuration dite « louable » est le processus nécessaire de réparation des plaies.

Rapidement diffusé en latin, en français, en provençal, en catalan, en italien, en anglais, en hollandais, en hébreu et en irlandais, le manuscrit de la *Chirurgia Magna*, dont on ignore dans quelle langue il fut écrit (l'original ayant disparu), suscita d'innombrables abrégés et impressions partielles. Elles portent le plus souvent le titre de *Guidon*, calembour dérivé de Guy. La première publiée en français le fut en 1478 à Lyon, capitale de l'édition médicale en langue vulgaire à la fin du XVe siècle. C'est un médecin normand fixé dans la ville, Nicolas Panis, qui en revoit la traduction française « sus le latin », et l'accompagne de représentations stylisées d'instruments de chirurgie (scalpels, lancettes, bistouris), les toutes premières qui apparaissent dans un livre imprimé.

Marie-José Imbault-Huart

Chirurgia Magna. *Parchemin, 175 ff., 350 × 250 mm. Daté 1461. Écrit et enluminé pour Charles d'Orléans. Au f. 4, miniature montrant le maître entouré de Galien, Avicenne et Hippocrate, enseignant à six élèves. B.N., Mss, latin 6966.*



Posq̃. Prius
gr̃as egero Deo
omnipotenti vitam
perpetuam dăti et
sanitatem corpor͡z
medicanti morbos
maturos per quam
quãobtul. oĩa cum
et virtutibus sanitatẽ conseruantib⁹
et preuenientibus alanguore ¶ Santi
intelligi artẽ mediãe ⁊ ingeniũ sanitat
diuinis et aiosis intelligentib⁹ Sibo
operum adcomentans et assumens
¶ In primis ter anteredicens quadam
comentationẽ seu colectionẽ artis curat
iue. Ato gr̃as Deo uno ⁊ vero q omib⁹
tribuit esse sine q nullũ rite fundat
exordium. Ad eũ deuotissime recur
rendo totis virib⁹ cordis mei supplicando
ut in hoc opere et in ceteris aliis mittat
mihi auxiliũ de sctõ ⁊ de sion tueatur

me. Felix principiũ tribuendo ⁊ felicius
mediũ gubernando Et iubeat conplere
q fiat valde ad finẽ optimũ ducendo.
¶ Racio huiusmodi comentationis seu
collectionis non fuit librorũ defect⁹ sz pro
breuitatis et profectus. Non enĩ quilz oĩs
libros habere potest. et si haberet tediũ esset
legere. ⁊ fora omnia in mente retinere
Varia lectio delectat certa prodest. Et in
constructionibus semper occurrunt melio
rationes sciencie enĩ per additamenta
fiũt ¶ Pueri enĩ sumus in collo
gigantis qz vide possum⁹ quod gigantes
et aliquantulum plus ¶ Est ergo in
constructionibus et assumationib⁹ breuitas
⁊ profect⁹. Vex qz ut ait plato erthimi⁹
ea que scribuntur breui⁹ qz expediat
domini sũt et obscuri Ea vero que
longius videntur fastidiunt. Vnde est
liber qui reprehensionẽ effugiat.
¶ Et propter hoc ni ad solacium

Triplum

A

me mon

cuer en vous re

maint com ment

que de vous me depar

te

Tenor

De fine amour qui en moy maint
Dame mon cuer en vous remaint
Et pri dieu que li vostres maint
Sans ce quen nulle autre amour pre
Dame mon cuer en vous remaint
Coment que de vous me departe.



27

Guillaume de Machaut
(v. 1300-1377)
Œuvres
v. 1372-1377

Poète et musicien, né probablement en Champagne, Machaut devint secrétaire du roi de Bohême Jean de Luxembourg, en 1323 pendant le pèlerinage du roi à la Vierge de Rocamadour. Il servit ensuite sa fille, Bonne de Luxembourg, puis, à partir de 1349, Charles II, roi de Navarre. Bénéficiaire de plusieurs prébendes, jouissant d'une grande réputation auprès des rois et des princes, il résida toute la fin de sa vie à Reims, où il mourut.

Dans ses poèmes narratifs, ses complaintes et ses poèmes lyriques, Machaut conduit la tradition « à une perfection formelle et une netteté doctrinale encore inégalées » (Poirion), rajeunissant les clichés poétiques, empruntant aux vocabulaires régionaux, historiques ou exotiques. La partie « autobiographique » de cette œuvre — notamment celle qui concerne son amour avec Péronne d'Armentières — reste problématique et il n'est pas exclu qu'il s'agisse en fait d'un art de fiction.

Son œuvre musicale apparaît encore plus importante. La partie monodique — la majorité des 19 lais et des 33 virelais — en est assez conventionnelle, malgré la constante variété de la forme et de la versification. Son apport le plus remarquable est à découvrir dans ses ballades (42) et rondeaux (21), essentiellement polyphoniques, de caractère soliste avec accompagnement instrumental, et sans doute destinés à un public plus raffiné. Machaut y développe des procédés de composition d'une extrême subtilité; on y distingue particulièrement le tour de force que représente la ballade *Ma fin est mon commencement*, aussi bien sur le plan poétique que musical, et qui est un exemple précoce de canon à l'écrevisse.

On ne trouve pas la même modernité dans ses motets, à caractère profane et à textes multiples : il y suit le plus souvent le modèle isorythmique prôné par Philippe de Vitry. Enfin, sa messe à quatre voix reste aujourd'hui son œuvre la plus célèbre. On a avancé sans aucune
pp: 27 preuve qu'elle avait été écrite pour le couronnement du roi Charles V en 1364. Alors que certains musicologues suggèrent une date très antérieure, d'autres remettent en question son caractère unitaire : ne s'agit-il pas d'une œuvre composée de deux paires (Gloria-Credo, Sanctus-Agnus), comme le contraste de leur style semble l'indiquer ? La messe unitaire, groupant en polyphonie les cinq parties de l'Ordinaire, pourrait ainsi ne dater que du XVe siècle.

Quoiqu'il en soit, au moment où l'Ars nova achève de montrer ses capacités créatrices et où la polyphonie italienne apporte de nouvelles orientations, l'œuvre de Machaut représente un monument impressionnant, surgissant à la fin d'une période de deux siècles, où l'école française avait créé les bases d'un langage musical riche en possibilités de renouvellement pour l'art européen.

François Lesure

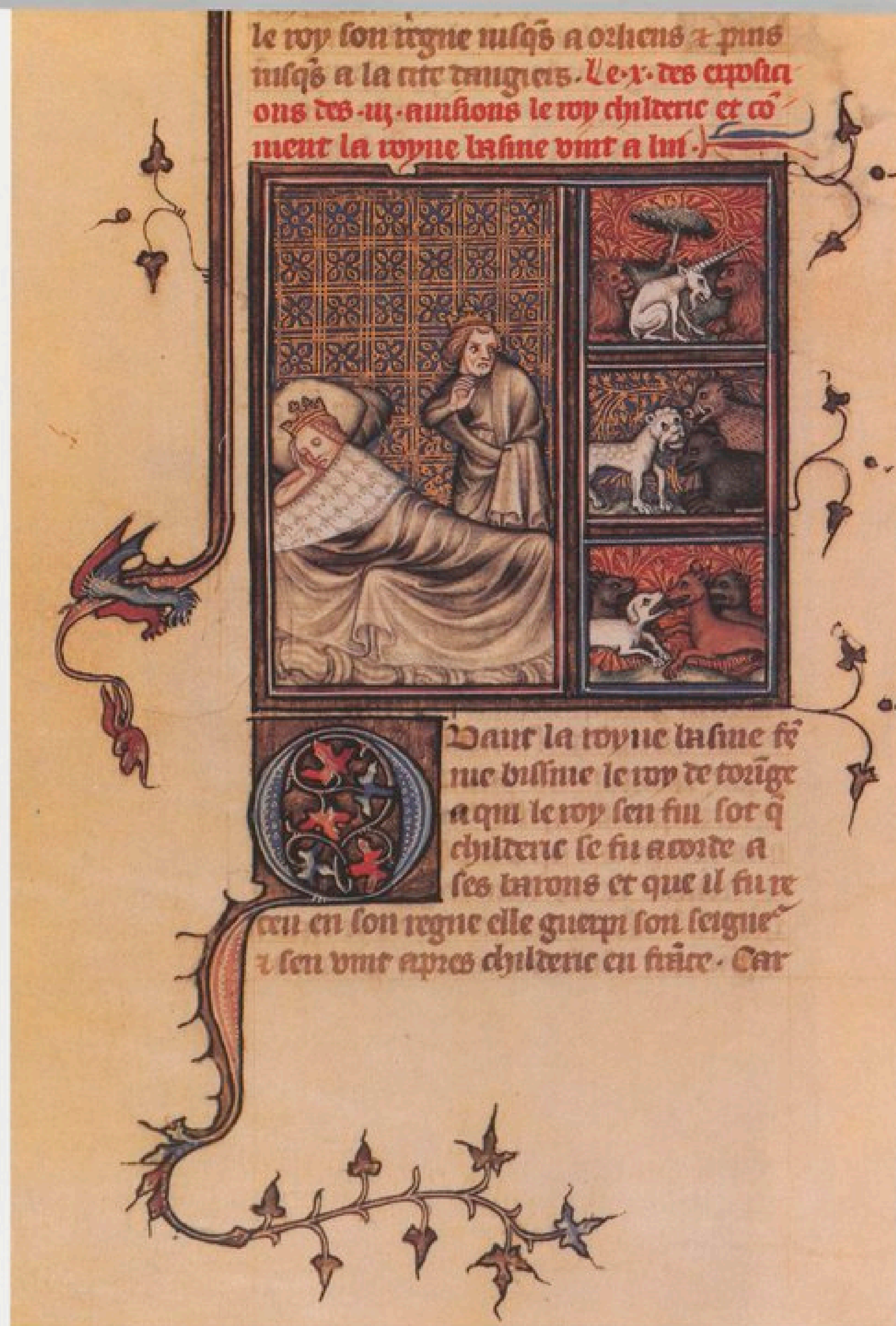
Parchemin, 506 ff., 320 × 220 mm. Reims ? vers 1372-1377, et Paris, autour de 1377. Dessins lavés et miniatures. Deux grandes miniatures (f. D et E) ont été ajoutées peu après l'achèvement du volume ; elles sont dues au Maître de la Bible de Jean de Sy. Acquis par Louis XII avec les manuscrits de Louis de Gruuthuse, seigneur de Bruges. B.N., Mss, français 1584.

28

Grandes Chroniques de France
1274-1379

Sous le titre de *Grandes Chroniques de France*, on désigne un ensemble d'œuvres historiques composées entre le XIIIe et le XVe siècles, en grande partie à l'abbaye de Saint-Denis et sur des modèles latins. Cette compilation retrace l'histoire des rois de France depuis les origines mythiques troyennes. L'état le plus ancien s'arrête en 1223. Il est représenté par le « Roman des rois » que Primat, moine de Saint-Denis, offrit à Philippe le Hardi en 1274. Le dernier état va jusqu'en 1461. Recopiées, continuées, révisées, les *Grandes Chroniques* connurent entre la fin du XIVe et le début du XVIe siècles un immense succès, qu'atteste le nombre de manuscrits subsistant.

Le présent exemplaire a appartenu à Charles V. Au fol. 263 v. se déchiffre l'ex-libris effacé du roi : « Ces croniques de France sont a



nous Charles le Ve de notre nom, roy de France... Charles. » Le roi, comme on le sait, s'intéressa beaucoup aux livres, qu'il recherchait non seulement pour leur luxueuse présentation mais aussi pour l'enseignement et la réflexion que lui en procurait la lecture ou l'audition. Confectionné en plusieurs étapes, entre 1375 et 1379, ce manuscrit est l'œuvre de deux copistes qui ont travaillé successivement. Le premier, Henri du Trévou, a copié le texte des *Grandes Chroniques* jusqu'en 1350, celui de la dernière révision dyonisienne. Puis un second copiste, Raoulet d'Orléans, est chargé de prolonger l'ouvrage par une histoire des règnes de Jean II le Bon et de Charles V jusqu'en 1350. On attribue souvent cette œuvre au chancelier Pierre d'Orgemont. Au cours d'une troisième étape, Raoulet d'Orléans ajoute le récit des années 1375 à 1379. S'y trouve insérée la relation officielle du voyage de l'empereur Charles IV en France de décembre 1377 à janvier 1378. Le texte s'arrête en avril 28
1379, soit 17 mois avant la mort du roi. Les 51 derniers feuillets, réglés, sont restés blancs.

Charles V imposa sa marque personnelle à cette compilation : il s'agissait de montrer la grandeur de la France par rapport à l'Angleterre et à l'Empire et surtout de défendre la légitimité des Valois. Au cours des dernières étapes, des modifications furent apportées dans le manuscrit pour permettre l'introduction de documents et de nouvelles descriptions d'événements, des feuillets furent ajoutés, d'autres supprimés, cela dans le but de souligner le bon droit du roi vis-à-vis des prétentions anglaises ; de même dans le récit de la visite de l'empereur, le roi a tenu à faire affirmer les prérogatives de la monarchie française face au prestige historique et à la faiblesse matérielle de l'Empire.

Ce manuscrit, exemplaire personnel du roi, est le plus ancien à contenir la chronique des règnes de Jean II

et de Charles V. C'est aussi le seul à renfermer le texte complet du récit de la visite impériale et la plupart des révisions opérées. Il est donc un témoin unique des desseins dynastiques et politiques de Charles V.

Il est très luxueux et richement enluminé. On compte 175 peintures dont quelques-unes, à pleine page ou presque, constituent de véritables petits tableaux. Le roi a su faire travailler à cette prestigieuse entreprise au moins cinq artistes parmi lesquels on reconnaît le maître du « Livre du Sacre » et le maître de la Bible de Jean de Sy (petites peintures en grisaille dans la première partie). L'enluminure du manuscrit a été remaniée en même temps que le texte et, plus encore que les modifications du texte, elle renforce la volonté de Charles V : affirmer de la façon la plus péremptoire la suprématie des lis de France sur les léopards d'Angleterre.

Le manuscrit a été relié au début du XVe siècle en même temps qu'était ajoutée en frontispice une grande peinture représentant, en grisaille sur fond d'or et de couleur avec encadrement d'or, le couronnement de Charles VI (16 septembre 1380). La reliure actuelle est en maroquin rouge, aux armes de France sur les plats et aux fleurs de lis sur le dos. Les tranches du volume sont semées de fleurs de lis d'or sur fond d'azur. De la « librairie » de Charles V au Louvre, le manuscrit est peut-être passé dans celle de son frère, le duc de Berry. On le retrouve dans la Bibliothèque royale au début du règne de Louis XIV.

GILLETTE LABORY

Parchemin, 533 ff., 350 × 240 mm. 175 peintures ; initiales décorées ; titres rubriqués. B.N., Mss, français 2813.

29



29

LE VIANDIER
v. 1373 ?-1392
Attribué à
TAILLEVENT
(v. 1310-v. 1395)

Le Viandier, que la fin du Moyen Âge attribue à Taillevent, cuisinier du roi de France, est le « best-seller » culinaire de cette époque. Si quatre manuscrits seulement nous ont été conservés, on en connaît au moins sept autres aujourd'hui disparus. Le succès de ce livre fera de son auteur le parangon du queux et, pour dire un cuisinier, on dira au XVe siècle un « Taillevent ».

Mais Taillevent, de son vrai nom Guillaume Tirel, au service de Charles V puis de Charles VI, s'est en fait contenté d'apposer sa « signature » au bas d'un texte qui circulait dès la fin du XIIIe siècle. Profondément remanié tout au long du XVe siècle, *le Viandier Taillevent* finira par être imprimé en 1486 et c'est sous cette forme, très différente de l'original, qu'il ne cessera d'être lu et utilisé jusqu'au début du XVIIe siècle. Cette longévité exceptionnelle, *le Viandier* la doit sans doute à son organisation logique et rigoureuse, même si l'aspect sommaire des notices en rend l'usage difficile aux non-professionnels.

S'il n'est pas le plus ancien, le manuscrit présenté est le premier où apparaisse l'attribution à Taillevent et témoigne bien de l'état du texte à la fin du XIVe siècle. Il a surtout le mérite de nous montrer concrètement ce qu'est un livre de cuisine à l'époque : petit livret de quelques feuillets, il peut suivre le queux à l'office ou dans ses déplacements ; non décoré et écrit sans recherche, il est avant tout destiné à la pratique. Alors que bien des textes culinaires n'ont été conservés que grâce à leur enchâssement dans des recueils médicaux ou techniques, on a ici le rare exemple d'un livre d'usage.

BRUNO LAURIOUX

« Cy comence le Viandier de Taillevant Maistre queux du Roy nostre sire. Pour ordenner les viandes qui cy après sensuivent. »
Parchemin, 18 ff., 210 × 130 mm. XIVe s. Acheté à Paris en 1392 par Pierre Buffaut, pour la somme de 6 sous parisis (fol. 18 v.). B.N., Mss, français 19791.

30

Gaston Phoebus
(1331-1391)
Le Livre de la chasse
1387-1390



« Armas, amors et cassa » : ces trois mots percutants comme ceux d'une devise stigmatisent sous la plume du troubadour catalan Peyre de Ruis les goûts de « Febus lo coms », autrement dit de Gaston III, comte de Foix et vicomte de Béarn, pour les armes, les amours et la chasse. Le surnom mythologique de Phoebus qu'il avait vraisemblablement adopté vers l'âge de vingt-six ans, tout en évoquant d'une manière précocement humaniste le jeune seigneur à la légendaire chevelure d'or, fier de sa belle prestance et sûr de son pouvoir séducteur vantés par Froissart à la suite d'un séjour que le chroniqueur fit à la cour d'Orthez (25 novembre 1388-février 1389), révélait les traits essentiels de son caractère. Il traduisait, comme son cri de guerre « Febus aban » (Phoebus en avant), la volonté tenace d'un prince ambitieux, audacieux et avisé dans ses menées politiques qui, héritier à douze ans d'un important ensemble féodal, sut le gérer avec suffisamment d'habileté, — malgré les difficultés de l'heure subitement accrues en 1352 avec la reprise de la guerre de Cent ans —, pour figurer, à l'issue d'une carrière mouvementée, parmi les plus puissants feudataires du royaume, nanti du titre de lieutenant du roi en Languedoc et fort de son triomphe sur les ducs d'Armagnac et de Berry. Le choix d'un tel surnom dénotait également un esprit chevaleresque très marqué qui s'était concrétisé en 1357 par son expédition en Norvège et en Suède dans le but d'atteindre la Prusse pour participer aux croisades des Teutoniques contre les Slaves, et que la lecture des romans, tel le *Meliador* de Froissart, continuait à entretenir. La personnalité riche en contrastes du chevalier idéaliste, du politicien retors et redoutablement opportuniste, de l'homme de guerre cruel au combat (que l'on se souvienne de la terrible répression de la Jacquerie au siège de Meaux en 1358) comme dans sa vie privée (il répudia sa femme en 1362 et fut le meurtrier de son unique fils légitime à Orthez en 1380), se pare des qualités d'un fin lettré. Ayant bénéficié d'une éducation intellectuelle soignée, il maniait avec autant d'aisance le latin et le français que la langue d'oc, se plaisant à la composition littéraire et aux divertissements musicaux auxquels Guillaume de Machaut avait eu l'occasion de l'initier lorqu'en 1348-1349 le comte de Foix vint en Ile-de-France pour épouser Agnès de Navarre.

De son œuvre demeurent le *Canso* qui valut à Phœbus la « joya », récompense suprême au tournoi poétique organisé par le Consistoire de la Gaie Science de Toulouse, ancêtre de l'actuelle Académie des jeux floraux, le *Livre des oraisons*, recueil de trente-sept prières écrites, au lendemain du drame d'Orthez, sous le coup du remords, avec l'intention d'infléchir la miséricorde divine ; enfin le *Livre de la chasse* où l'auteur a manifestement donné le meilleur de lui-même tant au niveau des connaissances que du talent littéraire. Il n'est pas, semble-t-il, de sujet qui lui ait tenu plus à cœur tout au long de sa vie, laquelle s'acheva au terme d'une chasse à l'ours en 1391.

Le *Livre de la chasse*, commencé en 1387, est dédié à Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, que Phoebus reconnaît être « maistre de nous touz qui sommes du mestier de venerie », et pour lequel Jean le Bon pendant sa captivité en Angleterre, avait demandé en 1359 à son chapelain, le Normand Gace de la Bigne, d'écrire un traité de la chasse ; ce fut le *Roman des déduits et des oyseaulx* achevé entre 1373 et 1377. Composé entre 1354 et 1374, le *Livre du roi Modus et de la reine Ratio* dû à Henri de Ferrières témoigne de l'intérêt que cette époque manifesta pour l'art cynégétique. Ainsi, l'ouvrage du comte de Foix n'était-il pas le premier du genre en France au XIVe siècle. Il apparut cependant comme une nouveauté pour plusieurs raisons. Utilisant la prose, mieux adaptée à l'expression d'une pensée scientifique, Phoebus n'a pas encombré son propos de nombreuses allégories et digressions moralisatrices qui rendaient les traités contemporains peu clairs et inaptes à la pratique pour des non initiés. Le contenu de son livre est le fruit non seulement d'une bonne culture encyclopédique livresque, — on sait que la librairie d'Orthez comptait entre autre la *Chirurgie* d'Albucasis et une traduction languedocienne du *De proprietatibus rerum* de Barthélemy l'Anglais —, mais d'une observation méticuleuse doublée de l'expérience d'une longue pratique et d'une mûre réflexion. S'ouvrant par un prologue et s'achevant par un épilogue, l'ou- 30
vrage est doté d'une table des matières qui permet d'en saisir aisément la structure rigoureuse. Il comprend cinq parties subdivisées en quatre-vingt-cinq paragraphes. Le premier livre, très novateur, est consacré à la description du comportement extérieur de tous les animaux pouvant faire l'objet d'une chasse (§ 1-14 : cerf, renne, bouc sauvage, chevreuil, lièvre, lapin, ours, sanglier, loup, renard, blaireau, chat sauvage, loutre) ; c'est un véritable embryon d'histoire naturelle que Buffon n'hésita pas à utiliser dans ses propres écrits. Le second livre (§ 15-28) traitant des chiens de chasse et de leur formation par les valets de chiens est précieux en ce qu'il apporte dans le domaine de l'art vétérinaire. Le troisième (§ 29-45) décrit la chasse à courre par excellence : celle du cerf. Le quatrième (§ 46-59), reprenant l'ordre établi dans le premier livre, présente les autres animaux chassés à force. Le cinquième enfin (§ 60-85) expose les divers types de pièges de même que le tir du gibier à l'arc et à l'arbalète. Nulle place n'est réservée à la chasse au faucon pour laquelle, aux dires de ses biographes, Gaston Phoebus n'aurait eu aucune estime. Quoiqu'il en soit, il ne faut pas ou-



31 blier que le *De arte venandi cum avibus* de l'empereur Frédéric II, traduit au XIIIe siècle en français à la demande de Jean de Dampierre, n'avait pas vieilli. L'œuvre du seigneur pyrénéen connut le même sinon un plus vif succès que celui du prince souabe. Quarante-quatre manuscrits en sont encore actuellement conservés, dont seize à la Bibliothèque nationale.

Le ms. français 619 est l'un des deux plus anciens exemplaires connus, l'autre, de même origine mais orné de peintures, se trouvant au Musée de l'Ermitage à Leningrad. Le style des illustrations exécutées en grisaille a permis aux spécialistes de l'attribuer au principal atelier actif à Avignon à la fin du XIVe siècle, cette copie ayant pu être réalisée du vivant même de Gaston Phoebus. Il est intéressant de relever à ce propos l'existence au folio 1 des armes de Jean Ier du Grailly, comte de Foix (1412-1436). L'artiste, en dépit d'une certaine naïveté d'expression, se montre soucieux de suivre fidèlement le texte, comme on peut le constater au folio 55 où l'on voit un valet tenant un limier en laisse et pratiquant une brisée au moment où il repère un sanglier couché dans sa bauge. Cette justesse de l'observation n'est pas aussi bien respectée dans le somptueux ms. français 616, présenté ici, qui dérive soit directement, soit par l'intermédiaire d'un exemplaire aujourd'hui perdu, du français 619. Si l'on compare la scène du folio 66 correspondant au folio 55 de la copie avignonnaise, on s'aperçoit nettement de la déperdition de sens, le geste de la brisée ayant été omis.

Outre le *Livre de la chasse*, le ms. français 616 contient les *Oraisons* de Phoebus et en ajout tardif (fin XVe-début XVIe siècle) une copie des *Déduits de la chasse* de Gace de la Bigne. Cet exemplaire, dont on ignore le destinataire primitif, comporte quatre-vingt-sept miniatures dues, comme celles de son manuscrit frère de la Pierpont Morgan Library (ancienne collection Clara Peck), à une équipe d'enlumineurs. L'œuvre du plus important d'entre eux appartient à un courant stylistique qui annonce celui du maître du duc de Bedford. Il s'agit d'un artiste (flamand ?) travaillant à Paris au début du XVe siècle, le français 616 pouvant ainsi être situé chronologiquement entre les années 1405 et 1410. Les compositions à l'élégance parfois un peu mièvre qui accompagnent chaque chapitre, hautes en couleurs, traitées dans un style plus poétique que réaliste, ont valu à ce manuscrit une particulière célébrité que confirment ses nombreuses éditions.

Grâce à la juxtaposition de ces deux ouvrages, il est possible d'avoir une idée plus complète sur le *Livre de la chasse* et sur son auteur, le plus ancien témoignant dans son dépouillement de la vérité scientifique, le luxe du second évoquant ce que devaient être les chasses menées sur les terres de Gaston Phoebus au sommet de sa gloire.

MARIE-THÉRÈSE GOUSSET

Parchemin. 220 ff., 370 × 280 mm. Vers 1405. B.N., Mss, français 616.

31

JEAN FROISSART
(v. 1337- ap. 1404)
Chroniques
1370-1400

Jean Froissart est né à Valenciennes, vers 1337, au début de la guerre de Cent ans. Ses talents de poète le font remarquer de la famille comtale de Hainaut qui le prend sous sa protection. En 1361, il se retrouve ainsi en Angleterre, au service de la reine Philippa, fille de Guillaume de Hainaut et femme d'Édouard III d'Angleterre. Devenu son historiographe, il se crée de nombreuses relations à la cour ; il entre en contact avec les chefs militaires anglais d'un côté et les vaincus de Poitiers de l'autre. À la demande de sa protectrice, il voyage beaucoup, en Écosse, en France, en Italie. C'est après la mort de la reine, en 1369, que, de retour dans son Hainaut natal, il commence la rédaction de ses chroniques. Le premier livre est dédié à Robert de Namur, beau-frère de Philippa, son nouveau protecteur. Il fréquente, à Bruxelles, la cour lettrée de Wenceslas de Luxembourg, duc de Brabant. En 1373, il devient curé des Estinnes. Dix ans plus tard, il est chapelain de Guy de Blois, petit-fils de Jean de Beaumont, son nouveau mécène ; grâce à lui, il obtient un canonicat à Chimay. Il voyage encore beaucoup, en France, aux Pays-Bas, et même une fois en Angleterre. Il meurt après 1404. Poète en même temps que chroniqueur, sa production rimée, abondante, consiste en des poèmes de caractère narratif ou didactique, de nombreuses pièces lyriques et un long roman de 30 000 vers, le *Meliador*. Mais c'est son œuvre historique, monumentale, qui a fait sa gloire : les *Croniques de France, d'Angleterre et des païs voisins*, récit des guerres qui se sont déroulées depuis l'avènement d'Édouard III (1327) jusqu'à la mort de son petit-fils et successeur, Richard II (1400).

Les *Chroniques* se divisent en 4 livres (cette division serait postérieure à sa mort), écrits entre 1370 et 1400 et sans cesse remaniés. Il existe plusieurs rédactions du premier livre, qui s'arrête en 1369, 1372 ou 1377 suivant les manuscrits. Le second livre, écrit en 1387, comporte 2 rédactions. Les livres III et IV ont été terminés respectivement entre 1390 et 1392 et entre 1398 et 1400. Jus-

qu'en 1360, le travail de Froissart repose sur les *Vrayes Croniques* de Jean le Bel, chanoine de Liège, mort en 1370, auquel il a peut-être succédé comme chroniqueur. Mais au fur et à mesure des révisions de son texte, il s'affranchit de cette tutelle. Sa rédaction personnelle est basée sur des sources orales. L'essentiel de sa documentation provient des témoins directs ou des acteurs des événements, qui les lui relatent. Il a parcouru l'Europe en enquêtant. Ce n'est pas un politique, c'est un écrivain de métier. Il prend des notes au jour le jour. Il rapporte ce qu'il voit, dans un style séduisant. Malgré des erreurs et des flottements dans la géographie et la chronologie, les *Chroniques* restent une des sources narratives capitales pour l'histoire de l'Europe au XIVe siècle.

Le nombre très élevé des manuscrits encore existants (plus de cent) est la preuve du succès des *Chroniques* et de la célébrité dont Froissart a joui de son temps et au XVe siècle. En raison des difficultés posées par les remaniements successifs du texte, dus à Froissart lui-même, le problème du classement des manuscrits n'est pas définitivement résolu. Les textes complets comprenant les quatre livres sont très rares.

Le manuscrit fr. 2645 de la Bibliothèque nationale fait précisément partie d'un exemplaire des *Chroniques* en 4 volumes. Il renferme le troisième livre, le plus brillant de tous, qui relate les événements depuis la paix de Tournai en 1385 jusqu'aux préparatifs pour l'entrée d'Isabeau de Bavière à Paris, en 1389, à laquelle Froissart assista. Une partie importante du volume est consacrée au voyage que fit Froissart à la cour de Gaston Phoebus de Foix-Béarn, en 1388, pour mieux comprendre ce qui s'était passé dans le sud-ouest de la France après la défaite de Poitiers (1356).

Ce volume est une copie luxueuse exécutée pour le grand bibliophile de Bruges, Louis de Gruuthuse. Plusieurs artistes ont collaboré à la décoration du manuscrit, et il n'est pas toujours facile de les distinguer. Alors que les deux premiers volumes ont été enluminés par Loyset Liédet et ses élèves, c'est une autre équipe qui semble avoir travaillé ici sous la direction de Philippe de Mazerolles. On reconnaît aussi la main du « maître de Louis de Bruges » et celle du jeune « maître du Livre d'Heures de Dresde ». Que ce soit dans les paysages, dans des scènes de combat ou dans la représentation de personnages, on trouve ici les plus belles peintures représentatives de la nouvelle tendance qui se développe à Bruges vers 1470. Des effets nouveaux sont recherchés dans les coloris, notamment par le contraste du jaune et de l'orange avec le vert foncé du paysage. De la bibliothèque de Louis de Gruuthuse (vers 1425-1492), le manuscrit, comme les trois autres complémentaires, fr. 2643, 2644 et 2646, est passé dans la bibliothèque de Louis XII à Blois. Les armes et devises du destinataire avaient été peintes dans les bordures, mais elles ont été recouvertes quand sa bibliothèque est devenue la propriété du roi de France.

GILLETTE LABORY

Livre III. Parchemin, 386 ff., 440 × 330 mm. Bruges, vers 1470-1475. Les 7 premiers feuillets, qui renferment la table des matières, ne sont pas foliotés. La foliotation, originale, est en chiffres romains rubriqués. Les initiales sont dorées sur fond rose et bleu avec un dessin à la plume de couleur blanche. On dénombre 22 peintures dont 9 grandes et 13 plus petites, avec un décor luxuriant dans les marges. La reliure primitive était en velours bleu. La reliure actuelle, du XVIIIe siècle, est aux armes des rois de France. B.N., Mss, français 2645.

32

JEAN GERSON
(1363-1429)
Œuvres
1389-1405

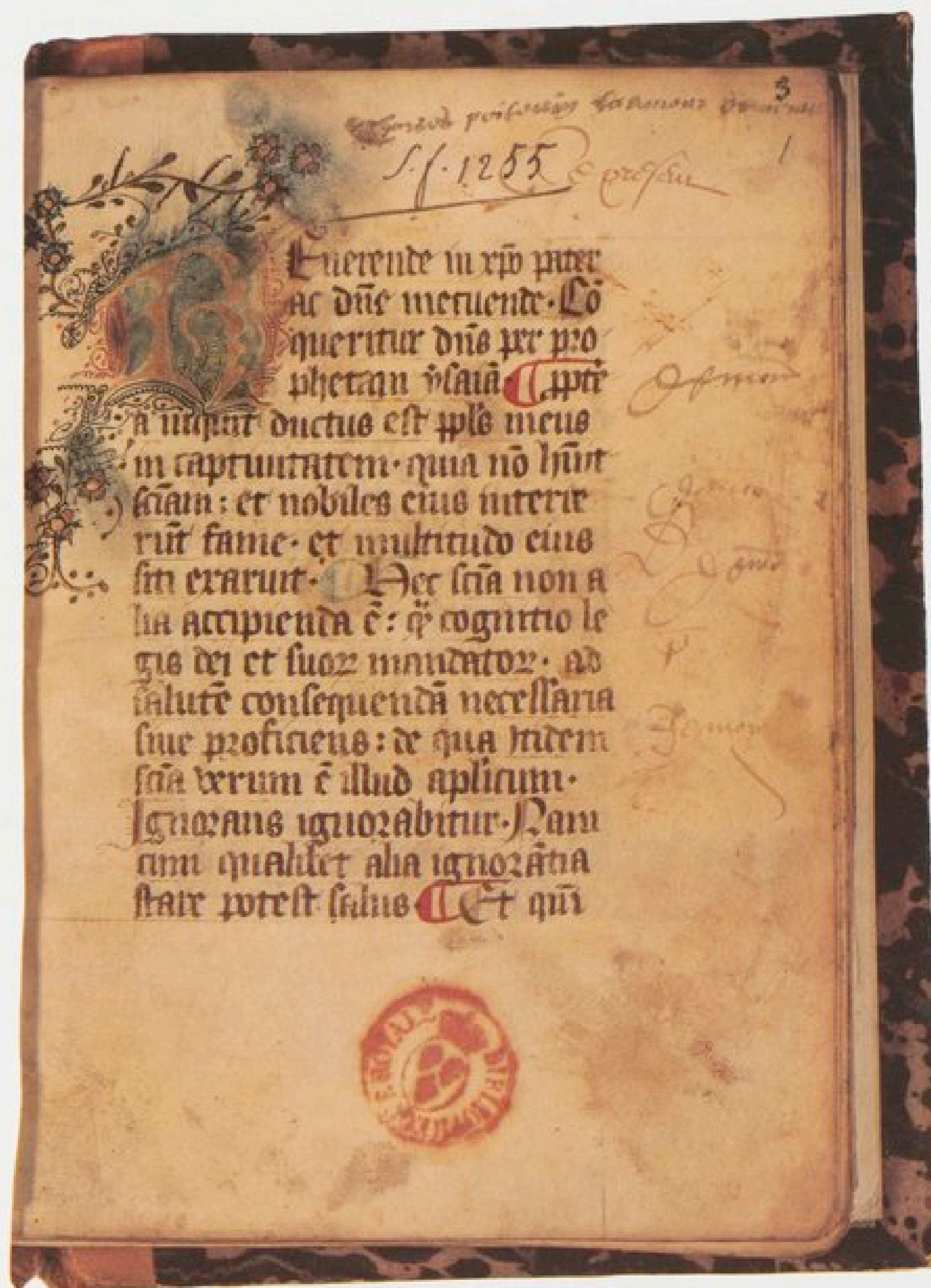
Jean Le Charlier qui, selon l'usage universitaire, prit le nom de son village natal (Gerson, proche de Rethel), était l'aîné des nombreux enfants d'un petit artisan. Admis comme boursier dès l'âge de treize ans au Collège de Navarre à Paris, il y poursuivit de brillantes études jusqu'à l'obtention du doctorat en théologie.

Si, comme beaucoup de ses condisciples, il avait nourri de hautes ambitions, il lui eût été facile de les satisfaire : dès 1391, il était déjà appelé à prêcher devant le roi. Deux ans plus tard, le duc de Bourgogne se l'attachait comme premier aumônier et lui faisait attribuer un bénéfice à Bruges. En 1395, il succédait à Pierre d'Ailly comme chancelier de Notre-Dame (autrement dit de l'Université de Paris). À l'exemple de son maître et ami — sur l'appui duquel il pouvait compter — il n'eût tenu qu'à lui de faire de cette charge, somme toute assez modeste, la première étape de son *cursus honorum*. Il préféra demeurer à ce poste, tout en déployant une intense activité pour la réunification de l'Église déchirée par le Schisme. On sait le rôle de premier plan qu'il joua au concile de Constance (1414-1418). Mais le combat acharné qu'il y mena contre ceux qui prétendaient légitimer le « tyrannicide » — c'est-à-dire justifier le meurtre de Louis d'Orléans, frère de Charles VI, perpétré en 1407 sur ordre de Jean Sans Peur — l'exposa à la vindicte du duc de Bourgogne, dont il avait été autrefois le protégé. Aussi, lorsque les Bourguignons, alliés à l'envahisseur anglais, se furent emparés de la capitale en mai 1418, il lui fallut chercher refuge à Lyon auprès du plus jeune de ses frères, lui aussi prénommé Jean, prieur du couvent des Célestins. C'est là qu'il acheva ou entreprit la rédaction de nombreux ouvrages, tout en répondant aux consultations sur des points de théologie ou de morale qui lui étaient demandées de toutes parts.

C'est précisément grâce au Célestin Jean, qui fut pour son illustre aîné le plus zélé des secrétaires et des éditeurs, que l'œuvre considérable du chancelier (540 titres dans la plus récente édition) a pu parvenir presque intégralement jusqu'à nous.

Cette œuvre, immense, a pu être définie comme un véritable miroir de son temps. Elle est rédigée tantôt en latin d'humaniste à l'intention d'un petit groupe d'amis lettrés, tantôt en latin « parlé » pour un public plus large, tantôt enfin en un français clair et vigoureux pour les « gens simples sans lettre », et tout particulièrement pour les femmes. Maints problèmes y sont abordés, mais deux grandes orientations dominent : la réforme de l'Église et l'éducation chrétienne de toutes les couches de la société. Dans cet esprit, Gerson a rédigé une multitude de sermons, de traités sur la confession, sur les cas de conscience, etc., mais aussi et surtout il s'est attaché à l'enseignement de la théologie mystique, tant pour les étudiants *(De theologia mystica)* que pour la masse des fidèles *(la Montagne de Contemplation)*. La parenté de sa pensée avec la *Devotio moderna* — dont il critique néanmoins certains aspects — est attestée par le fait qu'on a longtemps cru pouvoir lui attribuer la paternité de l'*Imitatio Christi*.

On a parfois prétendu exclure Gerson, parce que théologien, de l'histoire de l'Humanisme. C'est là un véritable contresens : l'Huma- 32



nisme, à cette époque, n'était nullement une doctrine philosophique affirmant la primauté de l'humain sur le divin (en italien : *umanismo*), mais plus modestement — et dans une perspective moins anachronique — un mouvement intellectuel et littéraire orienté vers l'étude des Humanités *(umanesimo)* : renouveau de la rhétorique et remise en honneur du latin de l'Antiquité. Gerson a été, de ce point de vue, l'un des tout premiers humanistes français : dès l'âge de dix-huit ans, il composait une églogue directement inspirée du *Bucolicum carmen* de Pétrarque ; et le prologue du traité contre Juan de Monzón, qu'il rédigea à vingt-six ans, peut être considéré comme un véritable manifeste du jeune Humanisme parisien (c'est même, sans doute, le premier manifeste de l'histoire littéraire française). On y trouve l'écho de la polémique franco-italienne qu'avait déclenchée la fameuse déclaration de Pétrarque : « Il ne faut chercher hors d'Italie ni orateurs ni poètes ». Animé par le nationalisme exacerbé qui caractérise cette période, l'auteur célèbre la gloire de la France (il préfère dire : la Gaule), qui non seulement supporte la comparaison avec Athènes et Rome, mais les surpasse sans doute — affirmation qui annonce, avec près de trois siècles d'avance, la querelle des Anciens et des Modernes — et il proclame avec force le rôle éminent de l'Université de Paris. Le manuscrit est un brouillon de second jet hâtivement écrit sur papier, comportant d'assez nombreuses modifications, où des blancs ont été laissés pour compléter des citations, et où certaines formules de politesse que l'auteur connaissait par cœur ont été remplacées par : etc.

C'est par un véritable miracle que le petit manuscrit du Manuel à l'usage des curés est parvenu jusqu'à nous. Au XVIII[e] siècle, il s'était trouvé relégué dans quelque sacristie ; les enfants de chœur gribouillaient dans ses marges et le curé utilisait les parties non écrites pour confectionner des étiquettes destinées à ses reliquaires (l'une d'elles n'a pas été entièrement découpée). Gerson applique ici les principes qu'il a exposés dans son traité *De laude scriptorum* (« à la louange des copistes ») : il use d'une écriture un peu italianisante, particulièrement claire et lisible et presque dépourvue d'abréviations. Et, dans cet unique autographe connu en langue française, il adopte une orthographe remarquablement simple et cohérente pour l'époque, évitant, en particulier, l'usage immodéré de l'y, alors très envahissant, et la plupart des graphies dites « étymologiques » qui tendaient déjà à se répandre : écrivant pour les « gens simples », il veut écrire simplement. Il est intéressant de remarquer que ces caractéristiques ne se retrouvent pas dans les copies. Le colophon, à l'exception de la date, a été vigoureusement gratté, très probablement par Gerson lui-même, qui avait d'abord prévu d'offrir ce petit volume à un personnage dont seul le prénom *(pour maistre Pierre...)* a pu être déchiffré, puis décida de le conserver pour servir de modèle aux copistes ; certains passages ont également été effacés, visiblement pour abréger le texte, qui demeure pleinement intelligible.

GILBERT OUY

Deux manuscrits autographes :
1° Brouillon du traité contre Juan de Monzón (1389) : B.N., Mss, latin 15107 (anc. Saint-Victor MM 14), ff. 194-202.
2° Mise au net calligraphiée d'un petit manuel à l'usage des curés, signée par l'auteur et datée du 15 mars 1405 (n. st.) : B.N., Mss, français 13258. Parchemin. 66 ff., 155 × 110 mm.

33

CHRISTINE DE PIZAN (1365-1430?)

Le Livre de la Cité des Dames

1405

Christine de Pizan n'est pas la première femme poète du Moyen-Âge français, mais elle pourrait bien être, au sens strict, la première femme écrivain, la première à avoir écrit de manière professionnelle, dans une attitude sans cesse réflexive sur son métier.

Elle naît à Venise en 1365 d'un père lettré Thomas de Pizan, médecin et astrologue, qui constitue pour elle un modèle admiré de culture, de science et de sagesse. Ce père s'étant mis au service de Charles V, Christine arrive à la cour de France à l'âge de quatre ans et c'est à cette cour que se déroulera l'essentiel de son activité. Sa vie, bouleversée par la mort de son mari aimé Étienne Castel, qui la laisse veuve, chargée de famille, à vingt-cinq ans, est une illustration des tours de la roue de Fortune. Christine de Pizan décide alors de récupérer, par l'étude, « ses pertes passées » et entre en écriture comme on entre en religion. Elle publie d'abord des poèmes lyriques dans la tradition courtoise ainsi que des poèmes témoignant de sa douleur. Elle se tourne ensuite vers une écriture didactique et savante par laquelle, rivalisant avec les clercs, elle ne veut laisser échapper aucun domaine du savoir : philosophie, morale, politique, histoire, art militaire. Sa production est immense, aussi bien en prose qu'en vers, et se concentre sur un petit nombre d'années. En 1418, ses appels à la paix étant restés vains, elle quitte Paris et se retire dans un couvent. Elle ne reprend la plume que pour célébrer la victoire de Jeanne d'Arc en 1429.

Le *Livre de la Cité des Dames*, au titre ambitieux, — il fait écho à la *Cité de Dieu* de saint Augustin qui vient juste d'être traduit —, est significatif du projet d'écriture de Christine de Pizan. Il met en scène dans le même mouvement la construction d'une cité et la construction d'un livre, cité et livre étant conçus pour la protection et la défense des femmes. La métaphore architecturale traverse l'œuvre de Christine de Pizan et dit ce qu'est à ses yeux la construction d'une œuvre : une habile ordonnance à partir de matériaux trouvés ailleurs : ici essentiellement dans le *De claris mulieribus* de Boccace.

Cette œuvre qui exalte les femmes dans tous les domaines de l'activité humaine où elles se sont illustrées a connu un grand succès. On en possède aujourd'hui 27 manuscrits. Elle a été traduite dès le XV[e] siècle en hollandais, puis en anglais, cette traduction anglaise étant imprimée à Londres en 1521.

JACQUELINE CERQUIGLINI

Parchemin, 79 ff., 358 × 270 mm. Début du XV[e] s. Illustré de 3 miniatures dues à un artiste parisien nommé, d'après ce manuscrit, « maître de la Cité des Dames ». A appartenu au duc Jean de Berry dont il porte la signature. B.N., Mss, français 607.



Cy commence le livre de la cite des dames duquel le premier chappitre parle pour quoy et par quel mouvement ledit livre fu fait. .j.

Selonc la coustume maniere que jay en usaige et a quoy est dispose le exercice de ma vie cest assavoir en la frequentacion destude de lettres un jour comme je fusse seant en ma celle avironnee de plusieurs volumes de diverses matieres mon entendement a celle heure auques travaillie de recueillir la pesanteur des sentences de divers aucteurs par moy longue piece estudiees dreçay mon visaige ensus du livre deliberant pour celle fois laissier en paix choses soubtilles et mesbatre en regardant aucune joyeusete des dis des pouetes et come adonc en celle entente je cerchasse entour moy aucun petit livret entre mains me vint daventure un livre estrange non mie de mes volumes qui avec autres livres mavoit este baillie si comme en garde adonc ouvert cellui et vy en sa intitulacion que il se clamoit matheolus lors en soubriant pour ce que oncques ne lavoie veu et maintes fois ouy dire que entre les autres livres cellui parloit bien a la reverence de femmes me pensay quen maniere de solas le visiteroie mais regarde ne lo eus mie longuement quant je fus appellee de la bonne mere qui me porta pour prendre la reffeccion du souper dont leure estoit ja venue parvenue proposant le veoir lendemain le laissay a celle heure le matin ensuivant rassise en mon estude si que jay de coustume noubliay pas mettre a effect le vouloir qui mestoit venu de visiter cellui livre de matheole adonc pris a lire et proceder

Cy commence la table des rubriches de la iiie. partie de ce livre laquelle parle coment et parquoi les haulx combles des tours de la cite des dames furent parfaiz et quelles nobles dames furent esleues pour demourer es grans palais et haulx donions



Cy commence la tierce partie du livre de la cite des dames laquelle parle coment et parquoi les haulx combles des tours furent parfaiz et quelles nobles dames furent esleues pour demourer es grans palais et haulx donions

Le premier chappitre coment Justice amena la royne du ciel pour habiter en la cite des dames

Adont se tira devers moy dame Justice a son hault maintien et ce dist ainsi vers moi Christine voirement a mon semblant selonc ta possibilite a l'ayde de mes suers si que tu las tres bien mettre en oeuvre bien bel as ouvre ou batissement de la cite des dames et des ormais est temps que je me entremette du seurplus si que je te

34

Arnoul Gréban
(XVe s.)

Le Mystère de la Passion

vers 1450

On sait peu de chose d'Arnoul Gréban, mais c'est encore plus qu'on n'en sait souvent des auteurs médiévaux auxquels leur époque ne reconnaît pas nos « droits d'auteur » sur leurs œuvres. Originaire de la région du Mans où il devait finir ses jours comme chanoine, il vécut longtemps à Paris où il suivit les cours de la Sorbonne. Quand il écrivit son *Mystère de la Passion*, il avait commencé des études de théologie et était organiste de Notre-Dame de Paris, ainsi que l'un des maîtres chargés de diriger la « chapelle » de la cathédrale. Si l'on peut dater approximativement le *Mystère*, qui, en 1452, avait été joué avec succès, on ne sait ni la date de sa naissance, ni celle de sa mort.

Le *Mystère de la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ* est un très long texte (35 000 vers) destiné à la représentation (c'est le sens même du mot « mystère » qui s'écrivit d'abord « mistere », du latin « ministerium »): il comprend quatre « journées », chacune pouvant occuper une ou deux séances de jeu dramatique, nécessitant la participation de très nombreux acteurs non professionnels, mais aussi de gens de métier pour tout ce qui touchait à l'organisation matérielle de la représentation (constructeurs de l'aire de jeu, « conducteurs de secrez » — nos actuels responsables des « effets spéciaux »). Car le *Mystère* est un spectacle total qui ne saurait être réduit à son texte: il sollicite autant l'œil que l'oreille et celle-ci l'est non seulement par la récitation mais aussi par le chant et la musique: Gréban a sans doute écrit celle qui accompagnait certains moments de son « mystère ».

Mystère de la Passion: le titre est restrictif par rapport à l'œuvre, puisqu'elle s'ouvre sur des scènes tirées de la Genèse: création du monde et de l'homme, péché originel, expulsion d'Adam et Ève du Paradis terrestre, meurtre d'Abel par Caïn. L'auteur lui-même a perçu que tout cela pouvait apparaître comme étranger à son propos; aussi précise-t-il que ce prologue peut ne pas être représenté. Mais les limites de la Passion sont de toute façon dépassées puisque la pièce commence alors avec les lamentations d'Adam et Ève et des patriarches dans les limbes et met en scène, dans une séquence que l'on a pris l'habitude d'appeler « procès de paradis », la délibération de Dieu le Père et d'allégories: Vérité, Miséricorde, etc., à la suite de laquelle est décidée l'incarnation de Dieu le Fils qui viendra sur terre pour sauver le genre humain, incapable de racheter lui-même le péché originel. C'est alors toute la vie terrestre de Jésus: Annonciation, Nativité, enfance, vie publique... et, enfin, Passion qui sera représentée. Encore la pièce ne s'achèvera--t-elle pas sur la mort: la descente aux enfers, les apparitions du ressuscité, son Ascension et l'envoi du Saint Esprit aux apôtres cloront les scènes terrestres. Le *Mystère* se terminera « dans le ciel » avec l'heureuse issue du « procès de paradis ». À cela, il faudrait ajouter les scènes infernales, contrepoint des scènes célestes, dans lesquelles, en opposition au Christ qui se propose de sauver les hommes, l'auteur nous dépeint les agissements du démon qui s'efforce de les perdre en faisant échouer la mission de Jésus.

En écrivant ce *Mystère*, Gréban innove moins qu'il ne s'inscrit dans une tradition qui remonte au siècle précédent et il s'inspire largement du *Mystère* d'E. Mercadé qui, entre autres, l'avait précédé dans cette voie, avant de servir, à son tour, de source à son successeur dans le genre, J. Michel. À nos yeux cependant, la version de Gréban reste celle qui, par l'équilibre de sa composition, par le mélange de pathétique et de grotesque, de sublime et de familier, rend le mieux compte de l'esthétique de l'époque en même temps que de l'ambition du genre: inscrire dans les limites d'un texte et d'une aire de jeu l'histoire chrétienne du salut des hommes.

L'interdiction, par le Parlement de Paris, un siècle plus tard, de la représentation des *Mystères*, est un des signes qui marquent que l'on sera passé dans un monde différent.

Micheline
de Combarieu du Grès

Parchemin, 264 ff., 320 × 235 mm. 2e moitié du XVe s. Nombreuses petites miniatures insérées dans le texte. Bibliothèque de l'Arsenal, Ms. 6431.

35

Charles d'Orléans
(1394-1465)

Poésies

1415-1461

Charles d'Orléans était le neveu et filleul du roi Charles VI; élevé dans un milieu raffiné, il écrivait des vers dès l'âge de dix ans; sa mère était la très lettrée Valentine de Milan et son père était le duc Louis d'Orléans, que Jean sans Peur fit assassiner en 1407: sa jeunesse fut toute occupée d'idées de vengeance.

En 1415, Charles d'Orléans se bat à Azincourt: il est fait prisonnier et emmené en Angleterre, où il attendra vingt-cinq ans le paiement de la rançon nécessaire à sa délivrance. C'est au cours de cette longue captivité qu'il a écrit une partie de son œuvre poétique, des *ballades* tout spécialement, des *chansons* aussi, et quelques pièces en anglais.

À son retour en France en 1441, il tente, sans succès, quelque action politique, puis se retire à Blois où il réunit une cour de poète et d'artistes, et continue d'écrire. Dès 1442, ses poèmes circulaient en France.

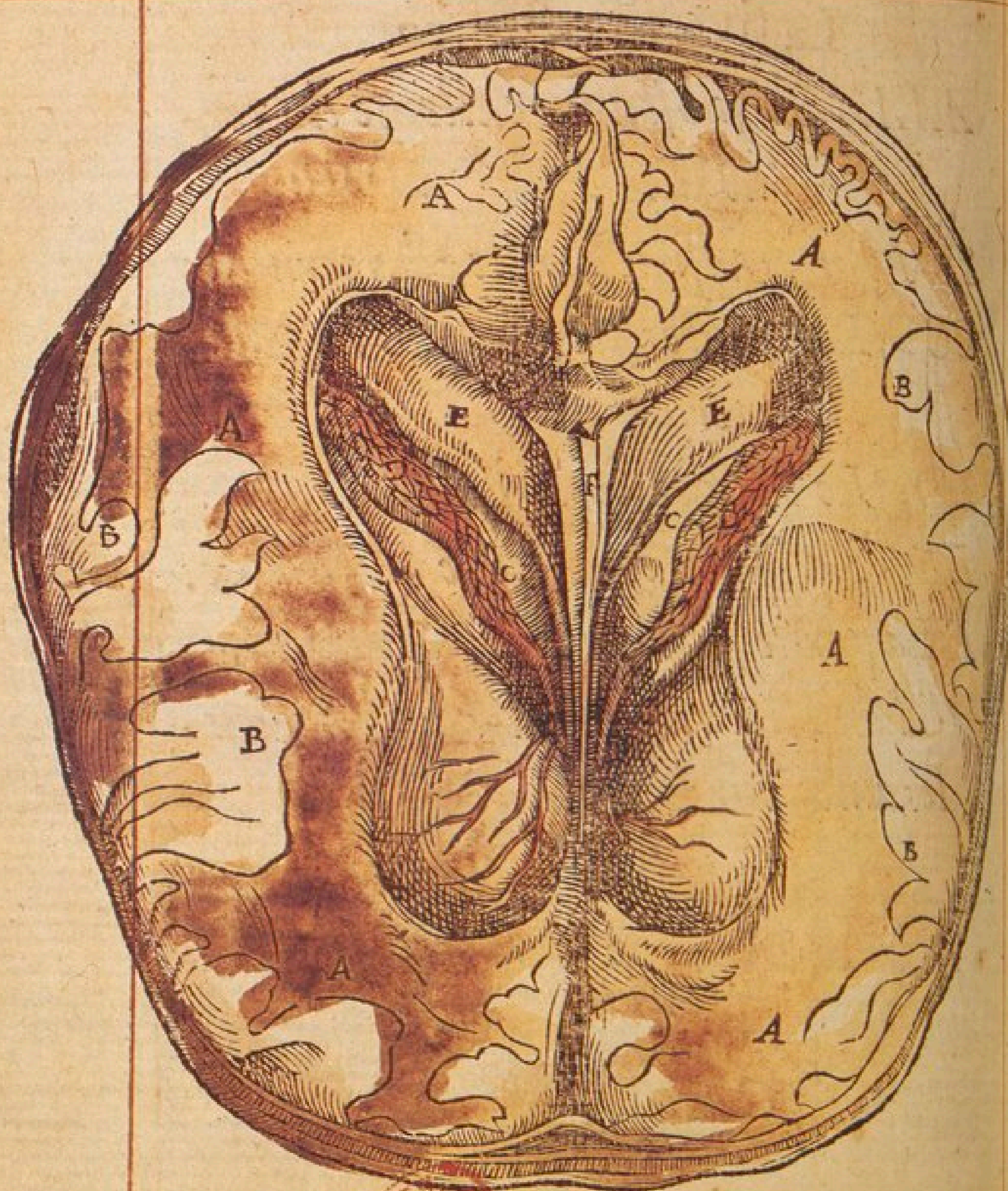
Si le « service amoureux » occupe l'essentiel de la première période de sa production, dès 1437 apparaissent les thèmes du *Nonchaloir* et de cette *Melancolie* qu'illustrent nombre de ses *ballades* et de ses *rondeaux*: « Escollier de Merencolie... », « En la forest de Longue Actente... », « Ou puis parfont de ma merencolie... », « Je suis celui au cueur vestu de noir », « Le monde est ennuyé de moy Et moy pareillement de luy »...

L'œuvre de Charles d'Orléans est la forme quintessenciée, le parfait aboutissement d'une poésie courtoise qui, loin d'être pur jeu social, se sert de l'allégorie (Cœur, Soucy, Souvenir, Merencolie, Beauté...), des métaphores filées et d'une virtuosité technique extrême pour mettre en son moi, sa vie, ses attentes.

Dès son séjour en Angleterre, Charles d'Orléans s'était occupé de rassembler en un manuscrit tous ses poèmes; par la suite, d'autres œuvres s'ajouteront, et aussi les poèmes de ses amis poètes et visiteurs. Ce manuscrit, copié sous sa direction et en partie autographe, est le ms. français 25458 de la Bibliothèque nationale, petit volume écrit sur vélin. Il existe en outre de très nombreux manuscrits des poésies de Charles d'Orléans, dont le plus beau peut-être est le tardif British Library, Ms. Reg. 16 Fii (du début du XVIe s.), aux très belles peintures représentant en particulier le poète écrivant, prisonnier dans la Tour de Londres.

Christiane Marchello-Nizia

Parchemin, 271 ff., 165 × 110 mm. Blois, milieu du XVe s. En partie autographe. B.N., Mss, français 25458.


A
A
A
B
B
E
E
F
C
C
D
A
B
B
A
A



Humanisme et Renaissance

DE LA TESTE. ccj



Le cautere actuel eſt plus commode aux os carieux que le potentiel, à cauſe qu'il opere plus promptemēt, & qu'il ne communique ſa vehemēce aux parties proches. Außi n'eſt cauſe de ſi grande

Cc

Les effets des cauteres actuels



Guillemette

Helas sire
pour dieu se vous voules rien dire
parles plus bas

Le drappier

Dieu vous gart dame

Guillemette

Ho. plus bas

36

François Villon
(1431-après 1463)
Le Grand Testament
1461 ou 1462 ; éd. 1489

La figure de ce poète du XVe siècle reste encore mystérieuse. Son nom, d'abord, est-il celui de François des Loges, tel qu'il apparaît dans certaines archives, ou celui de François de Moncorbier, maistre ès arts que signalent d'autres documents, Villon semblant n'être qu'un surnom ? Doit-on, par ailleurs, identifier le personnage mis en scène dans le *Lais* et le *Testament* avec le délinquant impliqué successivement dans le meurtre d'un prêtre, Michel Sermoise, en 1455, dans un vol commis au Collège de Navarre en 1456, condamné à la pendaison, puis grâcié et banni pour dix ans de Paris par Louis XI ? Quoi qu'il en soit, le 8 janvier 1463, François de Moncorbier quitte la ville et l'on perd sa trace à jamais.

Mais son œuvre a largement contribué à construire sa légende. Faite de confidences voilées, d'énigmes et d'humour noir, ironique et amère, elle livre son auteur pour mieux le dérober derrière les images contradictoires du « bon follastre » et du « povre Villon », de l'amant martyr et du souteneur de la grosse Margot. Profondément médiévale par ses thèmes et ses formes, elle joue à la fois de la virtuosité verbale des Grands Rhétoriqueurs, de la culture scolastique et de l'argot des mauvais garçons.

pp: 37

Les limites exactes de l'œuvre sont difficiles à établir. L'on s'accorde à attribuer au même poète deux grands poèmes, composés d'une suite de huitains, et formant chacun un tout indépendant. Ils sont tous deux constitués d'une suite de legs, plus ou moins sérieux et illusoires, à des amis ou des ennemis. Le premier, le *Lais*, daté de 1456, apparaît comme l'ébauche du second, et, dans l'édition Levet, est appelé *Petit Testament* : le poète y prétend fuir à Angers un amour malheureux. Le second, le *Testament*, vaste composition de plus de 2 000 vers, laisse planer plus franchement la menace de la mort prochaine. Sont mêlées au *Testament* des poésies diverses, essentiellement des ballades, dont la composition se situerait entre 1457 et 1463. À cet ensemble doivent être ajoutées d'autres poésies et six ballades en jargon, celui des Coquillards, bande de malfaiteurs à laquelle a peut-être appartenu Villon.

L'édition de Pierre Levet en 1489 est la première édition, à côté de manuscrits qui contiennent diverses pièces, des œuvres complètes de Villon. Elle a été faite un quart de siècle après le bannissement de Villon, et il est probable qu'il n'a pas pris part à ce recueil et que l'imprimeur a réuni lui-même les pièces. Cette édition est restée une référence pour l'attribution des poèmes à Villon. Elle est illustrée de gravures sur bois représentant Villon et les principaux personnages qu'il évoque. « Cy comence le grant codicille et testament maistre François Villon. »

Michèle Gally

Le grand testament Villon et le petit. Son codicille. Le iargon & ses balades. *[Marques de Pierre Levet sur le titre ; en fin :] Imprime a Paris Lan mil. cccc. quatre vings et neuf. In - 4° de (58) ff., illustré de trois bois (dont un pour la* Ballade des pendus*). B.N., Impr., Rés. Ye 245 (un des trois exemplaires connus).*

37

La Farce de Maistre Pierre Pathelin
vers 1485

De tous les genres comiques du théâtre médiéval, la farce apparaît le plus vivant et le plus significatif, celui dont le répertoire est le mieux connu et le plus abondant, et qui a joui du succès le plus vif et le plus durable. La farce de *Maistre Pierre Pathelin* dont l'auteur, clerc ou basochien, est connu et dont on situe la première représentation entre 1456 et 1469, passe pour la plus ancienne des farces qui nous sont parvenues, mais s'inscrit dans une tradition théâtrale bien établie. Le dispositif scénique est rudimentaire : l'« eschaffault » auquel on accède par une échelle, isolant l'aire de jeu, une simple tenture qu'on ouvre sur le côté ou au milieu pour entrer et sortir. Les acteurs, le visage souvent enfariné, jouent indifféremment dans la rue, au milieu d'une foire ou dans un espace clos, d'ordinaire une taverne. La pièce peut aussi clôturer un spectacle de grande envergure, mystère ou moralité.

Comme toutes les farces, *Pathelin* illustre des comportements fondés sur la fourberie dans un univers de mensonge, étranger à la morale, et la mise en action du dicton populaire « À trompeur, trompeur et demi. » Sa structure repose sur ce thème unique, puisqu'elle montre une suite de tromperies où trois filous se font valoir l'un par l'autre. Conformément aux habitudes du genre, la hié-

rarchie sociale se trouve remise en cause par la hiérarchie de la ruse qui assure le triomphe du plus faible. Cependant l'originalité de la pièce se mesure à la distance qui la sépare de la tradition farcesque du siècle de Louis XI. Sa longueur inhabituelle (1600 vers au lieu des quelque 500 vers de la plupart des œuvres), l'habileté d'une intrigue qui varie heureusement le retournement de situation et l'inversion des rôles, et qui repose sur la psychologie des personnages d'une richesse insolite, la diversité des procédés comiques, en font un chef-d'œuvre atypique, tout près de s'apparenter à la comédie régulière du XVIe siècle. Mais *Pathelin* entreprend aussi l'exploration des possibilités et des limites du langage dont l'ambiguïté, devenant l'instrument de la tromperie, dénonce ainsi le pouvoir et le danger de la parole dans une société qui confond la réalité et l'apparence.

La fortune de *Pathelin* au XVe siècle est attestée par les mentions qu'en font plusieurs pièces de l'époque, puis par les cinq éditions incunables qu'on a pu en recenser, chacune connue à un seul exemplaire. L'édition qu'en a donnée à Lyon vers 1485 l'imprimeur Guillaume Le Roy précède toutes celles qui furent publiées à Paris, notamment celle de Pierre Levet en 1490, enrichie d'une illustration savoureuse. Parmi les manuscrits conservés, il n'en est qu'un dont les leçons ne doivent rien aux imprimés et qui puisse leur être éventuellement antérieur (Bibliothèque nationale, ms. fr. 25467, dit La Vallière).

MADELEINE LAZARD
et JEANNE VEYRIN-FORRER



Maistre Pierre Pathelin. [*Lyon, Guillaume Le Roy, vers 1485.*] *In-4°, 44 ff. (incomplet de 5 ff. refaits d'après des éditions postérieures). Seul exemplaire connu. B.N., Impr., Rés. p. Yf. 417.*

38

PHILIPPE DE COMMYNES (1447-1511)
Mémoires 1489-1498

Né dans une famille de hauts fonctionnaires bourguignons, conseiller de Charles le Téméraire, Commynes passa, le 8 août 1472, au service de Louis XI dont il fut, jusqu'en 1477, le ministre écouté. Rallié au duc d'Orléans pendant la régence des Beaujeu, il fut emprisonné de janvier 1487 à mars 1489, puis exilé dans sa propriété de Dreux. Gracié, il prit part à l'expédition d'Italie (1494-1495), sans retrouver, ni sous Charles VIII ni sous Louis XII, l'influence qu'il avait sous Louis XI.

Il composa ses *Mémoires* en 1489-1490 (livres I-V), en 1492-1493 (livre VI), enfin de 1495 à 1498 (livres VII-VIII). Les livres I-VI sont consacrés à l'affrontement de Louis XI et de Charles de Bourgogne, les deux derniers à la première expédition d'Italie.

À l'origine, il s'agit de simples mémoires, de documents pour Angelo Cato qui voulait écrire en latin une histoire de Louis XI ; mais bientôt Commynes y vit la possibilité de justifier ses choix et d'introduire des réflexions sur l'action politique. Ainsi créa-t-il le genre des Mémoires historiques dont il a fixé les traits distinctifs : refus du beau style et de l'érudition, information précise d'un



Epitaphe dudit Villon
Freres humains qui apres noꝰ viues
Nayez les cueurs contre noꝰ endurcis
Car se pitie de noꝰ pouurez auez
Dieu en aura plustost de vous mercis
Vous nous voiez cy atachez cinq six
Quãt de la char q̃ trop auõs nourrie
Elle est pieca deuouree et pourrie
et noꝰ les os deuenõs cẽdres a pouldre
De nostre mal personne ne sen rie
Mais pries dieu que tous nous vueil
le absouldre g iii.

36

témoin oculaire, point de vue individuel. Mais le souci d'expliquer le réel l'a amené à faire œuvre aussi de moraliste et de politique, usant fréquemment de la digression, donnant un portrait pessimiste des princes et des hommes, fixant, avant Machiavel, les règles de la réussite politique.

L'on comprend que son œuvre rencontrât un vif succès dès sa publication (1524) et servît de modèle et de caution, aux côtés de César, aux mémorialistes des XVIe et XVIIe siècles.

JEAN DUFOURNET

Éditions princeps
a/ des six premiers livres: 26 avril 1524.
Cronique et hystoire *faicte et composée par feu messire Phelippe de Commines, chevalier, seigneur d'Argenton, contenant les choses advenues durant le règne du roy Loys XIe tant en France, Bourgongne, Flandres, Arthois, Angleterre qu'Espaigne et lieux circonvoisins. Nouvellement imprimé à Paris. Il se vend en la grant salle du Palais au premier pillier en la boutique de Galliot du Pré, libraire juré de l'Université de Paris. Cum privillegio Galliot du Pré. In-folio, 116 ff. non chiffrés. Caractères gothiques. Initiales peintes en couleurs et en or.*
b/ des livres VII et VIII: 1528.
Croniques *du roy Charles huystiesme de ce nom que Dieu absoille, contenant la vérité des faictz et gestes dignes de mémoire dudict seigneur, qu'il feist en son voiage de Naples, et de la conqueste dudit royaulme de Naples, et pays adjacens, et de son triumphant et victorieux retour en son royaume de France. Compilé et mise par escript en forme de memoires par Messire Phelippes de Commines, chevalier, seigneur d'Argenton et chambellam ordinaire dudit seigneur, avec la table recollective du contenu au dict livre. Cum privilegio [marque typographique d'Eng. de Marnef]. On les vend à Paris à la rue Sainct-Jacques, à l'enseigne du Pellican, et à Poictiers au Pellican. In-folio, 4 ff. liminaires et 60 ff. chiffrés. Caractères gothiques. Le titre, imprimé en rouge et en noir, est entouré d'une bordure en forme de portique, composée de quatre pièces et représentant des scènes des champs et de chasse. Beaucoup d'initiales fleuronnées, de lettres grises, et sept vignettes, gravées sur bois, empruntées à des romans de chevalerie. B.N., Impr., Rés. Vélin 754.*

39

JEAN PÉLERIN dit VIATOR (v. 1440-1524)

De Artificiali perspectiva 1505

Le premier en date des traités de perspective imprimés en Europe ne fut publié qu'à l'aube du XVIe siècle, sur les bords de la Moselle, à Toul, ville libre enclavée dans la Lorraine ducale.

Un chanoine de la cité épiscopale, Jean Pélerin, dit Viator, en est l'auteur. Sa notoriété, fondée sur des talents multiples, recouvre un désert. On sait qu'il fut lié aux humanistes du Gymnase Vosgien (cette école de Saint-Dié qui contribua au renouveau de la cosmographie), mais ses travaux de caractère scientifique demeurent introuvables. Familier des plus grands esprits de son temps (de Commynes à Jean Fouquet), il a mené une carrière de diplomate auprès du roi Louis XI, entretenant des rapports étroits avec les milieux artistiques de la cour de René d'Anjou et du prince-mécène René II de Lorraine.

De même, dans l'histoire plurielle de la perspective, retrouve-t-on Viator à la croisée de bien des chemins: ceux de l'art et de la science, en Italie comme au Nord des Alpes, prônant une méthode théorique, ouverte toutefois aux intuitions d'une pratique. Ce n'est point qu'il apparaisse

comme l'égal des pionniers florentins ; Brunelleschi, Alberti avaient déjà mis en œuvre et codifié la perspective dite « classique » qui reste, dans ce qu'elle a de plus rigoureux, comme la pierre de touche, l'élément constitutif du style de la Renaissance artistique.

On ne touche pas aux dieux du Quattrocento, mais on a trop laissé dire, de façon plus ou moins oblique, que la « perspective artificielle » de Viator serait une démonstration par l'exemple des principales lois de la perspective classique.

Viator énonce la théorie d'une perspective quasi synthétique, également inspirée par les recettes d'ateliers en usage dans l'art franco-flamand, peut-être plus proche de notre expérience d'une vision binoculaire et courbe. Ses notions d'horizon, de points de fuite des diagonales (« tiers points »), de construction bifocale (« cornuta »), ne sont plus seulement implicites ; elles remplissent en quelque sorte une fonction opérationnelle, précocement moderne.

Adoptée par les Italiens, récupérée dans le traité de Vignole (*Le Due regole della prospettiva pratica*, Rome, 1583), la méthode connut une fortune persistante, attestée par de nombreuses réimpressions subreptices en Allemagne, et par une ultime édition française en 1635. Quant à l'édition critique de Mme Brion-Guerry (Paris, Les Belles Lettres, 1962), elle permet enfin de juxtaposer textes remaniés et planches nouvelles des trois premières éditions touloises (1505, 1509 et 1521) ; sans lesquels on serait bien en peine de suivre le subtil Viator (que d'exégètes déroutés pour n'avoir considéré que les planches, lesquelles dérogent parfois au schéma qu'il propose !...).

Curieusement, Viator a voulu se libérer de la tyrannie du latin, faisant suivre son texte d'une version « en langue vulgar ». Il faut attendre Jean Bodin, en 1559, pour oser dire que le français peut être aussi le langage des sciences.

Le chanoine théoricien se place au rang des créateurs. Il se doublait tour à tour d'un artiste et d'un maître de fabrique (deux admirables monuments funéraires, dont le tombeau de Saint Euchaire à Liverdun, et des travaux exécutés à la cathédrale de Toul en témoignent encore aujourd'hui).

Naturellement, l'auteur revendique les compositions de son traité : 37 planches à pleine page, gravées au trait sur bois. Elles frappent et tirent l'œil par leur économie supérieure, atteignant même au style. En effet, c'est encore par souci de clarté didactique (ainsi qu'il le souligne) que paysages, architecture et corps humains se trouvent simplifiés à l'extrême, comme décantés des apparences et des marques du temps. S'agissant d'esquisses et de coupes perspectives, on ne saurait y voir les prémices d'une modernité, même si Robert Brun a pu dire qu'elles ont « la précision et la sobriété expressive d'un dessin de Matisse ».

Outre leur puissance d'évocation, elles ont valeur de document quand elles offrent les plus anciennes représentations d'édifices connus. Ce sont alors des croquis de route saisis d'après nature lors de pérégrinations en Auvergne (pont de Brioude), en Anjou (cathédrale d'Angers), en Provence (Pont Saint-Esprit) ; le château de Blois, la Sainte-Chapelle, le Palais de Justice et Notre-Dame de Paris.

L'ouvrage constitue, en somme, l'un des plus précieux jalons de l'art français, tant il assimile l'esprit même de la Renaissance, tant il tranche sur la production du livre illustré qui en est à s'émanciper de la survivance des traditions gothiques ou étrangères.

Perspectivistes, bibliophiles (chapelles exquises et de bon aloi, s'il en est) vénèrent encore le nom de Viator. N'est-il pas baigné d'une espèce d'aura légendaire pour avoir incarné avec éclat l'idéal humaniste ?

Voudrait-on élargir l'audience de son Art de voir qu'on pourrait reléguer au second plan l'aspect ardu du traité obsolète — qui aura quand même déterminé durant quatre siècles, en Occident, ce qui devait être le langage commun du peintre, du sculpteur et de l'architecte.

En ces temps de géométries non-euclidiennes ou de « carré noir sur fond blanc », la substance est ailleurs.

Dans une perspective d'avenir plus juste, saluons alors, à la date de 1505, l'avènement du premier « livre d'art » français. Encore faut-il restituer au vocable tant galvaudé, la jubilation et toute l'ampleur de sa signification première.

JACQUES T. QUENTIN.

De Artificiali perspectiva. VIATOR. [*Toul, Pierre Jacobi, 1505*] *Petit in-fol. gothique : titre, 3 ff. de texte latin, 19 planches impr. au recto, 1 f., 18 planches recto, 4 ff. de texte français. B.N., Estampes, Rés. Ia 9 in-4°.*

40

GUILLAUME BUDÉ
(1468-1540)
De Asse [*L'As*]
1515

Vers l'âge de 23 ans, ce bourgeois parisien se consacre à l'étude des lettres avec une ferveur qui fera de lui une sorte de héros de l'humanisme français, et son plus ardent avocat. Son érudition se déploie dans deux directions : l'exploration des ressources de la langue grecque (*Commentarii linguæ græcæ*, 1529), et l'étude du Corpus Juris. Sa réputation, établie dès 1508 par ses *Annotationes ad Pandectas* atteint son apogée en 1515 avec la publication de son œuvre majeure, le *De Asse*.

Le point de départ du livre est encore un texte des *Pandectes* (la loi *Servum*, au livre 28) où sont énumérées les diverses parties de la monnaie romaine. Mais le commentaire prolifère jusqu'à embrasser toute la vie économique des Anciens. Confrontant les textes des historiens et des jurisconsultes, et ceux, souvent très altérés, de l'*Histoire naturelle* de Pline (dont, à la fin du XVe siècle, l'Italien Hermolao Barbaro avait entrepris la restitution), il fournit une estimation en valeurs modernes de toutes les unités de monnaies et de mesures de l'Antiquité. Par là il redonne vie aux multiples aspects de la réalité antique. En même temps, parce qu'il associe le lecteur au cheminement difficile et sinueux de sa recherche, il constitue un inestimable document sur le genre du commentaire, la méthode philologique, et les premiers pas de la numismatique. Un autre intérêt de l'ouvrage réside enfin dans les digressions auxquelles se livre l'auteur, et dont le style très tendu et très orné contraste avec la sobriété de l'exposé scientifique. Parmi ces textes, Budé se disait particulièrement fier des cinquante dernières pages qui couronnent l'ouvrage. Sous forme de dialogue avec son ami François Deloynes, il y oppose les biens de fortune aux vraies richesses : celles de l'étude, celles de la vie contemplative. Par cet épilogue le *De Asse* se charge d'un « plus haut sens » et préfigure les essais philosophiques postérieurs, notamment le *De Studio* et le *De Transitu Hellenismi ad Christianismum*.

Budé achevait son livre lorsque mourut Louis XII. *De Asse* salue en ses dernières lignes l'entrée de la France dans la Renaissance sous le règne de François Ier.

MARIE-MADELEINE DE LA GARANDERIE

De Asse *et partibus eius Libri quinque Guillielmi Budei Parisiensis Secretarii Regii. Venundantur in aedibus Ascensianis.* [*Paris, Josse Bade, 15 mars 1515, n. st.*]. *In-folio, 180 ff. B.N., Impr. Rés. J. 672. La première édition est bientôt suivie le 14 octobre 1515 d'une seconde, augmentée et pratiquement définitive. Bade y intervient avec un Avis au lecteur et un lexique des termes difficiles (néologismes, métaphores). Le* De Asse *n'a jamais été traduit en France — Budé en a donné un bref résumé en français :* Épitome du livre De Asse, *Paris, Galliot du Pré et Pierre Vidoue, 20 fév. 1522 (n. st.).*

41

GEOFROY TORY
(vers 1480-1533)
Champ Fleury
1529

Par l'ampleur de ses curiosités, par la variété de ses aptitudes (libraire, typographe, artiste et graveur, philologue et traducteur), Tory incarne bien la vigueur novatrice de l'esprit humaniste. Né à Bourges, issu d'une famille de laboureurs, il entreprend d'abord une carrière universitaire, exploitant toutes les ressources d'un double séjour en Italie, avant de s'adonner passionnément à la création du livre sous toutes ses formes.

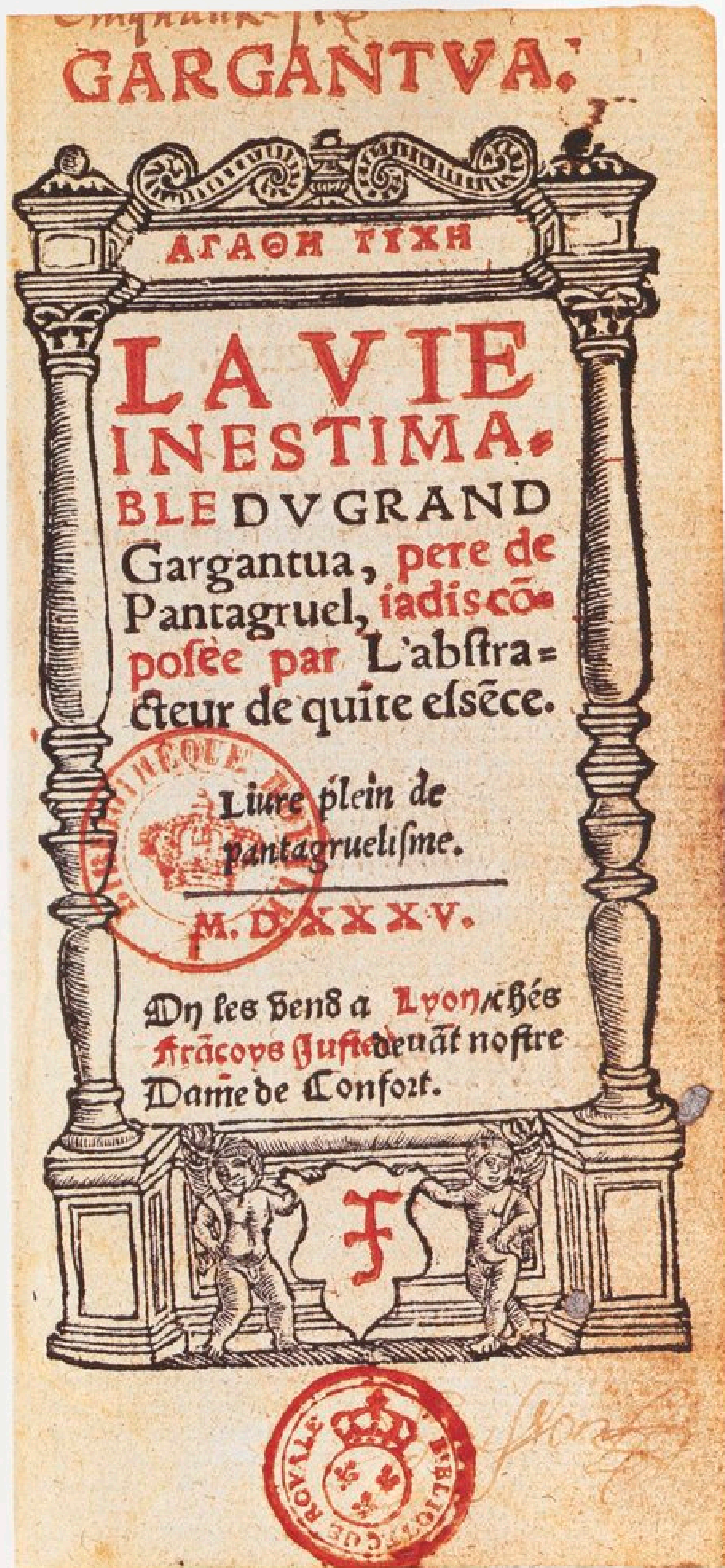
Le prote Protée, libraire-éditeur « rue Saint-Jacques, à l'enseigne du Pot Cassé », est le premier à disserter sur son art. Le *Champ Fleury* n'est pas seulement un traité consacré à la typographie ou à l'esthétique du livre, c'est de surcroît un manifeste, vingt ans avant celui de Du Bellay, dont le dessein est d'exalter les mérites et la dignité de la langue française. Tory cherche à établir un rapport entre les lettres et les proportions du corps humain (considéré comme mesure de toute chose). Les traités de Pacioli et d'Alberti ont inspiré ce dogmatisme pittoresque. Plus décisive est son action pour porter le coup de grâce aux vieux alphabets gothiques au profit du caractère romain. Pour ce faire, il dessine des alphabets d'une élégance jamais surpassée. Il faut, dit-il, « escripre en françois comme François nous sommes » ; d'où son souci de codifier la grammaire. Il réclame l'emploi de l'accent aigu, de l'apostrophe, de la cédille que son disciple

autem aliquando) in eos, quos ille morosus adeo nobis politos
sesquimanos reddit, ignavos quidem illos, rerum imperitos, socordes,
indoctos, flagitiosos, et τῶν ὀνήματος ἀπόνοιαν ἀρχὴν δεχομένους.
At hos solitus ille est observare, eis se, fortunasque omnes
summa pessimo publico tradere. Soleo ergo cum hanc indigni-
tatem oculis devorare cogor, per adessum Plutum illum profliga-
tis. tonitris et maledictis velitari, blasphemiasque in eum voces
sentiat iactare, qui cum caecum esse se, ut est, sesceat, mentemque non
minus quam oculis captum, furiosoque ac dementi proximum, proindeque
regendae oeconomiae minus idoneum, patitur tamen sibi tutores dari
qui maxime sint ad agnatos deducendi. Nam qui fieri poterit
ut pupillaria praedia, fideive commissa religiose adserv[illegible] qui
bona avita, et quae sibi iusta haereditate obvenerunt, [illegible] si non
ex asse dilacerent. Quod si colligat sese ille, ~~errorum~~ placatum
que se praebeat, si taedere videam errorum, luminisque officia flagitare,
ego tum plaudere, ego urgere, ego Budaeum inculcare mitoris
ac luminis vindicem, versiculos etiam aliquot graecanica
auriculis instillare, quae hic assuevi, sed digna non sunt, quae
Budaei oculos subeant, adscribam tamen, ne falsa esse suspiceris,
quod genus impostor ille suis pedibus medebatur.

καὶ σὺ, τί φῄς, ὦ πάντων ῥᾷον μεγάλ᾽ ἀτταλῶν;
σοὶ μὲν νῦν φροντὶς καὶ χαός ἐστι τί;
Τοῦ βουδαίου τοῖς ἐπ᾽ ἀκούειν; ὅπῃ δὲ ἥξεις
ἄμμι φάσκειν ἔχων ὄλβος ἀπορεῖν.

Sed haec satis. Vale et me ama. Fontiniaci quarto ~~idus~~ nonas Martii

Tuus si suus Franciscus Rabelaesus



GARGANTVA.

ΑΓΑΘΗ ΤΥΧΗ

LA VIE INESTIMABLE DV GRAND Gargantua, pere de Pantagruel, iadis cõposée par L'abstracteur de quite essence.

Liure plein de pantagruelisme.

M.D.XXXV.

On les vend a Lyon chés Frãcoys Juste deuãt nostre Dame de Confort.

42 Garamond et Robert Estienne introduiront selon ses vœux. Ses remarques sur la phonétique des patois (picard, lyonnais, berrichon, parisien...) contribuent à l'histoire de la langue et font de lui un pionnier de la dialectologie.

Si le *Champ Fleury* est un des plus célèbres livres de la Renaissance française, c'est qu'il en est l'archétype visuel, où le théoricien s'est appliqué à mettre en œuvre une conception architecturale nouvelle. En effet, l'ouvrage illustre avec éclat l'expression d'une ordonnance à la fois équilibrée et subtile, dégagée des influences gothiques et de la tradition manuscrite. Il est illustré d'une centaine de compositions gravées sur bois : diagrammes, lettres capitales, treize planches d'alphabets et de modèles de lettres entrelacées ou fantaisistes. Par leur charme et leur intérêt, les figures les plus remarquables sont l'Hercule gaulois, le Triomphe d'Apollon et des muses, et l'illustre marque « au Pot Cassé » placée dans un large encadrement Renaissance. Jean Perréal et Godefroy le Batave, peintres et enlumineurs attachés au roi François 1er, ont contribué à l'illustration, qui ne peut plus être attribuée entièrement à Tory comme naguère. En revanche, on pourrait lui restituer l'impression même de l'ouvrage qui lui vaudra un peu plus tard le titre si envié d'« Imprimeur du roi », que François 1er n'avait encore accordé à personne.

En ancien français, *Champ Fleury* désigne le Paradis. L'admirable éveilleur qu'est Geofroy Tory convie le lecteur en ce Jardin de Plaisance d'une verdeur jaillissante où fourmillent toutes espèces de fleurs les plus précieuses et les plus étranges.

GHISLAINE QUENTIN

Champ Fleury. *Auquel est contenu l'art & science de la deue & vraye proportion des lettres attiques, qu'on dit autrement lettres antiques, & vulgairement lettres romaines proportionnées selon le corps et visage humain. Ce livre est privilegie pour dix ans par le Roy nostre Sire, & est a vendre a Paris sus Petit Pont a lenseigne du Pot Casse par Mestre Geofroy Tory de Bourges — libraire, et Autheur dudict Livre, et par Giles Gourmont aussi libraire demourant en la Rue Sainct Iaques a lenseigne des Trois Coronnes. [1529]. Petit in-folio de (8) 80 ff. B.N., Impr., Rés. V. 516.*

42

FRANÇOIS RABELAIS

(1483 ?-1553)

Pantagruel

1532 ?

Gargantua

1534 ?

Cordelier, inquiété à cause de son goût pour le grec, puis bénédictin, prêtre séculier et chanoine, père d'au moins trois enfants, correspondant d'Érasme et de Budé, Rabelais devait sa réputation à la vigueur de son humanisme, dont il sut mettre efficacement les méthodes au service de l'étude et de la pratique du droit, de la médecine, de la politique, de la théologie... Médecin et conseiller de Jean du Bellay, ambassadeur à Rome, de Guillaume de Langey, vice-roi en Italie du Nord, il profite de ses voyages à la Cour pontificale pour arranger ses propres affaires et celles de ses protecteurs et il soutient activement une politique d'indépendance de la Couronne de France par rapport à la papauté. Ses œuvres romanesques furent régulièrement condamnées par la Sorbonne pour leurs obscénités et leurs tendances réformistes.

Imprimé peut-être à la fin de 1531, le *Pantagruel* prétend explicitement rivaliser avec les *Grandes et Inestimables Chroniques de l'énorme géant Gargantua*, livret populaire qui compilait des légendes folkloriques dans un cadre parodiant les romans arthuriens ; il invente un fils, Pantagruel, au géant légendaire, mais combat pour l'humanisme, célèbre le savoir antique, méprise les méthodes scolastiques de l'Université et les faux savants, ridiculise la crédulité populaire et déteste les imposteurs qui profitent de cette simplicité. Une version ultérieure des *Chroniques* (avant 1534) utilise le succès de librairie du *Pantagruel* en greffant maladroitement sur le corpus folklorique des épisodes dus à l'imagination créatrice et au style de Rabelais. L'effort de rénovation culturelle risquait ainsi d'être détourné de son sens. Rabelais publie alors sa propre version d'un *Gargantua* ; la vie horrifique du père, composée après celle du fils, suggère plus explicitement, au milieu des bouffonneries et des paradoxes, une leçon de pédagogie humaniste, de pacifisme, de religion exempte de fanatisme superstitieux : l'intelligence est enthousiaste mais patiente. Le prologue appelle à briser l'os des fariboles pour sucer la substantifique moelle de la leçon de sagesse. Ainsi sève populaire et appétit strident de savoir se vivifient mutuellement, considérant le rire comme le propre de l'homme et la plus naturelle des médecines.

GUY DEMERSON

Pantagruel. *Les horribles et espoventables faictz & prouesses du tresrenomme Pantagruel Roy des Dipsodes, filz du grand geant Gargantua, Composez nouvellement par maistre Alcofrybas Nasier. On les vend a Lyon en la maison de Claude nourry, dict le Prince pres nostre dame de Confort. [s.d., vers 1532]. Petit in-4°, gothique, (64) ff.*
B.N., Impr. Rés. Y^2. 2146. Unique exemplaire connu (incomplet d'un f.).
Gargantua. ΑΓΑΘΗ ΤΥΧΗ. *La vie inestimable du grand Gargantua, pere de Pantagruel, jadis composée par L'abstracteur de quinte essence. Livre plein de pantagruelisme. M.D. XXXV. On les vend a Lyon chés Françoys Juste devant nostre Dame de Confort. Petit in-8° allongé, goth., (102) ff. B.N., Impr., Rés. Y^2. 2130. Seconde édition.*
Le seul exemplaire connu de la première édition, probablement à Lyon chez F. Juste vers 1534, est incomplet de la page de titre et du 8e f. du premier cahier ; petit in-8° allongé de (100) ff. B.N., Impr., Rés. Y^2. 2126.

43

Clément Marot

(1496-1544)

L'Adolescence clémentine

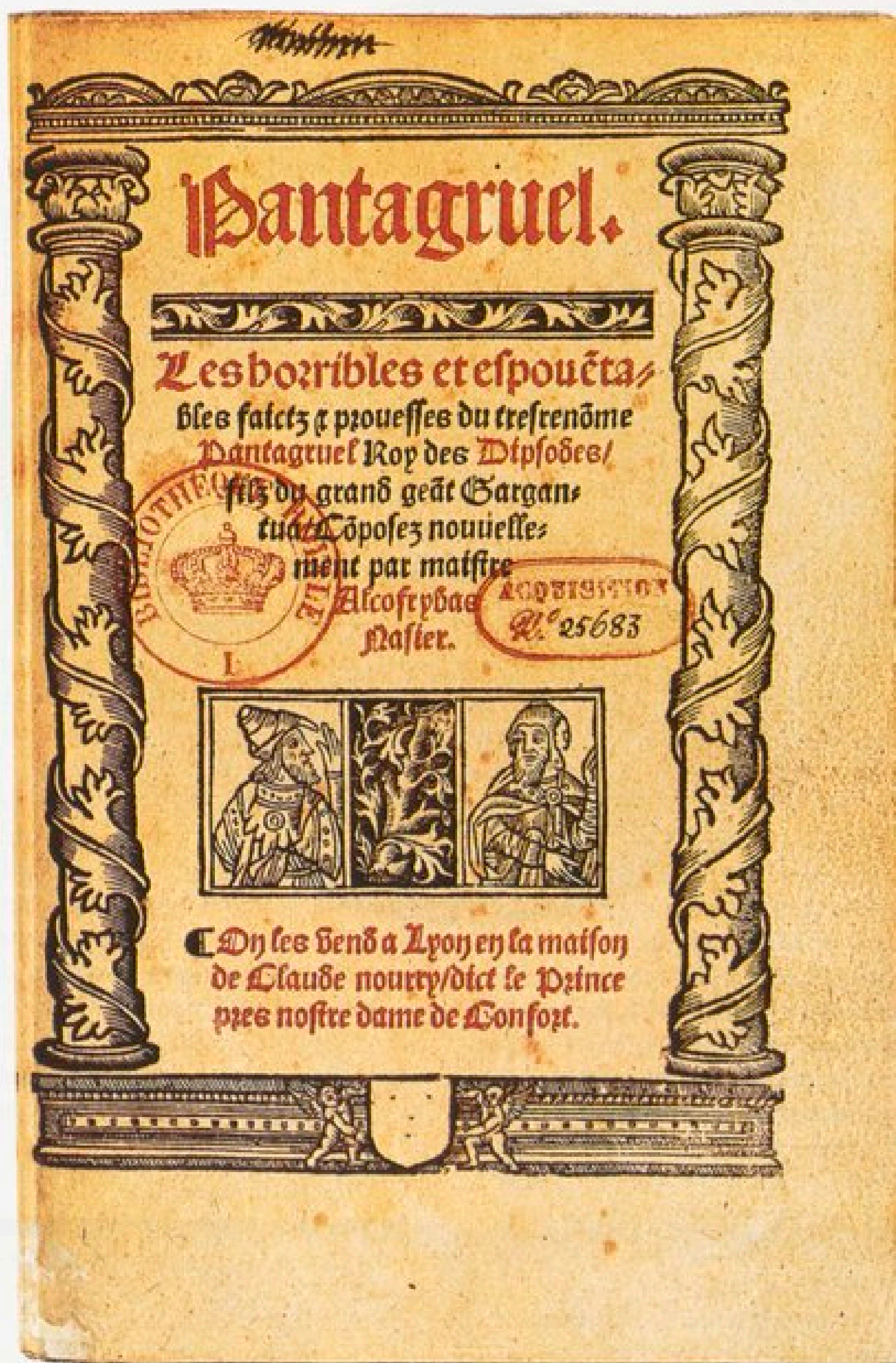
1532

Né à Cahors d'un père normand qui fut l'un des bons poètes rhétoriqueurs au service de Louis XII, Jean Marot, Clément aime la cour, sa « maistresse d'escole », à laquelle il parvient très tôt. Protégé d'abord par Nicolas de Neufville, il entre rapidement au service de Marguerite, sœur de François Ier, puis du roi lui-même, dont il devient valet de chambre à la mort de son père (1527). Alors que sa facilité poétique, son humour et son charme font merveille dans le *Temple de Cupido*, l'*Épistre de Maguelonne* ou les *Épistres* au roi, Marot ne se contente pas de ce rôle plaisant. Tenté par toutes les idées de son temps, et notamment par la Réforme, il doit affronter bien des dangers et bien des haines : emprisonné en 1526 pour « avoir mangé le lard en carême », emprisonné à nouveau en 1527, il connaît l'horreur de l'« Enfer » de la Conciergerie. Accusé en 1532, et surtout contraint à l'exil après l'affaire des Placards (1534), il s'enfuit à Nérac, puis passe en Italie, auprès de la duchesse de Ferrare, fille de Louis XII. Poursuivi par l'Inquisition, il part pour Venise, puis Genève ; abjure à Lyon (1536), retrouve la cour et le succès pour quatre ans, malgré les querelles jalouses menées par un mauvais poète, Sagon. Lié à Dolet, qui publie son *Enfer* malgré lui (1542), il voit ses traductions des *Psaumes* interdites, et doit s'exiler à nouveau à Genève, puis à Chambéry et Turin, où il meurt en 1544.

Avec l'*Adolescence clémentine* de 1532, préparée dès 1530, c'est la première fois qu'un poète français se préoccupe de l'impression de ses œuvres, qui circulaient jusque-là anarchiquement, ou dans des recueils collectifs. Le succès est immédiat, et dès 1534, Marot publie une *Suite* dans laquelle les poèmes sont classés par genres (élégies, épîtres, épitaphes sous le titre « Cymetière », formes courtes sous le titre « Menu »). L'édition de 1538, considérablement augmentée et révisée par ses soins pour les presses de Dolet et de Gryphe, repense le classement des genres, les vieux genres médiévaux restant bien représentés (ballades, rondeaux, chansons, chants royaux) à côté des épîtres renouvelés. L'*Adolescence clémentine,* qui est loin de recouvrir la totalité des *Œuvres* de Marot, traductions en vers comprises, est réimprimée plus de deux cents fois au cours du siècle avec le reste de l'œuvre.

Ce succès s'explique par l'aisance de la poésie de Marot, sa facilité à être mise en musique, son sens de la langue française et de son évolution. Pourtant, rien de moins simple que la variété rythmique de ses textes, l'enchaînement rapide de la syntaxe qui franchit le vers pour suivre la pensée de son allure primesautière, l'accord enfin de la « rime et de la raison », qui fut son grand travail depuis ses premières années à l'école des rhétoriqueurs et de Lemaire de Belges. Marot ne théorise pas, ne supprime pas d'anciens genres, tout en se montrant sensible aux apports pétrarquistes autant qu'au *Roman de la Rose*.
Exprimées avec tant d'élégance, sa mélancolie et sa fantaisie restent des modèles pour les précieux du XVIIe siècle et les mondains du XVIIIe.

Marie-Madeleine Fontaine


Pantagruel.

Les horribles et espouẽtables faictz & prouesses du tresrenõme Pantagruel Roy des Dipsodes, filz du grand geãt Gargantua. Cõposez nouuellemẽt par maistre Alcofrybas Nasier.

On les vend a Lyon en la maison de Claude nourry, dict le Prince pres nostre dame de Confort.

42

L'Adolescence Clementine. *Autrement, Les Œuvres de Clement Marot de Cahors en Quercy, Valet de Chambre du Roy, composees en leage de son Adolescence. Avec la Complaincte sur le Trespas de feu Messire Florimond Robertet. Et plusieurs autres Œuvres faictes par ledict Marot depuis leage de sa dicte Adolescence. Le tout reveu, corrige, & mis en bon ordre. N. Beraldus, in Clementis Adolescentiam. Hi sunt Clementis iuveniles, aspice, Lusus, Sed tamen his ipsis est iuvenile nihil. On les vend a Paris, devant Lesglise Saincte Genevieſve des Ardens, Rue Neufve nostre Dame. A Lenseigne du Faulcheur. Avec Privilege pour Trois Ans. [En fin, achevé d'imprimer du 12 août 1532 pour Pierre Roffet dict le Faulcheur. Par Maistre Geofroy Tory. Imprimeur du Roy.] In-8° de (3) ff., 1 f. blanc, 115 et (1) ff. B.N., Impr., Rés. Ye 1533. Un des trois exemplaires connus.*

44

La Bible d'Olivétan

1535

Première Bible protestante en français, elle fut mise en œuvre et imprimée grâce à l'union des vaudois et des réformateurs français ; deux communautés religieuses en butte aux poursuites de l'Église catholique. De fait, il s'agit d'une traduction intégrale de l'Ancien et du Nouveau Testament, visant, dirions-nous aujourd'hui, à être « authentique » ; en tous cas fidèlement établie pour la première fois, non plus selon la version latine officielle de saint Jérôme (Vulgate), mais à partir des textes originaux hébreu et grec.

En dépit d'une tradition médiévale qui remonte au XIIe siècle (avec les premières traductions du *Psautier* et de l'*Apocalypse*), bientôt suivies au XIIIe siècle par une version complète de la Bible (éditée sous l'égide de l'Université de Paris), on sait que l'Église romaine fit longtemps preuve de résistance à l'emploi de la « langue vulgaire », de crainte que laïcs et simples fidèles ne lisent, ne commentent ou n'interprètent à tort et à travers l'Écriture. D'où l'interdiction formelle d'une traduction en langue vivante, instaurée dès 1525. Paradoxalement, la Bible devait être le plus traduit de tous les livres. On dénombre à ce jour, selon l'Alliance biblique universelle, des traductions en 1885 langues et dialectes.

Originaire de Noyon en Picardie, comme son cousin Calvin, Pierre Robert Olivier, dit Olivétan, s'attela seul durant trois ans à la tâche harassante d'une traduction entreprise à l'initiative de Guillaume Farel. Elle fut achevée en février 1535. Cet artisan de notre langue, obscur maître d'école, est « un des fondateurs de la langue française, entre Rabelais et Calvin, plus près de Rabelais pour le style, de Calvin pour la pensée » (E. Doumergue). Quatre ans avant l'ordonnance de Villers-Cotterets, il estime que tout peut être dit en français, signant l'Épître dédicatoire de ces mots : « P. Robert Olivetanus, l'humble et petit translateur. » Un typographe itinérant, le Picard Pierre de Vingle, avait déjà installé son imprimerie militante au service d'une poignée de réformateurs, tous réfugiés à Neuchâtel (bourgade de mille cinq cents habitants, érigée en foyer actif de la propagande réformée de-

puis 1530).

Ce noble volume de 852 pages au format in-folio, imprimé avec élégance en gothique bâtarde sur deux colonnes, représente bien plus qu'un épisode de l'histoire religieuse. Sa publication fut un événement dont on a commémoré naguère le 450ᵉ anniversaire. Si la diffusion des exemplaires fut une entreprise périlleuse, vouée à un échec commercial tant les ventes furent médiocres, et bien que l'événement ne puisse être comparé à celui que représente la traduction de Luther en Allemagne, il n'empêche que la *Bible d'Olivétan* a façonné notre culture par son empreinte. En effet, ne fut-elle pas jusqu'à la Révocation, le germe fécond d'une Europe réformée qui, de Francfort à Amsterdam, des Cévennes au Piémont, de Londres à Berlin, s'exprimera en français. C'est-à-dire, dans une langue parmi tant d'autres, qui n'était pas même celle des vaudois, lesquels s'exprimaient selon une variante du provençal ; idiome qui en était à se chercher une unité, porteur d'avenir, certes, mais sans réelle vocation populaire, sans prééminence, si ce n'est en France, auprès d'une élite et du pouvoir royal.

Remaniée à plusieurs reprises, la *Bible d'Olivétan* fut en usage dans les Églises réformées jusqu'à la parution de la révision d'Ostervald, en 1744. Elle a servi de modèle à toutes les grandes traductions protestantes (anglaises et hollandaises, par exemple), de même pour les tentatives œcuméniques (c'est ainsi que la *Bible de Louvain*, d'obédience catholique, en est également issue).

Diffusée dans des tonneaux, par l'entremise de réseaux clandestins, cette traduction est enfin l'incarnation d'un acte de foi. Littérature de combat, proscrite en France après l'affaire des Placards qui devaient mettre le royaume à feu et à sang (encore une impression neuchâteloise due aux soins de Pierre de Vingle). Au verso du titre, se trouve l'importante épître latine signée de Calvin (sous la forme ironique d'un faux privilège). Ce titre fait défaut à bon nombre d'exemplaires : mutilation opérée par une main amie, car il valait mieux user d'expédients que de risquer d'être brûlé sur le bûcher, comme l'étaient les exemplaires saisis. D'autres pièces liminaires ont pour auteurs tantôt Calvin, tantôt l'humaniste Bonaventure Des Périers (auteur supposé du *Cymbalum mundi*) qui a signé en outre des pièces poétiques et dressé lui-même la Table des noms. On retiendra aussi la curieuse préface adressée « A nostre allié et confédéré, le peuple de l'Alliance de Sinaï ». Cette sympathie accordée d'emblée au peuple juif est signée des initiales : « V.F.C. » L'auteur a été identifié erronément comme étant « Votre Frère Calvin » (E. Droz), ou bien « Viret, Farel, Calvin » (Reuss et Pétavel), alors qu'il semble être de la plume d'un pasteur strasbourgeois : Wolfgang Fabritius Capiton.

Les grands noms de la Réforme à venir sont tous réunis dans cette entreprise de propagande religieuse. Imprimeur, traducteur, collaborateurs, tous appartiennent à l'élite de la jeunesse lettrée en France.

Jacques T. Quentin

La Bible*: qui est toute la Saincte escripture: en laquelle sont contenus le Vieil Testament & le Nouveau, translatez en françoys, le Vieil de Lebrieu: & le Nouveau du Grec. Aussi deux amples tables, l'une pour l'interprétation des propres noms: l'autre en forme d'indice pour trouver plusieurs sentences et matieres... Achevé d'imprimer En la Ville et Conte de Neuf Chastel: par Pierre de Wingle dict Pirot picard, l'an 1535, le IVᵉ jour du juing. In-folio gothique de (8) ff., 186 ff., 66 ff., 60 ff., 105 ff. et (1) f. pour le registre. B.N., Impr., Rés. A 310.*


45

45

François Iᵉʳ (1494-1547)

Lettres patentes instituant le Dépôt légal 1537

Ordonnance de Villers-Cotterets 1539

Il nous a semblé nécessaire dans une exposition sur le livre français de faire place à deux actes de François Iᵉʳ (roi de France de 1515 à 1547) qui ont contribué à la conservation, à la rédaction et à la diffusion du livre en français.

Paradoxalement, nous n'avons pas d'impressions contemporaines des Lettres patentes du 28 décembre 1537 instituant le Dépôt légal conçues en ces termes, pour « la restauration des bonnes lettres [...]. Nous avons délibéré de faire retirer, mettre et assembler en nostre librairie toutes les œuvres dignes d'estre vues qui ont esté et seront faictes, compilées, amplifiées, corrigées et amendées de nostre tems pour avoir recours aux dits livres si de fortune ils estoient cy après perdus de la mémoire des hommes [...]. A ces causes avons très expressement defendu à tous imprimeurs et libraires des villes de nostre royaume de mettre ni exposer en vente aucun livre nouvellement imprimé que premièrement ils n'aient baillé un des dits volumes ès mains de [...] l'abbé du Reclus, Mellin de Saint-Gelais, ayant la charge et garde de nostre dite librairie estant en nostre chasteau de Blois ». Ces Lettres patentes ont été enregistrées au Châtelet de Paris le 7 mars 1538. Ce texte dans son imprécision ne fut guère appliqué, mais il a conservé une valeur symbolique de transformation de la bibliothèque privée du roi en institution nationale. D'autres textes également mal appliqués suivirent au XVIᵉ siècle ; un édit d'août 1617 et surtout l'arrêt du Conseil d'État du 17 octobre 1704 organiseront le Dépôt légal et apporteront à la Bibliothèque l'essentiel de la production française.

L'ordonnance de Villers-Cotterets en août 1539 a donné une impulsion définitive à l'usage du français, à la place du latin, comme langue administrative et juridique, entre autre pour la rédaction des actes notariés. L'article LVI ordonnait « de prononcer et expédier tous actes en langage françoys »... « Et pour ce que telles choses sont souventes fois advenues sur lintelligence des motz latins contenuz edictz arretz nous voulons que doresnavant tous arrestz ensemble toutes autres procedeures soient de noz cours souveraines ou autres subalternes et inférieures, soyent de registres, enquestes, contractz, commissions, sentences, testamens et autres quelzconques actes et exploictz de iustice, ou qui en dépendent, soient prononcez, enregistrez et delivrez aux parties en langage maternel françois, et non autrement. »

Roger Pierrot

Lettres patentes*; Montpellier, 28 décembre 1537; enregistrées le 7 mars 1538; registre du Châtelet. Archives nationales, Y9, f. 106.*
Ordonnances royaulx *[août 1539] pour le faict de la justice et abbreviation des procès par tout le Royaulme de France faictes par le Roy nostre Sire et publiées en la court de Parlement à Paris, le sixiesme jour du moys de septembre lan mil cinq cents XXXIX. — Paris, Étienne Caveiller pour Galliot Du Pré, Jean Bonhomme et Jean André, 1539. In-fol., (23) ff. [Voir feuillet chiffré XI r°.] B.N., Impr., Rés. F. 268 (2).*

46

Maurice Scève

(v.1504- v.1564)

Délie

1544

Mais qu'en est-il au juste pour la poésie de cet homme brûlant, traversé de froid, d'oubli et de solitude, et ce de tant de façons, Maurice Scève? De sa mort anonyme et trouble (la peste, 1564), de sa naissance incertaine (1504), de sa vie de riche notable, mais retiré en soi, se vouant à l'ombre de son amour qui fut la lumière de ses poèmes, qu'en fut-il pour lui, qu'en est-il pour nous? Toujours lui se perd dans les brumes de sa ville (Lyon la toute secrète) et l'amant qu'il est rêve d'une province spirituelle où les contraires se prennent à trembler dans l'unité du poème. Et, plus tard, le cours des siècles ne se préoccupe guère de sa tentative, véritable syncope de présence, l'égard pour lui se réduisant à un à peu près rien. Un seul mot dès lors s'applique à sa vie, à sa mort comme à son destin posthume, celui d'oubli, paradoxal détournement d'une œuvre qui, elle, a tout consigné de l'essentiel, c'est-à-dire des indices journaliers de son amour, aiguisant la langue pour le dire et ainsi murmurer la femme, sa trace, son grand corps mystique. De sa part une si formidable rupture du silence, un tel acharnement à le casser et en écho cet oubli qui recouvre tout. Ce qui disparaît alors avec Scève relégué vers le moindre, c'est pour la langue française sa plus haute intention de poésie, ce qui se trouve nié dans l'ordre de la lyrique française, c'est la chance d'une altérité. Scève qui s'offre à la nuit, à la mer, à la mort, justement pour un midi de la parole, marque sa différence. Il se souvient — lui, le seul — de plusieurs instants de grande clarté (la poésie des troubadours, et aussi bien celle de l'Île de France, et encore celle de l'Italie), il est le lieu d'une mémoire et il ploie tant de savoir et d'écoute à la loi suprême du réel: souffrir d'amour, qui le rend à soi et l'élargit, le menant au-delà de lui-même. Sa fidélité, son infortune se muent en un dépassement très réaliste de la quotidienneté qui est sienne. Et, bruissant du chant du monde, *Délie* nous propose son pur destin de langue. Éblouissement, incantation, travail âpre de l'incarnation. La transfiguration du malheur, du mal-être, va jusqu'à un surcroît d'effacement qui est plus haute mémoire. Une femme, belle et troublante, distante et proche, Pernette, voilà le sujet, l'impossible visage, une ville, Lyon et son mythique confluent, voilà le lieu, la promesse d'un paysage, et celui qui meut sa langue marche en soi-même, quand le réel et l'idée s'épousent dans la parité de son seul regard, s'ajustent à la lumière franche d'un destin voilé, quoique entièrement avoué, remis aux mots, celui de ce vieillard à la barbe presque sauvage, aux yeux d'une eau profonde, perdu dans la contemplation de ce qui est, a été, sera: une femme devenue par sa grâce à lui matière ou mieux chair de langue. Les dizains de *Délie* s'attachent à la pureté du vrai et, à nous, d'avoir été longtemps relégués aux confins, nous sont proches depuis Rimbaud et Mallarmé qui les ont rendus contemporains d'un absolu. La nuit demeure dans toute sa lumière qui enveloppe cet espoir de nomination de celle par qui monde et homme et langue reprennent vie. Quant au *Microcosme*, l'autre grand poème de Scève, il est le revers savant de *Délie*, et, délesté de l'amour qui initie, il n'en est pas moins porteur d'une inépuisable amorce de vie, semblable tension de langue et même rectitude de pensée d'une œuvre tombée là comme d'un ciel lucrétien pour, à l'image de *Délie*, rebondir à retardement, quelques siècles plus tard, quand l'histoire enfin haussée à la contemporanéité ne la négligera pas. Scève l'obscur, nimbé de silence et d'oubli, a cédé, à l'orée du XXe siècle, la place, sinon à Scève le transparent, du moins à Scève lui-même pris dans l'évidence de son exacte parole.

Yves Peyré

Délie. Object de plus haulte vertu. *A Lyon Chez Sulpice Sabon, pour Antoine Constantin. 1544. Avec privilege pour six Ans. In-8°, 204 p., (9) ff. de table et (1) f. pour la marque. 50 vignettes emblématiques gravées sur bois, et portrait de M. Scève. B.N., Mss, fonds Rothschild, 635.*



M. S.

I.

L'Oeil trop ardent en mes ieunes erreurs
Girouettoit, mal cault, a l'impourueue:
Voicy (ô paour d'agreables terreurs)
Mon Basilisque auec sa poingnant' veue
Perçant Corps, Cœur, & Raison despourueue,
Vint penetrer en l'Ame de mon Ame.
Grand fut le coup, qui sans tranchante lame
Fait, que viuant le Corps, l'Esprit desuie,
Piteuse hostie au conspect de toy, Dame,
Constituee Idole de ma vie.

II.

Le Naturant par ses haultes Idées
Rendit de soy la Nature admirable.
Par les vertus de sa vertu guidées
S'esuertua en œuure esmerueillable.
Car de tout bien, voyre es Dieux desirable,
Parfeit vn corps en sa parfection,
Mouuant aux Cieulx telle admiration,
Qu'au premier œil mon ame l'adora,
Comme de tous la delectation,
Et de moy seul fatale Pandora.

III.

Ton doulx venin, grace tienne, me fit
Idolatrer en ta diuine image
Dont l'œil credule ignoramment meffit
Pour non preueoir a mon futur dommage.
Car te immolāt ce mien cœur pour hōmage

a 3 Sacri

Numeri in hac figura designati, iis respondent, quos sequens pictura proponit, vt hæc, loca vnde oriantur musculi, illa musculos notet.

Asteriscum dum vides numero propositum, indicato cum musculum cuius caput notat numerus, non in anteriore quæ sequitur musculorum figura depingi, sed in posteriore.



47

Jacques Cartier
(vers 1491-1557)

Brief recit de la navigation es ysles de Canada

1545

Né vers 1491 à Saint-Malo et mort dans la même ville en 1557, le capitaine Jacques Cartier, pilote du roi François Ier, accomplit trois voyages de découverte vers le Canada, en 1534, 1535-1536 et 1541-1542, explorant tour à tour la baie et le fleuve du Saint-Laurent jusqu'à la hauteur d'Hochelaga, dans l'île de Montréal. Le *Brief Recit*, qui est la relation de sa seconde navigation, la plus longue (19 mai 1535-16 juillet 1536) et la plus féconde du point de vue géographique, est le seul ouvrage de Cartier publié en France de son vivant. Ces explorations, qui n'avaient pu conduire Cartier jusqu'au mythique royaume du Saguenay, non plus qu'aux richesses de l'Asie orientale, le légendaire Cathay qu'il comptait rejoindre par-delà la trouée laurentienne, suscitèrent peu d'échos, et furent surtout divulguées par le biais de collections de documents publiées à l'étranger, les *Navigationi et Viaggi* de l'Italien Jean-Baptiste Ramusio (1556) et les *Principal Navigations* de l'Anglais Richard Hakluyt (1600).

Tel que le publie en 1545 le libraire Ponce Roffet dans une édition peu soignée et émaillée de coquilles, le *Brief Recit*, qui ne porte pas de nom d'auteur, se présente comme une narration à la troisième personne, qui relate sobrement, au jour le jour, les péripéties du premier hivernage au Canada. Le récit de l'épidémie de scorbut, la « grosse maladie » qui décime alors l'équipage de Cartier bloqué par les neiges à Stadaconé (Québec), en constitue sans doute le point culminant. Mais le mince opuscule vaut surtout par son caractère fondateur. Premier monument littéraire du Canada et l'une des toutes premières relations écrites en français sur le Nouveau Monde, le texte généralement attribué à Cartier lui-même ouvre à une réalité inouïe, peuplée d'hommes et d'objets inconnus : Indiens Micmacs, Montagnais et Iroquoiens de l'estuaire du Saint-Laurent, tabac, outardes et castors. De plus, il inaugure, dans les lettres françaises, l'imaginaire des « nouveaux horizons » : le « bon sauvage », la « terre sans mal », avant d'essaimer dans la littérature géographique ultérieure, sont d'abord, en France, des mythes canadiens. Générosité des Indiens qui, en échange de « merceries », se dépouillent jusqu'à la nudité, innocence de ces peuples qui « ne font pas compte des biens de ce monde », libre sexualité des filles à marier, autant de fantasmes que l'autre réalise. Mais l'émerveillement le dispute à la tendance inverse d'une réduction au connu, par quoi la Nouvelle France devient une autre France. Et l'admiration que suscitent les us et coutumes indigènes est tempérée par la crainte du sauvage, dont la langue et les cris sont incompréhensibles. Le dialogue avec l'autre est définitivement compromis, lorsque Cartier s'empare par traîtrise du chef Donnacona, pour le ramener de force en Europe.

Frank Lestringant

pp: 48



Brief recit, *& succincte narration, de la navigation faicte es ysles de Canada, Hochelage & Saguenay & autres, avec particulieres meurs, langaige, & cerimonies des habitans d'icelles : fort delectable à veoir. [Marque : homme à la faux, à côté d'un écu pendu à un arbre et portant la lettre R.] Avec privilege. On les vend à Paris au second pillier en la grand salle du Palais, et en la rue neufve nostredame à l'enseigne de lescu de France, par Ponce Roffet dict Faucheur, et Anthoine le Clerc freres. 1545. Pet. in-8°, 48 ff n. ch. Bibliothèque Mazarine, Rés. 51.757. Un des trois exemplaires connus (avec ceux de la British Library et de la Bibliothèque municipale de Rouen).*



48

Charles Estienne
(vers 1504-1564)

De Dissectione. La Dissection des parties du corps humain

1545

La vie de Charles Estienne est mal connue. Nous ne savons ni la date de sa naissance (entre 1504 et 1506) ni le lieu exact. Sa mort en prison, en 1564, reste enveloppée de mystère. Sa famille, en revanche, est bien connue. Les Estienne sont une dynastie d'imprimeurs et d'éditeurs parisiens. A la différence de ses deux frères François et Robert qui reprennent les activités paternelles lorsque leur père meurt en 1520, Charles décide de devenir médecin. Outre la médecine, il s'intéresse à la botanique et à l'horticulture. Mais il ne rompt pas pour autant avec son milieu d'origine, d'autant que sa mère s'est remariée avec Simon de Colines, imprimeur connu, qui éditera son livre.

En 1542, Charles Estienne devient Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris. Il exerce la médecine jusqu'en 1550, date à laquelle Robert Estienne, son frère aîné, est obligé de fuir à Genève, pourchassé par l'Inquisition pour ses opinions protestantes. Charles Estienne se voit dans l'obligation de prendre la direction de l'imprimerie familiale et signe son malheur. En effet, s'il en a les capacités scientifiques, il n'en a pas les capacités commerciales. Ses créanciers le font emprisonner au Châtelet en 1561, où il meurt en 1564. Outre le *De Dissectione*... Charles Estienne est l'auteur de traités sur les jardins et d'une véritable encyclopédie rurale, le *Praedium Rusticum* qu'il publie en 1554 et qu'il traduit en français sous le titre *L'Agriculture et Maison Rustique* ; publiée après sa mort, cette traduction eut un immense succès et fut régulièrement rééditée et imitée.

48

Le *De Dissectione* représente un important jalon dans l'essor de l'anatomie à la Renaissance. On doit, en effet, à Charles Estienne plusieurs découvertes anatomiques importantes : en ostéologie, la découverte des trous nourriciers des os dont il a compris le rôle physiologique. En neurologie, il décrit le trijumeau, le nerf phrénique et la chaîne sympathique. Estienne est également le premier, dans l'histoire de l'anatomie, à distinguer le sympathique du pneumogastrique.

En outre, le *De Dissectione* est l'ouvrage français qui illustre le plus superbement cette union de l'art et de la science, créée en Italie et qui durera plusieurs siècles, où le cadavre ou l'écorché n'est pas représenté figé dans l'immobilité de la mort, mais intégré dans des compositions où, dansant et joyeux, pensif et mélancolique, sa vision suscite plus l'émotion que la curiosité scientifique. Pour ce faire, Charles Estienne a choisi un procédé insolite qui ne sera pas repris après lui et qui consiste à insérer dans chaque figure un bloc formant des fenêtres permettant de voir les organes profonds.

Malgré la disharmonie existant entre le raffinement et la beauté de la composition d'ensemble, et la raideur des représentations anatomiques grossièrement encastrées, le *De Dissectione* est un des chefs-d'œuvre de l'édition anatomique du XVIe siècle. Ce livre n'eut cependant pas le rayonnement qu'il eût mérité. Commencé en 1530, aux deux tiers imprimé en 1539, il était sur le point de paraître en 1541, lorsque le chirurgien Étienne de la Rivière, auteur des dessins anatomiques, intenta un procès à Charles Estienne, furieux de voir celui-ci publier cet ouvrage sous son seul nom. Il perdit son procès mais nuisit considérablement à l'ouvrage qui ne fut publié qu'en 1545, deux ans après le *De Humani Corporis Fabrica* de Vésale qui, supérieur esthétiquement et scientifiquement, lui porta définitivement ombrage. L'édition française, aussi belle que l'édition latine, parut l'année suivante, par les soins de Charles Estienne qui en assura lui-même la traduction.

Marie-José Imbault-Huart

De Dissectione partium corporis humani *libri tres, a Carolo Stephano, doctore medi-*


Du Bellay (Joachim)
5.
Monsieur de Bellai


B.R

pp: 49 *co, editi. Una cum figuris et incisionum declarationibus a Stephano Riverio, chirurgo compositis. Cum privilegio. Parisiis, Apud Simeonem Colinaeum, 1545. In-fol., 202 ff., 62 planches. B.N., Impr., Rés. Vélins 512. Exemplaire sur vélin réglé et enluminé.*
La Dissection des parties du corps humain *divisée en trois livres, faictz par Charles Estienne, Docteur en Médecine, avec les figures et déclarations des incisions, composées par Estienne de la Rivière, chirurgien. Imprimé à Paris chez Simon de Colines. 1546. Avec privilège du Roy. In-fol., pièces liminaires et 400 p., fig. et pl. gravées. B.N., Impr., Fol. Ta⁶⁰.2.*

49

Joachim Du Bellay
(1522 ?-1560)

La Deffence et Illustration de la Langue Françoyse

1549

Né en Anjou, Joachim Du Bellay appartient à une famille puissante sous les règnes de François Ier et Henri II. Dès son arrivée à Paris en 1547, au collège de Coqueret, il participe au groupe de Ronsard. En une douzaine d'années, il produit une œuvre poétique considérable en français et latin, dont une partie — les *Regrets*, les *Antiquités de Rome*, les *Jeux Rustiques* — s'écrit sous l'influence d'un séjour romain (1553-1557) au service de son cousin, le cardinal Jean du Bellay. Déjà malade avant son départ pour l'Italie, Du Bellay meurt deux ans après son retour à Paris, sans avoir eu le temps d'achever et de publier une œuvre d'inspiration politique et gallicane.

La *Deffence* est originale à plus d'un titre: non par le détail de ses idées, souvent reprises aux rhétoriciens latins, à Érasme et Dolet, et surtout à des Italiens comme Speroni, mais par sa situation, son ton et sa destination. Si elle n'est pas le premier « art poétique » écrit en français (Fabri ou Sébillet l'ont précédée), elle se présente pourtant comme le premier manifeste littéraire de notre langue, en accord, pour la première fois, avec un groupe relativement homogène, la future Pléiade. Parue sous les seules initiales de l'auteur, elle est en outre le premier texte théorique consubstantiellement lié à la pratique de poésie, puisqu'elle se justifie comme l'introduction au premier recueil de sonnets de Du Bellay, l'*Olive*, autant qu'elle se justifie dans le volume paru en 1549. Il ne s'agit donc pas de l'œuvre d'un grammairien qui légiférerait sur la langue, mais du programme d'un poète soucieux de dire avec le plus d'efficacité possible les principes qui doivent diriger la création. Peu gêné par les démonstrations, il n'est pas pour autant incohérent, même s'il manie allégrement l'éloge et la critique insolente, qui rendent son texte encore bien plaisant à lire.

Pour lui, les langues sont « par nature et par art »; leur nature est de naître par convention humaine; les hommes étant divers, elles sont diverses, mais possèdent toutes le même pouvoir de dire toutes choses, et de tout transmettre. On peut donc traduire d'une langue dans une autre les mêmes choses. Cependant, si elle n'est pas exploitée dans toutes ses virtualités, taillée, émondée et greffée comme un arbre, bref, si elle ne se réalise pas dans l'« art » — l'écriture —, une langue n'« illustre » pas sa patrie et n'accompagne pas son essor politique comme elle doit le faire. La tâche de l'écrivain est donc double: en tant que les langues sont traduisibles, il faut dévorer les « bons auteurs » étrangers, s'identifier à eux en les comprenant de l'intérieur, afin de faire passer le plus possible de leur savoir et de leurs qualités dans notre langue. Mais en tant que la poésie est l'« âme » d'une langue et l'essence de ses particularités, on ne peut espérer la traduire; il faut donc l'imiter, en trouvant dans le génie de sa propre langue des particularités nouvelles qui tiennent lieu des précédentes, voire les surpassent: ainsi la rime, d'origine « gauloise », joue le même rôle que le nombre latin... Pour développer les pouvoirs originaux de la langue nationale, Du Bellay livre donc toute une série de conseils sur la manière d'enrichir le lexique et la syntaxe, de créer des genres nouveaux, de régler la versification, etc. C'est la réunion de toutes ces trouvailles (qui n'étaient pas toujours nouvelles) à un projet d'ensemble qui fait de la *Deffence* une invitation extrêmement agressive à la création.

Le caractère polémique du texte explique à la fois la contestation immédiate d'un ouvrage anonyme, le *Quintil Horatian*, et le succès des rééditions successives au cours du siècle (1553, 1557, 1561, 1568, 1597, etc.).

Marie-Madeleine Fontaine

La Deffence, et Illustration de la Langue Françoyse. *Par I.D.B.A. Imprimé à Paris pour Arnoul l'Angelier, tenant sa Boutique au second pillier de la grand'salle du Palays. 1549. Avec privilege. In-8° de (47) ff. (privilège du 5 mars 1548). B.N., Impr., Rés. X. 1888.*

50

Charles Estienne
(vers 1504-1564)

La Guide des chemins de France

1552

Les itinéraires de voyages publiés avant la *Guide* (le mot est du féminin au XVIe siècle) ne s'adressaient qu'aux pèlerins en route pour Rome, Jérusalem ou Saint-Jacques de Compostelle. L'ouvrage d'Estienne, au contraire, est le premier guide de voyage profane, conçu à la fois pour la vaste clientèle des marchands et des hommes d'affaires et pour celle, plus réduite, des humanistes cheminant d'un centre d'imprimerie à l'autre pour corriger les épreuves de leurs ouvrages.

Charles Estienne avait rencontré certains de ces humanistes dans le célèbre atelier d'imprimeur de son père Henri Ier Estienne. Il s'était initié à leur contact à des recherches érudites, en particulier dans les domaines des sciences naturelles et du théâtre, et avait obtenu, en 1542, le titre de docteur en médecine. Pour sauver l'héritage de ses neveux, dont le père — huguenot — s'exila à Genève, il accepta pour son malheur de devenir imprimeur lui-même. Pendant dix années, il imprima vingt-huit ouvrages, dont la *Guide des chemins de France*. Couvert de dettes, rejeté par les auteurs et par ses confrères libraires, il mourut dans l'obscurité sans que ses qualités de précurseur aient été reconnues.

L'idée d'un recueil collectif d'itinéraires était en l'occurrence à la fois nouvelle et ambitieuse. L'objet de la *Guide* était en effet d'énumérer les principaux itinéraires, les villes ou hameaux qui les jalonnaient, les distances entre ces relais, les passages dangereux, les rivières à passer en bac, les forêts, les montagnes à gravir, les aspects du paysage à traverser, les curiosités historiques, les monuments, les productions locales, etc. Estienne dut donc se livrer à une immense collecte de renseignements qu'il ne put naturellement pas vérifier personnellement, ce qui explique que l'ouvrage fut publié sans nom d'auteur. De ses interlocuteurs dans les milieux commerçants, il obtint les calendriers des foires et des marchés, les tableaux de conversion des monnaies et des détails sur la qualité des auberges; de ses lectures — en particulier les almanachs — il retint des anecdotes, des rappels historiques mythiques ou réels; à ses interlocuteurs plus savants, il emprunta quelques informations, plus rares, sur les vestiges de l'Antiquité. Plus qu'un manuel de voyage, la *Guide* se révéla être une véritable encyclopédie des provinces françaises.

Les éditions de la *Guide* traduisent son succès: vingt-huit entre 1552 et 1668, sans compter les copies et les contrefaçons qui se multiplièrent dès l'origine. Ce grand nombre d'impressions s'usa sans doute dans les poches des voyageurs: les éditions de la *Guide* sont aujourd'hui fort rares et une cinquantaine d'exemplaires environ ont survécu, dont cinq seulement pour la première et la deuxième édition.

Mireille Pastoureau

La Guide des chemins de France. *A Paris, chez Charles Estienne, imprimeur du Roy. MDLII. Avec privilege dudict Seigneur. In-8°, 7 ff. — 207 p. Bibliothèque Sainte-Geneviève, Rés. H. 641 (2e pièce).*

51

Pierre de la Ramée dit Ramus
(1515-1572)

Dialectique

1555

Petrus Ramus fut toute sa vie un professeur et son œuvre, dans la forme comme dans le contenu, en fut profondément marquée.

Si ses deux premiers livres, les *Dialecticæ institutiones* et les *Aristotelicæ animadversiones* (1543), furent condamnées à cause de leur virulent anti-aristotélisme, l'amitié du futur cardinal de Lorraine, puis l'avènement de Henri II, assurèrent longtemps à leur auteur une situation privilégiée au sein de l'Université de Paris où ses positions philosophiques suscitaient des réactions extrêmement vives. Principal du collège de Presles, il fut nommé, en 1551, lecteur royal d'éloquence et de philosophie, une chaire qu'il convertit un peu plus tard aux mathématiques, avant de se consacrer, dans les dernières années de sa vie, à la théologie. Sa mort, au troisième jour du massacre de la Saint-Barthélemy, nous rappellera qu'il fut un protestant, probablement assez marginal. L'influence considérable de son œuvre, au XVIIe et au XVIIIe siècles, en Allemagne, dans les Pays-Bas, les Îles britanniques, jusqu'aux rivages de

l'Amérique, couvre d'ailleurs une aire géographique strictement réformée. En France, où sa « méthode » fascina Bodin, son influence ne perdura guère après 1572. Dans les Pays-Bas espagnols, Lipse considérait qu'un étudiant qui estimait Ramus comme un grand homme ne le serait jamais. A Leyde même, Scaliger s'étonnait du succès de sa doctrine. Les principales figures de la *Respublica litteraria* — hors l'Allemagne — ne voulaient pas l'admettre comme l'un des leurs, alors qu'il façonna les esprits de plusieurs générations. Tel est le paradoxe, si c'en est un, d'une personnalité qui ambitionnait rien moins qu'un complet bouleversement de la scholastique, et qui rêvait de remodeler tous les champs de l'aboutissement de la scholastique tardive dans son cheminement vers une quantification de la pensée.

Malgré une récente réévaluation de sa réflexion logique en en suivant l'évolution complexe, cumulative et corrective, au long des nombreuses éditions de ses écrits dialectiques, le ramisme comme doctrine — la seule produite par la Renaissance — apparaît moins important en lui-même que par ce que nous dit son succès. Les travaux de Walter J. Ong, aux-
52 quels Marshall McLuhan s'est souvent référé, soulignèrent le lien entre la genèse de la « galaxie Gutenberg » et l'influence du ramisme sur la pédagogie de l'« homme typographique ». Le souci de clarté, voire de simplification chez Ramus, se visualise en effet volontiers selon des modèles géométriques, en schémas binaires (ses dichotomies), qui contribuèrent, par les innombrables manuels que suscita sa « méthode », à assurer la prédominance nouvelle du modèle spatial dans les mentalités des élites bourgeoises.

Au cœur de cette pédagogie rayonne la *Dialectica*, dont on a dénombré plus de 250 éditions — la plupart en latin — jusqu'en 1800. Son corpus complet réunit quatre textes principaux : la *Dialectica* proprement dite, les *Prælectiones*, les *Aristotelicæ animadversiones* et le *Quod sit*. C'est dans la *Dialectica* que se lit l'exposé de la « méthode » ramiste, unique et universelle, présentée par son inventeur non comme un système philosophique, mais comme un « art d'enseigner direct et aisé », éclairé par « la plus haute lumière de la raison », selon une dialectique descendante, inspirée du mythe platonicien de la caverne, même si, peu à peu, Aristote y devint plus présent, comme appui d'une construction fondée pourtant sur une rupture avec l'aristotélisme post-médiéval...

On y distingue neuf états textuels, depuis le manuscrit des *Dialecticæ partitiones* offert à François I[er] en 1543, jusqu'à la *Dialectique* posthume de 1576. Choisir de présenter l'édition de 1555 n'est pas une simple concession au parti pris francophone de cette exposition, même s'il s'agit, bien avant le *Discours de la méthode*, du premier texte philosophique imprimé en français. Cette édition est la première divisée en deux parties au lieu de trois : le livre I étant consacré à l'invention, le second au jugement, le dernier jusqu'alors, traitant de l'*exercitatio*, c'est-à-dire des applications de la « méthode » développée dans la seconde partie, disparaissant définitivement. Cette édition présente enfin un autre intérêt qui n'est pas moindre, celui d'avoir mis à contribution les poètes de la Pléiade, à commencer par Ronsard, Belleau et Du Bellay, pour l'adaptation française des exemples poétiques tirés de la latinité qui parsèment l'exposé.

Antoine Coron

Dialectique *de Pierre de la Ramée, A Charles de Lorraine cardinal, son Mécène. A Paris : Chez André Wechel... 1555. In-4°, (8) ff., 140 p. B.N., Impr., Rés. p. R. 937.*



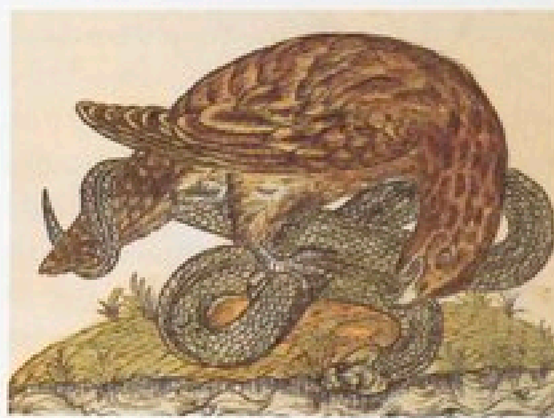
52

Pierre Belon (1517-1565)

Histoire de la nature des oyseaux 1555

Né près de Cérans, dans l'actuel département de la Sarthe, Pierre Belon n'a guère cessé de voyager tout au long de sa vie ni, en bon apothicaire, de s'intéresser à l'histoire naturelle des pays qu'il a visités.

Entré au service de René du Bellay, évêque du Mans, il se rend d'abord, en 1540, à Wittenberg pour y suivre les leçons du botaniste Valerius Cordus, puis voyage en Europe centrale, en Flandre et en Angleterre. Ensuite, le cardinal de Tournon, au service duquel il est passé en 1542,



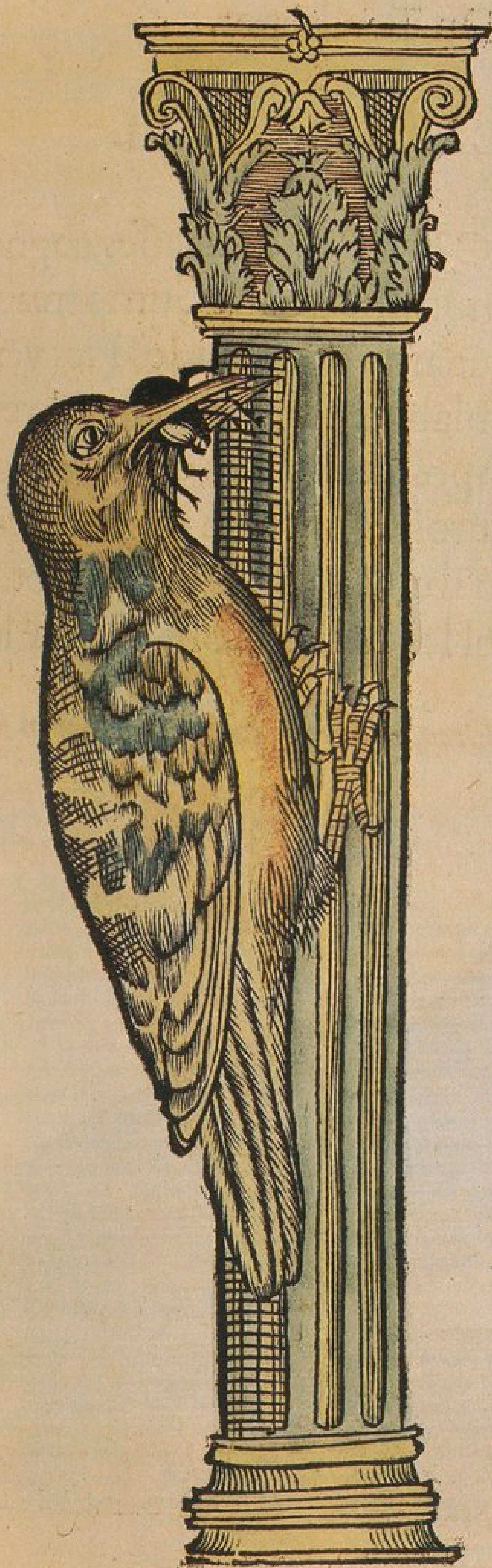
l'emploie dans plusieurs missions diplomatiques en Allemagne, dans les cantons suisses, à Luxembourg et en Italie. Surtout, il lui procure l'occasion d'un grand voyage dans le bassin oriental de la Méditerranée : de 1546 à 1549, Belon parcourt la Grèce, la Turquie, l'Égypte, la Cyrénaïque et la Palestine. Rentré en France, il se rend encore à Rome (1549), puis Angleterre (1550), en Lorraine (1553), en Auvergne, Dauphiné et Savoie (1558). Protégé à la Cour de France par le parti catholique, il est mêlé d'assez près à plusieurs épisodes des guerres de religion et meurt assassiné, dans des conditions assez mal connues, en 1565, dans le bois de Boulogne.

Des nombreux livres publiés par Belon, l'*Histoire de la nature des oyseaux* est sans doute le plus accompli : cet ouvrage, le premier rédigé en français qui soit exclusivement consacré aux oiseaux, marque une étape importante dans l'histoire de la zoologie. Belon y témoigne d'une grande érudition mais aussi d'un louable esprit critique, alors peu fréquent. Si sa systématique, gravement incertaine, présente les défauts communs à l'époque en faisant avoisiner de petits groupes, parfaitement naturels, avec d'autres, en général plus vastes, qui sont complètement artificiels voire indéfendables, Belon s'efforce de distinguer les espèces sans s'arrêter seulement aux formes extérieures : il pratique la dissection, examine le contenu stomacal de plusieurs oiseaux, s'intéresse à la répartition des faunes, et s'il fait figurer dans son livre la chauve-souris, il n'ignore pas que celle-ci est vivipare et allaite ses petits. Malgré son respect pour les Anciens, il donne autant que possible la priorité à l'observation directe, complétée de figures faites d'après le vivant : « Des oyseaux dont nous avons baillé le portraict, n'en exceptons aucun que nous ne l'ayons manié et eu en notre puissance [...]. Plusieurs oyseaux nous sont demeurez sans portraicts, ne les voulant supposer, comme quelques modernes ont fait des animaux, peints à discrétion sans les avoir onc veuz. »

L'*Histoire de la nature des oyseaux*, largement utilisée par Buffon, est encore souvent citée pour la double page où Belon, reprenant l'idée très ancienne de l'unité de plan de composition des vertébrés, a fait figurer pour la première fois, en regard l'un de l'autre, un squelette humain et celui d'un oiseau.

Yves Laissus

Histoire de la nature des oyseaux, *avec leurs descriptions & naïfs portraits, retirez du naturel, escrite en sept livres, par Pierre Belon du Mans. Au Roy. A Paris, On les vend en la grande salle du Palais, en la boutique de Gilles Corrozet, près la chambre des consultations. 1555. Avec privilège du Roy. In-folio, [14 ff.] + 382 p., gravures sur bois. B.N., Impr., Rés. S. 160. Exemplaire colorié.*



53

Louise Labé
(1524-1566)
Œuvres
1555

On connaît peu de choses de sa vie. Née aux environs de Lyon, fille d'un artisan cordier, elle reçut une éducation complète qui laissait place à l'étude du latin et de l'italien, à l'équitation et à la musique. Elle épousa, avant 1551, Ennemond Perrin, un autre riche cordier, ce qui lui valut le surnom de *Belle Cordière*. La légende lui accorde une vie aventureuse et des idées féministes en avance sur son temps. Elle rassemblait autour d'elle un groupe d'admirateurs et la brillante société de l'âge de Maurice Scève. Elle dédie ses œuvres à Clémence de Bourges, de la haute bourgeoisie lyonnaise. C'est dans la maison de l'avocat florentin Thomas Fortini qu'elle rédige, en 1565, son testament ; elle meurt en 1566, à Parcieu dans les Dombes.

En prose, elle donne une *Épître dédicatoire*, document important pour l'histoire de l'humanisme et du féminisme, puisqu'il invite les femmes éclairées à se mettre à l'étude des sciences et des lettres et à composer des œuvres de littérature. Cette épître ouvre le recueil intitulé *Débat de folie et d'amour*, conte mythologique dialogué en cinq discours, dans la grande tradition médiévale du *débat*. Devant Jupiter s'instaure une querelle de préséance entre Folie et Amour, défendus par Mercure et Apollon. Leur plaidoirie forme l'essentiel de l'œuvre. On découvre le regard amusé et l'impertinence d'une femme d'esprit qui ne néglige pas un instant la vérité des caractères dans l'analyse du conflit qui oppose la passion, le désir, et la « folle curiosité » de l'être humain. Mais cet aspect sérieux ne doit pas dissimuler les allusions parodiques et les facéties pré-burlesques sur les dieux de l'Olympe. La Fontaine imitera ce *Débat* dans sa fable, « L'Amour et la Folie » (XII, 14).

L'œuvre poétique comprend des élégies et des sonnets qui s'inscrivent dans l'éternel débat entre l'amour et la folie. Le grand modèle reste Pétrarque, et aussi Maurice Scève. Il ne s'agit pas, dans les élégies, d'un journal intime, mais plutôt de l'évocation d'une femme abandonnée à l'inquiétude du souvenir et de l'illusion. Le désir féminin y prend une forme exaltante et douloureuse. D'autre part, la structure des vingt-quatre sonnets met l'accent sur le désarroi profond de l'amante en se jouant volontiers des clichés du pétrarquisme et du platonisme. Idéal de simplicité et maîtrise souveraine du style sont, dans les œuvres de Louise Labé, au service d'une poésie de la sincérité et de la dignité. Louise Labé marque ainsi sa singularité et son originalité dans le sillage de la poésie d'amour contemporaine et éternelle.

Jacques Bailbé

Evvres de Louize Labé Lionnoize. *A Lion par Ian de Tournes. M.D.L.V. Avec Privilege du Roy. Petit in-8°, 173 p. (dont 4 ff. n. ch.) ; achevé d'impr. le 12 août 1555. B.N., Mss, fonds Rothschild 638.*

54

André Thevet
(1516-1592)
Les Singularitez de la France Antarctique, autrement nommée Amerique
1557

Né à Angoulême en 1516 et placé contre son gré au couvent des cordeliers de cette ville à l'âge de dix ans, André Thevet n'allait pas tarder à s'en échapper pour divers voyages, en Italie notamment et au Levant, où il se rendit de 1549 à 1552. Le pèlerinage à Jérusalem s'était peut-être accompagné d'une mission secrète auprès de la Sublime Porte. A peine revenu en France, où il publia une *Cosmographie de Levant* (1554), il se joignit en 1555 à l'expédition du chevalier de Villegagnon vers le Brésil, où étaient jetés, le 15 novembre de la même année, les fondements d'une éphémère « France Antarctique », circonscrite en fait à un îlot de la baie de Rio de Janeiro. D'un bref hiver passé sous le tropique du Capricorne, Thevet, tombé malade et aussitôt rapatrié, rapportait les matériaux qui allaient former les *Singularitez* publiées à la fin de 1557.

Affranchi de son ordre et courtisant avec une égale dévotion les princes protestants et les Guise, Thevet, qui réside désormais à Paris, rue de Bièvre, devient cosmographe du roi et aumônier de Catherine de Médicis. Ses hautes protections lui permettent de financer de coûteuses entreprises éditoriales comme la *Cosmographie universelle* de 1575 et les *Vrais Pourtraits et vies des*

hommes illustres de 1584. Mais moqué pour sa science d'autodidacte et discrédité par ses tonitruantes prétentions à un monopole du savoir géographique, il mourra, pauvre et oublié, sans avoir pu mener à bien ses derniers projets, une ultime version de son voyage au Brésil et un *Grand Insulaire et Pilotage*, qui aurait dû renfermer la description de toutes les îles du monde connu.

Œuvre à tous égards exceptionnelle, les *Singularitez de la France Antarctique* représentent le mariage réussi de l'humanisme et des Grandes Découvertes. Ornée de quarante et un bois gravés, jadis attribués, sans preuve aucune, au burin de Jean Cousin, et précédée des poèmes liminaires d'Étienne Jodelle, de Jean Dorat et de François de Belleforest, cette relation de voyage donne la première peinture circonstanciée, de la plus grande exactitude ethnographique, des Indiens Tupinamba du littoral brésilien, ceux-là mêmes dont Montaigne vantera, quelques années plus tard, les nobles vertus guerrières dans son essai *Des Cannibales* (1580). De chapitre en chapitre, le parallèle avec les mœurs de l'Antiquité, à travers Hérodote, César et Plutarque, confère à la vie quotidienne des anthropophages nus et « emplumassés » la dignité des hommes illustres d'Athènes, de Sparte ou de Rome. Secouru par l'érudition d'un helléniste compétent, l'étudiant en médecine Mathurin Héret, qui contribua pour une part essentielle à la rédaction de l'ouvrage, Thevet parvint à dresser un tableau très complet du Brésil primitif, avec sa flore et sa faune, le manioc, l'ananas et le tabac, l'ara, le tapir et l'énigmatique paresseux, tout en faisant entrer cette réalité inouïe dans les cadres préconstruits de la pensée humaniste. Tel qu'il se développera par la suite avec Jean de Léry et surtout Montaigne, le mythe du Bon Sauvage est en germe dans cette synthèse précoce entre le rêve humaniste des Îles Fortunées et le renouveau des sciences d'observation consécutif à l'élargissement du monde.

FRANK LESTRINGANT

Les Singularitez de la France Antarctique, *autrement nommée Amerique: & de plusieurs Terres et Isles decouvertes de nostre temps. Par F. André Thevet, natif d'Angoulesme. A Paris, Chez les heritiers de Maurice de la Porte, au Clos Bruneau, à l'enseigne S. Claude. 1557. Avec privilege du Roy. In-4° de* [VIII] *- 166 ff. - 2 ff. de Table. Bandeaux, lettrines et 41 gravures sur bois. B.N., Cartes et Plans, Bibl. de la Société de Géographie, Rés. 8° H. 57. La plupart des exemplaires de cette première édition des* Singularitez *portent le millésime, légèrement postdaté, de « 1558 ».*

55

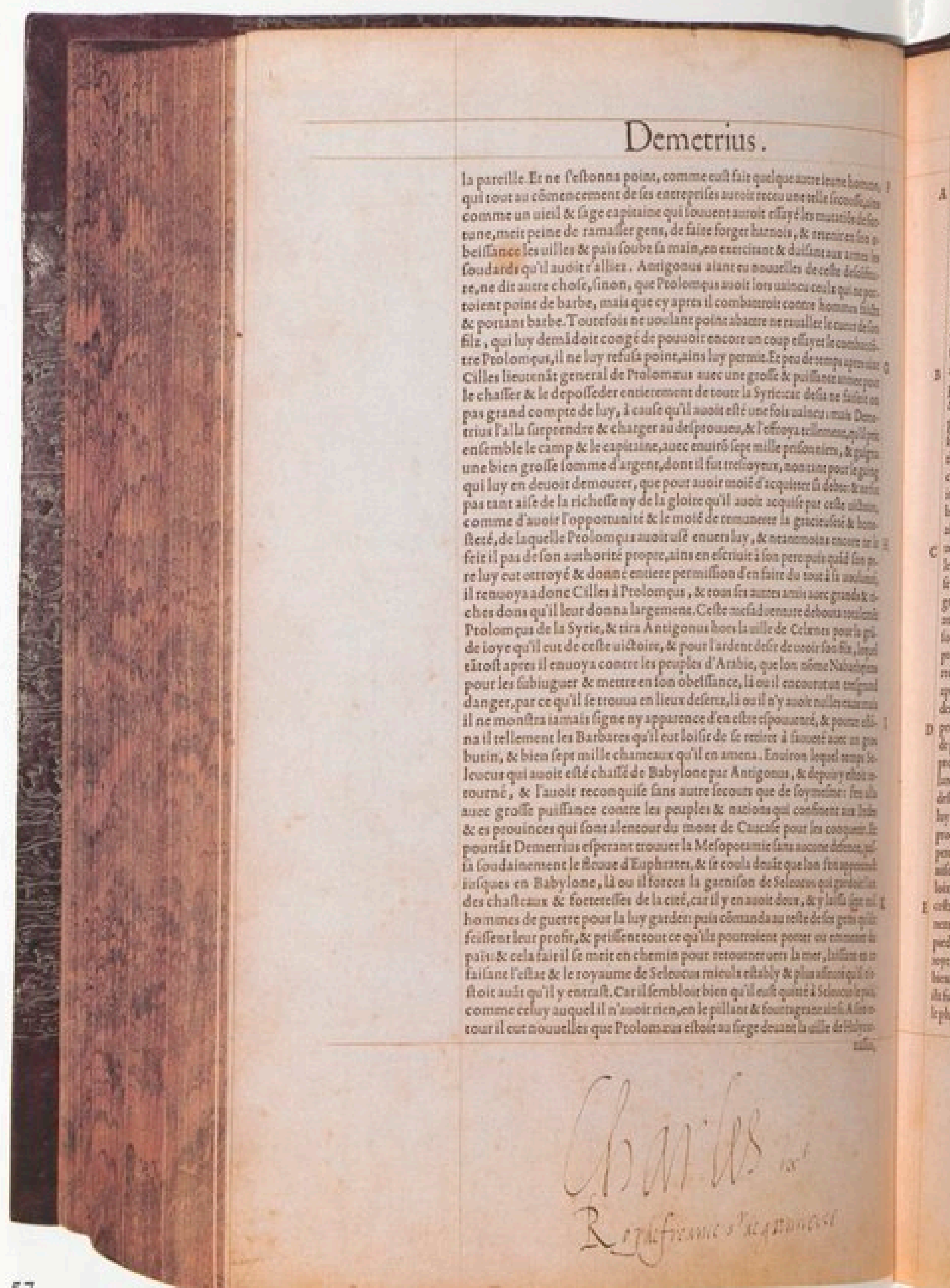
JOACHIM DU BELLAY

(1522 ?-1560)

Les Regrets

1558

Il appartient à Joachim Du Bellay, renouant avec un possible et tout autant l'inaugurant en large part, d'avoir illustré en son siècle la pente la plus intensément subjective de la poésie, faisant alors du lyrisme l'art d'une confidence toute personnelle sans le détour d'aucun prétexte, y compris celui du sentiment amoureux qui, au XVIe siècle, prend l'allure d'un thème quasi obligé. Humble et mesurée autant qu'ambitieuse et hardie, cette tentative tranche ainsi résolument avec l'époque dont Du Bellay partage par ailleurs bien des aspirations jusqu'à apparaître comme l'un des principaux tenants de l'effort de renouvellement poétique que se veut la Pléiade. Toutefois, rien ne peut l'arracher à soi et à la singularité extrême de son destin, lui qui, depuis son enfance, souffre d'un sentiment diffus d'exil qui prendra, sa vie durant, tant de tours et auquel son séjour romain conférera et l'éclat d'une confirmation et la dimension d'une plénitude. Corollaire du sentiment d'exil qui le hante, celui d'écartèlement visite fréquemment les dehors de sa personne comme la part la plus intérieure de lui-même: en ce sens, quoique solitaire, est-il de ceux qui fondent avant tout sur l'amitié, et, peu à peu, puis de plus en plus, muré en soi par cette surdité qui l'accable, place-t-il l'échange à hauteur d'absolu, de même, négligé par les grands, quelque peu déjeté par les pouvoirs, est-il apprécié par ses pairs au point d'être porté par eux au plus haut. Mais c'est à Rome qu'il rencontre son véritable visage, celui que, jusque-là, il n'a fait que pressentir (magnifiquement déjà certes dans *La Complainte du désespéré*, 1551), celui auquel lui-même et tous les maux qui le tiennent n'ont cessé de travailler. C'est là, sous l'effluve de la grandeur passée et de ses douleurs présentes qu'il invente ce ton extraordinairement personnel de journalier qui va marquer son pur lyrisme. Il se donne à lire tout entier, l'homme même, il se vérifie, il s'atteint soi-même, il se fait face, *cœur* déjà *mis à nu* au gré de ses poèmes qu'il a décisivement nommés « papiers journaux » ou « commentaires ». Rome est ce lieu,



57

loué, bafoué, raillé, par quoi s'avivent d'autres paysages d'âme (l'Anjou ou Paris) et surtout se déclenche une personnalité qui résolument se débonde, traçant nettement les contours de son ample dessein. À l'exaltation des débuts (*Le Premier Livre des Antiquités de Rome,* 1558) traversée déjà par de la tristesse à ce constat d'évidence: la splendeur de jadis devenue ruine ou poussière, la précarité de toutes choses vivantes avec la mort pour seule sanction, font suite, et très vite, l'amertume et la détresse — soi, paquet de vie dérisoire ballotté par les malheurs (et c'est le chef-d'œuvre des *Regrets*, publié également en 1558). La plainte de soi souffrant, le désir de cet ailleurs qu'est le pays natal, le portrait du poète toujours empêché, tenu pour rien, écrasé par le monde, voilà le ressort, avec, comme pendant, la plume qui se détourne de soi pour se soucier de ce temps, de ce lieu, et la satire qui gronde et venge le destin maudit: de Rome à Paris, d'une cour à l'autre, toutes les outrances dénoncées, les vanités mises à mal de la fausse noblesse. Cet homme de passage et qui, très tôt, dès Rome, a la claire conscience que le temps lui est désormais compté, jette, perfections destinées à longtemps nous illuminer, ces poèmes discrètement stoïques que sa modestie n'entend pas hausser plus qu'il ne convient. Brisé, vieilli déjà au cœur de sa jeunesse, atteint, il a laissé, avec Scève et à l'égal de ce dernier, la plus haute poésie d'alors (Ronsard, longtemps tenu pour le plus grand poète de son siècle et reléguant loin de lui Scève comme trop ancien, Du Bellay comme trop mineur, ayant dorénavant pour nous une dimension plus historique), une poésie qui nous est proche et à ce point contemporaine en quelque sorte que l'on dirait qu'il l'a écrite à peine hier, lui qui, éperdu et clair, a, ramassant exemplairement sa destinée, signé ses grands livres tout emplis de Rome de ces simples mots: Joachim Du Bellay Angevin.

YVES PEYRÉ

Les Regrets et autres œuvres poetiques de Ioach. Du Bellay Ang. *A Paris, De l'imprimerie de Federic Morel, rue S. Ian de Beauvais, au franc Meurier. M.D.LVIII. Avec privilege du Roy. In-4°, (4)-46 ff. B.N., Impr., Rés. Ye. 410.*

56

Marguerite de Navarre
(1492-1549)

L'Heptaméron

1559

Conteur et poète, mais aussi princesse et sœur de roi: née d'Angoulême, d'une branche cadette des Valois, elle fut duchesse d'Alençon par son premier mariage (1509), et par son second avec Henri d'Albret (1527), reine de Navarre.

Pour ses contemporains, ce fut la « marguerite » — la perle — des princesses, experte aux « affaires d'État » et modèle de piété, protectrice des humanistes et des poètes, elle-même poète et lettrée, bref « la Minerve de France ».

Rien dans le royaume ne lui reste étranger. Très tôt, elle favorise les évangélistes et leur œuvre réformatrice. En 1525, après Pavie, elle va jusqu'en Espagne négocier la libération de François Ier. Au retour, elle fait figure de reine, reçoit les ambassadeurs, préside aux fêtes, et si, vers 1541, son crédit diminue, elle intervient encore dans les intrigues qui opposent, autour de Charles Quint, son frère et son mari. Mais cette mondaine, cette politique fut aussi un esprit « extatique », d'une dévotion tout intérieure: entre 1522 et 1524, elle entretint avec l'évêque de Meaux, Guillaume Briçonnet, la plus mystique des correspondances et à la fin de sa vie, elle saura mettre en scène une bergère « ravie de l'amour de Dieu ».

L'œuvre n'est pas moins complexe. De son vivant, on vanta ses vers. Ses plus grands poèmes — *Les Prisons. La Navire...* — restèrent inédits, mais quelques plaquettes isolées — dont *Le Miroir de l'ame pecheresse* qui lui valut, en 1533, des difficultés avec la Sorbonne — et surtout, en 1547, les deux volumes des *Marguerites*, avaient fait connaître autrement qu'en manuscrit une poésie parfois mondaine et plus souvent dévote, voire théologique.

Après sa mort, on oublia bientôt le poète et ses *Marguerites* pour le conteur et son *Heptaméron*. Le livre est probablement inachevé: le prologue annonçait cent récits, en dix journées, par dix devisants et nous n'en avons que soixante-douze (sans compter quelques probables apocryphes). Ce fut le premier, et le plus célèbre, des recueils de nouvelles à l'italienne. Auparavant, dans les *Cent Nouvelles Nouvelles* anonymes du XVe siècle, rien que des histoires gaillardes ou presque, et des narrateurs réduits à la mention de leur nom. La reine, à l'exemple de Boccace, invente un récit-cadre et des devisants bien distincts, varie comme lui le ton de ses « contes » et enfin — c'est sa singularité — développe entre eux des débats en dialogues, essentiels à son propos de moraliste. Conteur, elle est double encore, entre mondanité et religion. Mais ses lecteurs — jusqu'à ces derniers temps — ne s'en soucieront pas, tout attentifs à la variété et à la liberté de ses récits.

Tout cela était resté manuscrit, écrit, retouché, organisé au fil des années. En 1558, Boaistuau en donne une première édition, de soixante-sept nouvelles seulement, dans un désordre qui rompt le lien entre conte et débat, et sous le titre incongru d'*Histoires des Amans fortunez*. En 1559, Claude Gruget publie l'*Heptaméron des Nouvelles* « remis en son vray ordre », imposant à la fois un titre et un texte, soixante-douze nouvelles avec leurs débats. Le succès fut immédiat et durable: la version mise « en beau langage » qui fut de règle entre 1698 et 1827 n'ajouta ni ne retrancha rien et en 1841, le bibliophile Jacob réimprime encore Gruget. Il faut attendre Le Roux de Lincy pour lire — en 1853-1854 — un *Heptaméron* fidèle aux manuscrits, ou du moins au plus complet et au plus ancien peut-être d'entre eux. Ce retour aux sources a fait découvrir les substitutions (N. 11, 44, 46) et les coupures pratiquées par Gruget (et par Boaistuau) pour atténuer les hardiesses satiriques et doctrinales où certains ont reconnu une Marguerite « luthérienne ».

Il reste aujourd'hui à comparer entre eux les divers manuscrits: une édition critique est en préparation.

Nicole Cazauran

L'Heptameron *des nouuelles de tres illustre et tres excellente Princesse Marguerite de Valois, Royne de Nauarre. Remis en son vray ordre, confus au parauant en sa premiere impression, et dédié à tresillustre et tres vertueuse Princesse Jeanne de Foix, Royne de Nauarre, par Claude Gruget Parisien. A Paris, Par Jean Caveiller, rue Frementel, pres le cloz Bruneau, à l'enseigne de L'Estoille d'or. 1559. Avec privilege du Roy. In-4° de (6)-212-(2) ff. B.N., Impr., Rés. Y².* 737.

57

Jacques Amyot
(1513-1593)

Les Vies des hommes illustres

1559

L'humaniste Amyot fut professeur de grec à l'Université de Bourges, précepteur des enfants d'Henri II (dont le futur roi Charles IX), grand aumônier de France en 1560 et, en 1570, évêque d'Auxerre.

Ses charges honorifiques ne l'empêchent pas de se consacrer, presque exclusivement, à l'étude des auteurs de l'antiquité gréco-latine et de devenir l'un des hommes les plus cultivés de l'époque. Il traduit les *Amours pastorales de Daphnis et Chloé* de Longus, mais son œuvre la plus marquante reste les *Vies des hommes illustres* de Plutarque suivies des *Moralia*.

Mettant en parallèle la vie des personnages qui se sont distingués dans leurs pays respectifs, Plutarque (v. 50 - v. 125) avait pour ambition de démontrer que les Grecs n'étaient inférieurs en rien aux Romains. Au lieu de s'attarder à la description de batailles et d'autres grands événements, il s'intéressait plutôt à l'âme de ses héros. C'est cette curiosité de Plutarque envers le cœur humain qui séduit Amyot et lui fait choisir ce texte. Il réussit à transformer la version de l'œuvre classique en une adaptation donnant naissance à un travail original. Il bannit de son texte termes archaïques, latinismes et italianismes très à la mode à la cour, comme s'il écrivait directement en français. Sa contribution à fixer la langue est considérable; avec Rabelais et Calvin, c'est lui qui a su donner clarté, logique et vigueur à la langue française. Son influence sur la littérature fut très profonde, et on l'appelait le Ronsard de la prose française. Dans un laps de temps très rapproché, entre 1559 et 1619, les *Vies* ont vu le jour, de Paris à Genève, en vingt-deux éditions.

Antal Lökkös

Les Vies des Hommes Illustres Grecs & Romains, *Comparees l'une auec l'autre par Plutarque de Chaeronee, Translatees de Grec en François [par Jacques Amyot]. A Paris, De l'Imprimerie de Michel de Vascosan. M.D.LVIII. Auec Priuilege du Roy. In-fol. de 8 ff. lim., 734-(26) ff.; privilège du 11 février 1553; achevé d'impr. en mai 1559. B.N., Mss, fonds Rothschild 2 735. Exemplaire portant des corrections autographes d'Amyot, et plusieurs signatures*

du roi Charles IX (il a vraisemblablement servi pour les leçons qu'Amyot donnait à son royal élève) ; il a appartenu à Walter Scott qui le légua à son traducteur Defauconpret.

58

Jean Cousin
le père
(v. 1490-v. 1560)
Livre de perspective
1560

Pratique d'atelier dès le *trecento*, la perspective, c'est-à-dire la technique permettant de passer de l'espace au plan, est établie en 1420 par la célèbre expérience de Brunelleschi au *Duomo* de Florence et plus ou moins codifiée peu après par Alberti. Elle atteint au XVe siècle son apogée chez les peintres occidentaux et triomphe chez Ucello et Van Eyck. En 1482, la publication des *Éléments* de la Géométrie d'Euclide suscite de nombreux travaux théoriques s'attachant à expliquer et à commenter les lois de la perspective et à illustrer les possibilités qu'elle offre pour la transcription, la représentation et la construction. Le traité de Jean Cousin, contemporain des recherches singulières de Jamnitzer et de Lencker, prend la suite des travaux de Pacioli, de Viator et de Dürer, dont il est l'expression française la plus aboutie.

Le champ d'application de ce livre est nouveau : au lieu de servir au seul entendement de la géométrie, l'explication des formules mathématiques y est destinée à l'architecture. Dès la première figure, l'auteur annonce son dessein de traiter « des lignes seruantes, tant dans cest Art de perspective, qu'en la Geometrie & Architecture ». Dans sa préface, l'artiste indique les trois composantes de l'art de la perspective : les « plattes formes Geometrialles, en superficies Perspectiues, extraites & tirees des Geometrialles » auxquelles s'ajoutent les « corps solides, prenants leurs origines des superficies Perspectiues [...] & aussi en Reigles generalles de n'errer audit Art, & d'y faire faute ».

Le livre est remarquable par ses figures et sa typographie. Celle-ci, due à l'*Imprimeur du Roy ès Mathematiques*, est en lettres rondes, très aérée, ponctuée de place en place par de grandes initiales claires à fond fleuri gravées sur bois par l'imprimeur et par son beau-frère Aubin Olivier, graveur des monnaies de France. Les figures ont été dessinées par Cousin lui-même, « portraittes de sa main sus planches de bois ».

Par son ampleur et sa légèreté, l'illustration résout les contraintes de représentations théoriques et atteint à des formes en quelque sorte abstraites, pleines de suggestion esthétique, à la manière de celles de Picasso pour le *Chef-d'œuvre inconnu* de Balzac. Elle comporte la belle marque de l'imprimeur, une page de titre ornée et 58 diagrammes dans le texte, dont 16 à pleine page et 5 repliés à double page.

La page de titre présente un riche cadre prolongé en perspective par des constructions, accompagné de polyèdres et de personnages aux musculatures puissantes, en torsion, comme on en verra dans des portraits sculptés et des plafonds peints. Les paysages et les figures qui accompagnent certaines des représentations géométriques confèrent à celles-ci une poésie peu usuelle.

Longtemps confondu avec son fils Jean Cousin le jeune, Cousin est mal connu. Géomètre à Sens, il y a dessiné les vitraux de la cathédrale (1530-1542). Venu à Paris, il a dessiné des cartons de tapisseries, signé deux gravures, peint des tableaux, dont la superbe *Eva Prima Pandora* du Louvre. Dans le *Livre de perspective*, il est nommé « maistre painctre à Paris ». Il y annonce que ce livre sera complété par un second ouvrage où « seront représentées les figures de tout corps, mesmes les personnages, arbres, et paysages » ; ce sera le *Livre de pourtraicture* (1571 ?), probablement préparé par les soins de Cousin le jeune.

Le *Livre de perspective* a suscité les plus grands éloges. C'est en effet un admirable échantillon de la science et de la rigueur mêlées à la poésie, caractéristique des ouvrages de la seconde Renaissance française après l'épanouissement de l'École de Fontainebleau.

Pierre Berès

Livre de perspective *de Jehan Cousin Senonois, maistre Painctre a Paris. A Paris, De l'Imprimerie de Jehan le Royer Imprimeur du Roy ès Mathematiques, 1560. Avec privilege du Roy. In-folio, 72 ff. dont 5 repliés. B.N., Impr., Rés. g.V. 246.*

59

Pierre de Ronsard
(1524-1585)
Les Œuvres
1560

Sixième enfant d'un hobereau du Vendômois attaché à la maison de François Ier, Pierre de Ronsard naît en 1524 au château de la Possonnière (Loir-et-Cher). Promis à une carrière militaire et diplomatique, il est successivement page auprès des enfants de France et pensionnaire à l'Écurie royale des Tournelles. Mais une maladie le laisse demi-sourd à l'âge de dix-huit ans et, sur les instances paternelles, il reçoit la tonsure. Il reprend alors ses études dans la maison du diplomate et érudit Lazare de Baïf, puis auprès de l'helléniste Jean Dorat au collège de Coqueret où se constitue la « brigade » des jeunes poètes, dite aussi Pléiade. Dès 1549, Ronsard fait imprimer trois plaquettes poétiques, et l'année suivante, *Les Quatre premiers livres des Odes* et *Le Bocage*, ouvrage novateur inspiré de Pindare et d'Horace auquel il donne l'allure d'un manifeste. À l'automne 1552 paraissent *Les Amours* consacrées à Cassandre Salviati dont le portrait fait face à celui de l'auteur. Des musiciens connus composent pour ce livre dix pièces à quatre voix. Quelques mois plus tard, une édition augmentée des *Amours* s'accompagne d'un commentaire de l'humaniste Marc Muret offrant une exégèse et une explication mythologique de chacun des poèmes. Chef d'école admiré, Ronsard s'impose avant la trentaine comme le plus grand poète français. Primauté qu'attestent en 1554 un privilège royal d'une ampleur exceptionnelle et une distinction décernée à Toulouse. Ronsard « invente » aussi le genre hymnique en français avec les deux livres des *Hymnes* de 1555 et 1556, « présent d'excellence » du poète inspiré et médiateur à ses dédicataires.

En décidant dès 1560 de rassembler ses poèmes en une édition collective et de s'en faire lui-même l'ordonnateur, Ronsard crée un précédent. Non content de réunir, il retranche, ajoute, déplace et organise. Les quatre volumes qui sortent de presse chez Gabriel Buon avec un nouveau portrait de l'auteur contiennent respectivement *Les Amours, Les Odes, Les Poèmes* et *Les Hymnes*, habilement escortés d'éloges dus à des amis poètes ou à d'illustres humanistes. *Le Second livre des Amours* est commenté ici par Rémy Belleau, confident de Ronsard, qui paraphrase les poèmes et en donne le « ton ». À l'assemblage peu homogène des *Poèmes* s'ajoutent des élégies et des épîtres en vers qui renferment la plupart des notations autobiographiques de l'auteur.

La variété et le petit format de ces quatre volumes les destinent à un large public, invité par le poète à y faire ses choix. L'édition collective de 1560, première des six agencées par Ronsard lui-même, marque au seuil des guerres civiles le point culminant de sa carrière lyrique. Elle est aujourd'hui d'une extrême rareté et n'a jamais été rééditée.

Jeanne Veyrin-Forrer

Les Œuvres de P. de Ronsard *Gentilhomme Vandomois. Tome premier Contenant ses Amours, divisées en deux parties La première commentée par M.A. de Muret. La seconde par R. Belleau. A Paris, Chez Gabriel Buon, au clos Bruneau, à l'enseigne S. Claude. 1560. Avec privilege du Roy. [A la fin, achevé d'impr. 29 novembre 1560.]*
Les Odes de P. de Ronsard *Gentilhomme Vandomois, Au Roy Henry II de ce nom. Tome second. [Même adresse.]*
Les Poemes de P. de Ronsard, *Gentilhomme Vandomois. Tome troisiesme. [Même adr.]*
Les Hymnes de P. de Ronsard, *Gentilhomme Vandomois, en deux livres. Le premier dedié a Tresillustre Princesse, Marguerite de France, Duchesse de Savoye. Le second a Tresillustre & Reverendissime Cardinal de Chastillon. Tome quatriesme. [Même adresse ; à la fin, achevé d'impr. 2 décembre 1560.]*
4 tomes in-16. B.N., Impr., Rés. p. Ye. 217. Exemplaire formé par la réunion de trois volumes de provenances différentes, les volumes 3 et 4 reliés ensemble.

60

Jean Calvin
(1509-1564)
Institution de la religion chrestienne
1560

Jean Calvin naquit à Noyon (Picardie) en 1509. Après des études de théologie et de droit à Paris, Orléans et Bourges, il revint à Paris y suivre des cours de littérature.

Au lendemain de l'Affaire des Placards, violents pamphlets imprimés en 1534 par les réformés de Neuchâtel qui s'en prenaient tant aux abus de la messe qu'aux réformateurs français, Calvin, déjà acquis aux idées nouvelles, choisit le chemin de l'exil.

Sire cette docte compaignie qu'il vous plaist
honorer de vostre presence ressemble un festin
garny de toutes sortes de viandes ~~tres~~ exquises
et bien aprestées moy qui viens le dernier
sur la fin du banquet je ne vous puis aporter
qu'un peu de dragée que je vous presente pour
le dessert vous ayant les oreilles ~~tant~~ pleines
saoulées et rassasiées de tant de viandes
spirituelles que vous on aprest d'avantage
se prouvans vos hommes en tasche pour
en rien parler je diray ce qu'il m'en semble
sans rechercher autre chose que la verité

Les filosofes ne s'accordent ~~pas~~ touchant
les passions si elles procedent si du
corps ou de l'ame : Les pytagoriciens et
platoniciens ~~[illegible]~~
asseurent que l'ame ~~[illegible]~~ n'a point de
perturbations d'elle mesme mais que par
la contagion de la matiere et de la nature
corporelle ~~elle~~ comme d'une ~~[illegible]~~ medecine
qui est tombee en un meschant vaisseau se
sallist ~~[illegible]~~ ~~tache~~ tache et souille par les taches
et ordures qu'elle trouve dedans le ~~[illegible]~~
mauvais logis ~~[illegible]~~ ~~de la quelle tache le corps~~
Les ~~stoiciens~~ au contraire disent que les
~~perturbations~~ ~~[illegible]~~ de l'opinion et estimation
dubiou et du mal present et
de la colle tache et souillure que ~~le corps~~ l'ame
prend par le voisinage du corps nos ~~filosofes~~

43

Il séjourna à Bâle et à Strasbourg, et publia en 1536 une première ébauche de l'*Institution*. Un premier échec consommé, Calvin s'établit définitivement à Genève en 1541 : il y décèdera vingt-trois ans plus tard.

Fondateur de la *République de vertu*, il transforma Genève en un centre de propagande supporté par une véritable armée d'imprimeurs qui devaient inonder la France de publications protestantes. L'*Institution* apparaît comme la pierre angulaire de l'édifice de la *Rome protestante*.

La parution des Placards avait fourni à François I[er] la justification politique d'une répression sévère : le pouvoir ne pourchasse pas pour faits de religion, mais purge le Royaume de « contestataires ». Ce fut d'abord pour laver les réformés de cette accusation séditieuse que Calvin entreprit la rédaction de son *Institution*. Sa première édition, rédigée en latin, entendait convaincre l'élite, et plus particulièrement François I[er] que Calvin exhortait à la tolérance en une Épître demeurée célèbre.

Au demeurant, quoique hâtivement mise en forme — pour la foire de printemps de Francfort — et en dépit de son audience volontairement restreinte, cette ébauche jette pour la première fois les bases d'une véritable théologie réformée : Calvin revendique dès l'abord — à son insu ? — une position de chef d'Église.

À l'instar de Luther, mesurant l'impérieuse nécessité d'une propagande organisée, Calvin entend utiliser les infinies possibilités de l'imprimerie. Et, ayant à cœur de proposer son œuvre « à tous enfans de Dieu », il s'emploie à la traduire en français. On le sait, la traduction en langues vulgaires était alors le vecteur le plus efficace des idées nouvelles. De ce souci naît la première édition en français de 1541, de la main même de Calvin ; moment capital de l'histoire des idées, elle est aussi la clé de voûte du protestantisme français. De simple argumentation, latine, l'*Institution* devient un véritable « livre de combat », bréviaire d'une foi qui entend convaincre et ciment d'une communauté dispersée. Son retentissement fut tel que la Sorbonne, pour la première fois, rédige sa condamnation en latin et en français. Calvin ne s'en tint pas là, remaniant sans cesse son texte jusqu'à ses versions définitives latine (1559) et française (1560).

L'édition de 1560, qui néglige le petit format aisément dissimulable de sa première version pour épouser la majesté de l'in-folio, consacre à plus d'un titre l'apogée d'un combat théologique et linguistique. Calvin est en effet l'un des principaux artisans du français moderne. Confronté à l'approximation régionale de la langue orale et désireux d'élargir son audience sans appauvrir la spiritualité de son texte, le Picard a su polir une écriture âpre et élégante, sobre dans sa forme et évocatrice dans ses échos.

Si l'*Institution* se révèle comme l'un des textes majeurs de l'histoire, elle est aussi, comme l'a dit Lanson, « un des premiers monuments de la langue française ». Au point que Bossuet lui-même en admirait la tenue.

BENOÎT FORGEOT

Institution de la religion Chrestienne. *Nouvellement mise en quatre livres : & distinguée par Chapitres, en ordre & methode bien propre : Augmentée aussi de tel accroissement, qu'on la peut presque estimer un livre nouveau. Par Jean Calvin. A Genève, Chez Jean Crespin, M.D.LX. In-folio de (10) ff. -* 684 p. *- (20) ff. de table. Collection particulière. Autres exemplaires : Avignon, Musée Calvet ; Strasbourg, Bibliothèque nationale et universitaire ; Genève, B.P.U. ; Londres, British Library ; Paris, Bibliothèque de l'Histoire du protestantisme français.*

61

ESTIENNE PASQUIER
(1529-1615)

Des Recherches de la France
1560-1611

Né et mort à Paris, Estienne Pasquier appartient à ces hauts magistrats qui jouent un rôle déterminant dans la vie politique et intellectuelle au XVI[e] siècle et contribuent à instaurer l'usage du français, à côté du latin, dans l'ordre du savoir. Après des études de droit à Paris, Toulouse, Bologne et Pavie, Pasquier devient en 1556 avocat au Parlement de Paris, la principale juridiction du royaume, sa Cour suprême. Il y plaide en 1564 pour l'Université de Paris contre la Compagnie de Jésus qu'on veut empêcher d'ouvrir un collège. Attaché à l'université dont il ne perçoit pas le déclin déjà amorcé, méfiant comme beaucoup à l'égard de religieux qui se veulent à part des séculiers et des moines, gallican comme nombre de parlementaires, Pasquier s'impatiente de la tutelle romaine et se méfie des jésuites qui lui semblent en être les agents politiques. Désormais il voue à leur Compagnie une solide inimitié et dans *Le Catéchisme des Jésuites* (1602) il associe à une critique féroce une véritable enquête historique, mais sans atteindre à l'ironie cinglante du Pascal des *Provinciales*. De 1585 à 1604, il est avocat général du roi à la Chambre des Comptes. De ce métier où il a excellé, il fait l'éloge dans une lettre à son fils et successeur : dans cet « état », le plus digne d'être « solennisé » avec celui de prédicateur, il faut « contenter et satisfaire aux oreilles d'un grand théâtre », avec de la mémoire, davantage de jugement, et plus encore le souci du bien, « une prud'hommie [...] armée d'une vive force », pour servir du mieux possible — « Combattez pour la vérité, et non point pour la victoire. »

Son œuvre est abondante : des recueils poétiques latins ou français (il fut lié au milieu de la Pléiade) ; des pièces concernant le débat théologico-politique (il est peut-être l'auteur d'un célèbre texte anonyme, *Exhortation aux princes...*, 1565, qui recommande la tolérance envers les Réformés) ; une vaste correspondance dont la publication commence de son vivant ; enfin son chef-d'œuvre, *Des Recherches de la France*, le travail de toute une vie, où, dit-il, « j'ai voulu prendre pour mon partage les anciennetés de la France » (I, 1). Par sa composition un peu lâche, cette collection d'essais sans plan thématique ou chronologique fait songer à son ami Montaigne. L'unité des *Recherches* tient à la méthode, à l'intention, à l'écriture. Pasquier veut fonder la spécificité de la nation, à partir de ce qui constitue son propre : ses institutions, son histoire, sa langue, sa culture. Avec une curiosité inventive, une intelligence aiguë et une grande probité, il met à profit la critique historique d'une multiplicité de sources qu'il confronte avec soin. Il est à son meilleur dans le plus proche (XIV[e] et XV[e]) : à propos de Jeanne d'Arc, il étudie les minutes du procès, analyse les interprétations opposées et conclut à la sincérité mystique de l'héroïne (VI, 5). Observateur passionné des hommes, il sait dépasser les explications convenues et saisir leurs véritables mobiles : le récit sceptique des croisades (VI, 26) est un modèle du genre. À l'image de son milieu, il n'a pas de goût pour les armes ou les généalogies princières, il s'occupe de l'évolution de la société civile et de l'articulation du politique au culturel. D'où une étonnante modernité de ton et la diversité de ses investigations : la noblesse, les institutions royales, les relations avec la papauté, mais aussi l'invention de l'imprimerie, les progrès de la médecine (il avait plaidé pour les disciples de Paracelse), le fonctionnement de l'université, la langue et la littérature. Réaliste, Pasquier veut connaître et comprendre les faits, il ne propose aucune grande théorie. Respectueux d'autrui et de sa religion, il a quelque chose d'érasmien en ce temps troublé : « Je ne puis me persuader qu'il faille avancer notre religion par les armes » (VI, 26). Il aime donc la paix, il croit à la raison, à l'étude, à la réflexion, mais il voit avec lucidité que les passions mènent le monde, que l'appétit de richesse et de pouvoir engendre partout la violence. Sa plume est ferme, son style alerte, sa langue sûre. Il se place au tout premier rang des grands prosateurs qui ont forgé la capacité de la langue française à l'analyse historique et politique, au maniement des idées.

LUCE GIARD

Des Recherches de la France. *Livre premier. Plus, un pourparler du prince. Le tout par Estienne Pasquier, advocat en la Cour de Parlement de Paris. A Paris, pour Vincent Sertenas, tenant sa boutique au Palais, en la galerie par ou on va à la Chancellerie : Et en la rue neuve nostre Dame, à l'enseigne Sainct Iean l'Evangeliste. 1560. Avec privilege. Petit in-8° de (8)-100 ff. B.N., Impr., 8° L[46]. 1.*
Le second livre paraît chez Claude Senneton en 1565. Éditions revues et augmentées en 1596 (avec les livres III à VI), 1607 (avec le livre VII) ; dernière édition augmentée en 1611 chez Laurent Sonnius.

62

HENRI ESTIENNE
(1528-1598)

Traité de la conformité du langage françois avec le grec
1565

L'imprimeur Robert Estienne avait quitté Paris à cause des persécutions de la Sorbonne. Son fils Henri le suivit à Genève, embrassa la religion réformée et y posséda bientôt sa propre imprimerie, tout en bénéficiant du mécénat du négociant allemand Hieldrich Fugger. Tantôt poursuivi par la censure et par le Consistoire, tantôt adulé par le roi Henri III, il partagea sa vie entre Genève et Paris, avec de nombreux voyages en Allemagne.

L'activité d'éditeur d'Estienne est considérable : la plupart des œuvres des auteurs grecs et latins sortent de son atelier en édition princeps. Son grand dictionnaire, le *Thesaurus græ-*

cæ linguæ, aura une influence non négligeable sur le renouveau des études classiques et marquera le début de la lexicographie moderne. Son amour pour l'antiquité gréco-latine ne l'empêche d'ailleurs nullement de se jeter dans la bataille pour la défense de la langue vulgaire. Il consacre l'essentiel de son activité en langue française à publier trois ouvrages sous forme de triptyque.

« François, i'ay exalté si haut
vostre langage,
Que tous autres sur luy on verra
enuieux. »

Ce *motto* illustre bien l'ambition d'Estienne de défendre et de mettre en valeur le français dans le Paris de Catherine de Médicis où règne un jargon mêlé de français, d'italien et de latin. Dans la *Conformité du langage français*, il démontre que le français possède les qualités indispensables pour devenir aussi une langue savante et littéraire. Si la *Conformité* reste l'ouvrage de l'humaniste philologue, Estienne exercera sa verve satirique et polémique dans les *Deux dialogues du nouveau langage françois italianizé & autrement déguisé* destinés à tous ces courtisans qui prenaient plaisir à parler italien en français. Il y exalte le bon sens et le bon goût de sa langue. Si le *Projet du livre intitulé De la précellence du langage françois* s'adresse, en premier lieu, aux Italiens qui proclament la supériorité de leur langue et de leur littérature, il ne s'en prend pas moins aux latinistes qui condamnaient la langue vulgaire comme inapte à la fonction de la langue littéraire.

ANTAL LÖKKÖS

Traicté de la conformité du language François avec le Grec, *divisé en trois livres* [...]. *Avec une preface remonstrant quelque partie du désordre et abus qui se commet aujourdhuy en l'usage de la langue Françoise. En ce Traicté sont descouverts quelques secrets tant de la langue Grecque que de la Françoise: duquel l'auteur & imprimeur est Henri Estiene, fils de feu Robert Estiene. In-8°, (16) ff. - 159 p. B.N., Impr., Rés. X, 1909.*

63

PHILIBERT DE L'ORME (1514-1570)
Le Premier Tome de l'Architecture
1567

Fils d'un maître maçon lyonnais, Philibert de l'Orme est né en 1514 (ainsi que vient de l'établir avec précision J.M. Pérouse de Montclos). Il se rendit en Italie pour parachever son éducation artistique. Parvenu assez jeune à la notoriété, il connut une période d'intense activité de 1547 à 1559, tout au long du règne du roi Henri II qui le combla de bénéfices, lui octroyant ses lettres de noblesse et le nommant en fait surintendant des bâtiments.

Avec Philibert le règne des maçons médiévaux prend fin, appelés qu'ils sont à être supplantés par l'« architecte ». Tel est le titre qu'il revendique, tel est aussi l'un des enjeux de son traité: assurer à l'homme nouveau qu'est l'architecte sinon la plénitude des pouvoirs de décision, du moins le contrôle du processus de création.

Divisé en neuf Livres, le traité combine les aspects théoriques et pratiques de l'architecture. Ce sont aussi des Mémoires rédigés à la première personne, émaillés d'anecdotes, richement illustrés. Les 205 figures gravées sur bois d'après les compositions de l'auteur présentent un réel intérêt iconographique. Par bonheur, l'œuvre écrite a survécu aux monuments: pour l'essentiel, il ne subsiste aujourd'hui des constructions de Philibert qu'une partie du château d'Anet et le tombeau de François Ier à Saint-Denis.

Les deux premiers Livres traitent de problèmes pratiques: rapport entre le client et l'architecte, choix du site, etc. Quant à la construction proprement dite, on sent que l'auteur a plaisir à expliquer son art, sans craindre de dévoiler les secrets sur la manière de tailler les pierres ou de concevoir différents types de voûtes (à cet égard le Livre IV consacré à la stéréotomie est capital).

Le texte resta inachevé; la mort de l'auteur en 1570 l'empêchant de donner le second tome qui devait s'intituler: *Des Divines Proportions.*

Publié en 1567, l'ouvrage comporte des exemplaires de seconde émission qui ont pour seule différence un titre à la date de 1568 (il faudrait détruire la légende de l'édition de 1568 en onze Livres).

On doit à Philibert la création d'un art de construire moderne, qui se veut dégagé à la fois des influences du modèle italien et des superstitions de l'antiquité classique. C'est ainsi que son traité a pour ambition de se mesurer à ceux d'Alberti ou de Serlio. De même reste-t-il attentif au tumulte des idées et des recherches italiennes, bien qu'il fasse semblant de les ignorer.

Sous Henri II comme au temps de Périclès, l'art devient instrument de propagande. Il va jusqu'à imaginer un nouvel ordre de colonnes dit « ordre françois », où le fût est scandé de bandes décoratives horizontales servant à masquer les joints (Ledoux s'inspira plus tard de cette idée).

Tandis qu'en France, au XVIe siècle, on continue à bâtir gothique, son esprit inventif s'évertue à trouver une voie personnelle. Il entend affirmer son indépendance en construisant « à la française ». D'où chez lui, ce primat de la technique sur le dessin, de la fonction sur la parure, et cette introduction d'un principe de raisonnement, ou plutôt d'un critère, celui de la raison. Autant de caractères qui ont déterminé une doctrine fondamentale, dans la mesure où la tradition d'une architecture classique française en est directement issue.

Tout inachevé qu'il fût, le *Premier Tome de l'Architecture* devait être, pendant plus d'un siècle, quasiment le seul traité d'architecture français au sens plein du terme (jusqu'à la publication du *Cours d'Architecture* de François Blondel publié entre 1675 et 1688).

Anthony Blunt, biographe anglais de Philibert, a dit excellement: « Malgré son caractère d'ouvrage spécialisé et technique, il peut prendre place, avec les *Quatre Livres* de Rabelais et les *Essais* de Montaigne, parmi les plus remarquables productions de l'humanisme français au XVIe siècle. »

Ainsi, est-on fondé à distinguer selon la notion de livre-phare, telle qu'elle se dégage de la présente exposition, combien cet ouvrage semble jouir d'une autorité supérieure.

Une réflexion de John Ruskin donnera la juste mesure de l'exaltation: « Les grandes nations écrivent leur autobiographie en trois volumes: le livre de leurs actions, le livre de leurs mots et le livre de leur art. Aucun de ces livres ne peut se comprendre sans qu'on ait lu les deux autres, mais des trois le seul auquel on puisse faire confiance est le dernier. »

JACQUES T. QUENTIN

Le Premier Tome de l'Architecture de Philibert de l'Orme, *conseillier et aumosnier ordinaire du roy, & Abbé de S. Serge les Angiers. A Paris, chez Federic Morel, rue S. Iean de Beauvais, 1567. In-folio, (10) ff. dont 1 blanc, 282 ff. mal chiffrés 283 et (2) ff. pour les Advertissements et l'Extraict de Privilège répété. B.N., Impr. Rés. V. 365.*

64

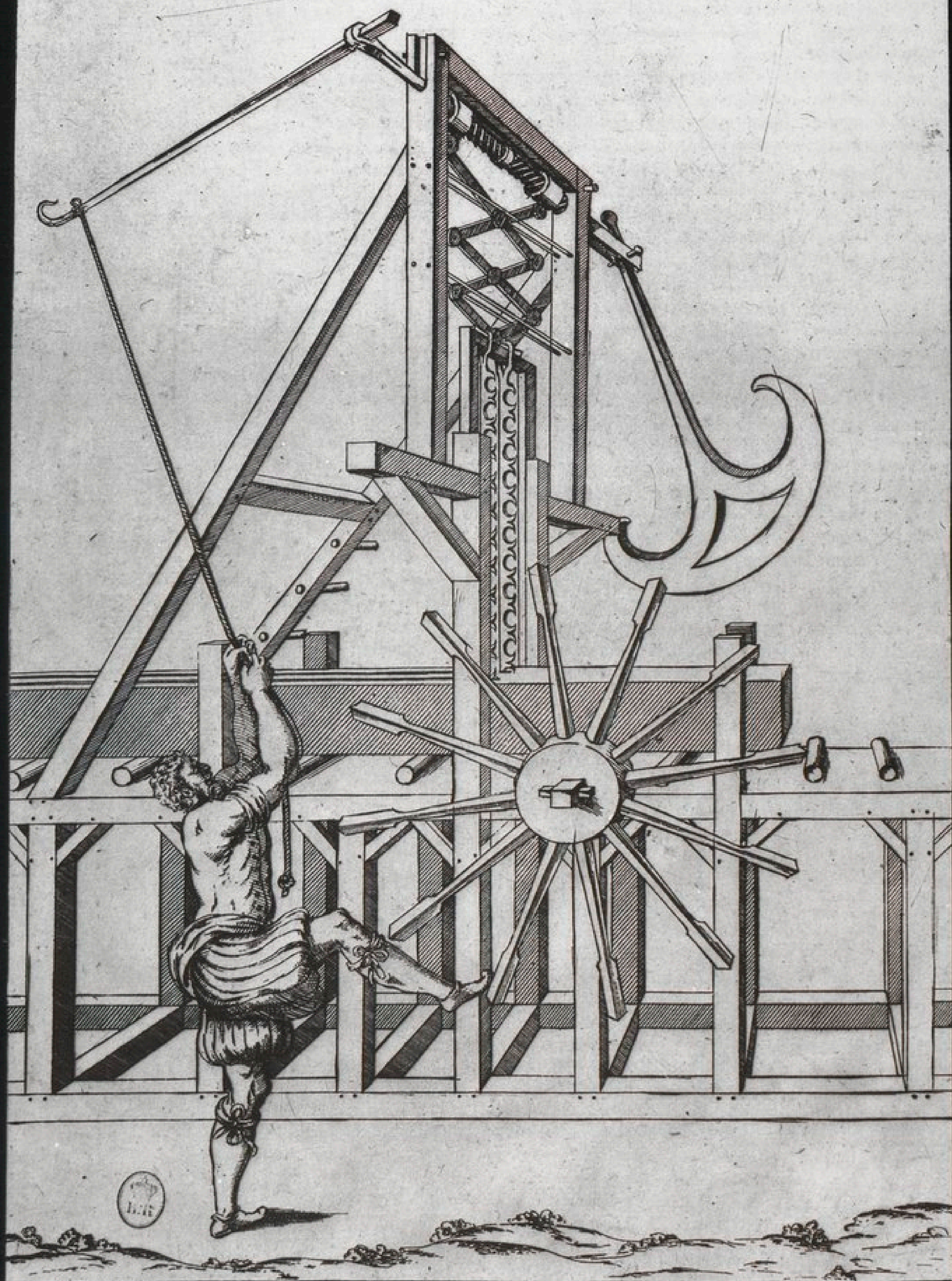
MICHEL DE NOSTRADAMUS (1504-1566)
Les Prophéties
1568

Michel de Nostredame naquit à Saint-Rémy de Provence, de familles de médecins (son grand-père maternel l'avait été du roi René), d'origine juive. Après des études de médecine à Avignon, il fut reçu docteur à Montpellier, puis exerça, d'abord à Toulouse, ensuite à Agen où il fréquenta Scaliger, puis à Aix, enfin à Lyon. Sa renommée dans l'art médical et dans celui de l'astrologie fut telle, que Catherine de Médicis et Charles IX le pensionnèrent.

C'est sans doute dans son ascendance médicale qu'il faut rechercher les origines des pronostications de Nostradamus: on voudra bien se souvenir de l'importance que gardaient encore à cette époque les sorts et les présages, et aussi l'étude des astres, étude à laquelle son grand-père l'avait initié. On remarquera aussi le passage de notre auteur à Montpellier, et l'on fera le lien avec un autre médecin, lui aussi venu en Languedoc, et lui aussi auteur d'aphorismes et de pronostications: maître François Rabelais. Enfin, on se souviendra de l'importance prise par l'astrologie, à la Cour principalement, depuis l'arrivée en France de Catherine de Médicis et de ses mages florentins.

En 1555, — l'édition en est attribuée à Macé Bonhomme — paraissent à Lyon les *Premières centuries...* C'est le début d'une série imposante de réimpressions, dûment revues et augmentées, dont l'auteur, mort à Salon en 1566, ne verra pas celle que l'on s'accorde à trouver la meilleure: celle produite en 1568, à Lyon toujours, par Benoît Rigaud, et que double la même année une édi-

ALIA MACHINA NOVA, QVÆ EODEM LOCO QVO PRECEDENS
POSITA, IDEM PRESTAT NECESSITATE VRGENTE, VNO
OPERARIO, QVOD SVPERIOR DVOBVS, VT EIVS
DELINEATIO RATIOQVE MATHEMATICA OSTENDIT.



pp: 65 tion de Troyes d'également fort bonne venue.

Outre une lettre de Nostradamus à son fils César, l'œuvre aligne, en cette édition lyonnaise, près de mille quatrains en douze centuries, suivis de présages (cent quarante-et-un), et de cinquante-huit sizains. La presque totalité de l'ensemble est en français, dans ce français du XVIe siècle constellé de mots grecs et latins à peine traduits, presque défalqués de ces deux langues. Le tout est si hermétique, que dès 1594 Jean Aimé de Chavigny essayait de traduire l'ensemble et de le rendre accessible. Et depuis...

XAVIER LAVAGNE

Les Propheties de M. Michel Nostradamus. *Medecin du Roy Charles IX & l'un des plus excellens Astronomes qui furent iamais. A Lyon. 1568. In-16, [18]-187-[1 bl.] p. B.N., Impr., Rés. Ye. 1786.*

65

JACQUES BESSON
(vers 1534-1573)

Théâtre des instruments mathématiques et méchaniques

1571

Jacques Besson, ministre de la parole de Dieu, ingénieur et mathématicien, eut une vie pleine de traverses et de tribulations. Il naquit vers 1534 en Dauphiné, à Colombières près de Briançon. Jeune, il visita les universités de Padoue, Ferrare et Bologne. Peut-être fit-il, via la Sicile, le voyage d'Orient. La Suisse et la France, où les troubles religieux le contraignent à d'incessants déplacements et exils, le virent passer de ville en ville, changeant constamment d'employeurs et de protecteurs. Ici il est aide-apothicaire démontrant son habileté à distiller les huiles médicamenteuses, là il est « ingénieur practicien », c'est-à-dire qu'il dut souvent manier lui-même la pelle et la pioche. Mais l'épisode le plus remarquable de son lent cheminement vers Paris et la réalisation de son grand ouvrage, reste son passage en Ardèche, près d'Olivier de Serres, le futur auteur du *Théâtre d'Agriculture*. Ce dernier doit certainement aux talents d'ingénieur hydraulicien de Besson, le forage des puits, la construction des bassins et la mise en place du système complexe d'irrigation de son domaine du Pradel.

À Lyon, à Orléans, à Paris, Besson vit surtout de leçons de mathématiques mais n'a en tête qu'une ambition, mener à bien son *Théâtre des instruments mathématiques et méchaniques*. D'où l'insatiable et fiévreuse curiosité de « cet orgueilleux », qui, nous dit Eugénie Droz, « fut le seul en France à connaître les doctrines de Copernic, fut en rapport d'amitié avec Conrad Gesner, connut enfin certaines mécaniques géniales de Léonard de Vinci ». Il mourut en 1573 peu après avoir fait hommage à Charles IX d'un exemplaire de son livre.

Le *Théâtre de machines*, suite de dessins et de croquis montrant des instruments, des mécanismes, etc. relevant de techniques diverses, est un genre de livre qui a beaucoup séduit les hommes de la seconde moitié du XVe siècle. Héritiers directs des encyclopédies techniques des mécaniciens antiques et des carnets d'ingénieurs du Moyen Âge, la plupart de ces premiers « Théâtres » manuscrits circulèrent sous forme de copies, et des exemplaires en sont attestés dans beaucoup de bibliothèque princières de l'Italie de la Renaissance. À la fin du XVIe siècle, la formule redevint à la mode et de nouveaux « Théâtres » bénéficièrent cette fois des progrès de l'imprimerie et de la précision de la taille-douce. Le *Théâtre des Instruments mathématiques et méchaniques* (1571) de Jacques Besson, écrit en latin, et bientôt traduit en français, en allemand, et en espagnol, est le premier livre de machines imprimé en français ; c'est aussi, avec celui de l'ingénieur italien Ramelli (1588), le plus célèbre du genre. La présentation en est très originale. Il s'offre comme un « panorama » des instruments et machines tels qu'un professeur pourrait les montrer et expliquer dans un amphithéâtre. Besson qui n'a jamais eu d'enseignement officiel s'y dissimule sans doute sous les traits du petit personnage barbu qui revient de planche en planche. Florilège des instruments et mécaniques les plus divers, il propose souvent plusieurs solutions à un même problème : appareils de pompage, pompes à incendie, engins de guerre et de fortification, constructions navales, machines-outils, attelages, ponts, fours, moulins et jusqu'à une horloge musicale à eau, etc. Évident y est le souci de rendre service aux gens de métier ; mais le trait dominant reste l'exhibition amusée de l'érudition, de l'imagination et de la virtuosité mécaniques. Bien qu'empruntant beaucoup à ses devanciers du XVe siècle, et en particulier à Francesco di Giorgio qui avait enflammé d'admiration Léonard de Vinci lui-même, l'ouvrage de Besson fournit souvent les premières images de systèmes techniques complexes par exemple celle d'engrenages irréguliers dans les tours (engrenages coniques entre autres), de mandrins et de lunette fixe, etc. Gardons toutefois à l'esprit que ces machines, si bien conçues semblent-elles au vu de ces beaux dessins, n'étaient en réalité que des assemblages de bois très approximatifs, certains soumis à des mouvements très saccadés et de ce fait sûrement d'un maniement difficile et vraisemblablement très aléatoire.

JEAN VIARDOT

Instrumentorum et machinarum quas Jacobus Bessonus Delphinas mathematicus et a machinis præter alia excogitavit... liber primus... Livre premier des instruments mathématiques et méchaniques... inventés par Jacques Besson dauphinois professeur et ingénieux es sciences mathématiques. S.l.n.d. [*Paris, imprimé par Fleury Prévost pour l'auteur, 1571*]. *In-folio, (6) ff., 60 planches, probablement dessinées et gravées par Jacques Androuet du Cerceau. Bibliothèque Sainte-Geneviève, V Fol. 179 inv. 218 Rés.*

Theatre des instrumens mathematiques et mechaniques *de Iacques Besson Dauphinois, docte mathematicien. Avec l'interpretation des figures d'iceluy, par François Beroald. A Lyon, par Barthelemy Vincent, avec privilege du Roy. MDLXXVIII. In-folio, (4) ff., 60 planches, les mêmes que dans l'édition précédente, sauf 4 (17, 35, 39 et 51) regravées par René Boyvin. B.N., Impr., Rés. V. 440.*


LES
PROPHETIES
DE M. MICHEL
NOSTRADAMVS.
Medecin du Roy Charles IX. & l'un des plus excellens Astronomes qui furent iamais. [Cum] N° 1315.
A LYON.
1568.

64

66

AMBROISE PARÉ

(1510-1590)

Cinq livres de chirurgie

1572

Celui qui deviendra le chirurgien de quatre rois de France et que les siècles suivants considéreront comme le rénovateur de la chirurgie française eut des débuts modestes. Fils d'artisan, il est reçu barbier-chirurgien en 1536 et tout juste considéré comme « suffisant pour guérir les clous, bosses, anthrax et charbons ». Mais Ambroise Paré a d'autres ambitions. Il veut acquérir un savoir plus vaste, se perfectionner sans cesse, résoudre de nouveaux problèmes. La « grande » chirurgie est fille de la guerre dont les horreurs causent sans cesse de nouveaux dommages qui obligent le chirurgien à reculer les limites de son art. On retrouve donc dès 1537 Ambroise Paré avec l'armée d'Italie ; pendant trente ans, il va mener la vie errante d'un chirurgien militaire entrecoupée de retours à la vie professionnelle et familiale. De campagne en campagne, sa renommée grandit d'autant qu'il publie régulièrement des ouvrages qui, chacun, apporte des réponses, éclairées par son expérience toujours renouvelée des champs de bataille, aux grands problèmes chirurgicaux de son époque. En 1545, *La Méthode de traicter les playes faictes par hacquebutes et autres bastons à feu...* révolutionne le traitement des plaies par armes à feu.

En 1549, avant de rejoindre le camp de Boulogne, il publie *Briefe collection de l'administration anatomique*, sorte de manuel écrit en français à l'usage des étudiants en chirurgie ignorant le latin. Le livre est dédié au duc de Rohan, dont Paré est le chirurgien depuis 1542.

En 1552, alors qu'il est chirurgien d'Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, le roi Henri II le reçoit à Reims et le nomme son chirurgien ordinaire. Il le sera également du roi François II et deviendra le premier chirurgien des rois Charles IX et Henri IV. Dans la *Méthode curative des playes et fractures de la teste humaine* (1561), Ambroise Paré décrit brièvement la blessure et l'autopsie du roi Henri II, mort en 1559 à la suite d'un tournoi, d'un coup de lance reçu à l'œil.

Avec *Dix livres de chirurgie...* (1564), Paré entend faire connaître tout ce que lui ont appris ses expériences de guerre, et donne la première description de l'emploi de la ligature dans les amputations. Le livre est illustré de nombreuses gravures de prothèses imaginées par lui pour les invalides de guerre.

Mais c'est en 1572, que paraît un de ses livres les plus importants, intitulé *Cinq livres de chirurgie* où il expose ses théories chirurgicales les plus novatrices et les plus controversées. Attaqué par un docteur régent de la Faculté de Médecine de Paris, sur la façon de traiter les blessures par arme de feu, Paré, dans un chapitre intitulé « Apologie touchant les harquebousades », répondait vertement aux attaques et conseillait au médecin de réviser ses dires, car « les plus courtes folies sont les meilleures ». Ce fut un scandale. Quoiqu'il en soit, ce livre illustré de quarante et une superbes gravures sur bois, est un livre majeur de la chirurgie du XVIe siècle.

À partir de 1574, sans abandonner ses lourdes occupations professionnelles, Ambroise Paré se consacre à la publication de ses *Œuvres complètes* dont il donnera quatre éditions (1575, 1579, 1582, 1585). Elles contribuent d'une manière décisive à la célébrité d'Ambroise Paré au cours des siècles, et à sa réputation de « père de la chirurgie française » ; car il y apparaît à la fois comme un inventeur et un rassembleur du savoir de son temps. C'est un véritable monument de la chirurgie française au XVIe siècle, et, selon Malgaigne (1806-1865), aucune œuvre depuis Guy de Chauliac n'avait eu une telle ampleur. Toutes œuvres confondues, et en particulier par les *Cinq livres de chirurgie* de 1572, l'apport capital d'Ambroise Paré à la chirurgie concerne deux domaines essentiels : les plaies par armes à feu et l'hémostase.

— Les plaies par armes à feu étaient réputées empoisonnées ou infectées du fait de la poudre ou de l'air qui porte le boulet. Seule la cautérisation par l'huile bouillante et le fer rouge apparaissaient capables d'enrayer cette infection. À sa première campagne, manquant d'huile, Ambroise Paré est contraint d'appliquer un pansement fait de jaune d'œuf, d'huile rosat et de térébenthine, qui réussit à sa grande surprise parfaitement ; le malade guérit sans fièvre et sans douleur intolérable. « A donc, je me délibéray de ne jamais plus brusler aussi cruellement les pauvres blessés des harquebusades. » Ambroise Paré par sa découverte ruinait définitivement la théorie du poison spécifique véhiculé par les armes à feu, et pouvait affirmer que c'étaient des blessures comme les autres.

Concernant toujours les armes à feu, c'est au cours de sa seconde campagne, à Perpignan, qu'il eut l'idée de placer, pour l'extraction du projectile, le blessé dans la position qu'il occupait au moment où il recevait sa blessure, ce qui permettait une localisation plus précise. Méthode qui sera reprise après lui par tous les chirurgiens militaires, et que seule la radiographie rendra caduque.

— Touchant l'hémostase, c'est avec la ligature artérielle dans les amputations qu'Ambroise Paré entre dans la légende. L'idée n'était pas neuve et Guy de Chauliac, au XIVe siècle, en parlait déjà, mais Ambroise Paré est le premier à l'appliquer aux hémorragies consécutives aux amputations rendues de plus en plus fréquentes à la suite des plaies par armes à feu. Il l'expérimente la première fois en 1552, où il ampute la jambe d'un blessé « sans appliquer les fers ardents » mais en liant les artères : « c'est sans l'avoir vu faire à aucun, ouy dire ni lu, qu'il a plu à Dieu de m'adviser de l'idée d'étreindre d'un fil l'artère béante des amputés ». Ce qu'il faisait à l'aide d'une pince « en bec de corbin », qui lui permettait de tirer l'artère, hors des tissus.

Mais il faut bien voir que ce procédé, beaucoup moins barbare que la cautérisation, n'était cependant pas indemne de catastrophes post-opératoires dues à un matériel septique, et au fait qu'Ambroise Paré ligaturait non seulement l'artère principale mais également nerfs, tendons et muscles voisins, et ceci avec les connaissances anatomiques et physiologiques de l'époque (ce n'est qu'en 1628 qu'un médecin anglais Harvey (1578-1627) découvrira la circulation du sang).

Pour terminer, il faut dire qu'Ambroise Paré alliait à son génie professionnel, une merveilleuse bonté à l'égard des blessés et une compassion qui tranchaient sur la rudesse du temps.

MARIE-JOSÉ IMBAULT-HUART

Cinq Livres de Chirurgie. *1. Des bandages. 2. Des fractures. 3. Des luxations, avec une Apologie touchant les harquebousades. 4. Des morsures & piqueures venimeuses. 5. Des gouttes. Par Ambroise Paré, premier Chirurgien du Roy, & iuré à Paris. A Paris, chez André Wechel. Avec privilege du Roy. 1572. In-8°, (12) ff., 470 p. et (1) f. Portrait de Paré au verso du titre, 41 figures sur bois dans le texte. B.N., Impr. Rés. Te*[37]. *3.*

67

TOUSSAINT DE BESSARD

(1525-1580)

Dialogue de la Longitude Est-Ouest

1574

Le problème de la longitude en mer n'a été définitivement résolu qu'au milieu du XVIIIe siècle par l'apparition des horloges marines dont l'Anglais John Harrison nous donne la description dans *An Account of the proceedings in order to the discovery of the longitude* (1763).

Dans cette recherche des horloges marines pour la navigation, trois Français se sont particulièrement distingués. Henry Sully donna en 1726 « la description abrégée d'une horloge d'une nouvelle invention, pour la juste mesure du temps sur mer ». Pierre Leroy fut connu au travers d'une narration que publia Jean-Dominique Cassini en 1770, *Voyage pour éprouver les montres marines inventées par M. Leroy.* Enfin, Ferdinand Berthoud donna en 1773 un très complet *Traité des horloges marines, contenant la théorie, la construction, la main d'œuvre de ces machines, et la manière de les éprouver.* L'horlogerie doit surtout sa gloire et ses grands perfectionnements au célèbre Huygens.

Au XVIe siècle déjà, de grands navigateurs s'étaient préoccupés de la mesure de la longitude, chacun par tâtonnement exposant sa méthode. Ainsi le plus ancien traité des longitudes est l'œuvre du Portugais Joao de Lisboa, *Tratado da Agulha de Marear* (1514). Un autre Portugais, Pedro Nunes, introduisit pour la première fois en 1537 la théorie des loxodromies dans son *De Arte atque ratione navigandi.* L'Espagnol Medina en 1550 niait la déclinaison de l'aiguille aimantée. Plus précis et plus complet est le livre de Martin Cortès, *Breve Compendio de la Sphera y de la Arte de Navegar.*

Toussaint de Bessard, navigateur et maître de navigation, naquit à Putot-en-Auge en 1525 ; il passa une grande partie de sa vie à voyager au long cours. Un des pilotes les plus renommés de son temps, il s'appliqua à mettre par écrit ses principales observations. Son *Dialogue de la Longitude Est-Ouest* publié à Rouen en 1574 (avec privilège du 8 novembre 1572) est le premier traité

français imprimé de navigation. Il résume toutes les méthodes de navigation en usage jusqu'au XVIe siècle. Loin d'être une compilation, il expose de nouvelles inventions et donne des théories nouvelles. Le texte se présente sous forme de dialogue entre les deux filles de la Cosmographie, la Géographie qui a « charge en terre » et l'Hydrographie « en mer ».

L'auteur soutient que c'est par la variation de l'aiguille aimantée qu'on parvient « à la cognoissance de la longitude Est-Ouest ». Pour faciliter cette recherche, il a imaginé un micomètre, instrument dérivé de l'astrolabe des marins, qui contient en son centre une boussole et qui est accompagné d'une table de variation de l'aiguille aimantée. Bessard invente également un instrument pour prendre le méridien, qu'il appelle le canomètre.

En 1603, Guillaume Le Nautonier publiera un énorme ouvrage sur *La Mécométrie de l'Eymant, ou l'Art de trouver la longitude par la déclinaison de l'Eymant,* où l'on retrouvera toutes les descriptions du pionnier Toussaint de Bessard.

PHILIPPE ZOUMMEROFF

Dialogue de la Longitude Est-Ouest, *de T. de Bessard d'Auge en Normandie. Qui est la premiere partie du Miroer du monde : Contenant tous les moyens que l'on pourroit avoir tenus en la Navigation jusqu'à maintenant : que les deux filles de Cosmographie, à savoir Geographie et Hydrographie, en mettent un nouveau et plus seur en avant touchant le fait de cette longitude tant par mer que par terre. A Rouen, chez Martin le Mesgissier, libraire. 1574. Petit in-4, (8) ff., 110 p., (1) f. ; portrait de l'auteur et 21 fig. dans le texte. B.N., Impr. V. 9574.*

68

JEAN BODIN
(1530-1596)
La République
1576

Fils d'un maître tailleur d'Angers, Jean Bodin appartient à cette catégorie sociale dont les fils, à la Renaissance, s'élèvent par le savoir, l'intelligence, le mariage, les charges publiques. Il fait son droit à Toulouse, devient avocat au Parlement de Paris, puis maître des requêtes et conseiller auprès de François, duc d'Alençon, chef de file des Politiques (modérés) dans les luttes de religion. En 1576, député du tiers état aux États Généraux, il joue un rôle décisif pour défendre la tolérance. À la mort d'Alençon (1584), il se retire à Laon pour y devenir en 1587 procureur du roi. Par nécessité, quand la Ligue étend son contrôle sur la ville, Bodin se range sous son obédience, en contradiction avec tout son passé politique. Il termine sa vie dans une semi-retraite. Une part d'obscurité et de secret l'entoure, en raison de la fréquence de son patronyme dans l'Ouest (fut-il carme, soupçonné d'hérésie, puis relevé de ses vœux ?), cent légendes l'accompagnent, suscitées par sa notoriété, son courage politique (a-t-il pratiqué la magie, servi des puissances étrangères ? sa mère était-elle juive ?). Dans un siècle troublé, Bodin garde son mystère.

Il a beaucoup écrit, en latin et en français, sur l'éducation, l'économie, l'histoire et sa méthode, la science politique, le droit, la religion. Laissé manuscrit, le *Colloquium heptaplomeres* a beaucoup circulé sous cette forme ; il met en scène sept sages, de confessions différentes, qui concluent sur un constat de tolérance et respect mutuel. Ses deux grands livres, la *Methodus ad facilem historiarum cognitionem* (1566) et *La République* (1576), forment les deux volets d'un même dessein. Le premier décrit et interprète, le second théorise, prescrit et propose. Bodin cherche à penser l'ensemble de la variation des sociétés humaines dans le temps et l'espace, il y parvient de façon magistrale, organisant sur de grandes lignes d'intelligibilité les matériaux d'une immense érudition historique, juridique, philosophique, théologique. Il n'interprète pas des textes, mais l'histoire des hommes, pour en tirer une science du politique. Reliant l'empirique et le circonstanciel aux institutions, aux habitudes, aux intérêts, il n'a besoin ni des mythes, ni de la Providence pour comprendre la réalité. Là où Machiavel qu'il a d'abord admiré, puis critiqué, s'attache au jeu des intrigues et des forces entre individus, lui considère l'ensemble du tissu social, l'interaction des différents groupes, le poids des conditions naturelles, le « tempérament » national. Il fonde une science du politique sur l'étude comparée des lois et des états, du passé au présent, à l'échelle internationale, telle que son temps la connaît, c'est-à-dire en fait aux limites de l'Europe.

Au centre de *La République*, il place la notion de « souveraineté » de chaque état avec, en corollaire, la nécessité de définir et maintenir un ordre en son sein, sans plus faire référence au pape ou aux prétentions du Saint-Empire. Le sujet ne peut légitimement résister au prince, mais « le prince souverain est tenu aux contrats par lui faits » (I, 8) et doit rester au dessus des querelles et des partis (IV, 7) pour gouverner par la douceur et la modération, tel un père de famille dans sa maison (il dessine une sorte d'homologie entre la famille et l'état). Le prince maintient la religion, principal fondement des lois et de l'ordre, mais sans l'imposer par la force. Le recours à la force est dangereux, il faut savoir s'en abstenir par calcul d'intérêt (III, 7). Théoricien de l'absolutisme, mais défenseur de la tolérance, avide de paix, Bodin a voulu avec passion connaître et comprendre pour éclairer par l'intelligence, afin d'unir et de réconcilier. Il a dominé son siècle par la force de sa pensée politique, l'ampleur de son projet, la fermeté de sa construction. En France, il faut attendre Montesquieu pour lui trouver un égal. Ses contemporains ne s'y étaient pas trompés, qui assurèrent le succès éclatant de *La République*, dès sa parution, dans toute l'Europe.

LUCE GIARD

Les Six Livres de la Republique *de I. Bodin Angevin. A Monseigneur du Faur, seigneur de Pibrac, Conseiller du Roy en son Conseil privé. A Paris, chez Iacques du Puys, Libraire Iuré, à la Samaritaine. 1576. Avec privilege du Roy. In-fol., (4) ff., 759-(1) p. et 36 ff. B.N., Impr., Rés. *E 67.*

66



69

Jacques Cujas
(1522 ?-1590)
Opera
1577

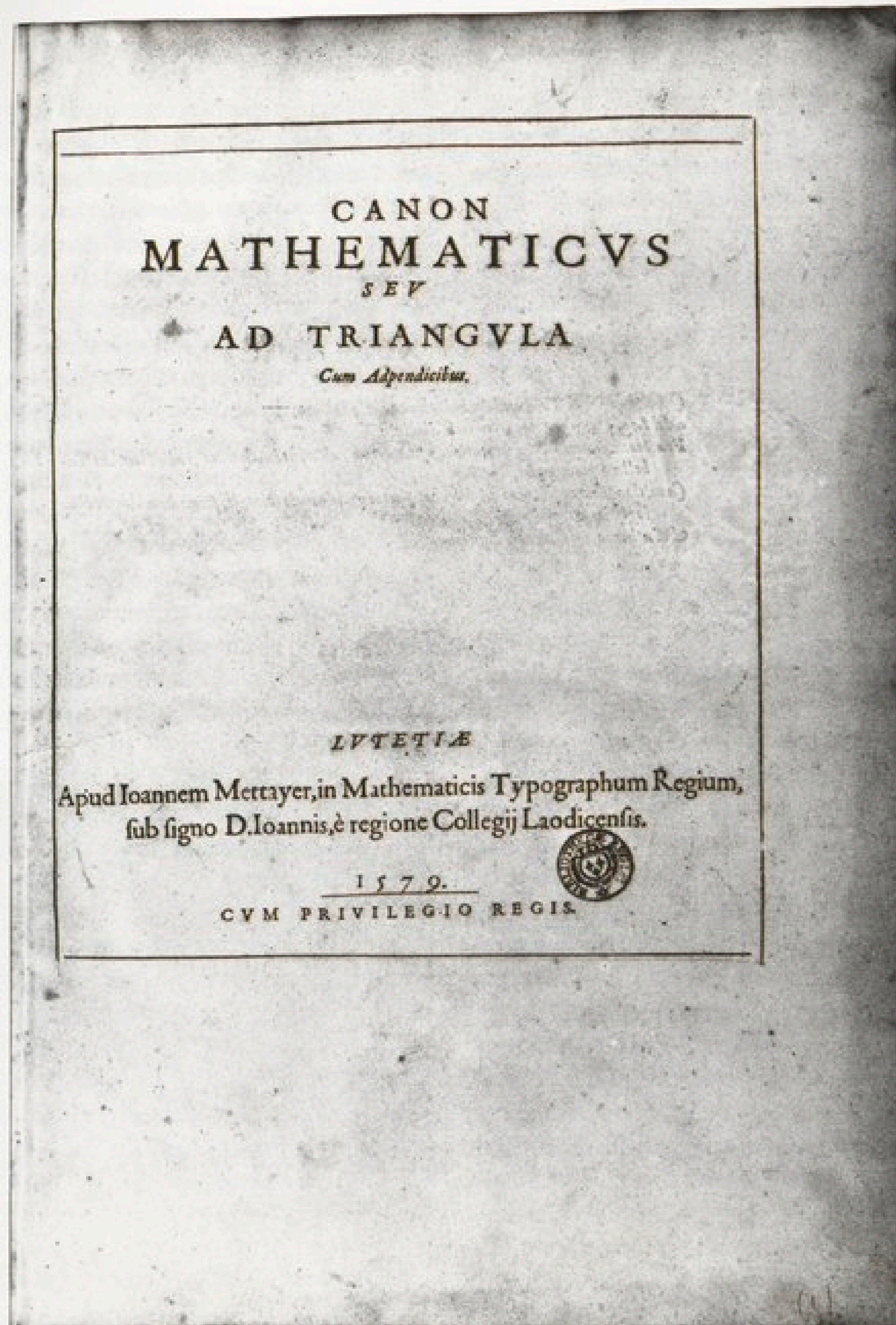
Né à Toulouse vers 1522, Cujaus changea son nom qu'il trouvait peu harmonieux en Cujas. Dès l'âge de vingt-cinq ans, il professe avec succès un cours privé sur les *Institutes*. Nommé professeur à Cahors en 1554, il part l'année suivante à Bourges, où il ne reste que deux ans. Successivement, il enseigne à Valence, Turin, puis à nouveau Bourges, où il demeure jusqu'à sa mort, sauf une absence de quelques mois en 1576, pendant lesquels la guerre civile l'oblige à se réfugier à Paris.

Qualifié par l'un de ses plus savants contemporains de « prince des jurisconsultes de notre temps », Cujas est considéré comme le chef incontesté de la grande école historique inaugurée par quelques humanistes et par Alciat. En réaction contre les Bartolistes, qui s'étaient discrédités par leur ignorance de l'histoire romaine et de la littérature juridique, Cujas entend étudier le droit romain en éclairant les textes par l'histoire. Il recherche assidûment les manuscrits les plus anciens pour contrôler les plus modernes et en relever les erreurs. Voulant étudier le droit romain en soi et non pour son utilité pratique (comme le faisaient les Bartolistes), il s'est efforcé de reconstituer les œuvres des juristes classiques romains d'après les fragments épars qui figuraient dans le *Digeste* de Justinien, rédigé quelques siècles après. Il parvient ainsi à restituer le droit romain dans son évolution créatrice, en caractérisant l'esprit et l'apport des diverses époques.

Cujas a laissé une œuvre d'une étendue et d'une richesse admirables. Dans ses *Recitationes solemnes*, il expose quelques passages des grands juristes romains ; ses dix-huit livres d'*Observationes et emendationes* (1570) forment un recueil de dissertations philologiques et juridiques dans lesquelles il commente historiquement les textes du *Digeste*. Humaniste scrupuleux, Cujas allie la perfection de l'analyse à l'imagination dans la recherche. Il n'a malheureusement pas tenté de généralisation systématique et n'a pas abouti à une représentation méthodique du droit romain, qui sera l'œuvre de ses nombreux et savants élèves.

Jean Imbert

La première édition des Opera *(1577) est incomplète et ne comporte que cinq tomes en deux volumes in-folio. Le premier volume comprend des notes diverses, les* Paratitla *sur le Digeste, le traité* Ad Africanum, *etc. Le second est consacré aux 17 livres d'*Observationes et emendationes. *Dès 1578 commence une autre édition en sept volumes, qui ne sera terminée qu'en 1591. Les éditions les plus complètes sont celles de Paris (1658 ; 11 vol. in-folio) et de Naples (1722-1727 ; 11 vol. in-folio).*
Opera Iacobi Cuiacii I.C. *quæ de iure fecit in hunc diem, ab ipso auctore disposita et recognita, & aucta libro singulari Consultationum, & libr. XV, XVI, XVII Observationum [...]. Parisiis, Apud Sebastianum Nivellium sub Ciconiis via Iacobaea. M.DC.LXXVII. Cum privilegio Regis. In-folio, 5 tomes en 2 vol. B.N., Impr. F. 1171-1175.*



CANON
MATHEMATICVS
SEV
AD TRIANGVLA
Cum Adpendicibus.

LVTETIÆ
Apud Ioannem Mettayer, in Mathematicis Typographum Regium, sub signo D. Ioannis, è regione Collegij Laodicensis.
1579.
CVM PRIVILEGIO REGIS.

70

Jean de Léry
(1534-1613)
Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil
1578

Jean de Léry était-il voué à l'écriture ? Sans nul doute, puisque c'est par elle qu'il a infléchi le cours de la pensée en Occident, permettant le premier l'émergence d'un nouveau regard porté sur soi et l'autre, et que c'est par son mouvement encore qu'il a offert à la littérature française du XVI[e] siècle l'un de ses plus grands moments de la langue, portant l'art de la prose à sa plénitude. Mais il demeure en nous beaucoup de cette impression que Jean de Léry, élu parmi tant d'autres et deux fois fondateur, a été avant tout heurté par l'histoire et que ce heurt, au moins autant précipité par l'époque que voulu par lui-même, a seul autorisé le jaillissement de son destin hors de comparaison, promis dès lors à ou-

71

vrir, et à jamais, la demeure de la pensée. C'est à la lumière d'une telle impression que l'on peut envisager les deux témoignages qu'il nous a légués comme de formidables écrits de circonstance, tout à fait propres à extraire de l'événementiel, sur le champ et sous le coup de l'urgence, la pierre de raison enfouie au plus profond du temps qui passe. Notations pures de la vérité, consignations, et, à l'envi, réfutations, écrits de combat, tel est le double propos des deux ouvrages que Léry a jugé nécessaire d'écrire au regard tant de sa conscience que de l'histoire. C'est à l'âge de vingt-trois ans, en 1557, que, Bourguignon de naissance venu étudier la théologie à Genève et s'étant déclaré prêt à rejoindre le groupe ouvert aux idées nouvelles installé depuis peu sur la côte du Brésil, Jean de Léry touche à ce pays enchanteur qui lui fait découvrir à travers l'exercice merveilleusement lucide de son regard tout à la fois l'autre de l'Europe et l'Europe même. Léry vit là une sorte de saison idéalement printanière de sa vie, tel est le fond de son rapport au monde indien qui d'emblée le séduit et le comble, joie pure et forte qu'assombrit néanmoins le parti-pris d'intransigeance, de violence et de mesquinerie réglant la vie de la communauté groupée autour du très ambigu Villegagnon qui ne répugne à braver tour à tour ni l'humanité des sauvages ni la foi nouvelle des Genevois. Un an plus tard, Léry quitte ce monde, plein de nostalgie et de reconnaissance pour ces indiens Tupinamba avec lesquels il a conversé fraternellement, et d'effroi devant la barbarie des civilisés. D'une telle aventure de vie il lui faut rendre compte sur le plan de l'esprit et c'est ce qu'il va s'efforcer de faire avec le *Voyage* : les temps troublés font que la première version de l'ouvrage écrite dès 1563 est perdue pour être retrouvée en 1576 et publiée deux ans plus tard, une seconde version ayant été entretemps définitivement égarée (et peu nous importe devant l'ampleur de la novation que cette leçon des faits soit juste expression de la vérité, pure affabulation propre à masquer un retard tactique ou simple clause de style). Ce livre est ensemble le journal de bord de la mission et la description du pays et de ses habitants. Léry se veut un témoin sinon objectif — il sait qu'il parle avec sa voix — du moins impartial, quitte, s'il le faut, à ne pas voiler sympathie et tendresse. Les pages consacrées à la faune et à la flore font du *Voyage* un monument de langue, la relation des mœurs et coutumes des indiens

constitue d'uniques et exemplaires prolégomènes pour l'ethnographie à venir. Et, déjà, le regard qui voit la différence et dans le sauvage l'humain, qui soulève l'écorce de l'exotique pour entendre la palpitation d'un peuple libre, revient à soi, porte nécessairement jugement de moraliste sur sa propre civilisation. Sa faculté de voir, Léry va une deuxième fois la mettre à l'épreuve lorsque, au cœur de la répression huguenotte, le siège de la ville de Sancerre, où il a trouvé refuge, offre un terrible répons à ses observations d'Amérique. Là encore, il consigne, là encore, un livre essentiel : *Histoire mémorable de la ville de Sancerre.* Cet homme tout de courage et de noblesse, ce réformé éperdu de tolérance (dénonçant avec la même énergie les excès des siens et ceux de l'adversaire), ce quasi vieillard enlevé par la peste en 1613, a reçu de son vivant les suffrages sans réserve de ses contemporains au nombre desquels deux à s'être nourris de son œuvre sont particulièrement illustres (Montaigne pour le *Voyage*, Agrippa d'Aubigné pour l'*Histoire mémorable*). L'époque moderne a renoué avec cette ferveur, ethnologues et écrivains sachant gré au plus haut point à Léry de ce discours d'annonce qu'en son temps il avait eu la hardiesse de risquer et dont l'écho ne cesse de propager jusqu'à nous la fraîcheur propre aux grandes ruptures.

YVES PEYRÉ

Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil, autrement dit Amérique. *Contenant la navigation, et choses remarquables, veues sur mer par l'auteur* [...]. *Le tout recueilli sur les lieux par Iean de Lery, natif de la Margelle, terre de sainct Sene au Duché de Bourgongne* [...]. *Pour Antoine Chuppin. 1578. In-8°, [24 ff.] + 424 p. + [7ff.].* B.N., *Cartes et plans, Rés. Ge. FF. 6358. Un des rares exemplaires connus. Voir aussi : B.N., Impr., Rés. 8° Oy 136 (1).*

71

FRANÇOIS VIÈTE
(1540-1603)

Canon Mathematicus [Principes mathématiques]
1579

In Artem Analyticem Isagoge [Introduction à l'art analytique]
1591

François Viète est né à Fontenay le Comte (Vendée). S'il est passé à la postérité pour sa contribution fondamentale à la transformation des mathématiques dans les dernières années du XVI[e] siècle, c'est comme maître des requêtes et conseiller privé d'Henri IV (il décrypta pour le roi les messages codés de l'ennemi pendant la guerre avec l'Espagne, ce qui lui valut à l'époque la réputation de sorcier) qu'il était connu de ses contemporains. Il dit lui-même, non sans ironie, dans sa solution à un défi proposé par Adrien Romanus, qui conduisait à une équation du quarante-cinquième degré : « Bien que je ne prétende par être un mathématicien, je prends beaucoup de plaisir aux études mathématiques... » (*Ad problema [...] responsum,* 1595).

L'impression de son premier ouvrage scientifique, le *Canon Mathematicus*, publié à compte d'auteur, commencé en 1571, dura huit ans. Seuls quelques exemplaires sont connus à la date de 1579, et on le trouve habituellement à la date de 1609, lorsqu'il fut réellement diffusé. Le *Canon* est un traité de trigonométrie, qui donne les relations fondamentales entre les éléments des triangles plans et sphériques. On y trouve pour la première fois les formules fondamentales de la trigonométrie plane et sphérique, présentées sous l'aspect de formulaire mathématique très clair ; la seconde partie du *Canon* est constituée de tables trigonométriques dans lesquelles, avant Stevin, Viète utilise des fractions décimales. Cet ouvrage constituait les deux premières parties d'un traité d'astronomie qui ne fut jamais publié.

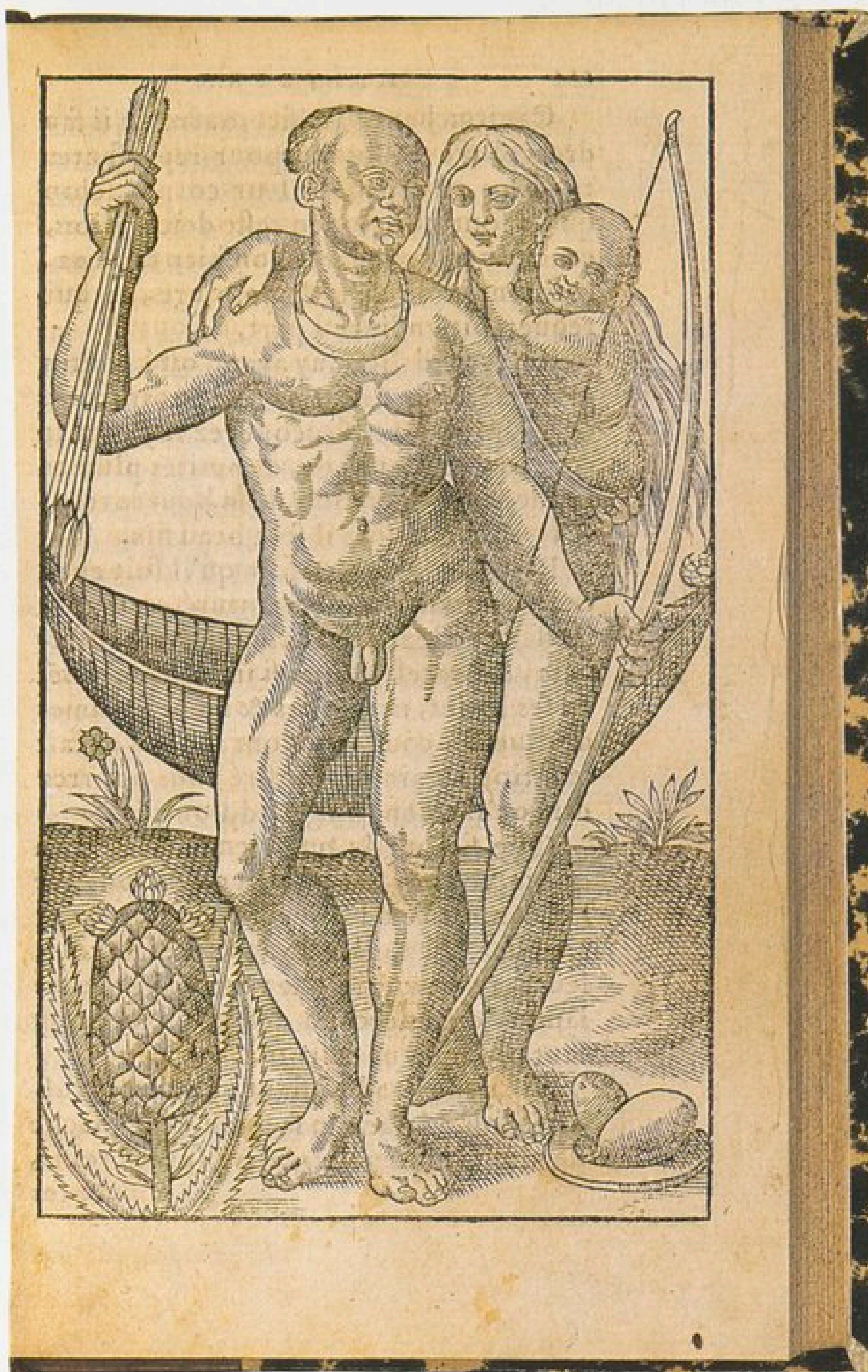
Viète peut être considéré à juste titre comme l'« inventeur de l'algèbre ». Son premier, et plus important, ouvrage sur le sujet est l'*In artem analyticem isagoge*, qui sera suivi de ses *Zeteticorum libri quinque* en 1593. Il introduit systématiquement l'usage des lettres de l'alphabet pour représenter à la fois les quantités connues et les quantités inconnues. L'art analytique de Viète, qu'il appelle la *logistique spécieuse*, définit les règles de calcul sur ces quantités littérales. Il est constitué de trois étapes. La *zététique* est l'art de mettre en équation des problèmes de nature géométrique ; l'*analyse poristique* consiste alors à discuter les équations ainsi obtenues, et enfin l'*exégétique*, ou *analyse rhétique*, revient au problème initial. Cette approche des problèmes géométriques par l'algèbre conduit directement aux travaux de Fermat et de Descartes.

Mentionnons enfin que, pendant les dernières années de sa vie, Viète entreprit une réforme du calendrier.

JEAN-LUC VERLEY

Canon Mathematicus *seu ad Triangula cum Adpendicibus – Universalium Inspectionum ad Canonem Mathematicum. Canonem Triangulorum Laterum Rationalium. Trois parties en un volume. Paris, Jean Mettayer, 1579. Grand in folio, 2 ff. n. ch., 46 ff. ch. ; 2 ff. n. ch., 75 p. n. ch. ; 45 p. ch. 1 f. n. ch. et 5 tables sur deux pages. B.N., Impr., Rés. V. 117 (1).* ps: 77
In artem analyticem isagoge... *Tours. 1591. In-fol., 9 ff. B.N., Impr., V. 1507.*

70



A Monseigneur Le Duc
d'Espernon pair & co
lonel de France.

Encores deves vous Monseigneur apres tant d'heures employees a la lecture de ce grand Capitene & soldat de JESUS-CHRIST le pere Grenade; en doner quelq'une du loisir qui vous restera a voir ce que cest autre capitene et soldat de Mars a prins peine d'escrire. Vous y lires plusieurs beaux traictz de ce dengereus mestier auquel vous estes si bon et exellent maistre. Et croyes que cest une belle leçon, pour ung soldat & pour ung capitene encores. Je l'ay retire de la poussiere ou la nonchalance des Monlucs l'avoit laissé moisir pour le fere voir a la noblesse de vostre Gascongne afin qu'elle y recognoisse tiré au vif come du rare pinceau de vostre Malery non seulement le visage mais le cœur & l'ame de tant de braves & exellentz capitenes qu'elle a porté pendant l'infortune siecle d'ou nous venons de sortir.

S'il estoit a naistre vous en series le parrain come celui qui parmi ceste belle & genereuse noblesse tient le premier renc & auquel la vertu & grandeur de courage a l'envy de la fortune ont dressé les marche-pieds pour monter aux premieres dignites & gouvernemens de cest estat. Veuille le pere de la Nature vous conduire jusques a l'age de cest autheur auquel las de bien faire vous puissies escrire ce que vous aures faict pour accomplir en l'art militaire ceque peut deffaillir en celui ci.

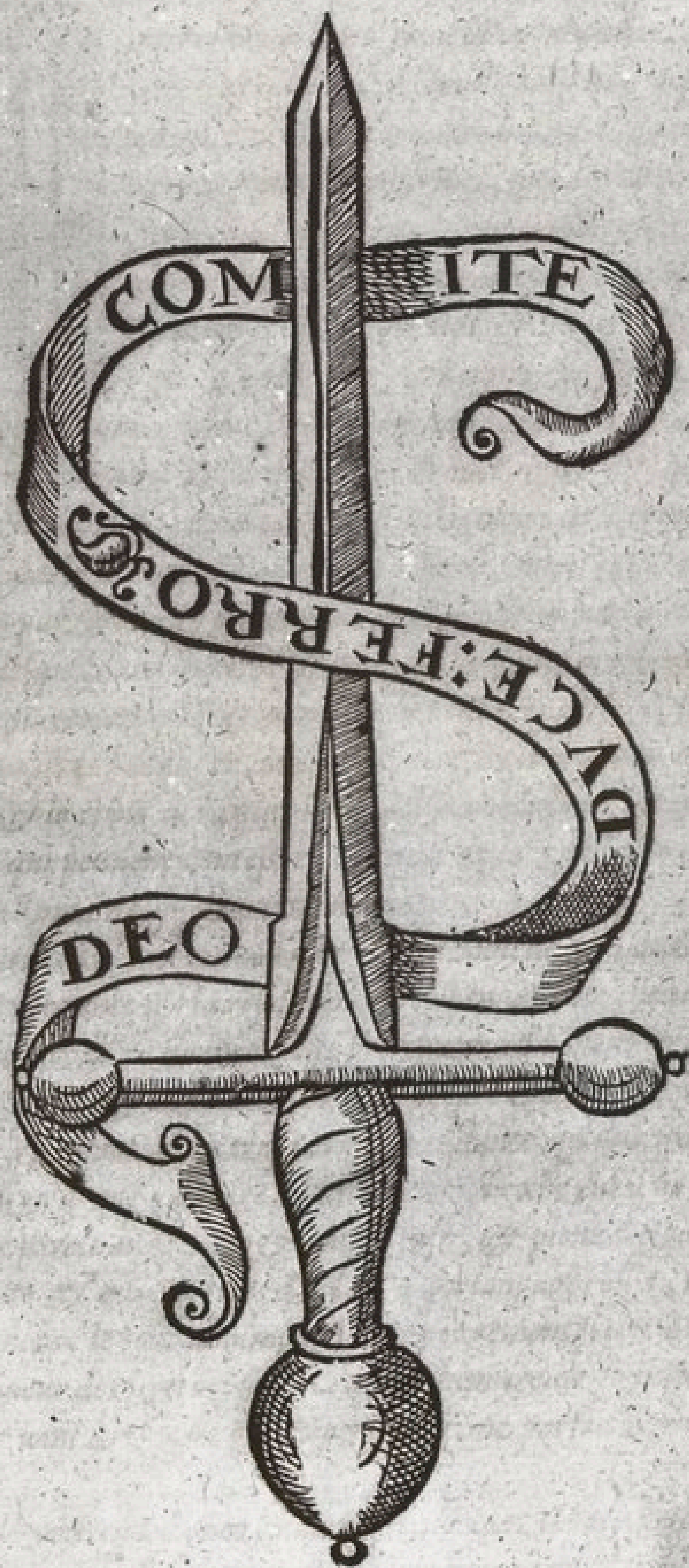
Mon desir se hasarderoit volontiers Monseigneur a vous offrir ung service pareil si le long espace d'annees dont vous devance & le temps qui nous pousse tousiours avant me laissoit tant soit peu d'espoir d'estre encor en la carriere. Bien vous prometz ie que pour preceder vostre age ie ne laisseray de suivre voz volontes & courre apres toutes les occasions ou ie pourrai vous faire voir que ce qui me reste de cours vous est voue come celui qui desire mourir

Monseigneur

Vostre treshumble & tresobeissant serviteur
deraemond

COMMENTAIRES

DE MESSIRE BLAISE DE MONLVC MARESCHAL DE FRANCE.



A BOVRDEAVS.

Par S. MILLANGES Imprimeur ordinaire du Roy.

M.D.XCII.

ESSAIS
DE MESSIRE
MICHEL SEIGNEVR
DE MONTAIGNE,
CHEVALIER DE L'ORDRE
du Roy, & Gentil-homme ordinaire de sa Chambre.

LIVRE PREMIER
& second.



A BOVRDEAVS.
Par S. Millanges Imprimeur ordinaire du Roy.
M.D.LXXX.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

72

Bernard Palissy
(1510-1590)

Discours admirables de la nature des eaux et fontaines

1580

Né sans doute en 1510 à Agen, Palissy s'établit à Saintes, où on le trouve fixé dès 1539. Protestant, il participe activement à la diffusion de la Réforme. « Ouvrier de terre », selon son expression, il travaille déjà aux recherches qui le rendront célèbre et qui lui valent, en 1563, le titre d'« Inventeur des Rustiques figulines du Roy ». Installé en 1567 à Paris, où il s'emploie à la décoration des Tuileries, il se réfugie après la Saint-Barthélemy (1572) à Sedan. Revenu dans la capitale en 1575, il donne des conférences payantes, enseignement dont les *Discours admirables* reprennent la matière. Inquiété pour ses opinions religieuses, il est arrêté et meurt en prison en 1590.

Les *Discours admirables*, qui font suite à la *Recepte veritable* (1563), sont un ensemble de onze courts traités qui, sous une forme dialoguée, examinent des questions de physique générale, de chimie, de géologie et d'histoire naturelle. Largement autodidacte, homme d'observation et d'expérimentation, mais ayant peut-être lu plus de livres qu'il ne l'avoue,

73

Palissy cherche à promouvoir la « praticque », mais entend fonder sur elle une « théorique ». Sa pensée complexe, encore mal connue dans ses sources et dans sa formation, n'est nullement un empirisme. S'il consigne ce qu'il a appris, non pas « en la lecture de divers livres, ains en anatomizant la matrice de la terre », il estime que le Livre de la Nature est une parole de Dieu non moins lisible et non moins nécessaire que la Bible, et il cherche à lire l'un et l'autre de la même façon : le savant et l'homme de foi sont en lui une même personne. Son langage dru, direct, coloré s'accorde exactement à cette inspiration.

Les récentes fouilles du Grand Louvre, en livrant un matériel considérable, sont en train d'enrichir et de renouveler nos connaissances ; peut-être aideront-elles, en outre, à faire relire d'un œil neuf l'œuvre écrite de Palissy et à le dégager de sa légende.

JEAN CÉARD

Discours admirables de la nature des eaux et fonteines, *tant naturelles qu'artificielles, des metaux, des sels et salines, des terres, du feu et des esmaux. Avec plusieurs autres excellens secrets des choses naturelles. Plus un traité de la Marne fort utile et necessaire pour ceux qui se meslent de l'agriculture. Le tout dressé par dialogues esquels sont introduits la Théorique et la Practique. Par Bernard Palissy, Inventeur des Rustiques Figulines du Roy et de la Royne sa mere. A Paris, Chez Martin le Jeune, à l'Enseigne du Serpent, devant le College de Cambray, 1580. Petit in-8°, [XVI]-361-[23] pages, table. B.N., Impr., Rés. S. 1099.*

73

Michel de Montaigne
(1533-1592)

Essais

1580-1595

Originaux tant par leur titre que par leur objet — « car c'est moi que je peins » —, les *Essais* emportèrent d'emblée l'adhésion des lettrés, et la fortune littéraire de Michel de Montaigne ne devait souffrir d'éclipse que cinquante années durant quatre siècles.

La figure parfois contradictoire de ce gentilhomme, fils de commerçants bordelais, se confond avec son œuvre.

Parlementaire à Périgueux, maire de Bordeaux — sans avoir été candidat — de 1581 à 1585, ou conseiller écouté d'Henri de Navarre, Montaigne puise dans son expérience du monde, tout autant que dans l'étude, la matière de son œuvre.

Retiré du tumulte après que son plus fidèle ami, Étienne de La Boétie, et son père, eurent disparu, il consacra la fin de sa vie à retoucher son portrait. D'ébauches en corrections, de remords en précisions, Montaigne échafaude une des œuvres maîtresses de l'esprit humain.

D'abord publié à Bordeaux chez Simon Millanges, en 1580 et sans doute à compte d'auteur (« J'achette les imprimeurs en Guienne, ailleurs ils m'achettent »), les *Essais* ne comportent alors que deux Livres.

Réédités en 1582, ils paraissent à Paris en 1587. Dès l'année suivante, ils font l'objet d'une nouvelle édition, entièrement revue et corrigée, et augmentée du troisième Livre. Montaigne devait conserver jusqu'à sa mort un exemplaire de cette édition qu'il surchargera de remarques diverses, réflexions et citations ; Pierre de Brach et Marie de Gournay, la « fille d'alliance » de l'auteur, établirent l'édition posthume de 1595 à partir de celui-là.

« J'iray autant qu'il y aura d'ancre et de papier au monde » avouait Montaigne, accablant de notes son exemplaire ; c'est sans conteste là le plus émouvant témoignage de sa pensée en action, d'un être en perpétuel « passage ».

Il n'a de cesse que d'apprendre et de préciser, mû par la certitude de sa relativité. « Que sais-je ? » arborait-il en devise, non sans ironie, comme pour mieux conjurer l'absolutisme intellectuel et religieux de trop de ses contemporains.

À l'essoufflement de la Scolastique correspond alors la redécouverte des auteurs de l'Antiquité grâce au patient travail de générations humanistes. Montaigne y puise la force du doute, un scepticisme qui, à contre-courant du cloisonnement politique et religieux de son temps, le pousse à risquer la tolérance. De fait, l'*Apologie de Raymond Sebonde* prend parti sans détour contre les certitudes, le fanatisme et l'intolérance.

Cette voix apparemment discordante ne restera cependant pas sans écho ; l'Édit de Nantes, voulu par Henri IV (qui disait de Montaigne à Matignon : « Je vous prieray de le croire comme moi-mesme ») et rédigé par l'ami des dernières années, Jacques-Auguste de Thou, l'édit de tolérance s'inscrit dans le droit fil de la pensée montaigniste. « C'est mettre ses conjectures à bien haut prix que d'en faire cuire un homme tout vif », écrivait-il, prémonitoire.

Aux deux premiers Livres, garants du succès originel de Montaigne, vint s'adjoindre, en 1588, une troisième pièce ; l'approche plus rigoureusement personnelle, plus intimiste de celle-ci, devait assurer, mieux que tout, la pérennité des *Essais*. Cette découverte du Moi comme clé de l'Univers répond sans doute mieux aux préoccupations de générations déflorées par Freud en médecine et Proust en littérature.

Ainsi, l'introspection montaigniste, qui s'avoue incapable de « séquestrer » le corps de l'âme, farde les *Essais* d'une surprenante « modernité ».

On comprend la réticence du siècle de Louis XIV (le Moi ne saurait être alors que royal ou « haïssable ») : aucune édition française ne verra le jour de 1669 à 1724. Ce purgatoire n'est pourtant qu'apparent. Outre-Manche, les *Essais* poursuivent une brillante carrière inaugurée en 1603 par la première traduction intégrale en langue étrangère : l'anglais. C'est encore à Londres que prendra fin l'éclipse francophone avec l'édition in-quarto de Coste (1724). Aussi certains n'ont-ils pas hésité à parler de véritable « émigration » de Montaigne.

Introspectifs, volontiers ironiques, sceptiques, franchement gascons, les *Essais* ont su trouver un écho au-delà des frontières nationales, et, traversant sans flétrissure le temps, les questions qu'ils posent demeurent d'actualité ; comment ne pas en voir un témoignage dans la photo officielle du président de la République tenant à la main les *Essais* ?

FRANCIS POTTIÉE-SPERRY

Essais *de Messire Michel Seigneur de Montaigne, Chevalier de l'Ordre du Roy, & Gentil-homme ordinaire de sa Chambre. Livre premier & second. A Bourdeaus. Par S. Millanges Imprimeur ordinaire du Roy. M.D.LXXX. Avec privilège du Roy. 2 tomes en 1 vol. in-8°, (4) ff., 496 p. pour le tome I, et 653 p. (mal chiffrées 650) et (1) f. pour le tome II. B.N., Mss, fonds Rothschild 138.*
Il existe quelques très rares exemplaires (trois connus) d'une première émission sous le titre « Essais de Michel de Montaigne », sans mention des titres et qualités de l'auteur.

Essais *de Michel Seigneur de Montaigne. Cinquiesme édition, augmentée d'un troisiesme livre et de six cens additions aux deux premiers. A Paris chez Abel L'Angelier au premier pillier de la grand Salle du Palais Avec Privilege du Roy 1588. In-4°, (4) ff. y compris le titre-frontispice gravé, et 504 ff. (mal chiffrés 496).*
Quelques exemplaires de première émission ne portent pas de date. Pendant les quatre années qui précédèrent sa mort, Montaigne a préparé son propre exemplaire en vue d'une nouvelle édition, couvrant les marges d'additions qui représentent au moins l'équivalent d'un tiers du texte publié en 1588, et de plus de trois mille corrections. Le nombre des citations passa de 874 à 1328 et Montaigne supprima les 29 sonnets de La Boétie qui se trouvaient dans le chapitre XXIX du premier livre. Ce précieux volume quitta le château de Montaigne en même temps que le corps de son auteur, en 1593, et pour la même destination, le couvent des Feuillants de Bordeaux. Il y resta, pratiquement oublié de tous, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Bibliothèque municipale de Bordeaux, S. 1238 Rés.

Les Essais *de Michel Seigneur de Montaigne. Edition nouvelle, trouvée après le deceds de l'Autheur, reveuë & augmentée par luy d'un tiers plus qu'aux precedentes impressions. A Paris, chez Abel L'Angelier, au premier pilier de la grande salle du Palais. M. D. XCV.* [1595]. *Avec privilege. In-fol., (12)* ff., *523 et 231 p. Edition procurée par Mlle de Gournay d'après l'exemplaire corrigé de Montaigne. B.N., Impr., Fol. Z. 890 et Z. Payen. 15.*

74

CLAUDE FAUCHET
(1530-1602)

Recueil de l'origine de la langue et poésie françoise
1581

Le « Savant président », ainsi que le surnommèrent ses contemporains, sut, avec l'habileté caractéristique aux courtisans, mener de front carrière politique et carrière scientifique. Les services qu'il rendit tour à tour aux Valois puis à Henri IV, lui valurent d'être couvert d'honneurs : Premier président de la Cour des Monnaies en 1581, annobli en 1586, il fut, enfin, nommé historiographe par le « Vert Galant ».

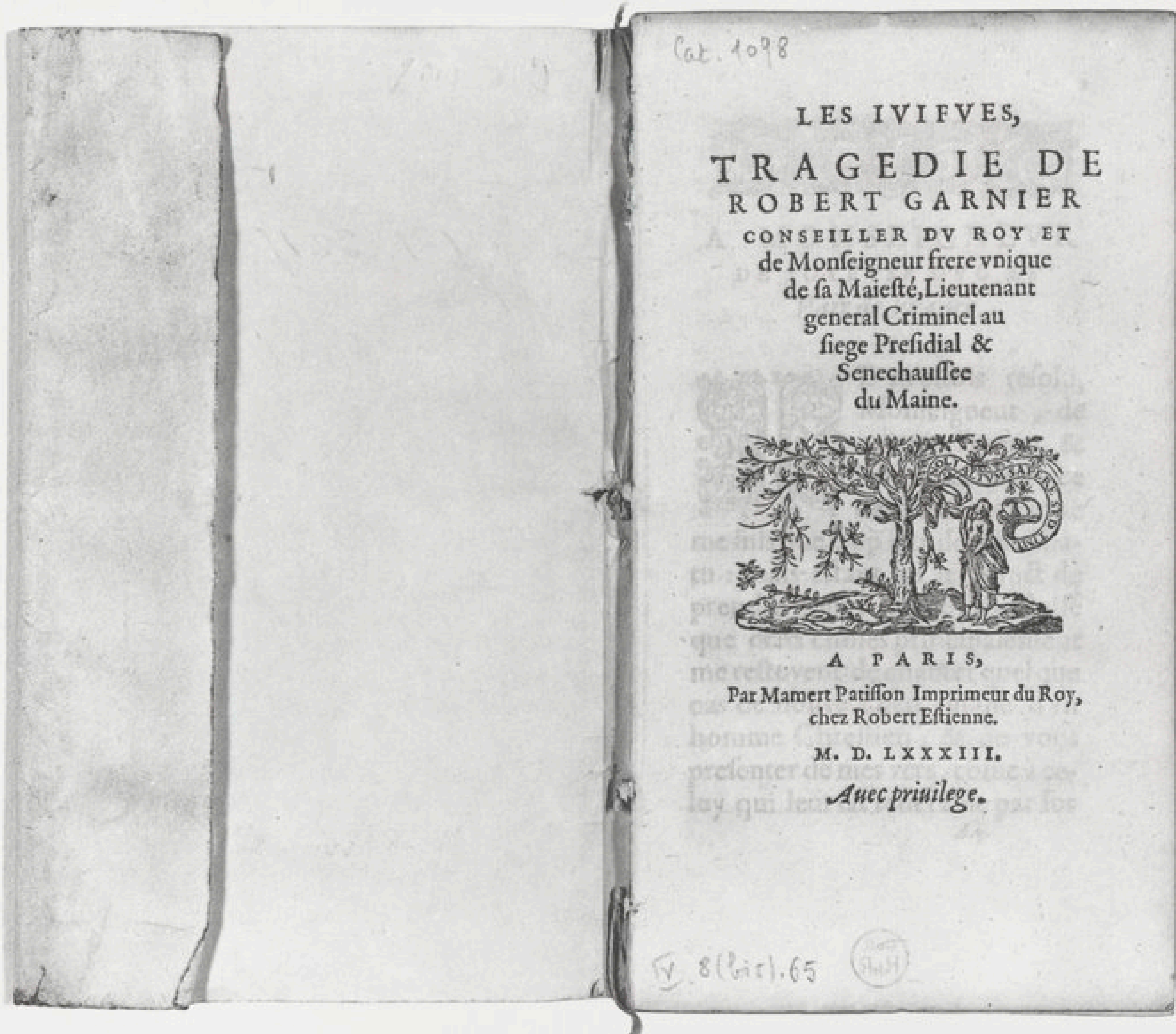
Ses recherches érudites, commencées très tôt, aboutirent en 1579 à la publication des *Antiquités gauloises*, ouvrage historique qu'il révisera et complètera jusqu'à sa mort. Le *Recueil de l'origine de la langue et poésie françoise*, publié en 1581, s'inscrit aussi dans le courant de la création gallicane : Fauchet, en tirant de leur « Prison d'oubli » les poètes français du Moyen Âge, entend démontrer que l'Italie a tort de mépriser la France. Ainsi va-t-il faire œuvre d'historien littéraire, étudiant l'évolution de la langue latine en langue romande (à travers les *Serments de Strasbourg*) puis en français. Servi en cela par l'excellence de sa documentation (sa bibliothèque est déjà célèbre en 1556), il va exhumer et sauver un grand nombre de textes inédits, tout en s'essayant à un premier classement de la littérature française : littérature épique (gestes de rois, cycle de la croisade), littérature courtoise (romans antiques, bretons, d'aventures), littérature bourgeoise (Arras, Roman de Renart, fabliaux), etc.

Outre des notices littéraires sur quelque 127 trouvères et troubadours, il donne encore la première étude sur Rutebeuf, et publie bon nombre de leurs textes dont nous n'avons plus d'autres traces que celles figurant dans son *Recueil* (geste de Doon, par exemple).

Ce pionnier de l'histoire littéraire sera, bien entendu, largement pillé et dénigré par ses successeurs ; il reste tout de même, ainsi que le fait remarquer son biographe, J. Epinner-Scott, « un des plus grand médiévistes — sinon le plus grand — avant Gaston Paris ».

ÉRIC LEFEBVRE

Recueil de l'origine de la langue et poésie françoise, ryme et romans. *Plus les noms et sommaire des œuvres de CXXVII poètes François, vivans avant l'an MCCC. A Paris, par Mamert Patisson, 1581. In-4°, (4) ff., 210 p., (1) f. de privilège. B.N., Impr., Rés. X. 896. Exemplaire portant des corrections autographes, offert par l'abbé d'Olivet à la Bibliothèque royale en 1761.*


LES IVIFVES,
TRAGEDIE DE
ROBERT GARNIER
CONSEILLER DV ROY ET
de Monſeigneur frere vnique
de ſa Maieſté, Lieutenant
general Criminel au
ſiege Preſidial &
Senechauſſee
du Maine.

A PARIS,
Par Mamert Patiſſon Imprimeur du Roy,
chez Robert Eſtienne.
M. D. LXXXIII.
Auec priuilege.


LA CARTE DE
SEPTENTRIO
Baillage de Hedin
VIMEVX COM.
PON
THI
EV.
OCCIDENS
mandiæ pars.
PICARDIAE Belgicæ regionis descriptio
Joanne Surhonio Auctore
Cæsaroduni Turonum, in Ædibus, Mauricij Boguereaildj.
Cum Privilegio Regis.
1592.
BEAV VOIS
SAN TE
Champagnæ pars
Abbeuille
S. Valery
Crotoy
Corbie
Mondidier
Picquegny
Auxy Chasteau
S. Esperit
Pont de Remy

DE PICARDIE

Scala Milliariorum
1 2 3 4 5 6

ARTESIAE PARS

HANNONIAE PARS

ORIENS

Cambray
Cambresis
Scaldis flu.
Creueceur
Chasteau en Cambresy
Landsy
Ohstillon
Foemy Ab.
Boez
Oysy
Wasgny
Vaulx
Bapammes
Haplincourt
Bartin court
Barasart
Riaucourt
Haurincourt
Ytre
Transloy
Rocqui
Mesencouture
Sailly
Saillette
Sorez
Maullan
Pin
Echencourt
Hudi court
Chastelet
Beaureuoir
Scaldis fons
Es pechy
Heurleux
Auds court
Clary
Mont S. Quintin
Perone
Templeux le fosse
Bussu
VERMANDOIS
Trincourt le petit
Wiencourt
Croix
Bohan
Hanappe
Doren
Quehenry
La Chapelle
Lesquiel le
Yron
Ogny
Ferueq
Bechoury Abb.
Liramont
Iancourt
Some fons
Monseau
Molsy
Sany
Fayestre
Ecqs lencourt
Erloye
Autrepe
Estreu au pont
Gomon
Prossy
Roumery
Beauraing
Guise
Berno
Macqgny
Puisieu
Orgny
Le Pont de Strocz
Le Vergiez
S. Quintin
Puellye
Brunestelle
Collincourt
Douen
Cartigny
Hurlon
Vermand ab.
Marchy
Dalon
Fontaine le clerq
Athy
Monchy la gaste
Germain
Lansy
Molinam
Estrely
Auroot
Arten
Serancourt le grand
Brayes
Essiny le grand
Eruillers
Hen
Tugny
S. Simon
Oyse flu.
Ripemont
TERRACHE
Fontaine
Veruing
Sery
Senelle
Achery
La Ferte
TARTENOIS
Nouuion
Cressy
Marle
Achy
Pont
Ally
Warly
Sart
La Fere
Mont begny
Lisseroel le
Flauely le marteau
Brossy
Gaulencourt
Ville serue
Quimy
Genlis cha.
Farnier
Mont S. Gille
S. Aubain
Neufuille en baine
Forest de baine
Chalansy
Chauny
Piermand
Follembry cha.
Coussy
S. Lambert
LAONNOIS
Crespy
Laons
Cuille
Forest de Coussy
Nelle
Rouy
Longrue
Montinselle
Marchiez le potte
Leaucourt
Ynaucourt
Bertrangle
Oigneulle
Lanay
Ausloc
S. Quintin
Solem
L'abbaye du boys
Champiegne
Roye
Ruglise
Maisny fosse
Fresny
Beaulieu
Canny
Cuullie
Buuere
Le Plessis du Roy
Flessy
Noyon
Babus
Maure nau abb.
Trassy
Auffemont
Le bacq a Berry
Le bacq a choysi
Achy
Compiegne
Losy
Oyse flu.
Caudy
Maison rouge
Fontaine
Floucourt
Bequincourt
Suyne
Heduille
Fouquau court
Estree
Maucourt
Plainuille
Riuiers
Folemprie
Frise
Somme
Hal
Bray
Cappy
Feuillers
Curleu
Petit hen
Marlencourt
Encre
Morpa
Guinemont
Harne
Sailly
Leucourt
Poziere
Sars
Warlencourt
Astelle le petit



75

Robert Garnier
(vers 1545-1590)

Les Juives

1583

Né à La Ferté-Bernard, près du Mans, dans une famille d'officiers judiciaires, Garnier a mené parallèlement à sa carrière d'auteur dramatique une carrière de magistrat au Parlement de Paris (1567), au Présidial du Mans (1569) et au Grand Conseil du roi (1586). Ses huit pièces, composées sur une quinzaine d'années, ont été écrites pour un public réel, et souvent représentées à la fin du XVIe siècle dans des mises en scène réclamant des acteurs nombreux et un accompagnement musical. Puisant, comme beaucoup de ses contemporains, dans le théâtre grec (Euripide et Sophocle) et dans Sénèque, Garnier a abordé dans ses sept tragédies tantôt des sujets grecs — *Hippolyte,* 1573, *La Troade,* 1579, *Antigone,* 1580 —, tantôt les guerres civiles romaines — *Porcie,* 1569, *Cornélie,* 1574, *Marc Antoine,* 1578 —. *Les Juives* sont sa seule tragédie inspirée de l'Ancien Testament ; mais on retrouve dans l'ensemble de son théâtre l'écho des conflits des temps troublés des guerres de religion. L'unique tragi-comédie de Garnier, *Bradamante* (1582), qui est aussi la première du théâtre français, en s'inspirant du lyrisme épique de l'Arioste, mêle comme lui le romanesque et le comique, tout en imaginant une réconciliation politique providentielle, qui contraste avec le désespoir que l'auteur aurait éprouvé dans les dernières années de sa vie devant la situation politique de la France.

pp: 78

Une grande part de la force de conviction des *Juives* vient en effet des rapports qu'on ne pouvait manquer d'établir entre le peuple juif et son roi Sédécie, châtié pour ses fautes, et la France et ses propres rois : les villes sont assiégées, affamées, incendiées ; les enfants égorgés ; les femmes rabaissées, et les hommes (seuls responsables dans cette population innocente) tantôt élevés dans leur outrecuidance et leur impiété, tantôt torturés et assassinés, quels que soient leur rang et leur fonction. Quelques conseillers, quelques prophètes cherchent en vain à rappeler la sagesse : la violence est d'autant plus lyriquement montrée que par elle passe la leçon morale, religieuse et politique à l'adresse des puissants — une apologie de la clémence, et une grande désillusion devant son impossibilité. *Les Juives* ne présentent pas de véritable progression dramatique, mais une sorte d'engloutissement progressif dans l'horreur, de plus en plus chantée dans les chœurs, de plus en plus exposée dans les rapports de force entre les personnages. Leurs rencontres ne se justifient par aucune raison anecdotique, mais par la seule évidence du malheur, et c'est évidemment parce que l'alexandrin de Garnier a acquis une concision et une charge poétique intenses que les *Juives* apparaissent comme le chef-d'œuvre tragique du XVIe siècle, préfigurant bien souvent, mais dans un climat très différent, le théâtre classique français.

Marie-Madeleine Fontaine

Les ivifves, *Tragedie de Robert Garnier Conseiller du Roy et de Monseigueur frere unique de sa Maiesté, Lieutenant general Criminel au siege Presidial & Senechaussee du Maine. A Paris, par Mamert Patisson Imprimeur du Roy, chez Robert Estienne. M.D.LXXXIII. Avec privilege. In-12, 42 ff. B.N., Mss, fonds Rothschild 1098 (exemplaire broché).*

76

Blaise de Vigenère
(1523-1596)

Le Psaultier de David

1588

Au service de la Couronne depuis le règne de François Ier jusqu'à celui de Henri IV, Blaise de Vigenère déploya, sous la protection des ducs de Nevers, des activités non moins multiples que ses curiosités intellectuelles. Voyageant à travers l'Europe, pour des raisons militaires ou pour remplir diverses missions diplomatiques, en Allemagne, aux Pays-Bas puis à deux reprises durant plusieurs années en Italie, il ne se consacra que tardivement à son œuvre littéraire. Traducteur réputé l'égal d'Amyot, Vigenère donna en français, à partir de 1573, nombre de textes, assortis ou non d'abondants commentaires, dans les domaines historique et religieux, antique et médiéval. Élevant un genre mineur à la dignité littéraire, il fut le créateur d'une prose d'art française, dont témoignent ses commentaires aux *Images de Philostrate* voués à un succès durable au siècle suivant.

Son œuvre propre, à dominante ésotérique, le *Traicté des chiffres, ou Secretes manieres d'escrire* et le *Traicté du feu et du sel,* révèle au même degré une ambition encyclopédique.

Le *Psaultier* s'inscrit dans le cadre d'un véritable concours de traductions sous l'impulsion royale, pour des raisons politiques et religieuses. Composé en vers libres, rarement employés jusqu'alors, le *Psaultier* se distingue de ses concurrents par sa fidélité que ne trahit pas l'effort, élégant et clair, de transposition. Après un essai partiel en 1587, le *Psaultier* constitue lui-même une étape, en attendant les versions, également partielles, de 1595.

Hébraïsant compétent, formé à l'école de Gilbert Genebrard et des frères La Boderie, Vigenère a utilisé différentes versions du Psautier, hébraïque, grecque, latine, voire araméenne *(Targum).* S'appuyant entre autre sur l'édition de Sante Pagnino révisée par François Vatable et sur celle, toute récente, de la grande Bible polyglotte d'Anvers (1568-1572), il eut également recours, à l'occasion, à la traduction française de la Bible genevoise de 1570. Son souci d'orthodoxie contre-réformatrice l'amena cependant à récuser les traductions protestantes, fondées sur la tradition massorétique selon lui peu fiable.

Le *Psaultier* de 1588 se signale par le luxe de sa conception et de sa réalisation matérielle. À l'épître au roi d'une exceptionnelle dimension s'ajoutent diverses annexes érudites : neuf calendriers, introductions parfois substantielles à chaque psaume et, *in fine,* trois tables suivies d'un « Dictionnaire du Psaultier » qui sert de commentaire philologique et exégétique.

La qualité de la typographie, en noir et rouge, et d'une illustration dans le goût flamand, peut-être exécutée par Thomas de Leu ou son entourage, indique une volonté de donner à cet ouvrage la plus grande portée.

Jean-François Maillard

Le Psaultier de David *torné en prose mesuree, ou vers libres par Blaise de Vigenère Bourbonnois. A Paris, chez Abel L'Angelier, au premier pillier de la grand'Salle du Pallais. M.D.LXXXVIII. Avec expres privilege du roy. In-8°, (65)-308-(42) ff. Marque, spéciale pour cet ouvrage, d'Abel Langelier, gravée par Thomas de Leu ; 16 planches. Bibliothèque de l'Arsenal, 8°T. 963.*

77

Blaise de Monluc
(vers 1502-1577)

Commentaires

1592

La réputation de cruauté s'attache au nom de Monluc ; ce n'est pourtant pas par elle qu'il pensait survivre, mais par le caractère exemplaire de sa destinée dévouée à l'exploit militaire au service des Rois de France. Sixième fils d'une famille de petite noblesse pauvre de Gascogne, Blaise de Monluc s'est élevé dans la hiérarchie militaire et dans l'aisance financière au cours de cinquante-cinq ans d'armes, qui le font, après les guerres d'Italie et les premières guerres civiles en France, lieutenant du Roi en Guyenne et Maréchal de France en 1574.

Gravement blessé au siège de Rabastens (1570), ayant perdu trois de ses fils au combat, et accusé d'avoir détourné une partie des impôts de Guyenne, il dicte ses *Commentaires* qui sont d'abord la défense de son intégrité. Puis survivant par miracle, et innocenté, il les complète pour en faire ce monument de la mémoire dédié à tous ceux qui vont suivre l'honneur des armes, afin qu'ils y apprennent les subtilités du métier autant que l'amère ingratitude qui entoure leurs sacrifices. Témoignage souvent sec sur les misères de la guerre, mais fort précis sur les conditions matérielles, morales et politiques d'un semi-siècle de campagnes militaires au résultat désastreux, les *Commentaires* sont une auto-justification en particulier de sa conduite brutale contre les protestants et plus largement un plaidoyer pour la « classe » des nobles d'épée progressivement supplantés par les vrais « politiques » et les intrigants de Cour : la référence explicite aux *Commentaires* de César veut afficher une intention analytique et apologétique plus encore qu'historique qui en fait un symbole de la moderne chevalerie.

À sa mort, le manuscrit conservé dans la famille de Monluc est reconstitué par Florimond de Raemond, conseiller au Parlement de Bordeaux (où il succède à Montaigne), et édité en 1592 avec un « Tombeau de Blaise de Monluc » de 29 pièces françaises, latines et grecques, écrites par les poètes de Guyenne dont le plus notoire est Pierre de Brach.

La découverte d'un second manuscrit à la fin du XIX[e] siècle a permis de compléter les *Commentaires* dans une version actuelle (éd. De Ruble, 1864, puis Courteault, Pléiade, 1964).

MARIE-MADELEINE FRAGONARD

Commentaires *de Messire Blaise de Monluc Mareschal de France. A Bourdeaus. Par S. Millanges Imprimeur ordinaire du Roy. M.D. XCII. In-fol., 2 ff. lim., 276 et (8) ff. B.N., Mss, fonds Rothschild, 2131. Exemplaire enrichi d'une épître autographe signée de Florimond de Raemond, qui a préparé l'édition, offrant l'ouvrage « A monseigneur le duc d'Espernon, paer et colonel de France. »*

78

MAURICE BOUGUEREAU
(2[e] moitié du XVI[e] siècle)

Le Théâtre François
1594

Les atlas naquirent simultanément en Italie et en Flandre. Les volumes italiens étant quelque peu informels, on considère généralement que le premier véritable atlas fut publié en 1570 à Anvers par Abraham Ortelius, sous le titre *Theatrum orbis terrarum*. L'intérêt des Pays-Bas pour les pays lointains, leur avance dans les sciences et les techniques, la prospérité de leurs marchands et la qualité de leurs artistes constituaient autant de facteurs favorables à l'impression des cartes de géographie.

La situation était tout autre dans une France plus terrienne que maritime, déchirée en outre par les guerres de religion et où la technique de la gravure en taille douce n'était pas encore maîtrisée. Aussi la publication du premier atlas français, intitulé le *Théâtre François*, sur les presses du libraire-imprimeur tourangeau Maurice Bouguereau, en 1594, constitue-t-elle un événement dans l'histoire nationale.

L'atlas de Bouguereau résulte plus d'un nationalisme opportuniste que d'une réelle compétence géographique. Cette publication s'inscrit en effet dans un contexte politique précis : Henri IV et sa cour se trouvaient réfugiés à Tours, chassés de Paris soulevé par la Ligue. Bouguereau imagina, en 1589, de publier un atlas de France qui, en rassemblant les cartes des provinces, symboliserait l'union de celles-ci autour de leur souverain. Henri IV ayant décidé de regagner la capitale en 1594, le flatteur dut imprimer son ouvrage à la hâte, sans avoir eu le temps de réunir les cartes de toutes les provinces du royaume.

Les seize cartes du volume n'auraient pas pu être réalisées sans la présence auprès de Bouguereau de son associé, véritable artisan de l'entreprise, le graveur anversois Gabriel Tavernier, qui possédait le savoir faire des graveurs flamands. Il grava personnellement les cartes du volume et les marqua de son monogramme. Son fils, Melchior Tavernier, qui devait devenir un important éditeur d'estampes parisien, lui attribua plus tard le mérite de l'introduction en France de la gravure en taille douce.

Bouguereau fut limité dans son entreprise par le caractère incomplet des sources disponibles : certaines parties de la France n'avaient en effet encore jamais été cartographiées. La plupart des cartes de l'atlas furent copiées sur des impressions flamandes : la carte de France de Jolivet, la Picardie, le Calaisis, le Vermandois, le Berry et l'Auvergne, le Poitou et l'Anjou avaient figuré dans le *Theatrum* d'Ortelius ; quatre cartes du sud de la France ainsi que la Lorraine étaient imitées des récentes *Galliæ tabulæ geographicæ* de Gerard Mercator (1595). Trois publications françaises furent reproduites : le Maine, la Bretagne et la France de Postel. L'atlas ne contenait en réalité que trois planches inédites. Elles dépeignaient des régions proches de la résidence de Bouguereau et il s'en était probablement procuré personnellement les minutes. Ce sont le Blaisois, que composa un juriste mathématicien nommé Jean du Temps, la Touraine, due au voyer du roi en Touraine Isaac François, et le Limousin, par Antoine-Jean Fayen, médecin de Limoges.

Malgré ses débuts modestes, le *Théâtre François* eut une longue carrière. Racheté par Jean Leclerc, il fut augmenté au fil des ans et réédité à Paris jusqu'en 1641, sous le titre de *Théâtre géographique de France*.

MIREILLE PASTOUREAU

Le Theatre Francois *ou sont comprises les chartes generales et particulieres de la France [...] Enrichy & aorné sur chacune charte & province d'excellents vers heroïques, tirez de plusieurs geographes & poëtes, tant anciens que modernes. Au Roy. A Tours. Par Maurice Bouguereau, Imprimeur & Libraire demeurant en la rue de la Seellerie, devant la Trinité. MDXCIII. Avec privilege du roy. In-folio, 52 ff dont 34 de cartes.*
B.N., Impr., Rés. fol. L72. Exemplaire de présent à Henri IV en vélin souple aux armes et semis de fleurs de lys.


La Motthe Fenelon

Baroque et Classicisme

111

R. Telemaque ecrit de la propre main de
A.B.C. feu M. françois de Salignac archevesque duc de
Cambray composé pour leducation de Monseigneur le
duc de Bourgogne dont il
estoit precepteur environ
1694.

Suppl^t. Fr. N°. 2775.

ypso ne pouvoit se consoler du
epart d'Ulysse. dans sa douleur
le se trouvoit malheureuse d'estre
mmortelle. ~~souvent~~ sa grotte ne resonnoit
lus du doux chant de sa voix. les
ymphes qui la servoient n'osoient
i parler. elle se promenoit souvent
ule sur les gasons fleuris dont un
intems eternel bordoit son isle.
~~uvent elle demeuroit immobile sur~~
~~rivage de la mer sans cette tournée~~
is ces beaux lieux, loin de moderer sa
uleur ne faisoient que lui rappeller le triste
uvenir d'Ulysse qu'elle y avoit
tant de fois ~~...~~ auprez d'elle. ~~...~~

79

Olivier de Serres
(1539-1619)
Le Théâtre d'Agriculture
1600

Gentilhomme protestant d'Ardèche, Olivier de Serres, dans sa jeunesse, milite dans les rangs des réformés et on le trouve encore, en 1573, au siège de Villeneuve-de-Berg, qui fut suivi d'affreux massacres. Il reprend ensuite, pour un quart de siècle environ, la culture de son domaine du Pradel, pratiquant méthodiquement l'assolement. Son intérêt s'étend à l'irrigation, à l'élevage, aux forêts, à la vigne. Le jardin *médicinal ou bouquetier* le requiert particulièrement. Il connaît le maïs et la betterave et, près de deux siècles avant Parmentier, la pomme de terre qu'il compare à la truffe et nomme *cartoufle*. Il s'intéresse à l'utilisation et à la conservation des produits de la terre et découvre d'ingénieuses recettes. Il étudie les ruches et les vers à soie et acquiert une grande maîtrise en matière de sériciculture. En 1599, il publie un petit volume de cent pages, aussitôt traduit en Angleterre et en Allemagne, sur la *Cueillette de la soye par la nourriture des vers qui la font*. Henri IV lui écrit et lui demande son aide pour l'une des grandes entreprises économiques du règne consistant à planter d'immenses quantités de mûriers. À soixante ans, l'agronome devient le conseiller royal. Il réunit dans son *Théâtre d'Agriculture* les fruits de son expérience et y prodigue un vaste enseignement inconnu jusqu'alors.

Il s'agit là du premier grand traité français d'agronomie. Le livre est orné d'un titre frontispice gravé par Mallery et de figures sur bois dans le texte ; en tête de chacun des huit chapitres, un bandeau, également gravé sur bois, montre des scènes de la vie champêtre.

L'ouvrage est dédié à Henri IV ; plusieurs exemplaires en ont été aussitôt reliés aux armes du roi. Le plus richement orné est celui de la Bibliothèque nationale ; le plus parfait, comme conservation, est sans doute l'exemplaire en vélin doré de l'ancienne collection Jeanson.

La prose de Serres, dans le sillage de Montaigne et de Saint François de Sales, est claire et belle. Le titre du *Théâtre d'Agriculture*, composé de deux groupes de mots usuels unis de façon heureuse et inattendue, dénote une haute maîtrise de la langue. Plus de vingt éditions successives en attestent le succès.

Pierre Berès

Securitas Publica. Le Theatre d'Agriculture et Mesnage des champs, *d'Olivier de Serres Seigneur du Pradel. A Paris. M.D.C. Iamet Metayer, Imprimeur ordinaire du Roy. Avec privilege de sa Ma^{te} & de l'Empereur. In-fol., (8) ff., 1004 p., (10) ff.* B.N., *Impr., Rés. S. 290. Exemplaire de dédicace, réglé, relié en maroquin olive aux armes royales et aux initiales de Henri IV.*

80

Samuel de Champlain
(1567 ?-1635)
Des Sauvages
1603

Celui qui fut surnommé « le père du Canada » naquit à Brouage en Saintonge d'un milieu roturier, et fut peut-être redevable de son prénom à une origine protestante, au demeurant mal établie. Après avoir pris part aux derniers combats des guerres de religion en Bretagne, il aurait accompagné une armada espagnole aux Antilles et franchi l'isthme de Panama. De retour à Cadix où sa présence est attestée en 1601, il attache ensuite son nom à l'exploration et à la conquête de la Nouvelle-France canadienne à partir de 1603. Conjuguant à ses activités de cartographe et d'historien celles d'administrateur et de chef militaire, il fonde Québec en 1608, et défend la ville en 1629 contre les frères Kirke, avant d'y mourir en 1635.

C'est un « premier Champlain », avide encore des trésors de l'Orient et désireux de trouver par le Saint-Laurent et les Grands Lacs le passage vers l'Asie, qui s'exprime dans la relation *Des Sauvages*. Ce rapport dédié à Charles de Montmorency retrace le voyage de reconnaissance effectué la même année sur l'invitation d'Aymar de Chastes, alors titulaire du monopole commercial au Canada, dans la vallée du Saint-Laurent et jusqu'aux rapides de Lachine. Le merveilleux n'en est pas absent, comme en témoigne le monstre « Gougou », colosse femelle résidant sur une île du golfe du Saint-Laurent et si haut que la hune des vaisseaux lui arrive à peine à la taille. À la différence des versions ultérieures et constamment augmentées des *Voyages* (1613, 1619, 1632), *Des Sauvages* ne sacrifie pas à la rigueur presque militaire du rapport de colonisation les notations pittoresques sur les mœurs indigènes. A preuve l'épisode fameux de la truculente « tabagie » d'accueil à Tadoussac. Mais ce recueil de « singularités » contient aussi un programme : en réinventant le Canada trois-quarts de siècle après Cartier, Champlain s'emploie à faire acte fondateur en effaçant les empreintes ténues d'un prédécesseur assez peu persévérant.

Frank Lestringant

Des Sauvages, ou, Voyage de Samuel Champlain, de Brouage, *fait en la France*



QVATRIESME LIEV

DV THEATRE D'AGRICVLTVRE, ET MESNAGE DES CHAMPS.

DV BESTAIL A QVATRE PIEDS,

Des Pasturages pour son viure, De son Entretenement, & Des Commodités qu'on en tire.



nouvelle, l'an mil six cens trois: contenant Les mœurs, façon de vivre, mariages, guerres, et habitations des Sauvages de Canadas. De la descouverte de plus de quatre cens cinquante lieuës dans le païs des Sauvages. Quels peuples y habitent, des animaux qui s'y trouvent, des rivieres, lacs, isles et terres, et quels arbres et fruicts elles produisent. De la coste d'Arcadie, des terres que l'on y a descouvertes, et de plusieurs mines qui y sont, selon le rapport des Sauvages. A Paris, Chez Claude de Monstr'œil, tenant sa boutique en la Cour du Palais, au nom de Jesus. Avec privilege du Roy. Petit in-8°, [4 ff.] + 36 ff. B.N., Impr., Rés. 8° Lk¹².719.
Une seconde impression, de 1604, diffère par quelques détails typographiques de cette édition originale.

LES
DOVZE LIVRES
D'ASTREE.
OV
Par plusieurs Histoires, & sous personnes de Bergers & d'autres,
Sont deduits les diuers effets de l'honneste amitié.



A PARIS,
Chez TOVSSAINCTS DV BRAY, au Pallais, en la galerie des prisonniers.
M. DC. VII.
Auec priuilege du Roy.

— 81 —

JACQUES-AUGUSTE DE THOU
(1553-1617)
Historiarum sui temporis libri
[Histoires de son temps]
1604-1617.

Membre d'une des plus importantes familles parlementaires du XVIᵉ et du XVIIᵉ siècles, Jacques-Auguste de Thou était apparenté ou allié à l'aristocratie de robe du plus haut rang. Neveu préféré de l'évêque qui sacra Henri IV, cousin germain par son second mariage d'un cardinal, il fut très jeune président au parlement de Paris, puis conseiller d'État et maître de la librairie. Il avait ainsi la haute main sur la Bibliothèque royale où il protégeait Casaubon, exerçant une sorte de tutorat intellectuel sur les hommes du livre. Y eut-il un seul lettré à cette époque qui bénéficia par sa situation sociale d'une position aussi éminente?

Il sut l'utiliser au mieux, grâce à la formation très diversifiée qu'il s'était lui-même donnée, et dans un cadre, ou plutôt au sein d'un réseau de relations savantes étendu à l'Europe entière, la *Respublica litteraria*. La vitalité de cette République internationale, dont le latin était la langue naturelle, tenait à l'intensité des échanges épistolaires qui parcouraient la toile tendue entre ses différents centres. Jacques-Auguste de Thou et son cercle en constituaient à Paris l'un des pôles les plus actifs. À cette époque de guerres civiles et religieuses, la division de l'Europe en deux parts, l'une catholique autour de Rome et de l'Espagne, l'autre protestante, était une menace permanente sur le débat intellectuel. Paris, dès sa reprise par Henri IV, eut la chance de redevenir dans cette configuration générale une place relativement préservée, même si l'équilibre de la tolérance était toujours à conquérir. De Thou, qui fut l'un des négociateurs de l'édit de Nantes et, après la mort de Henri IV, l'intermédiaire politique obligé entre la Cour et les princes protestants, y était lui-même une sorte de garant d'une relative paix des esprits.

Prolongement sur un plan supérieur de la fonction d'arbitre qu'il exerça si souvent, ou né de l'ambition d'immortaliser son nom dans un domaine qui n'avait pas encore produit d'œuvres comparables aux modèles antiques, le projet d'une histoire de son temps aurait habité de Thou dès sa jeunesse et, peut-être, fut-il à l'origine du développement de sa bibliothèque personnelle, la plus nombreuse en France à cette époque. Dès 1579 il commençait de réunir une documentation manuscrite, mais la rédaction des *Historiæ sui temporis* ne débuta qu'en 1593. En 1606, 126 des 138 livres en étaient achevés; les douze autres furent entrepris de 1612 à 1614.

De la guerre de Charles-Quint contre la ligue de Smalkalde, en 1546, à la proposition de paix espagnole avec les Provinces-Unies, en 1607, à ne considérer que les termes chronologiques de cette œuvre, on s'aperçoit qu'elle déborde largement une problématique nationale. Écrite en latin pour le public lettré de l'Europe, c'est l'histoire de celle-ci qu'elle retrace dans sa période de plus grand déchirement. De ce point de vue, on serait tenté de la rapprocher de l'*Histoire de la guerre du Péloponnèse* de Thucydide ou des *Histoires* de Tacite, si la taille même de l'entreprise (plusieurs milliers de pages in-folio...) ne décourageait toute comparaison. Il s'agit d'ailleurs plus strictement d'annales, et l'objet s'en porte essentiellement sur les faits de la guerre et de la diplomatie, ainsi que sur les hommes qui en furent responsables, rois, princes, capitaines, mais encore hommes de lettres et savants. Une histoire événementielle qui,

82

pour un historien digne de ce nom, représentait une gageure, au moment où le processus politique n'était pas achevé, alors que la mémoire des événements évoqués en était encore passionnée et les hommes qui les vécurent parfois vivants...

Dans la préface au premier volume, écrite pour Henri IV, de Thou affirme que son seul propos est de « dire le vrai », hardiment, mais dans un style qui ne ferait pas appel aux sentiments, impartial et modéré. Il affiche aussi d'emblée un parti pris de tolérance qui s'ordonne, quant aux affaires du royaume, selon deux axes parallèles, le légitimisme en matière de politique et le gallicanisme lorsqu'il s'agit de religion.

Cette exigence de vérité, la première loi de l'histoire, comme il le rappelle, ne pouvait, il le sentait bien, que le conduire au devant des pires difficultés, s'il entreprenait de faire suivre d'effet une telle déclaration de principe. Dès janvier 1604, à la publication des dix-huit premiers livres, les réactions défavorables s'avérèrent beaucoup plus fortes qu'il ne l'avait imaginé: Henri IV lui-même, qui avait accordé à son conseiller d'État un privilège personnel, dut témoigner au nonce qui lui réclamait l'interdiction de l'édition, le « desplaisir » que ce volume lui causait et lui affirmer qu'il en avait « commandé d'arrester le cours & la vente ». Le tirage en étant déjà épuisé, cette interdiction dut n'être que théorique, si elle exista jamais; cependant l'attitude royale présageait ce que L'Estoile, observateur avisé, avait consigné dans son journal quelques semaines auparavant: « Tout ce qu'on craint pour l'auteur, c'est qu'ayant envoyé son livre à Rome, s'il vient à être censuré (comme on croit qu'il sera), le roi, pour gratifier le pape, ne lui manque de garant. »

Cette prédiction se réalisa exactement: à Rome la défense des *Historiæ* par les cardinaux français qui y résidaient, l'ambassadeur de France et les cardinaux italiens du parti français, fut d'abord efficace. Mais on ne put empêcher une censure aux premiers jours de 1606. L'année suivante, le retour du cardinal Du Perron et de son secrétaire, un cousin de De Thou, amoindrit le parti de l'auteur. Celui-ci, trop lié à Condé, subissait au même moment une certaine disgrâce: l'Histoire fut mise à l'Index le 14 novembre 1609 et le roi fit taire la réaction de corps que préparait le parlement.

Depuis août 1609 le dernier volume de la troisième édition des *Historiæ* avait été publié, portant à 80 les livres imprimés. Leur propos n'allait

pas au-delà de 1584 et, bien que les 46 livres suivants, traitant des années 1585-1601, fussent rédigés, de Thou avait décidé d'attendre des jours meilleurs pour les donner à l'impression. Après la mise à l'Index, n'espérant pourtant plus rien de Rome, il s'en tint à cette décision. Il n'est pas sûr que la dernière édition qu'il prépara, la cinquième, dont un seul volume fut publié en 1618 par Robert Estienne, aurait dépassé la date fatidique de 1584, alors que le manuscrit préparé continuait le récit historique jusqu'en 1607. Cette partie inédite et qui abordait, avec la Ligue, la question encore brûlante de l'accession au trône du premier roi Bourbon, ne vit le jour qu'en 1620, trois ans après la mort de son auteur, lorsque La Rovière eut achevé l'impression genevoise, que Pierre Dupuy, Nicolas Rigault et Georg Lingelsheim avaient mise au point.

L'édition retenue ici est la quatrième, publiée en onze volumes in-12 de 1609 à 1614, la dernière de celles publiées du vivant de l'historien. Corrigée sur la précédente, elle est fort peu adoucie, car l'effort d'apaisement entrepris par de Thou en vue d'éviter une mise à l'Index, avait déjà été produit. Ce n'est pas la dernière édition voulue par l'auteur — celle de Genève correspond beaucoup mieux à cette définition — mais l'exemplaire choisi, corrigé de sa main et comportant de nombreux ajouts autographes postérieurs aux manuscrits conservés, nous donne le dernier état de son texte. L'édition très partielle de Paris (1618), puis celle de Genève (1620) n'en tinrent qu'imparfaitement compte. Thomas Carte enfin, en préparant la savante édition londonienne que publia Samuel Buckley en 1733, n'avait pas eu connaissance de cet exemplaire qui pouvait ne pas figurer encore à la Bibliothèque royale lorsqu'il y travailla. Cette émouvante relique, reliée à la fin du XVIII[e] siècle, entièrement non rognée, est donc ainsi le document textuel imprimé le plus important sur l'ultime travail de l'œuvre du « grave » historien qu'Edward Gibbon considérait, à l'égal de David Hume, comme l'un de ses deux maîtres.

ANTOINE CORON

Jac. Augusti Thuani Historiarum sui temporis libri CXXV). *Lutetiæ: Apud Hieronymum Drouart..., 1609 [- 1614]. 11 vol. in-12.*
B.N., Impr. Rés. 8° La[20] 7D. Exemplaire avec de nombreuses additions et corrections autographes.

82

HONORÉ D'URFÉ
(1567-1625)
L'Astrée
1607-1628

L'existence d'Honoré d'Urfé, né le 10-11 février 1567 à Marseille, du bailli et lieutenant-général du Forez, semble avoir été dominée par le bruit des armes: d'abord, dans les rangs des Ligueurs, puis au service du duc de Savoie. Au-delà de la paix de Vervins (1598), devenu gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi par la grâce d'Henri IV, décoré de l'Ordre de l'Annonciade par celle de Charles-Emmanuel, il partage ses devoirs et ses hommages entre les deux états dont, pour le moment, les intérêts se rejoignent. Après avoir participé à la guerre de la Valteline, il meurt à Villefranche(-sur-Mer) le 1[er] juin 1625.

Mais le château paternel de La Bastie contenait une belle bibliothèque, et des lettrés s'y réunissaient. Élève des Jésuites à Tournon, ami de François de Sales, Jean-Pierre Camus et Antoine Favre, fondateurs de l'Académie florimontane d'Annecy en 1606, Honoré d'Urfé, dès 1583, fut autant homme de plume que d'épée, qui publia les *Épistres morales* (1598), *Sireine* (1604), *Sylvanire* (posth. 1627) et surtout *L'Astrée* que son secrétaire Balthazar Baro achèvera (1607-1628).

Contrairement à ce qu'on s'imagine, *L'Astrée* ne met pas en scène quelque utopique bergerie où règneraient paisiblement des créatures et des idées quintessenciées. Dans son Forez natal qu'il place, non sans arrière-pensées politiques, au V[e] siècle sous les règnes de Mérovée et de Childéric, d'Urfé a choisi de faire revivre une civilisation celtique, délivrée de l'usurpateur romain, ayant retrouvé sous l'influence du Franc ses origines et sa véritable identité. Sur les bords du Lignon, voici une société presque close, hiérarchisée, de nymphes et de chevaliers, de bergères et de bergers. Le pouvoir féminin s'y conjugue avec l'exaltation de la vie pastorale, sans exclure pour autant l'usage des armes contre une menace d'invasion. C'est ici qu'on peut consulter la Fontaine de Vérité d'Amour, c'est ici que s'entrecroisent nombre d'amants en difficulté, venus d'ailleurs chercher un conseil, un jugement ou une lueur sur leur sort. C'est le lieu d'élection où s'échangent les récits de mésententes amoureuses fondées sur le leurre et sur le faux-semblant. Au centre de cette société, un couple quasi exemplaire: Astrée, très humaine incarnation de la déesse de quelque déjà lointain Âge d'Or, et Céladon, qui meurt à l'ouverture du livre et qui ne ressuscite que pour subir une longue épreuve et poursuivre une pénible quête, la révélation de soi-même et de l'Autre étant à ce prix.

L'Astrée n'est pas dépourvue de réminiscences symboliques empruntées à l'astrologie, à l'alchimie et à l'onomastique, mais dans ses récits, ses conversations et ses poésies, c'est avant tout un « traité d'éducation amoureuse et une somme de casuistique amoureuse » (Jean Lafond), où l'idéal de la fidélité et de l'honnête amitié reçoit les rudes assauts du désir charnel et de ses caprices, où le trop naïf et platonique Silvandre doit se défendre contre les arguments du sensuel et inconstant Hylas, habile à ranger les rieurs de son côté. Seul dans sa quête érotique, Céladon parvient à concilier le trouble de la chair et l'exigence d'une vie spirituelle, atteignant ainsi la plénitude de l'humaine condition. Cette ambition didactique de *L'Astrée* et sa quête de la vérité n'excluent nullement, bien au contraire, l'invite à se laisser porter par le bonheur des mots, par la diversité des genres et des tons: la nonchalante démarche de la rêverie tend à l'emporter sur le besoin de vraisemblable et sur le déchiffrement du sens.

La seule première partie donna lieu à quelque vingt éditions différentes entre 1607 et 1647: c'est dire le succès du roman et l'enthousiasme des lecteurs auquel répondit l'avidité des libraires. En 1687, La Fontaine peut encore s'écrier: « Des bergères d'Urfé chacun est idolâtre » *(Épître à Huet)*, et lui-même tire de *L'Astrée* un livret d'opéra pour Pascal Colasse, en 1691: ce fut un beau fiasco. Le goût s'étant affaibli pour ces interminables romans du genre de ceux que signèrent Gomberville, La Calprenède et Mlle de Scudéry, pour les lecteurs pressés ou paresseux, en 1712, le libraire Nicolas Pépie publie une version abrégée, *La Nouvelle Astrée*, peut-être de l'abbé de Choisy, dédiée à Madame Palatine. Des années plus tard, en 1731, Jean-Jacques Rousseau, sur la route de Lyon, au souvenir de ses lectures de l'âge de sept ans, voudra visiter le Forez: « *L'Astrée* n'avoit pas été oubliée, et c'étoit celui [le roman] qui me revenoit au cœur le plus fréquemment » (*Confessions*, IV).

La preuve a été faite par Mme Paule Koch que d'Urfé a pris grand soin de la perfection de son texte et du destin de sa publication. Aussi convient-il de signaler que les premières parties de *L'Astrée* ont été revues et corrigées: la première (1607) en 1610, 1612, 1614 et 1616; la « Seconde partie », publiée en 1610 chez Toussaint du Bray (ou Jean Micard), en 1614. La « Troisième partie » a paru en 1619 chez Toussaint du Bray (ou Olivier de Varennes), lors de la première édition collective du texte en douze livres; la quatrième, sous le titre de « Cinquiesme partie », en 1625 chez Robert Foüet, dans un texte mutilé et réaménagé; la « Conclusion et dernière partie » en 1628 chez François Pomeray, préparée par les soins fidèles de Balthazar Baro.

PHILIPPE HOURCADE

L'Astrée *de Messire Honoré Durfé gentilhomme de la chambre du Roy, Capitaine de cinquante hommes d'armes de ses Ordonnances, Comte de Chasteauneuf, & Baron de Chasteaumorand, &c. Ou Par plusieurs Histoires, & sous personnes de Bergers & d'autres, Sont deduits les diuers effets de l'honneste amitié. A Paris. Chez Toussaincts dv Bray, au Pallais, en la galerie des prisonniers. M.D.CVII. Avec privilege du Roy. In-8°, 8 ff. non chiffrés (dont le dernier est blanc), et 508 ff. chiffrés. Les ff. liminaires comprennent une épître de « l'Autheur à la bergère Astrée », la Table et l'Extraict du privilège (18 août 1607). B.N., Mss, fonds Rothschild 1527.*

83

Saint François de Sales (1567-1622)

Introduction à la vie dévote 1609

Ce livre a deux visées. La première, apologétique, est affirmée dès la préface : mettre à la portée de tout un chacun, là où il se trouve, et tel qu'il est, une spiritualité jusque là réservée à quelques sujets hors du commun, vivant dans des conditions exceptionnelles. La deuxième, polémique, est de prouver aux Calvinistes (évêque de Genève, François de Sales appréciait leur piété et leur éthique) que les Catholiques peuvent les égaler en dévotion et en vertu. Tel est le double parti de l'*Introduction* : à la fois propédeutique spirituelle et manuel de morale pratique.

François n'ignore rien des états particuliers dont jouissent les mystiques. Il les exposera dans son *Traité de l'amour de Dieu* (1616), avec la familiarité qu'il en aura acquise de sa fréquentation des Carmélites. S'il les évoque dans l'*Introduction*, c'est en passant, précisant ausitôt que ce ne sont pas des vertus (dépendant de la volonté ou d'une praxis) mais des récompenses, offertes par grâce et que là n'est donc pas son propos. Il n'invite pas ses interlocuteurs à un dépassement de leur état (psychologique ou social) ni à un parcours extraordinaire. Tout au contaire, il les rejoint dans leur « ordinaire », où il les maintient. Car là est le lieu de la découverte et de la pratique de la dévotion. Certes, les *Exercices* d'Ignace de Loyola avaient déjà esquissé cette voie, mais ils exigeaient des décisions et des sacrifices qui contrariaient la nature. Chez François, tout se joue dans l'ordre du « commun » et du « naturel ». Chacun reste à sa place, dans la conformité au vouloir divin *hic et nunc* (au point qu'on a pu l'accuser de quiétisme). La dévotion est immédiatement accessible à quiconque (« non plus les personnes fort retirées du monde... mais ceux qui vivent ès villes, ès ménages... »). Elle s'offre à une saisie par les facultés humaines (l'imagination, la mémoire...). Elle n'est plus située en quelque lieu indicible (le *gründ* des rhénans, l'*acies mentis* des latins) mais dans le *cœur*, terme clef chez François de Sales. Elle n'exige pas un langage mystérieux mais s'exprime selon les modes et les paroles du quotidien (images tirées du spectacle de la nature, « bouquets spirituels » inspirés des textes de l'Écriture ou de la poésie du temps...). Saint François insiste sur la nécessité et la valeur intrinsèque (*ex opere operato,* disaient les scolastiques) des moyens extérieurs : les sacrements, la méditation raisonnée, l'examen de conscience et même des « contrats » passés entre le dévôt et Dieu (où l'on retrouve l'étudiant en droit que fut François à Bologne). La dévotion est un amour, mais humain, très humain, non cette passion exacerbée qui conduisait le mystique à son anéantissement. La présence (à soi, aux autres, au *monde*) n'est jamais remise en cause, elle est au contraire requise.

Aussi l'*Introduction* déploie tout un arsenal de prescriptions éthiques, établit une hiérarchie des vertus, prône le discernement entre elles, en fonction du tempérament et des forces de chacun mais aussi de chaque cas particulier de la vie pratique (les bals, les amourettes, la vie conjugale...). Certaines sont de l'ordre de l'excellence (la patience, l'humilité...) et concernent le développement de la vie intérieure ; d'autres de l'ordre de l'efficience (la douceur envers autrui, la diligence dans les affaires...) et concernent la vie extérieure. Plus qu'une casuistique (car aucun code n'est imposé, et toute liberté est laissée au sujet pour « composer » son programme de vertu), c'est d'un humanisme qu'il s'agit, pragmatique et donc conciliant. Passent ainsi dans l'*Introduction* les souffles d'une diplomatie et d'un encyclopédisme qui préfigurent le siècle des Lumières. C'est par là, peut-être, que l'*Introduction* signe son originalité. Par là, à coup sûr, que peuvent se comprendre le succès et l'influence qu'elle connut. Elle suscita une forme de spiritualité, quasi « domestique », mais aussi une famille religieuse (la Visitation), préfigurant les modes de piété du XVIIIe et du XIXe siècles. En ce sens, l'évêque de Genève était du parti de l'avenir plus que de celui du passé.

Alain Arnaud

Introduction a la Vie Devote. *Par François de Sales, Evesque et Prelat de Geneve. A Lyon, chez Pierre Rigaud, en ruë Merciere, au coing de rue Ferrandiere, a l'Horloge. MDCIX. Avec attestations des Docteurs et Privilege du Roy. In-8°.*
Le privilege est donné à Paris le 10 novembre 1608 ; l'édition a paru à la fin de 1608 ou au tout début de 1609.
Exemplaire exposé : édition de Lyon, 1610. (12) ff. - 646 p. - (6) ff. B.N., Impr., Rés. p. D. 39.

84

Antoine de Montchrestien (vers 1576-1621)

Traité de l'Économie politique 1615

De la vie d'Antoine de Montchrestien, dramaturge et homme d'action, on a dit qu'elle avait été plus riche en péripéties que ses pièces et qu'elle avait fini aussi tragiquement. Son destin semble en effet avoir été placé sous le signe de la violence. Montchrestien est procédurier et querelleur ; il a, semble-t-il, l'épée fort chatouilleuse et c'est un bretteur redoutable. En 1605, après un duel meurtrier, il est contraint de fuir la France et de s'exiler en Angleterre. Enfin, en 1621, engagé pour la cause protestante, il participe à des combats fratricides et finit par se faire égorger dans une obscure échauffourée, près de Domfront.

C'est un Normand, fils d'un apothicaire de Falaise, où il est né en 1575 ou plus vraisemblablement 1576. Très tôt orphelin, il manifeste une réelle vocation littéraire. Poète tragique, il a subi l'influence de Garnier et de Malherbe ; il annonce Corneille. Toutefois ses pièces, au contraire de sa vie, sont d'action languissante, mais toutes sont transfigurées par une fine et noble poésie. Elles enchanteront Racine lui-même.

Or ce poète aux grâces pénétrantes est aussi un homme d'action et un homme d'affaires. Il a beaucoup appris dans son exil anglo-hollandais, et dès son retour en France, vers 1611, il adhère à la politique d'industrialisation prônée par Henri IV. Devenu gouverneur de Châtillon-sur-Indre, il y fonde et y exploite, jusqu'à sa mort, une usine métallurgique spécialisée dans la coutellerie.

Une nouvelle science, promise à un bel avenir, reçoit ici son nom. C'est en effet au titre même du *Traicté* la première attestation du syntagme : l'Économie Politique. Pour le reste, on a reproché à l'ouvrage de Montchrestien d'être fort peu original, ce qui, évidemment, est à nuancer. Populationniste, protectionniste et mercantiliste, Montchrestien emprunte beaucoup à Bodin, aux penseurs anglais qu'il connait bien, et peut-être, mais ce point est controversé, à Laffémas. « L'inépuisable abondance des hommes » constitue la principale richesse de la France. Mais cette richesse ne se développera qu'à certaines conditions : 1°) que ces hommes soient employés à la production de biens nécessaires à la vie (Montchrestien toutefois ne va pas jusqu'à préconiser une législation somptuaire) ; 2°) que l'État intervienne pour leur procurer du travail en développant l'industrie et en améliorant le sort des paysans ; 3°) que soit respectée une rigoureuse autarcie économique et culturelle. Montchrestien est violemment xénophobe, le mal absolu étant pour lui l'immigration : les marchands étrangers munis de privilèges ou autres sont des parasites, et « la doctrine étrangère empoisonne notre esprit et corrompt nos mœurs » ; 4°) que nous armions une puissante marine militaire et marchande qui nous mettra à l'abri et nous permettra de bâtir un grand empire colonial. Là, Montchrestien développe une vision plus ambitieuse et plus généreuse que Colbert : l'expansion coloniale procurera du travail aux pauvres et aux chômeurs, jugulera l'émigration vers les pays étrangers, enfin offrira des débouchés à nos produits manufacturés, augmentant par contrecoup les possibilités d'emplois dans la métropole. L'Empire colonial n'est pas perçu comme la simple servante de la France, mais comme une partie intégrante de celle-ci et source de richesse nationale.

Montchrestien a-t-il connu ou pressenti la loi des rendements ? On peut penser que s'il se montrait si favorable aux manufactures, c'est qu'il tenait la production industrielle pour plus élastique, et donc capable d'expansion, et susceptible de fournir de plus en plus de travail et d'emplois, au contraire de l'agriculture où les rendements sont nécessairement décroissants. Enfin dernier point, que les chercheurs ne font que commencer à percevoir : l'auteur du *Traité* n'est pas un théoricien en chambre ; homme d'action constamment impliqué dans les affaires, en France et à l'étranger, lui-même entrepreneur et industriel, ayant beaucoup vu et beaucoup retenu, il offre aux historiens de l'économie une source extrêmement riche de renseignements uniques.

Jean Viardot

Traicte de l'oeconomie politique. *Dedie Av Roy, et A La Reyne Mere Dv Roy. Par Antoyne de Montchretien Sieur de Vateville. A Roven, Chez Iean Osmont, dans la Court du Palais. 1615. Avec Privilege dv Roy. In-4°, (5) ff., 177 + 199 p. + p. 179 à 220 + p. 220 (cette fois imprimée au recto du feuillet) à 402. (la numérotation 224-5 non utilisée).*
Deux états connus de la page de titre : 1°)

Avant l'adresse bibliographique (ou « commerciale ») et la date ; c'est l'état des trois exemplaires de dédicace connus, tous les trois reliés en maroquin vert à semé de fleurs de lis, tranche dorée. Ils présentent une correction manuscrite page 7 ligne 5 (Régente *devient* Majesté). *2°) Avec l'adresse « commerciale » telle que ci-dessus.*
B.N., Impr., Rés. °E 244. Exemplaire de dédicace à Louis XIII, relié en maroquin décoré de semé de fleurs de lis.

85

Théodore-Agrippa d'Aubigné
(1552-1630)
Les Tragiques
1616

Né en l'hôtel Saint-Maury près de Pons, en Saintonge, en 1552, Agrippa d'Aubigné reçut une solide éducation humaniste à Paris et à Genève. Mais à sa jeunesse studieuse n'ont pas été épargnées les horreurs de la guerre civile. En 1560, à Amboise, son père lui fait prêter serment de venger ses compagnons exécutés. Il commence vite l'apprentissage des armes dans les opérations militaires de Saintonge, avant de s'attacher à Henri de Navarre, dont il fut le serviteur fidèle. Indigné pour l'abjuration du roi, il se retire à Maillezais, en Vendée, puis se réfugie à Genève où il meurt en 1630. Ce « héros de l'épopée huguenote » était connu par son intransigeance, pour sa force d'âme et pour sa générosité ; il ne cesse de combattre pour sa foi jusqu'à son dernier jour.

Son œuvre est considérable et variée. C'est l'amour qui le fait d'abord poète quand il compose pour Diane Salviati, la nièce de la Cassandre de Ronsard, un recueil lyrique intitulé *Le Printemps* qui comprend des sonnets pétrarquistes, des stances et des odes, et qui annonce, par la violence des images et du ton, certaines pages des *Tragiques*. Il écrit aussi *L'Hiver* et un long poème didactique, *La Création,* qui n'égale pas *Les Semaines* de Du Bartas. En prose, d'Aubigné publie des mémoires *(Sa Vie à ses enfants)*, des pamphlets *(La Confession catholique du sieur de Sancy* et *Les Aventures du baron de Faeneste)*, des *Méditations sur les Psaumes*, et surtout l'*Histoire universelle*, qui est, à ses yeux, son œuvre maîtresse, et qui apparaît comme le commentaire impartial des *Tragiques*.

C'est ce long poème, commencé au lendemain du combat de Casteljaloux, en 1577, achevé sous sa forme première en 1589, et publié seulement en 1616, après la paix de Loudun, qui a contribué à la renommée d'Agrippa d'Aubigné. Poème écrit par humeur, qui se rattache à la fois à la tragédie, à l'épopée et à la satire, il comprend sept livres *(Misères, Princes, La Chambre dorée, Les Feux, Les Fers, Vengeances, Jugement)* qui font découvrir au lecteur la rancœur du poète contre les responsables des troubles d'un monde renversé, ainsi que sa confiance dans les desseins de Dieu qui rendra justice aux protestants persécutés. À la verve satirique et à l'anathème qui doivent beaucoup aux souvenirs de Juvénal ou de Lucain, se mêlent les visions d'un prophète biblique qui confèrent aux événements de l'époque la valeur de mythes éternels. Le Jugement dernier est le tableau sublime vers lequel convergent toutes les parties du poème, qui s'achève par une extase au moment où d'Aubigné, incapable de percer les secrets de l'Éternité, est réduit au silence du mystique. Le poète des *Tragiques* est l'authentique initiateur du lyrisme religieux et de cette satire prophétique que Victor Hugo saura reprendre et transformer dans *Les Châtiments*.

Publiés au moment du triomphe de Malherbe, en 1616, *Les Tragiques* n'eurent aucun succès à cause de leur violence partisane et de leurs hardiesses qui choquaient le goût classique. Il faudra attendre Sainte-Beuve et le Romantisme pour que soit tiré de l'oubli ce livre de la colère et de l'espérance, et redécouvert celui que Pierre de l'Estoile saluait comme l'un des plus beaux esprits de son siècle.

Jacques Bailbé

Les Tragiques. *Donnez au public par le larcin de Promethee. Au Dezert, par L.B.D.D. M.DC.XVI. In-4° de (15) ff. (dont 1 f. blanc), 291 p. (cotées par erreur 391) et (3) ff. (dont 1 blanc).*
Les initiales cachent le surnom de d'Aubigné: Le Bouc Du Dezert. Quelques exemplaires contiennent un feuillet d'errata. B.N., Impr., Rés. Ye. 625.

86

Théophile de Viau
(1590-1626)
Les Œuvres
1621

Issu d'une noble famille protestante de l'Agénois, Théophile de Viau fait ses études à Saumur, puis s'engage dans la carrière des lettres en devenant poète à gages d'une troupe de comédiens. Rien de plus conforme à sa nature que cette existence vagabonde, semée de rencontres et d'aventures. À Angoulême, il fait la connaissance du jeune Guez de Balzac et l'entraîne dans une folle escapade à travers les Provinces-Unies. À son retour, il entre au service du comte de Candale et se bat à ses côtés dans le camp huguenot. Inquiété une première fois et condamné à l'exil pour une affaire de mœurs, il fait jouer ses hautes protections et revient à Paris où il mène la vie brillante d'un jeune libertin ; il fréquente les cabarets et les mauvais lieux, affiche insolemment ses sentiments athéistes et publie des vers qui le propulsent au premier rang. Théophile devient le poète à la mode, le chef de file de la libre-pensée ; il se sent désormais les coudées franches, blasphème en public, répand l'esprit de révolte contre l'ordre moral et la religion. En 1621, il fait jouer *Pyrame et Thisbé*: un triomphe !

Dans l'ombre cependant, ses ennemis travaillent à le perdre, les jésuites le prennent en chasse, bien résolus à ne pas lâcher leur proie. Du haut de la chaire, Garasse fulmine contre les impiétés de ce « Veau », Voisin accumule les témoignages contre lui, vrais ou mensongers, payés même s'il le faut — qu'importe : il s'agit de l'abattre, à tout prix. En 1623, les bons pères peuvent se frotter les mains : sur une requête du Parlement, Théophile est inculpé de collaboration au *Parnasse satyrique*, recueil collectif de poèmes érotiques, où il aurait, dit-on, la plus large part. On ne lui pardonne surtout pas le sonnet qui commence par : *Phylis, tout est foutu, je meurs de la vérole,* dans lequel il fait vœu de sodomie. Cette fois, l'affaire est grave : il risque le bûcher. Théophile s'enfuit, tente de gagner les Pays-Bas. Mais il est arrêté la frontière, ramené à Paris, jeté à la prison du Châtelet, dans la cellule de Ravaillac. La dévote cabale crie vengeance, tandis que le malheureux attend son jugement dans l'humidité glacée de son cachot. Il l'attendra deux longues années. En 1625, la sentence de mort tombe enfin, bientôt commuée en bannissement perpétuel. Mais sa santé fragile ne résiste pas aux traitements qu'il vient de subir ; il meurt quelques mois plus tard, à l'âge de trente-six ans.

De Villon à Jean Genet, de Sade à Rimbaud, une lignée de réprouvés ont fait de l'écriture l'instrument de leur refus. Théophile de Viau fait partie de ceux-là. Refus de la morale chrétienne et de l'imitation veule, des vers de circonstances et des sentiments convenus, horreur des règles et des contraintes, mais foi inébranlable dans l'inspiration spontanée, revendication altière de sa « différence ». Là est le vrai scandale. Théophile n'obéit qu'au plaisir. Le caprice de l'écriture l'enchante, son imprévu l'étonne et l'émerveille. Il en fait surgir une manière unique de dire la sensualité d'un corps ou la fraîcheur d'un sous-bois. Cette voix trop singulière en son temps vibre de mille résonances avec le nôtre.

Maurice Lever

Les Œuvres dv sievr Theophile. *A Paris, Chez Iacques Qvesnel, ruë S. Iacques, à l'Enseigne des deux Colombes, près S. Benoist. M.DC.XXI. Avec privilege du Roy. In-8° de (12) ff., 180 p., 203 p., (1) p., (2) ff. bl. Les ff. préliminaires contiennent des pièces de Bois-Robert, Saint-Amant et Des Barreaux.*
Le privilège du 6 mars 1621 est partagé entre Billaine et Quesnel. On trouve donc des ex. avec l'adresse: A Paris, chez Pierre Billaine, ruë S. Iacques à la Bonne Foy. La première partie, en prose, est intitulée: Traicté de l'immortalité de l'âme, ou la Mort de Socrate ; *la seconde contient les poésies de Théophile.*
B.N., Impr., Rés. p. Ye. 2153.

LA MER
DANGEREVSE
Terres
Reconnoissance F.
Tendre sur R.
Constante amitie
Obeissance
Tendresse
Tendre sur
MER
DINIMITIE
Sensibilité
Grands Services
Empressement
Assiduité
Meschanceté
Petits Soins
Medisance
Soumission
Perfidie
Complaisance
Indiscretion
Orgueil
Nouvell



fol. 399.

erres Inconnues

Estime F.

Tendre sur E.

Bonté

Respect

endre sur In.

Exactitude

Generosité

Inclination Fleuve

Probité

Grand Cœur

LAC D'INDIFERENCE

Sincerité

Oubli

Billet doux

Legereté

Billet galant

Tiedeur

Iolis Vers

Inegalité

Grand esprit

Negligence

amitié

F.C.

2	4	6	8	10

Lieues d'amitié



Sonnet Pour mess.rs le Daufin & d'Orleans.

Destins re le cognoys vous auez arresté
Qu'aux deux fils de mon roy se partage la terre
Et qu'apres le trepas ce miracle de guerre
Soit encor adorable en sa posterité.

Leur courage aussy grand que leur prosperité
Tous les fronts orgueilleux brisera comme verre
Et qui de leurs combats attendra le tonnerre
Aura le chastiment de sa temerité.

Le Cercle imaginé qui de mesme internale
Du Nort et du Midy les distances egale
De pareille grandeur bornera leur pouuoir

Mais estans fils d'un pere ou tant de gloire abonde
Pardonnez moy Destins, quoy qu'ils puissent auoir
Ce leur sera trop peu, s'ils n'ont chacun un monde.

Autre sur l'absence d'une maitresse

[illegible] et grands bastimens, d'eternelle structure
Superbes de matiere, & d'ouurage diuers
Ou le plus digne Roy qui soit en l'Vniuers
Aux miracles de l'art fait ceder la nature.

Beau parc & beaux Jardins qui dans vostre closture
Auez tousjours des fleurs & des ombrages vers
Non sans quelque demon qui deffend aux Hyuers
D'en effacer jamais l'agreable peinture.

Lieux qui donnez aux cœurs tant d'aimables desirs
Bois, fontaines, canaux, si parmy vos plaisirs
Mon humeur est chagrine & mon visage triste

Ce n'est pas qu'en effet vous n'ayez des appas
Mais quoy que vous ayez, vous n'auez point Caliste
Et moy, Je ne voy rien quand je ne la voy pas.

[paraph]

87

François de Malherbe (1555-1628)

Les Œuvres

1630

François de Malherbe naquit à Caen, ou près de Caen, en 1555. Après des études à Caen, Paris, Heidelberg et Bâle, il refusa d'être magistrat comme ses nobles ancêtres et entra au service d'Henri d'Angoulême, grand prieur de France, qui l'emmena à Aix-en-Provence où il se maria. Il combattit en Provence contre les protestants, en Normandie avec la Ligue, revint à Aix, s'installa en 1605 à Paris où il devint une sorte de poète officiel, écuyer du roi, gentilhomme de la chambre, et un chef d'école dont les principaux disciples furent Racan et François Maynard. L'homme était d'une caractère énergique et parfois brutal. Mari aussi affectueux qu'il pouvait l'être, il pensa, lui qui n'était religieux que par convenance, faire un pèlerinage à la Sainte-Baume pour la santé de sa femme; père sensible, il pleura la mort de sa fille en 1599 et s'exposa, lors d'un voyage à La Rochelle où il était allé réclamer au roi justice contre les assassins de son fils, à des fatigues dont il mourut en 1628; il aimait les plaisirs du sexe (on l'appela *le père Luxure*), et formulait des opinions tranchées, particulièrement sur les écrivains, en des mots massacrants que nous ont rapportés Racan et Tallemant des Réaux: leur accent se retrouve dans le commentaire manuscrit qu'il a laissé des poèmes de Desportes.

Malherbe a écrit en prose de nombreuses lettres familières, des traductions du *XXXIII*ᵉ *livre* de Tite-Live et du *Traité des bienfaits* de Sénèque; mais c'est la poésie qui fait sa grandeur. « Enfin Malherbe vint... » Le maître dont le mot fameux de Boileau exaltait l'avènement exerça son autorité jusqu'au début du XIXᵉ siècle, et les premières odes de Hugo sont encore de sa tradition; plus tard un Germain Nouveau, un Paul Valéry, un Francis Ponge se sont, d'une façon ou d'une autre, rattachés à lui. Il a fondé la poésie classique: non pas du néant, car la recherche de la perfection et de la pureté formelles avait commencé avant lui avec Ronsard; ni du premier coup, car il a été lent à s'assurer de ses exigences et n'a que rarement réussi à les remplir dans leur totalité, tant il était difficile sur la propriété des termes, sur la qualité des rimes, sur la régularité des coupes dans les strophes et dans les vers, et sur l'harmonie des syllabes. Si ses poèmes sont moins impersonnels qu'on ne le dit parfois, puisqu'il y a célébré ses propres amours et y a dressé son image de poète sûr de son génie, il a surtout chanté la destinée humaine, les rois, les grands, le pouvoir politique; il a donné des sentiments collectifs sur lesquels, après les guerres de religion, la monarchie française voulait fonder la conscience nationale, une expression sublime par l'exacte correspondance de la forme et de l'idée.

De son vivant, Malherbe n'a publié que des plaquettes ou des feuilles volantes, ou inséré ses poèmes dans des recueils collectifs comme *Les Muses françoises, Le Parnasse des plus excellents poetes de ce temps, Les Délices de la poesie françoise,* etc. L'édition de 1630, posthume, la première à réunir ses œuvres, fut procurée par Arbaud de Porchères et Auger de Mauléon, à Paris, chez Charles Chapellain (vignette: un arbre et une banderole avec la devise: *Dulcia vallantur duris*). Elle est précédée d'un beau portrait du poète dessiné par Du Moustier et gravé par Vosterman, et d'un *Discours sur les œuvres de Mr de Malherbe* par Godeau. Le privilège est du 9 septembre 1628. Le premier tome contient les deux traductions et trois livres de lettres; le second, sans page de titre, les poésies, groupées en six livres selon un ordre hiérarchique, des poèmes religieux aux fragments. En raison des procédés artisanaux de fabrication, les exemplaires connus de cette édition ne sont pas tous exactement identiques. Le texte comporte de nombreuses fautes.

HENRI COULET

Les Œuvres De Mʳᵉ François De Malherbe, *Gentil-homme ordinaire de la chambre du Roy. A Paris, Chez Charles Chappellain, ruë de la Bucherie, à l'image saincte Barbe. M.DC.XXX. Avec privilege du Roy. 2 tomes en un vol. in-4° de (26) ff. (titre et portrait compris). 720 (mal chiffrées 820) et 228 p. B.N., Mss, fonds Rothschild 817.*

88

Théophraste Renaudot (1586-1653)

La Gazette

1631 →

La fin du XVIᵉ siècle est en France une des périodes les plus brillantes du savoir humain. Elle établit un lien entre l'humanisme de la Renaissance et les débuts du classicisme.

Cette floraison intellectuelle, qui va de Rabelais à Nostradamus et à Montaigne, d'Ambroise Paré à Scevola de Sainte-Marthe, et aboutira à Descartes et à Corneille, se produit au milieu des guerres de religion, des famines, des épidémies. Il s'agit donc non de vivre, mais de survivre, surtout lorsque, comme la famille Renaudot, on appartient à la « religion prétendue réformée », même si Loudun est une « place de sûreté » protestante, comptant 13 000 habitants.

Né en 1586, Théophraste Renaudot est reçu docteur en médecine à Montpellier à l'âge de vingt ans. Il perfectionne ses connaissances en Italie et à Paris avant de revenir à Loudun: « Je vins exercer dans Loudun, ma ville natale, où je rendis ma jeunesse recommandable par mon assiduité, employant la relasche que me donnoient les malades à de fréquentes anatomies, à la connaissance des simples et à la propagation des remèdes les plus curieux, comme le témoignent les livres que je donnai alors au public... »

En 1609, Richelieu prend possession de l'évêché de Luçon. Ses soucis, et ceux de son confident le père Joseph, sont alors uniquement pastoraux. Il s'agit de convertir les huguenots au moyen de discussions théologiques. Envoyé à Loudun, le père Joseph rencontre le médecin, ne le convertit pas — sa conversion aura lieu quelques années plus tard —, mais il le présente à Richelieu.

Par l'intermédiaire de ce dernier, Renaudot, mandé à la cour, est nommé médecin ordinaire du roi et invité à proposer des mesures destinées à venir à bout de la pauvreté qui désole le royaume et engendre le banditisme. Il est également chargé de réformer les hôpitaux. Dans son souci d'aider les pauvres, il est amené, pour leur procurer du travail, à créer un « bureau d'adresses » doté, le 31 mars 1628, d'un privilège royal pour une durée de cinq ans « valable en tous lieux du royaume qu'il lui semblera bon », et confirmé par le Parlement l'année suivante.

Après six ans de fonctionnement, le bureau d'adresses, complété par une entreprise de courtage « pour toutes choses vendues ou échangées » et par un Mont-de-Piété, remporte un succès considérable. Les listes que l'on peut consulter au bureau d'adresses sont maintenant imprimées et vendues. De là vient à Renaudot l'idée d'y ajouter des nouvelles venues du monde entier, à l'imitation des « gazettes » vénitiennes et des feuilles commerciales anglaises et hollandaises.

Le 30 mai 1631 paraît le premier numéro de la *Gazette*. Ce sont quatre feuilles in-4°, sans sous-titres, donnant en première page des nouvelles de la guerre entre la Turquie et la Perse, provenant de Constantinople et datées du 2 avril.

Le roi, Richelieu et le père Joseph reçoivent les trois premiers exemplaires. Le 23 novembre, la *Gazette* passe à huit pages, dont les quatre premières donnent des nouvelles de France et les quatre autres, des « Nouvelles ordinaires de divers endroits ». Le tout se vend un sou. Pour deux liards, on peut acheter soit la *Gazette* soit les *Nouvelles ordinaires*.

A partir de 1634, les numéros sont reliés en fin d'année et forment un volume d'environ 1 600 pages. Renaudot doit immédiatement affronter la concurrence, malgré son privilège, mais il reste inimitable dans la diffusion de sa feuille du bureau d'adresses, qui n'est autre que la première manifestation de la publicité écrite.

Une partie des bénéfices de la *Gazette* sert à l'entretien d'un dispensaire où les pauvres sont soignés gratuitement, ce qui attire à Renaudot la haine du plus célèbre des praticiens de l'époque, Guy Patin, qui écrit à son confrère Belin: « Si Renaudot n'étoit soutenu par le Cardinal, on lui feroit un procès criminel qui le mèneroit au bourreau. »

Le 25 octobre 1653, Théophraste Renaudot s'éteint. Il est enterré le lendemain à Saint-Germain l'Auxerrois, et la *Gazette* rend, le 1ᵉʳ novembre, hommage « aux belles productions de son esprit, si innoncentes que, les ayant toutes destinées à l'utilité publique, il s'est toujours contenté d'en recueillir la gloire... »

Désormais, la presse est établie en France. La *Gazette* paraîtra sans interruption jusqu'au 30 septembre 1915. Souvent réimprimée à Paris et en province, elle sera complétée, dès 1649 par le *Courrier françois*, fondé

par les fils de Renaudot, puis par une véritable famille de *Courriers*. Parfois objet de la méfiance du pouvoir, en rivalité avec une floraison de feuilles semi-publiques et des feuilles déjà spécialisées, littéraires ou scientifiques, tels le *Mercure galant* ou le *Journal des savants*, la *Gazette* devenue *Gazette de France* en 1761 subit aussi la concurrence des publications venues de l'étranger, celles de Hollande ou, plus tard, d'Avignon. Enfin, dès la seconde moitié du XVIIe siècle, apparaît la presse provinciale.

Le 1er janvier 1777, lorsque paraît le *Journal de Paris*, le premier quotidien français, inspiré du *London Evening Post*, il existe 28 journaux dans la capitale. L'année suivante verra apparaître son premier concurrent, le *Journal général de France*, héritier des *Annonces, affiches et avis divers* de 1751. Quant au grand format, il apparaîtra en 1789 avec la *Gazette nationale*, devenue *Moniteur universel*, destinée à rendre compte des débats des États Généraux.

JEAN WATELET

Recueil des gazettes de l'année 1631, *Dedié au Roy. Avec une préface servant à l'intelligence des choses qui y sont contenues et une table alphabétique des matières. Au Bureau d'Addresse, au grand Coq, rue de la Calandre, sortant au marché neuf, près le Palais à Paris. 1632. Avec privilège. In-4°, 76 ff.* B.N., *Impr., Rés. 4° Lc². 1. Un portrait gravé de Renaudot est placé en regard de la page de titre.*

89

MARIN MERSENNE
(1588-1648)

Harmonie universelle
1636

Fils de paysans, Mersenne naquit dans le Haut-Maine (hameau de la Soultière), fit ses études au collège du Mans et chez les Jésuites de La Flèche, où Descartes fut son condisciple. Entré en 1611 dans l'ordre des Minimes, il enseigna la philosophie avant de s'établir au couvent de la Place Royale, qu'il ne quitta plus que pour de brefs voyages, notamment aux Pays-Bas.

Dans vingt-quatre ouvrages il a abordé la philosophie, les mathématiques, l'astronomie, l'acoustique et la musique. Parmi ses innovations scientifiques, on peut citer l'usage du pendule pour mesurer l'intensité de la pesanteur et celui du télescope à miroir parabolique. Dans le domaine de la musique, son apport concerne aussi bien la théorie que la pratique. Dans ses *Harmonicorum libri XII* et surtout dans l'*Harmonie universelle*, il étudie les principes de la transmission du son et de la résonance, formule les règles gouvernant les cordes vibrantes et parvient pour la première fois à discerner la nature des harmoniques liés à une note fondamentale. Il fait un grand pas vers le tempérament égal en préconisant l'emploi des « demi-tons égaux » pour faciliter la construction des instruments de musique, multiplie les expériences sur la vitesse du son, prévoit le métronome. Son traité est aussi précieux pour l'ensemble de l'organologie et sur la pratique instrumentale et vocale de son temps. Il s'interroge aussi bien sur la musique des Hébreux que sur celle des Topinambous ou sur les chansons de Thibaut de Champagne. Il fréquente les ateliers des facteurs d'instruments capables d'expliquer leur art et interroge avec profit les interprètes. Certes, il a une tendance aux digressions et manque d'esprit critique. Son immense correspondance (Descartes, Huygens, Peiresc, Doni...), dont la publication vient d'être achevée (13 vol.), donne la mesure de sa méthode de travail. Le nouveau mode de connaissance empirique ne peut ébranler chez lui la vieille vision théologique du monde ; comme on l'a dit, « réserve faite des vérités de la foi, pour tout le reste Mersenne est positiviste » (Lenoble). Mais il est un partisan convaincu de la coopération intellectuelle et des institutions académiques : il imagine en 1640 d'organiser une compétition entre deux musiciens (le Hollandais J.A. Ban et le Français Boesset) à partir du même texte poétique, de manière à juger quel était le meilleur du point de vue des « effets » émotionnels provoqués par leur œuvre. C'est aussi à ce titre que P. Valéry le qualifie de « Richelieu intellectuel », de préférence à l'expression de « commis-voyageur des savants » qui lui est parfois donnée.

FRANÇOIS LESURE

Harmonie universelle, *contenant la théorie et la pratique de la musique où il est traité de la nature des sons, et des mouvemens, des consonnances, des dissonnances, des genres, des modes, de la composition, de la voix, des chants, et de toutes sortes d'instruments harmoniques. Paris, Sébastien Cramoisy ou Richard Charlemagne ou Pierre Ballard, 1636-1637. In-fol., 2 tomes en 1 vol. Cet ouvrage se compose de huit parties : Traitez de la nature des sons (en trois livres), (4) ff. - 228 p. ; Traitez de la voix et des chants, 180 p. ; Traité des consonnances, (6) ff. - 440 p. ; Traité des instruments à chordes, (4) ff. - 412 p. ; Des instrumens de percussion, 79 p. ; De l'utilité de l'harmonie, 68 p.* B.N., *Musique, Fol. Vm. 261.*

DISCOURS
DE LA METHODE
Pour bien conduire ſa raiſon, & chercher
la verité dans les ſciences.
PLUS
LA DIOPTRIQVE.
LES METEORES.
ET
LA GEOMETRIE.
Qui ſont des eſſais de cete METHODE.



A LEYDE
De l'Imprimerie de IAN MAIRE.
CIↃ IↃ C XXXVII.
Auec Priuilege.

90

RENÉ DESCARTES
(1596-1650)

Discours de la Méthode
1637

Les Méditations métaphysiques
1641

Sait-on jamais quand devant soi se déchire, et décisivement, le ciel de la pensée pour aussitôt se recomposer en une lumière jamais vue ? C'est d'un tel irrémédiable fondateur d'une nouvelle vision du monde que sont appelés à prendre mesure les quelques hommes entre les mains desquels vient à tomber en cette année 1637 le volume qui nous est parvenu sous le modeste intitulé de *Discours de la Méthode*. Descartes y donne à lire sa réflexion, sa seule réflexion, et, dans le même temps qu'il en assure les conditions de possibilité, il porte l'art de penser à son faîte, s'avançant le premier, frayant à la philosophie sa voie, rompant et inaugurant. Lui qui depuis toujours s'est soumis à certaines disciplines afin de s'affranchir du convenu, se donne tout entier dans la liberté aurorale de sa confession. Il récapitule sa vie pour mieux ramasser sa pensée. Descartes est l'homme d'un élargissement spirituel permanent, il travaille à sans cesse se dépasser et s'enrichir : dès sa jeunesse, le savoir accumulé ne le comble pas, et déjà, malgré sa santé précaire, il affectionne tout particulièrement l'escrime et l'équitation, ensuite, ayant choisi la carrière des armes, il l'abandonne une fois qu'il l'a éprouvée, de même que, peu après, il prend congé de sa vie mondaine pour approfondir les méditations qui l'assaillent. Le *Discours* est tout à la fois l'histoire d'une âme qui se remémore son propre parcours et la généalogie de la vérité en acte. Ce texte, si troublant par cette alliance d'autobiographie et d'émergence des lois de la raison, ne se donne pour autobiographique que par une visée philosophique précise qui est de pousser la démonstration analytique à son extrême. Ainsi, Des-

DISCOURS 3

DE LA METHODE

Pour bien conduire ſa raiſon, & chercher la verité dans les ſciences.

Si ce diſcours ſemble trop long pour eſtre tout leu en une fois, on le pourra diſtinguer en ſix parties. Et en la premiere on trouuera diuerſes conſiderations touchant les ſciences. En la ſeconde, les principales regles de la Methode que l'Autheur a cherchée. En la 3, quelques unes de celles de la Morale qu'il a tirée de cete Methode. En la 4, les raiſons par leſquelles il prouue l'exiſtence de Dieu, & de l'ame humaine, qui ſont les fondemens de ſa Metaphyſique. En la 5, l'ordre des queſtions de Phyſique qu'il a cherchées, & particulierement l'explication du mouuement du cœur, & de quelques autres difficultez qui appartienent a la Medecine, puis auſſy la difference qui eſt entre noſtre ame & celle des beſtes. Et en la derniere, quelles choſes il croit eſtre requiſes pour aller plus auant en la recherche de la Nature qu'il n'a eſté, & quelles raiſons l'ont fait eſcrire.

PREMIERE PARTIE.

LE bon ſens eſt la choſe du monde la mieux partagée; car chaſcun penſe en eſtre ſi bien pourueû, que ceux meſme qui ſont les plus difficiles a contenter en toute autre choſe, n'ont point couſtume d'en deſirer plus qu'ils en ont. En quoy il n'eſt pas vray ſemblable que tous ſe trompent: Mais plutoſt cela teſmoigne que la puiſſance de bien iuger, & diſtinguer le vray d'auec le faux, qui eſt proprement ce qu'on nomme le bon ſens, ou la raiſon, eſt naturellement eſgale en tous les hommes; Et ainſi que la diuerſité de nos opinions ne vient pas de ce que les vns ſont plus raiſonnables que les

a 2 autres,

cartes suit les méandres de son propre cheminement, il s'enferme dans le subjectivisme de sa conscience alors même qu'il replace à leur exact moment chaque point d'avancée: le doute quant aux vérités reçues, l'excellence des mathématiques, paradigmes d'une possible rencontre avec la certitude, les règles mêmes de sa méthode, la nécessité d'une morale provisoire en raison de ce que la vie ne se suspend pas dans le temps où s'accomplit la recherche de la vérité vraie, le point archimédique du *je pense, donc je suis* et la preuve de l'existence de Dieu, enfin, à partir de ces deux données et grâce à la stricte application de la méthode, l'extension au monde entier des lumières de la raison. Descartes est seul: scrutateur de soi et du monde, il reçoit chaque vérité qu'il soupèse et discute à l'infini. Cet homme qui s'abstrait pour saisir la pure pensée est néanmoins là absolument, ce qu'accuse la beauté toute de concrétude et si bouleversante de sa langue (dans le *Discours* à l'instar de sa correspondance — qui à l'égal nous touche et nous émerveille — et de la très belle adaptation qu'il a lui-même proposée de la version latine de ses *Méditations*, il laisse autant percevoir la grandeur de l'écrivain que la noblesse du penseur). Ce rapport de Descartes à soi (l'introspection littérairement fondée) est philosophiquement nécessaire dans la mesure où Descartes entend convaincre son lecteur en l'associant à la découverte, lui dévoilant la pensée dans son devenir et non pas à la façon d'un acquis. Dans les *Méditations*, il recourt une fois encore à l'ordre analytique comme mode de démonstration (celui qui obéit aux lois de la fameuse *ratio cognoscendi*) que dans ses grands textes de fondation philosophique il privilégie en regard de l'ordre synthétique dont il lui arrive certes d'user — ainsi dans ses *Principes* — mais prenant alors toujours grand soin de ne pas mêler ces deux manières d'exposer le savoir, et c'est là l'un des points de divergence absolue d'avec Spinoza, le seul véritable *alter ego* de Descartes en son siècle, pour qui la *ratio cognoscendi* et la *ratio essendi* doivent être une seule et même chose. Les *Méditations* radicalisent le point de vue de Descartes, elles ne subordonnent plus la quête

90

de l'indubitable à la visitation d'une lumière trouant çà et là le divers d'une vie, en conséquence elles s'affranchissent du récit autobiographique pour aborder frontalement les mêmes étapes du savoir: pris en soi, ces maillons de la chaîne de vérité ont la densité d'un parcours quasi mystique du paysage de la raison. Manifeste des vérités pures que l'entendement parvient à mettre au jour pour peu de voir clair en soi, minéralité glorieuse de l'esprit que seule vient pondérer une propension presque sensuelle à l'image, à la métaphore, telles sont les *Méditations*... Descartes, en ces deux écrits complémentaires, livre le fond de sa doctrine à partir de quoi bâtir à l'infini: c'est que toute vérité qui n'y est pas explicitement formulée s'en dégage aisément par voie de simple déduction ainsi que le montrent les *Réponses* qu'il a faites aux *Objections* qui étaient adressées à ses *Méditations* comme l'ensemble de sa correspondance. Descartes s'affronte à la lumière du vrai qui le nourrit sans répit, et, ayant pesé au plus juste les conséquences de notre finitude, il peut s'avancer avec sérénité sur la voie de la connaissance. Il y a chez cet homme qui se défie résolument du savoir livresque et s'ouvre non sans passion à la vie, voyant en elle la réserve de biens dans laquelle l'esprit doit puiser avec bonheur, une sorte d'héroïsme de la pensée qui transparaît pathétiquement dans la sixième partie du *Discours* et à quoi répond son existence qu'il sacrifiera d'une certaine façon à la divulgation de sa doctrine, sa mort au « pays des ours » (si loin des « jardins » de son enfance et du principe de quiétude qui gouverne la période hollandaise de sa vie) étant comme l'implicite prix à payer en vue de la ratification définitive de sa pensée qui l'a seule résolu à partir pour la Suède. La solitude à laquelle Descartes s'astreint n'empêche pas de sa part un intense commerce avec les grands esprits de son temps qui savent se tenir à l'orée d'un monde dont il est, lui, à la fois l'annonciateur et le premier représentant. Jaugeant l'altière singularité de sa pensée, on ne peut se défendre de trouver pour le moins osé — sinon un peu léger, voire même insultant — l'usage de son nom pour désigner une manière de penser qui traduirait celle de tout un peuple, et particulièrement la pente la plus banale du génie d'un peuple quitte à en figurer la quintessence. Esprit cartésien n'est synonyme d'esprit français que si l'on met et Descartes lui-même et son effort philosophique et les tentations heureusement contradictoires de l'esprit français entre parenthèses, car il s'en faut qu'une nation puisse se proposer à soi-même comme expression exemplaire à son identité un homme aussi irréductible, une individualité à ce point hors norme et si éloignée de l'ordre du grégaire. Pas davantage la pensée de Descartes ne peut se ramener à un usage un peu court de la raison tant, à l'image de son auteur, elle se révèle infiniment complexe: il y a là une bien étrange déviance caricaturale à entretenir quelque confusion entre ce qui est l'exception et ce qui ne masque que très imparfaitement la platitude la plus commune. Descartes au contraire nous tient constamment sous le coup d'une trop vive brûlure, l'aveuglement de l'évidence que sa lecture suscite s'apparentant à l'éclat d'une lumière née déjà du « tremblement des concepts ». Si une morale peut se dégager de son destin et qui entend le laisser à lui-même, lui, René Descartes, dans la somptuosité de son avènement, elle nous vient par-delà l'Occident, confirmation inattendue de ce que notre intuition au plus profond perçoit comme flagrant, d'une contrée d'autant plus juste à son égard qu'elle est délestée de tout fatras interprétatif: son traducteur en bengali se trouvant être le même que celui de Rimbaud, ceci se donne à lire telle l'affirmation d'une parenté absolue qui s'établit hors nomenclature moins pour souscrire à la beauté d'une énigme un rien capricieuse qu'en vue de rendre à deux transparences l'unicité d'une plus grande clarté.

YVES PEYRÉ

Discours de la Methode *Pour bien conduire sa raison, & chercher la verité dans les sciences. Plus La Dioptrique. Les Meteores. Et La Geometrie. Qui sont des essais de cete Methode. A Leyde De l'Imprimerie de Ian Maire. M D CXXXVII. Avec Privilege. In-4°, (1) f. titre, p. 3-78,* (1) *f., 413 p. et (17) ff.*
Le Discours occupe les 78 premières pages; les autres ouvrages sont ornés de figures sur bois dans le texte. Le privilège hollandais est du 20 décembre 1636, le privilège français du 4 mai 1637 et l'achevé d'imprimer du 8 juin. B.N., Mss, fonds Rothschild, 129.

Renati Des-Cartes, Meditationes De Prima Philosophia. *In qua Dei existentia et animæ immortalitas demonstratur. Parisiis, Apud Michaelen Soly, via Iacobea, sub signo Phoenicis. M.DC.XLI. Cum Privilegio, & Approbatione Doctorum. In-8°, (10) ff. (dont 2 titres), 602 p., plus 1 f. pour le privilège et l'errata. B.N., Impr., R. 13444. Une seconde édition latine, plus complète, paraît en 1642 à Amsterdam chez Louis Elzevier.*

Les Meditations Metaphysiques de Rene Des-Cartes *touchant la première philosophie, dans lesquelles l'existence de Dieu, & la distinction réelle entre l'âme & le corps de l'homme, sont demonstrées. Tra-*

duites du Latin de l'Auteur par M. le D.D.L.N.S. Et les objections faites contre ces Meditations par diverses personnes tres doctes, avec les réponses de l'Auteur Traduites par M. C.L.R. A Paris, Chez la Veuve Iean Camusat, et Pierre Le Petit, rue S. Iacques, à la Toyson d'Or. M.DC.XLVII. Avec privilege du Roy. In-4°, (10) ff. (dont titre) et 607 p.
Les traducteurs sont le duc de Luynes et Claude Clerselier; Descartes aurait revu lui-même les traductions. B.N., Impr., Rés. R. 983.

91

Pierre Corneille
(1606-1684)
Le Cid
1637
Le Théâtre
1660

Il n'y a presque rien à dire de la vie du Rouennais Corneille, avocat qui jamais ne plaida, auteur fêté un temps, celui du *Cid* (1637), d'*Horace*, de *Cinna* et de *Polyeucte* (1640-1641), mais plus souvent contesté et même confronté à l'échec (chute de *Pertharite,* 1651; d'*Attila,* 1667...), que compensèrent mal les honneurs officiels ou le succès de sa dernière tragédie, *Suréna* (1674). L'homme semble n'avoir été ni liant, ni modeste. C'est l'écrivain qui, jusque dans les aspérités les plus rugueuses de son œuvre, peut nous parler encore et nous passionner.

Le Cid est la neuvième pièce d'un auteur qui, avant cette « tragi-comédie » dont le triomphe, et la querelle qu'il suscita, élargirent soudain son renom, avait tenté de trouver dans diverses directions la vérité nouvelle d'un théâtre alors à peine stabilisé, moins d'un siècle après que l'interdiction des mystères par François Ier l'avait rendu à la scène profane. Dans la comédie, Corneille avait enrichi les recettes à la mode: le romanesque (*Clitandre,* 1631), le réalisme (*La Galerie du Palais,* 1633), ou la fantaisie (*L'Illusion comique,* 1636), en créant des personnages consistants et désireux de prendre en main leur destin et leurs passions, fût-ce au sein du débat le plus outré, comme on le voit aussi dans la tragédie de *Médée* (1635). En choisissant d'adapter pour la saison 1636-1637 une œuvre de l'Espagnol Guillén de Castro, Corneille n'en est donc pas, contrairement à son héros Rodrigue, à son « coup d'essai », et on retrouve dans sa pièce, sans doute une des plus célèbres de tout le théâtre français, la richesse composite de ce qui avait jusqu'alors préparé l'éclosion de son génie lyrique et héroïque: cette célébration de la « gloire », sentiment complexe et contradictoire au nom duquel le personnage cornélien définit à quelles conditions il se jugera digne de sa propre estime.

Cette morale du sacrifice ne disparaît pas après *Polyeucte*, mais s'inscrit dans un parcours par lequel Corneille tente divers renouvellements. Son art de bâtisseur d'intrigues et sa passion croissante pour l'analyse historique et politique le mènent, au risque d'être mal compris, à proposer une série de pièces dites implexes: bien à tort oubliées, elles apparaissent parfois étonnamment modernes au lecteur curieux, qui n'a jamais à regretter de les avoir éveillées de leur sommeil: l'excès de l'honneur (Cornélie, dans *La Mort de Pompée,* 1643) et celui de la cruauté (Cléopâtre, dans *Rodogune,* 1645); l'analyse de la timidité (Prusias, dans *Nicomède,* 1651) ou de la tendresse (Eurydice, dans *Suréna*); la virtuosité des quiproquos (la substitution d'enfants, dans *Héraclius,* 1647); l'héroïsme sentimental, presque préromantique, de l'inégal *Don Sanche d'Aragon* (1649), tout dans ce Corneille ignoré révèle un auteur multiforme, lecteur passionné d'histoire romaine (*Sophonisbe,* 1663; *Othon,* 1664), et surtout écrivain-penseur constamment soucieux de définir lucidement ses choix.

C'est à ce titre que l'édition la plus significative des *Œuvres* de Corneille est celle où, dès 1660, il revient sur ce qu'il a écrit jusqu'alors. À côté d'amendements de style qui sacrifient — certains le regrettent — telles images les plus précieuses ou les plus baroques des œuvres de jeunesse, y compris *Le Cid,* Corneille consacre à chaque pièce un « Examen » où se mêlent de façon passionnante l'autocritique et la justification; on y voit, comme dans les trois *Discours* publiés en tête de chacun des trois volumes *(De l'utilité et des parties du poème dramatique; Sur la tragédie; Sur les trois unités, d'action, de jour et de lieu),* combien Corneille a contribué à imposer, face à l'indécision de ses adversaires académiques, un système cohérent, mais nullement figé, de mise en scène des conflits de l'honneur. Racine a bâti sa propre carrière sur la base des recherches et des préceptes cornéliens, et si Boileau, puis les faiseurs du néo-classicisme voltairien, ont ossifié cet héritage au point de le faire passer pour un simple ensemble de recettes, c'est à nous de revenir sans cesse, ou plutôt de venir pour de bon à cet



92

immense Corneille inconnu. Là, soyons sincères: combien de ses *trente-quatre* comédies et tragédies connaissons-nous?

Patrick Berthier

Le Cid *Tragi-Comedie. A Paris, Chez Augustin Courbé, Imprimeur & Libraire de Monseigneur frere du Roy, dans la petite Salle du Palais, à la Palme. M.DC.XXXVII. Avec privilege du Roy. In-4°, (4) ff. et 128 p. L'achevé d'imprimer est du 23 mars 1637. Il existe quelques exemplaires au nom de François Targa. B.N., Mss, fonds Rothschild 1138.*
Le Theatre de P. Corneille. *Reveu & corrigé par l'Autheur. I. [-III] Partie. Imprimé à Rouen, Et se vend A Paris, Chez Augustin Courbé, au Palais, en la Gallerie des Merciers, à la Palme. Et Guillaume de Luyne, Libraire Iuré, dans la mesme Gallerie à la Iustice. M.DC.LX. Avec privilege du Roy. 3 vol. in-8° avec figures. B.N., Mss, fonds Rothschild, 1129.*

92

Abraham Bosse
(1602-1676)
Traité des manières de graver
1645

Abraham Bosse, graveur en taille-douce parisien d'origine tourangelle, de confession protestante, a produit un œuvre abondant et touffu (environ mille cinq cents pièces) qui se caractérise par l'élégance et la précision. Remarquable technicien, il sut garder à l'eau-forte sa légèreté tout en lui donnant la rigueur du burin. Sa façon spirituelle de décrire les mœurs de son époque lui mérita la



92

faveur de ses contemporains et l'inaltérable sympathie des historiens du XVIIe siècle. Passionné par les problèmes géométriques et mathématiques, Bosse fut l'interprète à la fois graphique et verbeux (il publia en les illustrant plusieurs traités sur ces questions) de Girard Desargues. Son tempérament querelleur et obstiné le fit exclure en 1661 de l'Académie royale de peinture et sculpture où il donnait des leçons de perspective depuis 1648. Exemplaire militant de l'estampe et pédagogue forcené, il se rendit utile à des générations d'artistes par la publication de son *Traité des manières de graver* en 1645.

Cet ouvrage est un manuel très complet à destination non pas des simples amateurs d'estampes mais des praticiens de cet art. Après une brève introduction historique, Bosse donne des détails techniques sur la composition des vernis et des acides, sur les instruments et la manière de les utiliser. Il explique également comment imprimer les estampes et fournit tous les éléments permettant de construire la nécessaire presse à taille-douce. Bien que ce soit surtout l'historien de l'estampe qui tire profit de ce petit livre, un graveur d'aujourd'hui peut y trouver encore bien des informations.

Le *Traité* de Bosse a connu un succès fort honorable, parce qu'il avait le mérite d'être le premier du genre, mais aussi grâce à ses qualités pédagogiques. Il fut traduit en anglais (par le graveur William Faithorne) et en néerlandais dès 1662, en allemand (par Georg Andreas Böcklern) dès 1669, chacune de ces traductions connaissant diverses éditions jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Il existe même une version portugaise.

En France, après la mort de Bosse, le livre n'a cessé d'être amélioré, au gré des innovations techniques. Ainsi, en 1701, parut une nouvelle édition « augmentée de la nouvelle manière de se servir des eaux-fortes par M. [Sébastien] Le Clerc ». L'éditeur Charles-Antoine Jombert, qui fit tant pour l'estampe et le livre illustré savant, donna en 1745 une édition augmentée d'un chapitre sur la manière noire, avec deux planches explicatives nouvelles et trois vignettes d'après Cochin décrivant de façon très instructive les activités d'un atelier de taille-douce, le chapitre sur la presse et la façon de la construire étant amélioré et agrémenté de nouvelles planches. Enfin Jombert donna en 1758 une dernière édition comportant un chapitre nécessaire sur la technique nouvelle de la manière de crayon avec deux planches explicatives gravées par Louis-Marin Bonnet.

MAXIME PRÉAUD

Traité des manières de graver en taille douce sur l'airain *par le moyen des eaues fortes et des vernix durs et mols. Ensemble de la façon d'en imprimer les planches et d'en construire la presse. Par A. Bosse de la ville de Tours, graveur en taille douce. A Paris, M.DC.XLV. In-8°, [titre-front., 3 p. n.ch. comportant une dédicace gravée], 75 p., titre gravé et 17 pl. h.-t.*
Certains exemplaires, comme celui du Cabinet des Estampes, sont reliés avec: Statuts, ordonnances et reglements de la communauté des maistres ès arts de peinture, sculpture, gravure et enluminure... de Paris... *Avec la liste des noms et surnoms des maistres, suivant l'ordre de leurs receptions. Paris, Impr. C. Chenault [1682], in-8°, 72 p. B.N., Est., Yc. 184. In-8°.*

93

CLAUDE FAVRE DE VAUGELAS
(1585-1650)

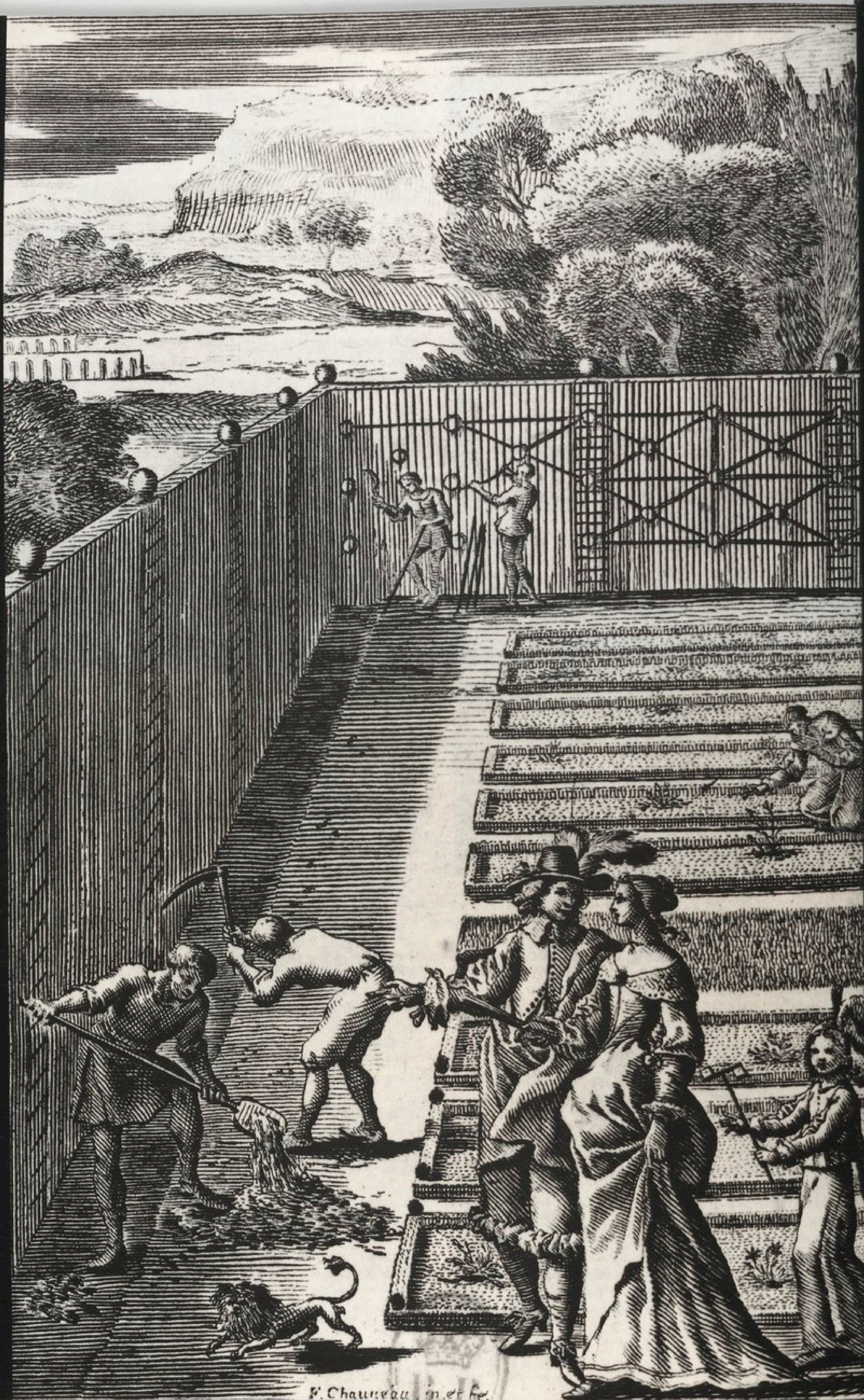
Remarques sur la langue française
1647

Né à Meximieux, petite ville de l'ancienne Bresse, Claude Favre, baron de Péroges, sieur de Vaugelas vint tôt à Paris et s'attacha, comme chambellan, à Gaston d'Orléans. Fréquentant la Cour et les salons, il fut, en 1634, un des membres fondateurs de l'Académie française. Il y présenta, en 1637, des *Observations* qui, modifiées et complétées, ne parurent que dix ans plus tard sous le titre *Remarques sur la langue française*. A sa mort, Vaugelas laissait, outre une traduction inachevée de Quinte-Curce éditée en 1653 par Chapelain et Conrart, des notes qui furent publiées par Aleman en 1690 sous le titre *Nouvelles Remarques*.

La présentation du livre de 1647 justifie son titre: il est constitué, après une préface où l'auteur définit ses intentions, d'une longue suite de remarques qui se succèdent sans ordre. Cette absence d'organisation est délibérée: il ne s'agit aucunement, pour l'auteur, de construire une grammaire *générale et raisonnée*, comme le sera, quelques années plus tard, la grammaire de Port-Royal, mais, pour une seule langue, le français, de définir, sur chaque point examiné, l'usage ou plutôt le bon usage, c'est-à-dire « la façon de parler de la plus saine partie de la Cour, conformément à la façon d'escrire de la plus saine partie des Autheurs du temps ». Cet usage doit être respecté, même lorsqu'il fait beaucoup de choses sans ou contre la raison. Le livre définissait une norme aristocratique que les contemporains s'efforcèrent de respecter en *parlant Vaugelas*, selon l'expression de Molière. De là l'importance du livre dont l'influence devait se prolonger longtemps.

PIERRE LARTHOMAS

Remarques sur la langue françoise utiles à ceux qui veulent bien parler et bien escrire. *A Paris, Chez la Veuve Iean Camusat, et Pierre Le Petit, Imprimeur & Libraire ordinaire du Roy, ruë Sainct Iacques, à la Toison d'Or. M.DC.XLVII. Avec privilege du Roy. In-4°, (1) f. de frontispice (grav. en taille-douce de F. Chauveau), (27) ff. (dédicace, préface, errata, avertissement, privilège), 593 p. (chiffrées 1-256, 297-495, 456-593), (1) p. d'Avertissement, et (11) ff. de table. B.N., Impr., Rés. X. 917.*


F. Chauveau in. et fe.

94

NICOLAS DE BONNEFONS

(XVIIe siècle)

Le Jardinier françois

1651

Les Délices de la campagne

1654

Le Grand Siècle voit éclore, en sa seconde moitié, une pléiade d'écrivains culinaires qui ont codifié la grande cuisine. En effet, les traités originaux de La Varenne (*Le Cuisinier françois,* 1651), de Massialot (*Le Cuisinier royal et bourgeois,* 1691), ceux de Bonnefons singulièrement, marquent l'avènement de la cuisine française classique.

Gentilhomme campagnard, Nicolas de Bonnefons séjournait trois mois de l'année à la Cour comme valet de chambre du jeune roi Louis XIV, et le reste du temps sur ses terres.

Avec *Le Jardinier françois,* Bonnefons « incarne la naissance de l'arboriculture fruitière avant La Quintinie » (André J. Bourde). L'ouvrage divisé en trois livres traite respectivement des arbres fruitiers, du jardin potager et des conserves. L'auteur dresse une liste des fruits du verger, classés selon les saisons. Leur variété est impressionnante ; ainsi, relève-t-on jusqu'à soixante-quatorze sortes de poires différentes.

Les Délices de la campagne font suite au manuel précédent. Bonnefons s'insurge contre « le gargotage des cuisiniers qui déguisent et garnissent leurs plats en confusion ». Après l'anarchie du Moyen Âge et la fantaisie de la Renaissance, alors que la cuisine sentait encore un peu trop le lard, la cannelle et le gingembre, il fait un pas décisif vers le naturel et la simplicité, même si ces recettes n'accèdent pas toujours à cette dignité. Il préconise l'usage des « racines », autrement dit des légumes, si méprisés alors. Il recommande de les faire cuire avec la peau et de les éplucher une fois cuits pour conserver tout le goût. Il insiste pour que viande et poisson ne soient pas dénaturés par les condiments ; il importe de dégager la saveur naturelle, le « vray goust » de chaque produit.

Ces deux ouvrages, anonymes, seront maintes fois réimprimés jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, car ils offrent un ensemble de recettes non seulement variées mais pratiques, dans la mesure où elles peuvent être adaptées et combinées selon les circonstances.

LAURENT COULET

Le Jardinier françois, *qui enseigne à cultiver les arbres, & herbes potagères. Avec la manière de conserver les fruits, & faire toutes sortes de confitures, conserves et massepans. Dédié aux dames. A Paris, chez Pierre Des-Hayes [...], 1651. Petit in-12, (10) ff., 374 p., (1) f., frontispice et trois figures gravées par F. Chauveau. B.N., Impr., S. 15353.*
Les Délices de la campagne. *Suitte du Jardinier françois ou est enseigné a préparer pour l'usage de la vie tout ce qui croist sur la terre & dans les eaux. Dédié aux dames Mesnagères. A Paris, chez Pierre Des-Hayes [...], 1654. Petit in-12, (12) ff., 1 f. blanc, 384 p., frontispice et trois figures gravées par F. Chauveau. Collection particulière.*

95

PAUL SCARRON

(1610-1660)

Le Roman comique

1651-1656

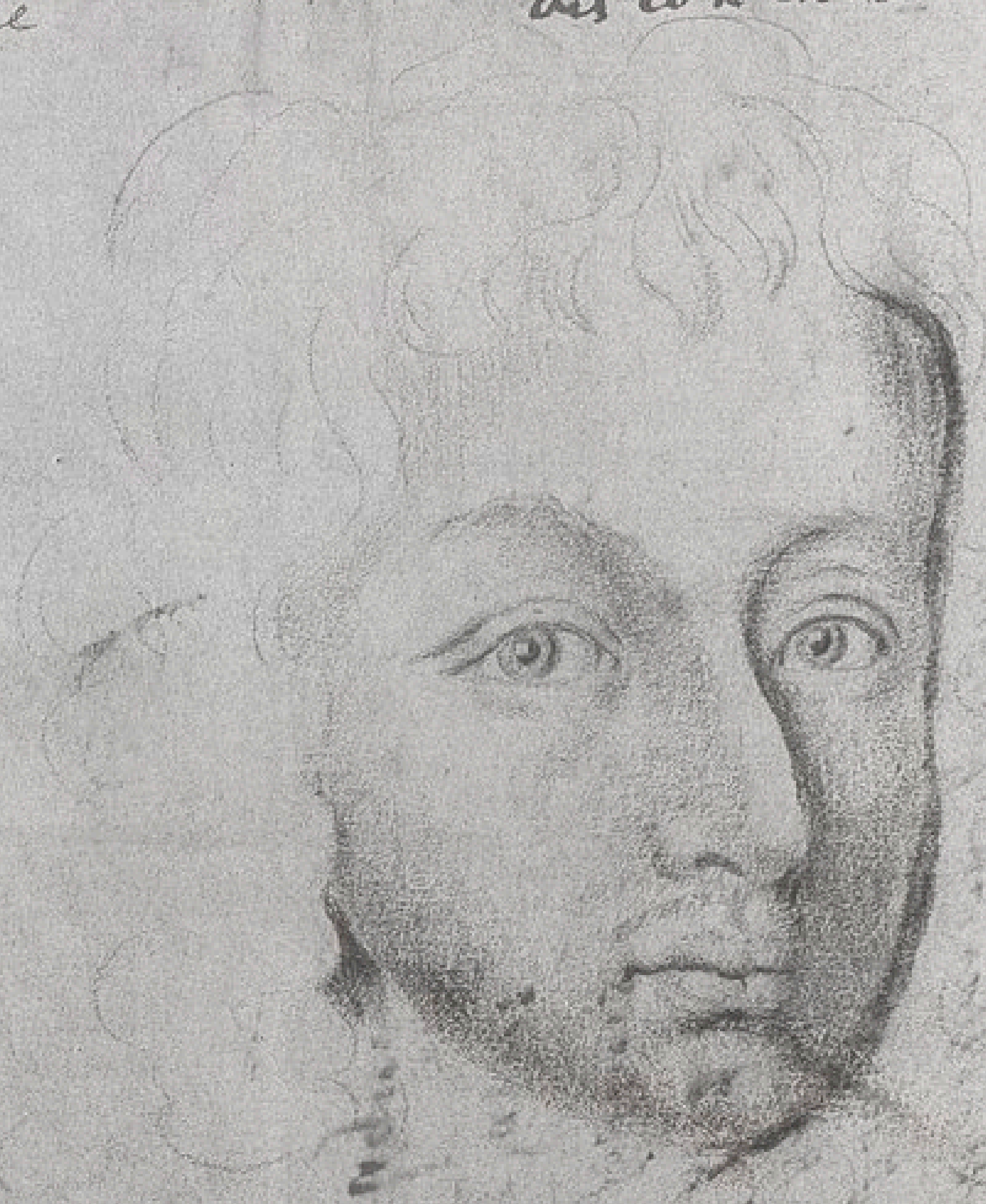
De la vie de Paul Scarron, né à Paris le 4 juillet 1610, mort à Paris le 6 octobre 1660, nous retiendrons seulement les points suivants : ayant pris, en dépit de lui-même, les ordres mineurs, il vécut au Mans de 1633 à 1640, d'abord comme « domestique » de l'évêque, puis comme chanoine de Saint-Julien ; ce séjour lui inspira l'idée de situer au Mans et dans la région l'action du *Roman comique*. Il fut atteint en 1638 d'un rhumatisme tuberculeux qui le rendit de plus en plus impotent et contrefait et dont il mourut ; esprit vigoureusement gai, il riait de ses souffrances violentes et incessantes. Pendant sa courte existence, il polémiqua contre Corneille, contre Cyrano de Bergerac, contre Gilles Boileau, fut ennemi de Mazarin et ami des frondeurs, et, paralysé sur sa chaise, tint dans ses dernières années un salon où il recevait mondains et gens de lettres. Il avait en effet résigné son canonicat et épousé en avril 1652 une jeune orpheline sans fortune, Françoise d'Aubigné, celle que Louis XIV plus tard fera marquise de Maintenon et épousera secrètement.

Scarron est le créateur du burlesque, en quoi il ne faut pas voir seulement la caricature dénigrante de l'épopée et du roman héroïque, mais une forme d'imagination jaillissante et une saisie originale de la réalité, servies par un style plein d'invention. Excellent poète, Scarron a publié plusieurs recueils de vers burlesques, odes, sonnets, stances, chansons, satires, épigrammes, etc., le poème du *Typhon* et celui du *Virgile travesti* ; ses comédies, dont les plus célèbres, *Dom Japhet d'Arménie* et *Jodelet ou le Maître-valet* sont longtemps restées au répertoire, font de lui notre meilleur auteur comique avant Molière, qui lui a parfois emprunté ; en prose, il a écrit *Le Roman comique* et adapté de l'espagnol des nouvelles dont les unes sont insérées dans son roman et les autres réunies dans le recueil des *Nouvelles tragi-comiques*.

La première partie du *Roman comique* parut en 1651 et fut rééditée, avec quelques légères corrections, en 1655 ; la seconde partie parut en 1656. L'œuvre est inachevée ; Scarron travaillait à la troisième partie pour laquelle il avait obtenu un privilège, quand il mourut. Rien de ce qu'il en avait rédigé n'a subsisté, sauf une phrase qu'il cite lui-même (mais était-il sérieux ?...) dans une lettre du 8 mai 1659. Le mot *comique* a deux sens : il désigne ce qui se rapporte au théâtre, et en effet Scarron raconte les aventures d'une troupe de comédiens ; mais il qualifie aussi un genre de récit qui s'était développé parallèlement au haut romanesque, et qui, au lieu de narrer des faits héroïques et de peindre de grands sentiments, faisait agir des personnages sans éclat dans la banalité de leur vie quotidienne : c'était l'« histoire comique », qui voulait représenter le réel, faire la satire des mœurs, et du même coup dénoncer l'invraisemblable du grand roman sentimental et héroïque. Ce genre, où le romanesque voisine encore avec le réalisme dans les récits de Théophile de Viau et de Tristan Lhermite et dans le *Francion* de Sorel, aboutira en 1666 au roman le plus anti-romanesque du XVIIe siècle, *Le Roman bourgeois* de Furetière. Scarron fait alterner les deux manières : le comique est dans les incidents, accidents, bagarres, rencontres surprenantes qui jalonnent la route de comédiens ambulants ; le romanesque, dans les histoires insérées, mais aussi dans le mystère qui entoure le Destin, Léandre, l'Étoile, Angélique, et dans ce qu'on devine de leur sort. Jusque dans le style, les deux formes de récit différaient. Mais il est probable que le comique et le sentimental se seraient rejoints au dénouement, et il est certain qu'un même bonheur de raconter, qu'un même élan de verve anime toute l'œuvre.

HENRI COULET

Le Romant comique. *A Paris, Chez Toussainct Quinet, au Palais sous la montée de la Cour des Aydes. M.DC.LI. Avec privilege du Roy. In-8° de (8) ff. y compris le frontispice (daté 1652, scène de farce) et le titre, 527 p. (la pagination saute sans manque de 320 à 331), (2) ff. pour le privilège (20 août 1650) et l'achevé d'imprimer (15 septembre 1651). B.N., Impr., Rés. Y². 2112 (sans le front., les ff. lim. reliés à la fin).*
Le Romant comique. *De Mr. Scarron. Seconde partie. Dediee a Madame Foucquet la Surintendante. A Paris, Chez Guillaume de Luyne, Libraire Iuré, au Palais, dans la Salle des Merciers, à la Iustice. M.DC.LVII. Avec privilege du Roy. In-8°, (7) ff. (avec l'épître « A Madame la Surintendante » et la Table des chapitres), 541 p., (1) f. pour le privilège (18 décembre 1654) et achevé d'imprimer (20 septembre 1657). Guillaume de Luynes était le gendre de Toussaint Quinet. B.N., Impr., Rés. Y². 2113.*


12 tt
Domat
Mon pere sest servi de ce corps de droit pour son ouvrage des lois civiles
portrait de Mr pascal fait par mon pere
Du feligonde
conseiller à la cour impériale de riom

96

Blaise Pascal

(1623-1662)

Les Provinciales

1656-1657

Pensées

1669

Né en 1623 à Clermont-en-Auvergne, mais devenu bientôt Parisien, Pascal reçut d'un père magistrat une éducation très complète, qui lui permit de briller fort jeune dans les sciences : inventeur de la machine arithmétique, ancêtre des ordinateurs, il ouvrit aussi la voie au calcul des probabilités et au calcul infinitésimal, tout en imposant l'idée du vide dans la nature. Au-dessus de la science, il plaçait pourtant la connaissance de l'homme ; il voyait dans l'« honnêteté », qualité sociale majeure, le suprême bien humain. Mais science et « honnêteté » perdirent leur prestige dans son esprit lorsqu'il se fut converti à la forme exigeante de christianisme que diffusait l'abbaye de Port-Royal. Après 1654, l'essentiel de son œuvre fut de caractère religieux et spirituel, prenant aussi l'allure d'un combat pour la vérité : celle de Port-Royal contre ses adversaires, principalement jésuites, dans *Les Provinciales* ; celle du christianisme contre les « libertins » dans les *Pensées*. Sa santé fragile et sa mort prématurée ne lui permirent pas d'achever ce dernier ouvrage.

Adressées — du moins les premières — à un provincial fictif, traitant à la fois des conflits du moment entre Port-Royal et ses adversaires et des problèmes généraux de la grâce et de la morale chrétienne, adoptant une grande variété de tons, de l'ironie à l'invective, les dix-huit *Provinciales*, chacune occupant un cahier in-4° de 8 ou 12 pages, ont été mises en circulation une à une, anonymement et clandestinement, de janvier 1656 à mai 1657. Au terme de cette campagne, en l'été 1657, les feuilles ont été regroupées en volumes, avec des pièces complémentaires et sous un titre d'ensemble, où l'auteur, demeuré inconnu de ses contemporains, se donne le pseudonyme de Louis de Montalte. D'autres éditions, de format in-12 ou in-8°, ainsi que des traductions, latine et anglaise, parurent en l'espace de quelques années. L'ouvrage le plus lu à son époque, *Les Provinciales* ont contribué à imposer un art d'écrire classique.

Les *Pensées* occupent une place unique parmi les ouvrages d'apologétique à cause de leur profondeur philosophique et religieuse et de la puissance de leur style. Leur intérêt tient aussi à la forme exceptionnelle sous laquelle elles nous sont parvenues. Demeurées inachevées, elles se composent d'environ un millier de fragments, dont l'édition posthume de 1669 n'a retenu que les plus accessibles, les soumettant à des retouches et les classant dans un ordre arbitraire. Les papiers originaux, autographes pour la plupart, ont cependant été conservés, collés en désordre sur un album : manuscrit universellement célèbre de la Bibliothèque nationale. C'est ce document qui, depuis 1842, a servi de source aux éditions modernes, qui se veulent exactes et complètes. De plus, depuis 1938, l'attention s'est portée sur une copie des originaux, antérieure à leur collage et qui respecte un classement dû à Pascal lui-même. Les éditeurs les plus récents, s'attachent, pour la plupart, à le suivre de près.

Jean Mesnard

Les Provinciales *ou les Lettres escrites Par Louis de Montalte A un Provincial de ses amis. & aux RR. PP. Iesuites : Sur le sujet de la Morale, & de la Politique de ces Peres. A Cologne, Chés Pierre de la Vallée, M.DC.LVII. In-4°, titre, (3) ff. d'Avertissement, 12 lettres de chacune 8 p.,* Réfutation de la réponse à la douzième lettre *(8 p.), lettres 13 à 15 de 8 p. chacune, lettres 16 à 17 de 12 p. chacune. B.N., Mss, fonds Rothschild 78.*

Pensées *de M. Pascal sur la religion, et sur quelques autres sujets, Qui ont esté trouvées après sa mort parmy ses papiers. A Paris, Chez Guillaume Desprez, ruë Saint Jacques à Saint Prosper. M.DC.LXIX. Avec Privilege & Approbation. In-12 de (41) ff., 365 p. et (10) ff. de table. B.N., Impr., Rés. D. 21374.*

Le recueil autographe original des Pensées *(B.N., Manuscrit français 9202) se compose de fragments collés sur de grandes pages blanches pour en éviter la dispersion et la perte. Pascal prenait en effet ses notes sur de vastes feuilles de papier (23,5 × 35 cm ou la moitié). Il les séparait d'un trait et avait soin de mettre une petite croix en haut de la page. Lorsqu'il décida de les classer (2[e] semestre 1658), il découpa ces grandes feuilles et confectionna des liasses retenues par un fil ou une tige métallique. Certains trous d'enfilure n'ont pas été rognés lors du collage et sont donc toujours visibles.*

LES PROVINCIALES

OV

LES LETTRES ESCRITES

Par

LOVIS DE MONTALTE

A

VN PROVINCIAL DE SES AMIS,

&

AVX RR. PP. IESVITES:

Sur le sujet de la Morale, & de la Politique de ces Peres.



A COLOGNE,

Chés Pierre de la Vallée,

M. DC. LVII.

96

97

Savinien de Cyrano de Bergerac

(1619-1655)

Histoire comique contenant les États et Empires de la Lune

1657

Savinien de Cyrano, né à Paris au début de mars 1619, prit le nom de Bergerac d'un petit fief acheté par son grand-père dans la vallée de Chevreuse. Sans grande fortune, après ses humanités au collège de Beauvais, il s'engagea comme cadet dans la compagnie des gardes commandée par Carbon de Casteljaloux ; son ami et biographe Le Bret prétend l'y avoir obligé pour l'arrêter « sur un mauvais penchant ». Cyrano se rendit célèbre par son courage et par ses duels. Dans la guerre de la France contre les Habsbourg, il fut blessé d'un coup de mousquet (1639), puis d'un coup d'épée (1640), et dut mettre fin à sa carrière militaire. L'étude fut dès lors, selon Le Bret, « l'unique emploi auquel il s'adonna jusqu'à la mort ». Exagération, sans doute, car il semble que Cyrano se soit ruiné au jeu, mais son étude fut sérieuse et ses écrits prouvent une solide connaissance de la philosophie antique et moderne, de Lucrèce, de Sénèque, des « naturalistes » italiens Giordano Bruno et Campanella, de Montaigne, de Charron, de ses contemporains Descartes et Gassendi. Il publia des *Mazarinades* (1649), des *Œuvres diverses* (1654), dont une tragédie : *La Mort d'Agrippine*, une comédie : *Le Pédant joué*, des *Lettres diverses*, *Lettres satyriques*, *Lettres amoureuses*. Il n'eut pas le temps de publier ses deux romans, *Les États et Empires de la Lune* et *Les États et Empires du Soleil*, qui furent édités par Le Bret, l'un en 1657, l'autre dans le recueil de *Nouvelles Œuvres* en 1662. Malade, mal remis de ses blessures, victime d'un accident, il mourut le 28 juillet 1655.

Incredules les plus Credules ils croyent les miracles de Vespasian
pour ne pas croire ~~et~~ ceux de Moyse

[illegible]

[illegible]

Titres particuliers.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Ennuy

[illegible]

[illegible]

+

L'an de grace 1654

Lundy 23 novembre jour de St Clement pape et martir et autres au martirologe.

Veille de St Chrysogone martir et autres.

Depuis environ dix heures et demi du soir jusques environ minuit et demi.

Feu

Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob

non des philosophes et des scavans.

Certitude, certitude, sentiment, joye, paix.

~~Dieu de Jesus Christ~~

Dieu de Jesus Christ.

Deum meum et Deum vestrum.

Ton Dieu sera mon Dieu.

Oubly du monde et de tout hormis Dieu.

Il ne se trouve que par les voyes enseignées dans l'Evangile.

Grandeur de l'ame humaine.

Pere juste le monde ne t'a point connu, mais je t'ay connu.

Joye joye joye pleurs de joye.

Je m'en suis separé.

Dereliquerunt me fontem aquae vivae.

Mon Dieu me quitterez vous.

Que je n'en sois pas separé eternellement.

Cette est la vie eternelle qu'ils te connoissent seul vray Dieu et celuy que tu as envoyé J.C.

Jesus Christ.

Jesus Christ.

Je m'en suis separé je l'ay fuy renoncé crucifié.

Que je n'en sois jamais separé.

Il ne se conserve que par les voyes enseignées dans l'Evangile.

Renonciation totale et douce.

&c.

3

pp: 96 Cyrano est un esprit libre qui revendique la liberté. Il ne s'incline devant aucune autorité philosophique, religieuse ou politique ; il met en doute la création, l'immortalité et l'immatérialité de l'âme, le péché originel ; il condamne l'anthropocentrisme, il replace l'homme dans une nature infinie et éternelle dont le pouvoir d'invention est lui-même infini ; comme avant lui Rabelais, comme après lui Diderot, il se sert d'une imagination hardie, cocasse et poétique, pour ébranler les idées reçues et lancer des idées nouvelles. Le texte authentique des *États et Empires de la Lune* contient déjà la plupart des thèmes que traiteront quarante ans plus tard les manuscrits clandestins et que reprendront Fontenelle, Voltaire, Diderot ou d'Holbach.

HENRI COULET

Histoire comique, *par Monsieur de Cyrano Bergerac. Contenant les Estats & Empires de la Lune. A Paris, Chez Charles de Sercy, au Palais, dans la Salle Dauphine, à la Bonne-Foy couronnée. M.DC.LVII. Avec privilege du Roy.*
In-12 de (24) et (19) ff., 191 p. et (1) p. d'errata. Le privilège est du 23 décembre 1656, l'achevé d'imprimer du 29 mars 1657. Les premières pages contiennent la dédicace de Le Bret à Tanneguy Renault des Boisclairs, grand prévôt de Bourgogne et Bresse, et la préface où il évoque la vie de Cyrano, allègue des autorités en faveur de la vraisemblance de « sa Chimère », énumère ses amis et protecteurs, et se défend de souscrire lui-même aux « imaginations » de l'auteur. En fait, comme le prouve la comparaison de l'édition et de deux copies manuscrites antérieures, Le Bret a fait disparaître du texte les propos les plus audacieux. B.N., Impr., Rés. p. Y². 2969.



98

NICOLAS SANSON
(1600-1667)

Cartes générales de toutes les parties du monde
1658

Nous avons vu comment naquit, à la fin du XVIe siècle, le premier atlas national français, le mince et incomplet *Théâtre François* de Maurice Bouguereau. Plus de cinquante années s'écoulèrent avant qu'il fût possible à un géographe et à un éditeur d'estampes parisiens de mener à bien le projet plus ambitieux d'un premier atlas mondial français.

Cet atlas, intitulé *Cartes générales de toutes les parties du monde*, fut le fruit de la collaboration d'un homme de science et d'un producteur d'images.

Le premier fut Nicolas Sanson, originaire d'Abbeville. Sa vocation précoce pour la géographie érudite, complétée sur le plan technique par quelques années d'exercice des fonctions d'ingénieur des fortifications en Picardie firent de lui un cartographe relativement complet. Il fut remarqué à ce titre par un entreprenant éditeur d'estampes parisien, Melchior Tavernier, qui, comme son père Gabriel — graveur associé de Bouguereau —, avait du goût pour la géographie. Resté en relations avec les puissants éditeurs de cartes et d'atlas flamands et hollandais dont il revendait les impressions à Paris, Tavernier recherchait par ailleurs des auteurs français capables de les concurrencer et de réaliser pour lui des cartes inédites.

La collaboration de N. Sanson et de M. Tavernier dura de 1632 environ à 1644, date à laquelle Tavernier cessa ses activités commerciales et vendit son fonds d'imprimeur et de marchand de tailles douces à Pierre Ier Mariette. Ce dernier était un éditeur d'estampes déjà bien établi, mais avec une spécialisation dans la géographie moins marquée que Tavernier. Aussi vit-on Sanson montrer davantage d'initiative aussi bien dans la conception intellectuelle de leurs publications communes que dans leur réalisation matérielle.

Mariette resta néanmoins le bailleur de fonds : il achetait les coûteuses planches de cuivre, engageait et rémunérait les graveurs, imprimait les cartes sur ses presses, abritait la « laveuse » qui soulignait, sur certaines feuilles, les limites d'un trait d'aquarelle et, bien sûr, c'était lui aussi qui proposait les cartes et les atlas à la vente dans sa boutique située rue Saint-Jacques, à l'enseigne de *l'Espérance*.

Divers obstacles pouvaient retarder la publication d'un atlas du monde en France. L'investissement financier, d'une part, était très important, puisqu'il portait sur une centaine de planches de cuivre dont la gravure et l'impression demandaient plusieurs années, reculant d'autant le moment où l'on pourrait espérer recueillir des bénéfices. L'éditeur courait ainsi le risque que son auteur ne soit pas en mesure de lui livrer toutes les cartes promises, ou ne les lui donne qu'avec retard, ou encore ne lui communique que de médiocres manuscrits, entraînant de ce fait l'échec de l'entreprise. Il était exposé en outre à la redoutable concurrence des atlas hollandais fort complets, somptueusement gravés et illustrés et dont les éditions en français étaient dirigées en grand nombre vers Paris.

L'auteur de son côté, s'il voulait se démarquer des ouvrages concurrents, souffrait d'importantes lacunes dans sa documentation. Il lui était en effet impossible d'atteindre un niveau égal de précision ni d'acquérir

des informations fraîches pour toutes les parties du globe, comme il pouvait le faire pour une zone plus restreinte telle que son pays par exemple. Tributaire de sources partielles, souvent imprécises et contradictoires, il courait le risque de se voir démenti et donc périmé par des découvertes de dernière minute.

En revanche, réaliser un atlas présentait d'immenses avantages : consécration pour le cartographe qui se hissait au niveau des plus grands et s'assurait de figurer dans la plupart des bibliothèques ; fructueux bénéfices pour l'éditeur qui écoulait de plus grandes quantités de marchandises à la fois. N'oublions pas non plus l'avantage intellectuel d'une entreprise qui offrait au public français une représentation du monde préparée spécialement pour lui ; mieux que toute autre, elle reflétait ses intérêts particuliers tant militaires que diplomatiques, commerciaux et missionnaires et elle répondait directement à ses curiosités géographiques et historiques du moment.

L'atlas du monde de Nicolas Sanson contenait 113 cartes lors de sa parution en 1658. Il continua sa carrière jusqu'à la fin du siècle avec huit éditions, pour atteindre le total de 218 cartes. Malgré d'importantes inexactitudes et une qualité de gravure des plus modestes, il resta pendant près d'un demi-siècle l'« image du monde » dont disposa la société française. À ce titre, et en raison de son caractère pionnier, il méritait de figurer ici.

MIREILLE PASTOUREAU

Cartes générales de toutes les parties du monde, *ou les empires, monarchies, republiques, estats, peuples, etc. de l'Asie, de l'Afrique, de l'Europe, et de l'Amérique, tant anciens que nouveaux, sont exactement remarqués et distingués suivant leur estendue. Par le sieur Sanson d'Abbeville, Géographe ordinaire du Roy. A Paris, chez l'auteur, dans le cloistre de Sainct Germain l'Auxerrois, près et joignant la grande porte du cloistre. Et chez Pierre Mariette, rue Sainct Jacques, à l'Espérance. M.DC.LVII. Avec privilège du Roy pour vingt ans. In-fol., 113 cartes. B.N., Cartes et plans, Ge. DD. 1270.*



98

99

Antoine Arnauld (1612-1694) et Claude Lancelot (1615-1695)

Grammaire générale et raisonnée 1660

Rédigée par Lancelot, mais inspirée par le grand Arnauld, la « grammaire de Port-Royal » est l'un des textes les plus célèbres de l'histoire des théories linguistiques. Bien qu'elle ne soit pas sans précédents européens et qu'on puisse faire remonter ses sources jusqu'à la grammaire spéculative médiévale, elle constitue la première présentation conséquente (dans le sillage du rationalisme cartésien) d'un programme scientifique qui va dominer l'Europe des Lumières, jusqu'à ce que la grammaire comparée le remette en question. Le langage est l'expression de la pensée qui correspond en tout homme à une structuration universelle. Les règles qui gouvernent les mots dépendent de celles qui régissent les idées que ces mots expriment. Par là, la grammaire de toute langue possède un fond rationnel qui la rapproche de la logique ; c'est au reste dans leur logique que les Messieurs de Port-Royal exposeront leur théorie du verbe et des propositions incidentes.

L'édition originale de 1660 chez Pierre Le Petit contient les grammaires abrégées des langues italienne et espagnole. Dans l'édition de 1664, Lancelot a effectué d'importantes corrections et additions ; elle fut à nouveau corrigée en 1676, toujours chez Pierre Le Petit ; c'est cette édition qui fait autorité. Parmi les éditions ultérieures, il faut noter celle de 1754 à Paris, chez Prault fils aîné, qui contient les *Notes* de Duclos, et, chez le même éditeur, celle de 1756. L'Abbé Fromant y a ajouté aux notes de Duclos ses *Réflexions sur les fondemens de l'Art de parler, pour servir d'éclaircissement et de Supplément à la Grammaire générale et raisonnée, recueillies des auteurs qui ont mieux approfondi la science grammaticale.*

Sylvain Auroux

Grammaire générale et raisonnée. *Contenant Les fondemens de l'art de parler ; expliquez d'une manière claire & naturelle ; Les raisons de ce qui est commun à toutes les langues, & des principales differences qui s'y rencontrent ; Et plusieurs remarques nouvelles sur la Langue Françoise. A Paris, Chez Pierre le Petit, Imprimeur & Libraire ordinaire du Roy, ruë S. Iacques, à la Croix d'Or. M.DC.LX Avec Privilege de Sa Majesté. In-12, 147 p., plus (2) ff. pour la* Table, *les* Fautes *à corriger et l'*Extrait du Privilège *(26 août 1659 ; achevé d'impr. 28 avril 1660). B.N., Mss, fonds Rothschild 315.*

100

Antoine Arnauld (1612-1694) et Pierre Nicole (1625-1695)

La Logique ou l'Art de penser 1662

La *Logique* de Port-Royal représente l'état classique de la logique et la formulation de ce que l'on est convenu de nommer la théorie des idées. Les trois étapes de la pensée y sont l'idée (la conception), le jugement (qui correspond à la proposition) et le raisonnement. L'innovation la plus importante est peut-être la distinction entre la compréhension et l'extension de l'idée, qui permet de concevoir leur variation inversement proportionnelle. Jusqu'à une date récente, les historiens de la logique moderne étaient très sévères envers ce texte dont l'influence fut considérable sur les philosophes, de Locke à Kant. Ils lui reprochaient d'avoir introduit le point de vue intentionnel et d'avoir refusé toute formalisation. On a réussi récemment à donner des modèles algébriques des théories qu'il expose, et certains auteurs considèrent qu'il est une étape dans l'algébrisation de la logique. Son intérêt réside aussi dans son rapport à l'analyse du langage naturel (distinction des incidentes explicatives et déterminatives, notamment) et dans le fait que ses remaniements tiennent, pour une part, à la nécessité de donner, dans l'optique de Port-Royal, une analyse logique de certaines propositions religieuses, touchant notamment à la transsubstantiation.

Un premier état du texte est donné par une copie manuscrite (B.N., Mss, fr. 19915). L'édition de 1662 fut revue et augmentée en 1664, en 1668, en 1674, et enfin en 1683 (chez G. Desprez), où l'Avertissement indique que des ajouts ont été faits (« quoique ce soient des contestations théologiques qui ont donné lieu à ces additions, elles ne sont pas moins propres ni moins naturelles à la logique ; et on les aurait pu faire, quand il n'y aurait jamais eu de ministres au monde qui auraient voulu obscurcir les vérités de la foi par de fausses subtilités »). Cette édition constitue l'édition de référence.

Sylvain Auroux

La Logique ou l'Art de penser*: contenant, Outre les Regles communes, plusieurs Observations nouvelles, propres à former le jugement. A Paris, Chez Charles Savreux, au pied de la Tour de Nostre Dame. M.DC.LXII Avec Privilege du Roy. In-12 de 473 p., et (3) ff. (privilège du 1er avril et achevé d'impr. 6 juillet 1662). B.N., Mss, fonds Rothschild 130.*

101

Blaise Pascal (1623-1662)

Traitez de l'équilibre des liqueurs 1663

Blaise Pascal (voir n° 96), dès l'âge de onze ans, compose un petit écrit sur les vibrations des sons. À douze ans, il démontre que la somme des angles d'un triangle est égale à deux droits. Cette démonstration de la 32e proposition d'Euclide lui permet d'accéder aux travaux des plus éminents savants de son temps : le père Mersenne, Roberval, Desargues, Fermat et Descartes. À la fin de 1639, Pascal a seize ans, il présente au père Mersenne une plaquette qui paraîtra en 1640 sous le titre *Essay pour les coniques.* Pascal y laisse éclater tout son génie, qui se caractérise non seulement par l'importance de la découverte, mais par la clarté de son exposition. Entre 1640 et 1642, il invente la fameuse machine arithmétique qui permet avec une sûreté infaillible de résoudre toutes sortes d'opérations arithmétiques. C'est Roberval lui-même qui se charge de la commercialisation de la machine arithmétique et qui la présente à Descartes en 1647. C'est à cette époque que Pascal commence ses expériences sur le vide, où il démontre d'une façon magistrale que celui-ci existe, contrairement aux doctrines aristotéliciennes. En même temps que la rédaction des *Provinciales*, Pascal écrit en 1654 son traité du triangle arithmétique qui paraîtra posthume en 1665 sous le titre : *Traité du triangle arithmétique, avec quelques autres traités sur la même matière.* La théorie du triangle arithmétique est en rapport étroit avec les recherches de Pascal sur la règle des partis et les probabilités. Le triangle permet de déterminer les ordres numériques, il sert au calcul des combinaisons, à trouver les sommes successives des puissances semblables, à calculer les puissances des binômes ; il a également son application à la théorie des probabilités et à la règle des partis. Enfin cette découverte contient tous les principes de la science des statistiques. Trois ans avant sa mort, sous le nom d'Amos Dettonville, anagramme de Louis de Montalte, nom dont s'était servi Pascal pour la publication des *Provinciales*, il publie en 1659 un traité sur la roulette (cycloïde), ainsi que d'autres traités ma-

OCEAN OCCI-
DEN-
TAL
ATLAN-
TICQVE
OCEAN MERIDO

Acores
Isles
I. de Corvo
Les I. de las Flores
Pico
Fayal
S. George
Graciosa
Tercere
S. Michel
S. Marie

MER DES CA- NARIES
Les Isles Canaries.
Madere I.
Port Saincte
I. Palme
I. de Fer
Teneriffe
Canarie
Fortaventure
Lancelote

Lisbone
C. S. Vincent
ESPAGNE
Tolede
Merida
Valence
Seville
Grenade
Cartagene
Cadiz
Gibraltar
Destroit de Gibraltar
Larrache
Minorque
Majorque
Yvice
Sardaigne
Cagliari
Palerme
Sicile
Malte
MER MEDI-

Fez
Maroc
Tremisen
Telensin
Alger
Oran
Tunis
Bugie
Bona
Tripoli
Segelmesse
Tegorarim
Zeb
Biledulgerid
Targa
Zuenziga
Zuenzi
Zanhaga
Zanha
Lempta
Gualata
Tegazza

TROPICQVE DV CANCER

SAARA OU LE DESERT
AGADES
LEMPTA
Tombut
Tom-but
PAYS
Agades
Cano
Cassena
Gangara
Zanfara
Gago
Guber
Zegzeg
Mandinga
Melli
Guinala
Jaloffes
Guenehoa
Genehoa
Senega R.
Gambea R.
LIBYE
LE NIGER
Guinee
Benin
Biafara

MER DV CAP VERD
Isles du Cap Verd ou
S. Antoine
S. Vincent
Ste Luce
S. Nicolas
I. de Sel
Bona Veue
I. de Feu
S. Jacques
Riviere Brave
C. Verd
C. S. Marie
C. Roxo
C. de Verga
R. de Serre Liona
C. de Sierra Liona ou Serre Liona
I. de S. Anne
C. des Baxos
C. des Palmas ou des Palmes
C. de tres Puntas ou des trois Pointes
C. Formoso
Golfe de S. Thome
I. de Fernand Poo
I. du Prince
I. de S. Thomas
C. de Lopo Gonsalvez
Gabom

MER DE GVINEE.
S. Paul

ÆQVATEVR OV LIGNE ÆQVINOCTIALE

I. de Fernande de Loronho
I. S. Mathieu
I. d'Annobon
I. d'Ascencion
I. de Ste Helene
A. Trinidade
S. Maria d'Agosta
I. de Martin Vaz
I. d'Acemeam
I. dos Picos
I. de Tristan de Cunha
I. de Goncale Alvares

MER DE CONGO
Congo
Pamba
Bamba
Songo
Loanda
Angola
Benguela
Cabo Negro
Cabo delgado
C. S. Bras
MER
CA

BRESIL
Rio Grande
Potengi
Paraiba
Olinda
C. de S. Augustin
R. S. Francisco
Seregippe
S. Salvador
Los Isleos
Porto Seguro
Spiritu Santo

TROPICQVE DV CAPRICORNE

Occi-dent



AFRIQVE
Par N. Sanson d'Abbeville, Geog. du Roy
A Paris
Chez l'Auteur
Et chez Pierre Mariette, rue S. Iacques a l'Esperance
1650
Auec priuilege du Roy pour vingt ans
ANATOLIE.
Cypre I.
Crete ou Candie
Alexandrie
Damiette
Asie
Alep
Alexandrette
Hierusalem
Suez
Desert de Barca.
Barca.
Egypte
Mer Rouge ou M. de la Mecque
la Mecque
Medine
Arabie Heureuse.
Aden
Mocha
Bebel Mandel
C. Raz Algate
Curia Muria
OCEAN
MER D'ARABIE.
ORI:
ENTAL
ou
IN:
DIEN
Zocotora I.
C. de Guardafuy
Bugie
Dancala
Nubie
Gorham
Tigre
Adel
Magadoxo
Brava
C. das Baixas
BAR BARIE
ZANGVEBAR
Costa d'Aian
Melinde
Monbaze
MER de ZANGVEBAR ou de ZANGVEBAR
Zanzibar I.
I. Pemba
Quiloa
Mozambique
Isles de Mascarenhas
Os tres Irmanas
Os Sete Irmanas
Abrolho
I. de Roque Piz
I. de S. Francisco
I. do Natal
I. de Gale
As doze Ilhas
Baxos de Pedro des Banhos
I. de Arco
C. Falco
I. de Comoro
Madagascar ou Isle de S. Laurens.
Des Garaies
S. Brandaon
I. de Nazare
I. de Diego Reiz
Apollonia
Mauricio
I. de Mascarenhas
Des Romeyros des Castelhanos
C. de S. Sebastien
C. de S. Romain
C. de S. Maria
C. de S. Iulian
P. de S. Augustin
P. de S. Vincente
ETHIOPIEN
OCEAN ETHIOPIEN
Goyame
Ambian
Dambea
Narea
Mono
emugi
Monomotapa
Sofala
Cefala
Bengala
Mombara
C. das Corrientes
R. de Spiritu Santo
P. de S. Maria
P. de S. Lucia
Cabo Primeiro
C. de S. Francisco
C. das Vaccas
CAFRES.
DES
DONAL ou
Aeyrounin sculp.
Ori - ent

pp: 98 thématiques.

C'est en 1638 que les fontainiers du Duc de Florence, ayant voulu élever l'eau à plus de 32 pieds de hauteur (10,4 m) au moyen d'une pompe aspirante, trouvèrent que l'eau ne pouvait s'élever à plus de 31 pieds. Ils interrogèrent Galilée. Toute l'antiquité aristotélicienne avait dit que l'eau montait dans les pompes parce que la nature a horreur du vide. Galilée, tout en mettant en doute cette assertion, ne trouva pas de réponse, et chargea son disciple Torricelli (1608-1647) d'approfondir la question. Torricelli eut l'idée de remplacer l'eau par du vif argent (mercure) qui était 14 fois plus dense, et pressentit que le liquide s'élèverait moins haut. L'expérience fut vérifiée par Viviani en 1643. Torricelli pensa alors que seule la pression atmosphérique pouvait faire monter le mercure dans le tube. Ces expériences avaient été suivies avec un grand intérêt par Pascal. Celui-ci consigna ses premiers résultats dans un petit livre publié en 1647, *Expériences nouvelles touchant le vide,* où il prouva clairement que tous les effets attribués jusque-là à l'horreur du vide sont causés par la pesanteur de l'air. Nombreux furent ses détracteurs. Aussi décida-t-il d'une expérience qui allait être décisive.

La grande expérience de l'équilibre des liqueurs a été effectuée au puy de Dôme, le 19 septembre 1643, et confiée à Florin Périer, beau-frère de Pascal. Ce dernier établit d'une façon irréfutable que la hauteur du mercure suspendue dans le tube de Torricelli pouvait varier avec l'altitude. Il s'ensuit, dit Pascal, que la pesanteur et la pression de l'air sont la seule cause de la suspension du mercure, et non l'horreur du vide, et qu'au contraire la nature s'accommode fort bien du vide. Pascal généralise tous ces résultats en formulant les principes de l'hydrostatique qui seront consignés dans le *Traitez de l'équilibre des liqueurs et de la pesanteur de la masse de l'air.*

Ce recueil fut publié en 1663, un an après la mort de Pascal. Les expériences de Pascal et Torricelli eurent le grand mérite de prouver non seulement l'expérience de la pression atmosphérique, mais aussi l'existence du vide, ce vide qui jouera un rôle si important en physique moderne (sans ce vide, jamais la lampe à incandescence n'aurait existé). Dès 1650, l'Allemand Otto von Guericke, en perfectionnant la seringue, construisait la première machine pneumatique.

PHILIPPE ZOUMMEROFF

102

Traitez de l'Equilibre des liqueurs, et de la pesanteur de la masse de l'air. *Contenant l'explication des causes de divers effets de la nature qui n'avoient point esté bien connus jusques ici, & particulierement de ceux que l'on avoit attribuez à l'horreur du Vuide. Par Monsieur Pascal. A Paris, Chez Guillaume Desprez, ruë S. Iacques, à l'Image S. Prosper. M.DC.LXIII Avec privilege du Roy. In-12. [14 ff. en partie non chiffrés] + 232 p. + table [4 ff. non chiffrés] + 2 planches gravées dépl. B.N., Impr., Rés. p. R. 800.*

102

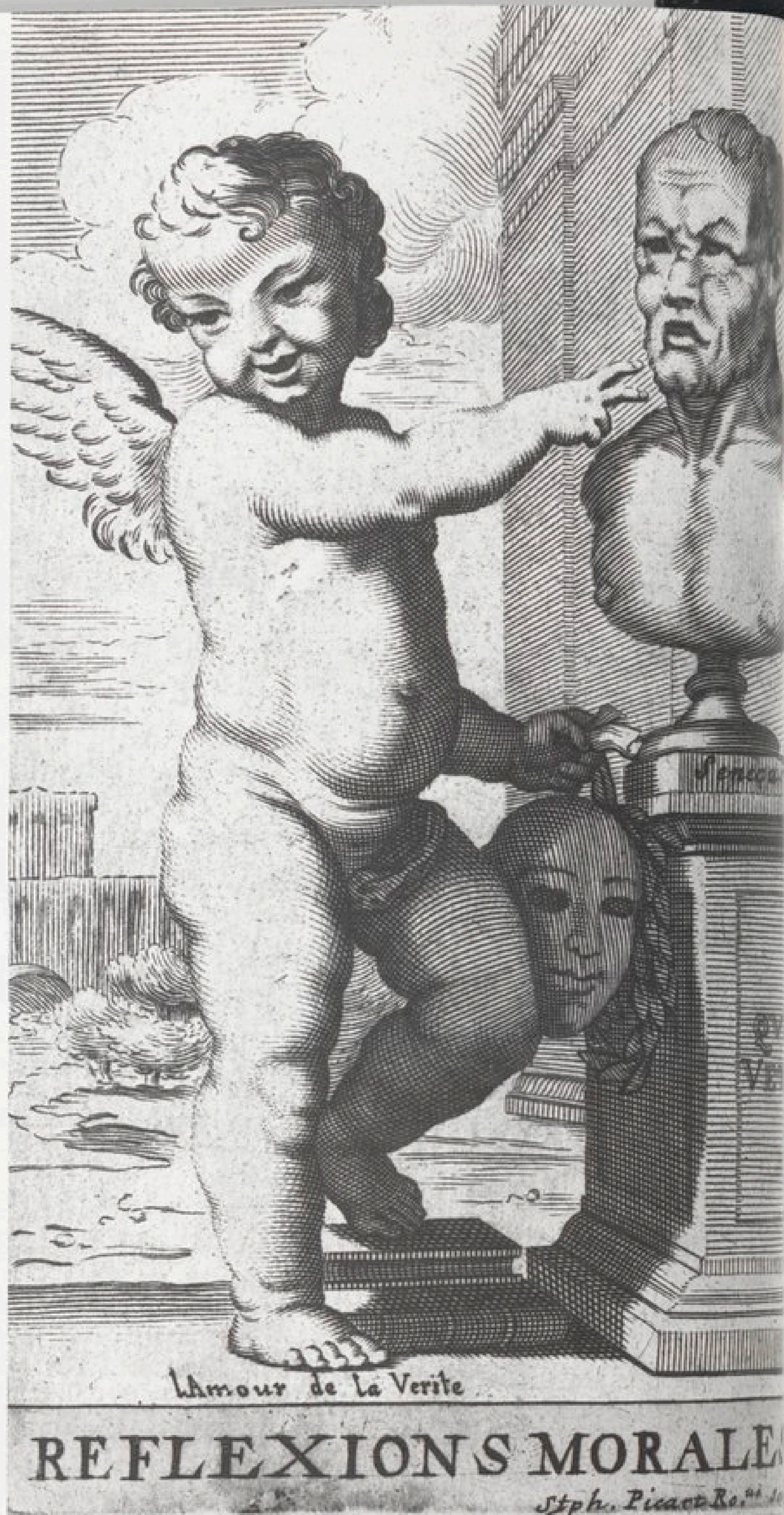
François de La Rochefoucauld
(1613-1680)

Réflexions ou Sentences et Maximes morales
1665

Né à Paris en 1613, François VI de La Rochefoucauld mena la vie d'homme d'action qu'impliquait sa condition : prince de Marcillac, il est à la mort de son père, en 1650, duc et pair de France. Il participe à de nombreuses campagnes de 1629 à 1667. Il cabale à la cour contre Richelieu : il est embastillé, puis exilé dans ses terres. Contre Mazarin, il prend une part active à la Fronde aux côtés de Condé. Blessé, il se retire à Verteuil en 1653, où il rédige des *Mémoires,* dont une édition subreptice partielle paraît à Bruxelles en 1662. De retour à Paris vers 1656, il fréquente divers milieux, dont le cercle jansénisant de Mme de Sablé, auquel il soumet ses sentences. Une mauvaise contrefaçon des *Maximes,* datée de 1664, paraît en Hollande. Les éditions françaises se succèderont de 1665 (318 maximes) à 1678 (cinquième édition, 504 maximes). De 1665 à sa mort, en 1680, une amitié exceptionnelle le lie à Mme de La Fayette, et il est très vraisemblable qu'il a collaboré à *Zaïde* et à *la Princesse de Clèves.* Les manuscrits authentiques des *Réflexions diverses* et des *Mémoires* ne seront publiés qu'au XIXe siècle.

Parues sous l'anonymat, les *Réflexions ou Sentences et Maximes morales* font de la sentence-maxime un moyen neuf de penser la vie morale. La forme brève et volontiers paradoxale y devient outil d'investigation de la psyché. Toute la psychologie moderne est là en puissance, y compris la notion d'inconscient.

JEAN LAFOND



Reflexions ou Sentences et Maximes morales. *A Paris, Chez Claude Barbin, vis à vis le Portail de la Sainte Chapelle, au signe de la Croix. M.DC.LXV Avec Privilege du Roy. In-12 de (24) ff., 150 p., et (5) ff. pour la Table et le Privilège (du 14 janvier 1664, achevé d'impr. du 27 octobre 1664). Le frontispice gravé, de Steph. Picart, représente l'Amour de la Vérité enlevant à Sénèque son masque d'impassibilité stoïcienne. B.N., Mss, fonds Rothschild 150.*

103

Denis de Sallo
(1626-1669)

Le Journal des Sçavans
1665 →

Denis de Sallo, sieur de la Coudraye, magistrat et fondateur du premier journal de vulgarisation scientifique, est né à Paris en 1626. Conseiller au Parlement à partir de

REFLEXIONS

OV

SENTENCES

ET

MAXIMES

MORALES.



A PARIS,
Chez CLAVDE BARBIN, vis à vis
le Portail de la Sainte Chapelle,
au ſigne de la Croix.

M. DC. LXV.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

1652, et ami de Colbert, c'était un lecteur acharné de toutes les publications littéraires, politiques et historiques de son temps, et il faisait retranscrire systématiquement des extraits et des analyses de ses lectures en de volumineux recueils.

En 1665, reprenant un projet de Mézeray, il fonde et édite le premier périodique de critique bibliographique, sous le pseudonyme du Sieur de Hédouville. Le premier numéro de cette publication hebdomadaire (« parce que les choses vieilliraient trop, si on différait d'en parler pendant l'espace d'un an ou d'un mois ») paraît le lundi 5 janvier 1665. *Le Journal des Sçavans* présente, avec l'analyse des ouvrages nouveaux, des notices nécrologiques, les principales décisions des tribunaux, et indique les progrès scientifiques les plus importants : « les nouvelles découvertes qui se font dans les Arts et dans les Sciences, comme les inventions utiles ou curieuses que peuvent fournir les Mathématiques, les observations du Ciel et celles des Météores, et ce que l'Anatomie pourra trouver de nouveau dans les animaux » (L'imprimeur au lecteur).

Le Journal des Savants est le premier journal scientifique, de « haute vulgarisation » suivant l'expression de Fontenelle, qui se propose d'informer le public cultivé des progrès effectués dans le champ de la philosophie naturelle et de la technologie ; il est international en ce sens qu'il rend compte des diverses publications à l'échelon européen. Il servira de modèle aux *Acta Eruditorum*, publiés à Leipzig à partir de 1682, auxquels Leibniz collaborera fréquemment. Sallo ne publia que les treize premiers numéros du journal, qui, après diverses vissicitudes, devint une institution officielle en 1701, sous l'abbé Bignon, directeur de la Bibliothèque du Roi, avec un comité de rédaction de huit membres (dont Fontenelle). La publication, mensuelle, dura sans interruption jusqu'à la fin de juillet 1792.

Le Journal des Savants a été plus qu'un périodique de critique bibliographique et a joué un rôle dans la vie scientifique de son époque par la publication d'articles originaux. C'est ainsi que le mathématicien Michel Rolle (1652-1719) y présente, en 1682, la solution d'un problème difficile d'arithmétique, proposé par Ozanam ; son talent est alors publiquement établi, ce qui lui vaut une pension de Colbert. En dehors de la théorie des équations diophantiennes, son terrain favori est l'étude des équations algébriques, à laquelle il consacre son ouvrage le plus célèbre, *Traité d'Algèbre, ou principes généraux pour résoudre les questions de mathématiques,* paru à Paris, chez Étienne Michallet en 1690. Rolle restera un collaborateur fidèle : une polémique mathématique entre lui et Jean Bernoulli occupe cinq numéros du *Journal des Savants* en 1693. On le retrouve dans la controverse qui l'oppose à Varignon au sujet de la validité du calcul infinitésimal dont il était un adversaire farouche.

Au XVIIIe siècle, la partie scientifique disparaît presque totalement, mais le journal reste au cœur de tous les grands événements idéologiques et littéraires.

JEAN-LUC VERLEY

Le Journal des Scavans. *Du Lundy V Janvier, M.DC.LXV. Par le Sieur De Hedouville. A Paris, chez Iean Cusson, rue S. Iacques, à l'Image de S. Iean Baptiste. M.DC.LXV. In-4° de IV, 156 et 4 (index) p. Volume I. B.N., Impr. Z. 4075. Publié depuis 1816 sous les auspices de l'Académie des inscriptions et belles-lettres,* Le Journal des Savants *est le plus ancien périodique scientifique français.*

104

ANDRÉ FÉLIBIEN
(1619-1695)

Entretiens sur les plus excellens peintres anciens et modernes
1666-1688

Peu de livres, davantage que les *Entretiens* de Félibien, procèdent de la rencontre opportune entre la demande d'une époque et la personnalité d'un auteur.

Le XVIe siècle français s'était passionné pour les arts : mais l'éclat de la cour royale excluait cette rivalité entre villes qui donna naissance aux *Vite* de Vasari et aux réponses successives de Venise et des autres cités italiennes. Lorsque, le drame des guerres civiles effacé, dans l'entourage de Marie de Médicis, puis de Richelieu, le mécénat et le goût de collectionner reprirent de plus belle, amateurs et gens du monde ne disposaient toujours d'aucun ouvrage français leur apportant quelque lumière sur les arts et leur histoire. Il fallait se reporter aux ouvrages italiens ou nordiques, bornés à la production locale, difficiles à trouver et non traduits, ou à des traités latins comme celui de Junius, d'une érudition rébarbative.

Le génie de Félibien fut de répondre à cette demande, non pas en donnant une réplique française aux ouvrages de Vasari et de Van Mander, non pas en écrivant une version de Junius destinée aux dames et aux honnêtes gens, mais en proposant pour la première fois un livre à valeur universelle, qui fît sa juste place à l'art de chaque pays, et qui expliquât les principes de l'art dans une langue claire, sans tomber dans les recettes techniques ni la glose pédante.

Il était seul en pouvoir de l'écrire. Né à Chartres en 1619, issu d'une famille de notables plus bourgeoise que noble et très catholique, André Félibien avait fait d'excellentes études à Paris, et s'y était lié avec un jeune peintre protestant, Louis Du Guernier, qui allait bientôt s'affirmer comme l'un des portraitistes les plus recherchés de la capitale. De là cet intérêt pour les arts qui allait dominer sa vie. Pour le guérir d'un chagrin d'amour, on lui ménagea un séjour à Rome, avec une place de secrétaire de l'ambassadeur Fontenay-Mareuil : il y passa deux années (mai 1647-juillet 1649) et y obtint l'amitié de Poussin. De retour en

France, il hésita longtemps sur le choix d'une carrière, fréquenta les milieux littéraires (Conrart, Scudéry) et artistiques (Le Brun), et fit assez vite partie des protégés de Fouquet. Trois lettres sur les splendeurs du château de Vaux-le-Vicomte furent accueillies avec éloges par une société parisienne heureuse d'entendre parler des œuvres d'art dans le langage des honnêtes gens. La voie était trouvée. Après la chute du surintendant, Colbert devait à son tour faire appel à Félibien pour collaborer aux grands desseins du nouveau règne. Titulaire d'un brevet d'historiographe du Roi et de ses Bâtiments (1666), pensionné, Félibien pourra déployer durant trente ans (il ne meurt que le 11 juin 1695) une activité incessante, au service du roi, mais aussi de ce « grand œuvre » que furent ses *Entretiens*. Projeté dès avant 1660, l'ouvrage est publié par étapes successives (1666, 1672, 1679, 1685, 1688), chacune des parties correspondant à une période de l'histoire des arts. Mais à mesure la conception évolue; la compilation cède peu à peu la place à la recherche. Le VIII[e] *Entretien*, réservé tout entier à Poussin, peut passer pour le premier exemple d'une monographie moderne unissant la biographie à un catalogue critique; le IX[e] et le X[e], consacrés aux peintres français du XVII[e] siècle et originaux de bout en bout, font de Félibien le vrai fondateur de l'histoire de l'art française.

JACQUES THUILLIER

Les Entretiens *comportent cinq volumes, publiés entre 1666 et 1688. Tome I:* Entretiens sur les vies et sur les ouvrages des plus excellens peintres anciens et modernes. *A Paris, chez Pierre le Petit, Imprimeur & Libraire ordinaire du Roy, rue S. Iacques, à la Croix d'Or. M.DC.LXVI Avec privilège de Sa Majesté. In-4°, (13) ff., 324 p., (5) ff. de table. B.N., Impr., V. 14660. Les cinq tomes ont été regroupés en 1688 en deux volumes in-4°.*

LIVRE VI. 265



FABLE TREIZIESME.



Le Villageois & le Serpent.

Esope conte qu'un Manant
Charitable autant que peu ſage
Un jour d'Hyver ſe promenant
A l'entour de ſon Heritage,
Apperçût un Serpent ſur la neige étendu,
Tranſi, gelé, perclus, immobile rendu,
N'ayant pas à vivre un quart d'heure.
Le Villageois le prend, l'emporte en ſa demeure;
Et ſans conſiderer quel ſera le loyer
D'une action de ce merite,

L I

105

JEAN DE LA FONTAINE

(1621-1695)

Fables

1668-1693

Officier des Eaux et Forêts à Château-Thierry, sa ville natale, La Fontaine a largement dépassé la trentaine quand il est admis par Foucquet parmi les écrivains à sa solde. Mais sa notoriété comme poète ne commence à s'élargir qu'après la disgrâce du surintendant, lorsqu'il publie, de 1664 à 1666, ses premiers *Contes*. Il ne se découvre que sur le tard une vocation de fabuliste: au moment où, de ses *Fables*, paraissent les Livres I à VI, il touche à ses quarante-sept ans révolus. Un second recueil, qui marque le plein épanouissement de son génie, ajoute, en 1678 et 1679, cinq nouveaux livres aux précédents. Un ultime contingent, formant le livre XII, ne sortira des presses qu'en 1693.

Le volume de 1668 avait été composé pour le Dauphin, fils de Louis XIV. Le fabuliste s'y montre fidèle à l'esprit de ses modèles, Ésope et Phèdre, qu'il se contente d'égayer par des traits nouveaux ou familiers. Dans les fables qu'il offre dix ans plus tard à Madame de Montespan, la favorite du monarque, sa manière s'élargit, se diversifie et son inspiration s'ouvre à l'influence de la tradition indienne. Plus composite, le dernier livre, s'il renoue avec une conception plus enfantine et scolaire de l'apologue, adaptée au jeune duc de Bourgogne, qui se le voit dédier, n'en contient pas moins, aussi, le testament du poète, en des confidences que rend émouvantes leur coloration crépusculaire.

Les *Fables* de 1668 marquent une date capitale dans l'histoire du genre. Certes, dès l'Antiquité, l'apologue était passé de la prose grecque dans lequel s'était transmis le fonds ésopique primitif, aux vers latins plus artistiquement élaborés d'un Phèdre.

105

Mais il appartient à La Fontaine de l'avoir annexé véritablement à la poésie, dont il utiise, avec une incomparable souplesse, les ressources les plus variées comme les plus subtiles. Ce chef-d'œuvre lui vaut de marcher de pair avec les représentants majeurs du classicisme français. Le succès, mérité, fut immédiat: l'atteste, en particulier, la même année que l'édition in-4°, la mise en vente d'une édition in-12, en deux volumes, comportant les vignettes gravées par François Chauveau. Depuis, les *Fables* de La Fontaine ont été rééditées un nombre incalculable de fois et leur popularité, jusqu'à nos jours, ne s'est jamais démentie.

JEAN-PIERRE COLLINET

Fables choisies, *mises en vers Par M. de la Fontaine. A Paris, Chez Claude Barbin, au Palais sur le Perron de la sainte Chapelle. [Ou bien: Chez Denys Thierry, rue saint Jacques, à l'Enseigne de la Ville de Paris.] M.DC.LXVIII. Avec privilege du Roy. In-4° de (28) ff. lim., 284 p., et (1) f. pour l'Épilogue et le Privilège (du 6 juin 1667, accordé à Barbin qui cède la moitié de l'éd. à Thierry; achevé d'impr. 31 mars 1668). 118 vignettes (seules n'en comportent pas, outre la dédicace en vers et l'épilogue, les deux dernières fables du recueil,* La Discorde *et* La jeune Veuve, *l'une simple allégorie, l'autre conte plutôt qu'apologue. À noter aussi qu'il n'existe aucune vignette lorsque deux sujets voisins ou complémentaires forment une « fable double »). Assez nombreux culs-de-lampe, sans rapport avec le texte. Sur la page de titre, vignette représentant les armoiries du Dauphin, à qui le recueil est dédié. B.N., Mss, fonds Rothschild 911.*

106

BÉNIGNE DE BACILLY

(1625-1690)

Remarques curieuses sur l'art de bien chanter

1668

Bénigne de Bacilly occupe une place fondamentale dans l'histoire du chant français au XVII[e] siècle. Ce prêtre originaire de Basse-Normandie devint un maître de chant réputé attaché à Marie-Marguerite, fille du prince Charles de Lorraine, duc d'Elbeuf. Sous une signature souvent anonyme — B.D.B. — il nous laisse un témoignage inestimable sur le chant grâce à des publications de trois ordres, comme « bibliographe » de l'œuvre de ses confrères, comme compositeur et comme théoricien.

Le 10 janvier 1661 il avait obtenu un privilège qui spécifiait bien le champ de ses activités: « Notre bien aimé le Sieur B.D.B. nous a fait re-

montrer qu'il a composé plusieurs Airs qu'il désire faire graver au burin ; comme aussi un Traité de la méthode de chanter, avec un recueil de tous les plus beaux vers qui ont esté mis en chant depuis trente années, lesquels il désire faire imprimer en caractères ordinaires... » Bacilly devait se démettre rapidement de son privilège pour les *Recueils des plus beaux vers* entre les mains de divers libraires imprimeurs, Charles de Sercy, Étienne Loyson, Robert Ballard, Claude Barbin, et Charles de Luynes. Les quatre « recueils des plus beaux vers » (1661, 1666, 1670-1680, 1668-1671) nous fournissent une clé bibliographique d'une valeur sans égale en nous révélant les noms des compositeurs et poètes d'environ deux mille airs de la période de 1640-1670, édités anonymement dans les recueils imprimés (ceux des Ballard) et dans des manuscrits.

Fin connaisseur de l'œuvre de ses confrères, Bacilly est aussi compositeur. Ses quatre livres d'airs pour voix et basse gravés par Richer à partir de 1662, de même que ses airs spirituels valent particulièrement par la présence de « doubles », ces variations ornementales souvent très fleuries qui nous révèlent quelques-uns des secrets de la technique vocale de l'époque. Ils s'inscrivent dans l'esthétique de la poésie précieuse par une expression sensible des sentiments discrètement rehaussée par la musique. Admirateur de ses contemporains Pierre de Nyert et Michel Lambert qu'il considère comme ses modèles, Bacilly développe enfin dans ses *Remarques sur l'art de bien chanter* les acquis fondamentaux de la monodie accompagnée qui avait pris son essor quelques décennies auparavant. Ce texte est le premier consacré seulement à la voix, bien que d'autres développements lui aient été déjà réservés dans des traités généraux comme ceux de Marin Mersenne. La première édition des

105



Remarques sur l'art de bien chanter parut en 1668 et fut suivie de trois autres. Bacilly considère que la musique est la servante du texte et que la déclamation chantée doit suivre des règles strictes en respectant les longues et les brèves. Bien que Bacilly ne cite aucun exemple musical, il se réfère abondamment et avec précision à ses propres livres d'airs et à celui de Michel Lambert qui donnent les clés nécessaires aux interprètes. Les *Remarques* sont distribuées en trois grandes parties. La première donne une image de Bacilly critique, parfois polémiste vis-à-vis de la vie musicale contemporaine, bien qu'il ne cite jamais de noms. La seconde traite des particularités du français lorsqu'il est mis en musique,



surtout de la prononciation. La troisième approfondit tous les problèmes de métrique que pose le français. L'ornementation ou la « manière » de chanter est aussi développée par Bacilly qui a cultivé comme compositeur l'art du double. Texte très dense et très utile, les *Remarques* ont connu, depuis quelques années, un regain de célébrité, et servi de guide aux interprètes qui se consacrent au chant baroque.

CATHERINE MASSIP

Remarques curieuses sur l'art de bien chanter *et particulierement pour ce qui regarde le chant françois par le sieur B.D.B. [Colophon :]. A Paris, de l'imprimerie de C. Blageart, ruë S. Iacques, à la Cloche Rouge. 1668. In-8°, [12]-428-[2] p. B.N., Impr., Rés. V. 2514.*

107

FRANÇOIS MAURICEAU

(1637-1709)

Des Maladies des femmes grosses et accouchées

1668

« Le plus célèbre accoucheur du XVIIe siècle est un de ces hommes dont on aimerait à connaître la vie avec quelques détails et il est de ceux sur lesquels les biographies sont les plus stériles. » Cet aveu d'ignorance d'un dictionnaire biographique des débuts du XIXe siècle reste le nôtre, un siècle et demi plus tard. De la vie de François Mauriceau seuls sont connus quelques jalons professionnels. Il suit l'enseignement du Collège de Chirurgie avant de devenir « maistre chirurgien juré à Paris ». Très vite, Mauriceau abandonne la chirurgie générale pour se consacrer à l'obstétrique. Il devient accoucheur en chef à l'Hôtel-Dieu de Paris, toujours surpeuplé. En janvier 1661, « les femmes grosses et accouchées sont si pressées et serrées dans leur lit, y couchant quatre à la fois », qu'on doit rester quinze jours sans en admettre.

C'est dire que la tâche de François Mauriceau est énorme et qu'il accumule ainsi des connaissances, une expérience et une réputation qui font de lui l'accoucheur le plus demandé et le plus célèbre de France. Précisons qu'à partir de la seconde moitié du XVIIe siècle, les chirurgiens entrent en force dans la pratique obstétricale et, mieux formés que les sages-femmes, les éclipsent totalement et leur enlèvent le monopole séculaire qui était le leur. Ainsi, deviennent beaucoup plus rares les figures de sages-femmes formées par des années d'expérience et dotées d'un savoir pratique étendu, comme la célèbre Louise Bourgeois (1563-1636) qui mit au monde Louis XIII et les cinq autres enfants de Marie de Médicis et publia des *Observations diverses sur la stérilité* (1626).

Dès sa parution en 1668, le livre de F. Mauriceau eut un très grand retentissement. Huit rééditions se succèdent jusqu'en 1740, et il est traduit dans toutes les langues européennes. Il représente en effet un acquis très important pour le savoir et la pratique obstétricale, non pour des découvertes importantes que Mauriceau n'a pas faites, mais parce que c'est le premier livre vraiment scientifique publié dans ce domaine, ce qui fait de Mauriceau le père de l'obstétrique moderne. Pour la première fois sont exposées avec rigueur et clarté des connaissances anatomiques précises sur les « parties de la femme qui sont destinées à la génération », assorties de planches dont la qualité fera autorité et qui seront recopiées pendant des décennies, ainsi qu'un exposé des conduites à tenir dans la pratique obstétricale, basé sur son expérience.

On doit à Mauriceau d'avoir été le premier à ruiner définitivement la vieille croyance qui avait couru jusqu'à lui, selon laquelle l'enfant naît grâce aux efforts qu'il fait pour sortir de l'utérus. Avec lui, apparaît également pour la première fois la notion d'accouchement dystocique. Répugnant à faire l'opération césarienne toujours mortelle à son époque, Mauriceau condamne également le forceps, pour avoir assisté à son emploi brutal et inutile dans un accouchement dramatique qu'il relate dans son livre (vingt-sixième observation). Rappelons que le forceps, inventé au XVIIe siècle par une famille anglaise d'accoucheurs, les Chamberlen, restera leur secret jusqu'au début du XVIIIe siècle. Il deviendra alors rapidement l'instrument majeur de la pratique obstétricale.

MARIE-JOSÉ IMBAULT-HUART

Des Maladies des femmes grosses et accouchées ; *avec la véritable et bonne méthode de les bien aider en leurs accouchemens naturels et les moyens de remédier à tous ceux qui sont contre-nature et aux indispositions des enfans nouveau-nés ; ensemble une très-exacte description de toutes les parties de la femme qui sont destinées à la génération. Le tout accompagné de plusieurs belles figures en taille-douce, nouvellement et fort correctement gravées... composé par François Mauriceau. Paris, Hénault, 1668. In-4°, pièces limin., 536 p., fig. et pl. B.N., Impr., 8° Te¹²⁶. 2.*

 105

108

LOUIS XIV

(1638-1715)

Mémoires

1668-1675

La mort de Mazarin en 1661 marque un tournant capital dans l'histoire de France. Louis XIV, âgé de vingt-trois ans, prend le pouvoir et va régner plus de cinquante ans en souverain absolu ; années qu'avec raison Voltaire pouvait célébrer et baptiser « Siècle de Louis XIV ».

Tout ira très vite : le cardinal meurt dans la nuit du 8 au 9 mars ; quelques heures plus tard, Louis XIV convoque les ministres et leur parle en maître, affirmant sa volonté d'exercer pleinement « l'autorité du Roi et les fonctions de premier ministre ». Le lendemain 10 mars, devant les princes, les ducs et les ministres, il annonce solennellement qu'il a « pris la résolution de commander lui-même son état sans s'en reposer que sur ses propres soins ». En un mois, il réorganise le Conseil, donnant à Colbert un rôle prépondérant. Le 5 septembre, Fou-

1678

Les efforts de mes ennemis liguez
en semble et les envieux
de ma prosperité vouloient
faire contre moy m'obligé
rent de prendre de grandes
precautions et pour
commencer je resolus
en finissant la campagne
de 1677 de nemployer mes
forces que dans les lieux ou
elles me seroient absolument
necessaires



Le mareschal de humiere

quet est arrêté, la surintendance supprimée et remplacée par un conseil royal des finances. Le 1er novembre, la naissance d'un héritier vient parachever l'édifice.

C'est à l'intention de « Monseigneur », le Dauphin, que Louis XIV va concevoir ces *Mémoires* où il veut rassembler, selon l'expression de Pellisson, « les secrets de la royauté et les leçons éternelles de ce qu'il faut éviter ou suivre ». En 1668, avec l'aide du précepteur de Monseigneur, le président de Périgny, Louis XIV va commencer la rédaction des *Mémoires*. Il explique et commente les événements des années 1666, 1667 et 1668, il justifie ses actes et ses décisions, et prodigue maint conseil à son successeur : « il est essentiel aux princes d'être maîtres de leurs ressentiments... il faut de la force assurément pour tenir toujours la balance droite, entre tant de gens qui font leurs efforts pour la faire pencher de leur côté »... Après la mort de Périgny en 1670, l'historiographe Paul Pellisson travaille à retracer les premières années du règne, et rédige avec Louis XIV les *Mémoires* de 1661 et 1662 ; la guerre de Hollande (1672-1679) va accaparer alors Louis XIV et laisser inachevés les *Mémoires*, à l'exception du récit des campagnes de 1673 et 1674 préparé avec Toussaint Rose.

Les *Mémoires* ont été « faits sous les yeux du... Roy », à partir de notes et de plans autographes dont quelques-uns sont conservés (beaucoup ont été brûlés par Louis XIV en 1714, mais un feuillet sauvé par le maréchal de Noailles porte de la main du Roi « nottes pour servir aux memoires ») et de conversations que Périgny note soigneusement ; une première rédaction est soumise au Roi, qui la corrige et l'augmente ; les manuscrits, abondamment remaniés, raturés et corrigés, montrent bien qu'il s'agit d'une œuvre entièrement conçue et élaborée par le Roi.

L'affirmation de la toute-puissance royale et l'exaltation de la gloire ne sauraient éclipser le génie politique d'un roi qui veut donner là « un compte public de toutes (ses) actions à tout l'univers et à tous les siècles ». Cela est particulièrement sensible en cette année 1661 de la prise de pouvoir, alors que « le désordre régnait partout » ; tout découle d'une double règle de conduite : « un grand travail de ma part, un grand choix de personnes qui pourraient le seconder ». Aidé de Colbert, Louis XIV met en place une administration moderne, au service de l'État. Mais lui-même travaille sans relâche, « informé de tout », à l'écoute de ses sujets, dirigeant la diplomatie, « réglant la recette et la dépense de mon État »...

Dans les ors et les glaces de Versailles, se reflétait la pompe d'un Roi-Soleil dont les *Mémoires* nous laissent une image plus forte qui annonce les despotes éclairés du siècle des Lumières.

THIERRY BODIN

Manuscrits :
— B.N., Mss, français 10332 (Mémoires de 1661, de la main de Pellisson, avec corrections de Louis XIV ; le manuscrit de l'année 1662 a disparu).
— B.N., Mss, français 6732-6734 (Mémoires de 1666, 1667, 1668 ; de la main de Périgny).
— B.N., Mss, français 10329-10331 (notes autographes de Louis XIV pour les Mémoires ; notes militaires ; instructions au duc d'Anjou, etc ; le ms. français 10330 est consacré aux campagnes de 1673 et 1674, et pour la majeure partie de la main de Toussaint Rose).

109

GABRIEL-JOSEPH DE GUILLERAGUES (1628-1685)

Lettres portugaises 1669

« Rien qu'un Gascon, gourmand, plaisant, de beaucoup d'esprit, d'excellente compagnie, qui avait des amis, et qui vivait à leurs dépens, parce qu'il avait tout fricassé » : c'est ainsi que Saint-Simon définit l'auteur des « plus belles lettres d'amour du monde ». Issu d'une famille de parlementaires, élevé par sa mère après la mort prématurée de son père dans un hôtel bordelais où régnait une riche bibliothèque de Droit, de Théologie et de Belles-Lettres, Gabriel-Joseph de Lavergne, vicomte de Guilleragues y avait certes pris le goût de « la belle Antiquité », mais pas assez pour se détourner d'une vie de plaisir avec de jeunes gens plus riches que lui : les premiers documents qu'on a de lui sont des reconnaissances de dettes.

La Fronde des Princes lui donna l'occasion de se faire apprécier de Mme de Longueville et du prince de Conti. À la mort de J. F. Sarazin, Conti en fit son secrétaire des commandements. C'est à ce titre que Guilleragues fit la connaissance de Dassoucy et de Molière. Marié en 1658 avec Anne-Marie de Pontac, il devint en 1660 président par semestre de la Cour des Aides de Bordeaux, charge qu'il dut vendre bientôt pour payer quelques dettes.

C'est apparemment en 1667, à la mort de Conti, qu'il s'installe à Paris, où il est un moment secrétaire des commandements du duc de Foix. Le prodigieux succès obtenu par les *Lettres portugaises* attire l'attention du Roi, qui bien entendu n'ignore pas qui en est l'auteur. Il se l'attache comme secrétaire de la Chambre et du Cabinet, c'est-à-dire comme secrétaire intime chargé de rédiger les lettres privées. Guilleragues a-t-il, comme Dangeau, écrit pour le Roi des lettres d'amour ?

Il fréquente en tout cas, chez Gourville et Mme de Sévigné, l'élite littéraire du royaume, La Rochefoucauld, Racine, Boileau qui lui dédie sa cinquième *Épître*. Comme il a dû vendre sa charge en 1675, ses amis lui font obtenir le poste lucratif d'Ambassadeur de France à la Porte. À Constantinople, où il est arrivé en 1679, il se distingue notamment en obtenant, après la guerre contre les pirates d'Alger, les honneurs du « sofa ». Il y meurt d'apoplexie le 4 mars 1685, et y est enterré dans la chapelle de l'ambassade qui deviendra l'église Saint-Louis des Français.

Ce n'est qu'à une date récente que Guilleragues a été définitivement reconnu comme l'auteur des *Lettres portugaises* : quoiqu'il soit désigné comme tel dans le Registre des privilèges, il fallait évidemment que l'ouvrage restât anonyme pour passer pour la correspondance authentique d'une religieuse séduite et abandonnée par un officier français. Depuis que le reste de son œuvre littéraire a été publié sous le titre *Chansons et bons mots, Valentins, Lettres portugaises* (Droz, 1972) ainsi que la *Correspondance* (Droz, 1976, 2 vol.), on retrouve dans les *Valentins* tous les thèmes des *Portugaises*, et dans les lettres du Roi, à Seignelay, au Pape, à Mme de La Sablière, à Boileau ou à Racine le style, l'humour et la sensibilité qui ont valu aux lettres de la prétendue religieuse des centaines d'éditions et des traductions dans une vingtaine de langues.

FRÉDÉRIC DELOFFRE

Lettres Portugaises *traduites en françois. A Paris, Chez Claude Barbin, au Palais, sur le second Perron de la sainte Chapelle. M.DC.LXIX. Avec Privilege du Roy. In-12 de VII-182 p., et (1) f. pour l'Extrait du privilège (28 octobre 1668, achevé d'imprimer le 4 janvier 1669). Il existe trois tirages de cette édition, sous le même titre et à la même date. B.N., Mss, fonds Rothschild 1885.*

[illegible]

des Lenoncourt reçu de mon petit voyage et
depuis huit jours je n'ay pu recevoir un seul
mot de vous, toutes nos courses ont esté
dérangées, mais j'espère d'en recevoir demain
à Angers, j'en ay une extrême envie vous le
croyez bien ma très chère bonne, et quoyqu'ayant
esté contrainte de passer sans lettre à vous, je
n'ay pas manqué de penser sur tous les sentiments
que j'ay de vous aymer, et des regrets de
vostre tendresse, et quoyque la mienne est
toute chaude, et toute renouvelée, la promenade
l'a ainsy ordonné, toute sorte de [illegible] vous a manqué
et y aurait bien des choses à dire sur le plaisir, ou
la contrainte qu'on en recevroit, notre très bon
bon est content et en parfaite santé, et moy aussy
et vous embrasse, par les de moy à toute votre famille

[illegible]

110

Marie de Rabutin-Chantal marquise de Sévigné (1626-1696)

Lettres à sa fille
1671-1696

Le 4 février 1651, Henri de Sévigné se bat en duel pour les beaux yeux d'une femme facile. Il meurt le 6, laissant une veuve de vingt-cinq ans et deux enfants de trois et cinq ans. Vingt ans plus tard, devenue comtesse de Grignan, la fille aînée va rejoindre son mari en Provence où le Roi vient de le nommer lieutenant-général. Elle part le 4 février 1671. Sa mère commence le 6 la première lettre d'une correspondance qui en comprit à peu près 900. Par deux fois, le destin de Mme de Sévigné change aux mêmes dates. Il avait commencé le 5 février 1626.

Pendant les sept années de son mariage, la marquise passa de longs séjours en Bretagne, dont son mari était originaire. Elle était dans une de ses terres, aux Rochers, quand il mourut. Cet événement la rendit aux salons parisiens. Elle y brilla et s'y rendit célèbre par son esprit et sa façon de parler. En 1657, dans un de ses romans, Mlle de Scudéry vante ses « expressions naïves et naturelles qui plaisent infiniment », Mme de La Fayette, en 1659, dans son portrait imprimé, « le brillant de son esprit », qui éblouit ceux qui l'écoutent. L'amitié de Foucquet, le séduisant surintendant des finances, la conduit un moment vers la faveur et le pouvoir. Elle en est définitivement écartée par sa chute en 1661. Elle est une des vedettes de la ville. Elle ne sera jamais de la cour.

Elle avait espéré y établir sa fille, plusieurs fois admirée dans les ballets royaux. Mais la belle lionne n'avait pas les mêmes ambitions que les La Vallière et les Montespan qui dansaient à ses côtés. Elle aimait la pudeur et la réserve (ce que La Fontaine appelle son « indifférence »). L'affection dont sa mère l'entourait bruyamment la rendait mal à l'aise. Elle renforça par sa réserve une passion naissante : amour de fuite... La séparation fut un drame qui la cristallisa plus encore. D'autant que par écrit Françoise-Marguerite acceptait de répondre à l'amour maternel, et
pp: 110
de correspondre avec elle en lui écrivant elle aussi à chaque courrier. De 1671 à 1696, il y eut ainsi huit années d'écriture entrecoupées de retrouvailles.

L'amour maternel est le fond de cette correspondance privée. Les nouvelles de la cour et de la ville y viennent par surcroît, parce qu'il serait ennuyeux, dit l'épistolière, de toujours répéter sa passion. Elles n'en forment d'ailleurs qu'une faible partie (moins de 5 %). Mais ce sont elles que les premiers éditeurs ont surtout retenues. En 1725, la mince plaquette qui divulgue pour la première fois des lettres à Mme de Grignan (28 seulement) s'intitule : *Lettres choisies de Mme la marquise de Sévigné à Mme de Grignan, sa fille, qui contiennent beaucoup de particularités de l'histoire de Louis XIV.* Deux éditions parues en 1726, l'une dite de Rouen et l'autre de La Haye, donnant respectivement 138 et 177 lettres, sont conçues dans le même esprit. Mme de Sévigné était morte depuis 30 ans.

Ses lettres à sa fille seraient vraisemblablement restées enfouies dans les coffres où la destinataire les avait affectueusement conservées si elle n'avait pas été cousine de Bussy-Rabutin. Exilé en 1665 pour sa célèbre *Histoire amoureuse des Gaules*, il s'était occupé à raconter sa vie et à écrire des lettres. En 1696, les deux tomes de ses *Mémoires* contiennent 22 lettres de sa correspondance avec Mme de Sévigné, dont cinq de celle-ci, morte à Grignan quelques mois plus tôt. Auteur posthume, elle n'avait jamais encore été imprimée.

En 1697, les *Lettres* de Bussy, qui forment la suite de ses *Mémoires*, parurent en quatre volumes, dont deux contenaient à part sa correspondance avec sa cousine : 247 lettres à peu près également partagées. Le succès de celui qui paraissait alors seul capable de supplanter Balzac et Voiture attira l'œil des gens de goût sur le talent de la marquise. Le fils aîné de Bussy, Amé-Nicolas, qui avait édité son père, finit par écrire en Provence pour demander à Mme de Simiane, petite-fille de Mme de Sévigné, de lui envoyer en Bourgogne la correspondance qu'elle venait d'hériter de ses parents. Le mouvement était lancé, qui allait aboutir aux éditions de 1725-1726, puis de 1734-1754, et faire de la marquise le modèle des épistoliers. Mais c'est en 1873 seulement que l'on a retrouvé la copie de ses lettres à Mme de Grignan qui, en l'absence des autographes presque tous détruits, sert de base aux éditions modernes. Copie imparfaite et incomplète. Avec les 170 à 180 lettres perdues et les coupures opérées dans les lettres conservées, on aurait de quoi faire un quatrième volume de la Pléiade.

Roger Duchêne

Première édition : Lettres choisies de Mme la marquise de Sévigné à Mme de Grignan, sa fille, *qui contiennent beaucoup de particularitez de l'histoire de Louis XIV. [Troyes, ateliers de Jacques Lefèvre], 1725. In-12, 75 p. B.N., Impr., Rés. p. Z.475.*

Lettre autographe de Mme de Sévigné à sa fille : B.N., Mss, fonds Rothschild A.XVII.803.

111

Nicolas Malebranche (1638-1715)

De la Recherche de la vérité
1674

Oratorien dégagé par sa famille du soin de régler sa pension, Malebranche put consacrer toute son existence à la méditation philosophique. Sa légende raconte que, peu intéressé par l'enseignement scolastique du Collège de la Marche et de la Sorbonne, il fut pris d'extase et de palpitations en 1664, à la découverte de l'*Homme* de Descartes. Dix ans après, il publia la *Recherche*, point de départ d'une œuvre très nombreuse, composée de traités scientifiques, métaphysiques, théologiques, et d'innombrables pièces de polémique, libelles et lettres, particulièrement contre Arnauld.

Malebranche tente de mettre en accord le dogme catholique et une philosophie librement inspirée de Descartes, pour les unir dans la recherche de la vérité. Il veut achever de mettre à mal la scolastique pour favoriser le développement des sciences purement humaines « qui détachent l'esprit des choses sensibles et qui l'accoutument et le préparent peu à peu à goûter les vérités de l'Évangile ». Mais ce n'est pas afin de la remplacer par celle de Descartes qu'il conteste l'autorité d'Aristote. Méprisant les commentateurs, qui « aiment mieux se servir de l'esprit des autres dans la recherche de la vérité, que de celui que Dieu leur a donné », il propose de remplacer les « maîtres » par des « moniteurs » de la vérité. Seule, la part la plus essentielle du dogme échappe à la raison critique, et la vérité des mystères doit être enseignée par la tradition : « La nouveauté en matière de théologie porte le caractère de l'erreur. »

Mais ce n'est pas la faute d'un mauvais hasard si cette somme à l'intention fort clairement apologétique fut mise à l'Index dès 1709 et servit au XVIIIe siècle de référence aux déistes. En favorisant la recherche de vérités purement humaines, en identifiant Raison et Verbe divin, entendement divin et principe général de toutes choses, création divine et lois physiques mécanistes, Malebranche facilitait en effet bien malgré lui la naissance du Grand Horloger.

Alain Cantillon

De la Recherche de la vérité. *Où l'on traitte de la nature de l'esprit de l'homme, et de l'usage qu'il en doit faire pour éviter l'erreur dans les sciences. A Paris, chez André Pralard, rue S. Jacques à l'Occasion. M.DC.LXXIV. Avec privilège du Roy. In-8°, pièces limin., 420 p. B.N., Impr., Rés. p. R. 1007.*

112

Jean-François-Paul de Gondi cardinal de Retz

(1613-1679)

Mémoires

réd. 1675-1677
publ. 1717

Jean-François-Paul de Gondi, né en septembre 1613, troisième fils de Philippe-Emmanuel, maréchal de Retz, petit-neveu de Pierre, évêque de Paris (1568) et cardinal (1587), neveu d'Henri, évêque de Paris (1598) et cardinal (1618), et de Jean-François, archevêque de Paris (1622), était dès son plus jeune âge destiné à l'Église. Il détesta l'état ecclésiastique et ne se décida à « faire sa profession » qu'après la mort du comte de Soissons, avec qui il avait conspiré contre Richelieu (1641). Visant à la succession de son oncle et au cardinalat, il dut attendre la mort de Richelieu et celle de Louis XIII pour être coadjuteur; il reçut alors les ordres sacrés et prit « le parti de faire le mal par dessein, ce qui est sans comparaison le plus criminel devant Dieu, mais ce qui est sans doute le plus sage devant le monde ». En guerre avec Richelieu, malgré quelques « paix fourrées », soutenant la Fronde parlementaire, armant un régiment, voulant expulser Mazarin, se réconciliant avec la Cour contre Condé, revenant à Condé contre le cardinal-ministre, aidant Anne d'Autriche après l'avoir empêchée de quitter Paris, il obtint le cardinalat (février 1652), mais s'attira l'inimitié irréconciliable de Louis XIV. Après des années de prison, d'errance et d'exil, il finit par démissionner de son archevêché (décembre 1661) et s'établit à Commercy. Dès 1672 il songeait à sa conversion; en 1676 il se retira à l'abbaye de Saint-Mihiel. Il mourut à Paris le 24 août 1679.

Ses œuvres comprennent *La Conjuration de Fiesque*, écrite sans doute en 1639, publiée pour la première fois en 1665; des pamphlets politiques; des sermons, des lettres épiscopales, des textes philosophiques; et les *Mémoires*. Il commença ceux-ci en 1675 (d'autres disent en 1662), peut-être à la demande de Mme de Sévigné, et les abandonna en 1677. Le début en a disparu, et le récit s'arrête en 1655. Le manuscrit autographe en a été conservé, des copies manuscrites ont circulé avant la publication. On a dénoncé la cécité politique de Retz, ses exagérations vaniteuses, ses omissions et ses déformations. Ses *Mémoires* sont un témoignage partial sans doute, mais souvent lucide, sur son époque, et surtout l'expression d'un individu très attentif à l'image qu'il se fait et qu'il donne de lui-même, croyant à la grandeur et associant au plus haut degré le calcul et la passion. Édités sous la Régence pour un public curieux des événements de la Fronde, ils ont sans doute aussi contribué, par leur caractère très personnel, à infléchir le genre romanesque vers l'analyse et l'apologie du *moi* qu'on trouvera dans les œuvres de Marivaux et de Prévost.

Henri Coulet

Manuscrit autographe. 3 volumes in-4° de 496, 908 et 1153 pages. Quelques pages sont de la main de secrétaires. B.N., Mss, français 10325-10327.
Mémoires de Monsieur le Cardinal de Retz. *A Amsterdam, et se trouve à Nancy chez Jean-Baptiste Cusson, Imprimeur-Libraire de S.A.R. sur la Place, au nom de Jesus. M.DCC.XVII. Trois volumes in-8° de 1 f. + 354, 359 et 389 pages. Le titre et l'adresse sont en rouge et noir. Une vignette orne les pages de titre, identique dans les tomes 1 et 2, légèrement différente dans le tome 3 (paysage maritime éclairé par un soleil rayonnant sous lequel se déploie une banderole où sont inscrits les mots: Inde salus); ces vignettes sont signées V.L.S. Cette édition a été procurée par les bénédictins de Saint-Mihiel. Le texte du folio non paginé en tête du tome 1 (« Le Libraire au Lecteur ») affirme la vérité de l'ouvrage, la sincérité de l'auteur, l'intérêt de « la guerre de Paris », la force et la beauté du style. Les* Mémoires *de Retz eurent une vingtaine d'éditions au XVIIIe siècle. B.N., Impr., 8° Lb[37]. 208.*

113

Marie-Madeleine de La Fayette

(1634-1693)

La Princesse de Clèves

1678

Un scandale éclata en 1880 quand un archiviste italien publia une lettre autographe de Mme de La Fayette au secrétaire particulier de la duchesse de Savoie, son amie d'enfance. Elle y affirme, un mois après la parution de *La Princesse de Clèves*, que le public se trompe en voulant lui « donner part » à ce roman, qu'elle n'y « en a aucune », et que La Rochefoucauld, également soupçonné, « y en a aussi peu » qu'elle. Le 8 mars 1678, *La Princesse* était en effet parue sans nom d'auteur et c'est seulement en 1780 qu'on la publia pour la première fois sous celui Mme de La Fayette. On avait hésité jusque-là entre Segrais, La Rochefoucauld et elle.

On croirait mieux ses dénégations si on n'avait pas conservé une lettre à son ami Ménage qu'elle « conjure » en 1662, après la parution également anonyme d'un premier roman, *La Princesse de Montpensier*, de nier partout qu'il « vienne d'elle ». Et pourtant, quelques jours plus tôt, dans plusieurs lettres au même ami, elle en parlait clairement comme sien, s'inquiétant de son impression et de la distribution des premiers exemplaires... Malgré le succès de ses deux Princesses et de *Zaïde*, elle refusera toute sa vie de s'en reconnaître l'auteur.

Elle ne ment qu'à demi. Elle n'aurait sûrement jamais rien publié de sa seule et propre initiative. Le hasard a voulu que sa mère se remariât en 1650 avec René-Renaud de Sévigné, qui amena chez elle un Angevin comme lui, Ménage, galant poète et savant philologue, qu'il avait fréquenté au Petit-Archevêché chez Gondi, le futur cardinal de Retz. Cet abbé lui donna le goût de la lecture et de l'écriture. C'est avec son aide qu'elle publia sa première *Princesse*. Il l'introduisit parmi les lettrés, lui procurant la connaissance de Huet et de Segrais. C'est sous leur contrôle qu'elle écrivit *Zaïde*, imprimé sous le nom du second avec une importante préface du premier sur l'origine des romans. Chassé de chez Mlle de Montpensier, Segrais habitait chez elle quand elle commença à rédiger son chef-d'œuvre en 1671. Elle voyait quotidiennement La Rochefoucauld quand elle le publia sept ans plus tard. Comme celle des *Maximes* du duc, la composition des romans de Mme de La Fayette est le fruit d'une création littéraire largement collective. Cela n'étonnait point en un temps où le romantisme n'avait pas encore sacralisé l'écrivain.

C'était même une nécessité pour une dame de l'aristocratie. En 1655, à vingt-et-un ans, Marie-Madeleine Pioche de La Vergne, riche héritière mais de mince noblesse, avait fait un mariage bâclé avec un provincial à demi-ruiné qui portait un grand nom, François Motier, comte de La Fayette. Femme d'affaires avisée et tenace, elle avait mis toute son énergie à reconstituer la fortune de son mari en Auvergne, où il résidait, et à tenir son rang à Paris dans sa belle et vaste demeure de la rue de Vaugirard, près du Petit-Luxembourg où elle était née. Point question de perdre ces acquis, confortés par sa « liaison » avec La Rochefoucauld, au plus haut rang de la société, pour une gloire littéraire que le duc refusait aussi en ne mettant pas son nom en tête des *Maximes*. Elle devait à son sexe de se montrer plus prudente encore: qualifiée d'« incomparable précieuse » dans sa jeunesse, elle ne devait pas encourir le ridicule d'être placée maintenant parmi les femmes savantes.

Elle ne se désintéressait pourtant pas de ses œuvres. Elle a au contraire merveilleusement tiré parti de son anonymat pour promouvoir *La Princesse de Clèves*. Elle s'entendit avec Donneau de Visé, fondateur du *Mercure Galant*, qui voulait relancer son journal juste au moment où elle publiait son roman. Il lui consacra huit articles dans cinq numéros successifs. Il ouvrit près de ses lecteurs une enquête sur le bien-fondé de la conduite d'une femme qui, pour lutter contre sa passion, avouerait à son mari qu'elle en aime un autre. Il publia les meilleures réponses. Une querelle littéraire et morale s'ensuivit autour du roman qui entraîna la publication de *Lettres* et de *Conversations sur La Princesse*. La fondatrice du roman français moderne sut à la fois rester dans l'ombre et jeter la lumière sur son œuvre.

Elle avait le goût du secret et de l'intrigue. On l'ignorait jusqu'à ce qu'on découvre à Turin ses lettres et des documents qui montrent ses interventions répétées dans la politique française en Savoie. Des lettres de Louvois établissent le crédit qu'elle avait près de lui et de Louis XIV. Toujours malade depuis son mariage, elle luttait contre une dépression sans cesse menaçante en tissant constamment sa toile comme une araignée. Mme de Sévigné, sa meilleure amie, ignorait la plupart de ses activités. Mais elle pressentait l'influence occulte de son amie. « Jamais une personne, sans sortir de sa place, écrit-elle à sa fille, n'a tant fait de bonnes affaires... Elle a cent bras. »

Roger Duchêne

La Princesse de Clèves. *Tome I [-IV]. A Paris, Chez Claude Barbin, au Palais, sur le second Perron de la Sainte Chapelle. M.DC.LXXVIII. Avec privilège du Roy. 4 vol. in-12 (privilège du 16 janvier 1678; achevé d'imprimer le 8 mars 1678). B.N., Mss, fonds Rothschild, 1537.*

114

Richard Simon
(1638-1712)

Histoire critique du Vieux Testament
1678

Prêtre de l'Oratoire, fondateur de la critique biblique en France, né et mort à Dieppe, Richard Simon fit ses études chez les Oratoriens de Dieppe, puis de Rouen. Enseignant au collège de Juilly et à Paris, chargé par son ordre d'établir le catalogue de son fonds de manuscrits orientaux, il étudia l'hébreu et le judaïsme, se spécialisa dans la critique scripturaire dont il renouvela les méthodes. Exclu de l'Oratoire (1679) après l'impression de l'*Histoire critique du Vieux Testament*, il se retira en Normandie, continuant ses travaux, étudiant les doctrines des églises orientales, faisant l'histoire critique du texte du Nouveau Testament. Sa traduction du Nouveau Testament, publiée à Trévoux en 1702, violemment attaquée par Bossuet, fut poursuivie. En dépit de ces censures, il publia néanmoins plusieurs mémoires en France, collaborant anonymement au *Dictionnaire universel* (Trévoux, 1704) ; ce dictionnaire était la reprise de la seconde édition du dictionnaire de Furetière (La Haye, 1701), « purgé » de toute influence protestante contraire à la foi catholique, les notices de Simon ayant un caractère encyclopédique plutôt que d'un dictionnaire de langue.

Dans son article sur l'« Exégèse religieuse et l'esprit français » (*Revue des deux mondes*, 1er novembre 1865), Ernest Renan, conscient du retard des études bibliques en France, avait qualifié l'*Histoire critique du Vieux Testament* de « traité complet d'exégèse, en avance de près de cent cinquante ans sur les autres ouvrages du même genre ». Analysant le Pentateuque rationnellement avec un immense savoir, Simon avait montré que le texte « reçu » est le fruit de retouches et d'incorporations successives. Cette théorie mettant en cause l'unité de la rédaction attribuée à Moïse avait soulevé la colère de Bossuet qui, toutes affaires cessantes, le Jeudi Saint 1678, courut chez le chancelier et le lieutenant de police pour arrêter l'impression, faire saisir le livre et en empêcher la diffusion, avant d'en obtenir la destruction. Cet ouvrage fut bien accueilli en Angleterre où il parvint, après la destruction de presque tous les exemplaires, sous forme de copie manuscrite, et fut traduit en anglais dès 1682 (avant la première édition largement diffusée, publiée à Rotterdam en 1685). Bien qu'apologiste catholique, la science et l'indépendance de Richard Simon le firent apprécier dans l'Angleterre protestante du XVIIIe siècle, sans que sa méthode critique y trouve des disciples. En Allemagne, il fut d'abord condamné, tout comme Spinoza, mais sa méthode trouva de nombreux disciples qui illustrèrent la critique biblique allemande. Moins ignoré en France au XVIIIe siècle que l'affirmait Renan, il n'a toutefois pas laissé de vrais disciples, et les études bibliques et hébraïques prirent un grand retard, en dépit des travaux de Fourmont et de Jean Astruc.

Ce novateur était venu trop tôt, dans une période d'intolérance et de dogmatisme, préférant les certitudes à la critique historique et philologique.

ROGER PIERROT

Histoire critique du Vieux Testament. *In-4°, pièces limin., 680 p. et la table. Titre pris au titre de départ. 1ère édition, supprimée par arrêt du Conseil d'État, 19 juin 1678, avant sa publication et avant l'impression du titre, de l'épître dédicatoire et des errata. — Notes manuscrites. — Provient de la bibliothèque de P.-D. Huet, évêque d'Avranches, reliure à ses armes. B.N., Impr., Rés. A. 3498.*

115

Pierre de Fermat
(1601-1665)

Varia Opera Mathematica [Œuvres mathématiques]
1679

Pierre de Fermat, magistrat et mathématicien, est né à Beaumont de Lomagne (Tarn-et-Garonne) en 1601. Toute sa carrière se passe entre Toulouse, où il est conseiller au Parlement, et Castres où il est conseiller à la chambre de l'Édit à partir de 1638. En contact épistolaire avec les mathématiciens les plus éminents de son époque, Descartes, Mersenne, les deux Pascal, Torricelli, Huygens, Wallis et bien d'autres, Fermat n'a pourtant rien publié de son vivant ; il était connu seulement des milieux scientifiques où circulaient des copies manuscrites de ses opuscules et de sa correspondance. Beaucoup de ses écrits sont allusifs, en théorie des nombres notamment, où ses principales découvertes ne nous sont connues que par ses annotations en marge d'un exemplaire des œuvres de Diophante dans l'édition donnée en 1621 par Bachet de Meziriac et rééditée à Toulouse en 1670 par son fils Samuel avec les commentaires de son père. Les *Varia Opera*, publiées par Samuel de Fermat, constituent la première impression posthume partielle des mémoires et de la correspondance de Fermat.

Fermat a été le précurseur ou le protagoniste, de presque toutes les branches nouvelles des mathématiques qui ont vu le jour au XVIIe siècle. Précurseur du calcul différentiel (*Méthode de recherche des maximums et des minimums*, écrit dès 1629) et du calcul intégral (*Quadrature des paraboles généralisées*, 1636), il est, indépendamment de Descartes, le cofondateur de la géométrie analytique (*Traité des lieux plans et solides*, 1636). Sa correspondance avec Blaise Pascal de l'été 1654, imprimée pour la première fois dans les *Varia Opera*, pose les bases du calcul des probabilités. En théorie des nombres, il introduit des méthodes radicalement nouvelles, comme la descente infinie, qui prouveront leur puissance entre les mains de mathématiciens comme Euler, Lagrange, Legendre et Gauss.

JEAN-LUC VERLEY

Varia Opera Mathematica D. Petri de Fermat, *Senatoris Tolosani. Accesserunt selectæ quædam ejusjdem Epistolæ, vel ad ipsum a plerisque doctissimis viris Gallicè, Latinè, vel Italicè, de rebus ad Mathematicas disciplinas, aut Physicam pertinentibus scriptæ. Tolosæ, Johannem Pech. M.DC.LXXIX. Petit in-folio, 113 feuillets + 5 planches gravées (xii ; 210, 3, 1 blanc). B.N., Impr., Rés. V. 644.*

116

Edme Mariotte
(vers 1620-1684)

De la Nature de l'air
1679

Edme Mariotte voit probablement le jour à Chazeuil, en Bourgogne (aujourd'hui dans la Côte-d'Or) ; sa date de naissance et les étapes de sa formation demeurent inconnues. Il est très certainement autodidacte. En 1667, il est élu membre de la toute jeune Académie royale des sciences.

Son titre de gloire réside dans l'introduction, en France, de la méthode expérimentale en physique — son *Traité de la percussion ou chocq des corps*, publié en 1673, restera longtemps l'ouvrage de référence sur les chocs élastiques et inélastiques. Il s'intéresse à de nombreuses disciplines : botanique, physiologie, topographie, mécanique, hydrostatique, hydrodynamique, météorologie, optique, calorimétrie...

De la Nature de l'air est principalement consacré à trois propriétés de l'air : son poids, son élasticité, sa solubilité dans l'eau. La deuxième partie de cet essai contient la loi qui est aujourd'hui dite loi de Mariotte : « ... l'air est condensé en proportion du poids dont il est chargé », premier énoncé de ce qui deviendra, quelque cent cinquante ans plus tard, la loi des gaz parfaits : « À température constante, une masse donnée d'un gaz parfait occupe un volume inversement proportionnel à sa pression. » Cette loi deviendra partie intégrante de la thermodynamique et de la théorie cinétique des gaz qui émergeront, dans leur formulation mathématique rigoureuse, à partir des années 1820.

Mariotte est-il vraiment l'auteur de cette loi ? En 1662, l'Anglais Robert Boyle avait publié une loi similaire, en fait découverte un an auparavant par un de ses assistants, Richard Towneley. Mariotte en a sans doute eu connaissance. Mais la rigueur et la précision de ses expériences, le fait qu'il ait immédiatement utilisé sa loi pour évaluer la hauteur de l'atmosphère, en font indiscutablement un novateur.

De la Nature de l'air, paru dans le volume VII du *Journal des Sçavans* en 1679, sera ultérieurement repris dans la partie II de son *Traité du mouvement des eaux et des autres corps fluides*, publié en 1686, après sa





Inv. et dessiné par F. Boucher. Gravé par Lau. Cars.

LE TARTUFFE

ou L'imposteur.

pp: 119 mort, par Philippe de La Hire.

JEAN-CLAUDE FALQUE

Second essay. De la nature de l'air, *par Mr Mariotte, de l'Académie Royale des sciences. A Paris, chez Estienne Michallet, ruë S. Jacques, à l'Image Saint Paul. M.DC.LXXIX Avec Permission. In-8°, 232 p. (Dans* Essays de Phisique ou Mémoires pour servir à la science des choses naturelles*). B.N., Impr., S. 14782.*

117

JEAN MABILLON
(1632-1707)

De Re diplomatica
[De la Diplomatique]
1681

Jean Mabillon fit sa profession monastique à Saint-Rémi de Reims en 1654 et fut appelé, après des séjours dans divers monastères, à Saint-Germain-des-Prés (1664). Cette abbaye était déjà un centre d'études sur l'histoire de l'ordre bénédictin. Dès 1667, il publia les œuvres de saint Bernard ; en 1668, il commença avec dom Luc d'Achery, le recueil des *Acta sanctorum ordinis sancti Benedicti* (1668-1701, 9 vol.) ; les préfaces renouvelèrent l'histoire de l'ordre. Ces recherches ne l'empêchèrent pas d'être mêlé à des querelles doctrinales et historiques, entre autres sur l'attribution de l'*Imitation de Jésus-Christ*, qui lui donnèrent l'occasion de réunir à Saint-Germain, à partir de 1677, les principaux érudits français. Le *De Re diplomatica* parut en 1681. Dans le même temps, il avait entrepris, soutenu par Colbert, de parcourir la France et l'Europe pour visiter les bibliothèques et les archives (1672-1686) ; il rédigea les journaux de ses voyages (Bourgogne, Allemagne, Italie) qui sont pleins de renseignements scientifiques ainsi que de notations sur les gîtes d'étape. De 1683 à 1693 il défendit contre l'abbé de Rancé la légitimité des recherches historiques pour les moines. Il dirigea l'édition des œuvres de saint Augustin (1677-1700, 11 vol.) qui suscita des réserves comme entachée de Jansénisme. Son dernier grand travail fut les *Annales ordinis sancti Benedicti* (commencées en 1693, publiées à partir de 1700). Mabillon, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres depuis 1701, mourut à Saint-Germain-des-Prés en 1707.

Le *De Re diplomatica* (1681) fut publié à un moment où l'attention des historiens avait été attirée sur les documents d'archives, chartes ou diplômes, qui n'avaient été jusqu'alors utilisés que pour faire valoir des droits publics ou privés. Certaines de ces pièces avaient pu paraître entachées de fausseté et avaient fait l'objet de discussions ; le P. Daniel van Papenbroeck, S.J., principal rédacteur des *Acta sanctorum*, avait entre autres mis en cause des privilèges conservés à Saint-Denis. En réponse, Mabillon formula pour la première fois, avec une sereine et lumineuse intelligence, les règles de la critique ; il prenait en compte non seulement la forme matérielle des actes, leur rédaction, mais encore tous les problèmes de paléographie et de sigillographie. L'approbation fut, dans toute l'Europe, presque unanime. Mabillon publia en 1704 un supplément. La seconde édition qu'il avait entièrement préparée ne parut qu'après sa mort (1709). Le *De Re diplomatica* a donné pour deux siècles leur physionomie aux sciences auxiliaires de l'histoire: sa publication constitue une date essentielle des études historiques.

JACQUES MONFRIN

De Re diplomatica *libri VI in quibus quidquid ad veterum instrumentorum antiquitatem, materiam, scripturam et stilum; quidquid ad sigilla, monogrammata, subscriptiones, ac notas chronologicas [...]. Opera et studio Domni Johannis Mabillon, presbyteri ac monachi ordinis S. Benedicti è Congregatione S. Mauri. Lutetiae Parisiorum, sumtibus Ludovici Billaine, in Palatio Regio. M.DC.LXXXI. Cum privilegio Regis et superiorum permissu. In-folio,* [14]-634-[28] *p. B.N., Impr., Rés. V. 665.*

118

JACQUES-BÉNIGNE BOSSUET
(1627-1704)

Discours sur l'Histoire universelle
1681
Oraisons funèbres
1689

Né à Dijon d'une famille de magistrats, Bossuet se destina très tôt au sacerdoce. Après avoir fait ses études secondaires chez les jésuites de sa ville natale et ses études supérieures à Paris, il s'illustra rapidement, à Metz d'abord (de 1652 aux environs de 1659) puis à Paris, comme prédicateur et comme controversiste. Il devint précepteur du Dauphin en 1670 et le resta jusqu'à la fin des études de son élève en 1680.

Le *Discours sur l'Histoire universelle* est le plus connu des ouvrages composés par lui *ad usum Delphini*. Il est divisé en trois parties. La première retrace les grandes époques de l'histoire du monde, qu'il fait commencer, suivant la chronologie biblique traditionnelle, en l'an 4004 avant Jésus-Christ. La deuxième s'attache à la « suite de la religion » à travers l'histoire du peuple juif et l'institution de l'Église. La troisième, la plus remarquable, développe une philosophie de l'Histoire tout augustinienne, entièrement dominée par l'idée de Providence: l'ordre du monde est ordonné au salut des élus. Malheureusement, l'ouvrage est resté incomplet ; comme le titre l'indique, il s'agit d'une « Première partie », qui s'arrête à Charlemagne.

Quant au *Recueil d'oraisons funèbres* que Bossuet, devenu évêque de Meaux, donna en 1689, c'est la réédition collective, à quelques variantes près, des six oraisons funèbres précédemment publiées par lui : celles de la reine d'Angleterre Henriette de France, veuve du roi décapité Charles Ier (1669), de sa fille Henriette d'Angleterre, belle-sœur de Louis XIV (1670), de la reine Marie-Thérèse (1683), d'Anne de Gonzague, Princesse Palatine (1685), du chancelier Le Tellier (1686) et du prince de Condé (1687).

Une oraison funèbre, à l'époque classique, servait à deux fins: discours prononcé au cours d'une cérémonie (funérailles, remise du cœur d'un défunt à une communauté, ou autre cérémonie funèbre), elle devenait texte imprimé distribué par la famille comme souvenir et mis en vente chez un libraire. D'autre part elle avait à répondre à deux exigences qu'il n'était pas toujours aisé de concilier ; elle faisait en effet office à la fois de discours nécrologique et de sermon.

Peu de temps après la publication de ce recueil, Mme de Sévigné raconte que son entourage et elle le relisaient ainsi que d'autres, d'autres orateurs, et « repleuraient » les morts qu'il avaient connus: « Il ne faut point dire: *Oh! cela est vieux.* Non, cela n'est point vieux ; cela est divin » (à Mme de Grignan, 11 janvier 1690).

JACQUES TRUCHET

Discours sur l'Histoire Universelle *à Monseigneur le Dauphin: Pour expliquer la suite de la Religion & les changemens des Empires. Premiere partie Depuis le commencement du Monde jusqu'à l'Empire de Charlemagne. Par Messire Jacques Benigne Bossuet, Evesque de Condom, Conseiller du Roy en ses Conseils, cy-devant Précepteur de Monseigneur le Dauphin, premier Aumosnier de Madame la Dauphine. A Paris, chez Sébastien Mabre-Cramoisy, Imprimeur du Roy, ruë Saint Jacques, aux Cicognes. M.DC.LXXXI. Avec privilege de Sa Majesté. In-4°, titre, 561 p., et (3) ff. pour la table et le privilège (du 11 février 1681). B.N., Mss, fonds Rothschild 2000. Exemplaire sur grand papier, relié en maroquin rouge aux armes d'Emmanuel-Théodore de La Tour d'Auvergne, cardinal de Bouillon.*

Recueil d'Oraisons funèbres, *composées Par Messire Jacques Benigne Bossuet, Evesque de Meaux, Conseiller du Roy en ses Conseils, cy-devant Précepteur de Monseigneur le Dauphin, Premier Aumosnier de Madame la Dauphine. A Paris, chez la Veuve de Sébastien Mabre-Cramoisy, Imprimeur du Roy, ruë Saint Jacques, aux Cicognes. M.DC.LXXXIX. Avec privilege de Sa Majesté. In-12, (2) ff. pour le titre et la table, 562 p., et (1) f. pour le privilège (du 1er août 1689, achevé d'imprimer le 18 août 1689). B.N., Mss, fonds Rothschild 347.*

119

JEAN-BAPTISTE POQUELIN dit MOLIÈRE
(1622-1673)

Les Œuvres
1682

Né à Paris et baptisé le 15 janvier 1622, Molière était fils de Jean-Baptiste Poquelin, tapissier, valet de chambre du roi. Après des études secondaires au Collège de Clermont (Lycée Louis-le-Grand), il prit ses licences de droit à Orléans, mais abandonna bientôt le barreau pour suivre sa vocation de comédien. La faillite de son « Illustre Théâtre » le contraignit à partir pour la province avec son amie Madeleine Béjart et quelques compagnons. Pendant treize ans, il sillonna le Midi, bientôt directeur d'une excellente troupe pour laquelle il commença à écrire. Le succès à Lyon de *L'Étourdi*, sa première grande comédie, l'incita à tenter sa chance à Paris en 1658. Il plut au jeune roi. Un an plus tard, le triomphe des *Précieuses ridicules* porta l'auteur et sa troupe au faîte de la popularité. D'année en année, Molière écrivit, mit en scène et créa trente-deux comédies dont la plupart sont d'immortels chefs-d'œuvre. Par l'ironie du sort il mourut lors de la création du *Malade imaginaire*, le 17 février 1673, au soir de la quatrième représentation.

« Il était tout comédien », dit de lui Donneau de Visé. Lorsqu'il fut devenu un auteur dramatique in-







contesté, son ami Boileau, le voyant malade, tenta de le détourner de la scène : « Vous n'y songez pas, répondit Molière, il y a honneur pour moi à ne pas quitter. »

La scène était son domaine, ses acteurs des compagnons formés par ses soins à un style de jeu naturel qui étonnait et charmait le public. Lorsque, en 1660, le Théâtre du Petit-Bourbon dirigé par Molière fut brutalement confisqué par le surintendant des bâtiments, la troupe fit vaillamment face au désastre et resta stable car, écrit La Grange dans son Registre personnel, « tous les acteurs aymoient le S[r] de Moliere leur Chef, qui joignait à un merite et une Capacité Extraordinaire une honnetteté et une manière engageante qui les obligea tous a luy protester qu'ils vouloient courir sa fortune et qu'ils ne le quitteroient jamais quelque proposition qu'on leur fist et quelque avantage qu'ils pussent trouver ailleurs. »

Écrivain, directeur de troupe, metteur en scène, comédien lui-même, cet homme qu'on appela « le Térence de son siècle » et « le Dieu des Ris », était — dit-on — rêveur et mélancolique. Comment ne l'eût-il pas été ? Harassé de travail, constamment hanté par la nécessité de plaire au roi, persécuté par les obscures puissances du temps que son esprit libre et audacieux osait braver, trahi par Lulli, et moins aimé qu'il l'aurait voulu d'Armande, sa séduisante jeune femme, il réussit à faire de la sottise des hommes de délirantes railleries, de ses souffrances physiques des scènes burlesques et de la blessure de son cœur le personnage d'Alceste.

Après un essai d'édition complète en 1666, hors du contrôle de Molière qui eut grand mal à faire reconnaître ses droits sur ses propres œuvres, paraît en 1673 une édition en sept volumes longtemps passée inaperçue, qui fut préparée avant la mort de Molière (février 1673). En 1682, une édition collective, plus complète, puisqu'elle contient six comédies (notamment *Dom Juan ou le Festin de Pierre*) qui, pour des raisons diverses, n'avaient pas été publiées, paraît sous le titre : *Les Œuvres posthumes de Monsieur de Molière*.

Selon Tralage, l'édition de 1682 a été donnée par La Grange et Vivot. Avec l'aide discrète d'Armande Béjart, veuve de Molière, La Grange, comédien et « orateur », assuma la survie de la troupe. Armande lui remit tous les manuscrits des pièces non publiées et, en collaboration avec Vivot, amateur de théâtre, ami personnel de Molière, il transmit à la postérité tous les ouvrages du maître disparu.

SYLVIE CHEVALLEY

Les Œuvres de Monsieur Molière. *A Paris, chez Claude Barbin (ou Gabriel Quinet, ou Thomas Joly, ou Charles de Sercy, ou Louis Billaine, ou Guillaume de Luyne, ou Jean Guignard fils, ou Étienne Loyson), 1673. In-12, 7 vol. 393 + 480 p. Les 5 derniers volumes ont une pagination séparée pour chaque pièce. B.N. Impr. Rés. p. Y f 594. L'exemplaire exposé, avec sa reliure en maroquin contemporaine de l'édition, fut acquis par la Bibliothèque nationale en 1988, grâce à une dotation spéciale du ministère de la Culture.*

Les Œuvres de Monsieur de Molière. *Reveuës, corrigées & augmentées. Enrichies de Figures en Taille-douce. A Paris, Chez Denys Thierry... Claude Barbin... Et Chez Pierre Traboüillet... M.DC.LXXXII. 8 vol. in-12, 30 fig. B.N., Mss, fonds Rothschild 1177 (ex. en maroquin rouge aux armes du Dauphin Louis, fils de Louis XIV).*

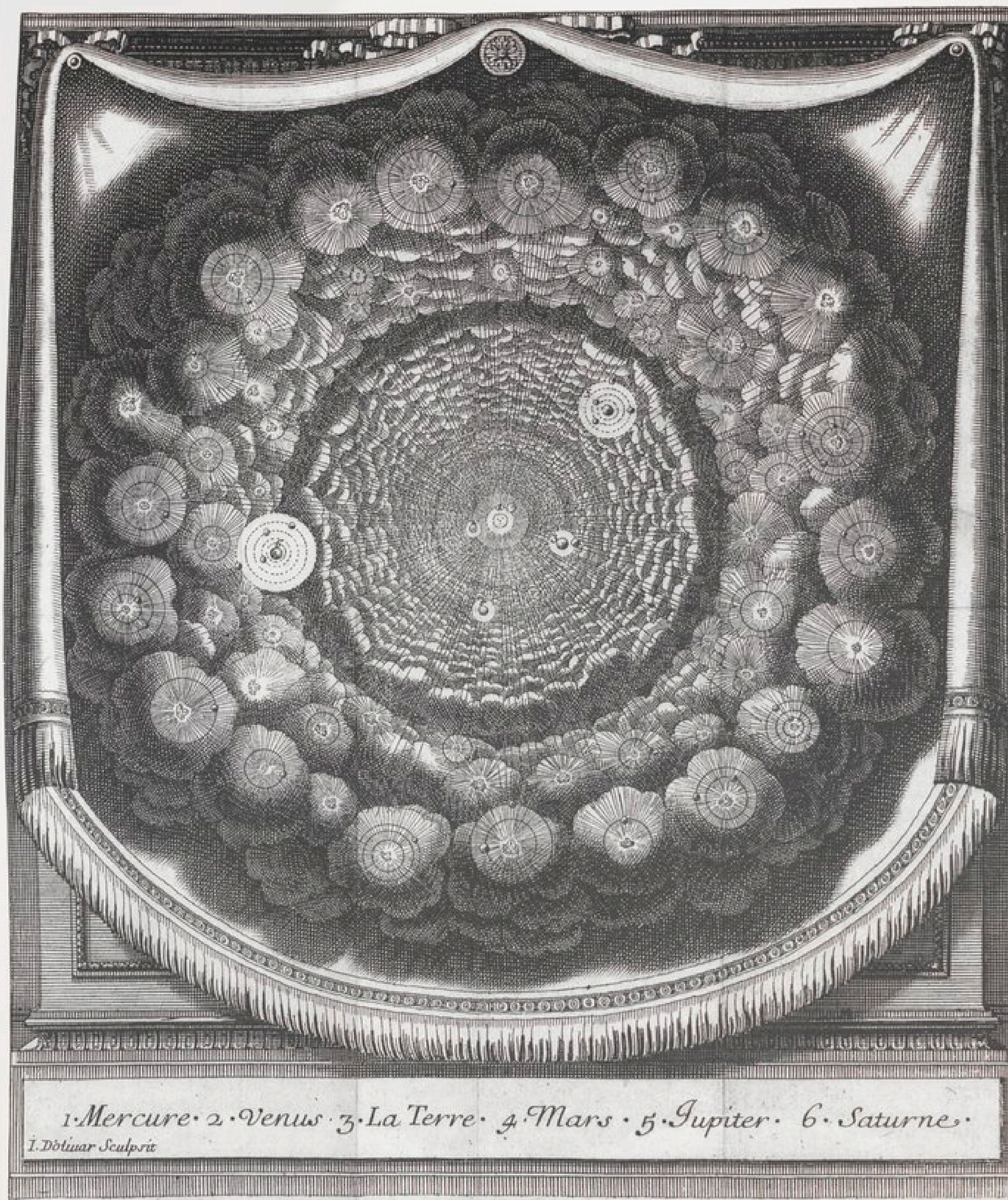
120

RAYMOND VIEUSSENS
(1635-1715)

Nevrographia universalis
[Neurographie universelle]
1684

Docteur de la Faculté de Médecine de Montpellier, Raymond Vieussens commença sa carrière comme médecin de l'hôpital de Saint-Éloi à Montpellier, dont il devint par la suite le médecin-chef. Il le restera jusqu'à sa mort, malgré de longues absences à Paris. En effet, rendu célèbre par la parution de la *Nevrographia* en 1684, puis d'un traité sur la fermentation en 1688, il devient médecin de la cousine de Louis XIV, la duchesse de Montpensier (la Grande Mademoiselle), de 1690 à 1693 date de sa mort. Il décide alors de retourner à Montpellier où il partage son temps entre sa pratique médicale et la recherche anatomique. Celle-ci lui est facilitée par ses fonctions hospitalières qui lui permettent d'effectuer de nombreuses dissections.

Intéressé à la fois par l'anatomie



122 normale et l'anatomie pathologique, il publie, outre la *Nevrographia*, plusieurs traités de cardiologie d'une extrême importance. Il décrit pour la première fois correctement le ventricule gauche, le trajet des vaisseaux coronaires, ainsi que d'importantes pathologies cardiaques comme la sténose mitrale et l'insuffisance aortique.

La *Nevrographia universalis* est, après le *Cerebri Anatome* (1664) du médecin anglais Thomas Willis (1621-1675), l'ouvrage le plus important du siècle en neurologie. Vieussens y fait progresser de manière décisive la connaissance de la configuration et de la structure du cerveau, de la moelle épinière et des nerfs. Ses superbes gravures en font, en outre, le plus beau livre du XVIIe siècle sur le sujet.

C'est à Vieussens que l'on doit la première description des pyramides bulbaires (faisceau moteur corticospinal situé à la face antérieure du bulbe rachidien sous la forme de deux gros cordons blancs), des olives inférieures (lames de substance grise, situées dans la partie supérieure du bulbe rachidien), du centre ovale (amas de substance blanche constituant la partie centrale de chaque hémisphère cérébral), et des ganglions semi-lunaires (carrefour nerveux situé de part et d'autre du tronc cœliaque). Sa description de la structure du cervelet avec la découverte des noyaux dentelés (masse de substance grise située dans le cervelet) et des trajets des nerfs périphériques est tout à fait remarquable et très supérieure à tout ce qui avait été fait avant lui.

Malheureusement, ses explications physiologiques, marquées par les théories erronées de son temps, ne sont pas à la hauteur de ses investigations anatomiques.

MARIE-JOSÉ IMBAULT-HUART

Raymundi Vieussens, doctoris medici monspeliensis Nevrographia Universalis. *Hoc est omnium corporis humani nervorum, simul et cerebri, medullæque spinalis descriptio anatomica, eaque integra et accurata, variis iconibus... illustrata, cum ipsorum actione et usu, physico discursu explicatis. Editio nova. Lugduni, apud J. Certe. 1684. In-fol., pièces limin., 252 p., errata. Planches et portrait gravé par M. Boulanger, armoiries du cardinal P. de Roussy, archevêque de Narbonne. B.N., Impr., Fol. Ta*^{12}. 2.

121

WILHELM GOTTFRIED LEIBNIZ
(1646-1716)

Discours de métaphysique
1685
Monadologie
1714

Ce n'est pas sans réticence au plus fort de soi que Leibniz s'en est remis à la langue française pour traduire sa pensée dans quelques-uns des textes les plus synthétiques et programmatiques de son œuvre, ramassant de fait en un canevas serré les lignes de force de sa doctrine. Quoique de nature conciliante et pacificatrice, Leibniz incarne l'une des premières expressions du nationalisme de son pays, et, par moments, il se montre agacé de la prépondérance d'une civilisation et d'une langue que certes il admire mais dont il ne voit que trop qu'elles constituent un obstacle à l'émergence d'une pensée et d'une culture spécifiquement allemandes. Cependant, attentif à l'universalité, il se soumet au français comme à l'une des deux langues nobles de l'Europe et susceptible à ce titre d'être entendue de tout l'Occident, ne connaissant pas comme Descartes la jubilation intérieure de faire sonner la langue vulgaire qu'est sa langue natale aussi haut (sinon plus) que celle trop antique que commencent à délaisser les érudits. Par nature et par force, l'audace conquérante et révolutionnaire ne se trouve pas le propre de l'homme Leibniz. Cet homme couvert d'honneurs et de charges, ambassadeur et conseiller des grands de son époque, cet esprit jamais en repos et rêvant de réformer les sciences, la religion, ou encore d'infléchir le cours de l'histoire, soucieux des bibliothèques et des universités, tend moins à une quête solitaire du vrai qu'à l'échange comme sûr déclenchement et réelle sanction du savoir, brassant alors les certitudes du présent et du passé, entrechoquant hardiment les temps et les pensées. Mais surtout il a formé en son cœur le vœu de rejoindre sur la ligne de crêtes où ils se tiennent les deux hommes qui tout à la fois exercent sur lui fascination et répulsion, ces deux esprits d'ampleur et d'intransigeance qui ont modifié les fondements de la métaphysique et inauguré l'âge moderne de penser, Descartes et Spinoza, dont la réputation le hante et avec

qui il souhaiterait former la parfaite trilogie des bâtisseurs d'absolu, jouant le rôle du troisième homme dont il devine qu'il ne peut pas totalement revenir à Hobbes (son initiateur pour la philosophie du temps à la pensée duquel le relie une reconnaissance toute d'affection) non plus qu'à Pascal (pour cette raison qu'il n'a pas eu pour dessein de constituer une véritable science de l'être). C'est peut-être ce désir lancinant traversant de son intensité une âme surdouée qui nous a valu les pages décisives que l'on lit aujourd'hui sous les titres de *Discours de métaphysique* ou de *Monadologie*. Au demeurant ces textes ont du vivant de leur auteur circulé sous le manteau, étant en quelque sorte maintenus sous le boisseau et ne dépassant pas la forme toujours transitoire du manuscrit pour gagner celle définitive de l'imprimé. (Il est remarquable à cet égard que le grand Arnauld avec lequel Leibniz engagea une correspondance serrée à partir du *Discours de métaphysique* ne fut jamais en possession du texte intégral, mais ne s'appuya que sur le sommaire qui lui avait été confié.) Dans ces deux traités, Leibniz écrit à la gloire de la substance qu'il appelle monade, c'est-à-dire de la part irréductible et minimale de l'être exprimant toutefois, quoique spécifiquement, l'être en son entier. Qu'il parte de Dieu pour aboutir aux monades et remonter vers l'absolu dans l'un, qu'il s'appuie sur les monades et s'élève jusqu'à la vision de Dieu dans l'autre, Leibniz reconstitue en un réseau très dense de preuves toute la chaîne de l'être. Et là on peut observer que cet homme qui eut pour soucis apparemment contradictoires de gagner les premiers rangs de la société (ce que sa mort infirma qui fut celle de qui est moins qu'un chien) et de s'enfermer dans la contemplation de l'infinitude, a réussi à constituer le troisième terme de ce trialogue idéal auquel il avait sans doute rêvé qu'il prenait part — à égalité avec Descartes et Spinoza. Rien que le troisième certes, mais le troisième tout de même, pour jeter les bases de toute philosophie à venir.

YVES PEYRÉ

Discours de métaphysique. *Première publication dans : Briefwechsel zwischen Leibnitz, Arnauld und dem Landgrafen Ernst von Hessen-Rheinfels aus den Handschriften der K. Bibliothek zu Hannover herausgegeben von C.J. Grotefend.* [*Pertz (G.H.) Leibnitzens gesammelte Wercke... Zweite Folge. Philosophie. Erster Band.*] *Hannover. Im Verlage der Hanschen Hof-Buchh. 1846. In-8°, XIV-210 p. Pages 154-192.*

122

La Monadologie. *Première publication dans : God. Guil. Leibnitii Opera Philosophica quæ exstant Latina, Gallica, Germanica omnia Edita recognovit e temporum rationibus disposita, pluribus ineditis auxit, introductione critica atque indicibus instruxit Johannes Eduardus Erdmann. Cum Leibnitii effigie. Berolini. Sumptibus G. Eichleri MDCCCXL. In-8°, XXXIV-808 p. (sur deux colonnes, et en 2 vol.). Pages 705-712.*

122

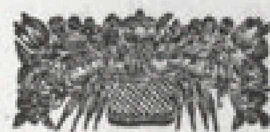
BERNARD LE BOVIER DE FONTENELLE

(1657-1757)

Entretiens sur la pluralité des mondes

1686

ENTRETIENS
SUR LA
PLURALITÉ
DES
MONDES



A PARIS,
Chez la Veuve C. BLAGEART,
Court-neuve du Palais,
au Dauphin.
M. DC. LXXXVI.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

Fontenelle débute à vingt ans comme poète dans le *Mercure galant*. Mais il manifeste tout aussitôt un fort intérêt pour le mouvement des sciences. Sans participer aux découvertes, il s'attache à la vulgarisation scientifique et philosophique, *Dialogues des morts* (1683), *Histoire des oracles* (1687), but qu'il poursuit comme Secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, dès la fin du XVIIe siècle. Par son engagement dans les querelles du siècle, au côté des « modernes », par ses efforts pour atteindre un public élargi, il apparaît comme le premier de ces polygraphes qui recevront quelques années plus tard le nom de philosophes.

Le succès des *Entretiens* fut exceptionnel : trente-trois éditions du vivant de Fontenelle. Il faut dire que l'auteur les enrichit progressivement, jusqu'en 1742, de toutes les nouvelles découvertes que sa charge de Secrétaire perpétuel lui permettait d'apprendre.

Pour « instruire et divertir tout ensemble » les « Gens du monde », Fontenelle présente les dernières découvertes astronomiques dans un dialogue galant. Un Philosophe inspiré par Copernic et par Descartes entretient une jeune et belle Marquise pleine d'esprit, de la sagesse de la nature, de la simplicité de ses voies, et la fait rêver, pendant quelques promenades nocturnes, aux mouvements des astres entraînés dans leurs tourbillons, et à la pluralité des mondes habités, « mondes possibles », comme il le dit.

Le charme de ce court ouvrage tient à un mélange habile de considérations scientifiques et métaphysiques et de galanteries, au point qu'on a pu qualifier le « premier soir » d'églogue. Mais son succès et son influence lui vinrent surtout de sa puissance critique. Le propos semble plus radical encore que celui de Voltaire lorsqu'il adopte le point de vue de Sirius ; pour Fontenelle, il est impossible de choisir un point de vue absolu dans l'univers : « Nous voulons juger de tout, et nous sommes toujours dans un mauvais point de vue. »

ALAIN CANTILLON

Entretiens sur la pluralité des Mondes. *A Paris, Chez la Veuve C. Blageart, Court-neuve du Palais, au Dauphin. M.DC.LXXXVI. Avec privilege du Roy. In-12 de (14) ff., 359 p. et 1 planche pliée (signée du graveur J. Dolivar). B.N., Mss, fonds Rothschild, 3217.*

123

PIERRE VARIGNON

(1654-1722)

Projet d'une nouvelle Méchanique

1687

Pierre Varignon est né à Caen, en 1654, d'une famille d'architectes. Destiné très tôt à l'état ecclésiastique, il fit ses études au collège des Jésuites, puis à l'université de la ville. Il y fut ordonné prêtre en 1683. On rapporte qu'un Euclide qui lui tomba entre les mains éveilla son goût pour les mathématiques, confirmé encore par la lecture de Descartes. Son compatriote et condisciple Charles Castel — qui sera le célèbre philanthrope connu sous le nom d'abbé de Saint-Pierre — l'entraîna à Paris en 1686. Il y suivit une carrière tout entière vouée à la recherche et à l'enseignement. Ses travaux lui ouvrirent très vite l'Académie (1688), puis lui valurent la chaire de mathématiques — créée pour lui — au Collège Mazarin. Enfin, en 1694, il accéda à la chaire de philosophie grecque et latine du Collège royal (actuel Collège de France). Il mourut en 1722. Très lié à Newton, à Leibniz, aux Bernoulli, etc., il fut le premier savant français à reconnaître la valeur du nouveau calcul différentiel.

Le *Projet d'une nouvelle Méchanique*, premier ouvrage dans lequel la statique est tout entière déduite du principe du parallélogramme des forces, est le premier livre de Varignon. Ses mérites furent longtemps sous-estimés, bien que Lagrange lui-même ait souligné l'importance de son apport. De nos jours, les travaux de Pierre Costabel ont très justement défini sa place dans le développement de la statique et de la mécanique classique.

Il y avait plus d'un siècle que le problème de la composition des forces agitait les milieux scientifiques. Galilée avait clairement énoncé le principe de la composition du mouvement déjà acquis par un corps et de celui qu'une force intervenante lui aurait communiqué à partir du repos... Stevin avait entrevu la règle de la composition des forces concourantes... Mais c'est en 1687, quand parurent quasi simultanément les *Principia* de Newton, le *Projet* de Varignon et la seconde édition du *Traité de Méchanique* de Bernard Lamy, que fut énoncée pour la première fois d'une façon claire cette loi sous la forme qui lui a été conservée.

Le problème de la priorité reste ouvert. Toutefois, P. Costabel souligne que Varignon fut le seul à relier deux points cardinaux : — 1° Il enlève à la loi du levier la place centrale en statique et établit que l'unification des « méchaniques » (science des machines simples) doit être conduite selon la règle de la composition des forces. — 2° Pour ce qui est du plan incliné, il montre que la bonne raison de l'équilibre observé est que la résultante des forces y appliquées est orthogonale au déplacement possible. D'où, ajoute P. Costabel, on peut inférer que la contribution de Varignon au développement de la théorie des mouvements virtuels ne fut pas négligeable, en ajoutant toutefois qu'elle ne dépassa pas le cadre de la statique générale. Elle fournit pourtant le point de départ des travaux ultérieurs de D'Alembert qui l'étendit aux principes de la dynamique.

JEAN VIARDOT

Projet d'une nouvelle Mechanique *avec Un Examen de l'opinion de M. Borelli, sur les propriétez des Poids suspendus par des Cordes. A Paris, Chez la Veuve d'Edme Martin, Jean Boudot, & Estienne Martin, ruë S. Jaques, au Soleil d'or. M.DC.LXXXVII. Avec Privilege du Roy. In-4° de (9) ff., 133-(1) p., (1) f. et 13 planches dépliantes. B.N., Impr., V. 7230.*

124

Jean de La Bruyère

(1645-1696)

Les Caractères

1688-1694

À l'abri d'une traduction anonyme de l'auteur grec Théophraste, un disciple d'Aristote, va se révéler et se développer un des textes les plus fascinants du XVIIe siècle français.

Jean de La Bruyère est né dans une famille aisée et, après des études de droit, il peut acheter en 1673 une charge de trésorier général, qu'il abandonnera pour entrer en 1684 au service de la maison de Condé, comme précepteur du duc Louis de Bourbon. En 1688, il publie son livre, *Les Caractères de Théophraste traduits du grec, avec les Caractères ou les Mœurs de ce siècle,* dont le succès suscite aussitôt des rééditions ; chaque année apportera une nouvelle édition augmentée, jusqu'en 1693 où La Bruyère réussit à entrer à l'Académie française, malgré l'opposition de Fontenelle et des Modernes. L'année suivante, ayant donné la 8e édition des *Caractères*, La Bruyère se consacrera à des *Dialogues sur le quiétisme* que sa mort laissera inachevés.

S'il faut en croire l'avocat Brillon, La Bruyère commença, dès 1670, à rédiger ses réflexions et ses observations sur ses contemporains. Ce n'est, semble-t-il, qu'après coup qu'il décida de se placer sous l'autorité d'un Ancien, en traduisant un peu hâtivement Théophraste. Cette timidité ou cette modestie (avouée dans la première et la dernière maximes des *Caractères*) marque bien en effet le comportement de La Bruyère dans la carrière littéraire. Maupertuis a raconté comment La Bruyère, fréquentant la boutique du libraire Michallet, tira un jour de sa poche un manuscrit : « Voulez-vous imprimer ceci (c'était *Les Caractères*) ? Je ne sais si vous y trouverez votre compte ; mais, en cas de succès, le produit sera la dot de ma petite amie », la fille de Michallet avec laquelle il aimait s'amuser. Sous l'anonymat donc, et sous la protection de Théophraste, La Bruyère livre, en 1688, 420 remarques, relevant du genre à la mode de la « maxime » pour la majeure partie : tout au plus, une quarantaine de jugements littéraires ou de réflexions un peu longues, et une douzaine de portraits, souvent très brefs ; le tout classé en 16 chapitres et sans système « dans une certaine suite insensible ». Enhardi par le succès (deux rééditions en 1688), il donne pour la 4e édition (1689) 324 nouvelles remarques, dont une quarantaine de portraits ; pour la 5e édition (1690), 159 additions, dont une trentaine de portraits ; pour la 6e édition (1691), où le texte de Théophraste est imprimé en petits caractères et où le nom de La Bruyère apparaît dans le courant du livre, 74 additions dont une bonne vingtaine de portraits, et des jugements critiques étendus ; pour la 7e édition (1692), 76 additions dont une quinzaine de portraits ; pour la 8e édition (1694), outre le Discours de réception à l'Académie française et sa Préface, 47 additions dont une dizaine de portraits ; suivra en 1696 une 9e édition posthume, mais « revue et corrigée » par La Bruyère.

Digne continuateur de La Rochefoucauld dans l'art de la maxime qu'il manie sans aigreur et avec une certaine indulgence, intéressant critique littéraire (on connaît son parallèle entre Corneille et Racine), juge souvent sévère des conditions et des institutions sociales, La Bruyère s'est aussi voulu philosophe : « Le philosophe consume sa vie à observer les hommes, et il use ses esprits à en démêler les vices et le ridicule. » Il a toujours cherché, dans des phrases vives, nettes, courtes ou bien coupées, la forme la plus exacte à traduire ses réflexions ou à montrer ses contemporains : « on pense les choses d'une manière différente, et on les explique par un tour aussi tout différent, par une sentence, par un raisonnement, par une métaphore ou quelque autre figure, par un paral-

100 *Les Caractères*

les admirent pas, mais ils ne les com-
prennent point, & voudroient en-
core moins les imiter ; ils demeurent
tranquilles dans l'étenduë de leur
sphere, vont jusques à un certain
point qui fait les bornes de leur capa-
cité & de leurs lumieres, ils ne voient
pas plus loin, parce qu'ils ne voient
rien au delà ; ils ne peuvent au plus
qu'être les premiers d'une seconde
classe, & exceller dans le medio-
cre.

¶ Il y a des esprits, si je l'ose dire
inferieurs & subalternes, qui ne
semblent faits, que pour être le re-
cüeil, le registre, ou le magazin de
toutes les productions des autres ge-
nies ; ils sont plagiaires, traducteurs,
compilateurs, ils ne pensent point,
ils disent ce que les Auteurs ont pen-
sé ; & comme le choix des pensées est
invention, ils l'ont mauvais, peu ju-
ste, & qui les détermine plûtôt à
rapporter beaucoup de choses, que
d'excellentes choses : ils n'ont rien
d'original & qui soit à eux ; ils ne
sçavent ce qu'ils ont appris, & ils
n'apprennent que ce que tout le
monde veut bien ignorer, une scien-

gilles menage auteur des observat. sur la langue franç en 2 vol. in 12
Du Ryer
l'abbé bordelon
et tant d'autres

124

ou les Mœurs de ce siecle. 101

ce vaine, aride, dénuée d'agrément & d'utilité, qui ne tombe point dans la conversation, qui est hors de commerce, semblable à une monnoye qui n'a point de cours : on est tout à la fois étonné de leur lecture & ennuyé de leur entretien ou de leurs ouvrages. Ce sont eux que les Grands & le vulgaire confondent avec les sçavans, & que les sages renvoient au pedantisme.

¶ La critique souvent n'est pas une science, c'est un métier, où il faut plus de santé que d'esprit, plus de travail que de capacité, plus d'habitude que de genie ; si elle vient d'un homme qui ait moins de discernement que de lecture, & qu'elle s'exerce sur de certains chapitres, elle corrompt & les Lecteurs & l'Ecrivain.

¶ Je conseille à un Auteur né copiste, & qui a l'extrême modestie de travailler d'aprés quelqu'un, de ne se choisir pour exemplaires que ces sortes d'ouvrages où il entre de l'esprit, de l'imagination, ou même de l'érudition : s'il n'atteint pas ses originaux, du moins il en approche

E iij

l'abbé de villiers exjesuite.

lèle, par une simple comparaison, par un fait tout entier, par un seul trait, par une description, par une peinture : de là procède la longueur ou la brièveté de mes réflexions. »

La Bruyère a surtout admirablement observé les caractères et les mœurs de son siècle, et c'est dans l'art du portrait qu'il excelle. L'humour, la finesse, le burlesque ou la satire, voire parfois une indulgence amusée, sont mis au service d'un œil d'une étonnante perspicacité qui annonce Saint-Simon : La Bruyère donne à voir, et ce regard suffit à faire comprendre quels sont le suffisant *Arsène*, le pédant *Théocrine*, le richissime *Philémon*, l'égoïste *Gnathon*, le goinfre *Cliton*, l'efféminé *Iphis*, et tant d'autres. Il ne faut donc pas s'étonner si les contemporains ont cherché les « clefs » de ces « caractères ». Mais l'art de La Bruyère est tel que les « caractères » écrasent leurs modèles. « C'est un métier que de faire un livre... il faut plus que de l'esprit pour être auteur. »

THIERRY BODIN

Les Caracteres de Theophraste traduits du grec. Avec les Caracteres ou les Mœurs de ce siecle. *A Paris, Chez Estienne Michallet, premier Imprimeur du Roy, ruë S. Jacques, à l'Image saint Paul. M.DC.LXXXVII. Avec privilege de Sa Majesté. In-12 de (30) ff.* (Discours sur Théophraste), *puis p. 53 à 360 (dont les p. 53-149 pour la traduction de Théophraste), (1) f. pour le privilège (du 8 octobre 1687), (1) f.* (Fautes d'impression.) *Il y a différents états de cette édition originale. B.N., Mss, fonds Rothschild 159.*
Exemplaire de la septième édition (1692) avec des annotations manuscrites, dévoilant les noms des personnages ayant inspiré La Bruyère. B.N., Impr., Rés. R. 2064.

125

CHRISTIAAN HUYGENS
(1629-1695)
Traité de la lumière
1690

Ce n'est pas un hasard si le *Traité de la lumière* publié en 1690 à Leyde par Huygens, éminent savant néerlandais, est entièrement rédigé en français.

Élevé par un père passionné de sciences, ami très proche du père Mersenne avec lequel il entretenait une correspondance suivie et de Descartes qu'il recevait chez lui, Christiaan Huygens montre très tôt des aptitudes exceptionnelles pour les mathématiques.

Il entreprend, dès 1655, son premier voyage à Paris, ce qui lui permet de nouer des relations avec le monde des savants français.

Lorsqu'en 1664 Colbert lui propose de devenir membre de l'Académie des sciences qu'il souhaite créer — elle ouvrira le 22 décembre 1666 — Huygens fixe ses conditions que le ministre accepte.

Le savant néerlandais, confortablement rétribué par la France, s'installe dans l'appartement qui lui avait été réservé près de celui de Carcavy à la Bibliothèque du Roi récemment transférée rue Vivienne. L'engagement de Huygens et son arrivée à Paris marquent une étape déterminante dans la création de l'Académie.

Très polyvalent, il s'est intéressé à toutes les disciplines scientifiques : mathématiques, physique, cosmologie, optique... Il n'était pas seulement théoricien, il se préoccupait des applications et inventait sans cesse de nouveaux instruments. Il est le premier à mettre au point, en 1657, l'horloge à pendule. Il expose sa découverte dans un traité célèbre *Horologium oscillatorum*.

De nombreux savants s'étaient interrogés sur la lumière. Huygens connaissait les récentes théories de l'Italien Grimaldi et de l'Anglais Hooke. En 1690, il publie dans le *Traité de la lumière* le résultat de ses recherches commencées depuis de nombreuses années. Huygens découvre la théorie des ondes lumineuses. Il est à l'origine de l'hypothèse selon laquelle chaque point touché par une impulsion lumineuse agira lui-même comme le centre d'un front d'ondes de nouvelles impulsions lumineuses.

« Il y a encore à considérer dans l'émanation de ces ondes, que cha-

que particule de la matière, dans laquelle une onde s'étend, ne doit pas communiquer son mouvement seulement à la particule prochaine, qui est dans la ligne droite tirée du point lumineux ; mais qu'elle en donne aussi nécessairement à toutes les autres qui la touchent, et qui s'opposent à son mouvement. De sorte qu'il faut qu'autour de chaque particule il se fasse une onde dont cette particule soit le centre. »

À partir de cela, il peut tout justifier ou presque, notamment le principe de la « double refraction » du spath d'Islande (il explique ce phénomène par deux fronts d'onde qui se propagent à des vitesses différentes). En réalité, il n'explique ni la propagation en ligne droite, ni l'effet des couleurs.

Newton avance une théorie très différente. D'après lui, la lumière est elle-même composée de très petites particules qui se déplacent directement en ligne droite.

Les deux théories révèlent des lacunes. Pendant longtemps, on retint surtout celle de Newton. Ce n'est qu'au début du XIX[e] siècle qu'on accepte la théorie de Huygens. Les savants d'alors se basent sur la vitesse de propagation de la lumière. Il faudra attendre Louis de Broglie en 1924 pour donner raison aux deux grands savants en émettant l'hypothèse du caractère double de la lumière.

JACQUELINE MELET-SANSON

Traité de la Lumière. *Où sont expliquées Les causes de ce qui luy arrive Dans la Reflexion, & dans la Refraction. Et particulierement Dans l'etrange Refraction du Cristal d'Islande. Par C. H. D. Z. Avec un Discours de la Cause de la Pesanteur. A Leide, Chez Pierre vander Aa, Marchand Libraire. MDCXC. In-4°, VIII-180 p., fig. B.N., Impr., Rés. V. 271 ; collection particulière (ex. de Montesquieu).*



126

DICTIONNAIRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE 1694

Dès la création de l'Académie en 1634, l'illustre assemblée précisa, à l'article 26 de ses statuts : « Il sera composé un dictionnaire »... Ce dictionnaire, il fallut l'attendre soixante ans. Divers événements (en particulier la mort de Vaugelas en 1650) avaient retardé le projet. L'ouvrage parut enfin, mais après ceux de Richelet (1680) et de Furetière (1690).

Quatre caractères donnent à ce dictionnaire son originalité : les termes techniques sont exclus, l'Académie se limitant à « la langue commune telle qu'elle est dans le commerce ordinaire des honnêtes gens » ; le dictionnaire « ne cite point, parce que plusieurs de nos plus célèbres orateurs et de nos plus grands poètes y ont travaillé et qu'on a cru s'en devoir tenir à leurs sentimens » ; il garde « l'ancienne orthographe receüe parmi tous les gens de lettres, parce qu'elle ayde à faire connoistre l'origine des mots » ; il range les mots par racines. Ce dernier parti rendait l'ouvrage difficile à consulter : dès l'édition de 1718, on revint à l'ordre alphabétique.

Le succès fut médiocre. On reprocha aux académiciens, outre l'organisation, l'omission de certains termes et des définitions peu précises. Mais cette première édition reste importante dans la mesure justement où elle fut la première. La comparaison avec les autres dictionnaires de l'Académie (1718, 1740, 1766, 1798...) est riche d'enseignements pour qui s'intéresse à l'histoire de la langue et à l'évolution du lexique.

PIERRE LARTHOMAS

Le Dictionnaire de l'Académie françoise, *dédié au Roy. A Paris, chez la veuve de Jean-Baptiste Coignard... et chez Jean-Baptiste Coignard... MDCXCIV. 2 vol. in-folio, 676-671 p., table. B.N., Impr., X. 577-578.*

127

JEAN RACINE (1639-1699) *Œuvres* 1697

La vie de Jean Racine est traversée de contrastes. Orphelin tout enfant, élevé par son grand-père maternel, il commence ses études à Port-Royal, puis envisage la vie ecclésiastique, mais se tourne à vingt-deux ans vers la « mondanité » et connaît le plus vif succès dès sa deuxième tragédie (*Alexandre le Grand,* 1665). Il remporte ensuite triomphe sur triomphe pendant dix ans à partir d'*Andromaque* (1667), s'imposant avec *Bérénice* (1670) contre Corneille son aîné, réduisant au silence la cabale qui avait voulu abattre *Britannicus* (1669), puis celle organisée autour de la *Phèdre* de Pradon donnée quelques jours pour supérieure à la sienne (1677) ; mais soudain c'est le silence, un mariage qui le « range », le retour à la piété — bref, une visible crise intérieure qui, plus que sa nomination (en même temps que Boileau) comme historiographe de Louis XIV, explique la retraite, en pleine gloire, de cet homme qui n'avait pas quarante ans. Ses deux seuls retours à la scène furent inspirés par la Bible (*Esther,* 1689 ; *Athalie,* 1691). Inhumés à Port-Royal, les restes de Racine furent, après la destruction de l'abbaye (1709), transférés à Saint-Étienne du Mont.

En 1697, la troisième édition de ses *Œuvres*, contenant ses deux dernières pièces, fixe pour nous son legs : quelques pièces de vers de jeunesse ou, plus tard, de piété (*Cantiques spirituels,* 1694), et surtout onze tragédies — onze seulement, serait-on tenté de dire, si l'on songe à la pérennité de leur sillage. Outre la comédie des *Plaideurs* (1668), et les pièces citées plus haut, ce sont *La Thébaïde* (1664), *Bajazet* (1672), *Mithridate* (1673) et *Iphigénie* (1674). Ses œuvres historiques sont toutes

posthumes (*Précis historique des campagnes de Louis XIV,* 1730 ; *Abrégé de l'histoire de Port-Royal,* 1742-1767).

Pourquoi cette royauté dramatique, inentamée encore, de Racine, alors que Corneille à tant d'égards plus vigoureux et plus varié que lui, demeure toujours à redécouvrir ? La Bruyère a suggéré, dans son célèbre parallèle, que Corneille intimide parce qu'il peint les hommes « tels qu'ils devraient être », alors que Racine attire parce qu'il les peint « tels qu'ils sont ». Du héros, certes, Racine ne donne guère d'image conquérante : la passion, surtout dans les œuvres le plus fortement imprégnées de leur source grecque *(Iphigénie, Phèdre),* gouverne et meurtrit l'être humain, dont elle détermine l'instabilité et la « course à l'abîme » ; même Dieu, chez le dernier Racine, est le vengeur biblique et non le Christ aimant. Mais certaine tendresse, passée de Virgile à Andromaque où elle colore jusqu'aux accents furieux de l'imprévisible Hermione, et surtout la musique douloureuse de l'écriture, voilà ce qui, peut-être, rapproche de Racine son lecteur, jusqu'à faire de tous deux des intimes, des confidents. A qui lirait ensemble *Bérénice* de Racine et *Tite et Bérénice* de Corneille, c'est la seconde pièce qui paraîtrait racinienne par son fatalisme, et la première cornélienne par la rigueur de sa philosophie du devoir : les frontières sont donc bien fragiles. Mais Racine a su toucher davantage en plaçant au centre de ses intrigues simplifiées à l'extrême de multiples personnages frémissants de femmes, des plus diurnes aux plus nocturnes, et sans que les unes puissent être séparées des autres : Phèdre ne serait pas pleinement Phèdre sans cette Aricie plus discrète, mais non moins enflammée qu'elle. Corneille philosophe de la politique, Racine poète de l'amour : n'était-il pas plus facile au cadet qu'à l'aîné d'émouvoir, au fil des siècles, les « âmes sensibles » ?

PATRICK BERTHIER

Œuvres de Racine. *Tome premier [-second]. A Paris, Chez Claude Barbin, sur le second Perron de la Sainte Chapelle. [Ou bien : Chez Pierre Traboüillet, dans la Galerie des Prisonniers, à l'Image saint Hubert.] M.DC.XCVII. Avec privilege du Roy. 2 vol. in-12 de (6) ff.-468 p. et (6) ff.-516 p. y compris les frontispices et les 12 figures. B.N., Mss, fonds Rothschild 1243.*

LE DICTIONNAIRE DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

DEDIÉ AU ROY.

TOME SECOND.

M—Z



A PARIS,

Chez la Veuve de JEAN BAPTISTE COIGNARD, Imprimeur ordinaire du Roy, & de l'Académie Françoise, ruë S. Jacques, à la Bible d'Or:

ET

Chez JEAN BAPTISTE COIGNARD, Imprimeur & Libraire ordinaire du Roy, & de l'Académie Françoise, ruë S. Jacques, prés S. Severin, au Livre d'Or.

M. DC. LXXXXIV.

AVEC PRIVILEGE DE SA MAJESTE'.

128

Charles Perrault
(1628-1703)

Histoires ou Contes du temps passé
1697

Charles Perrault est le cadet d'une famille de la bourgeoisie parlementaire parisienne, cultivée et d'orientation janséniste, donc « moderne », opposée par exemple à l'utilisation dans les collèges catholiques des classiques latins considérés comme païens. Il rime avec ses frères, pendant la Fronde, une *Énéide Travestie* qui a le ton des « Mazarinades » puis, dès la paix de Rueil (1648), il prend ses distances avec le burlesque populaire, achève des études de droit, s'initie aux affaires auprès de son frère Pierre, receveur général des finances de Paris, s'essaie dans la veine précieuse à la cour de Foucquet, enfin devient, pendant vingt ans, l'homme de confiance de Colbert, plus spécialement préposé à l'encadrement et à la surveillance des intellectuels. À ce poste, il réorganise ou crée des académies, inspire ou supervise avec son frère Claude, le médecin-architecte, « les bâtiments », en particulier à Paris (la colonnade du Louvre) et à Versailles, rationalise et simplifie l'orthographe, active le travail du Dictionnaire, qu'il conçoit comme le répertoire de la langue de l'administration et de l'art, excluant à la fois les mots techniques et les expressions populaires, signalées comme familières, basses, vulgaires ou triviales. Écarté du pouvoir en 1683 par le clan de Louvois et par ses deux ennemis personnels Racine et Boileau, historiographes du roi, il entreprend un long combat pour reconquérir ses fonctions et réactive la vieille lutte entre les Anciens et les Modernes, en particulier dans le *Parallèle*, 4 volumes parus entre 1688 et 1697. C'est dans ce cadre qu'il faut replacer les « Contes de ma Mère l'Oye », second titre inscrit dans le cartouche du frontispice — recueil destiné à prouver que les contes chrétiens de chez nous sont plus moraux que ceux de l'Antiquité.

La participation à l'ouvrage de Pierre Perrault Darmancour, son troisième fils, né en 1678, est attestée et certaine. Au départ, il a dû s'agir d'un exercice pédagogique proposé au fils par le père, au cours de l'été 1694, à Rosières, en Champagne, donc d'une collecte au sens contemporain du mot. Mais l'académicien l'a « corrigée », et y a ajouté des « moralités » en vers, ce qui explique que le texte porte la trace de ses préoccupations et de ses obsessions.

Le succès du livre est immédiat : trois réimpressions ou éditions pirates avant la mort de Pierre Darmancour (1700) et cinq avant celle de son père. Adopté par la littérature de colportage dès 1707, il est considéré dans *le Cabinet des Fées* (1781) comme le créateur de la mode des contes. Mais son vrai triomphe date du XIXe siècle. La paysannerie qui s'alphabétise y retrouve ses récits traditionnels, les romantiques le redécouvrent ; il devient aussi le grand classique de la littérature pour la jeunesse en pleine expansion. Réédité à des millions d'exemplaires, traduit en de nombreuses langues, il est illustré par les meilleurs graphistes (Célestin Nanteuil, Tony Johannot, Gustave Doré, Émile Bayard, Arthur Rackam, Marie Laurencin, Dignimont, Touchagues, Danièle Bour), « revisité » par de nombreux écrivains, musiciens et cinéastes, entre beaucoup d'autres, Michelet, Maeterlinck, Anatole France, Tchaïkovski, Ravel, Bartok, Méliès. Il sert aussi de support à d'importantes recherches ethnologiques, sémiologiques et anthropologiques : Andrew Lang, Saintyves, Paul Delarue, Marie-Louise Tenèze, Claude Lévi-Strauss, Louis Marin, Pierre Maranda. Livre de base qui marque l'entrée de l'art oral dans la « grande littérature », locomotive du livre pour enfants, ce recueil ambigu, à la fois naïf et roublard, mi-collecte et mi-pastiche, à la fois populaire et anti-populaire, est aussi un critère méthodologique puisqu'on ne peut l'analyser que par une méthode interdisciplinaire.

Marc Soriano

Histoires ou Contes du temps passé. *Avec des Moralitez. A Paris, Chez Claude Barbin, sur le second Peron de la Sainte-Chapelle, au Palais. Avec Privilège de Sa Majesté. M.DC.XCVII. In-12 de (5) ff. (frontispice, titre, épître dédicatoire), 229 p., (1) p. de table, (2) ff. (privilège et errata).*
Le frontispice en pleine page et 7 vignettes en tiers de page en tête de chaque conte, de style naïf, sont dus à Charles Perrault lui-même et gravés sur cuivre par F. Clouzier. La dédicace à « Mademoiselle » (nièce de Louis XIV) est signée P. Darmancour. B.N., Impr., Rés. p. Y^{2}. 263.

129

Pierre Bayle
(1647-1706)

Dictionaire historique et critique
1697

Fils d'un pasteur du comté de Foix, provincial, protestant et pauvre, huguenot réfugié à Rotterdam dès 1681, au point de vue littéraire, Bayle est un marginal, étranger au classicisme français, proche encore du XVIe siècle et qui sera très goûté au XVIIIe. Sa réputation initiale se fonda sur sa science historique et bibliographique, mais ses contestations ironiques lui attirèrent vite des lecteurs moins férus de pure érudition. Son *Dictionaire* est un ouvrage unique en son genre, qui allie une méthode rigoureuse dans l'établissement des faits par la critique des sources et un questionnement perpétuel, d'une insolence ingénue, à l'égard de toutes les idées reçues en philosophie et en théologie. Sa typographie superbe, conçue par l'auteur, jointe à des notices biographiques concises, rédigées dans un style impersonnel, des remarques en bas de page (assorties de notes marginales), parfois très étendues, commentaires ou digressions primesautières dans lesquels une liberté d'esprit décapante, servie par une étourdissante puissance dialectique, interroge narquoisement tous les dogmatismes, stigmatise la stupidité et la cruauté de l'intolérance religieuse et met en lumière les préjugés dont elles s'autorisent. Avec une tranquille audace, Bayle pourchasse aussi bien l'erreur de fait que la faute de raisonnement à travers les quelque deux mille notices de son ouvrage, qui concernent, bien entendu, certains personnages ou écrivains célèbres, mais souvent aussi des auteurs obscurs (dont soixante pour cent à peu près appartiennent aux XVIe et XVIIe siècles).

La première édition du *Dictionaire* a ceci de particulier que les trois premiers de ses quatre tomes avaient d'abord été imprimés à 1 000 exemplaires ; l'afflux des souscripteurs conduisit le libraire à imprimer le dernier tome (P-Z) à 2 000 ; il fallut donc réimprimer à 1 000 les trois premiers tomes, qui furent alors corrigés par ci, par là. Le libraire prit soin d'intercaler les cahiers des deux impressions dans les exemplaires définitifs, afin que nul amateur ne pût

DICTIONAIRE HISTORIQUE ET CRITIQUE:

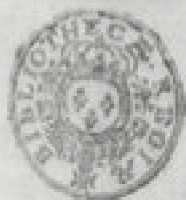
Par Monsieur BAYLE.

TOME SECOND,

SECONDE PARTIE.

P—Z.





A ROTTERDAM,
Chez REINIER LEERS,
MDCXCVII.
AVEC PRIVILEGE.

Iphigenie vient avec une captive Grecque, qui s'estonne de sa tristesse. Elle demande si c'est qu'elle est affligée de ce que la feste de Diane se passera sans qu'on luy immole aucun estranger. Tu peus croire dit Iphigenie si c'est la vn sentiment digne de la fille d'Agamemnon Tu scais avec quelle repugnance j'ay preparé les miserables que l'on a sacrifiez depuis que je preside a ces cruelles ceremonies. Je me faisois vne joye de ce que la Fortune n'avoit amené aucun Grec pour cette journeé, et je triomphois seule de la douleur commune qui est respandüe dans cette Isle, ou l'on conte pour vn presage funeste de ce que nous manquons de victimes pour cette feste. Mais je ne puis resister a la secrette tristesse dont je suis occupeé depuis le songe que j'ay fait cette nuit. J'ay crû que j'estois a Mycene dans la Maison de mon Pere, il m'a semble que mon Pere et ma Mere nageoient dans le sang, et que moy mesme je tenois vn poigniard a la main pour en esgorger mon frere Oreste. Helas mon cher Oreste! Mais Madame vous estes trop esloignez l'vn de l'autre pour craindre.


Racine
Dessiné par
son fils aîné.

pp: 127

prétendre posséder une édition plus correcte qu'une autre.

Du vivant de Bayle, parut à Rotterdam, en 1702, une seconde édition du *Dictionaire* revue, corrigée et augmentée — en particulier par quatre précieux « Éclaircissemens », dans lesquels l'auteur conteste les accusations d'obscénité, de pyrrhonisme, de sympathies abusives pour les athées et les hérétiques qui avaient accueilli son ouvrage dans les milieux bien pensants (la vente du *Dictionaire* avait été interdite en France). Les neuf éditions ultérieures, de même que les deux traductions anglaises et la traduction allemande, partent toutes du texte de 1702.

Élisabeth Labrousse

Dictionaire historique et critique: *Par M. Bayle, A Rotterdam, chez Reinier Leers, avec privilege (des États de Hollande), Rotterdam, 1697. 4 vol. in-folio (mis en vente en décembre 1696). B.N., Impr., G. 993-996.*

130

François de Salignac de La Mothe Fénelon (1651-1715)

Télémaque 1699

C'est à Sainte-Mondane que se dresse, dans sa puissance et son austérité, le château-fort où l'enfant ouvrit les yeux à la lumière, le 6 août 1651, jour prédestiné puisque l'Église y fête la transfiguration du Christ. Est-ce la source de la soif de transformation intérieure qui altérait l'abbé de Fénelon et qu'il communiquait à ses dirigés? A quelque cent mètres du château, on voit encore la maisonnette de la nourrice qui gardait les moutons en élevant le fils de M. le Comte, Pons de Salignac et de sa seconde femme, Louise de la Cropte. Ainsi, quand il lit Isaïe, Jérémie, Ézéchiel, les Évangélistes, le jeune abbé retrouve les tableaux idylliques de sa jeunesse, qui émailleront le *Télémaque*.

De ses études, qu'il s'agisse de ses précepteurs au château ou chez M. de Sarlat, de son séjour au collège de Cahors ou des années passées à Saint-Sulpice, tout est mis en doute. Ce qui est certain, c'est qu'il fit des études de philosophie et de théologie sous la conduite de Ch. Gobinet, supérieur du collège du Plessis, qu'il reçut les ordres à Saint-Sulpice, qu'il avait pour directeur M. Tronson, et qu'il était fortement attaché à son oncle l'évêque de Sarlat, puisque chaque été, durant ses études, il le rejoignait au prieuré de Carennac dont l'évêque était doyen commendataire. D'ailleurs, il le lui avait résigné en 1681 pour l'aider à vivre à Paris. Une lettre écrite à Mme la marquise de Laval par Fénelon lors de la prise de possession du prieuré vante la beauté des lieux, la douceur du climat, la luxuriance des bords de la Dordogne et la petite île fortunée que les Carennaçois appellent « Île de Calypso » et dont il se souvient dans le *Télémaque*.

Après 1678, il est directeur des Nouvelles Catholiques (1678-1689), il se fait connaître par ses ouvrages: ses *Dialogues sur l'Éloquence en général et sur celle de la Chaire en particulier* (1680), ses traités *De l'Éducation des filles* et *Du Ministère des Pasteurs* imprimés en 1687 et 1688, par ses sermons et par ses missions en Aunis et en Saintonge, entre 1685 et 1688, dont sa correspondance avec le marquis de Seignelay, ministre de la Marine, se fait l'écho. Ses succès autant que sa piété lui valurent d'être choisi par Louis XIV comme précepteur des Enfants de France sur la proposition de M. de Beauvillier, gendre de Colbert, à l'approbation de toute la famille et de Mme de Maintenon, le 16 août 1689. Quelque temps avant, il avait rencontré une mystique, Mme Guyon. Il étudie alors les mystiques, chante la pure foi et le pur amour dans son *Sermon pour la fête de sainte Thérèse* et dans des entretiens affectifs, à Saint-Cyr. Cette mystique enchante d'abord ses amis, il est nommé archevêque de Cambrai, le 4 février 1695, et cumule donc ses fonctions jusqu'à son renvoi de la Cour, le 1[er] août 1697. Que s'est-il passé? Les discours, les écrits et les extravagances de Mme Guyon, fondatrice de l'ordre des Michelins, ont effrayé Mme de Maintenon. Fénelon est accusé de quiétisme, appelé à se désolidariser de la mystique, obligé de se justifier. Des conférences ont lieu à Issy entre Bossuet, Noailles et M. Tronson avant et après le sacre de Fénelon (10 juillet 1695); Bossuet écrit alors l'*Instruction sur les états d'oraison* que Fénelon refuse d'approuver. De son côté, il écrit et publie, le 29 janvier 1697, l'*Explication des maximes des saints*, gagnant ainsi son ami de vitesse. C'est la rupture et la déchirure d'une amitié profonde et sincère. Par une Bulle d'Innocent XII, 23 propositions du livre de Fénelon sont condamnées. Avec une parfaite humilité, l'archevêque accepte et continue, dans la plus grande piété, sa vie pastorale à Cambrai et la lutte contre le Jansénisme.

Le 6 avril 1699, un privilège était accordé à la veuve de Claude Barbin pour un ouvrage intitulé: *Suite du quatrième livre de l'Odyssée d'Homère ou les Avantures de Télémaque fils d'Ulysse.* Un seul volume parut; c'était la première partie qui s'arrête au cours du livre V quand Idoménée « marche en chancelant vers la ville et demande son fils ». L'édition fut en effet interrompue sur ordre du roi. Les Seconde à Cinquième Parties sont sans lieu ni auteur, dans le même format que le premier volume, et ont l'air d'une édition subreptice.

Ce livre, dont le *Catalogue général des imprimés* de la Bibliothèque nationale, qui est loin d'être exhaustif, répertorie 230 éditions, fut traduit en plus de quinze langues, de 1699 à 1930. Placé sous le patronage d'Homère, le *Télémaque* est unique dans la grande œuvre de Fénelon (35 vol. in-8, Versailles et Paris 1820-1830, par exemple). Il couronne les ouvrages *ad usum delphini*: les *Fables*, les *Dialogues des morts*, l'*Examen de conscience*... Défini comme un roman héroïque, écrit à l'usage du duc de Bourgogne, il n'en est pas moins un ouvrage codé, allégorique comme le présente le poème intitulé *La Clef de Télémaque* qui figure dès 1699 dans une édition.

À la vérité, le *Télémaque* est conçu comme une lutte entre le *Bien* et le *Mal*, entre le vice et la vertu, symbolisés par les deux déesses Vénus et Minerve. La mythologie offre surtout un cadre, mais les situations dans lesquelles se trouve le héros permettent d'évoquer les grandes figures bibliques, la vie des apôtres et du Christ, les expériences des mystiques. C'est la Sagesse — agissant tantôt comme Yahvé, tantôt comme le Saint-Esprit, tantôt comme le Christ — qui conduit le héros, qui le fortifie par des songes, des apparitions, des oracles, qui lui donne la grâce symbolisée par l'égide, quand il est tenté de désespoir au milieu des flots, abandonné à la solitude du désert ou livré à l'univers féminin. C'est elle aussi qui établit la paix entre les hommes au nom de la fraternité universelle — par le truchement de Mentor, incarnation de la déesse — et qui les invite à créer les États-Unis d'Europe. C'est elle encore qui réforme Salente, propose ou impose des lois sociales pour le bonheur du peuple qui vit sous la houlette d'un roi, véritable père du peuple, arbitre des nations, juge à la manière de Salomon, bref un roi selon le cœur de Dieu, capable d'établir l'ordre nouveau chanté par Isaïe (XXI, 6), adopté par la Confrérie des Michelins, un seul troupeau, un seul Pasteur pour le conduire à la Jérusalem céleste.

Pour charmer et convaincre les foules, il fallait le style prophétique de Fénelon, une symphonie de parfums, de couleurs et de chants, une redécouverte de l'harmonie universelle dont la lyre est le symbole et le *Télémaque* le chef-d'œuvre.

Marguerite Haillant

Manuscrit autographe des Aventures de Télémaque. *En tête du volume, portrait peint de Fénelon, sur un feuillet de vélin. XVII[e] siècle. 505 ff. B.N., Mss, français 14944.*

Suite du Quatrième Livre de l'Odyssée d'Homère ou Les Avantures de Telemaque *Fils d'Ulysse. A Paris, Chez la Veuve de Claude Barbin, au Palais, sur le second Perron de la sainte Chapelle. M.DC.XCIX. Avec Privilege du Roy. In-12, (4) ff. et 208 p. (sans indication de fin). B.N., Impr., Rés. Y². 3082.*

Seconde [-Cinquieme] Partie des Avantures de Telemaque Fils d'Ulysse. *M.DC.XCIX. 4 vol. in-12 comportant chacun 1 f. de faux-titre, et respectivement paginés 1-230, 3-204, 3-215, 3-208. B.N., Impr., Rés. Y². 3086-3089. Exemplaires ayant appartenu à Mlle du Plessis d'Argentré.*

131

JOSEPH SAUVEUR
(1653-1716)

Principes d'acoustique et de musique

1701

Après des études chez les Jésuites de La Flèche, Sauveur enseigna les mathématiques à plusieurs princes et au Collège de France (1686). C'est sans doute Étienne Loulié qui l'initia à la musique et lui permit ainsi de « prendre cette matière plus haut ». Il présenta une quinzaine de rapports sur l'acoustique (terme dont il est l'initiateur) à l'Académie des sciences entre 1696 et 1714, tous destinés à établir une base scientifique à la musique plus qu'à approcher la physique pure.

Il consigna d'abord ses expériences dans un « Traité de la théorie de la musique », daté 1697 et resté manuscrit (B.N., Mss, n.a.fr. 4674), puis publia ses *Principes*, dont les principales innovations sont les suivantes : il détermina la fréquence absolue du diapason ou « son fixe » (basé sur une octave divisée en 43 parties égales) et imagina une échelle pratique ou « échomètre » pour mesurer la durée des sons et la taille des intervalles. Ayant mis au point une terminologie pour qualifier la vibration des cordes (son fondamental, nœuds, ventres et sons harmoniques), il démontra que les harmoniques sont des composants de tous les sons musicaux et affectent leur qualité. Il proposa une réforme de la notation, avec l'abandon des traditionnelles syllabes de la solmisation et l'adoption de nouveaux symboles (« mérides ») — proposition qui n'eut cependant aucune suite. Enfin, il tenta de fixer les limites de l'oreille humaine, en limitant le choix des intervalles consonants à ceux qui ne l'« offensent » pas. Se fondant sur les recherches de Mersenne, Étienne Loulié et J.G. Du Verney, ainsi que sur la philosophie cartésienne, il fournit ainsi pour la première fois une description systématique de la production, de la propagation et de la réception du son. C'est grâce à Sauveur que J.Ph. Rameau fonda la théorie de l'harmonie sur les bases physiques de la résonance et des harmoniques naturels, notamment dans son *Nouveau système de musique* (1726).

FRANÇOIS LESURE

Principes d'acoustique et de musique, *ou système général des intervalles des sons, et de son application à tous les systèmes et à tous les instrumens de musique. Inséré dans les mémoires de 1701 de l'Académie Royale des Sciences. Par Mr Sauveur. Paris, s.d. In-4°, 68 p., pl. B.N., Impr., R. 6731.*

132

LETTRES ÉDIFIANTES ET CURIEUSES

1703-1776

Sous ce titre, le Jésuite Charles Le Gobien (1653-1708) entreprit la publication d'un choix de lettres, mémoires et relations qui parvenaient à la Compagnie de Jésus de ses missions réparties à travers le monde. La collection en 34 volumes, destinée à un large public, connut un immense succès.

Les *Lettres édifiantes* sont des récits de la vie des missions qui mêlent les renseignements sur la progression de la foi, l'abnégation et parfois le martyre des missionnaires, aux informations scientifiques concernant la géographie, l'histoire, la médecine, les sciences naturelles, l'ethnologie et les techniques. Les *Lettres* traitent avant tout de la Chine où était établie l'élite des missions jésuites composée de prêtres savants, habillés à la chinoise, ayant rang de mandarins, conseillers scientifiques de l'Empereur et de la Cour. Nombreux sont les récits concernant l'Inde ; suivent l'Indochine, le Japon, le Tibet, les Philippines, l'Indonésie, les îles de l'océan Indien et du Pacifique. Quant au Nouveau Monde, il s'agit essentiellement de relations sur les tribus indiennes d'Amérique du Sud, et en particulier celles de la Guyane et du Paraguay où se trouvaient les fameuses réductions jésuites, objet de tant de controverses. Les Antilles, le Canada, la Californie, l'Illinois et la Louisiane sont aussi évoqués. Enfin viennent quelques lettres sur la Perse et le Proche Orient. L'Afrique en est absente, à l'exception du tome IV, relation abrégée du voyage en Éthiopie de Charles Poncet et du Père Xavier de Brévedent.

La sélection et l'édition des *Lettres* par les Jésuites de Paris, qui d'après J. Dehergne se seraient « livrés à un véritable massacre du texte original », furent effectuées successivement par Ch. Le Gobien, J.B. Du Halde et L. Patouillet ; trois volumes sont dûs à J.B. Geoffroy et à N. Maréchal.

Jean-Baptiste Du Halde (1674-1743), principal éditeur du recueil (vol. IX à XXVI), est également l'auteur du premier grand ouvrage sur la Chine : *Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'empire de la Chine et de la Tartarie chinoise* (1735, 4 vol. et un Atlas par d'Anville), vaste compilation fondée sur les travaux et les relevés cartographiques des missionnaires de la Compagnie. Du Halde accentua le caractère scientifique de la collection en ajoutant des tables de matières très descriptives, des cartes et des planches gravées. Il conserva aux lettres sur la Chine, civilisation préservée au milieu de « tant de barbarie » comme il le pensait, une place prépondérante. Ce pays passionnait les philosophes et les encyclopédistes, les écrits des Jésuites leur fournissaient les éléments qui contribuèrent à l'élaboration de leurs théories.

Dans l'abondante littérature de voyage du XVIIIe siècle, les *Lettres édifiantes* occupent une place de premier ordre. Leur succès, qui se prolongea au XIXe siècle, tenait aussi bien à leur caractère de type anthologique qu'à la qualité des informations de ces voyageurs-résidents que furent les missionnaires jésuites. La valeur historique des *Lettres* demeure entière.

ADRIANA ZIMMERMANN

Lettres edifiantes et curieuses, *ecrites des Missions Etrangeres, par quelques Missionnaires de la Compagnie de Jesus. I. [-XXXIV] Recueil. Paris, 1703-1776, chez différents libraires : Nicolas Le Clerc, P.G. Le Mercier, Marc Bordelet, les frères Guerin, Ruault, De Hansy le jeune, Charles-Pierre Berton. 34 vol. in-12, cartes et pl. Collection particulière. B.N., Impr., H. 15961-15994.*

133

ANTOINE GALLAND
(1646-1715)

Les Mille et une Nuits

1704-1717

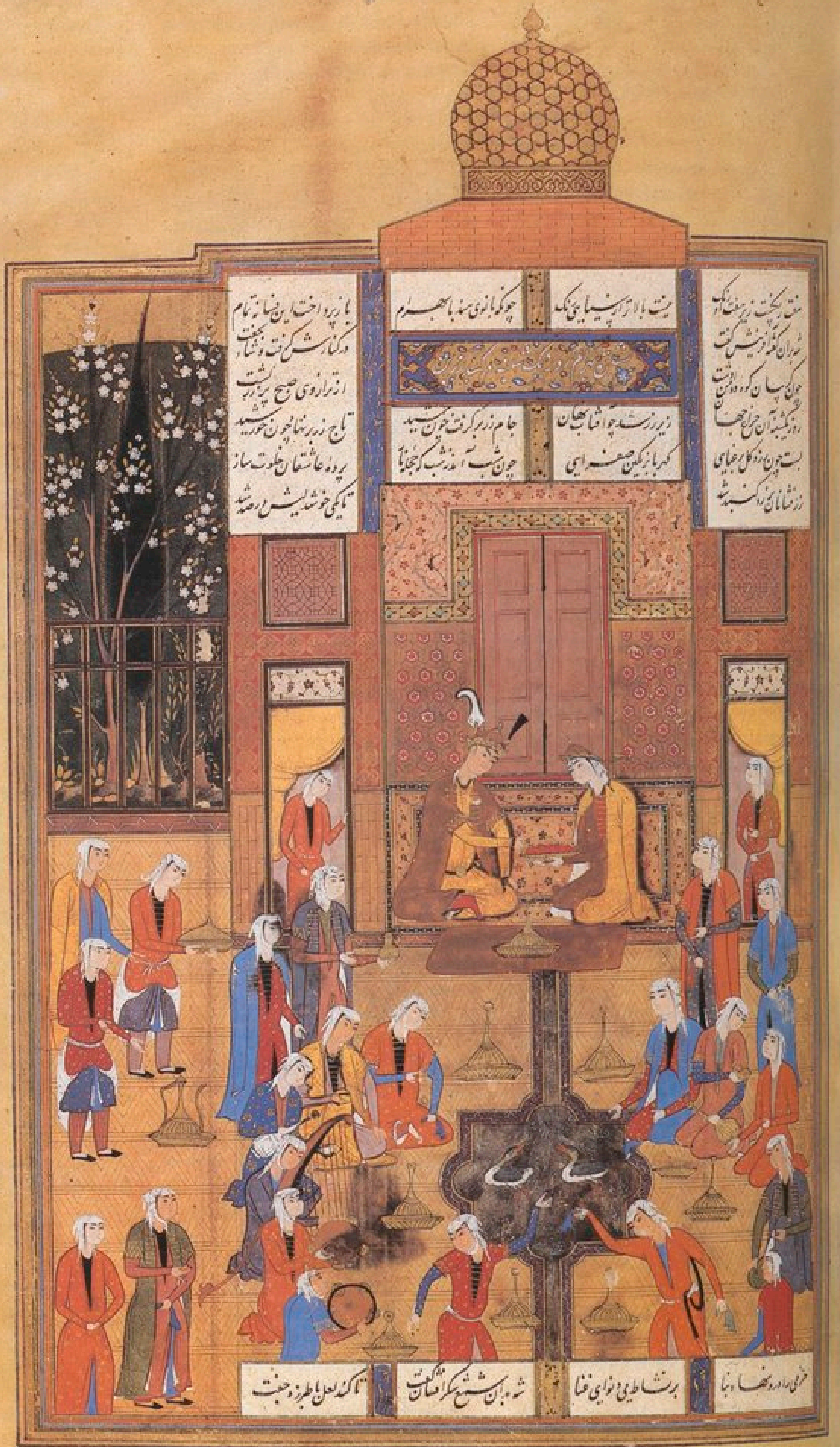
Né le septième et dernier enfant d'une famille pauvre, à Rollot (Somme), doué en lettres, remarqué, pris en charge par le principal du collège de Noyon et le doyen du chapitre de la même ville, Antoine Galland parfait une formation d'érudit qui le fera présenter, « par bonheur, estime et faveur », à Paris dès 1661. Il a quinze ans, et il est déjà « secrétaire en latin » et « savant en langues orientales » ; l'hébreu, l'arabe, le persan et le turc se partagent sa curiosité, et une passion l'envahit, qui va nourrir sa vie : l'Orient.

Premier voyage en 1670, vers Constantinople où Galland accompagne, en qualité de secrétaire, l'ambassadeur français, le marquis de Nointel. De ce premier séjour, qui dure cinq ans, naissent les premières années du *Journal* (1672-1673). En 1675, et pour quatre ans, retour à Paris, coupé par un second voyage au Levant : c'est le temps des amitiés érudites, des articles savants et des rencontres avec les numismates. En 1679, engagé par la Compagnie des Indes Orientales, Galland est de nouveau en Orient : il voyage ici et là, accumule médailles, monnaies et manuscrits, pour la bibliothèque de Colbert et le Cabinet du Roi.

À quarante-deux ans, retour à Paris et fréquentation des mécènes : Thévenot, d'Herbelot, Bignon. Huit ans après s'ouvre la période normande, chez N.J. Foucault, conseiller d'État, des collections duquel Galland assure l'enrichissement et le catalogage. Le soir et la nuit, temps du loisir et du délassement, sont consacrés à la traduction des contes arabes des *Mille et une Nuits*.

En 1706 vient enfin la vraie gloire. L'érudit, de retour à Paris, y voit consacrée sa prodigieuse érudition. En 1709, c'est la nomination à la chaire d'arabe du Collège Royal. Galland multiplie les traductions, dont celle du Coran, les mémoires, les correspondances savantes. Parallèlement, et le plus modestement du monde, il consigne le temps, son temps, dans son *Journal*, non édité à ce jour. Il meurt en 1715, ne laissant pour tout bien que ses livres et ce qui lui était dû, de sa pension ou de ses « gages ».

157



عرضه‌ای کز تو دلستان یابم / رایگانست اگر بجان یابم
گنجست کی گنج رایگان نخورد / وارزوی چنان که جان نخورد
انگبین آب شیرهٔ گل رخسار / انگبین نی که من گل بخار
کودکی کو گل انگبین نخورد / نخورد آن کسی کزین نخورد
صبح وار آتشی برافروزم / گر گذشت چون چراغ میسوزم
سوز تو زین دارد دم چو چراغ / زین چه سوزم فرو دلست بداغ
آفتاب ار بگیرد و بر سوز / تنگ روزی شود ز تنگی روز
این کامست کز تو میجویم / خوابی از بهر خویش میگویم
مغز من خشک شد ز چرخ نخست / خسته و مرده بلکه مرده کمیست
گر بچشم نخ ترا دیدی / اینچنین خویش آنکها دیدی
گر بر آیی که خون من ریزی / خون بریزی تا بپستیزی
و انکه از نخوت آتش تیز / حمله کردم بدان شکر ناخیز
باز کردی شکر ازو دیدم سست / چشم او در خمار و من سرمست
در گنجینه را گرفتم زود / تا کنم لعل عقیق آلود
در صبوری که نیز الذ نوش / مهل خواه مست من نگر کم هوش
آرزویی چنانکه بوده نخست / لابه کرد هیچ سود نداشت
خورد و سوگند کز نخ انگز است / امشبی باش کام دل فرداست
رستانی چنان افروز / شب شب کرده و در روز
امشبی امید کج نباز / شب دیگر خزینه بی پرده آز
صبر کردن شبی محالی نیست / آخر این شب شبیست سالی نیست
ای همیشه و در حج شتنه / در کم کرده چیست کو اوییز
خواهشی کز شهد خود نکرد / خارشم زنگی صد میکرد
تا بدانجا رسیده گر جستی / دادم این بند بسته را پستی
چونکه دیدار و پیشینه کاری / نالکی چنی قرارم
گفت یکلطف دیده را بر بند / تا گشایم در چنین زیبند
چون گشاییم این چه داری را / دربرم ... دیده را بجای
من شیرین بهانهٔ او / دیده و در بستم از خزانهٔ او
چونکه یکلطف ... ش ادم / گفت بگشای زین گشادم
کردم آهنگ بر پرستشکار / تا در آرم عروس انجنار
چونکه سوی عروس خود دیدم / خویشتن را بز سیه دیدم
هیچ گه گرد مرغ آز نمرد / سر ... گرم بادی سرد
تاج زین پایه تا بتر بوز / ترک تازی ز ترک تازی
شتری را ز مهره دار بشب بس / مرده چون ماه در حلقه بس
که کشادم در علاقه زبند / کو گزیدم زگل ...
آن تمام گنج بود و پست خودم / و آن تماشا ... و دست دشیم
هیچ تا اژدها یکی ... / آنکه جستم حقیقت آن ...
من ... چون خبر چون / جنبشی تا رسید بجای سکون
آمد آن ماه ... آن بلند / سیده دم ...
بخت چون از بهانه پر آید / سیده دم ... چو تیر آید
انگاره ... گرد دوگرفت / در کنارم گرفت ...
گفت اگر گشت تا ده سال / بادرت نادری حقیقت حال
رفتنی دیدی بچه ... خفت / انچنان ... ابکار ...
مادر چو خرم کرم نوشیدیم / گر تظلم سیاه پوشیدیم
گفتمش ای چو من سپید / وای ... پسندیدن
هر کسیم و دیده را بجا روی / تا گریست از این سیه پوشی
روز بنده سیاه میپوشی / رفت ... دستیار ...
در سر انکه هم آن بر سیاه / هم در آن شب بسیج کردم راه
سوی شهر خود آمدم دلتنگ / رخوه ... انجمن تنگ
من که شاه سیاه پوشانم / چون سیه با اهزان خوشم
کز جهان بجستم ... بکام / دوری از بهشتم چنین ... کام
چون خداوند مرغ از ... / این حکایت بشرح برگفت
من کو بودم در آن خبر رده / برگزیدم ... رده داد
با سکندر ز هجر ... / زد چتر اندر سیاهی از ظلمات
در سیاهی شکوه دارد ماه / چتر سلطان ازان کنند سیاه
هیچ رنگی به از سیاهی نیست / داغ ماهی چو پشت ماهی نیست
از جوانی بود سیه مویی / وز سیاهی بود جوان رویی
به سیاهی بصر جهان بیند / چرکی بر سیاه ننشیند
گر نه سیه فور شب سیاه شدی / کی چه اوار مهد ماه شدی

pp: 133 La traduction des *Nuits* fut élaborée à partir des manuscrits dont disposait Galland — certains figurent parmi les meilleurs du recueil — et de contes transmis par « l'Alépin Hanna ».

Cette œuvre offre l'insigne particularité d'avoir connu le jour en Orient, mais la célébrité en Europe. Conçu, on l'a dit, comme un délassement, le livre de Galland devait s'avérer, au fil des ans, l'une des sources essentielles de la connaissance des mœurs et mentalités du Proche-Orient médiéval. Rares, en tout cas, sont les œuvres qui, autant que celle-là, connurent un succès immédiat, considérable, universel et constant. L'entreprise de Galland suscita, en de nombreuses langues, une foule d'autres traductions, à partir de sa version même ou d'autres manuscrits, des éditions, des recherches inépuisables : le « délassement » était encore une œuvre de savant.

André et Janine Miquel

Les Mille et une Nuits. *Contes Arabes traduits en François par M. Galland. A Paris, chez la veuve Claude Barbin, au Palais. In-12, 1704, 4 vol. Vol. 5, 6 et 7 parus en 1706. Vol. 8 en la boutique de Claude Barbin, chez la Veuve Ricœur, 1709 (avec, insérés à l'insu de Galland et de Pétis de la Croix, deux contes traduits du turc par ce dernier). Vol. 9 et 10 chez Florentin Delaune, 1712. Vol. 11 et 12 posthumes, 1717, Lyon, Briasson. B.N., Impr. Y². 8921-8932.*

134

Sébastien le Prestre de Vauban (1633-1707)

Projet d'une Dixme royale

1707

Au déclin du grand règne, quand, pour remédier aux misères qui fondent sur le royaume, un Fénelon, un Boisguilbert, un Vauban osent émettre leurs vœux réformistes, le livre et leur personne encourent le pilori et l'exil.

Décembre 1706 : un maréchal de France, âgé de soixante-treize ans, introduit lui-même dans son carosse franchissant la porte Saint-Denis, deux ballots de feuilles clandestinement imprimées à Rouen, qu'il fait aussitôt relier chez la Veuve Fétil, rue Saint-Jacques. Un bel in-quarto, publié sous le voile de l'anonyme, qu'il s'agit de distribuer aux amis influents qui auraient pu contribuer au succès de son action.

Les Arrêts du Conseil privé du roi (14 février et 14 mars 1707) devaient enjoindre que tous les exemplaires (au nombre de 276) fussent saisis, confisqués et mis au pilon. Rien de tel qu'une interdiction pour assurer le lancement d'une contrefaçon : il s'en débitera plus de 10 000 exemplaires au format in-12, dans les deux années suivantes. La disgrâce du serviteur zélé de la monarchie, puis sa mort le 30 mars, viennent dénouer la crise.

La *Dixme royale*, à l'image de son auteur, apparaît comme le reflet de la nation, celui d'une France qu'il a dû arpenter quarante ans durant, en « une vie errante, ... avec une assiduité d'esclave », s'attachant davantage au « menu peuple » qu'à Versailles. Ses observations sont étayées par des sources quantitatives dont le mérite lui revient. Dès 1686, il a mis au point un modèle de « formulaire de dénombrement » qui lui permettra d'évaluer la population à 19 millions de sujets (la sous-estimant de dix pour cent seulement). Or la France pourrait en nourrir aisément 21 millions. Il déplore que plus d'un dixième de cette population en soit réduit à la mendicité.

Il recommande une répartition des charges plus équitable, et préconise la création d'un impôt proportionnel au revenu, la dîme royale, qui se substituerait aux autres, frappant toutes classes confondues. Son *Projet* ruinait le pouvoir des privilégiés, celui des financiers singulièrement ; « la robe entière en rugit pour son intérêt » (Saint-Simon). On connaît le précieux exemplaire de l'auteur qui trouva le temps de l'annoter, l'enrichissant sur quatre pages interfoliées par des réflexions du genre : « Il faut distinguer deux sortes de nobles : les uns le sont par le mérite et les services que leurs ancêtres ont rendu à l'État, ou qu'ils ont rendu et rendent encore d'eux-mêmes ; les autres pour avoir acheté la noblesse par argent. Les uns sont utiles à l'État parce qu'ils le soutiennent et lui font honneur, au lieu que les autres lui sont à charge... »

Bourguignon, issu de la petite noblesse rurale, Vauban est sorti du rang avant de diriger près de cinquante sièges. En dressant les plans d'une centaine de forteresses ou d'installations portuaires, il a édifié avec persévérance « le pré carré » du roi : « une ceinture de fer,... qui ne fût point insultable » (elle restera opérationnelle jusqu'en 1870). À l'encontre de l'opinion reçue, Vauban n'a jamais écrit de traité sur l'art des fortifications. Les traités qui portent son nom doivent être considérés comme apocryphes.

En revanche, on retiendra son *Traité de l'attaque et de la défense des places* (La Haye, 1737-1742 ; 2 volumes in-4°). Enfin, mentionnons ce recueil de mémoires sur toutes matières qu'il avait intitulé par coquetterie ses *Oisivetés* (1843-45 ; 4 tomes in-8). Douze gros volumes au format in-folio dont on n'a publié qu'une partie ; rivières, canaux, commerce, marine, colonies, « cochonnerie » (élevage du cochon) — autant d'essais qui révèlent l'agronome, l'ingénieur, l'urbaniste, le démographe, en un mot « l'encyclopédiste avant la lettre » (Michel Parent).

Vauban est une des figures les plus universellement admirées de son temps. Sans jamais avoir été un homme d'État, on retrouve tracée l'empreinte de son action. Au reste, c'est Fontenelle qui a su discerner son mérite le plus éclatant : « Vauban, l'introducteur de vérité ». Peut-être songeait-il à la *Dixme royale*, ou à cet épisode formidable (au sens fort du XVIIᵉ siècle : qui inspire de la terreur) : blâmant les persécutions infligées aux Huguenots, Vauban n'est pas sans savoir qu'à Versailles, brûlant est le sujet, pour ne pas dire tabou. Néanmoins, il n'hésitera pas à mettre le feu aux poudres. Il rédige séance tenante un mémoire pour qu'il soit soumis au roi. Réponse de Louvois : « J'ai lu votre mémoire, où j'ai trouvé de fort bonnes choses, mais, entre nous, elles sont un peu outrées. J'essaierai de les lire à Sa Majesté. »

Jacques T. Quentin

Projet d'une dixme royale : *qui supprimant la* Taille, *les* Aydes, *les* Doüanes *d'une province à l'autre, les* Décimes *du Clergé, les* Affaires *extraordinaires ; & tous autres* Impôts *onereux et non volontaires : Et diminuant le prix du* Sel *de moitié & plus, produiroit au Roy un* revenu certain et suffisant, *sans frais ; & sans être à charge à l'un de ses Sujets plus qu'à l'autre, qui s'augmenteroit considérablement par la meilleure culture des Terres. M.DCC.VII. In-4° de (4) ff., 204 p., (10) ff. de table et 1 planche repliée hors texte. B.N., Impr., Rés. R. 1556.*

135

Denis Papin (1647-1714)

Nouvelle manière pour lever l'eau par la force du feu

1707

Denis Papin naquit à Blois en 1647, d'une famille de protestants. Son père, médecin, lui fit faire ses études de médecine à Paris ; mais le jeune docteur, pris d'un goût très vif pour les sciences dans leurs applications à la mécanique, se livra très tôt à des expériences scientifiques.

Fasciné par la puissance de la vapeur, déjà mise en relief par Héron d'Alexandrie, Papin consacra tous ses efforts ainsi que ses très faibles moyens financiers à l'application de la vapeur comme moyen de propulsion. L'idée fondamentale de Papin est d'avoir songé à faire agir la vapeur sur un piston se mouvant dans un cylindre, provoquant un mouvement de va-et-vient dans le cylindre tour à tour réchauffé et refroidi.

C'est en 1698 que Papin faisait ses expériences, mais il n'en publia les résultats qu'en 1707, et déjà Savery et Newcomen avaient établi leur première machine à vapeur. Papin convient dans son ouvrage que les Anglais étaient arrivés aux mêmes résultats par les mêmes moyens. Toutefois ses communications insérées notamment dans les *Acta eruditorum* de Leipzig, lui assurent une priorité incontestable.

En 1681, Papin avait publié *La Manière d'amollir les os, et de faire cuire toutes sortes de viandes en fort peu de temps, et à peu de frais.* Il y démontrait, à l'aide d'un appareil de son invention, la possibilité, en soumettant l'eau à une pression de 3 ou 4 atmosphères, de l'élever à une température supérieure à 100°. Cette invention, connue sous le nom de Marmite de Papin, est le principe de l'autocuiseur actuel.

Philippe Zoummeroff

Nouvelle manière pour lever l'eau par la force du feu *mise en lumière par Mr D. Papin Dr en Méd. Prof. en Mathém. à Marbourg, Conseiller de S.A.S. de Hesse et membre de la Société Royale de Londres. A Cassel, pour Jacob Estienne, libraire de la Cour. Par Jean-Gaspard Voguel, imprimeur, 1707. In-12, 64 p. plus une planche gravée. B.N., Impr., Rés. Z. 3378.*

136

Bernard de Montfaucon (1657-1741)

Paleographia græca 1708

Ce bénédictin français est avec Jean Mabillon l'une des deux grandes gloires de la Congrégation de Saint-Maur qui, depuis 1618, date de sa création jusqu'à sa suppression sous la Révolution, a été l'institution majeure de l'érudition classique. Né au château de Soulages, dans le diocèse de Narbonne, fils du seigneur de Roquetaillade et de Conillac, il a d'abord servi dans les armes en 1672, aux cadets de Perpignan, puis deux ans comme volontaire dans l'armée de Turenne. Après la mort de sa mère et une grave maladie personnelle, il entre dans les ordres le 13 mai 1676, au monastère de la Daurade à Toulouse. Il suivra pendant huit ans la formation réservée aux futurs mauristes, d'abord à l'abbaye de La Grasse dans le diocèse de Carcassonne, puis à l'abbaye de Sainte-Croix de Bordeaux. Là, il apprend l'hébreu, le chaldéen, le syriaque et le samaritain, le copte et un peu d'arabe. Recruté à Paris, au couvent des Blancs Manteaux pour coopérer à l'édition des Pères, il se liera d'amitié avec Charles Du Cange et Emeric Bigot. Envoyé en Italie de 1698 à 1701, il se trouve mêlé à la querelle de l'édition des œuvres de saint Augustin et bataille pour défendre les mauristes ; nommé, à son insu, procureur général de la Congrégation de Saint-Maur à Rome, il se hâte de démissionner pour retourner à ses études érudites auxquelles il se consacrera jusqu'à la fin de sa vie.

Dans son œuvre immense et multiforme, on peut distinguer plusieurs entrées. D'abord, la collaboration à l'effort patrologique des mauristes avec notamment la publication des œuvres de *Saint Athanase* (Paris, 1698), *Saint Jean Chrysostome* (Paris, 1718-1738, 13 vol.), *Origène* (Paris, 1713, 2 vol.), et la *Collectio nova Patrum et scriptorum græcorum* (Paris, 1706, 2 vol.). Ensuite, la publication de l'ouvrage qui assurera à Montfaucon une place égale à celle de Mabillon en faisant de lui le fondateur de la paléographie grecque : *Paleographia græca sive de ortu et progressu litterarum græcarum* (Paris, 1708), où il veut établir l'âge des manuscrits grecs par la connaissance des caractères de chaque siècle. L'auteur compte jusqu'à 11 630 manuscrits découverts dans les bibliothèques d'Europe. En troisième lieu, Bernard de Montfaucon a rédigé des ouvrages de divulgation scientifique qui ont connu, en leur temps, un vif succès et ont indiscutablement contribué à répandre dans le public le goût des « antiquités ». Tel fut le cas de *L'Antiquité expliquée et représentée en figures*, publiée simultanément en latin et français (Paris, 1719-1724, 15 vol.), ou encore des *Monuments de la Monarchie française* (Paris, 1729-1733, 5 vol.). Enfin, Bernard de Montfaucon, collaborant au grand effort technologique accompli par les érudits mauristes, a publié un vaste corpus de textes, *Bibliotheca bibliothecarum manuscriptorum nova* (Paris, 1739).

Reçu à l'Académie royale des Inscriptions et Belles Lettres, comme Mabillon l'avait été en son temps, il a vécu jusqu'à quatre-vingt-sept ans. Il a animé la société des « Bernardins » qui regroupait tout ce que le monde savant, ecclésiastique et laïque, comptait, tels Nicolas Fréret et les frères Fourmont. Inhumé à l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés, ses cendres reposent toujours dans l'église avec celles de Mabillon et de Descartes.

BLANDINE BARRET-KRIEGEL

Palaeographia græca, *sive de Ortu et progressu literarum græcarum et de variis omnium sæculorum scriptionis græcæ generibus... opera et studio D. Bernardi de Montfaucon... Parisiis, L. Guérin, J. Boudot et C. Robustel. In-fol., pièces limin., XXIX-574 p., frontisp. fig., pl. gr., fac-similés. B.N., Impr., Rés. V. 680.*

137

Charles-Irénée Castel abbé de Saint-Pierre (1658-1743)

Projet pour rendre la paix perpétuelle en Europe 1713

Issu d'une famille de noblesse normande et ayant reçu les ordres mineurs (1680), l'abbé de Saint-Pierre, ami de Fontenelle, est mêlé assez tôt à la vie intellectuelle parisienne. Entré à l'Académie française en 1695 sans avoir rien publié, il devient premier aumônier de la duchesse d'Orléans, mère du futur Régent. Il participe aux négociations du traité d'Utrecht (1713). Son *Discours sur la Polysynodie*, comportant un violent réquisitoire contre Louis XIV, lui vaut d'être exclu de l'Académie (1718). Il sera un des fondateurs du Club de l'Entresol, société de libre réflexion politique. Jusqu'à la fin de sa vie, il multiplie les projets de réforme sur les impôts, le système bancaire, les routes, les armées, l'assistance aux pauvres, la pédagogie, l'orthographe, etc. Il crée, en 1725, le mot *bienfaisance* (sans savoir que ce mot avait été déjà en usage à la fin du Moyen Âge). Auprès de ses contemporains il a passé — bien à tort — pour un esprit chimérique, tout en forçant leur admiration par ses qualités de cœur.

Le *Projet de paix perpétuelle*, conçu vers 1708, a eu d'abord trois ébauches imprimées successives, à petit tirage, dont une, éditée peut-être sans son aveu, est datée de Cologne, 1712, sous le titre de *Mémoires pour rendre la paix perpétuelle en Europe*. La version la plus développée paraît en 1713 (deux tomes), complétée par un volume d'éclaircissements (1717), suivi par un *Abrégé* (1729) et une dernière édition (1747). Le *Projet* expose, dans une logique toute cartésienne, les moyens de mettre fin à la guerre. Se situant dans une tradition pacifiste qui remonte à l'Antiquité, il est aussi le sursaut d'une conscience révoltée par la politique belliciste de Louis XIV. Il préconise une diète européenne, siégeant à Utrecht, composée par les représentants de chaque pays. La situation territoriale des nations participantes étant garantie, la Diète règle par la médiation et l'arbitrage des différends entre les États. L'intervention armée est seulement prévue contre tout membre de l'alliance qui ne se conformerait pas à la décision arbitrale. La modernité et la générosité de ce projet, qui avait aussi pour les États l'avantage de « procurer une diminution très considérable de leur dépense militaire », ne font aucun doute. Mais l'auteur reste attaché à une idéologie d'Ancien Régime : en témoignent son souci d'assurer aux princes dans leurs États, grâce à leur alliance, « un prompt et suffisant secours [...] contre les séditieux et les rebelles », ainsi que ses variations, d'une version à l'autre, sur les rapports à établir entre la confédération des nations chrétiennes et l'Empire Ottoman, l'une d'elles (en 1717) impliquant l'organisation d'une croisade contre les Turcs.

Malgré ses limites, ce rêve pacifique stimule Jean-Jacques Rousseau qui publie en 1761 un *Extrait du projet de paix perpétuelle*, assurant à l'abbé une renommée européenne. Kant a été un de ses émules, comme tous ceux qui ont voulu préparer la « Société des Nations ».

ROLAND DESNÉ

Projet pour rendre la paix perpetuelle en Europe. *Tome I [-II] [vignette : globe présentant la carte d'*Europa *avec la devise* Gloria in excelsis Deo et in terra pax] *A Utrecht, Chez Antoine Schouten, Marchand Libraire. M.DCC.XIII. 2 vol. in-12. (2) ff., XXIV p., front., 400 p., (4) ff. B.N., Impr., Rés. p.F. 47.*

importuns. Elle l'eut fait, et le parti que son bon ange et le mien me suggeroit nous eut vraisemblablement assuré des jours heureux et tranquilles jusqu'au moment où la mort nous auroit separés. Mais cet état n'étoit pas celui où nous étions appellés. Maman devoit éprouver toutes les peines de l'indigence et du mal-être après avoir passé sa vie dans l'abondance pour la lui faire quitter avec moins de regret; et moi, par un assemblage de maux de toute espéce, je devois être un jour en exemple à quiconque inspiré du seul amour du bien public et de la justice, ose, fort de sa seule innocence, dire ouvertement la vérité aux hommes sans s'étayer par des cabales, sans s'être fait des partis pour le protéger.

Une malheureuse crainte la retint. Elle n'osa quitter sa vilaine maison, de peur de fâcher le proprietaire. Ton projet de retraite me dit-elle, est charmant et fort de mon gout; mais dans cette retraite il faut vivre. En quittant ma prison je risque de perdre mon pain, et quand nous n'en aurons plus dans les bois il en faudra bien retourner chercher à la ville. Pour avoir moins besoin d'y venir ne la quittons pas tout-à-fait. Payons cette petite pension au Comte de St Laurent pour qu'il me laisse la mienne. Cherchons quelque réduit assez loin de la ville pour vivre en paix, et assez près pour y revenir toutes les fois qu'il sera necessaire. Ainsi fut fait. Après avoir un peu cherché, nous nous fixames aux Charmettes, une terre de M. de Conzié à la porte de Chamberi, mais retirée et solitaire comme si l'on étoit à cent lieues. Entre deux coteaux elevés est un petit vallon nord et sud au fond duquel coule une rigolle entre des cailloux et des arbres. Le long de ce vallon à mi-côte sont quelques maisons éparses fort agréables pour quiconque aime un azyle un peu sauvage et retiré. Après avoir essayé deux ou trois de ces maisons, nous choisimes enfin la plus jolie, appartenant à un Gentilhomme qui étoit au service, appellé M. Noiret. La maison étoit très logeable. Au devant un jardin en terrasse, une vigne au dessus, un verger au dessous, vis-à-vis un petit bois de châtaigniers, une fontaine à portée; plus haut dans la montagne des prés pour l'entretien du bétail; enfin tout ce qu'il falloit pour le petit ménage champêtre que nous y voulions établir. Autant que je puis me rappeller les tems et les dates, nous en primes possession vers la fin de l'été de 1736. J'étois transporté le prémier jour que nous y couchames. O maman, dis-je à cette chere amie en l'embrassant et l'inondant de larmes d'attendrissement et de joye: ce séjour est celui du bonheur et de l'innocence. Si nous ne les trouvons pas ici l'un avec l'autre, il ne les faut chercher nulle part.

Fin du Livre cinquiême.



Le Siècle des Lumières

117\. Les Confessions de J. J. Rousseau
Première Partie.
Livre Sixiéme.

Hoc erat in votis: modus agri non ita magnus,
Hortus ubi, et tecto vicinus aquæ fons;
Et paululum Sylvæ super his foret.

Je ne puis pas ajouter: *auctiùs atque Dî meliùs fecere*: mais n'importe; il ne m'en falloit pas davantage; il ne m'en falloit pas même la propriété, c'étoit assez pour moi de la jouissance; et il y a longtems que j'ai dit et senti que le propriétaire et le possesseur sont souvent deux personnes très différentes, même en laissant à part les maris et les amans.

Ici commence le court bonheur de ma vie; ici viennent les paisibles mais rapides momens qui m'ont donné le droit de dire que j'ai vécu. Momens précieux et si regrettés, ah recommencez pour moi votre aimable cours; coulez plus lentement dans mon souvenir, s'il est possible, que vous ne fites réellement dans votre fugitive succession. Comment ferai-je pour prolonger à mon gré ce recit si touchant et si simple; pour redire toujours les mêmes choses et n'ennuyer pas plus mes lecteurs en les répétant que je ne m'ennuyois moi même en les recommençant sans cesse? Encore si tout cela consistoit en faits, en actions, en paroles, je pourrois le décrire et le rendre en quelque façon; mais comment dire ~~au~~ ce qui n'étoit ni dit ni fait ni pensé même, mais senti, sans que je puisse énoncer d'autre objet de mon bonheur que ce sentiment même. Je me levois avec le soleil, et j'étois heureux; je me promenois, et j'étois heureux; je voyois maman et j'étois heureux; je parcourois les bois les coteaux, j'errois dans les vallons, je lisois, j'étois oisif, je travaillois au jardin, je cueillois les fruits, j'aidois au ménage, et le bonheur me suivoit par tout; il n'étoit dans aucune chose assignable, il étoit tout en moi-même, il ne pouvoit me quitter un seul instant.

Rien de tout ce qui m'est arrivé durant cette époque chérie, rien de ce que j'ai fait dit et pensé tout le tems qu'elle a duré n'est échappé de ma mémoire. Les tems qui précédent et qui suivent me reviennent par intervalles. Je me les rappelle inégalement et confusement; mais je me rappelle celui-là tout entier comme s'il duroit encore. Mon imagination qui dans ma jeunesse alloit toujours en avant et maintenant rétrograde compense par ces doux souvenirs l'espoir que j'ai pour jamais perdu. Je ne vois plus rien dans l'avenir qui me tente: les seuls retours du passé peuvent me flatter, et ces retours si vifs et si vrais dans l'époque dont je parle, me font souvent vivre heureux malgré mes malheurs.

Je donnerai de ces souvenirs un seul exemple, qui pourra faire juger de leur force et de leur vérité. Le premier jour que nous allames coucher aux Charmettes, maman étoit en chaise-à-porteurs, et je la suivois à pied. Le chemin monte, elle étoit assez pesante, et craignant de trop fatiguer ses porteurs, elle voulut descendre à peu près à moitié chemin pour faire le reste à pied. En marchant elle vit quelque chose de bleu dans la haye, et me dit; voila de la pervenche encore en fleur. Je n'avois jamais vu de la pervenche, je ne me baissai pas pour l'examiner, et j'ai la vue trop courte pour distinguer à terre les plantes de ma hauteur. Je jettai seulement en passant un coup d'oeil sur celle-là, et près de trente ans se sont passés sans que j'aye revu de la pervenche, ou que j'y aye fait attention. En 1764 étant à Cressier avec mon ami M. du Peyrou, nous montions à une petite montagne, au sommet de laquelle il a un joli salon qu'il appelle avec raison Bellevue. Je commençois alors d'herboriser un peu. En montant et regardant parmi les buissons, je pousse un cri de joye: ah voila de la pervenche; et c'en étoit en effet. Du Peyrou s'apperçut du transport; mais il en ignoroit la cause; il l'apprendra, je l'espére, lorsqu'un jour il lira ceci. Le lecteur peut juger par l'impression d'un si petit objet de celle que m'ont fait

138

Charles-Louis de Secondat, baron de Montesquieu

(1689-1755)

Lettres persanes
1721
De l'Esprit des lois
1748

Né au château de La Brède (Gironde), le 18 janvier 1689, Charles-Louis de Secondat, baron de La Brède et de Montesquieu, appartenait à une famille parlementaire ; après des études chez les Oratoriens de Juilly et un séjour à Paris (1709-1713) où il perfectionne ses connaissances en droit et se lie avec Fontenelle, Nicolas Fréret, le chinois Arcadio Hoange, il revient à Bordeaux où il est président au Parlement. Son élection à l'Académie royale des sciences, arts et belles-lettres (1716) développe son goût pour les sciences. Observateur critique de la société de son temps, il publie, sous l'anonymat, en 1721, les *Lettres persanes.*

Ce récit de la découverte de l'Occident par deux orientaux, avec leurs surprises, leurs étonnements s'effaçant peu à peu pour faire place à une critique moins systématique des mœurs et des institutions politiques, religieuses, écrit sous forme de lettres, s'il constitue un roman parsemé d'allusions à la vie de l'auteur, revêt avant tout un aspect politique dont le « libéralisme » découle de la condamnation du « despotisme » de Louis XIV ; si l'absolutisme constitue une menace contre le statut social de l'aristocratie, les *Lettres persanes* révèlent aussi les formes nouvelles de la puissance économique et le rêve d'une solution de compromis conduisant à un accord souhaité entre la terre et l'argent, le sang et le mérite.

Après la publication des *Lettres persanes*, Montesquieu voyage, de 1728 à 1731, en Autriche, en Italie, en Allemagne, aux Pays-Bas et en Angleterre. Recueillant des observations sur les constitutions des pays où il réside, sur les mœurs des habitants, rencontrant des personnalités intellectuelles, politiques et religieuses, il accumule notes de lectures et de conversations. À son retour en France (1731), il écrit les *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence* (1734) et se consacre à la préparation de *L'Esprit des lois* (1748). En une vingtaine d'années, il édifie cette analyse des formes de gouvernements pour dégager les lois politiques, économiques, sociales et religieuses qui les régissent.

Distinguant, selon les degrés de liberté qu'ils comportent, trois formes de gouvernement, la république (démocratie et aristocratie), la monarchie et le despotisme, Montesquieu fonde la science politique moderne en analysant la forme de chaque gouvernement pour découvrir les lois propres, c'est-à-dire fondamentales, à chacun, et en déduire les lois positives que chacun de ces gouvernements doit adopter.

Malgré son succès, *L'Esprit des lois,* après une longue querelle où intervinrent le fermier général Dupin, les jésuites et les jansénistes, fut mis à l'Index (29 novembre 1751) et condamné par la Sorbonne.

Louis Desgraves

Lettres persanes. *Tome I [-II]. A Amsterdam, Chez Pierre Brunel, sur le Dam. M.DCC.XXI. 2 vol. in-12 de (1) f. de titre et 311 p., et (1) f. de titre et 347 p. (imprimés à Amsterdam chez Suzanne de Cau). B.N., Mss, fonds Rothschild 1853.*
La B.N. (Mss, n.a.fr. 14365) conserve des cahiers de correction des Lettres persanes.

De l'Esprit des Loix *Ou du rapport que les Loix doivent avoir avec la Constitution de chaque Gouvernement, les Mœurs, le Climat, la Religion, le Commerce, & c. à quoi l'Auteur a ajouté Des recherches nouvelles sur les Loix Romaines touchant les Successions, sur les Loix Françoises, & sur les Loix Féodales. Tome premier* [-*second*]. *A Geneve, Chez Barrillot & Fils. [1748]. 2 vol. in-4 : (4) ff. n. ch. (titres et 4 premières p. de la Préface), XXIV-522 p. et une carte dépl. ; (2) ff., XVI-564 p. B.N., Mss, fonds Rothschild 101.*
Manuscrit de la première rédaction avec additions et corrections autographes, B.N., Mss, n.a.fr. 12832-12836.

139

Jacques Cassini

(1677-1756)

De la Grandeur et de la figure de la Terre
1722

Jacques Cassini, né à Paris, était le fils de Jean-Dominique Cassini, astronome d'origine italienne, premier directeur de l'Observatoire de Paris. Il fut le second d'une dynastie de quatre astronomes distingués qui jouèrent un rôle éminent pendant plus d'un siècle dans l'astronomie française. J. Cassini fit une thèse sur un sujet d'optique sous la direction de Varignon, puis, son père étant malade, prit la direction de l'Observatoire de Paris à partir de 1710 et lui succéda à l'Académie des Sciences à sa mort en 1712. Il fréquenta en Angleterre Newton, Halley et Flamsteed et devint membre de la célèbre Royal Society. À partir de 1700 il participa au projet qu'avait entrepris son père d'étendre les mesures de

Chapitre 1.

Des Loix dans le raport qu'elles ont avec les divers êtres.

Les Loix dans leur Signification la plus étendue sont les raports necessaires qui derivent de la nature des choses, et dans ce sens tous les êtres ont leurs Loix, la Divinité + a ses Loix, le monde materiel a ses Loix, les Intelligences Superieures

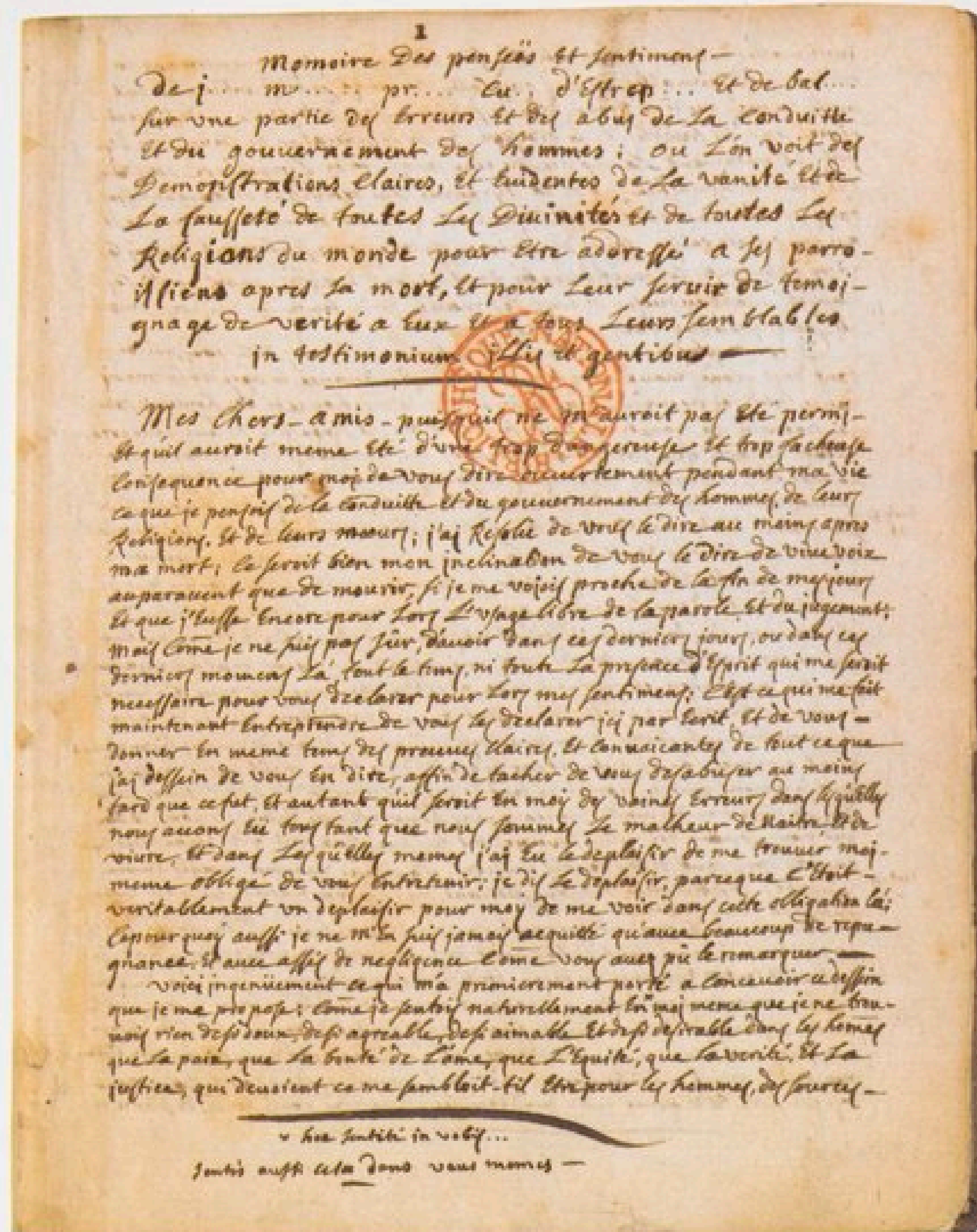
+ la loy, dit Plutarque, est la Reine de tous mortels et immortels au traité qu'il est requis qu'un prince soit Scavant

méridien de Picard du nord au sud de la France. Ses travaux astronomiques portèrent sur les observations des planètes et des satellites dont il chercha les inclinaisons des plans des orbites. Il étudia la structure des anneaux de Saturne et mit en évidence en 1738 les mouvements propres des étoiles. Ses principaux travaux astronomiques furent publiés dans deux ouvrages parus en 1740 : Les *Éléments d'astronomie etc.* et les *Tables astronomiques du Soleil, de la Lune et des planètes, des étoiles fixes et des satellites de Jupiter et de Saturne.* Jacques Cassini fit également une carrière de magistrat et fut nommé conseiller d'état en 1722. Copernicien du bout des lèvres, il fut un partisan des théories de Descartes et donc un adversaire de celles de Newton, ce qui lui valut de nombreuses critiques, si bien qu'à partir de 1740, il abandonna presque complètement ses recherches en astronomie.

En 1718 Cassini termina *De la Grandeur et de la figure de la Terre* où il exposait les conclusions auxquelles l'avaient mené ses mesures de méridien. Ce traité fut publié dans la *Suite des mémoires de l'Académie Royale des Sciences, 1718* et imprimé par l'Imprimerie Royale à Paris en 1720. La grande question était alors de savoir si la Terre était un ellipsoïde aplati ou allongé. Newton et Huygens penchaient pour la première hypothèse en s'appuyant sur des considérations théoriques mais Cassini trouvait l'inverse. Certes on voyait bien dans les lunettes que Jupiter et Saturne étaient aplatis aux pôles, pourquoi pas la Terre ? Par ailleurs l'astronome Richer qui se trouvait à Cayenne en 1672 avait trouvé que la longueur du pendule battant la seconde y était plus petite qu'à Paris ce qui prouvait que la Terre est aplatie. Cependant Cassini trouvait que le segment d'un degré de méridien était plus court dans le nord de la France que dans le sud ce qui prouvait que la Terre est allongée. Une controverse scientifique s'établit alors qui dura plus de trente ans ; critiqué à mots couverts par de nombreux savants, en particulier en 1732 par Maupertuis, Cassini entreprit des mesures du parallèle Saint-Malo-Strasbourg et en déduit encore que la Terre est allongée. Nous savons maintenant que les distances mesurées étaient trop courtes et trop voisines les unes des autres pour que la précision fût suffisante. Le doute sera levé grâce aux expéditions envoyées pour mesurer des arcs de méridien au Pérou et en Laponie en 1756 et qui donnèrent tort à Cassini.

Dans l'ouvrage *De la Grandeur et de la figure de la Terre* J. Cassini traite avec beaucoup de clarté des différentes méthodes de mesure et des instruments employés. Il examine et critique avec soin les travaux analogues effectués avant lui par Picard, Snellius et Riccioli. L'ouvrage de Cassini est intéressant en ce qu'il décrit de façon détaillée une expédition géodésique au début du XVIIIe siècle.

BRUNO MORANDO


1
Memoire des pensées et sentiments
de J... M... Pr... Cu... d'Estrep... et de Bal...
sur une partie des erreurs et des abus de la conduitte
et du gouvernement des hommes ; ou l'on voit des
demonstrations claires, et evidentes de la vanité et de
la fausseté de toutes les Divinités et de toutes les
Religions du monde pour etre addressé a ses parro-
issiens apres sa mort, et pour leur servir de temoi-
gnage de verité a eux et a tous leurs semblables
in testimonium illis et gentibus
Mes chers amis, puisqu'il ne m'auroit pas eté permis
et qu'il auroit meme eté d'une trop dangereuse et trop facheuse
consequence pour moi de vous dire ouvertement pendant ma vie
ce que je pensois de la conduitte et du gouvernement des hommes, de leurs
Religions, et de leurs moeurs ; j'ai resolu de vous le dire au moins apres
ma mort ; ce seroit bien mon inclination de vous le dire de vive voix
auparavant que de mourir, si je me voiois proche de la fin de mes jours
et que j'eusse encore pour lors l'usage libre de la parole et du jugement ;
mais comme je ne suis pas sûr d'avoir dans ces derniers jours, ou dans ces
derniers momens là, tout le tems, ni toute la presence d'esprit qui me seroit
necessaire pour vous declarer pour lors mes sentimens, c'est ce qui me fait
maintenant entreprendre de vous les declarer ici par ecrit, et de vous
donner en meme tems des preuves claires, et convaincantes de tout ce que
j'ai dessein de vous en dire, affin de tacher de vous desabuser au moins
tard que ce soit, et autant qu'il seroit en moi des vaines erreurs dans lesquelles
nous avons eu tous tant que nous sommes le malheur de naitre, et de
vivre, et dans lesquelles meme j'ai eu le deplaisir de me trouver moi-
meme obligé de vous entretenir ; je dis le deplaisir, parceque c'etoit
veritablement un deplaisir pour moi de me voir dans cette obligation là ;
c'est pourquoi aussi je ne m'en suis jamais acquitté qu'avec beaucoup de repu-
gnance, et avec assés de negligence come vous avez pû le remarquer.
Voici ingenuement ce qui m'a premierement porté a concevoir ce dessein
que je me propose : come je sentois naturellement en moi meme que je ne trou-
vois rien de si doux, de si agreable, de si aimable et de si desirable dans les homes
que la paix, que la bonté de l'ame, que l'equité, que la verité, et la
justice, qui devoient ce me sembloit-il etre pour les hommes des sources
...
sentis aussi cela dans vous memes

Suite des Mémoires de l'Académie royale des Sciences [Année 1718]. A Paris, de l'Imprimerie Royale. M.DCC.XX. In-4° B.N., Impr., R. 3807.

140

JEAN-PHILIPPE RAMEAU

(1683-1764)

Traité de l'Harmonie

1722

Institution à part entière, embryon vigoureux d'une formidable querelle plurivalente, le *Traité de l'Harmonie réduite à ses principes naturels* de Jean-Philippe Rameau, publié à Paris en 1722, marque l'une des dates les plus importantes de l'histoire de la théorisation du langage musical.

En fait, Rameau réunissait deux qualités presque irrévérencieuses à l'égard des grands esprits du Siècle des Lumières, qui, après une vénération méritée, lui valurent la méfiance et même la désapprobation des Encyclopédistes et surtout de Rousseau, qui sut habilement construire et diffuser une mentalité anti-ramiste. À cette nouvelle esthétique, annonciatrice du style larmoyant et démagogique des années pré-révolutionnaires, la musique de Rameau se blessera mais sa théorie, en dépit de quelques égratignures, résistera... Ainsi, la renommée de Rameau savant survit-elle, auprès du « large public », davantage que celle de Rameau, génial musicien... déviations de l'Histoire.

Le *Traité de l'Harmonie* s'inscrit au sein d'une large production d'écrits théoriques, pratiques et polémiques. Il inaugure une série de travaux fondamentaux, poursuivis dans le *Nouveau système de musique* (1726), *La Génération harmonique* (1737) et *La Démonstration du principe de l'harmonie* (1750). À partir de la théorie monocordiste de Pythagore, de Zarlino et de Descartes *(Compendium musicæ)*, Rameau élabore, par une spéculation mathématique, les principes du langage tonal.

Le traité se divise en quatre livres. Dans le premier, « Du rapport des

141

raisons et proportions harmoniques », Rameau clarifie le principe des harmoniques naturels qu'il confirmera, dès 1726, par les recherches acoustiques antérieures de Joseph Sauveur (1702), et met en place le principe de la basse fondamentale et de la théorie des renversements. De là, l'idée révolutionnaire que « la mélodie provient de l'harmonie » (*Traité*, L.II, p. 138). Dans le second livre, « De la nature et de la propriété des accords, et de tout ce qui peut servir à rendre une musique parfaite », Rameau disserte sur le pouvoir attractif des cadences, sur les accords dissonants, sur l'importance des carrures (anticipation du classicisme de Mannheim) et enfin de la potentialité expressive de l'harmonie, de la mesure (comprendre *tempo*), sans négliger d'évoquer l'attrait des « licences », ces fruits interdits et pourtant tolérés par le bon goût...

Les deux livres suivants s'écartent de l'objet théorique pour se focaliser sur le problème de la pratique musicale. En effet, dans le troisième livre « Principes de composition », Rameau expose d'abord les règles élémentaires d'écriture puis s'attache aux principes des modulations, de la préparation et de la résolution des dissonances, des fausses relations, et souligne la sensualité et l'originalité des ornements. Dans le quatrième livre, « Principes d'accompagnement », Rameau, en s'appuyant sur *Les Principes du clavecin* de Michel de Saint-Lambert (1702), tente d'unifier les chiffrages de la basse continue (objectif de sauvegarder la plénitude harmonique de l'accompagnement, développé dans *Observations sur les méthodes d'accompagnement* (1737) et *Code de musique pratique* (1760)) et expose son point de vue sur la position des mains et la nécessité de stimuler les réflexes des instrumentistes.

En cette période d'hyper-rationalisme, apporter une cohérence à l'art des sons relevait de l'impensable et de l'inespéré. L'Académie des Sciences rendra hommage à « cet artiste philosophe » (D'Alembert) lors de la publication, en 1750, de sa *Démonstration du principe de l'harmonie* (l'idée de la musique comme étant une science physico-mathématique est alors en place), en dépit de quelques faiblesses théoriques que Rameau ne surmontera jamais, telles l'explication du mode mineur ou la justification des accords de septième et de neuvième.

Au-delà d'un cartésianisme affirmé, le *Traité* refuse l'obédience exclusive aux règles strictes, prônant, presque malgré lui, un sensualisme

musical qui reste attaché à la pensée ramiste : « Les différents sentiments et les différents événements que l'on peut traduire en musique, sèment à tout moment des nouveautés que l'on ne peut réduire en règles » ; et encore, à propos de la mélodie, « ... il est presque impossible de pouvoir en donner des règles certaines, en ce que le bon goût y a plus de part que le reste. » (*Traité*, L.III, p. 358 et L.II, p. 142).

SYLVIE BOUISSOU

Traité de l'Harmonie réduite à ses principes naturels *divisé en quatre livres... Paris, impr. de J.-B.C. Ballard, 1722. In-4°, préface limin. XXIV-432 p. et un supplément de 18 p., musique. B.N., Impr., V. 10751.*

141

JEAN MESLIER
(1664-1729)

Mémoire...

vers 1725

Fils d'un marchand de Mazerny, village ardennais, Meslier, après de bonnes études au séminaire de Reims, est nommé, en 1689, curé d'Étrépigny et de Balaives, non loin de Charleville et de Sedan. Il y exercera son ministère pendant quarante ans, sans doute à la satisfaction de ses paroissiens paysans. Le seul fait notable dans sa vie est un conflit qui l'oppose au seigneur local accusé par Meslier d'opprimer les villageois. Très cultivé mais isolé dans sa province (il n'est jamais venu à Paris comme on l'a prétendu), il élabore un volumineux traité philosophique et politique qui, pour la première fois, associe la revendication égalitaire des jacqueries à l'expression d'un matérialisme athée issu d'une tradition qui remonte à l'antiquité. Entré dans l'Église sans avoir la foi, Meslier, dans les conditions de l'ancien régime, a pu concilier, non sans déchirement intérieur, un rôle social, humanitaire et culturel, de clerc au service de la communauté rurale (il est le premier à avoir tenu correctement les registres des naissances, mariages et décès de ses deux paroisses), et des convictions personnelles radicalement antireligieuses et antimonarchiques. Sa violence de style, qui le pousse à exalter l'assassinat d'Henri IV par Ravaillac, le situe au-delà des aspirations des Lumières.

Avant de mourir (volontairement, semble-t-il), Meslier a laissé trois copies autographes de son *Mémoire*, aujourd'hui conservées à la Bibliothèque nationale (Mss, fr. 19458-19460). Bien que l'ouvrage n'ait été édité (et d'après une copie fautive) qu'en 1864, il a été connu à la faveur de copies qui ont fait de son *Mémoire* un des titres les plus répandus dans le circuit des manuscrits clandestins, fort productif jusque dans les années 1760, à côté du *Traité des Trois Imposteurs*, de l'*Examen de la Religion*, des *Opinions des Anciens sur la nature de l'âme*, etc. (Plus de 150 titres de ces « livres » manuscrits ont été recensés.) Voltaire sous le titre de *Testament* a édité, en 1762, un bref extrait du *Mémoire*, brochure antichrétienne d'où l'athéisme et la contestation politique et sociale sont absents. Il a fallu attendre 1969 pour que l'authenticité autographe des manuscrits de la Bibliothèque nationale soit établie ; et la première édition fiable du *Mémoire* a paru en 1970-1972.

ROLAND DESNÉ

Memoire des pensées et sentimens de J... M.... pr.... cu.. d'Estrep... et de Bal.... *sur une partie des erreurs et des abus de la conduitte et du gouvernement des hommes ; ou l'on voit des demonstrations claires, et evidentes de la vanité et de la fausseté de toutes les divinités et de toutes les Religions du monde pour etre addressé a ses paroissiens apres sa mort, et pour leur servir de temoignage de verité a eux et a tous leurs semblables in testimonium illis et gentibus. (2 ff. marqués A et B « table des principales matieres du Contenu »), 311 ff. ; papier, 177 × 135 mm. B.N., Mss, français 19458.*

142

PIERRE FAUCHARD
(1678-1761)

Le Chirurgien Dentiste

1728

On sait peu de choses des années de jeunesse de Fauchard, sinon ce qu'il nous en apprend dans la préface de son livre, où il affirme que, « destiné dès sa jeunesse à la chirurgie », il fut l'élève d'un chirurgien major de la Marine. Il semble qu'il fut reçu « expert pour les dents » à Angers. Dès l'âge de dix-huit ans, il exerce avec succès en Anjou et en Bretagne. À partir de 1719, on le retrouve avec certitude établi à Paris, où tout de suite il s'attire une clientèle nombreuse. Sa réputation ne cesse de croître, et la publication de son livre le place définitivement parmi les « grands » de la médecine et de la chirurgie parisienne.

Pierre Fauchard, jusqu'à la fin de sa vie, conjuguera à la fois les bienfaits financiers d'une clientèle riche et étendue, et le renom apporté par ses qualités scientifiques.

Son livre est en effet un livre pionnier de première importance. Il fait de lui le père fondateur de la dentisterie moderne, car c'est le premier ouvrage scientifique touchant une « branche de l'art de guérir » laissée aux charlatans ou à des empiriques qui exerçaient dans de lamentables conditions. Tour à tour anatomiste, pathologiste, thérapeute et hygiéniste, Fauchard donne, avec les connaissances de son époque, le tableau complet d'une spécialité que nous appelons aujourd'hui l'odontostomatologie. Ceci, comme il l'explique dans sa préface, avec la constante préoccupation d'apporter des remèdes « au retard de l'enseignement de son art [...] de suppléer à ce défaut d'instruction [...] et d'offrir au public le fruit de mes soins et de mes veilles ».

Les apports de Fauchard à l'art dentaire sont essentiels et touchent tous les domaines (pathologie, chirurgie, prothèses, orthodontie, stomatologie, parodontologie, etc.). En pathologie, il décrit, entre autres, les érosions dentaires, les abrasions mécaniques, les diverses origines et formes cliniques de la carie attribuée jusqu'à lui « aux vers de dent » et dont il donne une définition lapidaire : « la carie des dents est une maladie qui les détruit ». Il conseille de cautériser au fer rouge et de remplir la cavité avec de l'étain ou du plomb.

Dans la seconde édition (1746) de son traité, il donne la première description de la pyorrhée alvéolaire que l'on appellera après lui « maladie de Fauchard ». De même, il éclaircit les phénomènes restés jusqu'alors mystérieux de l'éruption des dents de lait et de leur remplacement.

Si sa thérapeutique reste prisonnière de conceptions erronées, ses recommandations touchant l'hygiène des dents et le danger qu'il y a à abuser « des confitures, dragées et de tous les aliments sucrés », ne dépareraient pas un manuel moderne d'hygiène bucco-dentaire.

MARIE-JOSÉ IMBAULT-HUART

Le Chirurgien Dentiste *ou Traité des dents, où l'on enseigne le moyen de les entretenir propres et saines, de les embellir, d'en réparer la perte et de remédier à leurs maladies, à celles des gencives et aux accidents qui peuvent survenir aux autres parties voisines des dents, avec des observations et réflexions sur plusieurs cas singuliers, ouvrage enrichi de quarante planches en taille douce. Par Pierre Fauchard. Paris, chez Pierre Jean Mariette. 1728. 2 vol. in-12. B.N., Impr., Rés. p. T. 98 (1-2). Seconde édition en 1746 (P.J. Mariette) avec additions importantes, et troisième édition, posthume, en 1786 (Servières).*

143

PIERRE CARLET DE MARIVAUX
(1688-1763)

Le Jeu de l'Amour et du Hasard

1730

La Vie de Marianne

1731-1741

Le Jeu de l'Amour et du Hasard fut représenté pour la première fois par les Comédiens Italiens le lundi 23 janvier 1730. D'entrée la pièce fut un grand succès : c'est celle de Marivaux qui est la plus fameuse, le plus constamment jouée, devant *Les Fausses confidences*.

La scène primordiale est celle du leurre : où les alouettes sont les miroirs. Deux êtres jeunes et beaux se montrent, mais chacun pour se mirer en l'autre : ce que précisément l'autre refuse à l'un. On croirait — et ils le croient — que chacun s'avance, activement, pour regarder. Mais c'est pour être vu, d'abord ; pour être ad-miré, préféré, attendant du regard de l'autre et de la *considération* géné-

rale les retours de flamme qui confirment chacun qu'il brille dans sa visibilité de beau spectacle aimable.

L'amour, astreint au visible, au piège des yeux, se prend dans les rets du regard : il n'en sortirait pas s'il n'y avait les autres et ce qui est autre que le visible — ou plutôt s'il n'y avait la différence intime de l'être au paraître qui creuse l'apparence, dédouble, fissure, mine, effondre l'apparence.

Dès lors le scénario est celui d'une tactique pour une stratégie d'enlèvement, et toute pièce de Marivaux est fable de cette vérité paradoxale : il faut faire un plan de sortie pour entrer dans la place fermée — cette place incestueuse, idiosyncrasique, clanique où la famille se préfère — et pour en *ressortir à deux*. Le mariage est toujours *exo*gamique. La place à enlever, pour y enlever Silvia, est pour un Dorante deux fois fermée : sphère des femmes, gynécée clos de Silvia Lisette, ces doubles, *et* sphère familiale sous la loi du père, où le « futur » doit se faire admettre. Or, dans la place où il pénètre par stratagème (travesti), le promis risque deux échecs : en sortir *seul*, ou avec la mauvaise proie, c'est-à-dire l'ombre (le double, « la méprise » : Lisette). La comédie, dont la loi est celle de la bonne fin, lui évitera cet insuccès : chez Marivaux l'*étranger* a des alibis dans la place : Lisette oppose d'entrée de jeu à Silvia la loi de Nature (« Le *non* n'est pas naturel »). Quant au père (Orgon), il veut le mariage de sa fille *et* qu'elle en épouse un qu'elle aime ! Comme tout bon père il gère pour le mieux, c'est-à-dire au ralenti, un « double bind » : « Marie-toi !... selon ton cœur ! Fais-moi plaisir... en te faisant plaisir... » Le stratagème en découle : nous te ferons aimer celui qu'on te destine ; tu choisiras celui qui t'est attribué. On organise la *méprise*... et les *travestis*. (Les titres de Marivaux sont interchangeables ; le schéma dramatique est structural.)

Les deux mariables ne sont qu'à moitié dans le secret, chacun se croyant seul à s'être déguisé, et prenant donc l'autre pour celui qu'il n'est pas : ainsi sont-ils acteurs de *bonne foi*, ne sachant qu'à demi, à savoir, que « mon » valet a pris ma place, mais je ne sais pas que l'*autre* fait de *même*. Seuls les pères savent le tout. La loi des pères est une bonne loi, de nature et de culture, conciliées, et leur ruse est donc la ruse de la Raison — qui ourdira l'arrangement et le bonheur des enfants — « comédie ». *Les deux ne font qu'un.* L'eugénisme du désir, bien éclos, bien soigné, bien conduit, fait plaisir à voir — depuis 240 ans. C'est en discours amoureux de belle langue maternelle que procède toute l'opération de machine matrimoniale. « Je n'entends plus que des choses inouïes, qu'un langage inconcevable », s'écrie Silvia qui expérimente la condition servile comme le romancier américain se fera « nègre », ou le journaliste allemand turc, « pour voir ». Changeant d'état elle subit un nouveau langage — on ne s'entend plus ! La condition sociale est langagière. On peut et on ne peut pas en changer. On mesure la différence par une expérimentation bien faite (cf. *la Dispute)* — et on revient à sa place, le haut en haut le bas en bas, qui est préférable. Pourtant quelque chose fait l'identité de la condition (humaine) dans la différence de condition (sociale) : le jeu de l'amour est le même. Silvia en éprouve la loi en subissant la *cour* de Dorante-Arlequin — et deux fois. Traversant *la différence des milieux*, l'amour est le même : loi du penchant réciproque (désir), loi du se-déclarer — et pour l'homme en premier — ; plus *précipitamment* chez les valets (« aimer et se marier en même temps »), et en différé chez les maîtres : une intrigue *seconde* freine encore le retard. Silvia *sait tout* avant Dorante et le soumettra complètement avant de se soumettre. Dans l'ensemble sa ruse s'est retournée contre Silvia, contre Dorante la sienne : pour le meilleur dénouement, grâce à la prescription de l'échange voulue par les pères : à la fin le chiasme s'est tracé même si les deux diagonales l'ont été successivement.

Orgon et Mario se sont fait donner la comédie dans leur maison — comme la Dame des *Acteurs de bonne foi* : spectacle réglé, théâtre dans le théâtre, donc, qui joue sur les apparences, trompeuses, pour pouvoir les remettre en place : non trompeuses, bonnes conductrices du rayon de l'amour. La traversée des apparences pour le maître en dioptrique, qui connaît les lois de la réfraction langagière et sait « redresser » les indices, est sauf-conduit pour l'amour.

Comme sa genèse, étalée sur plus de dix ans, la vraisemblance de *La Vie de Marianne* est aussi invraisemblable que la plus éhontée féerie de bandes dessinées ; le cas optimum de la démonstration *Marianne* aussi abstrait que le roman de la rose de Condillac ; les métamorphoses psychologiques de Valville aussi rocambolesques que les épisodes des romans de chevalerie accablés par Cervantès ; l'Odyssée *Marianne*, son jeu de l'oie de couvents en palais, aussi « imaginaire » que *La Belle au bois dormant* ou que les histoires à ressorts théologiques, mouvements de la grâce, miracles de conversions, aussi fabuleuses que les fictions païennes...

Mais, lecture faisant, nous en apprenons lourd sur l'état de non-droit du sujet social et l'insistance de Marivaux sur le statut de minorité incapable de la femme in-nobilis (Marianne jugée chez le ministre) est un extraordinaire document sur la réalité civile pré-89... Marivaux conduit Marianne à la majorité. Plus encore : il est le Pygmalion d'une Galatée moderne : il la changera en « princesse », par le langage, en lui apprenant à parler dans la conversation, en la douant de l'esprit de l'entretien qu'elle découvre d'abord avec admiration, il la fait entrer dans la société française.

Dans le roman, Marivaux, confondu et non confondu avec le narrateur, auteur ventriloque du sujet de l'énonciation, accomplit la prouesse psychologique, littéraire, qui nous vaut des raffinements d'analyse et de « style naturel » délectable, pour purger quelques êtres, quelques lecteurs donc, par fiction interposée, pour purger quelques hommes de la vanité, mais qui n'est autre que le redoublement immanent de la conscience de soi, l'autoscopie constitutive du moi. Les héros de Marivaux seraient des êtres qui ne seraient pas coupables de la faute qui fait les hommes coupables ? Vainement donc : dans le texte même il n'y a rien à faire pour sortir de cette contradiction, et il y a autant de passages où Marianne avoue sa vanité, son inlassable surveillance de sa propre image, du retour sur soi de son image reflétée en l'autre, que de passages protestant de son innocence, de sa simplicité, et la ruinant donc. La duplicité n'est pas facultative : les héros sont infestés du même mal que les fourbes, ou que les gens ordinaires, et Marivaux devra bien dénoncer la sincérité. La préférence de soi, l'anxiété de notre figure en l'autre, la vanité (ou ce que Sartre analysera deux siècles plus tard comme « mauvaise foi ») nous fait être. Comment faire passer une limite, et est-elle intéressante, entre cette dualité du sujet et sa mauvaise duplicité ? Le bon sujet, sujet moral, ne peut que se défendre contre ce qui le structure. Précisément, la confusion de l'auteur et du narrateur (loi de ce type de roman), confusion déniée, donc consolidée, dans la préface obligatoire où l'auteur se soustrait en déclarant qu'il a « rencontré » un manuscrit, infeste la pureté, ou non-mauvaise foi, du héros. À un personnage manié à la troisième personne, le narrateur pourrait tenter de nous faire croire, comme à une qualité objective simplement décrite, à une sorte de non-subjectivité du sujet. Mais Marianne est trop sa propre intime pour ne pas désavouer, aveu faisant, la simplicité de son infériorité fictive. Marianne, pour être victime et indemne de son initiation, pour qu'elle traverse le monde en héroïne accablée et victorieuse, il faut qu'en quelque façon elle soit dupe d'elle-même ; que son autodicée, cette étrange autoprosopopée, soit à la fois témoignage de l'innocence manipulée et le plus rusé plaidoyer *pro domo*, le plus satisfait des autoportraits (et le lecteur oublie et n'oublie pas que ce n'est pas elle qui tient la plume). Imagine-t-on *L'Odyssée* écrite à la première personne par un Ulysse mémorialiste qui repasserait toutes ses aventures au compte de sa bonne foi ? L'œil d'une héroïne peut ignorer ses œillades au présent de l'action et sa main droite ce que fait sa main gauche pendant l'action, mais la plume à la main qui réfléchit, rapportant le passé, ne devrait pas le pouvoir.

Les romans de formation tracent des trajets optimaux. Il faut que la droiture au sens éthique, et la prompte réussite ascensionnelle dans le plan de l'intrigue soient montées en parallèle — comme la polysémie du mot « droit ».

MICHEL DEGUY

Nouveau Theatre Italien — Le Jeu de l'Amour et du Hazard. *Comedie en trois actes Representée pour la première fois par les Comediens Italiens ordinaires du Roi, le 23. Janvier 1730. A Paris, Chez Briasson, ruë saint Jacques, à la Science. M.DCC.XXX. In-12, IV-116 p. B.N., Mss, Fonds Rothschild 1319.*
La Vie de Marianne, *ou Les Avantures de Madame la Comtesse de *** Par Monsieur de Marivaux. Premiere [- Onzieme] partie. A Paris, Chez Pierre Prault, Quay de Gèvres, au Paradis. M.DCC.XXXI [-M.DCC.XLI]. 11 volumes in-12 publiés chez Prault en 1731, 1734 (2), Prault fils en 1735 (3), 1736 (4, 5 et 6), 1737 (7), Gosse et Néaulme 1737 (8), sans lieu [Néaulme] 1741 (9, 10 et 11) ; une douzième partie, parue en 1745, est apocryphe. Réimpression des onze parties chez P. Prault en 1742. B.N., Impr. Y². 51161-51163 (les parties 1-3 en un vol.), Y². 51175-51178, Y². 51201-50203 (les parties 9-11 en un vol). B.N., Impr. Y². 51204-51207 (éd. de 1745, 4 vol. br.).*

N.o 131

1er vol fo page 115
2e vol fo page 224

Sçavoir

S'il est permis d'escrire et de lire l'histoire, singulierement celle de son temps. juillet 1743

L'Histoire a esté dans tous les siecles une estude si recommandée, qu'on croiroit perdre son temps d'en recueillir les suffrages, aussy importants par le poids de leurs auteurs que par leur nombre. Dans l'un et dans l'autre on ne pretend compter que les Catholiques, on sera encore assés fort. il ne s'en trouvera mesme aucun de quelque autorité dans l'Eglise qui ait laissé par escrit aucun doute sur ce point. outre les personnages que leur sçavoir et leur pieté ont rendus celebres, on compte plusieurs saints qui ont escrit des chroniques et des histoires, non seulem.t saintes, mais entierem.t profanes, et dont les ouvrages sont reverés de la posterité à qui ils ont esté fort utiles. on excepte par respect les livres historiques de l'Escriture. mais si on n'ose mesler en ce genre le Createur avec ses Creatures, on ne peut aussy se dispenser de reconnoistre que dés que le S. Esprit n'a pas dedaigné d'estre auteur d'histoires dont tout le tissu appartient en gros à ce monde, et est ainsi appellé profane, et toutes les autres histoires du monde si elles n'ont point le S. Esprit pour auteur, c'est un prejugé bien decisif qu'il est permis aux chrestiens d'en escrire et d'en lire. Si on objecte que les histoires de ce genre qui ont le S. Esprit pour auteur se rapportent toutes à des objets plus relevés, et que réelles et veritables en effet, elles ne laissent pas d'estre des figures de ce qui devoit arriver, renfermant de grandes merveilles sous ces voiles, il ne laissera pas de demeurer veritable qu'il y en a de grands endroits qui ne sont simplement que des histoires, ce qui autorise toutes les autres que les hommes ont faites depuis, et continuent de faire; mais encore que dés qu'il a plu au S. Esprit de voiler et de figurer les plus grandes choses sous des evenements en apparence naturels, historiques, et en effet arrivés, ce mesme Esprit n'a pas reprouvé l'histoire puisqu'il luy a plu de s'en servir pour l'instruction de ses creatures et de son Eglise. Ces propositions qui ne se peuvent impugner avec de la bonne foy, sont d'une transcendence en faveur de l'histoire qui ne souffre aucune replique ~~en faveur de l'histoire~~. mais sans se departir d'un si divin appuy, cherchons d'ailleurs ce que la verité, la raison, la necessité et l'usage approuvé dans tous les siecles, peuvent fournir sur ce pretendu probleme.

Que sçait on qu'on n'ait point appris? car il ne s'agit point icy des Prophetes et des dons surnaturels, mais de la voye commune que la Providence a marquée à tous les hommes. le travail est une suitte et la peine du peché de nostre p.er pere. on n'entretient le corps que par le travail du corps, les sueurs, et les oeuvres des mains. on n'eclaire l'esprit que par un autre genre de travail qui est l'estude, et il faut des maistres, que le maistre des exemples sous les yeux pour apprendre à faire les oeuvres des mains dans chaque art ou mestier, à plus forte raison en faut il pour les sciences et les disciplines si diverses, propres à l'esprit, sur lesquelles l'inspection des yeux et des sens n'ont aucune prise.

Si ces leçons d'autruy sont necessaires à l'esprit pour luy apprendre ce qui est de son ressort, il n'y a point de science où il s'en puisse moins passer que dans l'histoire. encore que pour les autres disciplines il soit indispensable d'y avoir au moins quelque introducteur, il est pourtant arrivé à des esprits d'une ouverture extraord.re d'atteindre d'eux mesmes sans autre secours que celuy de ce commencem.t, à divers degrés, mesmes quelques uns aux plus relevés des disciplines où ils n'avoient receu qu'une assés legere introduction, parce qu'avec l'application et la lumiere de leur esprit ils s'estoient guidés de degré en degré ~~pour~~ à atteindre plus haut, et par de p.res decouvertes se frayer la route à de nouvelles, à les constater, à les rectifier, et parvenir ainsy au sommet de la science par eux cultivée aprés en avoir appris d'autruy les p.res regles et les p.res notions. c'est que les arts et les sciences ont un enchaisnem.t de regles, de proportions, de gradations qui se suivent necessairem.t, et qui ne sont pas consequem.t impossibles à trouver successivem.t par un esprit lumineux solide et appliqué qui en a receu d'autruy les p.rs elements et la clef, quoyque ce soit une chose extremem.t rare, et que pour la totalité, il faille estre conduit d'eschelon en eschelon par les diverses connoissances et les divers progrés et le temps mesme d'un habile maistre, qui sçait proportionner ses leçons à l'avancem.t qu'il remarque dans ceux qu'il instruit.

Mais l'histoire est d'un genre entierem.t different de toutes les autres connoissances. bien que tous les evenem.ts g.x et particuliers qui la composent soyent cause l'un de l'autre, et que tout y soit lié ensemble par un enchaisnem.t si singulier que la rupture d'un chaisnon feroit manquer, ou pour le moins changer l'evenem.t qui le suit, il est pourtant vray qu'à la difference des arts, surtout des sciences où un degré une fois decouvert conduit à un autre certain à l'exclusion de tout autre,

144

Antoine-François Prévost d'Exiles

(1697-1763)

Manon Lescaut

1731

Prévost a longtemps hésité entre la vocation religieuse et la carrière militaire, avant de se retrouver, malgré lui, moine bénédictin. N'ayant jamais pu se libérer de la condition monastique, il s'est accommodé de la situation d'aumônier du Prince de Conti, qui lui permettait de se consacrer au métier d'écrivain. Historien, journaliste, éditeur, traducteur, mais surtout romancier, il a publié treize romans ambitieux et singuliers qui ont, en quelques années, conquis un immense public et renouvelé la notion même de roman.

À la forme romanesque, un peu discréditée à l'époque, il a confié ses rêveries de philosophe, ses inquiétudes métaphysiques et les aspirations d'une sensibilité tumultueuse. Son premier roman, les *Mémoires et avantures d'un homme de qualité qui s'est retiré du monde* (1728-1731), développe en sept tomes tout un cycle de voyages, d'expériences, de passions malheureuses que conclut l'*Histoire du Chevalier Des Grieux et de Manon Lescaut*. Cette brève histoire d'amour, à bien des égards scandaleuse, publiée anonymement en Hollande et condamnée au feu en France, s'est imposée bientôt comme l'un de nos plus purs récits. Elle a connu, du vivant de Prévost, 23 éditions et au total, jusqu'à aujourd'hui, 250 éditions, ce qui en fait sans doute, avec les *Aventures de Télémaque*, le roman le plus constamment réédité de notre littérature.

Jean Sgard

Memoires et Avantures d'un homme de qualité Qui s'est retiré du monde. *Tome Septieme. A Amsterdam. Aux dépens de la Compagnie. MDCCXXXI.* — Histoire du Chevalier Des Grieux et de Manon Lescaut. *Petit in-12, p.* [1]-8 *(Avis de l'Auteur),* [9]-199 *(Livre premier), 200-344 (Livre second). B.N., Mss, fonds Rothschild, 1555.*

145

René Antoine Ferchault de Réaumur

(1683-1757)

Mémoires pour servir à l'histoire des insectes

1734-1742

Un homme parfois est à ce point irrigué de clarté qu'il porte à leur pleine lumière toutes les revendications, les désirs et les tentatives de l'heure sans que jamais ne l'atteignent les travers de l'époque. En ce sens et pour une tranche d'histoire aussi ambivalente que le XVIIIe siècle, si l'on avait à désigner l'homme à la fois le plus complet et le plus accompli du temps, nul doute que l'on distinguerait Réaumur. À envisager la pureté de son esprit il nous apparaîtrait qu'il est d'autant plus exact quant à son époque que son destin s'enracine puissamment dans le siècle antérieur dont il reçoit comme d'irréprochables leçons bien des principes de méthode et des dispositions de caractère, et qu'il annonce les temps futurs, débordant largement les limites trop étroites du moment pour anticiper en toute conscience les pressentiments d'un Claude Bernard ou d'un Pasteur.

La vie de Réaumur, qui naît à La Rochelle en 1683 dans une famille de magistrats et meurt en 1757 dans le Maine, est tout entière vouée à la recherche de la vérité par le biais des seules données de la science. Fertile et fervente, elle se déroule pour l'essentiel à Paris où l'Académie des Sciences qu'il dirige le gratifie d'une relance ininterrompue dans l'investigation scientifique. C'est une soumission absolue aux règles de toujours toucher juste, quel que soit le champ du savoir embrassé. Mathématicien et botaniste, physicien, chimiste et ingénieur métallurgiste, prépondérant en tout (que l'on songe à son apport dans la construction du thermomètre comme dans la fabrication de l'acier, du fer-blanc ou de la porcelaine), ses analyses et ses intuitions jamais prises en défaut par l'histoire donnent quelque peu le tournis à qui se penche aujourd'hui sur son œuvre, et ce n'est encore rien dire de son rôle de fondateur de la science entomologique ou, plus saisissant s'il se peut, d'initiateur dans les domaines de la biologie. De fait, rien de ce qui peut s'éprouver de l'homme et du monde ne le laisse indifférent, mais cette curiosité encyclopédique qui le tient sans répit en alerte n'a jamais chez lui le caractère de dilettantisme ou de vulgarisation si fâcheusement présent chez la plupart de ses contemporains.

C'est en 1734 que, déjà célèbre, il offre à la science d'abord, à la langue ensuite, ce monument d'intelligence et de sensibilité qu'est le premier volume de ses *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes*. Réaumur, appuyé sur la margelle de l'inconnu, résorbe la ténèbre, la résoud en lumière, se gardant toujours de simplifier, et propose la fresque la plus convaincante, la plus attentive et la plus émouvante qui se puisse de l'infiniment petit. D'observation en déduction, d'hypothèse en vérification, s'élaborent un intense moment de science, une manière de rêve poétique à rebond, et la palpitation de la vie se trouve restituée à travers la précision d'un regard éperdument regardant qui donne à voir, dans leur extrême singularité, les mœurs et coutumes insoupçonnées des guêpes solitaires ou des libellules, des bourdons velus ou des chenilles processionnaires. Scrutateur de règnes minuscules, Réaumur n'ignore rien des empires se développant à l'ombre des feuillages, à fleur de terre, ou dans la transparence voilée des eaux. La patience d'un journalier, la probité langagière de qui témoigne, et ce regard qui se veut exclusivement regard, se détournant comme du pire des brumes de la vision, voilà le propre de Réaumur. (Il n'est pas inopportun sur ce point de le comparer à sa parfaite antithèse Buffon. Tout a séparé ces deux hommes et, mieux, les a opposés. Pour des raisons tant scientifiques que morales, Réaumur, malgré sa grandeur d'âme, ne peut qu'être irrité par l'arrogance du jeune Buffon dont nombre d'assertions par trop hasardeuses sont d'ores et déjà irrecevables. Bien qu'occupant des positions officielles l'un et l'autre, le premier est Directeur de l'Académie des Sciences quand le second est Directeur du Cabinet d'Histoire Naturelle, bien que favorisés socialement l'un comme l'autre, ils ne sont pas sur le même pied: il suffit pour s'en persuader de mettre en perspective les jardins — au demeurant somptueux — qui jouxtent l'hôtel de Réaumur rue de la Roquette avec le Jardin des Plantes dont Buffon a la charge. Malgré cela et quels que soient les talents de Buffon, la dimension scientifique et philosophique de Réaumur est pour lui écrasante.) Cet homme que ses contemporains ne comparaient qu'à Pline, ce savant qui, en un siècle où l'élégance de la langue fut une fin en soi, a écrit, avec pour seule visée la modestie de rendre compte, la langue la moins exsangue et la moins énervée qui soit tout en étant l'une des plus transparentes et la mieux ajustée à son objet que l'on puisse imaginer, apparaîtra non sans fondement comme trop négligé aujourd'hui. Son souci de retrait devant la science en est sans doute la cause principale comme déjà de son temps elle a été le motif de sa fermeté dans l'abstention face au projet de l'*Encyclopédie* aussi bien que d'une certaine animosité exercée à son endroit par le *Journal de Trévoux*. En tout Réaumur entend rester fidèle à son engagement passionné en faveur du perpétuel devenir d'une science dont le jeu des questions et des résolutions l'enchante, l'effacement est son dogme, la grandeur n'ayant été que bien malgré lui la sanction de ses incomparables vertus.

Yves Peyré

Memoires pour servir a l'histoire des insectes. *Par M. de Reaumur, de l'Académie Royale des Sciences. Tome premier* [*-sixième*]. *A Paris, de l'Imprimerie royale. M.DCC.XXXIV* [*- M.DCC.XLII*]. *6 vol. in-4°, planches gravées. B.N., Impr., Rés. S. 622.*

146

Louis de Rouvroy duc de Saint-Simon

(1675-1755)

Mémoires

1739-1749

Observateur « véridique »? L'espion de Versailles ne tient pas dans une formule. Son engagement politique s'accordait avec la pugnacité et la curiosité du courtisan, avide de démêler le « dessous des cartes », et avec une vocation de mémorialiste-historien, sur le modèle d'un Bassompierre ou d'un Retz. À peine sorti de l'adolescence, il a commencé ses Mémoires... ou pré-mémoires. Adversaire des Bâtards royaux, il n'attendit pas la mort du Grand Dauphin (1711) pour rêver, à la manière d'un Fénelon ou d'un abbé de Saint-Pierre, d'un nouveau gouvernement et mettre à jour, sinon au jour, ses plans de réformation. Par la mort du duc de Bourgogne (1712), le voici réduit au rôle d'époux de la dame d'honneur de la duchesse de

Berry — mais comme aux premières loges. Rideau tiré sur le « spectacle », la mort de Louis XIV lui apporte d'autres satisfactions : conseiller de la Régence, il passe même les Pyrénées afin d'obtenir pour Louis XV la main de l'Infante (et pour lui-même la grandesse). La mort de Philippe d'Orléans (1723) sonne le glas de ses ambitions politiques.

Il ne quittera jamais la plume. De 1730 à 1739 s'accumulent en sa « boutique » les compilations. Notes, « additions », « mémoires »... tous « matériaux » disponibles pour la remise en chantier de *Mémoires* posthumes, sa revanche, ses vengeances. « Miroir de vérité » ? Puissant et vivant témoignage, mais partial, sur le maître de Versailles, dont est fixée la légende noire pour l'immortalité, et sur l'envers de la cour, relation offrant mille vues et d'innombrables surprises dans les registres du comique, du pittoresque, du drame, c'est aussi et d'abord le chef-d'œuvre d'un écrivain-né, et chercheur d'absolu. Fidèle à d'antiques valeurs et soucieux des formes qui les suggèrent, Saint-Simon n'en est pas moins attiré, au risque de perdre sur les deux tableaux — mais quels « tableaux » ! —, par le clair-obscur des Lumières. Il meurt en 1755, la même année que Montesquieu.

Entre des milliers de pages manuscrites, il laissait onze portefeuilles, reliés en veau écaille et timbrés à ses armes, de « Mémoires de Sainct Simon » : heureusement conservés, ceux-ci furent généreusement donnés par la Librairie Hachette à la Bibliothèque Nationale. Dès 1788 en avaient paru des extraits, augmentés en 1789 (*Mémoires de M. le duc de S. Simon, ou L'Observateur véridique*, Paris, Buisson, 7 vol. in-8, dont 4 de *Suppléments*), délices du jeune Henri Beyle. Suivirent d'autres anthologies : inépuisable fournisseur de portraits et d'anecdotes, le duc et pair n'était-il pas récupérable par toutes les oppositions ? Après l'édition originale, dite « du marquis » (1829-1830), les travaux d'un Chéruel, d'un Boislisle et de leurs épigones ont permis de présenter l'œuvre avec un appareil critique moins lacunaire et plus éclairant. Mine de documents, quand même, pour les historiens de l'ancienne monarchie, ce monument d'un maître et dominateur de la langue restera « pour l'immortalité » (reprenons la formule de Chateaubriand !) un texte majeur de la littérature universelle.

YVES COIRAULT

Mémoires de Sainct Simon. *Manuscrit autographe, 11 vol., 365 × 245 mm, dans 11 portefeuilles. B.N., Mss, n.a.fr. 23096-23106.*

Mémoires complets et authentiques du duc de Saint-Simon sur le siècle de Louis XIV et la Régence, *publiés pour la première fois sur le manuscrit original entièrement écrit de la main de l'auteur, par M. le marquis de Saint-Simon, pair de France, etc., etc. Tome premier [- vingt-unième]. Paris. A. Sautelet et Cie, libraires-éditeurs, rue de Richelieu, N° 14 ; Alexandre Mesnier, place de la Bourse. 1829 [-1830]. 20 volumes in-8°. B.N., Impr. 8° Lb^17^. 216 (exemplaire relié aux armes et au chiffre de Louis-Philippe).*

147

JEAN LE ROND D'ALEMBERT (1717-1783)

Traité de dynamique 1743

Né à Paris en 1717, abandonné par sa mère, Jean Le Rond d'Alembert fut l'un des plus grands mathématiciens du XVIIIe siècle. Il eut pour disciples Condorcet et Laplace et influença beaucoup Lagrange, dont la *Mécanique analytique* achèvera le projet de rationalisation de la mécanique newtonienne proposé par son propre *Traité de dynamique*.

Paru en 1743, le *Traité de dynamique* propose une réduction et une unification des problèmes de la mécanique des corps solides. La première partie est une analyse des propriétés du mouvement ramenées à ses lois les plus fondamentales, les trois lois de Newton (inertie, composition des mouvements, équilibre), suivie de l'énoncé de la démonstration du théorème général de la dynamique connu depuis sous le nom de « principe de d'Alembert ». Ce dernier fournit les lois générales d'un mouvement quelconque de systèmes de corps, liés ou non entre eux, libres ou contraints par des forces, en faisant usage de la méthode des déplacements virtuels.

La deuxième partie applique le principe de d'Alembert à de nombreux problèmes classiques de mécanique des solides et des fluides, dont la solution était auparavant recherchée comme s'il s'agissait d'autant de cas particuliers.

Le *Traité* est réédité en 1758 avec d'importantes augmentations (plus d'un tiers du volume), concernant notamment la démonstration du théorème de la conservation des forces vives.

Le *Traité de dynamique* est prolongé en 1744 par un *Traité de l'équilibre et du mouvement des fluides*, en 1749 par des *Recherches sur la précession des équinoxes*, en 1752 par un *Essai d'une nouvelle théorie de la résistance des fluides* et en 1754 par des *Recherches sur différents points importants du système du monde*. Tous ces ouvrages appliquent le principe de d'Alembert, les uns à l'hydrodynamique, les autres à l'astronomie mathématique et constituent une unification de ces sciences à la mécanique rationnelle.

D'Alembert donna également une œuvre importante en philosophie (*Essai sur les élémens de philosophie*, 1758, et *Éclaircissements* à ces derniers), et fut co-directeur avec Diderot de l'*Encyclopédie* dont il rédigea le *Discours préliminaire* (1751).

MICHEL PATY

Traité de dynamique. *Dans lequel les lois de l'équilibre et du mouvement des Corps sont réduites au plus petit nombre possible, et démontrées d'une manière nouvelle, et où l'on donne un Principe général pour trouver le Mouvement de plusieurs Corps qui agissent les uns sur les autres d'une manière quelconque. Par M. d'Alembert, de l'Académie Royale des sciences. A Paris, chez David l'aîné, libraire, rue Saint Jacques, à la Plume d'Or. 1743. In-4°. B.N., Impr. V. 10199.*

148

PIERRE-LOUIS MOREAU DE MAUPERTUIS (1698-1759)

Accord des différentes lois de la Nature 1744

Les Lois du mouvement et du repos 1746

Breton volontairement exilé à Berlin, où Frédéric II le fit président de son Académie des Sciences, Maupertuis avait auparavant fréquenté en France l'élite de la bonne société « moderne ». Avant la trentaine, l'Académie des Sciences de Paris l'avait accueilli en son sein. Astronome, mais aussi précurseur du transformisme, il disserte avec autant de facilité sur la « figure de la terre » que sur le « nègre blanc ». Il représente assez bien l'ultime génération de ces savants universels que

149 l'esprit expérimental et séparateur des Lumières transforma en ridicules docteurs Pangloss. Son « Accord des différentes lois de la Nature » lu devant l'Académie parisienne le 15 avril 1744 fut suivi à Berlin, deux ans plus tard, d'un mémoire sur les « Lois du mouvement et du repos déduites d'un principe métaphysique ». Le tout repris dans l'*Essai de Cosmologie* (s.l., 1750) suscita d'abord un scandale de paternité avec son confrère Koenig qui l'accusa d'avoir plagié Leibniz. Voltaire, alors berlinois, s'en mêla et fit de Maupertuis sa tête de turc favorite (*Histoire du Docteur Akakia*, 1752-1753). Cette polémique à l'écho européen sonna en quelque manière le glas de la science métaphysique.

Maupertuis avait établi une « loi métaphysique » qui justifiait « les causes finales appliquées à la physique » ou, si l'on préfère, qui montrait Dieu à l'œuvre dans la Nature. Cette loi disait que « la Nature dans la production de ses effets agit toujours par les moyens les plus simples ». Il en déduisait toute sorte de conclusions, dont les lois de réfraction de la lumière et celles du mouvement, « attributs de la suprême intelligence ». « Cette manière de philosopher n'est pas sans péril », notait l'anonyme Fontenelle dans le compte-rendu de la séance parisienne.

FRANÇOIS MOUREAU

« Accord des differentes loix de la Nature Qui avoient jusqu'ici paru incompatibles ». *Histoire de l'Académie Royale des Sciences, Année M.DCCXLIV. Avec les Mémoires de Mathématique & de Physique, pour la même année. Tirez des Registres de cette Académie. A Paris, de l'Imprimerie Royale. M.DCCXLVIII. In-4°, p. 417-426. B.N., Impr. R. 3836.*
« Les Loix du Mouvement et du Repos déduites d'un Principe Metaphysique ». *Histoire de l'Academie Royale des Sciences et Belles Lettres, Année MDCCXLVI. A Berlin Chez Ambroise Haude, Libraire de la Cour & de l'Academie Royale. M.DCCXLVIII. In-4°, p. 267-294 (Mémoires de l'Académie. Classe de Philosophie Speculative). B.N., Impr. R. 5451.*

149

LUC DE CLAPIERS
MARQUIS DE
VAUVENARGUES
(1715-1747)

Introduction à la connaissance de l'esprit humain
1746

Issu d'une famille provençale noblement désargentée, Vauvenargues choisit la carrière militaire malgré des « infirmités continuelles » et se résigna en 1744 à l'échec social qu'il confirma en venant vivre à Paris, solitaire et mélancolique. Lecteur de Plutarque et stoïcien dans l'âme, il se consola par quelques amis, Mirabeau père et Voltaire, qui découvrit dans ce frère en souffrances et débilités physiques le philosophe qu'il ne pouvait être.

L'*Introduction* parut en 1746 sous un titre maladroit: Vauvenargues mourut l'année suivante en préparant une seconde édition. Si l'ouvrage rencontra un public d'*happy few*, il ne fit pas date. Le XIX[e] siècle le reconnut en revanche. Ce livre composé de morceaux épars, de paragraphes secs et de définitions très abstraites est le testament, l'ouvrage unique — tradition moraliste française: Montaigne, La Rochefoucauld, La Bruyère, avant lui — d'un esprit nourri de la prose classique — Vauvenargues est autant styliste que Pascal — et qui tire de lui-même — « mes plaisirs, mes chagrins, mes passions, mes affaires » — les « paradoxes » et les quelques certitudes que lui inspire son expérience intime d'être humain. Chrétien dans un siècle qui ne l'est guère, mais point militant, philosophe, mais point engagé, Vauvenargues est un pur moraliste. De sa souffrance personnelle, de sa solitude, il a tiré une sensibilité d'écorché et le sens de la grandeur humaine face au destin. Il réhabilite

l'esprit d'enfance et juge sévèrement guerre et tyrannie politique : bel exemple d'analyse qui n'oublie pas qu'il y a une âme.

François Moureau

Introduction a la connoissance de l'esprit humain suivie de Reflexions et de Maximes. *A Paris, Chez Antoine-Claude Briasson, rue S. Jacques, à la Science & et à l'Ange Gardien. M.DCC.XLVI. Avec approbation & Privilege du Roi. In-12°,* [20]-384-[1] *p. B.N., Mss, Fonds Rothschild 170.*

Copie corrigée par l'auteur, acquise en 1988 grâce à une donation exceptionnelle du ministère de la Culture : B.N., Mss, n.a.fr. 18876.

Ouvrage réédité avec corrections chez le même libraire en 1747 : [20]-361- [3] *p.*

Il existe à la Bibliothèque Méjanes d'Aix-en-Provence un exemplaire annoté par Voltaire (Rés. D 17).

150

Jean-Jacques Burlamaqui (1694-1748)

Principes du Droit naturel 1747

Burlamaqui était d'une famille distinguée, originaire de Lucques ; ses ancêtres ayant choisi le protestantisme vinrent s'établir à Genève en 1694. Il y naquit le 19 juillet 1694. Son père était Conseiller et Secrétaire d'État.

À vingt-cinq ans il obtint la chaire de droit à la faculté de Genève. Il voyagea pour parfaire ses connaissances et séjourna à Oxford puis en Hollande où il visita Barbeyrac à Groningue. Revenu à Genève, il enseigna pendant une quinzaine d'années. Sa santé fragile l'incita à démissionner, mais ses compatriotes, conscients de sa valeur, lui demandèrent en 1740 de faire partie du Petit Conseil. La maladie vint à bout de ses forces le 3 avril 1748.

Burlamaqui a moins cherché la gloire d'être un auteur que le mérite d'être un bon pédagogue. On lui doit les *Principes du droit naturel*, les *Principes du droit politique* (1751) et les *Elemens du droit naturel* (1775) probablement édités par Seigneux de Correvon (cf. B. Gagnebin, *Burlamaqui et le droit naturel*).

Pénétré de la lecture de Pufendorf, Grotius et Barbeyrac, Burlamaqui a refondu leur doctrine qu'il avait méditée, sans lui apporter de changement notable ; mais il a su rendre des thèses touffues assimilables par des débutants, futurs juristes ou gens du monde ignorant la science juridique. Les dizaines d'éditions en sept langues des *Principes* ont diffusé largement l'idée de droit naturel et préparé la transformation des sociétés de force en sociétés de droit.

Les *Principes du droit naturel* sont *principes* non au sens de source d'où dérivent les règles d'une science, mais au sens d'abrégé des matières comprises dans une science.

Burlamaqui expose le droit naturel ou Loi des lois : tout homme, de même qu'il conçoit l'existence des règles du droit et de la morale, peut aussi découvrir ces règles en interrogeant sa conscience, car il dispose d'un moyen sûr et commode pour les dégager — il suffit de supposer les hommes vivant rapprochés, sans lien social, mais pourvus de la Raison qui, éclairée par l'expérience, leur enseigne les règles convenant à leurs rapports ; ce sont la Religion, l'amour de soi, la sociabilité. Ainsi la religion est essentielle à la société, mais il n'y a rien de plus sacré que la liberté naturelle de l'homme en matière de religion ; la défense de soi-même est une loi naturelle ; la sociabilité est l'accomplissement du caractère fondamental de l'humanité au sein de laquelle les hommes, tous égaux, ont le devoir de se faire du bien les uns aux autres. Des lois naturelles, propres à la société primitive et originelle, naissent, fondant la moralité des actions humaines et les lois positives caractéristiques de la société civile, édictées par le pouvoir pour le bien commun et le bonheur de chacun.

Dérivant les lois positives des lois naturelles, Burlamaqui constitue le droit naturel en système ordonné, clair, fixé en un ensemble cohérent de thèses dont l'influence fut grande, puisque J.-J. Rousseau comme les Pères Fondateurs de la jeune république américaine ont lu avec profit ce « manuel » représentatif de l'école protestante du Droit Naturel.

Denyse Linick

Principes du Droit Naturel *par J.-J. Burlamaqui, Conseiller d'État & ci-devant Professeur en Droit Naturel et Civil à Genève. A Genève, Chez Barillot & fils. M.DCC.XLVIII. In-8°, XXX-548 p. B.N., Impr., Rés. *E. 662. Il existe une édition in-4° à la même adresse à la date de 1747.*

151

Julien Offray de La Mettrie (1709-1751)

L'Homme-Machine 1748

Né à Saint-Malo et fils d'un marchand, La Mettrie, après des études en Normandie et à Paris, préfère la médecine à une carrière ecclésiastique. Il suit à Leyde les cours du célèbre Boerhaave dont il traduira plusieurs ouvrages. Sa vie brève est passablement agitée. Après un retour au pays malouin et un mariage décevant, il s'attache au service du duc de Grammont et des Gardes françaises puis devient médecin-inspecteur des armées en campagne. Son *Histoire naturelle de l'âme* (1745) et un pamphlet contre le corps médical français le contraignent à s'exiler en Hollande où il publie anonymement, à Leyde, en novembre ou début décembre 1747, *L'Homme-Machine,* aussitôt condamné par les autorités protestantes. Il se réfugie à Berlin auprès de Frédéric II (février 1748) qui en fait son lecteur et son médecin ordinaire. Il compose de nouveaux traités médicaux et une nouvelle satire contre la médecine officielle, plusieurs essais de philosophie, et donne une édition de ses *Œuvres philosophiques* introduite par un important « Discours préliminaire » (1751). Il meurt à Berlin.

Par les risques qu'il a pris, par l'audace novatrice de ses idées, comme par l'ensemble de son œuvre, La Mettrie peut être considéré comme la plus grande figure de la tradition « médicale » du matérialisme. C'est du point de vue propre au médecin, celui de la biologie et des rapports observables entre la vie du corps et de l'esprit, qu'il propose une vision de la nature humaine. Le titre, provocateur, de *L'Homme-Machine* suggère que l'auteur veut appliquer à l'homme la théorie cartésienne des animaux-machines (selon laquelle l'animal, dépourvu de pensée et de sensibilité, n'est régi que par des lois purement « physiques »). En fait, l'« homme-machine » n'est qu'une image servant d'emblème à une explication matérielle des facultés intellectuelles ; l'accent y est mis sur le dynamisme de la matière et, pour la première fois, sur le fonctionnement du cerveau.

Bien qu'étranger à tout dogmatisme et conscient de l'ampleur des recherches qu'appelaient ses hypothèses, malgré l'influence qu'il a eue sur la pensée des Lumières, La Mettrie, en raison surtout des conséquences morales qu'il tirait de ses principes, a été considéré comme un « fou » dangereux ou comme un « bouffon » par la plupart des philosophes du XVIIIe siècle. Ce n'est qu'au XXe siècle qu'on a pu commencer à prendre toute la mesure de son originalité.

Sous la même adresse, « A Leyde, De l'Imp. d'Élie Luzac, fils, 1748 », existent trois éditions respectivement de 108, 109 et 148 pages. L'édition de 108 pages, très rare, est l'originale, dont le stock a été détruit en décembre 1747 sur l'ordre du Consistoire de Leyde.

Roland Desné

L'Homme Machine. *[épigraphe :] Est-ce là ce Rayon de l'Essence suprême,/ Que l'on nous peint si lumineux ?/ Est-ce là cet Esprit survivant à nous-même ?/ Il naît avec nos sens, croit, s'affoiblit comme eux./ Hélas ! il périra de même./ Voltaire. A Leyde, De l'Imp. d'Élie Luzac, fils. M.DCC.XLVIII. In-12, 108 p. Strasbourg, Bibliothèque nationale et universitaire.*

152

Georges-Louis Leclerc comte de Buffon

(1707-1788)

Histoire naturelle

1749-1789

Georges-Louis Leclerc est né à Montbard (Côte-d'Or), en 1707. Issu d'une famille de bourgeoisie moyenne où l'on compte des médecins et des gens de robe, il est devenu « Buffon » vers l'âge de trente ans, en prenant le nom d'une terre acquise par son père et qui fut plus tard, en 1771, érigée en comté par Louis XV.

Intendant du Jardin du roi pendant cinquante années, de 1739 à 1788, Buffon en a doublé la superficie et augmenté les bâtiments ; il a considérablement enrichi les collections conservées au Cabinet d'histoire naturelle du roi, ancêtre des actuelles galeries du Muséum national d'histoire naturelle ; il a fait entrer au Jardin, comme professeurs dans les trois enseignements traditionnels de botanique, chimie, anatomie, des hommes de grand talent : Antoine-Laurent de Jussieu, Pierre-Joseph Macquer, Antoine-François de Fourcroy, Antoine Portal, entre autres ; le premier, il a découvert le génie de Lamarck. En Bourgogne, tour à tour sylviculteur, maître de forges, grand propriétaire foncier, il a conduit de multiples activités, toujours avec succès, jusqu'à construire une immense fortune. Il a été surtout un savant, un philosophe et l'un des meilleurs écrivains de son temps.

En dépit de ses multiples activités, malgré la diversité de ses talents, Buffon n'est ni un agité, ni un superficiel ; il se révèle au contraire un homme d'ordre et d'équilibre, appliqué à tout ce qu'il entreprend et parfaitement organisé. En son œuvre, comme en un creuset, se fondent harmonieusement les différentes facettes de cette personnalité exceptionnellement riche.

L'*Histoire naturelle*, incontestablement, appartient au siècle des lumières, ne serait-ce que par quelques-unes des erreurs qu'elle contient, mais Buffon s'y révèle aussi, à de multiples égards, un précurseur ; il éclaire de vues pénétrantes les avenues nouvelles où la science, après lui, va s'engager : écologie, éthologie, biogéographie, paléontologie, anatomie comparée, transformisme. Ses idées sur l'Homme et l'espèce humaine, dont il affirme l'unicité, et son insistance sur le rôle du temps dans l'histoire de la terre et de la vie, en font un esprit étonnamment « moderne ».



L'édition originale de l'*Histoire naturelle*, publiée par l'Imprimerie royale de 1749 à 1789, comprend 36 volumes in-quarto illustrés de gravures en taille-douce, la plupart dues à Jacques de Sève. Elle se divise en quatre séries : l'*Histoire naturelle, générale et particulière, avec la Description du Cabinet du roi*, 1749-1767, 15 vol. ; l'*Histoire naturelle des oiseaux*, 1770-1783, 9 vol. ; les *Suppléments* à l'*Histoire naturelle, générale et particulière*, 1774-1789, 7 vol. ; l'*Histoire naturelle des minéraux*, 1783-1788, 5 vol.

De nombreuses autres éditions ont vu le jour, du vivant même de Buffon ; la plus connue est celle de l'*Histoire naturelle des oiseaux* (1770-1786), en 10 volumes grands in-quarto, illustrée en couleurs de 1008 planches par François-Nicolas Martinet.

Après la mort de Buffon, Lacépède a publié les parties relatives aux cétacés, reptiles et poissons.

Yves Laissus

Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du Cabinet du Roi. *A Paris, de l'Imprimerie Royale. M.DCC.XLIX [-M.DCCLXXXII]. 36 vol. in-4°, planches gravées. B.N., Impr., Rés. S. 517-552 (reliés en maroquin rouge aux armes de Marie-Antoinette).*
Supplément... *Paris, 1774-1789, 7 vol. B.N., Impr., 5.2458-2464.*

153

Denis Diderot

(1713-1784)

Lettre sur les aveugles

1749

Le Neveu de Rameau

1762-1773

« La tête d'un Langrois est sur ses épaules comme un coq d'église au haut d'un clocher », écrivait Diderot à Sophie Volland (10 août 1759). Caractère instable, rationaliste « extrêmement sensible », déterministe ivre de liberté, Diderot est l'homme des contradictions, jusque dans sa vie intime : « J'avais en une journée cent physionomies diverses, selon la chose dont j'étais affecté » (Salon de 1767).

L'œuvre aussi reflète cette diversité. Homme complet et contradictoire, Diderot s'intéressera à tout avec le même enthousiasme et dans la même exubérance. Dirigeant avec ardeur l'*Encyclopédie*, « dictionnaire raisonné » des sciences et des techniques, auteur de *Mémoires sur différents sujets de mathématiques*

152

(1748) ; amateur d'art, il assurera pour la *Correspondance littéraire* la critique des Salons de 1759 à 1781, et rédigera deux traités techniques sur la peinture ; dramaturge novateur dans ses « drames bourgeois » dont le style larmoyant nous semble aujourd'hui insupportable, il inaugurera une réflexion moderne sur le théâtre avec le *Paradoxe sur le comédien* ; il s'intéressera à la musique, à l'économie, à la politique, etc.

Œuvre diverse et multiple certes, marquée comme nulle autre par ce qu'on peut appeler une esthétique de la contradiction, Diderot n'est jamais si grand que quand il peut manier le paradoxe, s'adresser à un interlocuteur, soit sous forme de lettre, soit principalement par le dialogue dont il sait jouer à merveille (*Le Neveu de Rameau, Entretien entre d'Alembert et Diderot, Supplément au voyage de Bougainville*, etc.). Cette forme dialoguée permet à Diderot les plus grandes audaces, souvent réparties entre plusieurs interlocuteurs, mais sur le papier et pour lui-même seulement : ne voulant pas risquer la prison, bien des œuvres resteront dans ses cartons et ne verront le jour qu'après sa mort.

Après les *Pensées philosophiques* (condamnées en juillet 1746 par le Parlement de Paris), première pierre de son combat antireligieux (la vignette représente la Vérité démasquant et renversant la Superstition), Diderot va plus avant avec cette *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient*, inspirée par les premières opérations sur les aveugles-nés. Diderot fait vagabonder son esprit selon les caprices de sa sensibilité et de sa curiosité scientifique. Partant de l'observation et de l'expérimentation, il s'élance sans retenue dans des spéculations philosophiques fort audacieuses. Diderot rend visite à un aveugle-né à Puiseaux (Loiret), et l'interroge sur la psychologie des aveugles et sur leur perception du monde ; puis il examine le cas du mathématicien anglais Saunderson, aveugle de naissance, et rapporte le dialogue (fictif) de Saunderson sur son lit de mort avec le pasteur Holmes : « Si vous voulez que je croie en Dieu, il faut que vous me le fassiez toucher. » Enfin il réfléchit sur le témoignage des sens et la représentation du monde. Passant sans transition de la physiologie à la psychologie, à la philosophie ou à la métaphysique, pour apparemment décousue qu'elle semble, la démarche de Diderot lui permet de formuler des intuitions où éclatent la force et la vigueur de cet esprit encyclopédique et audacieux : émergence

d'un sixième sens par l'exacerbation des autres sens, sensibilité et énergie de la matière, idées transformistes et notion d'évolution où le hasard joue un rôle, calcul des probabilités, etc. Tout cela mène Diderot d'un scepticisme souvent proche de l'athéisme (il a écrit deux ans auparavant *La Promenade du sceptique*), à un matérialisme à la découverte duquel nous assistons au fil de la lecture. La *Lettre sur les aveugles* est le premier de ces ouvrages ouverts où s'exerce cette philosophie en liberté que Diderot va continuer d'expérimenter et qui atteindra dans *Le Rêve de d'Alembert* les plus hauts sommets de l'intuition philosophique et de l'imagination poétique. Mais la *Lettre sur les aveugles*, qui a valu à Diderot quelques mois de prison à Vincennes, l'incitera à la prudence ; il ne publiera plus ses manuscrits les plus audacieux.

Cette même allure de liberté, cette même absence de contrainte caractérisent Diderot romancier et conteur. Comme le comédien, le romancier est à la fois véridique et menteur. La narration est éclatée, sans souci de chronologie ni de construction, au gré du caprice, de la fantaisie de l'auteur et de ses personnages. Divagation qui n'est parfois pas sans quelque danger quand elle est poussée à l'extrême, étonnante certes, dans *Jacques le fataliste et son maître*, où l'influence de Sterne se fait parfois trop sentir.

Le Neveu de Rameau est, à coup sûr, le grand chef-d'œuvre de Diderot, rédigé pour lui seul dans le secret le plus absolu à partir de 1762 et revu jusque vers 1773, « une œuvre dont la vie amalgame une actualité de vingt ans et, à partir du plus grand disparate, atteint le plus parfait naturel » (Jean Fabre). L'histoire même de ce texte fascinant est un vrai « roman bibliographique » : publié pour la première fois en 1805 dans une traduction allemande par Goethe (elle-même retraduite en français par De Saur et Saint-Geniès), le texte est publié en 1821 au t. XXI des *Œuvres* de Diderot par Brière d'après une copie venant de la fille de Diderot ; en 1891, enfin, Georges Monval découvre dans une boîte de bouquiniste sur les quais le manuscrit autographe qui permet d'établir le texte correct.

Conte, dialogue, satire (le manuscrit porte le titre « Satyre 2[de] »), *Le Neveu de Rameau* est tout cela à la fois, et bien davantage encore. Au Café de la Régence, près du Palais-Royal, Diderot (Moi) rencontre Jean-François Rameau (Lui), personnage authentique, neveu du grand musicien. Entre ce bohème et « M. le philosophe », va s'engager un dialogue plein d'esprit, souvent profond, amer, cocasse ou réaliste, sur les sujets les plus divers. Si Rameau reste très près de son modèle, il ressemble par bien des traits à Diderot lui-même, qui joue à merveille de la dialectique de ses deux personnages sans souci de conclure autrement que par ce « Rira bien qui rira le dernier » lancé par Rameau. Chaque ligne reflète une jubilation de l'écriture ; chaque lecture suscite de nouvelles réflexions et renforce l'admiration.

THIERRY BODIN

Lettre sur les aveugles, à l'usage de ceux qui voyent [*épigraphe :*] *Possunt, nec posse videntur. Virg. A Londres. MDCCXLIX. In-8°, 220 + [1] p., 6 pl. B.N., Impr., Rés. Z. 2356.*
Le manuscrit autographe du Neveu de Rameau, *intitulé :* Satyre 2[de], *cahier de 135 p., est conservé à New York, Pierpont Morgan Library.*

154

Voltaire
(1694-1778)
Le Siècle de Louis XIV
1751

Pendant que le cardinal Fleury gouvernait benoîtement la France, beaucoup regrettaient les splendeurs du Grand Roi. Ainsi Voltaire vers 1730 projette d'écrire un *Siècle de Louis XIV* : il va exalter les encouragements prodigués aux écrivains et artistes, que le parcimonieux Fleury néglige. Louis XIV est dressé comme un reproche devant Louis XV. La police saisit donc l'édition princeps de quelques passages (1740). L'ouvrage à la gloire de Louis XIV sera publié à Berlin (1751), sous les auspices de Frédéric II.

Voltaire, destitué alors de sa charge d'historiographe, s'y révèle l'un de nos premiers historiens. Il n'entreprend pas une biographie de Louis XIV, comme il avait narré celle de Charles XII (1732). Il se donne pour sujet « le siècle », c'est-à-dire la société française en toutes ses parties. Historien de ce que nous appelons la civilisation, il s'attache à caractériser « l'esprit » des hommes. Il montre comment la constitution par Louis XIV d'un pouvoir stable et centralisé a transformé les mœurs et permis un brillant essor culturel. Il travailla vingt ans à son livre, enquêtant dans les archives publiques et privées, interrogeant les survivants. En un style posé, il vise à l'objectivité (rendant justice par exemple à Mme de Maintenon). Cette histoire se présente comme un « tableau » : en premier plan, les événements militaires et politiques ; au centre, Louis XIV, la cour, le gouvernement, l'économie ; au-dessus, dans la partie la plus éclairée, sciences, lettres, beaux-arts, en France et en Europe ; dans les fonds, enfin, les ombres du tableau : les disputes ecclésiastiques, jusqu'à celles des missions chinoises.

Le Siècle de Louis XIV s'ouvre sur une vision générale. Voltaire distingue dans l'histoire de l'humanité quatre grands siècles, chacun ayant pour moteur un grand souverain, le siècle de Louis XIV étant désigné d'emblée « comme le plus éclairé qui fut jamais ». Aussi *Le Siècle de Louis XIV* va-t-il s'insérer dans l'ensemble d'histoire universelle formé par l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* (1756), complété par un *Précis du Siècle de Louis XV* (1768).

Dans l'historiographie française, Louis XIV reste un roi mal aimé. Mais Voltaire, par l'autorité de son ouvrage, a consacré le prestige du Grand Siècle.

RENÉ POMEAU

Le Siècle de Louis XIV. *publié par M. de Francheville, conseiller aulique de sa Majesté, & membre de l'académie roiale des sciences & belles lettres de prusse. A Berlin, chez C. F. Henning, Imprimeur du Roi. M.DCC.LI. 2 vol. in-12. B.N., Impr., Rés. Z. Beuchot 814 (exemplaire corrigé pour une réédition et interfolié, en partie par Voltaire et en partie de la main d'un secrétaire. Cat. Gén., B.N., Voltaire n° 3363).*

Francheville est un personnage de la Cour de Prusse, qui sert de prête-nom à Voltaire. Ce livre est le premier imprimé avec l'orthographe de Voltaire : distinction entre -oi et -ai ; les noms propres, les phrases après un point commencent par des minuscules, la lettre majuscule n'étant employée qu'en tête des paragraphes. Voltaire renoncera par la suite à cet usage.

155

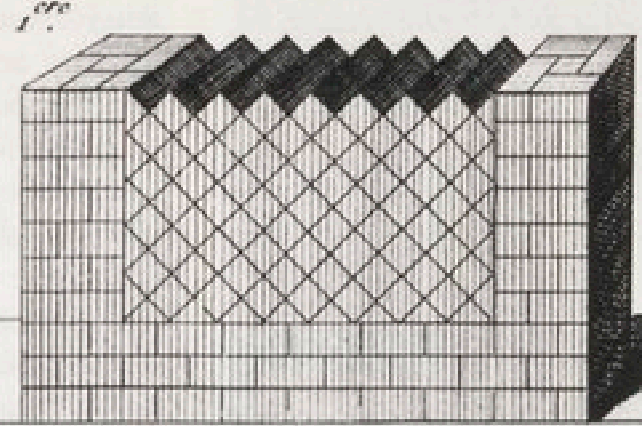
Descriptions des Arts et Métiers
[1675→]
publ. 1761-1788

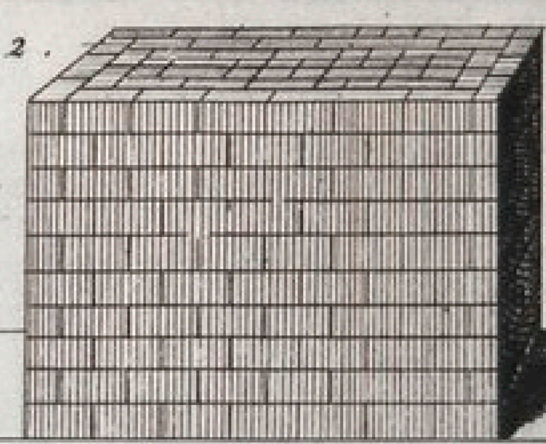
Sur l'ordre de Colbert, désireux que fussent décrites en un « traité de méchanique... toutes les machines en usage dans la pratique des arts en France et dans les pays étrangers », l'Académie royale des sciences se mit au travail dès 1675. Le modèle qui devait servir à la publication des planches gravées, fixé en 1693, fut adopté sans changement notable soixante ans plus tard, aussi bien pour les *Descriptions* que pour l'*Encyclopédie*. La planche type présentait la série des outils en usage dans chaque métier spécialisé surmontée d'une vue intérieure de l'atelier de fabrication, conforme à la manière d'Abraham Bosse ou d'une scène de genre hollandaise dépouillée. Si le premier manuscrit, consacré à l'imprimerie et au livre, avait paru dès 1704, l'entreprise aurait pu être considérée comme réellement novatrice. Deux savants célibataires participèrent activement à la préparation et à la réalisation du projet : le célèbre René Antoine Ferchault de Réaumur (1683-1757), qui dirigea l'entreprise à partir de 1708 avec l'appui du duc d'Orléans et qui fit graver plus de 150 planches in-folio ; le chimiste et agronome Henri-Louis Duhamel du Monceau (1700-1782), qui fit démarrer en 1761 la série des volumes, annota plusieurs des manuscrits laissés par Réaumur et en écrivit lui-même vingt. Sur les 34 auteurs, il faut citer l'astronome Lalande qui consacra dix descriptions aux divers arts de traiter les cuirs, le papier et le carton, le médecin Jean François Clément Morand qui étudia *l'Art d'exploiter les mines de charbon de terre*, orné de 58 planches, le mathématicien Romme, l'ingénieur des ponts et chaussées Perronnet, ou encore Roland de la Platière qui prépara plusieurs descriptions sur la fabrication des étoffes.

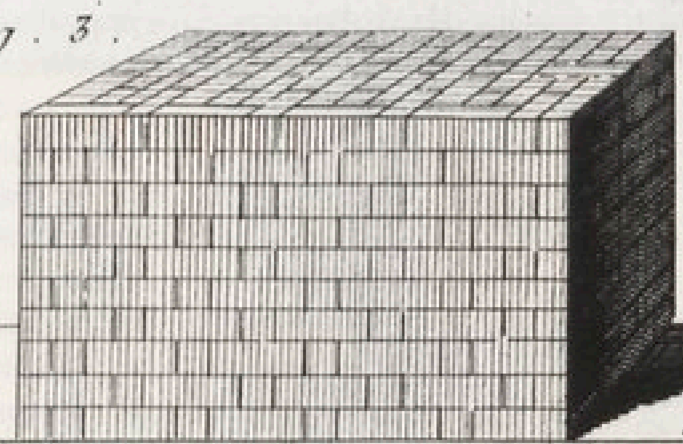
Pourtant, le véritable détonateur de cette longue entreprise fut sans aucun doute l'annonce de la parution à partir de 1762 des planches de l'*Encyclopédie*, dont les emprunts ou le plagiat avaient été dénoncés par l'architecte Patte.

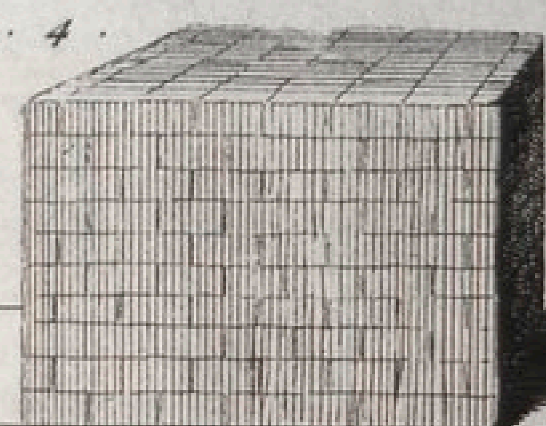
Fortes de quelques 13000 pages et 800 planches, les *Descriptions* constituent une formidable docu-

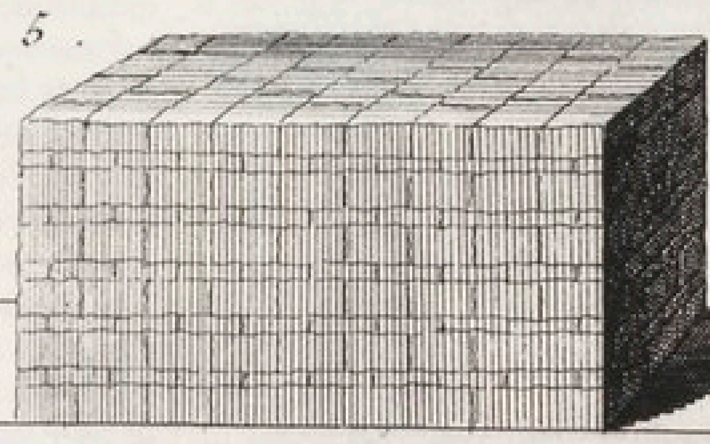


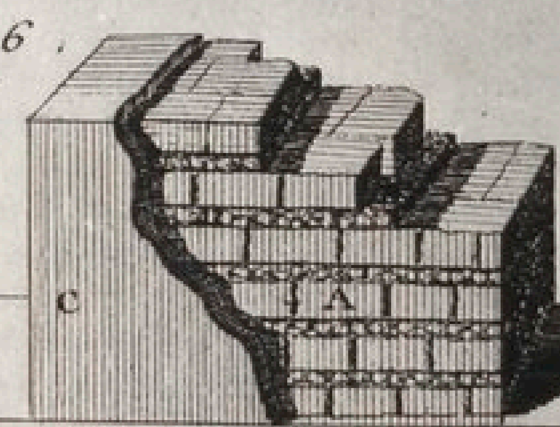


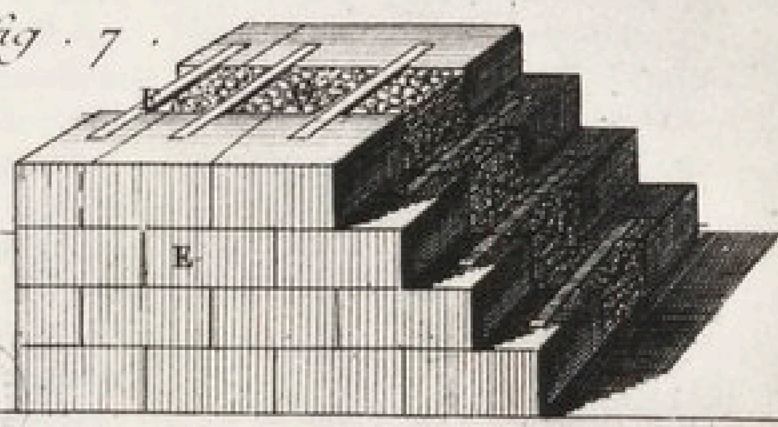


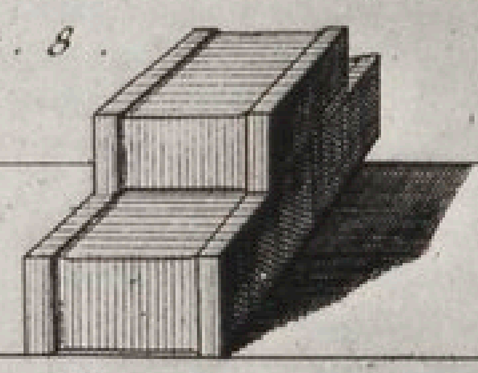












Prevost Fecit.

Architecture, Maçonnerie.

pp: 156 mentation sur 70 métiers et leur technique, puisée directement dans les manufactures et les ateliers français, quelques fois étrangers, tels *L'Art de fabriquer la brique et la tuile de Hollande*. L'insertion de plusieurs traductions originales d'écrits sur la métallurgie du Danois Swedenborg ou sur la construction navale du Suédois Chapman ont contribué à donner à l'ouvrage un caractère international, renforcé par la suite par de nombreuses traductions partielles. L'accent mis sur la description de chaque opération et de son outillage devait probablement servir, dans l'esprit de Colbert, à rationaliser et augmenter la production des Arts et Manufactures, dont il avait la charge, mais la publication tardive de ce grand projet officiel ou institutionnel, qui a contribué à mettre en contact le savant, l'industriel et l'ouvrier, a largement souffert de la conception beaucoup plus « moderne » de l'*Encyclopédie*. Le mérite de Duhamel du Monceau fut d'avoir donné à cette entreprise un caractère d'utilité publique, très proche, en dépit de son format, d'un manuel d'éducation. L'édition de Neuchâtel (1771-1783) sut en tirer profit. Aujourd'hui, les *Descriptions* constituent peut-être le plus précieux inventaire à disposition pour l'étude de l'artisanat et des techniques à la naissance de la révolution industrielle.

ARMAND BRULHART

Descriptions des arts et métiers *faites ou approuvées par MM. de l'Académie royale des sciences. Paris, Desaint et Saillant, 1761. In-fol. Avertissement, précédant* l'Art du charbonnier..., *par Duhamel du Monceau, premier ouvrage imprimé de la série en préparation depuis 1675. B.N., Impr., V. 3938.*
Description et perfection des arts et métiers. Des Arts de construire les caractères, de graver les poinçons des lettres, de fondre les lettres, d'imprimer les lettres... *Par M. [l'abbé N.] Jaugeon de l'Académie royale des sciences. 1704. 2 vol. in-fol. Resté inédit cet ouvrage devait être le premier de la* Description des arts et métiers. *B.N., Mss, Fr. 9157-9158. Un autre ms est conservé à la Bibl. de l'Institut ainsi que des dessins et des essais de gravure des planches.*

156

ENCYCLOPÉDIE
1751-1780

Sous la direction de Diderot et d'Alembert, plus de deux cents collaborateurs connus ont collaboré à cette entreprise, l'une des plus ambitieuses qu'ait tentées l'édition française sous l'Ancien Régime. Médecins, écrivains, juristes, artisans, artistes, grands commis, officiers, amateurs d'art, prêtres ou pasteurs, ils avaient le projet commun de présenter à l'Europe cultivée de leur temps un tableau aussi clair que possible de l'ensemble des connaissances acquises depuis la Renaissance. Quelques-uns, les « Philosophes », pensaient en outre modifier chemin faisant la commune façon de penser en matière de religion ou de politique. Par là, l'*Encyclopédie* déborde de beaucoup le projet initial des éditeurs, Le Breton, Briasson, David l'aîné et Durand : traduire et adapter pour un public francophone la *Cyclopædia* d'Ephraïm Chambers, publiée à Londres en 1728.

Pour des raisons historiques, l'ensemble communément appelé *Encyclopédie* se subdivise en plusieurs sous-ensembles distincts.

Le premier est formé des sept premiers volumes de textes (jusqu'au mot *Gythium*), publiés à Paris de 1751 à 1757 à l'adresse des quatre libraires associés au projet. Le second est formé des volumes VIII à XVII, imprimés comme les sept premiers à Paris chez Le Breton, mais clandestinement, avec la fausse adresse de Samuel Faulche à Neuchâtel. Ils portent tous la date de 1765. Le troisième sous-ensemble est constitué par les onze volumes de planches publiés de 1762 à 1772 à Paris chez les libraires associés. Il contient non seulement les planches correspondant aux textes déjà publiés, mais de nombreuses planches nouvelles assorties d'explications originales qui forment quelquefois de véritables traités séparés.

Les quatre volumes du *Supplément* (1776-1777) résultent d'une initiative éditoriale distincte de tout ce qui précède. Le responsable en était Jean Baptiste René Robinet (1735-1820). Ils furent édités par Rey, d'Amsterdam, et Panckoucke, Stoupe et Brunet, de Paris. Les deux volumes de la *Table* publiés en 1780 ont pour auteur le pasteur Pierre Mouchon (1733-1797). Ils furent édités par Panckoucke et Rey.

L'édition originale de l'*Encyclopédie* est à distinguer de sa réimpression genevoise par Panckoucke, Cramer et Tournes. Cette contrefaçon fut réalisée entre 1770 et 1776, mais elle porte le plus souvent les mêmes dates et adresses que l'originale. À signaler encore l'édition in-folio de Lucques (1758-1776), celle de Livourne (1770-1779) et plusieurs rééditions suisses in-4° ou in-8°, à Genève chez Pellet, à Lausanne par la Société typographique, etc.

JACQUES PROUST

ENCYCLOPÉDIE, ou Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers, *Par une Société de Gens de Lettres. Mis en ordre & publié par M. Diderot, de l'Académie Royale des Sciences et des Belles-Lettres de Prusse ; &, quant à la Partie Mathématique, par M. d'Alembert, de l'Académie Royale des Sciences de Paris, de celle de Prusse, & de la Société Royale de Londres. [1751-1780]. 35 vol. in-fol., dont 12 de planches et 2 de table. B.N., Mss, Fonds Rothschild 2523 (exemplaire relié vers 1780 par Le Monnier, relieur du duc d'Orléans, en maroquin rouge décoré à large dentelle aux armes et chiffres royaux ; donné par la Cour des Comptes, Aides et Finances de Montpellier à Me Gaultier, avocat).*

157

FRÉDÉRIC-MELCHIOR GRIMM
(1723-1807)
JACQUES-HENRI MEISTER
(1744-1826)
DENIS DIDEROT
(1713-1784)
etc.
Correspondance littéraire, philosophique et critique
1753-1813

Grimm n'est pas l'inventeur des « correspondances littéraires » : périodiques manuscrits destinés à une clientèle d'élite, princière et étrangère. Il en a seulement donné l'archétype classique, grâce à des collaborateurs qui ont immortalisé la sienne, Diderot au premier chef. Diplomate allemand à Paris, Grimm n'eut aucune peine à recruter ses abonnés, une quinzaine en 1773, quand il transmit son entreprise au Zurichois Meister. Bimensuel depuis 1753, le périodique se divise en quatre rubriques : articles de tête, textes d'auteurs, compte rendus d'ouvrages, anecdotes ou nécrologie. Le secret, la rareté du périodique en ont fait une partie du prix pour les abonnés princiers.

Aujourd'hui, on voit les choses un peu différemment, non pas les analyses du quotidien de la littérature qu'offre la *Correspondance littéraire*, mais les textes inédits, nombreux, qu'y déversaient Grimm, puis Meister : contes voltairiens (*Le Taureau blanc*, etc.) ou roman de Diderot (*La Religieuse*), et surtout la participation originale de Diderot pour des compte rendus de *Salons* (1759-1781), qui créent la critique d'art moderne et sont un chef-d'œuvre de notre littérature.

La *Correspondance littéraire* n'a jamais été correctement éditée, depuis l'originale de 1813 (Paris, Buisson, 1813, 6 vol.) jusqu'à la vulgate Tourneux (1877-1882) fondée sur le manuscrit conservé à Gotha corrigé par d'autres sources et qui, limitée à 1793, supprime les éléments que l'éditeur croit publiés par ailleurs, dont la participation de Diderot. Depuis une quinzaine d'années, des travaux (catalogage des 19 manuscrits, inventaire) préparent la nouvelle édition promise à Oxford par la *Voltaire Foundation*.

FRANÇOIS MOUREAU

Manuscrit des années 1768 à 1777 et 1780 à 1793. 26 vol. in-4°. Bibliothèque historique de la Ville de Paris, c.p. 3850-3875 (exemplaire du margrave d'Anspach).

158

Étienne Bonnot abbé de Condillac

(1714-1780)

Traité des sensations

1754

Né à Grenoble en 1714, Condillac, après des études à Lyon et à Paris, est sous-diacre en 1738, licencié en théologie en 1740 et prêtre en 1741. Il est très lié à Rousseau, fréquente Diderot dès 1745 et conserve de bonnes relations avec les Philosophes de l'Encyclopédie, sans collaborer directement à celle-ci. Son premier livre, l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines* (1746) lui vaut la célébrité, jamais démentie par la suite. De 1758 à 1767, il séjourne à Parme où il est précepteur du prince Ferdinand, fils de l'infant de Parme et petit-fils de Louis XV. Il rapporte de son séjour un Cours d'études comprenant une Grammaire, un Art d'écrire, un Art de raisonner et un Art de penser. En 1780, il publie sa *Logique* et s'attaque à une *Langue des calculs* qu'il laissera inachevée et qui paraîtra après sa mort, en 1798. Il meurt le 2 août 1780.

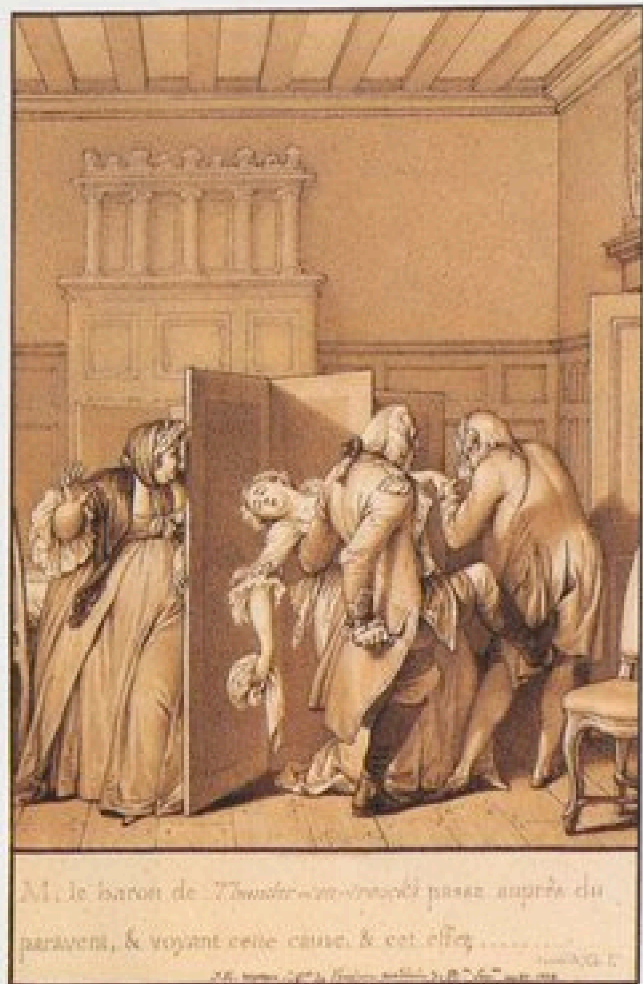
Après l'*Essai sur l'origine de nos connaissances*, où il avait tâché de développer une philosophie résolument sensualiste, et pour répondre notamment à des objections formulées par Diderot dans sa *Lettre sur les aveugles*, Condillac tente dans le *Traité des sensations* une genèse systématique des facultés humaines à partir de la seule sensation, en raisonnant sur une fiction: celle d'un être identifié à une statue. Tour à tour, Condillac ouvre à sa statue un sens, puis un autre, etc., et procède à l'inventaire des connaissances acquises à chaque fois. Visant surtout à débouter le préjugé des idées innées, il choisit comme première modalité sensorielle la moins intellectuelle de toutes: l'odorat, et montre tout ce que l'on peut tirer d'une sensation olfactive.

Mais ce n'est qu'au chapitre du toucher que la statue, qui a déjà des idées et des sentiments, acquiert la connaissance du monde extérieur. C'est la sensation de double contact, ou sensation de solidité, qui instruit la statue de façon décisive et lui ouvre la carrière des connaissances véritables et enfin du langage qui permet toutes les opérations analytiques.

François Azouvi

Traité Des Sensations, *A Madame La Comtesse De Vassé. Par M. l'Abbé de Condillac, de l'Académie Royale de Berlin. [épigraphe:] Ut potero, explicabo: nec tamen ut Pythius Apollo, certa ut sint et fixa, quæ dixero: sed, ut homunculus probabilia conjectura sequens. Cic. Tusc. quæst. I. I. c. 9. Tome I [-II]. A Londres; et se vend à Paris, Chez De Bure l'aîné, Quai des Augustins, à Saint Paul. M.DCC.LIV. 2 vol. in-12 de* VI-*345 p. et (2) ff.; 336 p. B.N., Impr. R. 10088-10089.*

160



159

Richard Cantillon

(vers 1690-1734)

Essai sur la nature du commerce en général

1755

Cantillon est un de ces Irlandais jacobites qui vinrent se réfugier en France après la Révolution de 1688. Une vie agitée, ponctuée de points d'interrogation que Murphy, son récent biographe, laisse en suspens; à commencer par la date de naissance, fixée à dix ans près, entre 1680 et 1690. Le Franco-Irlandais (sa naturalisation remonte à 1708), se lance avec l'Écossais John Law dans la fondation de la Compagnie du Mississipi (ce monstre qui réunit, en 1719, le monopole du commerce maritime et celui de la circulation monétaire du royaume). L'introduction du marché à prime et des premiers titres au porteur avait alors, à Paris, toute la fascination d'une nouveauté inouïe. Au jeu de l'agiotage et du brassage de papier, le banquier est passé maître. Cantillon doublera la mise en exploitant la débâcle du Système Law. Procès, prison, voyages en Europe, riche à millions, il disparaît en 1734 dans l'incendie de son hôtel londonien, assassiné par son valet — quoiqu'on perde aussi sa trace dans la jungle de Surinam.

Vampirisée par le politique, l'économie a tout investi en un jargon souverain, si bien que peu de termes prêtent autant à équivoque. Avec Cantillon, comme pour Alfred Marshall, ce n'est pourtant rien d'autre que l'étude de l'humanité dans la conduite de la vie quotidienne. Chercher à donner un sens à cette réalité opaque et translucide à la fois, en se gardant de toute morale, sans esprit de système ni postulat: telle est la donnée première, comme dans la lumière transparente d'un monde délivré de l'urgence.

Si sa contribution à la pensée moderne est incomparable, il ne vise pas à être un libérateur comme A. Smith, Marx ou Keynes. D'où, peut-être, son renom intermittent. Tout en suivant les idées maîtresses de Locke et de Petty, ce financier international se borne à dessiner l'anatomie de l'organisme économique pour en dégager les principes physiologiques. Son analyse intègre les producteurs, les consommateurs, la population, la monnaie et le crédit, de même que les échanges internationaux — tous les agents économiques étant considérés dans leur interdépendance. « Cantillon a été le premier à décrire ce flux monétaire sous une forme concrète et explicite. En d'autres termes, il a été le premier à construire un tableau économique. Ce tableau est le même que celui de Quesnay (1758) » (J.-A. Schumpeter). Passionné par l'économétrie, Cantillon avait prévu un *Supplément* statistique à son *Essai*. Il est aujourd'hui perdu.

Rédigé vers 1730, l'ouvrage posthume s'enracine dans une expérience vécue. Le banquier est intégriste: on distingue bien en filigrane la réfutation intellectuelle des manipulations monétaires sous la Régence. L'économiste (le terme n'apparaît que vers 1770), souligne l'action inéluctable du profit et il donne à saisir la notion d'un ordre naturel. Le démographe trouve d'instinct, en de brusques raccourcis (Des souris et des hommes), le point d'équilibre entre la terre et le travail, entre la population et la richesse: « Les hommes se multiplient comme des souris dans une grange, s'ils ont le moyen de subsister sans limitation... »

On a dit que l'*Essai* avait fondé la doctrine capitaliste. Rien n'empêche qu'une doctrine aussi considérable ait plusieurs pères putatifs, on devine toutefois que c'est dans l'histoire intellectuelle du libéralisme qu'il aurait plus juste place.

« Laissez faire, laissez faire »: c'est à Vincent de Gournay, intendant de commerce, que revient cette exhortation dans l'ordre économique. Autour de Gournay, s'exerce l'action occulte d'un petit groupe (de pression, dirait-on aujourd'hui), gravitant dans les sphères gouvernementales et acquis aux idées de Cantillon. C'est Gournay qui va sauver de l'oubli son manuscrit qui circulait déjà depuis la mort de l'auteur (Mirabeau père, par exemple, en avait fait son miel dans *l'Ami des hommes*).

L'*Essai* fut donc imprimé à Paris, de façon quasi clandestine, sous couvert de l'anonyme. Pour ôter d'autres voiles à une vérité qu'on aimerait contempler toute nue, on observera que le titre (qui a fait couler beaucoup d'encre) porte deux mentions fictives selon lesquelles le livre serait non seulement « traduit de l'Anglois », mais édité « à Londres ». En fait, deux subterfuges dont il fallait user chaque fois qu'une censure pusillanime ne concédait qu'une « permission tacite » à défaut du privilège. L'année suivante, deux nouvelles éditions paraissent, bientôt suivies par une traduction italienne et anglaise. L'édition originale est assez rare. On connaît, à Versailles, l'exemplaire aux armes du Dauphin, fils de Louis XV.

Expression d'une pensée novatrice, l'*Essai* semble bien avoir été étouffé par la vague physiocratique. Hume, Beccaria, Adam Smith, Turgot et tant d'autres, y ont puisé à pleine main, sans toujours le citer. Peu importe que les idées de Cantillon aient circulé, comme son manuscrit et son livre évanescents, sous une paternité usurpée. Il n'aura eu droit qu'à une consécration tardive, échappant ainsi aux thèses ruisselantes de compréhension. Il ne messied pas qu'un économiste aussi distingué soit quelque peu maudit.

Jacques T. Quentin

Essai sur la nature du commerce en général. *Traduit de l'Anglois. A Londres, Chez Fletcher Gyles, dans Holborn. M.DCC.LV. [En fait, Paris, Guillyn.] In-12 (2) ff., 430 p., (3) ff. de table. B.N., Impr., Rés. p. R. 906.*



160

160

Voltaire
(1694-1778)

Candide, ou l'Optimisme
1759

Dictionnaire philosophique portatif
1764

Un Pangloss de la critique s'interrogera sur la « raison suffisante » de *Candide*. Pour peu qu'on cherche des « explications », on les trouve. On a allégué les déceptions de Voltaire en Prusse et ailleurs, le tremblement de terre de Lisbonne, les désastres de la guerre de Sept Ans, maintes tracasseries: tous événements qui, au moins, définissent une ambiance. *Candide* naît plutôt d'une certaine humeur écrivante, lorsqu'en janvier 1758, Voltaire, calfeutré dans sa chambre du Grand-Chêne, en haut de Lausanne, devant le paysage glacé du lac et des Alpes, jette sur le papier les premières phrases du conte. Dans les mois suivants, il étoffe son récit, au cours de diverses péripéties: voyage à Mannheim chez l'Électeur palatin, tentatives pour revenir à Paris, achat de Ferney et Tourney. Le « bonheur du jardin » est ce dont il rêve au moment où il achève le manuscrit (octobre ou novembre).

Les frères Cramer, ses imprimeurs habituels à Genève, tirent l'édition originale en janvier 1759, et expédient secrètement des exemplaires à Paris, à Amsterdam. Mais Voltaire a suscité vers le même temps des éditions à Lyon, Avignon, Londres, Liège, etc., en vue d'une diffusion européenne. On connaît seize éditions de 1759. *Candide* surgit d'un peu partout, déroutant censures et répression.

Pour nous, ce conte se détache comme le chef-d'œuvre voltairien: l'ouvrage bref, attractif, expression accomplie d'une pensée et d'un art, par quoi Voltaire, auteur de dizaines de volumes aujourd'hui peu fréquentés, assure sa présence auprès de la postérité. On ne se lasse pas de lire et relire *Candide*.

Cette histoire, qui n'est pas un roman, a valeur de parabole. Les catastrophes défilent, narguant la logomachie du « tout est pour le mieux » ressassée par Pangloss. Mais Martin, pessimiste intégral, a tort aussi. Le problème du bonheur comporte une solution. Non celle du beau et misérable château westphalien, d'où Candide est chassé au chapitre premier: paradis tôt perdu des amours enfantines. Non plus l'Eldorado, ironique utopie. Mais le jardin de la « conclusion ». Les principaux personnages, au dénouement, se trouvent rassemblés dans la « petite métairie » achetée par Candide. Ils y travaillent ferme (sauf Pangloss, bavard incorrigible). Ce qui écarte « ennui, vice, besoin ». À la faveur d'une vie communautaire bon enfant, ils savent jouir sagement du modeste bonheur compatible avec la condition humaine.

Un *Dictionnaire*, et *portatif*: paradoxe en un temps où les dictionnaires en vogue alignaient les in-folio, quatre pour celui de Bayle, dix-sept pour l'*Encyclopédie* (plus onze tomes de planches). Mais Voltaire disait que si les Évangiles avaient atteint des proportions aussi énormes, jamais le christianisme ne se serait imposé.

Cette philosophie dont parle le titre est la « philosophie »: l'idéologie militante des lumières. Le projet d'une propagande par dictionnaire avait pris naissance pendant le séjour en Prusse, à un souper de Potsdam: entreprise vite abandonnée à la suite des dissensions entre Voltaire et Frédéric II. Vers 1760, le patriarche installé à Ferney reprend l'idée. Car le monde change. La guerre de Sept Ans a ébranlé les esprits. Les jésuites, assise de l'ancienne France, sont supprimés. La tradition intellectuelle se délabre. Voltaire juge que l'heure de la « philosophie » a sonné. Pour la promouvoir, il lance le *Portatif*. Livre bref, se glissant partout, qui séduit par la vivacité et l'imprévu. On y trouve des articles didactiques, selon la loi du genre, mais alertement troussés; des interpellations (*Abbé*: « Où allez-vous, monsieur l'abbé »... *Job*: « Bonjour, mon ami Job »...); des dialogues (entre Kou et Cu-Su, entre Bambabef et Ouang, etc.). La facétie constamment s'allie aux discussions les plus graves: ainsi l'article *Torture*, sur la « question » judiciaire. « La famine, la peste et la guerre sont les trois ingrédients les plus fameux de ce bas monde. » La formule demeure, hélas! pertinente, après deux siècles. Par-delà les polémiques dépassées, l'inspiration du *Dictionnaire philosophique* conserve pour nous son actualité, comme reste vivante la saveur de l'esprit voltairien.

Le cadre alphabétique permet au lecteur d'ouvrir le livre où il lui plaît. Quant à l'auteur, il lui est facile d'ajouter indéfiniment. Voltaire ne se priva pas d'introduire de nouveaux articles dans les rééditions de 1767, 1769 (intitulée *La Raison par alphabet*), 1770. Mais cette même année 1770 il lance une nouvelle série alphabétique, *Questions sur l'Encyclopédie*, qui contiendra neuf tomes. Dès lors, les *Œuvres complètes* prirent le parti d'amalgamer le *Dictionnaire*, les *Questions* et toutes sortes de textes courts de provenances diverses. Ainsi, sous ce même titre de *Dictionnaire philosophique* l'édition Moland (1883) présente quatre épais volumes in-8° qui n'ont plus rien de « portatif ». Il convient donc de restituer à l'œuvre sa forme première de 1764-1770.

René Pomeau

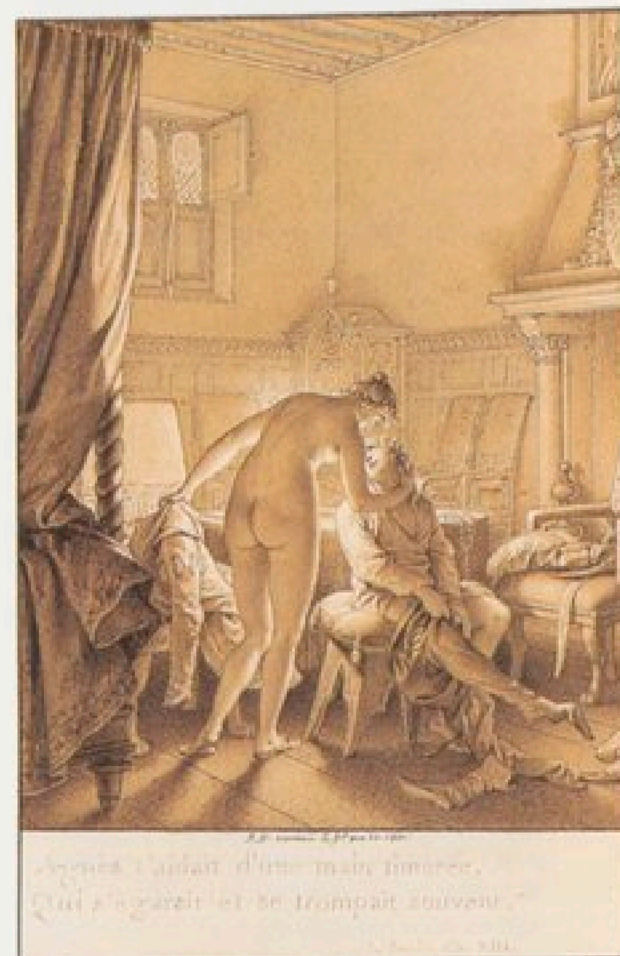
Candide, ou l'Optimisme, *traduit de l'allemand de Mr. le Docteur Ralph. MDCCLIX. [Genève, Cramer.] In-12, 299 p. B.N., Impr., Rés. p. Y². 1040.*
Dictionnaire philosophique portatif, *Londres, MDCCLXIV. [Genève, Cramer.] In-8°, VIII-344 p. (comprenant 73 articles). B.N., Impr., Rés. D². 5303.*

161

Jean-Georges Noverre
(1727-1810)

Lettres sur la danse et les ballets
1760

Doué d'une puissante personnalité, Noverre, après une carrière parisienne puis européenne assez modeste comme danseur, s'affirme dès 1754 un chorégraphe très inventif dont les ballets-pantomimes fascinent tout Paris et notamment l'acteur anglais Garrick qui le nomme le « Shakespeare de la danse ». Très vite, il concilie la pratique et la réflexion, triomphe en 1758 à l'Opéra de Lyon et publie en 1760 la première version de quinze *Lettres sur la danse et sur les ballets* dédiées au duc de Wurtemberg qui l'invite aussitôt à diriger le ballet de l'Opéra de Stuttgart rassemblant cent danseurs, vingt solistes et de prestigieux invités tel Gaétan Vestris. Assisté des décorateurs Servandoni et Bocquet, il y règle des



chefs-d'œuvre comme *Iphigénie en* 160
Tauride ou *Médée et Jason*. En 1767, il est appelé à Vienne où il collabore avec Gluck, puis en 1774 à Milan, et obtient en 1776, grâce à son élève la reine Marie-Antoinette, le poste envié de maître de ballet à l'Opéra de Paris. Son caractère entier, ses audaces novatrices engendrent une cabale qui l'incite à prendre une retraite anticipée dès 1780, retraite

suspendue lors de divers séjours à Londres où le retrouvent les meilleurs danseurs français contemporains, au King's Theatre.

Dès 1760, il expose les principes de sa réforme esthétique qu'il développera par la suite dans les éditions de Saint-Pétersbourg en quatre volumes (1804) puis dans celle de Paris (1807). Les quinze lettres originales ont vite fait l'objet de traductions en italien (1774) puis en anglais et en allemand par Lessing, attestant l'intérêt durable et international qu'elles suscitent. En effet, Noverre y indique clairement ses conceptions du ballet tout en décrivant de façon suggestive les danseurs de son temps tels Mlles Sallé, Camargo, MM. Dupré, Vestris... Il définit entre autres les qualités et connaissances indispensables au maître de ballet, insistant sur l'anatomie, la correction de certaines anomalies par une pédagogie appropriée, les règles à suivre si l'on veut, accordant le geste et la pensée, rendre la danse expressive, les possibilités et les limites de la chorégraphie, la subtilité de la mise en scène. Il examine l'harmonie qui doit régner entre décors et costumes, rejette les masques, les « paniers » encombrants. Selon lui, si le danseur a besoin de développer son sens du rythme et la finesse de son oreille, le maître de ballet doit connaître les règles musicales afin d'ajuster les mouvements et les airs, de choisir ces derniers afin d'y puiser son inspiration. Défenseur du « ballet d'action », Noverre, par la lucidité et l'originalité de ses *Lettres*, a exercé une influence considérable sur les principaux chorégraphes des XIXe et XXe siècles.

MARIE-FRANÇOISE CHRISTOUT

Lettres sur la danse et les ballets, *par M. Noverre,... A Stuttgart et se vend à Lyon chez Aimé Delaroche, 1760. In-16, (4)-484 p. B.N., Arts du Spectacle, Collection Auguste Rondel, Rés. Ro. 9828.*

PHYSIOCRATIE,

OU

CONSTITUTION NATURELLE

DU GOUVERNEMENT

LE PLUS AVANTAGEUX AU GENRE HUMAIN.

RECUEIL publié par DU PONT, des Sociétés Royales d'Agriculture de Soiſſons & d'Orléans, & Correſpondant de la Société d'Émulation de Londres.

Ex naturâ, jus, ordo, & leges.
Ex homine, arbitrium, regimen, & coercitio. F. Q.



A LEYDE,

Et ſe trouve A PARIS,

Chez MERLIN, Libraire, rue de la Harpe.

M. DCC. LXVIII.

162

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

(1712-1778)

Du Contrat social
1762

Les Confessions
1782

Il y a quelque étourdissement à considérer aujourd'hui l'œuvre de celui que pendant plus d'un siècle l'Europe entière dans un geste d'exacte reconnaissance ne désigna que sous la forme de son prénom. Sans que l'affection et la gratitude n'aient baissé de pied, l'effusion l'a dorénavant cédé, quant au mémorable, à la dimension plus construite du mythe et Jean-Jacques est redevenu Rousseau. Si du brouhaha de sa vie se dégagent non sans raison la plainte et même l'accablement, ce qui l'emporte chaque fois, c'est la rectitude et la clarté. En tout et toujours, Rousseau a dessein de beaucoup embrasser: sa visée est large, elle ne connaît d'autres bornes que celles de sa subjectivité constamment sur la brèche, en émoi, en alerte, s'emparant de ce qui en elle est le plus intime comme des pensées les plus audacieuses qui dérivent frileusement dans l'espace contemporain. De son tréfonds et tout autant des écumes de l'époque, il fait la nourriture de son âme inquiète, portant l'un et les autres au paroxysme de la pensée. Par sa langue qui sonne au plus haut il pousse les nuées fertiles de soi, il est le pivot de l'histoire, par lui, par le truchement de sa vie et de l'expression qu'il en tire, la temporalité spirituelle bifurque et s'accélère. Il est le point de rencontre de l'unique et de la totalité du monde, point d'arrêt, syncope, fracture, point de passage aussi bien par lequel se revivifie en la forme de ce qui est à venir la sensibilité de l'impossible converti en possible. C'est dans le tumulte de ses origines — son enfance libre, son éducation brisant avec toutes normes — qu'il faut apercevoir les raisons de ses multiples curiosités qui, loin d'en

163

faire l'un de ces hommes dispersés qui hantent çà et là la littérature, le place dans cette catégorie très rare de rois Midas inversés qui font leur bien propre de tout ce qu'ils touchent. À ce titre et sous tous rapports, Rousseau est en son temps le point extrême de l'avancée de l'esprit. L'expression de tout ce qui bruit en lui de malheur, de douceur, de volonté de changer la société et de se justifier soi, martyr des mesquineries du temps présent, s'organise on ne peut plus rigoureusement dans son œuvre en deux pentes réciproques, le recours à la philosophie morale et politique et la tentation autobiographique : rêve de la cité idéale — retrouvant dans un ressaisissement la pureté des origines — et aveu d'un moi d'exception — préservé, ceint de la blancheur de l'enfance. Salut individuel et salut collectif sont en effet le double postulat de Rousseau qui veut vivre, pouvoir vivre, échapper à la réalité sombre qui le tenaille comme aux cauchemars qui durement l'éprouvent. Portrait de soi dans la fraîcheur de soi, suggestion d'une médecine propre à redresser le social, Rousseau croit passionnément à la contagion par la vertu, son esprit propose la langue du vrai, sa vie l'incarne. Ce que Rousseau revendique pour soi, il le veut aussi pour l'homme *sui generis*, pour les hommes effectifs revenus à leur meilleure part : l'humain.

Le Contrat social est un livre qui tranche et s'élève à la plus haute beauté philosophique, l'enchaînement nécessaire des chapitres et des livres, la grandeur de l'architectonique placent Rousseau à égalité avec Hobbes ou Spinoza (de même que dans son admirable second *Discours* il semble dialoguer avec Lucrèce, et encore dans son *Essai sur l'origine des langues*, aussi troublant que bouleversant) : c'est qu'il en va de l'homme nu qui doit retrouver sa nudité sous le fard, non pas par simple voie de régression, mais tout au contraire par l'allant de l'accomplissement, l'homme des sociétés historiques étant à mi-chemin entre l'état de nature et l'état civil, il lui faut franchir ce pas vers lui-même qui est l'écoute en soi de la volonté générale. Ce traité allie à la profondeur de son propos une telle beauté de parole que l'on comprend aisément que Kant, pour ne pas se laisser trop rapidement séduire par l'écorce de la langue, ait jugé nécessaire de se déprendre de la magie du style en lisant maintes et maintes fois le texte jusqu'à ne plus voir que la pensée pour elle-même, quitte à maintenir son adhésion première mais en toute

conscience.

Les Confessions constituent le revers de la contribution morale et politique de Rousseau : la cité le cède au sujet. Et ce sujet, c'est Jean-Jacques lui-même, l'élu, l'homme indemne qui trace son portrait : autodéfense certes, auto-critique aussi, auto-peinture à l'évidence. Par le récit de sa vie justifiée, *Les Confessions* ne sont que l'aboutissement de la propension de Rousseau à se dire : soit dans un mouvement réactif (voilà l'homme que je suis, non pas celui que l'on dit), soit dans la pure intention de se dire, soi, impermanence humaine à nulle autre réductible. Il y a, à la racine du projet de Rousseau, le sentiment aigu de l'unique pour chaque homme et la volonté de ne pas laisser perdre cette unicité. Le dispositif des *Confessions* est donc double, la balance penchant tantôt vers l'apologie de soi, tantôt vers la simple écoute : c'est que Jean-Jacques est la proie d'un tourment qu'il ne peut totalement tenir à distance et qui par moments le déborde. C'est avec *Les Rêveries du promeneur solitaire* que, la paix, la sérénité le gagnant, il fera retentir sa voix pour elle-même dans l'identité retrouvée de soi et du monde, épanchant sa sensibilité, ayant atteint à cet instant qui est l'extase du temps pour une conscience, alors que dans *Les Confessions* (et dans les autres textes autobiographiques) l'instant soit s'éclaire du passé, soit s'encombre d'une extériorité. *Les Confessions* sont le relais (entre Montaigne et Proust) d'un art de se dire, de s'aiguiser au tranchant de sa preuve de vie par une contre-épreuve de parole. S'atteindre soi, pour Rousseau, revient à dresser le monument de sa langue, vérité deux fois attestée d'une double dissidence.

Yves Peyré

Du Contract social ; ou, Principes du Droit politique. *Par J.-J. Rousseau, citoyen de Geneve. — fœderis æquas/Dicamus leges. Æneid. XI. A Amsterdam, Chez Mar Michel Rey. MDCCLXII. In-8°, (2) ff.*, VIII-324 *p.* B.N., *Impr., Rés. p. R. 672.*
Les Confessions. — *Manuscrit autographe, 2 cahiers (185 × 115 mm) de 184 p. chacun. Manuscrit complet et définitif donné à la Convention par la veuve de Rousseau le 5 vendémiaire an III. Paris, Bibliothèque de l'Assemblée nationale, ms. 1456-1457.*
Les Confessions de J.-J. Rousseau suivies des Rêveries du promeneur solitaire. *Tome premier [-second.] A Genève — M.DCC.LXXXII. 2 vol. in-8° de (2) ff.-471 p. et (4) ff. - 279 + 300 [pour les* Rêveries] *p. Édition originale des livres* I-VI *(reprise dans la Collection complète des œuvres de J.-J. Rousseau), impr. en gros caractères. B.N., Impr., Rés. 8° Ln[27]. 17967. A.*
La seconde partie, livres VII-XII, paraîtra en 1789 aux t. 31 et 32 de la Collection des œuvres de J.-J. Rousseau *(f.t.) ; le titre porte :* Second supplément a la Collection des œuvres de J.J. Rousseau, Citoyen de Genève. *Tome premier* [*-second*]. *Genève. M.DCC.LXXXIX. B.N., Impr., 8° Ln[27].17967. A. (III-IV).*

163

François Quesnay
(1694-1774)
La Physiocratie
1767

La destinée de François Quesnay, « fondateur de la première école systématique d'économie politique » et « l'une des plus grandes figures de cette science », a quelque chose de légendaire. C'est le type même du petit pauvre surdoué qui finit au château, près du roi.

Il est né à Méri, près de Montfort-l'Amaury, d'un père simple cultivateur, un peu commerçant et un moment receveur de l'abbaye St-Magloire. Ses origines robines sont imaginaires et relèvent de l'hagiographie. Il est bien « né dans une ferme » et « parti de la charrue ». Son éducation a été totalement négligée, et à onze ans, il ne savait pas lire.

Pourtant il va accomplir une carrière professionnelle de médecin-chirurgien éblouissante. Il obtiendra peu à peu tous les grades et finira membre de quatre Académies, dont celle des Sciences. Une détermination peu commune, des dons intellectuels exceptionnels, du caractère et sans doute une pénétrante finesse psychologique le conduisent de simple barbier-rebouteux de village où il prodigue, avec cœur et intelligence, les soins les plus rudimentaires à des paysans, aux cercles aristocratiques les plus huppés. Enfin nommé médecin personnel de la Pompadour, il est logé au château, à l'entresol, directement sous l'appartement de la favorite. Le roi recourt à lui. En 1752, il sauve le dauphin de la petite vérole ce qui lui vaut d'être anobli. À la mort du roi, il est exilé et meurt quelques mois après.

À la Cour, ce fut un personnage. Il y fait figure de penseur, mi-paysan du Danube, bourru et honnête, mi-Socrate adonné à la maïeutique. Dès son installation en 1749, il y occupa ses loisirs — l'économie politique ne fut en effet pour ce médecin-praticien « qu'un passe-temps passionnément chéri » — à de nouvelles études, principalement d'économie politique. Son appartement de l'entresol est fréquenté par de hardis penseurs : ses collègues de l'Académie des sciences, d'Alembert et Buffon, Diderot qui l'avait soutenu au temps où il polémiquait pour les chirurgiens contre les médecins, Helvetius, Duclos, Condillac, etc.

La Physiocratie est le principal ouvrage de l'école et constitue, comme on a dit, « l'évangile de la secte ». Quesnay n'avait publié ses travaux que sous forme d'articles dispersés dans des revues spécialisées et souvent, comme ce fut le cas pour le *Tableau économique* (1758), de tirage si confidentiel qu'aucun exemplaire de la première édition n'en a été retrouvé. Et c'est précisément dans la *Physiocratie* qu'il sera, enfin, livré au public.

Présentés par Dupont de Nemours, le disciple fidèle et le gardien jaloux de l'orthodoxie du groupe, les deux volumes contiennent d'une part, tous les articles de Quesnay jugés essentiels, « mais retravaillés avec soin » et considérablement augmentés, plus un article entièrement nouveau spécialement écrit par Quesnay pour la *Physiocratie* : le *Second Tableau Économique* ; et d'autre part, une contribution si importante de Dupont de Nemours que les bibliographes et les historiens enregistrent souvent la *Physiocratie* plutôt sous son nom que sous celui de Quesnay. Elle est constituée par un Discours (101 p.) de présentation, puis, devant chaque article de Quesnay, par un « Avis », toujours de grande importance dans l'histoire de la pensée économique : Le Droit Naturel (II, 1-38), Analyse du Tableau Économique (I, 43-98), Maximes générales du Gouvernement Économique d'un Royaume Agricole (I, 105-172), Problème Économique (II, 183-234), Dialogue sur le Commerce (II, 251-370), Dialogues sur les travaux des artisans (II, 371-442), Second Problème Économique : Déterminer les effets d'un impôt indirect (II, 447-488).

L'essentiel de la doctrine physiocratique est contenu dans le *Tableau économique*, et tous les travaux de Quesnay ou des disciples pourraient presque être considérés comme en constituant l'exposition ou le développement. Einaudi en a, tâche délicate, ramené l'apport essentiel à deux idées-forces principales :

1) L'idée que la production de la richesse n'est pas une donnée fixe qui se renouvellerait chaque année, mais un circuit permanent qui n'a aucune limite temporelle, jour, mois ou année. Rien ne pourrait sortir (*output*) de ce circuit qui fait vivre les hommes si ceux-ci n'y remettaient continuellement quelque chose (*input*).

2) L'idée du « produit net ». C'est une remarquable simplification du tableau de la répartition du revenu. « D'un tout qui est l'ensemble du produit social brut sont soustraites les reprises nécessaires pour maintenir en marche le circuit perpétuel de la production. » Reste le produit consommable. Il est réparti entre les principaux agents de la production : cultivateurs, artisans, l'église décimatrice, le souverain, les propriétaires terriens. Les agriculteurs et les artisans parce qu'ils ont participé à la production des biens nécessaires à la société humaine ; l'Église parce que — traduit en termes modernes — elle représente les membres du clergé, les enseignants, les savants, les écrivains, les artistes, qui exercent des fonctions répondant à certains besoins des hommes que ceux-ci sont disposés à rétribuer ; le souverain, c'est-à-dire l'État et les autres collectivités publiques en compensation des services qu'ils rendent aux citoyens ; les propriétaires parce qu'ils conservent et accroissent cet instrument de production délicat entre tous, la terre, source, selon Quesnay, de toute richesse.

Jean Viardot

[*Tome 1er :*] Physiocratie *Ou Constitution Naturelle Du Gouvernement Le Plus Avantageux Au Genre Humain. Recueil publié par Du Pont... A Leyde et se trouve à Paris chez Merlin... 1768. - [Tome 2 :]* Discussions et Developpemens Sur Quelques-unes Des Notions De L'Économie Politique. *Pour Servir de Seconde Partie au Recueil intitulé : Physiocratie. A Leyde et se trouve à Paris chez Merlin... 1767. 2 vol. in-8°, frontispice gravé par M. Ozanne d'après D. Jeaurat, (4)-*CXX*-520 p. B 3* (I, *21-22), G 4* (I, *103-104), N 4 et N 5* (II, *199-200 et 201-202) P 2* (II, *227-228) sont des cartons de même que le feuillet de titre de la seconde partie. B.N., Impr., R. 21037-21038.*
N.B. : Trois exemplaires (Menger, Dupont de Nemours et James Ford Bell Collection) au moins sont connus d'une émission antérieure. Ils sont pour les deux volumes à l'adresse non de Leyde mais de Pékin. Le f. G 4 (I, *103-104) au moins pour 2 exemplaires y est en état non corrigé. Un quatrième exemplaire, dans une collection particulière, présente des particularités remarquables qui pourraient laisser penser qu'il appartient à une toute première émission : les f. G 4 et P 2 y sont en premier état et le titre de la seconde partie n'est encore qu'une sorte de titre partiel ou de faux-titre.*

164

Jean-Jacques Rousseau

(1712-1778)

Dictionnaire de musique

1768

Dans l'avertissement du 6e volume de l'*Encyclopédie* (1756) les éditeurs annonçaient le *Dictionnaire de musique* de J.-J. Rousseau. Celui-ci prétendait en effet avoir été contraint d'écrire en trois mois ses articles de l'*Encyclopédie*. Conscient de leur imperfection, il avait donc résolu de les reprendre avec plus de soin. C'est ce qu'il fit entre 1755 et 1764, en décidant d'exclure de son travail les instruments de musique, dont Diderot s'était chargé dans l'*Encyclopédie*. Bien que la Préface du *Dictionnaire* soit datée « Motiers-Travers, le 20 décembre 1764 », l'ouvrage ne parut qu'à l'extrême fin de 1767 et fut annoncé dans les *Annonces, affiches et avis divers* le 4 janvier 1768.

On a trop souvent limité les idées de Rousseau sur la musique à ses attaques contre la musique française, développées essentiellement dans le cadre de ses polémiques avec Rameau. Partant de là, on a même soutenu qu'il était responsable de l'affaiblissement de notre art national dans les générations suivantes et que ses vrais héritiers étaient seulement Grétry, Boieldieu ou les fades auteurs de romances. Au-delà des faiblesses de ses positions — contradictions, paradoxes ou outrances — Rousseau présente une esthétique de la sensibilité qui est en réalité une nouvelle façon d'envisager la musique.

Le *Dictionnaire*, qui est à compléter notamment par l'*Essai sur l'origine des langues*, veut prouver que c'est la séparation du langage et de la musique qui a entraîné l'appauvrissement de celle-ci. Depuis la Grèce antique et les travestissements subis par le plain-chant, l'art musical a connu une dégradation progressive : « Toute notre harmonie n'est qu'invention gothique et barbare », ou bien : la musique a perdu « toute son énergie et sa forme depuis l'invention du contrepoint ». Pour Rousseau, l'opéra doit parler la langue du peuple, de la réalité, et non plus le galimatias mythologique ou le merveilleux : le spectateur doit se reconnaître dans ses personnages. Il prône le principe de l'unité de la mélodie dans l'opéra : « les diverses parties, sans se confondre, concourent au même effet. » Quant à la danse, elle ne doit pas y être un élément étranger mais adopter un nouveau langage (qui laisse pressentir Noverre). Il faut tendre au « pathétique », c'est-à-dire à la peinture des grandes passions — et cela grâce au génie, qui permet de composer l'œuvre d'un seul trait, dans une sorte d'ivresse. Rousseau représente ainsi les secrètes aspirations de son temps et s'inscrit dans les colonnes du pré-romantisme.

Dans cette nouvelle esthétique, seule est reconnue comme valable la musique vocale, car la musique purement instrumentale est « un goût si peu naturel » qui « ne durera pas ». Comme une nouvelle pédagogie s'impose, il suggère une simplification de la notation (à l'Académie des sciences dès 1742) en réduisant le nombre des signes, de types de mesures et en tentant de supprimer les difficultés de la transposition. Il n'y croira plus guère au moment de la rédaction du *Dictionnaire*, faisant passer l'élève de l'audition à l'exécution sans l'intermédiaire de l'écrit et cherchant à développer la créativité de l'enfant (cf. l'*Émile*).

Assez méprisant pour les simples « croque-notes », Rousseau montre à tous moments la solidité de ses connaissances musicales, dont ses œuvres personnelles pouvaient faire douter. La dimension philosophique de sa position vis-à-vis de la musique explique la profonde influence exercée par ses écrits, à commencer par Gluck, dont l'épître dédicatoire d'*Alceste* semble directement inspirée de ses thèses. On peut tout aussi bien reconnaître qu'il a pressenti les lois élémentaires de l'ethnomusicologie, en remettant en question la suprématie du système musical de l'Occident.

Avant même 1800, le *Dictionnaire* de Rousseau avait eu plus de vingt-cinq éditions et traductions : jamais aucun ouvrage concernant la musique n'avait connu une telle diffusion.

François Lesure

Dictionnaire de Musique, *Par J.J. Rousseau. [Épigraphe :] Ut psallendi materiem discerent. Martian. Cap. A Paris, Chez la veuve Duchesne, Libraire, rue Saint Jacques, au Temple du Goût. M.DCC.LXVIII. Avec Approbation & Privilège du Roi. In-4°,* XII-548 *p., (1) f. et 13 pl. dépl. de musique gravées. B.N., Impr., 4° V. 3874.*



165

Anne Robert Jacques Turgot

(1721-1787)

Réflexions sur la formation et la distribution des richesses

1770

Fils du prévôt des marchands de Paris à qui on doit le célèbre plan de la capitale dit « Plan de Turgot », Anne Robert Jacques est destiné par sa famille à l'état ecclésiastique. Par complaisance et soumission filiales plus que par vocation, il accomplit — très brillamment d'ailleurs — le cycle d'études convenables à cet état : Louis-Le-Grand, collège du Plessis, séminaire de Saint-Sulpice.

En 1749, il est élu prieur de Sorbonne. Mais à la mort de son père, survenue en 1751, il renonce à l'Église et s'oriente résolument vers la magistrature et les charges parlementaires : conseiller puis maître des requêtes au Parlement de Paris. En 1761, il est nommé intendant de Limoges et commence à mettre à l'épreuve des innovations longuement méditées : suppression des corvées, ouverture de routes et de canaux, ateliers de charité, instruction de sages-femmes pour les campagnes, encouragements de toutes sortes à l'agriculture, etc. ; enfin libre circulation des grains, réforme célèbre mais mal reçue... il est rappelé à Paris. Il est alors un personnage lu, écouté et admiré pour l'universalité de son savoir et la justesse de son jugement. Alliant à un certain stoïcisme la philanthropie de son temps, il fait dire à Malesherbes qu'il a « le cœur de L'Hôpital et la tête de Bacon ». Il collabore à l'*Encyclopédie* ; il prend part aux discussions religieuses où il s'affirme partisan de la tolérance et même de la séparation de l'Église et de l'État. Par ailleurs, l'étude des phénomènes économi-

ques l'occupe beaucoup.

En 1755-1756, il avait accompagné son ami et « maître » Vincent de Gournay, intendant du commerce, dans ses tournées. Gournay est à la fois un homme d'affaires et un subtil analyste de la réalité économique. Son influence sur les théories économiques de Turgot est considérable.

À l'avènement de Louis XVI, le parti philosophique impose Turgot. Il est nommé directeur de la Marine, puis presque aussitôt contrôleur général des Finances. Il tente alors d'étendre à la France ce qu'il avait exécuté à petite échelle dans le Limousin. Mais il se heurte à l'incompréhension et à la cabale de la Cour. Il a le courage d'avertir Louis XVI : « N'oubliez pas, Sire, que c'est la faiblesse qui a mis la tête de Charles I[er] sur le billot. » Exilé, il meurt cinq ans plus tard.

Principal ouvrage — il absorbe presque complètement l'apport de Turgot à l'analyse économique — de « l'un des plus grands économistes scientifiques de tous les temps » (Schumpeter), les *Réflexions*, d'inspiration apparemment physiocratique, n'en sont pas moins profondément originales. Plus développées, elles eussent constitué, a-t-on dit, le « grand traité d'économie politique de leur temps ». On n'est pas loin aujourd'hui de les considérer comme telles, et Schumpeter n'hésite pas à les égaler à la *Richesse des Nations* d'Adam Smith qu'elles surpassent même à ses yeux quant à la structure théorique. Non seulement Turgot ouvre des voies nouvelles à la recherche mais il fournit de l'activité économique une analyse d'une incomparable fécondité : « ... la constitution des circuits de l'échange, la notion de valeur, la formation du capital, le taux de l'intérêt, le rôle de l'entrepreneur capitaliste. À son sens, la richesse de l'État ne réside plus dans la puissance militaire, ni dans l'accumulation du numéraire par le Trésor public, mais bien dans le travail des citoyens. La prospérité des individus et des nations devient un impératif catégorique de la politique » (Gusdorf).

Jean Viardot

166
Réflexions sur la formation et la distribution des richesses. [*S.l.n.d.*, *1770*]. *In-12, 168 p. B.N., Impr., Rés. p. R. 825.*
Il n'a pas été tiré de page de titre proprement dite mais un simple faux-titre qui ne mentionne pas le nom de l'auteur. L'édition est, en fait, un tirage à part du périodique physiocratique Les Éphémérides du citoyen *(1769, tome XI et 1770, tome XII). Ce tirage à part n'a dû être imprimé qu'à un très petit nombre d'exemplaires réservés à l'auteur. Les exemplaires repérés se comptent sur les doigts de la main.*
Réflexions sur la formation et la distribution des richesses. *Par M. Turgot.* [*Paris,*] *1788. In-8°, 136 p. C'est là l'édition définitive ; Turgot l'a débarrassée de quelques ajouts par trop physiocratiques du trop bien intentionné Dupont de Nemours. B.N., Impr., R. 24519.*

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET POLITIQUE
DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE
DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

Par GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME TROISIEME.



A GENEVE,
Chez Jean-Leonard PELLET, Imprimeur de la Ville & de l'Académie.

M. DCC. LXXX.

— 166 —

Guillaume Thomas Raynal
(1713-1796)
Histoire des deux Indes
1770-1780

Jésuite né dans l'Aveyron en 1713, l'abbé Raynal monta à Paris et quitta bientôt l'Église pour la Philosophie. Il collabora à l'*Encyclopédie*, au *Mercure de France* et à la *Correspondance littéraire*, et rédigea des travaux alimentaires ou livres de propagande, inspirés par le gouvernement français : *Histoire du Stathouderat* (1747), *Histoire du Parlement d'Angleterre* (1748). Il reçut commande d'une histoire de la colonisation qui aurait pu n'être qu'une compilation supplémentaire, s'il n'avait rassemblé autour de lui une pléiade de collaborateurs, d'Holbach, Naigeon et surtout Diderot, et si l'entreprise commerciale ne s'était muée en un grand traité politique et philosophique. Tels sont en effet les adjectifs qui apparaissent dans le titre de l'ouvrage, imprimé en 1770 et diffusé anonymement en 1772 : *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes* (c'est-à-dire les Indes proprement dites ou Indes orientales, et l'Amérique ou Indes occidentales). Une seconde édition augmentée paraît en 1774 et une troisième, signée par Raynal et radicalisée par les interventions de Diderot, en 1780. C'est la répression et la gloire pour l'abbé Raynal : le Parlement condamne l'ouvrage, l'auteur doit s'exiler, il assume le personnage du philosophe persécuté, à travers l'Europe, avant d'être autorisé à s'installer à Marseille. Les révolutionnaires étaient prêts à accueillir le septuagénaire comme un maître à penser et à agir ; ils furent plus que déçus, furieux du discours conservateur que leur tint cet auteur, dépassé par son œuvre.

L'*Histoire des deux Indes* mêle de fait une banale histoire des explorations et des installations commerciales européennes dans le monde et une dénonciation parfois violente de l'esclavage et de l'exploitation des colonies par les métropoles. Les emprunts aux mémoires administratifs et aux traités antérieurs alternent avec des morceaux d'éloquence révolutionnaire, souvent dus à la plume de Diderot. Ce montage textuel assura l'étonnant succès du traité, réédité des dizaines de fois à la fin du XVIII[e] siècle, avant de sombrer dans l'oubli et d'être ressuscité par la critique universitaire depuis peu comme l'un des ouvrages clefs de la crise de l'Ancien Régime.

Michel Delon

Histoire philosophique et politique des Établissemens et du Commerce des Européens dans les deux Indes. *Par Guillaume-Thomas Raynal. Tome premier* [*-quatrième*]. *A Geneve, Chez Jean-Leonard Pellet, Imprimeur de la Ville & de l'Académie. M.DCC.LXXX. 4 vol. in-4°, plus* Atlas de toutes les parties connues du globe terrestre... *(in-4°). Collection particulière ; B.N., Impr., G. 6555-6558.*



167

167

Louis-Antoine de Bougainville

(1729-1811)

Voyage autour du monde

1771

Né à Paris le 12 novembre 1729, Bougainville, après de solides études scientifiques au cours desquelles il fut l'élève de Clairaut, publia en 1751 un traité de calcul intégral qui attira l'attention sur lui. Officier dans l'armée de terre, secrétaire d'ambassade à Londres, il servit au Canada comme aide de camp de Montcalm, ce qui lui donna le goût des voyages. Passé dans la marine en 1763, protégé par Choiseul, il tenta de créer un établissement aux îles Malouines puis entreprit, de 1766 à 1769, un voyage de découverte autour du monde au cours duquel il fit escale à Tahiti dont il rédigea une description enchanteresse. Promu chef d'escadre en 1779, il participa aux opérations navales de la guerre de l'Indépendance américaine de 1778 à 1782. Élu à l'Académie des Sciences en 1789, emprisonné pendant la Terreur, il servit de conseiller scientifique aux ministres de la marine et participa à la préparation de plusieurs voyages d'exploration dont celui de Baudin en Australie en 1800-1803. Sénateur et comte de l'Empire, il mourut à Paris le 20 août 1811.

Si Bougainville était bon mathématicien, son talent littéraire valut au récit de son voyage, publié pour la première fois en 1771, un succès qui s'est prolongé jusqu'à nos jours. Premier ouvrage de ce genre écrit par un officier de la marine royale, le *Voyage* se distingue par un style clair où la grande culture classique de son auteur apparaît à chaque page. Les descriptions des sites visités, des populations rencontrées alimentèrent ou renouvelèrent les discussions philosophiques sur « l'homme naturel » que Bougainville avait pu observer lors de sa traversée du Pacifique. Il fut ainsi à l'origine de toute une série d'ouvrages initiateurs du paradis mythique des mers du Sud dont le plus célèbre fut le *Supplément au Voyage de Bougainville* écrit par Diderot dès 1772, publié seulement en 1796. Le *Voyage* de Bougainville marque une étape importante dans la littérature maritime et philosophique du Siècle des Lumières.

Étienne Taillemite

Voyage autour du Monde, *par la frégate du Roi* La Boudeuse *et la flûte* L'Étoile*; En 1766, 1767, 1768 & 1769. A Paris, Chez Saillant & Nyon, Libraires, rue S.-Jean-de-Beauvais. De l'Imprimerie de Le Breton, premier Imprimeur ordinaire du Roi. M.DCC.LXXI. Avec approbation et privilege du Roi. In-4°, (4) ff., 417 p., [1] p. d'Errata, (1) f., 19 pl. dépl. (dont pl. 16 en 2 parties) et 3 fig. B.N., Impr., Rés. G. 1239 (ex. relié aux armes de Marie-Antoinette).*

168

Abbé Charles-Michel de l'Épée

(1712-1789)

Institution des Sourds et Muets

1776

Né à Versailles et mort à Paris, ce bienfaiteur de l'humanité fut avocat au Parlement de Paris avant de recevoir l'ordination. Mais très lié avec l'oratorien Jean Soanen (1647-1740) janséniste ardent, il se vit interdire par l'archevêque de Paris, Mgr. de Beaumont, adversaire acharné des jansénistes. C'est alors qu'ayant rencontré deux jeunes sœurs sourdes-muettes et ne pouvant plus exercer son ministère, il les prit en charge.

À partir de ce moment-là et jus-

qu'à sa mort, toute la vie de l'abbé de L'Épée sera consacrée aux sourds-muets. Son action s'inscrit dans le grand courant de philanthropie du siècle des Lumières où, dans une atmosphère de compassion et de critique des structures charitables traditionnelles, la collectivité entière s'exalte en faveur des victimes de la maladie et de la société.

Non content de permettre aux sourds-muets de sortir de leur emmurement intellectuel et de leur silence, l'abbé de L'Épée consacra tous ses revenus à les accueillir et à former des enseignants français et étrangers. On accourait, en effet, de toute l'Europe pour apprendre sa méthode. Dévoué corps et âme à ses élèves, vivant pour eux dans la plus extrême pauvreté au point de ne pas se chauffer pendant un hiver rigoureux malgré leurs supplications, il n'eut de cesse de susciter la générosité des « grands » : le duc de Penthièvre, l'empereur Joseph II, Catherine II de Russie, apportèrent leur appui à l'Institution des Sourds-Muets fondée par lui et qui, par la volonté de l'Assemblée Constituante, deviendra en 1791 l'Institution nationale des sourds-muets.

C'est en 1776 qu'il fit paraître son ouvrage majeur, l'*Institution des sourds et muets*, résultat de ses recherches personnelles et de la profonde conviction qui l'habitait : « L'instruction des sourds-muets, dit-il, consiste à faire entrer par les yeux, dans leur esprit, ce qui est entré dans le nôtre par les oreilles. »

À l'aide du dessin et de l'alphabet manuel, il parvint non seulement à fixer dans l'esprit du sourd-muet la nomenclature grammaticale et à exprimer les relations simples des objets, mais à créer une langue véritable, « expressive et féconde ». C'est ainsi que des gestes simples permettaient d'exprimer le passé, le présent et le futur des verbes. Cette langue sera reprise et perfectionnée par l'abbé Sicard (1742-1822) qui succédera à l'abbé de L'Épée à la tête de l'Institution des sourds-muets.

Attaqué sur sa méthode des signes, il publia en 1794 *La Véritable manière d'instruire les Sourds et les Muets, confirmée par une longue expérience.*

Il mourut au milieu de ses élèves avant d'avoir achevé la composition d'un *Dictionnaire général des signes employés dans la langue des Sourds-Muets.* Ce sera l'œuvre de son successeur l'abbé Sicard.

MARIE-JOSÉ IMBAULT-HUART

Institution des Sourds et Muets, *par la voie des signes méthodiques ; Ouvrage qui contient le Projet d'une Langue Universelle, par l'entremise des Signes naturels assujettis à une Méthode. Première [-Seconde] Partie. A Paris, Chez Nyon l'aîné, Libraire, rue Saint Jean-de-Beauvais, vis-à-vis le College. M.DCC.LXXVI. Avec Approbation, & Privilege du Roi. 2 vol. in-12 de* VIII-*228 et 132 p. plus (2) ff. Le second volume porte en titre :* Institution des Sourds et Muets, *Par la voie des signes méthodiques. Seconde partie, Qui contient les Programmes des Exercices qui ont été faits par les Sourds & Muets en 1771, 72, 73 & 74 ; & les Lettres qui y ont rapport. Collection particulière ; B.N., Impr., 8° R. 25190.*

169

BARTHÉLEMY FAUJAS DE SAINT-FOND

(1741-1819)

Recherches sur les volcans éteints du Vivarais et du Velay

1778

Né à Montélimar en 1741, mort presque octogénaire dans son domaine de Saint-Fond près de Lauriol en 1819, commissaire du roi pour les Mines et carrières, puis inspecteur de l'Agence des mines, professeur de géologie et administrateur du Muséum d'histoire naturelle, Barthélemy Faujas appartient à cette grande génération née entre 1740 et 1750 qui fit de la géologie une science. Ce que le Genevois Horace-Bénédict de Saussure faisait dans les Alpes, ce que le Russe Pierre-Simon Pallas faisait du Caucase à l'Oural, ce que le Suédois Johann Jacob Ferber faisait en Pologne et en Bohême, ce que son compatriote et ami Déodat de Dolomieu faisait en Italie et en Sicile, Faujas de Saint-Fond le fit en Auvergne : il parcourut les montagnes, il fouilla les cavités, il examina les roches, il récolta les spécimens, en un mot, il observa, avec intelligence, persévérance et humilité, et publia ensuite le compte rendu de ses observations.

Deux précurseurs au moins l'avaient précédé dans l'exploration des volcans d'Auvergne : Jean-Étienne Guettard en 1752 et Nicolas Desmarest en 1763. Mais il fut le premier à mener dans cette province une enquête systématique, le premier à constituer une riche collection des différentes variétés de basalte, le premier à publier le résultat de ses investigations dans un ouvrage in-folio, superbement illustré de vingt grandes planches gravées par les meilleurs artistes du moment (Claude Fessard entre autres), d'après les dessins de ses collaborateurs Veyrenc et Arnaud-Éloi Gautier-Dagoty.

Au demeurant, Faujas de Saint-Fond ne borna pas son activité à la vulcanologie auvergnate. Il s'intéressa aux fossiles, publia un essai sur le goudron, organisa des voyages scientifiques dans plusieurs régions de l'Europe, notamment en Italie, en Allemagne et en Bohême, aux Pays-Bas, en Angleterre, en Écosse et jusqu'aux îles Hébrides, d'où il ramena la matière d'une relation qui ne manque pas de pittoresque.

L'ouvrage qu'il publia en 1783-1784 sur les expériences aérostatiques des frères Montgolfier (voir n° 175) lui valut une certaine popularité. De nombreuses académies et sociétés savantes, dont celles de Berlin, de Harlem et de Dublin, se l'agrégèrent. Mais malgré la page exaltée que Michelet devait consacrer au discours engagé qu'il prononça le 19 novembre 1789, lors d'une fête fédérative, Faujas de Saint-Fond reste aujourd'hui le plus méconnu des savants français. La seule biographie qui lui ait été consacrée date de 1820, ses journaux et sa correspondance sont restés inédits et aucun lycée ne porte son nom. Il est vrai que Faujas de Saint-Fond a sa rue à Montélimar et que Numa Broc ne l'a point oublié dans sa récente *Géographie des Philosophes.*

JEAN-DANIEL CANDAUX

Recherches sur les volcans éteints du Vivarais et du Velay ; *Avec un Discours sur les Volcans brûlans, des Mémoires analytiques sur les Schorls, la Zéolite, le Basalte, la Pouzzolane, les Laves & les différentes Substances qui s'y trouvent engagées, &c. Par M. Faujas de Saint-Fond.* [*vignette*]. *A Grenoble, chez Joseph Cuchet, Imprimeur-Libraire de Monseigneur le Duc d'Orléans. A Paris, chez — Nyon aîné, Libraire, rue Saint-Jean-de-Beauvais. — Née et Masquelier, Graveurs, rue des Francs-Bourgeois, Porte St-Michel. M.DCC.LXXVIII.* [*1778*]. *Avec approbation et privilège du Roi. In-folio.* [*2 ff. : titre et dédicace au cardinal de Bernis*], XVIII [*Préface*], *1 f.* [*approbation et privilège, errata et table*], *460 p.,* [*4 p. liste des souscripteurs*] ; *20 planches, vignettes.* B.N., *Impr., Rés. g.S. 72 (avec prospectus relié en tête).*

170

MICHEL PAUL GUY DE CHABANON

(1730-1792)

Observations sur la musique

1779

Né à Saint-Domingue, Chabanon fut second violon au Concert des Amateurs. Homme de lettres, helléniste (traducteur de Pindare et de Théocrite), il fut élu en 1759 membre de l'Académie des Inscriptions et en 1780 à l'Académie française. On peut ainsi affirmer qu'il fut le seul musicien professionnel qui devint académicien. Compositeur, on lui doit des sonates pour clavecin et un divertissement — outre un opéra, *Sémélé*, qui ne fut pas représenté. Mais lorsque ses *Pièces* de clavecin furent publiées (1775), le *Mercure* affirmait cependant qu'elles étaient le fait d'un « amateur distingué ».

Familier de Voltaire et admirateur de Rameau, Chabanon a joué un rôle essentiel dans l'évolution de l'esthétique de la musique, grâce à deux ouvrages : *Observations sur la musique et principalement sur la métaphysique de l'art* (1779 ; trad. allemande, 1781), reprises et développées dans *De la Musique considérée en elle-même et dans ses rapports avec la parole, les langues, la poésie et le théâtre* (1785). Partant d'une réflexion de l'abbé Morellet, Chabanon met sérieusement en doute les idées courantes (émises notamment par Batteux et J.-B. Du Bos) concernant l'imitation de la nature comme le bien-fondé de l'art musical. Il affirme l'universalité de la musique, « langage naturel à l'homme, [...] pour les hommes de tous les temps, de tous les climats [...] partout intelligible », et observe les mêmes phénomènes chez « le sauvage, le nègre, le matelot ». Il en conclut que « la musique, pour ceux qui ne s'en servent que par instinct, n'imite pas et ne cherche pas à imiter », et énonce cette vérité essentielle, qui semble préfigurer l'axiome de Stravinsky : « Les sons ne sont pas l'expression de la chose, ils sont la chose même. » Ainsi, après un siècle de controverses, la musique était considérée non plus dans ses effets mais dans sa substance. Art du mouvement, c'est en épousant le rythme, le caractère qui répondent à un sentiment qu'elle donne l'illusion d'expri-

mer ce sentiment lui-même. La vieille théorie de l'imitation se trouvait complètement transformée et la musique instrumentale obtenait du même coup un statut qui, en France, lui était jusqu'alors refusé.

FRANÇOIS LESURE

Observations sur la musique *et principalement sur la métaphysique de l'art. Paris, Pissot père et fils, 1779. In-8°, XX - 215 p. B.N., Impr., V. 25242.*

171

FRANZ ANTON MESMER
(1734-1814)
Mémoire sur la découverte du magnétisme animal
1779

Médecin allemand, né près de Constance en Souabe, Mesmer était le fils d'un modeste garde-chasse du Prince-Évêque. Remarqué par celui-ci, il étudia chez les jésuites, se destina à la théologie puis au droit, vint à Vienne où il se décida pour les études médicales. Auteur d'une thèse (*Influence des planètes sur le corps humain*, 1766, en latin) où il appliquait à la médecine les théories de Newton sur l'attraction universelle, il pensait en homme des Lumières épris de science. Un riche mariage avec la veuve d'un dignitaire de la Cour le plaça au cœur de la vie sociale viennoise. Mélomane, ami de Glück et de Mozart, il fit de son luxueux hôtel un lieu de création artistique.

C'est après 1772 qu'il choisit de soigner en appliquant des aimants sur les parties du corps où l'énergie vitale faisait défaut. Il reconnut bientôt que les aimants comptaient moins que la circulation d'un fluide universel qu'il pouvait faire servir à rendre la santé aux malades. Ses guérisons, qu'il publia (1775), et les pratiques hétérodoxes qui les produisaient inquiétèrent de puissants confrères. En butte à une cabale, il décida de venir à Paris (1778) où il suscita au plus haut point, pendant six ans, curiosité, engouement et hostilité. Il eut de nombreux disciples et créa plusieurs Sociétés de l'Harmonie sur le modèle des loges maçonniques. L'obscurité de ses théories, leur exploitation politique, le goût de l'argent chez Mesmer, l'étrangeté de ses séances curatives et l'ambiguïté des résultats amenèrent l'autorité royale à soumettre le magnétisme à l'examen de deux commissions de savants (1784). Elles conclurent que les effets de la cure étaient dus à l'imagination des patients. À la suite de ce jugement, Mesmer quitta la France et voyagea en Europe avant de se fixer en Suisse (1793). Les événements de la Révolution le reléguèrent dans l'oubli jusqu'à sa mort (1814).

C'est en arrivant à Paris après ses déboires viennois que Mesmer entreprit de rédiger son *Mémoire sur la découverte du magnétisme animal* (1779) pour assurer, contre le dénigrement, « le triomphe de la vérité ». La première partie expose la doctrine. Selon l'auteur, il existe dans la nature un principe universellement agissant, qui exerce une influence mutuelle entre les corps célestes, la terre et les corps animés. Mesmer nomme *magnétisme animal* la propriété des corps vivants qui les rend susceptibles de cette influence cosmique, laquelle se communique partout dans un mouvement de flux et de reflux, comme les marées. Savoir concentrer ce fluide, le diriger par la main ou le regard vers le malade, permet de guérir toutes les affections, celles-ci résultant d'une seule cause : le blocage de cette circulation dans le corps. Le magnétiseur restaure ce mouvement qui entretient les fonctions vitales. À l'infinie prolixité de la médecine en ses diagnostics et au fatras de ses remèdes, Mesmer substituait ainsi une médecine réunifiée. Il estimait avoir percé un secret de la nature et le mettait au service des hommes, non sans visée de gains. C'est ce secret que sont censées énoncer les vingt-sept *Propositions*, souvent énigmatiques, qui achèvent le livre. Auparavant, la partie médiane de l'ouvrage a retracé l'historique de la découverte et des expériences thérapeutiques majeures, ainsi que les réactions calomnieuses des puissants confrères.

Ce *Mémoire*, complété par des écrits postérieurs (*Précis*..., 1781, *Lettres*, 1783-1784, *Supplément*... 1785, *Mémoire... sur ses découvertes*, 1799, etc.) permet de prendre la mesure d'une pratique révolutionnaire, faible sur le plan théorique, pleine d'ambiguïtés, dont les prolongements aux siècles suivants furent essentiels. Du somnambulisme provoqué à l'hypnose et à la psychanalyse, l'expérience contemporaine de la psychiatrie dynamique, la découverte de l'inconscient et la guérison par l'esprit trouvent leur origine dans l'audace autoritaire et maladroite des intuitions du précurseur Mesmer.

JEAN-PIERRE PETER

Mémoire sur la découverte du magnétisme animal ; *Par M. Mesmer, Docteur en Médecine de la Faculté de Vienne. A Genève ; Et se trouve A Paris, Chez P.-Fr. Didot le jeune, Libraire-Imprimeur de Monsieur, quai des Augustins. M.DCC.LXXIX. In-8°, (1) f. de faux-titre et VI-85 p. Collection particulière ; B.N., Impr., 8° Tb62 2..*

172

JEAN-BAPTISTE-DONATIEN DE VIMEUR COMTE DE ROCHAMBEAU
(1725-1807)
Relation, ou Journal du Corps Français
1781

La déclaration de l'indépendance des colonies d'Amérique, signée à Philadelphie le 4 juillet 1776 par le président du Congrès John Hancock, ne fut pas pour autant suivie d'un effet immédiat. Bien au contraire, à la fin de 1776, les Anglais, disposant d'une force accrue, mettaient les Américains dans une situation très délicate. Howe refusait toute négociation tant que la déclaration de l'indépendance ne serait pas annulée.

C'est en juin 1777 que La Fayette se rendit en Amérique. Très vite, il noua une solide amitié avec George Washington. Après la victoire de Saratoga, Louis XVI, sous l'impulsion de son ministre des Affaires étrangères Vergennes et de Beaumarchais, décida de venir en aide aux États-Unis. Ce traité d'assistance fut signé à Paris le 6 février 1778 par Alexandre Gérard pour la France, et par Benjamin Franklin, Silas Deane, et Arthur Lee, députés du Congrès des États-Unis. L'année 1779 fut difficile malgré les efforts conjugués de Suffren, et des amiraux de Grasse et d'Estaing.

En 1780, Louis XVI, le chancelier Maurepas et Vergennes décident de renforcer très sérieusement les effectifs du corps expéditionnaire. Le lieutenant-général de Rochambeau, accompagné d'une force de 6 000 hommes, débarque le 9 juillet 1780 sur le sol américain. Rochambeau est entouré d'officiers d'élite : l'amiral de Ternay, le chevalier de Chastellux, le comte de Custine, le duc de Lauzun et le vicomte de Noailles, entre autres. Mais Rochambeau reste environ un an presque inactif. Persuadé de l'insuffisance de la flotte française, il envoie son fils et La Pérouse plaider sa cause auprès du maréchal de Castries, alors ministre de la Marine. Le 21 mars 1781, une escadre importante, sous les ordres de l'amiral de Grasse, quitte Brest pour l'Amérique.

Le 19 octobre 1781, l'événement décisif se produit. Après un siège de trois semaines, bloquée sur terre et sur mer avec l'arrivée de l'escadre de l'amiral de Grasse, l'armée anglaise, sous les ordres de Lord Cornwallis, capitule à York-Town. L'historien Morison dira : « La campagne de York-Town est une des campagnes les plus brillamment conçues et les plus parfaitement exécutées de l'histoire militaire. » Washington voit alors s'ouvrir devant lui la voie désormais sans obstacle de l'indépendance des treize colonies.

La *Relation* se compose d'abord du journal des opérations militaires depuis le 15 août jusqu'au 19 octobre 1781 ; des 14 articles de la capitulation faite entre le général Washington, Rochambeau, l'amiral de Grasse et Lord Cornwallis ; du précis de la campagne de l'armée navale sous les ordres du comte de Grasse.

Cette guerre a ruiné la France, mais sa contribution a permis l'éclosion d'un état qui allait devenir le plus puissant du monde.

PHILIPPE ZOUMMEROFF

Relation, ou Journal des opérations du Corps Français *sous le commandement du Comte de Rochambeau, Lieutenant-Général des Armées du Roi, depuis le 15 d'Août. A Philadelphie. De l'Imprimerie de Guillaume Hampton. [1781]. In-4°, 15 p., avec bandeau gravé. Collection particulière.*

173

ANTOINE AUGUSTIN PARMENTIER
(1737-1813)
Recherches sur les végétaux nourrissants
1781

Élevé pauvrement ainsi que ses deux frères par une mère veuve de bonne heure, Parmentier dut interrompre ses études à dix-huit ans pour entrer en apprentissage chez un apothicaire de Montdidier. Il obtint à vingt ans une place d'aide-pharmacien à l'armée du Hanovre, en opéra-

tion dans la guerre de Sept Ans. Fait prisonnier par les troupes de Frédéric II, c'est en captivité qu'il mangea pour la première fois des pommes de terre, nourriture de base des Prussiens, comme d'ailleurs de la moitié des peuples de l'Europe. Par expérience personnelle donc, il s'assura que cet aliment était bon et sain, qu'il n'était ni fade ni insipide, qu'il ne donnait ni la lèpre ni les fièvres, préjugés que partageait la majorité des Français, à l'exception des paysans des provinces voisines de la Suisse, de l'Allemagne ou des Flandres qui en usaient depuis le XVII[e] siècle. Mais dans les autres provinces et à Paris, le peuple n'en voulait pas, les estimant tout juste bonnes à en tirer de la poudre à poudrer les perruques.

Rentré en France à la signature de la paix en 1763, Parmentier obtint en 1766 le poste d'apothicaire-adjoint aux Invalides ; six ans après, il était nommé pharmacien en chef de cet établissement.

La disette et sa suivante la famine frappèrent une fois encore la France en 1770. Ces fléaux incitèrent l'Académie de Besançon l'année suivante à mettre au concours la question : « Indiquer les végétaux qui pourraient suppléer en temps de disette à ceux que l'on emploie communément à la nourriture des hommes et quelle en devrait être la préparation ? » Des sept mémoires reçus par l'Académie, ce fut celui de Parmentier qui remporta les suffrages. Désormais, le « pharmacien humanitaire », comme on l'a surnommé, sera au premier rang des avocats de la pomme de terre. Celle-ci a certes de nombreux défenseurs, mais il est le mieux placé auprès des conseillers du roi et de Louis XVI lui-même pour faire progresser sa culture et sa consommation. Il lui consacre de nombreux opuscules, *Examen chimique de la pomme de terre* (1778), *Manière de faire le pain de pommes de terre* (1779), *Les Pommes de terre considérées relativement à la Santé et à l'Économie* (1781). Nous avons retenu *Recherches sur les végétaux nourrissans...*, car cet ouvrage est la refonte du Mémoire de l'Académie de Besançon augmenté de lettres et de réponses aux vingt-cinq objections les plus courantes que le public de l'époque faisait à ce légume.

Mais Parmentier est avant tout un homme de terrain. C'est un pragmatique qui, avant que Claude Bernard ne les définisse, applique les principes de la recherche scientifique, ne basant ses opinions que sur l'expérience.

C'est aussi un précurseur de la publicité. Ainsi engage-t-il le roi et la reine à mettre à leur boutonnière des fleurs de pommes de terre pour prouver l'intérêt que Leurs Majestés portent à cet aliment. Il obtient du souverain un terrain stérile, la plaine de Grenelle dite des Sablons, pour faire la démonstration des facilités qu'offre sa culture. Mieux même, il laisse volontairement voler par le peuple les fruits de la récolte. Il organise autour de Franklin, de Lavoisier et d'autres savants un repas tout en pommes de terre. Il fait préparer pour l'expédition de La Pérouse des centaines de boisseaux de pommes de terre desséchées qui seront embarqués à bord de *l'Astrolabe* et de *la Boussole*.

Mais ce serait singulièrement borner son œuvre que de la limiter à la seule « cartoufle ». Parmentier a publié quatre-vingt-quinze ouvrages qui ont fait avancer les connaissances de son temps dans des domaines aussi variés que ceux de la soude, du salpêtre, des vins médicinaux, de la vigne et de la vinification. Il a travaillé sur les salaisons, les conserves de viande, l'eau, le lait, le sucre et même le sang. Toujours pratique, il a fondé avec Cadet de Vaux, autre pharmacien, une École de Boulangerie qui malheureusement ne survécut pas à la Révolution.

Il avait mauvais caractère, dit-on. Mais ce « bourru bienfaisant » eut à lutter contre la mauvaise foi et des intérêts puissants, ce qui ne découragea jamais son esprit de recherche. Il écrit dans l'avertissement de son livre : « Quoique les hommes pour qui on s'occupe le plus utilement, ne soient pas toujours les plus reconnaissans, il faut être assez courageux pour braver leur injustice et leur ingratitude. »

NED RIVAL

Recherches sur les Végétaux nourrissans, *Qui dans les temps de disette, peuvent remplacer les alimens ordinaires. Avec de nouvelles Observations sur la Culture des Pommes de terre par M. Parmentier, censeur royal, Pensionnaire de l'Hôtel royal des Invalides, Apothicaire-major des Camps et Armées du Roi, Membre du Collège de Pharmacie de Paris, des Académies de Soissons, de Rouen, de Lyon, de Besançon et de Dijon, Honoraire de la Société économique de Berne. A Paris, de l'Imprimerie royale. 1781. In-8° de XVI-599 p., avec une planche pliée représentant en élévation, en coupe et avec différents détails un moulin-râpe pour extraire l'amidon des tubercules. B.N., Impr., Rés. p.S. 193.*

174

Pierre-Ambroise François Choderlos de Laclos

(1741-1803)

Les Liaisons dangereuses

1782

Laclos qui, d'après le comte de Tilly, avait « résolu de faire un ouvrage qui sortît de la route ordinaire, qui fît du bruit, *et qui retentît encore sur la terre quand* [il] *y aurai*[t] *passé* », a gagné son pari ; les tirages des *Liaisons dangereuses* en livre de poche et ailleurs, le succès de leur dernière adaptation à la scène, celle de Christopher Hampton, ou la préparation de deux films suffisent à le prouver, même si, comme pour tous les maîtres-livres, cette popularité repose sur des contresens successifs, lecture nietzschéenne, lecture marxiste, lecture formaliste, interprétation uniquement licencieuse, voire pornographique...

Qu'a donc voulu faire cet officier d'artillerie de récente et petite noblesse, ce « grand monsieur, maigre et jaune, en habit noir », dont les salons se faisaient peur, et qui a aussi cherché le succès de scandale dans un « Contre-Éloge de Vauban » (1786), avant de devenir l'agent des orléanistes au poste capital de rédacteur en chef du *Journal* des Jacobins et de risquer ainsi sa tête ? On a réduit ses ambitions littéraires à l'ambition personnelle d'un envieux, d'un calculateur et d'un séducteur imaginé sur le patron de son Valmont, alors qu'il s'agit d'un fervent disciple de Rousseau dont il imite l'*Émile* dans des traités *Des Femmes et de leur éducation*, et d'une âme sensible et énergique toute prête à être conquise par Marie-Soulange Duperré et par Bonaparte. Bible du libertinage pour certains, le livre s'impose surtout comme chef-d'œuvre du roman d'analyse, comme un des romans les plus abstraits et les plus intelligents. L'idéologue en Laclos est fasciné par les mécanismes de l'intelligence et de la volonté qu'il n'aperçoit jamais mieux à l'œuvre que chez ces méchants parfaitement polis, fleurs vénéneuses de la société raffinée et décadente de l'Ancien Régime finissant. Aussi l'audace des *Liaisons dangereuses* ne consiste-t-elle ni dans la débauche facile au langage cru, ni dans la perversité au premier degré ou la jouissance de faire le mal propre à Sade, mais dans l'art de le dire ou plutôt de l'écrire pour un connaisseur admiratif et un peu vexé, placé en position de voyeur comme le lecteur. L'artilleur a combiné la balistique de ces lettres qui visent au cœur, l'artiste, agencé les entrecroisements d'une savante polyphonie — treize correspondants, des ingénus libertins, doubles ironiques de Valmont et de la présidente, à la charmante vieille dame en passant par les trois héros principaux qu'il ne faut pas imaginer comme des blasés de quarante ans et une « femme de trente ans », mais comme des énergies et des sensibilités de vingt-deux (pour Mme de Merteuil et Mme de Tourvel) à vingt-cinq ans (pour Valmont). Ce libertinage d'esprit trouve son antidote et sa défaite dans la tendresse déjà stendhalienne de la présidente, sœur de Julie d'Étange et de Marie-Soulange. Ce roman libertin est aussi un roman d'amour où l'on meurt d'amour.

LAURENT VERSINI

Les Liaisons dangereuses, *ou Lettres Recueillies dans une Société, & publiées pour l'instruction de quelques autres. Par M.C... de L... [épigraphe :] J'ai vu les mœurs de mon temps, & j'ai publié ces Lettres. J.-J. Rousseau, Préf. de la Nouvelle Héloïse. A Amsterdam ; Et se trouve à Paris, Chez Durand Neveu, Libraire, à la Sagesse, rue Galande. M.DCC.LXXXII. 2 vol. in-8°, 242 et 257 p.* [+ *1 non ch. de* Fautes...]. *B.N., Impr., Rés. Y². 3186-3187 (exemplaire relié en maroquin rouge aux armes de Marie-Antoinette).*

175

BARTHÉLEMY FAUJAS DE SAINT-FOND
(1741-1819)

Description des expériences de la machine aérostatique de MM. de Montgolfier
1783-1784

JEAN-FRANÇOIS PILÂTRE DE ROZIER
(1756-1785)

Première expérience de la Montgolfière
1784

Annonay en Vivarais, le mercredi 4 juin 1783 ; les deux frères Joseph et Étienne Montgolfier libèrent un ballon (onze mètres de diamètre) gonflé par la fumée d'un feu de paille humide assortie de laine cardée...

Faujas de Saint-Fond est présent parmi les notables qui, place des Cordeliers, se trouvent invités à la première expérience aérostatique publique. Géologue remarqué par Buffon, il est venu en voisin. Il sera pour chaque expérience le témoin privilégié et le chroniqueur de ce qui devait être l'épopée, « la folie des ballons » pour reprendre l'observation du *Mercure de France*.

Certes, il faut bien se rendre à l'évidence : les ballons ne se dirigent qu'au gré des vents, mais la conquête de l'air est là. On triomphe de la pesanteur — ce rêve de l'humanité si longtemps caressé.

À Paris et dans l'Europe entière l'enthousiasme est à son comble. Protégé par le duc de Chartres qui lui offre l'hospitalité du Palais Royal pour qu'il rédige et fasse imprimer le premier tome de son livre sans tarder, Faujas est l'homme des relations publiques de même que le promoteur des nouvelles expériences, et c'est par son truchement que des souscriptions nationales sont ouvertes.

D'où l'ascension, le 27 août à Paris, d'un ballon gonflé cette fois-ci à l'hydrogène, lancé du Champ de Mars devant 200 000 personnes, par Jacques Charles et les frères Robert. Puis, le 19 septembre, a lieu à Versailles devant le roi et la cour, l'expérience d'Étienne Montgolfier. Louis XVI ayant refusé une ascension humaine de crainte qu'elle ne fût fatale, les premiers passagers aériens de l'histoire seront un coq, un canard et un mouton. Faujas et le physicien Pilâtre de Rozier ont rejoint à cheval le lieu d'atterrissage. Ce dernier, âgé de 29 ans, est l'intendant des Cabinets de physique et de chimie de Monsieur, comte de Provence.

Pilâtre de Rozier, recommandé par l'Académie des sciences, commence sa carrière d'aéronaute en octobre par une série d'essais à bord d'une montgolfière captive (retenue au sol par des cordes) ; devenant ainsi le premier homme qui ait effectivement quitté le sol pour atteindre une altitude appréciable, avant d'accomplir cinq semaines plus tard le premier voyage aérien en ballon libre.

Le 21 novembre 1783, à partir des jardins du château de la Muette (à l'orée du Bois de Boulogne, près du village de Passy), c'est l'envol historique à bord du globe décoré de peintures bleu et or. Pilâtre fait preuve de sang-froid et d'une parfaite maîtrise dans la manœuvre, survolant Paris durant 25 minutes en compagnie du marquis d'Arlandes. Ils parviennent à une altitude de mille mètres et atterrissent sur la Butte-aux-Cailles (non loin de ce qui est aujourd'hui la place d'Italie).

De cet exploit mémorable, Pilâtre a laissé un récit manuscrit qui se trouve aujourd'hui dans une collection privée aux États-Unis. On ne peut que déplorer qu'il soit demeuré inédit.

La seule relation qu'il ait publiée de son vivant concerne sa neuvième ascension en compagnie du chimiste L.-J. Proust, en vue de mesures scientifiques : « La Marie-Antoinette » est un ballon de cinq mille mètres cubes conçu par Étienne de Montgolfier. Il est lancé à Versailles le 23 juin 1784, « en présence de leurs Majestés, de la famille royale et de M. le comte d'Haga » (Auguste III de Suède).

« Curieux de connaître la plus grande élévation à laquelle notre machine pouvait atteindre, nous résolûmes de porter au plus haut degré la violence des flammes [...]. Nous restâmes huit minutes sur ces monts escarpés, à 11 732 pieds (3 754 mètres) de la terre, dans une température de cinq degrés au-dessous de la glace » (Pilâtre de Rozier).

Pour la première fois au monde, un aéronef parvient à la base de nuages épais, vogue dans le brouillard et la neige, battant simultanément pour de nombreuses années trois records : altitude, distance (52 km) et vitesse (environ 60 km heure).

Figure légendaire de l'aérostation, Pilâtre est enfin le premier mort en service aérien, pour avoir tenté avec Romain de traverser la Manche, le 15 juin 1785.

JACQUES T. QUENTIN

Description des expériences de la Machine aérostatique de MM. de Montgolfier, *Et de celles auxquelles cette découverte a donné lieu... Ouvrage orné de neuf planches en taille-douce, représentant les diverses Machines qui ont été construites jusqu'à ce jour, particulièrement celle de Versailles, & celle dans laquelle des hommes ont été enlevés jusqu'à la hauteur de 324 pieds, &c. &c. Par M. Faujas de Saint-Fond. A Paris, Chez Cuchet, rue & hôtel Serpente. M.DCC.LXXXIII. Avec Approbation & Privilège du Roi.*

Premiere suite de la Description des expériences aérostatiques de MM. de Montgolfier, *Et de celles auxquelles cette découverte a donné lieu ; Contenant Les Voyages aériens de la Muette, des Tuileries, de Lyon, de Milan, du Champ-de-Mars, &c. ... Ouvrage orné de cinq planches en taille-douce. Par M. Faujas de Saint-Fond. Tome second. A Paris, Chez Cuchet, rue & hôtel Serpente. M.DCC.LXXXIV. Sous le Privilège de l'Académie Royale des Sciences. 2 vol. in-8° de 1 frontispice, XL et 306 p., 8 planches gravées hors texte pour le tome I et de (1) f., 367 p. et 5 planches gravées hors texte pour le tome II (la pagination saute de 62 à 67 sans manque). B.N., Impr. Rés. p.R. 899-900.*

Premiere expérience de la Montgolfière *construite par ordre du Roi, Lancée en présence de Leurs Majestés, de la Famille Royale, et de M. le Comte d'Haga, Par M. Pilatre de Rozier...Le 23 Juin 1774. Imprimé aux frais du gouvernement ; Et se distribue au Musée. A Paris, de l'Imprimerie de Monsieur. M.DCC.LXXXIV. In-4° de 20 p. B.N. Impr., Vz. 644 (2).*

176

RENÉ-JUST HAÜY
(1743-1822)

Essai d'une théorie sur la structure des crystaux
1784

Valentin Haüy s'illustra au service des aveugles : il est sans doute plus connu que son frère aîné, René-Just, qui peut cependant être considéré comme l'un des fondateurs de la science moderne.

Né à Saint-Just-en-Chaussée, fils de tisserand, René-Just entreprend des études grâce à des aides ecclésiastiques. Ordonné prêtre en 1770, il enseigne au collège du Cardinal Lemoine où son confrère l'abbé Lhomond lui donne le goût des sciences naturelles. Mais c'est Daubenton qui l'entraîne vers la Minéralogie. R.-J. Haüy, bien que non assermenté, ce qui lui vaudra un séjour en prison, passe à travers le régime révolutionnaire sans accident majeur : il vit avec ses cristaux. L'Empire reconnaît son génie et lui donne les moyens, modestes, qu'il demande. Mais la Restauration le boude ; il meurt dans la gêne le 1er juin 1822.

L'argumentation scientifique d'Haüy est fondée sur l'observation du phénomène de clivage, c'est-à-dire de la brisure facile des cristaux selon des directions de plans bien définies, souvent parallèles aux faces naturelles. Haüy imagine les divisions successives d'un échantillon cristallin, par cette opération de clivage, en des solides de formes identiques mais de plus en plus petits. Ces opérations répétées doivent finalement conduire à un solide si petit qu'on ne pourra plus le diviser sans en détruire la nature. Ce raisonnement pose ainsi les principes de l'existence de molécules constitutives de la matière : c'est la base de la théorie atomique. Aussi peut-on dire que, avec Lavoisier, né lui aussi en 1743, René-Just Haüy est l'un des pères de la chimie rationnelle.

L'*Essai d'une théorie sur la structure des crystaux* est le premier grand ouvrage d'Haüy. C'est un modèle de logique dans le raisonnement et de clarté dans l'expression. Deux autres livres remarquables jalonnent l'œuvre de ce savant : le *Traité de Minéralogie* publié en 1801 et le *Traité de Cristallographie* qui paraît en 1822, au moment même où son auteur s'éteint.

HUBERT CURIEN

Essai d'une théorie sur la structure des crystaux, *appliquée à plusieurs genres de substances crystallisées, par M. l'Abbé Haüy, de l'Académie Royale des Sciences, Professeur d'Humanités dans l'Université de Paris. A Paris, chez Gogué et Née de la Rochelle, Libraires, Quai des Augustins, près le Pont Saint-Michel. 1784. Sous le privilège de l'Académie. In-8°, VIII-236 p. et 8 planches dépliantes hors-texte. B.N., Impr., Rés. p. S. 190.*

40 1.

De Cécile Volanges à Sophie Carnai aux ursulines de....

Paris ce 3. aout 17..

tu vois, ma bonne amie, que je te tiens parole, et que les bonnets et les pompons ne prennent pas tout mon temps; il m'en restera toujours pour toi. j'ai pourtant vû plus de parures dans cette seule journée que dans les 4 ans que nous avons passé ensemble; et je crois que la superbe Tanville(1) aura plus de chagrin ~~dès~~ à ma pre visite, où je compte bien la demander, ~~[illegible]~~ qu'elle n'a crû nous en faire toutes les fois qu'elle est venüe nous voir dans son in fiochi. Maman m'a consulté sur tout, et elle me traite beaucoup moins en pensionnaire que par le passé. j'ai une femme de chambre à moi. ~~qui me paroit fort bien [illegible]~~ j'ai une chambre et un cabinet dont je dispose, et je t'écris ~~[illegible]~~ à un secrétaire très joli dont on m'a remis la clef, et où je peux renfermer tout ce que je veux. ~~dont je dispose~~ maman m'a dit que je la verrois tous les jours à son lever, qu'il suffisoit que je fusse coiffée pour dîner, parce que nous serions toujours seules, ~~[illegible]~~ et qu'alors elle me diroit, chaque jour, l'heure où je devrois l'aller joindre l'après midi. le reste du temps est à ma disposition, et j'ai ma harpe, mon dessin et des livres, comme au couvent; si ce n'est que la mère ~~[illegible]~~ perpétue n'est pas là pour me gronder, et qu'il ne tiendroit qu'à moi d'être toujours sans rien faire; mais comme je n'ai pas ma sophie pour causer et pour rire, j'aime autant m'occuper ~~faire quelque chose~~. il n'est pas encor 5. heures et je ne dois aller retrouver maman qu'à 7. voila bien du temps si j'avois quelque chose à te dire: mais on ne m'a encor parlé de rien; et sans les apprets que je vois faire, et la quantité d'ouvrieres qui viennent toutes pour moi, je croirois qu'on ne songe pas à me marier, et que c'est un radotage de plus de la bonne joséphine.(2) cependant maman m'a dit si souvent qu'une demoiselle devoit rester au couvent jusqu'à ce qu'elle se mariat, que puisqu'elle m'en fait sortir, il faut bien que joséphine ait raison. il vient d'arreter un carosse à la porte, et maman me fait dire de passer chez elle, tout de suite. ~~[illegible]~~ si c'étoit le Monsieur? je ne suis pas habillée. la main me tremble et le cœur me bat. j'ai ~~toujours~~ demandé à ma femme de chambre si elle savoit qui étoit chez ma mere: vraiment, m'a telle dit, c'est Mr Chas et elle rioit. oh! je crois que c'est lui. je reviendrai surement te raconter ce qui se sera passé. voila toujours son nom. il ne faut pas se faire attendre. adieu jusqu'à un petit moment.

comme tu vas te moquer de la pauvre Cécile! oh! j'ai été bien honteuse: mais tu y aurois été attrapée —

177

ANTOINE DE RIVAROL (1754-1801)

De l'Universalité de la langue française 1784

« Rien n'est comparable à la prose française » : cette forte affirmation résume le message de ce petit ouvrage écrit tout entier à la gloire de la France et de la langue française.

Frédéric II régnait encore sur la Prusse, quand l'Académie des sciences et belles-lettres de Berlin mit le sujet au concours. Jeune séminariste languedocien devenu à trente ans le critique le plus mordant de Paris, Rivarol remporta l'un des deux prix. Son style, vrai feu d'artifice, multiplie les traits éblouissants : « La France méconnaît son génie quand elle se livre à l'esprit de conquête » ; « Quand on règne par l'opinion, est-il besoin d'autre empire ? », etc. D'ailleurs si Rivarol a l'art de la maxime, c'est qu'il a le goût de la synthèse. Il embrasse d'un coup d'œil quinze siècles d'histoire, il définit en quelques pages le génie des nations. Car pour établir la supériorité de la langue française, il faut bien la comparer à ses grandes rivales. Si Rivarol a de l'indulgence pour l'italien, « la plus mélodieuse des langues », s'il trouve des excuses à l'espagnol et à l'allemand, sa causticité est sans pitié pour l'anglais. Le scandaleux Shakespeare se voit qualifié de « génie agreste et populaire ». Quant à la syntaxe anglaise, elle est, paraît-il, « si bizarre que la règle y a quelquefois moins d'applications que d'exceptions ».

La syntaxe française, au contraire, est « incorruptible ». Rivarol n'a pas assez de mots pour louer l'ordre, la construction, la clarté de la phrase française, de la prose française. C'est là qu'il lance sa plus célèbre formule : « Ce qui n'est pas clair n'est pas français. » La poésie, assurément, l'embarrasse un peu, inutile de s'attarder à cet « objet de luxe » ! Mais il devient lyrique quand il parle de cette grande et belle prose classique que « le poids de l'autorité royale » a contribué à former, à fixer. Car chez ce futur émigré, l'esprit des Lumières n'a pas entamé la fidélité monarchiste. Pour lui, c'est Richelieu, ce sont les rois de France qui ont le plus travaillé à la promotion de la langue française. Louis XIV, écrit-il, « fut le véritable Apollon du Parnasse français ».

On devine le revers de la médaille. Emporté par son anglophobie, Rivarol n'a pas pressenti un seul instant l'empire qu'allait prendre la langue anglaise. Ébloui par la rigueur classique, il n'a que des mots de mépris pour les écrivains de la Pléiade, reprochant même à Ronsard « la bassesse de ses figures ».

La Révolution allait faire de Rivarol, par antidote, un journaliste engagé et un penseur politique aux diagnostics « saisissants ». Son œuvre littéraire et son scepticisme l'ont souvent fait mettre au nombre des disciples de Voltaire. Mais ce n'est pas fortuitement qu'il alla mourir à Berlin : n'était-il pas somme toute, au militaire près, le plus parfait épigone de Frédéric le Grand ?

JEAN-DANIEL CANDAUX

Dissertations sur l'universalité de la langue françoise, *qui ont partagé le prix adjugé par l'Académie royale des sciences et belles-lettres le 3 juin, MDCCLXXXIV. [fleuron] à Berlin, chez George Jacques Decker, Imprimeur du Roi. MDCCLXXXIV.*
[*au verso :*] *Imprimé par ordre de l'Académie.* [*p. 1*] Dissertation sur l'universalité de la langue françoise, *par M. le comte de Rivarol, à Paris.* [*p. 3*] Qu'est-ce qui a rendu la langue françoise universelle ? pourquoi mérite-t-elle cette prérogative ? est-il à présumer qu'elle la conserve ? *Prix proposé par l'Académie de Berlin, pour le 1. Janvier 1784.* [*Suit le texte de Rivarol.*] *In-4° : 1 f. blanc, titre, 52 p. ; plus 87 p. (dissertation en allemand de Jean Christophe Schwab, « professeur de philosophie à l'Académie Caroline de Stuttgard »). B.N., Impr. Rés. m. X. 78*
La 2e édition, De l'Universalité de la langue française, *discours qui a remporté le prix à l'Académie de Berlin (décrite comme l'originale par Tchemerzine), est un vol. in-8°, (2) ff. et 92 p. À Berlin, Et se trouve à Paris, chez Bailly et Dessenne, 1784.*

178

PIERRE-AUGUSTIN CARON DE BEAUMARCHAIS (1732-1799)

La Folle Journée ou le Mariage de Figaro 1785

Pierre-Augustin Caron, fils d'un horloger parisien, s'illustra d'abord dans le métier de son père. Il ajouta ensuite à son nom celui de Beaumarchais, et à son premier talent celui d'affairiste, d'agent secret et... d'homme de théâtre avec des « parades » érotiques et bouffonnes (vers 1756-1763) ainsi que deux drames bourgeois, *Eugénie* (1767) et *les Deux amis* (1770). Doué d'une infatigable énergie, capable de mener de front un procès à rebondissements qui lui valut son premier succès d'auteur (*Mémoires contre Goëzman*, 1773-1774), et la rédaction d'une étincelante comédie d'intrigue (*le Barbier de Séville*, 1775), il donna à celle-ci une suite retentissante et qui fut jugée scandaleuse, *le Mariage de Figaro* (1784), tout en cumulant des activités de trafiquant d'armes avec les *Insurgents* américains, d'éditeur de Voltaire (la fameuse « édition de Kehl ») et de fondateur de la Société des Auteurs dramatiques. Désorienté par la Révolution, qui changeait par trop les règles du jeu et traitait les parvenus comme des ci-devant, Beaumarchais acheva sa « trilogie » par un dernier drame, *la Mère coupable* (1792), qui exorcise sous la figure d'un « méchant » caricatural le mal politique d'une ère nouvelle qu'il avait, fût-ce malgré lui, contribué à instaurer : « Figaro a tué la noblesse » (Danton).

Représenté après trois ans de rédaction et trois autres consacrés à des combats contre la censure (1778-1784), *le Mariage de Figaro* fut un des triomphes du siècle. Avec son chef-d'œuvre, Beaumarchais a inventé une dramaturgie nouvelle, que d'aucuns jugeront pré-brechtienne, où l'affrontement violent du maître et du valet se pose en termes de loi, de territoire, de droit à la parole ; mais où également, à l'excès de langage des formules-slogans toujours célèbres, répond la sous-conversation de la relation amoureuse.

L'édition du texte, accompagné d'une Préface rédigée après coup, donna lieu à une seconde bataille. La pièce, après d'innombrables contrefaçons et piratages, fut imprimée presque simultanément à Paris, et à Kehl chez l'auteur. La mise en vente fut autorisée début avril 1785.

JEAN-PIERRE DE BEAUMARCHAIS

La Folle Journée ou le Mariage de Figaro, *Comédie en cinq actes, en Prose, par M. de Beaumarchais. Représentée pour la première fois par les Comédiens Français ordinaires du Roi, le Mardi 27 Avril 1784.* [*épigraphe :*] *En faveur du badinage, /Faites grâce à la raison. Vaud. de la pièce. Au Palais-Royal, chez Ruault, Libraire, près le Théâtre, n° 216. MDCCLXXXV. In-8°, (2) ff.,* LVI (Préface, *puis* Caractères et habillemens de la piece) *- 237 p. Les premiers exemplaires parurent sans figures. Peu après furent ajoutées cinq gravures de Saint-Quentin, dont les dessins originaux sont conservés à la Bibliothèque de la Comédie Française. B.N., Impr., Rés. Yf. 4107 (aux armes de Marie-Antoinette). Manuscrit autographe : B.N., Mss, fr. 12544.*

179

JOSEPH LOUIS LAGRANGE (1736-1813)

Méchanique analitique 1788

Le mathématicien Joseph Louis Lagrange est né à Turin d'une famille d'origine française par son père. Sa vie s'articule en trois périodes principales : ses premiers travaux à Turin (1736-1766), son séjour à l'Académie de Berlin (1766-1787), puis son arrivée à Paris où il restera jusqu'à sa mort.

Dès 1754, il obtient des résultats fondamentaux sur le calcul des variations, complétant l'ouvrage d'Euler de 1744 sur les problèmes isopérimétriques et élaborant un formalisme général (les équations de Lagrange) ; c'est sur ces principes qu'il unifiera la mécanique, plus de trente ans plus tard, dans son chef-d'œuvre, la *Mécanique analytique*. Avec quelques amis, il fonde en 1757 une société scientifique d'où sortira, en 1787, l'Académie Royale de Turin. C'est dans les mémoires de cette société, les Mélanges de Turin (*Miscellanea Taurinensis*, premier volume 1759) que Lagrange publie les principaux mémoires dès sa période turinoise, dont le mémoire sur les maxima et minima déjà cité, un important travail sur le calcul des probabilités, et un mémoire sur la nature et la propagation du son. Ainsi, à vingt-trois ans, il est l'égal des plus grands mathématiciens de son temps, Euler ou D'Alembert, qui le font élire comme membre étranger à l'Académie de Berlin (octobre 1759) dont il est le plus jeune élément. Il restera un fidèle collaborateur des *Miscellanea* jusqu'au quatrième volume (1770).

Dès lors, Lagrange accumule les distinctions académiques : l'Académie des Sciences de Paris lui accorde son grand prix en 1764 pour sa théorie de la libration de la lune, puis récidive en 1766 (solution approchée des inégalités des satellites de Jupiter), en 1772 (il partage avec Euler le prix relatif au problème des trois corps), en 1774 et 1778 (équation séculaire de la lune et perturbations des comètes) ; en 1776, il obtient le grand prix de l'Académie de Berlin.

Pendant sa période berlinoise, Lagrange ajoute à ses travaux sur la mécanique céleste d'autres brillants fleurons. Il élabore la théorie des

fractions continues, résout de difficiles problèmes d'arithmétique, et ses *Réflexions sur la résolution algébrique des équations* (1771) sont à l'origine de la théorie des groupes, développée par Galois dans les conditions que l'on sait, et point de départ de l'algèbre moderne.

L'année qui suit la mort de Frédéric le Grand, Lagrange, sur l'invitation de l'Académie des Sciences, s'installe à Paris en 1787 avec le titre de pensionnaire vétéran de l'Académie. Malgré une période profondément dépressive, c'est à Paris qu'il publie sa *Méchanique analitique*, sommet et couronnement unificateur de tous les efforts des XVIIe et XVIIIe siècles pour construire une mécanique rationnelle embrassant toutes les branches de cette science, statique et hydrostatique, dynamique et hydrodynamique, grâce au formalisme du calcul des variations. Citons la préface de l'ouvrage : « On a déjà plusieurs traités de Méchanique, mais le plan de celui-ci est entièrement neuf. Je me suis proposé de réduire la théorie de cette Science, & l'art de résoudre les problèmes qui s'y rapportent, à des formules générales, dont le simple développement donne toutes les équations nécessaires pour la solution de chaque problème. [...] On ne trouvera point de Figures dans cet Ouvrage. Les méthodes que j'y expose ne demandent ni constructions, ni raisonnement géométriques ou méchaniques, mais seulement des opérations algébriques, assujetties à une marche régulière et uniforme. Ceux qui aiment l'Analyse, verront avec plaisir la Méchanique en devenir une nouvelle branche, & me sauront gré d'en avoir ainsi étendu le domaine. » Mentionnons enfin que dans cet ouvrage, Lagrange se révèle un remarquable historien des mathématiques par une analyse critique détaillée des travaux de tous ses prédécesseurs.

À la différence de beaucoup d'autres scientifiques, Lagrange est peu engagé politiquement pendant la Révolution, mais il fait naturellement partie, à sa création en 1790, de la commission du système métrique qu'il présidera en 1793, après la disparition de ses éléments girondins. Il enseigne aux côtés de Laplace et Monge à l'École Normale, lors de son éphémère existence en 1795, puis est nommé, à sa création, professeur à l'École Centrale des Travaux publics, qui deviendra vite l'École Polytechnique. Tenu en haute estime par Bonaparte, qui disait de lui : « Lagrange est la plus haute pyramide des Sciences Mathématiques », il est couvert d'honneurs sous l'Empire, mais de santé très fragile, il n'accepte pas d'autres responsabilités que l'Institut et le Bureau des Longitudes, dont il fait partie depuis sa création en 1795.

Conscient des difficultés du statut des infiniment petits, il a essayé d'asseoir sur un algorithme formel (la série de Taylor, prise a priori), les bases du calcul différentiel dans ses deux ouvrages, la *Théorie des fonctions analytiques* (Paris 1797) et les *Leçons sur le Calcul des fonctions* (Journal de l'École Polytechnique, 1801), mais ses tentatives dans ce domaine se soldent par un demi-échec et c'est à Cauchy que l'on devra le premier exposé moderne du calcul infinitésimal, reposant sur la notion de limite.

JEAN-LUC VERLEY

Méchanique analitique ; *par M. de La Grange, de l'Académie des Sciences de Paris, de celles de Berlin, de Pétersbourg, de Turin, &c. À Paris, chez la Veuve Desaint, Libraire, rue du Foin S. Jacques. M.DCC.LXXXVIII. Avec approbation et Privilege du Roi. In-4° de XII-512 p. B.N., Impr., Rés. m. V. 309.*

180

CHARLES-AUGUSTIN COULOMB

(1736-1806)

Mémoires sur l'électricité et le magnétisme

1788-1793

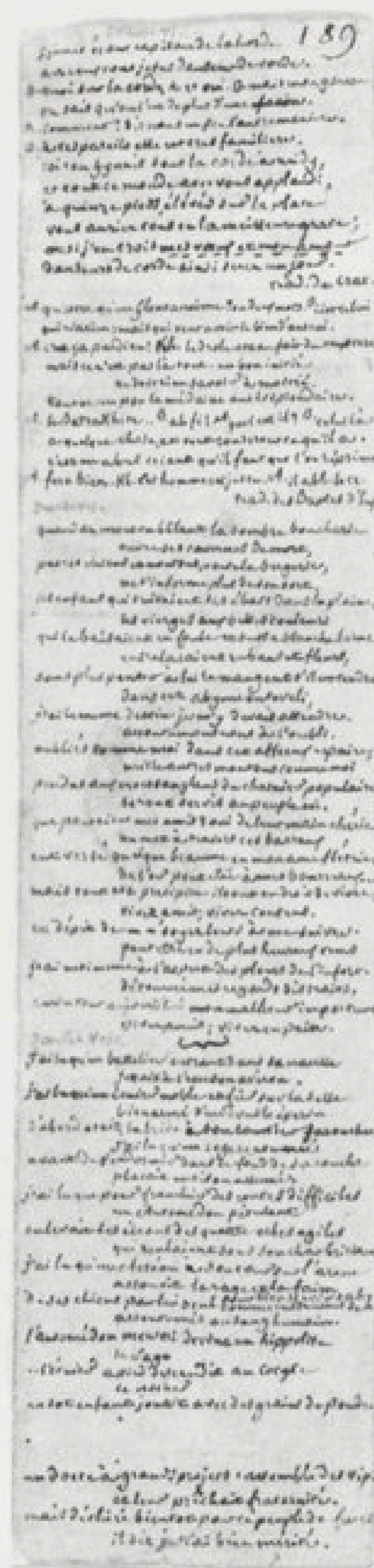
Né à Angoulême, d'une famille originaire de Montpellier, Coulomb n'accéda pas aux vœux de sa mère qui voulait en faire un médecin, mais étudia les mathématiques et les sciences physiques à Montpellier et à Paris, et entra à l'École du Génie à Mézières en 1760. Il servit pendant trente ans comme officier dans le Corps du génie. Le champ d'expérience de Coulomb en Martinique, à Rochefort et ailleurs forma ses idées, et il gagna deux concours à l'Académie des Sciences dont il devint membre par la suite en 1781.

Les études de Coulomb sur la mécanique appliquée précédèrent et influencèrent son travail en physique. La célèbre série des sept mémoires de Coulomb sur l'électricité et le magnétisme fut présentée à l'Académie des Sciences de 1785 à 1791 (publiée en 1788-1793). Dans ces mémoires, Coulomb définissait la loi du carré inverse de la force pour l'électrostatique et le magnétisme, étudiait la déperdition d'électricité et la distribution en surface de la charge sur les corps, et créait une théorie du magnétisme.

De façon plus générale, Coulomb participa à l'articulation et à l'extension de la théorie newtonienne des forces aux disciplines de l'électricité et du magnétisme, et les fit passer du domaine de la science qualitative à la science quantitative. J. B. Biot disait : « C'est à Borda et à Coulomb que l'on doit la renaissance de la vraie physique en France. »

C. STEWART GILLMOR

Histoire de l'Académie royale des sciences... *À Paris, de l'Imprimerie royale. In-4°.*
Année 1785 [publ. 1787] B.N., Impr. R. 3879.
Année 1786 [publ. 1788] B.N., Impr., Rés. R. 1008 bis.
Année 1787 [publ. 1789] B.N., Impr., Rés. R. 1008 ter.



181

181

ANDRÉ CHÉNIER

(1762-1794)

Œuvres poétiques

1788-1794
publ. 1819

Né à Constantinople en 1762, André Chénier gagne la France avec sa famille moins de trois ans plus tard. Il fait de solides études au collège de Navarre, y noue des amitiés durables et prestigieuses. À seize ans il versifie en secret en imitant Homère, Sapho, Virgile ou Ovide. Avant d'atteindre sa vingtième année, il a conçu plusieurs projets : un *Art d'aimer*, des *Bucoliques* à l'instar de Théocrite et de Gessner, des *Élégies*. D'autres viendront se greffer par la suite sans jamais qu'il renonce aux précédents : en particulier deux poèmes d'envergure conformes aux ambitions « philosophiques » du temps, *Hermès* et *L'Amérique*, puis un poème biblique, *Susanne*. Sa muse ne refuse aucune des sollicitations de la poésie sérieuse : seuls les genres lascifs ou légers lui répugnent.

Sous la Révolution, A. Chénier, engagé dans l'action politique, se révèle un prosateur de grand talent : il écrit brochures et articles. Simultanément le lyrisme à la fois collectif et personnel le requiert par le biais de l'hymne ou de l'ode. Il publie l'*Ode sur le Jeu de Paume*, dédiée « À David, peintre » (1791), et l'*Hymne aux Suisses de Chateauvieux*, pièces de circonstance inspirées par des faits d'actualité, la première solennelle, la seconde ironique et vengeresse. Devenu suspect après le 10 août, Chénier continue à agir et à écrire dans la clandestinité, poursuivant une lutte acharnée contre les Jacobins. Il est arrêté et incarcéré en mars 1794. Jusqu'au pied de l'échafaud il essaiera encore sa lyre avec les derniers *Iambes* et mourra sous la guillotine le 7 thermidor an II (25 juillet 1794), laissant après lui une œuvre embryonnaire et posthume.

Éditer la poésie d'André Chénier, c'est à peu de choses près exhumer et ordonner les papiers d'un mort : tâche complexe, voire périlleuse. Le premier à s'y livrer fut Hyacinthe de Latouche dont l'édition des *Œuvres complètes d'André Chénier* publiée en 1819 révéla l'écrivain à la France. Le volume comprenait des pièces et fragments de poésie méthodiquement classés et suivis de « Mélanges de prose ». Était-ce là tout Chénier ?



Dessiné par A. L. Girodet — *Gravé par B. Roger*

PASSAGE DU TORRENT.

N'aie pas peur, je me sens bien fort avec toi.

pp: 183

C'est la notion d'œuvre qui fait problème. Devant l'amas des matériaux l'éditeur doit trancher : ou bien il prélève les seuls extraits jugés dignes d'être lus afin d'offrir l'apparence d'un recueil achevé ; ou bien il n'exclut pas le moindre lambeau pour exhiber aux yeux du lecteur une œuvre intégrale en pleine élaboration à défaut de l'œuvre terminée.

Latouche avait choisi la première solution plus conforme aux exigences de son temps. Le succès fut immense : à l'orée du romantisme le public fit une lecture romantique des précieuses reliques tandis que se constituait la légende d'un Chénier auréolé. Il devint un modèle de prédilection pour plusieurs générations de poètes, après Lamartine et hormis Victor Hugo, de Vigny à Heredia, sans omettre Musset, Guérin, Nerval, ni même Baudelaire. Sainte-Beuve voua un culte durable à « André ressuscité » et rêva d'une édition *idéale* de ses ouvrages.

Descendant du ciel sur la terre, de courageux explorateurs s'étaient mis à la tâche. La progressive exhumation d'André Chénier reste attachée à leurs noms et à quelques dates. 1862 puis 1872 : « édition critique » des *Poésies* par Becq de Fouquières. 1874 : première édition « réellement complète », d'après les manuscrits, des *Œuvres poétiques* par le neveu d'André. 1884 : édition Louis Moland qui réunit intelligemment l'apport de ses devancières.

Après le dépôt des papiers à la Bibliothèque nationale en 1892, le matériau est à portée de main pour l'établissement d'une édition moderne qui satisfasse à la fois les exigences de la recherche érudite et le plaisir du lecteur. Elle se fait attendre malgré Paul Dimoff (*Œuvres complètes* — en fait seulement la poésie —, 1908-1919) : son patient déchiffrage n'exclut pas les erreurs, et le classement malencontreux qu'il adopte provoque un effet d'éparpillement. La « première édition intégrale » des *Œuvres complètes* procurée par Gérard Walter en 1940 accentue les défauts de la précédente. Aujourd'hui deux universitaires, Georges Buisson et Édouard Guitton, ont repris le flambeau, conscients d'accomplir une mission prioritaire : la connaissance exacte d'André Chénier passe par une réédition satisfaisante de son œuvre.

ÉDOUARD GUITTON

Manuscrits, B.N., Mss, n. a. fr. 6848-6851 (4 vol.). Nous avons retenu le premier poème de Chénier, daté d'octobre 1778, Imitation d'Homère *(n. a. fr. 6851, f° 18 r°) ; et les derniers iambes (n. a. fr. 6850, f°s 188-190) sortis de la prison Saint-Lazare dans un paquet de linge avant le transfert de Chénier à la Conciergerie.*
Œuvres complètes d'André Chénier. *Paris, Foulon et Cie, libraires ; Baudouin frères, libraires, 1819. In-8°, (2) ff. de faux-titre et titre, XXIII (notice de Latouche) et 396 p.*

182

GIACOMO CASANOVA
(1725-1798)
Histoire de ma vie
1788-1798

Giacomo Casanova, né à Venise de parents comédiens, a sillonné l'Europe entière, dans une course perpétuelle, allant de conquête en conquête, de femme en femme, de lit en lit, de table de jeu en loterie, d'amour en plaisir, de pactole en misère, de palais en prison. Une vie qui est un prodigieux roman d'aventures, et qui s'achève dans le triste ennui d'un château de Bohême.

Ce vieillard toujours ballotté par le hasard trouve enfin une retraite sûre en devenant en 1785 le bibliothécaire du comte de Waldstein, neveu du prince de Ligne, en son château de Dux. Pour combler l'ennui de cette solitude et oublier les persécutions des domestiques, Casanova trouve un refuge dans l'écriture, noircissant des milliers de pages. Une des premières œuvres écrites à Dux s'intitule précisément *Soliloque d'un penseur* (1786) ; outre divers opuscules, Casanova écrira un long roman en cinq volumes : *Icosaméron* (1788). Il décide aussi de relater l'épisode le plus fameux de son existence, sa spectaculaire évasion des prisons de Venise en 1756 ; c'est pour s'épargner la peine et la difficulté (il avait perdu ses dents) de faire ce récit qui lui était sans cesse demandé que Casanova se détermine à l'écrire. L'*Histoire de ma fuite des prisons de la République de Venise, qu'on appelle les Plombs* est publiée en français à Prague en 1788 et remporte aussitôt un grand succès, suscitant traductions et réimpressions.

Est-ce la gloire, est-ce le plaisir de ressusciter par l'écriture les « folies de jeunesse », alors que sa « vieille âme est réduite à ne pouvoir jouir que par réminescence » ? Casanova commence en 1790 la rédaction de ses mémoires, depuis son plus ancien souvenir à l'âge de huit ans et quatre mois, jusqu'en 1774 avant son retour à Venise où il survivra en devenant espion au service des Inquisiteurs : « Pour ce qui est de mes mémoires je crois que je les laisserai là, car depuis l'âge de cinquante ans je ne peux plus débiter que du triste, et cela me rend triste. Je ne les ai écrits que pour m'égayer avec mes lecteurs ; actuellement je les affligerais, et cela ne vaut pas la peine. » Comme pour l'*Histoire de ma fuite*, et comme l'avait fait Goldoni pour ses *Mémoires*, Casanova choisit d'écrire « en français, et non pas en italien parce que la langue française est plus répandue que la mienne » ; nous sommes à l'apogée du siècle des Lumières, et le français règne encore sur l'Europe. Rédigés, semble-t-il, d'après des notes prises au jour le jour, ses « capitulaires », au rythme de treize heures par jour, les mémoires seront achevés, pour le premier jet, en 1792, mais par la suite sans cesse corrigés, recopiés et retouchés jusqu'en 1798.

Le manuscrit, que Casanova hésita à brûler, comprend dix volumes, soit plus de 4500 pages. Recueilli par le petit-neveu de Casanova, Carlo Angiolini, et cédé par celui-ci en 1821 pour la somme dérisoire de 200 thalers à l'éditeur allemand Friedrich Arnold Brockhaus, il fut publié dans une traduction allemande de Wilhelm von Schütz (1822-1828, elle-même traduite aussitôt en français), puis dans une version française établie par Jean Laforgue, professeur de français à Dresde (1826-1838) ; il s'agit là d'un texte partiel, souvent expurgé, élagué, altéré et défiguré, mais c'est dans ce texte que les *Mémoires* de Casanova ont conquis leur gigantesque audience à travers le monde, et dans toutes les langues. Il faut attendre 1960-1962 pour voir paraître l'édition intégrale établie sur le manuscrit.

On s'est beaucoup interrogé sur la véracité des mémoires. Les recherches des érudits ont pu vérifier l'authenticité de nombreux épisodes. Sans tricher avec lui-même, Casanova s'est mis en scène : « le seul système que j'eus, si c'en est un, fut celui de me laisser aller où le vent qui soufflait me poussait... Digne ou indigne, ma vie est ma matière, ma matière est ma vie... Cultiver les plaisirs de mes sens fut dans toute ma vie ma principale affaire ; je n'en ai jamais eu de plus importante... » Foncièrement lucide et sincère, il se peint et peint, selon Stefan Zweig, « l'univers comme un amalgame de beauté et de hideur, d'esprit raffiné et de sexualité grossière ». Si elle se lit comme le roman d'une vie de plaisir, où le plaisir se communique au lecteur par la verve éblouissante du conteur, par l'habileté avec laquelle il met en scène les anecdotes et par la vivacité des dialogues, l'*Histoire de ma vie* est aussi un précieux témoignage, un incomparable tableau de l'Europe de son temps où Cendrars voyait « la véritable Encyclopédie du XVIIIe siècle ».

THIERRY BODIN

Histoire de ma fuite des prisons de la République de Venise, qu'on appelle les Plombs. *Écrite à Dux en Bohême l'année 1787. À Leipzig, chez le Noble de Schönfeld. 1788. In-8°, 270 p. avec deux gravures par Berka. Édition publiée en fait à Prague. B.N., Impr. Rés., 8° Z. Don 594 (24).*
Histoire de Jacques Casanova de Seingalt Vénitien, écrite par lui-même à Dux, en Bohème. *Manuscrit autographe en 10 volumes d'importance inégale, 4545 pages, présentant quelques lacunes. Le titre ci-dessus cité est à la page 13 ; en page 1, avant la préface, on lit :* « Histoire de ma vie jusqu'à l'an 1797. » *Archives F. A. Brockhaus, Wiesbaden.*
Mémoires de J. Casanova de Seingalt écrits par lui-même. *Ne quidquam sapit qui sibi non sapit. Édition originale. Tome premier [-douzième]. Leipsig, F. A. Brockhaus. Paris, Ponthieu et Comp. Palais Royal, galerie de bois. 1826-1838. 12 volumes in-12. Édition préparée par Jean Laforgue.*
Jacques Casanova de Seingalt Vénitien. Histoire de ma vie. *Édition intégrale. Tome Premier [-Six]. F. A. Brockhaus, Wiesbaden. Librairie Plon, Paris. MCMLX-MCMLXII. 6 tomes in-8 (divisés en 12 volumes reprenant la division Laforgue). Édition annotée par le Dr. et Mme Arthur Hübscher, avec un index raisonné à la fin du vol. XII.*

183

JACQUES-HENRI BERNARDIN DE SAINT-PIERRE
(1737-1814)
Paul et Virginie
1789

Deux enfants s'aimaient d'amour tendre... Un paradis perdu, l'enfance, le jardin d'une luxuriance exotique : tous les éléments d'une topologie du bonheur sont en place. On les trouve enracinés avec précision dans cette île de France (actuellement île Maurice), antipode austral d'une métropole livrée aux superstitions des Lumières.

Lorsque la tempête et le drame font irruption, c'est avec violence que voleront en éclats toutes ces entités considérables que sont la Nature, le Bonheur, la Vertu (prodrome de la grande crise et de bien d'autres tourments).

La bluette est placée en appendice au tome IV d'une œuvre théo-

rique : *Les Études de la Nature* (lors de sa troisième édition, à la date de 1788).

Ce fut le dernier triomphe de la littérature romanesque au XVIIIe siècle, déchaînant un enthousiasme qui n'a guère faibli au siècle suivant.

À l'heure du bicentenaire, on s'interroge sur ce superbe poème en prose. D'aucuns l'ont jugé illisible, un tantinet chromo, d'une sensiblerie démodée, voire « proprement affligeant » (Albert Camus). Si l'ouvrage semble agoniser dans les manuels littéraires, c'est peut-être l'enterrer prématurément.

Le suave Bernardin paraît tout aussi équivoque. Il a navigué sous les Tropiques en bourlingueur, traînant une jeunesse interlope à travers l'Europe entière ; tour à tour royaliste ardent, professeur de morale républicaine en 1794, largement prébendé sous l'Empire. Que de calculs, que de palinodies dans ce personnage qui finit par s'identifier à l'image de l'homme vertueux. Esprit infatué de prétentions nobiliaires, scientifiques, moralisantes ; il est le singe de Rousseau tant il le caricature. Malgré tout, pour s'en tenir au domaine de l'expression littéraire, sa place n'est pas seulement singulière, elle est unique.

On lui est redevable de l'introduction de bien des thèmes d'inspiration romantique. Il renouvelle le sentiment de la nature, s'attachant au grandiose et au sublime alors que le beau seul avait droit de cité. Il crée le premier en date des romans exotiques et maritimes. Il est la source du lyrisme descriptif à laquelle ont puisé Chateaubriand, Flaubert, Loti et tant d'autres. Il dote notre littérature d'un souffle nouveau par sa palette impressionniste, colorée à profusion, et par une langue d'une précision de naturaliste quant au vocable.

Se réclamant du genre littéraire codé qu'est l'idylle pastorale, *Paul et Virginie* ne saurait être réduit à son apparence gracieuse ou pittoresque. Il se trouve que le loup est dans la pastorale, à l'image de l'intrusion de la libido dans l'idéal du pur amour. Saint Augustin n'a pas seulement utilisé le terme de libido, il a souligné la perversion naturelle de l'enfance. Aux yeux d'un autre maître de la vie intérieure, « l'enfant est un monstre polymorphe » (Freud). D'où cet aspect subversif ; cette violence, tantôt larvée tantôt mortifère, qui est propre à l'angélisme, inhérente aux contradictions d'une époque en proie à son idéologie béate.

En somme, un Bernardin sulfureux malgré lui, si l'on songe que le « divin marquis » n'a pas dit autre chose en contant *les Infortunes de la vertu* (1787).

Une histoire d'amour et de mort, assurément passible de lectures plurielles, tel semble être le secret de sa profondeur et de sa résonance mythique.

JACQUES T. QUENTIN

Paul et Virginie, *Par Jacques-Bernardin-Henri de Saint-Pierre. Avec figures.* [*épigraphe :*] ... *Miseris succurrere disco. Æneid. lib. I. Prix, papier* [— *vélin d'Essonne, 6 liv.* — *écu fin d'Essonne, 4 liv.*]. *À Paris, de l'imprimerie de Monsieur. M.DCC.LXXXIX. Avec approbation, et privilège du Roi. In-18,* XXXVI-*243 p., et 4 figures gravées hors texte de Moreau le jeune et Joseph Vernet ; impr. par Didot jeune. Première édition séparée. Collection particulière ; B.N., Impr. Rés. 8° Y².2635.*

Bernardin de Saint-Pierre. Paul et Virginie. *Paris, P. Didot, 1806. In-fol. Édition publiée en souscription à 500 ex. Exemplaire de la femme de l'auteur — fille de l'éditeur — avec les dessins originaux de Gérard, Girodet, Isabey, Laffitte, Moreau et Prud'hon, et les planches en triple état. B.N., Impr., Rés. Atlas Y². 5.*

184

ANTOINE LAURENT LAVOISIER

(1743-1794)

Traité élémentaire de Chimie

1789

Lavoisier est le créateur de la chimie moderne. Jusqu'à la fin du XVIIe siècle, l'alchimie régna à peu près seule dans le domaine de la science. La chimie du XVIIIe siècle, jusqu'à Lavoisier, est dominée par le chimiste allemand Georg-Ernest Stahl (1680-1734) qui, le premier, créa un système de chimie. Lorsqu'un métal brûle, propose Stahl, il perd ce que l'on voit se consumer. C'est ce qu'il appelle le phlogistique. Avec cette simple hypothèse, Stahl rendait compte de tous les grands phénomènes chimiques.

François Rouelle (1703-1770) reconnaissait avec Wilhelm Scheele (1742-1786) quatre éléments : la terre, l'eau, l'air... et le phlogistique. Rouelle établit qu'un sel est le résultat de l'action d'un acide sur une base ou sur un métal. Les chimistes anglais ne restent pas inactifs. Henry Cavendish (1731-1810) découvre l'hydrogène. En faisant brûler l'hydrogène dans l'air, il découvre la synthèse de l'eau. Joseph Priestley (1733-1804), entre autres, isole l'azote de l'air et découvre, en 1774, l'oxygène, et plus tard de nombreux gaz autres que l'air.

En 1757, Joseph Black (1728-1799), continuant les travaux de Van Helmont (1577-1644), découvre le gaz carbonique. Le Suédois Scheele est un brillant expérimentateur et découvre de nombreux corps. Mais la théorie du phlogistique est toujours de rigueur.

Lavoisier va utiliser la balance avec un maximum d'efficacité. Il met à profit le principe de la conservation de la matière, et lance son fameux : « Rien ne se perd, rien ne se crée. » En 1772, il prouve de façon indiscutable que toute combustion à l'air résulte d'une combinaison avec l'oxygène de l'air. En calcinant un métal dans un vase rempli d'air, il constate : 1° que le poids total n'a pas changé ; 2° que le métal a augmenté de poids par la fixation de l'oxygène de l'air ; 3° que le poids de l'air contenu dans le vase a diminué ; 4° que l'augmentation du poids du métal est égale à la diminution du poids de l'air. Cette expérience est d'une importance capitale dans l'histoire de la chimie. Elle met fin à l'existence du phlogistique. Une science nouvelle est née. Après avoir réalisé la synthèse de l'eau et de l'air, Lavoisier montre que ceux-ci sont la somme de corps simples. Il les appelle : éléments. Lavoisier en décrit 23 dans son traité de chimie. Avec Guyton de Morveau, Berthollet et Fourcroy, il fait paraître en 1787 la *Méthode de Nomenclature chimique* qui donne une révision complète de l'ancienne nomenclature.

Lavoisier utilise cette nouvelle nomenclature dans son *Traité élémentaire de chimie* (1789), qui décrit magistralement l'ensemble de son œuvre. Lavoisier a montré également que la respiration est la base de la chaleur animale, et qu'elle est l'objet d'une combustion avec l'oxygène de l'air dont le résultat est l'acide carbonique. À ce titre, il est un des fondateurs de la physiologie.

Antoine Laurent Lavoisier naquit à Paris en 1743. Son père était procureur au parlement de Paris. Il fut reçu avocat en 1764. Il fut initié à presque toutes les sciences exactes. Jussieu lui enseigna la botanique, l'abbé Lacaille les mathématiques et l'astronomie, l'abbé Nollet la physique et Rouelle la chimie. En 1768, il participe à un bail de la Ferme générale et en 1771 il épouse Marie Anne Paulze, fille d'un fermier général. En 1775 il installe à l'Arsenal son laboratoire et commence alors toute une série de travaux qui ne dureront guère plus de quinze ans.

Dès le début de la Terreur, les Fermiers généraux deviennent suspects. À la suite d'une dénonciation, Lavoisier est condamné par le tribunal révolutionnaire. Une demande de sursis est présentée par le chimiste Loysel au tribunal révolutionnaire, mais le président Dumas fait cette horrible réponse : « La république n'a pas besoin de savants. » Lavoisier périt sur l'échafaud le 8 mars 1794. Lorsque, le lendemain, le mathématicien Lagrange apprend la nouvelle, il s'écrie : « Un instant leur a suffi pour faire tomber cette tête, et cent ans ne suffiront pas pour en produire une semblable. »

PHILIPPE ZOUMMEROFF

Traité élémentaire de Chimie, *présenté dans un ordre nouveau et d'après les découvertes modernes ; Avec Figures : Par M. Lavoisier, de l'Académie des Sciences, de la Société Royale de Médecine, des Sociétés d'Agriculture de Paris & d'Orléans, de la Société Royale de Londres, de l'Institut de Bologne, de la Société Helvétique de Basle, de celles de Philadelphie, Harlem, Manchester, Padoue, &c. Tome premier* [*-second*]. *À Paris, chez Cuchet, Libraire, rue & hôtel Serpente. M.DCC.LXXXIX. Sous le Privilège de l'Académie des Sciences & de la Société Royale de Médecine. 2 vol. in-8° de* XLIV-*322 p. pour le t. I ; et* VIII-*pages 323 à 653, plus (2) p. de « Fautes à corriger, & Additions », et* XIII *pl. dépl. Collection particulière et B.N., Impr., Rés. p. R. 818 ou 889 ou 285 (rel. aux armes de Marie-Antoinette).*



185

Antoine-Laurent de Jussieu
(1748-1836)

Genera plantarum [Classification des plantes]

1789

Jussieu le systématicien. Professeur au Jardin du roi, puis directeur du Muséum, il a enseigné la botanique de 1770 à 1826. Issu d'une lignée de cinq naturalistes lyonnais et parisiens, nul besoin de préciser le prénom quand il s'agit de l'auteur du *Genera plantarum*.

La parution de l'ouvrage au mois de juillet 1789 constitue en quelque sorte un autre événement décisif, car bien plus qu'une impulsion à la taxinomie, c'est un ordre nouveau qui est instauré, et pour reprendre l'analyse de Michel Foucault, c'est encore la fin d'un règne ; celui du Discours qui avait jusque-là le privilège de représenter l'ordre des choses. (*Les Mots et les choses,* 1966.)

Bilan de dix-sept années de labeur et de recherches familiales, Jussieu propose ici au monde savant une classification botanique initialement mise en œuvre par son oncle Bernard et revendiquée pour l'essentiel par Michel Adanson.

Il formule surtout en un corps de doctrine les principes féconds qui seront repris pour le règne animal par Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire. Sa méthode dite « naturelle » s'oppose au système artificiel de Linné et demeure fondamentale pour l'histoire des sciences et des idées.

Jussieu parvient à distribuer les quelque 20 000 plantes alors connues en 1754 genres, selon le principe d'une hiérarchie des caractères. Au lieu de suivre les classifications artificielles de ses devanciers, comme celle de Tournefort basée sur l'examen de la corolle ou de Linné qui proposait le « système sexuel », Jussieu s'attache à l'appareil embryonnaire et à des organes comme les cotylédons. En conséquence, le caractère n'est plus prélevé directement sur la structure visible — fleur ou fruit — mais il se fonde sur l'existence de fonctions essentielles et sur des rapports d'importance qui ne relèvent plus seulement de la description. Les caractères étant, selon son expression, « pesés non comptés », avec pour corollaire le principe de leur subordination (un caractère constant l'emportant sur plusieurs variables pris ensemble).

L'ordre de la nature fonctionne désormais selon un concept d'organisation. Ce n'est qu'au siècle suivant qu'on mesurera la portée de cette mutation.

Quant à cette première classification naturelle des Végétaux, lumineuse et solide, elle subsiste encore dans ses grandes lignes bien qu'elle soit quelque peu oubliée. Aujourd'hui, en effet, les objectifs étant atteints, elle ne prête plus à controverse.

Jacques T. Quentin

Antonii Laurentii De Jussieu Regi a consiliis et secretis, Doctoris medici Parisiensis, Regiæ Scientiarum Academiæ Regiæque Societatis Medicæ Parisiensis, necnon Academiarum Upsal. Matrit. Lugd. Socii, et in Horto Regio Paris. Botanices Professoris. GENERA PLANTARUM *secundum ordines naturales disposita, juxta methodum in Horto Regio Parisiensi exaratam, anno M.DCC.LXXIV. Parisiis, Apud Viduam Herissant, Typographum, via nova B. M. sub signo Crucis Aureæ. Et Theophilum Barrois, ad ripam Augustinianorum. 1789. In-8°, 24,* LXXII *(pour l'Introductio), 498 p. et (1) f. d'Errata. Collection particulière (exemplaire annoté) ; B.N., Impr., Rés. p. S. 192.*

186

Emmanuel Sieyès
(1748-1836)

Qu'est-ce que le Tiers État?

1789

Début janvier 1789, dans l'effervescence de la campagne électorale qui précède la convocation des États généraux, la publication du brûlot fait sensation (127 pages, sans nom d'auteur). Édité à quatre reprises en quelques semaines, il s'en débita près de 30 000 exemplaires, dit-on.

De ce classique de la littérature politique européenne, il importe de retenir le texte intégral de la « troisième édition », remanié et avantageusement augmenté.

N'eût-ce été qu'un pamphlet, il aurait offert un tableau des plus incisifs du système des castes sous l'Ancien Régime : « En tout, il n'y a pas deux cent mille privilégiés des deux premiers ordres. Comparez ce nombre à celui de vingt-cinq à vingt-six millions d'âmes, et jugez la question. »

LES DROITS DE L'HOMME ET DU CITOYEN.

Séance du 20 Aoust 1789.

Les représentants du peuple françois, constitués en Assemblée Nationale, considérant que l'ignorance, l'oubli ou le mépris des droits de l'homme, sont les seules causes des malheurs publics et de la corruption des gouvernements, ont résolu d'exposer, dans une déclaration solennelle, les droits naturels, inaliénables et sacrés de l'homme, afin que cette déclaration, constamment présente à tous les membres du corps social, leur rappelle sans cesse leurs droits et leurs devoirs, afin que les actes du pouvoir législatif et ceux du pouvoir exécutif, pouvant être à chaque instant comparés avec le but de toute institution politique, en soient plus respectés; afin que les réclamations des citoyens, fondées désormais sur des principes simples et incontestables, tournent toujours au maintien de la constitution et au bonheur de tous.

En conséquence, l'assemblée nationale reconnoît et déclare, en présence et sous les auspices de l'Etre suprême, les droit suivants de l'homme et du citoyen.

ARTICLE PREMIER.

Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits; les distinctions sociales ne peuvent être fondées que sur l'utilité commune.

II.

Le but de toute association politique est la conservation des droits naturels et imprescriptibles de l'homme; ces droits sont la liberté, la propriété, la sûreté, et la resistance à l'oppression.

III.

Le principe de toute souveraineté réside essentiellement dans la nation; nul corps, nul individu ne peut exercer d'autorité qui n'en émane expressément.

IV.

Séance du 21. Aoust

La liberté consiste à pouvoir faire tout ce qui ne nuit pas à autrui; ainsi l'exercice des droits naturels de chaque homme n'a de bornes que celles qui assurent aux autres membres de la société la jouissance de ces mêmes droits: ces bornes ne peuvent être déterminées que par la loi.

V

La loi n'a le droit de défendre que les actions nuisibles à la société. Tout ce qui n'est pas défendu par la loi ne peut être empêché, et nul ne peut être contraint à faire ce qu'elle n'ordonne pas.

VI.

La loi est l'expression de la volonté générale; tous les citoyens ont droit de concourir personnellement, ou par leurs représentants, à sa formation; elle doit être la même pour tous, soit qu'elle protege, soit qu'elle punisse. Tous les citoyens, étant égaux à ses yeux, sont également admissibles à toutes dignités, places et emplois publics, selon leur capacité, et sans autres distinctions que celles de leurs vertus et de leurs talents.

VII.

Nul homme ne peut être accusé, arrêté, ni détenu, que dans les cas déterminés par la loi, et selon les formes qu'elle a prescrites. Ceux qui sollicitent, expédient exécutent ou font exécuter des ordres arbitraires, doivent être punis. Mais tout citoyen, appellé ou saisi en vertu de la loi, doit obéir à l'instant: il se rend coupable par la résistance.

VIII.

La loi ne doit établir que des peines strictement et évidemment nécessaires, et nul ne peut être puni qu'en vertu d'une loi établie et promulguée antérieurement au délit, et légalement appliquée.

IX.

Tout homme étant présumé innocent jusqu'à ce qu'il ait été déclaré coupable, s'il est jugé indispensable de l'arrêter, toute rigueur qui ne seroit pas nécessaire pour s'assurer de sa personne doit être sévérement réprimée par la loi.

X.

Séance du 20 Aoust

Nul ne doit être inquiété pour ses opinions, même religieuses, pourvu que leur manifestation ne trouble pas l'ordre public établi par la loi.

XI.

Séance du 21. Aoust

La libre communication des pensées et des opinions est un des droits les plus précieux de l'homme. Tout citoyen peut donc parler, écrire, imprimer librement, sauf à repondre de l'abus de cette liberté dans les cas déterminés par la loi.

XII.

La garantie des droits de l'homme et du citoyen nécessite une force publique: cette force est donc instituée pour l'avantage de tous, et non pour l'utilité particulière de ceux à qui elle est confiée.

XIII.

Pour l'entretien de la force publique et pour les dépenses d'administration, une contribution commune est indispensable: elle doit être également répartie entre tous les citoyens, en raison de leurs facultés.

XIV.

Séance du 20 Aoust.

Les citoyens ont le droit de constater par eux-mêmes, ou par leurs représentants, la nécessité de la contribution publique, de la consentir librement, d'en suivre l'emploi, et d'en déterminer la quotité, l'assiette le recouvrement et la durée.

XV.

La société a le droit de demander compte à tout agent public de son administration.

XVI.

Toute société dans laquelle la garantie des droits n'est pas assurée, ni la séparation des pouvoirs déterminée, n'a point de constitution.

XVII.

Les propriétés étant un droit inviolable et sacré, nul ne peut en être privé, si ce n'est lorsque la nécessité publique, légalement constatée, l'exige évidemment, et sous la condition d'une juste et préalable indemnité.

DEVOIRS DE L'HOMME

Aimer Dieu par-dessus tout, et la Patrie comme soi-même.

Soulager l'humanité souffrante, et s'entraider dans tous les tems.

Etre fidelle à la Loi, au Roi, et défendre la constitution au péril de sa vie.

Se méfier des perfides caresses de ce qu'on appelloit autrefois les Grands.

Surveiller les ennemis de la liberté sans craindre de dénoncer leurs conspirations.

Ne juger jamais de leur conversion par leurs sacrifices, et redouter la trahison sous le masque du patriotisme et de la bienfaisance.

Homme-citoyen, voila tes devoirs; souviens-toi que tu as brisé tes fers, et que les despotes de la France étoient sans humanité, parce que le peuple étoit sans courage.

Le doigt de l'Eternel
Ces droits que depuis peu
Il nous prescrit
Dociles à sa voix,

a gravé dans nos cœurs
nous avons su reprendre;
de les défendre;
nous serons les vainqueurs.

A Paris chez Bance, Rue St. Séverin No. 25.

pp: 187 Mais l'ouvrage devait incarner les revendications radicales d'un Tiers État d'autant plus impatient de s'émanciper qu'il est ici conçu comme étant l'expression de la nation entière. N'est-ce pas la légitimité politique de la Révolution, et comme sa définition même ?

Qu'est-ce que le Tiers État ?, ou comment savoir jusqu'où aller trop loin. En cette aube démocratique et égalitaire, une entité nouvelle dont la fortune sera immense est appelée à supplanter le roi de droit divin : la « nation ». Face à une bourgeoisie ambitieuse et frustrée, face aux « patriotes », le roi est nu.

C'est « un véritable cri de guerre », selon l'expression de Tocqueville. À commencer par l'incipit fameux, lequel doit être restitué à Chamfort qui l'a inspiré et forgé ; ce dernier use en maître des ressources du paradoxe sous forme de trois formules polémiques qu'il s'ingénie à faire claquer comme autant de slogans. Fondée sur le bon sens, la démonstration requiert une logique implacable, comme pour mieux donner au parti-pris les allures de l'évidence et de la vérité :

« Qu'est-ce que le Tiers État ? — TOUT.

Qu'a-t-il été jusqu'à présent dans l'ordre politique ? — RIEN.

Que demande-t-il ? — À ÊTRE QUELQUE CHOSE. »

Ce « quelque chose » benoîtement glissé dans le syllogisme de l'amertume ne saurait être anodin, car il engage l'action.

Aux yeux de Sieyès, il oriente de surcroît un projet idéologique dont les consignes seront fidèlement suivies, à la lettre. S'ensuit l'énoncé fondateur d'un régime représentatif. Sieyès est l'inventeur de la représentation moderne et d'une pratique politique sur laquelle nous n'avons cessé de vivre. À cet égard, il est l'un des pères de notre droit public.

Enfin, le Tiers devra s'ériger en « Assemblée nationale » (on peut y lire le terme pour la première fois), puis promouvoir une constitution.

Issu de la petite bourgeoisie provinciale (Fréjus), sans vocation religieuse, l'abbé Sieyès s'est heurté dans sa carrière ecclésiastique au verrouillage nobiliaire. Vicaire général du diocèse de Chartres, il fréquente clubs et salons gagnés aux idées nouvelles, caressant les espérances d'une carrière politique à défaut de promesses épiscopales. Bien qu'appartenant au Clergé, il est élu député du Tiers, avant d'être proclamé président de l'Assemblée nationale. Il collabore de façon décisive à la Déclaration des droits de l'Homme et au découpage administratif de la France par départements.

Sieyès « la taupe », disait Robespierre, manœuvre dans l'ombre. Pendant la Terreur, il se terre. Dans sa volonté d'infléchir le destin de la Révolution qu'il contribua non seulement à déclencher mais à laquelle il allait mettre fin, il refait surface à dix ans d'intervalle : c'est le coup d'État du 18 brumaire dont il se fait l'auxiliaire grassement rétribué ; consul, sénateur, comte d'Empire, donation du château de Crosne, etc. Proscrit par Louis XVIII, il se morfond en exil à Bruxelles ; la Révolution de 1830 permet au patriarche de rentrer à Paris. Il y meurt à l'âge de quatre-vingt-huit ans dans l'indifférence générale. Disgrâce perpétuée outre-tombe par ce purgatoire éloquent : par exemple, aucune rue de la capitale ne porte son nom, alors que tant de quidams, tant de régicides insignes...

Que Sieyès soit tenu en suspicion, le fait est qu'il tient de l'énigme. Même si nous saisissons mieux aujourd'hui l'ambiguïté fertile de *Qu'est-ce que le Tiers État ?* Voilà un texte qui aura été fort « sollicité », tant par l'historiographie marxiste (on songe au schéma classique de la lutte des classes) que par les doctrinaires de la Restauration ou du libéralisme (domination des notables, sans rupture avec les assises économiques et sociales de l'État).

Plus inquiétant est l'ostracisme dont sont frappés les privilégiés (qu'il convient de traiter en ennemis de l'ordre commun), car déjà se dessine en filigrane la dualité de la Révolution. Chamfort s'est exprimé en une repartie sanglante sur cet arbitraire promis à la postérité que l'on sait : « Sois mon frère, ou je te tue. »

Au reste, la résistance des faits et bien des illusions doctrinaires devaient contrecarrer les rêves exaltés de la première génération révolutionnaire (« Prolem sine matre creatam »). Non sans mérite, l'abbé Sieyès céda au vertige de la députation ; homme d'État, il eut l'audace de conjuguer pensée et action. Et pour reprendre Cioran : « Au-delà de leur stade virtuel, pensée et action se dégradent et s'annulent : l'une aboutit au système ; l'autre au pouvoir. Deux formes de stérilité et de déchéance. »

JACQUES T. QUENTIN

Qu'est-ce que le Tiers État ? *Troisième édition. [Paris, mai 1789]. In-8°, 180 p. B.N., Impr., 8° Lb*[39]*. 1086 c.*
1[ère] *éd. sans nom d'auteur, B.N., Impr., Rés. 8° Lb*[39]*. 1086.*

187

DÉCLARATION DES DROITS DE L'HOMME ET DU CITOYEN 1789

Avec la *Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen*, l'Assemblée Constituante complète et systématise ce qu'elle a entrepris les 17 juin et 4 août 1789, c'est-à-dire le coup de force par lequel elle s'est emparée de la souveraineté et la destruction de la vieille société organique. Avec solennité, dans un style sobre et élégant, sont posés là les droits imprescriptibles possédés par l'individu en société que la loi va garantir.

Une semaine de débats suffit à poser les maximes de ce code universel : le principe d'une déclaration des droits précédant la constitution acquis en juillet et celui d'une déclaration des devoirs repoussé le 4 août, le 19 août l'Assemblée décide d'adopter comme base de discussion, alors que les projets se multiplient, le projet de son 6[e] bureau, déjà un texte collectif. Les 20 et 21 août, le préambule et les six premiers articles sont rédigés ; le 22 voit définir les garanties judiciaires ; du 22 au 24 ont lieu les débats les plus animés, ceux sur la liberté d'opinion et la liberté de presse qui remettent en cause le monopole religieux du catholicisme ; le 26 août, enfin, sont adoptés, par des députés pressés d'en finir, les derniers articles parmi lesquels est ajouté in extremis le 17[e] garantissant la propriété.

Le vote de ce texte abstrait — Sieyès a fait ressentir à l'Assemblée les difficultés que recelait cette entreprise — a suscité bien des fractures parmi les hommes de 89. Malgré l'intention d'élaborer un texte valable pour tous les hommes dans tous les milieux et dans tous les temps, ce sont les circonstances de son élaboration qui commandent son abstraction et sa radicalité : les Constituants avaient à ancrer leur pouvoir face au roi avant de rédiger la première constitution écrite de notre histoire, et ce sans affronter directement le séculaire pouvoir monarchique, d'où le détour par l'abstraction juridique du droit naturel pour contourner l'histoire.

L'économie du texte est celle de l'incomplétude, son cœur le lieu de tensions qui régissent encore la vie de la démocratie française : celles entre souveraineté et individu-citoyen, entre public et privé, entre les postulats de la démocratie — une société fondée sur des individus libres et égaux en droit — et l'inégalité sociale perpétuellement renaissante. C'est aussi là ce qui constitue la richesse et l'actualité de son inspiration : devenue texte constitutionnel en 1946, la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* continue de nourrir un nécessaire processus d'adéquation entre les principes démocratiques et les contraintes du monde moderne.

YANN FAUCHOIS

Déclaration des Droits de l'Homme, et Articles de Constitution présentés au Roi, Avec sa réponse Du 5 Octobre soir. *À Paris, Chez Baudouin, Imprimeur de l'Assemblée Nationale, rue du Foin S.-Jacques, N° 31. 1789. In-8°, 1 f. de titre, 8 p. (Extrait des procès-verbaux de l'Assemblée Nationale, Des 20, 21, 22, 23, 24, 26 Août & premier Octobre 1789. Déclaration des Droits de l'Homme en société), 6 p. (Extrait des procès-verbaux de l'Assemblée Nationale, Des 9, 11, 12, 14, 17, 21, 24, 27, 30 Septembre et 1 Octobre 1789. Articles de Constitution) plus 1 p. non chiffrée (Réponse du Roi). B.N., Impr. 8° Le*[29]*. 248. Placard :* ibid., *Fol. Le*[29]*. 249.*

188

Constantin François de Chasseboeuf comte de Volney

(1757-1820)

Les Ruines ou Méditation sur les révolutions des Empires

1791

L'oubli qui, sitôt dissipée l'écume des temps, recouvre fréquemment les célébrités d'époque vient attester du sérieux de l'histoire qui ne se laisse pas si aisément prendre en même temps qu'il confère à l'homme délesté la légèreté nécessaire pour poursuivre le cours de ses destins. On s'en remet le plus souvent à cette instance comme à une force sacrée de survie, mais, parfois, il se fait que la protestation l'emporte et que l'histoire elle-même exige réparation, une part non négligeable de son enseignement s'étant perdue en la personne d'un homme un peu trop rapidement passé à la trappe. Il en va ainsi pour Volney, car Volney (éloquente contradiction de Voltaire et de Ferney) en son temps fut célèbre et célébré, même si, aujourd'hui, sa tentative est recouverte d'une poussière tenace. Mais le parti de Volney, ses incursions, la flamme de sa pensée, la pureté de sa phrase, tout cela est vivant et efficace pour qui sait entendre. Un soupir de grandeur et de noblesse a habité le monde, une voix sans concession s'est élevée dans les périodes troublées qu'elle a traversées et elle a porté loin, jusqu'à nous en vérité, et, si les contemporains de son énoncé ont pris sur eux de se soumettre à ses leçons, à nous incontestablement de la rejoindre. Volney a contre lui le dérisoire des nomenclatures et la pauvreté en ferveur participante de trop de ceux qui ont voulu approcher son œuvre. Ce n'est qu'un idéologue, lancera-t-on, et, même si une vérité là se donne, on n'a encore rien dit alors de cet homme qui, contrairement à la légende, n'est ni sec ni froid, lui qu'une passion intérieure ne cesse de brûler, de même que son style aussi vibrant qu'altier, sa pensée toujours audacieuse n'ont que très peu à voir avec les caricatures que l'on en propose. Volney paie en réalité un lourd tribut à la beauté de son caractère qui est tout de retenue: il pousse à ses extrêmes la fierté propre au retrait. Et aussi bien il est victime de sa génération (celle qui naît entre 1753 et 1757 et meurt entre 1820 et 1827 et qui, toutes pentes de l'esprit confondues, rassemble en un saisissant quatuor les talents contradictoires et hautement complémentaires de Joseph de Maistre, Joubert, Ramond de Carbonnières et Volney) qui gêne tant les commentateurs comme elle agresse la fausse cohérence d'un retard spécifique à la France dans l'épanouissement progressif du romantisme à l'égal de la génération qui la suit immédiatement (Madame de Staël, Benjamin Constant, Chateaubriand et Senancour, autre fameux quatuor), tout cela d'un revers de réel balayant l'idée reçue d'une poussée romantique née de rien, en 1820, sans antécédence notable malgré Rousseau, anéantissant par là même le concept le plus creux et le plus frileux qui soit, celui de préromantisme. Volney, c'est à dire et relever, ce n'est pas un lapsus, fut idéologue *et* romantique, en vérité le parfait devancier de Stendhal. Né dans le Maine en 1757, Volney, tôt orphelin, connut une enfance qui ne fut guère heureuse, mais, à rebours, il apprit à lutter contre une santé délicate, ne se détournant jamais de l'étude sauf pour affermir son corps comme s'il se préparait déjà à son destin. C'est en Orient en effet, en Égypte et en Syrie plus précisément, où, jeune homme fortuné, il s'était porté pour voir et méditer, qu'il découvrit sa pensée. Un fond de mélancolie la baigne que contrebalance immédiatement une fermeté pleine de stoïcisme. De ce voyage Volney ramène son premier chef-d'œuvre (*Voyage en Syrie et en Égypte,* 1787) qui pousse à son paroxysme la précision dans l'observation, donnant de l'Orient réel la vision la plus fidèle, et déjà lui rêve à la précarité des faits humains. C'est en 1791 que paraissent *Les Ruines*, ce bréviaire de la pensée philosophique et politique du XIXe siècle, s'ouvrant par une frémissante invocation des ruines physiques, ces restes foudroyés de grandeurs millénaires, se prolongeant par la célèbre évocation crépusculaire de Palmyre, et Volney qui brasse les époques de l'histoire de l'humanité, qui suscite l'intervention d'un Génie lui permettant de mieux considérer la course du temps et partout le travail de la régression minant les peuples et craquelant les masques, jusqu'à l'instant qui s'ouvre, celui des États Généraux, et c'est l'irruption du monde révolutionnaire dans la sphère de la pensée avec pour corrélat l'émancipation des nations et leur parfaite concorde. Volney fait là sa part à sa propre expérience politique comme à ses vœux, à son défi, qui l'ont toujours vu et le verront toujours s'efforcer en faveur des mêmes vertus, s'avançant lui, l'homme de pensée, au premier rang de l'action, aux côtés de Mirabeau et de Bonaparte (auxquels le lièrent des liens d'affection qu'il n'hésita pas un instant à briser quand il vit en péril les principes mêmes de cette action). Dans ses *Leçons d'histoire* (1800), son troisième grand livre, Volney revient encore sur le caractère sacré de la loi, lui qui n'a jamais dévié dans ses convictions (contre la tyrannie, contre la religion sans répit tant ce sont là les deux principales causes de la nuit de l'esprit), lui pour qui tout fut combat, voyageur malgré sa santé, homme public en dépit de son âme contemplative, lui qui rapporta à l'orientalisme, à la philosophie comme à la littérature le poids d'une vision singulière, le feu d'une pensée éprise de liberté, l'appétit de salut collectif dont, au tournant houleux du siècle, il avait su préserver intact en son for intérieur le germe à infuser dans les esprits pour la santé du monde futur.

Yves Peyré

189

Les Ruines ou Méditation sur les révolutions des Empires ; *Par M. Volney, Député à l'Assemblée Nationale de 1789. A Paris, Chez Desenne, Volland, Plassan... Août-1791. In-8°, XVI-410 p., pl. gravée par P. Martini et cartes. B.N., Impr. *E 3577.*

189

Claude-Joseph Rouget de Lisle

(1760-1836)

Chant de guerre pour l'Armée du Rhin

1792

Après des études littéraires, Rouget de Lisle choisit la carrière militaire et se retrouve, sous la Révolution, officier du génie. Un moment emprisonné sous la Terreur, il est libéré, puis blessé en 1795 au cours de l'affaire de Quiberon à laquelle il prend part. Il se fixe à Paris après la Révolution, s'occupant surtout de littérature et de musique qu'il pratique en amateur. Il est l'auteur de plusieurs chants révolutionnaires, de romances, de quelques pièces de théâtre et de livrets d'opéra.

En avril 1792, le jeune officier se trouvait à Strasbourg dans l'armée chargée de la défense du Rhin. Invité à dîner chez le maire de la ville le jour même de la proclamation de la guerre, il lui fut demandé par les convives

qui connaissaient ses talents de musicien amateur et de poète de composer un chant en rapport avec les idées nouvelles et les motifs de la guerre. Rentré chez lui, Rouget de Lisle écrit aussitôt six couplets qu'il met sur-le-champ en musique pour une voix seule. Publié d'abord à Strasbourg, ce chant se répandit très vite par voie orale, mais aussi par les nombreuses copies que l'on en fit et les éditions qu'en donnèrent les journaux du temps. De là sans doute, dès les origines, l'existence de versions sensiblement différentes les unes des autres.

En tout cas, ce *Chant de guerre pour l'Armée du Rhin*, appelé aussi alors *Hymne à la Liberté* ou *Hymne de la République*, devint vite populaire dans toutes les armées républicaines. Les volontaires marseillais se rendant à Paris l'avaient adopté : « ils le faisaient entendre dans tous les villages qu'ils traversaient et ces nouveaux bardes ont inspiré ainsi dans les campagnes des sentiments civiques et belliqueux », écrit *La Chronique de Paris* du 30 juillet 1792.

Le chant de Rouget de Lisle devint alors l'*Hymne des Marseillais* ou la *Chanson des Marseillais*, puis, plus simplement, *La Marseillaise* : c'est le peuple de Paris qui lui donna son titre définitif. Il lui faudra attendre toutefois la Troisième République (14 février 1879) pour être reconnu comme le chant national français.

JEAN MONGRÉDIEN

Chant de Guerre pour l'Armée du Rhin, *dédié au Maréchal Lukner. À Strasbourg, De l'Imprimerie de Ph. J. Dannbach, Imprimeur de la Municipalité. 2 ff. obl. (192 × 264 mm.) Collection particulière.*

190

GEORGES JACQUES DANTON

(1759-1794)

Discours sur la mort de Le Peletier de Saint-Fargeau

1793

La Révolution française est l'un de ces éléments phares qui, dans l'histoire, marquent à la fois une syncope et un éclaircissement. Débordant d'assez loin le cadre national, elle est un moment majeur dans la destinée du monde, projetant sur la grisaille de l'événementiel, et avec une force rarement égalée, la beauté sans borne des lumières de l'esprit. C'est une césure implacable qui, réaccordant l'homme à lui-même, précipite une forme inattendue de sérénité au cœur du chaos. C'est le temps de l'homme hors mesure qui est la norme du vivant, c'est le temps des héros, c'est le temps de l'homme Danton qui, avec ses trois pairs (Marat, Robespierre, Saint-Just), traite avec l'histoire de l'histoire et qui, mieux que ses trois compagnons de grandeur, nous apparaît comme une authentique visitation shakespearienne — passant clair parmi l'effroi. Ce destin brûlé, soumis aux lois de la raison, du désir et de la mort, s'excepte à titre d'exemple du déferlement de l'exception. En 1789, Danton a trente ans, il est avocat aux Conseils du roi, il est au sommet d'une étonnante réussite bourgeoise à laquelle de lui-même — autant que les événements le lui imposent — il met un terme. Danton sur l'heure est appelé, et pour les cinq années qu'il lui reste à vivre, il est comme paré de cette haute et double mission qu'il semble à lui-même s'être fixé : tutoyer l'histoire aussi bien que la nation. Danton, qui n'a eu de cesse de le répéter, fait alors don de sa vie, le sacrifice auquel il consent est la ratification par le sang, le sien propre, d'un pacte sacré. Par les contours extérieurs de sa personne, par l'étendue de sa culture et de ses dons, il domine de très haut les assemblées. Ce géant qui plane est à l'abri des tentations les plus médiocres et, à l'instant d'imposer ses vues, il s'efface. C'est à la nation, concept qu'il a si puissamment contribué à édifier, qu'il fait place, il n'a d'autre vœu que de l'incarner, et ce corps et cet esprit offrent ce qu'ils ont de plus élevé comme organe : la voix. Danton remet à la nation française la fureur et la paix de sa voix et, alors qu'il soulève les assemblées, emplissant les esprits de crainte et d'espoir, c'est la nation qui parle. Il en est dans la tourmente le fils le plus digne. Danton n'est pas un homme de cabinet, il est peuple, il a la sauvagerie et la grâce du peuple. C'est ainsi que de ses lèvres vont tomber, à tout instant de gravité, les paroles les plus lourdes, les plus justes, les mieux pesées. Danton ne s'encombre pas de l'écrit, parfois quelques mots tracés à la hâte, le plus souvent il laisse se répandre dans l'oreille des temps ce qu'exige le moment, ce que convoitera le futur. Des hommes consignent quelques-uns de ses discours, à la Législative, à la Convention, au club des Jacobins, leur main fixe cette parole qui fulgure. Ce qui frappe toujours chez Danton, c'est la clairvoyance exceptionnelle avec laquelle il voit l'histoire, la rapidité et l'à-propos de ses ripostes, la profondeur admirablement conciliatrice de son esprit. Jamais Danton ne vit sans frémir mourir un homme, toujours il admit la rigueur la plus terrible, en lui nulle crainte, pas la moindre précaution pour soi, mais la tentative encore et toujours de trouver le point d'ancrage d'une paix qui fût la vérité de l'homme. Dans le discours du 21 janvier 1793 (tenu donc le jour de la mort de Louis XVI dont il avait sans réserve voté la fin), évoquant au départ la mort d'un ami assassiné la veille, il s'élève aux préoccupations les plus hautes de l'heure : il prêche la cohérence nationale, il s'efforce de montrer que le véritable ennemi du peuple, ce sont les tyrannies d'Europe qu'il faut anéantir. Danton dépasse le simple événement, il appelle de ses vœux un minimum de compréhension réciproque entre les diverses tendances révolutionnaires et de clarté dans les esprits. Ses discours ont la beauté de pensée et la justesse d'expression des plus nobles traités philosophiques. Danton est une âme double : il est tout de feu et parfaitement habité par la lucidité. Sa mort marquera la fin de la Révolution en ce qu'elle implique celle de Robespierre (l'un et l'autre étant les deux termes complémentaires de l'entité Révolution, sans l'un, l'édifice, déséquilibré, ne pouvait qu'aller à sa ruine), elle-même brisant définitivement l'allant collectif d'un peuple appliqué à rétablir l'homme et le monde dans la parité de leur dialogue. La pureté de Danton, l'éclat singulier de son passage ont beaucoup fait rêver : de Büchner à Pierre-Jean Jouve. Le 10 août, en septembre 1792, durant toute l'année 1793, Danton a sauvé son pays autant qu'il l'a façonné. Quand sa tête fut tombée dans la sciure, il n'y eut plus place pour aucun soubresaut salvateur, seul l'étranglement prévalut, celui qui, le 9 thermidor, rendit muet Robespierre au rappel lancinant du meurtre de son ami. En cinq ans Danton avait consumé sa vie, s'en était remis tout entier à la nation, le halo d'incandescence qui cernait sa personne n'a jamais cessé d'accompagner sa mémoire.

YVES PEYRÉ

La Gazette nationale ou le Moniteur universel. *Vendredi 25 janvier 1793. B.N., Pér., Fol. Lc². 113 (vol. 6).*

191

Maximilien de Robespierre

(1758-1794)

Deux rapports faits au nom du Comité de Salut Public

1794

Encore aujourd'hui prétexte à de violentes divergences d'opinion, Robespierre, né à Arras le 6 mai 1758, semble jouir [?] d'un statut beaucoup plus passionnel que véritablement historique. On peut, certes, rappeler les jalons essentiels de sa courte vie : sa réception comme avocat au barreau d'Arras (20 août 1781), son élection aux États Généraux (26 avril 1789) puis à la Convention (5 septembre 1792), son entrée au Comité de Salut Public (27 juillet 1793) et — exactement un an plus tard — sa chute, immédiatement suivie de son exécution (28 juillet 1794)... On n'aura cependant dit ni qui il était, ni ce qu'il pensait, ni à quoi il croyait. Plutôt solitaire, aussi éloigné de l'amour que Danton en était goulu ; démocrate politique, tôt convaincu de l'impossibilité d'un accommodement avec la royauté, mais mal à l'aise devant les difficultés économiques qu'il ne sut pas résoudre ; hostile au catholicisme institutionnel fauteur d'abus, mais tout aussi opposé au voltairianisme de la plupart de ses compagnons de route, et par sa spiritualité toute rousseauiste renforçant bientôt chez eux la haine qu'avait déjà éveillée en plus d'une occasion son incorruptibilité morale ; emporté dans la spirale de la Terreur qu'il avait imposée, jusqu'aux iniques décrets de Prairial qui légalisaient l'arbitraire, mais point seul responsable d'un sang qu'à la fin ses ennemis le poussèrent à verser pour plus sûrement le perdre (comme l'a bien vu Lamartine) : on n'en finirait point de tenter de dresser de cet homme énigmatique un portrait équilibré. En finirait-on, d'ailleurs, qu'aucun des deux camps extrêmes, pour lesquels Robespierre continue d'être ou un prophète ou un dictateur, ne se déclarerait satisfait. C'est que sur Robespierre ne se concentre, à vrai dire, rien de moins que l'identification de la France à cette Révolution qu'elle n'a pas encore « digérée ». Ni l'Empire, ni l'interminable conservatisme du XIX[e] siècle n'ont pu étouffer les questions que la destinée de Robespierre continue de poser sur la nature morale de l'homme.

L'écrivain Robespierre est plus grand par ses idées que par son style, tributaire à plus d'un égard de l'enflure rhétorique et « sensible » du XVIII[e] siècle. Mais ses discours, réunis dans l'édition de ses *Œuvres* enfin complétée, nous transmettent l'image, l'ardeur et jusqu'aux maladresses d'un homme obstiné à convaincre et à vaincre, comme on le voit dans les rapports retenus ici, et tous deux essentiels pour la connaissance de sa pensée ; il présenta l'un, sur la nécessité de la morale politique, le 17 [et non le 18] pluviôse an II (5 février 1794) ; dans l'autre, le 18 floréal (7 mai), il posa la croyance en l'Être suprême et en l'immortalité de l'âme comme condition nécessaire du bonheur national. Pour savoir, résolument, ce que l'on pense de Robespierre, plutôt que de compter les victimes de la Terreur, il faut lire ces textes vibrants de foi, et dont la provocation est autrement fondamentale.

Patrick Berthier

Convention Nationale. Rapport Sur les principes de morale politique qui doivent guider la Convention nationale dans l'administration intérieure de la République, *fait au nom du Comité de Salut Public, le 18 Pluviôse, l'an 2[e] de la République, par Maximilien Robespierre ; Imprimé par ordre de la Convention nationale. Brochure in-8° de 31 p. B.N., Impr. 8° Le[38]. 688. Convention Nationale. Rapport fait au nom du Comité de Salut Public, par Maximilien Robespierre,* Sur les Rapports des idées religieuses et morales avec les principes républicains, et sur les fêtes nationales. *Séance du 18 floréal, l'an second de la République française une et indivisible. Imprimé par ordre de la Convention nationale. Brochure in-8° de 31 p. B.N., Impr. Z Le Masle 351(8).*

192

Louis Antoine de Saint-Just

(1767-1794)

Rapports faits à la Convention

1794

Né à Decize (Nièvre), Saint-Just a surtout vécu à Blérancourt (Aisne), bourg rural du Noyonnais où la maison familiale est encore visible. Les paysans les plus démunis dont il a pris le parti l'envoient siéger à la Convention. À vingt-cinq ans, il en est le benjamin. Collaborateur de Robespierre, il impose dès son premier discours un art oratoire insolite dont les formules coulées dans le bronze font mouche. Son efficacité en fera l'un des porte-parole préférés du Comité de Salut Public (véritable gouvernement de l'an II) où il entre en juin 1793. Il est emporté lors de la journée du 9 thermidor et guillotiné, à moins de vingt-sept ans, le lendemain 28 juillet 1794. Ses *Rapports faits à la Convention* constituent la part importante d'une œuvre à caractère essentiellement politique.

Pendant la Révolution, les plus grandes décisions (déclaration de guerre, procès du roi, etc.) peuvent tenir à l'impact d'un discours. Dans l'enthousiasme de séances houleuses où le public massé dans les tribunes exprime bruyamment ses préférences, les députés votent souvent l'impression des plus beaux morceaux d'éloquence et en décident la diffusion. Les ténors de l'Assemblée connaissent alors la renommée populaire. Les indicateurs de police font savoir qu'on s'arrache les rapports de Saint-Just « à quelque prix que ce soit ». Faveur qui explique cette édition — inhabituelle sous une telle forme — dont l'auteur a réservé certains exemplaires à ses amis politiques comme en témoigne celui qui porte la mention écrite de sa main « Guibert peintre » (coll. part.).

Le contenu de ces rapports est arrêté collégialement dans les Comités (Comité de Salut Public et quelquefois aussi Comité de Sûreté Générale) par des hommes de sensibilités politiques différentes, voire opposées, mais le rapporteur marque de sa personnalité aussi bien la forme que le fond.

Ce recueil ne comporte ni les grands textes de 1793 (*contre les Girondins, pour le gouvernement révolutionnaire*), ni le discours, superbe, commencé le 9 thermidor, mais il est tout à fait représentatif de cet art oratoire où la menace est magistralement mêlée aux perspectives lénifiantes de lendemains vertueux (*sur les factions de l'étranger*). Il témoigne aussi du caractère politique de l'argumentation (*contre Danton*) et des préoccupations sociales de Saint-Just (*décrets de ventôse*). Le rapport du 13 ventôse est sur ce point particulièrement précieux. Il n'est pas, comme on l'a dit, texte de circonstance, car la minute, corrigée de la main de l'auteur, en montre bien le caractère personnel et volontariste.

Bernard Vinot

Rapports Faits à la Convention Nationale, *au nom du Comité de Salut Public, Et des Comités de Sureté Générale et de Salut Public, réunis ; Par Saint-Just. Imprimés par ordre de la Convention. À Paris, Chez R. Vatar et ass., impr. du Comité. An 2 de la République. In-32, 288 p. Collection particulière ; B.N., Impr., 8° Le[38]. 763.*

193

Henri Grégoire

(1750-1831)

Rapports sur les destructions opérées par le Vandalisme

1794

Au beau milieu de la tourmente révolutionnaire, un homme ose élever la voix et se dresser contre la barbarie. Ce n'est ni le premier, ni le dernier des combats de cet homme audacieux et courageux.

« Né plébéien » dans le petit village de Vého près de Lunéville, Henri Grégoire est instruit par le curé d'Embermesnil auquel il succèdera en 1782. Il gardera toujours de ces premières années de formation une passion pour l'instruction. S'intéressant au sort des juifs lorrains, après un premier *Mémoire* en 1779, le curé d'Embermesnil publie en 1788 son *Essai sur la régénération physique, morale et politique des juifs*, couronné par la Société royale des Sciences et des Arts de Metz ; c'est le premier grand coup porté contre l'antisémitisme : Grégoire prône une complète assimilation.

Député du clergé de Nancy aux États Généraux, il est un des artisans de la réunion du clergé au Tiers État. Il fait proclamer l'émancipation des juifs qui deviennent « citoyens français ». Il s'enflamme pour une autre cause ; président de la Société des Amis des Noirs, il fait reconnaître les droits politiques et civils pour les « gens de couleur ou sang-mêlé », et entame le combat contre l'esclavage. « Les âmes ont-elles une couleur ? »...

Héritier des « Lumières » ? Non ; bien plutôt témoin vivant et actif de l'Évangile. On le verra lors de la discussion de la Déclaration des Droits de l'Homme, en tête de laquelle il voulait que figurât Dieu, et qu'il souhaitait compléter par une Déclaration des Devoirs. Il participe à l'élaboration de la constitution civile du clergé ; premier à prêter le serment civique, il devient évêque de Blois ; député du Loir-et-Cher à la Convention nationale, il gardera fidèlement durant la Terreur sa soutane violette, et osera en 1794 récla-

mer la liberté des cultes.

Au Comité d'Instruction publique, l'œuvre de Grégoire est considérable. « L'instruction étant le besoin de tous, écrit-il dans son *Rapport sur la bibliographie*, la Convention nationale veut la faire filtrer dans tous les rameaux de l'arbre social » ; ainsi, création du Conservatoire des arts et métiers, du Bureau des longitudes, mais aussi de maisons d'économie rurale pour l'enseignement agricole ; augmentation des écoles primaires, concours pour la rédaction des ouvrages pédagogiques ; unification de la langue française par « l'anéantissement des patois » ; organisation de la bibliographie, et multiplication des bibliothèques qui sont « les ateliers de l'esprit humain »...

Homme de science et de culture, ami des arts, Grégoire ne pouvait qu'être effrayé par les destructions iconoclastes et les pillages auxquels la Révolution avait donné lieu. Vandalisme : « Je créai le mot pour tuer la chose », écrira-t-il dans ses *Mémoires*. Son « Rapport sur les destructions opérées par le Vandalisme, et sur les moyens de le réprimer » (qui sera suivi de deux autres rapports) est un tableau partiel mais effrayant des destructions, mutilations, vols et pillages, allant jusqu'à la persécution des hommes de génie (l'allusion au sort de Lavoisier est transparente). Grégoire y voit — habile stratégie plus que naïveté — « une des branches du système contre-révolutionnaire » qui voudrait ainsi prouver la barbarie de la révolution ; « la liberté est fille de la raison cultivée, et rien n'est plus contre-révolutionnaire que l'ignorance ; on doit la haïr à l'égal de la royauté ». Les hommes libres aiment et conservent les sciences et les arts ; la protection et la transmission de la culture deviennent une entreprise de salut public, et Grégoire n'hésite pas à stigmatiser et menacer de sanctions les municipalités ou les administrations qui refusent d'y collaborer. C'est dans ces quelques pages que se forge la notion de patrimoine culturel de la nation, et que se dessinent les missions de conservation et restauration, protection, enrichissement, inventaire scientifique, publication et diffusion (jusqu'à l'idée d'exploitation touristique des monuments).

Devenu en 1799 bibliothécaire à l'Arsenal, Grégoire va se dévouer au rétablissement du culte catholique ; adversaire du Concordat, hostile à Napoléon, il est radié de l'Institut par la Restauration, qui invalide son élection à la Chambre des députés en 1819. Il consacre sa vieillesse à l'étude et à la publication de nombreux ouvrages, dans le droit fil des idées qu'il n'a cessé de défendre.

Contre le racisme et le vandalisme, pour la liberté religieuse, pour une culture fondée sur le patrimoine et où le livre tient une place essentielle, le combat de l'abbé Grégoire est loin d'être achevé.

THIERRY BODIN

Convention nationale. Instruction publique. Rapport sur les destructions opérées par le Vandalisme, et sur les moyens de le réprimer. *Par Grégoire. Séance du 14 Fructidor, l'an second de la République une et indivisible* [31 août 1794], *suivi du décret de la Convention nationale. Imprimés et envoyés par ordre de la Convention nationale aux Administrations et aux Sociétés populaires.* [Paris,] *De l'Imprimerie nationale.* [1794]. *In-8°, 28 p.*
Il faut y ajouter le Second rapport sur le Vandalisme, *séance du 8 Brumaire an III* [*29 octobre 1794 ; 12 p.*] *; et le* Troisième rapport sur le Vandalisme, *séance du 24 frimaire an III* [*14 décembre 1794 ; 1 f. de titre, 21 p.*] *Collection particulière ; B.N., Impr., 8° Le[38]. 922, 1026 et 1097.*

194

SÉBASTIEN ROCH NICOLAS CHAMFORT

(1740-1794)

Produits de la Civilisation Perfectionnée

1795

Rejeton adultérin dans une famille noble d'Auvergne, pourvu de l'état-civil de l'enfant décédé de sa mère d'adoption, Sébastien Roch Nicolas se venge de sa tare initiale dans ses triomphes d'élève, puis dans sa frénésie de séducteur. Il part à la conquête du monde littéraire et des lauriers académiques, écrit deux beaux éloges de Molière et La Fontaine. La comédie le fait accéder à la notoriété (*La Jeune Indienne, Le Marchand de Smyrne*), une tragédie (*Mustapha et Zéangir*) lui vaut, autant que de la gloire, de se dégoûter de la condition d'auteur. Dès lors, existence paradoxale, il siège à l'Académie, vit avec les Grands, mais condamne la société, collabore avec Mirabeau, se déclare républicain. La Révolution répond à ses principes, justifiant le travail de l'écrivain. Chamfort entretient l'esprit nouveau, préconise des réformes, se porte à un jacobinisme radical. Mais, directeur de la Bibliothèque Nationale par la grâce des Girondins, il est dénoncé pour modérantisme, emprisonné deux jours ; menacé de nouveau, il manque horriblement son suicide et survit quelques mois en préparant la revanche de l'Idéologie.

Chamfort n'est plus que l'auteur des *Produits de la Civilisation Perfectionnée* : fragments recueillis par Ginguené, débris du chef-d'œuvre que laissent inachevé la mort et le vol d'une partie des manuscrits. Chamfort y prolonge la tradition des moralistes, renouvelant l'usage de l'aphorisme. Les anecdotes multipliées peignent une société qu'il juge à la façon de Rousseau. Satire rigoureuse, revers de l'affirmation jalouse d'un moi qui se purifie à force de négations. La suite des fragments suggère une biographie et constitue un journal synthétique. Comique, humour volontiers pathétique manifestent la philosophie d'un tempérament.

Les XIX[e] et XX[e] siècles rééditent Chamfort, éditions toujours incomplètes, enrichies des fragments peu à peu retrouvés.

JEAN DAGEN

Œuvres de Chamfort, recueillies et publiées par un de ses amis. *À Paris, chez le Directeur de l'Imprimerie des Sciences et Arts, l'an 3 de la République. 4 vol. in-8°. Au t. I (LXXX-316 p.) ; Avertissement et Notice signés G. (Ginguené), Éloges, Discours et Essais. Au t. II (344 p.) : Théâtre et Poésies diverses. Au t. III (396 p.) : Mélanges tirés du* Mercure de France, *Lettres, Petits dialogues philosophiques, etc. Au t. IV (VIII-444 p.) : Produits de la Civilisation Perfectionnée, en deux parties : Maximes et Pensées, Caractères et Anecdotes. B.N., Impr. Z. 27647.*

195

DONATIEN ALPHONSE FRANÇOIS MARQUIS DE SADE

(1740-1814)

La Philosophie dans le boudoir

1795

Issu d'une vieille lignée aristocratique de Provence et allié par sa mère aux Condé, Sade naquit à Paris en 1740 et devint officier. Il redora le blason familial en épousant une riche héritière, d'origine parlementaire, Renée-Pélagie de Montreuil, mais sa prodigalité, ses liaisons publiques avec des courtisanes et quelques « débauches outrées » le désignèrent à la vindicte publique. La fustigation d'une jeune femme, le jour de Pâques 1768, lui vaut plusieurs mois de prison ; une partie avec quatre prostituées marseillaises qui se croient empoisonnées, une condamnation à mort par coutumace. Malgré deux fuites en Italie, Sade finit par être arrêté. Il consacre ses douze ans de donjon de Vincennes et de Bastille à lire et à écrire. L'abolition des lettres de cachet le libère en 1790. Il publie *Justine* et fait jouer *Oxtiern* (1791). Ses activités à la section des Piques et ses brochures révolutionnaires ne l'empêchent pas de devenir suspect sous la Terreur. Il n'échappe à la guillotine que de peu. L'époque thermidorienne et le Directoire voient paraître *Aline et Valcour* et *La Philosophie dans le boudoir* en 1795, *La Nouvelle Justine suivie de l'Histoire de Juliette* en 1797. La normalisation morale du Consulat amène une nouvelle fois son incarcération en 1801 : il passe les dernières années de sa vie prisonnier à l'hospice de Charenton.

La Philosophie dans le boudoir, présentée comme un « ouvrage posthume de l'auteur de *Justine* », est un dialogue philosophique, genre qu'affectionnent les Lumières, mais la pédagogie optimiste des encyclopédistes laisse place au cynisme et à l'immoralisme, l'abstraction de la langue classique au vocabulaire le plus cru. Mme de Saint-Ange, fort peu angélique, son frère et le roué Dolmancé se consacrent à l'éducation physique et morale de la toute jeune et innocente Eugénie. Alternent débats théoriques et ébats érotiques. L'initiation d'Eugénie culmine avec les tortures qu'elle inflige à sa

mère, venue la rechercher ; d'où l'épigraphe ironique : *La mère en prescrira la lecture à sa fille.* Le cinquième des sept dialogues comporte la lecture d'un pamphlet, *Français encore un effort si vous voulez être républicains,* appel à une radicalisation morale et anticléricale de la Révolution. Petits romantiques et surréalistes ont lu *La Philosophie dans le boudoir* comme un grand poème du désir ; les différents gouvernements depuis deux siècles ont préféré n'y voir que de la pornographie dont ils ont réprimé la diffusion et qu'ils ont vouée à l'Enfer des bibliothèques. L'histoire précise des rééditions clandestines du texte reste à faire.

MICHEL DELON

La Philosophie dans le Boudoir, *ouvrage posthume de l'auteur de Justine. Tome premier [-second]. La mère en prescrira la lecture à sa fille. À Londres, aux dépends de la Compagnie, MDCCXCXV. 2 vol. in-12, 180 et 214 p., planches. B.N., Impr., Rés. Enfer 535-536.*

196

JEAN-ANTOINE CARITAT MARQUIS DE CONDORCET (1743-1794)

Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain 1795

Jean-Antoine Caritat, marquis de Condorcet, est né à Ribemont (Aisne), le 17 septembre 1743. Mathématicien remarquable, il entre à l'Académie royale des sciences en 1769, et, ami de d'Alembert, Turgot et Voltaire, il fréquente le milieu des « philosophes ». Secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, il est élu à l'Académie française en 1782. Ses travaux sur le calcul des probabilités l'amènent à concevoir l'application des mathématiques à l'étude des décisions humaines (le vote politique), et plus généralement à la fondation d'une authentique « science sociale » (*Essai sur l'application de l'analyse à la probabilité des décisions rendues à la pluralité des voix,* 1785). Les années qui précèdent la Révolution le voient s'engager dans une activité militante : défense des droits de l'homme en général, des droits des femmes et des Noirs en particulier, soutien aux jeunes États-Unis, et projets de réformes politiques, administratives et économiques. Dès 1789, il multiplie les écrits et collabore à de nombreux journaux et publications. Député à la Législative, il présente un « rapport et projet de décret sur l'organisation générale de l'instruction publique ». À la Convention, il ne vote pas la mort du Roi. Membre du Comité de Constitution, il prépare un projet de constitution dite « girondine », qui rencontre l'hostilité des Montagnards. Décrété d'arrestation en juillet 1793, il se cache rue Servandoni, chez Mme Vernet, où il demeure jusqu'en mars 1794. Il quitte alors son refuge, et est arrêté à Clamart, le 27 mars. Le lendemain, on le trouve mort dans la prison de Bourg-la-Reine.

L'*Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* a été rédigée dans les derniers mois de la vie de Condorcet, alors qu'il se cachait chez Mme Vernet. Il s'agit de l'« esquisse » d'un projet beaucoup plus ambitieux qui, à partir de la notion de « perfectibilité indéfinie de l'esprit humain », devait retracer les étapes du progrès général de cet esprit à travers l'histoire, dans les domaines scientifique, moral et politique. Découpée en dix « époques », l'œuvre se termine par l'évocation de « nos espérances sur l'état à venir de l'espèce humaine », qui « peuvent se réduire à ces trois points importants : la destruction de l'inégalité entre les nations ; les progrès de l'égalité dans un même peuple ; enfin, le perfectionnement réel de l'homme ».

L'*Esquisse* de Condorcet est la formulation la plus caractéristique de ce qu'on a pu appeler l'« idéologie du progrès ». On retrouve son influence dans les œuvres de Saint-Simon et d'Auguste Comte. L'ouvrage a été publié pour la première fois en 1795. Les Conventionnels, qui deux ans auparavant avaient voté la mise en accusation puis la condamnation à mort de leur collègue, décidèrent alors, sur la proposition de Daunou, l'acquisition aux frais de l'État de 3000 exemplaires du livre du « philosophe infortuné ». Le manuscrit, terminé le 4 octobre 1793, est conservé à la bibliothèque de l'Institut de France (ms. 885, fasc. C., f[os] 1-68).

ALAIN PONS

Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain. *Ouvrage posthume de Condorcet. À Paris, chez Agasse, l'an III de la Republique. In-8°, VIII-389 p. B.N., Impr., Rés. p. R. 820.*
Manuscrit autographe d'une version différente : B.N., Mss, n. a . fr. 4586.

197

GRACCHUS BABEUF (1760-1797) et SYLVAIN MARÉCHAL (1750-1803)

Le Manifeste des Égaux 1796

François Noël Babeuf, qui s'est prénommé Gracchus en souvenir des tribuns de la Rome républicaine, est le fils d'un commis des gabelles et d'une servante illettrée. Employé dans sa province natale de Picardie comme commissaire chargé de rétablir les registres des charges dues par les paysans à leurs seigneurs, il acquiert une expérience directe de la misère du peuple des campagnes. Sa réflexion se nourrit de Mably, de Morelly et, plus tard, de Rousseau. Il participe d'abord à la Révolution comme journaliste ; démocrate, il s'oppose à la Terreur comme à l'autoritarisme de Robespierre, puis combat la réaction thermidorienne et le Directoire. Réduit à la clandestinité — après avoir connu la prison — il organise méthodiquement une conspiration destinée à renverser le gouvernement et à relancer la révolution. Dénoncés par l'un des conjurés, les babouvistes sont arrêtés le 10 mai 1796 et jugés à Vendôme. Babeuf et Darthé, condamnés à mort le 26 mai, sont guillotinés le lendemain après s'être eux-mêmes poignardés.

Sylvain Maréchal, qui a rencontré Babeuf en 1793, a fait partie du « Comité insurrecteur » chargé de diriger la conspiration. C'est lui qui a rédigé le *Manifeste des Égaux*, en grande partie sous l'inspiration de Babeuf. Fils d'un marchand de vin des Halles, Maréchal s'est d'abord fait un nom dans la poésie pastorale. Mais le « berger Sylvain » est aussi un athée et un républicain. Son *Livre échappé au Déluge* (1784) lui fait perdre son emploi de bibliothécaire à la Mazarine et son *Almanach des honnêtes gens* lui vaut d'être emprisonné (1788). Il participe à la Révolution, produisant la pièce sans doute la plus caractéristique du théâtre révolutionnaire, *Le Jugement dernier des rois* (octobre 1793). Il n'a pas été arrêté avec les babouvistes et a pu poursuivre, sous Bonaparte, son combat pour l'athéisme.

Le *Manifeste des Égaux* exprime le sens profond de la conjuration babouviste : surmonter la contradiction entre le droit à l'existence et le maintien de la propriété privée et de la liberté économique. Revendiquant l'égalité de fait et appelant à l'instauration d'une société fondée sur la communauté des biens et des travaux, les conjurés érigeaient le communisme — jusqu'alors rêverie utopique — en système idéologique et l'inscrivaient dans l'histoire politique. Mais cette nouveauté n'a été appréciée qu'au XIX[e] siècle. Les babouvistes n'ont certainement pas fait imprimer le texte rédigé par Maréchal ; ils en désapprouvaient deux phrases, l'une envisageant l'anéantissement des arts, l'autre condamnant la « révoltante distinction des gouvernants et des gouvernés ». On peut mieux apprécier la pensée de Babeuf dans son propre « Manifeste des plébéiens », paru dans son *Tribun du Peuple* (9 frimaire an IV — 30 novembre 1795) et présenté comme le « Précis du grand manifeste à proclamer... », « précis » sensiblement plus long que le *Manifeste* de Maréchal.

Le *Manifeste des Égaux* a été publié en novembre 1796 par la Haute-Cour de Justice dans la *Copie des pièces saisies dans le local que Babeuf occupait lors de son arrestation.* Il a été aussitôt utilisé, en de larges citations, par l'abbé Barruel dans le tome V (1798) de ses *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme* afin d'illustrer et de stigmatiser les errements de la Révolution. C'est l'édition du texte par Buonarroti, ancien babouviste, dans sa *Conspiration pour l'Égalité, dite de Babeuf* (Bruxelles, 1828) qui a eu valeur de référence et fait entrer le babouvisme dans le patrimoine du mouvement ouvrier.

ROLAND DESNÉ

Le Tribun du Peuple ou le Défenseur des Droits de l'Homme. *Par Gracchus Babeuf. N° 35. [9 frimaire an IV]. De l'Imprimerie du Tribun du Peuple. In-8° paginé 53-108. B.N., Impr. 8° Lc². 825.*
Haute-Cour de Justice. Copie des pièces saisies dans le local que Babeuf occupait lors de son arrestation. *Paris, Imprimerie Nationale, Frimaire an V. 2 vol. in-8° [voir 52[e], 53[e], 54[e] et 55[e] pièces (7[e] liasse) :* Manifeste des Égaux]. *B.N., Impr. 8° Lb⁴². 232.*

frag 14. Ep. III 1 218

Commencement
et plan de la 9e
Epoque

Nous avons suivi l'homme
jusqu'à l'époque, où
les productions ~~de~~ arrachées à la terre
par une culture laborieuse,
ou contredites et rendues plus
abondantes par ~~[illegible]~~ des
soins continus ~~[illegible]~~ deviennent
le moyen presque unique
de subvenir à sa subsistance
et à ses autres besoins.
Nous avons vu ~~[illegible]~~ se
partager la terre, dont toutes
les portions ~~[illegible]~~ sont devenues les
propriétés exclusives, ou d'une seule
famille, ou d'une association, et
ce qui en est une conséquence
nécessaire les nations distinguées
alors par leur origine, par
l'habitude d'une association
commune se distinguer par
leur territoire. Les lois ont réglé
plus les conditions suivant lesquelles
un certain nombre d'hommes
ont voulu se réunir, les règles
auxquelles ils ont consenti à
soumettre ~~[illegible]~~ leurs
actions. Elles deviennent les
conditions les règles ~~[illegible]~~ sous lesquelles
~~[illegible]~~
~~[illegible]~~ qui ont habité un
certain espace de terrain,
suivant lesquelles les habitans
ont droit d'en posséder
exclusivement une partie

198

NICOLAS EDME RÉTIF DE LA BRETONNE
(1734-1806)
Monsieur Nicolas ou le Cœur humain dévoilé
1797

Rétif naquit à Sacy, en Bourgogne, en 1734 et passa ses années d'enfance et d'adolescence (jusqu'à seize ans) dans la ferme familiale de La Bretonne. Envoyé à Auxerre en 1751, il y fut pendant quatre ans apprenti imprimeur. Il vint ensuite travailler à Paris, dans diverses imprimeries (dont l'Imprimerie Royale), comme ouvrier typographe et prote.

Le goût de la lecture, un précoce besoin d'écrire, sa relation professionnelle avec le livre, l'amènent en 1766 à composer son premier roman, *La Famille vertueuse* (paru en 1767), et à décider de vivre désormais de sa plume. En trente ans (1767-1797), pour l'essentiel, Rétif va produire une œuvre immense, foisonnante et diverse (romans, nouvelles, théâtre, projets de réforme), totalisant 47 titres en 187 volumes et 57 000 pages, si l'on ne considère que les premières éditions. Cette œuvre, très marquée par la sensibilité et le moralisme littéraire de l'époque, est attachante par son attention prêtée au monde réel (même si cette attention reste au service de valeurs étrangères au réalisme), par ses multiples variations sur des thèmes autobiographiques et par l'originalité de son imagination.

Monsieur Nicolas, autobiographie avouée, est l'aboutissement d'une longue approche tâtonnante et masquée de l'expression du moi. Il semble bien que la publication de la première partie des *Confessions* de Rousseau, en 1782, ait joué un rôle déclencheur essentiel. C'est en 1783 en effet que Rétif entreprend d'écrire *Monsieur Nicolas*, œuvre de « dévoilement » par ses fantasmes mêmes, regard complaisant et pathétique sur une destinée dominée par les femmes et les livres.

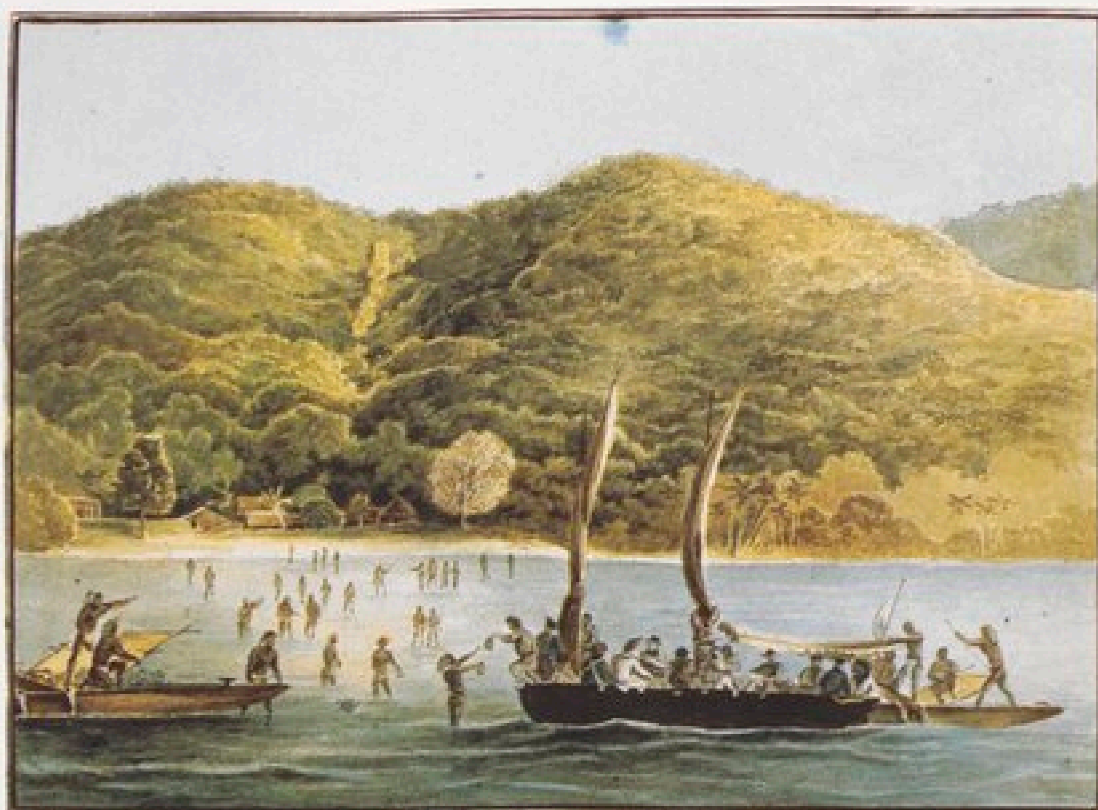
La rédaction dure de 1783 à 1785 pour les huit premières « Époques », de 1791 à 1796 pour la neuvième (avec de nombreuses intermittences). L'ouvrage annexe des textes complémentaires, écrits à des dates diverses (*Mon Calendrier*, 1790; *Mes Ouvrages*, 1785, puis 1796-1797; *Ma Morale, Ma Religion, Ma Politique*, 1796-1797) et renvoie sans cesse aux cinq actes du *Drame de la vie*: cette autobiographie est à tous égards une totalisation.

Monsieur Nicolas fut « imprimé à la maison », sur la presse que Rétif avait installée chez lui, rue de la Bûcherie, en 1790. Impression lente, sporadique, mais tenace, en dépit de grandes difficultés matérielles. Elle fut achevée en septembre 1797. Dans un souci de de plus grande expressivité, Rétif a usé de divers caractères: « La grosseur du caractère typographique, écrit-il, marque toujours l'importance donnée à l'héroïne de l'aventure; comme dans *Mon Calendrier*, l'italique est toujours indicatif de l'immoralité d'état. » Typographie et orthographe (dont il souhaitait une réforme totale) sont la véritable signature de ce livre. Rétif avait prévu cent trente estampes pour accompagner son texte: il en a donné le sujet, mais, faute d'argent, rien ne fut jamais dessiné.

PIERRE TESTUD

Monsieur Nicolas; ou Le Cœur-Humain Dévoilé. *Publié Par Lui-Même. [Épigraphe:] 'Een 'ekastos mandaken komizai. Suam quisque pellem portat. Avec Figures. Tome Pr. Pre. Partie. Imprimé A La Maison; Et se trouve à Paris Ches le Libraire indiqué au Fronstipice de la Dernière Partie. M.DCC.XCIV. 8 « tomes » ou volumes in-12, 4852 pages. B.N., Impr., Rés. p. Y². 2369.*

Les quelques exemplaires subsistant de nos jours (une cinquantaine dans le monde?), à partir d'un tirage de 450, diffèrent surtout par la place assignée à des pages non foliotées (prospectus, tables, listes d'ouvrages...). L'exemplaire exposé est particulièrement rare: Rétif a refait la composition de certaines pages et a ajouté à la fin (p. 4841 à 4852) un texte intitulé « Mon Testament », daté du 26 septembre 1797.



199

JEAN-FRANÇOIS DE GALAUP COMTE DE LAPÉROUSE
(1741-1788)
Voyage de Lapérouse autour du monde
1797

Né à Albi le 23 août 1741, Lapérouse, entré dans la marine à 15 ans en 1756, connut une carrière particulièrement active. Au cours de campagnes ininterrompues, il combattit au Canada et à Terre-Neuve pendant la guerre de Sept ans, navigua aux Antilles puis dans l'Océan Indien de 1772 à 1777. Sa participation très active aux combats de la guerre d'Amérique lui valut d'être promu capitaine de vaisseau à 39 ans en 1780. Les talents exceptionnels de marin et de chef dont il avait fait preuve en toutes ces occasions lui firent confier par Louis XVI le commandement des deux navires, la *Boussole* et l'*Astrolabe*, chargés de continuer, après Cook, l'exploration de certaines zones du Pacifique et d'en reconnaître les possibilités commerciales.

Très soigneusement préparée avec le concours de l'Académie des Sciences, cette expédition comportait une équipe étoffée de savants et d'artistes complétant un état-major lui-même composé d'officiers choisis pour leurs compétences. Parti de Brest le 1er août 1785, Lapérouse visita le Chili, l'île de Pâques, les îles Hawaï, l'Alaska, la Californie, Macao, Manille, les mers de Chine et du Japon, les îles Samoa, où Fleuriot de Langle, commandant l'*Astrolabe*, fut massacré par les habitants, les îles

199

Tonga, enfin Botany-Bay en Australie. Lapérouse cessa en mars 1788 de donner de ses nouvelles. Ce n'est qu'en 1826 qu'on acquit la certitude que les deux navires s'étaient brisés dans une tempête sur les récifs de Vanikoro aux îles Santa-Cruz, en juin 1788. Une partie du journal de Lapérouse avait été sauvée et ramenée en France à travers la Sibérie par Lesseps qui avait débarqué au Kamtchatka. Publié en 1797 par le général Milet-Mureau, ce texte présente un très vif intérêt par la précision de ses observations et la qualité des commentaires consacrés aux divers pays visités. Lapérouse s'y révèle, non seulement comme un excellent marin mais aussi comme un esprit avisé, curieux de toutes les sciences de son temps, animé d'idées libérales et généreuses qui font de lui le type le plus accompli du navigateur des Lumières. Comme celui de Bougainville, l'ouvrage connut un grand succès et de très nombreuses rééditions l'ont mis au rang des classiques de la littérature des voyages.

ÉTIENNE TAILLEMITE

Voyage de La Pérouse autour du Monde, *publié conformément au décret du 22 avril 1791, et rédigé par M.L.A. Milet-Mureau, Général de Brigade dans le Corps du Génie, Directeur des Fortifications, Ex-Constituant, Membre de plusieurs Sociétés littéraires de Paris. Tome premier [-troisième]. A Paris, de l'Imprimerie de la République. An V. (1797). 3 vol. in-4° de 346, 398, 422 pages. Atlas de 69 cartes et planches, frontispice de J.M. Moreau le jeune gravé par Ph. Friere. B.N., Impr. Rés. G. 1311-1313 et Atlas G. 1 000.*

200

ADRIEN MARIE LEGENDRE
(1752-1833)
Essai sur la théorie des nombres
1798

Le mathématicien Adrien Marie Legendre est né à Paris en 1752. Professeur à l'École militaire de 1775 à 1780, il est lauréat en 1782 du prix de l'Académie de Berlin pour un mémoire de balistique. Trois années plus tard, il est élu membre de l'Académie royale des sciences. À partir de 1787, il effectue diverses opérations géodésiques, et participe à des commissions sur la mise en place du système métrique. En 1794, il est à la tête de la Commission de l'Instruction publique. Nommé, dès sa création en 1795, membre de l'Institut National, il remplace Lagrange à sa mort, en 1813, au Bureau des Longitudes, où il restera jusqu'à la fin de sa vie.

Les recherches de Legendre couvrent tous les domaines des mathématiques, y compris la mécanique céleste, mais ses sujets de prédilection sont les fonctions elliptiques et la théorie des nombres. À partir de 1786, il travaille avec acharnement sur les intégrales elliptiques. Ses *Exercices de calcul intégral* (1811-1816) et les trois volumes de son monumental *Traité des fonctions elliptiques et des intégrales eulériennes* (1825-1828), suivi de trois suppléments où il expose les travaux d'Abel et de Jacobi, en font le spécialiste incontesté.

L'*Essai sur la théorie des nombres* est un ouvrage célèbre. La seconde partie est consacrée à la *loi de réciprocité quadratique*, « loi générale qui existe entre deux nombres premiers quelconques » (Préface), et s'exprime en termes du symbole de Legendre, notation restée classique. La démonstration complète et des généralisations de ce résultat seront données par Gauss, qui le considérait comme le « joyau de l'arithmétique »: le sujet est à l'origine de nombreuses recherches et a constitué le cœur de l'arithmétique tout au long du XIX[e] siècle. Une partie substantielle du livre est consacrée à la décomposition d'un nombre comme somme de trois carrés; citons le résultat: tout nombre premier qui n'est pas de la forme $8n+7$ est somme de trois carrés. Mentionnons enfin dans l'introduction une esquisse de l'énoncé de la *Loi de distribution des nombres premiers* dont la démonstration complète ne sera donnée qu'en 1896. Legendre a publié en 1808 une seconde édition complètement refondue de l'*Essai*. Enfin, paraît, en 1830, une troisième édition, en deux volumes, augmentée des derniers résultats de Legendre et de « nouveaux développements très étendus sur les méthodes proposées par M. Gauss » ; l'auteur, considérant les progrès effectués depuis l'*Essai*, a changé le titre en *Théorie des Nombres* (Préface).

Dans le domaine de l'éducation, les *Éléments de géométrie* de Legendre ont dominé l'enseignement de la géométrie élémentaire (Paris 1794 ; 21[e] édition 1876) pendant près d'un siècle. Présentés sous forme axiomatique, en réaction contre les *Élémens de géométrie* de Clairaut, ils marquent un retour en France à l'axiomatique euclidienne. On y trouve d'intéressantes considérations sur le postulat des parallèles (3[e] édition, 1800), qui marquent une étape dans l'histoire des géométries non euclidiennes.

Pour terminer, mentionnons que les *Nouvelles méthodes pour la détermination des orbites des comètes* (1806) contiennent le premier exposé de la *méthode des moindres carrés*, qui joue un rôle décisif en calcul des probabilités et en statistique.

JEAN-LUC VERLEY

Essai sur la théorie des nombres; *Par A.M. Legendre, de l'Institut national. À Paris, Chez Duprat, Libraire pour les Mathématiques, quai des Augustins. An VI. In-4°, XXIV-472 p. et (28) ff. de Tables. Collection particulière.*

201

PIERRE SIMON LAPLACE
(1749-1827)
Traité de Mécanique céleste
1798-1825

Né à Beaumont-en-Auge (Calvados) dans une famille d'exploitants agricoles aisés, Laplace fit ses études chez les Bénédictins puis, à l'âge de vingt ans, se rendit à Paris où il était recommandé à d'Alembert qui lui fit obtenir une place de professeur de mathématiques à l'École Militaire. Il commença alors une carrière brillante qui le mènera à l'Académie des Sciences comme associé en 1773 puis comme pensionnaire en 1785. D'abord choyé par la Révolution qui le nomma à la Commission des Poids et Mesures, Laplace se retira à Melun pendant la Terreur. Il devint l'un des premiers membres du Bureau des Longitudes, fondé en juin 1795. Éphémère ministre de l'Intérieur sous le Consulat, Laplace fut sénateur sous l'Empire et pair de France sous Louis XVIII qui le fit marquis.

Laplace fut l'un des plus grands savants de son époque, le « Newton français » qui fit faire d'immenses progrès non seulement à l'astronomie mais aux mathématiques, à la théorie des probabilités et à la physique.

Le *Traité de Mécanique Céleste* a été précédé par de nombreuses publications de Laplace sur la mécanique céleste, en particulier par les traités de 1773 sur les inégalités séculaires des planètes, de 1784 sur la « grande inégalité » des mouvements de Jupiter et Saturne, et de 1787 sur l'accélération séculaire de la Lune. En 1784 avait paru la *Théorie du mouvement et de la figure elliptique des planètes*, et en 1796 la première édition de *L'Exposition du Système du Monde*.

Les deux premiers volumes du *Traité de Mécanique Céleste* parurent en l'an VII (1798-1799), le troisième en l'an XI (1802-1803), le quatrième en l'an XIII (1805) et le cinquième et dernier en 1825. Parmi les traductions qui se firent peu de temps après la publication de l'ouvrage original, la plus connue est la traduction anglaise publiée entre 1829 et 1839 par Nathaniel Bowditch, traduction qui fut à l'origine de la vocation de célèbres astronomes étrangers comme l'américain Simon Newcomb.

Les deux premiers volumes du *Traité de Mécanique Céleste* sont divisé en cinq livres qui exposent des rappels de mécanique rationnelle, la loi de la gravitation universelle, la figure des corps célestes, la théorie des marées, les mouvements des corps autour de leur centre de gravité (ainsi que la précession et la nutation). Le troisième volume est divisé en deux livres, le livre VI sur la théorie des mouvements planétaires et le livre VII sur la théorie de la Lune. Le quatrième volume est divisé en trois livres, le livre VIII sur la théorie des satellites de Jupiter, Saturne et Uranus, le livre IX sur les comètes, et le livre X qui traite de la réfraction astronomique et d'autres questions annexes. Le cinquième volume est divisé en six volumes essentiellement consacrés à des notices historiques sur les sujets traités dans les quatre premiers volumes, mais y figurent aussi des recherches originales en particulier sur l'attraction des sphères.

Le *Traité de Mécanique Céleste* de Laplace est sans aucun doute, avec la *Mécanique analytique* de Lagrange et *Les Méthodes nouvelles de la Mécanique céleste* de Poincaré, l'un des ouvrages scientifiques les plus importants parus depuis les *Principia* de Newton. Il a été la bible de tous les astronomes pendant près d'un siècle, et le traité de Tisserand, paru entre 1888 et 1896, n'en est qu'une mise à jour. Tisserand lui-même disait dans la préface de son premier tome: « Il va sans dire que si le lecteur peut, avec le traité actuel, s'initier assez facilement aux détails d'une science ardue, il ne sera pas dispensé, s'il veut la pénétrer plus profondément, de recourir au grand Traité de Laplace... ». On peut dire que, si l'on fait abstraction des corrections relativistes qu'ils doivent introduire dans leurs théories, les mécaniciens célestes contemporains utilisent des méthodes qui pour la plupart figurent dans l'ouvrage de Laplace.

Le *Traité de Mécanique Céleste* de Laplace constitue les cinq premiers tomes, parus entre 1878 et 1882, des *Œuvres complètes de Laplace* publiées sous les auspices de l'Académie des Sciences chez Gauthier-Villars.

BRUNO MORANDO

Traité de Mécanique Céleste, *par P.S. Laplace, Membre de l'Institut national de France, et du Bureau des Longitudes. Tome premier [-cinquième]. De l'Imprimerie de Crapelet. À Paris, Chez J.B.M. Duprat, Libraire pour les Mathématiques, quai des Augustins. An VII [-1825]. 5 tomes et 8 parties en 5 vol. in-4°, planches gravées. B.N., Impr., Rés. m. V. 312 (1-5).*


Gal. Monge.
Dédié aux Elèves de l'école Polytechnique.

202

GASPARD MONGE
(1746-1818)
Géométrie descriptive
1799

L'œuvre scientifique de Gaspard Monge se caractérise par une union étroite entre des recherches d'analyse mathématique très profondes, appliquées principalement à la géométrie des surfaces, et un sens très concret des problèmes pratiques, joint à une exceptionnelle habileté d'expérimentateur. Par ailleurs, le personnage a été très engagé politiquement, et son enseignement a formé des générations d'ingénieurs et de mathématiciens.

Monge est né à Beaune en 1746. Il est admis en 1765 comme aide technique à l'École militaire du Génie de Mézières, où enseignaient des professeurs réputés comme l'abbé Bossut et l'abbé Nollet. C'est à propos du problème du défilement, dans l'étude des fortifications, qu'il élabore une méthode graphique nouvelle, qui allait devenir la géométrie descriptive ; cette méthode restera un secret militaire jusqu'à son enseignement public à l'École Normale en 1794. En 1769, il obtient la chaire de mathématiques de l'École du Génie, qu'il conservera, du moins à temps partiel, jusqu'en 1784.

De 1768 à sa nomination comme correspondant de l'Académie royale des Sciences en 1772, Monge obtient les premiers résultats sur les équations aux dérivées partielles qui dirigeront son œuvre mathématique. À partir de 1777, son intérêt se porte essentiellement sur la physique, la chimie — il fut l'un des premiers à défendre les idées de Lavoisier — et la métallurgie. Il est élu membre de l'Académie en 1782.

Dès le début, Monge est un adepte enthousiaste de la Révolution. Membre du club des Jacobins, il se consacre à partir de 1793, après un court passage au ministère de la Marine, à la défense de la Patrie en danger. Comme « organisateur des fabrications de guerre », il est chargé par le Comité de Salut Public, avec Vandermonde et Berthollet, de moderniser la fabrication des poudres, de l'acier et des canons, et participe aux cours révolutionnaires de formation des artilleurs (*Description de l'Art de fabriquer les canons* par Gaspard Monge, 1793).

Après la victoire des armées françaises, Monge va se consacrer, sous la Convention, à la mise en place d'un enseignement scientifique et technique de haut niveau : fondation de l'*École Centrale des Travaux Publics*, devenue peu après l'*École Polytechnique*, création de l'éphémère *École Normale de l'an III*, où enseignèrent les savants les plus prestigieux de l'époque : Berthollet, Lagrange, Laplace. Monge enseignait la géométrie descriptive et la stéréotomie (coupe des pierres). Le célèbre traité de *Géométrie descriptive* de 1799 est la réédition donnée par Baudouin, des leçons insérées dans les *Séances des Écoles Normales*. En juin 1795, Monge joue un rôle essentiel dans la création de l'*École Polytechnique* et, jusqu'à sa retraite, il participera de près à son développement ; il y enseigne les principes et les applications de la géométrie différentielle des surfaces (les *Feuilles d'analyse appliquées à la géométrie*, publiées en 1801, reprennent, en les complétant, les cours de 1795).

Sous le Directoire, Monge voyage en Italie, où il rencontre Bonaparte, comme membre de la *Commission des Sciences et des Arts*, puis à titre politique, pour organiser la jeune République de Rome. Sur l'insistance de Bonaparte, il participe à l'Expédition d'Égypte et est nommé en 1798 président de l'*Institut d'Égypte*, qui rassemblera une masse considérable d'informations scientifiques et archéologiques sur ce pays.

Ami intime de Bonaparte, Monge sera un inconditionnel du Consulat, puis de l'Empire qui le couvre d'honneurs et de responsabilités officielles et administratives. Obligé de quitter Paris pendant quelques mois sous la seconde Restauration, il est exclu de l'Institut en 1816 et, gravement atteint par la maladie, meurt peu après.

La géométrie descriptive est l'œuvre de Monge la plus connue du grand public. C'est une méthode de représentation des points de l'espace sur une surface plane par double projection sur un plan horizontal de l'épure et sur le plan vertical (élévation) qui est ensuite rabattu sur le plan de l'épure — un point de l'espace est ainsi représenté par deux points de l'épure plane. Cette technique a été le principe de tout le dessin industriel et dessin des machines au XIXe siècle. Elle se prête fort bien à la stéréotomie (coupe des pierres) et à la description des ombres.

JEAN-LUC VERLEY

Géométrie descriptive. *Leçons données aux Écoles Normales, l'an 3 de la République ; Par Gaspard Monge, de l'Institut national. Paris, Baudouin, Imprimeur du Corps législatif et de l'Institut national. An VII.* [1799]. *In-4° de VII-132 p., 25 planches dépl. B.N., Impr. V. 7254.*

Jusqu'à 50 ans il s'était contenté des soins [illegible] — vers 1830 [illegible]

Mariée [illegible] — Catherine [illegible] — L'enfant [illegible]

(Soulage [illegible] maison, laisse l'enfant à [illegible])

128-9

1.

abattement — [illegible]

~~Le lendemain [illegible] Roque [illegible] dans sa carriole [illegible] — [illegible] chez [illegible] Frédéric. — Fr. n'accepte pas. [illegible] Roque [illegible] Soirs par mères [illegible] à la messe, joue au whist [illegible] Il s'enfonce dans la vie bourgeoise & s'y accoutume [illegible] raisonnable & comme tout le monde. Sa mère lui parle d'un établissement [illegible]~~

Quand Fr. voulait parler au père Roque [illegible] petite fille il détournait la conversation. — & n'était jamais en même temps qu'elle au jardin

Tout à coup, en décembre. lettre du juge [illegible] du Havre [illegible] M. Moreau votre oncle étant mort [illegible] — comme si [illegible]

En un clin d'œil, ont tout parcouru & compris [illegible] dans la glace. — [illegible] qu'il va écrire [illegible]

tombé physiquement sur le corps se regarde dans la glace. [illegible] tilbury &c, sa tête trotte. [illegible]

Amour. — puis voit nettement l'ensemble qu'il se donnera, [illegible]

(craignant de s'évanouir) [illegible]

Sa mère. [illegible] Fr. remonte [illegible] à son tailleur [illegible] A

étonnement — [illegible] dans la maison, [illegible]

(toute la journée [illegible])

Le soir sa mère lui [illegible] — mais qui lui vient en parlant — [illegible] Roque. — Ah ! c'est [illegible]

[illegible] une [illegible] ambition que l n'a pas. — mais [illegible]

y entrera-t-il ? — Mr Dambreuse ! — [illegible]

vanité de sa mère s'est réveillée [illegible]

Il se mange le sang d'impatience [illegible] partir tout de suite [illegible] Paris. Sa mère [illegible] car il se promet [illegible] Mme Moreau. [illegible]

d'ailleurs qu'il aille [illegible] voir la succession [illegible]

Mort probable de Mlle Roque. [illegible] Elle lui saute au cou en pleurant [illegible]

cloche des morts. pendant [illegible]

fore. — mouvement passionné quand Fr. s'en va. [illegible]

(diligence de 9 heures du soir.)

Catherine [illegible]

[illegible] qu'il voulait se lancer dans la vie politique — [illegible]

B quoi ?

[illegible] dans l'oppos. [illegible]

[illegible] plus riche

& comme tu es connu — tu trouveras plus avantageusement

quelque part [illegible] — Il lui dit [illegible] « c'est trop fort » [illegible] Paris.

— [illegible] garde [illegible]

— bah.

— que comptes-tu devenir

— Ministre

— [illegible]

Que c'était bien [illegible]

— [illegible] Paris

Romantismes et Révolutions

203

Philippe Pinel
(1745-1826)

Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale ou la manie

1801

Né à Jonquières (Tarn) en 1745, Philippe Pinel, après des études à Toulouse et Montpellier où il est confronté à la pensée nosographique de Boissier de Sauvages, vient à Paris en 1778.

Les événements de 1789 le trouvent dans une situation matérielle encore très modeste, malgré un début de notoriété lié à son poste de rédacteur de la *Gazette de Santé* dans laquelle il publie son premier article de fond : « Observations sur le régime moral qui est le plus propre à rétablir la raison des maniaques. »

Engagé dans la vie publique révolutionnaire, son courage lui fait donner asile à Condorcet, et ses choix opportunistes le font nommer par Thouret à l'hôpital de Bicêtre le 11 septembre 1793, poste qui sera le début d'une longue suite d'honneurs avant la disgrâce de 1822.

C'est à Bicêtre, où Pinel rencontre le pragmatique et philanthrope surveillant Pussin, qu'a lieu la légendaire et mythique libération des aliénés de leurs chaînes, dont la représentation figurera pendant vingt ans au-dessus de l'estrade de Charcot, et qui permet à Pinel d'entrer par la grande porte dans l'histoire de la médecine.

La réputation de Pinel est renforcée par la publication des *Recherches et observations sur le traitement moral des aliénés* (1798), de la *Nosographie philosophique* (1798), de *La Médecine clinique rendue plus exacte* (1802) dont la légende veut qu'Esquirol ait été le rédacteur, et surtout du *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale ou la manie* en 1801. Ce traité, dont la première édition est placée résolument sous le signe des lumières et de la philanthropie, procède à la description d'une entité clinique, à la codification du « traitement moral » de la folie, à l'amorce de la définition et de la glorification de l'institution asilaire, à la consécration de la psychiatrie comme discipline médicale à part entière. Ce livre capte l'héritage de Daquin, auteur en 1791 d'une première réflexion moderne sur la folie, de Colombier auteur avec Doublet en 1785 de l'*Instruction pour gouverner les insensés*. Il ouvre la voie à Broussais qui dans *De l'Irritation et de la folie* en 1828 donnera une analyse pénétrante, trop injustement décriée, du fait mental élémentaire, et à Esquirol, élève favori de Pinel, qui par son traité de 1838 *(Des Maladies mentales, considérées sous le rapport médical, hygiénique et médico-légal)* et son rôle dans la création des hospices départementaux achèvera la fondation de la psychiatrie moderne.

Le traité, traduit en plusieurs langues, a été, suivant la formule consacrée, « un livre de base pour des générations d'étudiants » ; il est devenu classique et n'a pas été sans influence sur le mouvement philosophique et littéraire, notamment sur Hegel, Maine de Biran et Stendhal.

Serge Wasersztrum

Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale ou la manie, *par Ph. Pinel, Professeur de l'École de Médecine de Paris, Médecin en chef de l'Hospice National des femmes, ci-devant la Salpêtrière, et Membre de plusieurs Sociétés savantes. Avec figures représentant des formes de crâne ou des portraits d'Aliénés. À Paris, chez Richard, Caille et Ravier, Libraires, rue Haute-Feuille, N° 11. An IX. In-8°, LVI-318 p., pl. dépl. (p. 250), et 2 pl. gr. B.N., Impr. 8° Td*[86]. 49.

204

François-Xavier Bichat
(1771-1802)

Anatomie générale appliquée à la physiologie et à la médecine

1801

Fils d'un médecin issu de la Faculté de Médecine de Montpellier, établi dans le Jura et qui l'associa très tôt à ses activités, F.X. Bichat n'eut jamais aucun doute sur sa vocation : il serait médecin comme son père. Au delà d'un choix de vie c'est toute une philosophie médicale dont F.X. Bichat s'imprégna à travers la pratique de son père. La Faculté de Médecine de Montpellier en effet, c'est non seulement l'incarnation du

progrès, de la modernité face à la Faculté de Médecine de Paris figée dans un esprit d'autorité, de routine et de résistance au changement, mais c'est aussi le foyer d'une doctrine médicale : le vitalisme, qui influencera toute la médecine du XIXe siècle et dont les montpelliérains Théophile de Bordeu (1722-1775) et Paul-Joseph Barthez (1734-1806) sont les théoriciens célèbres. Cette doctrine qui veut que les phénomènes vitaux sont les effets d'une force dont on ne retrouve pas l'analogue en dehors des corps vivants, sera acceptée par Bichat qui en fera un des fondements de sa physiologie.

Après des études secondaires à Nantua puis à Lyon, Bichat voit sa carrière toute tracée : étudier d'abord l'anatomie et la physiologie à Lyon, puis se faire recevoir docteur à Montpellier et revenir exercer au pays. C'est ainsi qu'en 1791, il arrive à l'Hôtel-Dieu de Lyon pour être élève du chirurgien-chef Marc-Antoine Petit (1766-1811), mais les troubles révolutionnaires perturbent son apprentissage devenu inutile par la loi du 2 mars 1791 qui proclamait la liberté des professions sans condition légale d'étude et donc supprimait toute obligation d'enseignement et de diplôme. Enrôlé dans l'armée, puis exempté de réquisition, menacé dans sa sécurité, Bichat décida de partir pour Paris à la fois pour se faire oublier et pour pouvoir continuer ses études.

Il y restera jusqu'à sa mort.

Bichat choisit de suivre l'enseignement que Pierre-Joseph Desault (1738-1795) dispensait à l'Hôtel-Dieu depuis 1787. Entre eux, naît un attachement réciproque, Desault ayant trouvé avec Bichat « l'élève de choix sur qui il pourra se reposer » et Bichat admirant filialement un maître prestigieux dont il adopte les vues. Mais Desault meurt le 1er juin 1795 et si cette mort est une peine profonde pour Bichat, elle lui permet scientifiquement de prendre son essor. En effet, dans le sillage de Desault, pour qui seule comptait la chirurgie, Bichat serait sans doute resté un chirurgien anatomiste, et n'aurait pas développé ses recherches physiologiques, qui, dans une grande synthèse allant de l'anatomie à la thérapeutique, vont orienter la science médicale dans une direction neuve.

C'est pour rassembler des énergies autour de ce grand dessein qu'il fonda en 1796 la Société Médicale d'Émulation. Il ouvrit en même temps un cours privé d'anatomie où il développait ses idées. Au lieu d'étudier les organes par région comme Desault, il les décrivait par rapport à leurs fonctions qu'il démontrait par des expériences sur les animaux vivants. C'était ce que Claude Bernard (1863-1878) appellera une physiologie anatomique.

À partir de ce moment-là, sa vie se confond ave son œuvre. Après avoir rendu un hommage filial à Desault en publiant en 1798 les Œuvres chirurgicales de P.J. Desault, il publie entre 1799 et 1802 les trois livres qui le rendront célèbre : le *Traité des membranes...* (1800), les *Recherches physiologiques sur la vie et la mort* (1800), et *l'Anatomie générale...* En 1801, il est nommé « médecin expectant » (surnuméraire) au Grand Hospice de l'Humanité (Hôtel-Dieu). Il meurt le 22 juillet 1802, en laissant inachevé son traité d'« Anatomie Descriptive » dont il ne put écrire que 3 volumes sur 5. *L'Anatomie générale appliquée à la physiologie et à la médecine* (1801) est l'œuvre capitale de Bichat et reste une pierre angulaire du savoir médical moderne. Bichat y développe la notion de tissu qu'il avait défini dans le *Traité des Membranes*, et l'organise dans une vision générale de la physiologie humaine totalement nouvelle. Ouvrant la voie, Philippe Pinel (1745-1826), dans sa *Nosographie philosophique...* parue en 1798, avait déjà différencié différents types de lésions suivant les membranes atteintes (muqueuses, séreuses et autres). Bichat va reprendre cette idée, mais en lui donnant une tout autre envergure. Il affirme, en effet, que de même que la chimie identifie des corps simples qui donnent naissance aux corps composés, de même l'anatomie a des tissus simples qui par leur combinaison forment les organes ; c'est ainsi que les organes considérés jusqu'à Bichat comme des unités anatomiques indivisibles, sont, pour lui, des « ensembles composés de plusieurs tissus différents, qui isolés les uns des autres seraient insuffisants pour les fonctions de cet organe mais qui, par leur réunion, deviennent propres à les remplir ». Pour Bichat, il y a vingt et une sortes de tissus dont six seulement se retrouvent dans tous les organes (cellulaire, artériel, veineux, exhalant, absorbant et nerveux). C'est à partir de ces notions que se structure dans « l'Anatomie Pathologique » une vision tout à fait neuve de l'anatomie, de la physiologie et de la pathologie humaines. Dans chaque tissu Bichat distinguait : 1°) les propriétés vitales, « propres au monde organique (sensibilité et contractibilité), sans cesse variables dans leur intensité, leur énergie, leur développement » — l'instabilité des phénomènes vitaux faisant qu'ils échappent à tout déterminisme ; 2°) les propriétés « propres au monde physique ou inorganique » (gravité, affinité, élasticité), fixes, invariables, sources de phénomènes uniformes, susceptibles d'être soumises au calcul. Bichait voyait dans les tissus à la fois des propriétés physiques et des propriétés vitales. La vie de l'organisme est faite de la somme des vies tissulaires et organiques parcellaires. La vie lui apparaissait alors comme le résultat d'un conflit entre « la force vitale » de l'individu et les forces physico-chimiques qui triomphaient avec la mort. C'est ainsi qu'il faut comprendre la phrase célèbre : « la vie est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort. »

Bichat, comme l'école de Montpellier, croit en un principe vital en réaction constante contre « des corps extérieurs inorganiques ». À partir de la notion de tissu, Bichat définit une nouvelle vision de la pathologie, en montrant que chaque tissu a des lésions spécifiques, conséquence d'une altération de ses fonctions vitales. La mort l'empêcha de développer une nouvelle thérapeutique « consistant à rétablir l'équilibre des forces vitales » dans le tissu lésé.

On peut dire qu'à partir de Bichat, on verra autrement les structures du corps humain. En effet, cette œuvre capitale ouvre à la fois le champ de l'histologie, de l'anatomie physiologique moderne et de la physiopathologie.

MARIE-JOSÉ IMBAULT-HUART

Anatomie générale, appliquée à la physiologie et à la médecine ; *Par Xav. Bichat, Médecin du Grand Hospice d'Humanité de Paris, Professeur d'Anatomie et de Physiologie. À Paris, chez Brosson, Gabon et Cie, Libraires, rue Pierre-Sarrazin, n° 7, et place de l'École de Médecine. An X. [1801]. 4 vol. in-8°. B.N., Impr., 8° Ta15.2 (1-3).*

205

Jean-Baptiste Lamarck

(1744-1829)

Système des animaux sans vertèbres

1801

Philosophie zoologique

1809

Jean-Baptiste Pierre Antoine de Monet de Lamarck est né au château de Bazentin, en Picardie, le 1er août 1744. Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, il choisit la carrière militaire à 17 ans, à la mort de son père, et il participe à la Guerre de Sept Ans (1757-1763).

Il quitte l'armée en 1768, et entreprend des études médicales et botaniques. En 1779 il publie une description de toutes les plantes de France, classées d'après une méthode personnelle originale, sous le titre de *Flore Françoise*, en 3 volumes. Cet ouvrage le consacre comme un botaniste de renom.

En 1793 il est nommé Professeur de zoologie des insectes et des vers au Muséum d'Histoire Naturelle de Paris, récemment créé par la Convention. Il n'y était pas préparé. Mais il affirme très rapidement sa maîtrise en ce domaine des « Invertébrés » (c'est lui qui a inventé le mot en 1798), qui représentaient les neuf dixièmes des espèces animales alors connues. Il est le premier à en proposer une classification « scientifique », aux dires d'un naturaliste anglais de l'époque. Il est aussi le premier à en fonder la paléontologie (c'est à lui que l'on doit la définition du mot « fossile » dans son sens actuel).

En 1799 il publie le *Prodrome d'une nouvelle classification des coquilles*, qu'il devait développer en 1801 dans le *Système des animaux sans vertèbres*, et, de 1815 à 1822, dans la volumineuse *Histoire naturelle des animaux sans vertèbres*, en 7 tomes (8 volumes).

À partir de ces connaissances approfondies des Invertébrés actuels et fossiles, Lamarck fonde la doctrine du Transformisme, c'est-à-dire du développement de la vie animale sur le globe à partir des êtres anciens les plus simples jusqu'aux actuels les plus développés, l'homme y compris. Il développe cette théorie, qu'il a proposée dès 1800, dans sa *Philosophie zoologique* de 1809. Après avoir régulièrement mais lentement gagné du terrain dans les esprits des naturalistes de la première moitié du XIXe siècle, cette théorie triomphe dans la seconde moitié grâce au Darwinisme.

Lamarck fut frappé de cécité en 1818, et vécut retiré après cette date. Il est mort à Paris en 1829.

Goulven Laurent

Système des animaux sans vertèbres, *ou Tableau général des classes, des ordres et des genres de ces animaux; Présentant leurs caractères essentiels et leur distribution, d'après la considération de leurs rapports naturels et de leur organisation, et suivant l'arrangement établi dans les galeries du Muséum d'Hist. Naturelle, parmi leurs dépouilles conservées; Précédé du discours d'ouverture du Cours de Zoologie, donné dans le Muséum National d'Histoire Naturelle l'an 8 de la République. Par J.B. Lamarck, De l'Institut National de France, l'un des Professeurs-Administrateurs du Muséum d'Hist. Naturelle, des Sociétés d'Histoire Naturelle, des Pharmaciens et Philomatique de Paris, de celle d'Agriculture de Seine et Oise, etc. À Paris, — Chez l'auteur, au Muséum d'Hist. Naturelle; — Deterville, Libraire, rue du Battoir, n° 16, quartier de l'Odéon. An IX-1801. In-8°,* VII-432 *p. Le « Discours d'ouverture du Cours de Zoologie » est la première expression de la théorie transformiste. B.N., Impr., Rés. p. S. 209.*

Philosophie zoologique *ou Exposition des Considérations relatives à l'histoire naturelle des Animaux; à la diversité de leur organisation et des facultés qu'ils en obtiennent; aux causes physiques qui maintiennent en eux la vie et donnent lieu aux mouvemens qu'ils exécutent; enfin, à celles qui produisent, les uns le sentiment, et les autres l'intelligence de ceux qui en sont doués; Par J.-B.-P.-A. Lamarck, Professeur de Zoologie au Muséum d'Histoire Naturelle, Membre de l'Institut de France et de la Légion d'Honneur, [...] etc. Tome premier [-second]. À Paris, chez — Dentu, Libraire, rue du Pont-de-Lodi, N° 3; — l'auteur, au Muséum d'Histoire Naturelle (Jardin des Plantes). M.DCCC.IX. 2 vol.in-8°: (2)ff.,* XXV-428 *p.; 475 p. B.N., Impr., S. 11909-11910.*

206

François-René de Chateaubriand

(1768-1848)

Génie du Christianisme

René

1802

Le jour de Pâques de l'année 1802, le bourdon de Notre-Dame sonnait à toute volée pour saluer la promulgation du Concordat et la réconciliation de la France avec l'Église. Quelques jours auparavant, un ouvrage avait paru, qui semblait avoir été écrit aussi bien pour annoncer l'événement que pour l'accompagner, le *Génie du Christianisme*.

L'auteur en était un ancien émigré revenu depuis peu en France, François-René de Chateaubriand, né à Saint-Malo d'une des plus antiques familles nobles de Bretagne. Après un voyage aux États-Unis (1792), d'où il avait rapporté le sujet d'une épopée indienne, *Les Natchez*, il avait vécu en Angleterre, de 1793 à 1800, l'existence précaire du proscrit. Les épreuves subies ainsi que des deuils de famille — la mort d'une de ses sœurs survenant après celle de sa mère — avaient favorisé son retour à la foi de son enfance, et peu à peu s'était imposée à lui l'idée de célébrer la religion dans un vaste traité de vulgarisation, où il passerait en revue les beautés du culte catholique et les bienfaits que l'humanité devait à ses ministres. Dans le corps de son ouvrage, il avait inséré, à titre d'exemple et d'illustration, deux courts romans qu'il avait détachés de sa grande épopée des *Natchez* encore à paraître — elle ne verra le jour qu'en 1826 — et qui tous deux introduisaient avec éclat l'exotisme américain dans la littérature française. *Atala ou les Amours de deux sauvages dans le désert*, qui parut séparément dès 1801, et *René*, roman d'une jeunesse désemparée en proie au mal du siècle et au vague des passions, devaient longtemps être considérés comme les œuvres les plus représentatives de leur auteur, même après que l'apologétique du *Génie du Christianisme* eût perdu de son pouvoir de séduction, *René* surtout, dont le caractère en partie autobiographique ne fait aucun doute et qui allait marquer profondément les générations romantiques à venir. Le succès ayant consacré sa renommée d'écrivain catholique, Chateaubriand saura la soutenir avec deux ouvrages composés dans le même esprit, *Les Martyrs* (1809), épopée chrétienne en vingt-quatre livres, et la relation de son voyage en Grèce, dans le Proche-Orient et aux Lieux-Saints, l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811), tandis que son opposition croissante au régime impérial se traduira, en 1814, lors de la Première Restauration, par la publication d'un pamphlet cruel et souvent injuste contre Napoléon, *De Buonaparte et des Bourbons*.

Pierre Riberette

Génie du Christianisme, *ou Beautés de la Religion chrétienne; par François-Auguste Chateaubriand. À Paris, chez Migneret, imprimeur, rue du Sépulcre, F.S.G. n° 28, an X-1802. 5 vol. in-8°* (René *est au t. II, p. 163-216). B.N., Impr., Rés. D. 21462 (rel. aux armes de la Biblioth. Impériale).*

207

Jean-Baptiste Say (1767-1832)

Traité d'économie politique 1803

Né à Lyon dans une famille protestante de commerçants, J.-B. Say étudie le commerce en Angleterre, découvre *La Richesse des Nations* d'Adam Smith et se convertit à la Science Économique dont il devient l'un des « fondateurs » et le très efficace propagateur, non plus seulement à l'usage des gouvernements, mais pour tous les producteurs. En 1799, il est membre du Tribunat et publie une utopie, *Olbie*. Le *Traité d'Économie politique*, en 1803, connaît un grand succès ; interessé, Bonaparte demande à Say d'infléchir certaines thèses ; à la suite de son refus, la 2e édition du *Traité* est interdite, et Say fait partie des tribuns éliminés par Bonaparte. Elle paraît en 1814, à la faveur des événements. En 1817, son *Catéchisme d'économie politique* est destiné à répandre largement les connaissances nouvelles. Say occupe en 1819 la chaire d'Économie industrielle au Conservatoire des Arts et Métiers. Son enseignement est publié en 1828-1829 en six volumes sous le titre de *Cours complet d'économie politique pratique*. Un volume complémentaire paraîtra en 1833. Nommé au Collège de France en 1830, il meurt en 1832.

Esprit indépendant, généreux et optimiste, Say livre dans le *Traité d'Économie politique* une synthèse de la pensée économique classique (Mercantilistes, Physiocrates et Adam Smith) qu'il enrichira lors des quatre éditions suivantes. Dans le cadre d'une doctrine essentiellement libérale, il a ordonné les éléments de l'économie en concentrant son analyse sur la production. Ayant rencontré les problèmes de la « loi des rendements décroissants » et de la théorie de « l'état stationnaire » (la fin de la progression des richesses marque le terme de la croissance démographique), il a eu l'idée de la LOI DES DÉBOUCHÉS ou « loi de Say », qui élimine la baisse tendancielle des taux de profit : selon Say, il y a une dynamique de l'accumulation qui s'appuie sur l'insatiabilité des besoins ; comme « les produits s'échangent contre des produits », il ne peut y avoir crise de surproduction générale ; si on favorise l'épargne constituée sur l'accumulation du capital, il y a accroissement de valeur du capital investi ; la consommation se développe et crée des revenus supplémentaires, la société connait un développement harmonieux de la production en étendant à toutes les classes sociales — c'est une condition nécessaire — la consommation. Dans cette société, l'épargne doit porter sur les consommations inutiles, et non sur les besoins véritables ; les échanges intérieurs et extérieurs se dérouleront alors sur un pied d'égalité. Ainsi seront effacés les déséquilibres régionaux, les antagonismes coloniaux, les inégalités de classes.

La fécondité du concept de production et la loi des débouchés ont assuré la célébrité de Say en France et à l'étranger.

DENYSE LINICK

Traité d'Économie Politique *ou simple exposition de la manière dont se forment, se distribuent et se consomment les richesses. Par Jean-Baptiste Say, Membre du Tribunat. Tome I[-II]. De l'imprimerie de Crapelet. À Paris chez Deterville, libraire, rue du Battoir nº 16. An XI-1803. 2 vol. in-8º de (2)ff., XLVI-527 p., et (2)ff., 572 p. B.N., Impr. R. 21113-21114.*

208

Claude-Nicolas Ledoux (1736-1806)

L'Architecture considérée sous le rapport de l'art, des mœurs et de la législation 1804

Né en 1736 à Dormans dans la Marne, élève boursier du Collège de Beauvais à Paris, Ledoux débuta comme dessinateur et graveur tout en s'initiant à l'architecture à l'école de J.-F. Blondel. Lié avec des poètes bucoliques comme Delille ou Saint-Lambert, ami des physiocrates et familier du milieu des fermiers généraux et de la haute finance, Ledoux devint un des architectes les plus à la mode de la fin du règne de Louis XV à la Révolution. C'est un des plus grands constructeurs de son temps, mais son œuvre détruit pour les trois quarts au XIXe siècle ne fut réévalué, en toute vérité, que depuis une cinquantaine d'années. Nommé inspecteur des Salines de Lorraine et de Franche-Comté (1771), puis architecte de la Ferme générale (1773), Ledoux eut une carrière essentiellement parisienne dont les prolongements en province furent considérables. Membre de l'Académie royale d'architecture (1773), protégé de Mme Du Barry, de Trudaine, puis des principaux ministres de Louis XVI, il se vit confier d'imposants chantiers sur des programmes novateurs : Saline royale d'Arc-et-Senans (1775-1779), Théâtre de Besançon (1775-1784), Pavillons des barrières d'octroi de Paris (1785-1789). Le château de Benouville en Calvados et l'hôtel d'Hallwyl à Paris demeurent les seuls témoins de son activité dans le secteur privé, qui avait été immense.

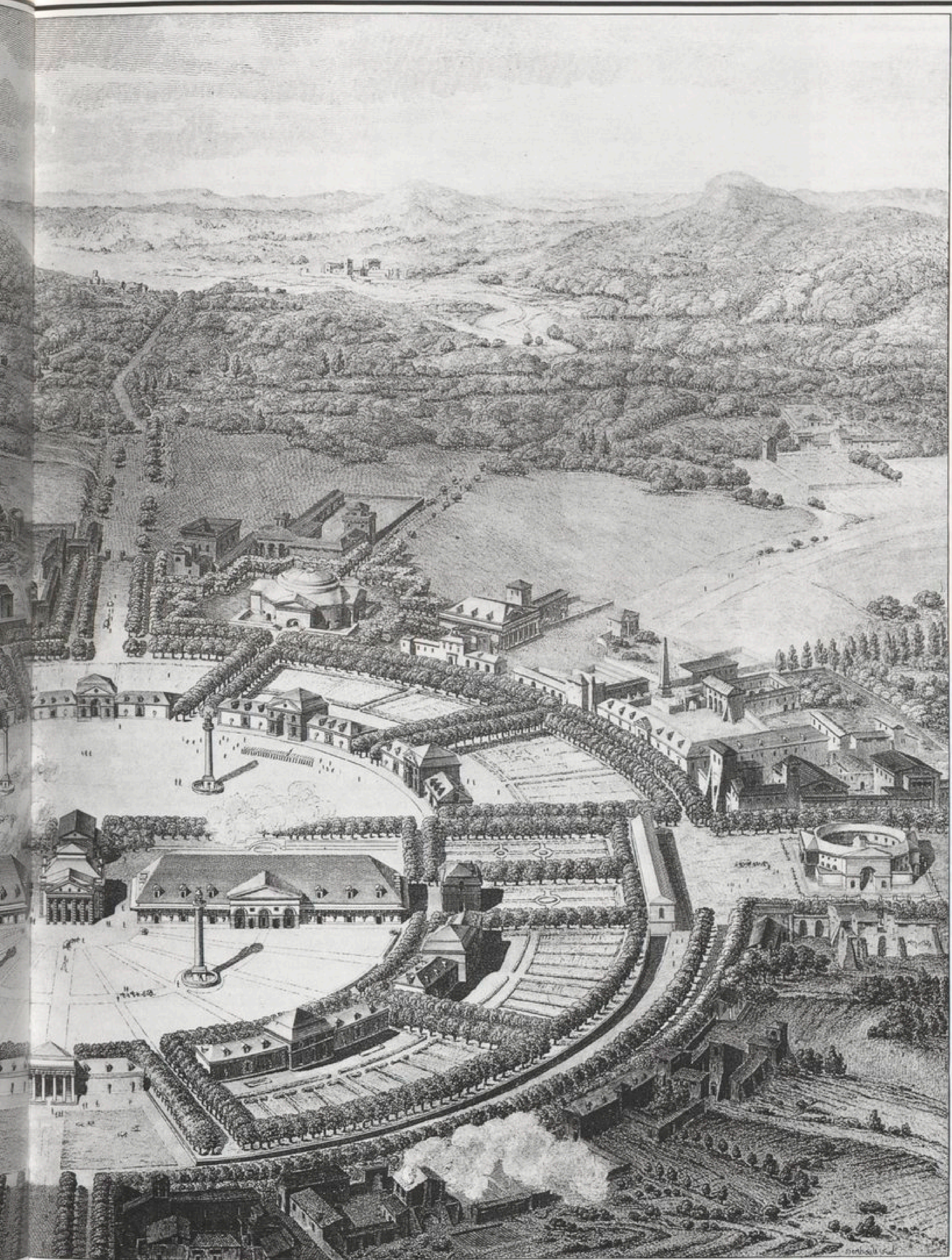
Théoricien de l'iconographie narrative dans l'art de construire, profondément marqué par la morale de J.-J. Rousseau et la philosophie sensualiste de Condillac, Ledoux partage avec son confrère E.-L. Boullée (l'auteur d'un manuscrit, intitulé *Essai sur l'art*, rédigé entre 1781 et 1793) une vision altruiste et éducative de l'art de l'architecture mis au service de la société. En 1804, deux ans avant sa mort, Ledoux publie un des cinq volumes annoncés de *L'Architecture*... Un second tome posthume, édité sans texte par D. Ramée en 1847, fit connaître les gravures inédites recueillies par ses héritiers. Les premières estampes de *L'Architecture*... étaient apparues dès 1773 ; durant trente ans, Ledoux avait dirigé une vingtaine de graveurs qui réalisèrent à son compte cette entreprise éditoriale unique en son genre. Dans son style métaphorique digne de l'épopée, où intervient le récit et la poésie mythologique, Ledoux écrit un hymne à la création architecturale. L'utopie s'y associe au recueil d'informations sur l'œuvre réellement réalisé et projeté. Ce livre est bien une œuvre d'art en soi, plutôt qu'un traité au sens habituel du terme ; mais son caractère encyclopédique (Ledoux le dit) le destine à l'édification des artistes initiés.

DANIEL RABREAU

L'Architecture considérée sous le rapport de l'art, des mœurs et de la législation ; *par C.-N. Ledoux. Tome Premier. De l'Imprimerie de H.L. Perronneau, à Paris, chez l'auteur, rue Neuve-d'Orléans. M.D.CCCIV. Grand in-folio, 240 pages, 125 gravures sur cuivre hors texte. B.N., Impr. Rés., V. 25.*



Vue perspective de la



la Ville de Chaux

209

Étienne Pivert de Sénancour

(1770-1846)

Oberman

1804

Un pan d'ombre propice permet parfois de mieux saisir l'éclat singulier d'une lumière. C'est exemplairement le cas pour Sénancour qui marque l'orée du XIXe siècle d'une œuvre tout ensemble majeure, méconnue et mythique: *Oberman*. Et pourtant que de trébuchements dans l'approche, un peu comme si l'auteur était un intouchable, que son livre refluât toujours plus dans la ténèbre à mesure que l'indiscrétion du regard se fixait sur lui. *Oberman:* l'aveuglement d'une trop grande clarté qui détourne de soi les passants inattentifs, et Sénancour, lui, qui ne retient que ses proches, exigeant une complicité dans la disposition d'âme pour consentir à partager l'évidence de sa lumière et la nécessité de ses brumes. Et d'abord un livre un peu trop précipitamment excepté et qu'il faut bien vite rendre au mouvement ininterrompu de l'œuvre. Un livre risqué tel un possible regard sur soi et le monde, un livre qui n'est toutefois que l'éclat déjà réfléchi dans un miroir déformant d'un instant de vie et de langue. Voilà bien *Oberman*, cet autoportrait sans cesse voilé, cette confidence imparfaite que l'on prend trop uniment pour une franche, simple et directe confession, ce monument remis à la littérature dès avant le milieu d'une vie et dont deux versions ultérieures publiées l'une et l'autre sur le tard apparaissent moins — pour une fois chez Sénancour — comme un nouveau livre que comme un ultime remaniement, la résignation de l'âge contresignant l'effervescence de la jeunesse. Ce roman par lettres est le portrait d'une âme, il est le cri audacieusement clair de qui ne se satisfait ni de soi ni de l'époque. Aussi bien, Sénancour, multipliant les angles d'attaque, dans le charroi du temps qui court et de la langue qui sonne fait surgir tous les diagnostics, tous les possibles dans le registre du murmure, le monde — et principalement le paysage, que ce soient les moutonnements de la forêt de Fontainebleau ou l'abrupte frénésie des Alpes — n'étant plus un décor mais le souffle légèrement expiré et sur le champ fixé en réel d'une intériorité qui se nourrit sans fin de ce même monde. L'art du fragment, le tâtonnement à travers soi, le frémissement du lyrisme, tout cela est le fait d'*Oberman*. Mais chaque page de chacun de ses autres livres, la moindre ligne tombée de son imagination ou de son altier pouvoir de réflexion fonde à l'égal Sénancour. Cet homme qui a traversé tant de revirements historiques, né à Paris en 1770, revendiquant avec force sous la forme positive du retrait l'isolement qui lui fut imposé dès son enfance, y adhérant comme à la vérité de son destin, mort en 1846 au terme d'une vie maussade, quoique intrépide par le désir, sans que son œuvre n'ait jamais véritablement rencontré l'audience légitime qu'elle impliquait mais que son auteur n'avait certes guère recherchée, cet homme bâtit la fresque de soi, il marque puissamment de son sceau l'inflexion historique de la langue et de la sensibilité, et ce sont tour à tour ses combien troublantes et attachantes *Rêveries* (1798), son *De l'Amour* (1806) ou encore ses *Libres méditations* (1819) qui, autant qu'*Oberman*, suggèrent cette permanence active de l'absolu d'un visage. Au vrai, il n'y a que lui pour exulter à ce point dans la lucidité des passions. Le grain de sa langue a quelque chose de léger et d'insistant tout à la fois. C'est comme une neige de parole qui ferait floconneusement s'entrechoquer toutes les nuances de l'impondérable. Tourné vers le dedans, questionnant le moi, appelé par la grande nature, nimbant le monde, Sénancour n'a pu qu'écrire des sortes de paysages d'âme où le dehors et le dedans ne sont plus qu'avers et revers d'un seul et même rêve. C'est que chez lui l'accomplissement de l'instant naît d'un relevé précis autant qu'onirique du moindre effet sur lui-même des saisons et des heures du jour. Qu'elle dévoile les affres du déchirement intérieur ou témoigne d'un pas de plus vers la sérénité, sa phrase manifeste une grâce dans l'expression par laquelle, jusqu'au cœur d'un réel abandon à quelque suavité, se fait jour la force d'une tension. La mélancolie rêveuse d'un romantique repoussant la sécheresse des Lumières, l'ironie d'un moraliste caustique usant de la raison contre l'autre pente de lui-même et sachant mettre à distance par le rire les ridicules de son temps, telle est la double postulation du destin pathétique et admirable de cet écrivain à la charnière de deux mondes, comme effacé par l'histoire, et qui, à lui seul, porte à son comble l'éclat d'un premier romantisme, regardant si loin en avant (vers Stendhal) tout en s'enracinant si profondément en amont (en Jean-Jacques) qu'il est le frère d'élection de la grande constellation germanique. On ne peut que déplorer l'ignorance dans laquelle cette œuvre si simple et si complexe a trop souvent été tenue. Quelques lecteurs enfiévrés pour *Oberman*, presque rien en fait de happy few pour ses divers grands livres et un enfouissement complet pour les rêveries, méditations et autres récits dispersés dans les revues de l'époque, ce qui souligne la démesure d'une entreprise jamais achevée et placée sous le coup d'un perpétuel redépart. C'est cette spirale d'écriture qui déchire les temps et pousse jusqu'à nous les effluves contemporains de cette superbe équivalence entre les états du cœur et l'ordre du paysage.

Yves Peyré

Oberman. *Lettres publiées par M... Sénancour, auteur de Rêveries sur la nature de l'homme... [Épigraphe:] Étudie l'homme, et non les hommes. Pythagore. Tome premier [-second]. À Paris, Chez Cérioux, Libraire, quai Voltaire. De l'imprimerie de la rue Vaugirard, N° 939. An XII — 1804. 2 vol. in-8°: (2) ff., VIII - 384 p.; (2) ff., 381-(1) p. Collection particulière; B.N., Impr. R. 11434-11435.*

210

Code Civil

1804

Bonaparte, Premier Consul, qui avait seul l'initiative des lois, charge le 13 août 1800 une commission de quatre membres (Tronchet, Bigot de Préameneu, Portalis et Maleville) de préparer un projet de Code. Après maintes consultations et procédures, les 36 titres du Code civil — ou Code Napoléon — ont été promulgués entre mars 1803 et mars 1804 et réunis en une seule série de 2 281 articles sous le nom de « Code civil des Français » par la loi du 30 ventôse an XII (21 mars 1804).

Bonaparte participe personnellement à plusieurs séances du Conseil d'État, au cours desquelles il intervient activement, et il en était fier: « ce que rien n'effacera, ce qui vivra éternellement, c'est mon Code civil... » Le Code civil a eu le grand mérite d'unifier le droit français partagé sous l'Ancien Régime entre le droit écrit et une multitude de coutumes. Il réalise un juste équilibre entre les principes anciens et les conquêtes révolutionnaires.

C'est ainsi qu'il restaure la cohésion de la famille légitime, démantelée par les lois révolutionnaires, et affirme le « droit absolu » de la propriété, considéré par la Déclaration des droits de l'homme de 1789 comme « un droit inviolable et sacré ». Quelques principes sont sous-jacents à la rédaction des articles du Code, même s'ils ne sont pas explicitement formulés. La liberté individuelle s'affirme à l'égard de l'homme et de ses décisions (« les conventions légalement formées tiennent lieu de lois à ceux qui les ont faites »). L'égalité se manifeste à l'intérieur même de la famille, dans le système successoral, aussi bien que dans la société avec la disparition des privilèges. La laïcité transparaît dans l'organisation de l'état-civil et dans le statut du mariage, autrefois de la compétence de l'Église.

Maintenu sans grands changements jusque vers 1880, le Code civil a subi depuis cette date de nombreux replâtrages pour tenir compte des profondes modifications de la société, mais on a conservé jusqu'à nos jours la numérotation de ses articles, d'une manière parfois acrobatique... Témoignage de la valeur de l'œuvre napoléonienne, elle a inspiré la rédaction de nombreux codes étrangers.

Jean Imbert

Code Civil des Français *Édition originale et seule officielle. [Vignette du Grand-Juge et ministre de la Justice.] À Paris, de l'Imprimerie de la République. An XII. — 1804. In-8°, faux-titre et titre, 436 p. Collection particulière.*
Code Napoléon. *Paris, Imprimerie impériale, 1807. « Édition originale et seule officielle. » Exemplaire sur vélin, avec timbre du Cabinet de Sa Majesté l'Empereur et Roi. Reliure de velours noir brodé de fils d'or et d'argent, aux armes de Napoléon. B.N., Impr., Rés. Vélins 994.*

211

Napoléon Ier
(1769-1821)

Bulletin de la Grande Armée
1805

Après la bataille, Napoléon dicte à son état-major ou fait rédiger un récit du combat. Il en a pris l'habitude en Italie lors de sa première campagne. Par la suite, à partir de 1805, ce type de relation recevra le titre de « bulletin de la Grande Armée » et les bulletins auront un numéro.

Le bulletin est publié dans le *Moniteur*, le journal officiel de l'époque, et les autres journaux le reproduisent ou l'analysent.

Il est tiré également sous forme de feuilles volantes, souvent illustrées. Ainsi dans le premier bulletin de la Grande Armée du 7 octobre 1805, peut-on voir en médaillon le profil de l'Empereur couronné de lauriers; au-dessous l'aigle tenant la foudre; de chaque côté des faisceaux de licteurs et le nom des villes traversées: Munich, Nuremberg, Ulm, Augsbourg. En bas une vignette représente « la réception de Sa Majesté à Strasbourg ». Onze lignes relatent le passage du Rhin et le mouvement d'encerclement des forces autrichiennes.

La parution de ces bulletins fut irrégulière, mais la diffusion énorme. En 1812, trente-cinq mille exemplaires du 18e bulletin sur la campagne de Russie auraient été vendus.

Les bulletins étaient commentés dans les lycées où, nous dit Alfred de Vigny, « les maîtres ne cessaient de les lire et nos cris de *Vive l'Empereur!* interrompaient Tacite et Platon ». Au théâtre, les acteurs les déclamaient devant un public enthousiaste. Les maires les faisaient placarder jusque dans les plus petits villages et les curés en parlaient au prône. Boilly nous a laissé un tableau, *La Lecture du 7e bulletin*, montrant une famille groupée autour d'une carte et suivant, avec le bulletin, le détail des opérations.

Les municipalités avaient été invitées à en constituer des collections mais celles-ci furent détruires sous la Restauration.

Jean Tulard

30e Bulletin officiel de la Grande Armée, daté De notre camp impérial d'Austerlitz, *le 12 frimaire an XIV (3 décembre 1805). — Minute ms. avec signature autogr. de*



Napoléon. Vincennes S.H.A.T. — Affiche impr. à Parme, double f. in-4°, en italien et en français. B.N., Impr., Lb44.950.

212

Jean-Baptiste Delambre
(1749-1822)

Base du système métrique décimal
1806-1810

Pendant des siècles a régné une variété de mesures telle que leur seule étude, disait Talleyrand, épouvante. Cette multiplicité des mesures dépendait des produits et des régions, ce qui rendait le commerce fort difficile et les fraudes très nombreuses. Déjà Charlemagne avait envisagé l'emploi de mesures identiques dans toute la France.

Le mathématicien brugeois Simon Stevin (1548-1620) publia en 1585 à Leyde son ouvrage *De Thiende*, dans lequel il préconisa un système de mesures universel. Mais c'est Gabriel Mouton (1618-1694) qui est considéré comme le père du système métrique. En 1670, il proposa d'adopter comme unité de mesure la longueur d'une minute d'un arc de grand cercle de la terre dans son traité *Observationes Diametrorum Solis et Lunæ apparentium*. Le Français Picard (1671), le Hollandais Christiaan Huygens (1673) proposèrent de se référer à la longueur du pendule battant la seconde.

Sous l'impulsion de l'Académie des sciences, deux grandes expéditions géodésiques furent décidées afin de mesurer la longueur d'un arc polaire et d'un arc équatorial.

La première est celle de Laponie, en 1736 et 1737, conduite par Maupertuis, et qui comprenait les Français Camus, Clairaut, Le Monnier, l'abbé Outhier, et l'astronome suédois Celsius. Ce furent La Condamine, Bouguer et Godin qui, de 1735 à 1744, mesurèrent la longueur du pendule à seconde sous l'équateur.

En 1790, Talleyrand demande l'unification des poids et mesures. Après avoir adopté le système décimal, le 8 mai 1790, l'Académie des sciences chargeait une commission composée de Borda, Lagrange, Laplace, Monge et Condorcet de fixer la base des unités de mesure. Après avoir rejeté le projet du pendule à seconde, la commission adopta le quart du méridien terrestre dont la dix millionième partie serait l'unité de longueur. Borda appela cette unité le mètre. Les astronomes Delambre et Méchain furent chargés de mesurer avec précision l'arc de méridien compris entre Dunkerque et

210

Barcelone. Leurs travaux durèrent près de dix ans, car il fallut surmonter d'énormes difficultés dues principalement à la Révolution. Les résultats de ces mesures furent consignés dans leur ouvrage: *Base du système métrique décimal.*

Le chimiste Lavoisier et le minéralogiste Haüy furent chargés de la détermination de l'unité de masse. Ils achevèrent leurs travaux en 1793, et choisirent comme unité de mesure la masse du décimètre cube d'eau distillée à la température de 4 °C. En 1795, une unité de mesure mille fois plus petite devait être choisie. On l'appela le gramme.

Les lois du 1er août 1793 et 18 germinal an III (7 avril 1795) instituaient en France le système décimal.

Les premiers étalons du mètre (remplaçant les étalons provisoires de 1793) furent construits en 1799 et réalisés en platine.

La convention du mètre, convention diplomatique entre États, fut signée à Paris en 1875. Elle est à l'origine de la création du Bureau international des poids et mesures et de son installation au pavillon de Breteuil à Sèvres. Le mètre international conservé au pavillon de Breteuil est un étalon à traits (étalon dont la longueur est définie par la distance séparant deux traits gravés) en platine irridié, métal choisi par le chimiste Sainte-Claire-Deville pour son inaltérabilité. On adopta pour le kilogramme un cylindre de hauteur et de diamètre égal à 39 mm en platine irridié. Le mètre étalon en platine irridié fut en vigueur jusqu'au 14 octobre 1960, date à laquelle les progrès de la science permirent de donner une nouvelle définition à l'unité de longueur. On choisit alors un étalon optique constitué par la longueur d'onde de la radiation orangée du krypton 86. Depuis 1983, on définit le mètre comme étant la longueur du trajet parcouru dans le vide par la lumière, pendant une fraction précise de seconde.

Philippe Zoummeroff

Base du système métrique décimal, *ou Mesure de l'arc du Méridien compris entre les parallèles de Dunkerque et Barcelone, exécutée en 1792 et années suivantes, par MM. Méchain et Delambre. Rédigée par M. Delambre, secrétaire perpétuel de l'Institut pour les sciences mathématiques, membre du bureau des longitudes, des sociétés royales de Londres, d'Upsal et de Copenhague, des académies de Berlin et de Suède, de la société Italienne et de celle de Gottingue, et membre de la Légion d'honneur. Suite des Mémoires de l'Institut. Tome Premier* [-troisième]. *Paris, Baudouin, Imprimeur de l'Institut national. 1806-1810. 3 vol. in-4°, pl. dépl. B.N., Impr. V. 7584-7586.*

213

Jean-Antoine Chaptal

(1756-1832)

Chimie appliquée aux Arts

1807

Chaptal naît à Nogaret, en Lozère, en 1756. Après des études de médecine, au termes desquelles il est reçu docteur, il monte à Paris pour se perfectionner. En fait, il se passionne pour la chimie, une science dont plusieurs savants à l'époque sentent le besoin de rénovation (Lavoisier, Berthollet sont ses contemporains). Chaptal est bientôt rappelé à Montpellier où les États du Languedoc viennent d'instituer une chaire de chimie. Nous sommes en 1781, il a 25 ans.

Ses débuts sont brillants. En 1783, il publie le *Tableau analytique* de son cours de chimie. En 1790, les *Éléments de chimie* paraissent, qui sont traduits dans toutes les langues. À ses rôles de professeur et d'écrivain, Chaptal joint celui d'industriel: jouissant d'une petite fortune, il crée une fabrique de produits chimiques. Ses découvertes (l'acide sulfurique, l'alun artificiel, entre autres) le font connaître hors des frontières, mais il refuse toutes les propositions, préférant exercer ses talents en France. La Révolution va lui donner l'occasion de prouver son patriotisme ; en effet, bien que dans une situation délicate sous la Terreur, il répond affirmativement à l'appel du Comité de Salut Public qui le charge de diriger les ateliers de Grenelle en vue de la fabrication de la poudre. C'est l'affrontement entre la France révolutionnaire et l'Europe. Il doit accroître la production de salpêtre pour l'armement, ce qu'il réussit au-delà de toutes les prévisions. En 1797, le Directoire le nomme à l'Institut. C'est alors qu'il se fixe à Paris où il crée de nouvelles usines de produits chimiques.

Après le 18 brumaire, Bonaparte appelle Chaptal au Conseil d'État et, en 1800, le nomme ministre de l'Intérieur. Pendant quatre ans, il déploie une activité prodigieuse dans tous les domaines : création des Chambres de commerce ; ouverture de la première École des arts et métiers ; décision d'exposer tous les cinq ans les produits de l'industrie nationale ; amplification du réseau routier et du réseau des canaux français ; ouverture des routes du Simplon et du Mont-Cenis ; à Paris, percement des rues de Rivoli et de Castiglione ; installation d'ateliers de travail dans les prisons ; création de cours d'accouchement dans les hôpitaux ; réglementation de l'exploitation des eaux minérales... La liste serait trop longue de son activité pendant cette période. L'Empereur récompense celle-ci en le nommant au Sénat (1804), en le faisant grand-officier de la légion d'honneur (1806), enfin en lui donnant le titre de comte de Chanteloup.

Chaptal continue d'écrire. En mars 1807, paraît la *Chimie appliquée aux arts* ; quatre volumes qu'il dédie à Napoléon. Ce livre est la somme de ses idées et de ses recherches. Chaptal est un novateur, le premier à avoir associé chimie et industrie, théorie et pratique.

« La chimie appliquée aux arts », écrit-il dans son discours préliminaire, « sera donc cette science qui, de l'analyse comparée des opérations de tous les arts, fera découler quelques lois générales où viendront se rapporter les effets sans nombre que présentent les ateliers. » Il prône une sorte de vulgarisation de la chimie qui permettra de « développer les fabriques, de créer de nouvelles branches d'industrie ».

Solidarité entre le chimiste et le fabricant, mais aussi importance de l'expérience: toute nouveauté doit être expérimentée. Il faut respecter les impératifs de chacun, tenir compte du lieu de fabrication d'un produit à cause de son prix de revient... Enfin, l'État doit avoir un rôle de coordination, et non de réglementation autoritaire. Le livre obtient un immense succès ; en juin, il est traduit à Londres, puis à Leipzig. « Vous jouirez d'une gloire bien grande, celle d'avoir fait servir vos vastes connaissances en chimie aux progrès de l'agriculture, du commerce et des manufactures » (Lacépède à Chaptal). Pendant les Cent-Jours, il assume la direction générale du commerce et des manufactures.

Le retour des Bourbons ne sonne pas sa disgrâce ; en 1816, il est fait membre de l'Académie des sciences ; enfin, en 1819, il entre à la Chambre des pairs. C'est à cette date que paraît : *De l'Industrie française,* deux volumes divisés en quatre parties *(Du Commerce français* en *1789, De l'Industrie agricole, De l'Industrie manufacturière, De l'Administration de l'industrie)* ; vaste bilan de la situation économique de la France, profondément changée par ces vingt-cinq années de guerre qui ont modifié les relations entre les états ; de là, la nécessité de trouver de nouvelles règles et de nouvelles directions.

« Je crois n'avoir rien négligé pour obtenir des renseignements exacts ; cependant, je ne prétends pas publier un ouvrage parfait : tout ce dont je puis répondre, c'est que c'est un ouvrage de bonne foi. »

Cette phrase de Chaptal résume bien sa personnalité : travailleur acharné, comblé d'honneurs, mais intègre et modeste. Il travaille jusqu'à sa mort sur des ouvrages et mémoires concernant le commerce, l'agriculture, les fabriques ; celle-ci survient le 30 juillet 1832, à Paris, à l'âge de 76 ans.

Simone Zoummeroff

Chimie appliquée aux Arts *par M. J.A. Chaptal, Membre et Trésorier du Sénat, Grand-Officier de la Légion d'Honneur, Membre de l'Institut de France, Professeur honoraire de l'École de médecine de Montpellier, etc. etc. etc. Tome premier [-quatrième]. De l'imprimerie de Crapelet. À Paris, Chez Deterville, libraire, rue Hautefeuille, n° 8, au coin de celle des Poitevins. 1807. 4 vol. in-8°, planches. B.N., Impr. R. 16858-16861 (reliés en veau raciné aux armes impériales).*

214

Alexander von Humboldt

(1769-1859)

Essai sur la géographie des plantes

1807

Alexandre de Humboldt, le dernier savant universel, né et mort à Berlin, a passé une grande partie de sa longue existence en France et a publié la plupart de ses ouvrages en français.

Il est surtout célèbre par son grand voyage scientifique en Amérique espagnole (Venezuela, Colombie, Équateur, Pérou, Mexique, Cuba) accompli de 1799 à 1804 avec le botaniste français Aimé Bonpland et dont les résultats furent publiés à Paris de 1805 à 1834 en 30 volumes, sous le titre : *Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent.*

L'*Essai sur la géographie des plantes* bien qu'en constituant le tome XXVII fut en fait, chronologiquement, le premier volume paru. La date de cet ouvrage, lu à l'Académie des sciences le 7 janvier 1805, varie suivant les éditions, étant tantôt 1805, tantôt 1807. Il fut en fait imprimé en 1806. Il s'appuie sur des observations

originales de Humboldt et Bonpland qui avaient recueilli 6 000 plantes lors de leur grand voyage.

Une innovation de Humboldt fut de classer les végétaux en diverses zones suivant l'altitude et de lier leur présence à divers facteurs physiques (température, hygrométrie, pression atmosphérique, etc.) et géographiques.

Il créa également la phytosociologie en distinguant des plantes grégaires et solitaires, et forgea le terme d'*associations* pour qualifier les communautés végétales. Cet ouvrage constitue une synthèse pluridisciplinaire faisant appel à la botanique, à la géologie, à l'écologie, à la géographie et à la météorologie.

Il constitue le fondement de la Phytogéographie qui se développera ultérieurement avec d'autres travaux de Humboldt et ceux de R. Brown, A. de Candolle, J.-D. Hooker, A. Schimper, etc.

Jean Théodoridès

Essai sur la géographie des plantes *accompagné d'un tableau physique des régions équinoxiales, fondé sur des mesures exécutées depuis le dixième degré de latitude boréale jusqu'au dixième degré de latitude australe pendant les années 1799-1803, avec une grande planche en couleur ou en noir* [90 × 60 cm]. *Paris, Schoell 1805 et Tübingue, J.-G. Cotta. Grand in-4°, 155 p. B.N., Cartes et Plans, Ge DD 1566.*

215

Claude-Louis Berthollet
(1748-1822)
et la Société d'Arcueil
Mémoires de physique et de chimie de la Société d'Arcueil
1807-1817

Berthollet fait ses premières études au collège d'Annecy, puis à l'université de Chambéry. Il va ensuite étudier la médecine à Turin où il est reçu docteur en 1768. D'abord assistant de Tronchin, alors médecin du duc d'Orléans, celui-ci lui ouvre les portes du laboratoire du Palais-Royal. Il est reçu à l'Académie des sciences en 1780. En 1784, il est nommé à la direction des teintures aux Gobelins. S'apercevant que le chlore décolorait les substances végétales, il applique cette propriété au blanchissement des toiles. En 1789, il découvre l'action décolorante des hypochlorites. Une usine est installée à Javel, d'où le nom d'eau de Javel: son emploi se trouve décrit dans les *Éléments de l'art de la teinture* (1791). Abandonnant en 1783 la théorie du phlogistique, il devient un disciple de Lavoisier et participe avec ce dernier, Fourcroy et Guyton de Morveau, à l'édification d'une nomenclature chimique *(Méthode de nomenclature chimique,* à Paris chez Cuchet, 1787*)* qui fait encore autorité de nos jours. Avec Monge il fonde l'École polytechnique où il professe la chimie. En 1796, il prépare avec Bonaparte et d'autres savants une mission scientifique en Égypte.

En 1803, dans ses *Recherches sur les lois des affinités chimiques,* il énonce des règles qui porteront son nom. Sénateur de Montpellier en 1804, il organise dans cette ville une préparation industrielle du carbonate de sodium. À cette date, il se retire à Arcueil, puis en 1807 avec Laplace, il fonde la Société d'Arcueil qui s'y réunit régulièrement pour discuter des grands problèmes scientifiques de l'époque.

Une simple liste des savants membres de la Société d'Arcueil suffit à témoigner de son importance: Berthollet, Laplace, Alexandre de Humboldt, J.-B. Biot, Thénard, Gay-Lussac, Pyrame de Candolle, Collet-Descoltils, Amédée Barthélemy Berthollet (le fils), Étienne-Louis Malus, François Arago, J.-E. Bérard, Chaptal, Pierre-Louis Dulong, Siméon-Denis Poisson.

Les *Mémoires de physique et de chimie de la Société d'Arcueil* furent publiés en trois volumes de 1807 à 1817. Le dernier volume est très rarement complet. Il aurait dû être publié en 1811, mais sa publication fut interrompue par le suicide du fils de Berthollet, après la faillite de l'usine de carbonate de sodium.

La collaboration d'un tel groupe de savants fut très fructueuse et donna lieu à un grand nombre de travaux en commun. Ainsi, Berthollet et Dulong, Thénard et Biot, Thénard et Gay-Lussac, Humboldt et Gay-Lussac produisirent de nombreux travaux en association.

À Thénard et Gay-Lussac, nous devons la préparation du sodium et du potassium en grande quantité par des moyens chimiques; à Humboldt et Gay-Lussac, des études sur le magnétisme terrestre. En 1808, Gay-Lussac donne sa loi sur la combinaison des gaz en volume, selon laquelle les gaz se combinent entre eux avec des rapports volumétriques simples. Une grande partie du premier volume est consacrée aux travaux de Thénard sur les éthers et sur la bile. Malus découvre la polarisation de la lumière par réflexion. Humboldt étudie la géographie des plantes. Biot publie un mémoire sur la vitesse du son. Dulong découvre le chlorure d'azote.

La Société d'Arcueil a regroupé les savants les plus éminents de cette première moitié du XIXe siècle, et malgré sa durée très courte, celle-ci doit être retenue comme le haut lieu de la science de cette époque.

Philippe Zoummeroff

Mémoires de Physique et de Chimie de la Société d'Arcueil. *Paris, J.-J. Bernard, Quai des Augustins, 1807-1817. 3 vol. in-8°. B.N., Impr. R. 43561-43563.*

216

François-Pierre Maine de Biran
(1766-1824)
De l'Aperception immédiate
1807, publ. 1963

Maine de Biran est né à Bergerac le 30 novembre 1766. Après des études classiques, il est nommé en 1795 administrateur du département de la Dordogne, élu en 1797 au Conseil des Cinq-Cents, nommé sous-préfet de Bergerac en 1806, élu au Corps législatif en 1809, il fait partie de la Commission des Cinq dont les remontrances sont adressées à Napoléon; il est questeur de la Chambre entre 1814 et 1819 et anobli par Louis XVIII avec le titre de chevalier.

Biran a beaucoup écrit, mais très peu publié: un mémoire sur *l'Influence de l'habitude* en 1802, un *Examen des leçons de philosophie de M. Laromiguière* en 1817, et un article sur Leibniz dans la Biographie Michaud en 1819, pour l'essentiel.

En 1806, l'Académie de Berlin met au concours la question: « Y a-t-il des aperceptions immédiates internes? » Biran rédige une réponse et reçoit le 6 août 1807 un accessit. Invité à publier son texte, Biran décline l'offre, et le manuscrit demeure inédit jusqu'en 1963.

De l'Aperception immédiate appartient à la période de pleine maturité du philosophe. Répondre affirmativement à la question de savoir s'il y a des aperceptions immédiates internes, c'est pour Biran établir les droits d'une saisie intérieure du sujet par lui-même, saisie qui ne doit rien à l'expérience extérieure. Cette aper-

ception interne est fondée sur un « fait primitif », que Biran appelle « effort » faute d'un meilleur mot, et qui est l'expérience du mouvement volontaire. L'effort engendre la conscience, mais la conscience n'est pas, comme chez Descartes, une pensée pure, elle est liée de façon indissociable à la coexistence du corps propre. Sur ce fait primitif, Biran construit une philosophie de l'existence subjective tendue entre deux pôles : celui de l'effort proprement dit, ou activité, celui de la passivité, ou affection. Entre ces deux pôles, se situent toutes les modalités concrètes de l'existence, recomposées analytiquement après qu'aient été déduits synthétiquement les deux éléments fondamentaux de l'actif et du passif, de la forme et de la matière.

FRANÇOIS AZOUVI

De l'Aperception immédiate *(Mémoire de Berlin, 1807B). ibliothèque de l'Institut de France, Manuscrit 2130.*

— 217 —

ALEXANDRE BALTHAZAR LAURENT GRIMOD DE LA REYNIÈRE (1758-1837)

Manuel des Amphitryons 1808

Rien ne prédisposait Grimod, dernier rejeton d'une riche lignée de fermiers généraux alliés à la meilleure noblesse, à devenir l'inventeur de la littérature et des guides gastronomiques, le Père de la Table, comme le surnomma Sainte-Beuve.

Né infirme — les mains difformes —, rejeté dès l'enfance par sa mère, il se révolta contre les siens et tenta de les couvrir de ridicule par ses extravagances, dont la moindre à leurs yeux ne fut pas d'exercer le métier de journaliste en qualité de critique théâtral. Devenu avocat, ce qui déplut tout autant à sa famille, il accueillait sous le toit paternel, un hôtel particulier des Champs-Élysées, à côté de Beaumarchais, des frères Chénier, de Rétif de la Bretonne ou de S. Mercier, toute la gent écrivaillante et impécunieuse de Paris. Il l'y nourrissait, au cours de mercredis littéraires et « philosophiques » très courus, de tartines aux anchois et de tasses de café. Un repas-spectacle qu'il donna en 1783 sur le thème du cochon pour se moquer des ancêtres charcutiers de son père mit le comble au scandale et lui valut l'exil dans un couvent d'Augustiniens à Domèvre près de Nancy. Il y fut certes privé de son cénacle parisien et surtout du théâtre qu'il affectionnait. En revanche, il eut le loisir de découvrir auprès de ces gourmands chanoines la grande cuisine qu'il avait boudée à la table de son père, pourtant l'une des plus courues de la capitale. Deux ans plus tard, la lettre de cachet qui l'exilait ayant été levée, il approfondit sa science de gueule à Lyon, ville déjà réputée pour sa bonne chère, où il s'était fait épicier, puis à Béziers.

Vint la Révolution. Le père de Grimod en mourut de peur. Son oncle, Malesherbes, un des avocats de Louis XVI, moins heureux, y laissa sa tête. Alexandre survécut par miracle en se terrant dans l'hôtel des Champs-Élysées entre sa mère et sa maîtresse, une actrice rencontrée à Lyon, qu'il épousera sur le tard. Le révolté d'hier renia tous ceux de ses amis, Rétif, Mercier, qui avaient peu ou prou pactisé avec les sans-culottes. Il maudit ces « années désastreuses où il n'arriva pas un seul turbot à la halle ». Mais il les maudit en silence. Il ne reprit une activité littéraire que sous le Consulat en publiant une feuille théâtrale, *le Censeur dramatique*, supprimée au 31[e] numéro sur la plainte de comédiens qui s'y jugeaient trop sévèrement étrillés. Talma mena cette cabale dont l'aboutissement fut l'interdiction pour Grimod d'exercer dorénavant la critique théâtrale. Le théâtre y perdait un de ses meilleurs observateurs sinon le plus équitable. La gastronomie y gagna son premier écrivain. L'époque s'y prêtait. Sortis du cauchemar de la Terreur, les Parisiens avaient la fringale. Nobles et financiers, ruinés, exilés ou décapités, avaient jeté cuisiniers et marmitons sur le pavé. La venue de nombreux provinciaux dans la capitale rendait d'autre part nécessaire la création d'un métier nouveau, celui de restaurateur. Il y en eut cinq cents dans Paris. La Reynière s'en fit le chantre et l'aristarque ainsi que de toutes les professions de bouche qui connaissaient l'essor en ces temps affamés, limonadiers, glaciers, pâtissiers, marchands de victuailles... Ce fut le point de départ d'une publication théoriquement annuelle, l'*Almanach des Gourmands*, dont huit numéros, de 1803 à 1812, furent la loi et les prophètes pour les gastronomes (le mot est de 1801). Mais il manquait une base théorique à ces lecteurs, nouveaux venus à la gourmandise comme à la richesse. Le *Manuel des Amphitryons* fut écrit en 1808 pour la leur dispenser. Tandis que Napoléon imposait à l'Europe le Code civil, Grimod lui dictait un code de civilité épulaire. Avec quelle insolence !

« Il ne suffit pas d'avoir passé sa vie à rincer des verres pour être connaisseur en vin, ni d'avoir donné des assiettes à tout le monde pour savoir ordonner un bon repas... » écrit-il à l'intention des valets d'hier devenus les millionnaires du jour. Après avoir résumé l'histoire de l'art culinaire dans des pages qui sont certainement les plus brillantes qu'il ait écrites, Grimod traite de la « dissection » des viandes : « On peut comparer un amphitryon qui ne sait pas découper au possesseur d'une belle bibliothèque qui ne saurait pas lire. » Cet art qui parachevait l'éducation d'un gentilhomme est illustré par dix-sept gravures de Tourcaty d'après celles de *L'Art de trancher la viande* de Pierre Petit, écuyer de tranchant de Louis XIII. La deuxième partie du volume, à laquelle le restaurateur Alexis Balaire prêta son concours, est une nomenclature de menus saisonniers pour quinze, vingt-cinq et soixante couverts. Ils sont le témoignage du robuste appétit de nos pères, mais il est déconseillé de les exécuter aujourd'hui car aucun estomac ne saurait y résister. La troisième partie reste plus actuelle. Sous le titre d'*Éléments de politesse gourmande* l'auteur définit les devoirs d'un hôte à l'égard de ses invités et de ceux-ci à son endroit, placement des convives, choix des sujets de conversation ou règles de la courtoisie. Le ton persifleur, le mépris affiché par Grimod pour des lecteurs mal élevés sont réjouissants, mais ils lui valurent de solides inimitiés qui, relayées par la colère des commerçants sévèrement notés dans l'Almanach, l'engagèrent à abandonner la plume. Ayant réuni les débris de la fortune familiale, il épousa sa maîtresse et vécut une trentaine d'années encore dans l'isolement d'une retraite campagnarde. Assez longtemps pour voir naître la gloire de Brillat-Savarin qui allait éclipser la sienne. Le « professeur magistral » s'est beaucoup inspiré sans le dire des écrits de Grimod pour la *Physiologie du Goût* (1826), mais le vieux gentilhomme reconnut sans amertume le mérite supérieur de son émule : « Son livre est de la haute gastronomie auprès de quoi mes écrits ne sont qu'une triste rapsodie... Cet homme aurait dû vivre un siècle. » On sait que Brillat-Savarin mourut deux mois après la parution de son ouvrage qui pour des décennies allait

fixer le goût d'autres parvenus, ceux de la bourgeoisie.

NED RIVAL

Manuel des Amphitryons; *contenant Un Traité de la Dissection des viandes à table, la Nomenclature des Menus les plus nouveaux pour chaque saison, et des Élémens de Politesse gourmande. Ouvrage indispensable à tous ceux qui sont jaloux de faire bonne chère, et de la faire faire aux autres; Orné d'un grand nombre de Planches gravées en taille-douce. Par l'Auteur de l'Almanach des Gourmands.* [Épigraphe:] *Le véritable Amphitryon/Est l'Amphitryon où l'on dîne. Molière. À Paris, chez Capelle et Renand, libraires-commissionnaires, rue J.-J. Rousseau. MDCCCVIII. In-8°, 384 p., 17 planches. B.N., Impr., V. 40797.*

— 218 —

CHARLES FOURIER (1772-1837)
Théorie des quatre mouvements 1808

Charles Fourier naquit à Besançon, dans une famille de commerçants, aisée mais d'esprit assez rigide. Il abandonna de brillantes études, contraint de se consacrer à l'entreprise familiale. La perte de sa fortune lors de la révolte de Lyon (1793) le réduisit à être représentant de commerce, voyageant en France et en Europe, jusqu'en Russie. Observateur attentif des abus de son temps, il fait le projet d'une réforme sociale et quelques articles dans la presse lyonnaise précèdent son premier livre, la *Théorie des quatre mouvements*, suivi du *Traité de l'association domestique*, du *Nouveau Monde industriel et sociétaire*, de *La Fausse industrie*. Plutôt solitaire quoique bon vivant, Fourier, à la fin de sa vie, chercha à matérialiser ses idées, soutenu par ses adeptes (Muiron, Considérant...), attendant un mécène pour financer le premier « phalanstère ». Il mourut à Paris en 1837, sans avoir réalisé son rêve.

La *Théorie des quatre mouvements* comprend trois parties (la philosophie générale: principes de l'association et de l'attraction passionnée — le régime social: ordre combiné et gastronomie combinée — la critique de la civilisation: échec de l'économie politique, vices du commerce); Fourier expose un système complexe, qu'il complètera dans ses œuvres ultérieures, montrant comment passer du chaos actuel ou « Civilisation » à l'« Harmonie »; il annonce avoir découvert le « Mouvement Universel » (social, animal, organique, matériel) complétant la théorie de Newton.

Fourier s'est voulu original « en suivant ces deux guides, le Doute absolu sur tous les préjugés, et l'Écart absolu de toutes les théories connues » (Discours préliminaire). Sa nouveauté est effectivement radicale; il unit ce qui avait été dissocié dans la société occidentale: la raison et les passions, l'observation et l'imaginaire, l'éthique et l'innocence. Si sa culture « dérive » des spéculations cosmologiques de Kepler et des loges maçonniques lyonnaises (Swedenborg, Saint-Martin), des recherches des Lumières (Quesnay, Montesquieu, Rousseau, Mably) et de l'ombre (Sade, Rétif de la Bretonne), ses inventions sont absolument personnelles.

Le moteur de sa pensée est le scandale de l'organisation sociale: jeune et sensible, il a découvert l'indigence ouvrière, l'opulence inacceptable des puissants; sa clairvoyance lui a révélé l'inégalité désordonnée et a fait de lui un précurseur du socialisme anti-étatique fondé sur un ensemble de garanties qui sont encore partiellement à l'horizon de nos démocraties. Son outil intellectuel est une combinatoire qu'il applique hardiment à tout le champ du savoir, et une écriture extraordinaire associant la verve de Rabelais et le sarcasme de Swift, au moyen d'un lexique visionnaire, poétique et subversif qui enchantera les Surréalistes (André Breton: *Ode à Fourier*). Son principe est de dire oui à tout, aux désirs, aux goûts, aux particularités les plus étonnantes; sa morale, sans sanction ni répression, a profondément troublé le public et ses disciples par son audace effrénée et placide réhabilitant le corps glorieusement.

Fourier, penseur de la Vie, heureuse et libre, est un précurseur de notre société et un prophète de son avenir.

DENYSE LINICK

Théorie des Quatre Mouvemens et des Destinées Générales. *Prospectus et annonce de la découverte.* [Épigraphe:] *Mais quelle épaisse nuit voile encor la nature! Voltaire. À Leipzig* [Lyon]. *1808. In-8°, (4)-425-(3) p.; tableau replié à la p. 56. B.N., Impr., Rés. p. R. 934.*

— 219 —

LA DESCRIPTION DE L'ÉGYPTE (1809-1826)

L'Expédition d'Égypte (1798-1801), dont le général en chef Bonaparte avait été élu à l'Académie des sciences le 5 nivose an VI (25 décembre 1797), plaça littéralement l'Institut national au cœur de l'exploration de la Vallée du Nil, grâce à l'action particulière de plusieurs de ses membres: Monge, Berthollet, Denon, etc., et à l'organisation sur son modèle de l'Institut d'Égypte. Pour toutes ces raisons et par la qualité des travaux des membres de la Commission des Sciences et Arts, « le grand ouvrage sur l'Égypte » — expression qui désigna rapidement la *Description* et qui, par exemple, se retrouve sous la plume de Balzac dans *La Physiologie du mariage* — pourrait même être considérée comme une véritable publication de l'Institut: tant les collaborateurs de la *Commission égyptienne*, chargée à partir de 1803 de l'édition de l'ouvrage, étaient nombreux à appartenir déjà aux Académies des sciences ou des inscriptions, ou prêts de rejoindre les deux compagnies de savants.

Première encyclopédie consacrée à une contrée d'Afrique, et divisée en trois parties: *Antiquités, État moderne* et *Histoire naturelle, la Description de l'Égypte* est aussi une étape dans l'édition française. Le modèle sera d'ailleurs suivi; d'abord lors de l'expédition de Morée, puis sous le Second Empire lors de la conquête du Mexique (mais dans ce dernier cas la publication tournera court). Jomard, le commissaire du gouvernement chargé à la mort de Lancret de diriger et coordonner les travaux, s'inspirera aussi de la *Description*, notamment pour éditer les *Voyages* du Nantais Frédéric Cailliaud.

Neuf volumes de texte, petit in-folio (38 × 25 cm) édités de 1809 à 1818; un autre contenant la *Préface historique* de Fourier et l'Avertissement, grand in-folio (70 × 54 cm); et 974 planches en 10 volumes grand in-folio complétés de trois volumes de format exceptionnel constituent la première édition de cette publication monumentale.

Servi en livraisons, l'ouvrage posa rapidement divers problèmes de stockage et d'assemblage, les éditeurs recommandant même le relieur parisien Tessier, rue de la Harpe,

lequel proposait également à ses clients une armoire exécutée spécialement aux mesures inhabituelles de l'ouvrage. Certains de ces meubles ont été conservés ; selon les cas, ils sont plus ou moins ornés de bronzes égyptisants et se mariaient parfaitement avec les exquis médaillers à l'égyptienne dus à Biennais ou les tables et fauteuils en acajou, style « Retour d'Égypte », que Jacob Desmalter fabriqua par grosses dès 1806. Citons notamment, à l'université de Princeton, le meuble exécuté pour le comte de Pourtalès ou celui réalisé à l'intention de Savigny qui, avec l'ensemble des volumes dont certains ont été annotés par le naturaliste lui-même, se trouve depuis 1843 à la Bibliothèque de Provins. Bien d'autres exemplaires rares mériteraient une mention ; citons simplement encore celui de la bibliothèque particulière de l'Empereur aux Tuileries que l'impératrice Marie-Louise emporta à Vienne en 1814 et qui, en 1935, fut offert au Musée de Malmaison.

Le 23 juin 1821, avant même que l'ouvrage soit achevé, Louis XVIII autorisa C.L.F. Panckoucke à procéder à la seconde édition. Ce n'est qu'en 1987, et en débutant par les planches de la partie consacrée aux *Antiquités*, que la troisième édition du monument fut mise en chantier à Princeton.

MICHEL DEWACHTER

La Description de l'Égypte *ou Recueils des observations et des recherches qui ont été faites en Égypte pendant l'expédition de l'armée française, publiés par les ordres de Sa Majesté l'Empereur Napoléon le Grand. À Paris, de l'Imprimerie Impériale, puis Royale, 1809-1826. 10 vol. de texte et 13 vol. de planches, in-folios. Bibliothèque de l'Assemblée nationale (avec meuble d'origine).*

220

NICOLAS APPERT
(1749 ?-1841)

Le Livre de tous les ménages

1810

Né à Châlons-sur-Marne, fils d'hôtelier, Nicolas Appert s'installe vers 1780 à Paris, rue des Lombards, comme confiseur. Intéressé par le problème de la conservation des aliments, il tente, dès 1790, plusieurs expériences sur son terrain de Massy. En 1809, il met au point un procédé nouveau, « l'Appertisation », récompensé par le ministère de l'Intérieur, qui le dote d'un prix de 12 000 francs. Une condition lui est imposée : il doit divulguer sa découverte ; il accepte en publiant son *Livre de tous les ménages...* (1810). L'industrie de la conserve alimentaire est née. En 1822, Nicolas Appert est nommé « bienfaiteur de l'humanité » par la Société d'encouragement à l'industrie nationale. Mais la divulgation de son invention le prive des avantages qu'il aurait pu en tirer, et il meurt pauvre, à Massy, en 1841.

Le développement de la marine au long cours, les campagnes militaires avaient posé, dès le XVIIIe siècle, le problème du ravitaillement, et, plus précisément, celui de la conservation des aliments pendant une longue durée. Jusque-là, on ne connaissait comme procédé de conservation des viandes et des poissons que la salaison, le sucrage et la dessication.

Le procédé d'Appert est d'une grande simplicité : il consiste à enfermer dans un flacon de verre bien bouché les produits à conserver, puis à placer ce flacon dans un vase rempli d'eau bouillante et de l'y maintenir huit à dix minutes, le chauffage en vase clos détruisant les germes de fermentation.

Le livre paraît en 1810. Traduit en plusieurs langues, souvent réédité, il obtient un énorme succès et suscite la création d'industries de la conserve dans plusieurs pays, le récipient en verre étant peu à peu remplacé par des boîtes en fer-blanc soudées.

Comme Pasteur l'admettra lui-même, le procédé dit de « pasteurisation » n'est rien d'autre qu'un perfectionnement de la méthode de Nicolas Appert.

ODILE BEAUFUMÉ
SIMONE ZOUMMEROFF

Le Livre de tous les ménages. *L'Art de conserver pendant plusieurs années, toutes les substances animales et végétales ; Ouvrage soumis au Bureau consultatif des Arts et Manufactures, revêtu de son approbation, et publié sur l'invitation de S. Exc. le Ministre de l'Intérieur. Par Appert, Propriétaire à Massy, département de Seine et Oise, ancien Confiseur et Distillateur, Élève de la bouche de la maison ducale de Christian IV. À Paris, chez Patris et Cie, 1810. In-8°, 116 p. Collection particulière. 2e édition augmentée de plusieurs observations et de nouvelles expériences.* Ibid., *1811. In-8°, 226 p., pl. dépl. B.N., Impr. V. 30484.*

221

ANTOINE ISAAC
BARON
SILVESTRE DE SACY
(1758-1838)

Grammaire arabe

1810

Né à Paris le 22 septembre 1758, Silvestre de Sacy manifeste très tôt son goût pour l'orientalisme. Loin des enseignements officiels, il se forme à l'hébreu, à l'arabe, au persan, au turc, mais aussi à toutes les disciplines touchant le monde musulman. Fonctionnaire à la Cour des Monnaies en 1781, il la quitte en 1792. Catholique et monarchiste, il est néanmoins nommé, en 1795, professeur d'arabe à l'École des langues orientales. Il obtiendra, en 1806, la chaire de persan au Collège de France. Fait baron en 1813, recteur de l'Université de Paris en 1815, conseiller du ministère des Affaires étrangères, pair de France en 1832, il est considéré, à sa mort, comme le maître de l'orientalisme français. Au nombre de ses œuvres majeures, on relève la *Chrestomathie arabe* (1806), l'*Anthologie grammaticale arabe* (1829) et l'*Exposé de la religion des Druzes* (1838).

La plus célèbre pourtant, et à juste titre, demeure la *Grammaire* en deux volumes, parue en 1810. Elle fonde, véritablement, le nouvel orientalisme français, dans l'esprit et la méthode. Jusque-là, à de rares exceptions près, l'enseignement de l'arabe s'était mal dégagé des préoccupations de la pratique ou de la controverse : on voulait des gens capables de commercer, de parlementer ou de soutenir le débat contre la religion de l'« Infidèle ». Silvestre de Sacy n'en a cure : il étudie pour le plaisir d'étudier, de savoir, et sa méthode dérive directement de cet état d'esprit. D'une part, la *Grammaire* exploite systématiquement les données des théoriciens arabes, suit leur démarche, adopte leurs concepts et leur terminologie ; d'autre part, ces données doivent être exploitées, selon les termes de la préface, par référence à une grammaire générale des langues, telle que la conçoit la tradition de Port-Royal. Effort considérable et qui fait, aujourd'hui encore, de l'œuvre de Silvestre de Sacy un ouvrage de référence.

ANDRÉ MIQUEL

At-tuh'fa as-saniyya fî'ilm al-'arabiyya. Grammaire arabe *à l'usage des élèves de l'École Spéciale des Langues Orientales Vivantes, avec figures, par A.I. Silvestre de Sacy. À Paris, de l'Imprimerie impériale, MDCCCX. Se vend à Paris, chez de Bure, père et fils, libraires de la Bibliothèque Impériale, rue Serpente, n° 7. On a tiré quelques exemplaires sur papier vélin. 2 vol. in-8°, 434 et 473 p. B.N., Impr., Z Renan 6557 (incomplet). Voir aussi l'exemplaire interfolié de l'édition de 1829, dans lequel Sacy a mis, en face de l'imprimé, quelques ajouts de sa main, en vue d'une éventuelle réédition (B.N., Ms arabe 5216, premier tome).*

222

Germaine de Staël
(1766-1817)
De l'Allemagne
1810

Mme de Staël, née à Paris en 1766, est la fille du riche banquier Jacques Necker, devenu contrôleur général des Finances de Louis XVI, dont la femme tint le dernier grand salon parisien sous l'Ancien Régime.

Germaine Necker, mariée en 1786 au baron Éric-Magnus de Staël-Holstein, ambassadeur du roi de Suède en France, entre très tôt en littérature. Son premier livre, encore modeste, sur Rousseau, est publié en 1788. On citera surtout *De l'Influence des passions* (1796), *De la littérature dans ses rapports avec les institutions* (1800), *Delphine* (1802), *Corinne* (1807), *De l'Allemagne* (1813), les *Considérations sur la Révolution française* (1818).

Cette œuvre très ample, à la fois politique, philosophique, littéraire et critique, est d'une remarquable harmonie et d'une grande liberté de pensée. Mme de Staël, spectatrice d'événements capitaux, passionnée de politique, en a amplement traité dans plusieurs de ses livres et ne l'a pas ignorée même dans ses ouvrages romanesques. Pour une femme comme elle, le livre est le seul moyen de s'exprimer qui lui soit laissé. Encore son œuvre lui a-t-elle valu l'exil sous le Directoire, exil progressivement renforcé sous le Consulat et l'Empire. Ainsi Mme de Staël sera-t-elle conduite à voyager à travers l'Europe. Elle constitue autour d'elle le Groupe de Coppet, qui réunit des écrivains, des amis, d'origines très variées, le plus consciemment européen peut-être qui ait existé.

Mme de Staël, quant à elle, met l'Italie en scène dans *Corinne* et consacre à l'Allemagne un livre capital. Dans les *Considérations sur la Révolution*, elle donne une grande étude idéologique des années 1780 au début de la Restauration, dont une partie est consacrée aux idées anglaises.

De l'Allemagne est un des livres fondamentaux du XIXe siècle, celui par lequel les Français ont été le plus largement initiés à la littérature et à la philosophie allemandes. L'ambition de l'auteur était d'aider à renouveler la pensée et les genres littéraires en France, en rendant accessible le domaine allemand trop méconnu.

L'exemplaire exposé a une histoire. Mme de Staël est un des très rares écrivains qui aient osé publier des livres peu conformes aux idées de Napoléon Ier, plus ou moins irrité par chacun d'eux. *De l'Allemagne*, accepté par la censure, fut supprimé par une décision de l'Empereur prise dans la nuit du 23 au 24 septembre 1810, et immédiatement exécutée par le ministre de la Police, le duc de Rovigo. Les exemplaires imprimés furent détruits en feuilles chez l'imprimeur Mame à Paris et les épreuves pourchassées, ainsi que les manuscrits. La décision d'exiler l'auteur en Suisse et de la réduire à son château de Coppet, fut prise le 27 septembre. Portalis, directeur de la librairie, réussit à conserver l'exemplaire remis à la censure. Reliés au chiffre P, initiale de Joseph-Marie Portalis, les trois volumes portent de la main de Nicolle les dates : 7 mai 1810, 8 août 1810, 15 septembre 1810, dates auxquelles l'éditeur présenta chaque tome à la censure. Chaque cahier est paraphé par lui. Sur le tome I, figure plusieurs fois la mention, signée « H. Nicolle, libraire » : « Certifié conforme à la dernière épreuve de Mme de Staël. » Semblent n'avoir survécu à la destruction du livre que trois autres exemplaires, deux au château de Broglie et au château de Coppet, portant des corrections et additions de l'auteur. Le troisième est conservé à la Bibliothèque universitaire de Vienne à laquelle il fut légué par Friedrich Schlegel, qui l'avait reçu de Mme de Staël par l'intermédiaire de son frère, Wilhelm August, pour le préserver de la police.

Simone Balayé

De l'Allemagne, *par Mme la baronne de Staël Holstein... Paris, H. Nicolle, à la Librairie stéréotype, rue de Seine, n° 12. De l'Imprimerie de Mame frères. 1810. 3 vol. in-8° (le troisième, inachevé, s'arrête à la page 240). B.N., Impr., Rés. p. M. 149.*

223

Amedeo Avogadro
(1776-1856)
Essai d'une manière de déterminer les masses des molécules
1811

Issu d'une famille de juristes piémontais — le nom Avogadro dérive probablement de *advocario* — Amedeo Avogadro effectue des études de droit et acquiert en 1796 le grade de docteur en droit ecclésiastique. Mais, impressionné par la découverte de la pile électrique par Alessandro Volta, il se voue, à partir de 1800, aux mathématiques et à la physique. Il enseigne la « philosophie naturelle » au collège royal de Vercelli, puis la physique mathématique à l'université de Turin. En 1804, il est nommé membre correspondant de l'Académie royale des sciences de Turin, dont il deviendra membre régulier en 1819. Il introduit le système métrique au Piémont.

Sa contribution la plus importante demeure la célèbre hypothèse qui, inspirée du mémoire de Gay-Lussac datant de 1809 sur les combinaisons en volumes des gaz, est publiée en français — langue dans laquelle Avogadro écrivait couramment — en 1811 : « Dans les mêmes conditions de température et de pression, un même volume de gaz contient le même nombre de molécules. »

Du fait du caractère discret d'Avogadro, son hypothèse demeurera quasi inconnue jusqu'à ce que Stanislao Cannizzaro, Auguste Laurent et Charles Frédéric Gerhardt montrent, vers 1858, sa validité et sa fécondité. Entre-temps, Ampère en 1814, Jean-Baptiste Dumas en 1827, et William Prout en 1834, étaient parvenus à la même conclusion.

L'hypothèse porte aujourd'hui le nom de loi d'Avogadro-Ampère ; elle constitue l'une des grandes lois quantitatives de la chimie moderne. La détermination des masses atomiques et moléculaires — tâche qui occupera tout le XIXe siècle — en découle. Fait important, la distinction était faite pour la première fois entre atomes et molécules puisque Avogadro distinguait dans son mémoire la *molécule* — ce que nous appelons aujourd'hui molécule ou atome —, la *molécule intégrante* — notre molécule —, la *molécule constituante* — la molécule d'un élé-

ment –, et la *molécule élémentaire* – l'atome d'un élément. La théorie atomiste était en marche.

JEAN-CLAUDE FALQUE

« Essai d'une manière de déterminer les masses relatives des molécules élémentaires des corps, et les proportions selon lesquelles elles entrent dans ces combinaisons », Par A. Avogadro in Journal de physique, *vol. LXXIII, 1811, p. 58-76. B.N., Impr. R. 4575.*

224

GEORGES CUVIER
(1769-1832)
Recherches sur les ossements fossiles de quadrupèdes
1812

Jean-Léopold-Nicolas-Frédéric (dit Georges) Cuvier est né en 1769 à Montbéliard (rattaché à l'époque au Duché de Wurtemberg). Destiné par le Duc à devenir un de ses fonctionnaires, il est étudiant à l'Académie Caroline de Stuttgart de 1783 à 1788.

N'ayant pas reçu de poste dans l'administration à sa sortie de cet établissement, Cuvier devient précepteur dans une famille noble protestante de Normandie, où il passe les années les plus dangereuses de la Révolution, s'adonnant à des travaux d'anatomie pour lesquels il avait les plus grandes dispositions.

Il vient à Paris au début de 1795, et y connaît une fortune académique et politique rapide : il n'a pas encore 35 ans qu'il est déjà professeur au Collège de France et au Muséum, inspecteur général de l'Instruction publique, secrétaire perpétuel de la première classe de l'Institut (Académie des sciences). Sous la Restauration, il est en plus Chancelier de l'université, membre du Conseil d'État, chargé des cultes non-catholiques au ministère de l'Intérieur ; il sera Pair de France sous Louis-Philippe (1831). Il était membre de l'Académie française depuis 1818. Il meurt à Paris en 1832, emporté par une maladie foudroyante.

Cuvier s'est intéressé aux fossiles dès son arrivée à Paris en 1795. Grâce à sa compétence exceptionnelle en anatomie comparée, il entreprend de démontrer que les éléphants, les rhinocéros, les ours, etc. du passé diffèrent spécifiquement de ceux d'aujourd'hui. Il en conclut qu'ils ont donc été « détruits par une catastrophe ». Fondateur de la paléontologie des Vertébrés, Cuvier est ainsi, en même temps, le rénovateur de la doctrine du Catastrophisme et du Fixisme, et se pose en adversaire résolu de son collègue du Muséum, le transformiste Lamarck.

De 1795 à 1812 – donc sur une durée de 17 ans – Cuvier fait paraître dans de nombreuses revues, et en particulier dans les *Annales du Muséum*, des études sur les restes fossiles qu'il a recueillis ou qu'il s'est vu confier. Ce sont ces articles qu'il réunit et qu'il fait paraître en 1812, sous le titre de *Recherches sur les ossements fossiles de quadrupèdes*. Il fait précéder ce recueil d'un « Discours préliminaire », dans lequel il expose ses idées sur les cataclysmes qui ont bouleversé la terre dans le passé, et en particulier sur le dernier, qui coïncide avec le Déluge de la Bible. Ce « discours » a connu un grand succès, qui lui a valu d'être traduit en plusieurs langues, et réédité à part plusieurs fois, sous le titre de *Discours sur les révolutions de la surface du globe*.

GOULVEN LAURENT

Recherches sur les ossemens fossiles de quadrupèdes, *où l'on rétablit les caractères de plusieurs espèces d'animaux que les révolutions du globe paroissent avoir détruites ; Par M. Cuvier, Chevalier de l'Empire et de la Légion d'honneur, Secrétaire perpétuel de l'Institut de France, Conseiller titulaire de l'Université impériale, Lecteur et Professeur impérial au Collège de France, Professeur administrateur au Muséum d'Histoire naturelle ; de la Société royale de Londres, de l'Académie royale des Sciences et Belles-Lettres de Prusse, de l'Académie impériale des Sciences de Saint-Pétersbourg, de l'Académie royale des sciences de Suède, de l'Académie impériale de Turin, des Sociétés royales des Sciences de Copenhague et de Gottingue, de l'Académie royale de Bavière, de celles de Harlem, de Vilna, de Gênes, de Sienne, de Marseille, de Rouen, de Pistoia ; des Sociétés philomatiques et philotechniques de Paris ; des Sociétés de Médecine de Paris, d'Édimbourg, de Bologne, de Venise, de Pétersbourg, d'Erlang, de Montpellier, de Berne, de Bordeaux, de Liège ; des Sociétés d'Agriculture de Florence, de Lyon et de Vérone ; de la Société d'Art vétérinaire de Copenhague ; des Sociétés d'Émulation de Bordeaux, de Nancy, de Soissons, d'Anvers, de Colmar, de Poitiers, d'Abbeville, etc. À Paris, chez Deterville, Libraire, rue Hautefeuille, N° 8. 1812. 4 vol. in-4° avec planches, pagination discontinue (autres éditions en 1822, 1825 et 1834). B.N., Impr., Rés. S. 769-772.*

225

BENJAMIN CONSTANT
(1767-1830)
Adolphe
1816

Benjamin Constant, de son nom complet Benjamin de Constant de Rebecque, naquit à Lausanne dans une famille plutôt militaire au service de l'étranger. Il devait jouer en France un rôle considérable dans la politique, la littérature et l'étude des religions, comme il l'avait rêvé dès sa première jeunesse. Suisse de naissance, Européen par son éducation en Allemagne et en Écosse, c'est en France qu'il fit triompher bon nombre de ses idées et devint l'un des principaux fondateurs du parlementarisme. Lié avec Mme de Staël une grande partie de sa vie, il est l'un des membres principaux du Groupe de Coppet créé par elle et dont le rôle est très important en des domaines divers.

Réduit au silence sous l'Empire, il collabore sous la Restauration à plusieurs journaux, devient le rédacteur en chef du *Mercure de France* puis de *la Minerve française*. En 1819, il est élu député de la Sarthe, de Paris en 1824 et du Bas-Rhin en 1827. Ses interventions à la tribune touchent aux domaines les plus variés et notamment à la liberté de la presse et de la pensée, à la liberté des individus, contre le colonialisme, l'esclavage et la traite des noirs.

Il a laissé des écrits remarquables, notamment des livres politiques comme *De l'Esprit de conquête et d'usurpation* (1814), les *Principes de politique* (1815), les *Mélanges de littérature et de politique* (1829), de nombreux articles et discours, *De la Religion considérée dans sa source, ses formes et ses développements* (1824-1831), *Du Polythéisme romain*, ouvrage posthume (1833) ; l'influence de ces deux livres a été profonde au XIXe siècle. C'est seulement au XXe siècle qu'on connaîtra le *Cahier rouge*, *Cécile*, son remarquable journal intime et sa correspondance. Avec *Adolphe*, il a donné un des romans les plus beaux de la littérature française, un des plus mystérieux, des plus provocateurs qu'on ait écrits ; il suscite toujours des réactions passionnées et des études nombreuses et variées.

Constant, qui avait fait une première rédaction de son roman en 1806 et l'avait repris dans les années suivantes, ne se décida à le publier qu'en 1816 pendant son séjour à Londres. La première édition est donc celle de Colburn, en association avec Treuttel et Würtz à Paris, annoncée le 6 juin dans le *Morning Chronicle*. Elle est rarissime (trois exemplaires connus dans des bibliothèques publiques : la British Library, Harvard et la Taylorian Institution à Oxford). La B.N. ne la possède pas, mais elle a la première édition parisienne publiée presque en même temps, imprimée par Crapelet d'après les épreuves de l'édition anglaise. L'éditeur français est placé avant son confrère londonien à l'adresse et la mention d'imprimeur est, bien entendu, différente. La B.N. possède une prétendue deuxième édition qui ne l'est que par la mention portée sur la page de titre. Les invendus de Crapelet furent réutilisés en Angleterre, le nom de Crapelet ayant été supprimé ; elles aussi sont très rares.

SIMONE BALAYÉ

Adolphe, *anecdote trouvée dans les papiers d'un inconnu et publiés par M. Benjamin de Constant. Paris, chez Treuttel et Würtz, Rue de Bourbon, N° 17 ; Londres, chez H. Colburn, bookseller, 50 Conduit Street, New Bond, 1816. In-12, VII-228 p. (À la p. 228, figure la mention : Paris, de l'imprimerie de Crapelet, Rue de Vaugirard ; N° 9. B.N., Impr., Rés. p. Y². 1437.*

226

RENÉ-THÉOPHILE LAËNNEC
(1781-1826)
De l'Auscultation médiate
1819

René-Théophile-Hyacinthe Laënnec, né à Quimper, commence ses études de médecine dans les hôpitaux militaires de Nantes, puis à l'École de Médecine de Paris où il devient l'élève de Bichat, Hallé, Pinel, Corvisart, et le collaborateur de Dupuytren.

Ses nombreux travaux de recherche portent sur la parasitologie, la cardiologie et l'anatomo-pathologie. Il devient ainsi l'un des créateurs de la méthode anatomo-clinique qui, appliquée à la pathologie pulmonaire, lui permet de différencier la tuberculose parmi les « maladies de poitrine ».

Inventeur du stéthoscope, il établit les fondations de la pneumologie

en décrivant magistralement les données fournies par l'auscultation pulmonaire dans le traité *De l'Auscultation médiate*, paru en 1819, ouvrage qu'il voulut compléter par une seconde édition en 1826 juste avant sa mort.

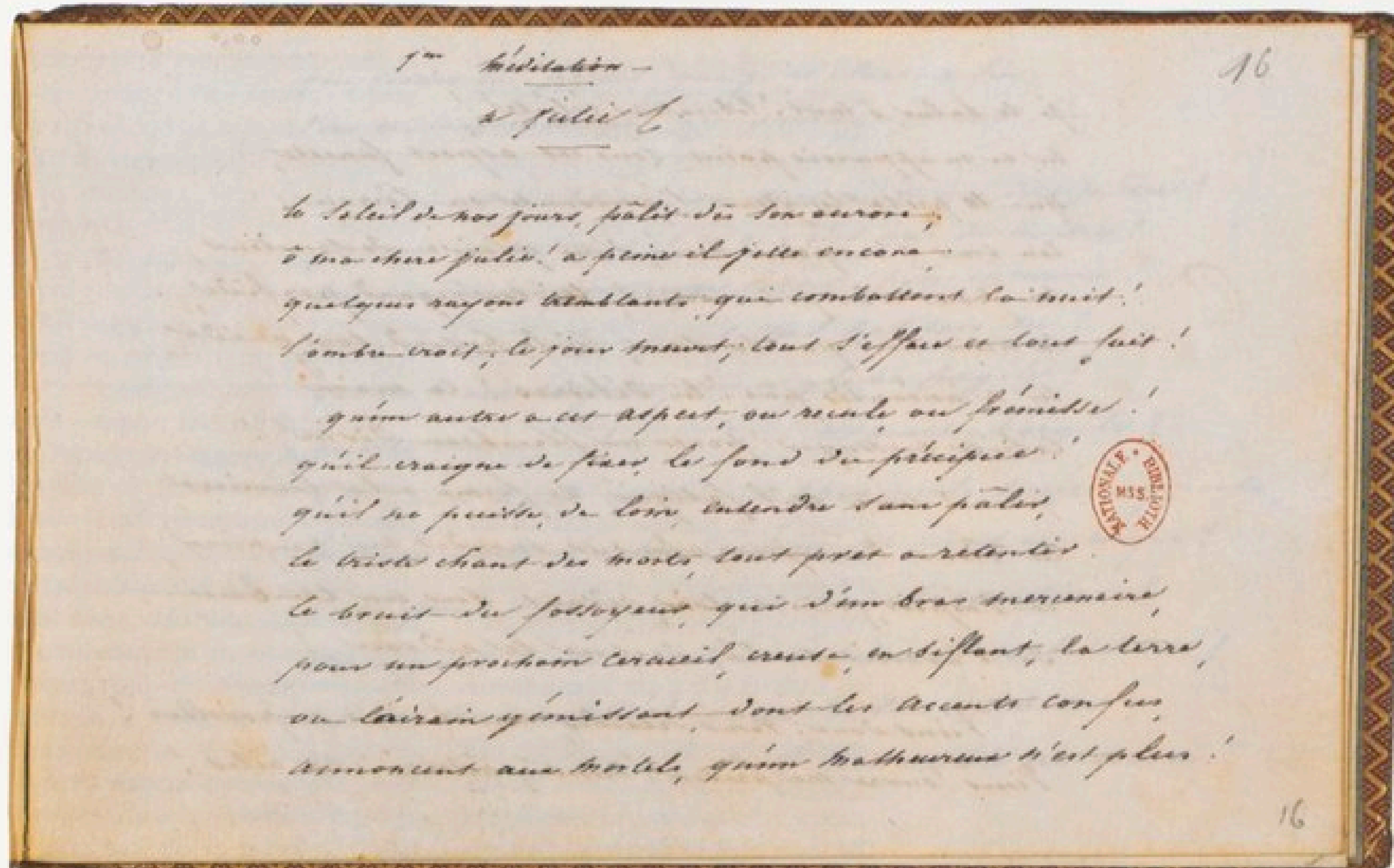
Dans cet ouvrage qui va transformer la médecine, Laënnec, explorant la transmission de la voix, les signes de la respiration, l'apparition des râles et la circulation, identifie et classe dans la pathologie près de trente signes d'auscultation, complétés par la percussion et la palpation. De plus, il crée, de toutes pièces, l'ensemble de la pathologie du thorax et, en premier lieu, l'entité tuberculeuse, en complétant les travaux de Bayle.

La grandeur et l'originalité de l'œuvre sont dans la transformation d'un procédé relativement banal, l'auscultation pulmonaire, en une méthode qui permet d'accéder, à partir des signes acoustiques, au diagnostic des lésions anatomiques situées à l'intérieur du corps.

Médecin du cardinal Fesch, de la duchesse de Berry, nommé Professeur au Collège de France, membre de l'Académie de médecine, Laënnec mourut de la tuberculose pulmonaire qu'il avait si parfaitement définie.

SYLVIE GARREAU DE LOUBRESSE

De l'Auscultation médiate *ou Traité du diagnostic des maladies des poumons et du cœur, fondé principalement sur ce nouveau moyen d'exploration. Par R. T. H. Laennec, D.M.P., Médecin de l'Hôpital Necker, Médecin honoraire des Dispensaires, Membre de la Société de la Faculté de Médecine de Paris et de plusieurs autres sociétés nationales et étrangères.* [*épigraphe en grec et trad. :*] *Pouvoir explorer est, à mon avis, une grande partie de l'art. Hipp.*, Epid. III. *Tome premier* [*-second*]. *A Paris, Chez J.-A. Brosson et J.-S. Chaudé, Libraires, rue Pierre-Sarrazin, n° 9. 1819. 2 vol. in-8° de* XLVIII-*456 p. et 4 pl. dépl. pour le t. I ; et* XVI-*472 p. pour le t. II. B.N., Impr., Rés. p. T. 58.*


1re Méditation —
à Julie —
16

le Soleil de nos jours, pâlit dès son aurore,
ô ma chère Julie! à peine il jette encore
quelques rayons tremblants qui combattent la nuit!
l'ombre croit, le jour meurt, tout s'efface et tout fuit!
qu'un autre à cet aspect, ou recule ou frémisse!
qu'il craigne de fixer le fond du précipice!
qu'il ne puisse de loin entendre sans pâlir,
le triste chant des morts tout prêt à retentir
le bruit du fossoyeur qui d'un bras mercenaire,
pour un prochain cercueil, creuse, en sifflant, la terre,
ou l'airain gémissant dont les accents confus,
annoncent aux mortels, qu'un malheureux n'est plus!
16

227

ALPHONSE DE LAMARTINE
(1790-1869)

Méditations poétiques
1820

En mars 1820, un petit volume de 24 poèmes sonne la fanfare de la poésie romantique. Son auteur, un jeune Bourguignon de trente ans, quasi inconnu, beau, ardent, ambitieux, aspire à réussir une vie publique. Les premières années de la Restauration ne lui ont apporté qu'échecs et déceptions : incapable de faire jouer *Saül*, pièce à la gloire de la religion et de la monarchie, d'obtenir une place dans un ministère, de négocier un mariage fortuné et honorable, il laisse publier un recueil d'œuvres de jeunesse élaborées pendant une dizaine d'années, toutes vibrantes de ses aspirations, de ses désespoirs, de ses sensations et de ses amours.

Lamartine, en 1815-1816, avait préparé pour la publication, à la gloire d'une Elvire, un recueil d'élégies dans la tradition antique, largement inspirées par sa passion violente pour une jeune Antoniella rencontrée à Naples en 1812, ainsi que par un sentiment profond et mélancolique de la fuite du temps. Un groupe d'amis, ébloui par son aisance à s'exprimer en vers fluides et harmonieux, avait participé à la conception de l'ouvrage par des lectures à haute voix, des corrections et des suggestions. L'entrée de Julie Charles, en octobre 1816, dans la vie du poète, puis la fréquentation de l'entourage du duc de Rohan donneront d'autres résonances à son inspiration : amour profond et sublimé très vite anéanti par la mort, réflexion sur nos relations avec Dieu et notre connivence avec la nature. En 1819, bien introduit par son ami, Aymon de Virieu, dans les salons du faubourg Saint-Germain où il lit *Saül*, l'auteur tente la déclamation de ses nouvelles poésies, se sensibilise aux réactions et aux goûts d'un public à séduire. Pendant l'été 1819, réfugié au Grand-Lemps chez les Virieu, il retrouve, conservés par son ami, ses élégies et quelques poèmes baptisés « méditations » depuis 1818. Il élague parmi les élégies ce qui exprimait « la philosophie voluptueuse d'Horace, d'Anacréon, d'Épicure : ce n'est pas la mienne. Le genre grave et infini du christianisme poétique n'a point passé par là » *(Commentaire* d'*Élégie)*. Il tranche, trie, réunit les fragments retenus, compose des transitions, infléchit le sens, improvise, met des points finals, et, comme en 1816, fait participer son entourage à l'élaboration. Durant l'hiver, Genoude est mis à contribution, par un Lamartine désabusé et malade, pour la mise en forme définitive et les négociations avec les éditeurs. Les *Méditations poétiques* paraissent sans nom d'auteur. Celui-ci vite identifié exulte : « Elles ont un succès inouï, universel. » Leur influence sera considérable.

MARIE-RENÉE MORIN

Méditations poétiques. [*épigraphe :*] *Ab Jove principium. Virg. A Paris, au dépôt de la librairie grecque-latine-allemande, rue de Seine, N° 12. MDCCCXX. In-8°,* VI-*118 p. B.N., Impr., Rés. p. Ye. 187.*

228

ISIDORE-JUSTIN TAYLOR
(1789-1879)

CHARLES NODIER
(1780-1844)

ALPHONSE DE CAILLEUX
(1788-1876)

Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France
1820-1878

Né à Bruxelles en 1789 d'une famille française d'origine britannique, Taylor embrassa à vingt-cinq ans la carrière des armes, mais se fit placer dès 1819 en disponibilité afin de se livrer sans entrave à ses véritables passions, les arts et la littérature.

Dessinateur de talent, graveur, homme de théâtre, critique d'art, Taylor mena de front une foule d'activités variées. Anobli en 1825, il devint cette même année commissaire royal près le Théâtre Français, dont il

ouvrit les portes aux auteurs romantiques. Il participa encore à plusieurs missions à l'étranger et fit transporter en France l'obélisque de Louxor. Inspecteur général des établissements des Beaux-Arts en 1838, membre libre de l'Académie des Beaux-Arts en 1847, sénateur en 1869, il fut à l'origine de diverses sociétés de secours mutuel en faveur des artistes et compte parmi les fondateurs de la Société des Gens de Lettres.

Outre quelques pièces de théâtre, on lui doit: *Voyage pittoresque en Espagne, en Portugal et sur la côte d'Afrique* (1826-1832); *La Syrie, l'Égypte, la Palestine et la Judée* (1835-1839); et plusieurs autres *Itinéraires*.

L'œuvre d'une vie, à laquelle son nom mérite de rester attaché, est toutefois l'admirable collection des *Voyages pittoresques*, qui devait comprendre trente volumes et que le décès du maître d'œuvre laissa inachevée à vingt.

Taylor, qui paraît en avoir conçu le projet dès 1810, s'associa pour cette entreprise ses amis Alphonse de Cailleux, secrétaire général des musées à la Maison du roi et peintre de formation; et Charles Nodier. Ceux-ci ne participèrent cependant qu'aux premiers volumes.

Cette collection est d'abord une tentative, la première de cette ampleur en France, d'inventaire archéologique systématique des monuments antérieurs à la Renaissance. À une époque où ces témoins d'une ère révolue n'inspiraient qu'indifférence ou mépris, Taylor et ses collaborateurs sentirent qu'il leur appartenait de léguer aux générations futures une trace d'un monde sur le point de cesser d'être, antérieur à la cassure révolutionnaire; un monde révélant dans ses ruines *des ruines plus vastes, plus effrayantes à la pensée, celles des institutions qui appuyèrent longtemps la monarchie, et dont la chute fut le signal inévitable de sa chute*. Durant un demi-siècle, ils parcourent pour ce faire le pays, non pas en savants peut-être, *mais en voyageurs curieux des aspects intéressants, et avides des nobles souvenirs*.

Annoncées à grand renfort de publicité dès février 1820, les deux premières livraisons de l'*Ancienne Normandie*, spécimen de la collection, sortirent des presses typographiques de Pierre Didot l'aîné à la fin de juillet; le premier tome fut achevé en 1822, le second en 1825 (39 livraisons); ils furent complétés en 1878 par un tardif troisième volume. Parurent ensuite, de 1825 à 1829, la *Franche-Comté* (28 livraisons); de 1829 à 1833, l'*Auvergne* (2 volumes, 55 livraisons); de 1833 à 1837, le *Languedoc* (4 parties en 2 tomes, 146 livraisons); de 1836 à 1847, la *Picardie* (3 volumes, 136 livraisons); de 1845 à 1847, la *Bretagne* (2 volumes, 91 livraisons); en 1854, le *Dauphiné* (47 livraisons); de 1844 à 1857, la *Champagne* (3 volumes, 105 livraisons); et en 1863, la *Bourgogne* (38 livraisons). Le tirage moyen des livraisons fut de 600 exemplaires.

Novateur par son propos et ses ambitions, l'ouvrage l'est encore par son mode d'utilisation, la lithographie. Ainsi que l'admet Nodier dans sa préface, ce procédé n'avait pas en 1820 obtenu *l'approbation unanime des gens de goût*. Le génie des concepteurs fut de comprendre que *le crayon hardi du lithographe* conviendrait mieux qu'un autre instrument *pour fixer les inspirations libres, originales et rapides du voyageur qui se rend compte de ses sensations*. Il fut aussi de s'assurer le concours des plus brillants représentants des écoles française et anglaise: on relève au bas des quelques 4 000 planches hors-texte les noms d'Alexandre-Évariste Fragonard et de son fils Théophile, ceux de Frédéric Villeneuve, du baron Atthalin, de Jean-Baptise Isabey, d'Horace Vernet, de R. P. Bonington, et de bien d'autres artistes parmi lesquels Taylor en personne. Géricault lui-même ne dédaigna pas de dessiner certains culs-de-lampe!

Enfin, cette immense entreprise fut une opération privée, indépendante de tout libraire, dont Taylor fut le seul mécène et pour laquelle il ne craignit point de prendre d'importants risques financiers.

L'influence de l'ouvrage sur la formation de la sensibilité romantique et la « manie gothique », n'est plus à démontrer: ce n'est pas par hasard que Victor Hugo plaça sous l'autorité de Charles Nodier son poème de *La Bande noire* (1824), par lequel s'ouvre sa campagne en faveur des monuments de l'ancienne France; campagne poursuivie dans son pamphlet *Guerre aux démolisseurs!* (1831): « Si les choses vont encore quelque temps de ce train, il ne restera bientôt plus à la France d'autre monument national que celui des *Voyages pittoresques et romantiques*. »

De fait, la publication des *Voyages* marque la véritable naissance de l'archéologie française. La création par Guizot, au lendemain de la Révolution de Juillet, de l'Inspection générale des monuments historiques, puis en 1837 de la Commission supérieure; et la fondation par Arcisse de Caumont de la Société française d'archéologie, procèdent de cette première semence. Prosper Mérimée, qui en sa qualité d'inspecteur itinérant des monuments historiques mit à partir de 1834 ses pas dans ceux du baron Taylor, à l'architecte Eugène Viollet le Duc, entré en 1840 dans la même administration, devaient se charger de la faire fructifier.

JACQUES-REMI DAHAN

Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France, *par MM. Ch. Nodier, J. Taylor et Alph. de Cailleux. Paris, P. Didot l'aîné, J. Didot l'aîné, puis Firmin Didot. 1820-1878. 20 vol. grand in-folio, planches. Bibliothèque de l'Arsenal, Gr. Fol. 228.*

229

JOSEPH DE MAISTRE (1754-1821)
Les Soirées de Saint-Pétersbourg 1821

Fils du président du Sénat de Savoie, « élevé dans toute la sévérité antique » dans son Chambéry natal, Maistre sortit de la vie obscure à laquelle il semblait promis grâce à la Révolution française.

La suppression des Parlements, la réunion de la Savoie à la France et l'exécution de Louis XVI le jetèrent dans les rangs des adversaires enragés des hommes et des idées de 1789. En 1796, il fit paraître ses *Considérations sur la France* qui enthousiasmèrent les partisans des Bourbons par son analyse en profondeur des causes, du développement et de l'avenir de la Révolution. Six ans plus tard, Maistre fut nommé ministre plénipotentiaire à la cour de Russie par le roi de Sardaigne. Il devait y rester quinze ans, profitant de ses nombreuses heures de loisir pour composer la majorité de son œuvre, dont l'essentiel des *Soirées de Saint-Petersbourg* qui furent publiées quelques mois après sa mort.

Les Soirées marquent une tentative originale pour renouer avec la grande tradition platonicienne du dialogue. Ce dernier, divisé en onze entretiens, s'établit entre trois hommes: un jeune émigré français (le chevalier), un notable russe (le sénateur), et Maistre qui se met en scène sous les traits du comte.

Qu'il discoure du malheur des justes, de l'origine du langage, de l'utilité de la prière, des animaux, de la guerre, des bourreaux, des sacrifices, de la souveraineté, de l'hérédité

ou qu'il fustige les protestants, les scientifiques, les révolutionnaires, Rousseau, Voltaire ou Locke, « ce faux dieu du XVIII[e] siècle qui ne sait rien, qui ne dit rien, qui ne peut rien », le trio affirme inlassablement une seule et même idée, pilier de la dialectique théocratique maistrienne : « Je sais que je ne sais rien » ; traduisez : la divine Providence régit l'humanité.

Cioran a justement affirmé : « Sa haine de toute innovation équivaut à une haine du mouvement comme tel. Ce à quoi il vise, c'est river les hommes à la tradition, les détourner du besoin qu'ils ont de s'interroger sur la valeur et la légitimité des dogmes et des institutions. »

À sa parution, l'ouvrage fut accueilli avec ferveur par les ultras qui s'apprêtaient à prendre le pouvoir et voyaient dans les attaques portées contre les constitutions écrites, une justification idéologique de leur opposition à la Charte. Maistre influença Montalembert, Lamennais et plus près de nous Baudelaire et Auguste Comte.

Son espérance d'une résurrection d'un pouvoir charismatique à caractère sacré exercé par un sauveur guidé par Dieu a toujours rencontré des adeptes. Cette postérité de l'intolérance a relégué dans les oubliettes de la mémoire collective ses *Considérations*, pourtant bien supérieures tant par le style que par sa juste vision de la société française (Maistre avait prévu dans les moindres détails la manière dont se déroulerait la Restauration). Ce n'est pas le moindre des paradoxes de ce « prophète du passé » qui s'est imposé comme le maître à penser de l'école théocratique française alors qu'il cumule le triple handicap d'être sarde, franc-maçon et bourgeois de souche.

BENOÎT YVERT

Les Soirées de Saint-Petersbourg *ou Entretiens sur le gouvernement temporel de la Providence : suivis d'un Traité sur les Sacrifices ; par M. le comte Joseph de Maistre, ancien ministre de S.M. le roi de Sardaigne, à la Cour de Russie, ministre d'État, régent de la Grande Chancellerie, membre de l'Académie royale des sciences de Turin, chevalier grand-croix de l'ordre religieux et militaire de S. Maurice et de S. Lazare. Tome premier [-second]. Imprimerie de Cosson. Paris, Librairie grecque, latine et française, rue de Seine, N° 12. MDCCCXXI. 2 vol. in-8° de (2) ff., XXVI-(526) p. mal chiffrées, 456 pour le tome I ; (2) ff., 474 p. et (1) f. pour le tome II ; portrait-frontispice de l'auteur au tome I. B.N., Impr., Rés. p. R. 785 (brochés).*

230

AUGUSTIN FRESNEL (1788-1827)

Théorie ondulatoire de la lumière 1821

Né à Chambrais, aujourd'hui Broglie, en Normandie, Augustin Fresnel entre en 1804 à l'École polytechnique. En 1806, il est affecté au corps des Ponts et Chaussées ; il occupe successivement plusieurs postes, où, en dépit de la relative solitude intellectuelle qui lui est imposée, il entreprend des travaux scientifiques, notamment en optique.

Contraint pendant les Cent-Jours à résider dans la propriété familiale de Mathieu, en Normandie, Fresnel est ensuite réintégré dans son corps d'origine, et, dès 1818, définitivement affecté à Paris. En 1819 il reçoit le prix décerné par l'Académie des sciences pour un mémoire sur la diffraction qu'il venait de déposer ; la même année, il entre dans le Service des phares.

Sans renoncer à ses activités professionnelles, toujours soutenu par l'amitié d'Arago, Fresnel, devenu membre, en 1823, de l'Académie des sciences, poursuivra jusqu'à sa mort, à l'âge de trente-neuf ans, des recherches qui ont exercé une influence décisive sur l'histoire de l'optique.

Sans connaître les préoccupations de Thomas Young (1773-1829) qui avait suggéré un retour à l'hypothèse des ondes, brillamment mise en valeur par C. Huygens au XVII[e] siècle, Fresnel s'engage, à partir de 1814, dans une série d'expériences sur la diffraction de la lumière, dont il veut, en outre, renouveler l'interprétation. Elles sont le point de départ de recherches qui s'étendront rapidement à tous les domaines de l'optique et qui lui permettront de poser, en moins d'une décennie, les fondements d'une optique vibratoire et ondulatoire.

Pour Fresnel, la lumière est identifiée aux « vibrations d'un fluide universel [éther] agité par les mouvements rapides des particules des corps lumineux » : sur un rayon lumineux, il faut supposer « une succession nombreuse et même indéfinie d'ondulations semblables », c'est-à-dire de vibrations. La « longueur d'une ondulation » désigne « l'intervalle compris entre deux points de l'éther où les mêmes oscillations s'exécutent simultanément et dans le même sens », tandis que l'onde est définie comme la « surface dont tous les points sont toujours ébranlés de la même manière au même instant ».

Si une onde lumineuse est arrêtée par le bord d'un écran (phénomène de diffraction), il est possible de déterminer l'état vibratoire en un point quelconque, en tenant compte des trajets parcourus par la lumière depuis les différents points de l'onde jusqu'à ce point : suivant que la différence entre deux trajets est égale à un nombre pair ou impair de demi-longueurs d'onde, les effets des rayons correspondants s'ajoutent ou s'annulent (principe des interférences). À l'aide du calcul infinitésimal, Fresnel parvient, après division de l'onde lumineuse incidente en ondes élémentaires, à évaluer, dans la zone de diffraction, la somme de leurs contributions, c'est-à-dire l'intensité de la vibration résultante : ce sont les célèbres « intégrales de Fresnel », qui ont permis de résoudre le problème de la diffraction.

Pendant les premières années de sa carrière scientifique, Fresnel n'a envisagé — au moins officiellement — que l'existence de vibrations longitudinales se produisant dans la direction des rayons lumineux. Mais une série d'expériences en lumière polarisée, réalisées le plus souvent avec le concours d'Arago, ne tarde pas à lui montrer que deux faisceaux polarisés en sens contraire ne peuvent pas interférer.

Fresnel, non sans hésitation, substitue, en 1821, aux vibrations longitudinales des vibrations transversales : la lumière est constituée par des oscillations qui, en chaque point de l'onde, s'effectuent dans le plan tangent à l'onde en ce point (ou dans le plan même de l'onde, si elle est plane). Il est alors en mesure d'appliquer ses conceptions à l'interprétation des couleurs qui apparaissent dans le cas d'une lame cristalline éclairée en lumière polarisée, et à l'étude de la propagation de la lumière dans les milieux anisotropes. C'est alors que Fresnel avance l'idée que, pour les cristaux biaxes, l'équation de la surface d'onde est du quatrième degré ; sans doute, l'un des plus éclatants et des plus durables succès de sa théorie ondulatoire, à laquelle le XIX[e] siècle saura se montrer fidèle.

ANDRÉ CHAPPERT

Œuvres complètes d'Augustin Fresnel, *publiées par Henri de Sénarmont, Émile Verdet et Léonor Fresnel. Paris, Imprimerie impériale, 1866-1870, 3 vol. in-4 (reproduction d'une série de Mémoires publiés de 1821 à 1824 dans les* Annales de

chimie et de physique, *par MM. Gay-Lussac et Arago et dans le* Bulletin de la Société philomatique*)*.

231

Augustin-Louis Cauchy
(1789-1857)

Cours d'analyse de l'École royale polytechnique
1821

Avec dix ouvrages et près de 800 mémoires, l'œuvre mathématique du baron Augustin-Louis Cauchy apparaît comme l'une des plus importantes de la première moitié du XIXe siècle. Qu'il s'agisse d'arithmétique, de géométrie, d'analyse, de mécanique, d'optique ou d'astronomie, Cauchy a touché d'une façon magistrale à toutes les disciplines des sciences mathématiques.

Né l'année de la Révolution, Cauchy, dès l'âge de douze ans, se fait remarquer par Lagrange pour ses dons exceptionnels en mathématiques. Sous la Terreur, le père de Cauchy se retire à Arcueil où il a pour voisins Laplace et Berthollet, fondateurs de la célèbre Société d'Arcueil.

Reçu second à l'École polytechnique, et premier à celle des Ponts et Chaussées, Cauchy participe à Cherbourg à la construction du port militaire.

En 1814, il publie un travail remarquable sur les intégrales définies qui constitue une véritable découverte en analyse. L'année suivante il donne une solution aux propositions de Fermat auxquelles Euler, Gauss et Legendre s'étaient attaqués en vain.

C'est dans ses cours d'analyse de l'École polytechnique, publiés en 1821, qu'il émet pour la première fois ses considérations sur les fonctions imaginaires. Cauchy poursuivra cet énorme travail jusqu'en 1850. Il le dominera notamment dans son mémoire de 1825 sur les intégrales définies prises entre des limites imaginaires, qui est considéré comme un chef-d'œuvre de l'esprit humain. Les conséquences qui vont être dégagées des recherches de Cauchy sur les fonctions de variables complexes sont énormes, tant pour la mécanique que pour l'astronomie. Elles sont la base de toutes les méthodes pour l'exposition du calcul infinitésimal.

Cauchy brille par la rigueur de l'analyse. Son esprit d'une immense clarté était toujours orienté vers la simplicité des solutions.

En instituant aux séries le système de convergence, il prend dans ce domaine la première place, devant Euler, Bernoulli et Leibniz.

Cauchy avait une grande faculté d'invention, et dans les situations difficiles il savait créer immédiatement de nouvelles méthodes, tel ce « calcul des résidus » (Ancien exercice de mathématiques de 1826) dont le champ d'application concerne principalement la mécanique moléculaire et la mécanique céleste. Refusant la Monarchie de Juillet, il s'exile à Turin où il enseignera les mathématiques en latin et en italien. Charles X qui s'était retiré à Prague lui confie l'éducation du duc de Bordeaux.

Génie universel que l'on peut comparer à Pascal, Cauchy s'est également essayé dans la poésie latine et française. Ayant appris l'hébreu, il fit paraître un mémoire sur la prosodie hébraïque.

Le *Cours d'analyse* se divise en 12 chapitres. Les chapitres 7 à 10 sont consacrés aux imaginaires ; le dernier chapitre à la récurrence des séries.

Laissons parler le biographe de Cauchy, Claude-Alphonse Valson, pour montrer l'importance des fonctions d'une variable complexe : « Le savant n'opère plus, ni sur les nombres, ni sur les quantités géométriques, ni sur les quantités algébriques, mais uniquement sur des signes et de purs symboles. Les expressions imaginaires ne sont autre chose que des symboles abstraits, mais en les combinant suivant des lois déterminées on en déduit des résultats d'une grande importance qu'on chercherait vainement à démontrer de toute autre manière. »

Philippe Zoummeroff

Cours d'Analyse de l'École Royale Polytechnique ; *par M. Augustin-Louis Cauchy, Ingénieur des Ponts et Chaussées, Professeur d'Analyse à l'École polytechnique, Membre de l'Académie des sciences, Chevalier de la Légion d'honneur. Ire Partie.* Analyse algébrique. *De l'Imprimerie Royale. Chez Debure frères, Libraires du Roi et de la Bibliothèque du Roi, rue Serpente, n° 7. 1821. In-8°, XIV-576 p. [+ 1 f. errata]. B.N., Impr. V. 20286.*

232

Joseph Fourier
(1768-1830)

Théorie analytique de la chaleur
1822

Né à Auxerre le 21 mars 1768, Joseph Fourier était le fils d'un simple tailleur. Orphelin à l'âge de huit ans, il fit ses études à l'École militaire d'Auxerre. Pendant la Révolution française, il lutta pour le triomphe des idées nouvelles et fut envoyé à l'École normale que la Convention venait de créer. À la fondation de l'École polytechnique, on lui confia une chaire d'analyse mathématique. En 1798, Monge et Berthollet choisirent Fourier pour accompagner Napoléon en Égypte. Il fut Secrétaire perpétuel de l'Académie que Bonaparte fonda au Caire sous la présidence de Monge. De retour en France, en 1802, le Premier Consul lui confia la préfecture de l'Isère (1802-1815). Il fut nommé membre de l'Académie des sciences le 27 mai 1816, et en 1826 à l'Académie française. Souffrant terriblement des voies respiratoires, il s'éteignit le 21 mai 1830, le célèbre médecin de Napoléon J. D. Larrey l'ayant assisté durant toute sa maladie.

Les recherches scientifiques de Fourier se rapportent surtout aux mathématiques. On lui doit un mémoire sur la résolution des équations aux dérivées partielles, ainsi qu'un nouveau mode de développement des fonctions en série qui est connu sous le nom de série de Fourier.

La *Théorie analytique de la chaleur* a été publiée en 1822. Elle a été exposée pour la première fois dans un ouvrage manuscrit remis à l'Institut de France à la fin de 1807, et dont il a été publié un extrait dans le Bulletin des sciences de la *Société philomatique* (année 1808, page 112).

Archimède avait expliqué le principe mathématique de l'équilibre des solides et des fluides. Il s'écoula environ dix-huit siècles avant que Galilée, premier inventeur des théories dynamiques, découvrît les lois du mouvement des corps graves. Newton embrassa dans cette science nouvelle tout le système de l'univers. Mais quelle que soit l'étendue des théories mécaniques, elles ne s'appliquent point aux effets de la chaleur.

D'après Fourier, la théorie de la chaleur est assujettie à des lois simples et constantes que l'on peut découvrir par l'observation. La chaleur pénètre, comme la gravité, toutes les substances de l'univers, ses rayons occupent toutes les parties de l'espace. Le but de la théorie de la chaleur est d'exposer les lois mathématiques auxquelles obéit cet élément. Cette théorie formera désormais une des branches les plus importantes de la physique générale. Les résultats principaux de cette théorie sont les équations différentielles du mouvement de la chaleur dans les corps solides ou liquides, et l'équation générale qui se rapporte à la surface. Ces équations reposent sur l'hypothèse suivante : la quantité de chaleur que se transmettent deux molécules dont les températures sont inégales, dépend de la différence de ces températures. Quand les molécules sont très voisines, la molécule la plus chaude communique directement à l'autre une quantité de chaleur proportionnelle à la différence de ces températures. Toutes les expériences concourent à démontrer rigoureusement cette proposition.

Pour fonder cette théorie, il était nécessaire de distinguer et de définir avec précision les propriétés élémentaires qui déterminent l'action de la chaleur. En fait, pour déterminer les mouvements les plus variés de la chaleur, il suffit de soumettre chaque substance à trois observations fondamentales : la chaleur spécifique, la conductibilité extérieure, la conductibilité intérieure. Ce sont ces trois qualités spécifiques que mesure la théorie de la chaleur.

Philippe Zoummeroff

Théorie analytique de la chaleur. *Par M. Fourier, À Paris, chez Firmin Didot, père et fils, 1822. In-4°, (2) ff., XXII-639 p., 2 pl. h. t. B.N., Impr. R. 3139.*

233

Paul-Louis Courier
(1772-1825)

Pétition pour des villageois que l'on empêche de danser
1822

Enfant naturel, mais héritier, élève de l'école d'artillerie de Châlons (1792), « canonnier à cheval », chef d'escadron (1803), il a peu le goût des armes, n'apprécie pas l'Empereur et réprouve les opérations de

45



Entendez vous, oui, l'on balance, ah! qu'ils sont heureux de danser.

Calabre auxquelles il doit participer (1806). Plus porté vers les études classiques, le grec en particulier, la « Grande Grèce » de l'Italie du sud le fascine. « Quelle profession est accompagnée de plus de loisirs que celle des armes », cette profession lui permet de courir les bibliothèques, de se passionner à Florence pour un manuscrit de Longus, d'y faire une tache d'encre sur un passage inédit, avant de publier sa traduction de *Daphnis et Chloé*. Malade, il quitte l'armée après la bataille de Wagram (1809). Rentré en France en 1812, il épouse en 1814, à quarante-deux ans, Herminie Clavier, âgée de dix-neuf ans, fille de l'helléniste Étienne Clavier, membre de l'Institut, mariage mal assorti qui ne fut pas heureux. Le ménage s'installe en Touraine, acquiert des terres (1815-1818), l'helléniste connu rencontre succès, tracasseries, procès et prison comme pamphlétaire, adversaire libéral de l'ordre moral de la Restauration. Le *Simple discours de Paul-Louis, vigneron de la Chavonnière* [...] *à l'occasion d'une souscription* [...] *pour l'acquisition de Chambord* (1821), lui vaut un séjour de deux mois à la prison de Sainte-Pélagie (où il met la dernière main à une nouvelle édition des *Pastorales* de Longus).

Peu après, la *Pétition pour des villageois que l'on empêche de danser*, datée du 15 juillet 1822, adressée aux députés pour obtenir l'annulation d'un arrêté préfectoral pris à la demande d'un jeune curé « bouillant de zèle », interdisant aux paysans de danser le dimanche sur la place d'Azai, est saisie le 12 août. Traduit en correctionnelle, Paul-Louis est cette fois-ci acquitté. Cinq pamphlets clandestins sont imprimés à Bruxelles en 1823, le *Pamphlet des pamphlets* ouvertement en 1824. Un an après, le corps de Paul-Louis Courier assassiné est trouvé dans la forêt de Larçay. Deux procès ne firent pas la clarté sur cet assassinat. L'opposant libéral était aussi un propriétaire aux prises avec des vindictes rurales qui inspirèrent Balzac dans *Les Paysans*.

Styliste impeccable, admirateur des *Provinciales*, disciple de Voltaire, « Paul-Louis, vigneron » a renouvelé la tradition française du pamphlet politique en des formules incisives : « Les gendarmes se sont multipliés en France, bien plus encore que les violons, quoique moins nécessaires pour la danse. » Il a eu de nombreux imitateurs qui ne l'égalèrent point.

ROGER PIERROT

Pétition pour des villageois que l'on empêche de danser. *Par Paul-Louis Courier, vigneron, ancien canonnier à cheval, sorti l'an passé des prisons de Sainte-Pélagie* [in-fine : *Veretz, 15 juillet 1822, signé : Courier*]. — *Paris, Constant Chantpie, 1822. In-8°, 28 p. (La couverture porte : Paris, chez les marchands de nouveautés.) B.N., Mss, fonds Rothschild 1853 ter.*

— 234 —

JEAN-FRANÇOIS CHAMPOLLION (1790-1832)

Lettre à M. Dacier 1822

La « Lettre à M. Dacier » est parue en octobre 1822 dans l'élégante typographie de Firmin Didot, imprimeur du Roi et de l'Académie. Cette plaquette consacre le déchiffrement de l'écriture pharaonique par Jean-François Champollion ; elle est considérée universellement comme l'acte de naissance de l'égyptologie.

L'exposé se développe sur 44 pages. Il est accompagné de 4 planches dépliantes, couvertes de cartouches hiéroglyphiques et d'inscriptions démotiques, qu'introduisent 8 pages serrées d'explications, ces dernières nullement négligeables : direction générale de lecture des signes, précisions sur la forme de certains d'entre eux ; ainsi le M est une « espèce de chouette » ; les deux *yod*, « deux plumes ou feuilles » (il s'agit en fait d'un panache de roseaux). La quatrième planche est un tableau complet des signes définis par Champollion comme « phonétiques », tant démotiques que hiéroglyphiques ; d'étonnante façon, les valeurs proposées sont celles admises aujourd'hui encore après plus d'un siècle et demi de travaux. Chaque planche est contresignée du nom de Champollion en hiéroglyphes ou en démotique : il y emploie des signes dont la valeur n'est pas reportée par lui dans son tableau. En fait, tout au long des étapes de sa découverte du déchiffrement, l'illustre savant est — et sera — toujours en avance, et d'assez loin, sur ce qu'il publie.

Né à Figeac, dans le Lot, le 23 décembre 1790, Jean-François Champollion, depuis son plus jeune âge, a amassé toutes les connaissances nécessaires pour percer le mystère des hiéroglyphes : langues classiques, hébreu, arabe, et surtout le copte, dernier état, noté en caractères grecs, de la langue des anciens Égyptiens. Après bien des difficultés, dont beaucoup tenaient à ses opinions politiques, il revient à Paris en 1821, auprès de son frère aîné Jacques-Joseph. En quelques mois, il fait d'immenses progrès, en particulier dans l'interprétation de la partie démotique de la fameuse Pierre de Rosette ; après avoir repéré les signes du nom de Ptolémée, ceux du nom de Cléopâtre lui sont confirmés par l'examen d'un contrat en démotique et grec rapporté par le voyageur Casati ; la forme hiéroglyphique du nom de la reine lui est donnée en janvier 1822 par l'obélisque de Philae érigé par l'Anglais Bankes dans sa propriété de Kingston Lacy. Champollion présente à l'Académie plusieurs mémoires sur le démotique. Le 14 septembre, sur deux cartouches reçus de son ami Nicolas Huyot, l'explorateur de la Nubie, il lit les noms de Thoutmosis et de Ramsès. « Je tiens l'affaire », s'écrie-t-il, et il tombe en léthargie.

Pour le vendredi 27 septembre, le registre manuscrit de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres porte, entre plusieurs autres communications présentées par Rémusat, Jomard et Silvestre de Sacy : « Monsieur Champollion le Jeune communique également à l'Académie un Mémoire sur les hiéroglyphes phonétiques et sur leur emploi dans les inscriptions des monuments égyptiens pour y transcrire les noms, surnoms et titres des princes grecs et romains. » Un résumé de la communication en huit pages parut dans le fascicule d'octobre 1822 du *Journal des Savants*.

Dans un premier temps, la fameuse « Lettre à M. Dacier, Secrétaire Perpétuel » s'est appelée « Lettre à M. le Baron Silvestre de Sacy, Président de l'Académie » ; mais se souvenant de la longue opposition systématique qui avait été celle de l'illustre arabisant à leur endroit, Jean-François Champollion et son frère aîné, son mentor, Jacques-Joseph, décidèrent de dédier le Mémoire décisif à M. Bon-Joseph Dacier, un savant bienveillant, Secrétaire perpétuel depuis 1783, dont Jacques-Joseph était le secrétaire.

Comme l'indique le sous-titre, c'est en quelque sorte par une porte dérobée que Jean-François Champollion introduit son déchiffrement, qui traite d'un cas exceptionnel : pour noter les noms étrangers à leur langue, les Égyptiens devaient avoir recours à des signes de valeur alphabétique, « des signes doués de la faculté d'exprimer les sons ». Par l'application de séries d'équivalences, Champollion fait défiler, tout au long des monuments et documents, les cartouches hiéroglyphiques et les

notations démotiques d'Alexandre, Bérénice, Césarion, Tibère, Domitien, Vespasien, Trajan, Hadrien, Antonin, l'impératrice Sabine, les titres d'Autocrator et de César. Mais le début de la « Lettre » montre que Champollion n'a pas encore débarrassé son esprit des anciens préjugés : les trois écritures égyptiennes sont pour lui, de façon générale, idéographiques, « c'est-à-dire peignent les idées et non les sons » ; lorsque plus tard, en 1828, il republiera le texte de la « Lettre » comme deuxième chapitre de la seconde édition de son *Précis du système hiéroglyphique des anciens Égyptiens*, il supprimera tout ce développement.

À une vitesse stupéfiante, dans les mois suivants, Jean-François Champollion met au point ses thèses révolutionnaires. Elles sont l'objet d'une suite de mémoires lus à l'Académie au cours de 1823 ; ses démonstrations sont présentées en 1824 dans son *Précis*, publié aux frais de l'État ; on y lit la définition la plus compréhensible jamais donnée du système hiéroglyphique : « C'est un système complexe, une écriture tout à la fois figurative, symbolique et phonétique, dans un même texte, une même phrase, je dirais presque dans le même mot. » Les clefs de Champollion donnaient à l'humanité l'accès à trois millénaires et demi de son histoire, dans une de ses phases les plus glorieuses.

JEAN LECLANT

Lettre à M. Dacier, Secrétaire Perpétuel de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres, relative à l'alphabet des hiéroglyphes phonétiques employés par les Égyptiens *pour inscrire sur leurs monuments les titres, les noms et les surnoms des souverains grecs et romains ; par M. Champollion le Jeune. À Paris, chez Firmin Didot père et fils, libraires, rue Jacob, n° 24. M.DCCC.XXII. In-8°, 52 p., 4 pl. dépl. B.N., Impr. X. 6531.*

235

EMMANUEL COMTE DE LAS CASES (1766-1842)

Mémorial de Sainte-Hélène

1823

En 1823 paraît presque simultanément en Angleterre et à Paris le *Mémorial de Sainte-Hélène*. Le succès de ce livre où l'auteur, Las Cases, a consigné confidences et dictées de Napoléon, mort en 1821, est prodigieux. Plusieurs éditions suivent : 1824 (huit tomes comme pour l'originale), 1830, 1835 (deux volumes grand format), 1840, 1842 (avec les illustrations de Charlet).

Toutes les grandes collections littéraires auront par la suite « leur » *Mémorial* : la Pléiade, l'Intégrale, les Classiques Garnier, Bouquins... Les éditions critiques se multiplient : celle de Marcel Dunan, en 1951, faisant autorité.

Pourquoi ce succès ? Il ne tient en rien à la personnalité de l'auteur : Emmanuel-Auguste-Dieudonné de Las Cases. D'une vieille famille, ce marquis d'ancien régime, officier de marine ayant émigré au début de la Révolution, s'était ensuite rallié à Napoléon. Chambellan, comte de l'Empire, conseiller d'État, il n'avait pourtant joué qu'un rôle secondaire jusqu'alors quand il prit l'initiative d'accompagner Napoléon jusqu'à Rochefort, après la seconde abdication de l'Empereur. Là il négocie l'embarquement de ce dernier sur le *Bellerophon*, puis se porte volontaire pour l'accompagner à Sainte-Hélène. Élan de fidélité ? Ou a-t-il déjà l'idée d'écrire un livre sur le vaincu de Waterloo ? Il partagera en tout cas sa captivité jusqu'en novembre 1816 et livrera ensuite son témoignage. Ce témoignage, ce fut le *Mémorial*.

À qui s'interroge sur la plus grande victoire de Napoléon : Rivoli, Austerlitz ou Wagram ? ne conviendrait-il pas de répondre : Sainte-Hélène.

Vaincu, déchu, couvert de boue par des centaines de pamphlets, laissant à la postérité le souvenir d'un nouvel Attila en 1815, Napoléon a modifié — cas exceptionnel en histoire — son image à travers un livre, ce *Mémorial* qui rappelait sa gloire passée et sa misère à Sainte-Hélène.

Comment la génération des Romantiques n'aurait-elle pas été frappée par ce fabuleux destin qui conduisit Napoléon de la domination de l'Europe à celle de quelques mètres à Longwood. D'ogre de Corse Napoléon devenait Prométhée sur son rocher.

Dans le *Mémorial* Napoléon se posait en champion des idées libérales et nationales, en martyr de la Sainte-Alliance. Les révolutions de 1830 se firent souvent au cri de « Vive Napoléon ! ». Celui-ci avait ainsi réussi, par l'entremise de Las Cases, à confisquer au profit de sa cause les deux forces montantes du XIXe siècle.

Le *Mémorial* : un chef-d'œuvre de la littérature (un empereur déchu se penche sur son passé) mais aussi de la propagande politique.

JEAN TULARD

Mémorial de Sainte-Hélène, *ou Journal où se trouve consigné, jour par jour, ce qu'a dit et fait Napoléon durant dix-huit mois ; Par le comte de Las Cases. Tome premier [-huitième]. Paris. L'auteur, rue du Bac, N° 53 ; Tous les Libraires de France et de l'Étranger. 1823. 8 vol. in-8°, 3 cartes dépliées. B.N., Impr. 8° Lb⁴⁸. 1954.*

236

CLAUDE-HENRI DE SAINT-SIMON (1760-1825)

Catéchisme des industriels

1823-1824

Lointain cousin du mémorialiste, Claude-Henri de Saint-Simon naquit à Paris en 1760. Dès sa jeunesse il apparaît comme un esprit novateur et progressiste. Il prend part à la guerre d'indépendance américaine, puis, de retour en France, adhère passionnément aux idées révolutionnaires. Enrichi par la spéculation sur les biens nationaux, emprisonné sous la Terreur, ruiné, il se convainc alors qu'il a une mission philosophique à remplir et, à près de quarante ans, il reprend ses études, à l'École polytechnique en particulier. Malgré une vie matérielle de plus en plus difficile (il ne vit plus que des subsides de sa famille ou de ses disciples), il élabore peu à peu son œuvre scientifique et philosophique, avec l'aide de divers collaborateurs : Augustin Thierry, Chaptal, Auguste Comte... Il meurt en 1825.

Le *Catéchisme des industriels*, pu-



Détails du Collier de la Momie

Au-dessous du collier est le caractère figuratif Ciel de très grande proportion



au-dessous : La Déesse [hieroglyph] sans nom ni legende un grand disque jaune [sur] la tête, les ailes eployées, les bras étendus tenant dans ses deux mains au-dessus de chacun de ses bras



La Déesse est agenouillée sur une base encadrée et décorée du [groupe] [hieroglyph] répété 11 fois sur un fond bleu de ciel.

Le reste du cercueil supérieur jusqu'à la naissance des pieds est occupé par cinq colonnes perpendiculaires d'hiéroglyphes tracés en noir et au pinceau.

Elles sont toutes dirigées de droite à gauche.

chacune d'elles est écrite sur un fond alternativement jaune et bleu.



pp: 234 blié en quatre cahiers de 1823 à 1824, le troisième étant l'œuvre de son secrétaire Auguste Comte sous le titre de *Système de politique positive*, représente l'aboutissement de sa pensée et est en quelque sorte son testament philosophique, et l'exposé le plus complet de sa doctrine économique et sociale. Le but de Saint-Simon est d'instaurer une société fondée sur la science et l'industrie, s'appuyant sur sa théorie que l'Histoire est conditionnée par le développement des techniques et de la production. Il veut « élever les industriels (terme sous lequel il regroupe tous ceux qui sont productifs) au premier degré de considération et de pouvoir », contre les oisifs, c'est-à-dire les nobles, les militaires, les rentiers, le clergé. Le Roi confiera la gestion financière du pays aux producteurs et celle de l'éducation publique et des intérêts moraux aux savants, pour la satisfaction des besoins collectifs, la diffusion des connaissances positives et le bonheur du plus grand nombre.

Ce n'est qu'après sa mort que son œuvre, largement diffusée par ses disciples immédiats, Bazard, Enfantin, Rodriguès, donna naissance à l'école saint-simonnienne et, moins directement, fut à l'origine du Positivisme et de divers courants socialistes.

Danièle Muzerelle

Catéchisme des industriels. [*Paris*] *Imprimerie de Setier, 1823-1824. In-8°, 186 et 236 p. Bibl. de l'Arsenal, F.E. 356. (Exemplaire de B. P. Enfantin.)*

237

Eugène Chevreul
(1786-1889)

Recherches chimiques sur les corps gras d'origine animale
1823

De la loi du contraste simultané des couleurs
1839

Comment voir dans ce vieux singe grimaçant photographié par Nadar un des plus grands savants de son temps ? Né à Angers, Chevreul étudia la chimie avec Vauquelin, et devint en 1824 directeur des teintures aux manufactures royales et en 1830 professeur de chimie au Muséum d'histoire naturelle ; pendant près de soixante ans, il prononça des cours aux Gobelins et au Muséum ; il publia de nombreux ouvrages et quantité d'études scientifiques sur les sujets les plus divers, en particulier sur la parapsychologie et sur l'histoire de la matière ; travailleur infatigable jusqu'à l'extrême fin de sa vie, il aimait se dire « le doyen des étudiants » et mourut à l'âge de cent deux ans.

Dès 1811, Chevreul commence ses recherches sur les graisses animales qui vont révolutionner la chimie et pour ainsi dire fonder la chimie organique. Il établit que les matières organiques obéissent aux mêmes lois que les composés minéraux. Analysant un savon fait avec de la graisse de porc, il réussit à découvrir un acide gras ; à partir de là, Chevreul isole et découvre quantité d'acides gras. Il peut alors expliquer la saponification, et mettre au point les méthodes d'investigation de la chimie organique par le fractionnement : dissolution, cristallisation, fusion, pour isoler les principes immédiats. À ses *Recherches* très expérimentales et descriptives, Chevreul va donner l'année suivante un prolongement plus méthodologique avec ses *Considérations sur l'analyse organique et sur les applications* (1824). De nombreuses applications industrielles dérivent de ces recherches, notamment les bougies stéariques dont le brevet est pris en 1825 par Chevreul et Gay-Lussac.

Ses fonctions aux manufactures royales (Gobelins, Beauvais, la Savonnerie) avaient conduit Chevreul à travailler sur les teintures, à découvrir et mettre au point un grand nombre de matières colorantes, et à faciliter leur application industrielle : il publie sur ce sujet de nombreuses études et ses *Leçons de chimie appliquée à la teinture* (1829). Ce travail sur les couleurs amène tout naturellement Chevreul à réfléchir sur « la vision des objets colorés », et, en étudiant le principe régissant le contraste des couleurs, il dirige et ordonne ses observations et ses expériences selon une méthode que l'on peut qualifier d'expérimentale : « Les faits sont observés, définis, décrits, puis ils viennent se généraliser dans une expression simple qui a tous les caractères d'une loi de la nature. » C'est la découverte (le 27 juillet 1827, pendant une séance à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres) de la « loi du contraste simultané des couleurs », ainsi énoncée : « dans le cas où l'œil voit en même temps deux couleurs contiguës, il les voit les plus dissemblables possibles, quant à leur composition optique et quant à la hauteur de leur ton ». Chevreul va alors non seulement étudier toutes les conséquences de sa loi sur la perception des couleurs, mais également ses nombreuses applications, car la loi « devient un moyen *a priori* d'assortir les objets colorés pour en tirer le meilleur parti possible ». Ainsi pour les tapisseries, les mosaïques, les vitraux, l'impression des étoffes et du papier, l'art décoratif, l'habillement, l'horticulture. Mais c'est surtout dans la peinture que les observations de Chevreul vont avoir une portée considérable ; « pour imiter fidèlement le modèle, il faut faire autrement qu'on le voit » ; et Chevreul énonce des principes, notamment ceux de la décomposition des tons et de la juxtaposition des couleurs pures, qui exerceront une influence considérable sur les peintres impressionnistes et qui seront utilisés de façon plus systématique encore par Seurat et les néo-impressionnistes, comme le reconnaîtra Signac dans son livre *D'Eugène Delacroix au Néo-Impressionnisme* (1899). Chevreul, qui, en 1884, à quatre-vingt-huit ans, faisait encore une communication à l'Institut sur *La Vision dans ses rapports avec les contrastes des couleurs*, avait pressenti dès 1839 que son travail scientifique allait « exercer une influence très heureuse sur la pratique de l'art de peindre, en donnant à l'artiste une connaissance des couleurs qu'il ne pouvait avoir avant que la loi de leur contraste simultané eût été développée et suivie dans ses conséquences ».

Thierry Bodin

Recherches chimiques sur les corps gras d'origine animale, *par M. E. Chevreul. [épigraphe :] On doit tendre avec effort à l'infaillibilité sans y prétendre. Malebranche. À Paris, chez F. G. Levrault, libraire-éditeur, rue de M. le Prince, n° 31 ; et à Strasbourg, rue des Juifs, n° 33. 1823. In-8°.* Fx-titre, titre, dédicace [*À Nicolas-Louis Vauquelin, mon maître.*], XVI [*Introduction*] - *484 p., 1 f. d'Errata, 1 pl. et 2 tableaux dépliants.* B.N., Impr. R. 17049.
De la Loi du contraste simultané des couleurs, *et de l'assortiment des objets colorés, considéré d'après cette loi dans ses rapports avec la peinture, les tapisseries des Gobelins, les tapisseries de Beauvais pour meubles, les tapis, la mosaïque, les vitraux colorés, l'impression des étoffes, l'imprimerie, l'enluminure, la décoration des édifices, l'habillement et l'horticulture ; par M. E. Chevreul, Membre de l'Institut de France, de la Société royale de Londres, de la Société royale des sciences de Copenhague, de l'Académie royale des sciences de Stockholm, de l'Académie royale des sciences de Berlin, de la Société royale et centrale d'agriculture du département de la Seine, etc. Officier de la Légion d'honneur et chevalier de l'ordre danois de Danebrog. [épigraphe :] On doit tendre avec effort à l'infaillibilité sans y prétendre. Malebranche. Paris, chez Pitois-Levrault et Ce, rue de la Harpe, n° 81. 1839. I. In-8° ;* XV-*735 p. II.* Atlas. *In-4° ; [1 f.], 2 p., 40 planches numérotées [dont 9 planches repliées portant 3 numéros], la plupart coloriées au pochoir ; plus 9 ff. impr. non numérotés sur papiers de couleurs diverses. La planche 4 représente la « Construction chromatique Hémisphérique de Mr Chevreul ». Collection particulière.*

238

Ignace Chappe
(1762-1829)
Histoire de la télégraphie
1824

La famille Chappe, dont les racines se situent dans le Cantal, va passer à la postérité grâce à trois frères nés dans l'Ouest : Ignace Chappe l'Aîné naît à Laval (Mayenne) en 1762 ; Claude voit le jour à Brûlon (Sarthe) en 1763, puis en 1765 Pierre-François, également à Brûlon. Leur existence se confond avec la mise au point et l'exploitation du télégraphe aérien.

Claude a sans doute hérité de son oncle l'abbé Chappe le goût de la physique ; il entraîne ses frères dans des études sur l'électricité, puis sur la transmission des messages.

Après bien des déboires, Claude parvient à expérimenter un système de communication visuelle sur quinze kilomètres entre Brûlon et Parcé (1791) ; puis il continue à Paris avec un appareil à voyants : la transmission de jour et de nuit à l'aide de bougies puis de fortes lampes à réflecteurs sera d'ailleurs l'obsession des inventeurs.

Le 22 mars 1792, Claude Chappe fait l'hommage de son invention à l'Assemblée Législative. Après un contrôle sur trois stations reliant Ménilmontant à Saint-Martin-du-Tertre, effectué par une commission désignée par la Convention, celle-ci adopte le décret qui nomme Claude Chappe « Ingénieur du Télégraphe ». La ligne Paris-Lille, construite sur les instances de Carnot, fonctionne à partir de mai 1794 : le code utilisé comporte 9999 « mots » ou « phrases » convenues par combinaisons. C'est Delaunay, cousin des Chappe, qui a mis au point ce dictionnaire de la rapidité.

Car là se trouve le tournant décisif dans l'histoire de l'humanité. Depuis l'organisation des relais de courriers à cheval mis au point par les Perses, décrits par les Grecs et repris systématiquement par les Romains, on ne va jamais plus vite que l'homme à la course (un soldat mourra ainsi à Athènes pour avoir apporté la nouvelle de la victoire remportée à Marathon) ou un cheval au galop. À partir de Claude Chappe et de ses frères, les dépêches iront à la vitesse de la manipulation des leviers : on passera d'une journée à une heure. Les lignes s'étendront à toute la France d'abord, puis avec les victoires et les conquêtes à l'Allemagne, la Belgique, l'Italie, les Pays-Bas ; la Russie s'équipera entre Saint-Pétersbourg et Cronstadt en 1834, les États-Unis entre New York et la Nouvelle-Orléans en 1837.

Alors, l'électricité apparaît, en Angleterre et en France, pour supplanter l'invention de Claude Chappe. Les dernières lignes seront remplacées en Algérie vers 1850 : on utilisera le Breguet puis le Morse, par tous les temps de jour et de nuit. Aux Chappe revient l'immense mérite d'avoir conduit l'histoire du message, figée depuis l'aube des temps, sur le chemin de l'éclair.

Maurice Bruzeau

Histoire de la télégraphie, *par M. Chappe l'aîné, ancien administrateur des lignes télégraphiques. Avec un volume de planches. À Paris, chez l'auteur, rue de Fleurus, N° 14, près celle Notre-Dame-des-Champs. 1824. 2 vol. in-8° : (2) ff., 268 p., (1) p. d'Errata ; 34 planches dessinées par Margerie. Collection particulière.*

239

Sadi Carnot
(1796-1832)
Réflexions sur la puissance motrice du feu
1824

Fils aîné de Lazare Carnot, Sadi Carnot est influencé par son père, scientifique lui-même. Élève de l'École polytechnique de 1812 à 1814, il passe ensuite deux ans à l'école du Génie de Metz, puis il sert dans l'armée jusqu'en 1819, date à laquelle il est versé dans la réserve. Il suit alors des cours à la Sorbonne, au Collège de France, à l'École des Mines, au Conservatoire des arts et métiers. Passionné par le développement industriel, il décide de se consacrer plus particulièrement à la théorie de la machine à vapeur.

Ses travaux aboutissent, en juin 1824, à la publication des *Réflexions sur la puissance motrice du feu et sur les machines propres à développer cette puissance* (ce sera la seule œuvre de Carnot publiée de son vivant). *Les Réflexions* sont présentées par Pierre-Simon Girard à l'Académie des sciences dans le courant de l'été ; mais l'accent est mis sur les résultats pratiques, non sur l'originalité du raisonnement employé par Carnot. Sa théorie restera méconnue jusqu'à ce que l'ingénieur des Mines Émile Clapeyron la présente, en 1834, sous une forme plus analytique, dans un article du *Journal de l'École royale polytechnique*.

Pourtant, les *Réflexions* contiennent les fondements de la thermodynamique. Carnot y résout deux problèmes cruciaux : il démontre, sans appareil mathématique, d'une part, que la puissance motrice est obtenue lors du transfert de la chaleur d'une source chaude vers une source froide, d'autre part, que cette puissance motrice est indépendante de la machine qui est utilisée ; elle ne dépend que des températures de la source chaude et de la source froide. Il définit à cette occasion la notion de cycle réversible, s'appuyant sur une machine idéale aujourd'hui connue sous le nom de machine de Carnot.

Grâce à l'article de Clapeyron, les *Réflexions* vont influencer de nombreux savants. En 1848, les idées de Carnot amènent William Thomson à découvrir l'échelle absolue des températures. En 1848-1849, Rudolf Clausius et Thomson concilient le théorème de Carnot et l'idée, alors

nouvelle, que toutes les formes d'énergie sont équivalentes et réciproquement convertibles. Le théorème de Carnot, formulé mathématiquement par ces deux savants, devient le second principe de la thermodynamique.

JEAN-CLAUDE FALQUE

Réflexions sur la puissance motrice du feu et sur les machines propres à développer cette puissance. *Par S. Carnot, ancien élève de l'École polytechnique. À Paris, chez Bachelier, libraire, Quai des Augustins, N° 55. 1824. In-8° (2) ff., 118 p., 1 pl. dépl. Collection particulière.*

240

ANDRÉ-MARIE AMPÈRE

(1775-1836)

Théorie des phénomènes électro-dynamiques

1826

André-Marie Ampère naquit à Lyon le 22 janvier 1775 ; il passa une partie de son enfance à Poleymieux dans la maison familiale. Ce fut son père qui se chargea de son instruction, et dès l'âge de seize ans Ampère lisait les auteurs grecs et latins dans le texte. Très vite il acquit des connaissances remarquables en mathématiques. Malheureusement, pendant la Révolution, son père fut condamné à la peine capitale par le Tribunal révolutionnaire en 1793, et le 23 novembre avant de monter sur l'échafaud il laissait une lettre dans laquelle on pouvait lire cette phrase prophétique : « Quant à mon fils, il n'y a rien que je n'attende de lui. » Cette même année il avait conçu le projet d'une langue universelle. Nommé professeur de physique en 1801 à l'École Centrale de Bourg, c'est là qu'en 1803 il écrit son premier et remarquable ouvrage : *Considérations sur la théorie mathématique du jeu.* En 1804, Ampère vient à Paris comme répétiteur à l'École polytechnique. En 1808 il est nommé inspecteur général de l'Université ; en 1809, professeur d'analyse à l'École polytechnique. Il est élu membre de l'Institut en 1814.

En 1820 le physicien danois Hans Christian Oersted découvre qu'un fil de cuivre parcouru par un courant électrique dévie l'aiguille aimantée. Arago, qui assistait à Genève aux expériences d'Oersted, en informe aussitôt l'Académie des sciences. Les physiciens de l'époque pensent que le cuivre est devenu un véritable aimant. Ampère s'aperçoit très vite de l'erreur de cette hypothèse. Dans le procès-verbal de la séance du 18 septembre 1820, Ampère préconise l'emploi d'un appareil constitué par un barreau de fer placé à l'intérieur d'un fil enroulé en hélice au travers duquel on fait passer le courant électrique. Ampère prévoit que cet ensemble se comporterait comme un aimant. À cet ensemble il donne le nom de solénoïde. Mais si ce solénoïde agit comme un aimant, l'aimant ne serait-il pas aussi un solénoïde ? Dès lors nous ne sommes plus en présence de phénomènes magnétiques, mais de phénomènes électriques. Ampère formule son hypothèse par une loi : deux fils conducteurs traversés par un courant électrique exercent l'un sur l'autre une action réciproque. Pour les besoins de l'expérience il invente le galvanomètre, et met en évidence le vocable « Intensité ». Tout cela est édifié en un temps record. Entre le 18 septembre et le 6 novembre 1820, Ampère donne ses lettres de noblesse à l'électromagnétisme. Il expose l'ensemble de ses travaux en 1826 dans cette *Théorie des phénomènes électro-dynamiques, uniquement déduite de l'expérience.* En 1881, sur proposition de Lord Kelvin, le mot « ampère » sera adopté par le 1er congrès international de l'électricité, comme unité de mesure de l'intensité du courant électrique.

En 1834, deux ans avant sa mort, Ampère fait paraître un ouvrage gigantesque intitulé : *Essai sur la philosophie des sciences, ou exposition analytique d'une classification naturelle de toutes les connaissances humaines.* Grand humaniste, Ampère était d'une grande bonté ; n'a-t-il pas prononcé cette phrase, ô combien révélatrice de son caractère : « je posséderais tout ce qu'on peut désirer au monde pour être heureux, il me manquerait tout, le bonheur d'autrui. »

PHILIPPE ZOUMMEROFF

Théorie des Phénomènes électro-dynamiques, *uniquement déduite de l'expérience, Par André-Marie Ampère, de l'Académie royale des sciences, de la Société philomatique, de la Société royale d'Edimbourg, de la Société helvétienne des scrutateurs de la nature, de la Société philomatique de Cambridge, de celle de physique et d'histoire naturelle de Genève, de l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles et de l'Académie royale de Lisbonne, chevalier de la Légion-d'honneur, professeur de l'École polytechnique et au Collège de France. À Paris, chez Méquignon-Marvis, libraire-éditeur, rue du Jardinet, N° 13. Et à Bruxelles, au Dépôt général de Librairie médicale française. Novembre 1826. In-4°, 226 p., [+ 1 p. d'errata], 2 planches. B.N., Impr., Rés. m. R. 176.*

241

ADOLPHE-THÉODORE BRONGNIART

(1801-1876)

Prodrome d'une histoire des végétaux fossiles

1828

Fils d'Alexandre, collaborateur de Cuvier, A.T. Brongniart est né à Paris le 14 janvier 1801. Docteur et agrégé en médecine (1827), il choisit cependant la voie de la botanique et établit les premières bases de la paléontologie végétale, entre 1822 et 1844. Son poste de professeur de botanique et de physiologie végétale au Muséum d'histoire naturelle (1833) l'oblige peu à peu à abandonner la paléobotanique pour se consacrer à la révision de la classification des végétaux actuels, travail qui constitue la base de la taxonomie végétale moderne.

La paléobotanique (étude des flores anciennes) permet, entre autres, de connaître, à partir de la répartition géographique et stratigraphique des végétaux fossiles, leur évolution au cours du temps. En outre, les caractères particuliers de certaines plantes, au cours des périodes géologiques successives, en font des marqueurs biologiques et des repères de l'évolution climatique.

Le *Prodrome* donne, en deux chapitres fondamentaux, la démarche analytique à adopter dans l'étude des plantes fossiles : 1) « Détermination et histoire botanique ». Si les organes reproducteurs sont la base de la classification botanique actuelle, pour les fossiles, la classification est basée sur les tiges et les feuilles, mieux conservés et plus abondants. Considérant la structure et la forme de l'organe préservé, Brongniart le positionne dans l'une des classes de végétaux. Puis il propose une analyse pour déterminer « des rapprochements plus ou moins intimes entre les plantes fossiles et les plantes vivantes ». Si les fossiles n'ont pas de caractères communs avec les genres vivants de la même famille, il crée des genres artificiels fondés sur d'autres caractères, et de même pour les familles. Il établit là la première classification, toujours en vigueur dans ses prin-

cipes. 2) « Distribution dans les diverses couches de la terre ». Il constate, avant même que Darwin n'énonce ses principes de l'évolution (1859), une évolution progressive des végétaux au cours des grandes périodes géologiques, tandis que le passage d'une période à l'autre se marque par une rupture brutale. Il établit un parallèle avec l'évolution de la faune. La flore abondante des terrains houillers le conduit à comparer les fossiles d'Europe, d'Amérique du Nord, du Groenland, d'Australie, et à leur supposer un environnement de type tropical. La tectonique des plaques et la paléoclimatologie ont, depuis, confirmé ces hypothèses.

Les nombreux mémoires rédigés par Brongniart, son *Histoire des végétaux fossiles* (demeurée malheureusement inachevée), ses *Considérations sur la nature des végétaux qui ont couvert la surface de la terre...* forment avec le *Prodrome*, un travail remarquable par sa précision et son actualité.

ISABELLE DE ROUVRE

Prodrome d'une histoire des végétaux fossiles. *Par M. Adolphe Brongniart, Docteur en médecine, agrégé près la Faculté de médecine de Paris, Membre des Sociétés philomatique, d'histoire naturelle et d'horticulture de Paris, etc. À Paris, Chez F.G. Levrault, rue de la Harpe, nº 81, et rue des Juifs, nº 33, à Strasbourg. 1828. In-8º, VIII-223 p. B.N., Impr. S. 23929.*

242

LOUIS BRAILLE
(1809-1852)

Procédé pour écrire à l'usage des aveugles
1829

Louis Braille, à qui les aveugles du monde entier doivent leur alphabet, naquit à Coupvray (Seine-et-Marne) où son père était bourrelier, le 4 janvier 1809. Petit dernier d'une famille de quatre enfants, « son père aimait à se le représenter comme la consolation, l'appui, le compagnon de sa vieillesse ». Mais, à trois ans, voulant imiter son père, il se blesse à l'œil avec une serpette à tailler le cuir et perd la vue à la suite d'une infection. À la cérémonie d'inauguration du buste de Louis Braille, le 25 mai 1853, son ami Coltat affirme que ce malheur représente pour lui « en quelque sorte une naissance pour une nouvelle vie. Des ténèbres de l'ignorance... qui sont trop souvent le triste apanage des habitants des campagnes, il va passer... au sein des lumières de la grande cité. Son âme s'y embrasera du feu de la science... et il se vouera au bonheur de la classe intéressante dans laquelle il va entrer ». En effet, événement exceptionnel pour l'époque et pour son milieu social, ses parents décident de s'en séparer et font des démarches pour le faire admettre à l'Institution Royale des Jeunes Aveugles, fondée en 1784 par Valentin Haüy (1745-1822). Partageant le grand élan philanthropique du XVIIIe siècle pour les défavorisés, et tenté de réaliser l'équivalent de ce que l'abbé de l'Épée, inventeur de l'alphabet manuel, avait réussi pour les sourds muets, Valentin Haüy s'était mis en tête de faire lire les aveugles. Il inventa donc des caractères analogues aux caractères traditionnels mais qui, gaufrant un épais papier, produisaient une typographie en relief. Ce procédé était mis au service d'un véritable plan d'éducation et de réinsertion sociale des aveugles qu'il porta à la connaissance du grand public par son *Essai sur l'Éducation des Aveugles* (1786). C'est donc en maître bienveillant et sûr de lui qu'Haüy accueille le jeune Louis Braille, ignorant que quarante ans plus tard l'alphabet Braille ne fera de lui qu'un précurseur dépassé. Quoi qu'il en soit, c'est par ce procédé que Braille apprend à lire et qu'il devient rapidement un élève brillant. En 1828, il est promu au grade de « répétiteur » pour 25 F par mois, et toute sa vie va se dérouler au sein de l'Institution des Jeunes Aveugles. Vie quasi monacale faite de labeur et de désintéressement, mais animée par deux passions : la pédagogie et la recherche d'un système de lecture et d'écriture pour les aveugles, clair, simple et permettant une véritable instruction.

Tuberculeux depuis l'âge de 26 ans, Louis Braille dut toujours composer avec une santé chancelante. Une dernière rechute l'alite à la fin de l'année 1851, et il meurt le 6 janvier 1852.

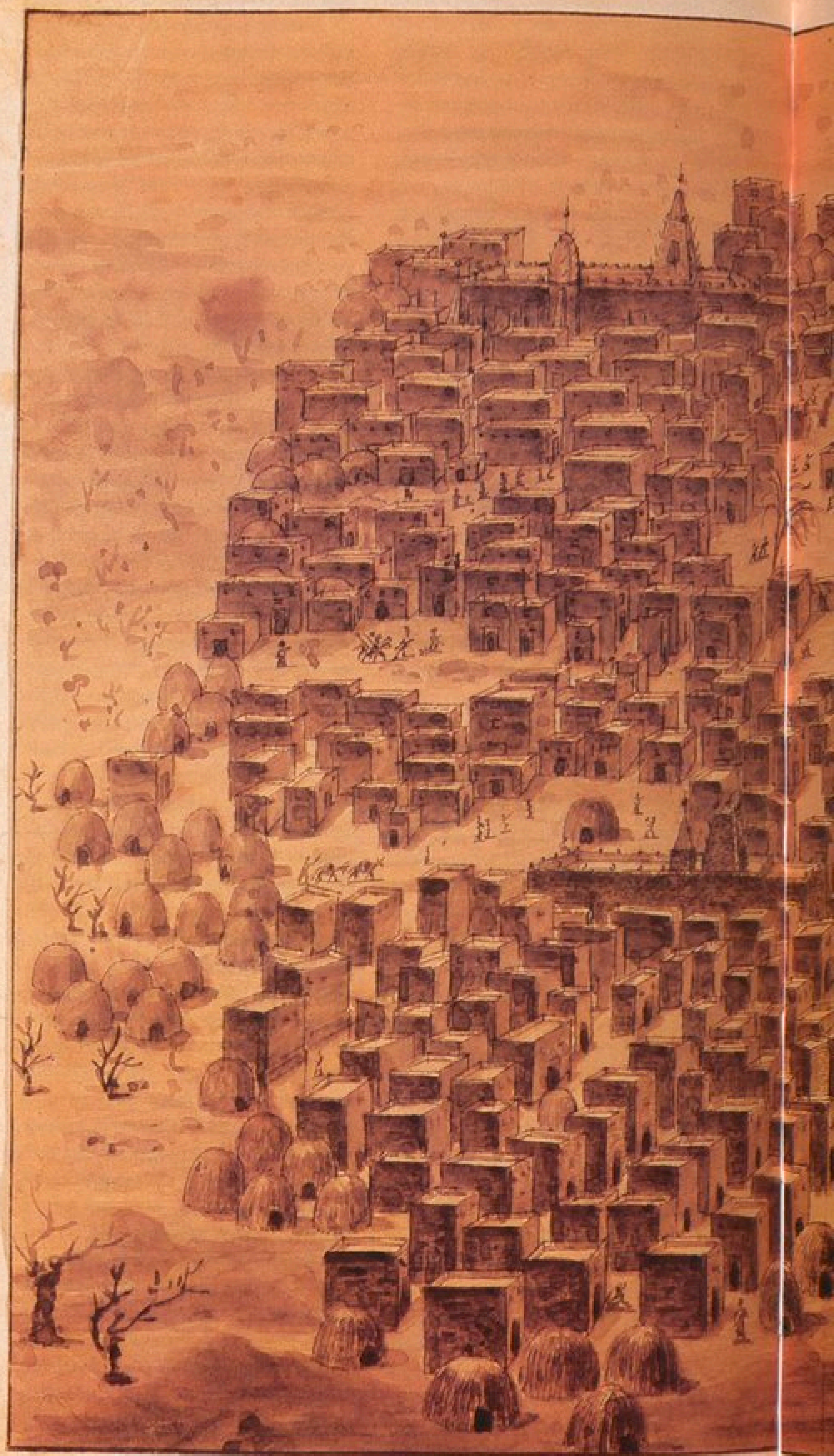
Ironie du sort, pour être compris de tous, Louis Braille fut obligé d'utiliser, pour expliquer son nouveau système de lecture pour les aveugles, le seul système alors en usage et qu'il allait définitivement condamner, celui de Valentin Haüy. Le premier livre écrit en « braille » ne sera donc que la seconde œuvre de Louis Braille, un *Précis d'Histoire de France* en trois volumes, publié en 1837. Sans rien enlever aux mérites de précurseur de Valentin Haüy, il faut bien voir que sa méthode, en gardant la forme des caractères traditionnels, se prêtait très mal à une lecture digitale facile, ce d'autant plus que Haüy avait imaginé des abréviations qui compliquaient encore la lecture.

C'est en s'inspirant d'un système d'écriture de points en relief, inventé vers 1810 pour coder des messages militaires secrets par un officier d'artillerie, Nicolas Barbier (1747-1841), que Louis Braille crée son système. Avec honnêteté, il rend, du reste, hommage dans sa préface à « l'ingénieux système d'écriture inventé par M. Barbier pour les aveugles ». Mais le système de Barbier ne permettait qu'une écriture phonétique, sans ponctuation, prenant beaucoup de place (12 points par lettre au lieu de six dans le sytème Braille), et, comme tel, se révélait impropre à une véritable instruction.

Le système de lecture Braille, basé sur la combinaison de deux rangées de points disposés en deux colonnes verticales de trois points, respecte au contraire l'orthographe, la ponctuation, et permet d'écrire les chiffres, les signes algébriques et la musique. Louis Braille donne un tableau complet de son nouvel alphabet aux pages 14 à 16 de son livre. Depuis sa création par Louis Braille, il n'a pas subi de changement et s'imposa rapidement par l'enthousiasme des usagers et les immenses progrès qu'il apportait à leur éducation. « Pour les aveugles, Louis Braille est plus qu'un homme : il est le symbole de l'indépendance arrachée par l'un des leurs à la plus cruelle des infirmités. »

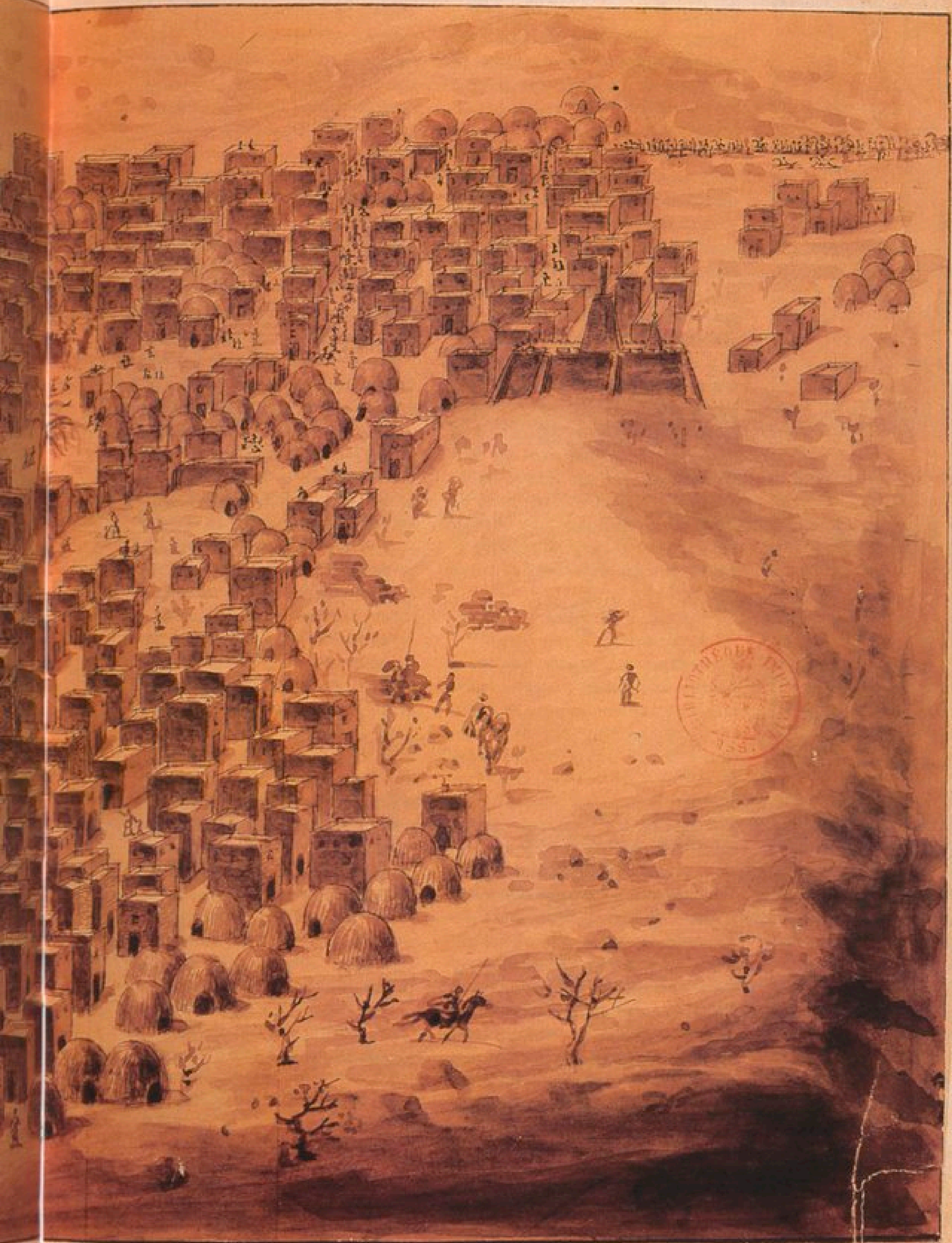
MARIE-JOSÉ IMBAULT-HUART

Procédé pour écrire les paroles, la Musique et le Plain-chant au moyen de points à l'usage des aveugles *et disposé pour eux par L. Braille, répétiteur à l'Institution Royale. Paris. 1829. In-4º, 32 p. Seconde édition revue, éditée à l'Institut National des Jeunes Aveugles, corrigée et augmentée. Paris. 1837. Musée de l'Association Valentin Haüy.*



Aspect

68



ombre un peu forte

ect Général



243

René Caillié
(1799-1838)

Journal d'un voyage à Temboctou et à Jenné
1830

La vie de René Caillié peut se résumer en un mot : le Voyage. Cela commence par les récits de voyages qui permettent à un enfant malheureux de s'évader d'un milieu hostile. Dès seize ans, c'est la liberté du voyage, au Sénégal, à la Guadeloupe, puis à nouveau au Sénégal. Mais c'est aussi bientôt la fièvre qui l'oblige à revenir en France, un avertissement dont il ne tiendra pas compte. Car en 1824, il repasse au Sénégal, avec le rêve fou pour les autres de pénétrer à Tombouctou et de gagner le prix offert par la Société de Géographie au premier Européen qui reviendra de la ville mystérieuse. Il se prépare, en allant vivre un an chez les Maures pour apprendre l'arabe et s'initier à l'islam ; il pourra ainsi se faire passer pour un Égyptien enlevé par les Français de Bonaparte et qui veut rejoindre les siens. En 1828, il entre à Tombouctou : « Il y régnait un silence de mort. On n'y entendait même pas le moindre oiseau. » Le retour à travers le Sahara est une terrible épreuve, sa santé est brisée. Mais avant une mort prématurée, ce sera encore un voyage, le dernier, non plus un voyage lu ou vécu, mais la rédaction de son propre *Voyage à Tombouctou et à Jenné*.

pp: 243

Ce *Voyage* est le produit de lectures d'enfance, quand Caillié rêvait de connaître les aventures d'un Robinson Crusoé et de se signaler par quelque découverte importante dans cette Afrique dont les cartes ne montraient alors que des pays déserts ou marqués inconnus. À son tour, son propre voyage enflammera les imaginations, déterminera des vocations. Passion du voyage poussée à l'extrême, idée fixe d'atteindre une ville interdite, de réussir là où d'autres ont échoué, là où les autres ont renoncé. Quand à Saint-Louis on lui refuse l'aide financière demandée, au lieu de renoncer, René Caillié est « bien

243

résolu, ne fût-ce que par fierté, à entreprendre ce qu'on ne me croyait pas capable d'achever ». Malade du scorbut, « j'aimais mieux mourir en route que de retourner sur mes pas sans avoir fait de plus grandes découvertes. »

Né des récits de voyages, le voyage à Tombouctou devait donner naissance à un récit de voyage. Le voyage aurait été un échec sans la publication de sa relation. De son voyage au Bondou en 1819, quand il était « un tout jeune homme, voyageant moins pour observer que pour chercher des aventures », René Caillié n'avait gardé que quelques détails gravés dans sa mémoire. Mais dans son voyage à Tombouctou : « Mon but principal était de recueillir avec soin, avec exactitude, tous les faits qui tomberaient sous mes yeux, de quelque nature qu'ils fussent, et de me livrer spécialement à tout ce qui me paraissait intéresser les progrès de la géographie et de notre commerce en Afrique. »

Ce souci d'exactitude ne permettait pas de se fier à la seule mémoire, il obligeait à tenir un carnet de route, « des notes fugitives, très laconiques, écrites en tremblant et pour ainsi dire en courant », « un arrêt de mort » dans le sac du voyageur si on l'avait surpris « traçant des caractères étrangers, et dévoilant pour ainsi dire aux blancs les mystères de ces contrées ». Le danger est permanent ; et que de fois, malgré les précautions prises, il risque d'être découvert. Un soir, c'est un chérif qui le surprend et qui s'étonne de ne voir aucun caractère arabe : « je lui dis que c'était une chanson, et je me mis à chanter un couplet pour le persuader... il me rendit le papier, en me priant de lui lire encore ce qu'il contenait : je chantai un autre couplet ; mon chérif parut persuadé. » Un autre jour, où pour faire une observation de la hauteur du soleil, il mesurait la longueur de l'ombre à midi, il est vu en train d'écrire. Il avait pris soin d'« écrire sur le sol au pied du bâton, en gros caractères arabes, ces mots sacramentels : Bism' Allah erralmân errahym (Au nom de Dieu clément et miséricordieux) » et put ainsi prétendre qu'il s'agissait d'une amulette contre toute maladie.

À son retour à Paris, il se consacre à la rédaction de ses notes, « tellement effacées par le temps, mes courses et ma mauvaise fortune, qu'il m'a fallu toute la ténacité, toute la scrupuleuse fidélité de ma mémoire, pour les rétablir ». Il y a donc eu réécriture de la relation, mais immédiatement après le voyage, dès que son état de santé le lui a permis. D'autre part, la Société de Géographie ne lui a pas seulement accordé son prix, elle lui a adjoint l'un de ses membres comme collaborateur, un ancien de l'Expédition d'Égypte et de la *Description de l'Égypte*. Jomard montre l'importance des renseignements recueillis par plus de 200 pages de « Remarques et recherches géographiques », et par la grande carte qu'il peut dresser du voyage. Il apporte ainsi à René Caillié sa caution et confirme l'authenticité du voyage.

En revenant de Tombouctou, René Caillié ravissait à l'Angleterre la gloire de cette découverte, et un Français isolé atteignait le but que poursuivait depuis 1788 la puissante « African Association ». Si certains allèrent jusqu'à contester la bonne foi du voyageur, la *Quarterly Review* de 1830 laissa éclater son désappointement : « Les Français ont si peu contribué ces dernières années aux progrès de la géographie, que lorsque la montagne a accouché d'une souris, l'animal minuscule est si dorloté, bercé et rengorgé, qu'il s'enfle et atteint la taille énorme de l'éléphant. C'est précisément le cas des trois volumes et de leur atlas à présent devant nous... » C'est que le désir d'antériorité était sous-tendu de compétition commerciale. Caillié le dit bien : « pour imposer aux populations lointaines le tribut de notre industrie, il fallait de nouvelles découvertes. » Jomard complétait la relation d'une aventure par la documentation en vue d'entreprises coloniales à venir, et l'Imprimerie Royale la publiait l'année de l'expédition d'Alger.

Gérald Duverdier

Journal d'un voyage à Temboctou et à Jenné, dans l'Afrique centrale, *précédé d'observations faites chez les Maures Braknas, les Nalous et d'autres peuples, pendant les années 1824, 1825, 1826, 1827, 1828, par René Caillié. Avec une carte itinéraire, et des remarques géographiques, par M. Jomard, membre de l'Institut. Paris. Imprimé par autorisation du Roi A l'Imprimerie Royale. MDCCXXX* [1830]. *3 vol. in-8° et un atlas* in-4° B.N., *Cartes et plans, Bibliothèque de la Société de Géographie, 8° G. 1819.*

244

Victor Hugo
(1802-1885)
Hernani
1830

« L'enfant sublime », poète légitimiste des *Odes et Ballades*, chantre du sacre de Charles X, romancier de *Han d'Islande* (1823) et de *Bug Jargal*, avait été tenté par le théâtre dès son adolescence, mais ces « bêtises » qu'il faisait avant sa « naissance » étaient restées dans ses cartons. Quatre drames romantiques furent entrepris de 1826 à 1830. *Cromwell*, drame en cinq actes et en vers, commencé en août 1826, avait été lu aux amis du Cénacle en deux séances (mars 1827) ; la préface, célèbre manifeste de l'école romantique, avait été rédigée en octobre 1827, l'édition mise en vente en décembre 1827, mais le drame ne fut jamais joué du vivant de son auteur. *Amy Robsart*, drame en prose inspiré du *Kenilworth* de Walter Scott, dont le manuscrit conservé date de 1826-1828, monté à l'Odéon comme étant de son beau-frère, Paul Foucher, était tombé en février 1828. *Marion de Lorme* (5 actes en vers), rédigé en juin 1829, reçu au Théâtre Français le 14 juillet, avait été interdit par la censure et sera monté à la Porte Saint-Martin après la Révolution de Juillet (11 août 1831).

Hernani, drame en 5 actes et en vers, fut écrit du 29 août au 25 septembre 1829 et reçu au Théâtre Français, le 5 octobre. La bataille de la création eut lieu le 25 février 1830, l'édition originale fut mise en vente le 8 mars 1830.

Illustration des théories exposées dans la préface de *Cromwell* sur le mélange du sublime et du grotesque allié à la recherche du naturel, *Hernani* est le premier drame romantique original monté au Théâtre Français — après la traduction en vers du *More de Venise* par Alfred de Vigny, le 24 octobre 1829, jouée seize fois. C'est une date dans l'histoire du théâtre ; les romantiques s'imposent contre la résistance des classiques, résistance ébranlée par le succès de la troupe anglaise ayant fait triompher Shakespeare peu auparavant. La pièce fut jouée 39 fois en 1830, en dépit d'une critique défavorable dans l'ensemble et des manifestations hostiles qui marquèrent les premières représentations. *Hernani* fut repris en 1838, toujours avec des recettes importantes, et joué assez souvent jusqu'en 1849. Aucune représentation après le Coup d'État jusqu'à la grande reprise de 1867 où *Hernani* est joué 71 fois (491 représentations de 1867 à 1914).

Peut-on parler vraiment d'échec du drame romantique devant ces chiffres, même si depuis 1914, le XXe siècle fut plus réticent pour *Hernani* ? Hugo a vu partiellement se réaliser son vœu de la préface de *Marion de Lorme* : « Pourquoi maintenant ne viendrait-il pas un poète qui serait à Shakespeare ce que Napoléon est à Charlemagne ? »

Roger Pierrot

— Hernani, ou l'Honneur castillan, *drame par Victor Hugo, représenté sur le Théâtre Français, le 25 février 1830. Paris, Mame et Delaunay-Vallée, 1830. In-8°, (2)ff., VII-(1)-154 p. B.N., Mss, fonds Rothschild 1360. Édition originale parue le 8 mars 1830 ; cédée à Mame, le 2 mars 1830, pour la somme de 5 000 F comptant (tirage 2 300 exemplaires).*
— Hernani, *ms autographe, 59 ff. Archives de la Comédie française (Dépôt du Dép. des Mss de la B.N., n.a.f. 13366). Préface de* Cromwell, *ms autographe (octobre 1827). B.N., Mss, n.a.f. 13367, f. 4-35.*

245

Auguste Comte
(1798-1857)
Cours de philosophie positive
1830-1842

Auguste Comte naît à Montpellier en 1798 ; il est élève à Polytechnique (1814-1816) ; il collabore avec Saint-Simon (1817-1824), puis rompt avec ce maître dont il juge l'esprit trop brouillon. Comte s'attache alors à ce qu'il appelle « des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société » et veut fonder « la politique comme science ». Tel est le but du Cours de Philosophie Positive. Comte commence à le professer en 1826 ; une « grave crise cérébrale » l'oblige à l'interrompre ; il le reprend en 1829 devant un public hétérogène où se côtoient des prolétaires et de grands savants (Blainville, Poinsot, Navier, Broussais, Esquirol...).

Ce Cours veut présenter « le système général des connaissances humaines », expose les « généralités des différentes sciences », montre comment elles sont successivement passées par des « états » théologiques et métaphysiques puis devenues « positives » ; il fonde une « Physique Sociale » ou « Sociologie » pour compléter l'encyclopédie positive des six « sciences fondamentales » (Mathématiques, Astronomie, Physique, Chimie, Biologie, Sociologie).

Comte poursuit régulièrement ses cours et ses recherches en se préoccupant de plus en plus de la formation des prolétaires et des conséquences socio-politiques de ses théories (voir le fameux *Discours sur l'Esprit Positif*, 1844). Comte reçoit aussi en 1844 l'appui efficace d'Émile Littré. Très marqué par la Révolution de 1848, Comte fonde la « Société Positiviste ». Il développe sa « Sociologie » dans le *Système de Politique Positive* (1851-1854) ainsi que dans le *Catéchisme positiviste* (1852). La devise proposée par l'État positiviste est « L'Amour par principe, l'Ordre pour base et le Progrès pour but ».

Mais le militantisme de la « Société Positiviste », devenue une « Église », éloigne certains disciples — dont Littré (voir ses explications dans *Auguste Comte et la Philosophie Positive*, 1863). Cependant Littré prétend rester toujours fidèle aux principes fondamentaux de « la philosophie positive » et il fonde en 1867 une revue portant ce titre. C'est aussi Littré qui réédite le *Cours de philosophie positive*, en lui adjoignant une très intéressante « Préface d'un disciple » en 1864.

Le positivisme a été un mouvement très novateur et stimulant tout au cours du XIXe siècle. Il fut l'objet de nombreux et âpres débats en France : différends entre les positivistes de stricte obédience comtienne et ceux regroupés autour de Littré, Robin, Wyrouboff ; dénonciation des positivismes comme sectes dangereuses et affiliées au « matérialisme » par les opposants cléricaux et par les philosophes spiritualistes, etc. L'influence du positivisme a été importante pour la formation de l'idéologie de la IIIe République et surtout pour les réformes de l'éducation.

De nombreuses sociétés positivistes ont été aussi très influentes à l'étranger, surtout en Amérique du Sud (Brésil particulièrement).

Annie Petit

Cours de Philosophie positive, *par M. Auguste Comte, ancien élève de l'École polytechnique, répétiteur d'analyse transcendante et de mécanique rationnelle à ladite École. Tome premier [-sixième]... Paris, Bachelier, libraire pour les mathématiques, Quai des Augustins, N° 55. 1830-1842. 6 volumes in-8°. T.I : Préliminaires Généraux et Philosophie mathématique — 1830. T.I : Philosophie astronomique et Philosophie physique — 1835. T.III : Philosophie chimique et Philosophie biologique — 1836. T.IV : Partie dogmatique de la Philosophie sociale — 1839. T.V : Partie historique de la Philosophie sociale — 1841. T.VI : Complément historique de la Philosophie sociale et Conclusions Générales — 1842. B.N., Impr. R. 10113-10118. Les manuscrits du* Cours de Philosophie positive *sont conservés au Département des Manuscrits, Mss, n.a.fr. 17903-17908.*

246

Évariste Galois
(1811-1832)
Œuvres mathématiques
1831-1832, publ. 1846

La carrière fulgurante et malheureuse d'Évariste Galois, tué en duel à l'âge de vingt ans, et dont l'œuvre mathématique, incomprise par ses contemporains, a initié des domaines entièrement nouveaux en algèbre et en théorie des nombres pendant la seconde moitié du XIXe siècle, est propre à frapper l'imagination.

Né à Bourg-la-Reine le 25 octobre 1811, Évariste Galois entre à douze ans au collège royal Louis-le-Grand comme boursier. Au début de 1827, il a alors quinze ans, il découvre les mathématiques en suivant le cours préparatoire de première année et s'y jette à corps perdu, lisant la *Géométrie* de Legendre et les principaux ouvrages de Lagrange. Avec l'aide perspicace de son professeur M. Richard, qui est conscient de son génie, il découvre en 1828 les travaux les plus récents sur la théorie des équations et sur les fonctions elliptiques, et est en mesure d'obtenir ses premiers résultats sur les fractions continues, qu'il publie en 1829 dans les *Annales de mathématiques pures et appliquées* de Gergonne.

La lecture du mémoire de Niels Abel (1824) sur l'impossibilité de la résolution algébrique de l'équation du cinquième degré joue alors un rôle catalyseur. En mars 1829, Galois est en possession de ses premiers résultats sur la théorie des groupes et ses applications à l'étude des équations algébriques ; il les communique à l'Académie par l'intermédiaire de Cauchy qui, plus ou moins volontairement, les égare.

L'année 1829 est noire : persécuté pour ses idées libérales, son père se suicide et Galois est définitivement refusé à l'École polytechnique. Admis à l'École normale supérieure (appelée alors École préparatoire), il rédige un nouveau mémoire qu'il soumet à l'Académie en février 1830 avec l'espoir d'obtenir le grand prix de mathématiques. Malheureusement le rapporteur J. Fourier meurt

la même année et ce papier de Galois est lui aussi perdu.

Pendant la révolution de juillet 1830, Galois s'engage à fond dans l'activisme politique et il est exclu de l'École normale en décembre 1830 pour ses opinions républicaines et un violent article contre le directeur de cette école.

En janvier 1831, Galois présente à l'Académie une nouvelle version de son *Mémoire sur les conditions de résolubilité des équations par radicaux*, mais Poisson, dans son rapport, déclare qu'à part des résultats déjà connus, le reste est incompréhensible.

Arrêté une première fois pour un toast régicide dans un banquet républicain le 9 mars 1831, il est, après sa libération, de nouveau arrêté le 14 juillet suivant pour sa participation à une manifestation et enfermé à Sainte-Pélagie, où il poursuit ses recherches mathématiques. En liberté surveillée à partir de mars 1832, il est provoqué en duel et meurt le lendemain, le 31 mai. Les conditions de cette mort sont peu claires, mais il s'agit vraisemblablement d'un assassinat politique.

Conscient de sa mort prochaine Galois, la nuit qui précède le duel, rédige une lettre dramatique, adressée à son ami Auguste Chevallier, qui est un véritable testament scientifique. Il expose ses idées sur les mathématiques et confie à son ami ses notes et ses brouillons, en regrettant tout ce qu'il n'a pas pu faire: « Tu sais, mon cher Auguste, que ces sujets ne sont pas les seuls que j'aie explorés... Mais je n'ai pas le temps, et mes idées ne sont pas encore bien développées sur ce terrain, qui est immense. » À la demande expresse de Galois, Auguste Chevallier fait imprimer cette Lettre dans la *Revue encyclopédique* (numéro de septembre 1832).

Galois est le fondateur de la théorie des groupes finis. Étant donnée une équation algébrique, il lui associe un groupe fini de permutations, appelé de nos jours groupe de Galois de l'équation, et montre que la résolubilité par radicaux se traduit par des propriétés algébriques de ce groupe. Il aboutit à une classification complète des corps finis. Ces travaux ne seront pas compris avant Camille Jordan qui, à partir de 1865, développe systématiquement la théorie. La lettre à Auguste Chevallier donne également la classification des intégrales abéliennes en trois espèces, sujet qu'allait reprendre Riemann à partir de 1857.

À part quelques textes courts parus dans les *Annales* de Gergonne ou dans le *Bulletin* de Ferussac, les grands mémoires de Galois, y compris le mémoire sur les équations, apparaissent pour la première fois ici dans le *Journal* de Liouville, précédés d'un avertissement de Liouville.

JEAN-LUC VERLEY

« Œuvres mathématiques d'Évariste Galois » *in Journal de Mathématiques pures et appliquées ou recueil mensuel de mémoires sur les diverses parties des mathématiques, publié par Joseph Liouville. Tome XI — Année 1846. Paris, Bachelier, imprimeur-libraire, 1846. In-4° de VII-488 p. (les Œuvres de Galois occupent les pages 381 à 444). B.N., Impr., 4° V. 152.*

247

HENRI BEYLE dit STENDHAL (1783-1842)

Le Rouge et le Noir
1831
La Chartreuse de Parme
1839

S'il est dans la littérature un homme qui, pour chacun de ses projets, brûle d'en finir afin de mieux se jeter dans un autre à pareillement épuiser sur-le-champ dans la même combustion du désir chaque fois reéprouvée, c'est bien Stendhal, ce magnifique prédateur de vie et de langue qui érige en une lumineuse matière verbale les incessants rebonds de son destin, convertissant le moindre de ses caprices à la linéarité supérieure de sa voix, unifiant le divers, alliant jusqu'au vertige de l'indépassable ses contradictions les plus fécondes. C'est un peu comme s'il offrait, et à jamais, la nouveauté, la fraîcheur, d'une aventure — la sienne, sa réalité, ses rêves, l'élan de ses pulsions — en pâture à tous ceux qui viendront après lui et se mêleront, eux aussi, mais par le biais de son incomparable regard, de tout juger, de tout sentir, de rectifier le monde, de s'apprécier soi, de s'abandonner à l'instant qui éclôt comme de maintenir en tout et avec tout une distance permettant tout à la fois le regard, le rire et la jubilation. Stendhal n'a de cesse de se préciser à soi-même son propre visage intérieur, et ce qu'il voit, c'est l'homme complet, tour à tour cynique et auroral, ce qu'il tend à ceux qui en seront dignes, c'est une image réfléchie dans un miroir comme miraculeusement soustrait aux atteintes du temps et l'image qui, là, frémit devant nous est vivante, nimbée d'une éternelle jeunesse. Stendhal est double mais la force de la tension résout toujours cette dualité en une unité plus forte; ainsi, son âme, aristocratique en tout, incline-t-elle vers le libéralisme et le républicanisme, rêveur et passionné outre-mesure, se pique-t-il de lucidité et de raison, détestant l'esprit moutonnier des Français, Italien de cœur, va-t-il donner à sa langue natale l'une de ses expressions les plus achevées. L'amour bien sûr, le bonheur à l'évidence, mais aussi la grandeur, la beauté... et, comme en passant, la littérature sont les principaux ressorts de son action. Dédaignant son époque, Stendhal surplombe d'assez haut son siècle et cet homme incompris de ses contemporains, négligé, délaissé, est, comme il l'avait espéré et, mieux, prévu, pleinement réhabilité dès la fin du XIXe siècle et entreprend dès lors une sorte de dialogue privilégié avec toujours. On a quelque mal à admettre cet entêtement à ne pas surprendre dans son œuvre les audaces de la beauté et de la pensée si peu retenues qu'elles éclatent à toute page. Son entrée en littérature — ou du moins en publication — coïncide avec la fin d'un monde de grandeur et de noblesse collective, celui précisément de la Révolution et de l'Empire, la débilitante platitude de la Restauration ne pouvant que soulever le dégoût et précipiter le retrait chez un esprit d'une telle élévation dans le refus (de son enfance grenobloise qui n'est que l'expression exacerbée d'un contre sans réserve à l'attaque qui, en pleine rue, met un terme définitif à ses remontrances au convenu), le congé donné à la réalité épique recoupant assez clairement son engagement (certes natif mais jusqu'alors différé) dans la voie de l'autobiographique. Rien pour l'heure au-delà de l'individuel et ce divorce radical entre un homme et son temps, celui-ci au reste lui rendant plutôt bien son peu d'attrait. Mais Stendhal toujours voit loin et au-delà, en ce sens, alors qu'avec *Le Rouge et le Noir* (1831) et *La Chartreuse de Parme* (1839) il gratifie le roman de deux de ses pierres les plus rares, il se défie déjà de ce genre et, sans doute parce qu'il est avant tout, égaré au cœur de son époque, un homme des XVIIIe et XXe siècles, il considère le roman comme un possible trop crispé, exagérément clos, ne convenant qu'au prix d'intrusions multiples, sinon d'effractions, à la confession poétique qui est son vrai but. C'est que Stendhal a parfaitement su voir, à l'instant où le roman se constitue

1

Discours d'ouverture du cours de philosophie positive (1)

de M. Auguste Comte, ancien élève de l'École Polytechnique.

Exposition du but de ce cours, ou Considérations générales sur la nature et l'importance de la philosophie positive.

~~Messieurs~~

l'objet de cette première séance est ~~de vous~~ d'exposer nettement le but de [ce] cours, c'est à dire, de déterminer exactement l'esprit dans lequel seront considérées [les] diverses branches fondamentales de la philosophie naturelle indiquées ~~dans le pr~~ par [le] programme sommaire que je vous ai présenté.

Sans doute, la nature de ce cours ne saurait ~~vous~~ être complètement appréciée, ~~connue~~ de manière à pouvoir ~~vous~~ s'en former une opinion définitive, que lorsque les diverses parties en auront été successivement développées. Tel est l'inconvénient ordinaire des

Pour donner immédiatement au lecteur une idée aussi claire que possible de la nature [de] ce cours, il est convenable d'en indiquer ici le programme sommaire.

Cours de philosophie positive.

Préliminaires généraux	2 séances	1°. exposition du but de ce cours. 2°. exposition du plan.
Mathématiques	16	vue générale — 1; calcul — 6; géométrie — 5; mécanique rationnelle — 4
Astronomie	9	géométrique — 5; mécanique — 4
Physique	9	
Chimie	6	
Physiologie	12	végétale — 3; animale — 5; intellectuelle et affective — 4
Physique sociale	15	introduction; méthode — 2; science — 3; — 10
Résumé général, et conclusion	3	1°. résumé de la méthode positive. 2°. résumé de la doctrine positive. 3°. de l'avenir de la philosophie positive.

Ce cours a été ouvert, le Dimanche 4 janvier 1829, devant un auditoire dont avaient bien voulu faire partie M. Fourier, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, MM. de Blainville, Poinsot, Navier, membres de la même académie, MM. les professeurs Broussais, Esquirol, Binet, &c.

Ce même cours va être fait de nouveau, à partir du mois de Décembre, à l'Athénée Royal, avec cette seule différence que les convenances de cet établissement obligent d'en

comme forme, les limites mêmes du genre. Proche encore des tentatives plus cavalières du siècle précédent, il prévoit déjà le délitement futur, il le ratifie même, ne dégageant qu'imparfaitement ses deux chefs-d'œuvre romanesques de l'ensemble de son autobiographie dont ils ne suggèrent que l'une des facettes par laquelle, une fois encore psychologue hors pair, il délègue à ses doubles — à peine plus distant que ses pseudonymes — les dons de seconde vue qui l'habitent au sein de la douleur et du plaisir. L'aboutissement de son idéal d'écriture, c'est la *Vie de Henry Brulard*, cette étourdissante autobiographie interrompue (seule son enfance se voit ainsi revisitée) qui en donne la mesure. De fait, il n'est pas une ligne que Stendhal ait écrite qui ne soit juste, la moindre de ses assertions, la plus brève de ses notations, confond par sa profondeur, sa vérité et la beauté toujours svelte de sa tournure. Que l'on ouvre au hasard *De l'Amour* (1822), sa *Vie de Rossini* (1823), ses *Promenades dans Rome* (1829) ou les *Mémoires d'un touriste* (1838), quelque chose nous saisit et nous relance à tout instant — dialogue sans fard avec cet homme qui s'avoue là, tout entier, et à chaque phrase nous affûte davantage. Quelqu'un de proche, d'amical même, devise gaiement avec nous et nous rend légère la profondeur, les palpitations de la passion nous assaillent à notre tour et nous souscrivons à cette furieuse exigence de pureté : l'Italie, c'est bien la vraie terre où renaître à soi, la vie vécue comme une aventure, une surprise, la fraîcheur d'une fleur à cueillir et respirer, c'est encore le même sol où courir avec pour dernier soubassement ce rappel lancinant de l'héroïsme comme vertu, de la grandeur comme sanction et, à l'égal, cette mention non moins constante des petits faits minces et dérisoires qui rident peu à peu le trop beau visage de soi. Stendhal nous a légué la très savante alliance des contraires qui composent sa personnalité, jamais peut-être la rencontre de l'intelligence et du cœur n'a rendu à ce point possible la levée d'autant d'impossibles, jamais sans conteste une œuvre ne s'est faite à un tel degré l'herbier d'une conscience soumise au jour le jour d'une quête aussi inaltérablement printanière.

YVES PEYRÉ

Le Rouge et le Noir. *Chronique du XIXe siècle, par M. de Stendhal. Paris. A. Levavasseur, libraire, Palais-Royal. 1831. 2 vol. in-8° : (3)ff.-486 p., et (2) ff.-486 p.-(1)f. ; 2 vignettes d'Henri Monnier sur les couv. et les titres. B.N., Impr., Rés. 8°Z. Don 594 (82, 1-2).*

La Chartreuse de Parme *par l'auteur de* Rouge et Noir. *Paris, Ambroise Dupont, éditeur des Mémoires du Diable, par Frédéric Soulié, 7, rue Vivienne. 1839. 2 vol. in-8° : (2)ff.-402 p., et (2)ff.-445 p.- (1)f. B.N., Impr., Rés. Y². 3659-3660.*

— 248 —

ANTONIN CARÊME
(1783-1833)
L'Art de la cuisine française au XIXe siècle
1833-1844

Carême : le premier cuisinier qui n'est pas un fantôme (qui sont La Varenne, Marin, Menon... et où sont leurs portraits ?) ; le premier qui ait songé à orchestrer sa vie et sa gloire contemporaines et posthumes. Phénomène dont l'influence fut durable longtemps : Carême « le » Cuisinier, né le 5 juin 1783.

C'est après la Révolution, après que Grimod ait tenté d'apprendre la vie raffinée aux nouvelles classes élues... Carême, parti de rien, comme bien des maréchaux d'Empire, possédé par la vocation de la réussite, ne songe qu'aux tables princières et royales et ne sert que là. Talleyrand l'emploie pendant douze ans ; c'est l'artisan essentiel de ses réceptions au faste calculé, qui lui donnaient le pas sur l'Europe. Ainsi Carême, à l'ombre de l'Empire, est l'empereur de la cuisine. Il joue du luxe comme d'un instrument : le grandiose, l'Antique, l'architectural ; les surtouts, l'orfèvrerie, les cristaux, le pastillage, les hâtelets, les truffes, les écrevisses...

Dès 1815, il signe sa réussite par une œuvre écrite, toujours illustrée de grandes planches architecturales, « réinventant » toutes les parties : *le Pâtissier* (1815), *le Maître d'Hôtel* (1822), *le Cuisinier* (1828). Lorsqu'il décide de publier *L'Art de la Cuisine Française au XIXe siècle*, il pense à la fois faire une éclatante nouvelle carrière et rédiger son testament (il a cinquante ans). Les deux premiers volumes (les potages, les grosses pièces) sont datés de 1833 ; Carême meurt le 12 janvier.

Son secrétaire F. Fayot assure la publication d'un troisième volume en 1835 et confie à Plumerey, Chef du comte de Palhen, l'achèvement de l'œuvre. Les traités des entrées chaudes, des entremets de légumes et des rôts paraissent, en deux volumes, en 1843-1844.

Cette œuvre complète « d'Artiste Cuisinier » donne le ton à un siècle de « Grande Cuisine » : « Rien est-il plus important que l'aspect d'une grande table servie à la Française ? »

C'est une cuisine transcendantale, qui fait subir un maximum de modifications et de transformations aux mets dans le but d'une présentation élaborée, avec des assaisonnements appropriés et dans un esprit d'unité : la Table-Spectacle. Voilà définie et fixée notre cuisine, celle qu'Edouard Nignon, nourri dans le sérail et nouveau Carême, tenta de libérer par sa connaissance des produits, de très nombreux apports étrangers et la recherche des recettes régionales. Le monde était alors pris au piège d'une cuisine qui n'était plus la sienne depuis bien longtemps, la perfection d'une époque n'étant jamais celle d'une autre.

DANIEL MORCRETTE

L'Art de la Cuisine Française au XIXe siècle. *Traité Élémentaire et Pratique. Suivi de Dissertations Culinaires et Gastronomiques utiles aux progrès de cet Art Par M. Antonin Carême de Paris. À Paris. Chez l'éditeur [puis : Au dépôt], rue Thérèse n° 11. [1833-] 1844. 5 vol. in-8°, avec planches et portraits. Collection particulière ; B.N., Impr. V. 26907-26908.*

— 249 —

ALFRED DE MUSSET
(1810-1857)
Un spectacle dans un fauteuil
1833-1834

À plus d'un titre, Musset a bien mérité d'être appelé « l'enfant terrible » du Romantisme : à 19 ans, en 1830, il jette dans la mare littéraire le pavé des *Contes d'Espagne et d'Italie*, où la désinvolture, vraie et fausse, tient lieu d'esthétique, et, quelques mois plus tard, malgré des critiques acerbes, il s'estime assez sûr de lui pour faire représenter à l'Odéon une comédie en un acte, *La Nuit vénitienne.* Mais c'est un désastre, on crie à la mystification, la pièce tombe et Musset se jure de ne plus jamais affronter le public des parterres.

De là le titre d'*Un spectacle dans un fauteuil* qu'il donne aux recueils qui suivent cet échec. Sous ce titre, justifié par le sonnet préliminaire *Au lecteur* (« Un spectacle ennuyeux est chose assez commune,/ Et tu verras le mien sans quitter ton fauteuil ») mais que Musset abandonnera dans l'édition définitive de ses œuvres, on trouve deux livraisons : la première contient de la poésie (un drame, une comédie et un conte oriental) ; la seconde (en deux volumes) six pièces en prose.

La première livraison est dans la lignée des *Contes d'Espagne et d'Italie* : on y retrouve l'inspiration de Byron, dans *Namouna* et dans *La Coupe et les lèvres*, dont la *Dédicace* contient le vers le plus célèbre de Musset : « Qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse ? » Mais c'est la charmante comédie en deux actes, *À quoi rêvent les jeunes filles*, qui retient surtout l'attention : cette esquisse annonce le meilleur du théâtre de Musset.

Avec *Lorenzaccio, Les Caprices de Marianne, André del Sarto, Fantasio* et *On ne badine pas avec l'amour*, qui s'ajoutent à *La Nuit vénitienne*, la seconde livraison d'*Un spectacle dans un fauteuil* révèle le génie dramatique de Musset. La chronologie de ces cinq pièces nouvelles a fait couler beaucoup d'encre car elles sont contemporaines de la liaison de Musset avec George Sand. Cependant les dates de pré-publication et la correspondance de Musset prouvent que seul *On ne badine pas avec l'amour* est vraisemblablement postérieur au « Drame de Venise » ; *Lorenzaccio* en particulier était terminé avant le départ pour l'Italie.

Il faut donc se garder de toute interprétation réductrice, même si Musset s'investit tout entier dans ses personnages. Lorenzaccio, le débauché héroïque, Fantasio, le rêveur éveillé, et même André del Sarto, le génie épuisé, sont frères : dévorés par le doute, dégoûtés d'eux-mêmes comme du monde, ils s'affrontent à un idéal auquel ils aspirent et qui les écrase — c'est en partant à la recherche de leur identité qu'ils s'égarent. Quant aux trios des deux autres pièces — Marianne, Octave et Célio ; Camille, Perdican et Rosette —, ils présentent l'amour comme une alternative entre exaltation et torture et laissent prévoir les mécanismes parfaitement cruels des Proverbes que Musset composera par la suite (*Un Caprice, Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée, L'Âne et le ruisseau*, etc.).

En ne concevant pas pour la scène les pièces d'*Un spectacle dans un fauteuil* (et elles ne seront de fait représentées qu'après 1848), Musset a résolument tourné le dos aux expériences du drame romantique qui, malgré Dumas et Hugo, aboutissaient à des impasses. En se débarrassant des poncifs et de l'antithèse du mélodrame, en privilégiant la vérité des sentiments sur l'effet dramatique, il a démontré la possibilité d'un théâtre véritablement romantique.

LOÏC CHOTARD

Un spectacle dans un fauteuil ; *par Alfred de Musset. Paris. Librairie d'Eugène Renduel, rue des Grands-Augustins, n° 22. 1833. In-8°, (2)ff. -288 p.- (2)ff. de table* [Poésie]. *B.N., Impr., Rés. Yf. 4714.*
Un spectacle dans un fauteuil, *par Alfred de Musset.* Prose. *Paris, librairie de la Revue des deux mondes, 6, rue des Beaux-Arts. Londres, Baillière, 219, Regent-Street. 1834. 2 vol. in-8° [le faux-titre porte: Seconde livraison]: (2)ff. -VII- 366 p. -(1)f. pour le t.I; (2)ff. -353 p.- (1)f. pour le t.II. B.N., Impr., Rés., p. Yf.168 (envoi de Musset à son frère: « à Paul de Musset son frère et ami Alf[d] de M[t] »).*
Le ms de Lorenzaccio *est conservé à la Bibl. de la Comédie française (185 ff., 410 × 250 mm).*

— 250 —

Jules Michelet
(1798-1874)
Histoire de France
1833-1844, 1855-1867

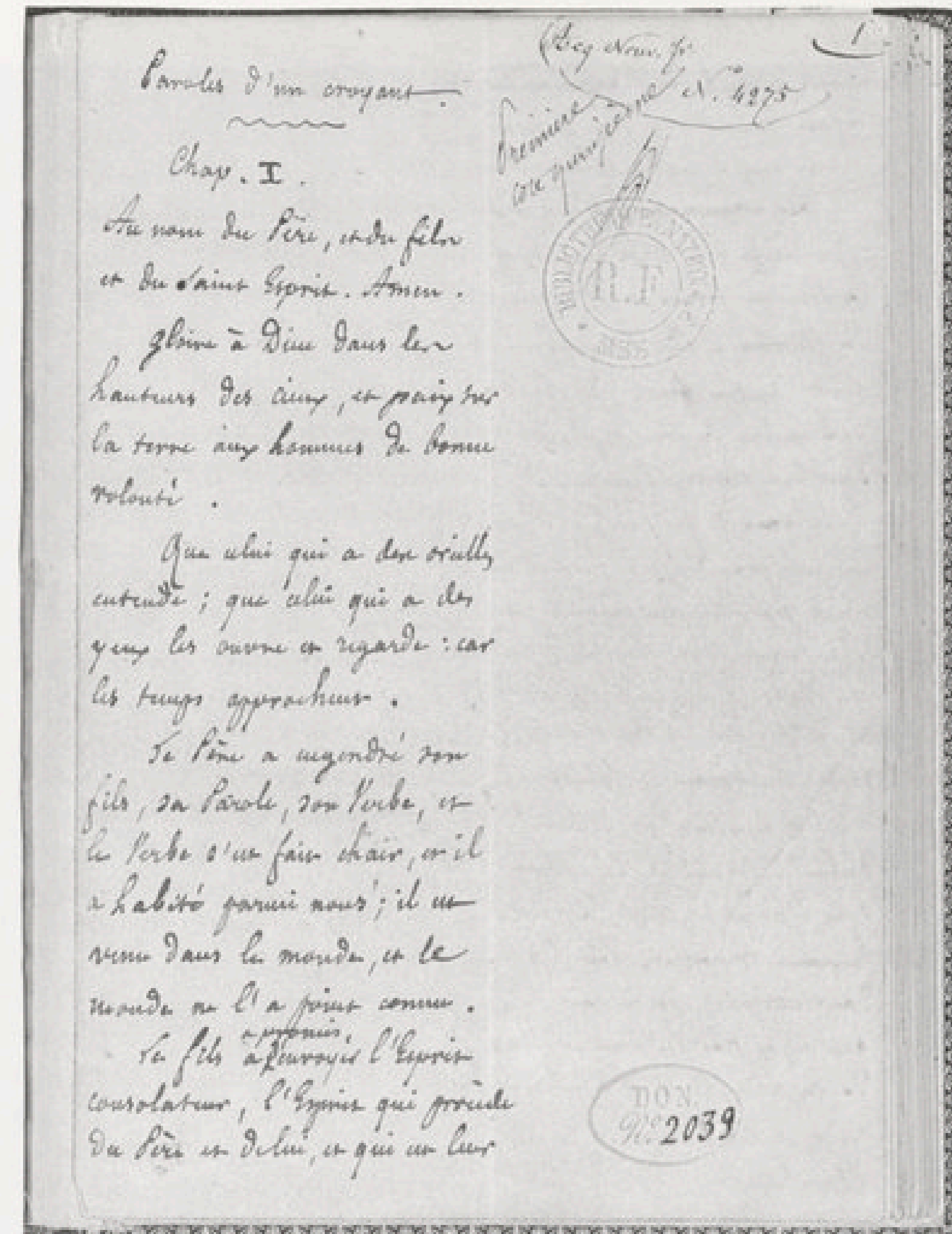
Michelet, né le 21 août 1798 à Paris dans une chapelle désaffectée par la Révolution, fréquente, enfant, le Musée des monuments français fondé par Lenoir en l'an III, rue Bonaparte. Reçu, en 1821, au premier concours de l'agrégation, il enseigne l'histoire et la philosophie à l'École Normale (1827), traduit Vico et se met à l'école des historiens allemands. Nommé par Guizot aux Archives en 1830, il publie l'année suivante une *Histoire de la République romaine* et l'*Introduction à l'histoire universelle*, où la Révolution de Juillet semble promettre, avec la fondation de la monarchie tricolore, une sorte de couronnement de l'histoire nationale.

Michelet travaille à une *Histoire de France* qui va devenir, sans qu'il l'ait délibéré, l'œuvre de sa vie, en revêtant une dimension monumentale. Une première série de six tomes paraît chez Hachette de 1833 à 1844 ; le dernier tome porte ce sous-titre : « Louis XI et Charles le Téméraire. » Une tâche plus urgente encore s'impose soudain à l'historien qui, dans la chaire d'histoire et de morale du Collège de France (1838), mène la lutte contre le parti-prêtre et annonce la chute prochaine de Louis-Philippe. Il s'agit de préparer les esprits à la révolution qui vient en les initiant à la « religion » de la République, issue de la « Révélation » de 1789. L'*Histoire de la Révolution* paraît donc, chez Chamerot, en sept tomes (1847-1853).

Michelet renoue en 1855 avec l'*Histoire de France.* Il la complète par une nouvelle série d'onze tomes (Chamerot, éditeur), dont la Renaissance, la Réforme, la fin du règne de Louis XIV avec la révocation de l'Édit de Nantes et l'avènement de la philosophie des Lumières constituent les temps forts. La passion est loin d'y compromettre invariablement le sérieux des thèses et la qualité du style, comme on l'a prétendu. L'étude des manuscrits ruine cette idée reçue. Michelet, en pleine possession de son savoir et de son art, travaille bien plus efficacement qu'à ses débuts. La préface qu'il rédige en 1869 pour la réédition de l'*Histoire de France* achevée contient quelques-unes de ses pages les plus fortes.

Paul Viallaneix

Histoire de France, *par M. Michelet, professeur suppléant à la Faculté des lettres, professeur à l'École normale, chef de la section historique aux Archives du royaume [puis: par J. Michelet]. Paris, L. Hachette, 1833-1844 (t.I à VI) ; Chamerot, puis Chamerot et Lauwereyns, 1855-1867. 17 vol. in-8°. B.N., Impr., 8° L[35]. 197.*
*Les manuscrits de l'*Histoire de France *sont conservés à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris (16 tomes, parmi lesquels manquent les tomes I, II, III, IV, VI et VIII).*


Paroles d'un croyant.

Chap. I.

Au nom du Père, et du fils, et du Saint Esprit. Amen.

Gloire à Dieu dans les hauteurs des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

Que celui qui a des oreilles entende ; que celui qui a des yeux les ouvre et regarde : car les temps approchent.

Le Père a engendré son fils, sa Parole, son Verbe, et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous ; il est venu dans le monde, et le monde ne l'a point connu.

Le fils a promis l'Esprit consolateur, l'Esprit qui procède du Père et de lui, et qui est leur

— 251 —

Félicité de Lamennais
(1782-1854)
Paroles d'un croyant
1834

Né à Saint-Malo en 1782, Félicité de La Mennais (qui signera Lamennais à partir de 1836), prêtre en 1816, fut rapidement considéré, malgré la controverse sur le sens commun, comme un nouveau « Père de l'Église ». Son *Essai sur l'indifférence* (4 vol., 1817-1823) connut un très grand succès, et Lamennais séduisit par l'originalité de ses idées philosophiques sur le christianisme, somme des enrichissements successifs de l'humanité en marche vers Dieu, par ses appels à un retour à une religion plus pauvre, plus libre, nécessitant la séparation de l'église et de l'état, la liberté de presse, d'enseignement, d'association, de conscience, l'élargissement du système électoral et la décentralisation, programme mi-politique, mi-religieux, développé dans le journal *l'Avenir* (à l'épigraphe célèbre : « Dieu et la liberté ») en 1830-1831, dans *le Monde* ou dans son *Livre du peuple* (1837).

251

Paroles d'un croyant (30 avril 1834), petit livre mélangeant tout à la fois inspiration biblique et évangélique et violence révolutionnaire, poésie et politique, prière et malédiction, allait ébranler le monde par les dizaines, voire les centaines de milliers d'exemplaires de ses éditions successives, en la plupart des langues de la terre. C'est le cri d'une conscience indignée par les compromissions de nombreux membres de la hiérarchie, par la condamnation par le Saint-Siège des aspirations des peuples à leur liberté et son attitude devant la répression sauvage par les Russes du soulèvement de la catholique Pologne en 1830-1831. Condamné nommément par l'encyclique *Singulari nos* (1834), comme ses idées libérales l'avaient été en 1832 par *Mirari vos*, Lamennais rompit avec le catholicisme, ruina sa carrière (même s'il fut député, après 1848), perdit son prestige auprès des disciples qu'il avait réunis autour de lui, à la Chênaie en particulier, pour rester fidèle à sa conception de la liberté et de la pauvreté (jusqu'à désirer l'enterrement dans la fosse commune du Père-Lachaise). Sa fière devise était : « Je romps et ne plie pas ».

Louis Le Guillou

Paroles d'un croyant, *1833. Paris. Eugène Renduel, Rue des Grands-Augustins, 22. 1834. In-8°, [titre], 237 p. B.N., Impr., Rés. p. R. 404. (Au chapitre XXXII — ultérieurement XXXIII — une page entière évoquant Grégoire XVI, le pape régnant, avait été remplacée par des points, par Sainte-Beuve ou sur ses conseils.)*

Le ms. des Paroles d'un croyant *est conservé au Département des Manuscrits, n. a. fr. 4275 (123 p.).*

— 252 —

Honoré de Balzac
(1799-1850)
Le Père Goriot
1835
La Comédie humaine
1842-1848

Né à Tours en 1799, Balzac, après des stages chez un avoué et un notaire, décide, à vingt ans, de se consacrer à la littérature. S'essayant à la philosophie, au roman, à la poésie, au théâtre, il publie, sous l'anonymat ou des pseudonymes, huit romans. Leur insuccès l'engage à devenir imprimeur et fondeur de caractères (1826-1828). Ayant fait faillite, il se consacre à nouveau à la littérature ; son premier roman signé de son nom paraît en 1829 : *Le Dernier Chouan ou la Bretagne en 1800* (qui deviendra *Les Chouans*). En vingt ans, Balzac va édifier « une des plus immenses entreprises qu'un seul homme ait osé concevoir », qu'il intitulera *La Comédie humaine*, et qui ne compte pas moins de quatre-vingt-dix-sept romans et nouvelles.

À côté des *Scènes de la vie privée* (1830) qui peignent les mœurs contemporaines, des « romans et contes philosophiques » comme *La Peau de chagrin* (1831) tentent de mettre en lumière les causes qui régissent la société et l'homme. Les œuvres se succèdent ; assez vite, Balzac prend conscience de son ambition de présenter un tableau de la société de son temps, et en propose un premier classement : les *Études de mœurs au XIXe siècle* (1834-1837, 12 vol.) se divisent en trois séries de « Scènes » de la vie privée, de la vie de province et de la vie parisienne. Parallèlement, il rassemble ses *Études philosophiques* (1835-1840, 10 vol. sur 20 prévus).

Avec *Le Père Goriot* (paru d'abord de décembre 1834 à février 1835 dans la *Revue de Paris*), Balzac va inventer la technique des « personnages reparaissants » que le lecteur retrouvera de roman en roman ; il crée ainsi une véritable société, un monde fictif qui comptera plus de deux mille personnages.

C'est en 1840 que Balzac conçoit le classement définitif de son œuvre sous le titre de *La Comédie humaine* ; les premiers volumes en paraîtront en 1842. Chaque roman déjà publié est soigneusement revu et corrigé, et de nouvelles œuvres viennent s'y ajouter. Un catalogue de 1845, prévoyant 137 titres en 26 tomes, donne la mesure de l'inachèvement de cette œuvre colossale qui, comme le proclame Balzac dans son « Avant-propos », « embrasse à la fois l'histoire et la critique de la Société, l'analyse de ses mœurs et la discussion de ses principes ».

La Comédie humaine est divisée en trois parties d'inégale ampleur. Première partie, *Études de mœurs* : Scènes de la vie privée (t. I-IV), Scènes de la vie de province (t. V-VIII), Scènes de la vie parisienne (t. IX-XII), Scènes de la vie politique, de la vie militaire, de la vie de campagne (t. XII-XIII). Deuxième partie, *Études philosophiques* (t. XIV-XVI). Troisième partie, *Études analytiques* (t. XVI). En 1848, un volume supplémentaire de la « vie parisienne » rassemble *Le Cousin Pons* et *La Cousine Bette*. En 1855, l'éditeur Houssiaux publiera un tome complémentaire (XVIII), et ajoutera deux volumes de théâtre et de *Contes drolatiques*.

Thierry Bodin

Le Père Goriot *histoire parisienne publiée par M. de Balzac.* [*épigraphe* :] *All is true. Shakspeare. Premier* [*-Second*] *Volume. Paris. Librairie de Werdet, 49, rue de Seine-St-Germain ; Spachmann, éditeur, 24, rue Coquenard. 1835. 2 vol. in-8°, 354 et 376 p. Collection particulière.*
Œuvres complètes de M. de Balzac, La Comédie humaine. *Paris, Furne, J.-J. Dubochet et Cie, J. Hetzel et Paulin ; puis sans Paulin ; puis seulement Furne et Cie ; 1842-1848. 17 vol. in-8°, ornés de gravures sur bois dessinées par Johannot, Meissonier, Gavarni, Monnier, Bertall, Nanteuil, etc. Collection particulière ; B.N., Impr., Rés. Z. Audeoud 439-455.*

— 253 —

Alexis de Tocqueville
(1805-1859)
De la Démocratie en Amérique
1835-1840

Alexis de Tocqueville se rattachait du côté paternel à l'ancienne noblesse normande, du côté maternel à la noblesse de robe parisienne (Malesherbes était son bisaïeul). Son père fut préfet sous la Restauration.

Dès sa jeunesse, il se posa le problème autour duquel allait graviter sa pensée : les sociétés occidentales étant entraînées par un mouvement « providentiel » vers une démocratie égalitaire, l'homme saura-t-il y conserver sa liberté ?

Alors qu'ils étaient magistrats à Versailles, son ami Gustave de Beaumont et lui-même se firent confier la mission officielle d'aller étudier le système pénitentiaire des États-Unis (1831-1832). Tocqueville put ainsi observer concrètement la démocratie dans le seul grand pays alors en république.

En janvier 1835 il publia *De la Démocratie en Amérique* (Gosselin, 2 volumes) où il décrivait la société politique américaine et concluait que la liberté humaine pouvait surmonter les périls présentés par la société nouvelle.

En avril 1840, Tocqueville publia la suite de l'ouvrage (2 volumes) consacrée à la « société civile ». Si la portée des volumes de 1835 dépassait déjà la seule Amérique, cette fois celle-ci ne faisait guère que fournir des exemples. L'auteur en réalité, avec une audace novatrice, construisait un « idéal-type » de société démocratique au sein de laquelle il s'efforçait d'imaginer l'horizon intellectuel et sensible, et les mœurs du futur *homo democraticus*. Il n'est pas étonnant que, si la *Démocratie* de 1835 avait connu un vif succès, celle de 1840 déconcerta le public cultivé.

Tocqueville voyait dans son ouvrage un prélude et un guide à l'action politique. Député ou représentant du peuple de 1839 à 1851, ministre des Affaires étrangères en 1849, il considéra cependant sa carrière comme un échec, sa déception de n'avoir pas été un homme d'État transparaît dans ses *Souvenirs*.

Sous le Second Empire il reprit la méditation qui était le fondement de la *Démocratie en Amérique* sous la forme suivante : pourquoi, tandis que l'Amérique était passée sans heurt de la société aristocratique à la société démocratique, la France s'attardait-elle dans la phase transitoire des révolutions ? Il pensait trouver la solution de ce problème dans une étude centrée sur la période révolutionnaire et impériale, mais ne put en faire paraître que le premier volume, *L'Ancien Régime et la Révolution* (1856) car il mourut à Cannes le 16 avril 1859.

André Jardin

De la Démocratie en Amérique, *par Alexis de Tocqueville, avocat à la Cour royale de Paris, L'un des auteurs du livre intitulé : Du Système pénitentiaire aux États-Unis. Orné d'une carte d'Amérique. Tome premier* [*-quatrième*]. *Paris, Librairie de Charles Gosselin, Rue Saint-Germain-des-Prés, 9. MDCCCXXXV-MDCCCXL. 4 vol. in-8° de 367 p. et une carte, 459, 463 et 369 p. (les t. III et IV portent simplement : par Alexis de Tocqueville, membre de l'Institut). Collection particulière et B.N., Impr., 8°. Pb. 361.*

— 254 —

Antoine-Henri baron de Jomini
(1779-1869)
Précis de l'art de la guerre
1838

Né en 1779 à Payerne, dans le pays de Vaud (Suisse), issu de la bourgeoisie aisée, Jomini se passionne très tôt pour la guerre et son histoire. Bien que pur autodidacte, car employé de banque de formation, il est promu chef de bataillon de l'armée de la République helvétique. S'étant installé à Paris, il emploie ses loisirs à rédiger un *Traité des grandes opérations militaires* (...) qui fera forte impression sur Ney, qui en paiera l'impression et admettra le Suisse dans son état-major. Après la campagne d'Allemagne de 1805, Napoléon le nomme colonel, puis baron (1808) et enfin général de brigade (1810). Jomini ayant souvent prévu les manœuvres de l'Empereur, il sera considéré comme « le devin de Napoléon ». Mais son caractère aussi entier que difficile lui vaudra l'animosité de Ney et de Berthier. Il combat en Espagne puis en Russie et, en 1813, il contribue par ses conseils à la victoire de Bautzen. N'ayant pas reçu l'avancement qu'il estime lui être dû, il passe alors aux Russes. Le tsar Alexandre Ier le nomme aide de camp général. Il continuera sa brillante carrière dans les rangs de son armée, en dépit de ses récriminations. À la fin de sa vie il se retire à Passy.

En 1836 Jomini est nommé précepteur militaire du tsarévitch, le futur Alexandre II. Ayant retravaillé son *Tableau analytique des principales combinaisons de la guerre* (...) publié à Paris en 1830 « afin de le faire servir à l'instruction d'un auguste prince » et lui ayant adjoint de nombreux articles inédits, il décide d'accorder à l'ouvrage son « brevet d'émancipation » et de le publier sous le titre de *Précis de l'art de la guerre, ou nouveau tableau analytique des principales combinaisons de la stratégie, de la grande tactique et de la politique militaire*.

La bibliographie de Jomini est une des plus embrouillées qui soit, avec ses multiples éditions et les innombrables variantes, et le général lui-même avouait ne plus s'y retrouver. Le *Précis* n'échappe pas à la

Ceci s'appelle actuellement les Bureaux et commence les Scènes de la vie politique 1843.

M. Bal.

La Femme Supérieure

I. Entre deux femmes.

Le second étage d'une des plus jolies maisons de la rue Duphot était occupé par M. Rabourdin, chef de bureau de l'un des plus importants ministères. Vous avez rencontré dans Paris quelques figures qui [illegible] quarante ans, une démarche entre l'indolence du promeneur et la méditation d'un homme occupé; des cheveux gris comme les femmes les aiment et qui rendaient aimable et douce une physionomie mélancolique; des yeux bleus pleins de feu, un teint encore blanc X une bouche sérieuse, une taille élevée, maigre ou plutôt maigri comme un homme qui relève de maladie. [illegible] fait préjuger un caractère, si ce portrait [illegible] les prépossessions. M. Rabourdin portait habituellement une grande redingote bleue, une cravate blanche, un gilet croisé à la Robespierre, un pantalon noir ± des bas de soie noire et des souliers assez découverts. Dès huit heures du matin, il sortait avec l'exactitude d'une horloge pour aller au Ministère en passant par les mêmes rues, il était rasé, il avait pris sa tasse de café, tout en lui semblait si propre, si compassé que vous eussiez dit d'un banquier genevois allant au prêche. Vous avez nécessairement deviné l'homme marié, le père de deux enfants, qui a des mariages dans son bonheur, qui trouve des contrariétés imprévues au sein du ménage, des ennuis au Ministère, mais assez philosophe pour prendre la vie comme elle est; un honnête homme aimant son pays, le servant, sans se dissimuler les obstacles que l'on rencontre en voulant faire le bien; prudent parce qu'il connaît les hommes, et d'une exquise politesse avec les femmes parce qu'il n'en attend plus rien; enfin un homme fait, plein d'acquis, peu causeur, affable avec ses inférieurs, tenant à une grande distance ses égaux et d'une haute dignité avec ses chefs. Il n'était décoré d'aucun ordre, il avait eu la faiblesse de porter le lys aux premiers jours de la Restauration. Sa vie X il n'avait jamais connu son père, et sa mère, était morte des particularités merveilleuses par souvenir, donné l'intercession dont la beauté lui parut [illegible] lui ayant néanmoins donné comme fortune lui laissant peu de chose, il était sorti à seize ans pour entrer comme surnuméraire dans les bureaux. Un protecteur inconnu l'avait fait sortir du lycée, d'où il était sorti à seize ans il était sous-chef, chef promptement appointé, à vingt-cinq ans. Depuis ce jour, sa carrière semblait arrêtée. La main qui le soutenait avait failli, jusqu'à l'année suivante, [illegible] n'avait plus fait sentir [illegible] en amenant Xavier [illegible]

X tenez l'analogie avec celle d'un fonctionnaire:

X mais chauds et parfois de quelques rougeurs violentes

± sans sous-pieds

¶ On remarquait partout en lui l'air froidement résigné de l'homme qui avait enterré les illusions de sa jeunesse, renoncé à de secrètes ambitions, découragé sans [illegible] persistance [illegible] employer ses facultés

H celui du

d'affaires

X mystérieuses:

de ses jeunes [illegible]

règle : en 1837, il connaît une première édition chez Anselin et G. Laguionie, mais incomplète et tirée probablement à très peu d'exemplaires. En 1838 cette dernière est publiée complète en deux volumes chez les mêmes éditeurs, le premier volume portant la mention « Dernière édition considérablement augmentée », et le second « Nouvelle édition considérablement augmentée ». La même année l'ouvrage paraît également à Bruxelles (Méline, Cans et Compagnie) mais en un volume unique. Le *Précis* connaîtra de nombreuses éditions françaises ultérieures et sera traduit en allemand (1839), espagnol (1840), anglais (1854).

Les principes simples et clairs (mais pas toujours exempts de dogmatisme) qu'il établit lui vaudront sans nul doute d'être l'ouvrage de tactique et de stratégie le plus lu, étudié et republié de la seconde moitié du XIXe siècle.

JEAN-JACQUES LANGENDORF

Précis de l'art de la guerre, *ou nouveau tableau analytique des principales combinaisons de la stratégie, de la grande tactique et de la politique militaire, par le baron de Jomini, Général en chef, aide-de-camp général de S.M. l'Empereur de toutes les Russies. Dernière édition, considérablement augmentée. Première [-IIe] partie. Paris, Anselin, libraire pour l'art militaire, les sciences et les arts, G. Laguionie, imprimeur, libraire du Prince royal pour l'Art Militaire, Rue et Passage Dauphine, 36. 1838. 2 vol. in-8°, 415 (et errata au verso) et 342 p., planches dépl. B.N., Impr. V. 42639-42640.*

255

LOUIS JACQUES MANDÉ DAGUERRE

(1787-1851)

Historique et description du daguerréotype

1839

L'intérêt de cette brochure réside essentiellement dans sa contemporanéité avec l'avènement de la photographie et dans le rôle qu'elle a joué dans la propagation de l'invention. Louis Jacques Mandé Daguerre s'y acquittait d'une obligation : la convention qu'il avait signée le 14 juin 1839 avec le ministre de l'Intérieur lui imposait de livrer ses secrets si l'État s'engageait à lui verser une pension ; une loi promulguée le 7 août ratifia cet accord. Il en fit aussi un instrument de réclame personnelle : il désirait que la postérité vît en lui l'initiateur principal d'un progrès si capital pour l'humanité. Cette publication fut enfin l'une des pièces de sa stratégie pour assurer la diffusion et le succès commercial du procédé.

La contribution personnelle de Daguerre est modeste : les schémas pour les planches, et les 25 pages d'explications techniques rédigées sans grand soin ni souci pédagogique. Ces feuilles qui ne concernent pas toutes la daguerréotypie perdront bientôt leur intérêt en raison du perfectionnement continu de la photographie et de l'apparition de bons traités à partir de 1841. Cependant, en septembre 1839, elles formaient, à coup sûr, l'élément captivant de la brochure. Quant au reste, c'est une compilation qui a maintenant la valeur d'une rétrospective historique.

Cet opuscule se compose de trois parties, la première évoquant la promotion de l'invention, la seconde, sa genèse, et la dernière exposant l'œuvre de Daguerre. On a d'abord une section qui rassemble des documents officiels (p. 1-35) : le peuple français par l'intermédiaire des Chambres fait acquérir le procédé par l'État pour en doter le public. Viennent ensuite des écrits de Niepce et de Daguerre (p. 37-56) : ils laisseraient à penser que celui-ci ne doit rien au premier dans la découverte du daguerréotype et que celui-là n'a pas abouti dans sa recherche malgré les améliorations proposées par le second. Enfin, Daguerre dévoile le secret de ses méthodes (p. 57-79) : il donne la marche à suivre pour la réalisation de daguerréotypes en y joignant six planches commentées, et il décrit les procédés de peinture et d'éclairage utilisés pour les tableaux du diorama. À ce panégyrique travesti en manuel, il ne manquait alors que le portrait du héros. Cette lacune sera comblée lors de la sixième parution datée de novembre 1839.

Cette compilation qui inaugurait un nouveau rayon dans l'espace occupé par la littérature technique eut beaucoup de succès. À partir de septembre, trente-neuf éditions ou réimpressions et traductions se succédèrent en moins de dix-huit mois ; rarement notables, les modifications observées relevèrent, en général, de l'érudition. Neuf mille exemplaires furent écoulés en six mois. Grâce au livre, en peu de temps, le monde occidental connaissait le nom de Daguerre et le premier développement d'une invention due à Nicéphore Niepce, ce Bourguignon que le génie français avait visité dès 1816.

BERNARD MARBOT

Historique et description des procédés du daguerréotype et du diorama, *par Daguerre, Peintre, inventeur du Diorama, officier de la Légion-d'Honneur, membre de plusieurs Académies, etc., etc. Paris. Susse frères, éditeurs, place de la Bourse, 31. Delloye, libraire, place de la Bourse, 13. 1839. In-8°, (2) ff., 79 p., 6 pl. ; couv. illustrée (façade du Panthéon). B.N., Impr., Rés. p. V. 730 (signalée dans la* Bibliographie de la France *le 14 septembre 1839, cette édition occupe sans doute le deuxième rang dans la liste des parutions successives).*

256

LOUIS-RENÉ VILLERMÉ

(1782-1863)

Tableau de l'état physique et moral des ouvriers

1840

L'extraordinaire floraison d'enquêtes et de témoignages sur la condition ouvrière au XIXe siècle s'enracine dans l'indignation qu'inspirent les séquelles de l'essor industriel. Utopistes humanitaires, économistes critiques, philanthropes, socialistes, médecins ; chacun s'accorde à dénoncer ce fléau qui s'abat sur le prolétaire, bien pire que la misère car il marque un état d'indigence permanente : le paupérisme.

À l'initiative de l'Académie des sciences morales et politiques dont il est membre, Villermé mène, durant les années 1835-1837, une enquête pour étudier les conditions de travail dans les manufactures de textiles, principalement à Mulhouse, Lille, Rouen, Amiens, Lyon.

Chirurgien-major de la Grande Armée, membre de l'Académie de médecine (1823), on lui doit déjà la publication en 1820 d'un ouvrage consacré aux prisons (« ces monuments de la féodalité et de la barbarie »), auquel viennent s'ajouter de captivants travaux qu'il réserve aux *Annales d'Hygiène publique* dont il est l'un des fondateurs avec Esquirol et Parent-Duchatelet.

Le notable ne saurait passer pour un évadé de la classe ouvrière. S'il reste imprégné de préjugés (alcoolisme, éducation religieuse, mœurs dépravées, sont autant d'indices révélateurs d'un paternalisme certain), il va néanmoins s'évertuer à mettre en œuvre une méthode sans faille pour l'époque : une sociologie empirique étayée par des tableaux statistiques. « J'ai suivi l'ouvrier depuis son atelier jusqu'à sa demeure. J'y

suis entré avec lui, je l'ai étudié au sein de sa famille ; j'ai assisté à ses repas... J'ai fait plus, j'ai voulu le voir dans ses plaisirs, l'observer dans les lieux de ses réunions... »

Michelle Perrot note que Villermé « rêve de créer "une science de l'homme" fondée sur l'observation sérielle. Médecin, il a introduit dans la pratique sociale la démarche du clinicien... Pas plus qu'aucun autre, le discours d'enquête n'est complètement dominé et construit. Il échappe en partie à ses auteurs pour appartenir à son objet. C'est pourquoi il nous fascine ».

Ce que Villermé dévoile est hallucinant. Pour s'en tenir au travail des enfants, l'une des plaies les plus vives, rappelons que la durée de « travail » quotidien pour un forçat était de 10 heures, qu'elle ne dépassait pas 9 heures pour les esclaves aux Antilles. Description d'enfants âgés de six à huit ans, en Alsace : « Il faut voir cette multitude d'enfants maigres, hâves, couverts de haillons, qui se rendent pieds nus à la manufacture, par la pluie et la boue, portant à la main, et quand il pleut, sous leur vêtement devenu imperméable par l'huile des métiers tombés sur eux, le morceau de pain qui doit les nourrir jusqu'à leur retour. [...] Ils restent seize à dix-sept heures debout chaque jour, dont treize au moins dans une pièce fermée, sans presque changer de place ni d'attitude. »

Une cohorte de gueux enclins à la sédition ; classes laborieuses, classes dangereuses. Telle est l'équation aux yeux d'une bourgeoisie libérale dont les espérances sont portées par Guizot et son exhortation : « Enrichissez-vous par le travail et par l'épargne. »

Ce *Tableau*, ces scènes de la vie privée font désordre, tant ils représentent l'envers du décor de l'édifice de la *Comédie humaine*, tant il serait périlleux de prendre en compte les intérêts de la classe ouvrière sans faire entorse au credo libéral qui prêche l'ordre naturel et spontané des intérêts.

L'enquête ébranla pourtant bien des certitudes. Portons à son crédit d'être parvenue à infléchir les lois de la monarchie de Juillet. Sans jamais connaître une application ferme, la loi du 22 mars 1841 (moins généreuse que le bill anglais) constitue l'embryon d'une législation dont le couronnement sera la création de l'Office du Travail en 1891. Le travail de nuit n'est plus autorisé que pour les enfants de plus de treize ans. « Où vont donc tous ces enfants dont pas un seul ne rit ? » (Victor Hugo, *Les Contemplations*).

On ne peut passer sous silence, à l'avantage de Villermé seul, quelques-uns des textes-phares sur la question ouvrière, surtout quand ils sont antérieurs à 1850 ; c'est-à-dire avant que le thème ouvrier ne se banalise. On déplorait naguère qu'ils fussent des raretés bibliophiliques. Ils sont à nouveau disponibles par l'action des éditions EDHIS (Paris), qui les a réimprimés selon le procédé du fac-similé. On aimerait relever parmi les enquêtes et témoignages d'une densité documentaire exceptionnelle : outre le présent *Tableau*, le *Mémoire d'un ouvrier rouennais* (1836) par Charles Noiret, *De la Misère des classes laborieuses* (1840) par Eugène Buret, *Des Classes ouvrières en France* (1848) par Adolphe Blanqui, et bien d'autres...

JACQUES T. QUENTIN

Tableau de l'état physique et moral des ouvriers *employés dans les manufactures de coton, de laine et de soie... par M. Villermé. Paris, Jules Renouard, 1840. 2 vol. in-8° de VIII-458 p., et (2) ff., 452 p. B.N., Impr. 8° Lb. 1.*

257

VICTOR SCHOELCHER
(1804-1893)

Abolition de l'esclavage
1840

Victor Schoelcher, né à Paris, d'origine alsacienne, consacra à partir de 1830 ses travaux puis ses activités d'homme politique républicain aux colonies des Caraïbes. Son œuvre, en tant qu'observateur des sociétés esclavagistes et coloniales américaines et africaines – interrompue par un exil de dix-huit ans à Londres sous le Second Empire – eut une exceptionnelle dimension internationale.

Au terme de deux voyages au Mexique, aux États-Unis, à Cuba en 1829-1830 puis dans l'ensemble des Caraïbes insulaires en 1840-1841, Schoelcher publia une série d'ouvrages et d'articles déterminants pour la connaissance des sociétés de cette région du monde. Il y préconisait l'abolition de l'esclavage et soumit les systèmes coloniaux à une rigoureuse analyse critique. Citons notamment *De l'Esclavage des Noirs et de la législation coloniale* (1833), *Abolition de l'esclavage* (1840), *Des Colonies françaises. Abolition immédiate de l'esclavage* (1842), *Colonies étrangères et Haïti* (1842-1843) et *Histoire de l'esclavage pendant les deux dernières années* (1847).

Auteur d'un projet de réorganisation socio-économique et politique des colonies sans esclavage, il fut nommé Sous-secrétaire d'État aux Colonies sous le gouvernement provisoire et président de la Commission d'abolition de l'esclavage dans les colonies françaises (décret du 27 avril 1848). Élu représentant du peuple de la Martinique en 1848-1849 puis en 1871, sénateur de cette île en 1875, il fut en fait jusqu'à sa mort l'interlocuteur privilégié des gouvernements successifs dans le domaine colonial. Après la publication de plusieurs ouvrages sur les événements politiques survenus dans les colonies françaises des Caraïbes en 1848-1851 puis à partir de 1871, il publiait plusieurs textes contre la peine de mort, les faits de traite, la survivance de l'esclavage (au Sénégal, au Brésil, aux États-Unis), une *Vie de Haendel* (1857) et une *Modernité de la musique* (1881). Son dernier ouvrage fut consacré à *Toussaint Louverture* (1889). L'ensemble de son œuvre constitua pour plusieurs générations d'hommes politiques une référence quant aux principes républicains de gestion coloniale. Les cendres de V. Schoelcher furent transférées au Panthéon en 1949.

Abolition de l'esclavage ; examen critique du préjugé contre la couleur des Africains et des sang-mêlés, dédié « Au peuple », valut à Victor Schoelcher le prix de la Société des Amis des Noirs, en réponse à la question posée par l'Abbé Grégoire dans son testament : « Quels seraient les moyens d'extirper le préjugé injuste et barbare des blancs contre la couleur des Africains et des sang-mêlés ? »

La réponse de Schoelcher en 1840 était triple. Elle se fondait à la fois sur les rapports de voyages et missions en Afrique notamment publiés par des Britanniques, sur ses propres observations des sociétés coloniales aux Caraïbes et sur ses conceptions sociales et politiques républicaines. Il estima en effet que :

1. faire connaître à l'Europe les civilisations africaines, la supériorité et l'« antériorité de la civilisation éthiopienne » et égyptienne était urgent ;

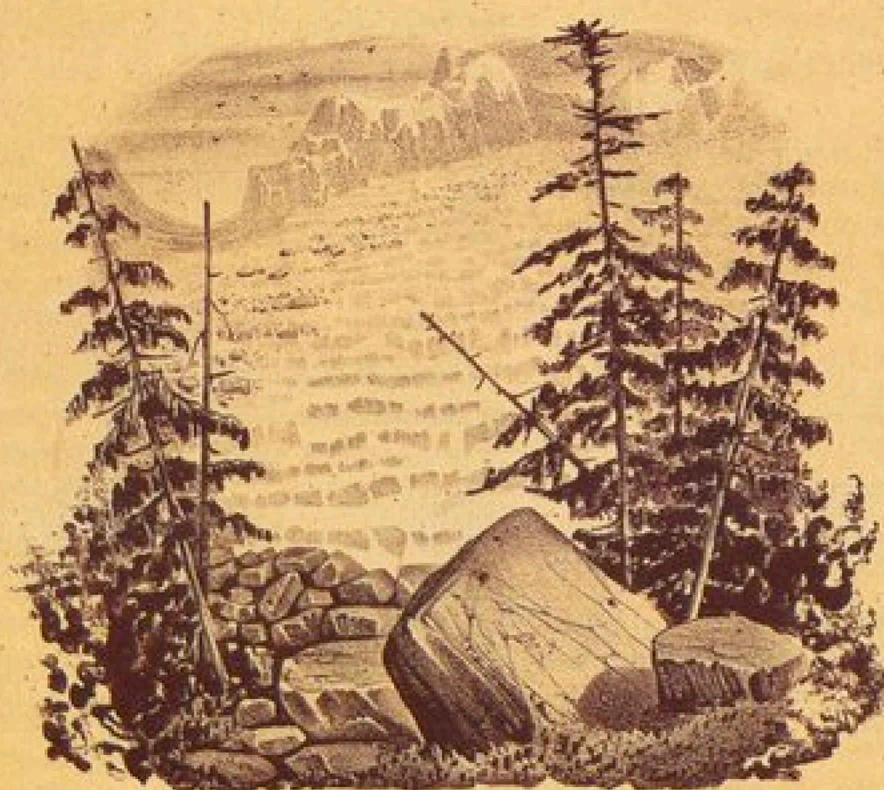
2. le préjugé serait impossible à détruire tant que l'esclavage subsisterait ;

3. il était nécessaire d'expliquer à la population française la nécessité d'abolir l'esclavage de manière immédiate — et non progressive comme dans les colonies britanniques. Après la suppression de l'esclavage, il convenait selon lui de pro-

Études sur LES GLACIERS

PAR

L. AGASSIZ.



Dessinés d'après nature et Lithographiés par

J^{ph}. BETTANNIER

1840.

à la Lithographie de H. NICOLET

A NEUCHATEL

Suisse.

pp: 258 clamer « l'égalité civile et politique pour tous les hommes de toutes couleurs et de toutes classes ».

NELLY SCHMIDT

Abolition de l'esclavage ; *examen critique du préjugé contre la couleur des Africains et des sang-mêlés ; par V. Schoelcher. Paris, Pagnerre, éditeur, Rue de Seine, 14 bis. 1840. In-16, 187 p. B.N., Impr. 8° Lk⁹. 398.*

258

LOUIS AGASSIZ

(1807-1873)

Études sur les glaciers

1840

Louis Jean Rodolphe Agassiz est né à Môtier, sur les bords du lac de Morat (canton de Fribourg), où son père était pasteur. Docteur en philosophie, et en médecine (pour répondre aux vœux de son père), sa vocation l'engage cependant à se consacrer aux sciences naturelles. Cuvier et Humboldt protègent les travaux zoologiques du jeune savant venu s'installer à Paris. En 1832, il accepte un poste de professeur à Neuchâtel sans renoncer pour autant à la recherche. De 1833 à 1843, paraissent à ses propres frais les *Recherches sur les poissons fossiles*, où se trouvent remarquablement classées et décrites plus de 1700 espèces (Neuchâtel, 5 volumes de texte et un atlas de 403 planches en tout, la plupart coloriées). Ses moyens financiers sont médiocres. Pour mener à bonne fin l'exécution des planches, il parvient à convaincre le Neuchâtelois H. Nicolet d'ouvrir une imprimerie lithographique.

Puis, mis en éveil par le savant français J. de Charpentier, il se lance dans l'étude des glaciers des Alpes. James Hutton, Perraudin (le montagnard valaisan), Charpentier, avaient déjà déchiffré l'énigme du phénomène des blocs erratiques transportés à une grande distance de leur point d'origine par l'action d'anciens glaciers. Agassiz en déduira l'existence d'une période géologique pour établir et populariser sa théorie de l'âge glaciaire : ce ne sont pas les déluges et autres catastrophes qui ont modelé de vastes zones de l'Europe, mais des couches de glace. La leçon tirée des *Études sur les glaciers* est adoptée d'emblée par Lyell, le grand maître de la géologie. Humboldt sera plus réticent : « Effrayé des interruptions glaciales, j'ai d'abord crié à l'hérésie. Mais comment ne pas écouter volontiers une voix amie telle que la vôtre. » (Berlin, 15 août 1840.)

En 1847, c'est la conquête de l'Amérique. L'Université Harvard lui propose une chaire. Son action suscite enthousiasme et ressources financières. Son infatigable énergie devait trouver là son vrai champ d'action ; il contribue à fonder la National Academy of Sciences (1863) ; il entreprend des expéditions à travers le continent, de même que la création de centres de recherches et d'un Musée de zoologie comparée (Harvard). Jusqu'à sa mort, son nom reste associé à l'histoire de la science aux États-Unis.

Pionnier en géologie, en ichtyologie, en paléontologie, et même en embryologie, Agassiz fut un critique obstiné de l'évolutionnisme et des théories de Darwin.

Au-delà de la révérence confessionnelle, se dessine l'empreinte de la « Naturphilosophie » allemande. En effet, il refuse d'admettre une filiation naturelle entre des espèces qu'il considère comme des créations successives de Dieu. On ne peut que relever, avec Pierre Thuillier, le paradoxe de cet « évolutionniste manqué ».

N'est-il pas le premier à faire ressortir le remarquable parallélisme entre l'évolution embryonnaire et l'évolution paléontologique ? Si bien que les poissons fossiles qu'il décrit ont non seulement une valeur extraordinaire pour l'histoire de l'embranchement des vertébrés et de son évolution ; mais ils nous enseignent les lois les plus solidement établies de l'évolution générale.

JACQUES T. QUENTIN

Études sur les glaciers ; *par L. Agassiz. Ouvrage accompagné d'un atlas de 32 planches. Neuchâtel, aux frais de l'auteur. En commission chez Jent et Gassmann, libraires, à Soleure. 1840. 2 volumes dont un atlas ; un vol. petit in-4° pour le texte de (3) ff., VI-346 p. et (1) f. d'errata ; un vol. in-folio pour l'atlas de 18 planches lithographiées dont les 14 premières sont accompagnées d'une serpente sur papier pelure offrant légendes et reports explicatifs. B.N., Impr., Rés. m. S. 53 et Atlas S. 32.*

259

CHARLES-AUGUSTIN SAINTE-BEUVE

(1804-1869)

Port-Royal

1840-1859

Né à Boulogne-sur-Mer en 1804, tenté par la médecine, Sainte-Beuve débute à vingt ans comme critique au *Globe*. En 1828 il publie un *Tableau de la Poésie française au XVIe siècle*, en 1829 des vers, *Joseph Delorme*. Son roman *Volupté* paraît en 1834. Il est appelé comme professeur à Lausanne en 1837 : il parlera de Port-Royal. D'une année universitaire à Liège (1848-1849) il rapporte un *Chateaubriand* (1860). De 1851 à sa mort, il écrit chaque semaine un article : ce seront les *Causeries du Lundi* et les *Nouveaux Lundis* (28 volumes, 1851-1871).

Port-Royal, l'œuvre chérie du poète critique, amorcée dès *Volupté*, s'est prolongée dans les *Causeries*, psychologie et histoire mêlées.

Vers 1830, Sainte-Beuve connut une crise religieuse : il se liait avec Lamennais au moment où, non sans remords, il aimait Adèle Hugo. Se scrutant, il crut se délivrer de son amour en cherchant à comprendre un moment de la pensée chrétienne, et il découvrait chez les jansénistes de Port-Royal une exigence de vérité répondant à sa curiosité profonde. La crise religieuse dépassée, il garda l'exigence de vérité.

Sa sensibilité chrétienne d'homme qui n'a plus la foi, et qui respecte la croyance, jointe à son intelligence aiguë des êtres qui lui permet, à partir de l'histoire de l'Abbaye de Port-Royal-des-Champs — monastère de femmes fondé en Chevreuse en 1204, réformé en 1609 par la mère Angélique Arnauld et détruit sur ordre de Louis XIV en 1709 —, d'éclairer la vie littéraire, sociale, politique et religieuse du XVIIe siècle, avec, pourrait-on dire, des ombres portées sur le XVIe siècle (pages sur Montaigne au Livre III), autant que sur le XVIIIe siècle et sa propre époque, grâce à des allusions d'un côté à Diderot, Voltaire, J.-J. Rousseau, et de l'autre à Joseph de Maistre, Lamennais, Hugo et George Sand.

Des portraits se détachent, de Jansénius commentateur de St-Augustin au cardinal de Retz (sur lequel il reviendra dans son *Monsieur de Talleyrand*), à Mme de Sévigné et tant d'autres, en passant par les Arnauld, Pascal et saint François de Sales ; l'attire par sa rigueur inflexible face à Richelieu, le directeur de conscience des religieuses et des solitaires qu'est l'abbé de Saint-Cyran. On aperçoit de moindres individualités, ou moins connues, tels Nicole, l'un des auteurs de la *Logique de Port-Royal*, ou Lancelot, dont la *Grammaire générale* naguère a été remise au jour par les linguistes, ou attachantes comme M. Hamon, l'un des médecins de l'abbaye déjà présent dans *Volupté*.

Sainte-Beuve dès le premier chapitre a prévenu le lecteur : « Port-Royal et Jansénisme ne sont pas tout à fait ni toujours la même chose. » De là bien des incompréhensions ou des condamnations de la part de tel ou tel historien. Il parlera avec respect de la dispute théologique, c'est le jansénisme, en s'arrêtant toutefois avant les scènes des convulsionnaires ; mais son propos a été, comme il l'écrit en concluant, « de voir les choses et les hommes comme ils sont... ». Amateur d'âmes, il établit un dialogue entre ces hommes du passé et lui-même, donnant ainsi autant qu'une histoire littéraire et religieuse du XVIIe siècle son histoire religieuse et intellectuelle. Sa devise avouée était le vrai, le vrai seul.

Des premières œuvres, ses *Portraits*, aux *Lundis*, en passant par *Port-Royal* et *Chateaubriand*, cette œuvre en sa diversité, avec ses grands et ses moindres personnages, écrivains, savants, hommes d'État, est d'abord, mais avec des êtres ayant existé, une Comédie humaine, autant que l'autre, l'œuvre de son aîné et ennemi intime, Balzac.

ALAIN BONNEROT

Port-Royal, *par C.-A. Sainte-Beuve. Paris. Eugène Renduel, puis Librairie de L. Hachette et Cie. 1840-1859. 5 vol. in-8°. B.N., Impr., Rés. 8° Ld³. 113.*

260

Pierre-Joseph Proudhon
(1809-1865)

Qu'est-ce que la propriété?
1840

De la Justice dans la Révolution et dans l'Église
1858

Proudhon est, avec Louis Veuillot, le seul écrivain du milieu du XIXe siècle qui ait une authentique origine prolétarienne, qui ait su ce qu'est le peuple, qui en ait connu les qualités et qui ait refusé aux intellectuels issus de la bourgeoisie le droit de fourvoyer celui-ci. Les conservateurs ont fait de lui un objet de scandale. Il scandalise aujourd'hui les nostalgiques du stalinisme comme ceux qui rêvent d'autant de mois de vacances que d'occupations: n'a-t-il pas tenu tête à Marx et exalté la vertu du labeur? Entre temps il a malheureusement fourni des armes à des formes de socialisme corporatiste et nationaliste. « Alceste de la démocratie », « penseur solitaire et incommode », Proudhon, pour reprendre les formules de Pierre Guiral, a été une « contradiction vivante »: « Le même écrivain qui menace la Propriété sous la Monarchie de Juillet, qui paraît être en 1848 l'hydre de la Révolution, qui est condamné pour *la Justice* dix ans après, les conservateurs l'applaudissent en 1860, parce qu'il critique l'unité italienne. »

Il n'a jamais condamné la propriété en soi, comme a pu le faire Rousseau. Il ne l'a condamnée que comme objet de spéculation, à l'époque du capitalisme le plus sauvage. Il a vu dans la propriété légitime la garantie de la liberté individuelle. *Qu'est-ce que la propriété?* est à relire — peut-être à lire... À lire, l'immense étude: *De la Justice dans la Révolution et dans l'Église* publiée à environ 6 000 exemplaires en avril 1858 et qui lui vaut trois ans de prison et 4 000 francs d'amende, à quoi il échappe par l'exil en Belgique. De février 1848, il avait écrit: « On a fait une révolution sans une idée. » En 1858, sans renier la vraie Révolution, la première, il veut proposer « la philosophie de la Révolution ». Avant, il y avait l'Église avec sa structure organique, sa philosophie, son économie, sa politique, sa morale, sa poétique, répondant à toutes les questions que se posait l'être humain. À la société nouvelle, à la société à naître, il faut donner pour Dieu la Justice qui « comprend tout, domine tout, détermine tout ». Elle commande à la conscience de chacun le respect de la dignité humaine. Seul le sentiment qu'elle inspire peut animer une société saine et équilibrée. La Révolution commence donc par la transformation de l'homme, de ses mœurs, de ses idées; elle doit avoir pour cadre la famille et l'atelier. Cette philosophie est une philosophie de l'effort, autrement plus originale et efficace que celle, abstraite, qu'affichait l'Université de Victor Cousin. Proudhon est proche de ceux qui de Ravaisson à Bergson et à Blondel ont maintenu la flamme philosophique contre les éteignoirs officiels, rentés et décorés par l'État.

Proudhon a aussi maintenu la langue alors qu'elle s'étiolait dans la plus élégante correction. Son écriture est drue, pressante; elle emporte la conviction. Ce n'est pas la moindre raison d'accueillir ici ce penseur indépendant qui a toujours préféré l'homme, non aux idées, mais à l'Idéal, c'est-à-dire à l'Utopie.

Claude Pichois

Qu'est-ce que la propriété? *ou Recherches sur le principe du droit et du gouvernement. par P.-J. Proudhon.* [*épigraphe:*] *Adversus hostem æterna auctoritas esto. Contre l'ennemi, la revendication est éternelle. Loi des douze tables. Premier mémoire. Paris, chez J.-F. Brocard, éditeur, Rue Montmartre, 131. 1840. In-12, XII-244 p.* [*Le « Deuxième mémoire » sera la* Lettre à M. Blanqui... sur la propriété, *1841*]. *B.N., Impr. 8° R. 13725 (2) (envoi autographe: « Souvenir Communauté de pensées et d'intérêts. P.-J. Proudhon »).*
De la Justice dans la Révolution et dans l'Église. *Nouveaux principes de philosophie pratique adressés à Son Éminence Monseigneur Mathieu, cardinal-archevêque de Besançon par P.-J. Proudhon.* [*épigraphe:*] *Misericordia et Veritas obviaverunt sibi; /Justitia et Pax osculatæ sunt. Psalm. LXXXIV, 11. Tome premier* [*-troisième*]. *Paris, Librairie de Garnier frères, 6, rue des Saints-Pères et Palais-Royal, 215. 1858. 3 vol. in-8° de 516, 544 et 612 p. B.N., Impr., Rés. R. 2609-2611.*

261

George Sand
(1804-1876)

Consuelo
1842-1843

Parisienne de naissance, Aurore Dupin est le fruit d'une union contrastée: du côté paternel, ascendance royale mais illégitime, deux fois rompue par la bâtardise; du côté maternel, tout est peuple, mais légitime. Orpheline de père à quatre ans, élevée par sa grand-mère, femme du siècle des Lumières, cultivée et musicienne, la jeune fille complètera son éducation elle-même, grâce à d'immenses lectures (philosophes et poètes). C'est Jean-Jacques Rousseau qui exercera sur elle l'influence la plus déterminante.

Mariée à dix-huit ans à un médiocre gentillâtre et mère de deux enfants, elle se séparera de lui bientôt pour tâter de la littérature. La gloire lui viendra du jour au lendemain dès son premier roman, *Indiana* (1831), et dès lors, sous le pseudonyme de George Sand, elle ne cessera plus d'écrire et d'interpeller son siècle.

Sa vie sentimentale agitée, ses opinions politiques et sociales avancées, son combat pour relever la condition de la femme et du prolétaire, feront beaucoup aussi pour sa célébrité. Ce n'est pas un hasard si tant d'hommes supérieurs ont été ses amis fidèles, ou davantage: Sainte-Beuve, Musset, Delacroix, Liszt, Chopin, Renan, Flaubert, Dumas fils, etc. Dis-moi qui tu hantes...

Elle a laissé à sa mort plus de cent volumes, dont soixante-dix romans, parmi lesquels de nombreux chefs-d'œuvre. *Consuelo* est du nombre, qu'André Maurois tenait pour le meilleur. Fresque immense, à la fois roman initiatique, roman d'aventure, roman fantastique, roman d'amour sublimé, roman de l'occultisme et des sociétés secrètes, où l'auteur a montré le « contraste entre la partie visible du XVIIIe siècle et ce qui fermentait dans les profondeurs »; où la musique sert de fil conducteur pour relier les épisodes comme les perles d'un collier. Ce très grand texte, aux thèmes variés et croisés, conduit le lecteur, sur les pas de l'héroïne, de Venise en Bohême, de Vienne en Prusse, associant la fiction et l'histoire dans un récit-fleuve palpitant, alertement écrit. Redisons avec le philosophe Alain: « George Sand est immortelle par *Consuelo*,

œuvre pascale. C'est notre *Meister*, plus courant, plus attachant, par l'aventure, et qui va au plus profond par la musique, comme fait l'autre par la poésie. »

Publié d'abord dans la *Revue indépendante*, de février 1842 à mars 1843, *Consuelo* paraîtra en 8 volumes in-8°, chez L. de Potter en 1842-1843, et connaîtra un vif succès de librairie. En 1844, l'auteur y donnera une suite, sous le titre *La Comtesse de Rudolstadt*, en 5 volumes, chez le même éditeur, après publication dans la *Revue indépendante*, de juin 1843 à février 1844.

GEORGES LUBIN

Consuelo *par George Sand. Tome Premier [-Huitième]. Paris, L. de Potter, libraire-éditeur acquéreur du Cabinet littéraire, Collection universelle des meilleurs romans modernes. Rue Saint-Jacques, 38. 1842-1843. 8 vol. in-8°* (Consuelo *se termine à la page 42 du t. VIII, les pages 43-352 étant occupées par* Jean Ziska, *récit historique qui fait partie du cycle* Consuelo). *B.N., Impr., Rés. p. Y². 385-398.*

262

ASTOLPHE MARQUIS DE CUSTINE (1790-1857)

La Russie en 1839 1843

Fils et petit-fils d'aristocrates libéraux serviteurs et victimes de la Révolution, le marquis de Custine, élevé par sa mère, Delphine de Sabran, entre les œillères du faubourg St-Germain, les rancœurs aveugles de Chateaubriand et l'étincelante myopie de Mme de Staël, a réussi la gageure d'une irrémissible lucidité. Âme déchirée par sa quête de l'exactitude, romancier inclassable, voyageur farouchement indépendant, ce *jugeur*, en dépit de l'estime des meilleurs esprits de son temps, de l'admiration que lui vouèrent Barbey d'Aurevilly, Baudelaire, Nietzsche..., a toujours contre lui « toute la mauvaise fortune que méritait son talent ». Il demeure un gêneur, et sa mauvaise presse n'a pas d'autre origine sérieuse.

Sa notoriété européenne, acquise — contrairement à des préventions tenaces — dès ses débuts tardifs en littérature (*Aloys* 1829, *Mémoires et Voyages* 1830), et confirmée par ses ouvrages ultérieurs (*Le Monde comme il est* 1835, *L'Espagne sous Ferdinand VII* 1838, *Ethel* 1839, *Romuald* 1848), reçut sa pleine consécration avec le retentissement exceptionnel — 19 éditions intégrales en quatre langues de 1843 à 1855 — de *La Russie en 1839*. Ce livre, pour n'être pas le seul remarquable de l'auteur (il sert de nos jours à occulter les autres), bénéficia sans conteste d'une curiosité fort vive pour le pays des tsars depuis les Encyclopédistes et l'Empire, et fit l'effet d'une bombe.

36 lettres d'une allure étonnamment libre recréent le mouvement même du voyage, vagabondages de l'œil, de la mémoire et de l'intelligence, et conduisent le lecteur dans le dédale d'apparentes contradictions, de scène de genre en portrait, de tableau en *interview*, d'anecdote en réflexion, à la découverte progressive des coulisses monstrueuses d'un théâtre charmeur. « Enguirlandé » de faveurs, de fêtes, de pittoresque, le touriste ébloui se laisse cacher les déportations, la psychiatrie politique, la bureaucratie policière, la misère des populations. La Russie n'est qu'un « royaume des façades » ivre de knout, où « l'esclave, à genoux, rêve la domination du monde ». En moins de trois mois, Custine a sans doute « mal vu » mais « bien deviné ». D'autant que, non content de dénoncer le péril russe, il prévoit la capitulation des médiocraties occidentales ivres, elles, de pacifisme, de confort matériel et moral, de rhétorique et de publicité.

D'où le sort paradoxal de ce chef-d'œuvre prophétique, constamment invoqué, récupéré de tous bords, mais introuvable, sauf « réductions » tendancieuses ou mercantiles décorées de titres fantaisistes et de préfaces à l'avenant.

JULIEN-FRÉDÉRIC TARN

La Russie en 1839, *par le Marquis de Custine. Paris, librairie d'Amyot, éditeur, 6, rue de la Paix, 1843. 4 vol. in-8°. B.N., Impr., M. 25169-25172.*

263

ALEXANDRE DUMAS (1802-1870)

Les Trois Mousquetaires 1844

Dumas naît à Villers-Cotterêts en 1802. Son père, bâtard d'un hobereau normand, Davy de la Pailleterie, et d'une esclave de Saint-Domingue, général de la Révolution en disgrâce sous l'Empire, meurt en 1806 laissant sa veuve et son fils dans la gêne. Après une enfance sauvageonne, Dumas, saute-ruisseau chez un notaire, découvre la littérature sous les auspices de son ami, Adolphe Ribbing de Leuven. Entré dans les bureaux du duc d'Orléans, il n'a de cesse que de conquérir Paris. Le 10 février 1829, la représentation à la Comédie-Française de *Henri III et sa cour*, drame inaugurant la révolution romantique au théâtre, le projette du soir au lendemain dans la gloire.

Dumas ne quittera plus désormais le devant de la scène littéraire, pratiquant tous les genres, les contaminant tous, se pliant à toutes les modes, imitateur et précurseur à la fois. Inventeur du drame moderne *(Antony, Angèle, Kean)*, il s'essaie à la tragédie *(Charles VII chez ses grands vassaux, Caligula)*; critique dramatique (*La Presse*, 1836-1837), il donne à ce journal le premier roman-feuilleton *(La Comtesse de Salisbury)*; causeur éblouissant se plaisant à l'autobiographie *(Impressions de voyage, Mes Mémoires)*, il renouvelle le roman historique, en collaboration avec Maquet. Il sera encore fondateur de journaux *(Le Mois, Le Mousquetaire, Le Monte-Cristo, Le Dartagnan)* et d'un théâtre (le Théâtre-Historique), pamphlétaire politique participant à la révolution de 1830 et de 1848, à l'expédition garibaldienne de 1860, écrivain gastronomique *(Grand Dictionnaire de cuisine)*.

Publié dans *Le Siècle* entre le 14 mars et le 14 juillet 1844, *Les Trois Mousquetaires* acquiert aussitôt une gloire universelle; D'Artagnan, Athos, Porthos et Aramis, à travers les nombreuses rééditions de l'œuvre, ses adaptations théâtrales et cinématographiques, héros de roman-feuilleton, accèdent à la dimension mythique. Dumas les fera reparaître dans *Vingt ans après* et *Le Vicomte de Bragelonne, ou Dix ans plus tard*.

L'extraordinaire fortune des *Trois Mousquetaires* a suscité l'étonnement: on s'est complu à recenser ses crimes ou ses impertinences envers l'histoire, ses invraisemblances et ses clichés narratifs, la facilité, voire le lâché, de son écriture sans jamais parvenir à nuire au plaisir de ses innombrables lecteurs. C'est sans doute que ce roman dépasse le simple fait littéraire; ou plutôt, qu'à travers certaines techniques du roman-feuilleton, il renoue avec les anciennes traditions de la littérature orale qui savait susciter le mythe. D'Artagnan, Athos, Porthos et Aramis, ses héros, figures de l'énergie et

de la fraternité, ne hantent pas seulement le livre, mais l'inconscient collectif.

CLAUDE SCHOPP

Les Trois Mousquetaires *par Alexandre Dumas. Paris, Baudry, libraire éditeur, 34, rue Coquillière ; et rue de la Chaussée, 22. MDCCCXLIV. 8 volumes in-8°* [Les Trois Mousquetaires *se termine à la page 131 (« Fin d'Athos, Porthos et Aramis ») du huitième volume, complété par* Histoire d'un mort, Histoire d'une âme *et* Fra Bartolomeo]. *B.N., Impr., Rés. p. Y². 2674.*

— 264 —

HECTOR BERLIOZ
(1803-1869)

Grand Traité d'instrumentation et d'orchestration modernes
1844

Né à la Côte-Saint-André, Berlioz obtint le Prix de Rome en 1830. Critique musical du *Journal des Débats*, il n'occupa aucun poste officiel autre que celui de bibliothécaire du Conservatoire, et lutta toute sa vie pour promouvoir son œuvre musicale.

Son *Traité*, qui fut publié par souscription, est une extension des articles qu'il avait publiés dans la *Gazette musicale* en 1842. Il est loin d'être un simple guide destiné aux compositeurs soucieux de connaître les particularités de chaque instrument. Le premier en date, il établit une claire distinction entre l'instrumentation, discipline qui s'acquiert par l'étude, et l'orchestration, qui est un art. À cet art il propose des formes précises, par des combinaisons de groupes d'instruments — qu'il s'agisse de petits orchestres ou de grandes masses — et des ajustements qui doivent obéir à des règles d'équilibre. Il critique dans ce domaine ce qu'il considère comme des usages barbares (abus des vents et percussions dans l'opéra) et suggère d'utiliser davantage les qualités propres de certains instruments tels que l'alto ou de restaurer l'usage d'autres, tombés en désuétude, comme le cor de basset ou la viole d'amour. Berlioz accueille avec faveur les instruments nouveaux, surtout ceux d'Ad. Sax, et même l'octobasse de Vuillaume.

Son but ultime est d'inclure dans un grand orchestre les timbres distinctifs avec une famille complète pour chacun. Il pousse là ses idées jusqu'à la démesure, en décrivant un orchestre idéal composé de 465 instruments, auquel on joindrait un chœur de 360 chanteurs. Mais cet aspect plutôt onirique de son univers n'est pas chez lui le plus positif : ce qui était le plus neuf chez Berlioz, c'était la cohésion profonde entre matière et geste sonore, la simultanéité de la pensée et de la production, la radicalisation du phénomène de production sonore jusqu'à l'intuition de l'imperceptible et l'utilisation du silence.

Le *Traité* fut réédité en 1855 avec deux suppléments sur « L'art du chef d'orchestre » et « Les nouveaux instruments ». L'influence et le succès qu'il a connus se sont étendus au monde entier et à toutes les langues. Parmi les rééditions actualisées, on peut retenir celle de Richard Strauss (1905).

FRANÇOIS LESURE

Grand Traité d'Instrumentation et d'Orchestration modernes, *Contenant : Le tableau exact de l'étendue, un apperçu du mécanisme et l'étude du timbre et du caractère expressif des divers instrumens, accompagné d'un grand nombre d'exemples en partition, tirés des Œuvres des plus Grands Maîtres, et de quelques ouvrages inédits de l'Auteur, dédié à Sa Majesté Frédéric Guillaume IV Roi de Prusse, par Hector Berlioz. Œuvre 10ᵐᵉ. Prix 40 f. net. A. Vialon. Paris, Schonenberger, Éditeur de Musique, Boulevart Poissonnière, N° 28. Londres, chez Addison et Beale, traduit en Anglais par G. Osborne. Milan, chez J. Riccordi, traduit en Italien par Mazzucato. S. 996. In-folio, (1) f., 289 p. B.N., Musique Vm⁸ 52* [*dépôt légal 1844*].

— 265 —

PROSPER MÉRIMÉE
(1803-1870)

Carmen
1846

Parisien, né d'une famille bourgeoise et voltairienne, Prosper Mérimée a traversé le romantisme en se donnant un masque de flegme, refusant de s'attendrir ou de s'enthousiasmer et prenant pour devise : « Souviens-toi de te méfier. » Cela ne l'empêcha nullement de publier sous le voile d'une comédienne espagnole un *Théâtre de Clara Gazul* où les accents frénétiques ne manquent pas. Bien avant de devenir inspecteur général des monuments historiques (1834), il avait montré son goût pour l'histoire dans la *Chronique du règne de Charles IX* où le souci du détail véridique authentifie le récit. Son œuvre littéraire ne fut jamais la préoccupation essentielle d'une vie bien remplie par les fonctions officielles (il devint sénateur du Second Empire en 1853, après avoir joué un rôle déterminant dans la création d'une sensibilité veillant au sauvetage des monuments du passé). De son culte de l'amitié témoigne l'immense correspondance où il se révèle un des plus grands épistoliers français.

Ses dons ont fait merveille dans la nouvelle : récits brefs, réduits à une crise, à un fait étrange, tout est dans l'art du narrateur qui capte l'attention du lecteur. *Mosaïque* avait réuni en 1833 une dizaine de nouvelles parues en revues depuis 1829 (dont *Mateo Falcone*, *la Partie de tric-trac*, *Tamango*) ; *La Vénus d'Ille* et *Colomba*, en 1837 et 1840, confirmèrent la réussite de *Mosaïque*.

S'il publie *Carmen* dans la *Revue des deux mondes* du 1ᵉʳ octobre 1845, après sa réception à l'Académie française, c'est pour mettre en scène une anecdote contée quinze ans plus tôt par Mme de Montijo (« Je n'ai rien écrit dans ma vie pour le public, toujours pour quelqu'un », affirmera-t-il plus tard), en l'encadrant dans une étude ethnographique et linguistique sur les Bohémiens ; le succès ne fut pas immédiat ; le caractère de Carmen, femme fatale emportée par sa passion et sa férocité, décrit en un récit sobre et net, ne laissant aucune place à la tendresse, souffrit un certain temps de la comparaison avec *Colomba*. Mais l'opéra de Georges Bizet sur un livret — relativement fidèle — de Henri Meilhac et Ludovic Halévy, créé à l'Opéra-Comique, le 3 mars 1875, après un début un peu lent, est devenu l'un des plus grands succès du théâtre lyrique au XXᵉ siècle, succès encore élargi par le film de Francesco Rossi (1984), faisant de Carmen un personnage universellement connu.

ROGER PIERROT

Carmen [*suivi de* Arsène Guillot *et de* l'Abbé Aubin] *par Prosper Mérimée. Paris, Michel Lévy, 1846. In-8°, 363 p. (Édition originale parue au début de l'année 1847.)* B.N., *Impr., Rés. p. Y². 1345.*

— 266 —

JACQUES BOUCHER DE PERTHES
(1788-1868)

Antiquités celtiques et antédiluviennes
1847-1864

Jacques Boucher de Crèvecœur de Perthes (Rethel 1788-Abbeville 1868) est le fils de Jules Boucher de Crèvecœur, botaniste, membre associé de l'Académie des sciences et l'un des fondateurs de la Société d'Émulation d'Abbeville. Avec une autorisation royale de 1818, notre auteur ajouta à son patronyme le nom de sa mère.

Sa direction des douanes lui laissa le loisir d'une œuvre littéraire importante et variée : deux tragédies, une comédie, un roman, des biographies, des ouvrages d'économie politique, de sociologie, des récits de voyages à l'étranger, etc.

C'est à la Société d'Émulation dont il était président, succédant à son père, qu'il fut initié à la préhistoire vers 1834 par le docteur Casimir Picard (1806-1841). À cette époque, l'étude naissante de l'industrie primitive s'appliquait à des découvertes fortuites d'outillage lithique parfois associé à des restes de faune disparue qui en confirmait l'ancienneté. De brèves communications à la Société des Antiquaires de Londres par John Frere en 1800, ou celles de Vatar de Jouannet (1765-1845) à l'Académie de Bordeaux, suscitèrent peu d'intérêt, l'ancienneté humaine étant essentiellement définie par la Bible.

On ne saurait exagérer l'originalité et l'importance de Boucher de Perthes en préhistoire. Il fut le premier à engager des ouvriers pour effectuer des fouilles systématiques dans les hautes terrasses de la vallée de la Somme dont il communiqua avec persévérance, au Muséum d'histoire naturelle, les industries et faunes découvertes, s'adressant directement au paléontologue Alex. Brongniart, au géologue L. Cordier, etc. La seconde particularité de ce chercheur est qu'il rédigea le premier ouvrage consacré à l'anthropologie précédant un déluge qu'il croyait historique et qui se révèlera d'une époque bien antérieure, située au pléistocène ancien. À l'égard de ces découvertes, l'incrédulité de l'Académie des sciences résultait de l'autorité persistante de Cuvier qui, oppo-

Requiem et Kyrie N° 1

Andante un poco lento

4 flutes 1res et 2mes
2 Hautbois 1res et 2mes
2 Cors anglais 1res et 2mes
4 Clarinettes en si b 1res et 2mes
6 Cors en ut 1res et 2mes
6 Cors en mi b 3mes et 4mes
8 Bassons 1res et 2mes
25 1rs Violons
25 Seconds Violons
20 altos
70 Soprani 1res et 2mes
60 Tenors 1res et 2mes
70 Basses 1res et 2mes
20 Violoncelles
18 Contre Basses

Silence — poco cres — Silence — Silence — poco cres — poco cres

Flutes
Hautbois
Cors anglais
Cors
Clarinettes
Bassons

Silence — cres molto — Col Vlns 2ds unis — Silence — poco f — Col Vello

sé à ses confrères Lamarck et Geoffroy Saint-Hilaire, niait l'évolution des espèces et la possible existence d'hominidés fossiles. (Le premier des archanthropiens artisans de cette industrie ancienne fut découvert en 1892).

La reconnaissance, en 1859, de l'ancienneté des niveaux géologiques où Boucher de Perthes faisait ses découvertes, par des membres éminents de l'Académie royale des sciences de Londres, suivis par des savants français, récompensa enfin les efforts de ce pionnier, né il y a deux siècles. Le dernier volume des *Antiquités celtiques et antédiluviennes* parut en 1864, et cette même année le Musée des Antiquités nationales à Saint-Germain-en-Laye accueillit une partie des collections de celui qui fut surnommé « le père de la préhistoire ».

Il est évident que cet ouvrage initial n'offre pas la rigueur scientifique des fouilles méticuleuses actuelles, respectant une fine statigraphie et pratiquées par des équipes pluridisciplinaires, mais son importance vient de ce qu'il provoqua la naissance d'une science actuellement très active en de nombreux pays. La première chaire de préhistoire fut créée à Toulouse en 1890 et l'abbé Henri Breuil inaugura celle du Collège de France en 1929.

PIERRE COLLÉ

Antiquités celtiques et antédiluviennes. *Mémoire sur l'industrie primitive et les arts à leur origine. Par M. Boucher de Perthes. Paris. Treuttel et Wurtz (Jung-Treuttel pour le t. III), Derache, Dumoulin, Victor Didron, 1847, 1857 et 1864. 3 vol. in-8°: 628 p. et 80 planches (1 600 figures), 511 p. et 26 pl. (500 fig.), 678 p. et 12 pl. (104 fig.). B.N., Impr. 8° Lj². 6 (1-3).*

267

URBAIN-JEAN LE VERRIER
(1811-1877)

Recherches sur les mouvements d'Uranus
1849

Né à Saint-Lô (Manche), Le Verrier fut élève de l'École polytechnique. Il s'intéressa d'abord à la chimie et publia des études sur les dérivés du phosphore, puis accepta une place de répétiteur de mécanique céleste à l'École polytechnique et se tourna désormais définitivement vers l'astronomie. En 1839, il publia un mémoire sur les variations des orbites des planètes qui attira l'attention sur lui et incita Arago à lui proposer de tenter de résoudre le problème des anomalies du mouvement d'Uranus. Rendu célèbre par la découverte de Neptune qui fut la conséquence de ce travail, Le Verrier fut placé en 1854 à la tête de l'Observatoire de Paris. Malgré des difficultés dues en partie à son mauvais caractère, Le Verrier sut transformer cet observatoire et en faire un établissement scientifique de premier plan. L'objet principal des recherches de Le Verrier fut la théorie des planètes qu'il amena à une précision inégalée, ce qui lui permit de mettre en évidence une avance du périhélie de Mercure que la théorie de la Relativité Générale expliquera cinquante ans plus tard. Le Verrier fut membre de l'Académie des sciences et du Bureau des Longitudes, mais aussi sénateur et conseiller général du département de la Manche.

La planète Uranus avait été découverte en 1781 par William Herschel, mais on s'aperçut ensuite que des observations avaient été faites antérieurement par des astronomes qui l'avaient prise pour une étoile fixe, si bien qu'en 1840 on pouvait comparer sur une période assez longue l'orbite observée de cette planète avec l'orbite théorique, calculée en tenant compte de l'action des planètes connues. Ceci permit de mettre en évidence des différences systématiques importantes que les erreurs d'observation ne pouvaient expliquer. Le Verrier supposa alors que l'action d'une planète inconnue, située au-delà d'Uranus dans le système solaire, était la cause de ces différences. Il lui fallait calculer la masse de la planète inconnue et les éléments de son orbite de façon à rendre minimum les écarts avec les observations. Ces recherches donnèrent lieu à trois communications à l'Académie des sciences en novembre 1845, juin 1846 et enfin à la fin d'août 1846. Dans ce dernier mémoire Le Verrier donnait les caractéristiques de la nouvelle planète et indiquait où l'on devait la chercher dans le ciel. Il écrivit à l'astronome Galle à l'observatoire de Berlin qui, le soir même du jour où il reçut la lettre (23 septembre 1846), trouva la planète à 52 minutes d'arc seulement de la position prévue. Elle reçut le nom de Neptune.

Cette découverte eut un énorme retentissement. Elle apportait une confirmation éclatante de la loi de gravitation universelle de Newton et, par là même, affirmait le triomphe de la science. Elle s'accompagna d'une controverse entre la France et l'Angleterre, car le jeune astronome anglais John Couch Adams était arrivé au même résultat que Le Verrier un an avant lui, mais ses calculs n'avaient pas été pris au sérieux par ses supérieurs.

Aux trois mémoires lus devant l'Académie des sciences cités plus haut, Le Verrier ajouta un quatrième mémoire après la découverte en octobre 1846. Ces différents travaux furent regroupés dans la *Connaissance des Temps* pour 1849, publication annuelle du Bureau des Longitudes.

BRUNO MORANDO

Recherches sur les mouvements d'Uranus, *par U.-J. Le Verrier. Paris, Bachelier, imprimeur-libraire du Bureau des Longitudes et de l'École royale Polytechnique, Quai des Augustins, 55. 1846. In-8°, 254 p. (à la fin: Extrait de la* Connaissance des Temps *pour 1849). B.N., Impr. V 44910.*
Le second tirage porte le titre: Recherches sur les mouvements de la planète Herschel... *avec cette note p. 3: « Dans mes publications ultérieures, je considérerai comme un strict devoir de faire disparaître complètement le nom d'Uranus, et de ne plus appeler la planète que du nom de* Herschel. *Je regrette vivement que l'impression déjà avancée de cet écrit ne m'ait pas permis, dès à présent, de me conformer à une détermination que j'observerai religieusement dans la suite. » B.N., Impr. V. 44911.*

268

FRANÇOIS-RENÉ DE CHATEAUBRIAND
(1768-1848)

Mémoires d'Outre-Tombe
1849-1850

Pendant près d'un demi-siècle, Chateaubriand n'a cessé de travailler, comme à une gigantesque toile de Pénélope, à ce qui devait être l'œuvre de sa vie, les *Mémoires d'Outre-Tombe*. Quand il en conçoit le projet, ce n'est encore qu'un compte qu'il veut se rendre à lui-même, une tentative d'expliquer son « inexplicable cœur ». Trente années plus tard, l'ouvrage a pris, ainsi que son auteur, une dimension historique. C'est l'épopée de son temps que Chateaubriand veut y représenter au travers de sa propre vie. Depuis 1814, en effet, avec l'avènement de la Restauration, après avoir suivi la carrière du voyageur et celle de l'homme de lettres, il est entré dans ce qu'il appelle sa « vie politique ». Successivement ou simultanément pamphlétaire, journaliste, théoricien de la *Monarchie selon la Charte*, pair de France, ambassadeur ou ministre des Affaires étrangères, initié aux négociations diplomatiques du plus haut niveau, faiseur et défaiseur de ministères, interlocuteur de Louis XVIII, Charles X, Metternich, Canning, Alexandre de Russie, il a occupé une des toutes premières places parmi les hommes politiques de sa génération. La Révolution de 1830, si elle le prive de ses prébendes, ne réduit pas pour autant son activité. Contre Louis-Philippe, il se fait le champion de la légitimité, incarnée par le jeune duc de Bordeaux, et pour soutenir sa cause, il n'hésite pas à reprendre le bâton du voyageur et à parcourir l'Europe. Il n'en poursuit pas moins sa carrière d'écrivain, mais ce sont surtout des ouvrages de caractère alimentaire qui occupent sa plume. En 1834, les séances de lecture organisées par Mme Récamier dans son salon de l'Abbaye-aux-Bois éveillent l'attention de la critique sur les Mémoires de Chateaubriand. Pressé par la nécessité, l'auteur en négocie la cession avec une compagnie de libraires contre une rente viagère et l'assurance que l'ouvrage ne paraîtra qu'après sa mort. Il y met le point final en 1841, mais jusqu'à ses derniers jours, il continuera à le corriger inlassablement.

Sa mort, le 4 juillet 1848, ayant dégagé les éditeurs de leurs obligations, les *Mémoires d'Outre-Tombe*, après avoir été découpés en feuilletons dans *La Presse* d'Émile de Girardin, paraissent en douze volumes de janvier 1849 à juillet 1850. C'est l'échec, dû sans doute autant au mode de publication qu'au climat d'incertitude qui règne alors en France. Les *Mémoires d'Outre-Tombe* sont victimes du même insuccès qui avait accueilli la *Vie de Rancé*, le dernier ouvrage de Chateaubriand qui ait vu le jour de son vivant. Il faudra attendre la fin du XIXe siècle, la première édition critique, les premiers travaux universitaires, pour que justice leur soit rendue.

PIERRE RIBERETTE

Mémoires d'Outre-Tombe, *par M. le Vicomte de Chateaubriand. Paris, Eugène et Victor Penaud Frères, éditeurs, 10, rue du faubourg Montmartre, 1849-1850. 12 vol. in-8°. B.N., Impr., Rés. La³³. 31.*

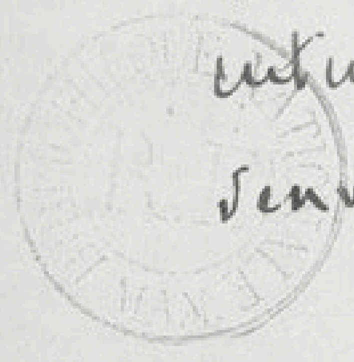
---

4 36 38

vieilli toute la tendresse sans avoir rien perdu de ses rêves, de ses folies, de ses extases et chantant toujours ce qu'on peut trouver et joignant à des anciens mages les désenchantements de l'expérience, la solitude des désirs, l'ennui du cœur et la tristesse des années. Dis, n'aurai-je pas fondu au dehors dans ma personne l'idée d'un supplice qui n'aspirait pas à ... dans la région des douleurs éternelles ?

—

Mais maintenant que je ne veux point vieillir et je n'adore les derniers chants de tristesse, tu ne les entendras qu'après ma mort quand j'aurai fini ma vie au faisceau des ... brisées



269

EUGÈNE LABICHE
(1815-1888)

Un chapeau de paille d'Italie
1851

La destinée d'Eugène-Marin Labiche, né à Paris quelques semaines avant Waterloo, s'écarta tôt du droit chemin familial symbolisé par la réussite du père, un riche industriel. Quittant la faculté de droit, il travailla dès 1833 dans de petits journaux littéraires comme chroniqueur de théâtre et nouvelliste; on lui doit aussi les croquis d'un voyage en Italie. Puis la fièvre de la scène le prit, et sa première pièce, *La Cuvette d'eau,* en 1837, fut bientôt suivie de succès presque ininterrompus. Rompu par sa collaboration avec d'autres vaudevillistes à la construction d'intrigues folles, basées sur le quiproquo, il trouve assez vite sa touche personnelle: le soin apporté aux enchaînements, sur la perfection desquels repose une bonne partie de la drôlerie recherchée, s'accompagne d'une capacité d'observation satirique qui évite même à ses pochades les plus apparemment mécaniques de manquer de substance. Rappeler des titres tels que ceux d'*Un garçon de chez Véry* (1850), *L'Affaire de la rue de Lourcine* (1857), *Le Voyage de M. Perrichon* (1860), *La Poudre aux yeux* et *La Station Champbaudet* (1861), *Célimare le bien-aimé* (1863), *La Cagnotte* (1864), suffit à retracer la silhouette d'un observateur perspicace, plus souvent joyeux qu'amer, quoique capable de dureté sous la bonhomie de l'humour.

C'est avec *Un chapeau de paille d'Italie,* créé en 1851, que Labiche vit venir à lui le grand succès qui ne devait plus le quitter de tout le second Empire. La pièce est absolument irracontable dans les limites de cette notice! qu'il suffise de rappeler qu'il s'agit pour Anaïs Beauperthuis de récupérer dans les plus brefs délais son chapeau de paille, malencontreusement dévoré par le cheval du héros Fadinard: nécessité pour elle, qui ne peut rentrer sans son chapeau au logis conjugal, qu'elle a déserté pour coqueter dans les bosquets; nécessité pour lui, qui se marie le jour même, de résoudre à son avantage cet acte manqué de sa monture... Le charme de la comédie n'est pas sa fin heureuse (genre oblige), mais le génie organisateur grâce auquel Labiche jongle avec un objet — mieux (puisque l'objet d'origine a été mangé): avec l'absence d'un objet. Le titre apparaît ici particulièrement vrai: le héros, c'est le chapeau...

PATRICK BERTHIER

Un chapeau de paille d'Italie *comédie-vaudeville en 5 actes. Prix: 60 centimes. Michel Lévy frères, libraires-éditeurs rue Vivienne, 2 bis. Paris — 1851.* [*Page 1:*] *Un chapeau de paille d'Italie comédie en cinq actes, mêlée de couplets, par MM. Marc-Michel et Labiche, Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Montansier, le 14 août 1851. In-18, couverture impr. avec titre, 77 p.* [*collection de la Bibliothèque dramatique*]. *Collection particulière et B.N., Impr., Rés. p. Yf.296.*

270

LÉON FOUCAULT
(1819-1868)

Divers signes sensibles du mouvement diurne de la Terre
1851

Sur les vitesses de la lumière
1853

Fils d'un libraire parisien, autodidacte — sa santé fragile lui interdit de quitter le foyer familial —, Léon Foucault s'oriente d'abord vers des études de médecine en vue de devenir chirurgien; mais, troublé par la vue du sang et des souffrances, il décide rapidement de se consacrer à la physique.

Nommé physicien de l'Observatoire de Paris en 1855, membre titulaire du Bureau des longitudes en 1862, membre étranger de la Royal Society en 1864, membre de l'Académie des sciences en 1865, Foucault, expérimentateur de génie, effectue de nombreux travaux en électricité, en magnétisme, en optique — il est un des précurseurs de l'analyse spectroscopique —, en thermodynamique, en mécanique théorique et appliquée. En 1852, il invente le gyroscope. En 1857, il substitue des miroirs de verre argenté aux miroirs de verre nu utilisés dans les télescopes. En 1858, il met au point une méthode qui permet de visualiser les défauts des miroirs de télescope, et de contrôler leur parabolisation. Cette méthode de la mire de Foucault est toujours utilisée.

Foucault réalise deux des expériences les plus spectaculaires de ce milieu du XIX[e] siècle.

Divers signes sensibles du mouvement diurne de la Terre représente la synthèse de ses travaux sur la rotation de la Terre, travaux effectués à l'aide d'un pendule de deux mètres, puis de onze mètres de longueur. Foucault met en évidence la rotation du plan d'oscillation du pendule en fonction de la vitesse de rotation de la Terre et de la latitude, découverte qui confirme la théorie de Denis Poisson, publiée en 1838. Ces expériences ont un grand retentissement — en 1851, Foucault suspend un gigantesque pendule au sommet de la coupole du Panthéon, ce qui attire une foule énorme — et relancent l'intérêt des scientifiques pour l'étude du pendule.

La thèse de Foucault sur les vitesses de la lumière contient la description de l'expérience qui montre que la vitesse de la lumière est plus grande dans l'air que dans l'eau, ce qui constitue un argument décisif en faveur de la nature ondulatoire, et non corpusculaire, de la lumière. Ces premières études restent quantitatives. Ce n'est qu'en 1862 que Foucault publiera, pour valeur de la vitesse de la lumière dans l'air, 298 000 kilomètres par seconde. Il avait pour cela conçu un appareil ingénieux utilisant un miroir tournant.

Il faut noter qu'Hippolyte Fizeau (1819-1896) avait, en 1849, mesuré la vitesse de la lumière à l'aide d'un appareil utilisant une roue dentée. Mais la précision obtenue était moins bonne que celle des expériences de Foucault: dans *Mesure de la vitesse de la lumière* (1849), Fizeau annonçait la valeur moyenne, sur une série d'expériences, de 315 300 kilomètres par seconde.

JEAN-CLAUDE FALQUE

Sur divers signes sensibles du mouvement diurne de la Terre, *Par M. Léon Foucault. Institut de France. Académie des Sciences. Extrait des* Comptes rendus des séances de l'Académie des sciences, *tome XXXII, séance du 3 août* [*pour février*] *1851; et tome XXXV, séance du 27 septembre 1852.* [*Paris*] *Imprimerie de Mallet-Bachelier. In-4°, 11 p. Collection particulière.*
Thèse présentée à la Faculté des sciences de Paris pour obtenir le grade de docteur ès sciences physiques, par M. Léon Foucault. Thèse de physique sur les vitesses relatives de la lumière dans l'air et dans l'eau [...] *soutenue le 25 avril 1853* [...] *Paris, Bachelier imprimeur libraire, 1853. In-4°, 36 p., planche dépliante. B.N., Impr. 4° R. 489 (169).*

271

ARTHUR DE GOBINEAU
(1816-1882)

Essai sur l'inégalité des races humaines
1853-1855

Les Pléiades
1874

Arthur de Gobineau est né à Ville-d'Avray le 14 juillet 1816 dans une famille d'origine bordelaise dont les convictions légitimistes, lui interdisant de servir Louis-Philippe, le condamnent à une vie besogneuse de journaliste jusqu'en 1848. D'autre part l'inconduite de sa mère lui a inspiré très tôt un mépris profond pour l'humanité.

La protection de Tocqueville l'introduit dans la carrière diplomatique: secrétaire de légation à Berne (1843-1855), il y compose l'*Essai sur l'inégalité des races humaines,* quatre volumes, tirés à ses frais à 500 exemplaires, qui passeront à peu près inaperçus et dont le titre malheureux fondera plus tard la légende absurde et tenace d'un Gobineau père du racisme. En fait, l'ouvrage, appuyé sur une érudition trompeuse d'autodidacte, développe une sombre philosophie de l'Histoire: à l'origine des temps, les races humaines possédaient chacune ses facultés propres, la jaune douée de l'esprit pratique, la noire de dispositions artistiques, la blanche (et notamment son rameau le plus noble, la famille aryenne) des vertus d'honneur et de justice. Mais au cours des siècles, elles ont, en mélangeant leur sang, perdu leurs qualités primitives et sont vouées désormais à une décadence irrémédiable. Loin d'être perfectible à l'infini, l'humanité s'enfonce dans le marécage fatal de l'égalité dans l'abjection. L'*Essai sur l'inégalité des races humaines*, vision romantique, est une épopée du désespoir.

Tout au plus, Gobineau admet-il que, dans le troupeau des humains composé d'imbéciles, de brutes et de drôles, un nombre infime d'individus ont conservé, privilège mystérieux — quelles que soient d'ailleurs leur race ou leur classe sociale —, les vertus de leurs origines, sont capables d'épanouir leur âme énergique et de conquérir finalement le stoïque bonheur d'aller jusqu'au bout d'eux-mêmes: ce sont ceux qu'il nomme « fils

Rage

Rage humaine – (jeune fillette à St Denis.) 1883

22 juin – Fillette, charmante enfant (du nom de Poughon (Julie-Antoinette)) d'une dizaine d'années, mordue il y a six semaines (en essayant de faire lâcher son petit chien à des chiens) mai (on ne sait le jour), à la lèvre inférieure – je crois guérie par Dr Brumeaux qui l'a été par Leroy des Barres ce matin 22 juin.

Je vais à St Denis. Arrivé à 6h. – Depuis deux jours enfant a été malade (mal de tête – entrée à l'Hôpital hier au matin (je crois).

Je la vois et avec Dr Leroy-des Barres je la juge très rabique. À ma demande M. Leroy injecte sous la peau, au dessous des côtes inférieures une seringue Pravaz de chaque côté, de la moelle délayée en bouillon stérilisé d'un lapin de passage, (moelle à 7 jours) conservée depuis le 15 juin. – Donc, moelle de 7 jours de conservation.

À minuit nouvelle inoculation avec tube de la moelle du 17 juin – moelle de 5 jours de conservation. –

23 juin. Je vais voir (avec Adrien Loir) l'enfant à 10h. Elle meurt à 10h 1/2 du matin. Les symptômes de sécrétion de glaires rendus à chaque instant se sont précipités rapidement.

---

24 juin Autopsie de cette enfant le matin. A. Loir va prendre le bulbe.

Avec son bulbe on trépane Singe neuf.
Deux lapins
Deux cobayes

1er singe va bien encore le 31 août. 68 jours déjà.
Deux lapins – 17e jour morts.
Deux cobayes – 15e jour morts.

6 juillet – Les lapins et les cobayes vont bien. C'est le 12e jour.

9 juillet – Un des cobayes à l'enfant de St Denis est pris. C'est le 15e jour. Autre agité, pris peut-être.
– Les lapins du 24 juin à l'enfant de St D. vont bien. C'est le 15e jour déjà.
– Le singe va bien également.

10 juillet – Un des cobayes est mort. Autre agité, pris.
– Les lapins vont bien. C'est le 16e jour déjà
– Le singe va bien. id — id —

11 juillet – Un des lapins du 24 juin de l'enfant de St Denis est pris. C'est le 17e jour. L'autre va bien. (Il est pris le soir. Donc le 17e jour tous deux.)
– Le 2e cobaye du 24 est également mort.
– Le singe va bien.

13 juillet – Un des lapins du 24 juin est trouvé mort. Autre très pris. (Celui-ci mort le 17 juillet)

31 août – Le singe n'est pas pris. 8 oct. Le singe n'est pas pris. Donc série interrompue, dès le 1er singe trépané –

de roi » et range parmi les « Pléiades ».

L'œuvre de Gobineau longtemps méconnue, défigurée par des contresens polémiques, commence à peine à trouver un large public. Les livres qu'il a rapportés de ses missions diplomatiques en Perse (1855-1858, 1861-1863), comme *Trois ans en Asie* et les *Nouvelles asiatiques*, ou en Grèce (1864-1868), comme *Souvenirs de voyage*, toutes sous-tendues par la même philosophie que l'*Essai sur l'inégalité des races humaines* et *Les Pléiades*, font de lui un des égotistes français du XIXe siècle à l'accent le plus étrange dans son arrogante singularité.

JEAN GAULMIER

Essai sur l'inégalité des races humaines, *par M. A. de Gobineau, premier secrétaire de la Légation de France en Suisse, membre de la Société Asiatique de Paris. Tome premier [-quatrième]. Paris, Librairie de Firmin Didot frères, rue Jacob, 56. Hanovre — Rumpler, libraire-éditeur, 1853-1855. 4 vol. in-8°, t. I et II en 1853, t. III et IV en 1855. (Rumpler, dont le nom ne figure plus sur les t. III-IV, n'était pas co-éditeur, mais dépositaire pour l'Europe du Nord.) B.N., Impr., Rés. p. G. 7 (1-4).*
Les Pléiades *par le Comte de Gobineau. Stockholm, Jos. Müller & Cie — Paris, E. Plon & Cie. 1874. In-18, 412 p. [Plon avait tiré l'ouvrage à 1750 exemplaires pour le compte de l'éditeur suédois et n'était que le diffuseur en France où il ne vendit que 508 exemplaires entre 1874 et 1899. B.N., Impr., Rés. p. Y². 2497.*
Le ms. des Pléiades *est conservé à la Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg, ms. 3485.*

272

LOUIS PASTEUR
(1822-1895)

Recherches sur la dissymétrie moléculaire
1853-1860

Mémoire sur la fermentation appelée lactique
1857

Sur les maladies virulentes et le choléra des poules
1880

Né à Dôle en 1822, Louis Pasteur fut incontestablement l'une des figures majeures de la vie scientifique du XIXe siècle. Sa démarche, aussi féconde que révolutionnaire, guidée par une intuition géniale mais soumise à une stricte expérimentation, a engendré des découvertes aux multiples conséquences économiques et sociales. Son œuvre semble présenter des aspects divers, elle possède en fait une remarquable unité.

Pasteur commença par étudier la cristallographie. À vingt-six ans, il découvre ce qu'avaient cherché jusqu'alors en vain les plus grands savants, la clef du mystère posé par le comportement différent de cristaux vis-à-vis de la lumière polarisée. Bien que paraissant de même composition chimique, de même forme cristalline que l'acide paratartrique, l'acide tartrique dévie la lumière polarisée alors que l'acide paratartrique ne la dévie pas. Pasteur démontre que le pouvoir rotatoire est dû à une dissymétrie propre à la configuration moléculaire. Il formule alors une hypothèse qui s'impose avec la force d'une certitude : la dissymétrie moléculaire est produite sous l'influence de la vie.

Cette première étude est à l'origine de ses travaux sur les phénomènes de fermentations. Doyen de la Faculté de Lille, Pasteur a trente-deux ans. Il est sollicité par les distillateurs du Nord pour rechercher les causes des altérations de la fermentation du jus de betteraves. Des investigations méthodiques le conduisent à établir que les fermentations sont dues à la présence de micro-organismes vivants, et qu'à chaque fermentation correspond un ferment spécifique. Cette découverte l'amène à réfuter, expérience à l'appui, la notion de génération spontanée. Il met en évidence l'existence de quantités de germes dans l'eau, l'air, les poussières, et se trouve ainsi au cœur de violentes controverses.

Développant ses travaux, Pasteur entreprend des recherches sur le vin, le vinaigre, la bière et met au point une méthode pour les préserver : la pasteurisation, qu'il va préconiser aux industriels. L'application facile, immédiate de ses théories fondamentales révolutionne les industries de fermentation dont le développement s'appuie désormais sur la science et non plus l'empirisme.

L'étude des fermentations va l'orienter logiquement vers celle de l'étiologie des maladies. Le monde des microbes avait été entrevu avant Pasteur. Mais ses travaux sur les maladies des vers à soie, puis sur le charbon, lui permettent de démontrer, le premier, la relation entre une maladie et un agent pathogène déterminé.

Puis il découvre le microbe du choléra des poules, celui du rouget du porc, le staphylocoque, le streptocoque... et s'attache à les combattre. C'est en traitant le choléra des poules qu'il démontre l'intérêt de l'atténuation de la virulence du microbe par vieillissement et de l'inoculation du microbe atténué pour conférer l'immunité. Méthode qu'il applique au charbon, au rouget du porc et enfin à la rage.

L'ampleur des conceptions de Pasteur et leurs conséquences pratiques dans des domaines très variés ont ouvert des perspectives nouvelles à la recherche scientifique et à ses applications médicales et industrielles.

ANNICK PERROT

Recherches sur la dissymétrie moléculaire des produits organiques naturels *par M. L. Pasteur, membre de la Société chimique de Paris. Leçons professées à la Société chimique de Paris le 20 janvier et le 3 février 1860. [Paris, L. Hachette, 1860]. In-8°, 48 p. Collection particulière.*
« Mémoire sur la fermentation appelée lactique » par M. L. Pasteur. In Comptes rendus des séances de l'Académie des Sciences, *tome XLV, p. 913-916 (séance du 30 novembre 1857).*
« Chimie physiologique. Sur les malades virulentes et en particulier sur la maladie appelée vulgairement choléra des poules », par M. Pasteur. Ibid., *t. XC, p. 239-248 (séance du 9 février 1880). B.N., Impr. Fol. R. 539.*
Les papiers de Pasteur sont conservés au Département des manuscrits de la Bibliothèque nationale.

273

GÉRARD DE NERVAL
(1808-1855)

Les Filles du Feu
1854

Comme s'il devinait qu'il allait bientôt donner son quitus à la vie, Gérard de Nerval cesse pratiquement en 1850 son activité de journaliste et se hâte de recueillir les éléments vraiment littéraires qu'il a dispersés dans les quotidiens et les revues. Ce sont des livres qu'il veut laisser. Ainsi paraissent successivement le *Voyage en Orient, Lorely, Les Illuminés, Contes et Facéties, Petits Châteaux de Bohême. Sylvie* paraît dans la *Revue des Deux Mondes* le 15 août 1853, alors que son psychisme est de plus en plus troublé et que son état critique l'oblige à de longs séjours à la maison Dubois, puis chez le docteur Blanche. Il ne quittera guère la clinique de celui-ci que pendant l'été de 1854, pour voyager en Allemagne.

Outre *Sylvie*, Nerval a à sa disposition six autres textes depuis longtemps publiés, quelquefois sous une forme différente de celle qu'il leur donnera. Le plus ancien, *Émilie*, a vu le jour en juin 1839 dans *Le Messager*, journal auquel il collaborait comme critique dramatique. L'ensemble va être structuré dans la bousculade, mais sera parfaitement cohérent, malgré une vie des plus précaire.

La préface-dédicace adressée à son vieil ami Alexandre Dumas — qui avait déjà écrit l'épitaphe de son esprit et à qui il donne ironiquement du « cher maître » — est destinée à rassurer le public sur son état mental. Il en profite pour y glisser une lettre de son pseudonyme, l'Illustre Brisacier, qui, comédien, est prisonnier de l'illusion, et pour annoncer *Les Chimères* qui cloront le volume sur une note aussi musicale qu'énigmatique. *Angélique* et *Sylvie* suivies de *Chansons et Légendes du Valois* constituent le pôle valoisien. Autour du pôle vésuvien se groupent *Octavie, Isis* et *Corilla*, encadrées par *Jemmy*, nouvelle adaptée de l'allemand, et *Émilie*, nouvelle qui a pour cadre le fort de Bitche et qui met tragiquement aux prises un Français et un Allemand. Les trois textes napolitains sont donc enchâssés par deux nouvelles qui tiennent leur origine ou leur sujet de l'Allemagne, « la vieille Allemagne, notre mère à tous ! ». À l'*étoile* — actrice et astre — qu'évo-

Sonnets

El Desdichado

Je suis le Ténébreux, le Veuf, l'Inconsolé:
Le prince d'Aquitaine à la tour abolie
Ma seule Etoile est morte: et mon luth constellé
Porte le Soleil noir de la Melancholie.

Dans la Nuit du Tombeau toi qui m'as consolé
Rends moi le Pausilippe et la mer d'Italie
La Fleur qui plaisait tant à mon cœur désolé
Et la treille où le pampre à la Vigne s'allie!

Suis je Amour ou Phébus, — Lusignan ou Biron?
Mon front est rouge encor du baiser de la Reine
J'ai dormi dans la Grotte où verdit la Syrène

Et j'ai deux fois, vivant, traversé l'Acheron
Modulant et chantant sur la lyre d'Orphée
Les soupirs de la Sainte — et les cris de la Fée.

~~En voici un autre~~ : = Ballet des heures =

La Treizieme revient... C'est encor la première.
Et c'est toujours la Seule, — ou c'est le seul moment!
Car es tu Reine, ô toi, la première ou dernière?
Es tu Roi, toi le Seul ou le dernier Amant?...

Aimez qui vous aima du berceau dans la bière.
Celle que j'aimai seul m'aime encor tendrement...
C'est la Mort... ou la Morte! O délice! ô tourment!
La rose qu'elle tient, c'est la Rose trémière.


CARTE
DE
L'ISTHME DE SUEZ
avec le tracé des Canaux concédés
PAR S.A. MOHAMMED SAÏD
VICE-ROI D'ÉGYPTE.
pour la jonction de la mer Rouge à la Méditerranée
et la jonction du Nil au lac Timsah
tel qu'il a été arrêté
par la Commission internationale.
1856.
MER MÉDITERRANÉE
Golfe de Péluse
Port de Saïd
MANSOURAH
Tel Defeneh
TEINTES ET SIGNES CONVENTIONNELS
Gebel Attaka
SUEZ
MER ROUGE

pp: 274 quait et invoquait au début l'Illustre Brisacier répond à la fin l'*étoile* morte d'*El Desdichado*, la première des *Chimères*.

Nerval avait édité chez Giraud et Dagneau *Le Chariot d'enfant* (1850), pièce écrite en collaboration avec Méry, *Lorely* (1852) et *Contes et Facéties* (1852). C'est à Daniel Giraud seul qu'il confia son recueil. Le titre n'était pas encore celui que nous connaissons. Le premier titre (23 octobre 1853) avait été « Mélusine ou les Filles du Feu ». Vers le 10 janvier 1854, Nerval trouvait *Les Filles du Feu* « bien frou frou » ; en effet, ce pouvait être le titre d'un vaudeville ou d'une féerie. Et il proposait « Les Amours perdues » ou « Les Amours passées ». Pour satisfaire au vœu de l'auteur, l'imprimeur Gustave Gratiot inscrivit, le 16 janvier 1854, sur le formulaire de déclaration qu'il devait remettre à la direction de la Librairie, qu'il tirerait 1 500 exemplaires des « Amours passés » (au masculin). Mais la *Bibliographie de la France* enregistra, le 28 janvier suivant, le titre définitif, peut-être suggéré par un passage de Michelet sur le culte du feu chez les anciens Irlandais.

Il y eut beaucoup d'incertitudes et d'aléas dans la composition de ce volume, le dernier qu'ait publié Gérard. C'est ainsi que *Sylvie*, que l'auteur souhaitait publier sous une forme autonome, ne fut incluse dans le recueil qu'au dernier moment, quand il renonça à y faire figurer *La Pandora*. On doit donc admirer dans *Les Filles du Feu* le fruit étrange de la lucidité du créateur et du délire qui planait sur l'homme.

CLAUDE PICHOIS

Les Filles du Feu, *nouvelles par Gérard de Nerval. Introduction. Angélique. Sylvie (Souvenirs du Valois). Jemmy. Octavie. Isis. Corilla. Émilie. Paris, D. Giraud, libraire-éditeur, 7, rue Vivienne, au premier, 7. 1854. In-12, (2) ff., XIX-336 p. Collection particulière (dédicace : « A mon ami Asselineau Gérard de Nerval ») ; B.N., Impr., Y². 38691.*

274

FERDINAND DE LESSEPS
(1805-1894)

Percement de l'Isthme de Suez
1855-1866

Né en 1805 à Versailles, fils de diplomate, diplomate lui-même, Ferdinand de Lesseps commence sa carrière en Égypte (1833-1838) ; là, il se lie d'amitié avec le fils du vice-roi, le prince Mohammed Saïd, et il s'intéresse au projet des Saint-Simoniens concernant le percement d'un canal reliant la Méditerranée à la Mer Rouge. Après un passage à Rome, où il subit un échec diplomatique (1849), le gouvernement français le tient à l'écart. C'est dans son domaine de la Chênaie où il s'est retiré, que lui parvient un message de son ami Mohammed Saïd (nouveau vice-roi) le priant de le rejoindre en Égypte. Nous sommes en 1854 ; la même année, le vice-roi, gagné à son projet de canal, lui signe une concession valable pour 99 ans. Ferdinand de Lesseps fonde alors la Compagnie universelle du canal maritime de Suez.

Dix ans plus tard, en 1869, le canal, inauguré par de nombreuses personnalités européennes, dont l'impératrice Eugénie, fait de lui l'homme le plus célèbre de son temps. Auréolé de ce prestige, il s'attaque au projet de percement du canal de Panama. Mais, en 1880, la société qu'il a fondée dans ce but fait faillite ; il est condamné ainsi que son fils Charles, et il meurt cinq ans plus tard à la Chênaie, maintenu par son entourage dans l'ignorance de cette condamnation.

Dès 1855, et à plusieurs reprises, Ferdinand de Lesseps fait paraître : *Percement de l'isthme de Suez, exposés et documents officiels* ; il y résume son projet et les thèses qui lui sont favorables. « Le principal objet du canal projeté serait d'ouvrir une route plus courte entre l'Europe et l'Orient et cette route, ouverte aussi bien à la navigation à voiles qu'à la navigation à vapeur, satisfait ainsi à tous les besoins généraux des relations commerciales. » Idée vieille de plusieurs siècles, puisqu'il est prouvé que les Perses, et plus tard les Ptolémées avaient déjà réalisé un canal ; idée reprise par Bonaparte lors de la campagne d'Égypte, qui avait fait étudier un projet par l'ingénieur Lepère ; enfin, plus près de lui, les travaux de Linant de Bellefonds que Ferdinand de Lesseps va utiliser et réaliser.

Long de 160 km environ, le canal de Suez raccourcit de 8 000 km la distance entre Londres et Bombay. La route des Indes ne passe plus exclusivement par le Cap de Bonne Espérance, et la réalisation de Ferdinand de Lesseps confirme les prévisions de David Urquahrd (chargé d'affaires de Sa Majesté Britannique à Constantinople) : « En fait, Suez est un canal pour la France, l'Autriche, la Turquie, l'Inde, les États-Unis, l'Angleterre. C'est un canal pour le monde. » Celui qui avait mis en exergue de son livre : « Aperire terram gentibus » (Ouvrir la terre aux peuples du monde) avait parfaitement atteint son but ; le canal de Suez allait bouleverser la géopolitique mondiale.

SIMONE ZOUMMEROFF

Percement de l'Isthme de Suez, *exposé et documents officiels, par M. Ferdinand de Lesseps ministre plénipotentiaire. [épigraphe :] Aperire terram gentibus. Paris, Henri Plon éditeur, [puis également :] Aux bureaux de* L'Isthme de Suez, journal de l'union des deux mers. *1855-1866. 6 séries en 6 volumes in-8°, et un Atlas avec la troisième partie. Collection particulière ; B.N., Cartes et plans, Ge. FF. 7564-7567 et Ge. CC. 1124 (cartes).*

275

VICTOR HUGO
(1802-1885)

Les Contemplations
1856

Les Misérables
1862

La Révolution de 1848 et le Coup d'État du 2 décembre 1851 avaient fait du pair de France de la Monarchie de Juillet, un « démocrate-républicain ». Dans son exil insulaire, le poète se veut « fait d'ombre et de marbre ». Cette inspiration se retrouve dans l'œuvre dessinée et après les proses et poésies politiques de *Napoléon le petit* et des *Châtiments*, ce « temps de la Contemplation », en attendant celui des immenses poèmes inachevés (*la Fin de Satan* et *Dieu*), va aboutir à l'un des recueils majeurs de la poésie française, un an avant *les Fleurs du Mal*, deux ans après *les Chimères*. Deux parties, *Autrefois* (1830-1843) et *Aujourd'hui* (1843-1855), trois livres dans chaque partie ; la date dernière est celle de la mort de la fille aimée, noyée à Villequier, le 4 septembre 1843. La première pièce est dédiée *À ma fille*, texte écrit en 1839 ; la dernière *À celle qui est restée en France*, datée « Guernesey, 2 novembre 1855, jour des morts », est une symphonie funèbre à la mémoire de Léopoldine disparue douze ans auparavant, et un bilan désespéré de la Contemplation. L'écriture de l'ensemble s'échelonne de 1839 à 1855 (avec deux périodes de silence de novembre 1844 à janvier 1846 et d'avril 1848 à juillet 1852). Souvenons-nous qu'à l'exception de *Châtiments* (1853), aucun texte poétique n'avait été publié par Hugo depuis 1840. ps: 275

Si ces années sont celles du poète inspiré, ce sont aussi celles de la reprise des *Misères*, fresque romanesque commencée en novembre 1845 et abandonnée après le 21 février 1848. De longues campagnes d'achèvement et de révision eurent lieu en 1860-1861. Hugo ayant trouvé son titre avait repris en 1861 la pratique des voyages annuels, abandonnée depuis la mort de Léopoldine et pouvait écrire : « J'ai fini *les Misérables* sur le champ de bataille de Waterloo et dans le mois de Waterloo, aujourd'hui 30 juin 1861. » Les épreuves corrigées, le roman paraît à la fin de mars 1862 ; dix-huit années se sont écoulées depuis le début de la rédaction de ce long poème en prose à la gloire du peuple où l'optimisme foncier du créateur trouve une fin heureuse et libératrice pour les survivants de son épopée de la misère. Le succès fut immense et ne s'est pas démenti.

ROGER PIERROT

Victor Hugo. Les Contemplations. *Édition Hetzel, autorisée pour l'étranger, interdite pour la France. Bruxelles, A. Lebègue et Cie, 1856. 2 vol. in-12. Édition originale publiée le 23 avril 1856, en même temps que l'édition de Paris. Hugo a corrigé les épreuves de l'édition de Bruxelles, celle de Paris étant composée sur les bonnes feuilles de la précédente. B.N., Impr., Rés. p. Ye. 1921 (1-2).*
Les Contemplations. *Ms autographe. 507 ff. B.N., Mss, n. a. f. 13363.*

Victor Hugo. Les Misérables. *Bruxelles, Verboeckhoven et Cie, 1862. 10 vol. petit in-8°. Édition originale parue avant l'édition parisienne. Maison de Victor Hugo.*
Les Misérables. *Ms autographe. 2 vol., rel. parchemin. 945 et 828 ff. B.N., Mss, n. a. f. 13379-13380.*

je suis l'algue des flots sans nombre,
le captif du destin vainqueur ;
je suis celui que toute l'ombre
couvre sans éteindre son cœur.

mon esprit ressemble à cette île,
et mon sort à cet océan ;
et je suis l'habitant tranquille
de la foudre et de l'ouragan.

je suis le proscrit qui se voile,
qui songe, et chante du bruit,
avec la chouette et l'étoile,
la sombre chanson de la nuit.

toi, n'es-tu pas, comme moi-même,
flambeau dans ce monde âpre et vil,
âme, c'est à dire problème,
et femme, c'est à dire exil ?

tu me dis de loin que tu m'aimes,
et que, la nuit, à l'horizon,
tu viens voir sur les grèves blêmes
le spectre blanc de ma maison.

là, méditant sous le grand dôme,
près du flot sans trêve agité,
surprise de trouver l'atome
ressemblant à l'immensité,

tu compares, sans me connaître,
l'onde à l'homme, l'ombre au banni,
ma lampe étoilant ma fenêtre
à l'astre étoilant l'infini !

À celle qui est voilée 407

tu parles à travers un rêve
comme une âme parle aux vivants.
comme l'écume de la grève
ta robe flotte dans les vents.

Sous un nuage, ombre charmante,
fantôme, laisse-toi voir !
sois un phare dans ma tourmente,
sois un regard dans mon ciel noir !

sur mon âme qui fut colombe,
viens, toi qui te
quelquefois une
sur le calvaire

cherche-moi parmi les mouettes !
dresse un rayon sur mon récif, 408
et, dans mes profondeurs muettes,
la blancheur de l'ange pensif !

car la nuit engendre l'aurore ;
c'est peut-être une loi des cieux
que mon noir destin fasse éclore
ton sourire mystérieux !

dans ce ténébreux monde où j'erre,
nous devons nous apercevoir, 409
toi, toute faite de lumière,
moi, tout composé de devoir !

chansons
le mois de mai. | l'âme en fleur.

Livre 1er

[illegible]

Aurore

Copie

Venus in Sylvis.

Les Contemplations

un jour je vis –

– liv. 1er –

I à ma fille
II. le poëme s'en va [illegible]
III. la [illegible] en fleur.
IV. la vie aux champs.
V. à André Chénier
VI. rep. à un acte d'accusation.
VII. suite,
VIII. le poëme éploré se lamente.
IX. à Mme D. G. de G.
X. Lise
XI. comme le matin rit.
XII–XIII } XIII. Mogador écrit à Granville en 1836 (jusqu'à la page 32 inclt)

la coccinelle
vers 1820
à M. F. M.
~~à un poëte aveugle~~
je lisais dans un grand livre
vieille chanson du jeune temps
à un poëte aveugle
[illegible]
[illegible] d'autrefois
Demain, dès l'aube
XXI – page 45 inclt
l'enfant chantait
(regard) [illegible]
XXIII – page 47 inclut
[illegible]
[illegible]
Il faut que le poëte (lire)
XXIX [illegible]
(jusqu'à la page 60 inclut)

276

Charles Baudelaire
(1821-1867)
Les Fleurs du Mal
1857

Baudelaire a trente-six ans quand paraît, en 1857, la première édition originale des *Fleurs du Mal*. Le livre, car ce n'est pas un simple recueil, pour mince qu'il soit, est l'œuvre d'une vie.

Si Baudelaire est déjà poète quand il est au collège Louis-le-Grand, c'est au moment du baccalauréat qu'il déclare vouloir « être auteur » et s'engage dans la voie dangereuse d'une autre poésie, choisissant le Mal et délaissant la carrière où sa mère et son beau-père, le général Aupick, souhaitaient qu'il entrât.

Il aimera « les titres mystérieux ou les titres pétards ». De la fin de 1845 au début de 1847, il fait annoncer *Les Lesbiennes*. En novembre 1848 *Les Limbes* se substituent aux *Lesbiennes* et c'est sous le nouveau titre, abandonné en 1852, que sont publiés, le 9 avril 1851, pour l'anniversaire de ses trente ans, et dans le feuilleton d'un quotidien ! onze sonnets. Le premier titre peut nous paraître « pétard », mais « lesbienne » n'avait alors que partiellement le sens saphique qu'il a de nos jours. Ce titre était donc plutôt « mystérieux ». Et davantage mystérieux le mot « limbes », qui avait des sens divers : chrétien, fouriériste, et qui pour Baudelaire faisait allusion à Dante, à Sainte-Beuve *(Volupté)*, à Delacroix *(Femmes d'Alger)*. En 1850, *Les Limbes* sont destinés « à représenter les agitations et les mélancolies de la jeunesse moderne » ; en 1851, « à retracer l'histoire des agitations spirituelles de la jeunesse moderne ». « Agitations » et « mélancolies », c'est la Révolte et le Spleen ; dans « spirituelles » est contenu l'Idéal. Enfin, « la jeunesse moderne » insiste sur le public dont le recueil devra traduire les aspirations, et « moderne », sur la nouvelle esthétique, le romantisme de Baudelaire étant inséparable de la modernité.

Avant 1855 une grande partie des *Fleurs* était déjà composée mais on ignore dans quel ordre les poèmes étaient disposés. On sait seulement qu'ils n'ont pas cessé d'être retravaillés. Baudelaire est de la famille non des poètes de l'expansion, mais des poètes de la concentration.

A mon très-cher & très-vénéré
maître & ami
Théophile Gautier.

Bien que je te prie de servir de parrain aux Fleurs du Mal, ne crois pas que je sois assez perdu, assez indigne du nom de poëte pour m'imaginer que ces fleurs maladives méritent ton noble patronage. Je sais que dans les régions éthérées de la véritable poésie le Mal n'est pas, non plus que le Bien,

Tel poème connaîtra jusqu'à dix versions.

Le 1er juin 1855, la prestigieuse *Revue des Deux Mondes* publie dix-huit poèmes sous le titre *Les Fleurs du Mal*, trouvé, selon la tradition, par un ami : Hippolyte Babou, critique et romancier. L'avenir souriait à celui qui n'était jusque-là un peu connu que comme un insolent critique d'art.

Les projecteurs de l'actualité parisienne vont le faire sortir de l'ombre, sans que la qualité de sa poésie soit la cause de cette transfiguration. Imprimées à Alençon sur les presses de Poulet-Malassis et De Broise, *Les Fleurs du Mal* sont tirées à 1100 exemplaires et mises en vente à la fin de juin 1857. Un rédacteur du *Figaro* dénonce l'immoralité. Le Ministère de l'Intérieur s'émeut : la Direction générale de la sûreté publique attire l'attention sur plusieurs pièces qui constituent « un défi jeté aux lois qui protègent la religion et la morale » ainsi que celles « qui sont l'expression de la lubricité la plus révoltante ». Le Parquet est saisi. Le substitut du Procureur impérial, Pinard, est chargé de requérir contre le poète et ses éditeurs : il a manqué son coup contre l'auteur de *Madame Bovary* et ne doit pas laisser échapper celui des *Fleurs du Mal*. Baudelaire publie une brochure où il recueille

XII.

et que ce misérable dictionnaire de mélancolie et de crime peut légitimer les réactions de la morale, comme le blasphémateur conforme la Religion. Mais j'ai voulu, autant qu'il était en moi, en espérant mieux peut-être, rendre un hommage profond à l'auteur d'*Albertus*, de *La Comédie de la Mort* et d'*España*, au poëte impeccable, au magicien-ès-langue française, dont je me déclare avec autant d'orgueil que d'humilité, le plus dévoué, le plus respectueux et le plus jaloux des disciples.

Charles Baudelaire.

Dédicace des Fleurs du Mal à Théophile Gautier, qui la fit supprimer « parceque une dédicace ne doit pas être une profession de foi. »

des articles qui montrent que sa description du mal n'est pas une complaisance au mal. Rien n'y fait, d'autant qu'il est piètrement défendu. Le 20 août, il est condamné à 300 francs d'amende — ses éditeurs à 100 francs chacun — et à la suppression de six poèmes : *Les Bijoux, Le Léthé, À celle qui est trop gaie*, une des *Femmes damnées* (« À la pâle clarté... »), *Lesbos, Les Métamorphoses du vampire*.

Quelques exemplaires subissent l'amputation des pièces condamnées ; d'autres, complets, vont se vendre plus cher. L'édition est rapidement épuisée. Aux exemplaires sur grand papier (une vingtaine de Hollande) l'humiliante mutilation a été épargnée : Baudelaire les a donnés directement, à sa mère, à Delacroix, à Théophile Gautier, dédicataire des *Fleurs*, à d'autres amis, à Mme Sabatier ; il en a fait relier par Lortic.

Les six pièces condamnées ne peuvent être réimprimées en France. Elles ne recevront droit de cité qu'en 1949 : la chambre criminelle de la Cour de cassation rendra alors un arrêt d'annulation du jugement de 1857.

La condamnation ne plongea pas Baudelaire dans la désolation ; il obtint que l'amende fût ramenée à 50 francs. Et il ne pensa qu'à réparer

276

les lacunes que la disparition des six poèmes provoquait dans l'équilibre de 1857.

Les années suivantes constituent la seconde apogée de sa fécondité créatrice (la première se situant autour de 1843), dont témoignent aussi *Les Paradis artificiels* (1860), le *Salon de 1859* et l'essai sur Constantin Guys. La seconde édition originale des *Fleurs du Mal* paraîtra en février 1861, avec cette mention : « augmentée de trente-cinq poèmes nouveaux ». Publiée à Paris chez Poulet-Malassis et De Broise, imprimée à Paris chez Simon Raçon et Cie, elle fut tirée à 1500 exemplaires, plus quatre exemplaires sur papier de Chine, quelques exemplaires sur Hollande et quelques autres sur vélin fort. Le prix était le même que celui de 1857 : 3 francs.

En 1857, il y avait cinq sections : *Spleen et Idéal, Fleurs du Mal, Révolte, Le Vin, la Mort*. Il y en a six en 1861 : *Spleen et Idéal, Tableaux parisiens, Le Vin, Fleurs du Mal, Révolte, La Mort*. La deuxième section accentue l'une des orientations majeures de la création baudelairienne, laquelle s'ouvre à la même époque une autre voie par les poèmes en prose qui vont former le recueil posthume du *Spleen de Paris*. Cherchant à traduire la vie moderne et quotidienne de la grande cité, Baudelaire ne peut aller plus loin que ses « Fantômes parisiens » : *Les Sept Vieillards* et *Les Petites Vieilles*. Malgré qu'il en ait, la notion de poésie en vers est liée pour lui à une certaine idée de noblesse et de majesté ; il ne saurait injurier la Beauté. La poésie en prose lui devient, pendant ses dernières années, un laboratoire d'expérimentations et d'innovations, qu'il abandonne parfois pour revenir à l'inspiration des *Fleurs du Mal* (*Recueillement* appartient à cette dernière époque) et surtout, lorsqu'il s'est exilé en Belgique, à des thèmes de la poésie « satyrique » baroque qu'il avait exploités dans sa jeunesse (*Amœnitates Belgicæ*, « Bouffonneries » des *Épaves*). Ainsi se fermait le cercle d'une vie poétique admirablement remplie.

Il caresse après 1861 le projet d'une troisième édition des *Fleurs* où entreraient les poèmes composés depuis la publication de la deuxième, qui restera cependant pour lui la seconde. La troisième paraîtra chez Michel Lévy un an après sa mort, en 1868, par les soins de ses amis Asselineau et Banville, dont on ignore sur quels critères ils avaient disposé les nouveaux poèmes. Cette édition est celle dans laquelle on a lu Baudelaire jusqu'en 1917, année où l'œuvre tombe dans le domaine public. Les poè-

mes récemment composés avaient fait l'objet d'un fascicule du *Parnasse contemporain* et avaient été inclus dans plusieurs sections des *Épaves* qu'édita Poulet-Malassis à Bruxelles au même moment (1866). Fidèle à son ami, Malassis prolongea à Bruxelles l'édition posthume des *Fleurs* par un *Complément aux « Fleurs du Mal »* qui connut trois tirages et qui contient notamment les pièces condamnées.

L'histoire des *Fleurs du Mal* qui commence avec les débuts poétiques de Baudelaire s'achève donc au-delà de sa mort.

CLAUDE PICHOIS

Les Fleurs du Mal *par Charles Baudelaire. [épigraphe, 6 vers des* Tragiques *d'Agrippa d'Aubigné]. Paris, Poulet-Malassis et De Broise Libraires-éditeurs 4, rue de Buci. 1857. In-12, 248-(4) p. B.N., Impr., Rés. Smith-Lesouëf 7443 (ex. sur Hollande, avec envoi au commis de Poulet-Malassis : « à M. René Pincebourde, Témoignage d'amitié, Ch. Baudelaire »).*

277

GUSTAVE FLAUBERT

(1821-1880)

Madame Bovary
1857

L'Éducation sentimentale
1869

Gustave Flaubert est né à l'Hôtel-Dieu de Rouen, où son père était chirurgien en chef et professeur. En 1844 la famille s'installa en dehors de la ville, dans la grande maison de Croisset, dont le nom allait s'attacher à l'existence de l'écrivain. C'est là que Flaubert a écrit la plus belle part de sa Correspondance et corrigé ses œuvres à haute voix. Des séjours périodiques à Paris, nécessaires à ses travaux et à ses relations, ne le détachèrent jamais de cette demeure, où la solitude se fit progressivement autour de lui.

Gustave Flaubert écrivait avant d'avoir douze ans. Il essaya de tous les genres romantiques — scènes historiques, contes, mystères, autobiographies, notes de voyage — et termina une *Éducation sentimentale* en 1845, une *Tentation de saint Antoine* en 1849. Un long voyage en Orient, qui dura d'octobre 1849 à juillet 1851, sert de séparation entre ces œuvres dites de jeunesse et les grands romans.

Les sujets de ces romans font succéder les regards rageurs sur le monde contemporain et les créations qui, à partir de la documentation amassée, laissent flamber l'imagination : *Madame Bovary* est suivie de *Salammbô* (1862), *L'Éducation sentimentale* de *La Tentation de saint Antoine* (1874) et de *Trois Contes* (1877). L'alternance se fût prolongée si une congestion cérébrale n'eût arrêté Flaubert au dernier chapitre de *Bouvard et Pécuchet*. Peu d'existences présentent une telle unité dans l'organisation, le mode de travail et l'inspiration. Celui qui annonçait, à neuf ans : « (...) il y a une dame qui vient chez papa et qui nous conte toujours des bêtises, je les écrirai », est mort au moment où ses « deux bonshommes » allaient se mettre à recopier le relevé de sottises qu'il leur préparait depuis trente ans.

C'est associé à celui de *Madame Bovary* que le nom de Gustave Flaubert apparut pour la première fois sur une couverture : d'abord sur celle de la *Revue de Paris* à l'automne de 1856, puis sur celle des deux volumes de l'édition originale. Entre ces deux publications un procès pour « offenses à la morale publique et à la religion » avait indigné l'auteur, et attiré l'attention sur ce roman où, sous prétexte de leçons de piano, la femme ennuyée d'un médecin de campagne bonnasse faisait, tous les jeudis, siffler dans une chambre d'hôtel de Rouen le lacet mince de son corset. L'auteur fut acquitté, et le livre tiré à six mille six cents exemplaires, avec un supplément de cinquante exemplaires sur vélin, en un seul volume. On retira en 1857 une deuxième, puis une troisième édition. La première se reconnaît à l'orthographe fautive du nom de Senar*t* (pour Senard) dans la dédicace.

Pour la première fois un récit romanesque et bourgeois visait à être une œuvre d'art dans chacune de ses phrases. C'était l'effet de plus de deux mille pages de scénarios et de brouillons. L'héroïne a donné son nom à son ennui : le *bovarysme*, ou le désir que les choses d'une vie soient autrement qu'elles ne sont.

On gardait de Flaubert l'image de l'auteur provocant de *Madame Bovary* et de *Salammbô*. Lorsque parurent les deux volumes in-8° de *L'Éducation sentimentale* — tirée à trois mille exemplaires, avec en plus vingt-cinq exemplaires sur Hollande —, la critique ironisa sur ce héros médiocre et ce roman où il ne se passait rien. Apparemment il n'est en effet que l'histoire d'un jeune homme dont le Temps et la faiblesse dissolvent les rêves, entre 1840 et 1868. Cette destinée est par endroits celle de Flaubert, mais aussi « l'histoire morale » de sa génération, — histoire façonnée par l'époque et par des hasards sans Providence, où l'amour, l'amitié, la politique, l'esthétique naufragent sans grandeur dans l'égoïsme, les mensonges de chaque jour et les idées reçues de tous étages. Mais Flaubert énonçait la platitude avec fermeté. Et ce récit dépouillé où « l'éternelle misère de tout » ressort de la juxtaposition même des phrases et des alinéas, est devenu au XX[e] siècle, grâce à quelques lecteurs célèbres, le modèle inimitable de romans sans héros.

GUY SAGNES

Madame Bovary *— mœurs de province — par Gustave Flaubert. Paris, Michel Lévy frères, libraires-éditeurs, rue Vivienne, 2 bis, 1857. 2 vol. à pagination continue, « format grand in-18 à 1 franc » : (2) ff., p. 1-232, (1) f. ; et (3) ff., p. 233-490, (1) f. B.N., Impr., Rés. Smith-Lesouëf 8265 (ex. sur vélin fort, relié en un vol., dédicacé à Paul de Saint-Victor : « Hommage de la meilleure amitié et de la plus profonde sympathie, Gve Flaubert »).*
L'Éducation sentimentale *— histoire d'un jeune homme — par Gustave Flaubert. Paris, Michel Lévy frères, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis, et boulevard des Italiens, 15, à la Librairie nouvelle, 1870. [Mise en vente du 17 novembre 1869]. 2 vol. in-8° : (2) ff. - 427 p. ; (2) ff. - 331 p. (On rencontre beaucoup d'ex. dont le t. II porte la mention : deuxième édition). B.N., Impr., Rés. p. Y². 2435-2436.*
Brouillons autographes. 2504 feuillets utilisés recto-verso reliés en 12 vol., témoins du travail acharné de Flaubert pour la rédaction de son roman. B.N., Mss, n. a. fr. 17599-17611.

278

SOPHIE ROSTOPCHINE

COMTESSE DE SÉGUR

(1799-1874)

Les Malheurs de Sophie
1859

Née à Saint-Pétersbourg en 1799, d'un père conseiller influent des tsars Paul I[er] et Alexandre I[er] et responsable, dit-on, de la décision d'incendier Moscou occupée par Napoléon, Sophie Rostopchine, dont la famille séjourne en France sous la Restauration, épouse en 1819 Eugène de Ségur — famille illustre, beau, volage et sans le sou. Elle élève sept enfants plus un neveu, préférant le calme de sa propriété des Nouettes en Normandie — cadeau de son père — aux mondanités de Paris. À 58 ans elle fait son entrée en littérature avec les *Nouveaux Contes de Fées*, composés pour ses petites-filles Camille et Madeleine de Malaret. Lorsqu'en 1870 elle renonce à l'écriture, elle a livré à son éditeur Hachette trois volumes dialogués d'histoire religieuse, un opuscule sur *La Santé des enfants*, et vingt récits qui ont fait, sous la célèbre couverture de percaline rouge aux motifs dorés, la fortune de la Bibliothèque Rose. Tant qu'il fut possible d'additionner les tirages, *les Malheurs de Sophie* furent toujours en tête des ouvrages de la bonne Comtesse.

Sophie de Réan, quatre ans, en butte à l'éducation stricte d'une mère austère, découvre le monde et se livre avec enthousiasme à toutes sortes d'expériences. L'auteur l'avoue d'entrée, cette Sophie-là c'est elle, « le petit bouffon » comme la surnommait son père : les « scénettes » alertes qui composent l'œuvre adaptent des épisodes de son enfance russe. Pour la première fois, tranchant sur une littérature enfantine assez compassée, une héroïne constate : « c'est si ennuyeux d'obéir ! » Et la morale pour triompher s'aide, comme dans la vie, de châtiments dosés — du regard sévère... au fouet — plus que de discours.

Pour conserver le ton juste qui plaît à son public, la Comtesse de Ségur disposera, tout au long de sa carrière d'écrivain, du comité de lecture constitué par ses petits-enfants, dédicataires successifs de ses livres. Au fur et à mesure qu'ils grandiront, l'intrigue prendra plus de consistance, et le témoignage social sur le

278

Second Empire, décor de sa comédie humaine, s'élargira. Mais les récits n'y perdront jamais leur pouvoir de faire rire et d'émouvoir.

Horace Castelli (1825-1889) signe ici ses premières illustrations pour la Comtesse de Ségur. Il sera son dessinateur favori et collaborera à sept autres volumes dont *Les Mémoires d'un Âne* et *Un bon petit diable*. Les plus jolies interprétations en couleurs, comme celles de Pierre Brissaud (1923), de Jacques Touchet et de Marie-Madeleine Franc-Nohain (1930) ou de Pécoud (1933), n'ont pas détrôné le trait simple et malicieux de Castelli, qui fait à jamais corps avec les aventures de Sophie. La fille d'Henriette de Ségur, Élisabeth Fresneau (1851-1944), à qui sont dédiés *Les Malheurs de Sophie*, devait donner à sa grand-mère son ultime joie. Alors que Camille de Malaret, la petite-fille préférée, subissait les avanies d'un mariage raté et d'une séparation, Élisabeth, en 1871, se conformant au destin tracé pour Geneviève Dormère dans *Après la pluie le beau temps* écrit deux ans plus tôt, épousait Jean de Moussac, zouave de Charrette. Ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants.

FRANÇOIS LABADENS

Les Malheurs de Sophie *par Mme la Comtesse de Ségur née Rostopchine. Ouvrage illustré de 48 vignettes par Horace Castelli. Paris Librairie de L. Hachette et Cie rue Pierre-Sarrazin, N° 14. 1859. In-12, VI-316 p. [plus catalogue des Publications de Ch. Lahure et Cie, 4 p. ; couverture rose: Bibliothèque rose illustrée. Prix: 2 francs, cachet dépôt légal 1858]. B.N., Impr. Y². 68116.*

LES

MALHEURS DE SOPHIE.

I

LA POUPÉE DE CIRE.

« Ma bonne, ma bonne, dit un jour Sophie en accourant dans sa chambre, venez vite ouvrir une caisse que papa m'a envoyée de Paris ; je crois que c'est une poupée de cire, car il m'en a promis une.

279

HENRI SAINTE-CLAIRE-DEVILLE

(1824-1881)

De l'Aluminium

1859

Henri Sainte-Claire-Deville vint au monde le 11 mars 1811 aux Antilles, à Saint-Thomas, alors possession danoise.

Il s'installe à Paris en 1824, et après avoir effectué sa scolarité à l'institution Sainte-Barbe, choisit les études de médecine. Passionné de chimie, il est reçu en 1841 docteur ès sciences physiques pour ses travaux sur l'essence térébenthine.

Il se marie le 29 juin 1842 avec Françoise Cécile Girod, fille du député de l'Ain, et est chargé en 1844 d'organiser la Faculté des sciences de Besançon où il est nommé successivement professeur de chimie et doyen.

Les travaux de Sainte-Claire-Deville ont porté principalement sur les essences, les résines, l'acide nitrique, le silicium, et surtout l'aluminium.

Déjà au XVIIIe siècle Guyton de Morveau avait essayé sans succès d'isoler l'aluminium. En 1824 Hans Christian Oersted isole l'aluminium, mais c'est indiscutablement en 1827 que Friedrich Wohler obtient de la poudre d'aluminium.

Sainte-Claire-Deville pressent l'importance de ce nouveau métal, et va essayer de le produire d'une manière industrielle. Avec l'aide financière de Napoléon III, Sainte-Claire-Deville entreprend des expériences dans une usine de Javel. Le 18 juin 1855, J.-B. Dumas présente à l'Académie des sciences le premier lingot d'aluminium produit dans l'usine de Javel. En 1859, la fabrication est confiée à Henri Merle qui commence à produire de l'aluminium à Salindres. La société Henri Merle deviendra plus tard Péchiney. En 1861 la production d'aluminium était de 724 kg, elle était de trois tonnes en 1882. Aujourd'hui la production mondiale excède 18 millions de T.

En 1861 Sainte-Claire-Deville est élu à l'Académie des sciences. Il joue un rôle important dans les progrès de la minéralogie et dans les méthodes de cristallisation, il étudie les pétroles et les huiles minérales. C'est encore Sainte-Claire-Deville qui participe à la réalisation du mètre étalon en platine irridié. Grand expérimentateur, fondateur de la mécanique chimique, Henri Sainte-Claire-Deville s'éteint en 1881. Son oraison funèbre est prononcée par Louis Pasteur.

De l'Aluminium a été écrit en 1859. Ce livre traite notamment des propriétés physiques et chimiques de l'aluminium, de sa préparation, des méthodes d'extraction et des applications industrielles de ce métal.

PHILIPPE ZOUMMEROFF

De l'Aluminium. *Ses propriétés, sa fabrication et ses applications, par M. Hi. Sainte-Claire-Deville, officier de la Légion d'honneur, maître de conférences à l'École normale, membre correspondant à l'Académie royale des sciences de Göttingen, membre honoraire de l'Institution royale de Londres, de la Société de Physique de Genève, etc. Paris, Mallet-Bachelier, imprimeur-libraire du Bureau des Longitudes, de l'École impériale polytechnique, Quai des Augustins, 55. 1859. In-8°, X-176 p., planche dépl. B.N., Impr., V. 52257.*

280

MARCELLIN BERTHELOT

(1827-1907)

Chimie organique fondée sur la synthèse

1860

Fils d'un modeste médecin, Marcellin Berthelot naît à Paris le 25 octobre 1827. Poursuivant de brillantes études au Lycée Henri IV (il obtient le Prix d'honneur de philosophie au concours général, en 1846), il se lie d'une étroite amitié avec Ernest Renan. Ils se sont rencontrés dans une petite pension de la rue des Deux Églises (maintenant rue Saint-Jacques) où ils occupent deux chambres voisines. « Nos ardeurs d'apprendre étaient égales. Nous mîmes en commun tout ce que nous savions » (Ernest Renan).

Également doué pour les lettres et les sciences, Marcellin Berthelot se tourne vers les sciences et s'initie à la chimie dans le laboratoire de Pelouze. Préparateur de Balard au Collège de France, professeur de chimie organique à l'École de pharmacie

(chaire créée pour lui), puis au Collège de France (chaire également créée pour lui), il sera membre de l'Académie de médecine, inspecteur général de l'Enseignement supérieur, sénateur inamovible, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, membre de l'Académie française, ainsi que de presque toutes les académies scientifiques étrangères...

Sans doute est-ce à la synthèse chimique (soit la combinaison des quatre éléments: carbone, hydrogène, oxygène, azote) dont il a fixé les bases et dont il a révélé les immenses possibilités futures, qu'il doit la plus grande part de l'audience et de l'autorité qui lui ont permis de s'imposer très jeune au monde savant: Berthelot a 32 ans lorsqu'il publie la *Chimie organique fondée sur la synthèse*, 34 ans lorsqu'il réalise en laboratoire la synthèse de l'acétylène. Cette synthèse aura une immense portée, tout de suite reconnue, scientifique et philosophique. Par un procédé simple, Berthelot fixe les bases d'une chimie appelée à des développements presque illimités. « La préparation synthétique de l'acétylène, dans l'œuf électrique, constitue l'une des plus célèbres expériences de toute la chimie » (R. Massain). « Il faut bien l'avouer, vous n'avez pas encore fait un brin d'herbe. Mais vous pouvez reproduire la substance dont l'herbe est faite » (Jules Lemaître).

Dès ce moment est définitivement anéantie la vieille croyance en une « force vitale » qui n'avait rien de scientifique.

Berthelot quittera son laboratoire à deux reprises, pour prendre le Ministère de l'Éducation publique sous René Goblet, puis celui des Affaires étrangères sous Léon Bourgeois. Mais ces absences sont courtes et il retrouve bientôt le Collège de France, dont l'Administrateur est son ami Renan. Il conservera sa chaire au Collège de France pendant plus de quarante ans, jusqu'à sa mort.

Il n'y a guère de domaines scientifiques que Marcellin Berthelot n'ait explorés, dans les quelque six cents mémoires qu'il a publiés, avec ses recherches sur l'histoire des sciences et l'alchimie, la thermochimie (dont il est un des fondateurs), la chimie végétale, la mécanique chimique, l'analyse des gaz, les méthodes de synthèse, les produits pharmaceutiques, les colorants, les explosifs...

À sa mort, le 19 mars 1907, la Nation, ne voulant pas séparer ceux que la mort avait unis d'une façon exemplaire, à quelques minutes d'intervalle, décide que Marcellin Berthelot sera enseveli au Panthéon, à côté de sa femme à laquelle il n'a pu survivre. Sophie Berthelot est la seule femme à qui ont été rendus ces honneurs suprêmes.

DANIEL LANGLOIS-BERTHELOT

Chimie organique fondée sur la synthèse, *par Marcellin Berthelot, professeur de chimie organique à l'École de pharmacie, 1860. Paris, Mallet-Bachelier, imprimeur-libraire du Bureau des Longitudes, de l'École impériale polytechnique, Quai des Augustins, 55. 1860. 2 vol. in-8°,* CLVIII-*[1f. n. ch.] - 508 et 842 p. B.N., Impr. R. 16675-16676.*

281

JACQUES-CHARLES BRUNET

(1780-1867)

Manuel du libraire et de l'amateur de livres

1860-1865

Fils de libraire, Jacques-Charles Brunet est né à Paris en 1780. Lors de la dispersion de la bibliothèque du maréchal de Soubise, il assiste dès l'âge de neuf ans à sa première vente publique, bientôt interrompue par l'ouverture des États généraux.

Sous le Second Empire, c'est-à-dire trois quarts de siècle plus tard, il en est à surveiller l'impression de la cinquième édition du *Manuel*, s'ingéniant à porter les ultimes corrections, bien que frappé de cécité.

Il aura voué sa vie entière de célibataire endurci à la connaissance du livre ancien dans ses plus minutieux détails.

Labeur opiniâtre, bien souvent ingrat, quand on doit scruter par le menu plus de 45 000 ouvrages rares et précieux. De surcroît, l'examen de chacune des éditions implique parfois une collation fondée sur plusieurs exemplaires qu'il importait d'exhumer. Quoi de plus vertigineux que cette multitude confrontée...?

Sous la Restauration, ce bon bourgeois à la Daumier renonce au commerce de la librairie. Il aspire à couler des jours paisibles pour remanier et augmenter sans cesse le *Manuel* qui avait établi (dès la première édition de 1810) sa réputation et sa fortune. De fait, c'est en bibliographe professionnel qu'il va tirer avantage de l'océan livresque. Témoin attentif de tous les bouleversements, il s'applique à exploiter cette formidable lame de fond qui devait submerger Paris (il faudra quarante ans pour la résorber): ce sont les dépouilles opimes de la Révolution — tantôt des bibliothèques opulentes jetées à la rue, tantôt des livres jamais vus; livrés à l'encan, bradés au prix du papier, confiés tant bien que mal aux dépôts publics.

Il n'en retiendra que l'écume, la quintessence en quelque sorte, dorée sur tranches comme il se doit. Car il s'agit pour lui d'identifier les seules éditions dignes d'être convoitées. Mais encore? Des critères incertains ont bien été élaborés par la pratique bibliophilique ou par la tradition érudite. Toutefois, il devra trancher, assumer des jugements de valeur, codifier le petit monde du livre, se jouer des foucades et des superstitions. Il opte pour le point de vue de Sirius: seront reçus tous les livres, pour peu qu'ils fussent « rares, précieux, singuliers, estimés... » Le cortège des épithètes restrictives suppose une assurance à toute épreuve.

C'est dire combien l'entreprise est inouïe. N'est-elle pas censée embrasser une production œcuménique de quatre siècles, toutes disciplines confondues?

On reste stupéfait par l'autorité et par la sûreté de son jugement. Conjonction peu commune du savoir et du goût, sans dogmatisme aucun. Au fond, ce livre des livres répondait à trois exigences fort distinctes. Il convenait, en effet, de recourir à la triple démarche, du libraire qu'il avait été, du bibliophile qu'il fut toute sa vie durant (avec une prédilection pour les reliures de choix), du bibliographe et du lettré dont il reste le parangon.

Ce monument d'érudition recèle encore à nos yeux un charme plus subtil. Celui qui émane des notices disposées sur deux colonnes, composées en un caractère minuscule, fin à l'extrême — sans jamais sacrifier à l'élégance ou à la lisibilité. Perfection formelle et tour de force typographique que ces 5 500 pages mises en œuvre par Ambroise Firmin Didot.

En matière de bibliographie chacun apporte sa pierre à l'édifice. On ne peut passer sous silence l'œuvre de trois devanciers qui font figure de jalons. La Croix du Maine (1584) et A. Du Verdier (1585) sont les deux premiers en date de nos bibliographes nationaux; réunis tous deux au XVIII[e] siècle sous le titre de: *Bibliothèques françoises* (1772-1773). Le troisième, bibliothécaire du Cardinal Mazarin, est Gabriel Naudé dont on retiendra l'*Advis pour dresser une bibliothèque* (1627), et surtout *La Bibliographie politique* (1633 et 1642): c'est par ce titre que le terme « bibliographie » entre dans la langue française avec son sens actuel.

Enfin Brunet vint... Nul disciple, pas de successeurs. En revanche, il est l'oracle toujours consulté ; il a ses dévots. Maintes fois pillé, contrefait, réimprimé, le *Manuel* clôt avec l'éclat l'ère des grandes bibliographies universelles, lesquelles ne seront plus, ultérieurement, que nationales ou thématiques.

JACQUES T. QUENTIN

Manuel du libraire et de l'amateur de livres *contenant 1° un nouveau dictionnaire bibliographique Dans lequel sont décrits les Livres rares, précieux, singuliers, et aussi les ouvrages les plus estimés en tout genre, qui ont paru tant dans les langues anciennes que dans les principales langues modernes, depuis l'origine de l'imprimerie jusqu'à nos jours ; avec l'histoire des différentes éditions qui en ont été faites ; des renseignements nécessaires pour reconnaître les contrefaçons, et collationner les anciens livres. On y a joint une concordance des prix auxquels une partie de ces objets ont été portés dans les ventes publiques faites en France, en Angleterre et ailleurs, depuis près d'un siècle, ainsi que l'appréciation approximative des livres anciens qui se rencontrent fréquemment dans le commerce ; 2° une table en forme de catalogue raisonné Où sont classés, selon l'ordre des matières, tous les ouvrages portés dans le Dictionnaire, et un grand nombre d'autres ouvrages utiles, mais d'un prix ordinaire, qui n'ont pas dû être placés au rang des livres ou rares ou précieux ; Par Jacques-Charles Brunet Chevalier de la Légion d'honneur. Cinquième édition originale entièrement refondue et augmentée d'un tiers par l'auteur. Paris, Librairie de Firmin Didot frères, fils et Cie, 1860-1865. 6 vol. in-8°, sur deux colonnes, de 5540 p. B.N., Impr., Rés. p. Q. 43.*

282

ANTOINE-AUGUSTIN COURNOT
(1801-1877)
Traité de l'enchaînement des idées fondamentales
1861

Né le 28 août 1801 à Gray, A.-A. Cournot entre à l'École normale supérieure en 1821. Licencié en sciences et droit, il soutient en 1829 une thèse de mathématiques, puis enseigne la mécanique et l'analyse à Lyon, de 1834 à 1835. Recteur de l'Académie de Grenoble de 1835 à 1838, inspecteur général de mathématiques de 1838 à 1854, puis recteur de l'Académie de Dijon jusqu'en 1862, il meurt en 1877.

Outre des travaux scientifiques importants dans le domaine de la théorie des probabilités et de l'économie politique, Cournot laisse derrière lui une œuvre philosophique dont le *Traité* est un exemple essentiel.

On y découvre le souci de démêler ce que la philosophie a mêlé au nom d'une confusion regrettable particulièrement manifeste chez les idéologues français, mais aussi dans les grands systèmes « digestifs » de l'idéalisme allemand : l'ordre logique a été pris pour la raison des choses, et confondue ainsi la série symbolique de nos idées agencée selon la fantaisie subjective ou des exigences artificielles avec l'ordre réel découvert par la saine *critique* philosophique. L'objectif de Cournot est de reprendre les réseaux tissés par les diverses sciences et la trame des faits historiques pour les soustraire à d'artificieuses constructions et les rendre à un ordre propre, règne du *hasard* universel légalisé et maîtrisé.

Le *Traité* a son écriture propre. Comme Leibniz, Cournot aime les chapitres avec sections numérotées : ce procédé permet d'incessants renvois qui donnent à l'exposition plane l'aspect d'un solide où mille fils s'entrecroisent selon un réseau aussi complexe que l'inépuisable réalité. Comme Leibniz encore, Cournot est *érudit*, sans être cuistre : il aime à mobiliser les sources de connaissance contemporaines ou anciennes les plus étrangères pour les rapprocher de manière inattendue : linguistique, histoire, économie, droit se rencontrent avec mathématiques ou physique selon une construction toujours voulue, quoiqu'échappant à l'arbitraire, comme le veut l'Ordre universel.

Cette manière de philosopher le rapproche de Comte avec lequel Ravaisson l'avait malheureusement confondu. Pourtant Cournot n'est pas un positiviste : Comte superpose, là où Cournot fait apparaître des *enchevêtrements*, qu'il faut démêler, mais aussi bien respecter. Ainsi dans le titre du *Traité*, l'*enchaînement* des idées fondamentales n'est pas leur soumission à un moule extérieur, mais la découverte de leurs articulations rationnelles : elles sont enchaînées par une raison objective, non pas par un artifice extérieur.

JEAN-PIERRE OSIER

Traité de l'enchaînement des idées fondamentales dans les sciences et dans l'histoire *par M. Cournot ancien inspecteur général des études, recteur de l'Académie de Dijon.* [épigraphe :] *Filosofia, mi disse, a chi l'attende / Nota non pure in una sola parte / Come Natura lo suo corso prende. Dante,* Inf., *c. XI. Tome premier [-second]. Paris, Librairie de L. Hachette et Cie Rue Pierre-Sarrazin, 14 (Près de l'École de Médecine). 1861. 2 vol. in-8° : f.t. et t., IX (préface), 1 f. n. ch. (Avis essentiel), 503 p. ; f.t. et t., 484 p. B.N., Impr., R. 32529-32530.*

283

PIERRE-PAUL BROCA
(1824-1880)
Remarques sur le siège de la faculté du langage articulé
1861

« Quarante années d'un travail sans trêve, quarante années de dignité, de générosité, de patriotisme élevé, de dévouement à toutes les nobles causes, voilà la vie de Broca. » Bien que décerné par un de ses confrères, ce jugement enthousiaste sur la vie de Broca ne relève pas de la pure flatterie. À l'instar de beaucoup de savants et de chercheurs du XIXe siècle, la vie de Broca (on pense aussi à celle de Littré) est une vie austère, « effrayante de travail », que seule la mort vient interrompre.

Fils d'un chirurgien de l'Empire, de famille protestante (sa mère était fille de pasteur), Pierre-Paul Broca renonça à Polytechnique pour répondre au désir de son père, qui voulait le voir lui succéder. Originaire de la Gironde, c'est cependant à Paris qu'il choisit de faire des études médicales. Sa carrière est rapide. Élu à l'Académie de Médecine en 1866, il est nommé Professeur de pathologie externe en 1867, puis de clinique chirurgicale en 1868.

Très bon helléniste, parlant anglais, comprenant l'allemand et l'italien, très bon dessinateur, grand amateur de musique, excellent écrivain, Broca mériterait aujourd'hui l'étiquette de surdoué. Sa vie se partageait entre l'hôpital le matin, les examens, les conseils, les commissions, les recherches de laboratoire l'après-midi. Le soir jusqu'à minuit était réservé aux travaux personnels et à la correspondance.

En médecine, il excella dans toutes les branches du savoir médical. Anatomiste (il fit plus de 250 communications sur les sujets les plus divers), neurologiste (on lui doit à la fois d'avoir éclairé la morphologie externe du cerveau et d'avoir montré que les différentes zones cérébrales avaient un rôle fonctionnel différent), chirurgien anatomo-clinicien convaincu (il fut un des chefs de file de la nouvelle école chirurgicale qui, dans les années 1850, intégra l'histologie à la pathologie et à la clinique chirurgicale française), bio-

logiste, anthropologiste (il fonda en 1859 la Société d'Anthropologie de Paris, en 1872 la *Revue d'Anthropologie*, et en 1876 l'École d'Anthropologie), il est partout, et parmi les meilleurs. Créateur de l'anthropologie française, et pionnier de cette discipline, il lui assura une place de premier plan et un haut niveau scientifique. Sympathisant de la Révolution de 1848, à laquelle il avait participé, il ne cessa de s'intéresser à la vie politique. Après la guerre de 1870, Broca s'attacha passionnément au relèvement de la France, sous l'angle du progrès scientifique. Il fut un des fondateurs de l'Association française pour l'Avancement des Sciences. En 1880, lorsque le Sénat décida de nommer des personnalités intellectuelles et scientifiques membres inamovibles, la réputation européenne de Broca le désigna sans hésitation. Ce fut une des plus grandes joies de sa vie. Il affirmait en effet, le 19 février 1880 : « Si j'étais superstitieux, je croirais qu'un grand malheur me menace, car je n'ai jamais été aussi heureux. » Six mois après, il était mort, emporté en quelques heures le 8 juillet par une crise d'angine de poitrine.

Bien qu'auteur de deux ouvrages qui sont parmi les plus importants de la littérature médicale du XIXe siècle : *Des Anévrismes et de leur traitement* (1856) et *Traité des Tumeurs* (1866-1869, 2 vol.), Broca est surtout connu pour sa retentissante communication faite en 1861 à la Société Anatomique : « Remarques sur le siège de la faculté du langage articulé, suivies d'une observation d'aphémie (perte de la parole). » Il la compléta la même année par une nouvelle communication intitulée « Nouvelle observation d'aphémie produite par une lésion de la moitié postérieure des deuxième et troisième circonvolutions frontales gauches ».

À partir de ces deux observations de vieillards morts dans son service à la Salpétrière et atteints de troubles anarthriques (trouble du langage consistant uniquement dans l'impossibilité d'articuler les sons ; le malade atteint d'anarthrie comprend ce qu'on dit, peut lire mais ne peut prononcer le mot qu'il lit), Broca put affirmer la spécificité de la troisième circonvolution frontale dans la production du langage articulé, circonvolution qu'à partir de 1868 on appellera circonvolution de Broca. La découverte de Broca fait de lui un des fondateurs de la neurologie et de la neuro-chirurgie modernes.

En effet, jusqu'à Broca, la science du langage n'était que confusion. En montrant que la troisième circonvolution cérébrale, ignorée avant lui, était le siège du langage articulé, et bien que les recherches actuelles remettent en cause des localisations trop absolues, Broca est à l'origine de l'idée très féconde que les différentes zones cérébrales ont une signification fonctionnelle différente. Ce que niaient tous les physiologistes de son époque, dont Pierre Flourens (1794-1867), et qui a rendu possible le diagnostic topographique et l'ablation des tumeurs cérébrales. C'est ainsi qu'il fut le premier à opérer un abcès du cerveau, diagnostiqué grâce à sa théorie des localisations, et à rendre ainsi la parole à un aphasique.

Notons que c'est à Broca que l'on doit ce terme nouveau d'*aphémie* que Trousseau (1801-1867) transforma en *aphasie* en 1864.

Marie-José Imbault-Huart

« Remarques sur le siège de la faculté du langage articulé, suivies d'une observation d'aphémie (perte de la parole) », Bulletins de la Société Anatomique de Paris, *XXXVIe Année, 1861, 2e Série, Tome VI, Paris, Victor Masson et fils, 1861, p. 330-357 [voir aussi p. 398-407]. B.N., Impr. 8°T^46^.74.*

284

Henry Dunant
(1828-1910)
Un Souvenir de Solferino
1862

En 1862 paraissait à Genève *Un Souvenir de Solferino*, plaquette imprimée avec soin par Guillaume Fick, aux dépens de l'auteur.

Homme d'affaire issu de la bonne société genevoise, Henry Dunant était un représentant de cette philanthropie protestante imbue de piétisme, très active dans les mouvements humanitaristes de ce milieu du XIXe siècle.

Il se trouvait à Solferino lors de la violente bataille du 24 juin 1859, mettant aux prises troupes franco-sardes et autrichiennes.

Inspiré de ces événements, le livre fut imprimé en novembre 1862, tiré à 1600 exemplaires dont seuls 400 furent distribués. Ils constituent l'édition originale et portent, sur la page de titre, la mention *Ne se vend pas*.

L'intérêt suscité par l'ouvrage décida Dunant, en décembre de la même année, à faire relier 1 000 autres exemplaires dotés d'une nouvelle page de titre indiquant « deuxième édition ». En tout, sept éditions en français paraîtront du vivant de l'auteur.

Un Souvenir de Solferino évoque le désarroi, les souffrances atroces et la lente agonie des soldats blessés lors des affrontements de juin 1859 soulignant l'insuffisance de l'organisation sanitaire des différentes armées. Le récit se termine par un appel à la création de « Sociétés de secours pour les blessés » à caractère non seulement permanent mais fondées « sur quelque principe *international*, conventionnel et sacré ».

L'idée du Genevois n'était pas nouvelle : à partir de la deuxième moitié du XVIIIe siècle, plusieurs tentatives sont entreprises pour « neutraliser » les blessés et les hôpitaux militaires. Les chirurgiens de guerre, en particulier, plaident pour améliorer le sort de ces infortunés. Parmi les français, Pierre-François Percy (1754-1825), véritable précurseur, avait rédigé en 1800 une convention, fixant l'inviolabilité des hôpitaux et le respect des blessés, mais celle-ci ne fut pas adoptée. À la même époque, Dominique Larrey (1766-1842), auteur des *Mémoires de chirurgie militaire et campagnes* (1812-1817, 4 vol.), surnommé la « Providence du soldat », réorganisait la chirurgie militaire française et prodiguait ses soins à tous les blessés quel que fût leur camp.

Toutefois l'originalité de Dunant résidait dans l'universalité qu'il entendait donner à l'organisation de secours, laquelle devait trouver à Genève le terrain idéal de sa réalisation.

Sa modeste plaquette inspira l'organisation des deux conférences, en octobre 1863 et en août 1864, où fut signée la *Convention de Genève*, acte de naissance de la *Croix Rouge Internationale*.

Financier malchanceux, Henry Dunant dut quitter Genève en 1867. Redécouvert en 1895, le premier en date des prix Nobel de la paix lui fut décerné en 1901.

Un Souvenir de Solferino demeure le manifeste du principe humanitaire que ce grand visionnaire avait incarné.

Alessandra Torriani

Un Souvenir de Solferino *par J. Henry Dunant. Ne se vend pas. Genève, Imprimerie Jules-Guillaume Fick, 1862. Tous droits de reproduction et de traduction réservés. In-8° de (2)ff., un plan, 115 p. B.N., Impr., Rés. Lh^5^. 983.*

285

Ernest Renan

(1823-1892)

Vie de Jésus

1863

On rappellera en quelques lignes la biographie d'un écrivain et d'un savant qui se disait « né romantique »: c'était à Tréguier; fils d'un modeste capitaine de barque au cabotage disparu en mer en 1828. Enfance pieuse et pauvre en Bretagne, bon élève; petit séminaire à Paris, séminaire à Issy, puis à Saint-Sulpice, tout cela a été conté dans les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* (1883). Il quitte le séminaire, en bons termes avec les professeurs, en 1845, passe l'agrégation de philosophie (1848), va en mission en Italie (1850), travaille — peu — au Département des manuscrits de la Bibliothèque nationale (1851-1864), se marie (1856), publie beaucoup, obtient une mission archéologique en Phénicie (1861). Il fouille, visite la Palestine, commence la rédaction de la *Vie de Jésus*; sa sœur Henriette meurt à Amschit, près de Byblos (1860). Rentré en France, nommé professeur au Collège de France, il fait sa leçon inaugurale le 22 février 1862, où il évoque « Jésus, homme incomparable, si grand que je ne voudrais point contredire ceux qui l'appellent Dieu ». Dès le 26 février, par arrêté du ministre de l'Instruction publique, son cours est suspendu sous prétexte qu'il a exposé des doctrines injurieuses à la foi chrétienne et de nature à produire de dangereuses agitations. Il publie la *Vie de Jésus*; immense succès et protestations. Nouveau voyage en Orient (1864-1865), suite de l'*Histoire des origines du christianisme*. La République le réintègre dans sa chaire au Collège de France (17 novembre 1870); Académie française (1878); nombreux livres d'histoire religieuse, de philosophie et de littérature; administrateur du Collège de France (1883) où il meurt le 2 octobre 1892.

Œuvre d'art et de science, la *Vie de Jésus* a soulevé des tempêtes dans un pays où les études bibliques étaient en retard par rapport à la science de Tübingen et d'Heidelberg que Renan n'a cessé d'admirer. La *Vie de Jésus*, de David-Frédéric Strauss (1808-1874), le célèbre mythologue de Tübigen, publiée en 1835 et traduite par Littré dès 1838, avait fait scandale des deux côtés du Rhin. Renan était beaucoup plus respectueux de la tradition. Ses écrits de jeunesse sont pleins d'effusions sur la personne de Jésus, effusions ressenties pendant toute sa vie, le retenant de céder à une interprétation mythique et à un rationalisme dénigrant. La phrase citée plus haut sur l'« homme incomparable » était déjà en germe dans son étude sur les *Historiens critiques de Jésus* (1848). Cette conception d'un Christ romantique, philosophe incomparable, avait été renforcée par le séjour au Liban et en Galilée où il avait trouvé dans la nature et les gens « un cinquième évangile » comblant les insuffisances de la documentation historique pour atteindre la personnalité historique de Jésus. L'imagination du poète-écrivain a fait de son livre une œuvre d'art qui survit aux critiques des historiens plus radicaux qui l'ont suivi.

Roger Pierrot

— Vie de Jésus *par Ernest Renan. Paris, Michel Lévy, 1863. In-8°, (2)ff., LIX-462 p., (1)f. 1re édition mise en vente le 22 mai 1863. La 12e édition est de 1864. Pour ces douze éditions, Renan, en novembre 1864, a touché 107500F de droits d'auteur, soit environ 3 millions de francs actuels. Le tirage, avec les doubles-passes, a été de 72000 exemplaires, plus 96000 pour l'édition populaire sortie en 1864, soit 168000 exemplaires à la fin de 1864. B.N., Mss, n.a.f. 11451. (Ex. corrigé en vue de la seconde édition).*

— Vie de Jésus, *« manuscrit de Ghazir », cahiers rédigés au crayon à Ghazir dans le Haut Liban de juillet à septembre 1861 et interrompus à Amschit, le 16 septembre, par une fièvre paludéenne qui mit ses jours en danger et emporta sa sœur Henriette. La rédation fut achevée à son retour à Paris, à la fin d'octobre. B.N., Mss, n.a.f. 11448.*

286

Émile Littré

(1801-1881)

Dictionnaire de la langue française

1863-1877

Le Littré a depuis longtemps rejeté dans l'ombre, derrière sa réussite, son exceptionnelle fortune éditoriale et son statut quasi sacré de référence du bien-dire et du bien-écrire, un homme, Littré, qui même s'il n'avait pas publié son dictionnaire, méritait pleinement la reconnaissance: né à Paris en 1801, il entreprend en 1821, après une scolarité brillante et un intermède comme secrétaire du comte Pierre Daru, des études de médecine; mais il ne se fixe pas dans la carrière médicale et va se distinguer dans une variété d'activités proprement stupéfiante: le journalisme médical, puis le journalisme tout court; ses compétences linguistiques et médicales le désignent à partir de 1834 pour être l'éditeur et le traducteur d'Hippocrate; élu membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres en 1839, il entreprend une carrière de médiéviste, à travers notamment des articles toujours consultés dans l'*Histoire littéraire de la France* et le *Journal des savants*; la découverte du positivisme en 1840 en fait un vigoureux défenseur des idées d'Auguste Comte, dans son sillage d'abord, puis contre le maître dont il n'accepte pas la dérive religieuse; au point qu'ayant plus fait qu'Auguste Comte pour la propagation de la philosophie positive, il a longtemps passé pour le représentant le plus remarquable de cette école. Entre-temps ce républicain né aura participé activement aux journées de Juillet 1830, accompagné à travers son activité journalistique la Révolution de 1848 et il participera, comme député, puis sénateur, aux débuts de la Troisième République dont il a aussi été l'historien immédiat, et à ce titre un témoin capital, dans un de ses derniers écrits.

C'est à partir de 1841 que l'occupe le projet d'un dictionnaire « étymologique », mais il est nécessaire de préciser qu'il n'a jamais abandonné une activité au profit d'une autre et qu'il n'a jamais cessé d'être médecin, journaliste, homme politique, philosophe, médiéviste, historien, hélléniste, enfin et surtout lexicographe (il est aussi l'auteur avec Charles Robin d'un réputé — et contesté — *Dictionnaire de médecine*, paru en 1851).

Littré signe en 1846 avec Louis Hachette, un vieil ami, un contrat pour la rédaction de ce qui s'appelle encore *Dictionnaire étymologique, historique et grammatical de la langue française*. Les premiers feuillets sont mis à l'impression fin 1859; la première livraison du *Dictionnaire de la langue française* paraît en février 1863. Le dernier des quatre volumes in-4° paraît en 1872, suivi en 1877 d'un supplément qui enrichit plus, à vrai dire, le lexique que la langue. Avec ses quatre-vingt mille entrées, Littré a réalisé l'entreprise lexicographique la plus riche du XIXe siècle; il hérite certes d'une longue tradition française, mais il l'enrichit de son érudition encyclopédique et de la méthode que lui a donnée le positivisme; son dictionnaire marque la consécration des développements de la linguistique historique (Littré

s'était dans sa jeunesse initié au sanskrit — la grande affaire linguistique du XIXe siècle, aux origines des progrès de la discipline).

Mais si le *Littré* est neuf, et d'une nouveauté qui n'est pas près de s'épuiser, c'est par la rencontre de deux facteurs jusqu'alors jamais réunis, du moins à ce degré d'accomplissement : Littré se donne un but, fixer l'usage contemporain, et un moyen pour cela, multiplier les exemples littéraires choisis, et aux références toujours précises. Sur ce dernier point, on a pu, à tort, reprocher à Littré son choix qui puise essentiellement dans les XVIIe et XVIIIe siècles et les trente premières années du XIXe siècle, alors qu'il était dans son projet même de fonder l'usage contemporain sur des modèles distants et éprouvés, et non de justifier l'usage par lui-même.

Si aujourd'hui encore Littré est si constamment et paradoxalement invoqué comme modèle, c'est qu'il a réussi cet équilibre jamais retrouvé depuis, malgré les formidables progrès de la lexicographie, entre un discours très « préceptoral » et cette merveilleuse liberté laissée au lecteur, à l'élève de naviguer dans cet océan de sens, de citations, car le maître, partout présent, sait s'effacer derrière les mots.

RAYMOND JOSUÉ SECKEL

Dictionnaire de la langue française *contenant 1° pour la nomenclature : Tous les mots qui se trouvent dans le Dictionnaire de l'Académie française et tous les termes usuels des sciences, des arts, des métiers et de la vie pratique ; 2° pour la grammaire : la prononciation de chaque mot figurée et, quand il y a lieu, discutée ; l'examen des locutions, des idiotismes, des exceptions et, en certains cas, de l'orthographe actuelle, avec des remarques critiques sur les difficultés et les irrégularités de la langue ; 3° pour la signification des mots : les définitions ; les diverses acceptions rangées dans leur ordre logique, avec de nombreux exemples tirés des auteurs classiques et autres ; les synonymes principalement considérés dans leurs relations avec les définitions ; 4° pour la partie historique : une collection de phrases appartenant aux anciens écrivains depuis les premiers temps de la langue française jusqu'au seizième siècle et disposées dans l'ordre chronologique à la suite des mots auxquels elles se rapportent ; 5° pour l'étymologie : la détermination ou du moins la discussion de l'origine de chaque mot établie par la comparaison des mêmes formes dans le français, dans les patois et dans l'espagnol, l'italien et le provençal ou langue d'oc ; par É. Littré, de l'Institut (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres). Librairie de L. Hachette et Cie, Paris, 77, boulevard Saint-Germain. Londres, 18, King William street, Strand (W.C.). Leipzig, 15, Post strasse. 1863-1872, 4 vol. in-4° ; plus un volume de Supplément en 1877. B.N., Impr., Fol. X.196.*

287

ALFRED DE VIGNY
(1797-1863)
Les Destinées
1864

Né à Loches, en 1797, dans une famille de noblesse provinciale dont la Révolution avait ruiné les ambitions, Alfred de Vigny fut élevé dans le culte des valeurs de l'Ancien Régime. À la chute de l'Empire, il offrit donc son épée à la Restauration monarchique, en même temps qu'il consacrait sa plume à la Réforme littéraire. Si le poète-soldat fut bientôt déçu par la routine des garnisons, le militant-poète brilla sur tous les fronts de la bataille romantique : les *Poèmes antiques et modernes* (1826), *Cinq-Mars* (1826) et *Chatterton* (1835) démontrent qu'aucun genre ne lui est étranger.

Au lendemain de ces succès, accablé par le deuil de sa mère et par sa rupture avec Marie Dorval, accaparé par la maladie de son épouse et par d'interminables procès, Vigny quitta le devant de la scène littéraire. Laborieusement élu à l'Académie française en 1845, il s'entoura d'une cour de jeunes poètes qui l'admiraient et qu'il soutenait. Flatté par Napoléon III, il eût volontiers accepté de devenir son Éminence grise.

Cependant Vigny poursuivait l'élaboration de son œuvre, avec la conviction toujours plus ferme que seul le poète est en mesure d'affronter aussi bien l'aveuglement du siècle que le mystère de la religion pour donner un sens à la vie de ses semblables. Ainsi s'impose le « poème philosophique », seul moyen d'expression à la hauteur de cette tâche. De 1838 à sa mort, en 1863, Vigny se consacra à la réalisation de son « grand œuvre » : un testament poétique conçu comme un livre posthume et dont il ne révéla de son vivant que quelques fragments.

C'est en janvier 1864, quelques semaines après la mort de Vigny, que parut le recueil des *Destinées*, grâce aux soins du poète Louis Ratisbonne que Vigny avait lui-même désigné. Disposés dans un ordre très étudié, obéissant à une architecture mainte fois remaniée, les onze poèmes, d'ambition inégale, forment une véritable épopée de l'esprit humain.

Au cœur du recueil, *La Mort du loup*, sans doute le plus célèbre des poèmes de Vigny, est une profession de foi stoïcienne, inscrite dans un tableau admirable dont les éclairages saisissants ne sont pas sans évoquer les scènes de chasse de Delacroix. De part et d'autre de cette allégorie personnelle, Vigny a développé deux autres thèmes éminemment romantiques : la trahison de la femme dans *La Colère de Samson* et le vide du ciel dans *Le Mont des oliviers*. Pour ouvrir le recueil, outre le poème des *Destinées* qui lui donne son nom, *La Maison du berger* révèle en Vigny un précurseur de Camus : révolté contre l'indifférence de la nature, horrifié par l'inhumanité du progrès, le poète ne peut mettre sa confiance qu'en la pensée. Mais c'est là un véritable engagement : de *La Bouteille à la mer* à *L'Esprit pur*, la conclusion du recueil des *Destinées* montre la voie d'une poésie faite de vigilance et de lucidité, où seule l'exigence envers soi permet d'espérer le triomphe de la vérité — sur cette voie, on trouvera aussi bien Péguy que Mallarmé, René Char que Pierre Emmanuel.

LOÏC CHOTARD

Les Destinées *Poëmes philosophiques par le Cte Alfred de Vigny. Paris, Michel Lévy frères, libraires éditeurs, rue Vivienne, 2 bis, et boulevard des Italiens, 15, à la Librairie Nouvelle. MDCCCLXIV. In-8°, (3)ff., 191 p. et (2)ff. (en frontispice, portrait gravé de Vigny d'après une photographie d'Adam-Salomon). B.N., Impr., Rés. p. Ye. 1111.*

288

CLAUDE BERNARD
(1813-1878)
Introduction à l'étude de la médecine expérimentale
1865

Claude Bernard naquit à Saint-Julien, près de Villefranche-sur-Saône, en 1813, d'une famille de vignerons. Venu à Paris dans l'espoir d'y faire une carrière d'auteur de théâtre, il s'inscrivit à la Faculté de médecine pour y acquérir un gagne-pain plus sûr et y trouva, auprès de F. Magendie, sa vraie vocation : l'étude des fonctions vitales par la méthode expérimentale. Avant lui, cette méthode n'était utilisée que très peu en médecine et de manière non systématique. Elle permit à Bernard de découvrir des phénomènes vitaux chimiques et nerveux jusqu'alors insoupçonnés. En 1855, il succéda à Magendie au Collège de France et, par son enseignement, fonda la physiologie générale au sens moderne de ce terme.

L'*Introduction* (1865) a été conçue comme un simple préliminaire d'un grand ouvrage, jamais achevé. Concis et d'une clarté lumineuse, associant une aventure personnelle aux grandes questions philosophiques et scientifiques, ce livre marque un tournant dans l'histoire des sciences. Bernard y expose et dissèque le « raisonnement expérimental » et consacre les notions de milieu intérieur et de déterminisme biologique. Le découvreur des faits physiologiques y devient un maître à penser. L'*Introduction* « est pour nous ce que fut, pour le XVIIe et le XVIIIe siècles, le *Discours de la méthode* » (H. Bergson) ; c'est « un livre immortel, bréviaire de la probité scientifique, Bible de ceux qui ne veulent pas de Bible » (J. Rostand).

MIRKO D. GRMEK

Introduction à l'étude de la médecine expérimentale *par M. Claude Bernard, Membre de l'Institut de France (Académie des sciences) et de l'Académie impériale de médecine, Professeur de médecine au Collège de France, Professeur de physiologie générale à la Faculté des sciences. Membre de la Société royale de Londres, de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg et de l'Académie des sciences de Berlin. Paris, J.B. Baillière et fils, libraires de l'Académie impériale de médecine, Rue Hautefeuille, 19. Londres Hippolyte Baillière. Madrid C. Bailly-Baillière. New-York Baillière-Brothers. Leipzig, E. Jung-Treuttel, Querstrasse, 10.1865. Tous droits réservés. In-8°, 400 p., couv. impr. grise. B.N., Impr., Rés. p. T. 67.*

7e ~~Xe~~ Poëme Philosophique. 1

8

Le Mont des Oliviers.

I

Alors il était nuit et Jésus marchait seul
Vêtu de blanc ainsi qu'un mort de son linceul;
Les disciples dormaient au pied de la colline.
Parmi les oliviers qu'un vent sinistre incline
Jésus marche à grands pas en frissonnant comme eux;
Triste jusqu'à la mort, l'œil sombre et ténébreux
Le front baissé, croisant les deux bras sur sa robe
(1) Comme un voleur de nuit cachant ce qu'il dérobe;
Connaissant les rochers mieux qu'un sentier uni,
Il s'arrête en un lieu nommé : Gethsémani.
Il se courbe, à genoux, le front contre la terre,
Puis regarde le ciel en appelant : mon Père !
— Mais le ciel reste noir et Dieu ne répond pas.
Il se lève étonné, marche encore à grands pas,
Froissant les oliviers qui tremblent. ~~[illegible]~~ Froide et lente
découle de sa tête une sueur sanglante. ~~[illegible]~~,
Il recule ~~[illegible]~~, il descend, il crie avec effroi :
Ne pourriez-vous prier et veiller avec moi !
Mais un sommeil de mort accable les apôtres.
Pierre à la voix du maître est sourd comme les autres.



— Évang. de St Matthieu. C. XXVI. v. 36 &
St Luc — C. XXII. v. 39.
St Jean. C — 18 — v. 1.
St Marc — C — 14. v. 32. / 34.

— Le St Luc est le seul (v. 43) qui parle de l'ange qui fortifia J.C. —

(1) Veniam ad te tanquam fur (Apocalypse III — 3.)
Je viendrai à toi comme un voleur.

289

Pierre Larousse
(1817-1875)
Grand Dictionnaire universel du XIXᵉ siècle
1866-1876

Né à Toucy (Yonne) en 1817, où il est élève de l'école primaire puis instituteur, Pierre Larousse prend conscience qu'un enseignement efficace doit faire appel à l'intelligence et au raisonnement plus qu'à la mémoire. Passionné de lecture, boulimique de savoir, il se rend à Paris en 1840. Perpétuel étudiant, il suit pendant dix ans les cours publics du Collège de France et de la Sorbonne : il accumule et assimile une somme impressionnante de connaissances littéraires, scientifiques et linguistiques.

En 1851, il rencontre Augustin Boyer qui, par son esprit précis, son sens commercial, devient un précieux associé dans la fondation, en 1852, de la librairie classique qui porte leurs deux noms. À côté de nombreux ouvrages de grammaire destinés aux maîtres et aux élèves, de traités d'analyse et de versification, de revues pédagogiques, sont publiés : en 1856 le *Nouveau Dictionnaire de la langue française*, ancêtre du « Petit Larousse », puis, à partir de 1866, le *Grand Dictionnaire universel du XIXᵉ siècle*, qui ne sera achevé qu'en 1876, un an après la mort de Pierre Larousse.

Le « grand dictionnaire universel du XIXᵉ siècle français, historique, géographique, biographique, mythologique, bibliographique, littéraire, artistique, scientifique, etc. », est, à la fois, un dictionnaire alphabétique et une encyclopédie.

Admirateur du *Dictionnaire historique et critique* de Bayle et de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, Pierre Larousse, antimonarchiste, antinapoléonien, s'insurge contre tous les conformismes de l'époque. Disciple de Proudhon, républicain, partisan de la séparation de l'Église et de l'État, de l'instruction publique et obligatoire, il souhaite, en profond démocrate, que chacun puisse accéder au savoir. Il rassemble et résume en 20700 pages tout ce qui a été fait, dit, écrit, découvert ou créé. Il invente ainsi l'instrument indispensable aux instituteurs, piliers de la IIIᵉ République, et ouvre une mine de renseignements inépuisable aux générations à venir.

Publié à partir de 1864 en 524 fascicules et en volumes reliés à partir de 1866 après souscription pour une somme dérisoire, l'ouvrage comprend 15 volumes in-4° sur quatre colonnes de 120 lignes chacune. Universel, il aborde tous les sujets des plus anciens aux plus contemporains ; il définit tous les mots, n'excluant pas plus l'argot et le patois que les nouveaux termes techniques. Des milliers de collaborateurs y travaillent : journalistes, universitaires, médecins, musicologues, lexicographes, etc. Rédacteur lui-même, Pierre Larousse classe, coordonne, harmonise une masse colossale de notices qu'il paye comptant et le plus souvent généreusement. Omniprésent, infatigable, il consacre toutes ses forces physiques, ses facultés intellectuelles et le reste de sa vie à ce qui est devenu un véritable apostolat, menant à bien, en quelques années, son œuvre monumentale et jamais égalée.

Odile Beaufumé

Grand Dictionnaire universel du XIXᵉ siècle *français, historique, géographique, biographique, mythologique, bibliographique, littéraire, artistique, scientifique, etc. comprenant : la langue française ; la prononciation ; les étymologies ; la conjugaison de tous les verbes irréguliers ; les règles de grammaire ; les innombrables acceptions et les locutions familières et proverbiales ; l'histoire ; la géographie ; la solution des problèmes historiques ; la biographie de tous les hommes remarquables, morts ou vivants ; la mythologie ; les sciences physiques, mathématiques et naturelles ; les sciences morales et politiques ; les pseudo-sciences ; les inventions et découvertes ; etc., etc., etc. Parties neuves : les types et les personnages littéraires ; les héros d'épopées et de romans ; les caricatures politiques et sociales ; la bibliographie générale ; une anthologie des allusions françaises, étrangères, latines et mythologiques ; les beaux-arts et l'analyse de toutes les œuvres d'art. Par Pierre Larousse.* [4 *épigraphes*]. *Paris, Larousse et Boyer* [, *puis* :] *Administration du Grand Dictionnaire universel.* [*1866-1876*] *15 vol. in-4°, plus 2 suppléments en 1878 et 1890. B.N., Cartes et Plans, Ge, EE. 1153.*

290

François-Joseph Fétis
(1784-1871)
Histoire générale de la musique
1869-1876

Né à Mons (Belgique), Fétis entra en 1800 au Conservatoire de Paris, où il fut élève de Rey et Boieldieu ; en 1821 il y devint professeur de composition et, six ans plus tard, bibliothécaire. Il fut enfin, à partir de 1833, directeur du Conservatoire de Bruxelles.

S'il n'y a rien à retenir de son œuvre de compositeur, l'apport de Fétis à l'essor de la musicologie est très important : la *Revue musicale*, qu'il fonda en 1827 et rédigea presque seul, cristallisa les tendances naissantes de cette discipline (Perne, Choron, Bottée de Toulmon) ; sa *Biographie universelle des musiciens* (8 vol., Bruxelles, 1835-1844 ; nouv. éd., Paris, 1874-1889) représente, malgré des défauts de méthode, un effort original de recherche des sources anciennes et contemporaines qui en a fait pour plusieurs générations un ouvrage de base ; son *Histoire générale de la musique* (1869-1876, inachevée), qui eut moins de succès mais qui marque sa volonté de parvenir à une « Encyclopédie des connaissances musicales », à la manière des grandes entreprises du XIXᵉ siècle. Mêlé à de nombreuses polémiques, tenu pour le critique le plus pédant et le plus réactionnaire de son temps (attaques contre Berlioz et Wagner), Fétis a également cherché à couvrir tout le domaine de la pédagogie, avec notamment un *Traité complet de la théorie et de la pratique de l'harmonie* (1844) et une *Méthode des méthodes de piano* (1837).

Le point de départ de la démarche de Fétis est la négation de l'idée de progrès appliquée aux arts. Cette vue antirationaliste et romantique aboutit à la conclusion que « la musique se transforme et qu'elle ne progresse que dans les éléments matériels ». On peut donc admettre la supériorité du passé sur le présent : pourvu que « le sentiment et l'inspiration originale » l'aient dictée, la musique du passé peut avoir une valeur aussi permanente que celle du présent. Dès 1831, il avait organisé à Paris des concerts historiques dont les programmes remontaient jusqu'au XVIᵉ siècle. Plus tard, il exigera des interprètes un strict respect de ce qui est écrit et l'effort de « rendre chaque œuvre selon la pensée qui l'a créée ». Il élargit les horizons de la musique aux domaines non-occidentaux, sollicitant les méthodes de la linguistique et de l'ethnographie et ouvrant la voie à l'ethnomusicologie.

François Lesure

Histoire générale de la Musique *Depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours. Par F.-J. Fétis. Tome premier* [*-cinquième*]. *Paris, Firmin Didot frères, fils et Cᵉ, 1869-1876. 5 vol. in-8°, ill., musique. To-*

mes I-II, 1869 ; III, 1872 ; IV, 1874 ; V, 1876. B.N., Impr. 8° V. 681(1-5).

291

Alphonse Daudet
(1840-1897)

Lettres de mon moulin

1869

Né à Nîmes, Alphonse Daudet est le dernier fils d'un fabricant de soieries dont la faillite, en 1848, oriente décisivement sa vie : après une enfance pauvre à Lyon, il passe quelques mois au collège d'Alès, comme répétiteur, avant de tenter sa chance à Paris comme journaliste ; *Le Petit Chose* (1868) donne une version romancée de cette expérience d'enfant et d'adolescent.

Attaché au cabinet du duc de Morny de 1860 à 1865, Daudet voyage, pour raisons de santé ; il rencontre Mistral, parcourt l'Algérie et la Corse, engrangeant impressions et souvenirs pour les *Lettres de mon moulin* et pour son cycle de Tartarin (3 vol., 1872-1890). Après les *Contes du lundi* (1873), largement inspirés par la guerre franco-prussienne, Daudet se tourne avec succès vers le roman réaliste (*Fromont jeune et Risler aîné,* 1876 ; *Le Nabab,* 1877 ; *Numa Roumestan,* 1881 ; *La Petite Paroisse,* 1894). Il est le père des critiques Léon et Lucien Daudet.

Publiées par séries successives dans la presse entre août 1866 et octobre 1869, puis en 1873, les *Lettres de mon moulin*, aux premières desquelles avait collaboré Paul Arène, ne trouvèrent leur assemblage définitif que dans l'édition Lemerre de 1879, régulièrement reproduite par Charpentier à partir de 1884.

L'originalité de ce recueil de près de trente textes reste aujourd'hui masquée par la célébrité de quelques-uns d'entre eux (« La chèvre de M. Seguin » ou « Le sous-préfet aux champs », par exemple). Les *Lettres de mon moulin* se caractérisent en fait par une couleur d'ensemble sombre, parfois tragique. La brève histoire de « L'Arlésienne », popularisée, dans sa version scénique, par la musique de Bizet, en est l'illustration la plus implacable ; on y apprécie aussi une certaine nudité de style, dont l'auteur, porté au sentimentalisme, n'était guère coutumier.

À vrai dire, que l'on songe à des textes ensoleillés et tendres comme « Les petits vieux », aux pochades d'humour provençal que sont « Le curé de Cucugnan » ou « Les trois messes basses », aux variations funèbres et désolées des « Deux auberges » ou de « L'agonie de la "Sémillante" », à la fantaisie grinçante de « L'homme à la cervelle d'or », aux échos balzaciens du « Portefeuille de Bixiou »..., c'est l'infinie variété des *Lettres de mon moulin* qui mérite le plus d'être mise en lumière, et qui justifie le mieux que l'on recommande de les lire en entier.

Patrick Berthier

Lettres de mon moulin, *Impressions et souvenirs par Alphonse Daudet auteur du* Petit Chose. *Paris, J. Hetzel et Cie, éditeurs 18, rue Jacob, 18. [1869]. In-18, [4]-302 p. Collection particulière ; B.N., Impr., Rés. p. Z 2121.*

292

Charles Cros
(1842-1888)

Solution générale du problème de la photographie des couleurs

1869

Charles Cros est surtout connu comme poète : *Le Coffret de santal,* publié à compte d'auteur en 1873, retient au cours des années l'attention d'esprits aussi différents que Verlaine, Laforgue ou Léautaud ; *Le Collier de griffes,* posthume (1908), apparaîtra aux Surréalistes comme une œuvre exemplaire de la révolte au même titre que celle de Rimbaud ou de Lautréamont. Mais, pendant longtemps, le grand public, lui, ne veut connaître que « Le Hareng-saur », sec, sec, sec... Peu de gens savent que cet esprit encyclopédique est aussi un savant, explorateur des mystères du cosmos, inventeur du phonographe et de la photographie des couleurs. L'alcoolisme et l'humour acéré de Cros détournent de lui les « gens graves, graves, graves »...

Paradoxalement, le premier livre de cet homme qui se veut poète est une œuvre scientifique : c'est le volume exposé ici. Mais n'est-ce pas une même démarche vers l'inconnu qu'accomplit celui qui écrit aussi bien « La Vie idéale » que cette *Solution générale* [...] ? La plaquette reprend l'essentiel d'une communication faite à l'Académie des sciences deux ans auparavant (1867) et un article publié dans *Les Mondes*, périodique scientifique dirigé par l'abbé Moigno (25 février 1869). Cros y ajoute cependant une nouveauté essentielle : la synthèse chromatique. À partir de ce moment la photographie des couleurs est, au moins théoriquement, trouvée. Le malheur voulut que Ducos du Hauron, exactement au même moment et indépendamment, aboutit aux mêmes résultats entraînant une brève polémique et frustrant Cros d'une partie de sa gloire. Ce dernier n'en continua pas moins, jusqu'aux derniers mois de sa vie, des recherches qui obéissaient à la même passion que celle des Impressionnistes pour la couleur. C'est d'ailleurs d'après *Le Printemps* de Manet (1882) que Cros réalisa ses premières épreuves colorées (reproduction dans les *Œuvres complètes* de Charles Cros, Pauvert, 1964, p. 528-529).

Louis Forestier

Solution générale du problème de la photographie des couleurs *par Charles Cros. Prix : 1 Franc. Paris. Chez Gauthier-Villars, éditeur 55, quai des Grands-Augustins. Et au bureau du journal Les Mondes 32, rue du Dragon, 32. 1869. In-8°, 12 p. et couverture. B.N., Impr., Rés. m. V. 326.*

293

ISIDORE DUCASSE dit COMTE DE LAUTRÉMONT

(1846-1870)

Les Chants de Maldoror

1869

Isidore Ducasse est né en 1846 à Montevideo (Uruguay), où son père, originaire de la plaine de Bigorre, était chancelier du consulat de France. Après des études classiques à Tarbes et à Pau, et un retour à Montevideo en 1867, il s'installe à Paris dans le quartier de la Bourse et du boulevard Montmartre, le quartier chic et intellectuel de la fin du Second Empire. Après *les Chants de Maldoror*, il fait encore imprimer deux brochures sous le titre *Poésies* en avril et juin 1870. Il meurt pendant le siège de Paris, 7, rue du Faubourg-Montmartre, le 24 novembre 1870 à 24 ans.

En août 1868, Ducasse a fait paraître *Les Chants de Maldoror, Chant premier, par ****, une brochure de 32 pages, imprimée par les soins de Balitout, Questroy et Cie à Paris.

On désigne habituellement la très rare édition de 1869 des *Chants de Maldoror* sous le nom d'« édition Lacroix » ; mais c'est un livre publié à compte d'auteur, et le nom d'Albert Lacroix n'apparaît qu'à titre d'imprimeur. Lacroix renonça à mettre le livre en vente, « parce que la vie y était peinte sous des couleurs trop amères, et qu'il craignait le procureur-général » (lettre d'I.D. à J. Darasse, 12 mars 1870). Le 27 octobre 1869, Isidore Ducasse avait demandé à Poulet-Malassis (et non à Verboeckhoven) de lui en faire parvenir 20 exemplaires (« ils suffiront ») ; les autres exemplaires, rachetés par le libraire Bruxellois Jean-Baptiste Rozez, paraîtront en 1874, toujours sans nom d'éditeur. Ce sont les jeunes poètes belges qui découvriront les premiers *Les Chants de Maldoror*.

Le pseudonyme d'Isidore Ducasse sort tout droit du roman d'Eugène Sue, *Latréaumont ;* mais cette anagramme est-elle volontaire ? Il y a tant de coquilles dans le texte des *Chants de Maldoror* qu'on peut se demander s'il n'y en a pas une aussi sur la page de titre ; en l'absence du manuscrit ou d'une lettre de Ducasse mentionnant son pseudonyme, il est impossible de le savoir.

« Aux yeux de certains poètes d'aujourd'hui (écrivait André Breton), *Les Chants de Maldoror* et *Poésies* brillent d'un éclat incomparable : ils sont l'expression d'une révélation totale qui semble excéder les possibilités humaines. » Sous une apparence faussement autobiographique, *Les Chants de Maldoror* donnent à lire un texte à la fois naïf et savant au moment même où il s'écrit, utilisant tous les procédés rhétoriques y compris le « plagiat » et les collages, d'où cette angoissante impression de déjà-lu et cet humour grinçant dont le lecteur est la victime, découvrant sous les fantasmes de l'auteur sa propre autobiographie secrète.

FRANÇOIS CARADEC

Les Chants de Maldoror *par Le Comte de Lautréamont. (Chants I, II, III, IV, V, VI). Paris, En vente chez tous les libraires. 1869. Tous droits de traduction et de reproduction réservés. [Au verso du faux-titre :] Bruxelles. — Imprimerie de A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, boulevard de Waterloo, 42. In-18, 336 p., sous couverture jaune. B.N., Impr., Rés. p. Ye. 1811 (ex. broché).*

294

JULES VERNE

(1828-1905)

Vingt mille lieues sous les mers

1870

Né à Nantes, « d'un père à demi parisien et d'une mère tout à fait bretonne », Jules Verne découvrit la mer à l'âge de douze ans. Il vint à Paris en 1848 pour y achever ses études de droit, mais abandonna le barreau pour les lettres. Comme beaucoup d'auteurs du XIXe siècle, le théâtre l'attirait : des succès d'estime seulement pour quelques pièces. Il connut une existence assez difficile (secrétaire du Théâtre Lyrique, publication d'études et de nouvelles dans le *Musée des Familles* de Pitre-Chevalier, puis achat du quart d'une charge chez un agent de change) jusqu'à la rencontre de l'éditeur Hetzel, en 1862. Pour les étrennes de 1863, Hetzel fait paraître son roman d'aventures scientifiques *Cinq semaines en ballon*, premier titre de la célèbre série *Les Voyages extraordinaires* (1863 à 1920 : 63 romans et 16 nouvelles). En 1871, Verne se retira à Amiens, ville où il demeura jusqu'à sa mort. Le succès des *Voyages extraordinaires* et de trois de ses romans adaptés pour le théâtre, avec la collaboration d'Adolphe d'Ennery (*Le Tour du monde en quatre-vingts jours, Les Enfants du capitaine Grant* et *Michel Strogoff*), lui permit de continuer à satisfaire sa passion pour les voyages en mer car, contrairement à la légende d'un auteur réfugié dans sa tour d'Amiens, Jules Verne voyagea : dans sa jeunesse, en Écosse, en Scandinavie et même aux États-Unis ; puis dans sa maturité, dans la mer du Nord, la Baltique et la Méditerranée. Il posséda même trois bateaux : les *Saint-Michel I, II* et *III*. Mondialement connue de son vivant et traduite en de nombreuses langues, l'œuvre de Jules Verne continue à bénéficier d'une large audience et suscite de nombreuses exégèses littéraires et des travaux universitaires.

La mer et l'aventure occupent une très large place dans les *Voyages extraordinaires*. Succédant aux *Enfants du capitaine Grant, Vingt mille lieues sous les mers* forme le second volet de la grande trilogie vernienne qui se clôt avec *L'Île mystérieuse*. Le roman fut successivement intitulé par son auteur — qui y travailla quelque trois ans — : *Le Voyage sous les eaux, Vingt cinq mille lieues sous les eaux, Mille lieues sous les eaux*. Dans *Vingt mille lieues sous les mers*, Verne a créé l'un des personnages les plus remarquables de son œuvre : le capitaine Nemo (*personne*, en latin). Hors-la-loi et justicier implacable, cet homme qui a rompu volontairement tout lien avec l'humanité, sauf avec les représentants des minorités opprimées, apparaît comme un avatar des héros romantiques. Il s'est choisi un pavillon à son image : un étendard noir frappé d'un N d'or. Sa fabuleuse richesse et son intelligence hors du commun lui permettent de fuir la terre et de naviguer sous les océans à bord de son sous-marin mû entièrement par l'électricité, « mobile dans l'élément mobile » : le *Nautilus*, avec un équipage composé d'hommes qui, à l'instar de leur capitaine, ont choisi de rejeter la société de leurs semblables. Pour avoir voulu percer le secret de ce sous-marin, trois hommes deviennent ses hôtes et ses prisonniers. Ce nom de *Nautilus* tire son origine du très réel submersible à voile construit par l'Américain Fulton, en 1790. Tous les plus grands navigateurs sous-marins ont reconnu combien ils devaient à ce roman aux accents grandioses : véritable hymne *à la mer, à la liberté et à la musique*.

PIERRE-ANDRÉ TOUTTAIN

Jules Verne. Vingt mille lieues sous les mers. *Première [-Seconde] partie. Biblio-*

thèque d'éducation et de récréation J. Hetzel et Cie, 18, rue Jacob. Paris. [1869-1870]. 2 vol. in-18 : (4)-306 p. et (4)-356 p. (Édition originale, non illustrée, mise en vente le 28 octobre 1869 pour le t.I et le 13 juin 1870 pour le t.II ; le roman avait été publié dans le Magasin d'Éducation et de Récréation *d'Hetzel, t.XI-XIII, n°s 121-151, mars 1869 — juin 1870). L'édition illustrée, sous cartonnage monochrome, sera publiée par Hetzel en 1870 — mais mise en vente en 1871 — avec 111 vignettes par de Neuville [et Riou, non cité, qui a donné les traits de Jules Verne — sans barbe — au personnage du professeur Arronax]. Collection particulière.*
Manuscrit autographe, 657 ff. : B.N., Département des cartes et plans, Bibliothèque de la Société de géographie de Paris, Ms, in-folio 1.

295

Eugène Pottier
(1816-1887)
L'Internationale
1871

Fils d'un modeste emballeur parisien auprès duquel il fera son apprentissage, Pottier, devenu dessinateur sur étoffes, comme bien des poètes-ouvriers de son temps, va de bonne heure trouver sa *voix* dans la chanson politique, illustrée par Béranger (à qui Pottier dédie son premier recueil, *La Jeune Muse,* 1832) et plus tard par Pierre Dupont avec son *Chant des Ouvriers*. Il participe, en actes et en vers, à la révolution de 1848, et, vers la fin de l'Empire, fonde la Chambre syndicale des dessinateurs qui adhère aussitôt à l'Association internationale des travailleurs (la première « Internationale »). Membre de la Commune, il se réfugie en Angleterre et aux États-Unis ; revenu en France avec l'amnistie, il collabore aux journaux *La Voix du Peuple* et *Le Socialiste* (feuille du Parti Ouvrier Français de Jules Guesde), et meurt malade et miséreux en 1887, l'année même où son poème *L'Internationale* paraît pour la première fois, en onzième position, dans le recueil préparé par ses amis de ses 95 *Chants Révolutionnaires*.

L'Internationale avait été écrite en juin 1871 comme un cri de révolte et d'espoir face à la sanglante répression versaillaise, proclamant la thèse égalitaire babouviste, et reprenant l'appel de Marx à l'union des prolétaires pour « le grand parti des travailleurs » qui fera la révolution sociale universelle du « genre humain ».

Inconnue jusqu'en 1887, elle correspond pourtant à cette « *Marseillaise* de l'avenir » que Félix Pyat appelait de ses vœux, « le chant de guerre contre la tyrannie de la matière ». Ces six couplets, plus un refrain, passent inaperçus, si ce n'est du musicien Pierre Degeyter, animateur de la chorale de la section lilloise du P.O.F., *La Lyre des Travailleurs,* à qui le militant Gustave Delory a prêté les *Chants révolutionnaires* de Pottier. Degeyter, emporté par la lecture de *l'Internationale*, la met en musique sur un harmonium ; elle sera chantée en juillet 1888 par la chorale pour une fête de la Chambre syndicale des marchands de journaux, et publiée à 6000 exemplaires chez Bolduc à Lille. Son expansion sera lente, de réunions en congrès ouvriers, jusqu'au XVIe congrès du P.O.F. à Lille (juillet 1896) puis le congrès de Japy (décembre 1899), premier congrès général des organisations socialistes françaises ; de là, elle va se répandre en France et à l'étranger pour être officiellement adoptée le 7 février 1904 à Bruxelles par le Bureau Socialiste International, puis en 1917 comme chant officiel par l'U.R.S.S. dès sa naissance.

Ayant fait le tour du monde, *L'Internationale* justifie pleinement son nom, et Pottier ces paroles de Jules Vallès : « tu auras ouvert à la misère murée un horizon et à la poésie populaire un champ nouveau. »

THIERRY BODIN

Eugène Pottier. Chants révolutionnaires. *Préface de Henri de Rochefort.* [*un fouet*]. *Paris, Dentu et Cie, éditeurs. Libraire de la Société des gens de lettres. Palais-Royal, 15-17-19, Galerie d'Orléans. 1887. In-8°, XX-240 p. La couverture grise porte sous le titre la mention : « Publiés par les soins des anciens collègues de Eugène Pottier à la Commune de Paris. » Au dos du faux-titre, on lit : « Ces poésies, du citoyen Eugène Pottier, ont été publiées sous la direction de ses anciens collègues de la Commune de Paris. » Outre la préface d'Henri Rochefort, on peut lire en tête des « appréciations » de Gustave Nadaud et de Jules Vallès. 95 chants ; le 11e,* L'Internationale *(p. 13-15), est dédié « Au citoyen Lefrançais, membre de la Commune » et daté « Paris, juin 1871 ». B.N., Impr., 8° Ye. 1644.*
Le manuscrit de Pierre Degeyter (3 pages, cachet de la Société des Auteurs à la date du 8 mars 1926) est conservé à la Bibliothèque de la Ville de Saint-Denis.

296

Émile Zola
(1840-1902)
Les Rougon-Macquart
1871-1893
J'accuse
1898

Quatre expériences marquent les années de formation d'Émile Zola. La mort de son père en 1840 — il a sept ans — et les graves difficultés matérielles qui s'en suivirent : il connaît la pauvreté et la vie dans les grandes casernes ouvrières qu'il peindra plus tard. Les quatre années passées, de 1862 à 1866, comme chef de la publicité chez Hachette, maison d'édition alors en pleine expansion, spécialisée dans les ouvrages d'enseignement et la vulgarisation scientifique. Il y rencontre les grands défenseurs de la pensée positiviste et libérale, ceux qui vont devenir ses maîtres à penser : Émile Deschanel, Taine, Littré... L'amitié des jeunes peintres au milieu desquels il vit depuis son arrivée à Paris, en 1858, et dont il défend, avec vigueur, les luttes pour imposer un art nouveau : Cézanne, Manet, Guillemet, Pissarro, Monet... La collaboration à divers journaux comme critique littéraire ou critique d'art, puis, à partir de 1868, comme journaliste politique républicain.

Ces expériences ponctuent l'itinéraire qui le mène, en quelques années, de la poésie idéaliste à la prose, du conte de fée à des études s'appuyant sur les dernières découvertes de la physiologie. Il écrit, d'abord, des centaines de vers à l'imitation de Musset et des contes qu'il réunit sous le titre *Contes à Ninon* (1864). Il s'exerce, ensuite, dans le roman (*La Confession de Claude,* 1865 ; *Le Vœu d'une morte,* 1866 ; *Les Mystères de Marseille,* 1867), et lance, en 1867, sa première grande œuvre, *Thérèse Raquin,* qui scandalise et le pose dans le monde des lettres.

C'est à la même époque, en 1867-1868, qu'il songe à écrire une vaste fresque qui rivaliserait avec *La Comédie humaine* de Balzac, *Les Rougon-Macquart,* dont le sous-titre, *Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire,* affirme l'originalité par rapport au modèle admiré.

Vingt volumes paraissent de 1871 à 1893, de *La Fortune des Rougon*, roman des origines, de la famille et du Second Empire, à *La Débâcle* (1892) et au *Docteur Pascal*, qui fer-

ment le cycle, le premier sur le plan historique et social, le second sur le plan familial. Mais, plus qu'une conclusion romanesque, *Le Docteur Pascal* est, pour l'auteur, un bilan personnel, une œuvre de foi en la science, en la vie, en l'avenir, alors que se développe une réaction idéaliste et mystique.

À la suite des membres des deux branches de la famille, les Rougon, la légitime, et les Macquart, la bâtarde, Zola nous mène, de la province à Paris, dans toutes les couches de la société. Il rend compte des grands problèmes auxquels celle-ci se trouve confrontée : naissance de l'âge industriel, montée des masses, développement du machinisme, des grandes villes, des grands magasins, du capitalisme conquérant. Mais les romans ne se contentent pas de transposer, souvent par l'utilisation du mythe, les grands changements de structure de la seconde moitié du XIXe siècle. Ils plongent, au-delà des apparences, dans les zones obscures des êtres, explorent vertiges, pulsions, coups de folie de la « bête humaine ». Ils disent la peur de l'émiettement, physique et moral, de la mort, qui ronge tout, de la fêlure, des forces incontrôlées et incontrôlables qui surgissent tout à coup, submergeant tout à coup la raison. Au-delà, donc, de l'histoire ramassée de toute une époque, Zola nous donne ainsi à lire un univers original, riche et moderne.

Œuvre de pitié, premier documentaire objectif sur la condition des mineurs dans la seconde moitié du XIXe siècle, *Germinal* (1885), treizième titre de la fresque des Rougon-Macquart, attire toujours des milliers de lecteurs, parce qu'il oppose, en un grand combat épique, les Gras et les Maigres, le Capital-Minotaure et le Travail, et qu'il se termine sur un message d'espoir. Parce que, aussi, construit autour des images du souterrain et du labyrinthe, plongeant dans les « végétations sourdes » des crânes, rêvant autour de lieux fantastiques, il contente, transcendant la réalité historique de l'époque, le besoin éternel de l'homme d'être apitoyé ou d'être terrifié.

C'est le 13 janvier 1898 que *L'Aurore*, tirée à 300 000 exemplaires enlevés en quelques heures à peine, publia, en première page, sous le titre « J'Accuse », une lettre ouverte de Zola à M. Félix Faure, président de la République.

Esterhazy, le véritable coupable, l'auteur du bordereau à cause duquel le capitaine Dreyfus avait été condamné pour espionnage le 30 décembre 1894 à la dégradation et à la déportation à vie, venait d'être acquitté triomphalement. Comprenant qu'il n'y avait rien à attendre des voies légales, Zola s'adressait directement à l'opinion, par le canal de la presse. Texte coup de poing, qui assénait à la coalition des autorités civiles, religieuses, militaires une longue litanie d'accusations, et dévoilait aux Français les dessous de l'« Affaire ».

Zola espérait se faire inculper, dans la pensée qu'un procès ferait éclater la vérité. Mais il prenait aussi le risque de perdre une partie de ses lecteurs, de remettre en question sa position dans le monde des lettres, d'être, donc, confronté à de graves difficultés matérielles, d'être attaqué, sali. Ce qui arriva. À la suite d'un procès en diffamation intenté contre lui par le Ministre de la Guerre, il fut condamné, le 23 février, au maximum de la peine, un an d'emprisonnement et 3 000 francs d'amende. Le jugement étant confirmé le 18 juillet, il quitta aussitôt la France pour un exil qui devait durer onze mois. Le 26, il fut suspendu de son titre d'officier dans l'ordre de la Légion d'honneur. Mais son geste avait frappé l'opinion, rendu l'espoir aux partisans de Dreyfus et renforcé leurs rangs, poussé de nombreux intellectuels, encore hésitants, à entrer dans la lutte contre le racisme et l'antisémitisme, contre les atteintes à la Liberté de pensée et d'expression, et à s'organiser dans la Ligue des droits de l'homme. Ce geste d'un « Intellectuel » se dressant contre les forces de l'obscurantisme, donnait enfin à l'Affaire une portée qui dépassait de loin la cause du déporté. Zola défendait avec passion, contre les fanatismes exacerbés par l'Armée, l'Église et une certaine presse, les grandes valeurs de la République : la Liberté, la Raison, la Justice, la Vérité. « La vérité est en marche et rien ne l'arrêtera », avait-il affirmé dans *Le Figaro* du 25 novembre 1897.

COLETTE BECKER

Les Rougon-Macquart, *histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire. I[-XX...], par Émile Zola. Paris, Librairie internationale A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie [pour les t.I et II ; puis :] Charpentier et Cie, 1871-1893. 20 vol. in-18. Collection particulière.*

Le manuscrit de Germinal *est conservé au Département des Manuscrits, n.a.fr. 10305-10306, ainsi que le dossier préparatoire (n.a.fr. 10307-10308), et la plupart des manuscrits de Zola.*

L'Aurore, *13 janvier 1898, numéro contenant le texte de « J'accuse ». Collection particulière.*

Les articles publiés par Zola pendant l'Affaire Dreyfus furent réunis sous le titre La Vérité en marche *(Paris, Fasquelle, 1901, 315 p.).*

297

JEAN-MARTIN CHARCOT

(1825-1893)

Leçons sur les maladies du système nerveux

1872-1883

Né le 29 novembre 1825 à Paris, Charcot est reçu à l'internat des Hôpitaux en 1848. Il doit à la protection de Rayer d'être agrégé en 1860.

En 1862 il est nommé à la Salpêtrière qu'il ne quittera plus. En quelques années, Charcot bâtit, sur ce qui était pratiquemment « Terra incognita », un édifice anatomo-clinique exceptionnel en identifiant et décrivant un grand nombre d'affections neurologiques dont la plupart garderont son nom.

Créateur d'une école, entouré de ses disciples-apôtres, il devient un potentat médical et mondain familier des souverains ; avec lui le médecin, de courtisan, devient courtisé. C'est ce pouvoir absolu que décrira avec férocité Léon Daudet, familier des soirées du boulevard Saint-Germain et premier destructeur de l'Idole.

À partir de 1878, Charcot souhaite réduire le bastion de l'hystérie et aboutir à un appareil conceptuel de la même valeur que celui qu'il a bâti en neurologie. Mais les manifestations d'indépendance de l'Inconscient, le Transfert, les Résistances, ont provoqué l'échec de celui à qui rien ni personne ne résistait. Les premiers pas décisifs seront accomplis par certains de ses disciples (comme Pierre Janet), par la grande rivale l'École de Nancy avec son chef de file Bernheim, et par un invité viennois des leçons du mardi Sigmund Freud.

Rédigées au jour le jour par Bourneville, illustrées par des dessins de Richer et Charcot, les *Leçons sur les maladies du système nerveux*, si elles ne restituent pas la fascination qu'exerçait l'ombrageux maître sur les assistants, témoignent de l'envergure clinique du fondateur de la neurologie moderne. Traduit en plusieurs langues, réédité à plusieurs reprises, ce livre n'a jamais perdu sa place de classique et n'a pas vraiment souffert de l'acerbe contestation *post mortem* qu'a subie son auteur.

SERGE WASERSZTRUM

6 — n.a.f. 10305 — 1

GERMINAL

Première partie



Mr Roe…

I

Dans la plaine rase, sous la nuit sans étoiles, d'une obscurité et d'une épaisseur d'encre, un hom-me suivait seul la grande route qui va de Marchiennes à Montsou, dix kilomètres de pavé coupant tout droit, à travers les champs de betteraves. Devant lui, il ne voyait même pas le sol noir, et il n'avait la sensa-tion de l'immense horizon plat, que par les souffles du vent de mars, des rafales larges comme sur une mer, glacées d'avoir balayé des lieues de marais et de terres nues. Aucune ombre d'arbre ne ta-chait le ciel, le pavé se déroulait avec la rectitude d'une jetée, au milieu de l'embrun aveuglant des ténèbres.

L'homme était parti de Marchiennes vers deux heures. Il marchait d'un pas allongé, grelottant sous le coton aminci de sa veste et de son pantalon de velours. Un petit paquet, noué dans un mouchoir à carreaux, le gênait beaucoup; et il le

Leçons sur les maladies du système nerveux *faites à la Salpêtrière par J.-M. Charcot, Agrégé à la Faculté de Médecine de Paris, médecin de la Salpêtrière, Recueillies et publiées par Bourneville, Ancien interne des hôpitaux de Paris. Paris, Adrien Delahaye, libraire-éditeur, 1872. In-8°, (5)ff., 368 p., planches. — Tome deuxième. Aux bureaux du Progrès médical, Ve Adrien Delahaye, 1877. In-8°, 496 p., planches. — Le Tome troisième (1er fascicule) porte: Recueillies et publiées par le Dr Ch. Feré, 1883, 140 p. B.N., Impr. 8° Td85. 434 (1-3).*

298

Tristan Corbière
(1845-1875)

Les Amours jaunes

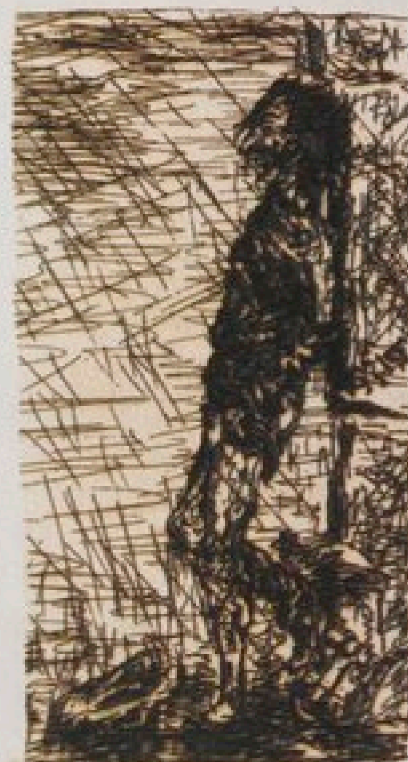
1873

Tristan Corbière est une découverte de Verlaine. C'est un des maudits des *Poètes maudits*. Huit ans après la mort de cet auteur inconnu, Verlaine attire l'attention sur ce Breton radicalement marginal, que la maladie avait tenu éloigné des centres, qui avait passé sa jeunesse en pseudo-marin entre Morlaix et Roscoff, fait deux séjours à Capri, et suivi à Paris une femme-fée vers laquelle le poussait une violente passion. La femme se nommait Marcelle, et c'est à elle que *Les Amours jaunes* sont dédiées.

Amené à la littérature par l'exemple d'Édouard Corbière, son père, auteur célèbre de romans maritimes et grand notable dans Morlaix, le fils, nourri des œuvres du tout-venant romantique de l'époque, s'improvise poète sans foi et sans métier. Brodant sur des thèmes bretons et maritimes, sur quelques impressions italiennes, sur son amour pour Marcelle, mais surtout sur un vide intérieur qui lui fait ressentir son existence comme un grinçant « Mélange adultère de tout », comme une séparation de soi et du monde, et montant sadiquement en épingle, dans l'amour surtout, ce jeu du bourreau et de la victime, il construit peu à peu une œuvre radicalement singulière, marquée, à une époque où le poème se voulait impeccable ou musical, par des audaces acrobatiques ou grinçantes que Laforgue qualifiera, pour la postérité, d'« éternel crincrin ». Par là *Les Amours jaunes* appartiennent bien à ces années de rupture — 1873, c'est aussi l'année de la *Saison en Enfer* et du *Coffret de santal* — qui, grâce au refus du discours musical ou architecturé, grâce à l'imprévu des inventions prosodiques et des trouvailles lexicographiques, fondent la modernité poétique de la fin du siècle.

Pierre-Olivier Walzer

Les Amours jaunes *par Tristan Corbière. Ça — Les amours jaunes — Raccrocs — Sérénade des sérénades — Armor — Les Gens de mer — Rondels pour après. Paris, Librairie du XIXe siècle, Glady frères, éditeurs, 10, rue de la Bourse, 10.1873. In-18, 347 p.; frontispice à l'eau-forte tiré en bistre, autoportrait de Tristan Corbière (seul portrait connu de lui). 9 exemplaires furent tirés sur papier Jonquille, 481 sur* *Hollande. [Les frères Glady, éditeurs des* Amours jaunes, *publiaient avec un soin indéniable, des livres dont certains, par leur caractère particulier, attirèrent sur eux l'attention de la police des mœurs. Ils furent poursuivis et condamnés.] B.N., Impr., Rés. Smith-Lesouëf 7418 (exemplaire broché, n° 1 sur papier Jonquille).*



299

Arthur Rimbaud
(1854-1891)

Une Saison en Enfer

1873

Les Illuminations

1886

Il ne manque pas d'œuvres littéraires interrompues au hasard, la mort fauchant tôt un destin, mettant ainsi un terme prématuré à une heureuse aventure de langue. Avec Rimbaud rien de tel. Il n'est que trop évident qu'il a été jusqu'au bout de ses désirs, et le point final, c'est lui qui l'a placé au bas de la feuille dérisoirement brandie de sa poésie, enlevant par là même au congé les accents de la fatalité pour lui conférer tous les pouvoirs de la pleine conscience. Cette position, unique dans l'histoire de la littérature, dote la figure de Rimbaud d'une aura sans égal. On ne saurait en effet le réduire à être celui qui a déposé parmi nous une œuvre d'une telle portée qu'elle a permis à la poésie moderne de se développer et, plus fondamentalement encore, de naître, tant, au-delà du caractère inouï de l'apport de cette œuvre fulgurante, il y a le parti de couper court, de violemment se détourner, que son auteur exprime au plus haut par le retentissement imaginaire de ce rire effrayant qui double le silence et sabre hier d'un dédain sans recours.

Dévisageant Rimbaud, nous sommes face à une âme que brûle le froid d'un adieu catégorique. Le mythe qu'il alimente — car avec lui tout déborde le cours régulier des choses

LES

AMOURS JAUNES

Par Tristan Corbière

ÇA — LES AMOURS JAUNES — RACCROCS
SÉRÉNADE DES SÉRÉNADES
ARMOR — LES GENS DE MER
RONDELS POUR APRÈS



PARIS

LIBRAIRIE DU XIXe SIÈCLE

GLADY FRÈRES, ÉDITEURS

10, RUE DE LA BOURSE, 10

1873

pour atteindre continûment à l'excès — se mesure à cet écart : une œuvre si tôt constituée, tracée à la hâte avec une apparence d'aisance, puis abandonnée dans la frénésie d'une vie qui ne s'attarde pas, une telle œuvre destinée à tant retenir, à radicalement bouleverser la possibilité même de la poésie, devoir admettre que ce n'était précisément que cela, un bref instant, un moment certes nécessaire mais rien qu'un moment prélevé à même le brouhaha d'un destin dont le cours est appelé à poursuivre de tout autres voies. Cette contradiction nourrit la légende, une attitude à ce point improbable relance sans fin l'interrogation.

Le mythe Rimbaud se propose dès lors à qui s'y trouve confronté comme un mystère à élucider ou du moins à scruter jusqu'à l'aveuglement. Mais il n'est pas certain non plus qu'il faille à tout prix vouloir découvrir à la racine des actions des raisons insoupçonnées et il y a assurément plus de profit à accepter telles quelles les vérités brutes d'un destin, à se soumettre à l'évidence de leur lumière. Rimbaud n'agit jamais que par nécessité, il vient à la littérature pour ne pas mourir, pour que ne l'emporte pas la grande tourmente que, dès son enfance, il sent gronder en lui. La poésie, ce vertige, lui est la meilleure réplique à toutes les fadeurs d'époque, de famille et de milieu, et aussi la seule façon qui lui soit connue de rester debout, d'avancer droit et de vivifier ses violences. Ses rêves sont immenses, il a dessein de cet autre qu'il pressent pour soi, le monde et la langue. D'un seul élan, il transcrit les lueurs d'abîmes qui le visitent et la trop vive clarté des nuits qu'il ébranle. Ses poèmes en rendent compte, des très jeunes essais à l'étincellement terriblement doux des derniers vers (cette formidable année 1872 qui nous grise autant qu'elle défait tous les possibles de la prosodie). Et encore dans cette confession faite d'instantanés de vision et de cris intérieurs que sont *Les Illuminations*, ces poèmes en prose à envisager comme le journal d'une plus haute mystique (publiés en vrac avec les tentatives en vers par Verlaine en 1886 et à l'insu de Rimbaud), comme aussi dans l'irrémédiable aveu testamentaire qu'est *Une Saison en Enfer* (1873, dont l'édition est d'autant plus précieuse qu'elle est la seule à avoir été voulue par son auteur), où Rimbaud ramasse et remembre le chaos de sa vie, jetant derrière lui les lignes de feu et de force d'un art poétique à retardement et d'un art de vivre à venir.

Et c'est là que se marque la fracture : dès l'année 1874, Rimbaud se déprend de ce qui a été son principe de vie, l'axe de son existence ballottée en tout sauf dans les mots clairs, précis et purs qui la disent. Plutôt que d'imaginer de trop tentants arcanes psychologiques, il faut en revenir à la nécessité intérieure qui a précipité Rimbaud vers la littérature. Il est évident que d'avoir pareillement haussé l'expression de ses tourments, de ses errances, de son avidité à être, de s'être aussi dangereusement aventuré dans l'impensé de soi a comme dépossédé Rimbaud de lui-même. Ayant tout dit, tout expiré, tout écrit, il a refusé la trop belle clôture de soi en soi-même. La poursuite de vivre passait par la rupture, Rimbaud s'était vidé d'une réserve de force, il avait évacué l'un de ses possibles, il s'était risqué à l'extrême bord d'un désert intérieur, anéanti par l'excès de perfection qui l'avait tout entier traversé, paradoxalement apaisé par une soudaine sérénité à laquelle le poids de ses abandons n'est vraisemblablement pas étranger.

Continuer supposait l'horizon d'un ailleurs. Rimbaud est peut-être le seul écrivain à avoir jamais touché le fond de la littérature. Alors, il s'en dégage dans un frissonnement de santé. Et le rire du fouetteur d'esclaves, et l'obstination du traficant d'armes, il ne convient plus de les rapporter à la littérature, catégorie insuffisante pour tout embrasser du réel. Rimbaud menant jusqu'à son terme sa vie d'exilé, d'errant et de solitaire, jusqu'à ce faux et ultime retour qui viendra à bout de sa rage, se tient là, fraternel et lointain, telle la double effigie d'un unique destin dont les deux composantes s'éclairent, s'approfondissent et se justifient tour à tour — le Harrar, *Les Illuminations*. Seules nous restent la netteté d'un visage moulé par la foudre et cette vérité combien brûlante : c'est en se plaçant résolument hors littérature que l'on peut porter la littérature à son comble.

YVES PEYRÉ

298

A. Rimbaud. Une Saison en Enfer. *Prix : un franc. Bruxelles, Alliance Typographique (M.-J. Poot et compagnie) 37, rue aux Choux, 37. 1873. In-18, 53 p., couv. (le dernier texte, « Adieu », est daté « avril-août, 1873 » ; édition tirée à 500 exemplaires, à compte d'auteur et non payée ; quelques exemplaires furent diffusés en 1873.) Collection particulière et B.N., Impr., Rés. p. Z.1197.*

Arthur Rimbaud. Les Illuminations. *Notice par Paul Verlaine. Paris, Publications de* La Vogue, *1886. In-8°, 103 p. (Tiré à 200 exemplaires numérotés, 1 à 30 sur Japon, 31 à 200 sur Hollande). Collection particulière (ex. sur Hollande, broché) et B.N., Impr., 8° Z.10604.*

Manuscrit de vingt-neuf Illuminations *(24 p. sur 23 ff.) montés dans un vol. in-8° relié par Huser. B.N., Mss, n. a. fr. 14123.*



300

JULES-AMÉDÉE BARBEY D'AUREVILLY
(1808-1889)

Les Diaboliques
1874

Aristocrate normand de Saint-Sauveur-le-Vicomte, issu d'un milieu janséniste et ultra, mais aussi marqué par un oncle libéral et incroyant, il mène une vie de bohème et de dandy littéraire à Paris sans connaître le succès. Revenu à un catholicisme intransigeant et ultramontain, il polémique en faveur de l'absolutisme et se révèle un critique littéraire mordant, injuste souvent, mais aussi perspicace. Ses romans à la fois réalistes et marqués par la présence du surnaturel lui apportent enfin la célébrité sous le Second Empire.

La date tardive de publication des *Diaboliques* (novembre 1874), son recueil le plus célèbre qui a assuré la plus grande part de sa gloire posthume, est trompeuse et ne correspond pas à la chronologie de sa création. Les six nouvelles sont marquées par l'influence de Balzac. Barbey avait fait en 1849 une lecture d'ensemble de *la Comédie humaine* avant de concevoir un recueil qui devait être intitulé *Ricochets de conversation* — titre balzacien évoquant les *Conversations entre onze heures et minuit* — et de donner à la revue *la Mode* des 5, 15, 25 mai 1850, avec *Ricochets de conversation* en avant-titre, *le Dessous de cartes d'une partie de whist*; ce sera la quatrième « Diabolique ». Le recueil de manuscrits et d'épreuves achetés par la Bibliothèque nationale en 1977 révèle des dates de rédaction absentes des éditions ; *le Rideau cramoisi* est signé et daté : « Paris, 22 décembre 1866 » et porte encore en avant-titre *Ricochets de conversation* ; *le Bonheur dans le crime* est signé et daté : « Année 1870 » et porte en avant-titre *les Diaboliques* ; *À un dîner d'athées* est signé et daté : « À Valognes. Au Louvre, 1872 » ; *La Vengeance d'une femme* qui clôt l'édition n'est ni signée ni datée, c'est peut-être la nouvelle la plus tardivement rédigée ; *le Plus bel amour de Don Juan* est représenté dans le volume par des épreuves corrigées du feuilleton du journal *la Situation* où ce texte avait paru les 23 et 26 novembre 1867. Le titre significatif — et accrocheur — semble avoir été trouvé aussitôt après la rédaction du *Rideau cramoisi*.

Mis en vente en novembre 1874 avec une préface où Barbey revendiquait pour « un moraliste chrétien » le droit de tout peindre puisque ces histoires sont vraies, le livre fit scandale. Comme pour Baudelaire et Flaubert, des poursuites furent engagées. Un non-lieu intervint en janvier 1875, Barbey ayant accepté de retirer son livre de la vente, les exemplaires saisis étant détruits. Il attendit 1882 pour donner une seconde édition. C'est le XXe siècle qui fit le succès ; succès auquel n'est pas étranger le film d'Henri-Georges Clouzot (1954) dont le seul lien avec l'ouvrage de Barbey était le titre : *les Diaboliques*.

ROGER PIERROT

Les Diaboliques *par J. Barbey d'Aurevilly. Paris, E. Dentu, éditeur, libraire de la Société des gens de lettres, Palais-Royal, 17 et 19, Galerie d'Orléans. 1874. In-12 de 5 ff. limin. et 348 p. ch. de [7] à 354. — Sur un tirage de 2 200 exemplaires, 480 ont été saisis et détruits. B.N., Mss, fonds Rothschild 1665.*
Les Diaboliques. *Ms. autographe. 139 ff. La page de titre était d'abord intitulée :* Ricochets de conversation. Les Diaboliques *sont une correction hâtive au crayon. Ce recueil contient les manuscrits de quatre nouvelles :* le Rideau cramoisi, le Bonheur dans le crime, la Vengeance d'une femme, À un dîner d'athées*;* le Plus bel amour de Don Juan *est représenté par des épreuves corrigées de* la Situation *(Voir ci-dessus).* Le Dessous de cartes d'une partie de whist *manque. B.N., Mss, n. a. fr. 17372.*

301

PAUL VERLAINE
(1844-1896)

Romances sans paroles
1874

« Pauvre Lélian ! » Sous le masque transparent de l'anagramme, Verlaine a dit, dans *Les Poètes maudits*, la tristesse de « cet orage, sa vie ! » ; après l'échec du mariage, le « mauvais rêve » avec Rimbaud, la prison, ce sera le long calvaire de l'âme convertie qui veut se délivrer du péché, mais qui succombe sans lutter au charme d'un adolescent ou aux chairs des filles, et traîne sa carcasse de café en hôpital.

Et pourtant il avait choisi la Poésie « seule pour guide et compagne », et « unique passion », dès son premier recueil, *Poèmes saturniens* (1866), à la « naïveté parfois écolière », mais dont il soulignait, l'envoyant à Mallarmé, l'« effort vers l'Expression, vers la Sensation rendue » ; les influences de Baudelaire et du Parnasse y laissaient souvent palpiter des « vers chanteurs, vagues ensembles et définis » ou chanter « les sanglots longs des violons de l'automne ».

Les *Fêtes galantes* (1869) se déroulent à la lueur d'un « clair de lune triste et beau » ; la badinerie ne peut faire illusion : tout se joue « sur le mode mineur », dans l'équivoque, la mélancolie, le désespoir, dans un tremblement de l'être bercé par de « mystiques barcarolles, romances sans paroles » qui annoncent « en sourdine » les poèmes à venir...

La Bonne Chanson (1870), poèmes d'amour et d'espoir adressés à la fiancée, veut rompre avec « le bruit des cabarets, la fange du trottoir », les « breuvages exécrés ». Ce « rêve de bonheur adorable » retrouve les formes sages et traditionnelles de la poésie, mais laisse s'exhaler quelques romances et chansons ingénues.

L'irruption de Rimbaud, « ange et démon », en septembre 1871, détruira le ménage de Paul et Mathilde. Amour fou, vie de liberté et de vagabondage, mais aussi pour Verlaine « saison en enfer » qu'il achèvera de deux coups de revolver le 10 juillet 1873, et expiera dans la calme retraite de la prison.

Aventure physique, morale et poétique. « Avec moi seul tu peux être libre », lui écrira Rimbaud. Cultivant le dérèglement des sens pour une poésie *en avant*, ils cherchent tous deux cette langue « de l'âme pour l'âme, résumant tout, parfums, sons, couleurs » (lettre de Rimbaud à Demeny, 15 mai 1871).

C'est Rimbaud qui fait découvrir (ou redécouvrir) à Verlaine la poésie de Marceline Desbordes-Valmore ; elle a su trouver, dans la forme libre de la romance, un rythme naturellement musical et une prosodie spontanément lyrique. Verlaine célébrera dans ses *Poètes maudits* cette voix unique et méconnue, et il chantera en vers « ce poète vainqueur/ Du rythme souple et sûr et de la rime heureuse [...] Poète au verbe plein par cette langue creuse »... L'influence de Marceline Desbordes-Valmore se fait tout particulièrement sentir dans *Romances sans paroles* par l'emploi des rythmes impairs.

« ... *Romances sans paroles,* ainsi dénommées pour mieux exprimer le vrai vague et le manque de sens précis projetés. » Tout est ici du domaine de la sensation vitement saisie dans son instantanéité déjà changeante alors qu'à peine susurrée, suggérée, dans la musique mêlée des sonorités, des dissonances, des allitérations et des rythmes, la poétique devient musique. L'âme triste se grise d'extases amoureuses, de paysages, de fêtes, et s'embrume parfois de pluie ou de quelque regret. Aux *Ariettes oubliées*, succèdent les *Paysages belges* parcourus avec Rimbaud dans l'été 1872 et brossés en quelques touches impressionnistes. *Birds in the night* résonne comme une suite à peine triste de *La Bonne Chanson* (Verlaine avait songé à l'intituler *Mauvaise chanson*). Six *Aquarelles*, écrites à Londres et dont les titres sont en anglais, achèvent le recueil dédié : « à Arthur Rimbaud. P. V. Londres, mai 1873 » ; la dédicace sera supprimée sur les épreuves, corrigées par Verlaine dans la prison de Mons. La fabrication du volume est surveillée par l'ami Pelletier, sur les presses d'une feuille politique de Sens, *Le Peuple souverain*. Tirées à 300 exemplaires, les *Romances sans paroles* sont achevées d'imprimer en mars 1874 ; le mois suivant, Verlaine écrit son *Art poétique* : « De la musique avant toute chose/ Et pour cela préfère l'Impair/ Plus vague et plus soluble [...] rien que la nuance ! [...] Que ton vers soit la bonne aventure... » En ce mois d'avril, s'ouvre l'exposition qui marque la naissance de l'Impressionnisme.

La conversion en prison dictera à Verlaine les admirables poèmes mystiques de *Sagesse*, qui inaugure une poésie religieuse dans des formes plus traditionnelles, laissant place, « parallèlement », à des volumes profanes, satiriques ou sensuels, voire gaillards, où le vers parfois cousine avec le mirliton et n'est que trop rarement « la chose envolée » ; sans compter une importante œuvre en prose trop méconnue.

Mais Verlaine, de même que Rimbaud, n'ira pas plus loin dans l'aventure d'un nouveau langage poétique, qui faisait écrire à Mallarmé : « Il ne sera jamais possible de parler du Vers sans en venir à Verlaine. »

THIERRY BODIN

Paul Verlaine. Romances sans paroles. *Ariettes oubliées — Paysages belges — Birds in the night — Aquarelles. Sens. Typographie de Maurice L'Hermitte. 1874. In-12, 48 p., plus 4 n. ch. B.N., Impr., Rés. p. Ye. 1120.*

302

Stéphane Mallarmé
(1842-1898)

L'Après-midi d'un faune
1876

Poésies
1887-1899

Comme déjà au large de son temps, un murmure tombe, clair au cœur de la nuit, et c'est une pensée et c'est un frisson, un suspens momentané dans le cours de l'histoire, alors, devant l'hébétude, celui qui en rêve a parlé discrètement s'efface. Tel apparaît Mallarmé, lorsque, avec lui, la poésie devient ce gong du plus pur éclat intérieur. Rompant non sans politesse, inaugurant le futur, il résume en une confidence le fracas de l'épreuve que, sa vie durant, il s'est quotidiennement infligée. L'impression est d'une grande nuit visitée sans relâche, arpentée dans l'écho d'un silence, et d'un tête-à-tête ininterrompu avec le néant — de grands cris à l'arrière-plan qui s'abîment et la rumeur de ce seul murmure, fracturé, cassé comme verre : la lumière, le calme, arrachés à la tempête, au fond de la ténèbre. Mallarmé n'abandonne que quelques bribes éparses d'un dialogue ou d'un soliloque, des clartés en toute douceur fulgurent, et le naufrage encore une fois s'interrompt un bref instant pour cela, pour cela seul : la pure parole, la poésie. L'extrême lucidité d'un perpétuel délit de rêve et l'assurance que le songe est un surcroît de réel, voici résumé l'argument d'une tragédie de la présence qui a renoncé à toute théâtralité. Mallarmé s'avance et traverse son temps, le monde et la littérature, la tête à hauteur d'un parfum de ciel et la main lente à retracer l'excessive réalité du mirage. Il sait qu'il compose le paysage d'un pas-encore quoique déjà là assurément. Et les mots qui, les mardis, tombent si aisément de ses lèvres semblent le fuir ou se retenir aux limites imprécises d'un trop et d'un trop peu de chair : c'est que Mallarmé les veut à tel point délestés pour le Livre en lequel il a hâte de condenser le monde, et pourtant d'une si forte teneur. Seul avec soi, seul avec la langue, malgré ses amis, les très rares hommes qui l'escortent, et la splendeur des jours parfois à Valvins, il s'acharne pour la lumière espérée qui résumera la vie — exorcisant le quotidien et la matière, accomplissant l'esprit et le monde dans leur fraîcheur florale. Précipitant, à l'égal de Baudelaire et de Rimbaud, la clarté poétique de ce que sera demain la poésie, il touche au sol de l'inouï, alors que par sa vie morne et provinciale (du moins jusqu'en 1871) de professeur de collège il plonge journellement dans l'insignifiance et ne s'en détache catégoriquement qu'au prix de son extrême rigueur dans l'affrontement du vertige intérieur. Le Livre est son combat et le dernier fondement de sa poétique. Çà et là, il voit, il touche, il transcrit, il note. Son pas va autrement que l'apparence ne le laisse entendre, il tremble d'audace et d'espoir. Ses poèmes, ce qu'il dit encore *Poésies* (les sonnets, *Hérodiade*, *L'Après-midi d'un faune* qui sera l'occasion de ce colloque d'amitié engagé avec Manet et initiera à une forme jamais vue du livre, le *Toast funèbre*, la *Prose*, les *Hommages et tombeaux*), cernent l'évidence du jour autant qu'ils prédisent l'obscur tremblement d'avant-mourir, ses proses, toutes, et exemplairement ses lumineuses *Divagations* (1897), réfléchissent le doute qui s'étend, la confiance qui perdure et l'âpre défi jamais renoncé. Les uns et les autres suffiraient à établir la prépondérance d'un passage mais il y a encore plus et c'est une ultime détente, un dernier effort, un saut téméraire dans l'au-delà de toute bourrasque, ce fameux *Coup de dés*... qui est un acte d'éperdue nomination, une tentative forcenée pour affermir dans la langue cet asile du plein azur qui paraît avoir été le but d'une trop brûlante ascèse. C'est par là que s'atteint une parole, dans sa chute brutale, dans le heurt de l'impossible, dans la fulgurance d'un timbre tonnant trop abruptement haut, c'est par là qu'elle se sépare. De la crise comme absolu désir naît à soi la poésie destinée à asseoir son emprise sur la langue et le monde, dans un geste qui semble extrême de même que paraît sublime l'efforcement de celui qui l'a risqué, ébranlant toute vision du poème et créant la page, la sensibilité même de la page. C'est cette stupeur, et plus tard un assez vif engouement, qui accompagne le retrait définitif de la silhouette de qui, tantôt enveloppé dans un plaid, tantôt nimbé par la fumée d'un fort tabac, ou encore méditant dans sa marche à l'ombre de grands arbres, aura su sinon dénouer — c'est là le point limite — du moins nouer la question sans fin de la poésie, avançant gravement parmi l'indifférence, portant pieusement son inquiétude et ses espoirs pour les remettre intacts dans la main du futur. Stéphane Mallarmé a vécu tout à la fois le premier et le dernier acte de la poésie, poussant l'inachèvement à son terme, donnant ainsi à entendre un mouvement d'annonce qui fait dès lors irruption dans la littérature et coupe les lois communes de la parole pour un nouveau cristal du sens.

Yves Peyré

L'Après-midi d'un faune. *Églogue par Stéphane Mallarmé avec frontispice, fleurons & cul-de-lampe. Paris, Alphonse Derenne, éditeur 52, Boulevard Saint-Michel, 52. MDCCCLXXVI. In-8° en feuilles, sous couverture de feutre blanc du Japon ; 13 ff. n. ch. en tout ; liés par deux cordonnets de soie rose et noire. L'illustration, gravée sur bois et coloriée à la main, est de Manet. Tirage à 195 exemplaires dont 20 sur Japon. B.N., Impr., Rés. 4° Z. Don 211 (5). Exemplaire n° 88 avec l'ex-libris au nom de Jean Marras, et cet envoi : « Faune, enfle* hodie non cras*/ Ton chalumeau chez Marras./ Stéphane Mallarmé ».*

Les Poésies de Stéphane Mallarmé... *La Revue Indépendante. [1887]. In-4°, 9 cahiers, soit 40 ff. Édition photolithographiée du manuscrit. Frontispice gravé de Félicien Rops. Tirage de 47 exemplaires sur Japon. B.N., Impr., Rés. g. Ye. 32.*

Les Poésies de S. Mallarmé. *Frontispice de F. Rops. À Bruxelles chez Edmond Deman, libraire. 1899. In-8°, 136 p., (5) ff. Tirage à 50 ex. sur Japon impérial, et 100 ex. sur Hollande van Gelder. B.N., Impr., Rés. Z. Le Masle 272.*

303

Hippolyte Taine
(1828-1893)

Les Origines de la France contemporaine
1876-1894

En 1871, Hippolyte Taine était déjà une des autorités intellectuelles de son temps. Plusieurs de ses livres avaient suscité des discussions passionnées, et les quatre volumes de l'*Histoire de la Littérature anglaise* (1863-1864) dans lesquels il appliquait aux productions de l'esprit les méthodes d'examen des sciences de la Nature, avaient ouvert au roman, à la critique, à la philosophie des perspectives nouvelles.

Les épreuves de l'*année terrible* bouleversèrent ce penseur longtemps étranger à toute préoccupation civique. Taine voulut s'expliquer à lui-même et expliquer à ses concitoyens comment l'histoire moderne de notre pays avait pu déboucher sur un tel « fiasco ».

Cet effort d'élucidation qui s'avéra plus ardu que prévu, accapara progressivement l'essentiel de ses activités de 1871 jusqu'à sa mort. Sa grande œuvre ne sera pas alors complètement achevée, mais les onze

I

Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui
Va-t-il nous déchirer avec un coup d'aile ivre
Ce lac dur oublié que hante sous le givre
Le transparent glacier des vols qui n'ont pas fui !

Un cygne d'autrefois se souvient que c'est lui
Magnifique mais qui sans espoir se délivre
Pour n'avoir pas chanté la région où vivre
Quand du stérile hiver a resplendi l'ennui.

Tout son col secouera cette blanche agonie
Par l'espace infligée à l'oiseau qui le nie,
Mais non l'horreur du sol où le plumage est pris

Fantôme qu'à ce lieu son pur éclat assigne,
Il s'immobilise au songe froid de mépris
Que vêt parmi l'exil inutile le Cygne.

volumes de l'édition in-8° des *Origines de la France contemporaine* témoignent de l'énormité du labeur accompli.

Les *Origines* peuvent être examinées sous plusieurs angles et on en a le plus souvent retenu le diagnostic sévère que Taine portait sur l'évolution de notre société et son avenir.

Envisagées d'un point de vue plus technique, les *Origines* ont inauguré deux styles nouveaux d'Histoire.

Le travail d'archives auquel s'était livré Taine, l'appareil critique dont était accompagné son texte ont ouvert la phase scientifique de l'étude de la Révolution française.

Il voulait à tel point comprendre l'état de notre société qu'il a fait flèche de tout bois pour se documenter sur elle, recouru, dans la mesure de ses forces, à toutes les sources, fait appel aux données de toutes les sciences humaines au stade qui était alors le leur (sociologie, psychologie, statistique, économie politique). Il a ainsi rassemblé une masse immense de faits qui s'accordaient dans leur diversité pour exprimer l'unité d'un même mouvement. Une telle vue globale des choses était alors peu fréquente. Elle a fait de Taine le précurseur de l'Histoire totale que nous connaissons aujourd'hui.

FRANÇOIS LÉGER

Les Origines de la France contemporaine, *par H. Taine de l'Académie française. Paris, Hachette, 1876-1894. 6 vol. in-8°. (I. L'Ancien Régime, 1 vol., 1876. II. La Révolution, 3 vol., 1878-1885. III. Le Régime moderne, 2 vol., 1891-1894). B.N., Impr. 8° La³¹. 14 (1-6).*

304

ÉLISÉE RECLUS

(1830-1905)

Nouvelle Géographie universelle
1876-1894

Né en 1830 à Sainte-Foy-la-Grande dans une prolifique famille de pasteurs calvinistes, Élisée Reclus s'affranchit des croyances ancestrales pour verser dans l'anarchisme. Sa participation à la Commune le contraignit à l'exil en Suisse et en Belgique où il mourut en 1905.

La *Géographie universelle* de Conrad Malte-Brun, parue entre 1810 et 1829, sans cesse revue, corrigée et rééditée jusqu'en 1873 ne présentant plus qu'une vision périmée d'un monde en perpétuel élargissement grâce aux conquêtes territoriales et aux nouvelles connaissances scientifiques, Reclus fut le seul à oser relever le défi. De 1876 à 1894 il fit paraître les 19 volumes de sa *Nouvelle géographie universelle*. Refusant tout déterminisme, recherchant obstinément des explications dans l'observation des faits, dans l'interaction de l'homme et de la nature, Reclus mit un réel talent d'écrivain au service de la description de la Terre, dans l'union étroite de l'histoire et de la géographie. N'écrivait-il pas : « La géographie n'est autre chose que l'histoire dans l'espace, de même que l'histoire est la géographie dans le temps. » Depuis cette œuvre monumentale, traduite en anglais, espagnol, italien, russe, aucun géographe ne s'est senti capable de renouveler cet exploit et de rédiger une nouvelle géographie universelle pour le XXᵉ siècle finissant.

ALFRED FIERRO

Nouvelle géographie universelle. La Terre et les hommes, *par Élisée Reclus. Paris, Hachette, 1876-1894. 20 volumes in-4°, cartes, ill. B.N., Impr. 4° G. 18 (1-20) (le vol. XX est un Tableau statistique de tous les États comparés pour les années 1890 à 1893).*

305

PAUL BERT

(1833-1886)

La Pression barométrique,
1878

Né à Auxerre en 1833, Paul Bert suivit un enseignement juridique et scientifique. Cette double formation intellectuelle qui fut concrétisée par une licence en droit et un doctorat en médecine, se retrouve dans les fonctions qu'il occupa durant sa vie. Si Paul Bert se fit d'abord connaître comme physiologiste, c'est en occupant la fonction de ministre de l'Instruction publique, dans le ministère Gambetta, puis de gouverneur général de l'Annam et du Tonkin qu'il acheva sa vie. Il mourut à Hanoï en 1886.

Paul Bert, élève et collaborateur de Claude Bernard, réalisa une œuvre importante en physiologie expérimentale. Il contribua à faire progresser cette discipline par l'originalité de ses raisonnements scientifiques et par la mise en place d'une méthode expérimentale qui le firent reconnaître par la communauté scientifique de son temps. En 1865, il recevait, pour ses travaux sur la greffe animale, le Prix Montyon de physiologie expérimentale, prix très convoité par les physiologistes, et en 1875 le Prix biennal de l'Institut de France pour ses recherches sur l'influence de la pression barométrique sur les phénomènes vitaux.

Cet ouvrage de 1168 pages, *La Pression barométrique, recherches de physiologie expérimentale,* contient la description d'environ 670 expériences que Paul Bert publia dans des revues scientifiques entre 1871 et 1875, avant de les réunir dans un volume qui débute par un historique, particulièrement détaillé, sur cette question. L'originalité de ce travail est de démontrer que la pression barométrique a un effet physiologique sur les organismes et que cet effet est chimique et non mécanique comme on le pensait avant Paul Bert : l'oxygène « sous forte tension » produit un effet létal sur les organismes en « arrêtant les oxydations dans les éléments des tissus vivants ».

Paul Bert réalisa ses expériences sur des animaux, des végétaux, mais également sur lui-même. La figure 56 de la page 750 le représente enfermé en compagnie d'un oiseau en cage, dans un cylindre, expérimentant les effets d'une diminution de la pression. D'une pression ambiante de 758 mm, Paul Bert descend progressivement la pression dans le cylindre à 408 mm. Il notait le nombre des pulsations de son pouls, les symptômes qu'il ressentait, assis, debout ou en faisant un effort. Quand les symptômes devenaient trop inquiétants il respirait un air riche en oxygène contenu dans un sac. Mais l'apport d'oxygène lui indiquait aussi un retour à un état physiologique près de la normale. À 408 mm il notait : « 92 pulsations ; sensations nauséeuses pénibles ; éblouissements ; congestion à la tête ; tremblements convulsifs en levant la jambe. »

Ce travail de Paul Bert intéressa non seulement les médecins, dans l'application d'une médecine en altitude, mais également d'une médecine du travail, mais aussi les naturalistes qui se penchaient sur les problèmes touchant en particulier à l'évolution, en pensant aux effets de la modification de l'air pendant les temps géologiques sur les êtres vivants.

JEAN-LOUIS FISCHER

Paul Bert. La Pression barométrique, recherches de physiologie expérimentale. *Paris, G. Masson, 1878. VIII et 1168 p., 89 fig. Collection particulière ; B.N., Impr. Tc³.63.A.*

306

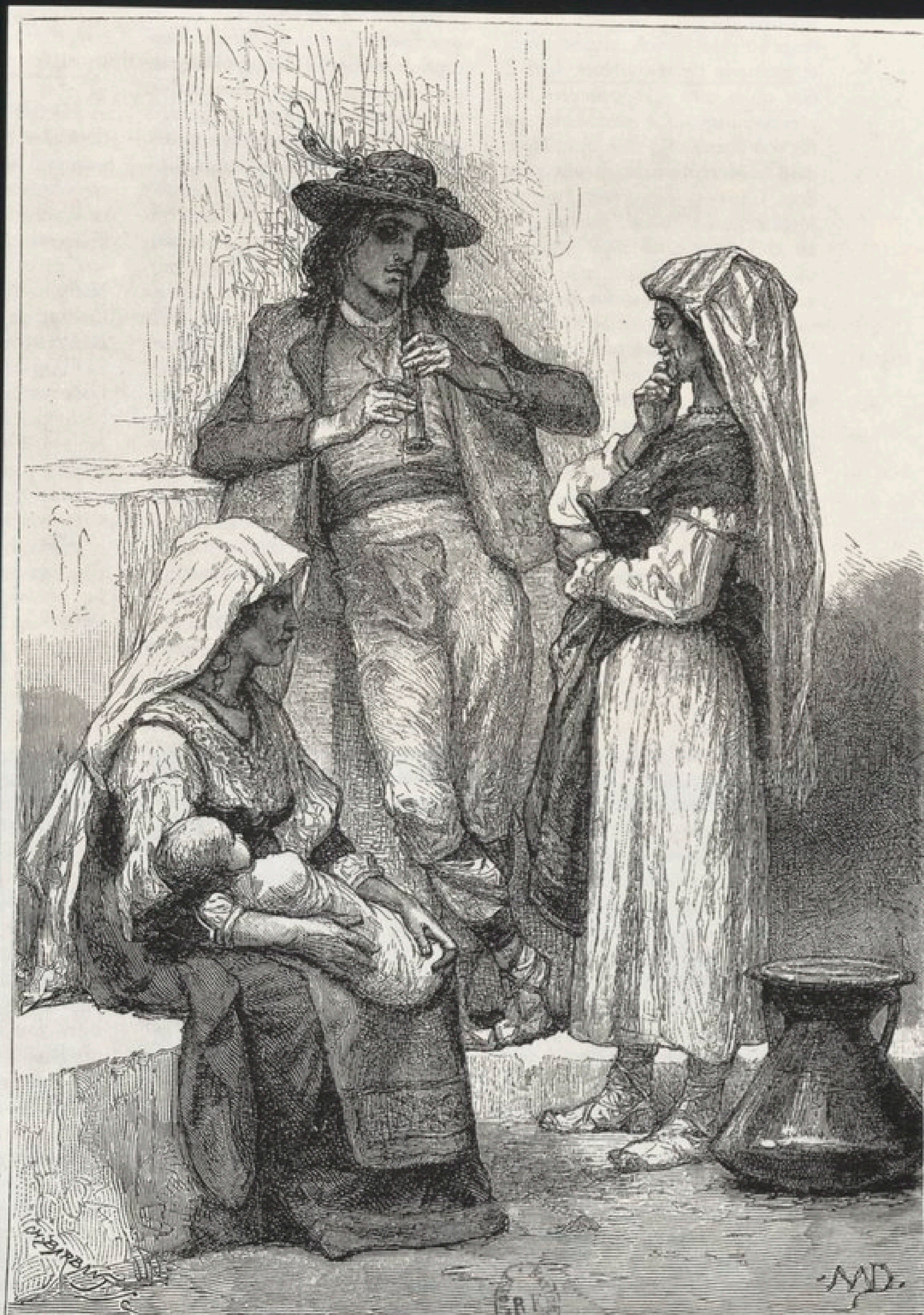
THÉODORE DURET

(1838-1927)

Les Peintres Impressionnistes
1878

L'exposition de la *Société anonyme des artistes-peintres, sculpteurs, graveurs, etc.* chez le photographe Nadar, 35, boulevard des Capucines, du 15 avril au 15 mai 1874, marque la naissance de ce qu'on a appelé l'impressionnisme ; sans grand succès d'ailleurs : 3 500 visiteurs, contre les 400 000 du Salon officiel. Sur les murs, 165 œuvres signées par trente artistes, notamment Boudin, Cézanne, Degas, Guillaumin, Monet, Berthe Morisot, Pissarro, Renoir, Sisley.

Parmi les premiers admirateurs et les premiers défenseurs de ces peintres qui allaient révolutionner l'art, aux côtés d'écrivains et de journalistes comme Zola (non sans malentendus), Philippe Burty, Jules Castagnary, Edmond Duranty, d'un marchand comme Paul Durand-Ruel, il convient de saluer Théodore



PAYSANS DES ABRUZZES

Dessin de D. Maillart, d'après nature

Duret qui, dès 1878, publie sa brochure *Les Peintres Impressionnistes*.

Fils d'un riche notaire de Saintes, Théodore Duret voyage beaucoup dans sa jeunesse en Orient et en Extrême-Orient ; passionné par l'art japonais (auquel il consacre un ouvrage en 1882), il collectionne objets et estampes de ces artistes dont il dira qu'ils sont « les premiers impressionnistes ». Lié avec Manet qui fait son portrait en 1868, il se lance dans le journalisme et fonde, avec Zola, Cluseret, Jules Ferry, l'organe républicain *La Tribune Française*, et est condamné pour avoir organisé une souscription pour un monument au député Baudin tué sur les barricades en 1848. Adjoint au maire du IXe arrondissement sous la Commune, il réussit à échapper à la répression, et voyage avec son ami Cernuschi, notamment au Japon. Revenu à Paris en 1872, il se consacre à la critique d'art et à la collection ; il organisera la vente de ses tableaux impressionnistes (19 mars 1894), donnera à la Bibliothèque Nationale ses estampes japonaises et au Musée Cernuschi ses objets d'Extrême-Orient. Il publiera d'importantes études sur Manet (1902), Whistler (1904), Cézanne (1914), Van Gogh (1916), Toulouse-Lautrec (1920) et Renoir (1924).

La brochure de mai 1878 paraît en pleine polémique. Dans sa « Préface contenant quelques bonnes vérités à l'adresse du public », Duret relève les railleries et les « grossières injures » de la critique et du public contre les Impressionnistes, et proclame : « Oui, j'aime et j'admire l'art des Impressionnistes » ; il rappelle que de semblables « sornettes » ont accueilli Delacroix, Millet, Corot ou Manet. Dans un « Chapitre où l'on établit le point de départ et la raison d'être des Impressionnistes », Duret les replace dans « une évolution régulière de l'école moderne française », dans la descendance des « peintres naturalistes » Corot, Courbet et Manet, à qui ils doivent « cette touche primesautière, procédant par grands traits et par masse », une « peinture claire », « l'étude du plein air ; la sensation non seulement des couleurs, mais des moindres nuances des couleurs, les tons, et encore la recherche des rapports entre l'état de l'atmosphère qui éclaire le tableau, et la tonalité générale des objets qui s'y trouvent peints ». Duret insiste sur l'influence de l'art japonais où s'étalent « côte à côte les tons les plus tranchés et les plus aigus ». C'est en alliant « la manière franche » de la peinture de plein air par « touches vigoureuses » et « les procédés si neufs et si hardis du coloris japonais », que les Impressionnistes vont « développer leur propre originalité et s'abandonner à leurs sensations personnelles », en restant fidèles à la nature.

Suivent de brèves études sur les principales figures de l'Impressionnisme : Monet, « l'Impressionniste par excellence », qui « a réussi à fixer des impressions fugitives que les peintres, ses devanciers, avaient négligées ou considérées comme impossible à rendre par le pinceau » ; Sisley, qui « communique une impression de la nature gaie et souriante » ; Pissarro, « peintre du paysage agreste, de la pleine campagne » ; Renoir, peintre de la femme et de la chair, au pinceau « rapide et léger » ; Berthe Morisot, dont les couleurs ont « une délicatesse, un velouté, une morbidesse singulières ». Pour finir, dans une « Postface qui se termine par une prédiction », Duret entraîne son lecteur dans une brève promenade au Louvre, avant de conclure : « Nous aimons donc la peinture de toutes les écoles et nous ne demandons à personne d'enlever un seul tableau pour accrocher un impressionniste, qu'il le pende seulement à la suite. »

Plus tard, en 1906, Duret donnera une importante *Histoire des Peintres Impressionnistes*, ajoutant aux peintres salués en 1878 Cézanne et Guillaumin ; ouvrage capital sur l'Impressionnisme, alors largement reconnu. La brochure de 1878, dans son prosélytisme, vibre de la force nécessaire aux combats à gagner.

THIERRY BODIN

Théodore Duret. Les Peintres Impressionnistes. — *Claude Monet, Sisley, Pissarro, Renoir, Berthe Morisot. Avec un dessin de Renoir. Paris, Librairie Parisienne H. Heymann & J. Perois, 38, Avenue de l'Opéra, 38 — Mai 1878. In-16, 35 p., couverture imprimée. B.N., Impr. 8° V. Pièce 2019.*
Histoire des Peintres Impressionnistes. *Pissarro, Claude Monet, Sisley, Renoir, Berthe Morisot, Cézanne, Guillaumin, par Théodore Duret. Paris, H. Floury, libraire-éditeur, 1, Boulevard des Capucines, 1 — 1906. In-4°, 211 p., 26 gravures hors-texte. B.N., Impr. 4° V. 6431.*

307

JULES VALLÈS
(1832-1885)
Jacques Vingtras
1879-1886

Né au Puy, en 1832, sous le nom de Vallez (transformé par lui, plus tard, en Vallès), d'un père fils de paysans, surveillant et professeur de collège, il fait ses études au fil des collèges et des villes où fut nommé son père : Le Puy, Saint-Étienne, Nantes ; après 1848, il gagne Paris. Ces quatre villes ordonneront plus tard *L'Enfant*. Il tente de s'opposer au Coup d'État : le père le rappelle à Nantes et le fait interner deux mois à l'asile. Jules Vallès revient à Paris, renonce à la carrière universitaire et se lance dans le journalisme (au *Figaro* ; au *Progrès de Lyon* ; à *La Rue*, son premier journal, en 1867). Réunis et ordonnés, ses articles sont la matière première de ses premiers livres : *Les Réfractaires* (1865), *La Rue* (1866). Le 18 mars 1871, il salue la Commune de Paris et y participe activement. Après la défaite de la Commune, condamné à mort (1872), il vit exilé à Londres jusqu'à l'amnistie de 1880. Là, il fixe le projet et le schéma de *Jacques Vingtras* : de Londres, il envoie à Paris, en feuilletons de journal, ce qui sera ensuite publié en livres, *L'Enfant* et *Le Bachelier*. Rentré d'exil, Vallès publie de nombreux articles ; un feuilleton, *Les Blouses* ; le livre, issu d'articles, *La Rue à Londres* (1884) ; il dirige, de 1883 à sa mort, en 1885, un grand journal, *Le Cri du Peuple*, et, sans trêve, met au point *L'Insurgé*, livre posthume.

L'œuvre — qui devait être l'Histoire d'une génération de 1848 à 1871 — est devenue, en fait, l'histoire d'un jeune homme, en trois phases et trois âges : une enfance (malheureuse, non martyre), une éducation (vers le baccalauréat), une révolte et une révolution (la Commune de Paris).

Elle a de nombreuses références autobiographiques et elle est le roman d'un jeune homme pauvre (Vallès a gardé les seules initiales de son nom). *L'Enfant* est un récit d'enfance qui veut exorciser le cliché des enfances heureuses. *Le Bachelier* exorcise le cliché d'une éducation heureusement adaptée à la société et à un métier. *L'Insurgé* révèle les servitudes de l'écriture du journaliste et appelle, jusqu'à la révolution, une liberté réelle. C'est dire que les trois récits de la Trilogie ont aussi, à leur

façon, valeur protestataire et « polémique » (combattante) : sans que cela nuise au récit.

Cette œuvre romanesque est pénétrée de l'expérience journalistique : *L'Enfant* et *Le Bachelier* ont été éprouvés en feuilletons ; *Le Bachelier* et *L'Insurgé* racontent, intègrent l'aventure journalistique vécue par Vallès.

L'ensemble, *Jacques Vingtras,* est marqué par l'originalité technique : celle de l'architecture de l'œuvre, à temporalité brisée ; celle de la rupture : des blancs, des paragraphes à géométrie variable ; celle d'une discontinuité très souple, qui brise aussi, sans l'ignorer, toute une rhétorique.

ROGER BELLET

Jean la Rue. Jacques Vingtras. *Paris, G. Charpentier, 1879. In-12, II-396 p. Dédicace : « À tous ceux qui crevèrent d'ennui au collège... » (Paru sous le pseudonyme de Jean la Rue,* Jacques Vingtras *reparaîtra chez le même éditeur sous le nom de Jules Vallès, et sous le titre* Jacques Vingtras. L'Enfant*). B.N., Impr., Rés. p. Y². 1123.*
Jacques Vingtras. Le Bachelier, *par Jules Vallès. Paris, G. Charpentier, 1881. In-12, II-434 p. Dédicace : « À tous ceux qui, nourris de grec et de latin,... » B.N., Impr. 8°Y².9529.*
Jacques Vingtras. L'Insurgé — *1871 — par Jules Vallès. Paris, G. Charpentier, 1886. In-12, II-376 p. Dédicace : « Aux morts de 1871... » B.N., Impr. 8°Ln²⁷.36487.*
Édition illustrée de L'Enfant, *avec 12 eaux-fortes par Renouard (Paris, A. Quantin, 1884 ; in-8°, II-381 p.) B.N., Impr., Rés. Smith-Lesouëf 6458 (ex. sur Japon n° 68).*

— 308 —

JEAN-HENRI FABRE

(1823-1915)

Souvenirs entomologiques
1879-1907

Jean-Henri Fabre est né à Saint-Léons-du-Lévezou (Aveyron) le 21 décembre 1823, au sein d'une famille rurale très peu nantie et qui, pour subsister, dut émigrer de ville en ville. Fabre acquit son immense savoir, scientifique et littéraire, ainsi que ses nombreux titres et diplômes (études supérieures de physique, mathématiques et sciences naturelles ; doctorat ès sciences ; correspondant de l'Institut, etc.) en autodidacte. Instituteur à Carpentras, puis professeur de physique à Ajaccio, enfin à Avignon, encouragé par Victor Duruy, il dispensa également un enseignement extra-scolaire que venaient suivre des agriculteurs et des gens des villes, des hommes de lettres et des félibres, tels Roumanille, Mistral, le philosophe et économiste anglais Stuart Mill. Cet enseignement libéral qui s'adressait également à des jeunes filles, choqua la fraction la plus conservatrice et dévote d'Avignon. À la chute du Second Empire, une cabale obligea Fabre et sa famille à quitter la ville. Il vécut ensuite à Orange où il écrivit un nombre considérable de livres retenus pour l'enseignement officiel. Mais ce qui a constitué le caractère le plus original de la démarche de Fabre, ce fut l'étude de la vie des insectes, l'observation sur le terrain. Tôt récompensé par l'Académie des sciences pour ses recherches, Fabre vécut à partir de 1879 en son Harmas à Sérignan-du-Comtat (Vaucluse), où il créa un véritable laboratoire vivant de la nature et de l'entomologie. C'est là qu'il écrivit la presque totalité des *Souvenirs.*

Les *Souvenirs entomologiques* sont constitués par dix volumes ou séries, soit plus de quatre mille pages. De bonne heure, Fabre fut salué par d'éminents scientifiques. Ch. Darwin lui octroya le titre « d'observateur inimitable ». Mais en apportant une contribution considérable à la science, il remettait en question la pédagogie et l'étude de la nature telles qu'elles se pratiquaient en son temps. Car seule l'observation des insectes dans les milieux naturels, avec les multiples interactions qui caractérisent les associations d'êtres vivants, avait grâce à ses yeux. Les observations relatives aux guêpes prédatrices par exemple, résultaient de travaux si minutieux qu'il fallut, un siècle plus tard, des appareils extrêmement perfectionnés et de longues recherches pour en confirmer enfin la portée et l'exactitude.

Mais surtout, c'est le fait que les *Souvenirs entomologiques* constituent une œuvre littéraire de premier ordre (Prix Née de l'Académie Française en 1910) qui provoqua l'acerbe critique des scientifiques de la Sorbonne. Le recul a permis de juger ces écrits. Ils apparaissent aujourd'hui comme une somme colossale d'observations et de découvertes, suscitant la vocation d'innombrables jeunes naturalistes. Éthologiste, philosophe, félibre, artiste, poète et précurseur de sciences nouvelles, ainsi peut être considéré J.-H. Fabre, à travers son œuvre qui est celle d'un exceptionnel humaniste.

YVES DELANGE

Souvenirs entomologiques. *Études sur l'instinct et les mœurs des insectes. [épigraphe d'E. Blanchard.] Par J.-H. Fabre. Paris, Librairie Ch. Delagrave, 1879. In-12, 328 p.*
Nouveaux Souvenirs entomologiques. *Études [...] Paris, Librairie Ch. Delagrave, 1882. In-12, [2 ff. de dédicaces] - 351 p.*
Souvenirs entomologiques *(Troisième [-Dixième] série). Études sur l'instinct et les mœurs des insectes. Par J.-H. Fabre. Paris, Librairie Ch. Delagrave, 1886-1907. In-8°, 8 vol.*
B.N., Impr. 8° S. 1541 (1-10).

— 309 —

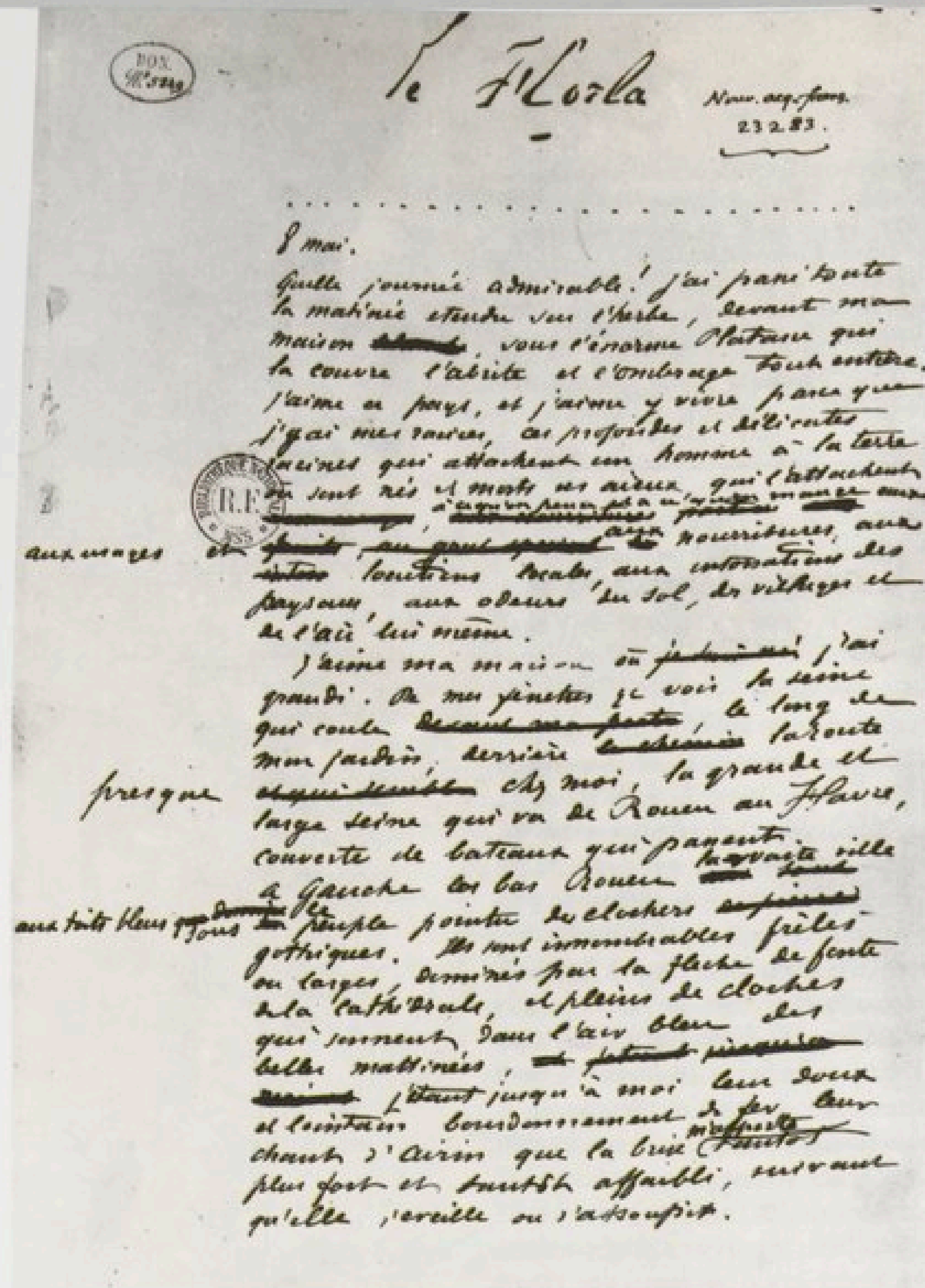
CAMILLE FLAMMARION

(1842-1925)

Astronomie populaire
1880

Né à Montigny-le-Roi (Haute-Marne) près de Langres en 1842, Camille Flammarion, passionné par la science et en particulier par l'astronomie, se rendit à Paris à l'âge de seize ans et trouva un poste de calculateur à l'Observatoire de Paris. Déçu par le fait qu'il ne put y faire aucune observation astronomique, il se heurta au directeur, le redoutable Le Verrier au caractère autocratique bien connu, et finit par se faire renvoyer. Mais il parvint à faire partager ses goûts en organisant des cours d'astronomie populaire et en écrivant des livres de vulgarisation qui connurent un grand succès. Son frère Ernest, qui avait fondé en 1875 une modeste maison d'édition, devra sa fortune et la gloire de sa maison à *l'Astronomie populaire* de son frère Camille qu'il publia. Devenu célèbre, Camille Flammarion se vit offrir par un riche Brésilien une magnifique propriété à Juvisy-sur-Orge dont il fit sa résidence et où il installa son observatoire. En 1884 Flammarion fonda la revue *l'Astronomie,* et en 1887 la Société Astronomique de France, société qui a fêté son centenaire il y a deux ans et qui regroupe de nombreux amoureux de l'astronomie, amateurs ou professionnels. Camille Flammarion mourut à Juvisy en 1925.

De 1841 à 1846, François Arago avait fait un cours public d'astronomie qui fut ensuite publié après sa mort entre 1854 et 1857 sous le nom d'*Astronomie populaire.* Cet ouvrage connut un grand succès et Flammarion lui rend hommage en dédiant le sien à la mémoire d'Arago. Mais l'astronomie avait évolué, et surtout le public avait changé. L'instruction plus répandue dans les classes populaires, les progrès de la science dont on pensait alors qu'elle ferait le bonheur de l'humanité, conduisaient à proposer au public un ouvrage à la fois simple mais rigoureux sur le plan scientifique, et dont l'auteur saurait



Le Horla Nouv. acq. franç. 23283.

. . . .

8 mai.

Quelle journée admirable! J'ai passé toute la matinée étendu sur l'herbe, devant ma maison, sous l'énorme platane qui la couvre, l'abrite et l'ombrage tout entière. J'aime ce pays, et j'aime y vivre parce que j'y ai mes racines, ces profondes et délicates racines qui attachent un homme à la terre où sont nés et morts ses aïeux, qui l'attachent [illegible] aux usages et aux nourritures, aux locutions locales, aux intonations des paysans, aux odeurs du sol, des villages et de l'air lui-même.

J'aime ma maison où j'ai grandi. De mes fenêtres je vois la Seine qui coule, le long de mon jardin, derrière la route, presque chez moi, la grande et large Seine qui va de Rouen au Havre, couverte de bateaux qui passent. À gauche, là-bas, Rouen, la vaste ville aux toits bleus sous le peuple pointu des clochers gothiques. Ils sont innombrables, frêles ou larges, dominés par la flèche de fonte de la cathédrale, et pleins de cloches qui sonnent dans l'air bleu des belles matinées, jetant jusqu'à moi leur doux et lointain bourdonnement de fer, leur chant d'airain que la brise m'apporte, tantôt plus fort et tantôt affaibli, suivant qu'elle s'éveille ou s'assoupit.

communiquer son enthousiasme pour la beauté du ciel et la poésie de ses mystères. C'est ce que Flammarion sut faire admirablement. *L'Astronomie populaire* proprement dite contient six livres dont les cinq premiers sont consacrés au système solaire (La Terre, La Lune, Le Soleil, Les mondes planétaires, Les comètes et les étoiles filantes) et le dernier aux étoiles et à l'univers sidéral. Il a huit cent quarante pages et de très nombreuses illustrations. Il est évident qu'on le lit plus aujourd'hui pour goûter le charme du style que pour apprendre l'astronomie, nos connaissances ayant été profondément bouleversées depuis un siècle. En revanche le supplément à *L'Astronomie populaire*, intitulé *Les Étoiles et les curiosités du ciel*, traite de sujets que le temps n'a pas altérés. C'est en effet une description en huit cents pages de tout ce qu'on peut voir dans le ciel à l'œil nu ou avec un petit instrument (constellations, étoiles remarquables, nébuleuses diverses, etc.), accompagnée de considérations d'ordre philosophique ou historique. Un amateur contemporain y trouve donc de nombreux renseignements utiles exposés de façon vivante et claire dans un style, certes un peu désuet, mais au charme inimitable.

BRUNO MORANDO

Camille Flammarion. Astronomie populaire. *Description générale du ciel, illustrée de 360 figures, planches en chromolithographie, cartes célestes, etc. Paris, C. Marpon et E. Flammarion, éditeurs, Galeries de l'Odéon, 1 à 7, et rue Rotrou, 4. 1880 In-4°, (4) ff. - 839 p. B.N., Impr. 4° V. 847.*

Les Étoiles et les curiosités du Ciel. Supplément à l'Astronomie populaire... *a paru chez les mêmes éditeurs en 1882.*

310

AUGUSTE DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

(1838-1889)

Contes cruels

1883

Né à Saint-Brieuc, Philippe Auguste Mathias de Villiers de l'Isle-Adam se flatte de descendre d'une des plus anciennes familles françaises, mais il est sans fortune et, dès l'adolescence, compte sur la gloire littéraire pour redorer son blason. Sans aucun succès, il publie un recueil de poésies et entame une ambitieuse « série de romans philosophiques », *Isis*, qui tourne court. Pour

311

s'imposer, il met son espoir dans le théâtre, mais il connaîtra bien des déceptions. Trois pièces, pourtant, dominent son œuvre dramatique: *La Révolte* (1870), bref drame de mœurs bourgeoises, qui entrera au répertoire de la Comédie Française; *Le Prétendant* (1875), version remaniée d'un drame romantique de jeunesse en cinq actes, *Morgane*; *Axël* enfin, testament de son esprit, une œuvre immense en quatre parties, mûrie pendant vingt ans et parue en 1890, quelques mois après sa mort.

C'est à ses recueils narratifs, cependant, que Villiers devra sans doute l'essentiel de sa renommée. Les *Contes cruels* furent salués par une avant-garde littéraire comme une réussite éclatante. D'autres volumes allaient suivre, dans ses dernières années: *L'Amour suprême, Tribulat Bonhomet, Histoires insolites, Nouveaux contes cruels*. La plupart des récits réunis dans ces cinq livres, et surtout dans le premier, conservent à nos yeux tout leur attrait: *L'Intersigne, Le Convive des dernières fêtes, Véra, Le Secret de l'échafaud, La Torture par l'espérance, Le Tueur de cygnes* atteignent à une intensité dramatique et à une rigueur de construction qui les apparentent aux œuvres classiques.

Villiers de l'Isle-Adam a encore composé un roman, *L'Ève future* (1878-1886), création complexe, d'une veine par endroits satirique et bouffonne, qui peut passer pour un récit d'anticipation scientifique, mais qui est surtout une « œuvre d'art métaphysique », destinée à illustrer les principes fondamentaux de sa philosophie spiritualiste: son héroïne Hadaly, prodige de la science, est aussi un miracle de la foi.

Villiers de l'Isle-Adam a dédié son *Ève future* « aux rêveurs, aux railleurs ». Il fut l'un et l'autre. Sa raillerie est la revanche d'un idéalisme meurtri, qui a le dernier mot. Il appartient au lecteur de prolonger en lui-même les suggestions d'une pensée qui n'a formulé sa révolte que pour mieux la dépasser.

PIERRE-GEORGES CASTEX

Comte de Villiers de l'Isle-Adam. Contes cruels. *Paris, Calmann Lévy, éditeur, ancienne maison Michel Lévy frères 3, rue Auber, 3. 1883. In-12, (2) ff. - 352 p. B.N., Impr., Rés. 8° Z. Don 599 (3), avec envoi: « À Jean Marras son vieil ami Villiers de l'Isle-Adam ».*

311

GUY DE MAUPASSANT

(1850-1893)

Contes de la Bécasse

1883

Avant de devenir le conteur le plus célèbre du XIXe siècle, Maupassant a commencé comme employé de bureau dans divers ministères. Comme tous les débutants, il écrit des vers et s'essaye au théâtre sans grand succès. Il doit à Flaubert la découverte de sa véritable voie; grâce à celui-ci, il est introduit dans les milieux littéraires naturalistes et participe à l'élaboration des *Soirées de Médan* (1880): sa nouvelle « Boule de suif » connaît un triomphe et le rend célèbre du jour au lendemain. Désormais, il ne cesse d'écrire; il fournit aux quotidiens une abondante copie de chroniques et de contes recueillis en volumes; il donne aux éditeurs des romans à succès (*Bel-Ami*, 1885) et des récits de voyage. Œuvre considérable, édifiée en une dizaine d'années et que Maupassant dispute avec angoisse aux ravages de la maladie qui devait le faire sombrer dans la folie et l'emporter.

Les *Contes de la Bécasse* constituent le troisième recueil de nouvelles de Maupassant, le seul qu'il ait confié aux éditeurs Rouveyre et Blond (les « tricolores » comme on disait par plaisanterie), peut-être pour piquer d'émulation Victor Havard son éditeur attitré. Dans cette année 1883, Maupassant s'affichait comme auteur fécond et célèbre: un autre recueil de contes (*Mademoiselle Fifi* en édition définitive); un roman, *Une Vie*; un essai critique, *Émile Zola*. L'étiquette naturaliste commençait décidément à s'attacher à l'écrivain. Il y a bien de cela dans les *Contes de la Bécasse*; mais on y trouve aussi toute la palette du conteur: présence obsédante de la Normandie, sens du comique et, déjà, puissance des ténèbres de l'esprit; art de narrer, enfin, qui fait de ce recueil un *Décaméron* moderne.

LOUIS FORESTIER

Guy de Maupassant. Contes de la Bécasse. *Paris, Éd. Rouveyre et G. Blond, imprimeurs-éditeurs, 98, rue de Richelieu, 98. 1883. In-18, 298 p. et (1) f. La véritable édition originale des* Contes de la Bécasse *(dont, en épreuves, le titre comporte l'article:* Les Contes de la Bécasse*) comporte une couverture rosée. Ce n'est qu'ultérieurement qu'apparaissent les*

ps. 310

– La Machine à Gloire. –

(S. G. D. G.)

(~~Société pour l'Exploitation de la Gloire appliquée au Théâtre~~)

~~A Stéphane Mallarmé~~ (à)

~~Stéphane Mallarmé~~.

„Sic itur ad astra..."



— . —

I

Quel maître-siècle! Quel mouvement! Pourrons nous jamais nous arrêter?.. – Au fait, comment et pourquoi? Lancés comme nous le sommes, tout temps d'arrêt serait un véritable suicide. Un esprit de découverte nous anime. Découvrir! N'importe quoi! Tout est là. Grâce à d'incessants efforts, les chimères les plus extra-normales s'incarnent, à chaque instant, dans l'application la plus éblouissante.

Ne différons-nous pas, quelque peu, par cette nouveauté de nos instincts intellectuels, de la précédente espèce humaine? ~~Oui~~ Oui, nous en différons. Nous avons conscience de notre assomption vers l'Utile! Nous savons également ~~aussi~~ [illegible] que notre système solaire chemine, en titubant ~~[illegible]~~, vers le Byra d'Hercule; vers ce fabuleux prince-sans-rire sidéral qui attire l'Univers en lui clignant son œil de feu ~~flamme~~ tout là-bas, au fond du Ciel: – aussi courage et hurrah! ~~Aussi, courage et hurrah!~~ voilà notre devise. Arrière ces esprits bréhaignes, pusillanimes et tardigrades, qui, connubant avec leurs hallucinations, se font un épouvantail d'un tel avenir! À cheval sur cet hippopotame de l'entendement qu'on appelle l'Absurde, et prêchant ~~[illegible]~~ on ne sait quelle Logique essoufflée, caduque et ratiocinante, ils s'évertuent, en éperonnant, avec effroi, leur imperméable acolyte, à remonter le courant?... C'est folie, folie

couvertures imprimées par Ch. Maréchal et J. Montorier. Le volume fut réédité en 1887 par Victor Havard. Aucun manuscrit des contes figurant dans ce recueil n'a subsisté. Collection particulière.

312

Joris-Karl Huysmans
(1848-1907)

À Rebours
1884

D'origine hollandaise par sa famille paternelle, mais par sa mère « parisien raffiné » — ainsi se désigne-t-il lui-même —, Huysmans mène une double existence de fonctionnaire et d'écrivain. Ses goûts et ses amitiés l'attirent d'abord vers les milieux du naturalisme. Il fait partie du Groupe de Médan et ses premiers romans (*Marthe*, 1876, *À vau l'eau*, 1881...) lui valent les louanges de Zola. Son style à la fois brutal et savoureux qui restera caractéristique de toute son œuvre, convient à son écœurement devant les misères de la vie quotidienne. Parallèlement attiré par l'art dès sa jeunesse, il devient chroniqueur des Salons et des expositions, attaquant la tradition académique, soutenant les audaces, alors très controversées, des peintres impressionnistes.

Lorsque *À Rebours* paraît en 1884, le roman déconcerte ses amis naturalistes. Il rompt avec la réalité sordide en explorant des voies inédites. Le héros, Des Esseintes, rassemble toutes les extravagances que peut imaginer un homme en proie à la névrose, maladie alors à la mode. Pour le créer Huysmans s'est inspiré d'un certain nombre de ses contemporains conscients de vivre une « fin de siècle » mais jouissant de cette décadence. Parmi ses modèles le comte Robert de Montesquiou à qui sont empruntées ses excentricités d'habillement ou d'ameublement et même la possession d'une tortue à la carapace incrustée de pierres précieuses. Pourtant Huysmans donne aussi à son personnage des goûts proches des siens, que ce soit en littérature ou en art. Il lui fait, entre autres, admirer Baudelaire, Mallarmé et Verlaine, Gustave Moreau et Redon : écrivains et artistes encore peu connus du public et qu'il révèle à beaucoup.

Ce « bréviaire de la décadence » obtient un succès inattendu et touche même les esthètes anglais. Quant à Huysmans, après s'être cherché à travers l'occultisme et le satanisme (*Là-Bas*, 1891), il trouve sa voie dans la religion. Sa conversion donne son sens à une nouvelle série de livres, d'*En Route* (1893) aux *Foules de Lourdes* (1906), et l'aide à supporter les misères physiques de ses dernières années.

Jacques Lethève

J.-K. Huysmans. À Rebours. [*épigraphe :*] *Il faut que je me réjouisse au-dessus du temps..., quoique le monde ait horreur de ma joie, et que sa grossièreté ne sache pas ce que je veux dire. Rusbrock l'admirable. Paris, G. Charpentier et Cie, éditeurs, 13, rue de Grenelle, 13. 1884. In-8°, (2) ff. - 294 p. (10 ex. sur Hollande, 2 ex. sur Japon). Bibliothèque de l'Arsenal, Rés. 8° △ 38765.*
À Rebours, *manuscrit autographe, première rédaction, 136 ff., 300 × 250 mm. B.N., Mss, n. a. fr. 15761.*

313

Jules Laforgue
(1860-1887)

Les Complaintes
1885

Mort à vingt-sept ans, après avoir souhaité « être légendaire » ! Toute l'ambiguïté de l'époque semble s'être inscrite dans ce vœu, et dans une ironie qui masqua longtemps la véritable identité du poète.

Né à Montevideo, élève distrait du lycée de Tarbes, puis à Paris du lycée Fontanes, il se trouva bientôt, sans diplôme, habitant lunaire d'une petite mansarde, havre d'étude et de rêverie, d'où il fut brutalement transporté, comme lecteur de l'impératrice Augusta, au Prinzessinnen-Palais de Berlin, où son appartement comptait cinq fenêtres, avec une sentinelle dessous. C'est là que le poète écrivit *Les Complaintes*, dont la première idée lui était venue à la fête de l'inauguration du Lion de Belfort sur la place Denfert, en écoutant les chanteurs des rues débiter leurs couplets accompagnés d'un orgue de Barbarie. Mais malgré leur titre, *Les Complaintes* ne doivent pas grand-chose au folklore forain, sinon un certain air de mélancolie qui est également la marque irrémédiable d'un poète qui a déclaré la vie, une fois pour toutes, « une chose bruyante et inutile ». Dès la fin de 1883, Laforgue, de Berlin, se met en quête d'un éditeur. Charavay ? Lemerre ? Ce fut Léon Vanier, l'éditeur des Symbolistes, qui l'emporta : il en coûta 400 francs à Laforgue pour les 500 exemplaires des *Complaintes*. L'impression, chez Léon Épinette (en littérature Léo Trézenik), fut d'une lenteur désolante ; quand le recueil parut, en juillet 1885, Laforgue avait déjà eu le temps d'en écrire un nouveau (*L'Imitation de Notre-Dame la Lune*) et de se déprendre des anciennes formes prosodiques pour se tourner résolument vers le vers libre.

La critique contemporaine accueillit plutôt ironiquement ce produit bizarre de l'école décadente, qui désignait le poète comme une créature hypertrophique, mal résignée à son « éternullité » et aux « nuits anonymes » sous les étoiles muettes. Mais le recueil de Laforgue devait prendre sa revanche à l'étranger d'abord, où il fut le maître incontesté du mouvement poétique « crépusculaire » italien vers 1900, et l'inspirateur de deux des plus grands poètes anglo-saxons du XXe siècle, T. S. Eliot et Ezra Pound.

Pierre-Olivier Walzer

Les Complaintes *de Jules Laforgue.* [*Épigraphe :*] *Au petit bonheur de la fatalité / Much ado about Nothing. Shakespeare. Paris, Léon Vanier, Éditeur des Modernes, 19, Quai Saint-Michel, 1885.* [*Texte de la couverture ; le titre intérieur ne comporte pas d'épigraphe*]. *In-12, 145 p.* [*+ 1 f. avec achevé d'imprimer 10 juillet 1885*] *Prix du volume : 3 F. Collection particulière et B.N., Impr., 16°, Ye.2117.*

29 32 bis

qui s'abstrayait assez du monde, pour voir, en plein Paris, ~~resplendir~~ les

Et perdu, dans sa contemplation, il ~~[illegible]~~ scrutait les origines de ce ~~cet~~ étrange artiste ~~extraordinaire, unique~~, de ce païen mystique, de cet illuminé ~~enfermé~~, en ~~[illegible]~~ ~~dans une cellule où [illegible]~~ ~~atône où [illegible]~~ ~~[illegible]~~, les féeriques visions, ~~les~~ ~~sanglantes~~ apothéoses des autres âges.

+ et ~~surtout~~ de Jacopo de Barbarj, le maître au Caducée,
+ ~~des impressions~~

Sa filiation, des Esseintes ~~la découvrait~~ suivait à peine. Çà et là, de vagues souvenirs de Mantegna +, des fièvres de couleur semblables à celles de ~~de~~ Delacroix, çà et là, des hantises étranges ~~confuses~~ du Vinci, ~~dont les énigmatiques~~ ~~[illegible] passent dans des~~ mystérieux ~~paysages noirs et bleus~~ +, mais ~~ces mo~~ l'influence de ces maîtres ~~restait~~ imperceptible. En somme, Gustave Moreau avait créé un art bien à lui, un art ~~tout personnel~~ singulier, ~~tant~~ ~~p~~ un art nouveau ~~qui est semble~~ ~~[illegible]~~ ne relevant plus de ~~[illegible]~~ à la peinture proprement dite. En sus, en effet, des ~~[illegible]~~ ~~d~~'archéologiques, des curiosités ~~[illegible]~~ ethnographiques, la méthode qu'il employait pour rendre ses ~~hallucinations~~ rêves songes visibles et palpables, semblait empruntée aux procédés de la vieille gravure allemande +, à la céramique et à la joaillerie. Il y a de tout là-dedans, de la mosaïque, et de la nielle ~~du point~~ d'Alençon, de la broderie patiente des anciens âges et ~~cela tient~~ ~~[illegible]~~ des enluminures des vieux manuscrits ~~des vieux missels~~.

+ et vénitienne

Et cela lui semblait plus complexe encore, plus indéfinissable. La seule analogie qu'il pouvait concevoir entre ces œuvres et toutes celles qui avaient été créées jusqu'à ce jour, n'existait vraiment qu'en littérature. Il éprouvait, en effet, ~~dont ces~~ les Moreau une sensation intellectuelle presqu'égale ~~[illegible]~~ ~~et cette aquarelle~~ à celles qu'il ressentait, en lisant certains poèmes bizarres et charmants de Charles Baudelaire, certaines descriptions de l'admirable Salammbô ~~de Gustave Flaubert~~, ~~en lisant~~ certaines de ~~les~~ superbes pages de la tentation de St Antoine, et encore, ~~pour~~ rendre l'analogie plus frappante, plus minutieuse, plus exacte, eut-il fallu, selon lui, une tentation écrite ~~dans la langue orfèvrie~~ avec la langue impeccable et grandiose de Flaubert, que ~~[illegible]~~ ciselée dans le style chatoyant et ~~[illegible]~~, raffiné, et comme captivant, des de Goncourt.

Son admiration pour ce peintre était désordonnée, et il avait voulu que ses 2 magnifiques œuvres demeurassent sous ses yeux, tout, dans son cabinet de travail, où elles flamboyaient ~~de même~~ comme que des écrins.

314

Maurice Maeterlinck

(1862-1949)

Serres chaudes
1889

« C'est neuf à faire craquer toutes les habitudes. » Ainsi Verhaeren salue-t-il, dans *L'Art moderne* (21 juillet 1889), *Serres chaudes* de Maeterlinck, un mince recueil de 33 poèmes tiré à 155 exemplaires qui apparaît vite comme le parangon du Symbolisme belge, et dont l'influence va s'avérer profonde sur la poésie à venir.

Né à Gand dans une famille de la riche bourgeoisie flamande nourrie de culture française, Maeterlinck, après des études de droit, plaidera (peu) en flamand, mais écrira en français. Deux « illuminations » vont ouvrir pour lui les portes mystérieuses de l'analogie et du symbole : le mystique flamand du XIIIe siècle, « Ruysbroeck l'Admirable », qu'il va traduire ; et Villiers de l'Isle-Adam. L'œuvre de Maeterlinck se développera à l'ombre de ces deux génies tutélaires, notamment son théâtre ; plus tard Maeterlinck renoncera à toute « trace de symbole » pour se consacrer à des essais scientifiques et philosophiques, qu'inaugure *La Vie des abeilles* (1901) et que consacre en 1911 le Prix Nobel.

Le symbolisme va trouver en Belgique un terrain privilégié, avec l'aide de revues comme *La Jeune Belgique*, *La Wallonie* ou *L'Art moderne*. Il serait injuste d'oublier, aux côtés de Maeterlinck et Verhaeren, l'aîné Georges Rodenbach (son premier recueil, *Les Tristesses*, date de 1879, et son roman *Bruges la morte*, 1892, est une envoûtante évocation du charme morbide de la cité des eaux), et des poètes comme Albert Giraud (dont le *Pierrot lunaire*, 1884, marquera Schönberg), Charles van Lerberghe (dont *La Chanson d'Ève*, 1904, dictera à Gabriel Fauré d'admirables mélodies), Max Elskamp, André Fontainas, Albert Mockel. Les peintres accompagneront les poètes de leurs visions étranges : Fernand Khnopff, William Degouve de Nuncques, Jean Delville, George Minne qui orne de sept bois gravés l'édition originale des *Serres chaudes*.

D'abord intitulé *Les Symboliques*, puis *Tentations*, *Serres chaudes* mêle, à vingt-cinq poèmes en vers réguliers, huit poèmes en vers libres qui sont comme des explosions de la pensée en visions. Le spleen baudelairien a fait naître des langueurs et des désirs qui ont couvé sous la serre et s'exacerbent jusqu'à l'hallucination. Ce délire onirique engendre des images obsédantes, investies de mystérieuses analogies entre les objets et les sensations, entre la matière et l'esprit, et hantées d'associations irrationnelles : lys, anges, forêts, hôpitaux, serres, cloches de verre, troupeaux de moutons, eaux dormantes... Sans cesse aux frontières floues de l'inconscient et du conscient, Maeterlinck annonce le surréalisme et l'écriture automatique. Il a expliqué à Jules Huret en 1891 que le symbole, « plutôt inconscient, aurait lieu à l'insu du poète, souvent malgré lui, et irait, presque toujours, bien au-delà de sa pensée »...

Maeterlinck poursuivra dans le théâtre son évocation du mystère de l'univers et des destinées, où l'on retrouvera nombre de ces images poétiques. Fortement marqué par le drame shakespearien, Maeterlinck crée des légendes étranges et merveilleuses, d'où la psychologie est bannie (il souhaitait des marionnettes plutôt que des acteurs), dans une langue « blanche » et parfois presque naïve, mais où les symboles s'imposent avec plus de force, comme autant de présences de l'invisible, du malheur ou de la mort. De *La Princesse Maleine* (1889) ou *Pelléas et Mélisande* (1892), le théâtre de Maeterlinck évoluera vers une vision moins noire et la féerie (*L'Oiseau bleu*, 1909). Antonin Artaud a bien compris que, en poésie comme au théâtre, Maeterlinck avait « introduit dans la littérature la richesse multiple de la subconscience ».

Riche d'images et de symboles, l'œuvre de Maeterlinck trouvera chez les musiciens d'admirables transpositions, dont nous ne citerons ici que l'extraordinaire cycle de mélodies d'Ernest Chausson sur *Serres chaudes* (1897), et les deux chefs-d'œuvre de l'opéra français que sont *Pelléas et Mélisande* de Claude Debussy (1902) et *Ariane et Barbe-Bleue* de Paul Dukas (1907).

Thierry Bodin

Maurice Maeterlinck. Serres chaudes. *Paris Léon Vanier, éditeur 19, Quai St. Michel, 19. MDCCCLXXXIX. [Achevé d'imprimer 31 mai 1889, par Louis Van Melle, Imprimeur à Gand, pour Léon Vanier, Éditeur à Paris.] Édition ornée d'un frontispice h. t. en héliogravure et de culs-de-lampe par George Minne, tirée à 155 ex. numérotés sur hollande Van Gelder (5 fr.). Petit in-8° carré, 1 f. bl., 97 p., 1 f. (achevé d'impr.), 1 f. bl., couv. impr. sur parchemin. Cette édition a été précédée d'une émission à Gand à tirage restreint et non mise dans le commerce. B.N., Impr., Rés. p. Ye. 814 (n° 36 avec envoi : « à Georges Knopff au poète très pur, très noble et très fier. Profondément admiré M. Maeterlinck »).*

315

Édouard Branly

(1844-1940)

Variations de conductibilité des isolants sous diverses influences électriques
1891

Le grand précurseur de la T.S.F. est le mathématicien anglais James Clerk Maxwell. Vers 1860, appuyé par le travail de Faraday, Maxwell met en évidence le lien qui existe entre phénomènes électriques et phénomènes magnétiques, et prédit, à l'aide d'équations portant son nom, l'émission d'un rayonnement électromagnétique. Le physicien allemand Henrich Hertz, en étudiant ce rayonnement, découvre à l'aide d'un appareil de son invention que l'énergie de ce rayonnement peut se transmettre à travers l'espace. On s'aperçoit très vite que les ondes hertziennes peuvent servir à transmettre des messages d'un point à un autre.

Né à Amiens le 23 octobre 1844, Édouard Branly était fils d'un professeur de lycée. Élève à l'École normale, agrégé de sciences physiques et naturelles, docteur ès sciences en 1875, Branly inaugure la chaire de physique du nouvel Institut catholique de Paris. Se passionnant aussi pour la médecine, il est docteur en médecine en 1882. C'est dans cet Institut catholique qu'en 1890 il découvre que la limaille de fer, qui normalement conduit très mal l'électricité, devient bon conducteur lorsqu'elle est soumise à l'effet des ondes hertziennes.

Il raconte ainsi sa découverte : « J'avais placé un éclateur à étincelles et à 25 mètres plus loin j'avais formé un petit circuit composé d'une pile, d'un galvanomètre et d'un tube de verre comprenant de la limaille métallique. Or si une étincelle était produite à l'éclateur, la limaille du tube de verre devenait conductrice et le galvanomètre accusait une déviation qui indiquait le passage d'un courant. Si l'on imprimait un très léger choc sur le tube de verre à limaille, le courant était supprimé, mais une nouvelle étincelle de l'éclateur le rétablissait. J'avais en quelque sorte réalisé l'appareil transmetteur et l'ap-

pareil récepteur de la T.S.F. »

On donna le nom de « cohéreur » au tube à limaille, et, par la suite, Branly inventa l'antenne.

Les découvertes de Hertz et de Branly furent industrialisées par le savant italien Guglielmo Marconi qui parvint en 1899 à envoyer à travers la Manche le premier message radio en morse.

D'une très grande modestie, fuyant les honneurs, Édouard Branly s'éteignit à l'âge de 96 ans.

PHILIPPE ZOUMMEROFF

Variations de Conductibilité des Isolants sous diverses influences électriques, *par M. Édouard Branly. Extrait du Journal de la Société Française de Physique* [...] *Séance du 17 avril 1891. Paris, 44, rue de Rennes. In-8°,* [1]*-7 p., couv. impr. Collection particulière ; périodique : B.N., Impr. 8° R.788 (1891).*

— 316 —

GEORGES COLOMB dit CHRISTOPHE

(1856-1945)

La Famille Fenouillard
1893

Né à Lure (Haute-Saône) en 1856, Georges Colomb entre à l'École normale supérieure (sciences) en 1878. En 1884, il est nommé pour un an professeur de sciences naturelles au Lycée de Lille. (M. Fenouillard est un bourgeois lillois, bonnetier de père en fils établi à Saint-Rémy-sur-Deule, Somme-Supérieure.) De 1890 à sa retraite, il sera sous-directeur du Laboratoire de Botanique de l'École des Hautes-Études, à Paris.

À partir de 1887, sous le pseudonyme de « Christophe », il collabore aux journaux pour la jeunesse de la Librairie Hachette, puis à partir de 1889 au *Petit Français illustré*, hebdomadaire publié par la Librairie Armand Colin. Vulgarisateur et pédagogue, il publie aussi chez cet éditeur de nombreux manuels scolaires de sciences naturelles, dont un volume de *Leçons de choses en 650 gravures* en 1895, premier essai d'enseignement des sciences par l'image. Passionné par la localisation d'Alésia, Georges Colomb situe le lieu de la bataille dans le Doubs. (Son buste est inauguré à Myon en 1934). Retiré à Nyons (Drôme) sous l'Occupation allemande, il meurt en janvier 1945.

Christophe a « inventé » la bande dessinée dans la presse enfantine française, en reprenant la disposition des vignettes de l'Imagerie d'Épinal soulignées par des légendes typographiées. Comme Rodolphe Töpffer, dans lequel il reconnaissait son maître, il a publié ses trois grandes œuvres — *La Famille Fenouillard, Le Sapeur Camember, L'Idée fixe du Savant Cosinus* — sous forme d'albums oblongs.

La Famille Fenouillard est l'album de Christophe qui eut à subir le plus de remaniements. Fenouillard apparaît pour la première fois sous le nom de Cornouillet dans un petit roman illustré, *Une Partie de Campagne* (paru en feuilleton dans *Le Journal de la Jeunesse*, Hachette, février-avril 1889) ; puis ce sont les cinq épisodes de *La Famille Fenouillard à l'Exposition* sous forme de six vignettes à la page (*Le Petit Français illustré,* Armand Colin, août-septembre 1889). À la demande des lecteurs, Christophe entreprend de conter (en noir) les aventures de *La Famille Fenouillard* dans le même hebdomadaire du 31 août 1889 au... 24 juin 1893 : en quatre ans ! L'album oblong en couleurs paraît pour les étrennes de 1893, avec des modifications dans le texte. Nouvelles variantes en 1895 dans la petite édition en noir de la « Bibliothèque du Petit Français » (seul texte définitif, augmenté de culs-de-lampe en fin de chapitres). Les rééditions actuelles de l'album oblong (Club du Meilleur Livre 1957, Armand Colin 1959) reprennent texte et dessins de l'édition de 1893, augmentés des culs-de-lampe de l'édition de 1895. (Le texte de la réimpression dans la collection « Le Livre de Poche » en 1965 est conforme à l'édition de 1895).

On retrouve dans cet album bien des traces de Jules Verne et de Louis Desnoyers ; des dessins ont été inspirés à Christophe par la collection du *Tour du Monde* ; et Monsieur Fenouillard est un type de bourgeois français qui doit beaucoup à Henry Monnier (M. Prudhomme) et à Eugène Labiche (M. Perrichon). Malgré ces réminiscences, l'habileté du dessin, mais aussi la qualité d'observation et la drôlerie des textes ont fait de *La Famille Fenouillard* un « classique » qui s'adressait (déjà !) aux « enfants de 5 à 95 ans ».

FRANÇOIS CARADEC

Christophe. La Famille Fenouillard. [*Épigraphes :*] *La gravité est un mystère des corps inventé pour cacher les défauts de l'esprit. (La Rochefoucauld.) Rit-on des choses spirituelles comme des grosses bêtises que dicte une folle gaîté ? C'est douteux. Esprit sur esprit, ça fatigue ; bêtise sur bêtise, ça désopile. (Töpffer.) Librairie Armand Colin.* [1893]. *In-4° oblong, 168 p., reliure illustrée en couleurs (Engel). Collection particulière.*

— 317 —

ÉMILE VERHAEREN

(1855-1916)

Les Campagnes hallucinées
1893

Les Villes tentaculaires
1895

Émile Verhaeren est né au bord de l'Escaut, de pure souche flamande. C'est en français cependant qu'il chantera « toute la Flandre », jusqu'à ce qu'il soit broyé par une locomotive en gare de Rouen. « Il faut fonder dans la Poésie une école flamande, digne de sa sœur aînée, la fille des peintres », affirme-t-il en 1881, au moment même où Max Waller fonde *La Jeune Belgique*, revue dont Verhaeren devient un des premiers rédacteurs, aux côtés de son condisciple Georges Rodenbach. Critique d'art, il soutiendra avec ferveur aussi bien le symbolisme d'un Odilon Redon que le néo-impressionnisme d'un Théo van Rysselberghe, qui illustreront ses ouvrages ; sans oublier Fernand Khnopff ou James Ensor à qui il consacrera des études.

Les premiers recueils se ressentent de l'influence parnassienne, dans une veine flamande naturaliste (*Les Flamandes,* 1883) ou mystique (*Les Moines,* 1886). Une grave crise dépressive dicte à Verhaeren une trilogie noire et désespérée (*Les Soirs* et *Les Débâcles,* 1888 ; *Les Flambeaux noirs,* 1891), où sa sensibilité va s'exacerber et trouver bientôt sa pleine expressivité dans le vers libre, en renonçant à la rime et à la métrique traditionnelle.

Les Campagnes hallucinées (1893) forment avec *Les Villes tentaculaires* (1895) un diptyque (les deux œuvres sont toujours liées au fil des rééditions), vision poétique et sociale du monde moderne à l'heure de la mutation industrielle. Ces campagnes dont « tous les chemins vont vers la ville » — une « ville tentaculaire » qui se dresse dès le poème liminaire des *Campagnes hallucinées* —, ces campagnes sont désertées et hantées par les fièvres, le péché et la mort : ces plaines « immensément, à perdre haleine », avec des « routes en déroute », des canaux qui se perdent, des moulins qui fauchent inutilement le vent, des masures et des auberges moisies... Ces visions âpres sont ponctuées de sept « chansons de fou », irruption d'un fantastique irrationnel qui ajoute à l'angoisse que

suscite la Mort, soûle de sang. Le recueil s'achève sur « le départ » des gens des plaines, quittant « leur coin de terre morne et grise », pour « la ville en plâtre, en stuc, en bois, en fer, en or — Tentaculaire », et l'image d'une bêche abandonnée sur le sol : « Car c'est la fin des champs et c'est la fin des soirs ».

Au bord de la plaine, se dresse maintenant « la noire immensité des usines rectangulaires », avec les « fumiers, toujours plus haut de résidus ». La machine a changé les gestes ancestraux de l'homme, « l'ancien labeur pacifique », en contact direct avec la nature ; les gens sont enfermés, « morceaux de vie de l'énorme engrenage, morceaux de chair fixée [...] Leurs yeux sont devenus les yeux de la machine », où ils laissent « des empreintes de rage et des gouttes de sang ». Verhaeren évoque la ville avec son passé et ses statues, ses églises, ses foules (« Ô ces foules, ces foules,/ Et la misère et la détresse qui les foulent ! »), le port, les théâtres, les usines, la bourse et les banques, les bazars, « l'étal flasque et monstrueux de la luxure », où les désirs s'apaisent dans le rut ; mais aussi la révolte, quand s'empare de la rue « la puissance profonde et fatale qui bouge ». Sur la ville aussi plane la Mort. Mais Verhaeren sent battre, dans « l'âme de la ville », le cœur des hommes. Annonçant l'unanimisme d'un Jules Romains, il a foi en l'œuvre collective de l'humanité ; des chercheurs poussent les portes du mystère ; sur la ville, règnent, « sans qu'on les voit, mais évidentes, les idées », force, justice et surtout beauté. Un dernier poème viendra plus tard s'ajouter, interrogation « vers le futur », espoir d'un monde régénéré : « L'esprit de l'homme avance »...

L'œuvre de Verhaeren ne cessera de se développer, de s'amplifier, par le théâtre et surtout par la poésie, d'où nous retiendrons deux titres qui sont en eux-mêmes de parfaits résumés de l'art de Verhaeren : *Les Forces tumultueuses* et *Les Rythmes souverains*. Un sens aigu des rythmes et des sonorités, des allitérations et du choc des consonnes, du néologisme expressif, de la respiration et de la pulsation poétiques, donnent à son œuvre une tonalité unique, une puissance évocatoire, une force expressionniste, une « multiple splendeur ».

THIERRY BODIN

Les Campagnes Hallucinées. *Verhaeren. à Bruxelles chez l'éditeur Edm. Deman. [achevé d'imprimer le 20 avril 1893]. In-8°, 88 p. ; couvertures et ornementation de Théo Van Rysselberghe. Tirage à 315 exemplaires (5 sur Japon, 10 sur Hollande, 300 sur vélin teinté). B.N., Impr., Rés. p. Ye. 787.*

Les Villes Tentaculaires. *Verhaeren. à Bruxelles chez l'éditeur Edm. Deman. [achevé d'imprimer le 6 décembre 1895]. In-8°, 104 p. ; couvertures et ornementation de Théo Van Rysselberghe. Tirage à 600 exemplaires (5 sur Japon, 15 sur Hollande, 575 sur vélin teinté). B.N., Impr., Rés. m. Ye. 242.*

318

ÉTIENNE-JULES MAREY

(1830-1904)

Le Mouvement

1894

Médecin pour répondre aux vœux de son père (en dépit d'une vocation marquée pour la physique et la mécanique), Marey abandonna la pratique médicale dès 1864 pour s'installer « physiologiste en chambre » comme il disait plaisamment, mais surtout pour se consacrer à sa *Méthode graphique dans les sciences expérimentales* (1878). Professeur au Collège de France à l'âge de trente-neuf ans, il devint par la suite président de l'Académie des sciences (1895).

Fondamentale dans l'histoire de la physiologie, la « méthode graphique » fut une révélation que l'on doit aussi bien à ses travaux qu'à ceux de l'Allemand C. Ludwig. Ce sont les ingénieux appareils mis en œuvre par Marey qui ont permis une analyse aussi minutieuse que précise du Mouvement dans toute sa complexité. Il parvint ainsi à mesurer la pression artérielle, les contractions musculaires, la respiration, les mouvements intra-cardiaques ; attachant son nom à un Institut, à la loi qui régit l'excitabilité du myocarde, de même qu'à différents appareils encore utilisés de nos jours.

Cet « ingénieur de la vie » devait également mener de front l'étude de la locomotion animale et humaine ; rompant avec une tradition qui, de Léonard de Vinci à G. B. Borelli, voulait que la mécanique de la locomotion fût surtout descriptive. La publication du *Vol des oiseaux* (1890) ainsi que ses travaux ayant trait à l'expérimentation des aéroplanes le révèlent comme l'un des promoteurs de l'aviation. Compagnon de Nadar, de Gaston Tissandier, de Clément Ader, il était président de la Société de navigation aérienne depuis 1884.

À la recherche d'une nouvelle méthode pour l'étude du mouvement, Marey adopte assez tardivement, à l'âge de cinquante-deux ans, la photographie. Il met au point son « fusil photographique » (1882) qui est en quelque sorte l'ancêtre, le prototype de la caméra : un petit chef-d'œuvre de mécanique qui, « s'arrêtant 12 fois par seconde devant l'objectif », pouvait être épaulé et braqué comme un fusil. Puis c'est l'invention de la « chronophotographie » ou photographie animée, technique originale de prise de vue instantanée où les diverses images des phases du mouvement s'inscrivent sur une plaque fixe, bientôt remplacée par une pellicule celluloïd mobile (1890), qui devait être la base du cinématographe, après mise au point d'un projecteur en 1892.

Si sa contribution à l'essor de la physiologie est de tout premier ordre, elle n'est pas moindre pour le cinématographe. Encore faut-il souligner, pour ce qui concerne le cinéma, qu'il s'agissait moins d'une invention que de « la confluence d'une série d'inventions et de découvertes » (Jean Mitry). D'où la vacuité des polémiques quant à la paternité de l'« invention » du cinématographe — cette illusion du mouvement par excellence.

Ce qui importe à Marey, c'est davantage l'analyse du mouvement en tant qu'objet d'étude scientifique, et non sa synthèse à des fins commerciales ou spectaculaires : « Supposons qu'une bande pelliculaire portant des images positives défile au foyer d'un objectif et que cette bande soit fortement éclairée par-derrière, les images seraient projetées sur un écran » *(Le Mouvement)*. Il réalise ainsi la projection de ses films en 1893, mais il refusera toujours d'adopter la perforation latérale comme système d'entraînement. En 1895, le premier brevet de Louis Lumière rendra indirectement hommage au pionnier, en utilisant jusqu'au vocable que Marey avait forgé ; ce brevet concerne en effet « un appareil servant à l'obtention et à la vision des épreuves chronophotographiques » (brevet du 13 février 1895). De fait, « les premiers films de l'histoire du cinéma sont ceux que Marey réalise à partir de 1888, avant même ceux d'Edison » (Michel Frizot).

Le Mouvement reste le plus célèbre et le plus rare des ouvrages de l'auteur (bon nombre des exemplaires ont été détruits dans un incendie). Sans qu'il y paraisse, Marey a transfiguré le réel le plus immédiat. En captant le mouvement pour mieux enregistrer les phénomènes vivants, il est parvenu à transcrire une idée du temps en termes d'espace — sans jamais prendre la trajectoire pour le mouvement. Ne disait-il pas, non sans humilité : « Je n'ai que la mémoire de l'œil » ?

Modernité d'une pensée et d'une démarche où s'enracineront sciences, arts et techniques, d'où naîtra en une vision du monde particulièrement féconde toute la symbolique visuelle du siècle à venir.

Sa théorie du mouvement a non seulement unifié un domaine de la pensée par ses implications visuelles, mais elle a joué le rôle de paradigme ; permettant de comprendre et de penser ce que Zénon, le disciple de Parménide, avait décrété impensable.

JACQUES T. QUENTIN

Le Mouvement *par E.-J. Marey, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, Professeur au Collège de France, Directeur de la Station physiologique. Avec 214 figures dans le texte et trois planches. Paris, G. Masson, éditeur, libraire de l'Académie de médecine, 120, boulevard Saint-Germain, 1894. In-8°, VI-335 p., et 3 planches. B.N., Impr. 8° V. 24704.*

319

MAURICE BARRÈS

(1862-1923)

Du Sang, de la Volupté et de la Mort

1894

Par son œuvre littéraire, son engagement politique, si contesté fut-il, son pouvoir de séduction, Barrès a occupé une place singulière dans le panorama intellectuel français : en lui se reflétaient les tensions d'une époque, partagée entre le sentiment de la décadence et la soif d'un renouveau d'énergie. Il y ajoutait ses contradictions personnelles, que son évolution révéla plus qu'elle ne masqua : égotiste devenu nationaliste, anarchiste converti au patriotisme après avoir pris durement parti contre Dreyfus, il abandonna le Culte du Moi pour celui de la Terre et des Morts, et la révolte pour le repli.

Sans doute Barrès ne se réduit-il pas à ses choix : l'ironie, le style et l'inquiétude le sauvent des simplifications excessives et du conformisme des apparences. Son œuvre en témoigne : à côté des trois grandes trilogies — *Le Culte du Moi* (1888-1891), *Le Roman de l'énergie nationale* (1897-1902), *Les Bastions de l'Est* (1905-1921) — qui suivent plus ou moins l'itinéraire idéologique barrésien, d'autres textes ne sont que liberté d'écriture : *Amori et dolori*

sacrum (1903), *Le Voyage de Sparte* (1906), *La Colline inspirée* (1913), *Un Jardin sur l'Oronte* (1923)...

Mais lorsqu'il publie, en 1894, *Du Sang, de la Volupté et de la Mort*, recueil de nouvelles et d'essais, écrits en marge de ses récents voyages, Barrès est toujours fidèle à son expérience égotiste. Chantre du culte, ou plutôt de la culture du Moi, seul recours à ses yeux contre le nihilisme, il s'inscrit dans un mouvement de réaction intellectuelle qui dépasse les frontières de la pensée française : l'on y trouve l'influence de la philosophie allemande —. Schopenhauer, mais surtout Fichte, Hegel et Hartmann —, jointe à celle du dilettantisme sceptique d'un Renan. Découverte de l'« élan vital », apologie de l'instinct contre les prétentions de l'intelligence abstraite, aspiration à l'énergie, qui est d'abord individuelle.

C'est dans ce contexte qu'il faut lire *Du Sang, de la Volupté et de la Mort* : comme une série de variations, narratives ou discursives, sur un thème donné, celui de la culture du Moi et de ses émotions — avec le puissant adjuvant de la couleur espagnole, et juste ce qu'il faut d'ironie dans l'excès même du titre... Ces « Idéologies passionnées » — ainsi s'intitule la première partie du volume — n'expriment donc pas que les névroses et les modes fin-de-siècle, dans leur goût du morbide et de la mort, l'attrait des plaisirs paradoxaux et des développements subtils ; ce sont des exercices d'exaltation psychique, qui mêlent préciosité, perversion et brio de l'analyse, et dont la fonction est identique à celle des « exercices spirituels » pastichés par l'Homme libre.

Jeu égotiste, où le Moi est toujours présent. Au détour du récit ou de la réflexion, les silhouettes et les images esquissées n'en sont que les reflets : de l'« Amateur d'âmes » de Tolède, qui ouvre le livre, esthète aussi ardent qu'impuissant, à l'artiste toscan, Vinci, Michel-Ange, figures de l'acceptation et du dépassement héroïque, ou au personnage wagnérien, pressentant dans l'épanouissement de l'instinct « une éthique nouvelle ».

Jeu égotiste, où le Moi se reconnaît et s'augmente par la grâce d'une médiation — Barrès dirait d'une « intercession » —, celle, ici, du voyage et de l'Art. « Tout beau voyage étant un cas de mimétisme », il faut pour la réussite du voyage, et du récit de voyage, de ces affinités profondes que Barrès ressent avec l'Italie, et surtout avec l'Espagne, terre de contrastes, tendue entre l'Andalousie et la Castille : il y enrichit, de manière partiale mais brillante, sa réflexion esthétique, il y découvre sa part d'Orient mythique, qu'il ne cessera de rechercher.

Marie-Odile Germain

Maurice Barrès. Du Sang, de la Volupté et de la Mort. *Un Amateur d'âmes. Voyage en Espagne. Voyage en Italie. Paris, Charpentier et Fasquelle, 1894. In-18, 333 p. (15 exemplaires sur Hollande). B.N., Impr., Fonds Barrès.*



Pigeon au vol images successives. D 1978-0516

318

— 320 —

Pierre de Coubertin (1863-1937)

Discours pour le rétablissement des Jeux Olympiques 1894

Sept alinéas. Moins de 70 lignes. Ce texte bref, publié en son temps dans le *Bulletin du Comité International des Jeux Olympiques* (Paris, juillet 1894, n° 1, page 3) n'est qu'une goutte d'eau dans la mer : l'œuvre imprimé de Pierre de Coubertin ne comporte pas moins de 12 000 pages. Mais il est essentiel, puisqu'il s'agit du Discours prononcé par celui dont le nom reste attaché à la rénovation des Jeux Olympiques, à l'issue du banquet de clôture du Congrès international (16-23 juin) de Paris qui venait de décider cette résurrection, le 23 juin 1894 donc, « au soir de ce Congrès qui réalise l'espérance des dix premières années de ma vie d'homme ».

D'un milieu aristocratique, il avait après des études le conduisant à un double baccalauréat ès lettres et ès sciences, commencé son Droit et s'était bientôt orienté vers les cours de l'École des sciences politiques où la pensée de Frédéric Le Play devait durablement l'inspirer. Rejetant l'idée d'une carrière militaire ou politique, une série de voyages en Angleterre, à partir semble-t-il de 1883, allait lui montrer « sa voie ». Il décide en effet de se consacrer à la *pédagogie*, ayant découvert dans l'organisation d'Outre-Manche « tout un plan de formation morale et sociale dissimulé sous le couvert des sports scolaires ».

Ayant rejoint le mouvement athlétique naissant dans le courant de 1888, il montre très vite des facultés d'organisateur, un entregent et une activité hors du commun. Le « Congrès pour la propagation des exercices physiques dans l'éducation », à l'occasion de l'Exposition universelle de Paris en 1889, lui donne une dimension internationale, confortée par la mission outre-Atlantique dont le charge le ministère de l'Instruction publique. Secrétaire général de l'Union des sociétés françaises de sports athlétiques, il désire bientôt internationaliser le sport pour faire mieux comprendre à ses compatriotes son influence et son rôle possibles. Énoncée le 25 novembre 1892, l'idée d'un renouveau des Jeux Olympiques de l'antiquité prend son essor.

Le succès du Congrès de 1894 ne se décida que dans les dernières semaines. La nouveauté tenait à la présence conjointe des différents sports modernes, jusqu'alors rivaux farouchement jaloux de leur indépendance. Coubertin mit au point tous les détails — notamment la première audition de l'Hymne à Apollon récemment découvert lors des fouilles françaises de Delphes. À l'incompréhension initiale de celui qui avait pleinement compris l'héritage possible d'Olympie allait succéder la réussite que l'on sait.

Sous une double réserve. Dans les établissements scolaires, peut-on dire un siècle plus tard que le sport ait réellement pénétré et que les écoliers et lycéens le gèrent eux-mêmes : le « nous sommes des rebelles » du 23 juin 1894 ne reste-t-il pas justifié ? Le triomphe public des Jeux Olympiques fut d'autre part l'arbre qui a caché la forêt : Coubertin, devenu un véritable citoyen du monde et qui consacra au service de ses idées généreuses toute sa fortune personnelle initiale, reste méconnu dans son propre pays. Le penseur, l'historien, l'écrivain, l'homme de culture et d'humanisme, commencent à peine de prendre leur véritable dimension.

Au seuil du XXIe siècle, il n'est pas exagéré d'affirmer que l'importance de ce visionnaire lucide, qui croyait en « l'ardeur de vivre » de la jeunesse, ne fera que se développer, dans le monde puis en France — par un juste retour des choses.

Jean Durry

Discours... in Bulletin du Comité international des Jeux Olympiques, *juillet 1894, n° 1, page 3. B.N., Périodiques, Jo 57405.*

321

Émile Durkheim

(1858-1917)

Les Règles de la méthode sociologique
1895

Émile David Durkheim est né à Épinal dans les Vosges. Fils et petit-fils de rabbins depuis huit générations, il renonce à la religion de ses pères et devient normalien et professeur à Bordeaux (1887) et à la Sorbonne (1902). Fondateur de la revue *L'Année sociologique* (1898), créateur de l'École française de sociologie, auteur de plusieurs livres célèbres *(De la division du travail social, Le Suicide, Les Formes élémentaires de la vie religieuse)*, Durkheim consacre sa vie à promouvoir l'étude scientifique des faits sociaux, animé par un spiritualisme laïque et humaniste. Comblé d'honneurs et cible de nombreuses critiques, le sociologue décéda à Paris, profondément accablé par la mort de son fils unique à la guerre.

L'œuvre de Durkheim, hardie, originale et provocante, est reconnue comme un monument de la modernité. Proche héritière de la philosophie morale et politique françaises des XVIII[e] et XIX[e] siècles (Montesquieu, Rousseau, Saint-Simon, Comte) et toute imbibée de « foi dans la science », elle ne cesse d'inspirer des courants de pensée très importants (Mauss, Lévi-Strauss, Granet, Bastide, Parsons, Bellah, Swanson).

Présentées d'abord sous forme d'articles dans la *Revue philosophique* en 1894, *Les Règles de la méthode sociologique* parurent l'année suivante chez Alcan, enrichies d'une brève préface. Abrégé du projet durkheimien, ce nouveau « discours de la méthode » peut être considéré comme son ouvrage le plus significatif.

Dans un rare effort de synthèse les *Règles* définissent les principes philosophiques et méthodologiques qui régissent la Sociologie, la nouvelle science positive et critique appelée à dépasser le stade des analyses abstraites (Spencer, Comte) et à permettre la connaissance concrète des sociétés humaines, « soit pour en rendre compte, soit pour en diriger le cours ».

Les principes définis dans les *Règles* sont fondamentaux : « observer, définir, classifier, expliquer les faits sociaux », « les traiter comme des choses », « écarter les prénotions, faire taire les passions et les préjugés », « trouver un critère objectif pour distinguer scientifiquement la santé de la maladie dans la vie sociale »...

Mise en perspective des recherches antérieures et guide provisoire de celles qui suivront ultérieurement, les *Règles* gardent pour l'essentiel une grande actualité. On les a vues comme objet d'interminables discussions. Elles n'en posent pas moins des questions décisives : la science de l'homme peut-elle contribuer à l'éclosion de normes sociales qui disposent les individus à affirmer leur autonomie et à exercer leur solidarité ? comment ? à quel prix ? dans quel sens ?

José A. Prades

Les Règles de la méthode sociologique *par Émile Durkheim, chargé du cours de Sociologie à la Faculté des lettres de Bordeaux. Paris, Ancienne Librairie Germier Baillière et Cie, Félix Alcan, éditeur, 108, Boulevard Saint-Germain, 108. 1895. In-12, VIII-186 p. B.N., Impr. 8° R. 12506.*

322

Alfred Jarry

(1873-1907)

Ubu Roi
1896

Alfred Jarry mourut au seuil de sa trente-cinquième année. Sa vie conjugue de singuliers paradoxes : ce bon élève laisse à tous l'image d'un formidable chahuteur ; de cet écrivain difficile et secret, nous ne connaissons qu'une pièce, universellement jouée : *Ubu roi,* dont la paternité lui fut parfois contestée.

Le nom d'Ubu a été créé par Jarry pour donner éternelle existence à Félix-Frédéric Hébert, un professeur de physique, agrégé bedonnant et désastreux pédagogue, qui avait suscité avant même l'arrivée de Jarry au lycée de Rennes toute une vengeresse littérature potachique. Il incarnait aux yeux de beaucoup « tout le grotesque qui fût au monde ».

Une première mouture d'*Ubu roi*, intitulée *Les Polonais*, ne nous est pas parvenue ; elle date de 1885. Due à Charles et Henri Morin, deux de ses condisciples, elle fut représentée par Jarry à Rennes dès 1888, sur la scène d'un petit théâtre de marionnettes. Plus tard, à Paris, Jarry donna d'autres représentations privées d'*Ubu roi* avant que ce tyran dérisoire ne s'ébatte deux soirs de suite, en décembre 1896, sur la scène du théâtre de l'Œuvre, devant un public scandalisé qui assistait, sans bien le comprendre, à une double naissance : celle d'un mythe et celle d'un certain théâtre moderne.

Le mythe, c'est Ubu, « un être ignoble [qui] nous ressemble (par en bas) à tous ». Ce tyran concupiscent et pleutre est poussé par sa femme à assassiner le roi de Pologne pour occuper son trône. Ensuite, il sera cocufié pendant qu'il guerroie ; pour finir, alors qu'il fuit, Ubu se permet un mot historique : « S'il n'y avait pas de Pologne, il n'y aurait pas de Polonais ! »

Le théâtre moderne, c'est par exemple celui d'Apollinaire, d'Artaud ou d'Ionesco — de tant d'autres, qui ont reconnu leur dette envers *Ubu roi* ; il est vrai que le « Merdre ! » inaugural fait à toute une littérature classique un formidable pied de nez.

Au reste, Jarry était assez conscient de son originalité. Il laissait à sa mort des livres rares, d'une beauté troublante : *L'Amour Absolu, Messaline, Le Surmâle,* quelques autres... Il laissait aussi ce personnage d'Ubu, l'inventeur de la Pataphysique, avec lequel il avait fini petit à petit par se confondre, jusqu'à la mort inclusivement.

Henri Bordillon

Alfred Jarry. Ubu Roi. *Drame en cinq Actes en prose Restitué en son intégrité tel qu'il a été représenté par les marionnettes du Théâtre des Phynances en 1888. Paris, Édition du Mercure de France, 15, rue de l'Échaudé-St-Germain MDCCCXCVI. Petit in-16, 171 p. [+ 1 p. achevé d'impr. 11 juin 1896], couverture jaune avec le « Véritable portrait de Monsieur Ubu » en sous-impression (5 ex. sur Japon, 15 ex. sur Hollande). B.N., Impr., Rés. p. Yf. 343.*

323

Paul Valéry

(1871-1945)

La Soirée avec Monsieur Teste
1896

Méditerranéen de naissance et de tempérament, épris d'idées et d'universalité, Valéry a fait preuve très tôt d'une curiosité intellectuelle sans limites, qui l'a vite détourné d'une carrière exclusivement littéraire malgré les dons précoces dont il a fait preuve en poésie comme en prose. En 1892, à la suite d'une crise intérieure profonde, il a pris, comme on le sait, la résolution de consacrer le reste de sa vie avant toute autre chose à l'analyse du fonctionnement de son propre esprit et de l'esprit tout court. Cette entreprise hardie, dont les début se reflètent dans *La Soirée avec Monsieur Teste*, nous a valu les quelque 27 000 pages des *Cahiers*, couvrant plus d'un demi-siècle, un des monuments de la pensée européenne moderne. Parallèlement à cette écriture fragmentaire dans sa forme mais, malgré la diversité extrême des sujets abordés, d'une grande cohérence, Valéry a publié de nombreux écrits dont plusieurs traduisent la fascination constante exercée sur lui par l'énigme de la vie psychique : *Introduction à la méthode de Léonard de Vinci, La Jeune Parque, Eupalinos,* des essais sur Mallarmé et sur Descartes, des réflexions sur la philosophie, sur l'art, sur les processus créateurs et sur beaucoup d'autres aspects des mécanismes mentaux chez l'individu ou à l'échelle sociale, ainsi que des œuvres laissées inachevées, comme pour mieux souligner la richesse de leurs virtualités, telles que *Mon Faust* et *Agathe*. Il existe peu de domaines du savoir (y compris la science, à laquelle il a voué un intérêt tout particulier) qui n'aient pas retenu l'attention de Valéry. Cet éternel poseur de questions, souvent frondeur et hétérodoxe, qui a profondément renouvelé la tradition intellectuelle de son pays, a laissé une des œuvres les plus importantes du point de vue quantitatif et qualitatif de toute l'histoire de la pensée française.

La Soirée avec Monsieur Teste, un des textes les plus étroitement liés au nom de Valéry (Teste étant à tort identifié avec lui), est aussi une des œuvres en prose les plus célèbres de la fin du XIX[e] siècle et, en fonction de l'époque à laquelle elle a été le plus

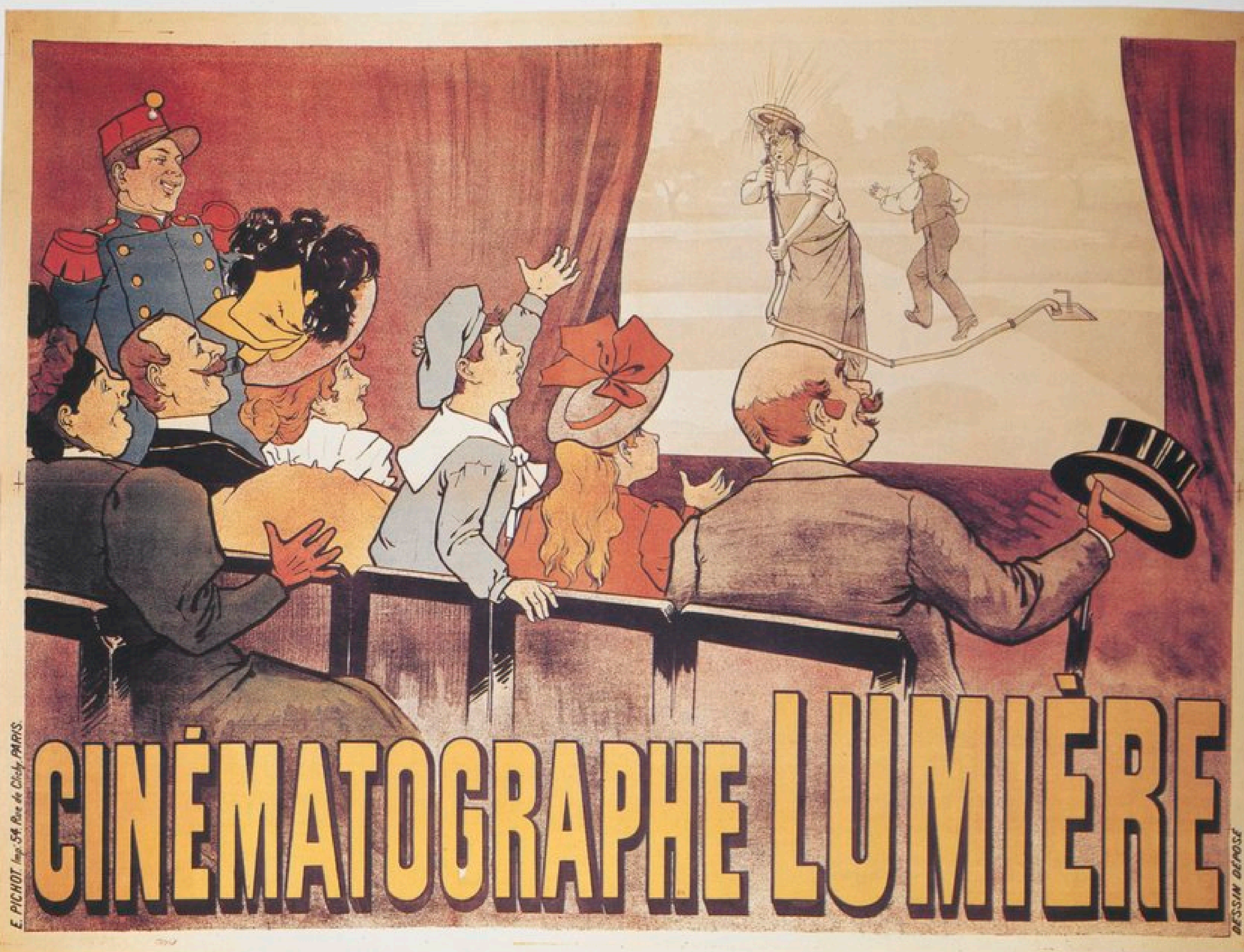
ps: 323

Mémoires du Chevalier Dupin

—

La bêtise n'est pas mon fort. J'ai connu quelques ~~milliers~~ centaines de personnes; j'ai visité quelques nations; j'ai pris ma part d'entreprises diverses sans les aimer; j'ai bu des milliers de gallons d'eau, mangé des masses de pain et de viande, touché à plusieurs femmes – et si je pouvais supputer le nombre parfaitement réel ~~des bons moments~~ des moments victorieux de mon esprit, je pourrais maintenant enfantinement les imaginer réunis et soudés – composant une vie heureuse. Les considérations arithmétiques m'empêchent de m'étonner de vieillir. J'ai trop souvent ~~supposé~~ (avec sentiment) dans mon existence que tout était perdu pour moi – ou que j'étais mort – suppositions ~~...~~ qui me servaient à éclaircir ~~...~~ ma situation et à me réconforter – pour être affecté de mes cheveux gris et de ma patience – qualité ~~toute~~ nouvelle chez moi –

Je pense m'être toujours bien jugé. Et là réside le secret de ce qu'on a appelé mon habileté ou mon énergie à propos de quelques affaires assez bien finies. En second lieu, je ne me suis jamais donné entièrement à une chose. Enfin par une anomalie qui tour à tour me fit me haïr et m'adorer; je n'ai jamais imité personne dans mes ~~pensées~~ conceptions et manières de comprendre – et j'ai toujours imité quelqu'un dans mes actions. Les milliards de mots qui ont bourdonné à mes oreilles m'ont rarement ébranlé par ce qu'on voulait leur faire dire. Et tous ceux que j'ai moi même proférés au visage des autres, je les ai sentis se distinguer ~~me les sentais~~ ~~distinguais toujours~~ de ma pensée, car ils devenaient invariables.



325

lue, de la première moitié du XXe. Son héros, une sorte de quintessence de l'intellectualité, de la volonté de rigueur, de la maîtrise de toutes les opérations de l'esprit et du refus des à peu près trompeurs des émotions convenues comme des normes sociales — d'où son influence sur les surréalistes — continue à fasciner des générations successives de lecteurs. Son affirmation : « Je suis étant, et me voyant, me voyant me voir, et ainsi de suite... », et sa question mille fois citée : « Que peut un homme ? », résument deux préoccupations centrales de l'homme du XXe siècle : d'une part la conscience d'une extension quasi infinie de ce dont l'esprit analytique et scientifique l'ont rendu potentiellement capable, et d'autre part l'incertitude quant à la véritable étendue du pouvoir que cet esprit lui confère. Le drame qui se joue dans *La Soirée*, surtout à partir du moment où les analyses abstraites de Monsieur Teste sont traversées par une vive et mystérieuse souffrance, c'est celui même de notre époque, qui s'aperçoit que l'intellect, si lucide qu'il soit, ne domine pas tout, ne résoud pas tout et ne s'applique pas à toutes les dimensions de l'existence, à commencer par celle du subconscient.

Écrit avec une extrême concision dans un style elliptique qui juxtapose d'une façon abrupte, presque hachée, les notations et les concepts les plus variés, ce texte très novateur qui respire une intelligence à la fois aiguë et inquiète est un des chefs-d'œuvre de la prose française moderne, à mi-chemin entre l'essai philosophique et le conte abstrait.

Judith Robinson-Valéry

La soirée avec Monsieur Teste *par P. V. À Eugène Kolbassine. Petit in-4°, 1 f. de titre, p. [33]-44. (Extrait de la revue* Le Centaure, *t. II, 1896.) Collection particulière. Le texte fut repris dans la revue* Vers et Prose, *décembre 1905, janvier-février 1906, t. IV ; des tirages à part en furent édités par Bonvalot-Jouve, 1906, en principe hors commerce. B.N., Impr., Rés. m. Y². 873.*
Première édition dans le commerce : Paris, Éditions de la Nouvelle Revue Française, 1919.

324

Henri Bergson
(1859-1941)

Matière et Mémoire
1897

Né et mort à Paris, Bergson a été élève de l'École normale supérieure, agrégé de philosophie en 1881, docteur ès lettres en 1889 *(Données immédiates de la conscience)*, professeur de lycée puis d'université avant d'enseigner au Collège de France où son audience fut considérable. Il entre à l'Académie des sciences morales en 1901, à l'Académie française en 1914, reçoit le Prix Nobel en 1928. De son œuvre et de sa personne, on peut dire qu'elles ont marqué une génération et donné à la philosophie une impulsion tout à fait neuve. Bergson, au moment où le scientisme triom-

phe partout et où la métaphysique est tentée de se replier sur la subjectivité pure, mais exsangue, réintroduit la vie spirituelle en la fondant sur l'analyse la plus scrupuleuse des sciences elles-mêmes.

Matière et Mémoire porte en sous-titre : « Essai sur la relation du corps à l'esprit ». Il s'agit pour Bergson d'établir à la fois cette relation et l'indépendance possible de l'esprit par rapport au corps, sur des bases entièrement renouvelées. Il doit d'abord réfuter la théorie des localisations cérébrales qui, si elle avait bien le sens que lui donnent ses auteurs, assujettirait les fonctions psychiques à des lieux et à des portions de matière. Contre Broca, il montre pièces en mains que les souvenirs ne sont pas dans telle ou telle région cérébrale comme dans un tiroir ; les zones du cerveau ne contiennent pas les souvenirs mais les instruments pour les rappeler. En droit, tout le passé est « là », mais notre faculté de ramener à la conscience les souvenirs est limitée par les urgences de l'action et par les mécanismes corporels. En face d'une « mémoire pure », qui coïncide avec le psychisme lui-même, il y a une mémoire-habitude, qui est au point de rencontre de notre passé et du présent de l'action. D'où il résulte que les relations de l'esprit et de la matière ne doivent plus être pensées dans l'espace, mais dans le temps, comme des « durées » qualitativement et quantitativement distinctes. Entre la matière et l'esprit, il y a toutes les intensités de la mémoire, c'est-à-dire tous les degrés de la liberté.

François Azouvi

Matière et Mémoire. *Essai sur la relation du corps à l'esprit par Henri Bergson Docteur ès lettres, Professeur de philosophie au Lycée Henri IV. Paris. Ancienne librairie Germer Baillière et Cie. Félix Alcan, éditeur, 108, Boulevard Saint-Germain, 108. 1896. In-8°, (2) ff., III-279 p.* [+ *1 p. table des matières*], *couverture verte portant en tête le titre de la* Bibliothèque de Philosophie contemporaine. *B.N., Impr., Rés. p. R. 627.*

325

Auguste et Louis Lumière

(1862-1954 et 1864-1948)

Notice sur le Cinématographe 1897

Même si le nom des frères Lumière est indéfectiblement associé à l'invention du cinéma, il serait injuste d'ignorer l'étendue de leurs activités : savants et industriels, ils dirigeaient à Lyon une usine de produits photographiques d'où sortirent de nombreux perfectionnements, notamment les premiers clichés en couleurs (autochromes, 1903). Après la Première Guerre Mondiale, les frères Lumière se tournèrent vers la recherche médicale, appliquant leurs connaissances des substances colloïdales à l'étude des vitamines, des vaccins et des traitements anti-cancéreux.

La mise au point du Cinématographe en 1895 doit être comprise comme la synthèse ultime de divers procédés insuffisants en eux-mêmes. Le principe de base est le phénomène de la persistance rétinienne, connu depuis l'Antiquité et utilisé en particulier dans les séances de lanterne magique et de fantasmagorie. En 1888, Émile Reynaud avait créé le « Théâtre optique », projection d'images dessinées une à une sur une pellicule translucide perforée en son centre et défilant régulièrement, l'obturation nécessaire à la netteté de la projection résultant d'un système optique — c'est le prototype du dessin animé. Reynaud lui-même imagina qu'il serait intéressant d'associer ce procédé à la photographie, ce que rendaient théoriquement possible les découvertes de Jules-Étienne Marey sur la chronophotographie : son « Fusil photographique » (1882) pouvait prendre 12 clichés à la seconde. En 1892, fut breveté par Léon-Guillaume Bouly un appareil de prise de vues résolvant en partie le problème du déroulement intermittent de la pellicule — cet appareil reçut le nom de « Cinématographe ».

Si la décomposition photographique du mouvement était acquise, il restait à en réussir la synthèse pour restituer l'illusion du mouvement. Avec son « Kinetoscope » (1893), Thomas Edison proposa une ébauche de solution : il s'agissait d'une visionneuse individuelle nécessitant 48 images par seconde, mais les images n'avaient aucune profondeur et leur projection était impossible.

C'est enfin Louis Lumière qui, à la fin de 1894, parvint à une solution satisfaisante sur tous les points : le « Cinématographe Lumière » permet à la fois la prise de vues, leur tirage et leur projection. L'apport de Louis Lumière consiste principalement dans la mise au point d'une came utilisant les propriétés des excentriques triangulaires et permettant l'entraînement et l'immobilisation au passage devant l'objectif de la pellicule perforée sur les bords. Il suffit de 15 images par seconde : l'immobilisation de chaque image dure ainsi 1/25e de seconde et est suivie d'une obturation durant 1/35e de seconde. Un magasin de 15 mètres de pellicule permet une projection d'une minute et, les objectifs utilisés ne nécessitant pas une particulière luminosité, la profondeur de champ est illimitée.

Les frères Lumière déposèrent leur brevet le 13 février 1895 et organisèrent plusieurs séances de démonstration, projetant leur premier film, *La Sortie des Usines Lumière*, qui aboutirent, le 28 décembre 1895, à la première représentation publique payante, au Salon Indien du Grand Café, sur les boulevards à Paris.

Dès lors le cinéma était inventé et n'allait pas tarder à échapper à ses inventeurs qui n'y voyaient encore qu'un simple perfectionnement technique. Quand, au lendemain de la séance du Grand Café, le directeur du Théâtre Robert-Houdin voulut acquérir un appareil de Cinématographe pour améliorer ses séances d'illusionnisme, Louis Lumière répondit à Georges Méliès : « Jeune homme, remerciez-moi : mon invention n'est pas à vendre, mais pour vous elle serait la ruine. Elle peut être exploitée quelque temps comme curiosité scientifique ; en dehors de cela, elle n'a aucun avenir commercial. »

Loïc Chotard

Notice sur le Cinématographe Auguste et Louis Lumière. *Lyon, imprimerie L. Decléris et fils, 1897. In-8°, 29 p., ill. (En haut du titre : Société anonyme des plaques et papiers photographiques A. Lumière et ses fils). Collection particulière.*

Paul Eluard

Paul Eluard

Le monde contemporain

(2)

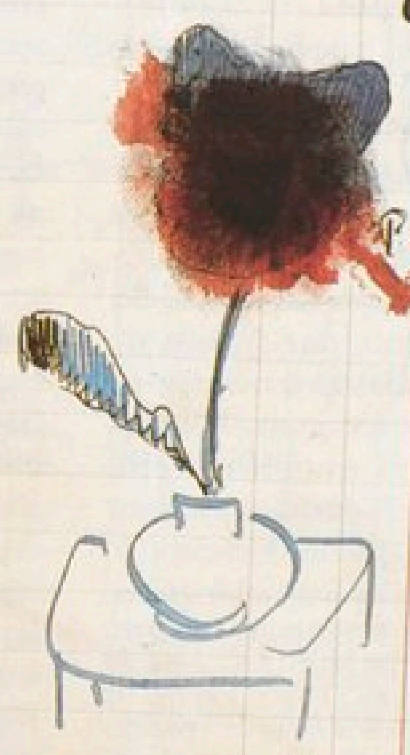
36

comment voulez vous que son imagination qui plante au gré de l'hélice autour de l'arbre d'acier sans racine ne confonde pas votre réalité et votre image, [fruits de l'arbre à hélice] belles passagères érotiquement vêtues et pourquoi vous enfin quand vous l'entendez dans la nuit à l'heure où la croix du sud et l'étoile polaire se heurtent sur le tapis bleu de la table de bridge (dire) « Elles sont mystère. mystère. leurs cheveux sont des torts de mystère. Le mystère est leur but, leur fin ... leur faim c'est le mystère elles ont bu mais elles ont faim, la fin du mystère est elle le but de leur faim ? »

Pitié pour l'amant des homonymes.

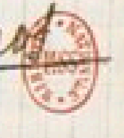
22 novembre 1922

A Paul Eluard
à fleur de pensée
la pensée des fleurs



Paris 24 novembre 1922

Robert Desnos



326

Gustave Eiffel
(1832-1923)
La Tour de 300 mètres
1900

Gustave Eiffel, ingénieur mais surtout entrepreneur ambitieux et visionnaire, naquit à Dijon en 1832. Après des études à l'École Centrale et plusieurs travaux pour diverses compagnies de chemin de fer, il s'installe en 1866 à Levallois-Perret où il crée peu après les Établissements Eiffel. Spécialisés dans la construction métallique, ces derniers se virent confier de prestigieuses réalisations comme la charpente métallique de la Gare de Budapest, le Pont sur le Douro à Porto (Portugal), le Viaduc de Garabit ou la Tour Eiffel, mais ils diffusent également à travers le monde entier, usines, ponts portatifs militaires ou de chemin de fer, barrages, etc.

Ayant gagné une large fortune et très affecté par les dénouements successifs de l'affaire de Panama entre 1892 et 1894, Eiffel se retire. Il consacre alors tout son temps et une partie de son argent à des travaux scientifiques d'avant-garde (météorologie, radiotélégraphie, aéronautique) dans lesquels son génie novateur s'exprime à nouveau.

Conçue par deux ingénieurs des Établissements Eiffel, Koechlin et Nouguier, la Tour Eiffel reçut le banal nom de Tour de 300 mètres avant celui de son auteur. Aboutissement de toutes les recherches d'Eiffel en matière de construction métallique, elle fut avant tout une prouesse technique aux yeux de son créateur.

Dans *La Tour de 300 mètres*, Eiffel a donné de manière scientifique et technique les descriptions, calculs et dessins de toutes les parties de sa tour : fondations, ossature métallique, ascenseurs et installations successives. Mais il y a ajouté l'histoire du projet et de sa réalisation avec les protestations qu'ils soulevèrent, le bilan financier après dix années d'exploitation, les services que la Tour Eiffel peut rendre à la science et à la défense de Paris et, en appendice, un aperçu des principaux ouvrages métalliques exécutés par les Établissements Eiffel.

Première monographie moderne et complète d'un bâtiment, *La Tour de 300 mètres* constitue l'ouvrage de référence pour toute étude sur l'architecture métallique du XIX[e] siècle. Elle est également une preuve du soin, du sérieux et du souci de perfection qu'Eiffel apportait à tous ses travaux.

Amélie Granet

G. Eiffel. La Tour de trois cents mètres. *Paris. Société des imprimeries Lemercier, 44 rue Vercingétorix. MDCCCC. 2 vol. in folio,* [XIV p.], *369 p.,* [*13 p.*], *253 fig., et 37 reproductions dans le texte ; 67 planches doubles en atlas. B.N., Impr. Gr. fol. V. 749.*

327

Guide Michelin
1900

Fondée le 28 mai 1889 par Édouard Michelin (1859-1940), bientôt rejoint par son frère André (1853-1931), la société Michelin et Cie se consacre à la fabrication de pneumatiques pour vélos, puis pour fiacres et charrettes, enfin pour automobiles.

Le chiffre d'affaires de Michelin croît de 400 000 francs en 1891 à 6 000 000 en 1900. En 1898, la firme s'est créé une image de marque toujours vivante et populaire avec le fameux bonhomme en pneu, Bibendum.

En 1900, un an après le premier tour de France automobile, paraît le *Guide Michelin* « offert gracieusement aux chauffeurs », tiré à 35 000 exemplaires. C'est le premier guide automobile. Outre une partie technique et commerciale, il comporte de nombreux plans de villes, des indications sur les itinéraires à choisir, des listes de garages, de stations-service, d'hôtels, de commerces divers. S'adressant aux « chauffeurs », le guide leur demande leur avis et s'engage à « rayer impitoyablement des listes tous les hôtels dont ils nous signaleront comme défectueux la table, la chambre, les W.C., le service ; les dépôts d'essence mal approvisionnés ; les dépositaires du stock Michelin dont ils auraient eu sérieusement à se plaindre ». Premier guide touristique moderne, « le Michelin » a constitué le modèle auquel se conforment toujours les éditeurs d'aujourd'hui. Sauf en période de guerre, il a été publié chaque année, confirmant l'audacieuse prophétie contenue dans la première édition : « Cet ouvrage paraît avec le siècle, il durera autant que lui. »

Alfred Fierro

Guide Michelin *Offert gracieusement aux Chauffeurs. Édition 1900. In-16. 399 p. (une réimpression en fac-similé a été publiée par Michelin en 1989). Collection particulière.*

328

Arsène d'Arsonval
(1851-1940)
Traité de Physique Biologique
1901-1903

Arsène d'Arsonval disait à propos de sa naissance : « Je suis né versant de la Loire, du côté où l'on est moins bavard. » Son père est médecin. Très jeune il montre une vocation pour les choses de la science, et ses choix se portent vers les mathématiques et la physique. Alors qu'il est à Paris pour devenir élève à l'École polytechnique, la guerre de 1870 l'oblige à retourner dans son pays natal. Comme il ne peut poursuivre ses études dans le domaine des sciences exactes, il prépare sa médecine à Limoges. À Paris, remarqué par Claude Bernard, Arsène d'Arsonval devient le préparateur de l'illustre physiologiste. Ses recherches sur les applications de la physique à la biologie et à la médecine le conduisirent à obtenir la chaire de Médecine expérimentale du Collège de France. Il fut membre de l'Académie de médecine et de l'Académie des sciences.

Autant théoricien que technicien, Arsène d'Arsonval inventa et construisit divers appareils, soit dans un but médical (appareillage de haute fréquente), soit dans un but pratique comme son étuve à température constante auto-régulatrice qui offrit à Pasteur un moyen technique assez précis pour l'étude des cultures microbiennes en milieu thermique.

Passionné par l'électricité, Arsène d'Arsonval invente une pratique thérapeutique et chirurgicale par l'utilisation de la haute fréquence. Cette technique de la « thérapeutique par ondes de haute fréquence » fut nommée la d'arsonvalisation. Elle fut utilisée pour la dessication de petites tumeurs cutanées ; elle est à l'origine du bistouri électrique ; elle permettait de « chauffer » les organes et tissus profonds.

Le *Traité de Physique Biologique* correspond non seulement aux aspirations scientifiques d'Arsène d'Arsonval, mais également à celles de nombreux savants de son époque. Ce Traité n'est pas écrit par lui, il est publié sous sa direction avec Gabriel, Chauveau et Marey. Le premier tome est consacré à la mécanique et aux « actions moléculaires » et chaleur ; le second tome traite des radiations et de l'optique ; enfin le troisième tome annoncé en 1903 et en 1905 par la maison d'édition Masson ne paraît jamais. Ce troisième tome devait être rédigé en partie par Arsène d'Arsonval puisqu'il devait traiter de l'électricité (électro-physiologie) et de l'acoustique.

Ce traité, destiné à l'enseignement de la physique biologique dans les facultés de médecine, marque une date dans l'histoire de cette discipline. Il est rédigé par 28 spécialistes de ces questions. Nous y trouvons aussi bien des articles sur la « Locomotion animale » par Marey, que sur la « cardiographie » par Wertheimer, « l'osmose » par Dastre ou les « étuves et régulateur de température » par Sigalas. C'est dans l'article de Sigalas que nous découvrons les derniers modèles de couveuses artificielles pour les nourrissons nés avant terme (fig. 549, couveuse-berceau de Diffre ; fig. 550, couveuse Lion, tome 1, 1901).

Jean-Louis Fischer

Traité de Physique Biologique, *publié sous la direction de D'Arsonval, Gabriel, Chauveau et Marey, secrétaire de rédaction, Weiss. Paris, Masson et Cie. Tome 1, 1901, VII et 1150 p. ; tome 2, 1903, 1144 p. B.N., Impr. 8° Te[152]. 21 (1-2).*

329

Henri Poincaré
(1854-1912)
La Science et l'Hypothèse
1902

Arrière-petit-fils de Geoffroy Saint-Hilaire, professeur à la Faculté des sciences de Paris et à l'École polytechnique, dont il avait été l'élève, membre de l'Académie française, Poincaré n'avait que trente-deux ans quand il entra à l'Académie des sciences. Il fit en mathématique pure, en mécanique céleste, en physique mathématique et en philosophie des sciences une œuvre prodigieuse, dont le renom est immense. Peu de ses contemporains réussirent à l'aborder ; mais ceux qu'elle passionna l'ont rendue accessible à un public de plus en plus vaste, pendant que s'oubliait lentement le grand rôle politique de son cousin Raymond Poincaré.

La Science et l'Hypothèse fut publié par Flammarion dans la « Bibliothèque de Philosophie scientifique ». Ce livre de 284 pages fut audacieux. Henri Poincaré explique ainsi sa genèse : « Douter de tout ou tout croire, ce sont deux solutions également commodes, qui l'une et l'autre nous dispensent de réfléchir... Nous devons donc examiner avec soin le rôle de l'hypothèse ». Ce qu'il fait successivement dans les diverses branches de la science ; et il prend nettement position : « Ces deux propositions : "la terre tourne", et "il est plus commode de supposer que la terre tourne", ont un seul et même sens. »

Le chapitre III, sur les géométries non euclidiennes, est un admirable exposé de concepts que notre enseignement secondaire devrait assimiler. Voici sa conclusion : « Une géométrie ne peut pas être plus vraie qu'une autre ; elle peut seulement être *plus commode*. Or la géométrie euclidienne est et restera la plus commode. »

D'autres chapitres émeuvent le scientifique d'aujourd'hui ; ils concernent la mécanique newtonienne et l'électrodynamique des corps en mouvement. Or Henri Poincaré allait publier à Palerme, en 1905, toutes les formules de la Relativité restreinte, sans en donner l'interprétation physique ; quelques mois plus tard, Albert Einstein le fit en redécouvrant ces formules et en créant la Relativité restreinte. Mais elle est incompatible avec la loi de Newton d'interaction instantanée à distance, loi qui est la base de la mécanique céleste, laquelle est le sujet d'une partie essentielle de l'œuvre d'Henri Poincaré. Il ne se ralliera pas à la Relativité restreinte. Il se serait certainement enthousiasmé pour la Relativité générale qui, en 1915, trois ans après sa mort, engloba la gravitation et l'électrodynamique des corps en mouvement ; ce fut grâce à ces géométries de Riemann, dont Henri Poincaré a signalé le grand intérêt dans *La Science et l'Hypothèse*, dès 1902 ; admirable prescience !

Jean Leray

La Science et l'Hypothèse *par H. Poincaré Membre de l'Institut. Paris, Ernest Flammarion, éditeur.* [1902]. *In-12, (2) ff., 284 p. (Bibliothèque de Philosophie scientifique). B.N., Impr., Rés. p. R. 625.*

330

André Gide
(1869-1951)
L'Immoraliste
1902

« Pourquoi je tire *L'Immoraliste* à trois cents exemplaires ?... Pour me dissimuler un tout petit peu ma mévente », nota Gide dans son *Journal*, le 8 janvier 1902. C'est en effet 300 exemplaires sur vergé d'Arches qui sortirent le 20 mai des presses de l'imprimerie Bussière à Saint-Amand, pour le compte de la Société du Mercure de France, — volumes in-8° tellière (17 × 10,5 cm) brochés sous une couverture pour laquelle Gide, rompant avec les habitudes du Mercure, imagina de reprendre la couleur et l'encadrement typographique de l'édition de 1828 du *Faust* de Goethe traduit par Nerval : élégante couverture bleue qui deviendra fameuse au fil des ans, habillant de 1902 à 1946 vingt-cinq ouvrages de Gide (ou traduits par lui) ; les volumes de cette « petite collection bleue », dont le tirage a oscillé entre 120 et 550 exemplaires, sont aujourd'hui très recherchés par les bibliophiles.

Six mois plus tard, pourtant, *L'Immoraliste* fit l'objet d'un nouveau tirage, réimposé au format in-16 double-couronne (18 × 12 cm) et broché sous la couverture jaune ordinaire du Mercure ; achevés d'imprimer le 20 novembre, ces exemplaires, vendus au prix standard de 3,50 fr., étaient enrichis de la préface de quatre pages qui, depuis, accompagne toujours le « roman » — car cette qualification perdure jusqu'aujourd'hui sur les couvertures du Mercure, bien que, depuis 1911, *L'Immoraliste* figure classé comme « récit » dans les listes d'« ouvrages du même auteur » ; c'est en effet après avoir achevé *Isabelle* et en composant *Les Caves du Vatican* que Gide précisa sa distinction célèbre entre les « monographies » critiques qu'il avait écrites jusqu'alors (*soties* comme *Paludes* ou *Le Prométhée mal enchaîné*, *récits* comme *L'Immoraliste* ou *La Porte étroite*) et le *roman* qu'il concevait comme une ample polyphonie.

Bien accueilli par la critique, le livre, s'il ne conquit pas à Gide la grande notoriété que lui vaudraient plus tard *La Porte étroite* et *Les Caves*, consacra son originalité et sa maîtrise aux yeux du public lettré.

C'est l'œuvre de sa maturité, qui complétait l'évangile de libération sensuelle et de « nomadisme » des *Nourritures terrestres* (1897) avec cet immoralisme vaguement nietzschéen (sans avoir été réellement influencé par Nietzsche, qu'il n'a en somme guère lu, il participait au nietzschéisme diffus de l'époque). Désormais, c'est Gide lui-même qu'on appellera longtemps « L'Immoraliste ».

On oubliera pourtant trop souvent que ce récit d'une guérison se termine mal, et que *L'Immoraliste* est — comme toutes les œuvres de son auteur, les *Nourritures* exceptées — un livre ironique, critique: la « critique d'une certaine forme de l'individualisme », a écrit Gide luimême, qui le trouvait résumé avec une amusante pertinence dans le mot d'un de ses amis (Pierre Laurens): « Je suis malade, tant pis pour moi. Je suis guéri, tant pis pour elle ! »...

CLAUDE MARTIN

André Gide. L'Immoraliste. *Paris, Société du Mercure de France, 1902. In-12, [2]-259 p. (achevé d'imprimer le 20 mai 1902; tiré à 300 ex. sur vergé d'Arches; prix: 5fr.). Bibl. littéraire Jacques Doucet, D-VIII-11 (reliure de Pierre Legrain), qui possède aussi le manuscrit (B.V.25) ; B.N., Impr., Rés. p. Y². 1796.*

331

PAUL VIDAL DE LA BLACHE
(1845-1908)

Tableau de la géographie de la France
1903

Reçu premier au concours de l'École normale en 1863, puis premier à l'agrégation d'histoire, P. Vidal de la Blache soutint en 1872 une thèse qui était encore, selon la tradition, une thèse d'histoire. Traumatisé par la défaite de 1870, il adopta les conclusions du rapport d'Émile Levasseur qui attribuait celle-ci à la faible place de la géographie dans l'enseignement français, contrairement à la place qu'elle occupait en Allemagne. Aussi, lorsqu'il fut nommé à la chaire d'histoire de l'université de Strasbourg transférée à Nancy, Vidal décida-t-il de se consacrer entièrement à l'enseignement de la géographie. Il fut ensuite nommé à l'École normale en 1877 et en devint le sous-directeur. C'est là que, en vingt ans, il créa la nouvelle école française de géographie. Outre son *Tableau*, il se rendit célèbre par son *Atlas* (1894), ses fameuses cartes murales et sa revue, les *Annales de géographie*.

Le *Tableau* fut demandé à Vidal par Ernest Lavisse dès 1894, comme introduction à la première partie de l'*Histoire de France* qui devait s'arrêter à la Révolution. Il s'agissait de montrer que la France existait en quelque sorte avant la France, en cette fin du XIXe siècle où s'affirmait un fort sentiment national et où, simultanément, l'histoire conquérait sa légitimité scientifique. Destinée aux étudiants de l'enseignement supérieur, l'*Histoire de France* de Lavisse — qui réunit seize collaborateurs — s'appuyait sur des sources archivistiques méthodiquement explorées et pour la première fois livrées au grand public.

Le *Tableau* fut cependant considéré comme une œuvre à part entière et apparut vite comme un texte fondamental. L'objectif de Vidal était de renforcer la conscience nationale de ses lecteurs. Il s'interrogeait ainsi dans sa première partie: « Comment un fragment de surface terrestre qui n'est ni péninsule ni île, et que la géographie physique ne saurait considérer proprement comme un tout, s'est-il élevé à l'état de contrée politique et est-il devenu enfin une patrie ? » Rejetant toute théorie *a priori* et tout déterminisme, il se livre dans sa deuxième partie à une analyse régionale à la fois détaillée et nuancée. L'unité de la France, explique-t-il, provient de sa diversité même. Sa force d'assimilation est telle qu'« elle transforme ce qu'elle reçoit ». S'il expose toute la part de la géologie dans la configuration du paysage français, Vidal insiste toujours sur le rôle des individus: « une contrée est un réservoir dont la nature a déposé le germe, mais dont l'emploi dépend de l'homme », écrit-il avec son style fort et imagé qui fait de lui un écrivain de grand talent.

Comme plusieurs l'ont déjà remarqué, la France de Vidal est essentiellement rurale, car il adapta son texte à la tranche chronologique à laquelle il devait servir de préface; les aspects urbains et industriels y sont donc forcément négligés. Malgré cette vision partielle, le *Tableau* reste le chef-d'œuvre de la géographie française au début du siècle, car il allie intimement géographie physique et géographie humaine dans une perspective historique.

MIREILLE PASTOUREAU

Ernest Lavisse. Histoire de France *depuis les origines jusqu'à la Révolution* [...] *Tome premier.* Tableau de la géographie de la France par P. Vidal de la Blache, *professeur à l'Université de Paris. Paris, Librairie Hachette, 1903. In-4°, 396 p. B.N., Cartes et plans, Ge. FF. 18109 (I, 1).*

332

HENRI BECQUEREL
(1852-1908)

Recherches sur une propriété nouvelle de la matière
1903

Fils et petit-fils de polytechniciens, professeurs de physique au Muséum d'histoire naturelle, membres de l'Académie des sciences, Henri Becquerel n'échappe pas à cette hérédité.

En 1872 il entre à l'École polytechnique, puis à l'École des ponts et chaussées d'où il sort ingénieur en 1877. En 1875 il découvre que l'étincelle électrique peut s'éteindre sous l'impulsion d'un champ magnétique. Il est élu à l'Académie des sciences en 1889. Ce sont ses travaux sur la polarisation rotatoire magnétique (1876) et sur la phosphorescence (1882) qui lui ont valu la célébrité dans le monde des savants.

Dans la séance de l'Académie des sciences du 20 janvier 1896, Henri Poincaré montre les premières radiographies envoyées par Röntgen. Il observe que l'émission des rayons X en provenance du tube cathodique était accompagnée par une forte phosphorescence du verre. Aussitôt Becquerel se demande si certains corps excités par la lumière n'émettraient pas des radiations analogues. Le 10 février 1896 Charles Henry découvre que certaines substances phosphorescentes sous l'impulsion des rayons X peuvent impressionner la plaque photographique. Au cours des séances de l'Institut des 24 février, 9 et 30 mars, et du 18 mai, Becquerel fait part du résultat de ses recherches. Ayant constaté qu'un grand nombre de corps phosphorescents, après avoir été excités par la lumière, n'émettaient pas de rayons pénétrants, il eut l'idée d'utiliser les sels d'urane: deux lamelles de sulfate double d'uranium et de potassium furent déposées sur une plaque photographique, enveloppée d'une double feuille de papier noir épais ; entre l'une d'elles et la plaque on plaça une pièce d'argent, et le tout fut exposé au soleil; la plaque fit apparaître l'impression des lamelles. Un peu plus tard l'expérience était renouvelée sans que les lamelles fussent soumises à l'action de la lumière. Les plaques furent quand même impressionnées. Les sels d'urane émettaient des rayons, différents des rayons X découverts par Röntgen, de nature inconnue, et qui étaient producteurs d'énergie. Le nom de Becquerel fut donné à ces rayons. Il avait découvert le phénomène auquel Marie Curie donna, un peu plus tard, le nom de radioactivité. Becquerel constata également que les radiations déchargeaient les corps électrisés, et traversaient des corps opaques à la lumière tels que le carton, l'aluminium et le platine. Il s'aperçut aussi que la pechblende (oxyde d'urane) était plus active que l'uranium métallique. Fascinée par le rayon Becquerel, Marie Curie, aidée par son mari Pierre Curie, décida d'en faire son sujet de thèse. Ses recherches aboutirent à la découverte du radium.

Les travaux de Becquerel, commencés en 1896, furent publiés en 1903 sous le titre: *Recherches sur une propriété nouvelle de la matière*, constituant le tome 46 des Mémoires de l'Académie des sciences. L'ouvrage est divisé en deux parties. La première comprend les recherches faites en 1896 et 1897 dans lesquelles, après avoir découvert les propriétés radiantes de l'uranium, Henri Becquerel a étudié le caractère physique du rayonnement nouveau. La seconde renferme les travaux depuis 1898, qui donnèrent à la question de la radioactivité toute son ampleur grâce aux nouveaux corps découverts par M. et Mme Curie (le polonium 400 fois plus actif que l'uranium, et le radium 900 fois plus actif que l'uranium). On trouve à la fin du volume une bibliographie, depuis 1896, des publications sur la radioactivité: plus de 200 ouvrages. En 1903 Becquerel partagea avec Pierre et Marie Curie le prix Nobel de physique.

PHILIPPE ZOUMMEROFF

Recherches sur une propriété nouvelle de la matière. *Activité radiante spontanée ou radioactivité de la matière. Par M. Henri Becquerel, membre de l'Académie des Sciences.* [*Titre pris au titre de départ. In:*] *Mémoires de l'Académie des Sciences de l'Institut de France. Tome quarante-sixième. Paris, Typographie de Firmin-Didot et Cie, Imprimeurs de l'Institut, rue Jacob, 56. MDCCCCIII. In-4°, (2)ff. - 360 p., (2)ff., 13 planches photogr. B.N., Impr. R. 3945/45^A.*

333

333

Marie Curie

(1867-1934)

Recherches sur les substances radioactives

1903

Marie Sklodowska-Curie naquit à Varsovie en 1867 ; son père était professeur de mathématiques, sa mère, directrice d'école.

Après ses études secondaires et une première jeunesse assombrie par la vie dans une Pologne alors rayée de la carte par les grandes puissances de l'époque, Marie Sklodowska décida en 1891 de poursuivre à Paris des études scientifiques supérieures. Elle s'inscrivit à la Sorbonne, où elle obtint brillamment ses grades de licenciée ès sciences physiques et mathématiques.

C'est en 1894 qu'elle rencontra Pierre Curie, alors Chef de travaux à l'École de Physique et Chimie de la Ville de Paris, et savant déjà célèbre. En juillet 1895, Marie Sklodowska épousait Pierre Curie. Onze années de recherches et de vie communes seront interrompues tragiquement par la mort de Pierre Curie en 1906.

En 1896, Henri Becquerel découvrait que les sels d'uranium émettaient spontanément des rayonnements, mais l'origine et la nature de ceux-ci restaient énigmatiques. C'est à l'étude de ces « *rayons uraniques* » que Marie Curie choisit de consacrer sa thèse de doctorat.

La thèse soutenue par Marie Curie en juin 1903, sous le titre *Recherches sur les substances radioactives*, résume un impressionnant enchaînement de découvertes et plusieurs années de labeur acharné avec la collaboration de Pierre Curie, et dans des conditions matérielles extrêmement difficiles.

Marie Curie démontra tout d'abord que le phénomène de la *radioactivité* ne dépendait que de la quantité d'uranium contenu dans le composé chimique étudié, et était donc lié à la structure et aux propriétés des atomes eux-mêmes.

Par contre, ces mesures précises l'amenèrent à constater que le minerai d'uranium appelé pechblende était quatre fois plus actif que de l'oxyde d'uranium pur, dont il ne contient pourtant qu'une certaine proportion. D'où l'hypothèse d'un corps simple inconnu, contenu en très petite quantité dans la pechblende, et beaucoup plus fortement radioactif que l'uranium.

Pendant plusieurs années, et à partir de tonnes de minerai, les Curie travaillèrent à séparer et concentrer par des procédés chimiques des portions de résidus de plus en plus radioactives, pour parvenir à obtenir en 1902 quelques milligrammes de chlorure de radium.

La découverte du radium et d'autres radio-éléments naturels, et les recherches qui suivirent sur les propriétés des rayonnements produits par ces atomes en mutation, allaient engendrer un profond bouleversement dans la conception même de la matière, que les chimistes du XIXe siècle avaient codifiée selon des édifices atomiques stables.

Par ailleurs, l'emploi du radium connut des développements importants en médecine, pour la destruction des tumeurs.

Derrière cet ouvrage scientifique, se dessine le hangar de la rue Lhomond, lieu historique de la découverte, célèbre pour son dénuement et sa vétusté, témoignage des conditions extrêmement précaires dans lesquelles travaillaient les chercheurs d'alors, lorsqu'ils ne bénéficiaient ni d'une fortune personnelle, ni de l'intérêt d'un mécène.

Les années suivantes virent le combat de Marie Curie, première femme Professeur à la Sorbonne, pour doter la recherche nucléaire d'un laboratoire moderne pourvu des moyens financiers et humains nécessaires à son développement : *l'Institut du Radium.*

L'Institut du Radium devait constituer, sous sa direction, un pôle de recherche et de formation « leader » sur le plan international et doté des sources radioactives puissantes qui allaient permettre d'ouvrir des voies nouvelles dans l'exploration de la matière.

Françoise Langevin-Mijangos

Thèses présentées à la Faculté des Sciences de Paris pour obtenir le grade de Docteur ès Sciences physiques, par Mme *Sklodowska Curie. 1*^{re} *Thèse.* — Recherches sur les substances radioactives. *2*^{e} *Thèse. — Propositions données par la Faculté. Soutenues le juin 1903. Paris, Gauthier-Villars, 1903. In-8°, (1)f., 142-[1] p. Collection particulière ; B.N., Impr., 4° R. 489 (1127).*

334

Georges Sorel
(1847-1922)
Réflexions sur la violence
1908

Né dans une famille de bonne bourgeoisie, mort ruiné par les emprunts russes, polytechnicien, ingénieur des Ponts, Georges Sorel devint brusquement, en 1893, un des principaux médiateurs du marxisme en France. Cet austère fonctionnaire, conservateur mais indéfectiblement libéral, s'engagea alors dans une carrière de philosophe paradoxal. Marxiste provoquant les marxistes, libéral détestant la démocratie, intellectuel accusant les intellectuels de tous les maux, Sorel fut un marginal de tous les mondes.

Il est cependant dans l'œuvre et la politique de Sorel un fil conducteur : le prolétariat, base, selon lui, de toute civilisation industrielle puisque classe productrice. D'où l'intérêt qu'il porta au marxisme de son temps, avant tout comme philosophie des producteurs. Ce marxiste n'hésita pourtant pas à faire vaciller la théorie de la plus-value, à ironiser sur la dialectique, à souligner avec insistance les aspects éthiques et juridiques de la lutte des classes, à célébrer enfin le génie de Proudhon.

L'itinéraire complexe de cet intellectuel touche-à-tout le mena, avec une logique certaine, du dreyfusisme le plus radical au syndicalisme révolutionnaire, puis au rapprochement avec l'Action française en passant par d'indéniables fureurs antisémites.

Son œuvre la plus connue, *Réflexions sur la violence,* est en réalité un recueil d'articles dont les premiers parurent en décembre 1905 dans une revue italienne, *il Divenire sociale.* Les suivants furent publiés en 1906 dans une revue française, *le Mouvement socialiste*. Sorel passait alors pour le théoricien majeur du syndicalisme révolutionnaire. Ce n'est qu'en 1908 qu'il les publia en volume, aux éditions de la revue *Pages libres*, les remaniant sensiblement et les faisant précéder d'une importante préface sous forme d'une « Lettre à Daniel Halévy ».

Abordant, dans cet ouvrage, comme à son habitude, de très nombreuses questions sous forme de digressions voyageuses, Sorel y reprenait plusieurs thèmes qui lui étaient chers. L'autonomie ouvrière arrive au premier plan. La classe ouvrière ne devait compter que sur elle-même et ne point se fier aux mirages de la démocratie républicaine. Elle devait faire usage de la *violence*, que Sorel oppose à la *force* dont se sert la bourgeoisie, comme d'un *mythe* mobilisateur susceptible de lui permettre de réaliser son émancipation. Ce livre fit de Sorel le « théoricien de la violence » qu'il n'était pas et donna lieu aux interprétations les plus fantaisistes.

Christophe Prochasson

Georges Sorel. Réflexions sur la violence. *Librairie de « Pages libres » 17, rue Séguier, Paris (VIe). 1908. In-8°, XLIV-259 p. B.N., Impr. 8° R. 23056.*

335

Colette
(1873-1954)
Les Vrilles de la vigne
1908

Dans l'œuvre de Colette, si ample, si riche et si variée, il ne faut pas regretter que le choix se soit porté sur *Les Vrilles de la vigne*. Ce recueil de textes, dont la plupart sont des poèmes en prose, a, outre sa valeur propre, une valeur symbolique.

Sa première publication date de novembre 1908. Deux ans auparavant, Colette et Willy se sont séparés, chacun étant parti avec sa chacune, puisque Colette est allée vivre avec la marquise de Belbeuf, née Morny, « Missy » pour les intimes. En janvier 1907 éclate le scandale du Moulin-Rouge. On peut croire que Colette est au ban de la société et qu'elle a abandonné la carrière de l'écrivain pour n'être plus qu'une mime. Au reste, elle n'est qu'un peu connue dans les milieux littéraires puisque les quatre *Claudine* et les deux *Minne* ont paru sous le seul nom de Willy, même si l'on chuchote qu'elle n'en est pas innocente. Elle n'a signé Colette Willy que deux livres : les *Dialogues de bêtes* (1904, 1905) et *La Retraite sentimentale* (1907). Pour quelques Parisiens, c'est surtout une femme aux mœurs scandaleuses, qui provoque et accroche l'attention par son affectation d'ingénue provinciale.

Les Vrilles de la vigne donnent la mesure d'un écrivain que la mode littéraire orientera vers le roman, mais qui n'a cessé d'écrire son autobiographie et qui est sans doute plus vraiment un poète qu'une romancière. Des dix-huit textes qui constituent le volume, la plupart avaient déjà été publiés dans *La Vie parisienne*. Ce magazine avait été créé sous le second Empire. Sous la direction éclairée de Charles Saglio il maintient un équilibre entre la frivolité, l'humour et la littérature de qualité. De même que pour le *Mercure de France* et la *Nouvelle Revue française* une maison d'édition se développe autour du périodique. Il est donc normal que, quatorze textes ayant été insérés dans la revue, les Éditions de *La Vie parisienne* accueillent le volume et demandent à Gaston Bonnet une couverture à la fois charmante et bien dans le goût floral du temps, goût que l'on retrouve dans les ornements intérieurs.

Le premier texte donne son titre au recueil. Les trois suivants ont été écrits « Pour M... », lisez : Pour Missy. Sont ensuite représentées les bêtes. Suivent des textes qui de nouveau touchent à la confidence et dont l'un, « Le Miroir », est le plus révélateur de la personnalité de Colette, qui s'affirme en exprimant son besoin de se voir en voyant. La fin fait place à des paysages du nord, à la Riviera et au music-hall.

Les Vrilles de la vigne sont donc le microcosme des sentiments et des activités de Colette lorsqu'elle devient elle-même.

Une autre édition paraîtra en 1923 chez Ferenczi dans la collection « Le Livre moderne illustré », avec soixante-trois bois de Clément Serveau, dont un à la couverture et à la page de titre. Elle reproduit les textes de 1908, moins « Printemps de la Riviera ». De l'édition Ferenczi il y aura des retirages, jusqu'en 1936. Pourtant, chez le même éditeur avait paru en 1934 l'« édition définitive », qui contient vingt textes. La composition sera encore modifiée dans l'édition des *Œuvres complètes* du Fleuron. *Les Vrilles de la vigne* ont donc accompagné Colette depuis qu'elle a conquis son indépendance jusqu'à sa mort. Elle atteint à la perfection dans ces textes brefs accordés à son tempérament créateur qui n'a jamais aimé s'ouvrir une longue carrière.

Claude Pichois

Colette Willy, Les Vrilles de la vigne. *Paris, Éditions de « La Vie parisienne », 20, boulevard des Capucines, [1908]. Un vol. de 19 × 12 cm de 224 pages. B.N. Impr., Rés. p. Y². 1631. Manuscrit autographe : B.N., Mss, n.a.fr. 18640-18643.*

Printemps de la Riviera

(Vrilles de la Vigne)

~~La redoute~~ "Cyclamen et bouton d'or" ou la Redoute des Pieds. — Que personne ne prenne en mauvaise part ce sous-titre ! Je ne ~~voudrais pas~~ veux causer aux Niçois nulle peine, même légère. Mais je n'entendis parler, ~~que de pieds~~ à la redoute du ~~3 Mars~~ 1er Mars, que de pieds, de pieds, et toujours de pieds... "Oh ! mes pieds !.. dieu ! que mes pieds me font mal.. Je ne sens plus mes pieds, je ne tiens plus sur mes pieds..."



~~Dans la vue d'une loge la redoute tourbi Du haut d'une loge, je vois tourbillonner, piétiner~~ Je vois, du haut de la loge, tourbillonner, luire, balancer, piétiner, un cauchemar mauve et jaune, cyclamen et bouton d'or... Oh ! le fâcheux et fade duo, entre ce mauve trop rose et ce jaune sans vigueur ! D'un peu haut, ~~cela tourne~~

Deuxième Ode

Après le long silence fumant,

Après le grand silence civil de maints jours tout fumant de ~~bruits~~ rumeurs et de fumée
~~Une~~ Haleine de la terre ~~cultivée~~ en culture ~~entre les autres haleines, et le pays régulier~~ et ramage des grandes villes dorées,

Soudain l'Esprit de nouveau, soudain le souffle de nouveau,

Soudain le coup sourd au cœur, ~~soudain la mort,~~ soudain le mot donné, soudain le souffle de l'esprit, le rapt sec, soudain la possession de l'Esprit !

Comme quand dans le ciel ~~d'enfer~~ plein de nuit avant que ne claque le premier feu de foudre,

Soudain le vent de Zeus dans un tourbillon, ~~arrachant les toiles~~ plein de pailles et de morceaux de papier ~~et le linge qui séchait~~ avec la lessive de tout le village !

Mon Dieu qui au commencement avez séparé les eaux supérieures des eaux inférieures,

Et qui de nouveau avez séparé de ces eaux humides

L'aride, comme un enfant divisé ~~du corps de sa mère~~ de l'abondant corps maternel,

La terre au tendre feuillage, bien chauffante et nourrie du lait de la pluie,

Et qui dans le temps de la douleur comme au jour de la création, saisissez dans votre main toute-puissante ~~Sais~~ L'argile humaine et l'esprit de tous côtés vous gicle entre les doigts, De nouveau après les longues routes terrestres

~~Je sens~~ voici l'Ode, voici que cette grande Ode nouvelle vous est présente,

Non point comme une chose qui commence mais peu-à-peu comme la mer qui était là,

La mer de toutes les paroles humaines avec la surface ~~&c. et la~~, ~~la mer~~ en divers endroits

Reconnue par un souffle sous le brouillard et par l'œil de la matrone Lune !

Or maintenant près du palais couleur de souci dans les arbres aux toits nombreux ombrageant un trône pourri,

J'habite d'un vieux empire le décombre principal

336

Charles Péguy
(1873-1914)
Le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc
1910

Les *Cahiers de la Quinzaine* sont au régime moderne ce qu'a été l'*Encyclopédie* à l'ancien régime. Une armée d'ouvriers occupés chacun dans sa partie, plusieurs collaborateurs de talent ou de génie — Romain Rolland, Georges Sorel, Bernard Lazare, Daniel Halévy, André Suarès, André Spire, Maxime Vuillaume, Julien Benda —, permanents ou épisodiques, groupés autour d'un « gérant », Charles Péguy, le fédérateur de ces consciences libres et souvent contradictoires, sapent en deux cent vingt-neuf volumes, répartis sur quinze séries annuelles, la statue alors gigantesque de Renan.

En ces quelques années d'extraordinaire progrès technique, où fleurissent l'anticléricalisme, l'antimilitarisme, le syndicalisme, la sociologie et l'enseignement « moderne », une modeste revue de treize ou quatorze cents abonnés, dernier carré du dreyfusisme, enregistre les secousses de la marche de l'Europe vers la guerre, de la Russie vers la révolution et dénonce, en pleine Belle Époque, les premiers symptômes du totalitarisme.

Institution communiste, libre de tout annonceur et professant toutes les libertés, et d'abord la nécessité de libérer les peuples opprimés ; corpus exceptionnel d'histoire contemporaine, université d'enseignement supérieur « extérieur », dont la matière est la révolution sociale, — les *Cahiers*, représentant « l'effort le plus considérable que l'on aura fait de longtemps, comme aimait à l'écrire Péguy, pour la culture et pour le maintien des lettres françaises », sont aussi le « conservatoire de la belle typographie ». L'éditeur d'art Édouard Pelletan y voyait « le seul monument typographique que notre temps puisse opposer aux grands imprimeurs du seizième siècle. »

Une soixantaine de ces cahiers ont été, totalement ou pour partie, rédigés par Charles Péguy lui-même. Orphelin de père, ce fils d'une rempailleuse de chaises d'Orléans entre à l'École normale supérieure l'année même de l'arrestation du capitaine Dreyfus. Ayant adhéré officiellement
pp. 337
l'année suivante au socialisme, il devient, à partir de 1897, rédacteur dans des revues socialistes et milite aux côtés de Lucien Herr et de Jean Jaurès en faveur de Dreyfus. Le 1er mai 1898, il ouvre une librairie socialiste à Paris, où il édite des livres et bientôt une revue, *Le Mouvement socialiste*. C'est le 5 janvier 1900 que paraît le premier numéro de sa propre revue, *Les Cahiers de la Quinzaine* qu'il installe au 8 de la rue de la Sorbonne le 1er octobre 1901. En ces quatorze premières années du XXe siècle, en même temps que s'affirmera, au milieu d'activités épuisantes, sa vocation d'écrivain, ce penseur admirable approfondira sa croyance, découvrant son christianisme au fond de son socialisme et revivifiant le christianisme par le socialisme.

Du grand arbre de ses chefs-d'œuvre, *De Jean Coste* (1902), *Notre Patrie* (1905), *Notre Jeunesse* (1910), *Victor-Marie, comte Hugo* (1910), *Un nouveau théologien; M. Fernand Laudet* (1911), *Le Porche du Mystère de la deuxième vertu* (1911), *Le Mystère des saints Innocents* (1912), *L'Argent* (1913), *Ève* (1913)..., — *Le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc* est sans conteste une des plus hautes branches. Une familiarité toute médiévale avec le sacré, l'art, bouleversant, de desserrer, dans une représentation enfin vraiment populaire, les formules, considérées jusqu'alors comme seules orthodoxes, des théologiens pour faire *toucher* l'aventure mystique ont fait que ce livre au sujet si dangereux a rendu Péguy ensemble célèbre et suspect. Il était encore difficile de comprendre que la mystique chrétienne est une mystique révolutionnaire. Pris entre la cabale des jésuites rouges et la menace des foudres du Vatican, Péguy est allé joyeusement vers le sort qu'il s'était prédit depuis longtemps : une balle en plein front, alors qu'il défendait Paris.

Robert Burac

Sixième cahier, cahier pour le jour de Noël et pour le jour des Rois de la onzième série. Charles Péguy. le mystère de la charité de Jeanne d'Arc. *Cahiers de la Quinzaine, périodique paraissant tous les deux dimanches. Paris, 8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée.*

Un cahier vert de 252 pages, in-18 grand jésus. Daté au dos : 16 janvier 1910. Tiré à 1300 exemplaires ordinaires, 12 exemplaires sur Whatman, 5 exemplaires sur Japon. B.N., Impr. Rés. p. Z. 1226 (XI,6).

337

Paul Claudel
(1868-1955)
Cinq Grandes Odes
1910
Le Soulier de satin
1929

Né en 1868 de père vosgien et de mère picarde, Paul Claudel, au sortir d'une enfance provinciale, arrive à Paris en 1881. Élève au Lycée Louis-le-Grand puis à Sciences Po, il est reçu au concours des Affaires étrangères en 1890. La même année paraît *Tête d'Or* (sans nom d'auteur), tandis qu'il compose les deux premiers actes de *La Ville*.

Quatre grands faits ont profondément marqué la vie de l'homme et du créateur : sa « conversion » en deux temps : 1886-1890 ; sa passion pour celle dont il fera Ysé dans *Partage de midi*, Prouhèze dans *Le Soulier de satin* ; la « folie » et l'internement de sa sœur Camille dont le génie s'égale au sien ; l'extraordinaire amitié de Ph. Berthelot qui, jusqu'à l'Ambassade de Washington, décidera des diverses étapes de sa carrière.

Claudel a touché à tous les genres, hormis le roman. Le grand public ne connaît que son théâtre. Il est dommage qu'il fréquente si peu l'œuvre lyrique : *Connaissance de l'Est*, les *Cinq grandes Odes*, la *Cantate à trois voix* comptent parmi les plus hauts chefs-d'œuvre de nos lettres. Quant à ses livres écrits en marge de la Bible, ils n'attirent hélas ! qu'une poignée de lecteurs ; or il ne fait point de doute que Claudel leur accordait autant, voire plus de prix qu'à tout le reste.

Rien ne surpasse les *Cinq grandes Odes* dans l'œuvre poétique de Paul Claudel. Il a lui-même pris soin d'en révéler l'origine : ce fut la découverte enthousiaste de Pindare, — et la nature profonde : « poésie à l'état pur », « exhalation lyrique de la pensée », « véritables symphonies », ce qui n'exclut pas une intense communion avec le réel et le surnaturel. Tout lui sert : la création, ses éléments, les créatures et leur Créateur.

La composition du recueil s'est étendue de 1904 à 1908. Sa première édition, « monument typographique », vint au jour sur vergé d'Arches à L'Occident en août 1910.

Par son ampleur et la prodigalité de ses registres — d'Eschyle l'oraculaire aux facéties surréalistes en passant par Shakespeare et Calderon — *Le Soulier de satin*, commencé en 1919, achevé en 1924, surplombe l'ensemble de l'œuvre dramatique de Claudel. Il s'agit, selon l'une de ses formules aux variantes multiples, d'un « énorme drame, mélange incongru de bouffonnerie, de passion et de mysticité ». Un autre signe consacre son exceptionnelle importance : *Le Soulier de satin* apparaît comme l'épilogue, éclatant et résolutoire, de *Partage de midi* : « drame testamentaire » au-delà duquel va s'ouvrir pour l'écrivain une seconde carrière, pour la majeure part vouée à l'élucidation des symboles bibliques.

Jean-Louis Barrault saura vaincre les résistances de Claudel et le persuadera de le laisser monter une version abrégée pour la scène au Théâtre Français en novembre 1943. Antoine Vitez poussera, lui, l'audace jusqu'à faire tenir l'intégrale en une seule représentation.

Gérald Antoine

Paul Claudel. Cinq grandes odes, *suivies d'un Processionnal pour saluer le siècle nouveau. Paris, « L'Occident », 17, rue Éblé, 1910. In-4°, 172 p. (tiré à 215 ex. sur vergé d'Arches). B.N., Impr., Rés. m. Z. 30.*

Le Soulier de Satin, *ou le pire n'est pas toujours sûr. Action espagnole en quatre journées par Paul Claudel. Avec les frontispices composés par José-Maria Sert. Paris, Éditions de la Nouvelle Revue Française, 1928-1929. 4 vol. in-4° ornés chacun d'un frontispice lithogr. B.N., Impr., Rés. m. Yf. 47.*

338

Charles Richet
(1850-1935)

L'Anaphylaxie

1911

Fils d'un chirurgien professeur à la Faculté de Médecine de Paris, Charles Richet montra très tôt des goûts multiples qui l'accompagneront toute sa vie. « C'est une de mes infirmités de m'éprendre facilement de choses nouvelles, même très diverses », avoue-t-il, dans ses *Souvenirs d'un physiologiste*. Tenté par la littérature et la philosophie, il décide d'être médecin pour répondre au vœu de son père mais se découvre une passion pour la chimie, tandis que l'anatomie et la chirurgie l'ennuient. Parallèlement à ses études de médecine, il poursuit des études de sciences qui le mèneront jusqu'au doctorat ès sciences. Fréquentant, grâce à son père, le milieu scientifique parisien le plus prestigieux, il travaille dans les laboratoires du physiologiste Jules Marey (1830-1904), du chimiste Marcellin Berthelot (1827-1907), de l'histologiste Charles Robin (1835-1886), et du neurologiste Alfred Vulpian (1826-1887), doyen de la Faculté de Médecine de Paris qu'il avait dotée de son premier laboratoire de physiologie. Mais c'est Claude Bernard qui exercera sur lui l'influence la plus décisive en lui montrant que la pathologie ne pouvait progresser sans la physiologie, et « qu'opposer le médecin au physiologiste et l'homme de science au clinicien, cela signifie qu'on n'a rien compris à la physiologie ni à la médecine ».

Au sein de ses études médicales, Charles Richet s'oriente donc vers la physiologie. Il est reçu à l'agrégation d'anatomie et de physiologie en 1878. En 1886, il est nommé professeur de physiologie. À partir de ce moment, Charles Richet partage sa vie entre ses obligations professorales et ses recherches multiples. L'âge de la retraite l'atteint en 1925 après « quarante-sept ans d'enseignement ». Il meurt dix ans plus tard en 1935. Prix Nobel de Médecine en 1913, membre de l'Académie des Sciences en 1914, président de la Société de Biologie, président de la « Society for Psychical Research » et auteur d'un *Traité de Métapsychique*, Charles Richet apparaît avant tout comme un infatigable chercheur que tous les domaines intéressent, de l'immunologie aux sciences occultes, persuadé qu'« il n'y a rien d'aussi essentiel que la recherche scientifique ».

Centrés autour de la physiologie, ses travaux couvrent de nombreux domaines où les découvertes abondent mais, dans un premier temps, à l'intérieur de champs d'investigation déjà définis par d'autres. C'est ainsi qu'à l'aide de l'instrumentation de Marey, il éclaire le mécanisme du spasme respiratoire du tétanique et de la contraction musculaire. Dans le laboratoire de M. Berthelot il analyse le suc gastrique et démontre que l'acidité est due à l'acide chlorhydrique, éclairant aussi le mécanisme des différentes dyspepsies. Richet montre également le rôle du système nerveux central dans la régulation de la chaleur animale. Enfin sous le nom de métaphysique, il aborde scientifiquement l'étude des phénomènes dits « occultes » ou « supra-normaux ».

En revanche, c'est paradoxalement, et à nouveau en suivant les découvertes de Pasteur aboutissant à la sérothérapie, que Charles Richet va faire œuvre de pionnier et ouvrir à l'immunologie des voies de recherche complètement neuves avec la découverte de l'anaphylaxie qui lui vaudra le Prix Nobel en 1913.

En menant à bord du yacht du Prince Albert de Monaco avec son ami biologiste Paul Portier des recherches toxicologiques sur le poison secrété par des physalies, et en les poursuivant à Paris avec des anémones de mer, dans le but d'en déterminer la dose toxique, Portier et Richet constatèrent avec stupéfaction qu'en réinjectant après quelques jours à un chien qui avait résisté à une première injection une faible dose du même poison, le chien mourait comme foudroyé. Ce fait semblait remettre en question non seulement toute la thérapeutique fondée sur la sérothérapie et les vaccins, mais encore la théorie de l'immunité dont elle découlait. C'était, en fait, un éclairage totalement nouveau porté sur notre système immunitaire, sa complexité, ses dérapages, et qui ouvrait la voie à la compréhension de phénomènes aussi différents que les accidents de la sérothérapie, le rhume des foins, l'asthme, les maladies auto-immunes et le rejet des greffes d'organes.

L'anaphylaxie (néologisme inventé par Charles Richet pour décrire cette « anti-protection ») se caractérisait par l'augmentation de la sensibilité de l'organisme à une substance étrangère (antigène) réinjectée, fût-ce en très faible quantité la seconde fois. Charles Richet en expliqua le mécanisme en montrant que, quelle que soit la substance injectée (à ses yeux elle ne pouvait être que toxique, mais par la suite les recherches montrèrent que ce pouvait être une substance non toxique), les symptômes étaient toujours les mêmes, allant de l'irritation au coma mortel. L'anaphylaxie, l'allergie et l'immunité allaient apparaître comme trois réponses différentes au « souvenir » biologique que laisse à l'organisme une agression, mais à l'intérieur d'un système de défense individuel dont la science moderne n'a pas fini d'éclairer la complexité.

Marie-José Imbault-Huart.

Charles Richet. L'Anaphylaxie. *Paris, Félix Alcan, 1911. In-8°, 286 p. B.N., Impr., 8° Tf[19]. 120.*

339

Saint-John Perse
(1887-1975)

Éloges

1911

« ... L'exotisme [...] une atroce grimace : un sectarisme ! Une fuite et une lâcheté ! » (lettre à Gabriel Frizeau du 7 février 1909).

À cette date, donc, Alexis Léger travaille à étendre le pouvoir que sur son avenir il détient ; comme sa jeune sensibilité se veut libre, il se convainc de renoncer à la chaude lumière fixe de l'enfance, d'effacer le lien fascinant qui l'avait jusque-là conduit à dire les privilèges attachés à sa « condition » — davantage : d'abjurer les délices ultimes d'un ordre fragile.

Le document néanmoins étonne par la violence non déguisée du défi qu'il fait entendre. Il émeut, nous arrête, nous détermine ou nous incline à recevoir l'hypothèse selon laquelle, d'*Éloges* en *Anabase*, ce n'est pas un accident qui s'observerait dans une manière de lieu unique et substantiel. Ici, par une grande revendication, un être détruit les singularités mêmes qui lui avaient donné de surgir ; s'invente, à l'issue d'une entière métamorphose, un chemin sans rien.

(Subsidiairement, la question se pose de savoir si l'écrivain que nous nous plaisons à célébrer sous l'hétéronyme quasi épiphanique de Saint-John Perse n'habite pas telles et telles séquences du recueil originel ; si le peintre de ce paysage insulaire où nous commençons à notre tour à nous enclore n'y a pas introduit, par

le jeu de tant d'ellipses, le puissant flux qu'aujourd'hui, *au large,* il connaît de plein fouet.)

Me voici apte à comprendre, à aimer, à mettre en opposition deux catégories de lecteurs égaux. La première accueille ceux qui se gardent fidèles à l'image que Léger si longtemps offrit d'un tenant de la « chose française », syntagme qui — selon nous — lui permettait de désigner, d'appréhender aussi une facette de l'univers ; lui était une façon de tenter, en créant une langue tout ensemble efficace, rapide et ambiguë, le texte héraclitéen (Héraclite, à l'évidence, s'exprime ailleurs) d'une monumentale dispersion.

Beaucoup plus nombreux, certes, et d'une considérable fécondité esthétique, les amis, les proches d'Édouard Glissant ; ses émules. Avec eux, avec lui, nous sommes jetés sur les pas d'un témoin du « Divers », au sens de Segalen ; d'un témoin ou (bien plutôt) d'un champion de l'irréductible multiplicité qui d'emblée les exalte et, à terme, les délivre de l'entropie de l'Europe. Oui, quelquefois, en songe, je les vois extraire de la légendaire cantine, à l'exemple d'un Larbaud et d'un Fargue, des cahiers intouchés ; y découvrir leur espace, à travers les pages les plus mobiles.

Prenons enfin la mesure du profond poème d'autobiographie placé au début de la Pléiade. Le vieux Celte, face à une Méditerranée absolue, indique en très peu de mots que le site de formation des siens s'ouvre encore au milieu de l'Atlantique « elle-même » — province qui, jadis, « faisait figure de *comtat* ou de *marche* » entre la « Métropole » et des « fils » seulement établis là-bas. Et d'ajouter, d'une brève phrase exempte de nostalgie, comme s'il s'agissait d'une assertion engageant, dessinant un destin : jamais cette « mer ouverte » ne constitua le « *berceau* d'aucune civilisation particulière... » La déclaration cerne le sens d'une action que nous ne saurions borner : nos systèmes de lecture, en regard, paraissent captifs. De petite portée, ils s'annulent.

PIERRE OSTER SOUSSOUEV

Saintleger Leger. Éloges. *Éditions de la Nouvelle Revue Française, Marcel Rivière & Cie, 31, rue Jacob, Paris [achevé d'imprimer 6 juillet 1911]. In-8°, 36 ff. non chiffrés. B.N., Impr., Rés. p. Ye. 2000.*

— 340 —

VICTOR SEGALEN
(1878-1919)
Stèles
1912

Le 13 août 1912 paraît à Pékin un recueil de poèmes intitulé *Stèles,* présenté à la chinoise, c'est-à-dire imprimé d'un seul côté sur une feuille pliée en accordéon formant 102 pages et dont la reliure est faite de deux plats de bois de camphrier mâle. Cette édition est tirée à quatre-vingt-un exemplaires sur papier de Corée « dont aucun n'est commis à la vente ».

À elle seule, l'apparence extérieure du volume indiquait une esthétique, une poétique, une structure spirituelle. L'auteur, Victor Segalen, n'était pas un novice. Né en 1878 à Brest, médecin de la Marine, auteur d'une thèse de médecine paralittéraire, *Les Cliniciens ès Lettres,* qui l'avait mis en rapport avec les milieux du *Mercure de France,* il avait fait une première « campagne » à Tahiti. Inspiré par l'exemple posthume éthique et l'œuvre picturale de Gauguin, en réaction violente contre le catholicisme étroit de son enfance, il avait tiré de cette expérience le roman *Les Immémoriaux* (1907) qui déplorait, par la parole d'un récitant indigène, l'abandon par les Maoris de leurs croyances ancestrales et de leur vocation traditionnelle au bonheur.

De retour en France, après des études de chinois, nommé élève-interprète en Chine, il accomplit en compagnie de son ami Auguste Gilbert de Voisins une exploration de six mois en Chine centrale qui se termine par une descente en jonque du Yang-tseu jusqu'à Changhai. Ce contact intime avec la Chine réelle se complétait, par la création imaginaire d'une Chine mythique : « ... ce n'est ni l'Europe, ni la Chine que je suis venu chercher ici, mais une vision de la Chine... », écrit-il à Debussy. Dès lors, beaucoup de textes ébauchés au soir des étapes allaient se transformer en poèmes.

La forme « stèle » adoptée est née d'une analogie fulgurante entre les tables de pierre dont la Chine est parsemée et les « petites proses courtes, denses » qu'il se proposait d'écrire avant même de les avoir vues. Condenser, concentrer le langage était d'autant plus nécessaire qu'il lui fallait fixer « ces instants divinatoires » dont il avait dit à propos de Rimbaud qu'il « désignent le poète essentiel ». Le poème devait tenir dans l'espace limité par le rectangle typographique rappelant le monument lapidaire. En même temps qu'il écrit sa première stèle, le 24 septembre 1910, Segalen commence à rédiger l'admirable texte préliminaire en s'arrangeant « pour que tout mot soit double et retentisse profondément ». Il compose ainsi un très lucide art poétique et, par la formule « jour de connaissance au fond de soi », se rattache à la famille des poètes pour qui la poésie est moyen de connaissance et tentative pour forcer les portes du monde.

Le recueil est organisé conformément à l'orientation chinoise : au Midi les poèmes traitant des religions et des règles de la cité ; au Nord les poèmes de l'amitié ; à l'Est ceux de l'amour ; à l'Ouest ceux de la guerre ; la section du Bord du chemin inventée par Segalen rassemble les poèmes issus de son expérience du voyage ; la section du Milieu, la plus mystérieuse, la plus secrète, regroupe tous ceux qui, par le recours à l'allégorie, suggèrent la présence de l'invisible, en exprimant la hantise mystique du poète (« Il y a toujours le mystique orgueilleux qui sommeille en moi ») et son incurable nostalgie de l'Être, celle qui donne une conclusion poignante à toutes ses œuvres achevées ou ébauchées : *Stèles, Peintures, Équipée, Thibet, René Leys...* Les *Stèles* ne sont ni des traductions, ni des adaptations du chinois. Le monde chinois de cette œuvre est une immense allégorie du monde intérieur de Segalen au service de l'indicible.

HENRI BOUILLIER

Victor Segalen. Stèles. *Pei-King. [Des presses du Pei-t'Ang, MCMXII]. Grand in-8° étroit plié à la chinoise, 102 p. (tiré à 81 exemplaires sur papier impérial de Corée) ; entre deux plats de bois de camphrier, attachés par deux cordonnets de soie. B.N., Impr., Rés. 4° O² n. 2222 (ex. n° 18).*
L'ensemble des manuscrits de l'œuvre de Victor Segalen est conservé au département des Manuscrits de la Bibliothèque nationale.

341

Guillaume Apollinaire
(1880-1918)
Alcools
1913

Guillaume Apollinaire, pseudonyme de Wilhelm Apollinaris Kostrowitzky, est né à Rome en 1880 d'une mère d'origine polonaise et d'un père inconnu probablement italien. Il arrive à Paris en 1899 après une petite enfance italienne et une jeunesse monégasque. Un séjour de trois mois à Stavelot dans les Ardennes belges en 1899, un autre d'un an en Allemagne d'août 1901 à août 1902 ont joué un rôle important dans son inspiration. À la fin de 1914, il s'engagea dans l'armée française et fut blessé d'un éclat d'obus à la tête le 17 mars 1916. Après une longue convalescence, il reprit sa place dans le monde littéraire et artistique jusqu'à sa mort le 9 novembre 1918 dans l'épidémie de grippe espagnole.



Ami des peintres, habitué du Bateau-Lavoir, il défendit la peinture nouvelle dans la presse et dans son livre *Les Peintres cubistes* (1913). Prosateur, il est l'auteur de l'étrange *Enchanteur pourrissant* (1909), de deux recueils de contes, *L'Hérésiarque et Cie* (1910) et *Le Poète assassiné* (1916), et d'un roman, *La Femme assise.* Dramaturge, il provoqua peu après *Parade* le scandale des *Mamelles de Tirésias* (1917), mais ne verra pas *Couleur du temps*, représenté au lendemain de sa mort.

Son œuvre poétique se résume en deux grands titres. *Alcools,* en 1913, réunit l'essentiel de sa production de quinze ans : ambitieux essais de jeunesse, images d'Allemagne, poèmes d'amour ou plutôt, selon ses propres paroles, de « fin d'amour », grandes pièces lyriques, fantaisies, dans une prosodie souple d'une extrême diversité. Les contemporains ont été sensibles surtout aux disparates dans une œuvre dont nous reconnaissons aujourd'hui la profonde unité, faite du chant d'un poète toujours disponible au monde et aux mots.

Calligrammes (1918) est la suite d'*Alcools*, des inventions de l'avant-garde de 1913-1914 au bilan pathétique de « La Jolie rousse » en passant par l'expérience exaltante et douloureuse de la guerre et de l'amour.

Michel Décaudin

Guillaume Apollinaire. Alcools. *Poèmes (1898-1913). Paris, Mercure de France, XXVI, rue de Condé, XXVI. MCMXIII. In-18,204-[1] p., portrait d'Apollinaire par Picasso en frontispice (achevé d'imprimer 20 avril 1913 ; 567 ex. numérotés dont 23 Hollande). B.N., Impr., Rés. p. Ye 1354 (exemplaire orné d'aquarelles et gouaches originales de Marcoussis).*
*Sept poèmes autographes d'*Alcools *(dont* Le Pont Mirabeau*) ont été acquis en 1988 par la B.N., Département des Manuscrits, grâce à un crédit exceptionnel du Ministère de la Culture, venant compléter un important fonds Apollinaire ; la Réserve des livres rares et précieux vient également d'acquérir à la vente Tristan Tzara les épreuves corrigées d'*Alcools *reliées par Sonia Delaunay.*





342

Marcel Proust
(1871-1922)
À la recherche du temps perdu
1913-1927

On connaît les grands intercesseurs que s'est donné Marcel Proust : Madame de Sévigné, Saint-Simon, le conteur anonyme des *Mille et Une Nuits*. À ces trois noms un quatrième, celui de Dante, aurait pu s'ajouter tant la quête proustienne, par sa structure et le projet qu'elle se donne, peut apparaître comme un lointain écho de la *Divine Comédie* : là encore, l'écrivain est le sujet de son œuvre, et le récit de sa vocation intègre au cours de la narration le poudroiement des existences arrachées à leur destinée, emblématisées et devenues autant de carrefours dans l'itinéraire d'une conscience — celle du héros-narrateur. Évidemment l'univers historique et théologique de Dante, avec sa stricte hiérarchie, sa dimension verticale, semble bien loin des chambres de Combray et de Doncières, de l'hôtel de Guermantes, des salons bourgeois, des plages de Balbec et du Bois de Boulogne. Reste qu'avec ces deux œuvres le lecteur assiste à la lente édification d'un théâtre de mémoire qui, à travers l'évocation des lieux et des personnages, propose le patient déchiffrement d'une figure incluse dans la trame des mots. Mais alors que chez Dante cette figure reflétait l'éternité de la création divine et donnait lieu à une construction stable et parfaitement centrée, il en va tout autrement avec la *Recherche du temps perdu*, où le mouvement de la

narration se confond avec celui que le temps ne cesse d'imprimer aux êtres et aux lieux. Ce mouvement de métamorphose continue culminera lors de la matinée chez la princesse de Guermantes, où se juxtapose à la série de réminiscences, révélant sa vocation à celui qui n'est pas encore le narrateur, ce qui constitue l'horizon idéal de l'œuvre : la fusion de deux univers jusqu'alors étrangers ; le « côté » des Guermantes et celui des Verdurin. On le voit, la vérité supérieure de l'art — incarnée dans les figures exemplaires de Bergotte, de Vinteuil et d'Elstir — ne se heurte pas seulement à la pluralité des univers explorés. Car dans la *Recherche*, le temps est beaucoup plus qu'un simple motif thématique : il est la matière même de l'œuvre, et jusque dans son inachèvement. À l'intérieur du parcours circulaire qui conduit son narrateur de la réminiscence et du souvenir involontaire à la révélation esthétique, l'architecture de la *Recherche* apparaît comme lézardée, secrètement minée par une écriture qui tout en visant à l'herméneutique et à l'éternel de la connaissance, ne saurait dissimuler sa fascination pour le temps furtif, vécu en pure perte, dont la mondanité constitue une métaphore possible (mais l'amour aussi bien, à travers la figure d'Albertine, cette « grande déesse du Temps »). À ce titre, deux images choisies par Proust pour caractériser la *Recherche* sont assez éclairantes : l'œuvre est une cathédrale, un espace de transcendance dont l'éternité défie le temps ; mais elle est aussi comparable à une robe, donc un ouvrage qui, dans l'éphémère de sa forme, ne vise qu'à faire corps avec le temps.

De cette pérégrination parmi les signes toujours muables, il faut enfin reconnaître la dimension sacrificielle. Si le temps révèle en détruisant, pour l'auteur lui-même la réalité de l'œuvre ne s'acquiert qu'au comble de pareille destruction : « Ce travail qu'avaient fait notre amour-propre, notre passion, notre esprit d'imitation, notre intelligence abstraite, c'est ce travail que l'art défera, c'est la marche en sens contraire, le retour aux profondeurs où ce qui a existé réellement gît inconnu de nous qu'il nous fera suivre ». Cette vertigineuse rétrospection, nous en accompagnons le déroulement en voyant comment, des *Plaisirs et les jours* à *Jean Santeuil* et à *Contre Sainte-Beuve*, se prépare la *Recherche*, en assistant au travail d'amplification d'une œuvre qui ne devait d'abord comprendre que deux ou trois volumes. Enfin, cette alchimie capable de faire communiquer le moi profond du narrateur et le monde, nous en approchons le secret lorsque nous écoutons la phrase de Proust : la mémoire et l'oubli cessent d'y être deux forces antagonistes pour participer d'une même dynamique d'écriture, assez libre de soi, assez mouvante pour extraire des méandres et des plis du temps les signes les plus étrangers les uns aux autres, et pour les conjoindre dans la profusion infinie de l'œuvre.

GILLES QUINSAT

Marcel Proust. À la recherche du temps perdu. *Paris, Bernard Grasset, puis Éditions de la Nouvelle Revue Française, 1913-1927. 13 vol. in-8°. I. Du côté de chez Swann (B. Grasset, 1913). — II. À l'ombre des jeunes filles en fleurs (1918). — III. Le Côté de Guermantes I (1920). — IV. Le Côté de Guermantes II, Sodome et Gomorrhe I (1921). — V. Sodome et Gomorrhe II (1922, 3 vol.). — VI. La Prisonnière (1923, 2 vol.). — VII. Albertine disparue (1925, 2 vol.). — VIII. Le Temps retrouvé (1927, 2 vol.). B.N., Impr., Rés. p. Y². 1582 et p. Y². 1902. L'ensemble des manuscrits de l'œuvre de M. Proust est conservé au département des Manuscrits de la Bibliothèque nationale.*

343

VALERY LARBAUD
(1881-1957)
A.O. Barnabooth
1913

Valery-Nicolas Larbaud naquit à Vichy en 1881. Héritier d'une fortune confortable, il effectue à partir de 1898, de fréquents voyages en Europe. Son cosmopolitisme se retrouvera dans toute son œuvre et, dès 1908, dans ses *Poèmes par un riche amateur*, livre qui sera remanié en 1913 pour devenir *Les poésies de A.O. Barnabooth*. Larbaud délaissera par la suite son travail de poète et de romancier, pour la critique et la traduction : on lui doit notamment l'introduction en France des œuvres de Butler, Faulkner et surtout James Joyce, avec *Ulysse*, en 1929.

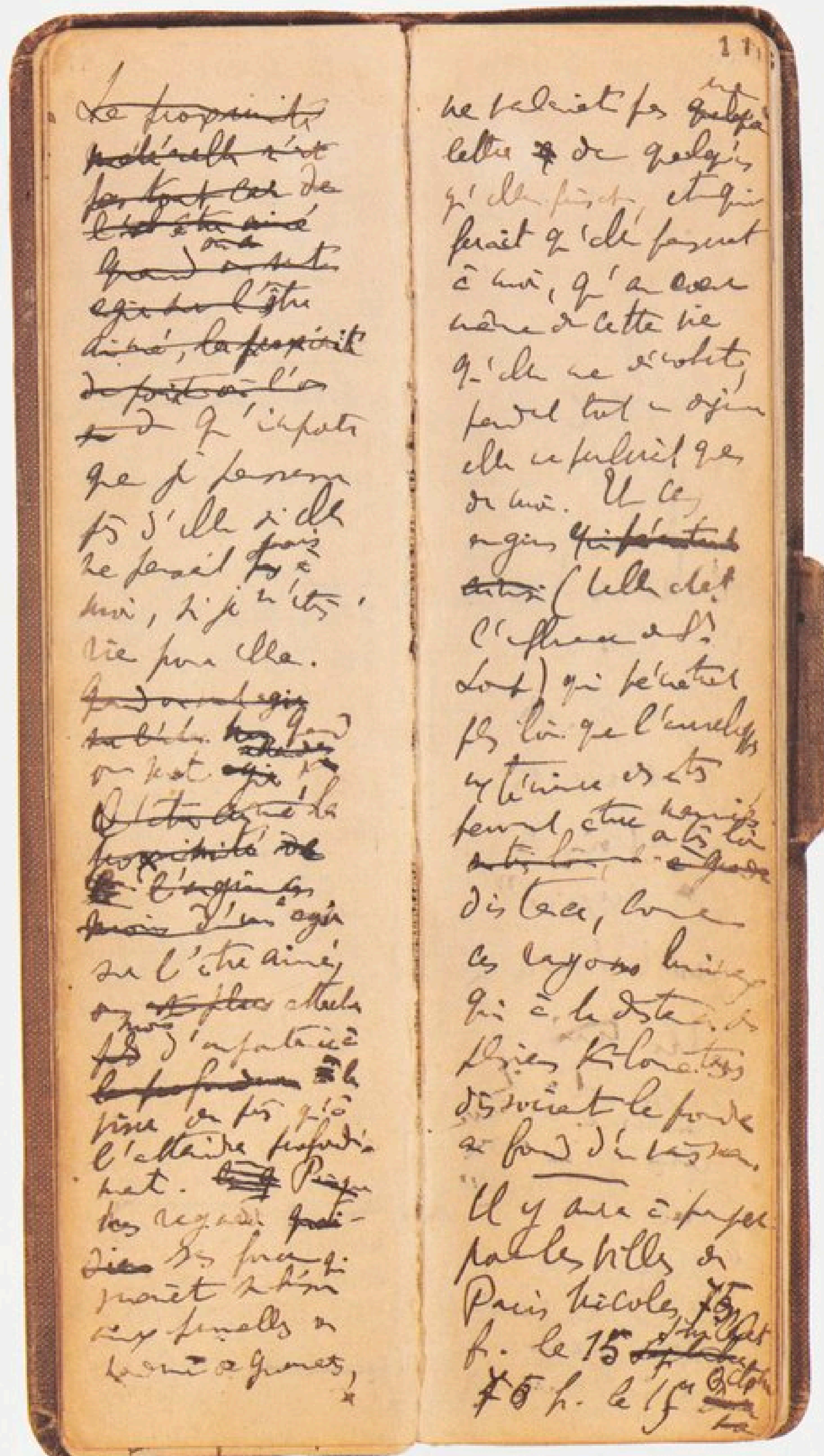
Larbaud, précurseur des « poètes-reporters » de notre siècle, amoureux de « la trépidation des trains et des navires » (Blaise Cendrars, Paul Morand...), se dédouble ici en Barnabooth, ce poète milliardaire et dilettante, pour qui le goût du luxe et des objets raffinés s'accroît avec le plaisir de l'argent dépensé pour l'amour du beau.

Archibald Olson Barnabooth, jeune dandy de 24 ans, dont le perpétuel souci semble n'être que « se payer la possibilité de posséder une jeune fille », rédige son journal intime et croque sur le vif le récit de ses voyages, de façon si essentielle, que son écriture échappe au pittoresque et à l'exotisme. Larbaud nous fait part ainsi de ses propres goûts esthétiques à travers son personnage, dont la nonchalance s'accommode fort bien des chambres d'hôtels internationaux et des wagons-lits des grands rapides. Mais ce faste et ce somptueux ressemblent plus à la douceur de vivre qu'à la débauche richissime. Cette oisiveté est d'ailleurs fort bien partagée par le lecteur, qui n'hésite pas longtemps à s'identifer à Barnabooth, en voyageur immobile, avec des « souvenirs de villes comme on a des souvenirs d'amours ».

Les Œuvres françaises de M. Barnabooth paraissent pour la première fois en juillet 1908, publiées à compte d'auteur chez l'éditeur Messein. L'ouvrage aura deux couvertures : la première rose à bordure verte, pour les exemplaires de presse, ayant pour titre : *Poèmes par un riche amateur ou Œuvres françaises de M. Barnabooth* ; la seconde jaune, pour les exemplaires réservés à la vente, intitulés : *Le Livre de M. Barnabooth précédé d'une vie de Barnabooth par X.M. Tournier de Zamble.* Le livre sera réédité cinq ans plus tard, avec plusieurs modifications, dont la plus importante est la publication du *Journal Intime*.

PATRICK FRÉCHET

Valery Larbaud. A.O. Barnabooth, ses Œuvres Complètes, *c'est-à-dire : un Conte, ses Poésies et son Journal Intime. Paris, Éditions de la Nouvelle Revue Française, 1913. In-8°, 430 p., 2 ff. n. ch. B.N., Impr., Rés. p. Z. 1725.*



342

pp. 34

344

Blaise Cendrars
(1887-1961)

La Prose du Transsibérien
1913

Moravagine
1926

Arrivé à Paris en juillet 1912, Blaise Cendrars, de son vrai nom Frédéric Sauser, qui était né en Suisse, à La Chaux-de-Fonds, vingt-cinq ans auparavant, avait déjà connu une vie passablement aventureuse (commis aux écritures à Saint-Pétersbourg, étudiant à Berne, chômeur à New York). De New York il rapporte un grand poème révolutionnaire, nourri du dynamisme et de la fièvre des grandes capitales, *Les Pâques,* qu'il envoie à Apollinaire au côté duquel il va bientôt apparaître comme le héros des nouvelles avant-gardes. Il fréquente tout ce qui lui paraît devoir renouveler l'écriture ou la peinture, Canudo, Cravan, Chagall, Modigliani, et en particulier Robert et Sonia Delaunay.

C'est avec ses amis Delaunay que Cendrars médita bientôt et discuta, dès la fin 1912 et en 1913, la mise sur pied d'un poème radicalement nouveau par le ton, par l'illustration, par la typographie, par la présentation générale. Ce fut *La Prose du Transsibérien et de la Petite Jehanne de France*, bruyamment annoncé comme « le premier livre simultané », un livre de deux mètres de haut et dont le tirage total (150 exemplaires) atteindrait le sommet de la tour Eiffel. Dès l'annonce de sa publication (octobre 1913), le livre déclencha une très vive querelle autour de la notion de simultanéisme, entendu très différemment par le poète Henri-Martin Barzun, qui s'en prétendait l'inventeur, et les Delaunay, pour qui les « contrastes simultanés » constituaient l'alpha et l'oméga d'un véritable art de la profondeur. « Les contrastes de couleurs, écrivit aussitôt Apollinaire, habituaient l'œil à lire d'un seul regard l'ensemble d'un poème, comme un chef d'orchestre lit d'un seul coup les notes superposées dans la partition. » L'ouvrage parut en novembre : 4 feuilles de 570 × 400 mm environ collées ensemble, la moitié de droite réservée aux 445 vers du texte, celle de gauche à l'illustration, faite de peinture à la gouache appliquée au pochoir. On plie dans le sens de la hauteur d'abord, comme une carte routière, puis dix fois à la japonaise, en rabattant le tout dans un étui de parchemin (de chevreau pour les exemplaires de luxe sur parchemin ou Japon) fermé d'un bouton.

pp. 342

Illustré de motifs circulaires ou spiraloïdes uniquement abstraits (à l'exception d'une petite tour Eiffel, et d'une Grande Roue, évoquées à la dernière ligne du poème, motifs qui figurent aussi à la même époque sur des projets de papier à lettres que dessine alors Sonia pour elle et son mari), imprimé en une dizaine de caractères différents et différemment colorés, plié en accordéon, ce livre constituait bien une invention totale et exaltante. « Mme Delaunay a fait un si beau livre de couleurs que son poème est plus trempé de lumière que ma vie », écrivait alors Cendrars. Ses audaces annoncent, motivent et résument toutes les audaces futures. Nous avons bien ici l'*incunable* majeur du livre d'art du XXe siècle.

Après avoir réuni ses grands poèmes de la main droite (aux deux déjà nommés s'ajoute *Le Panama ou les Aventures de mes sept oncles*) dans un recueil baptisé *Du monde entier* (1919), et publié ses *Poèmes élastiques*, Cendrars, qui a perdu son bras droit à la guerre, opère sur lui-même une espèce de réforme rimbaldienne et rompt avec la poésie qui lui paraît se fourvoyer sur des chemins sans issue. Il se tait, avoue-t-il expressément, « par désir du Verbe ». Il publiera dès lors des romans dont l'un au moins lui apportera la célébrité, *L'Or* (1935), l'histoire d'un aventurier suisse devenu maître de la Californie, mais subitement ruiné par l'invasion des chercheurs d'or sur ses territoires. À côté de ce roman d'aventures de conception classique, il méditait depuis de longues années un autre livre, *Moravagine,* (1926), dont les premiers projets dataient de 1912 déjà et dont des fragments avaient paru dès 1919.

Œuvre touffue, insolente, extravagante, échevelée, inclassable, tantôt roman d'aventures, tantôt rapport psychiatrique, tantôt prophétie visionnaire, tantôt enfin poème en prose. Le cadre du livre est un hôpital psychiatrique. Un jeune médecin se passionne pour le cas d'un de ses plus bizarres malades, Moravagine, dont il va favoriser l'évasion et qu'il accompagnera dans sa fuite, heureux de vivre enfin « dans l'intimité d'un grand fauve ». Dès lors le roman n'est fait que des agissements délirants de ce génie du mal livré à lui-même et qui ne rêve rien de moins que d'anéantir la planète par le fer et par le feu. Il y avait dans cette

344

rage destructrice de ce Maldoror déchaîné une espèce de prémonition des événements qui se préparaient alors et qui menèrent la planète au bord de l'abîme. Mais au-delà de ces incidences datées, la critique contemporaine préfère déchiffrer, à travers les images ravageuses du romancier, le drame de l'écriture qui se découvre et s'accepte (mal) comme homme gauche, en même temps que « l'histoire d'un long et confus cheminement vers l'écriture ».

Pierre-Olivier Walzer

Blaise Cendrars. La Prose du Transsibérien et de la Petite Jehanne de France. *Couleurs simultanées de Mme Delaunay-Terk. Éditions des Hommes Nouveaux, 4, rue de Savoie, 4, Paris, 1913. Dépliant de 2 m de hauteur et 36 cm de largeur, formé de 4 feuilles rapportées et collées, plié en deux dans le sens de la longueur, puis dix fois à la japonaise jusqu'aux dimensions de la couverture (11 × 19,5 cm). Tirage de luxe : 8 exemplaires parchemin, 28 exemplaires japon, 114 exemplaires simili japon. B.N., Impr., Rés. Atlas Ye. 59.*
Blaise Cendrars. Moravagine, *roman. [Épigraphe :] Humanum paucis vivit genus. Jules César. À Paris, chez Bernard Grasset, 61, rue des Saints-Pères. 1926. Avec 2 fac-similés et un portrait au crayon de Moravagine par Conrad Moricand. In-18, 364 p. B.N., Impr., 8° Y². 71131.*

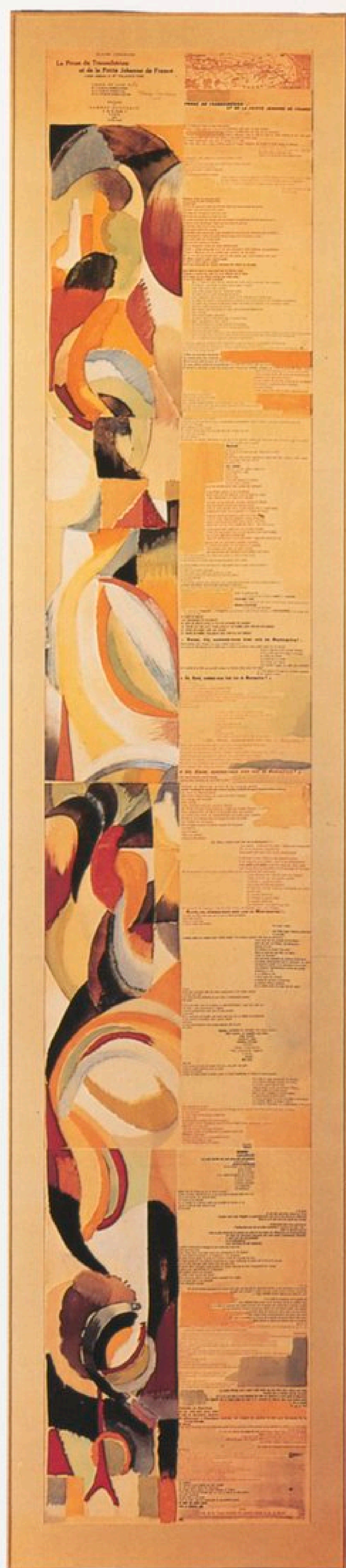
345

Raymond Roussel
(1877-1933)

Locus Solus
1914

La vie de Raymond Roussel, pas plus d'ailleurs que son œuvre, ne saurait se résumer, et sûrement moins que tout, dans une suite d'événements qui seraient de nature à éclairer cette œuvre, si peu il aura été un « homme de lettres ». La vie de cet homme né richissime en 1877 à Paris, mort ruiné et suicidé en 1933 à Palerme au Grand Hôtel et des Palmes, a cependant suscité une manière de chef-d'œuvre qui a sur ceux de Raymond Roussel la supériorité d'être susceptible d'expansion, la *Vie de Raymond Roussel* (1972) de François Caradec, auquel nous ne pouvons que renvoyer.

L'œuvre de Raymond Roussel (9 volumes publiés de son vivant, un à titre posthume et quelques textes épars) doit l'immense notoriété dont elle jouit actuellement à quelques circonstances particulières : ses livres, publiés à compte d'auteur, se sont toujours heurtés à un silence quasi total aussi bien du public que de ceux dont il se serait voulu le pair,



critiques et hommes de lettres ; deux adaptations théâtrales (*Impressions d'Afrique* en 1911 ; *Locus Solus* en 1922), puis deux créations (*l'Étoile au Front* en 1924 ; *la Poussière de Soleils* en 1926) connurent un succès de scandale grâce à l'intérêt actif que leur témoignèrent les dadaïstes parisiens et les surréalistes ; cette passion, dont Michel Leiris — qui connaissait Raymond Roussel depuis son enfance — fut l'intercesseur et le meilleur interprète, assura à son œuvre une notoriété un peu moins étroite. Mais la parution posthume (en 1935) de *Comment j'ai écrit certains de mes livres* devait faire basculer Raymond Roussel dans cet « épanouissement posthume à l'endroit de mes livres » qu'il appelle de ses vœux à la fin du texte.

En révélant le « procédé », fondé sur l'homonymie de deux phrases que la production du texte doit faire se rejoindre, ou sur les sens différents d'un même mot, qui avait été le moteur de cette entreprise d'écriture, Raymond Roussel cessait d'être seulement un « bizarre » ; en ouvrant son laboratoire en quelque sorte, il offrait à ceux qui avaient été jusque-là fascinés ou simplement intrigués par ses livres un fil d'Ariane pour tenter de résoudre les énigmes que son opus posthume n'aurait pas élucidées. Il suscitait du même coup des interrogations sur d'autres procédés possibles, qui se nourrissent de la recherche sémiotique, et la nourrissent à leur tour, dans une atmosphère où l'humour — tour à tour subtil et naïf — de Roussel vient constamment troubler le sérieux académique. Surtout, cette expérience « aux limites », où la soumission totale aux puissances du langage semble être la règle, a fait de son auteur, grand admirateur de Jules Verne et de Pierre Loti, une sorte d'emblème de l'écrivain, en ces temps (son véritable « épanouissement posthume » doit être daté du début des années soixante) où la réflexion sur la parole, l'écriture, la création aura été un thème majeur de la littérature.

Locus Solus, paru en 1914 (en réalité fin 1913) et accueilli, au milieu du silence général, par un bel article de Robert de Montesquiou, illustre superbement le « procédé » : suivant une trame narrative fort conventionnelle, et dans un style la plupart du temps plat et neutre, Raymond Roussel élabore un univers de machines et d'inventions ébouriffantes nées des mots et de leur trituration, et proliférant à partir d'eux seuls.

RAYMOND JOSUÉ SECKEL

Raymond Roussel. Locus Solus. *Paris, Librairie Alphonse Lemerre, 1914 (achevé d'impr. 24 octobre 1913). In-18, [8]-459-[5] p. B.N., Impr., Rés. Z. Le Masle 358 (ex. sur Japon, broché).*

346

FERDINAND DE SAUSSURE (1857-1913)

Cours de linguistique générale 1916

Ferdinand de Saussure est né en 1857, dans une des familles les plus anciennes et les plus prestigieuses de Genève, qui avait déjà donné à la science plusieurs savants, dont le naturaliste Horace-Bénédict de Saussure. Il reçut une formation de linguiste, ce qui dans la seconde moitié du XIXe siècle signifiait qu'il devînt un spécialiste de la grammaire comparée, c'est-à-dire de la discipline qui essaie d'expliquer, par la comparaison des langues indo-européennes dont on possède des témoignages écrits, leur évolution à partir d'une langue-mère préhistorique. Lorsqu'il n'a que 22 ans Saussure publie à Leipzig, qui était en ce temps-là une sorte de Mecque de la grammaire comparée, un ouvrage qui marque un tournant de la discipline, le *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*. Pourtant, même si ce qui se trouve au centre des intérêts de Saussure est toujours le « côté presque ethnographique » des langues, ce qui fait que chacune d'elles « diffère de toutes les autres comme appartenant à un certain peuple ayant certaines origines », il se rend vite compte du besoin d'établir « quelle espèce d'objet est la langue en général », c'est-à-dire de se poser la question, que la quotidienneté de la langue peut faire apparaître comme oiseuse, de la nature des objets dont la grammaire comparée essayait de faire l'histoire.

Les réflexions de Saussure sur cette question, qu'il poursuivait en parallèle avec ses études de grammaire comparée, seraient peut-être restées secrètes ou au mieux au stade de notes personnelles si l'Université de Genève, où il enseignait depuis 1891 la grammaire comparée, ne l'avait pas chargé en 1907 d'un vague enseignement de « linguistique » que dispensait jusqu'alors J. Wertheimer. C'est pour Saussure l'occasion d'inaugurer la linguistique générale avec trois cours qu'il donne en 1907, 1908-1909 et 1910-1911 et qui sont à l'origine du *Cours*.

Saussure, en effet, n'a jamais publié d'écrit sur la linguistique générale. Ce sont deux de ses étudiants, Ch. Bally et A. Sechehaye, qui à la mort du maître, ayant compris l'importance de son enseignement, ont entrepris de rédiger, à partir de quelques notes qu'il avait laissées et surtout des cahiers où les étudiants des trois cours avaient consigné le contenu de ceux-ci, « une reconstitution, une synthèse » des idées de Saussure en la matière. Le *Cours* en est le résultat.

L'importance du livre n'a pas été comprise tout de suite, puisqu'il a fallu l'éclosion de la glossématique de L. Hjelmslev et surtout de la phonologie de l'École de Prague — dont dérive le courant structuraliste des années 60 et 70 — pour qu'on en reconnaisse l'importance fondamentale, non seulement pour la linguistique, mais pour les sciences de l'homme en général. Le *Cours* pose en effet les bases de ce qu'on peut considérer comme la théorie des institutions, dont la langue constitue un cas privilégié : privilégié en lui-même, du fait du rôle de la langue dans la société, et privilégié aussi pour le savant, du fait du haut degré de vérification que la communication rend possible. Cette théorie des institutions tient essentiellement en trois distinctions : la distinction, d'abord, entre les rapports d'opposition et les rapports de signification, dont résulte la notion de valeur ; la distinction, ensuite, entre l'institution elle-même, par définition abstraite (la langue), et sa réalisation dans le comportement concret des hommes (la parole), et la distinction, enfin, entre la façon dont l'institution fonctionne à un moment donné (la synchronie) et la façon dont elle évolue au cours du temps (la diachronie). Les sciences de l'homme, qui, peut-être, ne sont en définitive que les sciences des institutions de l'homme, sont encore loin d'avoir tiré de la pensée saussurienne tout ce qu'elle est à même de leur apporter.

LUIS J. PRIETO

Ferdinand de Saussure. Cours de Linguistique générale *publié par Charles Bally, Professeur à l'Université de Genève, et Albert Sechehaye, Privat-docent à l'Université de Genève, avec la collaboration de Albert Riedlinger, Maître au Collège de Genève. Librairie Payot & Cie, Lausanne, Paris, 1916. In-8°, 336 p. [+ 1f. d'Errata]. Collection particulière ; B.N., Impr. 8°X.15691.*

Mon cher Louis Aragon,
mon cher ami,
Ce livre, dont je suis si heureux
qu'il vous ait aidé à nous
rejoindre, recevez-le en
témoignage de mon amitié
et de mon admiration.
Et de plus cet exemplaire
PLUPART DU TEMPS
ci commémore ce moment
que nous avons passé ensemble
après une si longue route
mis côte à côte comme
au bord d'une fraîche source
oubliant les fatigues du
temps dans le jaillissement
tumultueux des souvenirs.
Sans compter ce qu'on ne
parviendra jamais à dire
P. R.

— 347 —

PIERRE REVERDY
(1889-1960)

La Lucarne ovale
1916

Plupart du temps
1945

« Et l'auteur avait disparu emportant son secret
Tous les assistants comprenaient ce qu'il avait voulu dire »

Dans cette fin du poème *Note* (1918), datant donc de sa première maturité poétique, Reverdy avait énoncé, dans son langage dépouillé et cependant si riche de vibrations, l'émotion qu'avaient conservée en eux les spectateurs d'une de ces séances de lecture et de présentation de livres qui se donnaient dans le Paris de la guerre, du côté de Montparnasse. Sans le savoir, il définissait mieux que personne l'émotion qu'apporte chacun de ses livres à tout lecteur : la saisie immédiate d'un sens en même temps que la conscience de l'irréductible mystère de ce verbe ; l'impression d'une présence toujours forte que soutient paradoxalement le sentiment de la perte, de la disparition du poète. Comme si l'œuvre avait été prédestinée à n'acquérir sa pleine consistance qu'avec la mort de son auteur. À l'un de ses essais fervents et rageurs, Reverdy

347

n'avait-il pas donné en 1938 le titre *Présent du poète à la postérité* ?

Inclassable Reverdy. Les historiens de la littérature se résignent d'ordinaire à le situer « en marge », alors qu'il est au centre. On rappelle qu'il fut accueilli en poésie par des aînés, Max Jacob et Apollinaire, avec lesquels il entretint des relations d'amitié traversées de ces querelles ravageuses comme elles le furent en cette époque de compétition surchauffée où des créateurs — artistes et littérateurs — découvraient des moyens d'expression radicalement neufs. On le loue principalement d'avoir ouvert la voie aux surréalistes, comme s'il pouvait se laisser définir par rapport à un mouvement dont les protagonistes le séduisirent d'abord par leur talent et leur feu intérieur, puis le déçurent : le malentendu ne pouvait durer avec Reverdy qui constatait qu'il ne pouvait faire partager son intransigeante indifférence devant un monde duquel ses cadets ne renonçaient pas à se faire entendre, fût-ce par l'action subversive de l'esprit. Aujourd'hui, comment ne pas voir le prix esthétique et même éthique, le privilège d'exemplarité que son œuvre a acquis auprès de lecteurs particulièrement attentifs et fidèles, qui, significativement, se sont souvent découverts eux-mêmes poètes ou peintres ?

« Notice biographique. — Pierre Reverdy, né à Narbonne le 13 septembre 1889. Pas de voyages, pas d'aventure, pas d'histoire, mais que d'histoires ! »

Ces quelques lignes livrées en 1924 à un éditeur, à usage d'un prière d'insérer, en disent peu sur une existence, mais beaucoup sur la volonté de silence dont ce solitaire chaleureux désirait envelopper les contingences d'un trajet. Aussi ne retiendra-t-on que les jalons essentiels : issu d'un Languedoc dont les paysages hanteront longtemps ses poèmes, Pierre Reverdy débarque en 1910 à Montmartre, gagne sa vie comme correcteur d'imprimerie, recherche plus que la compagnie des écrivains celle des artistes (ses amis seront Picasso, Braque, Gris, Laurens, Gargallo, Léger, et plusieurs se feront les illustrateurs de ses livres). En 1917, pour rassembler les énergies éparses, il crée la revue *Nord-Sud*, qui, outre des textes de création signés de noms devenus éclatants, propose sous sa signature des pages de réflexion esthétique dont la vigueur et l'originalité n'ont pas fini d'étonner. Son activité poétique est intense de 1915 à 1920 : paraîtront successivement *Poèmes en prose* (1915), *La Lucarne ovale* (1916), *Les Ardoises du*

toit (1918), *Les Jockeys camouflés* (1918) ; les poèmes non publiés alors seront rassemblés dans plusieurs recueils ultérieurs, de 1921 *(Étoiles peintes)* jusqu'en 1930 *(Pierres blanches)*. Parallèlement, Reverdy crée un type entièrement nouveau de conte poétique qu'il a inauguré en 1917 avec le *Voleur de Talan*. L'incapacité à entrer dans la foire littéraire et ce qu'il appellera plus tard son « pas vers Dieu » le conduisent en 1926 auprès de l'abbaye de Solesmes. Il y demeurera jusqu'à sa mort. Si l'aventure spirituelle n'a eu qu'un temps, l'activité du penseur en a été profondément stimulée et, pendant plusieurs années, éclipsera une production poétique dont Reverdy affirme avoir perdu le goût. Le silence provisoire du poète est rompu par la publication de *Ferraille* (1937). Il est magnifiquement nié par les grands rejaillissements des dernières années, notamment *Le Chant des Morts* (1948) et l'admirable *Sable mouvant*, cependant que le moraliste et l'essayiste poursuivent jusqu'à la fin leur quête obstinée de la *justesse*.

Parmi ses contemporains, Reverdy est sans doute l'un de ceux qui ont poussé au plus haut point le souci du livre et de la typographie. Ce n'est pas ici le lieu de détailler les sobres et subtiles innovations dont, sous le dénuement des moyens compensé par le soin tout artisanal de la perfection de la réalisation, témoignent les premières plaquettes. La disposition typographique que s'est créée Reverdy n'a rien de commun avec les audaces aventureuses ou certaines affèteries du temps. Ayant une raison d'être « purement littéraire » *(Self defence)*, elle ne cherche pas à rivaliser avec les effets plastiques du peintre. Comme l'écrit judicieusement François Chapon dans son *Peintre et le livre*, « elle s'ajuste au processus d'ébranlement, d'élaboration, de transmutation où s'accomplit la poésie faite de mots. »

ÉTIENNE-ALAIN HUBERT

Pierre Reverdy. La Lucarne Ovale. *Poèmes. Paris, MCMXVI. In-4°, 91 p. non chiffrées. « Achevé d'imprimer par Paul Birault imprimeur, 4, rue Tardieu, Paris le 15 novembre 1916. » Tirage à 50 exemplaires numérotés. B.N., Impr., Rés. p. Ye. 1500 (dédicace : « À André Level hommage d'entière sympathie P. Reverdy »).*
Pierre Reverdy. Plupart du temps. *Poèmes 1915-1922. Gallimard* [*achevé d'imprimer 29 juin 1945*]. *In-8°, 384 p. B.N., Impr., Rés., p. Ye. 2653 (dédicace : « Mon cher Louis Aragon, mon cher ami, Ce livre, dont je suis si heureux qu'il nous ait aidés à nous rejoindre, recevez-le en témoignage de mon amitié et de mon admiration. Et de plus cet exemplaire-ci commémore ce moment que nous avons passé ensemble après une si longue route assis côte à côte comme au bord d'une fraîche source oubliant les fatigues du temps dans le jaillissement tumultueux des souvenirs. Sans compter ce qu'on ne parviendra jamais à dire. P.R. »).*

348

MAX JACOB

(1876-1944)

Le Cornet à dés

1917

Né à Quimper en 1876, Max Jacob passe la première partie de sa vie d'adulte à Paris, de 1894 à 1921, où, au centre de tout ce que Paris compte alors de novateurs dans les arts et les lettres, il s'essaie à la peinture puis trouve sa vocation dans la littérature. En 1909, compagnon de Picasso au Bateau-lavoir, il est visité par une apparition du Christ qui le mènera à se convertir au catholicisme (il est baptisé en 1915) puis à faire retraite en 1921 à Saint-Benoît-sur-Loire, d'où il continue à exercer sur la jeune

littérature une influence considérable, par ses œuvres, ses séjours à Paris et une correspondance très importante. C'est là que la Gestapo fera arrêter ce converti qui n'avait jamais renié son appartenance juive. Il meurt le 5 mars 1944 d'une bronchopneumonie, au camp de Drancy.

Le Cornet à dés paraît en 1917, après quelques grandes œuvres comme les volumes de la trilogie de *Saint Matorel* (1911-1914) publiée par Daniel-Henry Kahnweiler, illustrée par Derain et Picasso, un des chefs-d'œuvre du livre illustré de ce siècle, ou *la Côte* (1911). *Le Cornet à dés,* recueil de courtes proses, publié à compte d'auteur et, pour les exemplaires de tête, illustré d'un frontispice de Picasso, a dû une part de sa célébrité à sa préface, datée de 1916, et qu'on a présentée comme un manifeste du poème en prose ; la préface à l'édition de 1945, rédigée en 1943 pour Paul Bonet, sous le titre de « Petit historique du *Cornet à dés* » souligne ce caractère, par le rappel feutré des différends qui opposèrent Max Jacob à Pierre Reverdy, à propos du poème en prose, mais aussi de façon plus générale tout au long de leur vie de poètes.

La préface de 1916, en dépit de ses obscurités et de la désinvolture qu'y met Max Jacob à s'attribuer l'invention du poème en prose moderne, mérite d'être prise au sérieux ; Max Jacob y est revenu constamment, en 1922 dans son *Art poétique*, et jusque dans un de ses derniers écrits, *Conseils à un jeune poète* (1942), aussi bien que dans sa correspondance. Un mot surtout y suscite la réflexion : « situation » ; l'œuvre d'art doit être « située », par quoi Max Jacob veut signifier que le poète doit établir entre l'œuvre et son lecteur une distance, un éloignement qui sont la condition nécessaire de l'émotion artistique.

On ne saurait définir en quelques lignes ce qu'il faut bien nommer, malgré les réserves qu'appelle une tentative de correspondance entre les arts, un « poète cubiste » ; pourtant Max Jacob, qui a de si près participé à la naissance de la peinture cubiste, doit mériter cette appellation, à la fois par les intentions affichées (même s'il n'est jamais question de ses amis peintres) et par la maîtrise dans la réalisation de ces poèmes en prose où il a mis tout ce qui est la matière de son existence et de son œuvre : la dimension juive, les angoisses du chrétien coupable, le climat de l'enfance bretonne, la vie pauvre mais chaleureuse des artistes de la rue Ravignan, mais aussi l'humour, le jeu sur les mots, les pastiches de Rimbaud ou les parodies-express du roman populaire ; surtout, et c'est l'essentiel, cette exceptionnelle qualité intérieure qui le mène « à saisir en lui de toutes manières, les données de l'inconscient : mots en liberté, associations hasardeuses des idées, rêves de la nuit et du jour, hallucinations, etc. », et qui lui arrache des aveux bouleversants : « ... et je ne pourrai pas être digne de moi-même », des appels à être aimé qui sont comme le témoin du drame de toute une vie.

RAYMOND JOSUÉ SECKEL

Max Jacob. Le Cornet à Dés. [*S.l.n.d.*] [*1917. Paris. Imprimerie Levé, Rue de Rennes, 71. Chez l'auteur, 17, rue Gabrielle, XVIIIe arrondissement.*] *In-8°, [2]ff. bl., [1]f. portrait, 191-[1] p., [2]ff. bl. (14 ex. sur Japon ornés d'une eau-forte de Picasso, 30 ex. sur Hollande avec la reproduction du portrait de l'auteur par Picasso).* B.N., *Impr.,* Rés. Z. Le Masle 199 *(ex. sur Hollande dédicacé à Jean Cocteau : « à mon cher Jean poète admirable moraliste austère et auteur dramatique méconnu de soi-même et mon cher ami Max Jacob »).*

KNOCK

OU LE TRIOMPHE DE LA MEDECINE
pièce en 3 actes de M. JULES ROMAINS
mise en scène de
LOUIS JOUVET



349

ROGER MARTIN DU GARD

(1881-1958)

Les Thibault

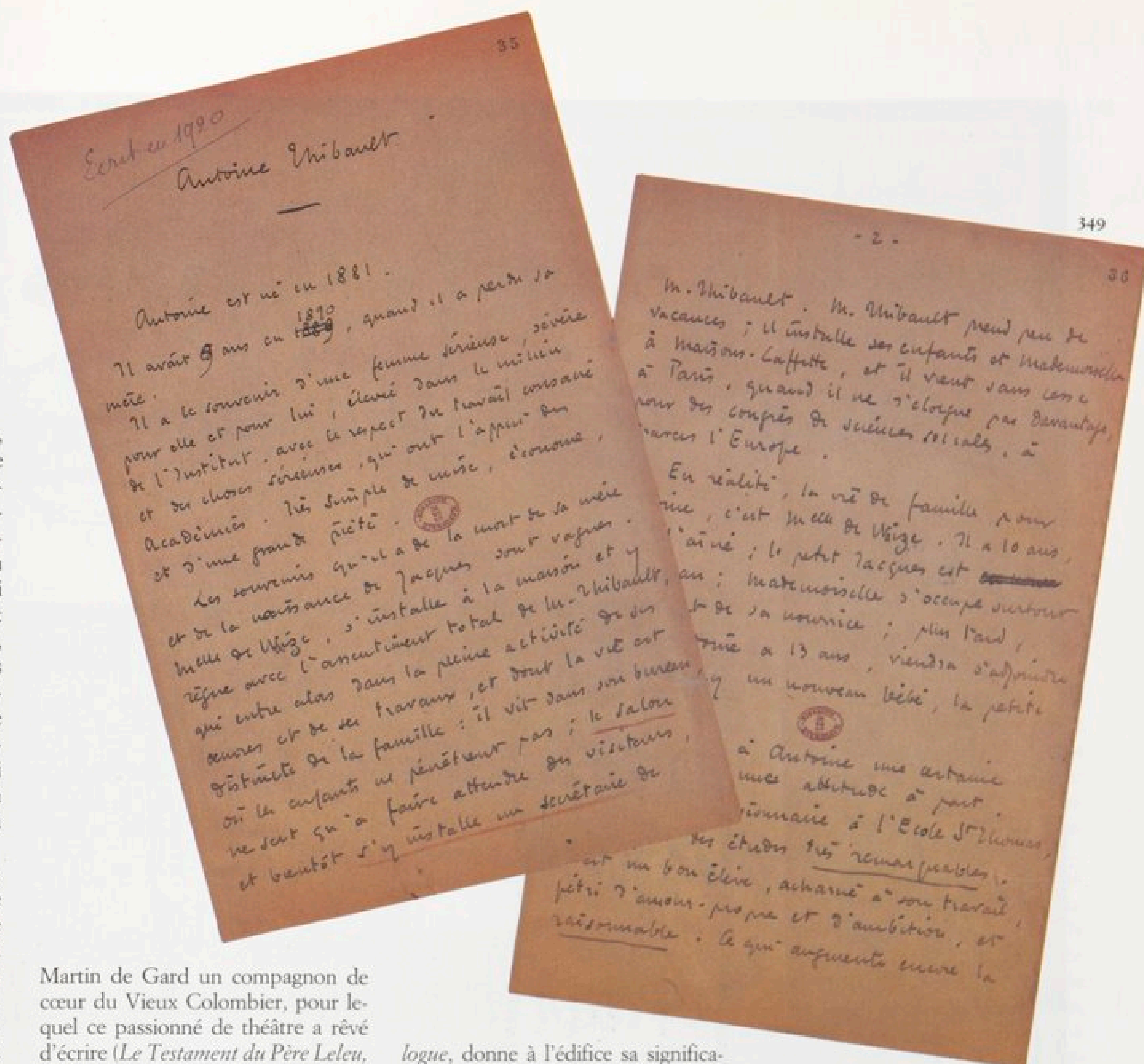
1922-1940

Né à Neuilly-sur-Seine en 1881, dans une famille d'agents de change et d'avoués, catholiques et conservateurs, Roger Martin du Gard manifesta très tôt le goût de l'observation et le plaisir d'écrire. « J'aurais pu être de la police, je crois que je serai romancier », confie-t-il plaisamment à un ami. Mais il lui faut, avant, s'assurer d'un métier : l'École des Chartes lui donne le titre d'archiviste-paléographe (après une thèse sur les ruines de l'Abbaye de Jumièges), et surtout développe en lui le respect du document, la passion de la recherche, la rigueur de la méthode.

L'année de son service militaire, en 1902-1903, favorise sa découverte d'autres milieux, d'autres modes de penser et de sentir que les siens : son œuvre en portera bientôt témoignage. Dès l'âge de seize ans, il a ébauché plusieurs romans, mais sa première tentative d'envergure date des années 1906-1908 : même si elle est restée inachevée, *Une Vie de Saint* révèle plusieurs de ses futurs thèmes-clés – facteurs de formation d'un être (hérédité, influence de la famille, de la religion et des églises, rôle de la sexualité...), rapports de l'individu et de l'Histoire, réflexions sur la mort... Après un alerte récit composé au fil de la plume et sous l'influence ironique et tendre de Jean de Tinan, *Devenir !* (1909), Martin du Gard publie une brève nouvelle, *L'Une de nous* (1910) et travaille à un long roman dialogué, *Jean Barois*, somme idéologique de « l'âge scientiste », affirmation, grâce à la reconstitution de l'Affaire Dreyfus, de son besoin de vérité, credo rationaliste et illustration de cette écriture romanesque objective, translucide, à laquelle il songe depuis quinze ans. Loin d'être la survivance anachronique du naturalisme, la méthode de Martin du Gard procède d'une lucide remise en question de l'héritage littéraire et annonce les préoccupations les plus modernes. Gide et ses amis de la *N.R.F.* ne s'y trompèrent pas, qui accueillirent l'auteur de *Jean Barois* comme un de leurs pairs.

L'amitié de Jacques Copeau fit de Martin de Gard un compagnon de cœur du Vieux Colombier, pour lequel ce passionné de théâtre a rêvé d'écrire (*Le Testament du Père Leleu*, 1920 ; *La Gonfle*, 1928 ; *Un Taciturne*, 1932, montrent assez qu'il était doué pour la scène). Mais dès 1920, ayant affronté avec une impuissance rageuse l'absurdité de la guerre, il veut « mériter d'avoir été épargné » en se donnant à l'immense entreprise des *Thibault*, dont l'achèvement prendra près de vingt ans, et qui lui vaudra, en 1937, le Prix Nobel de Littérature.

Les premiers volumes (*Le Cahier gris* 1922, *Le Pénitencier* 1922, *La Belle Saison* 2 vol., 1923, *La Consultation* 1928, *La Sorellina* 1928, *La Mort du père* 1929) s'intéressent essentiellement, avec une sensibilité parfois teintée d'humour, à Jacques, à Antoine, à leurs amis, à leurs travaux, à leurs souffrances et à leurs rêves... Mais, après une crise de plusieurs années, Martin du Gard, avec *L'Été 1914* (3 vol., 1936) et avec l'*Épilogue* (1940), bouleverse ces destins individuels en situant chacun dans sa perspective historique. Cette aventure de deux frères et de deux familles est surtout celle de l'homme d'aujourd'hui, torturé par le tragique même de sa condition et qui s'efforce de raison garder. La méditation d'Antoine Thibault moribond, dans l'*Épilogue*, donne à l'édifice sa signification véritable, et sa grandeur.


Ecrit en 1920

35

Antoine Thibault.

Antoine est né en 1881.

Il avait 9 ans en 1890, quand il a perdu sa mère.

Il a le souvenir d'une femme sérieuse, sévère pour elle et pour lui, élevée dans le milieu de l'Institut, avec le respect du travail consacré et des choses sérieuses, qui ont l'appui des Académies. Très simple de mise, économe, et d'une grande piété.

Les souvenirs qu'il a de la mort de sa mère et de la naissance de Jacques sont vagues.

Mlle de Waize, s'installe à la maison et y règne avec l'assentiment total de M. Thibault, qui entre alors dans la pleine activité de ses œuvres et de ses travaux, et dont la vie est distincte de la famille : il vit dans son bureau, où les enfants ne pénètrent pas ; le salon ne sert qu'à faire attendre des visiteurs, et bientôt s'y installe un secrétaire de

- 2 -

36

M. Thibault. M. Thibault prend peu de vacances ; il installe ses enfants et Mademoiselle à Maisons-Laffitte, et il vient sans cesse à Paris, quand il ne s'éloigne pas davantage pour des congrès de sciences sociales, à travers l'Europe.

En réalité, la vie de famille pour
...ine, c'est Mlle de Waize. Il a 10 ans,
l'aîné ; le petit Jacques est
...an ; Mademoiselle s'occupe surtout
...t de sa nourrice ; plus tard,
...onné à 13 ans, viendra s'adjoindre
...y un nouveau bébé, la petite

à Antoine une certaine
...une attitude à part.
...ionnaire à l'École St Thomas,
...des études très remarquables.
...est un bon élève, acharné à son travail, pétri d'amour-propre et d'ambition, et raisonnable. Ce qui augmente encore la

Rappelons que Martin du Gard a aussi publié *Vieille France*, « album de croquis villageois », en 1933, et de précieuses *Notes sur André Gide* en 1951. Pendant la deuxième guerre mondiale et jusqu'à sa mort, survenue à Bellême (Orne) en 1958, il a travaillé au *Lieutenant-Colonel de Maumort*, resté inachevé et publié en 1983. Ont également paru depuis sa disparition sa *Correspondance avec André Gide* (1968), *avec Jacques Copeau* (1972), *avec Eugène Dabit* (1986), et quatre volumes de sa *Correspondance générale*. L'édition de son *Journal* et de ses *Correspondances intimes* est en préparation.

CLAUDE SICARD

Roger Martin du Gard. Les Thibault. *Première [-Huitième et dernière] partie. Paris, Éditions de la Nouvelle Revue Française [,puis :] Gallimard, 1922-1940. 11 vol. in-16 (ex. sur grands papiers réimposés au format in-4° tellière). B.N., Impr., Rés 8° Z. Don 595 (388-393, pour les 6 premiers vol.)*
Manuscrits et documents préparatoires : B.N., Mss, fonds R.M.G.

350

JULES ROMAINS

(1885-1972)

Knock

créé en 1923

Né le 26 août 1885 à Saint-Julien-Chapteuil, Louis Farigoule (qui adoptera en 1902 le pseudonyme de Jules Romains, devenu son nom légal en 1953) s'affirme très jeune comme poète avec *L'Âme des hommes* (1904), prélude à une prise de conscience exaltée des rapports nouveaux entre l'homme moderne et le monde, ce qui deviendra l'unanimisme. *La Vie unanime* (1908) inaugure un vaste programme de poèmes, romans et pièces de théâtre qui font de Jules Romains un des écrivains les plus complets de son temps.

Si *Les Copains* (1913), *Psyché* (1922-1929) et *Les Hommes de bonne volonté* (1932-1946) témoignent de la maîtrise du romancier, son œuvre dramatique attira l'attention sur lui



A milieu

B esprit

C chair

D fusion

E caractère

F offre

G outil

dès 1911, lors de la présentation par Antoine, à l'Odéon, de son drame en vers, *L'Armée dans la ville*. Lié ensuite au Vieux-Colombier, où est joué *Cromedeyre-le-Vieil* (1920), Jules Romains se tourne, avec Jacques Copeau, vers un renouvellement de la comédie. C'est d'abord *M. Le Trouhadec saisi par la débauche* (1921) conçu pour le tréteau de Copeau mais créé par Jouvet à la Comédie des Champs-Élysées (mars 1923).

Au cours de l'été suivant, à Hyères, Jules Romains écrit *Knock* (dans la cave de sa maison, pour fuir la chaleur...) en trois semaines, sans d'ailleurs penser à Jouvet, mais à la Comédie Française ! Jouvet, ayant obtenu de lire le manuscrit, persuade Jules Romains de le laisser monter la pièce.

On connaît la suite : l'immense succès à la Comédie des Champs-Élysées au soir du 14 décembre 1923, les 1500 représentations par Jouvet lui-même, les trois adaptations cinématographiques. *Knock* a fait le tour du monde et les ventes ont allègrement dépassé les millions...

Jules Romains est resté très discret sur la genèse de *Knock*, mais la version primitive du texte (conservée à la Bibliothèque Nationale) permettrait peut-être d'en faire remonter l'origine aux *Copains*. En effet, sur les treize premières pages de ce manuscrit, le remplaçant du docteur Parpalaid porte encore le nom d'un des amis de 1913, Lamendin, preuve que la pièce se voulait sans doute le prolongement du canular dévastateur d'Ambert et d'Issoire, ou de *Donogoo* et du dyptique consacré à Le Trouhadec. De plus, quelques lignes extraites d'un cours public de Jules Romains à l'École du Vieux-Colombier en mai 1923 ouvrent d'intéressantes perspectives sur une filiation de ce type : « On imagine très bien, écrivait-il, une série d'œuvres comiques faisant apparaître et disparaître un nombre limité de personnages, les maniant, les mêlant, les combinant comme les cartes d'un jeu, les nuançant et les enrichissant d'une œuvre à l'autre. » (Genèse et composition de *M. Le Trouhadec,* in *Revue d'Histoire du Théâtre* 1985-1, p. 85).

Charge des médecins tout autant que des malades, interrogation cynique sur l'exploitation de la peur physiologique et de la mort, *Knock* s'impose, depuis soixante ans, comme un modèle de comédie satirique dénonçant toutes les formes d'imposture, et garantit à Jules Romains une place de choix dans la tradition moliéresque.

Olivier Rony

Théâtre de Jules Romains... *Paris, Éditions de la Nouvelle Revue Française, 1924-1935. 7 vol. in-16. Tome I.* Knock, ou le Triomphe de la médecine. *M. Le Trouhadec saisi par la débauche. 1924.* Knock *a été publié séparément dans* La Petite Illustration Théâtrale, *n° 227, 24 janvier 1925. In-4°, 20 p., fig., portrait. B.N., Impr., Rés. m. Yf. 111, ou B.N., Arts du Spectacle, Collection Louis Jouvet (ex. avec 13 ff. manuscrits de mise en scène avec schémas de plantations de décors).* Knock, *manuscrit autographe de la première version et mise au net autographe. B.N., Mss, Don Lise Jules Romains.*

— 351 —

Charles-Édouard Jeanneret dit Le Corbusier

(1887-1965)

Vers une architecture

1923

Aucun livre d'architecture, excepté peut-être le Vignole, n'a connu un succès de librairie comparable à *Vers une architecture*. La forme du livre, dictée par la réussite internationale de la revue *L'Esprit nouveau* (1920-1925), accorde aux images, isolées ou confrontées, un pouvoir d'évocation qui doit beaucoup à l'intelligence de la publicité. Aller vite à l'essentiel, en variant l'attention du lecteur. L'essentiel est contenu dans la dernière phrase du livre : « Architecture ou révolution. On peut éviter la révolution ». L'idéalisme de Charles-Édouard Jeanneret, qui signe Le Corbusier son premier ouvrage d'auteur à 36 ans, lui permet d'affirmer que « l'équilibre des sociétés est une question de bâtiment », et il tranche avec le climat nihiliste, destructeur d'une partie des intellectuels et artistes parisiens de l'après-guerre. Il est architecte et cette précision éclaire le caractère constructif et positif de ses visions. L'architecture doit être révolutionnaire. Mais c'est un architecte en partie autodidacte, convaincu de la perversité de l'académisme et des Écoles, qui trace la voie de l'architecture du futur.

Ses intuitions puisent beaucoup dans sa propre expérience : les années d'apprentissage à l'École d'art de la Chaux-de-Fonds (1902-1906), les voyages en Italie (1907), en Allemagne (1910-1911), en Bulgarie, à Istanbul, au Mont Athos, à l'Acropole, à Pompéi et à Rome (1911) pendant lesquels il effectue quelque 500 photographies et 300 dessins. Ses idées sont imprégnées de la fascination de Paris et de toutes les techniques d'innovation qui, des machines au béton, lui paraissent traduire le mieux la direction à prendre. Il faudrait rappeler encore sa pratique de la peinture, son rôle dans le mouvement puriste avec Ozenfant, son activité de rédacteur de la revue *L'Esprit nouveau* dont il reprend les articles pour rédiger *Vers une architecture*. Comment combiner un livre-choc, capable de restituer le foisonnement de ses expériences et lui donner un ordre qui correspond à des convictions si longtemps méditées ?

La révolution architecturale doit partir d'un constat : le monde des ingénieurs, celui qui cherche à voir plus grand, plus haut et plus vite doit inspirer l'architecte moderne : « Écoutons les conseils des ingénieurs américains, mais craignons les architectes américains. » Les architectes doivent ouvrir les yeux et mettre en relation ce que l'académisme a tué.
Si l'histoire joue bien un rôle central dans son livre, elle doit permettre le discernement. De « La leçon de Rome » il faut tirer l'essentiel : des volumes simples. Fidèle à l'éthique de la pureté et au rationalisme français, Le Corbusier propose des solutions et publie ses dessins de la maison en série, son concept de la « maison-outil », en s'appuyant sur la seule autorité qu'il cite : l'abbé Laugier.

Ni traité, ni poétique, *Vers une architecture* n'a pas cessé d'être publié depuis 1923, et la mise au point subtile de ses effets spéciaux — collages, slogans percutants, métaphores photographiques, télescopages d'idées — n'a pas fini d'interroger les exégètes de la modernité.

Armand Brulhart

Le Corbusier - Saugnier. Vers une architecture. *Paris, Les Éditions G. Crès et Cie, 21, rue Hautefeuille, 21. [1923]. In-8°, XII-231 p., ill. B.N., Impr., 8° V. 44393.*

— 352 —

Jean Cocteau

(1889-1963)

Poésie 1916-1923

1924

« Je suis sans doute le poète le plus inconnu et le plus célèbre » *(Journal d'un inconnu)*. En effet, le personnage a trop souvent éclipsé le poète ; l'abondance et la diversité de son œuvre ont trop souvent caché l'œuvre elle-même. Œuvre conçue dans la douleur et dans une solitude difficile à conquérir au milieu des foules mondaines qui se pressaient autour de lui — maigre consolation au regard de l'hostilité de ses pairs. Œuvre multiple et protéiforme, mais toujours placée sous le signe de la Poésie, comme veut en témoigner la liste de ses œuvres ordonnée en : Poésie, Poésie de roman, Poésie critique, Poésie de théâtre, Poésie graphique, Poésie cinématographique...

Comblé de dons et d'une curiosité sans cesse en éveil, il saura toujours devancer ou saisir au vol la modernité d'une époque bouleversée et changeante, dont il sera souvent le catalyseur, le miroir ou l'écho fidèle, répondant tout au long de sa vie à l'injonction de Diaghilev : « Étonne-moi ! » Sa collaboration — ou sa complicité — avec des peintres comme Picasso, avec des musiciens comme Satie, Stravinsky ou les jeunes compositeurs du Groupe des Six, avec l'animateur des Ballets Russes, témoigne de cette spontanéité féconde et d'un sens inné du spectacle. Et ce n'est certes pas un hasard si le terme de « sur-réalisme » naît sous la plume d'Apollinaire saluant en 1917 *Parade* (création collective de Cocteau, Satie, Picasso, Massine) comme la première des manifestations de l'« Esprit Nouveau ». Plus tard, Cocteau trouvera dans le jeune cinématographe un outil idéal pour la traduction de son univers onirique, créant quelques-uns des chefs-d'œuvre du Septième Art. Un trait sûr allié à un œil vif donne aux dessins de Cocteau une force signifiante, qu'il s'agisse de cerner un visage ou un corps, de retranscrire une vision hallucinatoire, d'illustrer ou de décorer avec un graphisme où règnent souvent le charme et la force.

Après trois recueils reniés plus tard pour leur facilité, le jeune poète, secoué par *Le Sacre du printemps*, renonce à sa frivolité mondaine et s'enfonce comme un mineur « avec

soi-même vers le diamant, vers le grisou » ; c'est *Le Potomak*, étonnant brouillon de l'œuvre à venir, écrit en 1913 mais publié en 1919. La guerre viendra, faite (si peu !) avec « l'insouciance du gavroche » qui étonnera Gide ; mais du séjour à Nieuport avec les fusiliers-marins, que suivra la disparition d'amis chers, date la rencontre avec la Mort, qui accompagnera dès lors Cocteau de sa présence redoutée et familière. Le recueil *Poésie 1916-1923* rassemble en 1924 tous les poèmes et les textes qui témoignent de cette métamorphose, où l'œuvre de Cocteau prend sa vraie dimension d'aventure spirituelle et poétique qui trouvera son achèvement au seuil de la mort avec *Le Requiem*.

Le Cap de Bonne-Espérance (1916-1919, publié en 1919 aux Éditions de la Sirène) est la première œuvre poétique dictée par l'aviation ; dédiée à Roland Garros, avec qui Cocteau fit son baptême de l'air, elle propose une nouvelle vision du monde, ainsi qu'une ébauche d'un « art poétique » élaboré « dans les prairies du silence intérieur », loin de l'éloquence. Œuvre moderne par ses collages, ses trouvailles typographiques, son simultanéisme et sa dynamique, où l'on peut déceler l'influence d'un Cendrars et d'un Apollinaire ; mais la guerre dicte des « géorgiques funèbres », et la « tentative d'évasion » peut être aussi une « invitation à la Mort ».

Discours du grand sommeil (1916-1918), resté inédit jusque-là, est directement issu de la guerre, et dicté par la mort du jeune poète Jean Le Roy (à qui il est dédié) et des fusiliers-marins de Nieuport, décimés le lendemain du départ de Cocteau. L'épigraphe indique que ce long poème est « traduit [...] de cette langue morte, de ce pays mort où mes amis sont morts ». Dès lors, la poésie devient une confrontation avec la Mort, les pirouettes verbales ne sont qu'exercices de funambulisme dont la virtuosité masque la gravité et le danger. Le poète est « interprète », « véhicule » d'un « texte emprisonné qui préexiste ». À côté de l'évocation de « l'usine à faire les morts » et de la vie du front, il voit apparaître les morts venant « par le tunnel du rêve » et qui lui parlent ; et cet « ange informe, intérieur » qui va désormais le visiter, et qui prendra bientôt les traits de Radiguet et le nom d'Heurtebise, messager de cet inconnu dont le créateur doit accoucher dans la solitude et la douleur.

Dans les *Poésies* (Éditions de la Sirène, 1920) comme dans *Vocabulaire* (Éditions de la Sirène, 1922), Cocteau se livre à de brillants exercices de style, composant la mythologie de « cet esprit nouveau » dessiné par Picasso, orchestré par Satie (« Satie enseigne la plus grande audace de notre époque : être simple ») et les Six, soutenu par le jazz-band ; pièces brèves, claires ou clinquantes, où se côtoient anges et clowns, fêtes populaires et allégories, mais où l'on n'oublie pas la Mort, « à l'envers de nous vivante ».

Sous l'influence de Radiguet, Cocteau va se tourner vers un nouveau classicisme, « un ordre considéré comme une anarchie ». *Plain-Chant* (Stock, 1923) fait appel au vers régulier, à la rime, à la prosodie classique ; dans *Le Secret professionnel*, le style était défini comme « une façon très simple de dire des choses compliquées » ; ici, la passion amoureuse pour Radiguet qui prend la figure de l'Ange, la présence angoissante de la mort, la douloureuse gloire du poète.

La mort de Radiguet, l'expérience de l'opium, apporteront, notamment par les variations sur le mythe d'Orphée et les miroirs (« portes par lesquelles la Mort va et vient »), de nouvelles résonances dans cette œuvre où le poète, sur son « mystérieux chemin », ne cessera de « décalquer l'invisible ».

THIERRY BODIN

Jean Cocteau. Poésie 1916-1923. *Le Cap de Bonne-Espérance. Discours du Grand Sommeil. Poésies. Vocabulaire. Plain-Chant. Paris, Éditions de la Nouvelle Revue Française. [1924]. In-16, 468 p. (ex. sur grands papiers réimposés aux formats in-4° tellière et in-8°). B.N., Impr., Rés. 8°Z. Don 600 (20).*

— 353 —

LOUIS DE BROGLIE
(1892-1987)

Recherches sur la théorie des quanta
1924

L'ouvrage de Louis de Broglie qui a été retenu ici, *Recherches sur la théorie des quanta*, n'est autre que sa thèse de doctorat, soutenue en 1924. Cette thèse devait marquer une nouvelle ère dans l'histoire de la physique. Elle fut couronnée par le Prix Nobel en 1929. Einstein, qui en avait lu le manuscrit, l'a commentée d'une phrase souvent citée : « Il a soulevé un coin du grand voile. »

Louis de Broglie y développait les idées contenues dans trois courtes notes, parues en 1923 aux Comptes rendus de l'Académie des Sciences, dans lesquelles il offrait une synthèse entre la mécanique et l'optique en se fondant sur une hypothèse si audacieuse qu'elle rencontra un scepticisme général que seul le soutien prestigieux d'Einstein put dissiper.

Cette hypothèse était que toutes les particules matérielles doivent posséder à la fois des propriétés corpusculaires, notamment le fait de constituer un tout insécable, susceptible d'être *localisé* dans l'espace, et des propriétés ondulatoires, qui en font un phénomène périodique, *étendu* dans l'espace, se propageant avec une certaine célérité et possédant une *longueur d'onde*, dont Louis de Broglie donnait la formule, devenue célèbre.

D'après Louis de Broglie, la propagation de l'onde devait commander le mouvement de la particule : c'était la naissance de la *mécanique ondulatoire*, dont l'équation de base est due à Schrödinger (1926). Presque aussitôt (en 1927) la théorie a été brillamment confirmée par la découverte, par Davisson et Germer, de la *diffraction des électrons* qui prouvait leur caractère ondulatoire prévu par de Broglie (la diffraction d'autres particules : neutrons, atomes, a été observée par la suite).

La mécanique ondulatoire s'est fondue, avec la mécanique de Heisenberg (1925), en une seule théorie, la *mécanique quantique*, qui se trouve à la base de toutes nos connaissances actuelles sur le monde atomique et a conduit à d'innombrables applications pratiques.

Les propriétés ondulatoires de l'électron jouent notamment un rôle essentiel dans l'analyse des images en microscopie électronique. Elles sont donc pour beaucoup dans les progrès de la biologie, de la médecine et de l'étude des matériaux pour l'industrie (cette dernière utilise aussi, couramment, la diffraction des électrons et parfois des neutrons).

Les propriétés ondulatoires de l'électron sont à la base de nos connaissances en *physique des solides*, ce qui a conduit à l'invention du *transistor*, qui a révolutionné l'électronique moderne, d'où les progrès de l'informatique, des télécommunications, de l'automation, du guidage des avions et des fusées, etc.

La découverte de Louis de Broglie est une victoire de l'esprit sur la matière. Elle est le fruit de l'imagination créatrice, capable de concevoir, sur la base d'analogies profondes, une grande loi de la nature qui révèle une face inattendue de la réalité et modifie notre vision du monde physique.

La longueur d'onde de Louis de Broglie établit un pont entre la loi des quanta de Planck et l'équivalence de la masse et de l'énergie d'Einstein. Ces trois lois constituent la clé de voûte de la physique du siècle et on s'étonnera toujours qu'elles puissent, en si peu de signes, contenir autant de vérité.

GEORGES LOCHAK

Thèses présentées à la Faculté des Sciences de l'Université de Paris ès sciences physiques par Louis de Broglie. 1re Thèse. Recherches sur la théorie des quanta. *2e Thèse. Propositions données par la Faculté. Soutenues le   novembre 1924 [...] Paris, Masson et Cie, 1924. In-8°, 112 p. B.N., Impr., 4° R. 489 (1819).*

— 354 —

ANDRÉ BRETON
(1896-1966)

Manifeste du surréalisme
1924

Nadja
1928

Le chef de ce « mouvement » à tant d'égards citadin que fut le surréalisme est né à la campagne (Tinchebray dans l'Orne) ; mais celui dont nous nous souvenons, c'est bien l'homme qui, très vite, ne compte plus les pas « perdus » à arpenter Paris, où il revient mourir. Il grandit entre Pantin et le lycée Chaptal, avant la guerre qui est pour lui l'occasion des rencontres décisives : en 1916, à Nantes, celle de Jacques Vaché, dont l'humour décapant et désespéré oriente son esthétique et son affectivité ; en 1917, à Paris, celle de Soupault et d'Aragon ; en 1918 enfin, celle d'Éluard. Ensemble, ils publient la revue *Littérature*. Le noyau se constitue alors de ce qui, à travers Dada vite « lâché », se noue en une tentative désormais historique de renouvellement de la pensée. Chef, et par tempérament chef autoritaire, Breton suscite ou constate des scissions successives au sein du groupe (notamment lors du départ d'Aragon et d'Éluard vers le P.C.). Tout en condamnant la déviance stalinienne dès 1936, Breton cherche à concilier son individualisme aigu et ses convictions révolutionnaires (*L'Amour fou*, 1937) ; il rencontre avec passion Trotsky au Mexique (1938), vit exilé aux États-Unis pendant la guerre, et jusqu'à la fin de sa vie se pose, sans

faiblir, en libertaire obstiné et en curieux de toute ouverture nouvelle, en littérature et en art.

En 1924, la tension née de la rupture avec Dada et de l'interrogation sur l'avenir du groupe avait amené Breton à fixer sur le papier un texte qui pût servir de référence. Ce fut le *Manifeste du surréalisme*, bref essai où figurent une théorie de l'écriture automatique et un salut nuancé aux révélations du freudisme : comment enrichir le réel par l'apport de tout l'inconscient habituellement ignoré ou refoulé, et constituer ainsi une « surréalité », tel est le propos, qu'illustrent les trente-deux textes automatiques de *Poisson soluble*, joints à l'édition originale, et regrettablement absents de l'édition courante (seul Jean-Jacques Pauvert, en 1966, les a reproduits dans sa propre édition des *Manifestes*). Plus modérément polémique que le *Second Manifeste*, rédigé à l'heure des premières grandes excommunications (1930), le *Manifeste* de 1924 constitue un texte à la fois minimal et liminal pour toute théorie et toute pratique surréalistes.

Nadja, en 1928, redit les choses autrement. Dans ce « roman » en grande partie autobiographique, Breton utilise le récit de sa liaison avec l'énigmatique Nadja pour montrer dans quelles limites il convient, selon lui, que l'être humain enferme sa conduite « surréaliste », s'il ne veut pas être, concrètement, enfermé comme fou. Livre ostensiblement narcissique, enrichi de quarante-quatre photographies qui sont autant de reflets nécessaires du texte, *Nadja* propose une série de variations sur les merveilles du « hasard objectif » et se clôt sur la résolution des difficultés dans l'amour — un des thèmes-clés, souvent ambigu d'ailleurs, de tous les surréalistes.

Avec le *Manifeste* et *Nadja*, Breton offre l'exemple extrême d'un engagement égocentrique au service de la trouvaille, de l'errance concertée, de la poésie comme mode individuel de présence au monde ; s'il a espéré le changer, ce monde, c'est bien par la révolution de l'esprit dont ces deux ouvrages sont les étendards.

Patrick Berthier

André Breton. Manifeste du surréalisme. Poisson soluble. *Aux Éditions du Sagittaire, Chez Simon Kra, 6, rue Blanche, Paris. [1924]. In-8°, 196 p. B.N., Impr., Rés. p. Z. 2424 (ex. de Léon Pierre-Quint, n° 9 sur pur fil Lafuma).*
André Breton. Nadja. *Paris, Librairie Gallimard, Éditions de la Nouvelle Revue Française, 3, rue de Grenelle (VIe). [1928]. In-8°, 220 p. B.N., Impr., Rés. p. Y². 1998.*

355

Marcel Mauss
(1872-1950)
Essai sur le don
1925

Marcel Mauss fut le maître fondateur incontesté de l'ethnologie universitaire en France. Agrégé de philosophie, il est disciple et proche collaborateur de son oncle le sociologue Émile Durkheim dans l'équipe réunie autour de *L'Année sociologique* (1898). Très tôt spécialisé dans l'étude critique des documents ethnographiques, tout en cumulant des compétences en histoire des religions, dans des langues anciennes (sanscrit, hébreu) et dans la théorie des faits sociaux, il est chargé dès 1900 d'une maîtrise de conférences à la 5e section de l'École pratique des Hautes Études. Il enseigne depuis 1925 à l'Institut d'ethnologie de l'Université de Paris (qu'il fonde avec Paul Rivet et Lucien Lévy-Bruhl) et occupe la chaire de Sociologie au Collège de France à partir de 1931.

L'*Essai sur le don* appartient aux grands textes de la maturité de Mauss qui suivent une série de recherches approfondies telles les études sur le « Sacrifice » (1899), la « Magie » (1904), les « Variations saisonnières des sociétés eskimo » (1906) etc. et dont la lignée sera continuée par d'autres travaux retentissants, comme ceux consacrés aux « Techniques du corps » (1934) ou à la « Notion de personne » (1938). Il s'inscrit dans l'effort de synthèse des informations ethnologiques dispersées dont Mauss éprouve la nécessité au moment où il émerge à la fois comme dépositaire de l'héritage durkheimien et guide des jeunes chercheurs qui préparent leurs premières grandes missions sur le terrain dans le cadre de l'Institut d'ethnologie.

Mauss identifie dans les phénomènes de donation, les rituels qui les accompagnent et les obligations et liens qu'ils créent — étudiés comparativement dans un grand nombre de sociétés —, une des bases de la sociabilité. Parce que le don exige toujours un contre-don de quelque nature, c'est une source incontournable de la *réciprocité*, d'un véritable *système d'échanges généralisés*, support et matière à la fois de la vie en société. La rivalité entre clans, familles, groupes se traduit parfois par des destructions rituelles de biens, tel le *potlatch* que Mauss qualifie de « prestation totale de type agonistique ». Il le considère comme le prototype du système d'échanges dans de nombreuses sociétés archaïques. Certains de ses commentateurs y voyaient un des principes primitifs essentiels des différenciations hiérarchiques, de la naissance de l'autorité, voire du droit contractuel. Pour Mauss le « don » est un des *faits sociaux totaux* ayant des implications religieuses, morales, économiques etc. que les sciences humaines se doivent d'explorer en priorité.

Claude Lévi-Strauss indiquera dans son introduction à l'Œuvre de Mauss (1950) l'importance de ces intuitions et propositions pour l'anthropologie contemporaine.

Victor Karady

Bibliothèque de Philosophie contemporaine. L'Année sociologique [...] *Nouvelle série. Tome I (1923-1924) [...] Paris, Librairie Félix Alcan. Pages 30-186:* Essai sur le don. *Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques. Marcel Mauss. B.N., Impr. 8° R. 15162.*

356

Pierre Jean Jouve
(1887-1976)
Paulina 1880
1925

Lorsqu'il écrit *Paulina 1880*, Pierre Jean Jouve a derrière lui une œuvre marquée par l'influence de l'unanimisme et par le pacifisme de Romain Rolland. Symboliquement, ce roman va amorcer un processus de rupture avec les écrits antérieurs, processus qui, sur le versant poétique, se concrétisera avec le *Paradis perdu* (1927) et *Noces* (1931). Roman et poésie convergent vers l'expression d'une même révélation qu'*Inconscient, spiritualité et catastrophe*, en avant-propos à *Sueur de sang* (1935), formulera directement : à travers le péché originel, la nature humaine est fondamentalement expérience de la culpabilité ; elle est l'épreuve du mal en nous, que la découverte des forces en mouvement dans l'inconscient n'a pas pour fin d'apaiser, mais plutôt de condenser et d'élever à travers la parole poétique.

Paulina est la première des héroïnes de cette révélation poétique autant que religieuse (viendront par la suite Baladine, Catherine Crachat, Hélène de Sannis) et dont le destin est d'abord de se mesurer à l'énergie du mal, à la pulsion de mort à l'œuvre jusque dans le désir amoureux. Mais elle n'est pas pour autant le jouet passif de forces qui la dépassent. Être double, profondément divisé, elle est l'incarnation d'une tension qui donne au personnage toute sa violence. Ainsi on trouve dans *Paulina 1880* le grand décor des passions (le Minalais, la Toscane, les palais italiens) et l'élan des indomptables héroïnes chères au Stendhal des *Chroniques italiennes*. Mais à ce premier visage, un autre plus proche de sainte Catherine de Sienne et des mystiques espagnols, vient se superposer pour donner au personnage sa dimension brûlante : le lien indissoluble qui, chez Paulina, rattache la conscience de la faute et de sa nécessaire expiation à l'amour de Dieu fait que la passion érotique qu'elle éprouve depuis son adolescence pour Michele Cantarini n'est pas seulement affrontée à des contraintes extérieures (la famille, la société), mais aussi, et plus profondément, au divin lui-même. Vient le moment où le désir doit se retourner contre lui-même et exiger le sacrifice de son objet : impuissante à accepter les mensonges du monde, chassée du couvent où elle s'est retirée, Paulina accomplit lentement un mouvement de retirement en soi qui va la conduire à la solitude absolue : au meurtre de l'être aimé qui s'interpose entre Dieu et elle. Meurtre qui n'a rien d'irrationnel ni de gratuit : il a plutôt, Jouve le soulignera plus tard dans son autobiographie *En miroir* (1954), la vérité d'une grâce. Il est la conséquence de la manière exclusive et conflictuelle, dont Paulina vit l'amour de Dieu, et qui ne peut que l'entraîner vers une dépossession dont témoignent les dernières pages du livre. Pour relater ce débat de l'âme avec elle-même, pour noter, comme sur une partition, la moindre de ses inflexions, Jouve invente une prose libre et musicale. De lumineuses descriptions alternent avec des fragments de monologue où la parole se heurte aux fièvres et aux limites du corps. Jusqu'au dépouillement final où, enfin seule dans le paysage, Paulina se place librement sous le regard de Dieu.

Gilles Quinsat

Pierre Jean Jouve. Paulina 1880. *Édition originale. Paris, Librairie Gallimard, Éditions de la Nouvelle Revue Française, 1925. In-16, 265 p. B.N., Impr. 16° Y². 17013 (ex. sur vélin pur fil Lafuma-Navarre).*

357

Paul Éluard

(1895-1952)

Capitale de la douleur

1926

De son vrai nom Eugène-Émile-Paul Grindel, Paul Éluard est né à Saint-Denis en 1895. À l'époque, sa mère est couturière et son père comptable. Une situation des plus modestes mais qui évoluera de façon spectaculaire par suite d'un sens assez exceptionnel des affaires dont sous peu fera preuve le père du futur Paul Éluard. En 1900, Monsieur Grindel ayant ouvert en banlieue un bureau d'agence immobilière qu'il gère avec habileté a, en effet, quelques années plus tard la satisfaction d'assurer aux siens une existence de bourgeois très à leur aise.

En 1912, son fils qui vient de passer son brevet, doit pour raison de santé interrompre ses études. Hospitalisé en décembre de cette même année au sanatorium de Clavadel, près de Davos (Suisse), il s'y lie d'amitié avec une jeune Russe, Helena Dimitrovnié Diakonova qu'il prénomme Gala, Gala qu'il épousera en 1917. Éluard qui a déjà en réserve quelques poèmes, en écrit, durant ses heures de repos forcé à Clavadel, un nombre que bientôt il juge suffisant pour les publier en un recueil à compte d'auteur. Titré *Premiers poèmes*, le livre signé Paul Eugène Grindel paraît en 1913. Au début de l'année suivante, un opuscule de poèmes en prose lui succède où Gala passe et repasse en échangeant avec son amoureux des balbutiements souvent exquis et parfois rehaussés d'une pointe de perfidie. Préfacée par elle qui se dissimule sous une anagramme : *Reine de Paleùglnn,* la plaquette dès son intitulé : *Dialogues des inutiles,* témoigne d'une originalité que les textes ainsi présentés confirment, compte tenu d'une maladresse qui n'est pas toujours sans charme.

Le retour à Paris d'Éluard apparemment guéri suit de peu cette seconde publication et cinq mois plus tard la guerre de 1914 éclate. À la fin de l'année, le jeune poète sera mobilisé dans le service auxiliaire. En août 1916, alors qu'il est infirmier dans un hôpital proche de la ligne de feu, il parvient à mettre au point un minuscule recueil de vers *Le Devoir* qu'il polycopie lui-même à 17 exemplaires. Réalisée comme le fut *Case d'Armons* d'Apollinaire, cette précieuse brochure est la première de ses œuvres qu'il signe Paul Éluard, du nom de sa grand-mère maternelle. Mais, bouleversé durant l'offensive d'automne par la vue des souffrances qu'endurent des milliers de blessés qui transitent vers l'arrière par l'hôpital où il aide à les secourir, Éluard soucieux de « mener une vie plus méritoire » demande par la voie hiérarchique à être muté dans une unité combattante. Il est en décembre suivant affecté au 95ᵉ régiment d'infanterie. Le 21 février 1917, il obtiendra une permission de trois jours pour venir à Paris épouser Gala. De retour en première ligne, il est quelques semaines plus tard évacué une première fois pour bronchite aiguë sur l'hôpital d'Amiens et à la suite d'une rechute sur celui de Paris-Plage. Dès lors, il ne retournera plus au front et sera de nouveau affecté au service auxiliaire. Le 31 juillet, publié par l'éditeur et le relieur d'art Jules Gonon, son ami, paraît *Le Devoir et l'inquiétude*, œuvre où se précise, avec les mots de tous les jours, un langage poétique nouveau, celui sans effets grandiloquents du lyrisme éluardien.

Jean Paulhan qui en juillet 1918 a lu *Poèmes pour la paix*, petit tract de 4 pages qu'a édité Éluard, finit par trouver son adresse et s'empresse de le complimenter. En mars 1919, il présente Éluard à Breton, Aragon et Soupault qui viennent de sortir le numéro 1 de *Littérature*, revue ainsi dénommée par antiphrase. Dès le numéro 3, Éluard y collabore et très vite s'intègre au groupe plus que dynamique des futurs surréalistes. Dans cette ambiance survoltée, au rythme de un à deux par an il va successivement publier : *Les animaux et leurs hommes..., Les nécessités de la vie..., Répétitions, Les malheurs des immortels,* titre inspiré de Boccace, et enfin, *Mourir de ne pas mourir*. Sur la première page de ce recueil se voit une affirmation péremptoire : « Pour tout simplifier, je dédie mon dernier livre à André Breton. » Tandis que la période Dada déjà touche à son terme, Éluard, en effet, traverse une crise sentimentale dont il ne sera jamais tout à fait remis et dont la présente dédicace répercute l'écho. La veille du jour où paraît *Mourir de ne pas mourir*, il part dans le Midi et trois semaines plus tard s'embarque à Marseille pour Papeete. Fuir ceux qui l'entourent, recommencer la vie, ce sursaut de révolte que sur l'instant un certain penchant au renoncement accompagne sans doute, et le titre poignant emprunté à sainte Thérèse d'Avila de son « dernier livre » n'est pas pour contredire un tel point de vue, ce sursaut, cette bouffée, au fur et à mesure que le cargo mixte fonce vers l'hémisphère Sud, comme brumes matinales s'évanouissent. À l'égal de Rimbaud, si Éluard est un authentique poète, il n'a ni la fermeté, ni le courage dont fit preuve l'homme du Harrar. Que lui importent les antipodes ! Que lui apporte la solitude ? Après quelques semaines de déprime passées à Tahiti, il appelle au secours ceux-là mêmes qu'il avait reniés. Répondant à ce cri de détresse, Gala et Max Ernst ne tardent pas à le rejoindre et l'entourer. Fin septembre Éluard se retrouve à Marseille. La fuite, ce qu'il appela lui-même le voyage « idiot », a-t-elle réellement existé ?

Quelques jours plus tard, à Paris, le maelström surréaliste se ressaisit de lui. Le 11 octobre, s'ouvre, 15, rue de Grenelle, le Bureau de recherches surréalistes, événement important. Le 18, déjà, Éluard reprenant position, appose auprès de celles de ses amis, sa signature en bas d'un tract rédigé contre Anatole France qui vient de mourir : *Un cadavre* ; ce texte provoque une indignation générale. Enfin, le 1ᵉʳ décembre sort des presses le numéro un de *La Révolution surréaliste* où figurent plusieurs textes d'Éluard. En janvier 1925, celui-ci confirme son retour et son appartenance au groupe en joignant son nom à celui de Benjamin Péret sur *152 Proverbes mis au goût du jour* qui se présente comme un exercice ou, si l'on préfère, comme un jeu. Puis, dans les semaines qui suivent, anonymement, il publie à 51 exemplaires, dont un sur Japon marqué G., l'initiale de Gala, les 50 autres étant sur papier de Hollande, un recueil de 18 textes dont 14 sont des monostiques parmi lesquels il en est d'inégalables. Illustré de 20 portraits de son épouse dessinés par Max Ernst, Éluard l'intitule *Au défaut du silence*. Compréhensible des seuls initiés, cette heureuse expression qui est aussi aveu de culpabilité, laisse entendre que l'auteur revenu sur une décision peut-être trop hâtive, *Mourir de ne pas mourir* n'est déjà plus son dernier livre. Anonymat, tirage confidentiel et titre pour le moins énigmatique, c'est encore une fois à pas feutrés qu'Éluard se manifeste. Il n'a d'ailleurs conçu que pour l'élue et quelques happy few *Au défaut du silence*. La passion court à son apogée, elle souffre, chante et se lamente dans ce recueil, admirable prélude à *Capitale de la douleur*. D'abord titré *l'Art d'être malheureux*, ce nouveau livre du poète paraît le 8 septembre 1926. L'intégration parmi les poèmes inédits de quelques textes provenant de recueils antérieurs, procédé qu'il ne se privera pas de renouveler par la suite, montre avec quel soin Éluard veille à l'organisation interne de celui-ci qui se doit d'être un témoignage d'absolue pureté. Et par la volonté irréductible du poète, le poète qui, quoiqu'il advienne ne saurait déchoir, le poète immarcescible, la pensée, les sentiments et les mots se conjuguant, rallient la pureté à son point Oméga.

« Inconnue, elle était ma forme
préférée,
Celle qui m'enlevait le souci
d'être un homme,
Et je la vois, et je la perds et je
subis
Ma douleur comme un peu de
soleil dans l'eau froide. »

Au cours de la première période surréaliste, *Capitale de la douleur* apparaît ainsi comme le plus représentatif et le plus parfait des livres d'Éluard, livre pour lequel André Breton a, dans l'enthousiasme, écrit un prière d'insérer où l'on peut lire : « je m'en voudrais, moi, son ami, de ne pas louer seulement et sans mesure en lui les vastes, les singuliers, les brusques, les profonds, les splendides, les déchirants mouvements du cœur ».

À la suite de *Capitale de la douleur* et jusqu'en 1939, Éluard avec de nombreux titres tels que *L'amour la poésie, L'immaculée conception* (en collaboration avec Breton), *La vie immédiate, La Rose publique, Les yeux fertiles, Les mains libres,* poursuit sa marche triomphale. *Cours naturel,* précieux recueil où entre autres figure pour la première fois *Guernica*, paraît le 10 mars 1938. Quelques mois plus tard, Éluard s'étant rapproché des communistes et Breton de Trotsky, les deux poètes rompent toutes relations. Ils ne se réconcilieront jamais. Peu de semaines avant la déclaration de guerre, le 3 juin 1939, *Donner à voir* est mis en vente et passe inaperçu. Il n'en est pas moins vrai qu'Éluard accordait une réelle importance à cette œuvre dans laquelle, entre ses propres textes, il en avait imbriqué d'autres témoignant de ses affinités électives. Essentiel à qui veut mieux comprendre et approfondir la démarche de son créateur, tel apparaît donc ce livre et l'auteur l'entendit si bien ainsi, qu'il a pendant dix ans de sa belle écriture annoté son exemplaire personnel de l'originale en vue d'une seconde édition augmentée qui verra le jour en 1986.

Poésie et vérité 1942 éclaire l'acti-

vité poétique d'Éluard sous l'Occupation et *Au rendez-vous allemand* rassemble, dès la Libération, tous ses poèmes de Résistance. Les recherches surréalistes mises en sommeil, Éluard qui s'adresse en ce temps à un auditoire totalement différent de celui de naguère, a su retrouver un langage simple et direct, accessible à tous où s'exprime une émotion sans emphase. Il poursuivra plus ou moins dans cette voie jusqu'à sa mort, que ce soit avec *Le temps déborde* (1947), cet admirable recueil à la mémoire de Nusch, sa seconde épouse, récemment disparue, que ce soit avec ses deux derniers livres d'amour, *Corps mémorable* et *Le Phénix* ou encore *Poésie ininterrompue I* (1945) et *Poésie ininterrompue II* (1953), ce recueil posthume, composé à Beynac en août 1952, où l'un des poèmes, l'un des plus beaux, *Le Château des pauvres,* de Christine de Pisan à Pierre Gringore, rejoint la symbolique médiévale des cités et des castels.

LUCIEN SCHELER

Paul Éluard. Capitale de la douleur, *poésie. Paris, Éditions de la Nouvelle Revue Française, 1926. In-16, 152 p. B.N., Impr., Rés. p. Ye. 1585 (ex. sur pur fil Lafuma-Navarre).*

— 358 —

Louis Aragon
(1897-1982)
Le Paysan de Paris
1926

La vie de Louis Andrieux, dit Aragon, né et mort à Paris, se concentre en apparence autour des deux foyers dont sa trajectoire ne s'éloigna plus dès lors qu'il eut été happé par leur attraction : son amour pour Elsa Triolet, rencontrée en 1928 ; sa fidélité au Parti communiste, auquel il adhéra définitivement en 1932. La première lui inspira plusieurs de ses intenses recueils (*Les Yeux d'Elsa,* 1942 ; *Le Fou d'Elsa,* 1963) ; à sa conviction que le second représentait la droite ligne du changement social, nous devons le puissant cycle romanesque du *Monde réel* (1934-1951). Toutefois par ses dernières œuvres le vieil écrivain donne de son parcours une vue perspective nouvelle, où il mêle l'autocritique et la justification ; dans *La Mise à mort* (1965), il remet en question aussi bien sa période la plus « réaliste socialiste » que sa jeunesse surréaliste, et les replace ainsi toutes deux dans ce qu'il tint pour son vrai et unique sujet d'inspiration : une enquête infinie sur le réel, sur l'amour et sur la situation de l'individu dans le monde.

C'était en tout cas, à n'en pas douter, son objectif lorsqu'il composa *Le Paysan de Paris.* Publié par livraisons en 1924 et 1925 dans la *Revue européenne* de son ami Philippe Soupault, ce livre qui n'est ni roman, ni essai, ni poème parut en volume à la N.R.F. tout à la fin de 1926. On peut dire qu'il n'a cessé, depuis, de dérouter ceux qui l'abordent. Un fil anecdotique y est discernable : à l'exploration solitaire et minutieuse du Passage de l'Opéra promis à la pioche des démolisseurs, succède une promenade nocturne au parc des Buttes-Chaumont, en compagnie de Marcel Noll et d'André Breton. Un « continuo » lyrique aussi s'y fait entendre, qu'illustrent par exemple le fameux hymne à la blondeur ou le « discours de la statue ». Mais le nerf de l'œuvre est philosophique : Aragon propose, ou plutôt impose, à son lecteur (qu'il malmène jusqu'à l'insulter), une remise en cause fondamentale du principe de l'évidence cartésienne. Les images surréalistes surgies de la description hyperréaliste des lieux ne sont que l'illustration concrète de la déroute mentale qu'Aragon veut provoquer. Habitué à ordonner le désordre, et notamment à expliquer l'inexplicable par la métaphysique, le lecteur du *Paysan de Paris* doit apprendre à ne plus laisser la vérité réduire au silence l'erreur, « fée aux doigts de radium », et à se détourner du ciel vide pour peupler son cœur de ces mythes nouveaux que secrète dans la conscience attentive « la lumière moderne de l'insolite ».

PATRICK BERTHIER

Louis Aragon. Le Paysan de Paris. *Paris, Librairie Gallimard, Éditions de la Nouvelle Revue Française, 3, rue de Grenelle (VIe). [1926]. In-8°, IV-256 p. (dépôt légal 25 janvier 1927). B.N., Impr. 8° Ln²⁷. 41824.*

— 359 —

François Mauriac
(1885-1970)
Thérèse Desqueyroux
1927

Une enfance et une adolescence bordelaises et girondines, l'influence d'une mère veuve deux ans seulement après la naissance de l'écrivain et une éducation catholique puritaine marqueront de manière indélébile la vie et l'œuvre de François Mauriac. En 1907, l'auteur de *Thérèse Desqueyroux* s'installe à Paris et, très rapidement, décide de se consacrer à la littérature. Il va désormais édifier une œuvre considérable, de romancier principalement, mais aussi, dans une première période, de poète, de dramaturge, d'essayiste, puis, au cours des dernières décennies de sa vie, plutôt de journaliste et de mémorialiste. Entré à l'Académie française en 1933, il obtint le prix Nobel de littérature en 1952.

De tous les personnages créés par François Mauriac, Thérèse Desqueyroux est peut-être le plus riche, celui qui l'aura le plus hanté. L'écrivain développera autour d'elle un véritable cycle qui comprend un premier récit, publié en 1927, *Conscience, instinct divin,* l'œuvre majeure, *Thérèse Desqueyroux,* puis deux nouvelles, *Thérèse chez le docteur* et *Thérèse à l'hôtel* (1933), enfin un deuxième roman, *La Fin de la nuit* (1935). Elle apparaît également, de manière fugitive, dans *Ce qui était perdu,* roman publié en 1930.

L'histoire relatée dans *Thérèse Desqueyroux,* dont l'une des sources est l'affaire Canaby, jugée à Bordeaux en 1906, tient en peu de mots : une femme, Thérèse, tente d'empoisonner son mari, Bernard Desqueyroux, qu'elle n'aime pas ; la famille ne peut éviter que l'affaire aille en justice mais parvient à un non-lieu ; le mari séquestre un temps son épouse, puis la laisse s'installer à Paris.

Au-delà de ces quelques événements, il s'agit surtout, dans ce roman, de l'exploration, servie par une écriture admirable, de la solitude effroyable d'une jeune femme intelligente et vive, mais sans doute fragile, voire déséquilibrée, obligée de vivre dans un milieu familial et social médiocre, conformiste et hypocrite. D'ailleurs Mauriac n'aurait-il pas songé à intituler son livre : *L'Esprit de famille* ? Dans cette œuvre tragique, d'esprit racinien et presque janséniste, composée alors que l'auteur était au sommet de son art, mais aussi en pleine crise religieuse et personnelle, l'héroïne, en proie à de profondes contradictions, tour à tour victime et bourreau, échappe en définitive à l'analyse et reste énigmatique. « Pourquoi Thérèse Desqueyroux a-t-elle voulu empoisonner son mari ? » a écrit, sans vraiment répondre à la question, dans *Le Romancier et ses personnages,* François Mauriac qui estimera plus tard, dans le *Bloc-Notes,* qu'elle « devait être une image brouillée de (ses) propres complications ».

De ce roman, dont les deux manuscrits connus sont conservés à l'Université du Texas, à Austin (U.S.A.), le cinéaste Georges Franju a tiré en 1962 un très beau film, *Thérèse Desqueyroux,* interprété admirablement par Emmanuelle Riva et Philippe Noiret.

PIERRE BOTINEAU

François Mauriac. Thérèse Desqueyroux. *Paris, Bernard Grasset, 1927. In-18, 243 p. B.N., Impr. 8° Y². 72836.*


RF

360

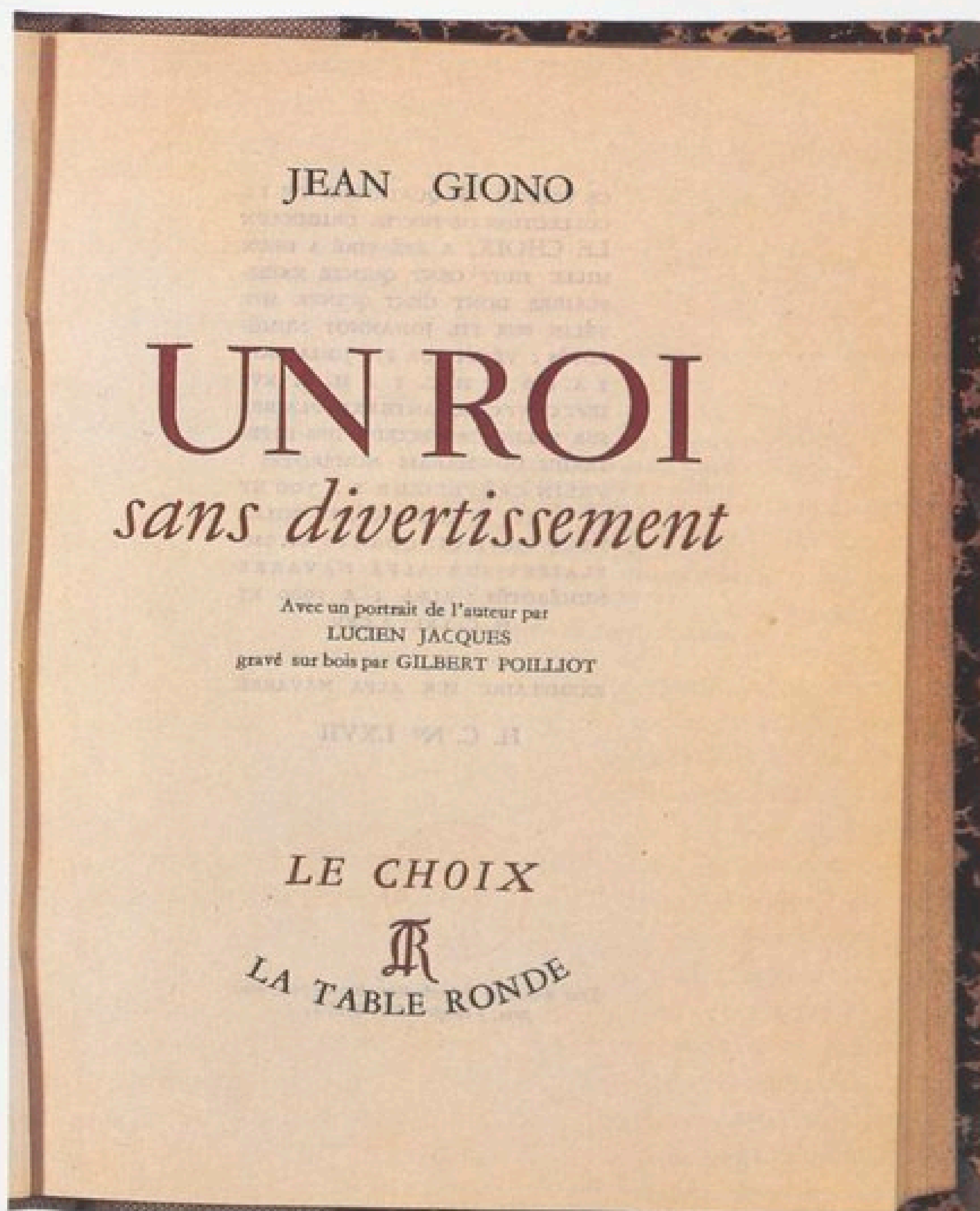
Gaston Bachelard
(1884-1962)

Essai sur la connaissance approchée
1928

Né à Bar-sur-Aube, Gaston Bachelard commence sa carrière comme surnuméraire à l'administration des postes de Remiremont, puis comme commis des Postes et Télégraphes à Paris. C'est pendant cette période qu'il passe une licence de mathématiques (1912). En 1919, il devient professeur de physique et de chimie au collège de Bar-sur-Aube, en même temps qu'il commence des études de philosophie ; licence en 1920, agrégation en 1922, doctorat en 1927. Il achève sa carrière (en 1954) dans la chaire d'histoire et de philosophie des sciences à la Sorbonne.

Parallèlement à sa réflexion d'épistémologue, il conduit à partir de 1938 une série de travaux portant sur l'imaginaire des éléments : le feu, l'eau, la terre, l'air.

L'*Essai sur la connaissance approchée* est la thèse de Bachelard, pour le doctorat ès lettres. L'ambition de l'ouvrage est de construire une théorie de la connaissance qui fasse droit aux exigences apparemment opposées de la rigueur (d'où le problème de l'objectivité) et de l'inventivité en science. Contre ses maîtres, notamment le néo-kantien Léon Brunschvicg, Bachelard essaye de redéfinir les concepts de réalité et de vérité à l'intérieur d'une philosophie qu'il qualifie lui-même de « l'inexact ». À ce titre, la thèse de 1928 prépare les travaux futurs, *Le Nouvel Esprit scientifique, La Philosophie du Non,* où Bachelard plaide systématiquement pour une déformation des concepts et des catégories traditionnels de l'épistémologie. La science effective, dans son devenir indéfini, lui paraît fournir le modèle et la preuve d'une « connaissance approchée », où le problème de la vérité soit second par rapport à celui de l'erreur, où la vérité soit comprise comme rectification d'erreurs antécédentes. Plus tard, il complètera cette approche philosophique en lui adjoignant une perspective historique, nourrie de la connaissance de la psychanalyse ; il montrera pourquoi il n'y a pas de vérités premières, mais seulement des erreurs premières, et que l'esprit ne rencontre le réel scientifique qu'en revenant sur un passé


JEAN GIONO

UN ROI
sans divertissement

Avec un portrait de l'auteur par
LUCIEN JACQUES
gravé sur bois par GILBERT POILLIOT

LE CHOIX

LA TABLE RONDE

d'erreurs. Par cette théorie des « obstacles épistémologiques », il marquera l'épistémologie française de l'après-guerre d'une empreinte décisive, et contribuera même à fournir en concepts le néo-marxisme.

François Azouvi

Gaston Bachelard. Essai sur la connaissance approchée. *Paris, Vrin, 1928. In-8°, 311 p. B.N., Impr. 4° R. 3270.*

361

Jean Giono
(1895-1970)

Colline
1929

Un roi sans divertissement
1947

Né et mort à Manosque, où il a passé sa vie, Giono, fils unique d'un cordonnier d'origine piémontaise et d'une repasseuse née de père manosquin et de mère picarde, est contraint à seize ans de quitter le collège et devient employé de banque. Il songe dès ce moment à écrire, mais n'abordera le roman qu'à trente ans. *Colline* lui vaut une notoriété immédiate qui lui permet de se consacrer à l'écriture. Ses romans d'avant 1939, poétiques ou épiques, marqués par un sens aigu de la fusion entre l'homme et la nature, exaltent la vie paysanne ; ses essais de 1935 à 1939 sont avant tout des messages où sont attaqués la civilisation urbaine et industrielle, le totalitarisme, la guerre. Emprisonné trois mois en septembre 1939 pour son action pacifiste, il l'est à nouveau pour cinq mois en août 1944, sous l'accusation infondée de « collaboration ». Sa manière évolue ensuite avec le « Cycle du Hussard », volontairement stendhalien et situé surtout au XIXe siècle, et avec une série de *Chroniques* où il se renouvelle constamment. Les hommes, qui ne sont plus que rarement des paysans, y prennent le pas sur la nature, et des âmes exceptionnelles par leur qualité ou leur noirceur y déploient leur relief. L'écriture y est devenue plus dense et plus variée, moins lyrique. Les récits, moins aisés à interpréter, font éclater un sens aigu de la narration. Au total, cette œuvre imposante — plus de quarante ouvrages dont une trentaine de romans ou récits, des pièces de théâtre, des films — donne à Giono une stature que peu de créateurs atteignent en son temps.

Son premier roman publié, *Colline,* écrit en 1927, fait passer dans les lettres en France un souffle d'air frais. La vie des agriculteurs de haute Provence y est liée à l'existence de puissances paniques que réveille une malédiction. Mais, malgré des épisodes dramatiques, d'où la cruauté n'est pas absente, l'atmosphère d'ensemble est rayonnante dans sa simplicité. Un espoir pacifique et fraternel émane de ce récit lumineux, à la large respiration, soulevé par une constante invention d'images poétiques.

Un roi sans divertissement, écrit en quarante jours en 1946, inaugure la série des *Chroniques.* Hormis la somptueuse description d'un grand hêtre, au début, tout y est centré sur les hommes, et avant tout sur le héros, un mystérieux capitaine de gendarmerie qui, découvrant en lui-même les pulsions féroces de ceux qu'il a traqués, se tue spectaculairement : un cas-limite de psychologie imaginaire, où les motivations ne sont que suggérées. Dans ce récit noir, tendu, mais plein d'un humour acéré, le style est d'une liberté et d'une diversité qui attestent une totale maîtrise.

Pierre Citron

Colline *par Jean Giono. Paris, Bernard Grasset, 61, rue des Saints-Pères [1929]. (« Les Cahiers Verts » publiés sous la direction de Daniel Halévy, [3e série,] 8). In-16, 198 p., couverture verte (tirage à 3 947 exemplaires). B.N., Impr. 8° Z. 21172 (III, 8).*

Jean Giono. Un roi sans divertissement. *Avec un portrait de l'auteur par Lucien Jacques gravé sur bois par Gilbert Poillot. Le Choix, La Table ronde. [1947]. In-8°, 287 p. (tirage à 2 815 ex) ; Le Choix, n° 4). B.N., Impr. 16° Z. 785 (4) [ex. sur Alfa navarre].*

362

Robert Esnault-Pelterie
(1881-1957)

L'Astronautique
1930

Robert Esnault-Pelterie est d'abord connu comme pionnier de l'aviation : il est l'inventeur du moteur en étoile et du manche à balai, et ses monoplans à structure principale métallique — les R.E.P. — demeureront célèbres pour leur robustesse et leur fiabilité.

Cependant, Esnault-Pelterie tourne très vite son regard vers des espaces lointains et, dès 1912, présente à la Société française de physique

une communication dont le titre abscons, *Considérations sur les résultats d'un allégement indéfini des moteurs,* cache en fait une réflexion sur les fusées et les voyages interplanétaires.

Après la Première Guerre mondiale, il entre en communication avec l'Américain Robert H. Goddard et les Allemands Hermann Oberth et Walter Hohmann, qui tous se sont engagés sur la voie et la conquête de l'espace. Il fonde avec son ami le banquier André Hirsch un prix annuel d'astronautique, le premier au monde (le mot astronautique sera d'ailleurs forgé par lui-même et l'écrivain J.-H. Rosny aîné).

En 1930, il publie *l'Astronautique*, somme des connaissances de l'époque sur la propulsion et la navigation spatiale. Il y aborde les problèmes thermodynamiques posés par la construction des moteurs-fusées et, surtout, y expose les principes de ce que l'on appellera la navigation par inertie, toujours en vigueur de nos jours, tant à bord des avions qu'à bord des engins spatiaux.

L'Astronautique va avoir un retentissement mondial et faire naître des émules. Son auteur devient alors un ardent propagateur de l'idée des voyages dans l'espace, et l'on peut dire aujourd'hui que l'astronautique moderne est issue des travaux théoriques de Oberth et d'Esnault-Pelterie, et des fusées que Goddard réalisera aux États-Unis.

JEAN-CLAUDE FALQUE

Robert Esnault-Pelterie. L'Astronautique. *Imprimerie A. Lahure, 9, rue de Fleurus, Paris. 1930. In-4°, 248 p., 9 planches dépl. B.N., Impr. 4° V. 11491.*

363

ROBERT DESNOS

(1900-1945)

Corps et biens

1930

Robert Desnos, né en 1900 à Paris, fait une entrée éblouissante dans la littérature en 1922 en se joignant au groupe, qui n'est pas encore « surréaliste », constitué autour d'André Breton et de la revue *Littérature*. Sa volonté d'indépendance et de liberté lui ont fait abandonner très tôt la scolarité ; il vit, difficilement, de divers métiers et s'essaie à l'écriture. Sa rencontre avec Breton en 1922 inaugure une période de fécondité exceptionnelle, à la fois dans l'œuvre de Desnos et dans l'activité du premier surréalisme jusqu'à la parution du *Manifeste* en 1924 ; c'est pour lui la découverte de l'écriture automatique, la période des sommeils, de l'écriture sous hypnose, de la transcription des rêves, dont on trouve le témoignage dans les n^{os} de la nouvelle série de *Littérature*, de septembre 1922 à juin 1924, en particulier dans « Entrée des médiums » de Breton. Son individualisme éloigne peu à peu Desnos du groupe surréaliste ; la rupture est consommée en 1929 avec la parution du *Second manifeste du surréalisme*, Breton ayant contre Desnos des griefs à la fois personnels et littéraires (« une trop grande complaisance envers soi-même »), politiques (Desnos a récusé l'engagement au Parti communiste) et professionnels (le journalisme — activité d'abord alimentaire — requiert de plus en plus son énergie). Le début des années trente est marqué par la rencontre avec Youki, l'ancienne compagne de Foujita, qui sera le grand amour de sa vie.

L'activité journalistique l'absorbe alors complètement ; il publie très peu jusqu'en 1942, et met son talent au service de la critique musicale, de l'engagement politique contre le nazisme, le fascisme, pour le Front populaire ; et de la création radiophonique : il a réalisé quelques émissions restées célèbres, comme *La grande complainte de Fantômas* (1933) ou *La clé des songes* (1938), et, grâce aux responsabilités que lui avait confiées Armand Salacrou, il a été un des inventeurs de la publicité radiophonique. La guerre met fin à ces expériences ; tout en poursuivant son activité de journaliste, qui lui laisse plus de temps pour la littérature, il s'engage dans la Résistance ; arrêté le 22 février 1944, il est déporté le 27 avril en Allemagne où au terme d'un exode à travers le Reich en déroute, de camps de concentration en kommandos, il arrive en mai 1945 à Terezin en Tchécoslovaquie ; c'est là qu'il meurt d'épuisement le 8 juin 1945.

Jusqu'en 1930, Desnos n'avait publié en volume que des proses, dont en 1927 *la Liberté ou l'amour*, qui lui avait valu un procès pour outrage aux bonnes mœurs et à la religion. *Corps et biens* publié après la rupture avec les surréalistes regroupe des poèmes écrits entre 1919 et 1929, et Desnos le présente lui-même comme un « bilan », « l'histoire par l'exemple de toutes les innovations poétiques des dernières années ». De fait, le recueil s'ouvre sur deux poèmes en alexandrins, tentatives de jeunesse, mais qui annoncent la veine plus « populaire » des années trente et quarante. Les pièces suivantes regroupées en « recueils » (Rrose Sélavy, L'Aumonyme, Ténèbres...) comptent parmi les plus belles réussites du surréalisme : écriture sous la dictée de l'inconscient, libres associations, « communications télépathiques » avec Marcel Duchamp. À partir de 1926, « la voix de Robert Desnos » reprend ses droits, le lyrisme se fait plus personnel, le vers régulier réapparaît. À travers ce recueil composite, et voulu tel, Desnos fait entendre la voix d'un poète sans contrainte théorique ou dogmatique, qui a imprégné de son surréalisme, lyrique et libertaire, toute sa vie de créateur.

RAYMOND JOSUÉ SECKEL

Robert Desnos. Corps et biens. *Édition originale. Paris, Librairie Gallimard, Éditions de la Nouvelle Revue Française. [1930]. In-8°, 191-[5] p. (tirage à 756 ex.). Collection particulière.*

364

MARC BLOCH

(1886-1944)

Les Caractères originaux de l'histoire rurale française

1931

Évoquer l'Histoire rurale après Marc Bloch, dans le cadre du présent recueil, c'est honorer la mémoire de ce grand homme et la dépasser, sans la renier. Depuis ces *Caractères originaux de l'histoire rurale française*, parus voici plus d'un demi-siècle, nos connaissances sur le passé paysan se sont presque totalement renouvelées. Prit d'abord un développement considérable dans cette discipline la longue durée (celle qui inclut la préhistoire, celle qui même abolit les distinctions entre l'historique et le préhistorique, en secteur rural). Amateur d'un ancien passé agraire, Marc Bloch aurait-il seulement rêvé de ces datations précises des débuts de la première agriculture, autrement dit du néolithique : soit le VIe millénaire avant notre ère, pour les zones du Golfe du Lion ; et 4500 avant J.-C. dans le Nord de la France (avec un certain retard, de part et d'autre, sur le Moyen-Orient qui fut matriciel quant à ces commencements d'un genre de vie jusqu'alors inédit). Mêmes précisions s'agissant des modalités, et des dates de la domestication des animaux de la ferme ; la domestication secondaire concernait les bestiaux importés du Moyen-Orient, comme le mouton ; la domestication primaire utilisait sur place une faune indigène de porcs et de bœufs ; le chien était apprivoisé en « France » dès 7000 avant notre ère ; les grands animaux (bovins...) apparaissaient comme tels vers 5000 avant J.-C. ; la flore et la faune ainsi humanisées étaient biologiquement plus fragiles que celles qui fleurissaient d'elles-mêmes sur les territoires européens ou dans les foyers agricoles du Moyen-Orient primitif. ps: 363

Mais les nouvelles méthodes (et pas seulement les contenus inédits) viennent concurrencer, elles aussi, l'historien classique sans pour autant le dévaluer. Ces novations méthodologiques et technologiques n'auraient sûrement pas contristé Marc Bloch, inlassable contemplateur des paysages vivants, grand amateur de cartes ou plans, et pas seulement épris de chartes ou parchemins. S'agissant des recherches relatives à la production et à l'habitat, auxquelles s'était déjà intéressé l'auteur des *Caractères originaux*, on accorde aujourd'hui une grande importance, dans le domaine de l'antique ruralité, aux techniques de fouilles, au mille-feuilles de la stratigraphie, aux datations par radiocarbone, par thermoluminescence et dendrochronologie, aux relevés des pollens contenus dans les tourbières, à l'étude des charbons venus de foyers fossiles. Quant à l'ostéologie, elle donne de précieuses indications sur les animaux jadis élevés, chassés, abattus. Toutes techniques de description qui étaient encore dans l'enfance voici une cinquantaine d'années, ou qui même étaient, dans certains cas, inexistan-

2

3



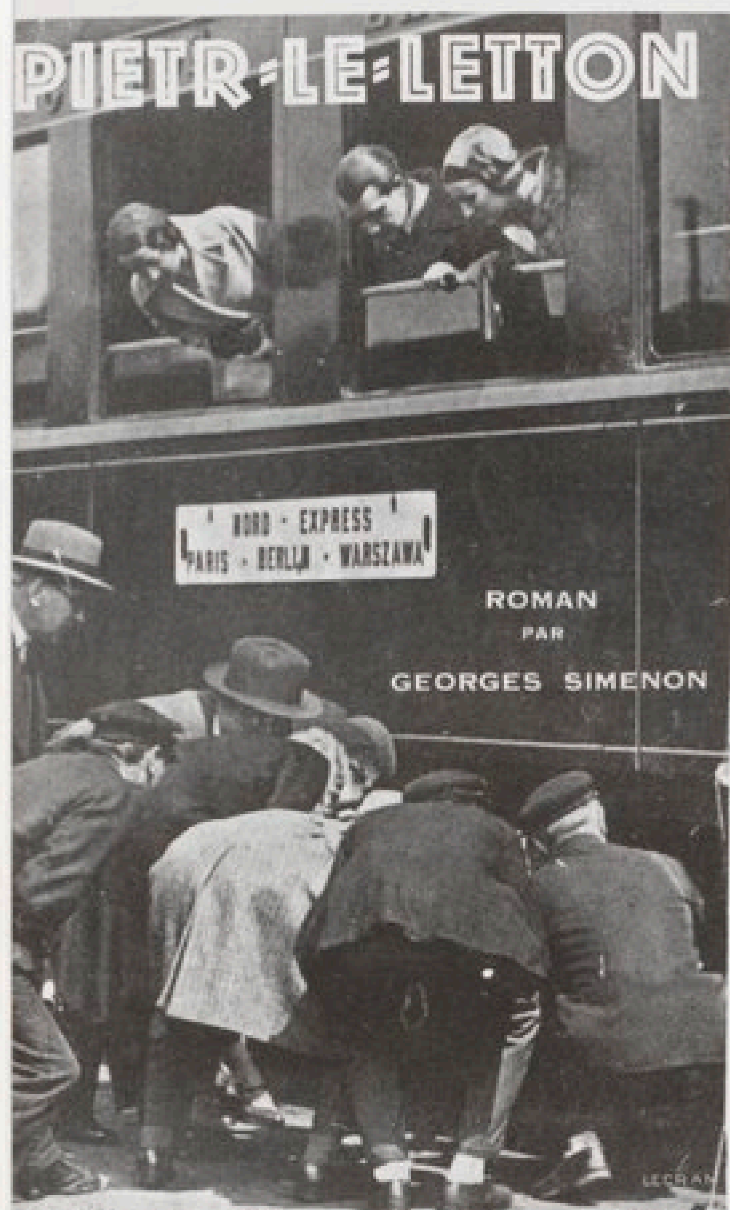
Rrose Selavy ?
c'est aussi Madeleine pour le bal
ajustant Mal son bas de laine
à Paul Eluard
24 decembre 1923
Robert Desnos

tes : elles sont aujourd'hui le pain quotidien des spécialistes du problème rural, du moins quand celui-ci concerne un temps lointain et plus que millénaire...

Aussi les *Caractères originaux*, première vision globale de notre passé agraire, sont-ils, aujourd'hui, à la fois plus actuels que jamais, et néanmoins datés, surpassés, insérés dans une perspective lointaine et vivante.

EMMANUEL LE ROY LADURIE

Les Caractères originaux de l'histoire rurale française par Marc Bloch. *Oslo, Paris, Leipzig, London, Cambridge, Mass., 1931. (Institutett for Sammelignende Kulturforskning. Serie B. XIX). In-8°, 266 p.,*
365 *18 pl. B.N., Impr. 8° Z. 23704 B (19).*



365

GEORGES SIMENON
(1903-1989)

Pietr-le-Letton

1931

Né à Liège, Georges Simenon abandonne ses études à l'âge de quinze ans. Débutent alors des années d'apprentissage essentielles, où il va se frotter à des milieux sociaux et à des caractères qu'il utilisera dans ses romans. Il exerce divers petits métiers et entre à la *Gazette de Liège*, où il est d'abord chargé de la rubrique des chiens écrasés puis de la rédaction d'un billet quotidien. À la fin de 1922, il débarque à Paris et commence à écrire des contes qu'il donne à des journaux sérieux et galants (il en composera plus de 1 000 de 1923 à 1933) et se lance dans la fabrication en série de romans populaires (quelques 200) alors très en vogue. Il signe de différents pseudonymes (il en utilisera 17 !) : Aramis, Georges Caraman, Pan, Georges-Martin Georges, Luc Dorsan, Gom Gut, Georges Sim, Christian Brülls, etc.). Dans le Paris des Années folles, il mène la grande vie. La réussite matérielle est arrivée, sinon la célébrité. Pour parfaire sa formation, Simenon entreprend, en 1928, le tour de France par les canaux et les rivières (il publiera le reportage de ce voyage). L'année suivante, à bord de *l'Ostrogoth*, il fait un périple qui le conduira jusqu'en Laponie. C'est en septembre 1929, sur *l'Ostrogoth*, à la faveur d'un escale à Delfzijl, en Hollande, qu'il écrit le premier roman signé de son vrai nom, *Pietr-le-Letton*, et crée le personnage de Maigret. Il soumet à l'éditeur Fayard l'idée d'une série policière gravitant autour du commissaire Maigret. Fayard accepte de lancer les *Maigret* quand six volumes seront prêts. Ils seront prêts bientôt, car Simenon écrit très vite, et, dans l'année 1931, ce sont huit *Maigret* qui paraissent chez Fayard.

Dès cette époque, va s'établir un cérémonial d'écriture, avec un rituel de plus en plus élaboré. Lorsque son héros s'est mis à exister en lui (l'inspiration lui vient souvent au cours d'une promenade), Simenon se met à sa table de travail et jette des notes sur une enveloppe jaune (en souvenir de la première enveloppe jaune utilisée pour *Pietr-le-Letton*), puis, après ses recherches patronymiques et topographiques, rédige, directement à la machine, méthodiquement, à heures fixes. La rédaction, en général, ne dépasse pas huit jours.

Esquissée dans un roman populaire signé Christian Brülls, *Train de Nuit* (1930), la silhouette massive de Maigret apparaît pour la première fois dans *Pietr-le-Letton*, qui a pour décors des lieux aussi différents qu'un grand train international, un hôtel de luxe parisien, une chambre sordide du quartier juif, et Fécamp, une calme petite ville de bord de mer. Simenon excelle à créer ces atmosphères où tout nous est perceptible, jusqu'aux odeurs et aux bruits de fond, qui donnent au roman son poids de vérité et vivent en symbiose avec les personnages. On peut parler de climat simenonien, dont la puissance évocatrice n'est pas exempte de poésie. À l'instar de Balzac ou de Proust, Simenon ne décrit pas pour décrire. Le décor et les personnages s'expliquent l'un par l'autre.

Dans *Pietr-le-Letton*, l'assassin n'a tué que par amour déçu, après avoir vécu pendant des années dans l'admiration et l'imitation de son frère. De criminel, il devient victime et on sent naître chez Maigret un sentiment de sympathie pour lui. Confronté à des personnages, misérables ou puissants, Maigret ne les juge pas, mais cherche à les comprendre. S'il est un enquêteur, comme Sherlock Holmes ou Hercule Poirot, il est surtout un psychologue subtil, un médecin, et non un justicier. Son humanité est évidente, sous des dehors bourrus. Plus attentif aux êtres qu'aux faits, il fait tomber les masques pour découvrir l'identité profonde du coupable : par sympathie (au sens physiologique du terme), il reconstitue son milieu, sa vie, son visage intérieur. Cette volonté d'arriver à l'homme nu est bien le mouvement de base de tous les romans de Simenon, déjà décelable dans *Pietr-le-Letton*.

Gide ne s'était pas trompé qui, dès 1938, saluait en Simenon le plus grand romancier du temps. Sa facilité d'écriture le fascinait, et au cours de leurs douze années de correspondance, Gide ne cessera d'encourager Simenon, et prendra des notes en vue d'une étude qu'il ne publiera hélas jamais.

Romancier-né, Simenon est l'auteur le plus lu de notre époque ; les chiffres de ses tirages laissent rêveurs. Traductions, adaptations télévisées et cinématographiques ne se comptent plus. L'œuvre est considérable : en plus des *Maigret* et des œuvres de jeunesse parues sous pseudonymes, 250 romans, des articles, des reportages et des écrits autobiographiques.

En 1972, à soixante-dix ans, Simenon a décidé de ne plus écrire de roman. Maigret, lui, bien qu'apparaissant dans 102 romans, de 1931 à 1972, ne vieillit pas. Il est devenu un type littéraire.

PIERRETTE BODIN

Georges Simenon. Pietr-le-Letton, *roman inédit. Arthème Fayard & Cie, éditeurs, Paris, 18-20, rue du Saint-Gothard* [*achevé d'imprimer mai 1931*]. *In-16, 254 p., couverture illustrée photographique. B.N., Impr. 8° Y². 77698.*

366

LOUIS-FERDINAND CÉLINE
(1894-1961)

Voyage au bout de la nuit

1932

Né à Courbevoie en 1894, Louis Ferdinand Destouches, dit Louis-Ferdinand Céline, a nourri ses romans de ses expériences personnelles : enfance à Paris, apprentissages, guerre puis séjours en Angleterre et en Afrique avant de faire des études de médecine et d'exercer d'abord au sein de la Société des Nations puis dans un simple dispensaire municipal à Clichy. En 1932, il publie son premier roman, *Voyage au bout de la nuit* suivi en 1936 d'un second, *Mort à crédit*, avant de changer radicalement de moyen d'expression. Ses pamphlets, de 1936 à 1941, dont l'audience reflète bien le caractère trouble de cette époque, le conduisent en exil en 1944. Ce n'est qu'après son retour en 1951 qu'il entame une seconde carrière de romancier. Les deux volumes de *Féerie pour une autre fois*, puis la trilogie, *D'un château l'autre, Nord, Rigodon*, qui retrace son périple de l'après-guerre, ne connaissent pas le succès de ses premiers romans mais sont l'aboutissement de la création d'un style qui lui est propre et qui a marqué son époque. 366

Voyage au bout de la nuit échoua au prix Goncourt bien qu'ayant été donné favori et obtint le prix Renaudot. Cet échec contribua à alimenter une vive polémique entre des inconditionnels discernant le génie de l'écrivain et des détracteurs effrayés par la nouveauté du style et le caractère nihiliste de l'œuvre.

À mi-chemin entre l'autobiographie et le roman, *Voyage au bout de la nuit* raconte l'errance d'un héros devenu mythique, Bardamu, à travers quatre étapes principales : la Première Guerre mondiale, dont Céline nous fait partager toute l'horreur qu'il a lui-même vécue, puis l'ambiance de l'hôpital ; un voyage en Afrique, où Bardamu, colon, dirige une factorie ; un séjour aux États-Unis qui donne un aperçu de la vie américaine telle qu'il la perçoit ; et l'expérience du médecin de banlieue confronté à la misère. Avec une hargne qui a surpris, Céline a dressé un constat féroce d'une époque dans

366 laquelle il entraîne son lecteur. L'originalité de son ton tient beaucoup à la déformation volontaire qu'il pratique dans la langue d'abord, à travers une écriture très parlée, et dans le style dont le rythme constant participe au lyrisme général de l'œuvre. Avec ce réalisme mythique et cette construction romanesque véritablement novateurs, Céline arrive à une poétique qui lui est propre et qu'il s'emploiera à dépasser tout au long de son œuvre.

PASCAL FOUCHÉ

Louis-Ferdinand Céline. Voyage au bout de la nuit. *Roman. Denoël et Steele. 1932. In-8°, 624 p., plus un cahier h.t. d'annonces des éditions (8 p.n.ch.). B.N., Impr., Rés. Z. Le Masle 65.*

367

JEAN GIRAUDOUX
(1882-1944)

Intermezzo

1933

Né à Bellac, en Limousin, Jean Giraudoux mena entre Berry et Bourbonnais une enfance et une adolescence qu'évoque son premier recueil, *Provinciales* (1909).

Devenu normalien à Paris, ayant voyagé en Europe, séjourné en Allemagne et aux États-Unis, il préféra à l'enseignement la carrière diplomatique, mais se consacra parallèlement à l'écriture. Étant passé progressivement des nouvelles aux récits, il se fit connaître par ses surprenants romans poétiques (*Suzanne et le Pacifique,* 1921) ou politiques (*Bella,* 1926). Mais c'est avec l'adaptation de *Siegfried et le Limousin* (1922, Prix Balzac) qu'il devint un auteur dramatique célèbre (*Siegfried,* 1928), inaugurant cette série de succès qu'en collaboration fidèle avec Louis Jouvet il allait présenter sur la scène parisienne des années 30. De ces quinze pièces, plusieurs sont devenues des classiques mondialement joués et lus (*La Guerre de Troie n'aura pas lieu,* 1935 ; *Ondine,* 1939 ; *La Folle de Chaillot,* 1945).

Écrivain fasciné par la « littérature », Giraudoux a consacré également de nombreux essais et articles au sport, à l'urbanisme, à la politique.

Avec sa quatrième pièce *Intermezzo* (créée le 1er mars 1933) — comédie en trois actes — Giraudoux réussissait, au terme de multiples esquisses, une synthèse très personnelle entre :

— la peinture mi-tendre, mi-ironique de la vie provinciale (présentant des silhouettes aussi caricaturales et des situations aussi vaudevillesques que celles de la Commedia dell'Arte) ;

— la critique volontiers acerbe du système d'éducation en vigueur pour un plaidoyer en faveur de méthodes plus imaginatives et directement en prise sur le monde concret ;

— une réflexion de métaphysique poétique très influencée par le romantisme allemand sur les relations d'une jeune fille à la mort, à un mort, qui — spectre véritable ou prétendu — en bouleversant les règles immuables de la routine provinciale, la fascine et la séduit ;

— un hymne passionné aux femmes, à l'amour, à la jeunesse, en un mot à la vie, et — ce qui est délicieusement paradoxal — aux fonctionnaires défendus et incarnés par le charmant Contrôleur des poids et mesures, vainqueur in extremis des séductions de l'au-delà.

Merveilleusement interprété à la Comédie des Champs-Élysées par V. Tessier, par P. Renoir et L. Jouvet dans des costumes et décors brillants et recherchés, *Intermezzo,* ce « songe d'une nuit limousine », plaçait incontestablement Giraudoux parmi les poètes-magiciens du théâtre français.

GUY TEISSIER

Jean Giraudoux. Intermezzo, *comédie en trois actes. Paris, Éditions Bernard Grasset, 1933. In-16, 216 p. (éd. originale tirée à 579 ex. ; achevé d'impr. du 10 mars 1933). B.N., Impr., 8° Yth. 39985.*
Édition de luxe, tirée à 130 ex., illustrée par Daragnès : Paris, La Cité des Livres, 1933 (achevé d'impr. janvier 1933 ; in-fol., 169 p. en ff. sous emboîtage). B.N., Impr., Rés. g. Yf. 18.

La presque totalité des manuscrits de l'œuvre de J. Giraudoux est conservée au département des Manuscrits de la Bibliothèque nationale.

368

HENRI MICHAUX
(1899-1984)

Un Barbare en Asie

1933

L'espace du dedans

1944

La parole demandait à être prise, l'époque saturée exigeait le recours à une extrême personnalité, seule capable de briser la vitre des apparences, puis de piétiner les reliefs de verre tombés au sol. L'homme qui, dès 1923, relève le défi et, au cœur de tant de dissidences, fait entendre son propre parti à nul autre réductible, c'est Henri Michaux, lequel quitte de manière presque inattendue la sphère toute de compacité de sa vie intérieure pour se jeter au-dehors ou plutôt pour établir un point de passage entre les divers états de l'être, faisant consister une configuration plus forte des mondes qui jusqu'alors erraient sans souci les uns des autres. Cette prise de parole — douloureuse pour soi, nullement aisée en elle-même, implacable dans ses conséquences — n'obéit pas et n'obéira jamais aux règles habituelles de l'effusion ou de la communication. Il s'agit avant tout d'y voir clair, de s'éprouver soi-même à l'instant où toutes les traversées d'air, d'être et de non-être ébranlent la frêle embarcation Michaux tanguant au rythme du monde qui l'agresse et accentuant jusqu'au paroxysme les roulis et les tangages pour qu'advienne la lumière, la totale lumière, celle qui pulvérisera la tête d'homme autant que la langue requise. Alors, le cours des choses s'interrompt en même temps qu'il s'accélère pour un franchissement des brumes ordinaires, un pur vertige de clarté : le fracas qui s'abat, la musique qui monte comme du plus haut des Tibets, c'est Henri Michaux qui les appelle, les sommant d'avouer sans détour le moindre indice de cet ailleurs si opiniâtrement masqué mais que pourtant, ne voulant pas sombrer, à chacun de ses pas trébuchants il agrippe de la main. Non, nulle effusion, nulle communication, mais un ressaisissement complet et abrupt du réel et des rêves, de soi et du monde, des ordres de la vie et des règnes du vivant. Du

Malgré son impatience, Gisors écoutait. Cet homme ~~amoureusement~~ passionnément cramponné à son passé, ~~le défen~~ même aujourd'hui (les ~~sifflets~~ sirènes des ~~vaisseaux~~ navires de guerre ne suffisaient-elles pas à emplir ~~cette~~ la matinée grise), ~~dans~~ ~~cette~~ en face de la Chine rongée par le sang comme les ~~vieux~~ ~~vases~~ bronzes à sacrifices, prenait la ~~même~~ poésie ~~que~~ de certains fous. L'ordre! Des foules de squelettes plus ou moins pourris en robes ~~de soie~~ brodées, perdues ~~dans la ténèbre~~ au fond du temps par ~~gens~~ assemblées immobiles : en face, Tchen, ~~et les siens~~ les 200.000 ouvriers des filatures sans broderies, la foule présente, ~~pesante~~ ~~mouvante~~ écrasante, des coolies. La soumission des femmes? Chaque soir, les journaux rapportaient les suicides

de fiancées, celles qui s'empoisonnaient et celles qui s'ouvraient la gorge avec une lame de rasoir de sûreté, dans le palanquin rouge et or de la fête du mariage. — Le vieillard partit ~~enfin~~, l'index levé : "L'ordre, Monsieur Gisors !..." après un dernier salut sautillant de la tête et des épaules.

Dès qu'il eut entendu la porte se refermer, G. appela Tchen, et revint avec lui dans 36

la salle aux phénix. [~~Il s'assit sur l'un des divans~~ →

[Tchen ~~était debout~~. Il commença à marcher à travers la pièce, comme il le faisait ~~chaque fois~~ ~~lorsque lui~~ ~~long~~ depuis son enfance quand il venait voir Gisors. ~~Il réfléchissait.~~ ~~G.~~ Et chaque fois qu'il passait devant lui, de trois-quarts, éclairé par la lumière grise du jardin, Gisors,

assis sur l'un des divans, se souvenait ~~d'une photo~~ d'un épervier de bronze égyptien dont Kyo avait conservé la photo par sympathie pour Chen, "à cause de la ressemblance". C'était vrai, malgré ~~la marque~~ ce que les ~~photo~~ [~~Tchen~~ s'arrêta devant lui] grosses lèvres semblaient exprimer de bonté. "...

— C'est moi qui ai tué Tang-Yen-Ta, dit ~~G.~~ Tchen. Il avait vu dans le regard de G. qq chose de presque tendre. Il méprisait la tendresse, et en avait peur.

— ~~Kyo m'a dit que tu voulais me parler~~ [C'est de cela qu'~~il~~ s'agissait ? Tu voulais me parler ?

— Oui

— Kyo le sait ?

— Oui.

~~Tchen~~. Gisors réfléchissait. Puisqu'il ne voulait pas répondre par des préjugés, il ne pouvait qu'approuver ~~Tchen~~. Il avait pourtant qq peine à le faire. "Je vieillis" pensa-t-il. ~~Il ne~~

p. 369

murmure au cri Michaux dès lors va entreprendre un parcours global de ce qui gît et palpite aux confins d'une singularité pressentant à chaque moment un calme qui ne peut à tout coup se dérober. Du plus vaste au plus ténu, tout territoire lui agrée et, les angles d'attaque, il va les multiplier presque à l'infini pour avoir chance de cerner l'impossible, de faire entrer l'invisible dans l'orbite du visible. Des déboires de son enfance (sa santé, sa personnalité jugée comme une autre maladie, sa famille, quand, confiné dans le froid, il rêvait à un définitif soleil), des tâtonnements de l'adolescence et des débuts de l'âge adulte (le médecin et le marin, expériences renoncées mais qu'en disposition d'esprit il poursuivra à jamais, le peintre et l'écrivain qu'il sera), des effervescences de toute une vie et de la sérénité inquiète et pleine de cette juvénilité nullement délaissée des derniers temps, Michaux se sert comme de points d'appui assez consistants pour permettre le départ, quoique insuffisamment affermis pour le retenir sur place. Sa vie est la quête d'une lumière qui tremble par-delà la lumière et sa langue le témoignage, le journal tenu rigoureusement au jour le jour de ses embrassades quotidiennes avec la foudre. La poésie, voilà son but, la science non moins. C'est de cette rencontre que naît un indépassable de la parole donnant de la rage au vulgaire et suscitant tôt l'adhésion publique (déjà Gide, en 1941). La personnalité de Michaux (il voit le jour dans un milieu bourgeois comparable en tous points à celui d'où s'évaderont Ponge et Leiris, ses compagnons d'âge, et obéit à la même exigence de rupture sociale que ces deux autres aventuriers de langue, lui, qui plus est, gommera le tour local de son prénom — Henry perdant son y au profit d'un simple i — de même qu'il abandonnera la nationalité belge pour consentir à une appartenance française) est aimantée par une curiosité, un appétit de voir et de vérifier sans équivalent, et le moindre éclat du divers il le tire à lui pour le convertir au mouvement général qui l'habite : le phénomène le plus strictement objectif, le plus réfractaire à toute capture, vient-il à tomber sous son œil qu'il prend immédiatement l'allure et l'accent dont il le doue et ne semble plus tenir sa réalité que de la sollicitude du regard que Michaux a porté sur lui. Son œuvre d'un bout à l'autre — des poèmes aux aphorismes, des récits aux constats, des analyses aux sentences du songe, et dans le rebond incessant des plaquettes et des volumes — est mieux qu'une rêverie philosophique ou qu'une philosophie rêveuse, elle est la mise en mots, violente et radicale, de la montagne ou du chaos, du ciel ou de l'arbre, de la jambe ou de l'ongle. Une réalité jusqu'alors inaperçue parle la poésie la plus murmurante qui soit, parfois la plus criante et la plus véhémente, souvent la plus douce, en tout cas invariablement parcourue par un humour qui ne relâche jamais ses distances. Des mots inventés à ceux élus et rédimés, des pays visités par cette vision préemptrice qui les excepte à ceux taillés dans l'improbable, des personnages — hommes, plantes, animaux — espérés ou simplement corrigés à ceux tirés de la réalité brute du monde, et ceci jusqu'aux états extrêmes ou, plus modestement, étranges qui sont les siens ou dont il a appris qu'ils peuvent affecter la fantaisie homme, c'est-à-dire convenir avec elle, il fait son bien, tout lui paraissant recéler à la fois du merveilleux et du savoir. Mais de ses caprices, de ses rêves, de ses observations, il se méfie aussi. Ne s'étant pas soumis au convenu, il n'entend pas être dupe de lui-même et c'est cette méfiance qui indéfiniment le relance : au-delà du plus secret il y a bien encore quelque outre-secret, une présence enfouie à découvrir, tel est le ressort d'une instante autant qu'irrémédiable remise en cause. C'est qu'il aime et n'aime pas le repos, le sommeil, le rêve, trop de facilités y pouvant survenir, tout comme l'efforcement aussi lui est suspect en ce qu'il suggère une manière exagérément voulue, pas assez sacrée, de forcer les portes du temple. Il ne souhaite ni l'effraction ni voir à la dérobée, il imagine la permanence d'un regard d'initié, mais il sait que ce regard est interdit à la réalité ordinairement humaine façonnée de pensée d'homme, alors il penche pour un regard intermittent, assumé en toute lucidité et sans désespoir, qui lui permettrait de saisir l'absolu comme la dimension la plus proche et la moins contraire à soi. Le double versant de son œuvre — la peinture, la poésie — n'est que la scansion d'un tel vertige, traduit là dans la surprise de le recevoir, sans fin répété et sans cesse différent, éperdument désiré comme l'autre de soi par-delà toute singularité de personne. C'est ce don d'exorbitante revendication de tout pour soi, d'expansion infinie, que Michaux a remis à ceux qui l'ont croisé. Pris de contagion, ces derniers se préparent pour l'écoute et se risquent sur le rebord glissant de l'infini : un parfum de lumière leur emplit alors le moindre recoin du corps et de l'âme et un rire merveilleusement dévastateur venu de là-bas pourfend leur sérieux, déclenchant l'écho d'un arrière-rire et l'amorce d'une fraternité.

Yves Peyré

Henri Michaux. Un Barbare en Asie. *Librairie Gallimard [achevé d'imprimer janvier 1933]. In-8°, 235-[6] p. (23 ex. sur vélin pur fil Lafuma-Navarre). Collection particulière (rel. de Leroux).*
Henri Michaux. L'Espace du dedans, *pages choisies de Qui je fus — Ecuador — La nuit remue — Plume — Voyage en Grande Garabagne — Au pays de la magie — Peintures. Gallimard [achevé d'imprimer 23 février 1944]. In 8°, 248-[1] p. (13 ex. sur vélin pur fil Lafuma - Navarre). Collection particulière (ex. sur vélin pur fil, relié par Leroux).*

369

André Malraux
(1901-1976)
La Condition humaine
1933

Né à Dunkerque en 1901, André Malraux n'a pas suivi de carrière déterminée. Après avoir flirté avec Dada et s'être adonné à l'édition d'art, il s'embarque à 22 ans pour l'Indochine, où il sera poursuivi et condamné pour vol d'œuvres d'art. Après avoir été grâcié, après avoir aidé le mouvement *Jeune Annam*, il rentre en France où ses premiers romans sont très marqués par son expérience de l'Asie : *Les Conquérants* (1926), *La Voie royale* (1930), *La Condition humaine* (1933). Compagnon de route du Parti communiste, mais sans jamais y adhérer, Malraux s'engage dans la lutte anti-fasciste et, dès que s'allume la guerre d'Espagne, se porte volontaire sur le front où il crée et commande l'escadrille de combat aérien España. Il en rapportera les thèmes de son roman *L'Espoir* (1937).

Durant la seconde guerre mondiale, après sa rupture avec le Parti communiste à la suite de l'accord entre Staline et Hitler, il entre dans la Résistance, prend la tête des maquis de Dordogne puis de la Brigade Alsace-Lorraine. Définitivement rallié au général de Gaulle, il le suit au Gouvernement provisoire, puis dans l'aventure du R.P.F. Il abandonne alors le roman au profit d'une réflexion sur l'Art qui englobe tous les temps et toutes les cultures (*Les Voix du silence*, 1947-1951 ; *Le Musée imaginaire*, 1953-1954).

Revenu au pouvoir en 1958, il sera ministre d'État chargé de la culture sous la présidence du général de Gaulle, de 1959 à 1969. Toute la dernière partie de son œuvre sera consacrée à une vaste méditation sur l'Histoire et la Fraternité humaine, sous la forme de mémoires qui sont en fait des *Anti-mémoires* (*Le Miroir des Limbes*, de 1967 à 1976) ainsi qu'à la conclusion de son enquête sur l'Art (*La Métamorphose des Dieux*, 1975-1977).

La Condition humaine, qui a reçu le Prix Goncourt en 1933, se présente comme une chronique de la tentative de soulèvement des communistes de Shangaï contre le pouvoir de Chang-Kaï-Chek et du Kuomintang en Chine. Derrière ses enjeux politiques, et comme toujours chez Malraux, il s'agit d'abord d'une méditation quasi pascalienne sur le destin de l'homme lorsque Dieu s'est retiré de la terre. Dans une impressionnante galerie de portraits (Hong ou la mystique du terrorisme ; Kyo et May, ou l'amour blessé ; Ferral, ou la volonté de puissance ; Gisors, ou la sérénité dans l'opium ; le baron Clappique, ou l'apparition du *farfelu* et l'absurde de la vie), Malraux se dédouble en autant de personnages qu'il a créés et dialogue avec lui-même pour pouvoir opposer le sens de la *Fraternité* au néant qui nous taraude.

Michel Cazenave

André Malraux. La Condition humaine. *n.r.f. Édition originale. Librairie Gallimard. Paris — 43, rue de Beaune. In-8°, 402 p. B.N., Impr., Rés. p. Y². 2923 (ex. n° 1 sur vergé pur fil Lafuma, relié par Huser avec le ms de deux chapitres inédits pour le bibliophile bruxellois René Gaffé).*

Manuscrit autographe, 420ff. (reliure de Paul Bonet ; 305 × 235 mm ; don du général de Gaulle). B.N., Mss, n.a.fr. 16587.

370

Raymond Queneau
(1903-1976)
Le Chiendent
1933

Raymond Queneau portait des lunettes. Il était féru de philosophie et de mathématiques. Il fut, un temps, surréaliste, exhuma les *Fous littéraires*, voulut introduire un « français parlé » en littérature, fut pataphysicien, encyclopédiste, professait de l'admiration pour MM. Joyce et Boileau, de l'estime pour MM. Bouvard et Pécuchet, inventa (avec quelques autres) l'Oulipo.

Il écrivit toutes sortes de poésies, parmi lesquelles un roman en vers, *Chêne et chien*. Au bénéfice de la combinatoire, il demeure recordman du monde pour la quantité de poèmes publiés : autour de cent mille milliards.

Il les écrivait comme on écrit des poèmes à forme fixe, ses romans, Queneau : structuration forte, quoiqu'invisible, souci du rythme, essais de rimes.

Les œuvres de Queneau sont sinistrement drôles.

« La silhouette d'un homme se profila ; simultanément des milliers. » C'est l'incipit et quasi l'explicit du *Chiendent*, le premier des romans-poèmes de Raymond Queneau, qui contient tous les éléments constitutifs de l'œuvre future, en vrac : la construction « arithmomaniaque » et circulaire ; les diverses couches de lecture possibles qu'a traquées Claude Simonnet ; les divers points de vue sur un fait unique ; le passage du « nonnête » à l'être ; le milieu populaire (et non populiste), citadin, parisien et banlieusard dont s'extraient les personnages ; la langue parlée, comme un ver poétique dans le fruit de la narration ; le dialogue exceptionnellement cursif ; l'erreur, moteur premier de la fiction : ici, la porte bleue du père Taupe, sorte de ready-made, derrière laquelle la rumeur suppose un trésor caché, porte de tous les désirs, contre la sœur (la rime) de laquelle, au début, se branle un certain Narcense...

Queneau affirma qu'aux sources du *Chiendent* était son essai de transcrire en français parlé le *Discours de la Méthode*. Mais il reconnut en 1969 que ce propos était trop embelli pour être tout à fait vrai.

Le Chiendent obtient le Prix des Deux-Magots, fondé en 1933 pour la circonstance.

Jacques Jouet

Raymond Queneau. Le Chiendent. *Gallimard [,1933]. In-16, 315 p. B.N., Impr. 8° Y². 80067.*



368

371

Henri Focillon
(1881-1943)
Vie des formes
1934

Henri Focillon, né à Dijon en 1881, était fils d'un graveur ; après ses études à l'École normale supérieure et à l'École de Rome, il devint professeur à Lyon (1913-1924) — et directeur du musée —, puis à la Sorbonne (1925-1938) et au Collège de France (en 1938). Il se trouvait à l'Université Yale pour son enseignement annuel au moment de la seconde guerre mondiale, rejoignit la France Libre du général de Gaulle et mourut à New York le 3 mars 1943.

Après sa thèse magistrale sur Piranèse (1918), et ses publications fondamentales sur *la Peinture du XIXe et du XXe siècles* (1927-1928), *l'Art des sculpteurs romans* (1932), Focillon exposa dans le petit livre intitulé *Vie des formes* sa doctrine personnelle, ou plus exactement sa démarche intellectuelle.

Grand professeur, ami de Paul Valéry, soucieux de donner à la discipline de l'histoire de l'art des motivations spécifiques, il insiste sur les ressources propres à la technique et sur les évidences formelles de toute production artistique. C'est là le préalable nécessaire à l'étude historique de l'art, qui doit être attentive à l'œuvre-événement, comme au jeu sans cesse entremêlé des survivances et des réveils. Ce manuel a eu un écho durable dans la communauté scientifique et artistique internationale.

André Chastel

Vie des formes *par Henri Focillon, professeur à la Sorbonne. Paris, Librairie Ernest Leroux, 1934. In-4°, 99 p. (Forme et style. Essais et Mémoires d'art et d'archéologie). B.N., Impr. 4° V. 12424 (2).*

372

Irène et Frédéric Joliot-Curie
(1897-1956 et 1900-1958)
Un nouveau type de radioactivité
1934

Irène Curie, première fille de Pierre et Marie Curie, naquit en 1897 à Paris. C'est à l'Institut du Radium, que dirigeait Marie Curie, et où elle avait entamé sa carrière de chercheur, qu'Irène Curie rencontra Frédéric Joliot.

Frédéric Joliot est né en 1900 à Paris. Sorti major de sa promotion à l'École supérieure de Physique et Chimie industrielle de la Ville de Paris, il fut engagé comme préparateur particulier de Marie Curie en 1925.

Très vite associés dans la vie quotidienne du laboratoire, Irène Curie et Frédéric Joliot deviennent mari et femme en 1926. Ces deux personnalités fort différentes mais aussi éprises de la vie et passionnées de recherche entamèrent rapidement une collaboration scientifique qui devait déboucher sur l'une des découvertes fondamentales du monde moderne.

Il faut savoir qu'à cette époque, le champ d'investigation ouvert par la découverte des radio-éléments naturels avait généré une intense activité de recherche sur la structure du noyau atomique dans de nombreux pays. Publications, comptes-rendus, correspondances entre les chercheurs, témoignent de cette effervescence et de l'émulation féconde qui régnait dans les laboratoires.

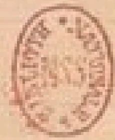
En 1934, Irène et Frédéric Joliot-Curie découvraient le phénomène de la *radioactivité artificielle*.

L'expérience qui fonde cette découverte est décrite dans une note de trois pages présentée à l'Académie des Sciences en janvier 1934 sur *« un nouveau type de radioactivité »*.

C'est en bombardant une feuille d'aluminium avec les particules α émises par une source de polonium, élément naturel extrait des minerais d'uranium, qu'ils découvraient que cette feuille, après son irradiation, continuait à émettre un rayonnement. Les particules α avaient engendré, dans les noyaux des atomes d'aluminium, une réaction nucléaire donnant naissance à de nouveaux noyaux, radioactifs, isotopes du phosphore, n'existant pas dans la

1

Ma paroisse est une paroisse comme les autres. Toutes les paroisses se ressemblent. Les paroisses d'aujourd'hui, naturellement. Je le disais hier à M. le curé de Norenfontes : le bien et le mal doivent s'y faire équilibre, seulement le centre de gravité est placé bas, très bas. Ou, si vous aimez mieux, l'un et l'autre s'y superposent sans se mêler, comme deux liquides de densité différente. M. le Curé m'a ri au nez. C'est un bon prêtre, très bienveillant, très paternel et qui passe même à l'archevêché pour un esprit fort, un peu dangereux. Ses boutades font la joie des presbytères, et il les appuie d'un regard qu'il voudrait vif et que je trouve au fond si usé, si las, qu'il me donne envie de pleurer.



Ma paroisse est dévorée par l'ennui, voilà le mot. Comme tant d'autres paroisses ! L'ennui les dévore sous nos yeux et nous n'y pouvons rien. Quelque jour peut-être la contagion nous gagnera, nous découvrirons en nous ce cancer. On peut vivre très longtemps avec ça.

nature.

Cette découverte eut des répercussions considérables pour la recherche fondamentale et dans ses applications: *libération de l'énergie nucléaire* par la découverte de la fission des noyaux lourds, mais aussi mise au point des substances radioactives utilisées, soit pour l'exploitation directe des rayonnements qu'elles émettent, notamment pour le traitement des affections malignes, soit comme indicateurs ou *« traceurs »*.

L'introduction en très petite quantité, dans un milieu donné, de traceurs, atomes marqués par leur radioactivité, permet en effet de suivre, grâce à l'extrême sensibilité des appareils détecteurs de rayonnements, le comportement d'éléments dont ces traceurs sont chimiquement solidaires. La maniabilité et la finesse d'investigation de ce procédé a contribué de façon indéniable aux progrès de la biologie et de la médecine.

La découverte de la radioactivité artificielle représente une étape majeure dans le prodigieux essor de la science contemporaine, qui devait ouvrir une ère nouvelle dans le rapport de l'homme avec la matière, légitimant de vieux rêves comme la transmutation des éléments, offrant des possibilités renouvelées d'exploration de la matière, donnant à l'humanité la maîtrise de l'énergie — celle qui fait briller les étoiles.

Chercheurs passionnés, Irène et Frédéric Joliot-Curie eurent pleinement conscience de cette révolution et de ses enjeux. Prototypes, chacun selon leur style, des savants engagés, ils ont participé pleinement à la lutte pour l'utilisation pacifique des recherches nucléaires associée au progrès social.

FRANÇOISE LANGEVIN-MIJANGOS

Un nouveau type de radioactivité. *Note de Madame Irène Curie et Monsieur Frédéric Joliot, présentée par M. Jean Perrin. Extrait des Comptes rendus de l'Académie des Sciences, t. 198. Séance du 15 janvier 1934. [p. 254-256]. In-8°, 3 p. B.N., Impr. R. 3946.*
Actualités scientifiques et industrielles. 199. Exposés de radioactivité et de physique nucléaire publiés sous la direction de Madame Pierre Curie Professeur à la Sorbonne. III. Radioactivité artificielle *par F. Joliot et Irène Curie. Paris, Hermann & Cie, 1935. In-8°, 28 p., 3 ph. h. t., (1)f. de Bibliographie. B.N., Impr. 4° V. 12012 (199).*

373

ÉMILE BENVENISTE
(1902-1976)

Origines de la formation des noms en indo-européen

1935

Benveniste est le dernier et peut-être le plus brillant représentant de l'école parisienne de grammaire comparée. Élève direct d'A. Meillet et son successeur au Collège de France, il se réclame surtout, par-delà Meillet, de l'enseignement de F. de Saussure, dont il entend reprendre et développer les principes fondamentaux. Cette filiation se marque sur deux points: d'une part, la recherche incessante de principes formels généraux, d'autre part, l'importance attachée aux phénomènes sociaux et politiques et à leur expression de langue. Les publications d'É. Benveniste sont nombreuses; elles portent essentiellement sur la reconstruction indo-européenne et embrassent l'ensemble des langues indo-européennes anciennes, avec un intérêt plus spécifique pour le domaine iranien. Par ailleurs, certains travaux d'É. Benveniste ont porté sur les langues modernes, le français en particulier; quoique peu nombreux, ils ont une grande importance théorique et empirique.

Personnalité distante, dont la vie personnelle a été marquée par la guerre (rappelons qu'il était d'origine juive) et par la maladie, É. Benveniste n'a pas formé d'élèves à proprement parler, bien que son influence sur la communauté des linguistes français et sur l'enseignement universitaire de la grammaire comparée ait longtemps été dominante. Ses intérêts intellectuels débordaient la linguistique proprement dite: il a notamment participé dans sa jeunesse au mouvement surréaliste, et publié quelques articles de philosophie.

Les *Origines* sont le premier livre publié d'É. Benveniste, l'ouvrage constituant sa thèse de Doctorat d'État. Sa publication a fait époque dans le domaine de la reconstruction indo-européenne. Le programme se résume ainsi: non pas rechercher une collection d'étymologies séparées, mais proposer des lois générales de la racine, qui permettent de déterminer *a priori* si telle reconstruction est admissible ou non. Deux particularités doivent être mentionnées: (1) Benveniste fait usage d'entités abstraites, dont l'existence est fondée sur le raisonnement, et qui ne sont pas observables directement. En cela, il reprend et développe une découverte fondamentale de F. de Saussure. (2) Il s'appuie pour ce faire sur les langues classiques de la reconstruction: grec, latin, indo-iranien, mais aussi sur le hittite, langue indo-européenne qui avait été récemment déchiffrée et dont Saussure, en particulier, ne disposait pas.

Le livre se recommande par l'élégance des raisonnements et le sentiment d'un ordre harmonieux introduit dans une multiplicité impressionnante de données diverses et apparemment dispersées. Portant sur des sujets fort techniques, il est cependant écrit dans une langue classique, qui évite autant que faire se peut les termes de jargon. L'argumentation, très serrée, est exposée avec une clarté souveraine. Souvent, au détour d'une phrase, le lecteur attentif découvre des aperçus obliques sur une pensée originale et secrète. L'ensemble exerce une fascination qui dépasse l'objet scientifique, et parvient à des effets proches d'une écriture littéraire: on y ressent la séduction particulière qui parfois s'attache au pur exercice de la rigueur, dans un domaine où l'opinion courante ne l'attend pas.

JEAN-CLAUDE MILNER

É. Benveniste. Origines de la formation des noms en indo-européen. *I. Paris. Librairie Adrien-Maisonneuve 5, rue de Tournon. 1935. In-8°, 224 p. B.N., Impr. 4° X. 1442 (1).*

374

GEORGES BERNANOS
(1888-1948)

Journal d'un curé de campagne

1936

Né à Paris en 1888, Bernanos décide de se consacrer à sa vocation d'écrivain — double vocation de romancier et de « polémiste » — après le succès inattendu de *Sous le soleil de Satan*, en 1926. Inscrivant son témoignage dans une tradition (la fidélité au catholicisme) et un mouvement littéraire, le « renouveau catholique » de la fin du XIXe siècle (Huysmans, Bloy), il renouvelle l'esprit de cette tradition et l'esthétique de ce mouvement. *Journal d'un curé de campagne* est son chef-d'œuvre.

L'originalité de *Journal d'un curé de campagne* se discerne dès l'abord

dans la transposition, au plan romanesque, du procédé littéraire classique du journal intime. Le « je » du héros, qui tient son journal, coïncide, dans une certaine mesure avec le « moi » de l'auteur, le curé d'Ambricourt – seule créature de fiction à laquelle Bernanos n'a pas donné de nom – représentant, en quelque sorte, le « double » imaginaire du romancier. Le journal intime joue ici un triple rôle essentiel où s'affirme une vision du monde spécifiquement chrétienne : il permet au prêtre de s'arracher au rêve pour mieux exercer son apostolat ; il s'impose comme le prisme à travers lequel le « saint » confronte les faits avec leur prolongement dans l'univers du surnaturel, que suggère l'esthétique même du roman ; il se révèle propédeutique grâce à laquelle le héros parvient à accéder à la vision de sa conscience d'enfant et, par le fait même, à retrouver son unité intérieure à l'heure de sa mort.

La structure du roman se modèle sur le dépouillement du prêtre qui devient peu à peu « prisonnier de la Sainte Agonie », Bernanos substituant aux chapitres traditionnels une narration « éclatée » où, séparés par des astérisques, des lignes de pointillés, des espaces blancs, alternent des paragraphes de différente longueur qui transcrivent les confidences au cahier d'écolier, la méditation, le récit des dialogues avec autrui. Le journal intime suggère encore le « vide », le « creux » que le prêtre éprouve dans sa solitude : il évoque des omissions par autocensure volontaire (« Je ne saurais confier un secret au papier ») et contient de nombreuses lacunes matérielles : lignes raturées, pages déchirées, phrase inachevée. Puisque Dieu est trop souvent Celui qui ne répond pas, le temps du silence et du doute dans la nuit coïncide avec ces omissions et ces lacunes. La « nuit affreuse » du curé d'Ambricourt s'inscrit dans le prolongement du « sombre tunnel » de Thérèse de Lisieux, de la « nuit obscure » de Jean de la Croix.

Progressivement, le journal intime, par le passage d'un climat automnal sombre et pluvieux au froid ensoleillé de l'hiver, suggère cependant l'évolution d'une conscience qui traverse l'épreuve du désespoir, de l'angoisse et de la souffrance pour accéder à l'aurore de la rencontre avec Dieu au-delà de l'agonie. La participation à la Passion du Christ s'ouvre sur une perspective de Rédemption et de Résurrection : le prêtre rend l'espérance à la Comtesse, détourne Chantal de la tentation du suicide et contribue au rachat de son ami défroqué auprès de qui il agonise. En composant son chef-d'œuvre, Bernanos écrivait à sa sœur, en 1935 : « Je crois que le surnaturel y coule cette fois à pleins bords. »

MICHEL ESTÈVE

Georges Bernanos. Journal d'un curé de campagne. *Librairie Plon, les petits-fils de Plon et Nourrit, imprimeurs-éditeurs, 8, rue Garancière, Paris, 6ᵉ.* [1936]. *La Palatine. In-8°, (3)ff. - 366 p. - (1)f. (achevé d'imprimer 17 mars 1936). B.N., Impr., Rés. p. Y² 1873.*

Manuscrit autographe, 407 ff. : B.N., Mss, avec un important fonds de manuscrits de Bernanos.

375

GEORGES RÉMI dit HERGÉ

(1907-1983)

Les Aventures de Tintin : Le Lotus bleu

1936

C'est en 1929 que l'écrivain-dessinateur Hergé crée le personnage de Tintin, qui l'accompagnera plus de cinquante années durant. Il l'envoie d'abord « au pays des soviets », puis au Congo, en Amérique et en Orient.

Malgré le charme nostalgique qui s'en dégage, il faut bien reconnaître que ces quatre premières aventures du petit reporter à la houppe sont loin d'être des chefs-d'œuvre : le dessin reste maladroit, le récit n'est qu'une mise bout à bout de saynètes et de gags, l'évocation des pays traversés se réduit à une accumulation de clichés.

C'est avec *Le Lotus bleu* (qui paraît d'abord, d'août 1934 à octobre 1935, dans l'hebdomadaire belge *Le Petit Vingtième*) que survient un tournant capital. Mis en contact avec un jeune étudiant chinois du nom de Tchang Tchong-Jen, Hergé découvre la réalité de la Chine et prend conscience de la nécessité de se documenter. Désormais, il s'agira pour lui de présenter aux lecteurs une image aussi fidèle que possible des contrées dans lesquelles il envoie Tintin.

Cette nouvelle exigence va conduire Hergé à perfectionner tous les aspects de son travail. *Le Lotus bleu* est ainsi le premier de ses albums à disposer d'une véritable unité narrative, par-delà les rebondissements feuilletonesques. Plus frappants encore sont les progrès accomplis dans le domaine du graphisme : l'ensemble des planches se caractérise par un remarquable travail de stylisation où élégance et lisibilité se marient parfaitement.

Dix-huit autres aventures de Tintin paraîtront au fil des ans, Hergé ne cessant d'élargir les dimensions de son monde et d'approfondir sa maîtrise de l'art qu'il a contribué à inventer : la bande dessinée.

BENOÎT PEETERS

Hergé. Les Aventures de Tintin, reporter en Extrême-Orient. Le Lotus bleu. *Éditions Casterman, Tournai, 1936. Un album de 124 pages en noir et blanc, plus cinq planches hors-texte en 4 couleurs. (Cet album a été réédité en fac-similé en 1985).*
Hergé. Les Aventures de Tintin. Le Lotus bleu. *Éditions Casterman, 1946. Un album de 64 pages en 4 couleurs. Collection particulière.*

376

Arnold Van Gennep
(1873-1957)

Manuel de folklore français contemporain
1937-1958

Né à Ludwigsburg en 1873, Arnold Van Gennep passa son enfance en Savoie, où il prit le goût de l'observation et de la collection. Il fit ses études à Paris, à l'École des langues orientales et à l'École pratique des hautes études. La distance qu'il prit ainsi avec l'Université classique s'accentua tout au long de sa carrière. Maîtrisant un grand nombre de langues anciennes et vivantes, de l'arabe classique au polonais contemporain, il n'occupa de chaire universitaire qu'à Neuchâtel, de 1912 à 1915, et vécut principalement de conférences, de publications et de traductions.

L'œuvre qu'il produisit jusqu'à sa mort, le 7 mai 1957 à Bourg-la-Reine, est celle à la fois d'un érudit, par la maîtrise des langues et l'immensité des lectures, et d'un précurseur, par sa pratique de l'ethnographie et sa rigueur dans le traitement des données folkloriques. Deux débats en animent le développement, l'un, avec les historiens, à qui Van Gennep reproche de ne pas s'intéresser au folklore vivant, l'autre, avec les sociologues, et singulièrement Durkheim, dont il critique l'incompétence en ethnographie, l'abstraction et le creux en sociologie. Près de quarante volumes et un grand nombre d'articles jalonnent son œuvre, et fournissent ses contributions aux controverses alors ouvertes sur le totémisme ou les nationalités. Trois ouvrages majeurs se distinguent : *Les Rites de passage* (Paris, Nourry, 1909), qui connut un grand retentissement international ; une série sur *Le Folklore* de diverses régions de France, Savoie-Dauphiné, Bourgogne, Flandre et Hainaut, Auvergne et Velay, Hautes-Alpes, publiée principalement chez Maisonneuve et Larose, de 1932 à 1946 ; et ce monumental *Manuel de folklore contemporain* (1938-1958), qui donne un statut scientifique à l'ethnographie de la France. Une pareille synthèse n'était envisageable que sur des principes longuement mis à l'épreuve lors des travaux précédents : priorité à l'observation ethnographique et à la présentation des faits localisés et datés ; expression cartographique des relations entre faits observés ; cadre de description tiré des catégories proposées pour l'analyse des rites de passage.

Les archives constituées par Van Gennep tout au long de sa carrière sont conservées au Musée national des arts et traditions populaires. Elles contiennent en particulier les dossiers préparés par l'auteur pour la



377

rédaction de la suite inachevée du manuel. Le huitième volume du tome I, *le cycle des douze jours, de Noël aux Rois*, a pu de la sorte être complété de ses chapitres 7 à 17, rédigés par Bernadette Guichard, et publié comme les volumes précédents par Picard en 1988.

JEAN CUISENIER

Arnold Van Gennep. Manuel de folklore français contemporain. *Paris, A. Picard. 9 vol. in-8°, ill. et cartes; 1937-1958.* Tome I. *1. Introduction générale et première partie. Du berceau à la tombe: naissance, baptême, enfance, adolescence, fiançailles. (1943). 2. Du berceau à la tombe: mariage, funérailles. (1946). 3. Cérémonies périodiques cycliques. (1) Carnaval, Carême, Pâques. (1947). 4. Cérémonies périodiques cycliques. (2) Cycle de mai, la Saint-Jean. (1949). 5. Les cérémonies périodiques cycliques et saisonnières. (3) Les Cérémonies agricoles et pastorales de l'été. (1951). 6. Les Cérémonies périodiques cycliques et saisonnières. (4) Les Cérémonies agricoles et pastorales de l'automne. (1953). 7. Cycle des douze jours: tournées et chansons de quête, personnification du cycle feux, bûchers et brandons mobiles, la bûche et le tison de Noël. (1958).* Le Tome II *n'est pas paru.* Tome III. *Questionnaires, provinces et pays, bibliographie méthodique. (1937).* Tome IV. *Bibliographie méthodique (fin), index des noms d'auteurs, index par provinces. (1938). B.N., Impr. 8° Lr[26]. 51.*

— 377 —

ANTONIN ARTAUD
(1896-1948)

Le Théâtre et son double

1938

Venu en 1920 de Marseille à Paris pour faire du théâtre, Antonin Artaud a été poète, comédien, dessinateur, critique d'art, a traversé en météore le mouvement surréaliste, a été aussi metteur en scène, scénariste, écrivain, conférencier, dramaturge, collaborateur en 1936, au Mexique, du journal gouvernemental au cours d'un séjour de près d'une année qui s'achève par une expédition chez les Indiens Tarahumaras.

Fin septembre 1937, à la suite d'un incident mal élucidé sur le navire qui le ramène d'un voyage mythique en Irlande, il est interné d'office. Neuf ans d'enfermement dans divers asiles d'aliénés. La liberté ne lui est rendue qu'en 1946. Les cinq dernières années de sa vie sont les plus fécondes.

Outre les ouvrages publiés de son vivant, tous marqués par l'acuité de la pensée et l'ardeur du verbe: *Correspondance avec Jacques Rivière* (1924 et 1927), *le Pèse-nerfs* (1925), *l'Art et la mort* (1929), *Lettres de Rodez* (1946), *Van Gogh le suicidé de*

la société (1947), pour ne citer que les plus connus, il a laissé une immense œuvre posthume et des dessins et portraits d'une remarquable intensité.

Entre 1931 et 1935, période où il s'efforce de mettre sur pied la Société du Théâtre de la Cruauté afin de pouvoir produire et mettre en scène des spectacles selon ses vues, il écrit, pour étayer son projet, une série de courts essais et manifestes où il développe sa réflexion sur le théâtre, opposant le théâtre oriental et son pouvoir d'objectivation à la dégénérescence du théâtre occidental, platement psychologique, à son assujettissement au texte, redonnant la prééminence à la mise en scène, tentant une fabuleuse allégorie du théâtre et de la peste, cherchant à définir ses relations profondes avec la peinture, la métaphysique, l'alchimie, l'existence. Leur réunion constitue *Le Théâtre et son double*. Ce petit livre, comptant à peine plus de cent cinquante pages, va, à lui seul, donner à Antonin Artaud, quelques années après sa mort, une gloire internationale.

Avec ou sans raison, nombre de metteurs en scène, subjugués par la vigueur, la passion de sa démonstration, convaincus par ses arguments, séduits par la révolution qu'ils apportent, vont se réclamer de lui. Il a ainsi contribué, dans une large part, à rénover le théâtre. Il n'en faut pas voir pour autant dans l'ouvrage un simple traité de théâtrologie, ce serait étrangement se méprendre, méconnaître qu'il est avant tout une poétique, ne pas comprendre qu'Antonin Artaud, nous parlant du théâtre, nous parle surtout de la vie, nous oblige à revoir nos notions rétrécies de la culture, à retrouver une culture authentique et magique qui coïncide avec la vie.

PAULE THÉVENIN

Antonin Artaud. Le Théâtre et son double. *Gallimard. Collection Métamorphoses, IV. [1938]. In-8°, 157 p. (éd. originale tirée à 400 ex. sur papier de châtaignier). B.N., Impr. 8° Y. 639.*

378

JEAN-PAUL SARTRE
(1905-1980)
La Nausée
1938

Sartre a vingt-sept ans lorsque, jeune professeur de philosophie au lycée du Havre, il commence, en 1932, le « factum sur la Contingence » qui deviendra *Melancholia* et paraîtra, en 1938, sous le titre *La Nausée* suggéré par Gaston Gallimard. Ce premier roman, dont il est aussitôt question pour le prix Goncourt (qu'il n'obtiendra pas), vaut cependant à son auteur une notoriété immédiate dans le monde littéraire. La critique, quasi unanime, salue dans cette œuvre à mi-chemin de la philosophie et du roman une originalité et une maîtrise exceptionnelles. Ce livre est à l'origine d'une carrière unique en son siècle, qui voit Sartre s'assurer une position dominante aussi bien en philosophie qu'en littérature, cumulant ainsi les rôles de Bergson et Gide dans la génération qui leur succède.

La Nausée est généralement considérée comme la réussite littéraire majeure de Sartre, et lui-même pensait qu'il avait donné dans cette œuvre l'intuition fondatrice de sa vision du monde. « L'essentiel, c'est la contingence », cette phrase du Journal d'Antoine Roquentin, résume l'expérience radicale de la liberté, une liberté gratuite, par laquelle l'existant s'éprouve comme surnuméraire, « de trop », sans justification ni droits, expérience qui est celle de la conscience dans le monde quand elle ne tente pas d'échapper à la « nausée » par la mauvaise foi. D'ordre métaphysique, ou plutôt « ontologique », car elle touche à l'être même de la conscience, cette expérience est restituée par un récit romanesque qui emprunte sa forme génétique au Journal d'écrivain (qui parfois semble s'écrire sous nos yeux, dans le temps même de l'expérience) et sa nature à la méditation cartésienne. C'est à un véritable Cogito existentiel que le livre nous invite en nous faisant partager la plongée dans la solitude d'un intellectuel séjournant pour ses recherches dans une ville de province au début des années 30, sur fond de crise sociale à peine esquissée mais néanmoins présente. Influencé par *Les Cahiers de Malte Laurids Brigge* de Rilke, *L'Enfer* d'Henri Barbusse, le *Voyage au bout de la nuit* de Céline, et, de façon moins apparente mais sans doute plus profonde, par la *Recherche du temps perdu* de Proust, *La Nausée* laisse entrevoir une solution esthétique au problème de la contingence : laisser une œuvre qui survive à son auteur et qui ait l'existence immatérielle et indestructible de la mélodie et sauve ainsi son créateur. L'évolution intellectuelle ultérieure de Sartre, qui l'a mené vers une philosophie de l'action et un rejet de la littérature, a marqué les limites et les mystifications de ce Salut par l'œuvre d'art, mais il est significatif que *La Nausée* soit aussi le seul de ses livres auquel Sartre, à la fin de sa vie, se soit déclaré entièrement fidèle.

La Nausée a été vendu en français, toutes éditions confondues en 1988, à environ 2 millions d'exemplaires, et a été traduit en vingt et une langues.

Le manuscrit autographe de « Melancholia »/*La Nausée* (513 ff) a été acquis en 1979 par la Bibliothèque Nationale, et relié en 1980 par Monique Mathieu. Conservé sous la cote n.a.fr. 17900, il fait partie des plus beaux manuscrits modernes de la B.N.

Les passages de ce manuscrit supprimés par Sartre à la demande ou sur la suggestion de son éditeur sont donnés en variante dans l'édition de la Pléiade de ses *Œuvres romanesques* (1981).

MICHEL CONTAT

Jean-Paul Sartre. La Nausée, *roman. [épigraphe :] C'est un garçon sans importance collective, c'est tout juste un individu. Louis-Ferdinand Céline, L'Église. Gallimard, Paris [achevé d'imprimer 5 avril 1938]. In-16, 223 p. B.N., Impr. 8° Y². 84792 (ex. sur Lafuma Navarre).*

379

AIMÉ CÉSAIRE
(né en 1913)
Cahier d'un retour au pays natal
1939

Aimé Césaire, né le 26 juin 1913 à Basse-Pointe, Martinique, fait ses études secondaires, comme boursier, au lycée Schoelcher de Fort-de-France, avant d'entrer en 1931, dans l'hypokhâgne du lycée Louis-le-Grand où il découvre, à travers Ousmane Socé et Léopold Sédar Senghor, l'Afrique noire ; ce qui lui permet de préciser la notion de *négritude*. Avec L.S. Senghor, L.G. Damas, B. Diop, L. Sainville, il fonde, en 1934, le journal *l'Étudiant noir* qui souligne d'abord l'attachement à l'Afrique-Mère. Entré à l'École normale supérieure en 1935, Aimé Césaire commence à écrire son *Cahier d'un retour au pays natal* que publiera la revue *Volontés* (n° 20, août 1939). La date de parution peut expliquer que les 29 pages du poème n'aient alors obtenu quasiment aucun écho.

Pendant la guerre, Césaire, jeune professeur au lycée Schoelcher, décide de créer avec sa femme Suzanne — épousée en 1937 — et René Ménil, la surprenante revue *Tropiques* qui, d'avril 1941 à septembre 1945, dénoncera d'abord violemment la prétendue tradition poétique antillaise *(La poésie martiniquaise sera cannibale ou ne sera pas,* Suzanne Césaire, n° 4, janvier 1942), avant de trouver une orientation plus historique dans ses derniers numéros. À Fort-de-France en 1941, André Breton découvre *Tropiques* puis Césaire, très averti du mouvement surréaliste. *Je l'ai rencontré et il m'a littéralement fasciné,* dira ce dernier qui ajoute : *Breton nous a apporté la hardiesse.* À partir de 1945, Aimé Césaire, élu maire de Fort-de-France et député du P.C.F. — avec lequel il rompra en 1956 —, entame une carrière politique où il prend une part active dans le vote de la loi d'assimilation (1946), avant d'évoluer vers des positions autonomistes à partir des années 1960.

Plusieurs recueils de poèmes *(les Armes miraculeuses* 1946, *Soleil cou coupé* 1948, *Ferrements* 1960, *Cadastre* 1961) précèdent une œuvre dramatique extrêmement populaire (*la Tragédie du roi Christophe, Une saison au Congo* 1963, *Une tempête* 1970), à quoi s'ajoutent des pamphlets et des ouvrages plus politico-historiques *(Discours sur le colonialisme* 1950, *Lettre à Maurice Thorez* 1956, *Toussaint Louverture* 1962).

Une prose violente, prolongée par des poèmes qui le sont plus encore, crie l'*audace marrone* d'Aimé Césaire. Écrit à Paris, le *Cahier d'un retour au pays natal* est l'itinéraire douloureux d'un jeune intellectuel — « cette année encore élève à l'École Normale Supérieure », comme le signale la très brève notice de l'éditeur — qui découvre d'un œil neuf son *pays natal*. Une image désolante, qui nous contraint à voir une misère longtemps dissimulée par un exotisme complaisant. *Au bout du petit matin,* nous rencontrons la *ville inerte, le morne* ouvrant les portes du souvenir par où va s'engouffrer la misère brutale, maladorante, honteuse, d'une enfance rue Paille. Mais *Il faut bien commencer./ Commencer quoi?/ La*

1 Pourvu qu'il ne vienne pas de voyageurs de commerce cette nuit. J'ai tellement envie de dormir. [illegible] (6) 5v

Pourtant je crois que je peux être tranquille: [illegible] ils seraient déjà arrivés.

Ce n'est pas dit. Il y en a un qui vient de Rouen, toutes les semaines. Il a la chambre n° 2, au premier, celle où il y a un bidet. Et comme il ne fait pas trop de bruit. Il est tout petit et très propre, avec une moustache noire cirée et une perruque.

Il peut encore venir : souvent ils prennent un bock au Rendez-vous des Cheminots, avant de se coucher. Le voila.

Eh bien, quand je l'ai entendu monter l'escalier, ça m'a donné un petit coup au cœur, tant c'était rassurant : qu'y a t il à craindre d'un monde si régulier ? [illegible] qui le serait tant si régulier ? Je crois que je suis guéri. [illegible]

[illegible]

Et voici le tramway 7 "Abattoirs - Grands Bassins". Il arrive avec un grand bruit de ferraille. Il repart. A présent il s'enfonce, tout chargé de valises et d'enfants endormis, vers les Grands Bassins, vers les Usines, dans l'Est noir. C'est l'avant-dernier tramway ; le dernier passera dans une heure.

Je vais me coucher. Je suis guéri, je renonce à écrire [illegible] mes impressions au jour le jour, comme les petites filles, dans un beau cahier neuf.

Dans un cas seulement il pourrait être intéressant de tenir un journal : ce serait si [1]

1) Le texte du feuillet sans date s'arrête ici.

34

seule chose au monde qui vaille la peine de commencer :/ La fin du monde parbleu. Et dans ce qu'il qualifia d'anti-poème, alors que Breton y vit « le plus grand monument lyrique de ce temps », Césaire va lancer le *grand défi* de la révolte.

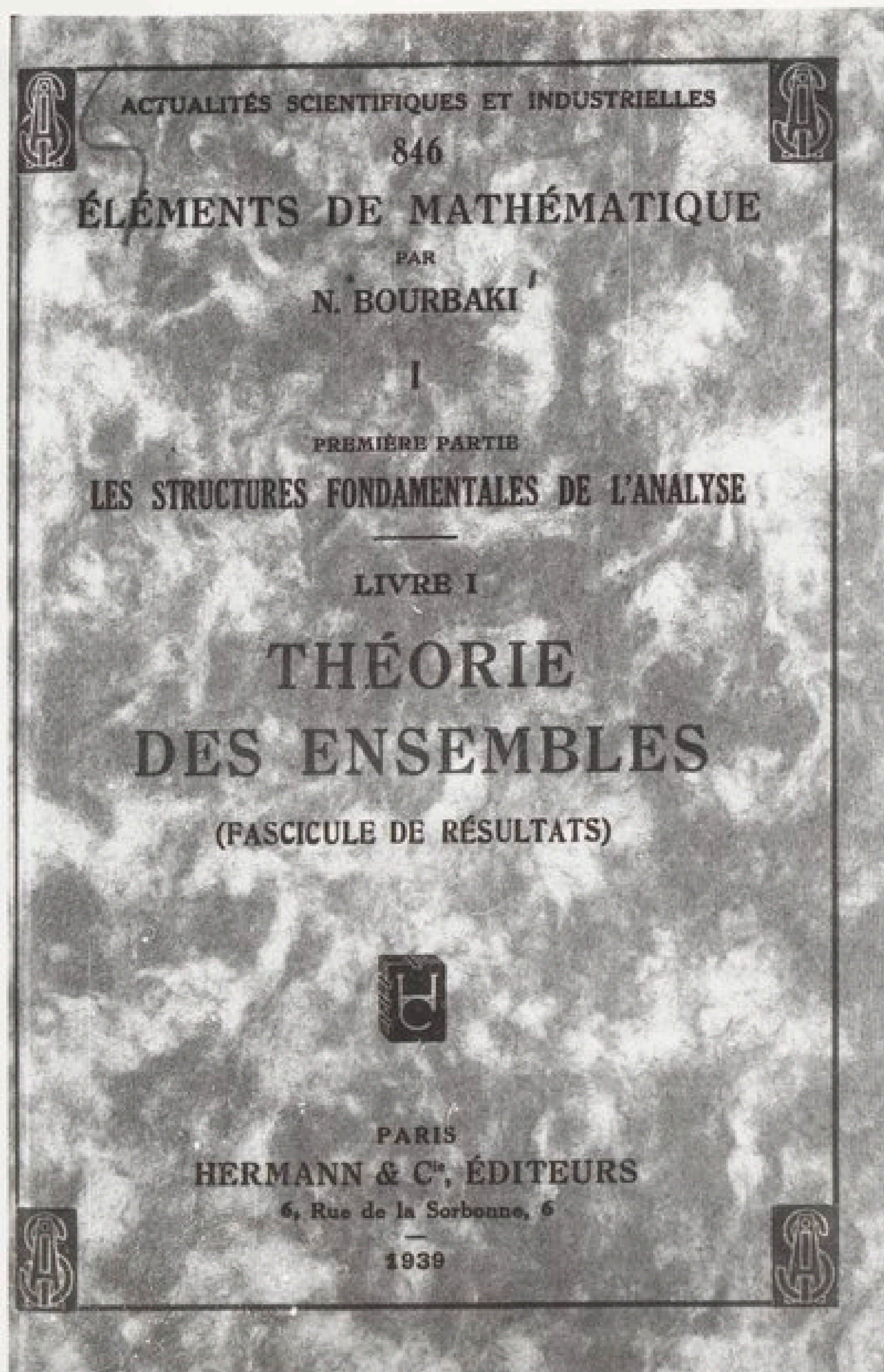
Nous vomissure de négrier
Nous vénerie des Calabars.

D'abord la dénonciation, dont il ne s'exclut certes pas, loin de là *(Je me cachais derrière ma vanité stupide),* qui s'apitoye ironiquement sur le monde blanc *horriblement las de son effort immense/ Pitié pour nos vainqueurs omniscients et naïfs.* Ensuite la revendication de celui qui doit accepter sans réserve, son appartenance à sa *race rongée de macules* afin de pouvoir aller plus loin. Peut-on dire, enfin, l'espérance du poète-prophète qui, dès ce premier poème — dont, au départ, on ne put ou on ne voulut entendre le message qui bouleversait trop de valeurs confortables — s'engage corps et âme dans une action qu'il poursuit toujours vigoureusement.

Mais n'oublions pas non plus qu'il donne, avec *Cahier d'un retour au pays natal,* un livre éclatant, aussi neuf aujourd'hui qu'il y a cinquante ans, un poème devenu l'hymne des noirs du monde entier, une poésie qui « comme toute grande poésie [...] consiste, à partir des matériaux les plus déconsidérés, parmi lesquels il faut compter les laideurs et les servitudes mêmes, à produire on sait assez que ce n'est plus l'or la pierre philosophale mais bien la liberté » (A. Breton).

ARLETTE ALBERT-BIROT

« Cahier d'un retour au pays natal » *in* Volontés - Poésie, *n° 20, août 1939 revue mensuelle, 8bis, rue de Courcelles, Paris 17ᵉ — p. 23 à 51.* B.N., *Impr., 8° Z. 28052 (20).*
Première édition séparée, avec une préface d'André Breton [New York 1943] et une version anglaise d'Yvan Goll et Lionel Abel, New York, Brentano's 1947.



ACTUALITÉS SCIENTIFIQUES ET INDUSTRIELLES
846
ÉLÉMENTS DE MATHÉMATIQUE
PAR
N. BOURBAKI
I
PREMIÈRE PARTIE
LES STRUCTURES FONDAMENTALES DE L'ANALYSE
LIVRE I
THÉORIE DES ENSEMBLES
(FASCICULE DE RÉSULTATS)
PARIS
HERMANN & Cᵉ, ÉDITEURS
6, Rue de la Sorbonne, 6
1939

380

NICOLAS BOURBAKI
(pseudonyme)

Éléments de mathématique
1939→

Les mathématiques ont autant progressé depuis deux siècles que les autres sciences. Tout comme ailleurs, la progression est « exponentielle » ; actuellement il paraît environ 30 000 mémoires de mathématiques par an. En 1920, la masse des nouveautés était déjà considérable, mais formait un tout assez chaotique, en raison des points de vue variés adoptés par les auteurs de ces découvertes ; souvent des résultats substantiellement identiques apparaissaient sous des formes ou des langages différents sans qu'on s'en rendît compte.

Une remise en ordre était donc indispensable. Pour l'algèbre, elle fut réalisée en 1930 dans un livre célèbre de B.L. Van der Waerden intitulé « Moderne Algebra ». Mais c'était dans l'algèbre que le désordre était le moins dommageable. En 1934, quelques jeunes mathématiciens français conçurent l'idée de publier, sous le pseudonyme Nicolas Bourbaki, un vaste Traité intitulé *Éléments de mathématique*, qui serait l'analogue du livre de Van der Waerden pour les principales branches des mathématiques pures.

Il ne pouvait être question d'une encyclopédie (qui d'ailleurs existait déjà), mais bien, dans chaque théorie, d'un choix judicieux des notions de base et d'une sélection des théorèmes fondamentaux. Le but du Traité a été de donner un *outil* aussi utile que possible aux chercheurs d'aujourd'hui. Toute digression inutile est supprimée, même si elle a un intérêt historique ou philosophique ; il y a toutefois des notes historiques à la fin de plusieurs chapitres.

L'ouvrage a nécessité une longue gestation, qui n'est pas terminée ; il a été le fruit de la collaboration d'une dizaine de mathématiciens, qui varient selon les années et se recrutent par cooptation. Il est convenu que la participation aux travaux de l'équipe

cesse automatiquement à l'âge de 50 ans, pour conserver le contact avec les tendances les plus récentes des mathématiques.

La lecture du Traité n'est pas conseillée avant le niveau du doctorat ès sciences. Beaucoup de mathématiciens renommés ont reconnu le rôle qu'il a joué dans leur formation.

JEAN DIEUDONNÉ

Éléments de Mathématique *par N. Bourbaki. I. Première partie. Les structures fondamentales de l'analyse. Livre I. Théorie des ensembles (fascicule de résultats). Paris, Hermann et Cᵉ éditeurs, 1939. (Activités scientifiques et industrielles, 846). In-8°, 52 p.* B.N., *Impr. 4° V. 12012 (846).*

381

JEAN PAULHAN
(1884-1968)

Les Fleurs de Tarbes
1941

Un séjour de quatre ans à Madagascar fait connaître à Paulhan les Hain-Tenys, courts poèmes énigmatiques dont la compréhension demande qu'on modifie son attitude spontanée en face du langage. Cette étrangeté inaugure une réflexion qui va occuper toute la vie de Paulhan.

Entré à la *nrf* comme secrétaire de Rivière, Paulhan est peu à peu devenu le centre de la vie littéraire en France. Son extrême discrétion et son esprit paradoxal l'ont maintenu à l'écart de la célébrité. Pourtant ses récits brefs (*Progrès en amour assez lents, Lalie, Le guerrier appliqué,* entre autres), ses textes consacrés à la peinture (Fautrier, Braque, Dubuffet, la peinture cubiste...) et à l'aventure spirituelle constituent l'une des œuvres majeures du XXᵉ siècle. Et, bien qu'élu à l'Académie française, Jean Paulhan est resté une sorte d'exilé perpétuel, pour qui compte, avant tout, l'esprit.

Les Fleurs de Tarbes sont l'aboutissement (provisoire) d'une recherche sur l'énigme du langage et de l'expression. Deux attitudes s'opposent : les mots nous trompent (disent les uns, ce sont les « terroristes »), seules valent les idées (ou les choses) ; et pourtant (répondent les autres, les rhétoriciens), c'est par une illusion qu'on attribue aux mots tant de pouvoir. Car celui qui s'exprime vise une idée (ou une chose), et celui qui écoute entend des lieux communs, des mots vides. Comment se sortir de ce mauvais pas ? Il semble bien qu'il faille inventer une nouvelle

rhétorique. Il ne reste plus à chacun de nous qu'à en faire, non la connaissance, mais l'expérience.

Ce texte énigmatique et dérangeant rassemble des éléments de réflexion lentement élaborés à travers *Jacob Cow le pirate ou si les mots sont des signes* (1921), *La demoiselle aux miroirs* (1938), ou les *Lettres à M. de Hohenbau* (1935). Le travail se poursuivit avec *Clef de la poésie* (1944), *Le clair et l'obscur* (1958), et *Le don des langues* (1963-1967). L'entreprise d'une vie face au mystère de l'être.

JEAN-YVES POUILLOUX

Jean Paulhan. Les Fleurs de Tarbes ou la Terreur dans les Lettres. *Gallimard [achevé d'imprimer août 1941]. In-8°, 226 p. (22 ex. sur vélin labeur des papeteries Navarre). B.N., Impr., Rés. p. Z. 2583 [dédicace à Aragon: « "L'homme parvient au salut par les mêmes moyens qui devaient causer sa perte" (Katha-Upanisad). pour Elsa et pour Louis, affectueusement Jean P. »].*

— 382 —

GEORGES DUMÉZIL
(1898-1986)

Jupiter-Mars-Quirinus

1941

Ce livre est un brûlot: il devait produire dans l'histoire comparée des religions et des sociétés, mais surtout dans les humanités classiques, des turbulences dont les effets sont encore manifestes. Son auteur, brillant normalien, avait gravi au pas de charge les degrés universitaires. Maîtrisant des dizaines de langues tant indo-européennes que, beaucoup plus loin, caucasiennes, il aurait pu se satisfaire d'une belle carrière de philosophe ou de linguiste, qu'il réalisa d'ailleurs pour le Caucase, dont l'exploration reste un de ses titres de gloire. Mais ce savant novateur était promis à de plus vastes arènes: il avait formé le dessein de relever la mythologie comparée, tombée en déshérence à la suite des excès visionnaires du siècle dernier. Il entreprit de faire pour les mythes et les religions du monde indo-européen ce que les pandits de l'Occident, Propp, Brugman, Saussure et quelques autres avaient fait pour les langues. Après des années d'expérimentation, « de tâtonnements », aimait-il à dire, vint soudain l'illumination de 1938, avec la découverte qui allait orienter toute son œuvre et marquer pour des décennies la pensée scientifique.

C'est cette théorie novatrice qu'expose le livre de 1941. Vers trois mille ans avant notre ère, des groupes de peuples dont les descendants allaient devenir les Indiens, les Iraniens, les Grecs, les Latins, les Celtes, les Germains etc., avaient en commun un certain nombre de conceptions et de croyances organisées en système. Les éléments et les principaux rouages du monde et de la société y sont répartis en trois domaines harmonieusement ajustés: la souveraineté, qui est comme l'expression maximale du sacré, avec son double aspect religieux et juridique ; la force physique et la maîtrise de la guerre ; enfin, l'abondance, avec la fécondité et ses annexes, y compris volupté et amour. C'est là ce qu'on appellera plus tard « l'idéologie des trois fonctions ». À Rome, puisque tel est le point de départ de la réflexion et du livre de 1941, la structure s'organise ainsi: le céleste, royal et très sacré Jupiter a en charge la première fonction ; Mars guerrier, la seconde ; la troisième relève de Quirinus, patron de la masse et protecteur des céréales.

Cette vision des origines de Rome fit scandale. Car elle remettait en question le primat de la civilisation classique, que l'on ne pouvait plus désormais tenir pour spontanément engendrée: des rituels de l'Inde, des théologèmes scandinaves, des légendes celtes, d'autres encore, parfois résolument barbares, devenaient indispensables à la connaissance et la compréhension de la religion romaine, qui échappait à la tradition humaniste pour se faire mythologie indo-européenne. Rome n'était plus dans Rome, et au lieu de s'identifier au berceau de notre culture, elle se révélait être le terme d'une longue évolution qu'il lui fallait de surcroît partager avec d'autres.

Mais ce livre allait donner le départ à l'une des plus passionnantes aventures de l'esprit humain, bouleversant nos idées sur ce que Dumézil appelait « l'ultra-histoire » des civilisations.

GEORGES CHARACHIDZÉ

Georges Dumézil. Jupiter-Mars-Quirinus. *Essai sur la conception indo-européenne de la société et sur les origines de Rome. [Paris] Gallimard, 1941. In-16, 264 p. (La Montagne Sainte-Geneviève. N° 1). B.N., Impr. 8° Z 29154 (1).*

— 383 —

FRANCIS PONGE
(1899-1988)

Le Parti pris des choses

1942

Francis Ponge est né à Nîmes en 1899: de sa famille protestante, il héritera le sens de la rigueur et une défiance profonde à l'égard des facilités du langage et de l'image (son adhésion au surréalisme ne sera que passagère) ; la proximité du patrimoine latin, cultivé par des études classiques, aura peut-être encouragé son goût de l'inscription et de la construction.

Ayant renoncé à Normale Supérieure, il exerce pour vivre plusieurs métiers, qui le mettent en contact à la fois avec l'édition (il rencontre Paulhan et Rivière en 1922), et avec la « réalité rugueuse » (socialiste très jeune, il sera communiste de 1937 à 1947): l'écriture ne sera jamais pour lui un simple moyen d'évasion, mais l'instrument d'une connaissance et d'une transformation du réel: « je me veux moins poète que savant. »

Le Parti pris des choses, publié en 1942, correspond à ce désir d'explorer le monde matériel, dans ce qu'il a de plus résistant à l'homme, à ses valeurs et à ses significations. Bien qu'il s'inscrive dans une certaine tradition de « poésie objective » (de Lucrèce à Jules Renard, en passant par Belleau et La Fontaine), le projet de Ponge s'en écarte de façon décidée et décisive.

Le privilège accordé à des objets inanimés (le galet), ordinairement inaperçus (la porte), socialement et esthétiquement dévalorisés (le cageot), reflète le souci de dévoiler un « ordre des choses » étranger à l'homme et antérieur à la domestication que leur impose son industrie et sa culture. Non par anti-humanisme, mais pour renouveler l'humanisme en intégrant une dimension jusqu'alors négligée: la chose est l'avenir de l'homme.

Toute la difficulté — et l'ambiguïté — de l'entreprise consiste à mettre en mots ce « monde muet ». Ce ne sera possible qu'en « parlant contre les paroles » toutes faites ; pour rendre compte de l'opacité des choses, l'écrivain devra exploiter les ressources encore inconnues des mots, en revenant à l'étymologie, en faisant jouer, avec humour et à-propos, leurs sens multiples. Il faudra réinventer la langue et l'usage littéraire, de manière à créer pour chaque objet une « forme rhétorique » spécifique: le poème en prose prête à Ponge à la fois ses frontières et sa souplesse. Écriture révolutionnaire, par le bouleversement qu'elle apporte à nos habitudes de pensée et d'expression ; classique, par son souci de mesure et de propriété, d'adéquation de la forme au fond.

La suite de l'œuvre, des *Proêmes* qui lui valent en 1948 la notoriété, jusqu'au *Grand Recueil* (1961) et à *La Fabrique du pré* (1971), qui consacreront son accès au Panthéon de la modernité, développera cette intuition fondamentale d'une solidarité indissociable entre le parti-pris des choses et le « compte-tenu des mots ». L'audience grandissante de cette œuvre la vouait à diverses tentatives de récupération, qui mettront l'accent tantôt sur le désir d'objet (du côté de la phénoménologie, et du marxisme), tantôt sur le culte du langage (du côté de *Tel Quel*).

Mais l'originalité et l'exemplarité de Ponge est plutôt de se tenir constamment entre mots et choses: la multiplication des états successifs d'un même texte (de plus en plus souvent publiés dans leur intégralité) relève moins chez lui d'un narcissisme de l'écriture, que de la recherche d'une approximation toujours plus fidèle du langage au réel.

MICHEL COLLOT

Francis Ponge. Le parti pris des choses. *Collection Métamorphoses. Gallimard [achevé d'imprimer 19 mai 1942]. In-8°, 87 p. (coll. Métamorphoses, XIII). B.N., Impr. 8° Z. 29278.*

384

ALBERT CAMUS

(1914-1960)

L'Étranger

1942

La Peste

1947

Narrateur, Albert Camus en est un dès ses premiers essais, tout en écrivant aussi pour le théâtre. D'emblée, il adopte une forme de récit ascétique, dépouillé, presque hermétique parfois. Pudeur, volonté d'atteindre, au-delà du discours plus ou moins autobiographique, à l'ordre de la littérature, mais aussi de respecter l'ambiguïté d'une existence dont il ne faut pas feindre de saisir le sens. D'où le titre du recueil *L'Envers et l'Endroit* (1937). Un roman est déjà en chantier: *La Mort heureuse,* dont le héros (ou l'anti-héros), Mersault, finit par rejoindre, par une noyade volontaire, son maître, Zagreus, dont il est le meurtrier. L'opération, menée à bonne fin, laisse Camus insatisfait. Il conçoit un nouveau récit et un personnage, « l'homme qui ne veut pas se justifier », Meursault. On reconnaît là l'idée de *L'Étranger*, baptisé un moment *La Pudeur*. Commencée en 1938 à Alger, la rédaction s'achève en mai 1940 à Paris, où Camus travaille à *Paris-Soir* depuis quelques mois. *L'Étranger* paraît chez Gallimard en juillet 1942.

Ce « roman » ne passe pas inaperçu. Il va connaître, après la guerre, une diffusion exceptionnelle, qui se poursuit de plus belle aujourd'hui à travers le monde entier. Sartre, le premier, salue « une œuvre classique, une œuvre d'ordre ». On ne saurait, en effet, pousser plus loin le jansénisme romanesque que dans ce journal tenu par le héros sans aucun pathétique, sans la moindre concession au discours de la justice et de la religion qui voudraient classer l'affaire « absurde » du meurtre d'un Arabe sur une place écrasée de soleil. « Étranger, avouer que tout m'est étranger » : telle est la règle. Le narrateur écrit comme il vit en respectant le mystère qui l'habite, ainsi que tous les enfants de ce siècle entêté à ne le point nommer. C'est pourquoi Meursault peut passer, comme Camus le suggère, pour « le seul christ que nous méritions », voué à une Passion que n'éclairerait aucune lumière surnaturelle.

De 1939 à janvier 1943, Albert Camus compose une première version de *La Peste,* dont le titre a été choisi en avril 1941 et dont le manuscrit est maintenant conservé à la Bibliothèque Nationale. C'est un recueil fictif de « journaux, carnets, notes » attribués à divers personnages: Rieux, le médecin, Stephan, le professeur et Tarrou. L'auteur assure lui-même les transitions. Nul indice d'un découpage en parties. Approximations, redondances, embarras de toute sorte affaiblissent le style. Les personnages de Grand et de Rambert n'existent pas et celui de Cottard est tout simple.

En remettant sur le métier son ouvrage (*La Peste* paraîtra en juin 1947), Camus entend écrire une véritable « chronique », au « style indirect », qui s'écarte du modèle romanesque à la fois pour que la peste devienne effectivement « l'affaire de tous » et pour que sa relation « élargie » s'élève au niveau du mythe. L'auteur s'efface derrière un narrateur unique, dont l'identité ne se découvre qu'après coup. Seule et regrettable victime de ce profond remaniement: Stephan, double trop visible de Camus, humain, trop humain, avec sa tendresse et son lyrisme, pour subsister dans une simple chronique de la peste.

PAUL VIALLANEIX

Albert Camus. L'Étranger, *roman. Gallimard. [1942]. In-8°, 159 p. B.N., Impr., Rés. p. Z. 2017 (1) [dédicace de Camus à son professeur: « à M. Germain à cause de tout ce que je lui dois et pour qu'il n'oublie pas son élève, avec la gratitude et la vieille affection d'Albert Camus »].*
Albert Camus. La Peste. *Gallimard [achevé d'imprimer 24 mai 1947]. In-8°, 337 p., (1) f. (tirage à 2355 exemplaires). Collection particulière (un des 215 ex. sur pur fil relié par Alix).*

Deux manuscrits autographes de la première version. Reliures de Georges Leroux. B.N., Mss.

385

GEORGES BATAILLE

(1897-1962)

L'Expérience intérieure

1943

Quel est ce livre qui s'offre d'emblée inachevé? Dont la composition éclate en fragments, citations, apophtegmes, qui se nimbe de précautions, notes et *retractationes*? Où alternent des confessions sitôt énoncées que tournées en dérision, avec un scepticisme contestateur érigé en méthode? Qui se veut une recherche de l'extase mais récuse tout système qui pourrait l'y conduire? Qui reconnaît ne pouvoir échapper au langage en même temps que son impuissance à dire quoi que ce soit par ses voies? Quelle nostalgie le hante, d'une totalité devenue hors d'atteinte, qui ne saurait plus livrer que cette fragmentation de son unité perdue et les paradoxes qui en demeurent? Ces éclats assemblés seraient-ils l'aveu d'échec d'une *Somme* désormais impossible, les traces portées d'une *expérience* de cet *impossible*?

Mais alors, quelle est cette *expérience*, que Bataille qualifie d'*intérieure*, qui se fonde sur une série de refus (du salut, de la transcendance, des « moyens extérieurs »...), qui n'attend rien, ne parie sur aucun au-delà, proclame qu'elle est à elle-même « sa seule autorité »? Serait-ce le bord ultime de la théologie négative? Le ressassement des prépositions privatives pourrait le laisser croire *(a-théologique, inconcevable, inconnu, non-sens...)*. Installée dans « une négativité sans emploi », elle ne connaîtrait que la dérision, la dérobade, la défaillance. La même interrogation revient: cette *expérience* ne se tiendrait-elle que de son impossibilité à accepter les réponses apportées par les expériences précédentes et similaires? Ce silence qui la surplombe serait dès lors son « supplice » et sa limite?

Il faut se garder de cette interprétation apologétique. *L'expérience intérieure* s'affirme impie. Il faut l'appréhender comme telle, et suivre sa dynamique propre, qui se joue dans des *états* d'immanence absolue, moments de « chance » qui ne révèlent rien. Seule leur *intensité* les qualifie. Au « hasard » de ces instants, une ouverture s'offre au sujet, un glissement l'emporte vers « l'infini des possibles ». Rien ici qui ressemble à l'extase du mystique soudain ravi en Dieu. Cette dérive dans le tout-ici-maintenant est bien une perte, mais en rien et pour rien, une extase vide et nulle. Si elle conduit à la *communication*, celle-ci n'est qu'un ruissellement de l'être, non son dévoilement. « Dans la nuit, il n'y a que la nuit. » Aussi la joie qu'on y connait n'est-elle aucunement réconciliatrice mais « suppliciante », à nouveau (il ne faut jamais oublier cet aspect de l'expérience chez Bataille, par où il affirme le tragique de l'existence et de la conscience). Le sommet atteint est aussitôt suivi d'une chute et les deux se confondent sans qu'aucune énigme n'ait été levée ni aucune consolation apportée.

Pas plus que la tentative apologétique, la recherche des filiations n'est de mise. Certes, on peut repérer les parentés et les héritages de cette *expérience*. Bataille lui-même les signale: Hegel, Kierkegaard, Nietzsche... On peut de même relever les *notions* qui la balisent sans pour autant l'enfermer: le *sacrifice*, la *souveraineté*, l'*excès*, la *dépense*... Non seulement elles ne qualifient l'*expérience* que par défaut, en creux, mais encore, celle-ci leur échappe. Il faut donc abandonner toute analogie et consentir à ce que l'*expérience*, puisqu'elle est précisément *intérieure* ne se tienne que de sa singularité. Hétérogène, tautologique aussi (« je veux porter ma personne au pinacle »), elle s'enivre elle-même et de l'éternel retour qui confond ses exaltations et ses déceptions.

Ce livre fit rupture et scandale, lorsqu'il parut. C'est qu'il heurtait tout le monde: les tenants d'une expérience confessionnelle, les adversaires de toute expérience « intérieure » (d'où la polémique avec Sartre). Il n'empêche: tous durent en tenir compte, même ceux qui ne le purent comprendre, ce que Bataille, qui se moquait de toute forme de « compréhension », avait prévu: « Pour qui est étranger à l'expérience, ce qui précède est obscur — mais le livre ne lui est pas destiné (j'écris pour qui, entrant dans mon livre, y tomberait comme dans un trou, n'en sortirait plus). »

ALAIN ARNAUD

L'Expérience intérieure *par Georges Bataille. Les Essais XIII. Gallimard [1943]. In-12, 253 p. (13 ex. sur Alfa, et 10 ex. d'auteur sur vergé d'Arches). B.N., Impr., Rés. p. Z. 2422 (dédicace: « à Léon Pierre-Quint avec toute la sympathie de Georges Bataille »).*

— 386 —

ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY

(1900-1944)

Le Petit Prince

1943

Né à Lyon en 1900, Saint-Exupéry, après avoir servi dans l'armée de l'air, entre en 1926 à la société Latécoère. Pilote de l'Aéropostale sur la ligne Toulouse-Dakar, il est nommé chef d'escale à Cap-Juby (Rio de Oro) et profite de la solitude du désert pour écrire. Plus tard il dirige l'Aeroposta Argentina. Ayant donné *Courrier Sud, Vol de nuit, Terre des hommes,* il sert en 1939-1940 dans une escadrille de reconnaissance, puis gagne New York, où il raconte sa campagne dans *Pilote de guerre* (1942). Sur le point de reprendre du service en Afrique du Nord, il compose et publie *Le Petit Prince* au début de 1943. Au cours d'un vol de reconnaissance au-dessus de la France, il est abattu par la chasse allemande, le 31 juillet 1944.

En panne dans le désert (ce qui lui est arrivé en Lybie, en 1937), le narrateur et aquarelliste d'occasion voit apparaître un « petit bonhomme », originaire d'une minuscule planète où il ramone trois petits volcans, empêche la végétation abusive des baobabs et offre « la bonne volonté de son amour » à une fleur qu'il croit unique au monde. Ne sachant à quoi servent les épines, et se sentant « trop jeune pour savoir l'aimer », car cette fleur est capricieuse et vaniteuse, le petit prince a quitté sa planète pour en visiter sept autres. Ce sont d'abord six astéroïdes exigus habités de solitaires ridicules. La septième planète est la Terre, qu'il imagine d'abord déserte, mais où il découvre ensuite que nombreuses sont les fleurs et que vainement affairés sont les humains ; où un renard lui apprend des vérités fondamentales (« Tu deviens responsable pour toujours de ce que tu as apprivoisé » ; « On ne voit bien qu'avec le cœur » ; « C'est le temps que tu as perdu pour ta rose qui fait la rose si impor-

tante »). Il quittera la Terre par entente avec un serpent au « bon venin », sans se troubler à l'idée d'abandonner sa « vieille écorce ».

Ce récit est sorti de méditations de « Saint-Ex » dans le désert, amplifiées dans *Citadelle* (posthume, 1948), de fantaisies graphiques déjà connues par sa correspondance de 1940 et, visiblement, d'une forte aspiration oblative et religieuse, venue du fond de son enfance. Outre le thème antique du passage des sept sphères, remarquons l'enfant-saint en voyage initiatique, connu des vieilles religions orientales.

Le 20 avril 1943, à bord d'un transport de troupes qui lève l'ancre, Saint-Exupéry reçoit son premier et son seul exemplaire. (L'édition anglaise, *The Little Prince,* est en vente depuis le 6 avril). Il va le faire lire à ses amis, en sa présence. Un témoin date de cette lecture son « attache fatidique » avec l'auteur ; à un autre, moins enthousiaste, celui-ci affirme qu'il livre là « un testament intelligible seulement à quelques-uns » (A. de Saint-Exupéry, *Écrits de guerre,* Paris, 1982, p. 356 et Appendice V).

Bien des intelligents, bien des « grandes personnes raisonnables » ont haussé les épaules devant cette allégorie, trouvée mièvre et vaguement idéaliste. Leurs sentences n'ont pas empêché un surprenant phénomène de mémorisation collective, qui tient de la persistance rétinienne quant aux images et de quelque récitation secrète quant au fond. On en jugera par le très grand nombre d'éditions et de traductions en toutes langues, même les plus inattendues : bengali, cinghalais, espéranto, hindi, touareg, etc.

LOUIS ÉVRARD

Antoine de Saint-Exupéry. Le Petit Prince. *Avec dessins par l'auteur. Reynal & Hitchcock. New York. [1943]. Relié de toile grise avec image au trait et titre, en rouge. Format 18,5 × 23 reliure comprise. 94 pages, 47 illustrations en couleurs et en noir. L'édition originale de cet ouvrage a été tirée à 260 exemplaires, signés par l'auteur, dont dix hors commerce. B.N., Impr., Rés. p. Y^2. 2690 (ex. n°113, signé, avec jaquette illustrée).*

Dactylographie corrigée ayant appartenu à Nadia Boulanger, avec dessins et projet de couverture : B.N., Mss., n.a.fr. 18270.

— 387 —

ANDRÉ LEROI-GOURHAN

(1911-1986)

L'Homme et la Matière

1943

Foisonnante, encyclopédique, située au carrefour de plusieurs disciplines, l'œuvre d'André Leroi-Gourhan est, au sens le plus large du terme, celle d'un *anthropologue.* Appuyée sur une compétence d'ethnologue, de préhistorien, d'archéologue, de technologue, mais aussi de biologiste et de linguiste, elle n'a cessé en effet d'interroger la genèse et l'évolution d'*Homo Sapiens* que pour en définitive mieux saisir son devenir d'être aujourd'hui libéré des contraintes écologiques. Profondément cohérente, elle témoigna toujours du souci de fixer, par le truchement de l'enquête préhistorique, la légitimité de la méthode ethnologique. Diplômé de russe et de chinois, passionné par les civilisations du Grand Nord et du Japon, Leroi-Gourhan qui enseigna à Lyon, Paris, puis occupa au Collège de France la chaire créée pour l'abbé Breuil, fut en effet aussi le fondateur, sur le site d'Arcy-sur-Cure, d'une école de fouilles qui joua un rôle majeur dans l'évolution de la recherche préhistorique. En proposant, en 1936, un ouvrage de synthèse sur *La Civilisation du renne,* il montrait déjà cet intérêt pour l'expression symbolique et technologique du phénomène humain qu'il approfondira dans deux séries d'ouvrages fondamentaux : *Évolution et Techniques* et *Le Geste et la Parole.*

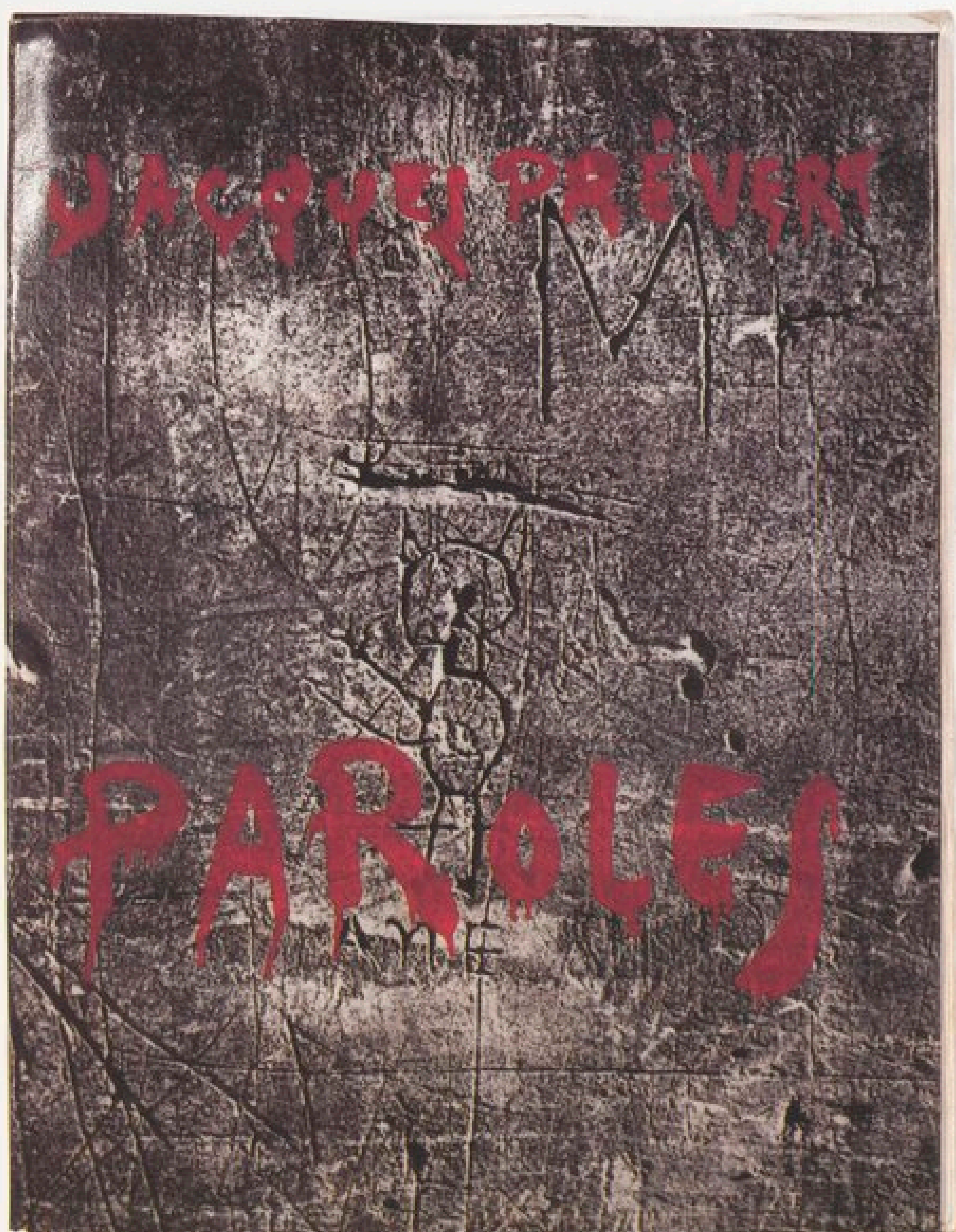
Premier volume d'*Évolution et Techniques, L'Homme et la Matière,* se présente comme une classification générale des techniques de fabrication (le deuxième tome, *Milieu et Technique,* étant quant à lui consacré aux techniques d'acquisition et de consommation) dont l'objet est essentiellement de « faire ressortir plus clairement que les classifications traditionnelles les liens généraux, l'unité du comportement opératoire de l'homme ». Seule parmi les disciplines ethnologiques, la technologie permet en effet de montrer « une totale continuité dans le temps, de saisir les premiers actes proprement humains et de les suivre de millénaires en millénaires jusqu'à leur aboutissement au seuil des temps

388 actuels ». Dépositaire d'une information infiniment plus durable que celle livrée par les documents habituels de l'ethnographie (qu'on songe seulement à la fragilité de la tradition orale), le technologue, enrichi (ce qui était rare à l'époque) par l'expérience du préhistorien, s'imposait en fait comme la conscience critique de l'ethnologue. Substituant à une analyse socio-culturelle des objets toujours problématique celle de leur fabrication proprement dite, il considérait le travail des métaux plutôt que la forge, la vannerie plutôt que le panier, le travail des fibres davantage que le vêtement. Il en ressortait dans ce livre une hiérarchisation technologique des sociétés moins fondée sur la masse et la complexité des outils dont elle disposait que sur la connaissance des principes physiques, mécaniques ou chimiques généraux. Nourri par une riche documentation couvrant l'ensemble des sociétés préindustrielles, soucieux de décrire les techniques « par leur côté le plus matériel », Leroi-Gourhan bouleversait le classement traditionnel (habitat, vêtement, agriculture etc.) des activités humaines, décrivant d'abord les « moyens les plus élémentaires dont disposent tous les hommes » : la préhension, la percussion, le feu et l'air ; étudiant ensuite les forces qui les animent (mouvement et transports) ; ordonnant enfin les techniques de fabrication elles-mêmes en fonction des éléments qu'elles rencontrent, des « solides stables » (pierre, os, bois) aux « solides semi-plastiques » (les métaux que l'échauffement rend malléables), aux « plastiques » (poterie, vernis, colles), aux « solides souples » (peaux, fils, tissus, vanneries), aux fluides en dernier lieu dont l'eau est le type le plus répandu.

Une telle étude des éléments technologiques les plus significatifs, universels, s'appuyait elle-même sur une véritable méthode d'approche de l'activité humaine fondée sur la distinction des phénomènes de *tendance*, prévisibles, soumis à une logique dans l'invention technique aussi programmée chez l'homme que les étapes de sa transformation physique, et des *faits* traduisant leur expression particulière dans un milieu culturel donné. Ce protocole d'observation allait contribuer à mieux cerner, sous la fragmentation des témoignages historiques, un « déterminisme évolutif » élargissant l'image du développement humain et apportant à la recherche anthropologique une théorie unifiant les données de l'évolution biologique autant que technique. C'est un tel programme que *Le Geste et la Parole* développera dont les deux volumes, *Technique et Langage* (1964) et *La Mémoire et les Rythmes* (1965), tentent une double réintégration : celle du comportement matériel de l'homme dans le développement général des espèces. Celle aussi de notre civilisation industrielle dans un ensemble plus vaste soumis aux regards conjugués du paléontologue et de l'ethnologue.

PIERRE DUBRUNQUEZ

André Leroi-Gourhan. Évolution et techniques. L'Homme et la Matière. 577 *dessins de l'Auteur. Albin Michel, éditeur, 1943. (Sciences d'aujourd'hui, collection dirigée par André George). In-8°, 368 p. B.N., Impr. 8° R. 43453 (13, I).*



388

JACQUES PRÉVERT
(1900-1977)
Paroles
1945

La parution en décembre 1945 de *Paroles* est un événement littéraire. Si quelques poèmes ont déjà été publiés dans des revues (*Tentative de description d'un dîner de têtes à Paris-France*, qui ouvre le recueil, dans *Commerce* en 1931 ; *Souvenirs de famille ou l'Ange garde-chiourme* dans *Bifur* en 1930, *Événements* dans *Les Cahiers GLM* en 1937, *La Crosse en l'air* dans *Soutes* en 1936, *Promenade de Picasso* et *Lanterne magique de Picasso* dans *Les Cahiers d'Art* en 1944), Jacques Prévert est inconnu du grand public. Du jour au lendemain, tout le monde le lit, de l'intellectuel à l'homme de la rue.

Quel est donc ce poète qui apporte un ton si nouveau ? Ce n'est pas un jeune « poète maudit », ni un intellectuel attaché à un mouvement. Jacques Prévert est inclassable. Dans les années 20, avec le peintre Yves Tanguy et Marcel Duhamel (le futur directeur de la *Série Noire*), il s'installe rue du Château, derrière la gare Montparnasse. Bientôt se joignent au groupe Pierre Prévert et Raymond Queneau ; les surréalistes, Breton, Aragon, Péret, Desnos deviennent des habitués de la rue du Château. Prévert, selon son expression, « ne fout rien ». Il s'éloigne vite du surréalisme, mais en conservera l'esprit de révolte. Ce qu'il aime, c'est le cinéma. Et c'est pour le cinéma qu'il va écrire des scénarios, des dialogues, des adaptations que tournent son frère Pierre (*L'Affaire est dans le sac*, 1932), puis Autant-Lara, Marc Allégret, Renoir, Carné, Jean Grémillon. D'avril 1932 à décembre 1936, il écrit aussi de nombreux textes pour le Groupe Octobre, jeune troupe théâtrale révolutionnaire qui joue devant un public populaire. Il s'exprime encore par la chanson ; ses textes sont mis en musique par Joseph Kosma, qui sera son collaborateur favori. Si son talent est reconnu au cinéma, ni la critique, ni le public n'ont remarqué les quelques poèmes parus entre 1930 et 1936, et c'est la publication de *Paroles* qui va faire de Jacques Prévert un poète populaire.

Dérision, ironie, sarcasme, humour, cocasserie, tendresse sont les ingrédients de l'alchimie poétique de Prévert. Il dénonce la bêtise, l'hypo-

1.

Avant de rejoindre les nomades
les séducteurs allument les colonnes de pétrole
pour dramatiser les récoltes

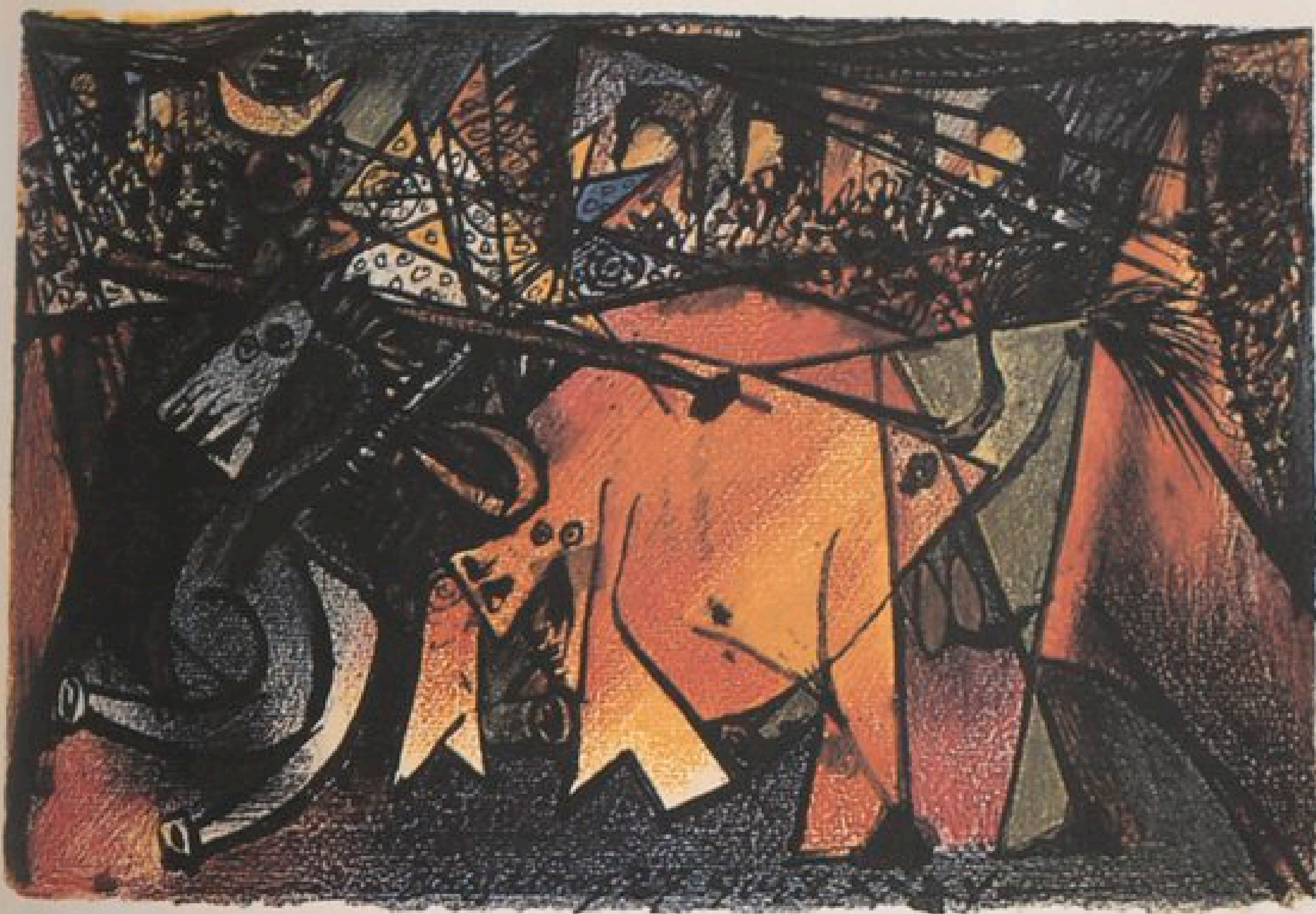
Demain commenceront les travaux poétiques
Précédés du cycle de la mort volontaire
le règne de l'obscurité a coulé la raison
le diamant dans la mine

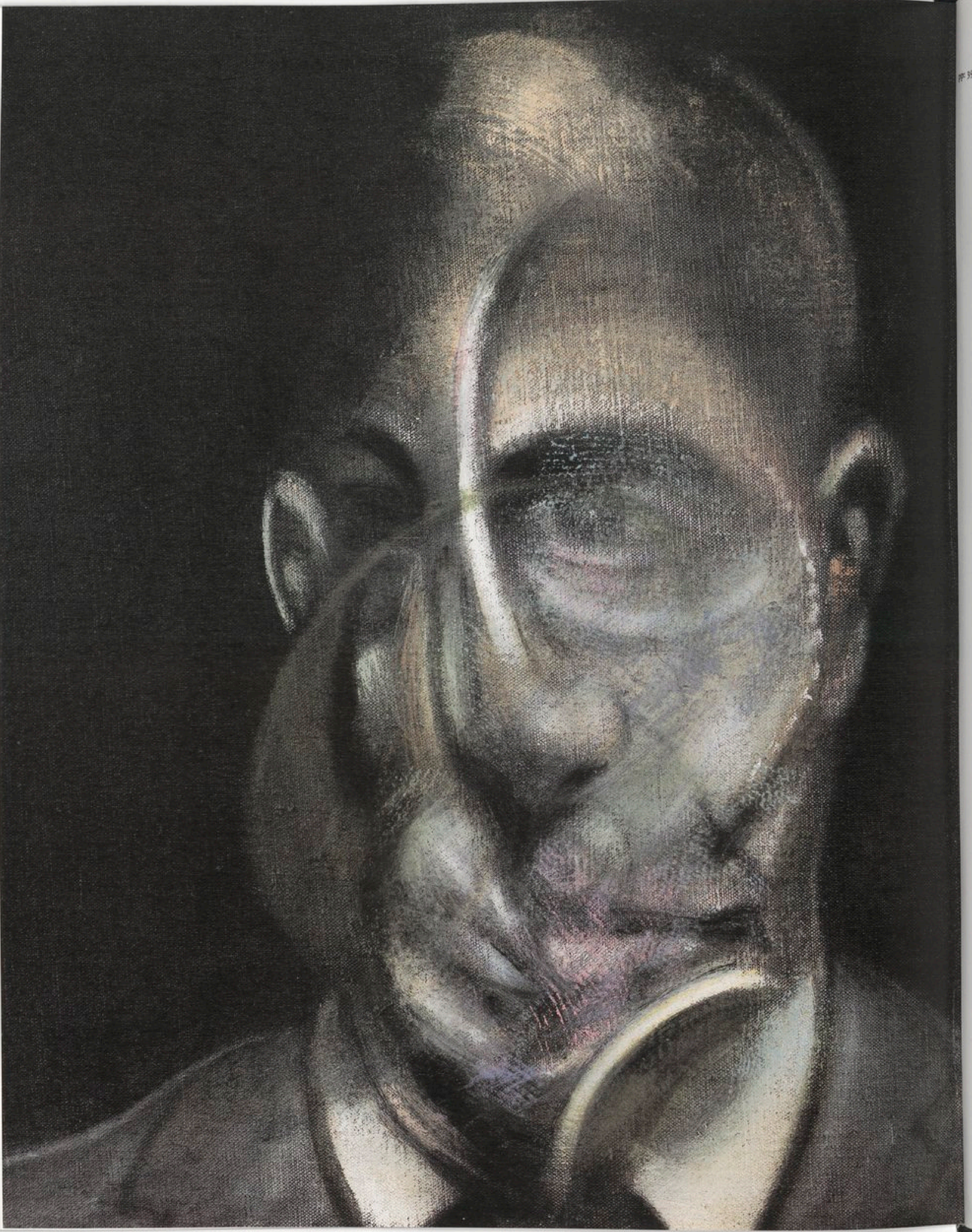
mères éprises des mécènas du dernier soupir
mères excessives
Toujours à creuser le coeur massif
Sur vous passera indéfiniment le frisson
des fougères des cuisses embaumées
On vous gagnera vous vous coucherez

Seuls aux fenêtres des fleuves
les grands visages éclairés
Rêvent qu'il n'y a rein de périssable
Dans leur paysage carnassier.

1932

R. Char





pp. 391

crisie, l'injustice, la misère, la guerre, l'autorité, qu'elle soit militaire, politique, intellectuelle ou religieuse. Il peint la banalité de la vie, la difficulté d'être. Il chante les amoureux, les enfants, les oiseaux, riches de leur seule liberté. Il dit des choses simples et vraies, des choses graves aussi, dans une langue parlée, où le sens de l'image l'emporte sur la stylistique. L'irrationnel surréaliste perce sous le délire verbal qui se déchaîne parfois : jeux de mots, néologismes, coqs-à-l'âne, énumérations qui laissent le lecteur pantelant et ravi. Troubadour moderne et absurde, il joue avec les mots, avec les rythmes, comme dans ses collages, qui se rattachent à la même veine poétique, il joue avec les formes et les couleurs. Ce goût de l'image l'amènera à fréquenter photographes, peintres et sculpteurs : Brassaï, qui fera la couverture de *Paroles*, Robert Doisneau, Tanguy, Miro, Picasso, Max Ernst, Magritte, Calder, Giacometti, Jean Arp : ils sont du même monde.

Après *Paroles*, suivront *Histoires* (1946), *Spectacle* (1951), *La Pluie et le Beau Temps* (1955), des livres pour enfants, et *Fatras* (1966), recueil de collages : Prévert dénonce encore et toujours l'absurdité de la vie ; mais, comme *le Cancre*, « Sur le tableau noir du malheur, il dessine le visage du bonheur ». Reconnu de son vivant, lu, chanté, récité, Jacques Prévert a été un poète heureux ; et ce « vulgarisateur de poudre d'escampette » enchantera encore les générations à venir.

PIERRETTE BODIN

Jacques Prévert. Paroles. *Couverture de Brassaï. Le Calligraphe, 1945. [achevé d'impr. 20 décembre 1945, copyright Éditions du Point du Jour 1946]. In-8°, 224-[2] p. ; couverture photographique de Brassaï. Édition originale tirée à 334 ex. (10 sur Madagascar, 324 sur Rives). B.N., Impr., Rés. p. Z. 2059 (1) [n° 29 sur Rives].*

— 389 —

RENÉ CHAR

(1907-1988)

Feuillets d'Hypnos

1946

La poésie de René Char, enracinée dans un site provençal, éclairée par la lumière des présocratiques, de Nietzsche, d'Hölderlin, fouette comme une parole de plein vent, impérieuse et chaleureuse, qui tire son énergie d'une densité elliptique où se réserve une enclave d'inconnu. S'y dresse la silhouette d'un marcheur puissant, « noble naturellement » et délié, traversant deux expériences majeures, le Surréalisme (*Le Marteau sans maître,* 1934) et la Résistance, dont *Feuillets d'Hypnos* a consigné les traces laconiques.

Écrits en 1943-1944, ces feuillets sont le témoignage d'un temps d'exception où la littérature vacille : « Un feu d'herbes sèches eût tout aussi bien été leur éditeur » ; quand le poète ne peut plus s'absenter, quand les poèmes n'ont plus de marges pour respirer, c'est sur le carnet que s'inscrivent, « d'une plume à bec de bélier », les mots essentiels à la survie endurante : deux-cent-trente-sept notes, d'où jaillit, à l'issue de cette contention, « la Rose de Chêne », poème pour la Beauté réapparue.

Préfiguré dans l'œuvre par la pariétaire, la saxifrage, le figuier allaiteur de ruines, le carnet a germé dans les interstices d'un vieux mur de Céreste où Char l'avait caché en juillet 1944, avant de rejoindre Alger. Retrouvé, éparpillé, allégé de ses notes d'intendance et de ses directives militaires, il devient livre dans l'exemplaire collection « Espoir » de Camus. L'écriture apparaît là d'autant plus souveraine qu'elle est menacée, affrontée à ses limites : la mort — « la vue du sang supplicié en a fait une fois perdre le fil » —, l'anonymat de la voix sourde et collective, du murmure de la terre dont le guetteur étendu retrouve la complicité : « Ce carnet pourrait n'avoir appartenu à personne... » À personne, sinon à Hypnos, effigie somnambulique des maquis, dressée contre l'hypnose nazie, marchant dans la nuit les yeux bien ouverts. Livre étrangement peu impérieux, alors que l'action raidit le poète en Marc-Aurèle bas-alpin ; car ce que cette plongée dans la vie primitive de la « France-des-cavernes » lui a révélé, c'est que la nuit est une demeure habitable pour le « prisonnier intense » qu'éclaire la bougie de Georges de la Tour ; désormais le « mystère » pourra baigner de son immensité intime, nocturne, les éclats de silex de la « fureur » poétique.

JEAN-CLAUDE MATHIEU

René Char. Feuillets d'Hypnos. *Gallimard [achevé d'imprimer 20 avril 1946]. Collection Espoir dirigée par Albert Camus. In-16, 97 - [1] p., 3 ff. blancs (23 exemplaires sur pur fil Lafuma - Navarre). B.N., Impr., Rés. p. Z. 2067.*

— 390 —

JEAN GENET

(1910-1986)

Miracle de la rose

1946

Né à Paris en décembre 1910, de père inconnu, Jean Genet est abandonné par sa mère à l'Assistance publique et élevé dans un village du Morvan. Dès l'âge de quinze ans, à la suite de quelques fugues et délits mineurs, il fait l'expérience des prisons pour enfants avant d'être placé en détention jusqu'à sa majorité à la Colonie pénitentiaire de Mettray. Adulte, il s'engage dans l'armée, déserte, erre à travers l'Europe. De retour en France en 1937, il fait l'objet, en l'espace de sept ans, d'une douzaine d'inculpations pour vol. Il est incarcéré à la Centrale de Fresnes lorsque paraît son premier poème, *Le Condamné à mort,* publié à ses frais en 1942. Suivront plusieurs romans dont deux également écrits en prison, *Notre-Dame-des-Fleurs* (1943) et *Miracle de la rose* (1946).

Grâcié en 1949 par un décret du président de la République, rendu célèbre dans le monde entier par ses pièces de théâtre, sacralisé par la monumentale préface de Sartre à l'édition de ses Œuvres Complètes (*Saint Genet, comédien et martyr,* 1952), Jean Genet parvient, malgré les embûches du succès, à demeurer avant tout un « vagabond » — seul titre qu'il ait jamais revendiqué.

Vagabond de la littérature mais aussi de la révolution : les vingt dernières années de sa vie seront marquées par de multiples engagements politiques dont témoigne un dernier livre — *Un Captif amoureux* (1986) — paru un mois après sa mort.

De *Miracle de la rose,* le seul de ses romans dont la publication ne fut pas clandestine, Genet disait : « Ce livre est le meilleur de mon cœur. » Rédigé en 1943 dans les prisons de la Santé et des Tourelles, alors qu'il se trouvait sous la double menace d'une relégation perpétuelle et d'une déportation, *Miracle de la rose* tresse deux récits, originellement distincts : l'un constitué à partir de ses souvenirs d'enfance à la Colonie de Mettray, l'autre exaltant « l'aventure *merveilleuse* des quarante-cinq derniers jours d'un condamné à mort ». À la fois livre de la mémoire et chant funèbre, rétrospection et projection, témoignage et affabulation, *Miracle de la rose* se présente comme un poème autobiographique et une fiction testamentaire : essai de récapitulation et de transfiguration d'une vie, ultime tentative d'un prisonnier pour s'instituer, par l'écriture, maître de son destin.

Mais plus encore sans doute que de sa singularité, cette entreprise tire sa force essentielle d'avoir su faire entendre, à l'intérieur d'une œuvre de la plus haute tenue littéraire, écrite dans une langue incomparablement savante et raffinée, une voix inconciliable, brutale, d'une extrême nudité : celle des « Enfants du malheur » — titre initial de *Miracle de la rose* — au nom desquels Genet parle solitairement.

ALBERT DICHY

Miracle de la rose. *Jean Genet. L'Arbalète. [Achevé d'imprimer 30 mars 1946 sur la presse à bras de Marc Barbezat, Lyon]. In-4°, 537-[7] p. (tirage de 475 exemplaires sur pur fil Rives). B.N., Impr., Rés. Enfer 1479.*

391

Michel Leiris
(né en 1901)
La Règle du Jeu
1948-1976

La littérature porterait-elle ce teint blême qui a une part d'intolérable, c'est encore aux mots qu'il faudrait s'en remettre pour le dire, quitte à aller cueillir au fond de l'abîme la fleur de vérité qui s'y cache et la détacher d'un coup de dent. Les mots, il faudra s'y tenir pour garder un minimum de tenue, il conviendra d'y recourir à défaut d'y croire, et les mots, eux, mâchés, rabâchés, triturés jusqu'à plus soif, seront l'ultime rasade qui rincera le cœur — et tant d'incertitude, ce lent piétinement, cette façon de patauger, ce sera cela la nausée du verbe pour l'haleine fraîche de la lumière qui redressera d'un coup brusquement chanceux et le monde et l'homme au bavardage sans fin d'ivrogne ou de bonimenteur. Ce recours à la ténèbre de la langue et à sa non moins décisive lumière, c'est là l'apport de Michel Leiris dont l'œuvre colle quant à la temporalité au mouvement d'un siècle qui de plus en plus a perdu la certitude de ses assises. Leiris, lui, veut rester droit et assurer à la parole un socle, un fond, jusqu'au cœur de l'ébranlement. Alors, il intensifiera ce tremblement terrible, il radicalisera en soi le trou noir, sa langue ne livrera que la pureté d'un cœur soumis aux épreuves: plutôt que de s'asseoir sur la matière commune des mots et des pensées, il choisira de partir de rien, de plus bas que rien — un langage d'après-silence, d'après-mourir. Mais au fond qu'est-ce que partir sinon larguer sans retenue les amarres pour explorer de nouveau la contrée homme? Et Leiris, se lançant un défi, se prend à témoin: qui es-tu, toi qui veux vivre et, mieux même, vivre non sans règle? Dans le temps d'aujourd'hui historiquement mis à nu par l'histoire qui ombre les destinées plus qu'elle ne les éclaire, Michel Leiris se replie sur soi et en toute conscience, moins par simple attrait narcissique que pour savoir et répondre au monde. Les choses n'iront pas si uniment leur cours qu'il sera leur jouet, non, même si tout s'affole, lui, c'est là le point de départ, se gouvernera. Pour cela, il lui faut voir clair en soi et s'admettre, un peu d'ordre, quelques jeux de fiches qui n'incluront pas le trucage et tout sera dit: l'homme même. Mais la langue qui, elle, n'est jamais sans arrière-pensées ne l'entend pas ainsi: ce n'est pas en te disant que tu me diras, rétorque-t-elle, c'est en me disant que tu te diras. Il n'y a pas là, malheureusement ou, c'est tout comme, heureusement, qu'une variante de réciprocité, il y a un retournement des intentions, une obligation de déraper et de renoncer aux visées initiales. De l'autobiographie, Michel Leiris glisse à l'autoportrait, de la morale et du savoir à la rêverie poétique, de la globalité de l'approche aux petites touches de matière verbale subtilement colorées à quoi finalement il est forcé de consentir. Un enjeu philosophique s'est perdu qui n'était pas sans naïveté jusque dans la rouerie de la probité, la levée de la personnalité poétique, c'est cela qui est gagné, dans l'ajustement d'un dispositif à jamais prosaïque de poésie personnelle. Et Leiris sur ce point a vu juste et son acharnement à être l'a fait entrer dans cette langue qui est l'asile des temps de déconfiture métaphysique. Mais le soupçon qui touche à l'homme, à ce qu'il est, n'épargne pas la langue. Ayant tout dit de lui, du sacré, du quotidien, de la révolution, de l'art, de la mort, du désir, Leiris ne nous a pas laissé la latitude de dresser une simple fiche d'état civil car la langue qui donne reprend en même temps, ou plutôt redéploie sous la forme du merveilleux (donc du mystère) ce qu'elle était censée rendre clair. À trop vouloir y voir, chacun s'affronte à l'aveuglement, nulle certitude à offrir, c'est cela la morale, avec en plus la déréliction absolue pour l'homme intègre qui s'est soumis au jeu de la vérité. Les règles très vite se dévoient en rites, c'est-à-dire en commodités personnelles, de règles il ne saurait donc être question, ne subsiste alors que le jeu qui, lui, doit se poursuivre jusqu'au bout, dans cet à-la-vie-à-la-mort qui est à la base de toute aventure de langue. Les quatre volumes de *La Règle du Jeu* (*Biffures,* 1948, *Fourbis,* 1955, *Fibrilles,* 1966, *Frêle Bruit,* 1976) sont la relation de ce renoncement inexorable, de cette soumission de la langue à la vie. Ce que Leiris au reste savait avant que d'entreprendre cette quête, ne nous l'avait-il pas déjà dit dans cette parution merveilleuse, *L'Afrique fantôme* (1934), où, passé le premier tiers du livre, il changeait d'objectif, délaissant le constat pour écrire la fresque d'une troublante participation. Dans *La Règle du Jeu*, aussi, des changements de cap (tel celui qui, dès le milieu du premier livre, voit les mots le céder aux états sinon aux choses, tel, aussi radical, celui qui s'exprime avec le quatrième volume et par lequel la volonté d'un récit global proposant une claire conclusion fait place à la fragmentation qui est le reflet prismatique d'une conscience) témoignent de l'insurrection du vivant contre toute tentative de le figer en statue. Le pivot de l'œuvre, c'est *Frêle Bruit*, ce quatrième volume qui a renvoyé au rang de chimères les *Fibules* annoncées (l'écho de la vie ne pouvant anticiper la vie, la clôture ne pouvant devancer la mort) et qui semble bien davantage animé par le désir d'être un mouvement de redépart qu'un frein destiné à couper la force de l'élan. Dans tous les livres qui ont suivi, Michel Leiris a ratifié ce choix et définitivement tranché en faveur de la formulation poétiquement convaincante de son destin, la langue à tout instant obligée de craquer sous le poids de l'effraction et disant alors d'autant mieux la singularité quasi anonyme de qui s'avoue aussi exemplairement, l'investigation moins capricieuse ayant tourné court, c'était arracher à toute visée exagérément scientifique l'art du portrait pour le remettre à la poésie comme à son meilleur garant. C'est en cela que tient l'inventaire de Michel Leiris: ainsi, ce qui sonne sans fin dans sa langue nous tire aussi irrésistiblement à soi que toute l'étendue de sa leçon se condense dans la réussite toujours rentrée d'un échec inlassablement mis en avant.

Yves Peyré

Michel Leiris. La Règle du Jeu. *Gallimard, 1948-1976. 4 vol. in-8°. I. Biffures [1948]. II. Fourbis [1955]. III. Fibrilles [1966]. IV. Frêle Bruit [1976]. B.N., Impr., 8° Ln27. 88671 (1-4).*

392

Simone de Beauvoir
(1908-1986)
Le Deuxième Sexe
1949

Simone de Beauvoir, romancière et essayiste, naquit à Paris dans une famille bourgeoise désargentée. Son enfance fut studieuse et catholique, son adolescence marquée par une grande amitié. Elle passa brillamment l'agrégation de philosophie en 1929 et devint professeur en 1931. À cette époque, elle rencontra Sartre; l'histoire de leurs œuvres et de leur vie allait être indissociable. Au sortir de la guerre, elle fonda à ses côtés la revue *Les Temps Modernes.* Après

une tentative philosophique rapidement abandonnée, un essai pour le théâtre sans lendemain, ses romans trouvèrent leur inspiration dans sa biographie: *L'Invitée* (1943), *Les Mandarins* (1954) qui obtint le Prix Goncourt. Ce goût pour l'autobiographie prendra toute sa mesure dans ses Mémoires. Elle donnait à sa démarche un tour personnel et concret, double exigence qui lui vaudra le succès (*Mémoires d'une jeune fille rangée*, 1958) et qu'elle maintiendra jusqu'à son dernier ouvrage, *La cérémonie des adieux* (1981), consacré à Sartre. L'obsession de la mort et du déclin est également un fil conducteur pour aborder une œuvre caractérisée par son appétit de vie. Son engagement politique pendant la guerre d'Algérie lui inspira un document sur la torture: *Djamila Boupacha* (1962). En mai 1968, elle se rangea au côté des contestataires. En 1971, elle signa le « Manifeste des 343 » (sur l'avortement) qui donnait le coup d'envoi à la formation des groupes féministes en France.

Le Deuxième Sexe occupe dans l'œuvre de Simone de Beauvoir une place-clé. Ce livre fera d'elle un auteur à succès mais aussi un sujet de scandales qui lui valurent injures et procès. Elle incarnait désormais une modernité féminine. L'objectif de l'ouvrage, composé de deux tomes, est de récuser l'idée d'une naissance et d'une nature féminine qui permet de justifier la condition satellite des femmes. Cette condition, elle la caractérise comme « autre », catégorie empruntée à la philosophie de Hegel. Pour mener à bien sa démonstration, elle procède à une analyse des discours qui légitiment les situations d'oppression et les transforment en destin.

Sa description des âges naturels de la femme qu'elle inaugure par sa célèbre formule, « On ne naît pas femme, on le devient », tend à prouver qu'il n'y a là que construction culturelle. Son évocation de la sexualité féminine qui cristallise toutes les formes de dépossession sociale, est particulièrement saisissante. L'arrachement à l'espèce, à ces destins imposés et intériorisés, doit éviter le piège des libérations fallacieuses: la narcissique, l'amoureuse et la mystique sont pour Beauvoir trois formes d'aliénation. « Le travail peut seul garantir la liberté concrète de la femme indépendante » qui se confond, sous sa plume, avec l'intellectuelle, capable d'apprécier sa propre situation mais aussi divisée par des désirs contradictoires.

Avec le mouvement de libération des femmes des années 1970, en France et aux États-Unis surtout, *Le Deuxième Sexe* bénéficiera d'un nouvel intérêt. Simone de Beauvoir souhaitait à cette époque la révision du cadre conceptuel de son livre qu'elle jugeait trop idéaliste. Il fut traduit en de nombreuses langues. En France, toutes éditions confondues, les ventes s'élèvent aujourd'hui à 470 000 exemplaires pour le premier tome et à 430 000 pour le second ; un million d'exemplaires pour les seuls États-Unis.

CHRISTINE FAURÉ

Simone de Beauvoir. Le deuxième sexe. *I. Les faits et les mythes. II. L'expérience vécue. Gallimard [1949]. 2 vol. in-8°, 400 et 583 p. (édition originale tirée à 2500 ex. reliés sur une maquette de Mario Prassinos). B.N., Impr., Rés. p. R. 659 (1-2) [exemplaire sur alfama, cartonnage dessiné par Mario Prassinos].*

393

CLAUDE LÉVI-STRAUSS

(né en 1908)

Structures élémentaires de la parenté

1949

Le nom de Claude Lévi-Strauss (né à Bruxelles de parents français le 28 novembre 1908) est indissociable de ce qu'à sa suite on a appelé l'anthropologie structurale. C'est à partir de la linguistique de F. de Saussure et surtout de la méthode phonologique mise en œuvre par R. Jakobson qu'il en formula les principes fondamentaux: étudier moins les phénomènes conscients que leur infrastructure inconsciente ; reconnaître aux éléments d'un système non pas un sens d'entités indépendantes mais une valeur de position dépendant des relations qui les unissent et les opposent, et prendre celles-ci comme base de l'analyse ; reconnaître de même que ces relations ne valent qu'au sein d'un système de corrélations dont il s'agit de dégager les règles. La tâche de l'anthropologue est alors de mettre au jour les structures qui rendent intelligibles la variété et l'apparent désordre des phénomènes sociaux et culturels. C'est ainsi qu'au terme des *Structures élémentaires de la parenté* Lévi-Strauss écrit: « Nous avons constaté que des règles, en apparence compliquées et arbitraires, pouvaient être ramenées à un petit nombre: il n'y a que trois structures de parenté possibles ; ces trois structures se construisent à l'aide de deux formes d'échange ; et ces deux formes d'échange dépendent elles-mêmes d'un seul caractère différentiel, à savoir le caractère harmonique ou dysharmonique du système considéré. » Elles révèlent la place centrale de l'échange matrimonial qui, d'une part, implique la prohibition de l'inceste dont il est le versant positif, et, d'autre part, fonde la parenté sur l'alliance. De plus, ces structures renvoient à des réalités mentales universelles, comme la notion de réciprocité ou le caractère symbolique du don.

La méthode structurale ne vaut pas que pour l'analyse de la parenté. Dans *Le Totémisme aujourd'hui* et *La Pensée sauvage*, Lévi-Strauss a montré comment elle s'appliquait avec autant de succès aux systèmes symboliques à l'aide desquels l'esprit humain structure ses représentations du monde, et les *Mythologiques* ont prouvé qu'elle valait également pour des systèmes non pas fermés comme le sont les systèmes de parenté, mais ouverts ou, du moins, dont la clôture n'est pas décelable initialement et dont l'interprétation ne peut se développer qu'à la façon d'une « nébuleuse » sans pouvoir offrir « partout l'image d'une structure stable et bien déterminée ».

En somme, l'anthropologue cherche à découvrir entre des sociétés distinctes des homologies qui attestent la réalité d'un fonds commun à l'ensemble de l'humanité et permettent d'espérer mettre en lumière « un réseau de contraintes fondamentales et communes », autrement dit la base d'une « logique originelle ». La recherche de ce fonds commun n'efface donc pas les différences, au repérage desquelles s'attache l'ethnologue, puisque c'est leur réalité qui, seule, fait ressortir ces homologies.

JEAN POUILLON

Les structures élémentaires de la parenté *par Claude Lévi-Strauss. Presses universitaires de France, Paris, 1949. (Bibliothèque de Philosophie contemporaine. Psychologie et Sociologie, section dirigée par Maurice Pradines). In-8°, 639 p., 1 f. d'errata. B.N., Impr., 8° R. 52169.*

394

EMIL M. CIORAN

(né en 1911)

Précis de décomposition

1949

Mises « en abyme » dans le texte même ces lignes : « Et je pense à un *moraliste idéal* — mélange d'envol lyrique et de cynisme — exalté et glacial, diffus et incisif... ou rassemblant en soi le tact et l'enfer » définissent avec pertinence le ton neuf, révélateur et quasi définitif présidant à l'œuvre entière et qui fomentera par la suite aussi bien *Syllogismes de l'Amertume* (« Toute amertume cache une vengeance et se traduit en un système : le pessimisme ») que *De l'Inconvénient d'être né* ou *Écartèlement*, titres suffisamment suggestifs qui imposeront leur auteur dans la lignée classique allant des précurseurs de Nietzsche — de Pascal à Chamfort — à ses rares successeurs parmi lesquels, à la suite de Valéry, autre déniaiseur, il compte comme le magistral exemple d'une langue restée classique, claire et incisive, tout en développant les linéarités modernes du sarcasme, du dépit, de la totale abnégation au néant historique et individuel. Le maître ici est Diogène, non pas Socrate devenu fou, mais Socrate devenu sincère et ne proposant rien, mû « par une horreur testiculaire du ridicule d'être homme » qui constitue l'essence même du cynisme.

Un précis : un traité exhaustif et méticuleux des aberrations humanistes destinées à traîner l'homme jusqu'à sa mort inavouable et rédigé en style d'infamie, brûlant comme la marque des forçats (« dans tout génie coexiste un Marseillais et un Dieu ») ; une décomposition : une dissolution de tous les états sous le scalpel analytique de l'observateur devenu l'antipode même du naïf vivant offert à toutes supercheries sociales, mystiques ou morales et le réduisant à sa réelle subhumanité d'« homme vermoulu » dénoncée au plein milieu d'un siècle qui ne l'aura point démentie !

Ce Roumain fils de pope, venu en France peu avant la guerre et possédant parfaitement la langue pour l'avoir apprise au lieu d'y être né, maîtrisait déjà sa pensée dès son premier ouvrage, *Larmes et Saints*, paru en 1937 et traduit en 1986. Sa notoriété internationale — loin de la pseudo-célébrité littéraire — n'a été entachée d'aucune compromission publique, ce qui l'unit à quelques autres figures aussi exemplaires de l'ère contemporaine, Beckett, un ami, Blanchot, Leiris, Michaux.

JUDE STEFAN

Précis de décomposition *par E.M. Cioran. Les Essais XXXV. Gallimard [achevé d'imprimer 10 septembre 1949]. In-16, 256 p. B.N., Impr., 16° R. 3146. Manuscrit autographe : B.N., Mss, n.a.fr. 18721.*

395

SAMUEL BECKETT

(1906-1989)

En attendant Godot

1952

Né en 1906 près de Dublin, Samuel Beckett n'hérite pas de sa famille protestante la piété maternelle (« pour moi, ce n'était qu'ennui, j'ai abandonné »). De brillantes études, caractérisées par l'intérêt pour le sport, l'italien et le français, le mènent à découvrir en 1926 la France, puis l'Italie.

Lecteur d'anglais à l'École normale supérieure à Paris de 1928 à 1930, il traduit Joyce, publie un *Proust*, puis vit à Londres dans une grande détresse morale et financière, à la mort de son père. De retour en France en 1937, il se remet « à écrire — en français — avec le désir de s'appauvrir encore davantage » et s'interroge sur l'écriture dans une série de « romans » *(Murphy, Watt, Mercier et Camier, Molloy, Malone meurt)* dont les lieux vont en se rétrécissant comme les personnages (« C'est fini sur moi. Je ne dirai plus je »).

La forme théâtrale semble ensuite seule permettre au créateur de continuer à créer, en lui rendant une certaine distance par rapport aux mêmes personnages (le maître et l'esclave, l'absent), au même lieu (une lande désertique, un arbre avec ou sans feuilles), à la même situation (une attente vaine et infinie), éléments de négation du théâtre, qui lui redonnent pourtant sa fonction essentielle de parole.

En attendant Godot, qui rendit tout à coup célèbre son auteur en 1953, confirme cette vérité fondamentale de Beckett : l'homme est celui qui *doit* parler. Deux restes d'hommes sans âge attendent, indissociables, sur une scène, face à un public constamment pris à parti, un dénommé Godot, Godet ou Godin — God en tout cas — qui doit venir, si du moins l'apologue des deux larrons est fondé. En effet, Wladimir et Estragon, ou Didi et Gogo, sont plus liés que bourreau et victime puisqu'ils souffrent de la même angoisse du temps qui recommence et d'un mal de pied tenace, au point de chercher à ne pas survivre à la pendaison de l'autre. La scène se passe quelque part sur « cette putain de terre », comme le dit Pozzo, le maître de Lucky — un homme-chien au nom dérisoire, porteur de bagages debout sous le fouet, ex-machine à penser détraquée par l'emploi de mots-cadavres. C'est ce couple, doublet noir du premier, qui vient en intermède faire « passer le temps » pour Gogo et Didi et « désennuyer » le public, car nous sommes « au cirque ».

À la fin de l'acte I, un « garçon » étant venu annoncer que « Godot viendra sûrement demain », Wladimir et Estragon continuent, sans pouvoir se quitter, leur chemin de croix : les vieilles fables (du Christ, de l'Anglais au bordel), les propos dérisoires sur leurs chaussures trop grandes, l'inventaire de leurs poches (carottes et navets), leurs souvenirs (de vendanges en Vaucluse) tentent de meubler l'attente. Ils parlent pour ne pas penser et pour se sentir exister ; voix mortes « au bruit de feuilles », ils cherchent à se contredire ou à se croire heureux pour ne pas voir le charnier qui a succédé à la pensée et le néant au temps.

Les clowneries de Wladimir et Estragon et l'histoire drôle qu'on nous promet témoignent en effet de cet humour noir dont le rire déchire, car Beckett nous tend au miroir notre face niée par l'absence de Dieu.

SYLVIE COLLOT

Samuel Beckett. En attendant Godot. *Pièce en deux actes. Les Éditions de Minuit, 1952. In-16, 167 p. (35 ex. sur vélin supérieur). B.N., Impr. 16° Ytb. 1344.*

1) 3

Généalogie du fanatisme.

En elle même toute idée est neutre, ou devrait l'être; mais l'homme l'anime, y projette ses flammes et ses démences; ~~l'esprit en souffle, et l'histoire [illegible]~~ Impure, transformée en croyance, ~~l'idée~~ elle s'insère dans le temps, prend figure d'événement: le passage de la logique à l'épilepsie est consommé.... Ainsi naissent les idéologies, les doctrines, les farces sanglantes.

Idolâtres par instinct, nous convertissons en inconditionné les objets de nos songes et de nos intérêts. L'Histoire n'est qu'un défilé de faux Absolus, une succession de temples élevés à des prétextes, un avilissement de l'esprit devant l'Improbable. Lors même qu'il s'éloigne de la religion, l'homme y ~~se~~ demeure assujetti; s'épuisant à forger des simulacres de dieux, il les adopte ensuite fiévreusement: son besoin de fiction, ~~et~~ de mythologie triomphe de l'évidence et de l'ironie, ~~et surtout de ses semblables~~. Sa puissance d'adorer est responsable de tous ses crimes: celui qui aime indûment un dieu, contraint les autres à l'aimer, en attendant qu'il les extermine s'ils s'y refusent. Point d'intolérance, ~~[illegible] de [illegible]~~ d'intransigeance idéologique ou de prosélytisme ~~[illegible]~~ qui ne révèlent le fond bestial de l'enthousiasme. Que l'homme perde sa faculté d'indifférence: il devient assassin virtuel; qu'il transforme son idée en dieu: les conséquences sont incalculables.

396

Eugène Ionesco
(né en 1912)
La Cantatrice chauve
1953

De père roumain et de mère française, Ionesco effectue des études littéraires et envisage de travailler à une thèse sur *Les Thèmes du péché et de la mort dans la poésie française depuis Baudelaire*. Gagnant sa vie dans une maison d'édition, il achète une *Méthode Assimil* pour apprendre l'anglais. Des lieux communs du manuel, de ses répliques sosottes va naître une première pièce, *La Cantatrice chauve* (1950).

Le premier héros du théâtre ionescien fut le langage, dont plusieurs pièces dénoncent la prolifération et le vide. À partir des *Chaises* (1952), ce sont les objets eux-mêmes qui se mettent à proliférer, submergeant l'homme et lui annonçant qu'il va devenir objet à son tour. Ce nihilisme fait un moment place à la dénonciation socio-politique, avec *Tueur sans gages* (1959) et *Rhinocéros* (1960), qui peint la montée du fascisme, vécue par l'auteur en 1937-1938. Après deux réussites d'un théâtre plus ouvertement métaphysique, *Le Roi se meurt* (1962) et *La Soif et la Faim* (1966), Ionesco est revenu à l'alliance du burlesque et du tragique, avec *Macbett* (1972), parodie funèbre de Shakespeare, *L'Homme aux valises* (1975) et *Voyage chez les morts* (1981).

Un tel théâtre, surgi au cours des années 1950 en même temps que celui de Beckett, rejette bien des formules connues : la sacro-sainte analyse psychologique, les tranches d'histoire, la satire d'un groupe social ; il projette les angoisses d'êtres humains mécanisés, aliénés, solitaires. Ainsi ressuscite une forme pure de la tragédie. La dévalorisation du langage va de pair avec l'appel aux techniques du cirque, du mime, du music-hall. Aux origines de ce renouveau, non seulement le climat créé par la Guerre, mais les influences de Jarry, de Strindberg, du surréalisme, d'Artaud ou de Kafka.

La Cantatrice chauve est née de la découverte que le vide des phrases de l'*Assimil* n'est pas si loin de ce que disent effectivement les gens, du néant. On parle interminablement, pour ne rien dire. Un texte social usé parle tout seul à travers les hommes : lieux communs, proverbes, réponses toutes faites. Mais Ionesco ne s'en tient pas à cette dénonciation angoissante. Il ne peut s'empêcher de s'amuser à tous les jeux de langage qui lui passent par la fantaisie : « La soupe était trop salée... Elle avait plus de sel que toi. » Avec ce chahut de la langue s'introduit un humour qui masque le tragique. *La Cantatrice* se situe à mi-chemin de Kafka et de la tradition surréaliste illustrée par Desnos, Queneau, Prévert, puis Boris Vian. Créée au Théâtre des Noctambules le 11 mai 1950, elle illustre un phénomène typique de l'après-Guerre : la promotion du langage lui-même comme thème privilégié de la littérature.

Philippe Sellier

Eugène Ionesco. Théâtre. *. La Cantatrice chauve. *La Leçon. Jacques ou la soumission. Le salon de l'automobile. Préface de Jacques Lemarchand. Arcanes, 201, rue de Charenton, Paris (12e). 1953. Collection « Locus Solus » dirigée par Michel Laclos. In-8°, 159 p. (tiré à 2000 exemplaires). B.N., Impr. 16° Z. 5293 (1,D).*

397

Roland Barthes
(1915-1980)
Le Degré zéro de l'écriture
1953

Né en 1915 à Cherbourg, Roland Barthes passa son enfance à Bayonne. Après des études classiques au lycée Louis-le-Grand et à la Sorbonne, il fut atteint par la turberculose de 1941 à 1947. Il appartint au CNRS de 1952 à 1959, puis à l'École pratique des Hautes Études. Il fut élu au Collège de France en 1976, dans la chaire de « Sémiologie littéraire ».

Son œuvre est fort diverse. Les *Mythologies* (1957), chroniques de la France de la reconstruction, demeurent son ouvrage le plus populaire, mais il a écrit sur la littérature (*Sur Racine*, 1963, ou *S/Z*, 1970), la mode (*Système de la mode*, 1967), le Japon (*L'Empire des signes*, 1970), l'amour (*Fragments d'un discours amoureux*, 1977), la photographie (*La Chambre claire*, 1980), etc. La sémiologie, ou science des signes, ne donne qu'une unité très approximative à une série de monographies où la méthode paraît varier au gré de l'objet.

Le degré zéro de l'écriture, son premier livre, reprend des articles publiés dans *Combat* en 1947 et 1950. Barthes n'a pas encore subi l'influence de la linguistique, mais déjà il s'oppose au Sartre de *Qu'est-ce que la littérature ?* (1948) en soulignant que l'engagement de l'écrivain tient tout autant à la forme qu'au fond. Entre la langue comme donnée sociale, et le style comme donnée individuelle et presque corporelle, tous deux inévitables, Barthes invente l'« écriture », que l'écrivain choisit. Elle est le lieu de la responsabilité depuis le milieu du XIXe siècle, car plusieurs « écritures » s'offrent désormais à l'écrivain : « artisanale », celle de Flaubert, Gide ou Valéry ; « parlée », celle de Céline ou Queneau ; ou « blanche », celle de Camus, alors exemplaire aux yeux de Barthes. Dans cet idéal, ou cette utopie, c'est Maurice Blanchot, et Mallarmé à travers lui, qui apparaissent.

Petite esquisse d'une nouvelle histoire de la littérature, ou plutôt de l'écriture, le premier livre de Roland Barthes demeure fascinant, et ambigu. S'y manifeste déjà la tension, caractéristique de toute son œuvre, entre la foi en la modernité, qui fera de lui un compagnon de route du Nouveau Roman et de *Tel Quel*, et l'attachement intime à la tradition, qui le rapprochera de Proust ou Chateaubriand au soir de sa vie.

Antoine Compagnon

Roland Barthes. Le degré zéro de l'écriture. *Éditions du Seuil, Paris. [1953]. (Collection Pierres vives). In-8°, 127 p. B.N., Impr. 16° Z. 519 (53).*

398

Charles de Gaulle
(1890-1970)
Mémoires de guerre
1954-1959

L'auteur est celui que, quatre ans après la parution du premier tome de l'ouvrage, le président de la République René Coty appellera « le plus illustre des Français ». Personne n'a oublié le tour de force, sans exemple dans l'histoire universelle, qu'il a réussi naguère en faisant exister libre et belligérante, cinquante mois durant, une nation dont le territoire était entièrement contrôlé par l'ennemi avec l'accord du gouvernement légal présidé par un soldat glorieux et reconnu par presque toutes les puissances.

C'est cette histoire que relate Charles de Gaulle. Homme d'action s'il en fut, il est aussi, depuis sa jeunesse, homme de lettres. Écrivain militaire, certes, comme l'y engage la carrière qu'il a choisie. Mais qui prend ses sujets de si haut qu'ils échappent à toute spécialité. *La discorde chez l'ennemi*, parue en mars 1924, est un ouvrage politique sur les causes de la défaite allemande de 1918. Les cinq fulgurants chapitres du *Fil de l'épée*, de juillet 1932, font dépendre la supériorité guerrière de bien des données extérieures à l'art militaire. Même *Vers l'armée de métier* (mai 1934), dont tout le monde sait que les idées furent refusées par l'armée française et victorieusement mises en œuvre, au printemps de 1940, par l'armée allemande, s'élargit dans certaines pages en un fastueux parallèle franco-germanique. Dernier paru avant septembre 1939, *La France et son armée* est d'abord un ouvrage d'histoire.

À la différence de ces premiers livres, les *Mémoires de guerre* sont un beau succès de librairie. La vente atteint rapidement les 100 000. Quand paraîtra le troisième tome, 150 000 exemplaires de l'ouvrage complet garniront les bibliothèques privées et publiques. À ce jour, il en aurait été vendu en tout 750 000, et l'ouvrage a été traduit en vingt-deux langues, parmi lesquelles le chinois, le finnois, le turc.

La presse, d'emblée, a été admirative. « Chez de Gaulle écrivain, on trouve le même esprit et la même discipline qui animait l'homme d'action, la même flamme... » (Marcel Arland, *Nouvelle revue française*).

« La lecture de ces *Mémoires* achève de convaincre qu'un grand homme est presque toujours un grand écrivain. » (Georges Duhamel, *Nouvelles littéraires*). « Il est prestigieux dans ses raccourcis... avec des traits à la Tacite, à la Retz, à la Saint-Simon. » (Émile Henriot, *Le Monde*)... Seule la professionnelle *Revue de la défense nationale* a cru bon d'ignorer l'œuvre du membre le plus éminent de l'armée française. De Gaulle, nullement surpris « étant donné l'inspiration habituelle de ce périodique », demandera au général Bouscat de confier à une autre revue ce que lui inspire le second tome, et de faire savoir au comité d'études de celle-ci qu'il s'oppose à ce qu'elle publie rien sur l'ouvrage.

Les *Mémoires de guerre* sont aussitôt devenus un grand classique du genre et l'écrit contemporain le plus propre à entretenir dans les nouvelles générations le sens de la patrie. Au lendemain de la mort du général de Gaulle, le ministre de l'Éducation nationale, M[r] Olivier Guichard, prescrivit que le 14 novembre au matin en fussent lues la première et la dernière page dans toutes les écoles de France.

EDMOND POGNON

Charles de Gaulle. Mémoires de guerre. *L'appel. 1940-1942. — *Paris, librairie Plon, les petits-fils de Plon-Nourrit imprimeurs-éditeurs. 8, rue Garancière, 6[e]. In-8°, [6]-680 p. et la table, cartes en encart. Achevé d'imprimer le 5 octobre 1954. Le texte n'occupe que les p. 1-261. Les p. 267-680 sont occupées par les « documents ».* **L'unité. 1942-1944. *[6] - 712 p. et la table, cartes en encart. Texte: p. 1-322, documents: p. 325-712. Achevé d'imprimer le 29 mai 1956.* ***Le salut. 1944-1946. *[6] - 653 p. et la table, cartes en encart. Texte: p. 1-290, documents: p. 295-653. Achevé d'imprimer le 25 septembre 1959. B.N., Impr., Rés. Z. Barrès 19672-19674. (exemplaires sur alfa Cellumaf, dédicacés à Philippe Barrès).*

399

CLAUDE SIMON
(né en 1913)
La Route des Flandres
1960

Claude Simon est né le 10 octobre 1913 à Tananarive (Madagascar) de parents français originaires de la Franche-Comté et du Roussillon. Il perd à quelques mois son père, officier de carrière, tué tout au début de la première guerre mondiale, passe sa petite enfance à Perpignan auprès de sa mère et peu avant la mort de celle-ci, en 1924, entre au Collège Stanislas à Paris, où il fait ses études secondaires. Il suit plus tard les cours de peinture de l'académie André Lhote. En 1936, il fait un bref voyage à Barcelone, en Espagne républicaine. Mobilisé en 1939 au 31[e] régiment de Dragons, il participe aux combats livrés sur la Meuse, en Belgique, au mois de mai 1940. Prisonnier au Stalag IV B à Mülhberg an der Elbe, il s'évade en octobre de la même année et termine son premier roman, *Le Tricheur*. En 1956, il publie *Le Vent* aux Éditions de Minuit où il fait la connaissance de Robbe-Grillet, Butor et Pinget, et après une dizaine d'ouvrages, dont *La Route des Flandres* (1960), *Histoire* (1967) et *Les Géorgiques* (1981), il est lauréat du Prix Nobel de littérature, en 1985.

La conviction — qu'il partage avec d'autres écrivains — que la littérature doit servir sa propre cause et qu'il est temps d'en finir avec des conventions surannées n'est que la contrepartie du renouvellement considérable qu'il apporte à la forme romanesque: romans composés comme des tableaux, écriture relevant avant tout d'une logique de la sensation, « crédibilité » esthétique fondée sur des rapports qualitatifs d'ordre émotionnel et langagier, tels sont les traits les plus marquants d'un style auquel un roman tel que *La Route des Flandres* doit de faire date dans l'histoire du roman européen de la seconde moitié de ce siècle: en quelques heures d'une nuit d'après-guerre, tout se presse dans la mémoire du narrateur (le désastre de mai 1940, la mort de son capitaine à la tête d'une compagnie de dragons, son temps de captivité, le train qui le menait au camp de prisonniers) et entre en correspondance avec les sensations présentes qu'il éprouve; sous le signe d'une mort omniprésente, la guerre et l'amour s'enchevêtrent inextricablement dans un texte qui allie le lyrisme à la dimension épique.

LUCIEN DÄLLENBACH

Claude Simon. La Route des Flandres. *Les Éditions de Minuit [achevé d'imprimer 15 septembre 1960]. In-16, 316 p. B.N., Impr. 16° Y². 23690.*

INDEX

Les auteurs en lettres capitales ainsi que les numéros des notices en caractères gras font référence à une entrée principale. Les titres en italique, de même que les auteurs et noms de personnes figurant en caractères romains, sont ceux cités dans les notices.

ÉTABLI PAR LES SOINS DE GHISLAINE QUENTIN

ORIENTATIONS

Les références bibliographiques qui suivent s'adressent à un public large, désireux d'approfondir ses connaissances. Elles ont été pour la plupart proposées par les auteurs des notices du catalogue. Elles mentionnent des éditions accessibles des œuvres décrites ainsi que des études fondamentales et, si possible, récentes. Certains numéros ont été laissés vacants en raison soit de l'énormité de la bibliographie existante, soit au contraire de son inexistence, ou bien encore selon le souhait du rédacteur de ne renvoyer qu'à la seule œuvre décrite et aux informations déjà citées dans la notice.

BIBLIOGRAPHIQUES

1. BALIBAR (R.), *L'Institution du Français. Essai sur le colinguisme des Carolingiens à la République.* Paris, 1985. — NITHARD, *Histoire des fils de Louis le Pieux,* éd. et tr. par Ph. LAUER. Paris, 1925.

2. ZUMTHOR (P.), Langue et techniques poétiques à l'époque romane. Paris, 1963. — Actes du colloque « La Cantilène de sainte Eulalie », Valenciennes, 1989 (1980).

3. DARMESTETER (A.), *Les gloses françaises de Rachi dans la Bible.* Paris, 1909. — BANITT (M.), « Le français chez Rachi » dans *Rachi* (ouvrage collectif). Paris, 1974, pp. 123-138.

4. JEANROY (A.), *Les Chansons de Guillaume IX duc d'Aquitaine (1071-1127).* Paris, 1927. — PAYEN (J.-C.), *Le Prince d'Aquitaine. Essai sur Guillaume IX, son œuvre et son érotique.* Paris, 1980. — BOUTIÈRE (J.) et CLUZEL (I.-M.), *Biographie des troubadours. Textes provençaux des XIIIe et XIVe siècles.* Paris, 1973, pp. 7-8. — AVRIL (F.), GOUSSET (M.-T.) et RABEL (C.), *Manuscrits enluminés d'origine italienne, 2, XIIIe siècle.* Paris, 1984, n° 14, pl. VII.

5. *La Chanson de Roland,* éd. et tr. par G. MOIGNET. Paris, 1969. — BEDIER (J.), *Les Légendes épiques.* Paris, 1927. — MENENDEZ PIDAL (R.), *La Chanson de Roland et la tradition épique des Francs.* Paris, 1960. — RYCHNER (J.), *La Chanson de Geste. Essai sur l'art épique des jongleurs.* Genève, 1955. — LEJEUNE (R.) et STIENNON (J.), *La Légende de Roland dans l'art du Moyen Âge.* Bruxelles, 1966.

6. *Petri Abaelardi Opera Theologica,* éd. par M. BUYTAERT, II (Corpus Christianorum - Continuatio Mediaevalis XII). Turnhout, 1969. — JOLIVET (J.), *Arts du langage et théologie chez Abélard.* Paris, 1969 et 1982.

7. *De diligendo Deo in Sancti Bernardi Opera omnia.* Mediolani Edente Jacobo Gnocchi Bibliopola, 1850, I.

8. *Œuvres complètes de Suger,* éd. par A. LECOY DE LA MARCHE. Paris, 1867. Le *Liber de rebus in administratione sua gestis* (*éd. cit.*, pp. 151-209), dont Lecoy de la Marche ne signale qu'un seul manuscrit (Paris, Bibliothèque nationale, lat. 13835), avait été publié une première fois par Duchesne (*Historiæ Francorum Scriptores,* t. IV, Paris, 1641, pp. 331-350). Pour le *Libellus de consecratione ecclesiæ sancti Dionysii* (*éd. cit.*, pp. 211-238), Lecoy de la Marche a reproduit l'édition donnée par Duchesne (*op. cit.*, pp. 350-358), puis complétée par Mabillon (*Vetera Analecta,* Paris, 1723, p. 463) d'après un manuscrit aujourd'hui perdu ; un manuscrit de cet ouvrage a été depuis lors retrouvé à la Bibliothèque Vaticane (Reg. lat. 571, f. 119-129). Une traduction française du *Libellus* a été publiée par J. Leclercq sous le titre suivant : Suger, *Comment fut construit Saint-Denis* (La Clarté-Dieu, XVIII), Paris, 1945. — Voir aussi : PANOFSKY (E.), *Architecture et pensée scolastique,* traduction et postface de Pierre Bourdieu, Paris, 1967 (voir surtout la première partie : *L'abbé Suger de Saint-Denis,* pp. 7-65).

9. *Le Roman de Brut,* éd. par I. ARNOLD. Paris, 1938-1940.

10. *Tristan et Yseut,* éd. par D. POIRION. Paris, 1989 (coll. Lettres Françaises). — *Tristan et Iseut,* trad. par J.-C. PAYEN. Paris, 1974 (Classiques Garnier). — BARTEAU (F.), *Les romans de Tristan et Iseut. Essai de lecture plurielle.* Paris, 1972.

11. Les cinq romans ont été édités chez Champion (C.F.M.A.) : *Erec et Enide, Le Chevalier de la Charrete* et *Le Chevalier au lion* par M. Roques, *Cligès* par A. Micha, *Le Conte del Graal* par F. Lecoy (2 vol.). Ces éditions sont fondées sur la copie de Guiot. D'autres éditions existent, fondées sur d'autres manuscrits : pour *Le Roman de Perceval ou le Conte du Graal,* W. Roach a choisi le ms. fr. 12576 de la B.N. (Genève-Paris, 1959). — FRAPPIER (J.), *Chrétien de Troyes.* Paris, 1957. — LOOMIS (R.S.), *Arthurian Tradition and Chrétien de Troyes.* New York, 1949. — KÖHLER (E.), *L'aventure chevaleresque. Idéal et réalité dans le roman courtois.* Paris, 1956 et 1974. — HAIDU (P.), *Aesthetic Distance in Chretien de Troyes. Irony and Comedy in « Cligès » and « Perceval ».* Genève, 1968. — MELA (C.), *La Reine et le Graal.* Paris, 1984. — OLLIER (M.-L.), « Modernité de Chrétien de Troyes » dans *Romanic Review* LXXI, nov. 1980, pp. 413-444. — « Chrétien de Troyes » dans *Europe,* n° 642, oct. 1982. — MICHA (A.), *La tradition manuscrite des romans de Chrétien de Troyes.* Paris, 1939.

12. *Les Poésies,* éd. critique et trad. par R. LAVAUD. Toulouse, 1910. Éd. en facsim., Genève, Slatkine, 1973.

13. *Le Roman de Renart,* éd. par M. ROQUES, 6 vol. parus. Paris, 1951-1963. — *Le Roman de Renart,* édition bilingue — et partielle — par J. DUFOURNET et A. MÉLINE, Paris, 1985. — BOSSUAT (R.), *Le Roman de Renart.* Paris, 1957 et 1971. — FLINN (J.), *Le Roman de Renart dans la littérature française et les littératures étrangères du Moyen Âge.* Toronto, 1963.

14. Éd. par E. FARAL. Paris, 1961 (coll. Les Classiques de l'Histoire de France).

15. *Carnet de Villard de Honnecourt,* d'après le manuscrit conservé à la Bibliothèque nationale de Paris (n° 19093), présenté et commenté par A. ERLANDE-BRANDENBURG, R. PERNOUD, J. FINPEL, R. BECHMAN. Paris, 1986.

16. S. LUSIGNAN, *Préface au « Speculum majus » de Vincent de Beauvais : réfraction et diffraction.* Montréal-Paris, 1979 (Cahiers d'Études médiévales, V).

17. *Brunet Latin, Li livres dou tresor,* éd. par P. CHABAILLE. Paris, 1863. — *Li livres dou tresor,* éd. par F.J. CARMODY, Berkeley-Los Angeles, 1948. — *Brunetto Latini, Le livre du trésor* (extraits) dans *Jeux et sapiences du Moyen Âge,* éd. par A. PAUPHILET. Paris, 1960 (Bibliothèque de la Pléiade).

18. *Guillaume de Lorris et Jean de Meun. Le Roman de la Rose,* publ. par F. LECOY. Paris, 1965-1966-1970. — *Le Roman de la Rose de G. de Lorris et J. de Meun,* chronologie, préface et établissement du texte par D. POIRION. Paris, 1974. — BATANY (J.), *Approches du Roman de la Rose.* Paris, 1973. — BADEL (P.-Y), *Le Roman de la Rose au XIVe siècle.* Genève, 1980. — Sur la tradition manuscrite : LANGLOIS (E.), *Les manuscrits du Roman de la Rose.* Lille, 1910. — Sur quelques aspects iconographiques : HUOT (S.), *From Song to Book.* Ithaca-London, 1987 (chap. 3).

19. *Œuvres complètes de Rutebeuf,* éd. par E. FARAL et J. BASTIN. Paris, 1959-1960.

20. L'édition qui reste la meilleure est celle de A. SALMON, datant de 1899 et rééditée en 1970. Cf. aussi G. HUBRECHT, *Le coutumier de Beauvaisis...,* 1974 (commentaire sur le document) et les catalogues de l'exposition et du colloque de Beauvais tenu en mai 1983 (Groupe d'Études des monuments et œuvres d'art du Beauvaisis, n° 18).

21. WILKINS (N.), *The lyric works of A. de la Halle.* Dallas, 1967. — MARSHALL (J.H.), *The Chansons of A. de la Halle.* Manchester, 1971. — BARTH-WEHRENALP (R.), *Studien zu A. de la Halle.* Tutzing, 1982. — MAILLARD (J.), *A. de la Halle, perspective musicale.* Paris, 1982.

22. Édition critique du texte français : PAUTHIER (M.G.), *Le livre de Marco Polo, citoyen de Venise.* Paris, 1965. — Édition critique d'autres textes (anglais, italien) avec étude de la tradition manuscrite et annotation très complète : *Marco Polo. The description of the world,* éd. par A.C. MOULE et P. PELLIOT. Londres, 1938 ; complété par PELLIOT (P.), *Notes on Marco Polo,* éd. par L. HAMBIS et J. DAUVILLIER. Paris, 1959-1973. — Édition récente, en français modernisé, avec annotation de qualité : *Marco Polo. La description du monde,* éd. par L. HAMBIS. Paris, 1955.

23. BEDIER (J.), *Les Fabliaux.* Paris, 1893. — *Fabliaux dits et contes en vers français du XIIIe siècle. Fac-similé du manuscrit français 837 de la Bibliothèque nationale,* publ. par H. OMONT. Paris, 1932.

24. *Jean, sire de Joinville. Histoire de saint Louis, Credo et Lettre à Louis X, texte original, accompagné d'une traduction,* éd. par M. NATALIS DE WAILLY. Paris, 1874. — PARIS (G.), « Jean sire de Joinville » dans l'*Histoire littéraire de la France,* t. XXXII, 1898, pp. 291-459.

25. Édition du ms. 2030 par A. BOS, *Chirurgie de Maître Henri de Mondeville.* Paris, 1897-1898. — Édition latine du texte intégral par J.L. PAGEL, *Die Chirurgie des Heinrich von Mondeville.* Berlin, 1892. — Traduction en français moderne par E. NICAISE, *Chirurgie de Maître Henri de Mondeville.* Paris, 1893. — Article « Henri de Mondeville » dans WICKERSHEIMER (E.), *Dictionnaire biographique des médecins en France au Moyen Âge* (1936). Réimpression Genève, 1979 ; et dans JACQUART (D.), *Supplément au Dictionnaire de E. Wickersheimer.* Genève, 1979. — POUCHELLE (M.-C.), *Corps et chirurgie à l'apogée du Moyen Âge.* Paris, 1983.

26. NICAISE (E.), *La Grande Chirurgie de Guy de Chauliac... composée en l'an 1363.* Paris, 1890. — Éd. imprimée : Lyon, Barthélemy Buyer [Nikolaus Philippi et Markus Reinhard pour], 28 mars 1478. 266 ff., ill. (B.N., Impr., Rés. 4° Td73. 260).

27. MACHABEY (A.), *G. de Machaut, la vie et l'œuvre musicale.* Paris, 1955. —

REANEY (G.), *G. de Machaut*. Londres, 1971. — *G. de Machaut. Colloque-table ronde... Université de Reims*. Paris, 1982.

28. AVRIL (F.), *L'Enluminure à la cour de France au XIVe siècle*. Paris, 1978. — *Les Grandes Chroniques de France. Chronique des règnes de Jean II et de Charles V*, éd. par R. DELACHENAL. Paris, 1910-1920. — GUENÉE (B.), « Les Grandes Chroniques de France » dans *Les Lieux de mémoire*, sous la dir. de P. NORA, II, *La Nation*. Paris, 1986, pp. 189-214. — HEDEMAN (A.D.), « Valois legitimacy : editorial changes in Charles V's Grandes Chroniques de France » dans *Art Bulletin*, LXVI, 1984, pp. 97-117 ; « Restructuring the narrative : the function of ceremonial in Charles V's Grandes Chroniques de France » dans *Studies in the history of art*, vol. 16, 1985, pp. 171-181. — Première édition à Paris chez Pasquier Bonhomme, 1476 [1477].

29. PICHON (J.) et VICAIRE (G.), *Le Viandier de Guillaume Tirel dit Taillevent*. Paris, 1892.

30. *Gaston Phébus, Livre de la chasse*, éd. par G. TILANDER, avec introduction, glossaire et reproduction des 87 miniatures du ms de la B.N. : Karlshamn, 1971 (*Cynegetica*, vol. XVIII). — TUCOO-CHALA (P.), *Gaston Febus, un grand prince d'Occident au XIVe siècle*. Pau, 1976. — THOMAS (M.), AVRIL (F.) et BRISSAC (duc de), Gaston Phoebus, *Le livre de la chasse, manuscrit... de la B.N.* Paris, 1976.

31. [Première édition :] *Le premier [-quart] Volume de Froissart des croniques de france, dangleterre, descoce, despaigne, de bretaigne, de gascongne, de flandres. Et lieux circunvoisins*. Imprimé à Paris pour Anthoine Verard [1495]. 4 vol. in-fol. — *Froissart, Œuvres...* publ. par le baron KERVYN DE LETTENHOVE. Bruxelles, 1867-1877, 26 vol. — *Jean Froissart. Les Chroniques...* publ. par S. LUCE, G. RAYNAUD et L. et A. MIROT. Paris, 1869-1975, 15 vol. — *Froissart : Historian*, éd. par J.J.N. PALMER. Woodbridge, Suffolk, 1981. — SHEARS (F.S.), *Froissart, chronicler and poet*. Londres, 1930.

32. N° 1 : G. OUY, « Le brouillon inachevé d'un traité de Gerson contre Juan de Monzon » dans *Romania* 83 (1962), pp. 433-492. — *Id.*, « La preuve par les textes de l'authenticité gersonienne du traité contre Juan de Monzon » dans *Romania* 88 (1967), pp. 270-273.
N° 2 : G. OUY, « Un exemple de bilinguisme au début du XVe siècle : les versions originales latine et française de quelques œuvres de Jean Gerson » dans *Le Moyen Français (Actes du Colloque international sur le Moyen Français, Milan 6-8 mai 1985)*, vol. II, Milano, 1986, pp. 33-66.

33. Traduction en français moderne précédée d'une étude par T. MOREAU et E. HICKS. Paris, 1986. — PINET (M.-J.), *Christine de Pisan (1364-1430). Étude biographique et littéraire*. Lyon, 1927. — KENNEDY (A.J.), *Christine de Pizan bibliographical guide*. Londres, 1984.

34. *Arnould Gréban. Le Mystère de la Passion*, publ. d'après le ms. de Paris, avec une introduction et un glossaire, par G. PARIS et G. RAYNAUD. Paris, 1878 (réimpression Genève, 1970). — *Arnould Gréban. Le mystère de la Passion*, éd. par O. JODOGNE. Bruxelles, 1965. — *Arnould Gréban. Le Mystère de la Passion de Notre Sauveur Jésus-Christ*, traduction et présentation par M. DE COMBARIEU DU GRES et J. SUBRENAT. Paris, 1987 (Gallimard, Folio n° 1881). — KONIGSON (E.), *L'Espace théâtral médiéval*. Paris, 1975. — REY-FLAUD (H.), *Le Cercle magique, essai sur le théâtre en rond à la fin du Moyen Âge*. Paris, 1973.

35. *Charles d'Orléans. Poésies*, éd. par P. CHAMPION. Paris, 1923 et 1927. — POIRION (D.), *Le Poète et le Prince*. Paris, 1965.

36. *François Villon, Le Testament*, éd. par J. RYCHNER et A. HENRY. Genève, 1974. — *Le lais Villon et les poèmes variés*, éd. par J. RYCHNER et A. HENRY. Genève, 1977. — *Fr. Villon. Œuvres*, trad. par A. LANLY. Paris, 1969. — DUFOURNET (J.), *Recherches sur le Testament de Villon*. Paris, 1971-1973 ; *id.*, *Nouvelles recherches sur Villon*, Paris, 1980. — LE GENTIL (P.), *Villon*. Paris, 1967. — SICILIANO (I.), *François Villon et les thèmes poétiques du Moyen Âge*. Paris, 1934 et 1967.

37. *Maistre Pierre Pathelin*, reprod. en fac-similé de l'édition imprimée vers 1485 par Guillaume Le Roy à Lyon, avec une introd. d'E. PICOT. Paris, 1907. — DUFOURNET (J.) et ROUSSE (M.), *Autour de la Farce de Maître Pathelin*. Paris, 1986.

38. VAN DER HAEGHEN (F.) ; *Bibliotheca Belgica/Bibliographie générale des Pays-Bas*, LXIe et LXIIe livraisons, C. 311. Bruxelles, 1885. Réédition anastatique par M.-Th. LENGER, t. I, Bruxelles, 1964.

39. BRION-GUERRY (L.), *Jean Pèlerin Viator ; sa place dans l'histoire de la perspective*. Paris, 1962.

40. DELARUELLE (G.), *Guillaume Budé*. Paris, 1907. — LA GARANDERIE (M.-M. de), « L'harmonie secrète du *De Asse* », dans *Bull. de l'Ass. G.B.*, 1968, n° 4 ; « L'approche philologique du fait antique » dans *Actes du Congrès de Rome de l'Ass. G.B.* Paris, 1973 ; *Christianisme et Lettres profanes*. Lille-Paris, 1976. — MARGOLIN (J.-C.), « De la digression au commentaire ; pour une lecture humaniste du *De Asse* de G.B. », dans *Neo Latin and vernacular in Renaissance France*. Oxford, 1984.

41. Réimpression fac-similé avec notes, index et glossaire par G. COHEN. Paris, 1931.

42. *Pantagruel*, éd. par V.-L. SAULNIER. Genève, 1946. — *Gargantua*, éd. par M. SCREECH. Genève, 1970. — *Œuvres complètes*, avec une translation en français moderne, sous la dir. de G. DEMERSON. Paris, 1973. — DEMERSON (G.), *Rabelais*. Paris, 1986. — HUCHON (M.), *Rabelais grammairien*. Genève, 1952. — MÉNAGER (D.), *Rabelais en toutes lettres*. Paris, 1989. — RIGOLOT (F.), *Les langages de Rabelais*. Genève, 1970. — SCREECH (M.), *Rabelais*. Londres, 1982.

43. Éditions de l'*Adolescence clémentine* par V.-L. SAULNIER, Paris, 1958 et par F. LESTRINGANT, Paris, 1987 (coll. « Poésie », Gallimard, orthographe modernisée). — MAYER (C.A.), *Œuvres de Clément Marot*, Athlone Press, 1962-1980. — MAYER (C.A.), *Bibliographie des Œuvres de Marot*, Paris, 1975. — GRIFFIN (R.), *Clément Marot and the Inflections of Poetic Voice*, Los Angeles, 1974.

45. Ces deux textes sont publiés et longuement commentés dans le recueil des *Ordonnances des rois de France. Règne de François Ier*, t. VIII, pp. 494-500 et t. IX, 3e partie, mai-août 1539, pp. 550-628, voir en particulier pour les actes notariés les commentaires des pp. 582 et suiv.

46. *Œuvres complètes*, éd. critique établie par P. QUIGNARD. Paris, 1974.

47. *Jacques Cartier, Relations*, éd. critique par M. BIDEAUX, Montréal, 1986. — « Actes du colloque Jacques Cartier (Rennes-Saint-Malo, 9-11 avril 1984) », dans *Études canadiennes/Canadian Studies*, n° 17, 1984.

48. *Charles Estienne. La dissection des parties du corps humain*. Réimpression de l'édition parisienne de 1546 chez Simon de Colines. Paris, 1972. Précédée de HUARD (P.) et GRMEK (M.D.), « L'Œuvre de Charles Estienne et l'école anatomique parisienne ».

49. Éd. critique par H. CHAMARD. Paris, 1945 ; rééd. 1970. — CAVE (T.), *The cornucopian text. Problems of writing in the French Renaissance*. Oxford, 1979. — MEERHOFF (K.), *Rhétorique et poétique au XVIe siècle en France*. Leiden, 1986.

50. BONNEROT (J.), *La Guide des chemins de France de 1553. Texte commenté, fac-similé et cartes*. Paris, 1936 ; réimpr. Genève, 1978.

51. WADDINGTON (C.), *Ramus (Pierre de La Ramée) ; sa vie, ses écrits et ses opinions*. Paris, 1855. — GRAVES (F.P.), *Peter Ramus and the Educational Reformation of the Sixteenth Century*. New York, 1912. — ONG (W.J.), *Ramus and Talon Inventory*. Cambridge (Mass.), 1958. — *Id.*, *Method and the Decay of Dialogue*. Cambridge, 1958. — HOOYKAAS (R.), *Humanisme, science et réforme : Pierre de La Ramée (1515-1572)*. Leyde, 1958. — SELLBERG (E.), *Petrus Ramus och ramismen*. Göteborg, 1979. — BRUYÈRE (N.), *Méthode et dialectique dans l'œuvre de La Ramée*. Paris, 1984.

52. CALLOT (E.), *La Renaissance des sciences de la vie au XVIe siècle*. Paris, 1951. — PETIT (G.) et THEODORIDÈS (J.), *Histoire de la zoologie des origines à Linné*. Paris, 1962.

53. *Œuvres complètes de Louise Labé*, éd. critique et commentaire par E. GIUDICI, Genève, 1981. — *Louise Labé, Œuvres complètes, Sonnets-Élégies, Débat de Folie et d'Amour*, éd., préface et notes par F. RIGOLOT, Paris 1986. — GIUDICI (E.), *Louise Labé, essai*, Paris, 1981.

54. LESTRINGANT (F.), introd., à : André Thevet, *Les singularités de la France antarctique. Le Brésil des Cannibales au XVIe siècle*. Paris, 1983, pp. 7-37.

55. *Les Regrets* précédé de *Les Antiquités de Rome...*, éd. établie par S. de SACY, préface de J. BOREL. Paris, 1975 (coll. Poésie).

56. CLIVE (H.P.), *Marguerite de Navarre. An annotated bibliography*. Londres, 1983.

57. STURER (R.), *Jacques Amyot, traducteur des Vies parallèles de Plutarque*. Paris, 1908. — AULOTTE (R.), *Plutarque en France au XVIe siècle. Trois opuscules moraux, trad. par Antoine Du Saix, Pierre de Saint-Julien et Jacques Amyot*. Paris, 1971.

58. Catalogue de l'exposition « L'École de Fontainebleau », Paris, Grand Palais, 1972, p. 58.

59. *Pierre de Ronsard. Œuvres complètes*, éd. critique avec introd. et commentaires par P. LAUMONIER avec addenda par R. LEBÈGUE et I. SILVER. Paris, 1928-1984. — BELLEAU (R.), *Commentaire au Second livre des Amours de Ronsard*, publ. par M.-M. FONTAINE et F. LECERCLE (avec le fac-similé du *second livre* de 1560). Genève, 1986.

61. THICKETT (D.), *Bibliographie des œuvres d'Estienne Pasquier*, Genève, 1956 ; *id.*, « Supplément de la bibliographie des œuvres d'Estienne Pasquier », dans *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t. XXXVII, 1975, pp. 251-263. Pas d'édition critique à ce jour. On se réfère en général à la version des *Œuvres complètes* (1723), réimpr., Genève, Slatkine, 2 vol., 1971. — La lecture des *Recherches* est à mener en parallèle avec celle de la correspondance. Voir notamment *Choix de lettres sur la littérature, la langue et la traduction*, éd. D. THICKETT, Genève, 1956.

62. CLÉMENT (L.), *Henri Estienne et son œuvre française*. Paris, 1898. — JEHASSE (J.), *La renaissance de la critique : l'essor de l'humanisme érudit de 1560-1614*. Saint-Étienne, 1976, pp. 69-141.

63. La première édition de référence, à la fois fidèle au texte et enrichie de planches supplémentaires, avec commentaire critique et notes par J.-M. PÉROUSE DE MONTCLOS, est une réimpression fac-similé des *Nouvelles inventions pour bien bastir* (1561) et du *Premier Tome de l'Architecture*, Paris, 1988.

64. CAILLET (A.), *Manuel bibliographique des sciences physiques*. Paris, 1912. — BAUDRIER (H.), *Bibliographie lyonnaise...*, t. III. Lyon, 1904.

65. HILLARD (D.), « Jacques Besson et son Théâtre des instruments mathématiques », dans *R.F.H.L.*, nouvelle série, janv.-mars 1979 et janv.-mars 1981. — DROZ (E.), « Jacques Besson, ministre de la parole de Dieu et ingénieur », dans *Les Chemins de l'hérésie*, N, pp. 271-372.

66. *Œuvres complètes d'Ambroise Paré*, éd. par J.-F. MALGAIGNE, Paris, 1840-1841. — DUMAITRE (P.), *Ambroise Paré, chirurgien de quatre rois de France*. Paris, 1986.

67. ANTHIAUME (A.), *Évolution et enseignement de la science nautique en France et principalement chez les Normands*. Paris, 1920. — FRÈRE (E.-B.), *Manuel du bibliographe normand*. Rouen, 1858.

68. La plus grande partie de l'œuvre de Jean Bodin est accessible en éditions récentes. On peut lire les *Œuvres philosophiques*, tome I (seul paru), éd. par P. MESNARD, Paris, 1951, qui donnent le texte latin et la traduction de trois textes, dont le *Methodus*. Malgré leur titre anglais trompeur, les *Selected Writings*, éd. par P. LAWRENCE ROSE, Genève, 1980, reprennent des pièces diverses en latin et en français. Sont également disponibles l'*Exposé du droit universel* commenté par S. GOYARD-FAVRE, Paris, 1985 ; le *Colloque entre sept sçavans*, éd. par F. BERRIOT et al., Genève, 1984 ; et surtout les *Six Livres de la République*, Paris, Corpus des œuvres de philosophie en langue

française, 1986, 6 vol. (reproduit l'édition de Lyon, 1593). On sait que Bodin n'a cessé de retravailler son grand ouvrage, le complétant, le remaniant d'édition en édition, après en avoir lui-même assuré la traduction latine (1[e] éd., 1586); la collation des versions successives est très instructive.

69. MESNARD (P.), « La place de Cujas dans la querelle de l'humanisme juridique », dans *Revue historique de Droit*, 1950, pp. 521-537 (avec bibliographie).

70. Éd. établie par M. CONTAT, postface de J.-C. WAGNIÈRES. Lausanne, 1972.

73. *Les Essais de Michel de Montaigne*, éd. par P. VILLEY. Paris, 1930. — ... *Reproduction en fac-similé de l'exemplaire de Bordeaux*, établie et présentée par R. BERNOULLI, Genève-Paris, 1987. — En ce qui concerne les œuvres critiques, le D[r] Pottiée-Sperry partage l'opinion de Montaigne: « Il y a plus de livres sur les livres que sur autre subject: nous ne faisons que nous entregloser. Tout fourmille de commentaires; d'auteurs il en est grande cherté » (III-13), et recommande donc la seule lecture des *Essais*.

74. EPINNER-SCOTT (J.), *Claude Fauchet, sa vie et ses ouvrages*. Genève-Paris, 1938.

75. Éd. critique des *Juives* par R. LEBÈGUE, Paris, 1949, rééd. 1979. — LEBÈGUE (R.), *Les Juives*. Paris, 1949. — MOUFLARD (M.-M.), *Robert Garnier*, La Ferté-Bernard, La Roche-sur-Yon, 1961-1964. — GRAS (M.), *Robert Garnier, son art et sa méthode*. Genève, 1965.

76. JEANNERET (M.), *Poésie et tradition biblique au XVI[e] siècle*. Paris, 1969. — SECRET (F.), « De quelques courants prophétiques et religieux sous le règne de Henri III », dans *Revue de l'Histoire des Religions*, CLXXII, 1967. — MAILLARD (J.-F.), « Psaumes et poèmes orphiques. Le roi-prophète: David et Orphée sous le règne de Henri III », dans *Revue de la Bibliothèque nationale*, n° 25, 1987.

77. *Commentaires...*, éd. critique par P. COURTEAULT. Paris, 1964 (Bibl. de la Pléiade). — SOURNIA (J.-C.), *Blaise de Monluc, soldat et écrivain*. Paris, 1981.

78. DAINVILLE (F. de), « Le premier atlas de France, "Le Théâtre François" de M. Bouguereau, 1594 », dans *Actes du 85[e] Congrès national des sociétés savantes*, Chambéry, 1960, Section de géographie, pp. 1-50. — Fac-similé et introd. par F. de DAINVILLE, Amsterdam, 1966.

79. Éd. en fac-similé: Grenoble, Roissard, 1979. — LEQUENNE (F.), *Olivier de Serres: agronome et soldat de Dieu*. Paris, 1983.

80. Divers articles dans: « Scritti sulla Nouvelle-France nel Seicento », *Quaderni del Seicento Francese* n° 6, Bari, 1984; « Voyages en Nouvelle-France », *Études françaises* n° 22/2, automne 1986.

81. HARRISSE (H.), *Le Président de Thou et ses descendants, leur célèbre bibliothèque, leurs armoiries et les traductions françaises de* J.-A. Thuani Historiarum sui temporis, *d'après des documents nouveaux*. Paris, 1905. — KINSER (S.), *The Works of Jacques-Auguste de Thou*. The Hague, 1966. — SOMAN (A.), « The London edition of De Thou's *History*: a critique of some well-documented legends », dans *Renaissance Quarterly*, XXIV, 1 (spring 1971), pp. 1-12. — SOMAN (A.), *De Thou and the Index: Letters from Christophe Dupuy (1603-1607)*, Genève, 1972. — CORON (A.), « *Ut prosint aliis*: Jacques-Auguste de Thou et sa bibliothèque », dans *Histoire des bibliothèques françaises*, II. Paris, 1988.

82. *L'Astrée*, éd. par H. VAGANAY, Lyon, 1925-1928 et Genève, 1966. — *L'Astrée*, textes choisis et présentés par J. LAFOND. Paris, 1984 (coll. Folio n° 1523).

83. Édition critique d'Annecy, avec glossaire, notes et références de l'édition établie en 1911 par les Visitandines du premier monastère. Paris, 1962 (coll. « Livre de vie »).

84. *L'économie politique patronale. Traité de l'économie politique* avec une introduction et des notes par T. FUNCK-BRENTANO. Paris, 1889.

85. *Agrippa d'Aubigné. Les Tragiques*, édition critique avec introduction et commentaires par A. GARNIER et J. PLATTARD. Paris, 1932-1933 et 1975 (4[e] tirage). — *Agrippa d'Aubigné. Œuvres*, texte établi par H. WEBER et annoté par H. WEBER, J. BAILBÉ et M. SOULIÉ. Paris, 1969 et 1987 (Bibliothèque de la Pléiade). — *Agrippa d'Aubigné. Histoire universelle*, éd. avec une introduction et des notes par A. THIERRY. Paris-Genève, 1981-1987. — BAILBÉ (J.), *Agrippa d'Aubigné, poète des « Tragiques »*. Caen, 1968. — SOULIÉ (M.), *L'Inspiration biblique dans la poésie religieuse d'A. d'Aubigné*. Paris, 1977.

87. FROMILHAGUE (R.), *Malherbe*. Paris, 1954.

88. BAILLY (C.), *Théophraste Renaudot... Un homme d'influence au temps de Louis XII et de la Fronde*. Paris, 1987. — GOUHOT, (D[r] P.), *Théophraste Renaudot. Médecin, philanthrope et gazetier*. Paris, 1974. — DAHL (F.), PETITBON (F.) et BOULET (M.), *Les débuts de la presse française*. Goeteborg-Paris, 1951. — Colloque « Théophraste Renaudot et les origines de la presse française ». Paris, Institut français de presse, 1988.

89. LUDWIG (H.), *M. Mersenne und seine Musiklehre*. Halle, 1935. — LENOBLE (R.), *Mersenne ou la naissance du mécanisme*. Paris, 1943.

90. *Œuvres et lettres*, textes présentés par A. BRIDOUX. Paris, 1953 (Bibliothèque de la Pléiade).

91. PRIGENT (M.), *Le Héros et l'État dans la tragédie de Pierre Corneille*. Paris, 1986 (coll. « Écrivains »).

92. DUPLESSIS (G.), « Catalogue de l'œuvre d'Abraham Bosse » dans *Revue universelle des arts*, 1859.

93. L'édition d'A. CHASSANG en deux volumes (Paris, librairie Baudry, 1880) reproduit aussi les observations sur les *remarques* de Patru (1681), de Thomas Corneille (1687) et de l'Académie française (1704).

95. *Le Roman comique avec un choix des suites*, éd. par J. SERROY. PARIS, 1985 (coll. « Folio »). — *Le Roman Comique*, éd. par Y. GIRAUD. Paris, 1985 (coll. « G. F. »). — *Le Roman comique*, éd. par R. GARAPON. Paris, 1980. — JEAN (J. de), *Scarron's Roman comique. A Comedy of the novel, a novel of the comedy*. Berne, 1977. — SERROY (J.), *Roman et réalité. Les histoires comiques au XVII[e] siècle*. Paris, 1981.

96. Œuvres de Pascal: *Œuvres complètes*, éd. par L. LAFUMA. Paris, 1963 (coll. « L'Intégrale »). — *Id.*, éd. par J. MESNARD. Paris, 1964-1970 (coll. « Bibliothèque européenne »; 2 vol. parus sur 7). — *Les Provinciales*, éd. par P. SELLIER. Paris, 1965. — *Id.*, éd. par M. LE GUERN. Paris, 1987 (coll. « Folio »). — *Pensées*, éd. par P. SELLIER. Paris, 1976. — *Id.*, éd. par M. LE GUERN. Paris, 1977 (coll. « Folio »).
Ouvrages sur Pascal: MESNARD (J.), *Pascal, l'homme et l'œuvre*. Paris, 1967, 5[e] éd. (coll. « Connaissance des Lettres »). — *Id., Les Pensées de Pascal*. Paris, 1976. — FERREYROLLES (G.), *Blaise Pascal, « Les Provinciales »*. Paris, 1984 (coll. « Études littéraires »). — *Méthodes chez Pascal* (Actes du colloque de Clermont-Ferrand, juin 1977). Paris, P.U.F., 1979. — *Pascal, Thématique des Pensées*, éd. par L.M. HELLER et I.M. RICHMOND. Paris, Vrin, 1988.

97. *L'Autre Monde ou les Estats et Empires de la Lune*, éd. critique par M. ALCOVER. Paris, 1977. — *Voyage dans la lune*, éd. par M. LAUGAA, Paris, 1970. — ALCOVER (M.), *La pensée philosophique et scientifique de Cyrano de Bergerac*. Genève, 1970. — LANIUS (E.W.), *Cyrano de Bergerac and the universe of the imagination*. Genève, 1967. — HARTH (E.), *Cyrano de Bergerac and the polemics of modernity*. New York-Londres, 1970. — SERROY (J.), *Roman et réalité..., op. cit.* — PRÉVOT (J.), *Cyrano de Bergerac romancier*. Paris, 1977.

98. *Nicolas Sanson d'Abbeville. « Atlas du Monde »* présenté par M. PASTOUREAU. Paris, 1988.

99. Éd. critique moderne de référence par H.E. BREKLE, Stuttgart-Bad Cannstatt, 1966 (série *Grammatica Universalis*, 1). Il s'agit d'un fac-similé de l'édition de 1676, assorti d'une introduction et d'un fascicule comportant les variantes et ajouts des éditions de 1660 et 1664. — DOMINICY (M.), *La naissance de la grammaire moderne. Langage, logique et philosophie à Port-Royal*. Liège, 1984. — DONZÉ (R.), *La grammaire générale et raisonnée de Port-Royal*. Berne, 1971. — PADLEY (G.A.), *Grammatical Theory in Western Europe 1500-1700. Trends in Vernacular Grammar*, I. Cambridge, 1985. — PARIENTE (J.-C.), *L'Analyse du langage à Port-Royal*. Paris, 1984.

100. Il y a deux éditions critiques modernes. La première est due à P. CLAIR et F. GIRBAL (Paris, 1965). La seconde a été procurée par le baron B. von FREYTAG LÖRINGHOFF et H.E. BREKLE (Stuttgart-Bad Cannstatt, 1965 et 1967), en deux volumes; le premier comprend essentiellement une reproduction en fac-similé de l'édition de 1662, le second reprenant les compléments et les remaniements ultérieurs de la B.N. (de façon plus complète pour la seconde). — AUROUX (S.), *La Sémiotique des encyclopédistes*. Paris, 1979. — AUROUX (S.), *L'Illuminismo francese e la tradizione logica di Port-Royal*. Bologne, 1982. — DOMINICY (M.), *La naissance de la grammaire moderne..., op. cit.* — MARIN (L.), *La critique du discours. Sur la « Logique » de Port-Royal et les « Pensées » de Pascal*. Paris, 1975. — PARIENTE (J.-C.), *L'analyse du langage..., op. cit.* — RISSE (W.), *Der Logik der Neuzeit (1500-1780)* Stuttgart-Bad Cannstatt, 1964 et 1970.

102. *Maximes*, éd. par J. TRUCHET. Paris, 1983, 3[e] éd. revue et augmentée. — *Maximes et réflexions diverses*. Paris, 1987, 2[e] éd. revue et corrigée (coll. « Folio »). — BENICHOU (P.), « L'intention des Maximes » dans *L'écrivain et ses travaux*. Paris, 1967. — LAFOND (J.), *La Rochefoucauld, augustinisme et littérature*. Paris, 1986, 3[e] éd. revue, corr. et augm.

105. ROCHAMBEAU (Comte de), *Bibliographie des œuvres de La Fontaine*. Paris, 1911.

106. *A commentary upon the art of proper singing...* translated and edited by A.B. CASWELL. New York, 1968 (coll. « Musical theorists in translation », 7).

107. PECKER (A.), « Introduction aux *Maladies des femmes grosses et accouchées* », dans *Commentaires sur les dix grands livres de la médecine française*. Paris, 1968, pp. 55-85.

108. Première publication par GROUVELLE: *Mémoires historiques et politiques de Louis XIV, composés pour le Dauphin, son fils, années 1661 à 1665*. Paris, 1806. D'autres éditions ont suivi, notamment par C. DREYSS (1860); et celle de J. LONGNON (1927), rééditée en 1983. — BLUCHE (F.), *Louis XIV*. Paris, 1988 (coll. Pluriel).

109. Comme l'a montré Mme Paule Koch dans un article, « Concurrence autour des *Lettres portugaises*, Éditions autorisées et contrefaçons », paru dans la *Bibliographie matérielle* (Éditions du C.N.R.S., 1983), la véritable originale se distingue notamment par la cédille souscrite de FRANÇOIS, constituée par un ç placé trop bas. Une autre édition non autorisée (exemplaire à la Bibliothèque municipale de Dijon) a une cédille constituée par un point-virgule et un fleuron triangulaire, tandis qu'une troisième édition ayant servi à la réédition du Club français du livre n'a pas de cédille, et que le fleuron représente un pot de fleurs au lieu d'un bouquet.

112. *Œuvres...*, éd. établie par M.-Th. HIPP et M. PERNOT. Paris, 1984 (Bibliothèque de la Pléiade). — *Mémoires*, éd. par S. BERTIÈRE. Paris, 1987 (Classiques Garnier). — BERTIÈRE (A.), *Le Cardinal de Retz mémorialiste*. Paris, 1977. — LETTS (J.T.), *Le Cardinal de Retz, historien et moraliste du possible*. Paris, 1966.

114. STEINMANN (J.), *Richard Simon et les origines de l'exégèse biblique*. Paris, 1960. — AUVRAY (P.), *Richard Simon: étude biobibliographique, avec des textes inédits*. Paris, 1974. — SCHWARZBACH (B.E.), « La Fortune de Richard Simon au XVIII[e] siècle », dans *Revue des études juives*, janv.-juin 1987, pp. 225-239.

117. *De Re diplomatica libri VI...* Nouv. éd. Paris, 1709 avec une préface de dom Thierry RUINART. — J. MABILLON, *Librorum de Re diplomatica supplementum...* Paris, 1704. — LECLERQ (H.), *Mabillon*. Paris, 1953-1957. — BARRET-KRIEGEL (B.), *Jean Mabillon*. Paris, 1988 (*Les Historiens et la monarchie*, I).

118. *Oraisons funèbres*, éd. par J. TRUCHET. Paris, 1988, nouv. éd. — *Discours sur l'histoire universelle*, Paris, 1966. — CALVET (J.), *Bossuet*. Paris, 1957, nouv.

éd.
119. GUIBERT (A.J.), *Bibliographie des œuvres de Molière publiées au XVIIᵉ siècle,* Paris, 1961.
120. DULIEU (L.), « Raymond Vieussens », dans *Montpell. Hippocr.*, 1967, 10, nº 35, pp. 9-26, fac-sim.
121. RAVIER (E.), *Bibliographie des œuvres de Leibnitz.* Hildesheim, 1966.
124. Éd. par R. GARAPON. Paris, 1962 (Classiques Garnier).
125. BRUGMANS (H.L.), *Le séjour de Christian Huygens à Paris et ses relations avec les milieux scientifiques...* Paris, 1935. — TATON (R.), *Les origines de l'Académie royale des Sciences.* Paris, 1966. — Catalogue de l'exposition « Christiaan Huygens: le temps en question, 350ᵉ anniversaire de naissance ». Paris, Institut néerlandais, 1979.
126. On se reportera de préférence à l'édition revue et corrigée de 1695, reproduite chez Slatkine à Genève en 1968.
127. PICARD (R.), *La Carrière de Jean Racine d'après les documents contemporains.* Paris, 1956.
128. BONNEFON (P.), « Charles Perrault : essai sur sa vie et ses ouvrages », « Charles Perrault littérateur et académicien », « Les dernières années de Charles Perrault », dans *Revue d'Histoire littéraire de la France,* juil.-sept. 1904, oct.-déc. 1905, oct.-déc. 1906. — SORIANO (M.), *Les Contes de Perrault, culture savante et traditions populaires.* Paris, 1968, 1978, 1988. — *Id., Le Dossier Charles Perrault.* Paris, 1972. — *Id., Les Contes célèbres, inconnus et inédits de Charles Perrault* (édition critique). Paris, 1989.
129. *Discours préliminaire* de la 11ᵉ édition, par BEUCHOT, au tome I de l'édition du *Dictionnaire* en 16 volumes in-8º, Paris, 1820.
130. Ed. par A. CAHEN. Paris, 1920 (ouvrage épuisé et vieilli). — Ed. par J.-L. GORE. Paris, 1987, (coll. Classiques Garnier). — Ed. en préparation par M. HAILLANT. — GOUHIER (H.), *Fénélon philosophe. Paris,* 1977. — HAILLANT (M.), *Fénelon et la prédication.* Paris, 1969. — HAILLANT (M.), *Culture et imagination dans les œuvres de Fénelon « ad usum Delphini ».*, Paris, 1983.
131. AUGER (L.), « Les apports de Sauveur à la création de l'acoustique » dans *Revue d'histoire des sciences,* I, 1947-1948, pp. 323-336. — COHEN (A.), *Music in the French Royal Academy of sciences,* Princeton, 1981. — SEMMENS (R.), *J. Sauveur's « Treatise on the theory of music ». A study, diplomatic transcription and annotated translation* (Studies in music from the University of western Ontario, 1986).
133. ABDEL-HALIM (M.), *Antoine Galland, sa vie et son œuvre.* Paris, 1964. — MAY (G.), *Les Mille et Une Nuits d'Antoine Galland ou le chef-d'œuvre invisible.* Paris, 1986.
136. BARRET-KRIEGEL (B.), *Les historiens et la monarchie.* Paris, 1988-1989.
137. *Projet pour rendre la paix perpétuelle à l'Europe,* présenté par S. GOYARD-FABRE. Paris, 1981 (Coll. « Les classiques de la politique »). Reproduit en fac-similé l'édition de 1713. — GUELLOUZ (A.), « Évolution de l'idée internationale dans les écrits de l'abbé de Saint-Pierre », dans *La Régence* (Actes du colloque d'Aix-en-Provence, février 1968), Paris, 1970, pp. 324-342.
138. GEBELIN (F.), « La Publication de l'*Esprit des lois* » dans *Revue des bibliothèques,* 1924, pp. 15-58. — MASS (E.), *Literatur und zensur in der frühen Aufklärung.* Frankfurt am Main, 1981.
139. Cet ouvrage de Jacques Cassini a été publié en 1722 dans les *Suites des mémoires de l'Académie royale des Sciences.* Il n'en existe pas d'éditions récentes mais l'ouvrage figure dans certaines bibliothèques.
140. KREMER (J.-F.), « Rameau et les méprises de la tradition », préface au *Traité de l'harmonie,* Paris, 1986. — *Rameau Jean-Philippe, Complete theorical writing,* éd. par E. JACOBI, American Institute of musicology, 1967-1972 (*Miscellanea* E, I-VI). — GIRDLESTONE (C.), *Jean-Philippe Rameau, sa vie, son œuvre.* Bruges, 1962. — *Actes du colloque international Jean-Philippe Rameau,* Paris-Genève, 1987.
141. *Œuvres complètes.* Présentation par R. DESNÉ, J. DEPRUN et A. SOBOUL. Paris, 1970-1972. — *Textes* établis et présentés par R. DESNÉ. Paris, 1973. — *Le Curé Meslier et la vie intellectuelle, religieuse et sociale à la fin du XVIIᵉ et au début du XVIIIᵉ siècle* (actes du colloque international de Reims, octobre 1974). Reims, 1980. — *Le Matérialisme du XVIIIᵉ siècle et la littérature clandestine* (actes du colloque de la Sorbonne, juin 1980), sous la direction d'O. BLOCH. Paris, 1982.
142. BESOMBES (A.) et DAGEN (G.), *Pierre Fauchard (1678-1761) et ses contemporains.* Paris, 1961.
143. *Théâtre complet,* éd. révisée et augmentée. Paris, 1981 (coll. « Classiques Garnier »). — *Théâtre complet,* éd. préfacée et établie par M. ARLAND. Paris, 1984 (« Bibliothèque de la Pléiade »). — *La vie de Marianne...* Chronologie, introduction et notes par M. GILOT. Paris, 1978. — *La vie de Marianne,* nouv. éd. publ. par F. DELOFFRE. Paris, 1982 (coll. « Classiques Garnier »). — *Le Paysan parvenu,* éd. présentée, établie et annotée par H. COULET. Paris, 1981 (coll. « Folio »).
144. HOLLAND (A.), *Manon Lescaut de l'abbé Prévost. 1731-1759. Étude bibliographique et textuelle.* Genève, 1984. — SGARD (J.), *Prévost romancier.* Paris, 1968. — *Id., L'Abbé Prévost. Labyrinthes de la mémoire.* Paris, 1986.
145. *Morceaux choisis,* présentés et annotés par J. TORLAIS, préface de M. d'OCAGNE. Paris, 1939.
146. *Mémoires. Additions au Journal de Dangeau.* Paris, 1983-1988 (« Bibliothèque de la Pléiade »). — *Mémoires de Saint-Simon* (Extraits). Paris, sous presse (coll. « Folio »). — COIRAULT (Y.), *L'Optique de Saint-Simon.* Paris, 1965. — POISSON (G.), *Monsieur de Saint-Simon.* Paris, 1987.
148. TONELLI (G.), *La pensée philosophique de Maupertuis, son milieu et ses sources.* Hildesheim-Zurich-New York, 1987.
150. GAGNEBIN (B.), *Burlamaqui et le droit naturel.* Genève, 1944. — BORGEAUD (C.), *La publication des « Principes du droit politique »,* dans *Recueil des travaux publics de la Faculté de droit de Genève,* 1938.
151. *Œuvres philosophiques.* Paris, 1984 (« Corpus des œuvres de philosophie en langue française »), *L'Homme-machine* est dans le tome I, pp. 53-118. — THOMSON (A.), *Materialism and Society in the mid-eighteenth Century. La Mettrie's Discours préliminaire.* Genève, 1981. — *Corpus.* Revue de l'Association pour le corpus des œuvres de philosophie en langue française, nᵒˢ 5-6 (3ᵉ trim. 1987). Numéro spécial consacré à La Mettrie.
152. GENET-VARCIN (E.) et ROGER (J.), « bibliographie » dans *Œuvres philosophiques de Buffon* éd. par J. PIVETEAU. Paris, 1954 (Corpus général des philosophes français. Auteurs modernes, t. XLI, 1). — *Buffon 1788-1988.* Paris, 1988.
153. Éd. critique par J. FABRE. Genève, 1963. — *Œuvres complètes.* Paris, 1975→. — DUCHET (M.) et LAUNAY (M.), *Entretiens sur « Le Neveu de Rameau ».* Paris, 1967. — *Diderot,* catalogue de l'exposition de la Bibliothèque nationale, 1963. — WILSON (A.M.), *Diderot, sa vie et son œuvre.* Paris, 1965 (coll. Bouquins).
154. Éd. critique dans *Œuvres historiques,* texte établi, annoté et présenté par R. POMEAU. Paris, 1957. (Bibliothèque de la Pléiade.)
156. SCHWAB (R.N.), REX (W.E.), LOUGH (J.), « Inventory of Diderot's Encyclopedie », dans *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century,* 1971-1974, vol. LXXX, LXXXIII, LXXXV, XCI, XCII, XCIII, CCXXIII. — LOUGH (J.), *Essays on the « Encyclopedie » of Diderot and d'Alembert.* London, 1968.
157. *La Correspondance littéraire de Grimm et de Meister (1754-1813).* Paris, 1976 (Actes du colloque de Sarrebruck, 1974). — KÖLVING (U.) et CARRIAT (J.), *Inventaire de la « Correspondance littéraire » de Grimm et de Meister.* Oxford, 1984.
159. Réédition. Paris, INED, 1952. — MURPHY (A.-E.), *Richard Cantillon: entrepreneur and economist.* Oxford, 1986. — Études et commentaires par A. SAUVY, A. FANFANI, J.-J. SPENGLER, L. SALLERON.
160. Éd. critique de *Candide* dans le tome XLVIII des *Œuvres complètes de Voltaire* éd. par R. POMEAU. Oxford, 1980. — *Dictionnaire philosophique,* préface par ETIEMBLE, texte établi par R. NAVES, notes par J. BENDA. Paris, 1967.
161. *Lettres sur la danse et les arts imitateurs.* Notes de F. DIVOIRE. Paris, 1952. — *Lettres sur la danse.* Présentation de M. BÉJART. Paris, 1978. — LYNHAM (D.), *Father of the modern ballet. The Chevalier Noverre.* London, 1950, rééd. 1972. — Notice « Noverre » dans *Enciclopedia dello Spettacolo.* Rome, 1960, t. VII.
162. *Œuvres complètes,* éd. publ. sous la direction de B. GAGNEBIN et M. RAYMOND. Paris (Bibliothèque de la Pléiade). Tome I : *Les Confessions,* autres textes autobiographiques, 1959. Tome III : *Du Contrat social,* Écrits politiques, 1964.
163. Recueil d'articles publié dans le vol. 2 de la coll. « Les principaux économistes », notices et notes par E. DEIR. Paris, 1846. — Articles de L. EINAUDI et J. HECHT dans *Quesnay et la Physiocratie.* Paris, INED, 1958.
164. MASSON (P.M.), « Les idées de J.-J. Rousseau sur la musique », dans *S.I.M.,* 1972. — HUNT (Th.W.), *The « Dictionnaire de musique » of J.-J. Rousseau,* thèse, North Texas State University, 1967. — BAUD-BOVY (S.), « Rousseau et la musique » dans *Annales de la Société J.-J. Rousseau,* 1980. — GÜLKE (P.), *Rousseau und die Musik,* Wilhelmshaven, 1984. — DIDIER (B.), *La musique des Lumières.* Paris, 1985.
165. *Œuvres.* Vol. 3 et 4 de la coll. « Les principaux économistes », notices et notes par E. DEIR et H. DUSSARD. Paris, 1844. — SCHELLE (G.), *Turgot.* Paris, 1909. — SCHUMPETER (J.A.), *Histoire de l'analyse économique,* 1983, I, p. 342 et suivantes.
174. *Œuvres complètes* éd. par L. VERSINI. Paris, 1979 (Bibliothèque de la Pléiade). — DELON (M.), *P.-A. Choderlos de Laclos, Les Liaisons dangereuses.* Paris, 1986. — POISSON (G.), *Choderlos de Laclos ou l'obstination.* Paris, 1985. — POMEAU (R.), *Laclos.* Paris, 1975.
176. HAÜY (R.J.), *Traité de Minéralogie.* Paris, 1801. — HAÜY (R.J.), *Traité de Cristallographie.* Paris, 1822.
177. TROUSSON (R.), notice « Rivarol » dans *Dizionario critico della letteratura francese* dir. da F. SIMONE. Torino, 1972, II, 1004-1005.
178. *Le Mariage de Figaro* éd. par J.B. RATERMANIS, Genève, 1968 (Studies on Voltaire, nº LXIII). — *Œuvres* éd. par P. et J. LARTHOMAS. Paris, 1988 (Bibliothèque de la Pléiade). — *Théâtre* éd. par J.P. de BEAUMARCHAIS. Paris, 1980. — SCHERER (J.), *La Dramaturgie de Beaumarchais,* nouv. éd. Paris, 1980. — CONESA (G.), *La Trilogie de Beaumarchais.* Paris, 1985. — POMEAU (R.), *Beaumarchais ou la Bizarre Destinée.* Paris, 1987.
180. Presque toutes les œuvres publiées de Coulomb paraissent dans les publications de l'Académie des Sciences de 1776 à 1806. La plupart de ces mémoires furent republiés en collections. La collection de ses mémoires de mécanique est plutôt rare : *Théorie des machines simples* (Paris, Bachelier, s.d.) ; Nouvelle édition (Paris, Bachelier libraire, quai des Augustins, 1821), vol. in-4 avec 10 planches, VIII + 368 pages. Les sept mémoires sur l'électricité et le magnétisme de Coulomb furent aussi édités par Bachelier sous le titre : *Mémoires sur l'Électricité et le Magnétisme,* 1 vol. in-4 composé de 7 mémoires tirés de la collection des Mémoires de l'Académie des Sciences, s.d. Ils furent encore publiés dans une édition augmentée sous le titre *Mémoires de Coulomb.* Éd. A. Potier (Collection des mémoires relatifs à la physique, publiés par la Société française de Physique. 5 vol. Paris : Gauthier-Villars, 1884-1891), I. XVI + 414 pages.
181. FABRE (J.), *Chénier.* Paris, 1965. — SCARFE (F.), *André Chénier, His life and Work 1762-1794.* Oxford, 1965.
182. RIVES CHILD (J.), *Casanoviana, an annotated world bibliography of Jacques Casanova de Seigalt...*Vienne, 1956. — RIVES CHILDS (J.), *Casanova, biographie nouvelle...* Paris, 1962.
184. SCHELER (L.), *Lavoisier.* Paris, 1963.
185. Réimpr. avec une introduction par F.-A. STAFLEU. Weinheim, 1964.
187. JAUME (L.), *Les Déclarations des*

droits de l'homme. Paris, 1989. — GAUCHET (M.), *La Révolution des droits de l'homme.* Paris, 1989. — DE BAECQUE (A.), SCHMALE (W.) et VOVELLE (M.), *L'an I des droits de l'homme.* Paris, 1988. — RIALS (S.), *La Déclaration des droits de l'homme et du citoyen.* Paris, 1988.

188. *Les Ruines,* présentation de J. TULARD. Genève, 1979 (coll. Ressources). — GAULMIER (J.), *L'Idéologue Volney.* Paris, 1980 (coll. Références).

189. MONGREDIEN (J.), *La Musique en France des Lumières au Romantisme.* Paris, 1986.

190. *Discours,* textes choisis et présentés par F. DITISHEIM, préface de P.-J. JOUVE. Fribourg, 1944.

192. *Discours et rapports.* Introd. et notes d'A. SOBOUL. Paris, 1957, rééd. 1988 (Petit recueil incomplet mais commode). — *Œuvres complètes.* Éd. établie par M. DUVAL. Paris, 1984 (Édition minutieuse, presque complète mais pas critique). — *Actes du colloque Saint-Just.* Paris, 1968 (très intéressante étude malheureusement épuisée). — GROSS (J.-P.), *Saint-Just, sa politique et ses missions.* Paris, 1976. — VINOT (B.), *Saint-Just: son milieu, sa jeunesse et l'influence de sa formation sur sa pensée et son action politique.* Paris, 1984. — OLLIVIER (A.), *Saint-Just et la force des choses,* préface d'A. MALRAUX. Paris, 1954. — VINOT (B.), *Saint-Just.* Paris, 1985.

193. *L'Abbé Grégoire, évêque des Lumières;* textes réunis et présentés par F.P. BOWMAN. Paris, 1988. — Abbé Grégoire, *Mémoires,* Paris, rééd. 1989.

196. *Œuvres complètes* éd. par CONDORCET-O'CONNOR et F. ARAGO. Paris, 1847-1849, 12 vol. — *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain,* suivi de *Fragment sur l'Atlantide.* Introd. par A. PONS. Paris, 1988. — *Sur les élections et autres textes.* Textes choisis et revus par O. de BERNON, Paris, 1986 (Corpus des œuvres de philosophie en langue française). — *Cinq Mémoires sur l'Instruction Publique.* Présentation et commentaire par C. COUTEL et C. KINTZLER. Paris, 1989. — BADINTER (E. et R.), *Condorcet: un intellectuel en politique 1743-1794.* Paris, 1988. — BAKER (K.M.), *Condorcet, raison et politique.* Présentation par F. FURET. Paris, 1988. — KINTZLER (C.), *Condorcet, l'instruction publique et la naissance du citoyen,* Paris, 1984 et 1987 (coll. Folio-Essais).

197. DOMMANGET (M.), *Sylvain Maréchal, l'égalitaire, l'homme sans Dieu, sa vie, son œuvre...* Paris, 1950 (comporte la reproduction du *Manifeste des Égaux*). — *Écrits,* introd. et annotation par C. MAZAURIC. Paris, 1988.

198. *Monsieur Nicolas.* Paris, 1989 (Bibliothèque de la Pléiade). — TESTUD (P.), *Rétif de la Bretonne et la création littéraire.* Genève, 1977. — *Études rétiviennes,* revue semestrielle publ. par la Société Rétif de la Bretonne, librairie Clavreuil, 37, rue Saint-André-des-Arts, 75006 Paris.

199. *Le voyage de Lapérouse, 1785-1788.* Récits et documents originaux présentés par J. DUNMORE et M. de BROSSARD. Paris, 1985.

201. Le traité de mécanique céleste de Laplace forme les cinq premiers tomes des *Œuvres complètes de Laplace* publiées sous les auspices de l'Académie des Sciences chez Gauthier-Villars entre 1878 et 1904. Cet ouvrage contient *L'exposition du Système du Monde.*

203. *Pinel avant Pinel. Les textes fondateurs de la Psychiatrie française.* Paris, à paraître en 1990. — POSTEL (J.), *Genèse de la Psychiatrie. Les premières études. Écrits de Philippe Pinel.* Paris, 1981. — SWAIN (G.), *Le sujet de la folie. Naissance de la Psychiatrie.* Toulouse, 1977.

204. GENTY (M.), *Xavier Bichat (1771-1802).* Paris, 1972.

205. *Philosophie zoologique. Histoire naturelle des animaux sans vertèbres* Bruxelles, éd. récente. — CORSI (P.), *The Age of Lamarck. Evolutionary theories in France, 1790-1830.* London, 1988. — LAURENT (G.), *Paléontologie et Évolution en France, 1800-1860.* Paris, 1987.

207. *Traité d'économie politique.* Paris, 1972. — REYNAUD (B.L.), *Jean-Baptiste Say. Textes choisis.* Paris, 1953. — GUILLAUMONT (P.), *La pensée démo-économique de Jean-Baptiste Say et de Sismondi.* Paris, 1969.

208. DIDIER (B.), « Ledoux écrivain », Actes du colloque *Soufflot et l'architecture des lumières* (Lyon, 1980), supplément au nº 6-7 des *Cahiers de la Recherche Architecturale,* Paris, oct. 1980, p. 252-259.

209. *Oberman,* édition établie et présentée par B. DIDIER. Paris, 1984.

211. *Œuvres littéraires et écrits militaires.* Éd. critique par J. TULARD. Paris, 1967. — TOMICHE (N.), *Napoléon écrivain.* Paris, 1952.

214. SCAMONI (A.), Alexander von « Humboldts *Essai sur la Géographie des Plantes* » und *Ideen zu einer Geographie der Pflanzen,* dans *Wissenschaftliche Zeitschrift der Humboldt Universität Berlin, Mathematische Naturwissenschaftliche Reihe,* IX, 1959-1960, pp. 27-31. — STEARN (W.T.), Humboldt's *Essai sur la Géographie des plantes,* dans *Journal of the Society for the Bibliography of Natural History,* vol. 3, part. 7, oct. 1960, pp. 351-357.

215. CROSLAND (M.), *A view of French Science at the time of Napoleon Iᵉʳ.* Londres, 1967.

216. Éd. critique avec introduction, notes et index par J. ECHEVERRIA, Paris, 1963. (Victor Cousin a publié en 1841, au tome III de son édition des *Œuvres philosophiques* de Maine de Biran, Paris Ladrange, un texte qu'il a intitulé à tort: *De l'aperception immédiate.* Ernest Naville a montré qu'il s'agissait en fait d'un texte de 1823 ou 1824, et Tisserand l'a publié en 1908 sous le titre: *Note sur l'idée d'existence,* Paris Alcan.)

217. RIVAL (N.), *Grimod de la Reynière. Le Gourmand gentilhomme.* Paris, 1983.

218. Éd., Paris, 1967. — ARMAND (F.) et MAUBLANC (R.), *Fourier,* Paris, 1937. — DEBOUT (J.), *L'Utopie de Charles Fourier.* Paris, 1978.

219. MUNIER (H.), *Tables de la Description de l'Égypte.* Le Caire, 1943. — LAISSUS (Y.), « Napoléon et l'imprimerie: *Description de l'Égypte* », dans *L'Art du Livre à l'Imprimerie nationale.* Paris, 1973. — COULSTON GILLISPIE (C.) et DEWACHTER (M.), *Monuments de l'Égypte. L'édition impériale de 1809.* Princeton et Paris, 1987, 1988.

221. Réimpr. par l'Institut du Monde Arabe, Paris, 1986.

222. BALAYÉ (S.), « Madame de Staël et le gouvernement impérial en 1810, le dossier de la suppression de *De l'Allemagne* » dans *Cahiers staëliens,* nº 19, 1974.

224. OUTRAM (D.), *Georges Cuvier, Vocation, Science and Authority in post-revolutionary France.* Manchester, 1984.

225. Édition par P. DELBOUILLE. Paris, 1977. — DELBOUILLE (P.), *Genèse et structure d'« Adolphe »,* Paris, 1971. — *Bibliographie analytique des écrits sur Benjamin Constant, 1796-1980,* sous la dir. d'E. HOFMANN. Lausanne, 1980. — Voir aussi les bibliographies publiées dans les *Annales Benjamin Constant.*

227. *Méditations.* Introd., note bibliographique, chronologie, relevé de variantes et notes par F. LETESSIER. Paris, 1968. — LUPPÉ (marquis de). *Les Travaux et les jours d'Alphonse de Lamartine.* Paris, 1948. — GUILLEMIN (H.), *Lamartine.* Paris, 1987 (rééd. de l'ouvrage de 1940). — LAMARTINE (A. de) et VIRIEU (A. de), *Correspondance, 1808-1820,* textes réunis, classés et annotés par Marie-Renée MORIN. Paris, 1987. — MORIN (M.-R.), « Au "temps des élégies", les étrennes de Julie Charles », dans *Mélanges de la bibliothèque de la Sorbonne offerts à André Tuilier.* Paris, 1988.

228. LEBEUFFE (T.), « Un monument lithographique, *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France* par le baron Taylor », dans *Revue Britannique,* t. 191, 1893, p. 359-372. — OLIVER (A.R.), *Charles Nodier, pilot of romanticism.* Syracuse, 1964. — PORÉE (Abbé A.A.), « Note sur Auguste le Prévost et Charles Nodier », dans *Précis analytique des Travaux de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen,* 1902-1903, p. 283-293.

230. *Œuvres complètes,* publ. par H. de SÉNARMONT, E. VERDET et L. FRESNEL. Paris, 1866-1870; réimpr. New York, 1965 (cette édition fait toujours autorité bien que des lettres inédites de Fresnel aient été, ces dernières années, retrouvées et publiées dans des périodiques scientifiques et historiques. — « Centenaire d'Augustin Fresnel *(10 mai 1788-14 juillet 1827),* dans *Revue d'optique théorique et instrumentale,* cahier nº 6, 1927, p. 493-570. — SILLIMAN (R.H.), *Augustin Fresnel (1788-1827) and the establishment of the wave theory of light,* Princeton, 1968.

231. VALSON (C.A.), *La vie et les travaux du baron Cauchy,* réimpression augmentée d'une introduction par R. TATON. Paris, 1970. — BELHOSTE (B.), *Cauchy.* Paris, 1985.

233. *Œuvres complètes,* éd. par M. ALLEM. Paris, 1982 (Bibliothèque de la Pléiade). — *Correspondance générale,* éd. par G. VIOLLET-LE-DUC. Paris, 1976 et suiv.

235. *Mémorial de Sainte-Hélène.* Éd. critique par M. DUNAN. Paris, 1951.

236. *Œuvres.* Paris, 1966 (rééd. de l'éd. Dentu, 1869-1875), t. IV. — ANSART (P.), *Sociologie de Saint-Simon.* Paris, 1970.

237. Éd. en fac-similé de l'éd. de 1889. Paris, 1969.

238. BELLOC (A.), *La Télégraphie historique.* Paris, 1888. — GACHOT (H.), *Le Télégraphe optique de Claude Chappe.* Saverne, 1967. — Colloques internationaux de Blois (1979), Nancy (1981), Toulouse (1983), Bordeaux (1985), Lyon (1987). — NARJOUX (J.-L.), notice « Chappe » dans *La Poste durant la Révolution,* Musée de la Poste de Paris, 1989.

240. VALSON (C.-A.), *Ampère.* Paris, 1936.

242. HENRI (P.), *La vie et l'œuvre de Louis Braille, inventeur de l'alphabet des aveugles (1809-1852),* 2ᵉ éd. Paris, 1952.

244. *Œuvres complètes,* éd. par J. MASSIN, Club français du livre, 1967-1970, 18 vol. — *Théâtre I.* Paris, 1985 (coll. Bouquins). — UBERSFELD (A.), *Le Roi et le Bouffon, étude sur le théâtre de V. Hugo de 1830 à 1839.* Paris, 1974.

245. Dernière édition du *Cours de philosophie positive.* Paris, 1975. — GOUHIER (H.), *La jeunesse d'Auguste Comte et la formation du positivisme.* Paris, 1933-1941. — GOUHIER (H.), *La Vie d'Auguste Comte.* Paris, 1931.

246. *Œuvres mathématiques d'Évariste Galois,* publiées sous les auspices de la Société Mathématique de France. Introd. par E. PICARD. Paris, 1897 (première édition en volume).

247. *Romans et nouvelles,* édition établie et annotée par H. MARTINEAU. Paris, 1952 (Bibliothèque de la Pléiade). — *Œuvres intimes,* édition établie par V. DEL LITTO. Paris, 1981 (Bibliothèque de la Pléiade).

249. *Poésies complètes,* éd. par M. ALLEM. Paris, 1962 (Bibliothèque de la Pléiade). — *Théâtre complet,* éd., par M. RAT. Paris, 1964. — MASSON (B.), *Théâtre et langage. Essai sur le dialogue dans les comédies de Musset.* Paris, 1977. — LAINEY (Y.), *Musset ou la difficulté d'aimer.* Paris, 1978. — *Cahiers de l'Association Internationale des Études françaises,* mai 1987.

251. *Paroles d'un croyant.* Introd. et notes de L. LE GUILLOU. Flammarion, 1973 (Nouvelle bibliothèque romantique).

252. Éd. critique sous la direction de P.-G. CASTEX. Paris, 1976-1985 (Bibliothèque de la Pléiade).

253. *De la Démocratie en Amérique* a eu treize éditions avant la mort de son auteur (six pour la seconde *Démocratie*). Elle forme les trois premiers volumes, publiés en 1864, des *Œuvres Complètes* publiées par Mme de Tocqueville, édition qu'on désigne habituellement sous le nom d'édition Beaumont. Elle constitue le tome I (2 vol.) des *Œuvres Complètes* en cours de publication depuis 1959 chez Gallimard. Une édition critique, due à J.-CL. LAMBERTI et J.-T. SCHLEIFER, est sous presse dans la Bibliothèque de la Pléiade.

254. ALGER (J.I.), *Antoine-Henri Jomini. A Bibliographical Survey.* West Point, New York, 1975, pp. 17-19.

255. Édition en fac-similé de l'édition de 1839. La Rochelle, 1982. — GERNSHEIM (H. et A.), *L.J.M. Daguerre. The History of the Diorama and the Daguerreotype.* New York, 1968. — *Les Miroirs qui se souviennent. Daguerreotypes d'hier et d'aujourd'hui... Bicentenaire de la naissance de Louis Jacques Mandé Daguerre...* Paris, 1987.

256. Réimpr. fac-similé. Paris, 1979.

257. BOUGENOT (L.), *Victor Schoelcher.* Paris, 1921. — SCHMIDT (N.), « Victor Schoelcher, mythe et réalité », dans *1848. Révolutions et Mutations du XIXe siècle.*, Paris, 1988. — SCHMIDT (N.), « Schoelcherisme et assimilation dans la politique coloniale française : l'exemple des Caraïbes pendant la seconde moitié du XIXe siècle », dans *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, 2, 1988.

259. *Port-Royal*, éd. établie par M. LEROY. Paris, 1984-1987 (Bibliothèque de la Pléiade). — *Correspondance générale de Sainte-Beuve*, éditée et annotée par J., puis A. BONNEROT. Paris, (en voie d'achèvement). — REGARD (M.), *Sainte-Beuve.* Paris, 1959 (coll. Connaissance des Lettres). — BILLY (A.), *Sainte-Beuve, sa vie et son temps.* Paris, 1959.

261. L'excellente édition critique des Classiques Garnier (1959) étant épuisée, il n'existe à l'heure actuelle qu'une édition en trois volumes, illustrée, avec introduction et notes aux Éditions de l'Aurore, Meylan (Isère).

262. *La Russie en 1839*, réimpression (épuisée), Gregg International, 1971. — TARN (J.-F.), *Le Marquis de Custine.* Paris, 1985.

263. *Les Trois Mousquetaires. Vingt ans après.* Éd. présentée et annotée par G. SIGAUX. Paris, 1962 (Bibliothèque de la Pléiade). — *Les Trois Mousquetaires. Vingt ans après. Le Vicomte de Bragelonne.* Éd. présentée et annotée par C. SCHOPP. Paris, à paraître (Coll. Bouquins). — MAUROIS (A.), *Les Trois Dumas.* Paris, 1957, rééd. 1966. — SCHOPP (C.), *Alexandre Dumas. Le génie de la vie.* Paris, 1985. — SCHOPP (C.), *Quid Dumas.* Paris, 1989.

264. BERNOULLI (E.), *Berlioz als Aesthetiker der Klangfarben*, Zurich, 1909. — CARSE (A.), *The Orchestra from Beethoven to Berlioz.* Cambridge, 1948. — BARTENSTEIN (H.), *H. Berlioz' Instrumentationkunst und ihre gesch. Grundlagen.* Baden, 1974.

265. *Théâtre de Clara Gazul, Romans et nouvelles*, éd. par J. MALLION et P. SALOMON. Paris, 1978 (Bibliothèque de la Pléiade). — *Correspondance générale*, éd. par M. PARTURIER. Paris-Toulouse, 1941-1964, 17 vol. — TRAHARD (P.), *Prosper Mérimée et l'art de la nouvelle.* Paris, 1923.

266. AUFRERE (L.), *Essai sur les premières découvertes de Boucher de Perthes et les origines de l'archéologie primitive.* Paris, 1936.

267. Les travaux de Leverrier qui l'ont conduit à la découverte de Neptune ont fait l'objet de quatre mémoires présentés à l'Académie des Sciences les 10 novembre 1845, 1er juin, 31 août et 5 octobre 1846. Ces mémoires ont été regroupés en un mémoire unique intitulé *Recherches sur les mouvements de la planète Herschel (dite Uranus)* publié dans *La Connaissance des Temps pour 1849*, éphéméride accompagnée de notices publiée par le Bureau des Longitudes. Les autres œuvres de Leverrier sont principalement consacrées aux théories des mouvements des planètes et figurent dans les *Annales de l'Observatoire de Paris* publiées entre 1854 et 1877.

269. GILARDEAU (J.), *Eugène Labiche, naissance d'une écriture comique*, thèse multigraphiée, 1970.

271. L'*Essai sur l'inégalité des races humaines*, réédité de façon fort médiocre, avec une brève préface de H. JUIN (Paris, 1967) constitue aujourd'hui l'essentiel du t. Ier des *Œuvres*, Paris, 1983 (Bibliothèque de la Pléiade). Il est présenté avec une excellente notice et une annotation approfondie dues à J. BOISSEL. — On lira, avec précaution : SCHEMAN, *Gobineaus Rassenwerk*, Stuttgart, 1910 ; à compléter et rectifier par la thèse monumentale (dactylographiée) de M. LEMONON, université de Strasbourg, 1972. — Sur Gobineau, l'homme et l'œuvre, voir les notices, notes et chronologie de l'édition en trois volumes de la Bibliothèque de la Pléiade, Paris, 1983-1987.

272. VALLERY RADOT (R.), *La vie de Pasteur*, Paris, 1900, rééd. 1901. — DAGOGNET (F.), *Méthodes et doctrines dans l'œuvre de Pasteur.* Paris, 1967. — DUBOS (R.), *La leçon de Pasteur.* Paris, 1987. — CASSABOIS (J.), *Monsieur Pasteur.* Paris, 1986 (coll. La Farandole).

273. *Œuvres complètes*, édition publiée sous la direction de J. GUILLAUME et de C. PICHOIS. Paris, t. I, 1989 ; t. II, 1984 ; t. III, à paraître (Bibliothèque de la Pléiade). — *Les Filles du Feu suivi de Petits Châteaux de Bohême*, édition établie par G. MALANDAIN. Paris, 1985 (Le livre de Poche).

275. Voir la bibliographie du n° 244. *Poésies*, éd. par P. ALBOUY. Paris, 1964-1967 (Bibliothèque de la Pléiade). — *Les Contemplations*, éd. par P. ALBOUY. Paris, 1983 (coll. Poésie). — GAUDON (J.), *Le Temps de la Contemplation (l'œuvre poétique de V. Hugo de 1845 à 1856).* Paris, 1984 (nouv. éd.). — *Les Misérables*, éd. par M.F. GUYARD. Paris, 1957. — *Les Misérables*, Paris, 1986 (coll. Bouquins). — JOURNET (R.) et ROBERT (G.), *Le Mythe du peuple dans* les Misérables. Paris, 1964.

276. *Œuvres complètes*, texte établi, présenté et annoté par C. PICHOIS. Paris, 1975-1976 (Bibliothèque de la Pléiade). — *Les Fleurs du Mal*, introd. et notes de V. PICHOIS. Paris, 1980 et rééditions (coll. 10-18). — *Petits poèmes en prose (Le Spleen de Paris)*, éd. présentée, établie et annotée par R. KOPP. Paris, 1973 et rééditions (coll. Poésie). — *Les Paradis artificiels*, édition établie et présentée par C. PICHOIS. Paris, 1983 et rééditions (coll. Folio).

278. Hachette présente, dans la Bibliothèque Rose, le texte révisé sur le manuscrit avec des illustrations en noir et blanc de F. PLACE. — HEDOUVILLE (M. de), *La Comtesse de Ségur et les siens.* Paris, 1953 (la meilleure biographie, malgré quelques erreurs). — SORIANO (M.), *Introduction à la fortune de Gaspard.* Paris, 1972 (l'essai le plus brillant sur l'auteur). — Illustration des *Malheurs de Sophie* : renouvelant l'illustration de Castelli, quatre livres « méritent le détour ». Ce sont : BRISSAUD (P.), Paris, 1923 (1 p. de titre et 12 aquarelles h.t. coloriées au pochoir, tirage 512 ex.) ; PECOUD (A.), Paris, 1930 (grand album, 32 ill. h.t. en coul.) ; TOUCHET (J.), Paris, 1930 (1 h.t., 122 têtes de chap. en coul.) ; FRANC-NOHAIN (M.-M.), Tours, 1931 (16 h.t. en coul., nombreux dessins en noir et blanc dans le texte).

282. *Œuvres complètes* sous la dir. d'A. ROBINET. Paris, 1973-1985. — MILHAUD (G.), *Études sur Cournot.* Paris, 1927. — *Études pour le centenaire de la mort de Cournot.* Paris, 1978. — MENARD (C.), *La formation d'une rationalité économique : A.A. Cournot.* Paris, 1978. — OSIER (J.P.), *Introduction à une lecture, Matérialisme, Vitalisme, Rationalisme de A.A. Cournot.* Paris, 1986.

283. HUARD (P.), « Paul Broca (1824-1880) » dans *Revue d'Histoire des Sciences et de leurs applications.* Paris, 1961, t. XIV, p. 47-86. — POZZI (S.), « Biographie, Bibliographie de P.P. Broca », dans *Revue scientifique*. Paris, 1881, 3e série, n° 2, pp. 2-12.

285. *Vie de Jésus*, éd. par J. GAULMIER. Paris, 1974 (coll. Folio). — *Lettres inédites à Michel et Calmann Lévy*, éd. par J.Y. MOLLIER. Paris, 1986. — *Exposition Renan.* Paris, Bibliothèque nationale, 1974.

286. *Dictionnaire de la langue française*, 7 vol. (Paris, 1956-1958) : pour cette édition, conçue par Jean-Jacques Pauvert, on a adopté le parti — pratique mais discutable dans une perspective historique — d'insérer les ajouts du Supplément de 1877 au texte de base ; on aura intérêt à se reporter à cette édition pour les textes importants de et sur Littré publiés en tête du premier volume. — REY (A.), *Littré, l'humaniste et les mots.* Paris, 1970. — *Actes du Colloque Émile Littré, 1801-1881*, Paris, Centre international de synthèse, oct. 1981. Paris, 1983 et n° spécial de la *Revue de synthèse*, IIIe s., n° 106-108, avr.-déc. 1982.

287. *Œuvres complètes. Tome I : Poésie, théâtre*, éd. par F. GERMAIN et A. JARRY. Paris, 1986 (Bibliothèque de la Pléiade). — CASTEX (P.-G.), *« Les Destinées » d'Alfred de Vigny.* Paris, 1964. — SAINT-GERAND (J.-P.), *Les Destinées d'un style. Essai sur les Poèmes philosophiques de Vigny.* Paris, 1979. — *Relire « Les Destinées » d'Alfred de Vigny*, Actes du Colloque de la Société des Études Romantiques. Paris, 1980.

289. RETIF (A.), *Pierre Larousse et son œuvre (1817-1875).* Paris, 1975. — MATORÉ (G.), *Histoire des dictionnaires français.* Paris, 1968.

290. HARASZTI (E.), « Fétis fondateur de la musicologie comparée », dans *Acta musicologica*, 1932. — WANGERMÉE (R.), *F.J. Fétis, musicologue et compositeur.* Bruxelles, 1951. — DUCKLES (V.), « Patterns in the historiography of the 19th century music », dans *Acta musicologica*, 19.

291. BORNECQUE (J.-H.), *Les Années d'apprentissage d'Alphonse Daudet.* Paris, 1951.

292. *Œuvres complètes.* Paris, 1970, p. 612-619 (Bibliothèque de la Pléiade). — FORESTIER (L.), *Charles Cros.* Paris, 1988 (nouv. éd. entièrement revue ; coll. Poètes d'aujourd'hui, n° 47). — FORESTIER (L.), *Charles Cros. L'homme et l'œuvre.* Paris, 1969.

293. *Œuvres complètes*, fac-similés des éditions originales. Introd. d'H. JUIN. Paris, 1970. — CARADEC (F.), *Isidore Ducasse, comte de Lautréamont.* Paris, 1975 (biographie). — LAFRÈRE (J.), *Le Visage de Lautréamont.* Paris, 1977 (portrait). — *Bulletin du Bibliophile*, I-1983 (Lettre à V. Hugo). — HAES (F. de), *Images de Lautréamont.* Gembloux, 1970 (bibliographie). — *Cahiers Lautréamont*, Bulletin de l'A.A.P.P.F.I.D., Paris, 1987, 1988, 1989...

294. Texte intégral, avec les reproductions en format réduit des illustrations d'origine. Paris, Hachette Jeunesse (coll. Les Intégrales). — Texte intégral. Paris, Librairie Générale Française (Le Livre de Poche Classique). — Texte intégral, édition établie par S. VIERNE. Paris (coll. Garnier-Flammarion). — TOUTTAIN (P.-A.), « Blanc et noir », dans « Jules Verne et la mer », Paris, *La Nouvelle Revue Maritime*, n° 386-387, mai-juin 1984.

295. *Œuvres complètes*, publiées par P. BROCHON, Paris, 1966. — DOMMANGET (M.), *Eugène Pottier, membre de la Commune et chantre de « L'Internationale ».* Paris, 1971.

296. *Germinal*, éd. par C. BECKER (Classiques Garnier). — MITTERAND (H.), *Zola et le naturalisme.* Paris, 1986 (coll. « Que sais-je ? », n° 2314). — *La Fabrique de Germinal.* Édition du Dossier préparatoire de l'œuvre par C. BECKER, préface de C. DUCHET. Paris, 1986.

297. *Charcot. Travaux cliniques sur l'hypnotisme.* Paris, à paraître en 1990.

299. *Œuvres complètes*, éd. établie et présentée par A. ADAM. Paris, 1983 (Bibliothèque de la Pléiade).

300. *Œuvres romanesques complètes*, éd. par J. PETIT. Paris, 1977-1980 (Bibliothèque de la Pléiade). — *Les Diaboliques*, éd. par J.-P. SEGUIN, Club français du livre, 1967. — Éd. par J. PETIT. Paris, 1977 (coll. Folio). — *Correspondance générale.* Paris, 1980-1989. — JUIN (H.), *Barbey d'Aurevilly.* Paris, 1975. — *Exposition Barbey d'Aurevilly*, Bibliothèque historique de la Ville de Paris, 1989.

301. *Œuvres poétiques complètes*, publ. par Y.-G. LE DANTEC et J. BOREL. Paris, 1968 (Bibliothèque de la Pléiade). — *Œuvres en prose complètes*, publ. par J. BOREL. Paris, 1972 (Bibliothèque de la Pléiade).

302. *Œuvres complètes*, édition établie et annotée par H. MONDOR et G. JEAN-AUBRY. Paris, 1945 (Bibliothèque de la Pléiade).

303. *Les Origines de la France contemporaine.* Paris, 1986 (coll. Bouquins).

304. GIBLIN (B.), dans *Géographers*, 3 (1979), pp. 125-132.

306. *Les écrivains devant l'impressionnisme.* Textes réunis et présentés par D. RIOUT. Paris, 1989.

307. *Œuvres.* Paris, 1975-1989. — GILLE (G.), *Jules Vallès (1832-1885).* Paris, 1941, rééd. 1980. — BELLET (R.), *Jules Vallès journaliste.* Paris, 1977, rééd. sous le titre de *Jules Vallès ; Journalisme et Révolution.* Paris, 1987. — STIVALE (C.), *La Trilogie de Jacques Vingtras, œuvre de sentiment et œuvre de combat.* Lyon, 1988.

308. Édition dite complète et ill. de planches photographiques par P. FABRE, 10 vol. et biographie par le Dr G.-V. LEGROS, préface de J.-H. FABRE. Paris, 1914 (épuisé). — Éd. en 10 vol. avec les planches de P. FABRE. Beauvais, 1985-

1989. — Éd. complète avec une présentation par Y. DELANGE. Paris, 1989 (coll. Bouquins).

309. *L'Astronomie Populaire* et *Les étoiles et les curiosités du ciel* ont été republiés en fac-similé des éditions originales en 1975 et 1981 par la maison d'édition Flammarion. On trouve encore assez facilement les éditions originales de ces deux ouvrages chez les bouquinistes ainsi que d'autres œuvres de Flammarion comme *Terres du Ciel*. En 1884 Flammarion créa la revue *L'Astronomie* qui devint le bulletin de la Société Astronomique de France après la fondation de celle-ci en 1887. Jusqu'à sa mort en 1925 Flammarion publia de nombreux articles dans cette revue. (Société Astronomique de France, 3, rue Beethoven 75014 Paris).

310. *Œuvres complètes*. Éd. établie par A. RAITT et P.-G. CASTEX avec la collaboration de J.-M. BELLEFROID. Paris, 1986 (Bibliothèque de la Pléiade).

311. *Contes et nouvelles*. Paris, t. I 1989 (éd. revue) ; t. II 1988 (éd. revue) (Bibliothèque de la Pléiade). — *Romans*. Paris, 1987 (éd. revue). — LANOUX (A.), *Maupassant le Bel-Ami*. Paris, 1979 (2e éd.). — VIAL (A.M.), *Guy de Maupassant et l'art du roman*. Paris, 1954.

312. Éd. par R. FORTASSIER. Paris, 1984. — Éd. par H. JUIN. Paris, 1976 (coll. 10/18). — Éd. par M. FUMAROLI. Paris, 1988 (nouv. éd., coll. Folio). — BALDICK (R.), *La Vie de J.-K. Huysmans*, trad. française par M. THOMAS. Paris, 1958. — *Huysmans* (Cahiers de l'Herne), 1985. — *Huysmans une esthétique de la décadence* (Actes du colloque de Bâle, Mulhouse, Colmar 1984). Paris, 1987. — COGNY (P.), *De l'écriture à l'Ecriture*. Paris, 1987. *Bulletin de la Société J.-K.-Huysmans*, 82 numéros, 1927-1989.

313. DEBAUVE (J.-L.), *Laforgue en son temps*. Neuchâtel, 1972. (Coll. Langages/Documents). Produit les épreuves du livre et la correspondance avec l'éditeur.

314. *Serres chaudes. Quinze chansons. La Princesse Maleine*. Éd. présentée par P. GORCEIX. Paris, 1983 (coll. Poésie). — *Poésies complètes*. Édition définitive présentée par J. HANSE. Bruxelles, 1965.

316. *La Famille Fenouillard*, album en couleur. Paris, 1960. — CARADEC (F.), *Christophe*. Préface de R. QUENEAU. Paris, 1981 (Biographie et bibliographie).

317. Édition par M. PIRON. Paris, 1982 (coll. Poésie).

319. DOMENACH (J.-M.), *Barrès par lui-même*. Paris, 1960. — STERNHELL (Z.), *Maurice Barrès et le nationalisme français*. Paris, 1970. — BROCHE (F.), *Maurice Barrès*. Paris, 1987.

320. Comité International Olympique. Édition en 3 tomes de textes choisis de Pierre de Coubertin. Zürich-Hildesheim-New York, 1986, t. II, p. 361 et suiv. — Comité International Olympique, *Pierre de Coubertin*. Lausanne, 1987. — *L'actualité de Pierre de Coubertin*, symposium organisé sous l'égide du Comité International Olympique. Lausanne, 1987. — DURRY (J.), « Olympisme et éducation ». Conférence prononcée au Congrès mondial des sciences du sport, Moscou, 1974. — DURRY (J.), « Les batailles de Pierre de Coubertin », dans *Le Corps en mouvement*, sous la dir. de P. ARNAUD. Toulouse, 1981, chap. 8.

321. ARON (R.), « Émile Durkheim » dans *Les étapes de la pensée sociologique*. Paris, 1967, p. 317-405. — LUKES (S.), *Émile Durkheim. His Life and Work*. New York, 1972. — PRADES (J.A.), *Persistance et métamorphose du sacré. Actualiser Durkheim et repenser la modernité*. Paris, 1987.

323. *Œuvres*, édition établie et annotée par J. HYTIER. Paris, 1988 (Bibliothèque de la Pléiade), tome II, pp. 1375-1395. — *Monsieur Teste*. Paris, 1978 (coll. « L'Imaginaire » ; contient tout le « Cycle Teste »).

325. La plaquette de présentation du « Cinématographe Lumière » n'a pas fait l'objet d'une édition critique ou d'une réédition. Pour les débuts de la cinématographie, deux ouvrages peuvent être consultés : MOUSSINAC (L.), *Naissance du cinéma*, Le Plan de la Tour, 1983 (rééd. de l'éd. de 1925). — SAUVAGE (L.), *L'Affaire Lumière. Du mythe à l'histoire*. Paris, 1985.

327. Réédition, Paris, 1989.

330. *Œuvres complètes*. Paris, 1933, t. IV. — *Romans, récits et soties, œuvres lyriques* avec notice de J.J. THIERRY et choix de variantes du manuscrit. Paris, 1958 (Bibliothèque de la Pléiade). — Deux éd. annotées en anglais : par E. MARKS et R. TEDESCHI, Londres, 1963 et par J.C. DAVIES, Londres, 1974. — MAILLET (H.), « *L'Immoraliste* » *d'André Gide*. Paris, 1972 (coll. « Lire aujourd'hui »). — MARTIN (C.), *La Maturité d'André Gide*. Paris, 1977.

331. Réimpression avec une préface de P. CLAVAL. Paris, 1979.

334. Réimpr. Paris-Genève, 1981 (une édition critique va paraître fin 1989 accompagnée d'une préface de J. JULLIARD. — ANDREU (P.), *Georges Sorel, Entre le noir et le rouge*. Paris, 1982. — *Georges Sorel*, Cahiers de l'Herne, 1986. — Cahiers Georges Sorel, publication annuelle (6 numéros parus), 5, rue Las-Cases, 75007 Paris.

335. Des réimpressions ont été faites par l'éditeur après 1908. Elles portent pour adresse à la couverture : 29, rue Tronchet, la page de titre conservant l'adresse du boulevard des Capucines. Les titres annoncés au 2e plat v° de la couverture sont différents. Il s'agit bien de réimpressions et non de retirages car, dans le corps du texte, une grande partie des dédicaces a disparu dont celle qui était destinée à Willy. Voir l'article d'A. BRUNET, *Cahiers Colette*, n° 9, 1987, qui complète et corrige la bibliographie du tome I des *Œuvres* de Colette dans la « Bibliothèque de la Pléiade », p. 1547 sq. et 1674.

336. *Œuvres poétiques complètes*. Paris, 1975 (Bibliothèque de la Pléiade). — *Œuvres en prose complètes*. Paris, t. I : 1987 ; t. II : 1988 ; t. III : à paraître (Bibliothèque de la Pléiade). — BASTAIRE (J.), *Péguy l'insurgé*. Paris, 1975. — FRAISSE (S.), *Péguy*. Paris, 1979 (coll. Écrivains de toujours).

337. *Œuvres complètes*, 29 vol. Paris, 1950-1986. — Dans la Bibliothèque de la Pléiade : *Œuvres en prose*, 1965 ; *Œuvre poétique*, 1967 ; *Théâtre*, éd. revue, 1965. — LIOURE (M.), *L'Esthétique dramatique de Paul Claudel*. Paris, 1971. — ANTOINE (G.), *Paul Claudel ou l'enfer du génie*. Paris, 1988.

338. L'étude de Portier et Richet, « De l'Action anaphylactique de certains venins », a paru dans les *Comptes-rendus des séances et mémoires de la Société de Biologie*, 1902, t. LIV, p. 170-172 (B.N., Impr. 8° T7. 506). — Voir : RICHET (Prof. C.), *Souvenirs d'un physiologiste* : Paris, 1933.

339. *Œuvres complètes*, Paris, 1975-1986 (Bibliothèque de la Pléiade).

340. Éd. par H. BOUILLIER. Paris, 1983. — Victor Segalen, *Thibet*, éd. par M. TAYLOR. Paris, 1979. — BOUILLIER (H.), *Victor Segalen*, Paris, 1961, rééd. 1986. — TAYLOR (M.), *Vent des Royaumes, ou les voyages de Victor Segalen*. Paris, 1983. — COURTOT (C.), *Victor Segalen*. Paris, 1984.

341. SADELEER (L. de), « Recherche des exemplaires d'*Alcools* de Guillaume Apollinaire sur papier de Hollande » dans *Le Livre et l'Estampe*, t. XXXI, 1985, n° 122 et t. XXXII, 1986, n° 126.

342. Éd. par J.-Y. TADIÉ *et al.* Paris, 1987-1989 (Bibliothèque de la Pléiade). — DELEUZE (G.), *Proust et les signes*. Paris, 1970. — PAINTER (G.D.), *Marcel Proust*. Paris, 1966. — POULET (G.), *L'Espace proustien*. Paris, 1963. — TADIÉ (J.-Y.), *Proust et le roman*. Paris, 1971.

344. FLÜCKIGER (J.-C.). *Au cœur du texte. Essai sur Blaise Cendrars*. Neuchâtel, 1977 (coll. Langages). — Sur la genèse du livre et la querelle du simultanéisme, cf. SIDOTI (A.), *La Prose du Transsibérien*, A.L.M., Minard, 1987.

345. CARADEC (F.), *Vie de Raymond Roussel*. Paris, 1972.

346. GODEL (R.), *Les sources manuscrites du* Cours de linguistique générale *de Ferdinand de Saussure*. Genève-Paris, 1957. — F. de Saussure, *Corso di linguistica generale*. Introduzione, traduzione e commento di T. DE MAURO. Bari, 1968 (trad. fr. de l'introd. et des commentaires de DE MAURO, Paris, 1972). — Éd. critique par R. ENGLER, Wiesbaden, tome I, 1968 ; tome II, fasc. 4, 1974.

347. Les œuvres complètes sont publiées par Flammarion avec des accompagnements critiques. *Main d'œuvre et Le Livre de mon bord* font l'objet d'une édition revue au Mercure de France. — *Pierre Reverdy, 1889-1960*, Mercure de France, janvier 1962. — HUBERT (E.-A.), *Bibliographie des écrits de Pierre Reverdy*, diffusion Minard, 1976.

348. Éd. avec préface de M. LEIRIS. Paris, 1967 (coll. Poésie, n° 25). — BELAVAL (Y.), *La Rencontre avec Max Jacob*. Paris, 1974.

349. *Jean Barois, Vieille France* et l'ensemble des *Thibault* sont disponibles aux éditions Gallimard, coll. Blanche et coll. Folio. — *Œuvres complètes*, préface d'A. CAMUS. Paris, 1955 (Bibliothèque de la Pléiade). — Les correspondances avec André Gide, Jacques Copeau, Eugène Dabit et Georges Duhamel ont été publiées. La correspondance générale, éd. par M. RIEUNEAU est en cours de parution. L'édition du *Journal* de R. Martin du Gard, par C. SICARD, est annoncée. — GARGUILO (R.), *La genèse des* Thibault *de Roger Martin du Gard*. Paris, 1974. — SICARD (C.), *Roger Martin du Gard, les années d'apprentissage littéraire (1881-1910)*. Toulouse, 1973 et Paris, 1976. — DASPRE (A.), *Roger Martin du Gard romancier d'après* Jean Barois. Univ. Paris III, 1976. — ALLUIN (B.), *Martin du Gard romancier*. Univ. Paris IV, 1985. — SICARD (C.), « État présent des études sur Roger Martin du Gard » dans l'*Information littéraire*, oct.-nov. 1988.

350. Éd. Paris, 1950 et rééd. coll. Blanche et coll. Folio). — JOUVET (L.), *Témoignages sur le théâtre*. Paris, 1952, p. 97-121. — CUISENIER (A.), *Jules Romains, l'Unanimisme et les Hommes de bonne volonté*. Paris, 1969. — BOURIN (A.), *Jules Romains discuté par Jules Romains*. Paris, 1961 (coll. Portrait-dialogue). — *Bulletin des Amis de Jules Romains*, Faculté des lettres de Saint-Étienne, 1974→. — *Cahiers Jules Romains*, Paris, depuis 1976 (sept livraisons).

352. *Le Cap de Bonne-Espérance* suivi du *Discours du Grand Sommeil*, Préface de J. BROSSE. Paris, 1967 (coll. Poésie). — *Vocabulaire, Plain-Chant et autres poèmes (1922-1946)*. Préface de J. BROSSE. Paris, 1983 (coll. Poésie). — KIHM (J.-J.), SPRIGGE (E.) et BEHAR (H.), *Jean Cocteau, l'homme et les miroirs*. Paris, 1968. — BROSSE (J.), *Cocteau*. Paris, 1970 (coll. Pour une bibliothèque idéale).

353. Rééd. avec une préface de l'auteur. Paris, 1963. — *Louis de Broglie physicien et penseur*. Paris, 1953. — *Louis de Broglie, sa conception du monde physique*. Paris, 1973. — Louis de Broglie, *Un itinéraire scientifique*, recueil de textes de l'auteur réunis et présentés par G. LOCHAK. Paris, 1987.

354. Éd. définitive des *Manifestes du surréalisme*, Paris, 1963 (coll. Idées). — Éd. définitive de *Nadja*. Paris, 1963 (coll. Soleil). — GRACQ (J.), *André Breton, quelques aspects de l'écrivain*. Paris, 1948.

356. *Œuvre* I et II, éd. établie par J. STAROBINSKI. Paris, 1987. — *Pierre-Jean Jouve*, Cahiers de l'Herne, Paris, 1972.

357. *Œuvres complètes*, éd. établie par M. DUMAS et L. SCHELER. Paris, 1968 (Bibliothèque de la Pléiade). — BRETON (A.), prière d'insérer pour *Capitale de la douleur*, repris dans *Point du jour*, 1934, pp. 68-69. — EMMANUEL (P.), *Le JE universel chez Paul Éluard*. Paris, 1948. — PARROT (L.), *Paul Éluard*, Paris, 1944 (coll. Poètes aujourd'hui n° 1). — RAYMOND (M.), *De Baudelaire au surréalisme*, Paris, 1940. — VALETTE (R.D.), *Paul Éluard. Le livre d'identité*. Paris, 1967.

358. DAIX (P.), *Aragon, une vie à changer*. Paris, 1975.

359. *Œuvres romanesques et théâtrales complètes*, éd. par J. PETIT. Paris, 1979. — JOUBERT (A.J.), *François Mauriac et* Thérèse Desqueyroux. Paris, 1982.

361. Éd. avec notices, variantes et notes par L. RICATTE. Paris (Bibliothèque de la Pléiade). — CHENEZ (C.), *Giono*. Paris, 1956 ; éd. revue 1970 (coll. Écrivains de toujours). — RICATTE (R.), Introduction et chronologie aux *Œuvres romanesques complètes*. Paris, 1971-1987 (Bibliothèque de la Pléiade).

362. L'ouvrage retenu est inséparable de son complément : *L'Astronautique. Complément*. Communication faite à la Société des ingénieurs civils de France, le 25 mai 1934. Paris, Imprimerie Chaix,

1935. In-8°, 95 p., 6 p. et 1 pl. dépl.

363. Édition courante: Paris, 1968 (coll. Poésie, nº 27). — BERGER (P.), *Robert Desnos,* Paris, 1986 (coll. Poètes d'aujourd'hui, nº 16). — DUMAS (M.-C.), *Robert Desnos ou l'Exploration des limites.* Paris, 1980. — *Robert Desnos,* cahier dirigé par M.-C. DUMAS. Paris, 1987 (Les Cahiers de l'Herne, nº 54).

365. *Œuvre romanesque.* Paris, 1988-1989, 10 vol. — FALLOIS (B. de), *Simenon.* Paris, 1961 (coll. La Bibliothèque idéale). — LACASSIN (F.) et SIGAUX (G.), *Simenon.* Paris, 1973. — « Simenon », *Dossiers du C.A.C.E.F.* [Centre d'action culturelle de la communauté d'expression française], nº 92, déc. 1981. — PIRON (M.), *L'Univers de Simenon: guide des romans et nouvelles (1931-1972) de Georges Simenon.* Paris, 1983.

366. DAUPHIN (J.-P.) et FOUCHÉ (P.), *Bibliographie des écrits de Louis-Ferdinand Céline.* Paris, 1985.

367. Éd. Livre de Poche, nº 1209. — Éd. critique établie par C. WEIL. Paris, 1975. – Jean Giraudoux, *Théâtre complet,* sous la dir. de J. BODY. Paris, 1982 (Bibliothèque de la Pléiade). — BODY (J.), *Jean Giraudoux. La Légende et le Secret.* Paris, 1986. — ALMEIDA (P. d'), *L'image de la littérature dans l'œuvre de Jean Giraudoux.* Paris, 1988 (« Cahiers Jean Giraudoux, 17 »). — *Cahiers Jean Giraudoux* (le dernier cahier est consacré à « Giraudoux dans les lumières de Juillet », Paris, 1989).

368. *Un barbare en Asie.* Paris, 1986 (coll. L'Imaginaire). — *L'Espace du dedans.* Paris, 1966. — BERTELÉ (R.), *Henri Michaux,* Paris, 1975 (coll. Poètes d'aujourd'hui).

370. SIMONNET (C.), *Queneau déchiffré.* Paris, 1962, rééd. Genève-Paris, 1981. — JOUET (J.), *Raymond Queneau.* Lyon, 1988 (coll. « Qui êtes-vous ? »).

371. Seconde éd., augmentée, libr. Felix Alcan, 1939 (Bibliothèque de Philosophie Contemporaine avec *Éloge de la main*). – Troisième éd., Paris, P.U.F., 1947. — Quatrième éd., *ibid.,* 1955.

374. Éd. avec une préface d'A. MALRAUX. Paris, 1974. (Il n'existe aucune édition critique). — AARAAS (H.), *Littérature et sacerdoce. Essai sur « Journal d'un curé de campagne » de Bernanos.* Paris, 1984. — BERNANOS (J.-L.), *Georges Bernanos à la merci des passants.* Paris, 1986. — ESTÈVE (M.), *Bernanos — un triple itinéraire.* Paris, 1981, rééd. 1987. — MILNER (M.), *Georges Bernanos.* Paris, 1967.

375. *L'œuvre intégrale d'Hergé,* éd. critique. Paris, 20 volumes. — PEETERS (B.), *Le monde d'Hergé.* Paris, 1983. — SADOUL (N.), *Entretiens avec Hergé.* Paris, 1988. — SMELDEREN (T.) et STERCKX (P.), *Hergé, portrait biographique.* Paris, 1987.

376. Réimpr. des 7 vol. (et 1re éd. du 8e vol. par B. GUICHARD), avant-propos de J. CUISENIER. Paris, 1988. — BELMONT (N.), *Arnold van Gennep, le créateur de l'ethnographie française.* Paris, 1974. — LEVY ZUMWALT (R.), *The Enigma of Arnold van Gennep (1873-1957): Master of French Folklore and Hermit of Bourg-la-Reine.* Helsinki, 1988.

377. *Œuvres complètes.* Paris, 1956 (23 tomes parus).

379. Édition définitive, Paris, Présence africaine 1956, reprise en 1971 par le même éditeur, accompagnée d'une traduction anglaise de Émile SNYDER, à partir de celle d'Y. GOLL et L. ABEL.

380. Volumes disponibles: 9 édités et distribués par Masson, 10 distribués par le Centre commercial du Livre spécialisé; adresse commune: 120, bd. Saint-Germain, 75820 Paris Cedex 06.

381. Les œuvres complètes de Jean Paulhan ont été rassemblées par J.-C. ZYLBERSTEIN aux Éditions Tchou en 1966 (5 vol.), mais cette édition est malheureusement épuisée. La plupart des œuvres de J. Paulhan sont aux éditions Gallimard.

384. *Théâtre, récits, nouvelles,* éd. établie par R. QUILLIOT. Paris, 1967. — Le premier roman d'A. Camus, *La mort heureuse,* resté non publié, et dans lequel on peut voir une première version de *L'Étranger,* a été édité par J. SAROCCHI dans les *Cahiers Albert Camus 1,* Paris, 1971. — « Autour de *l'Étranger* » dans *La Revue des lettres modernes,* nº 170-174, 1968. — « Camus romancier: *La Peste* », *ibidem,* nº 479-483, 1976. — *Albert Camus, œuvre fermée, œuvre ouverte.* Paris, 1985 (Actes du colloque de Cerisy).

385. *L'expérience intérieure in Œuvres complètes,* Paris, vol. 5 *(La Somme a-théologique)*; 1973. 181 p. et [7]. Notes en fin de volume extraites de l'inventaire des papiers conservés par Mme Georges Bataille (34 p.).

386. *Le Petit Prince, avec les dessins de l'auteur.* Paris, 1946. — Consulter la « Bibliographie » des *Cahiers Saint-Exupéry.* Paris 1 (1980), 2 (1981), 3 (1989). — LE HIR (Y.), *Fantaisie et mystique dans « Le Petit Prince » de Saint-Exupéry.* Paris, 1954. — JERÔME (F.), « L'imaginaire au service d'une initiation dans *Le Petit Prince* », dans G. CESBRON, éd. *Recherches sur l'imaginaire.* Angers, 1982.

387. Éd. Paris, 1943 et rééd. suiv. (coll. L'Évolution de l'Humanité).

388. *Paroles.* Paris, 1976 (coll. Folio). — *A la rencontre de Jacques Prévert,* catalogue de l'exposition de la Fondation Maeght, 1987.

389. « Feuillets d'Hypnos » dans *Fureur et mystère,* Paris, 1962, pp. 85-156; dans *Œuvres complètes,* Paris, 1983, pp. 171-233. — MATHIEU (J.-C.), *La poésie de René Char ou le Sel de la Splendeur,* t. II, *Poésie et Résistance.* Paris, 2e éd. 1988.

390. *Œuvres complètes,* t. II. Paris, 1951. — L'ouvrage est également disponible en coll. de poche « Folio ».

391. *Biffures* (*La Règle du Jeu* I). Paris, 1948. — *Fourbis* (*La Règle du Jeu* II). Paris, 1955. — *Fibrilles* (*La Règle du Jeu* III). Paris, 1966. — *Frêle fruit* (*La Règle du Jeu* IV). Paris, 1976. — CHAPPUIS (P.), *Michel Leiris,* Paris, 1973 (coll. Poètes d'aujourd'hui).

392. L'ensemble de l'œuvre a été publiée dans différentes collections chez Gallimard, à l'exception de *L'existentialisme et la sagesse des nations.*

393. BEAUVOIR (S. de), « Note sur les *Structures élémentaires de la parenté* », dans *Les Temps Modernes,* nov. 1949. — IZARD (M.), « Un certain recul », dans *Le Temps de la réflexion,* vol. V, 1984. — MERQUIOR (M.), *L'esthétique de C. Lévi-Strauss,* Paris, 1977. — POUILLON (J.), « L'invariant et la différence », dans *Fétiches sans fétichisme.* Paris, 1975 (paru sous le titre « l'œuvre de C. Lévi-Strauss », dans *Les Temps modernes,* juil. 1956). — POUILLON (J.), « Structure: un essai de définition », dans *Fétiches sans fétichisme.* Paris, 1975 (paru dans *Les Temps modernes,* nov. 1966). — SIMONIS (Y.), *Lévi-Strauss ou la passion de l'inceste.* Paris, 1980 (2e éd.).

394. Éd., Paris (collection Tel, nº 18). — SORA (M.), *Cioran, jadis et naguère* (Cahiers de l'Herne). — STÉFAN (J.), *Cioran* dans *Dialogue des Figures* (XI) (Champ-Vallon).

395. *Critical Edition of « Waiting for Godot ».* Harrap and Co, 1966. — Samuel Beckett, *Théâtre I.* Paris, 1971. — JANVIER (L.), *Beckett par lui-même.* Paris, 1969 (coll. Écrivains de toujours). — « Samuel Beckett », *Cahiers Renaud-Barrault,* nº 44, 1963. — *Beckett avant Beckett.* Essais sur les premières œuvres. Paris, 1988.

396. *Le Théâtre* de Ionesco est publié intégralement aux éditions Gallimard, « collection Blanche ». Les mêmes éditions ont publié isolément diverses pièces dans la collection « Le manteau d'Arlequin » ou dans la collection de poche « Folio ». — *Ionesco, situation et perspectives.* Paris, 1980 (le bilan effectué au colloque de Cerisy en 1978).

397. *Le Degré zéro de l'écriture.* Paris, 1953 (coll. Pierres vives). — *Le Degré zéro de l'écriture,* suivi de *Nouveaux essais critiques.* Paris, 1972 (coll. Points). — ROGER (P.), *Roland Barthes, roman.* Paris, 1986. — LOMBARDO (P.), *The Three Paradoxes of Roland Barthes.* Athens, Georgia, 1989.

TABLE

Les images de ce livre reproduisent des pages, imprimées ou manuscrites, des œuvres décrites dans les notices auxquelles elles renvoient, ainsi que d'autres documents relatifs à ces œuvres et à leurs auteurs. La plupart de ces pièces sont aussi présentes dans l'exposition qui accompagne cet ouvrage. (pp. : page précédente. ps : page suivante). Sauf indication contraire, les photographies ont été réalisées par le Service photographique de la Bibliothèque nationale.

DES ILLUSTRATIONS

cauld, Maximes. B.N., Mss, Rothschild 150.
p. 130 : J. de La Fontaine, Fables. B.N., Mss, Rothschild 911, p. 265.
p. 131 : Idem, p. 27, 47 et 5.
p. 132 : Louis XIV, Mémoires (année 1678). B.N., Mss, fr. 10331, f.47.
p. 134 : Mme de Sévigné, Lettre à Mme de Grignan, Saumur, 18 septembre 1684. B.N., Mss, Rothschild 803.
p. 138/139 : F. Boucher, Dessin pour Tartuffe, crayon noir et lavis ; en regard, gravure pour l'édition de Paris, 1734. B.N., Mss, Rothschild 220.
p. 142 : B. de Fontenelle, Entretiens sur la pluralité des mondes. B.N., Mss, Rothschild 3217, (planche).
p. 143 : Idem, titre.
p. 144/145 : J. de La Bruyère, Les Caractères, édition de 1692 avec les « clés » des personnages. B.N., Rés. R.2064, p.100-101.
p. 147 : Dictionnaire de l'Académie française, tome II. B.N., Impr. X.578.
p. 148 : J. Racine, Iphigénie en Tauride, plan du premier acte. Manuscrit autographe, 4 ff. B.N., Mss, fr. 12887, f.95.
p. 149 : Portrait de Jean Racine exécuté peut-être par son fils aîné, Jean-Baptiste. Dessin à la plume et au lavis trouvé dans la reliure de l'exemplaire ayant appartenu à J.-B. Racine des Poemata d'Horace (1575). B.N., Impr. Rés. Ye 558 (2).
p. 151 : P. Bayle, Dictionnaire, tome II, seconde partie. B.N., Impr., G. 996.
p. 154/155 : Nizâmî Gandjavî (1141-ca 1209). Haft Paykar. (« les sept portraits »). Manuscrit sur papier copié en 1560-61, orné de 67 peintures de l'école de Shirâz. B.N., Mss, Suppl. persan 1956, f.156v°-157.
Dans ce poème, comme dans les Mille et une nuits, le prince, qui est ici Bahrâm Gûr, souverain de la Perse sassanide, se fait conter un récit par son épouse. Sept épouses, filles chacune d'un souverain de l'un des sept climats, s'entretiennent ainsi tour à tour avec lui, chacun des soirs de la semaine, dans un palais de l'une des sept couleurs. Bien des poètes persans et turcs ont repris ce thème à la suite de Nizâmî (informations communiquées par M. Francis Richard).
p. 158/159 : J.-J. Rousseau, Les Confessions. Manuscrit autographe. Paris, Bibliothèque de l'Assemblée Nationale, ms 1456, p. 116-117.
p. 161 : C.-L. de Montesquieu, De l'Esprit des lois. Manuscrit autographe. B.N., Mss, n.a.fr. 12832, f.2.
p. 162 : J. Meslier, Mémoire... Manuscrit autographe. B.N., Mss, fr. 19458, p. 1.
p. 165 : L. de Saint-Simon, Mémoires. B.N., Mss, n.a.fr. 23096, p. 1.
p. 168 : L. de Vauvenargues, Introduction à la connaissance de l'esprit humain. B.N., Mss, n.a.fr. 18876, p. 86-87.
p. 170 : J. de Sève, aquarelle originale pour l' Histoire naturelle de Buffon. B.N., Est. Jb 23 (c), n° 159 925.
p. 172 : Encyclopédie. B.N., Impr. Rés. Z.342.
p. 174/175 : Dessin de J.-M. Moreau, dit le Jeune, pour illustrer une œuvre de Voltaire. Plume et lavis à la sépia. B.N., Mss, Rothschild 230.
p. 176 : F. Quesnay, La Physiocratie. B.N., Impr. R.21037.
p. 178/179 : G.T. Raynal, Histoire des deux Indes. B.N., Impr. G. 6557.
p. 180 : Vue de la Nouvelle Cythère — aujourd'hui Tahiti — réalisée par un compagnon de Bougainville en avril 1768. Dessin à la plume aquarellé. B.N., Cartes et plans, S.H., port. 176, d.7, p. 1D.
p. 185 : P.-A. Choderlos de Laclos, Les Liaisons dangereuses. Manuscrit autographe, 143 ff. B.N., Mss, fr. 12845, f.40.
p. 187 : A. Chenier, Poème écrit en prison. Manuscrit autographe 15 × 3,5 cm reproduit à une dimension très proche de l'original. B.N., Mss, n.a.fr. 6850, f.189.
p. 188 : Le « passage du torrent » dans Paul et Virginie, Paris, P. Didot, 1806. Epreuve avec la lettre en couleur, d'après un dessin de Girodet. Le volume contient les dessins originaux ainsi que les gravures en trois états. B.N., Impr. Rés. Atlas Y2.5.
p. 191 : Le Jardin du Roy à la fin du XVIIIe siècle. Gouache. B.N., Est. Ve. 53 Rés. n° 741.
p. 192 : Les Droits de l'Homme et du Citoyen. Eau-forte anonyme coloriée, publiée à Paris chez Bance. Le texte est celui du 26 août 1789. B.N., Est., coll. de Vinck, t.25, f.10.
p. 194 : C.-J. Rouget de Lisle, Hymne des Marseillais. B.N., Mss, n.a.fr. 4299, f.5.
p. 199 : J.A. de Condorcet, Notes autographes pour l'Esquisse d'un Tableau historique des progrès de l'esprit humain. B.N., Mss, n.a.fr. 4586, f.218 : « Commencement et plan de la 3e époque ».
p. 200 : Le sort tragique de l'expédition de Lapérouse nous a privés de documents iconographiques s'y rapportant. L'aquarelle de Louis Auguste Sainson reproduite ici fut réalisée en 1826 lors du voyage de Dumont d'Urville parti à la recherche du navigateur. B.N., Bibl. de la Société de Géographie, Rés. Fol. 4, pl. 15, (attaque de naturels).
p. 202 : Portrait gravé de G. Monge, B.N., Est. N2.
p. 104/205 : G. Flaubert, Scénarios pour l' Education sentimentale. Manuscrit autographe. B.N., Mss, n.a.fr. 17611, f. 16 v°-17.
p. 210/211 : Vue perspective de la ville de Chaux dans C.-N. Ledoux, L'Architecture. B.N., Impr. Rés. V.25, pl. 15.
p. 213 : Reliure de velours noir brodé pour le Code civil, édition de 1807 imprimée sur vélin. Cet exemplaire provient du Cabinet de l'empereur. B.N., Impr. Rés. Vélins 994.
p. 221 : A. de Lamartine, Méditations poétiques. A Julie [L'Immortalité]. Manuscrit autographe. B.N., Mss, n.a.fr. 14013, f.16.
p. 225 : Auguste Panseron, Ah ! qu'ils sont heureux de danser. Chansonnette. B.N., Musique, 4° Y6 (46).
p. 228/229 : J.-F. Champollion, Cahier de notes. Manuscrit autographe. B.N. Mss, n.a.fr. 20374, f.2v°-3.
p. 234/235 : R. Caillié, Vue générale de Tombouctou. Lavis. B.N., Mss, n.a.fr. 2621, f.68.
p. 236 : R. Caillié, Autoportrait. Plume et pinceau. Encre et lavis d'encre brune. B.N., Mss, n.a.fr. 2621, f.81.
p. 239 : A. Comte, Cours de philosophie positive. Manuscrit autographe. B.N., Mss, n.a.fr. 17903, f.1.
p. 241 : F. de Lamennais, Paroles d'un croyant. Manuscrit autographe. B.N., Mss, n.a.fr. 4275, f.1.
p. 243 : H. de Balzac, La Comédie humaine. Manuscrit autographe. B.N., Mss, n.a.fr. 6899, f.1.
p. 246 : L. Agassiz, Etudes sur les glaciers. B.N., Impr. Rés. Atlas S 32 (titre de livraison).
p. 251 : H. Berlioz, Requiem. Manuscrit autographe. B.N., Musique, Ms 1509, p. 3.
p. 253 : F.-R. de Chateaubriand, Amour et Vieillesse. Manuscrit autographe. B.N., Mss, fr. 12454, f.38.
p. 255 : L. Pasteur, Cahier d'expériences. Manuscrit autographe. B.N., Mss, n.a.fr. 18019, fr.83 (juin-juillet 1885).
p. 257 : G. de Nerval, El Desdichado. Manuscrit autographe. Collection particulière. Cliché Roland Dreyfus.
p. 258 : Carte de l'isthme de Suez. B.N., Cartes et plans, Ge.CC.1124, (1° carte).
p. 260 : V. Hugo, Les Contemplations. Manuscrit autographe. B.N., Mss, n.a.fr. 13363, f.407.
p. 261 : Idem, f.9.
p. 262/263 : C. Baudelaire, Dédicace des Fleurs du Mal à Théophile Gautier. B.N., Impr. Rés. Smith-Lesouëf 7443, f.4-4v°.
p. 265 : S. de Ségur, Les Malheurs de Sophie. B.N., Impr. Y2. 68116, p. 2-3.
p. 271 : A. de Vigny, Le Mont des Oliviers. Manuscrit autographe. B.N., Mss, n.a.fr. 24150, f.1.
p. 277 : E. Zola, Germinal. Manuscrit autographe. B.N., Mss, n.a.fr. 10305, f.1.
p. 278/279 : T. Corbière, Les Amours Jaunes. B.N., Impr., Rés. Smith-Lesouëf 7418.
p. 280 : E. Manet, frontispice pour l'Après-midi d'un faune, de S. Mallarmé. B.N., Impr. Rés. 4°Z. Don 211 (5).
p. 283 : S. Mallarmé, Poésies. B.N., Impr. Rés g.Ye 32, f.22.
p. 285 : E. Reclus, Nouvelle Géographie universelle. B.N., Impr. 4° G.18, p.477.
p. 288 : G. de Maupassant, Le Horla. Manuscrit autographe. B.N., Mss, n.a.fr. 23283, f.1.
p. 289 : A. de Villiers de l'Isle-Adam, La machine à gloire. Manuscrit autographe. B.N., Mss, achat récent.
p. 291 : J.-K. Huysmans, A Rebours. Manuscrit autographe. B.N., Mss, n.a.fr. 15761, f.32bis.
p. 295 : Pigeon au vol. Photographie d'E.-J. Marey. B.N., Est. Eo 91b, 64.
p. 297 : P. Valéry, Mémoires du Chevalier Dupin. B.N., Mss, Valéry 7, f.1. © Mme Rouart-Valéry, Paris 1990.
p. 298 : Cinématographe Lumière (L'Arroseur arrosé). Affiche de cinéma par M. Auzolle, 1896, B.N., Est. Auzolle grand rouleau. Droits réservés.
p. 300/301 : R. Desnos, L'Amour des homonymes. Manuscrit autographe. B.N., Mss, n.a.fr. 25096, f.35v°-36. © Michel Fraenkel, Paris 1990.
p. 305 : M. Curie, Carnets de la découverte du radium. Manuscrits autographes. B.N., Mss, n.a.fr. 18381, f.65v°-66.
p. 307 : Colette, Les Vrilles de la Vigne. Manuscrit autographe. B.N., Mss, n.a.fr. 18642, f.1.
p. 308 : P. Claudel, Deuxième Ode. Manuscrit autographe. B.N., Mss, fonds Claudel. © Mme Renée Nantet, Paris 1990.
p. 312/313 : M. Proust, Carnets de notes autographes. B.N., Mss, n.a.fr. 16637-16640.
p. 314 : M. Proust, A la recherche du temps perdu. Manuscrit autographe. B.N., Mss, n.a.fr. 16648, f.66-69.
p. 315 : B. Cendrars et Sonia Delaunay, La Prose du Transsibérien. B.N., Impr. Rés. Atlas Ye.59. Pour S. Delaunay © ADAGP, Paris 1990.
p. 317 : P. Reverdy, Dédicace de La Plupart du Temps à Louis Aragon. B.N., Impr. Rés. p. Ye.2653. © Fondation Maeght, Paris 1990.
p. 318/319 : R. Martin du Gard, plan pour Thibault. Manuscrit autographe. B.N., Mss,

R.M.G.13, f.4-7.

p. 320 : Bécan, dit Cahn, affiche de Knock. B.N., Arts du Spectacle, coll. Louis Jouvet. © SPADEM, Paris 1990.

p. 321 : R. Martin du Gard, Les Thibault. Manuscrit autographe. B.N., Mss, R.M.G.13.

p. 322 : Le Corbusier, Poème de l'Angle droit. B.N., Impr., Rés. g.Ye. 333, p. 8. © SPADEM, Paris 1990.

p. 328/329 : J. Giono, Un roi sans divertissement. B.N., Impr. 16° Z. 785 (4). Droits réservés.

p. 331 : R. Desnos, L'Amour des homonymes. Manuscrit autographe. B.N., Mss, n.a.fr. 25096, f.2. © Michel Fraenkel, Paris 1990.

p. 332 : G. Simenon, Pietr-le-Letton. B.N., Impr., 8° Y2.77698. Droits réservés.

p. 333 : L.-F. Céline, Voyage au bout de la nuit. B.N., Impr., Rés. Z. Le Masle 65.

p. 334 : A Malraux, La Condition humaine. Manuscrit autographe. B.N., Mss, n.a.fr. 16587, f.73.

p. 336 : H. Michaux, aquarelle sur papier monogrammée en bas, à droite, 1952 ; 50 × 60 cm. Cliché Galerie Di Meo. © ADAGP, Paris 1990.

p. 337 : G. Bernanos, Journal d'un curé de campagne. Manuscrit autographe. B.N., Mss, acquisition récente, f.1.

p. 340/341 : A. Artaud, Lettres. Manuscrit autographe. B.N., Mss, achat 89-06, vol. 2, dernier f. © Ed. Gallimard, Paris 1990.

p. 343 : J.-P. Sartre, La Nausée. Manuscrit autographe. B.N., Mss, n.a.fr. 17900, f.5.V.

p. 344 : N. Bourbaki, Eléments de mathématique. B.N., Impr. 4° V.12012, (846).

p. 347 : A. de Saint-Exupéry, dessin autographe pour la couverture du Petit Prince. B.N., Mss, n.a.fr. 18270, f.1. Droits réservés.

p. 348 : J. Prévert, Paroles. B.N., Impr. Rés. p. Z. 2059 (I). Pour la couverture photographique de Brassaï © ADAGP, Paris 1990.

p. 349 : R. Char, poème illustré par P. Picasso. Manuscrit autographe. B.N., Mss, n.a.fr. 18117, f.1. Pour P. Picasso © SPADEM, Paris 1990.

p. 350 : F. Bacon, portrait de Michel Leiris, huile sur toile, 1976. Cliché Marlborough Fine Art. © Francis Bacon, Paris 1990.

p. 355 : E.M. Cioran, Précis de décomposition. Manuscrit autographe. B.N., Mss, n.a.fr. 18721, f.3. © E.M. Cioran, Paris 1990.

TABLE DES DISCIPLINES

Les numéros renvoient aux notices.

REMERCIEMENTS

Nous remercions particulièrement le Comité consultatif dont les avis nous ont été très précieux, les administrateurs et directeurs de la Bibliothèque Nationale, MM. André Miquel et Pierre Devillers qui ont soutenu le projet à son origine, MM. Emmanuel Le Roy Ladurie, Jean-Sébastien Dupuit et Jean-Pierre Guéno qui nous ont aidés à le mener à son terme, ainsi que tous les collaborateurs qui ont bien voulu participer à cet ouvrage.

De nombreux prêteurs ont déjà accepté de collaborer à l'exposition préfigurée par ce livre.

Nous exprimons dès maintenant notre reconnaissance à MM. Thierry Bodin, Eric Buffetaud, François Caradec, Jean-Louis Debauve, François Labadens, Mme Christiane Lefranc, MM. Michel Leiris, Claude Simon, Alain Weill, Philippe Zoummeroff, à la fondation Hachette, à la Société Ilford ainsi qu'aux conservateurs des collections publiques suivantes :

A Paris et dans sa région : Archives Nationales, Bibliothèque de l'Assemblée Nationale, Bibliothèque-Musée de la Comédie française, Bibliothèque-Musée de l'Opéra, Bibliothèque Jacques-Doucet, Bibliothèque Mazarine, Bibliothèque de la Société de Géographie, Bibliothèque Sainte-Geneviève, Maison de Balzac, Maison de Victor Hugo, Conservatoire national des arts et métiers, Musée d'Ecouen, Musée de Cluny, Musée de l'Homme, Musée de la Marine, Musée de la Mode et du Costume, Musée Grévin, Musée instrumental du Conservatoire national supérieur de musique, Musée du Louvre, Musée Pasteur, Musée du Petit Palais, Musée d'Orsay, Société française de photographie, Service historique de l'Armée de terre. En province : Bibliothèque municipale de Bordeaux, Musée de Langres, Musée de Laval, Institut Lumière à Lyon, Centre Charles Péguy à Orléans, Bibliothèque municipale de Valenciennes.

Nos remerciements vont aussi à tous ceux qui, par leurs conseils et par leur diligence, ont rendu possibles ce livre et l'exposition qui le reflète. Outre les directeurs des différents départements et services de la Bibliothèque Nationale, nous sommes particulièrement redevables à M. Bruno Blasselle et Mme Paulette Strub au Département des livres imprimés ; à Mmes Annie Charon, Isabelle de Conihout, Geneviève Guilleminot-Chrétien, Marie-Françoise Quignard à la Réserve des livres rares et précieux ; à Mlles Marie-Odile Germain, Marie-Thérèse Gousset, Mme Marie-Laure Prévost et M. Francis Richard au Département des manuscrits ; à MM. François Fossier, Maxime Préaud et Mlle Anne-Marie Sauvage au Département des estampes ; à Mmes Irène Aghion et Sylvie de Turckheim-Pey, MM. Michel Dhénin et Jean-Baptiste Giard au Département des monnaies et médailles ; à Mlle France de Rasilly au Service des publications ; à M. Gérard Cohen, Mlles Anne Pasquignon, Michèle Jacquinet, Stéphanie Lang, Mmes Dominique Biasi et Brigitte Ployard au Service photographique ; Mme Danielle Sébille et M. François Lafon au cabinet de l'Administrateur général. Hors de la Bibliothèque, nous exprimons notre reconnaissance à Mme Françoise Barquin, M. Benoît Forgeot, Mmes Anne Gompel, Marie-José Imbault-Huard, Catherine Louis, Mlle Sabine Mallet, Mmes Christine Marchello-Nizia, Françoise Monet, Mlle Marie-Renée Morin, M. Pascal Thomas.

TABLE DES MATIÈRES

Cet ouvrage
a été achevé d'imprimer
sur les presses de la GEP
à Crémone, Italie
le 30 janvier 1990

ISBN 2-7177-1809-5
395,00 FF.